



**HAL**  
open science

**Labyrinthe(s) et identité(s) : la quête de la reconstruction mémorielle dans les mondes américano-caraïbes franco-créolophones et hispanophones. Le cas de Frères Volcans (1983) de Vincent Placolty et El año del laberinto (2000) de Tatiana Lobo Wiehoff au regard de l'approche borgésienne.**

Elodie Pellan

► **To cite this version:**

Elodie Pellan. Labyrinthe(s) et identité(s) : la quête de la reconstruction mémorielle dans les mondes américano-caraïbes franco-créolophones et hispanophones. Le cas de Frères Volcans (1983) de Vincent Placolty et El año del laberinto (2000) de Tatiana Lobo Wiehoff au regard de l'approche borgésienne.. Littératures. Université de Limoges, 2023. Français. NNT : 2023LIMO0063 . tel-04520423

**HAL Id: tel-04520423**

**<https://theses.hal.science/tel-04520423>**

Submitted on 25 Mar 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Université de Limoges**

**ED 654 - Littératures, Sciences de l'Homme et de la Société (LSHS)**

**Espaces Humains et Interactions Culturelles**

Thèse pour obtenir le grade de

**Docteur de l'Université de Limoges**

Langues et Littératures spécialité Langues et littératures étrangères

Présentée et soutenue par

**Élodie PELLAN**

Le 8 décembre 2023

**Labyrinthe(s) et identité(s) : la quête de la reconstruction mémorielle dans les mondes américano-caraïbes franco-créolophones et hispanophones. Le cas de *Frères Volcans* (1983) de Vincent Placolý et *El año del laberinto* (2000) de Tatiana Lobo Wiehoff au regard de l'approche borgésienne**

Thèse dirigée par Cécile BERTIN-ELISABETH, Professeure des Universités

JURY :

Présidente du jury et rapporteure

Mme Corinne MENCÉ-CASTER, Professeure des Universités, RELIR, Sorbonne-Université

Rapporteur

M. Fabrice PARISOT, Professeur des Universités, CRESEM, Université de Perpignan

Examineurs

M. Franck COLLIN, Maître de conférences-HDR, CRILLASH, Université des Antilles

M. Victorien LAVOU ZOUNGBO, Professeur des Universités, CRESEM, Université de

Perpignan





## Remerciements

---

Mes pensées et mes remerciements tout entiers vont d'abord à celui que j'ai pris pour exemple et sans qui cette thèse n'aurait pas vu le jour.

Je tiens à exprimer toute ma gratitude envers mon père. Son approche ouverte aux cultures m'a permis à la fois de voir plus large et de me décentrer. Merci pour ses relectures attentives, ses mots réconfortants et nos échanges toujours aussi stimulants.

À ma mère qui a toujours veillé à ce que les conditions soient réunies pour la rédaction de cette thèse.

Je remercie ma sœur pour sa présence indéfectible, malgré la distance, tout au long de ce travail intense.

À ma sœur de cœur qui a eu la patience et la bienveillance de suivre toutes les « mouvances » de cette étude et qui m'a soutenue dans les moments les plus sombres et dans la joie.

À ma directrice Madame Cécile Bertin-Elisabeth, qui a accepté de vivre cette aventure avec moi. Merci pour ses conseils avisés et efficaces, sa disponibilité et son dynamisme contaminant.

Je tiens à remercier la défunte Tatiana Lobo Wiehoff pour sa générosité, le temps qu'elle a pris pour répondre à mes questions et son sens critique qui a nourri le contenu de cette thèse. Puisse ce travail commémorer ses combats.

Merci à la Collectivité Territoriale de la Martinique qui a financé cette recherche pendant trois ans.

À tous ceux que je ne saurais énumérer ici, qui ont contribué d'une manière ou d'une autre à l'aboutissement de cette thèse, par un mot, un geste, un regard, un sourire, une parole, de loin ou de près, merci. Votre apport n'a pas été oublié.

Merci à toi lecteur, qui accepte de suivre le fil labyrinthique que je te tends...

## Droits d'auteurs

---

Cette création est mise à disposition selon le Contrat :

« **Attribution-Pas d'Utilisation Commerciale-Pas de modification 3.0 France** »

disponible en ligne : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/fr/>



<b>Introduction générale.....</b>	<b>10</b>
<b>Partie I. Héritage borgésien et américanisation d'un haut lieu littéraire en contexte post-moderne et post-colonial/décolonial.....</b>	<b>47</b>
<b>I.1. Mythe grec du labyrinthe : lectures et réécritures symboliques de l'identité .....</b>	<b>50</b>
I.1.1. Mythe(s) du labyrinthe et ses relectures dans l'Antiquité .....	50
I.1.1.1. Les mythes du labyrinthe .....	50
I.1.1.2. Le mythe d'Ariane .....	68
I.1.1.3. Labyrinthe grec : métaphysique et lectures modernes .....	74
I.1.2.1. Définitions de l'identité : dimension culturelle et politique du labyrinthe ...	74
I.1.2.2. Dimension ontologique du labyrinthe .....	81
I.1.3. La réécriture comme relecture palimpsestique des identités labyrinthiques.....	84
I.1.3.1. Les identités labyrinthiques de l'H/histoire.....	85
I.1.3.2. La réécriture palimpsestique : une voie vers la quête identitaire .....	87
<b>I.2. L'herméneutique de la bifurcation des labyrinthes borgésiens.....</b>	<b>90</b>
I.2.1. Jorge Luis Borges : le « Dieu du Labyrinthe ».....	91
I.2.1.1. Contexte socio-politique mondial et argentin .....	92
I.2.1.1.1. Un monde clivé .....	92
I.2.1.1.2. Une Argentine déchirée.....	95
I.2.1.2. Récurrence et caractéristiques des labyrinthes de l'œuvre borgésienne : Sous le signe de la bifurcation .....	102
I.2.1.2.1. Les labyrinthes borgésiens .....	103
I.2.1.2.2. La Bibliothèque borgésienne.....	107
I.2.1.2.2.1. Enfermement et gestation : au cœur de la Bibliothèque.....	107
I.2.1.2.2.2. De la blessure de Babel au rêve d'universalité diverselle .....	112
I.2.1.2.2.3. Sortir de soi : Jeux labyrinthiques et postures narratologiques.....	116
I.2.2. Apports du « Dieu du Labyrinthe » en contexte post-colonial et décolonial .....	120
I.2.2.1. L'empreinte du cosmopolitisme borgésien ou le refus de la subalternisation	121
I.2.2.1.1. Le post-colonialisme : un regard décentré déjà annoncé par Borges ? ....	125
I.2.2.1.2. Le cosmopolitisme borgésien : une forme d'annonce du Tout-Monde glissantien ? .....	130
I.2.2.1.3. Des Amériques hispanique et franco-créolophone qui se regardent .....	136
I.2.2.2. De la Négritude à la Créolité en passant par l'Antillanité et l'Américanité ...	139
I.2.2.2.1. Théories et concepts identitaires franco-créolophones .....	140
I.2.2.2.2. Enchâssement du labyrinthe franco-créolophone dans le labyrinthe colonial .....	148
I.2.2.2.3. L'Américanité vue par Vincent Placolý.....	151
I.2.2.3. Théories décoloniales dans le monde hispanophone : une pensée épistémologique et ontologique.....	156
I.2.2.3.1. Un monde hispanophone à l'initiative de la pensée décoloniale.....	156
I.2.2.3.2. Le labyrinthe : lieu et forme de pensée bien présents dans le monde hispanophone .....	160
I.2.2.3.3. Décoloniser la parole selon Tatiana Lobo Wiehoff.....	162
<b>Conclusion de la première partie .....</b>	<b>166</b>

## **Partie II. *El año del laberinto* et *Frères Volcans* : Quels labyrinthes identitaires ? Pour quelle(s) réécriture(s) de l'Histoire ? ..... 168**

### **II.1 H/histoires individuelles et collectives de frères et de sœurs dominés ..... 170**

II.1.1. Présentation des auteurs et des œuvres du corpus.....	171
II.1.1.1. Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff : des auteurs engagés .....	172
II.1.1.1.1. Vincent Placolý : un militant indépendantiste .....	172
II.1.1.1.2. Tatiana Lobo Wiehoff : l'Altérité au centre du parcours d'une autodidacte engagée .....	181
II.1.1.2. Contexte de publication et d'écriture des œuvres du corpus .....	190
II.1.1.2.1. Les années 80 aux Antilles françaises : la revendication d'une mémoire occultée .....	191
II.1.1.2.2. À l'aube du XXI <sup>e</sup> siècle au Costa Rica, à l'heure du dévoilement d'une mémoire blanchie.....	196
II.1.1.3. Construction et bifurcation labyrinthiques temporelles liées au refus de la subalternisation.....	203
II.1.1.3.1. <i>Frère Volcans</i> : temporalité d'un Béké à l'heure de la libération de l'esclavage .....	203
II.1.1.3.2. <i>El año del laberinto</i> : Sofia au cœur de l'indépendance de Cuba depuis le Costa Rica.....	214
II.1.2. Des œuvres hybrides entre autobiographies et romans historiques ou comment transcrire le collectif au travers d'une histoire individuelle.....	221
II.1.2.1. Des œuvres pseudo-autobiographiques .....	222
II.1.2.1.1. Le journal intime du maître blanc anonyme de Vincent Placolý .....	223
II.1.2.1.2. Le récit autobiographique oral de la vie labyrinthique de Sofia .....	237
II.1.2.2. Les romans historiques placolien et lobéen .....	255
II.1.2.2.1. La chronique placolienne : le « Roman vrai » de l'esclavage ?.....	259
II.1.2.2.2. Le « Roman vrai » de l'indépendance ?.....	271

### **II.2. Conflits d'intérêts : les labyrinthes en réseaux visibles de l'espace américano-caraïbe..... 285**

II.2.1. « Une société bâtie sur des conflits de races [et d'argent] chacune plongée dans ses superstitions, est impossible à gouverner ».....	285
II.2.1.1. Conflits politiques entre la Colonie Martinique et la Métropole française ...	288
II.2.1.2. Conflits socio-économiques.....	295
II.2.1.3. Instruction : ignorance fabriquée, connaissance dirigée.....	298
II.2.2. L'année des alliances labyrinthiques et capitalistes entre îles et continents dans <i>El año del laberinto</i> .....	304
II.2.2.1. Costa Rica – Cuba – Espagne : trio conflictuel .....	306
II.2.2.1.1. Conflit entre les époux Medero.....	306
II.2.2.1.2. L'indépendance du Cuba au cœur des guerres politiques locales et nationales ou «Para entrar en el laberinto se necesita un caballo» .....	312
II.2.2.1.3. Guerre d'opinion autour du meurtre de Sofia .....	321
II.2.2.1.4. Justice partielle et corrompue.....	330
II.2.2.2. La Côte Riche de caféiers et de bananiers partagée entre Europe et États-Unis .....	339
II.2.2.2.1. Économie de café depuis la rue du Labyrinthe.....	341
II.2.2.2.2. «Salir de un laberinto para entrar en otro» : États-Unis et économie de la banane .....	350

## **Conclusion de la deuxième partie ..... 359**

## **Partie III. Entre mythe, mythification et démythification : des identités individuelles et collectives américano-caraïbes en construction..... 362**

<b>III.1. Mythe : codification sociétale et littéraire .....</b>	<b>364</b>
III.1.1.1. Mythes et sociétés .....	364
III.1.1.2. Quelques définitions : mythe et société.....	365
III.1.1.3. Mythes et origines .....	368
III.1.1.4. Le mythe : un haut lieu d'identification et de codification culturelle et littéraire .....	373
III.1.2. Littérature et réactivation des mythes .....	379
III.1.2.1. Les fonctions de l'écrivain dans la société .....	380
III.1.2.2. Aspects mémoriels revisités .....	385
<b>III.2. Mythification et démythification des Minotaures des labyrinthes coloniaux et capitaliste-libéraux du monde américano-caraïbe .....</b>	<b>389</b>
III.2.1. Dans le labyrinthe mental des Minotaures du labyrinthe colonial de <i>Frères Volcans</i> .....	390
III.2.1.1. Chacun affronte son monstre.....	393
III.2.1.2. Métaphores du Volcan et du « tuf » stérile depuis les regards des esclaves révoltés et de « l'ennemi sans visage » .....	399
III.2.1.3. Domestiquer les Minotaures sauvages et séduire les Minotaures civilisés par la Liberté.....	403
III.2.2. Les Minotaures sacrifiés de l'indépendance de Cuba.....	410
III.2.2.1. Démythification religieuse et identités labyrinthiques de Sofía et María ...	410
III.2.2.1.1. Sofía ou le fruit défendu : genèse labyrinthique de la figure masculine minotaurienne .....	410
III.2.2.1.2. Errance de María la Motetes, de « la casa del Laberinto » au « Putero de Romeo y Julieta » .....	414
III.2.2.2. Construction de Minotaures masculins victimes de leur notoriété.....	420
III.2.2.2.1. Le fortuné Armando Medero : Minotaure de l'indépendance de Cuba à abattre .....	420
III.2.2.2.2. La part monstrueuse du fameux Pío Víquez complice et victime du système minotaurien .....	422
III.2.3. Écrire pour (se) (re)construire une mémoire collective .....	424
III.2.3.1. « Lutter contre le cancer de l'oubli » .....	424
III.2.3.2. Une nouvelle génération d'écrivains qui prend le relais.....	425
<b>Conclusion de la troisième partie.....</b>	<b>426</b>
<b>Conclusion générale .....</b>	<b>428</b>
<b>Bibliographie.....</b>	<b>436</b>
<b>Index .....</b>	<b>491</b>
<b>Annexes .....</b>	<b>498</b>



## Table des illustrations

---

Figure 1 : <i>Le Minotaure</i> .....	65
Figure 2 : Affiche « Teseo y el Minotauro » .....	66
Figure 3 : Skyphos boétien dit « Skyphos Rayet » .....	71
Figure 4 : Mosaïque représentant <i>Thésée combattant le Minotaure</i> .....	73
Figure 5 : <i>Español e india produce mestizo</i> .....	78
Figure 6 : <i>Las castas</i> .....	79
Figure 7 : <i>The Minotaur</i> .....	123
Figure 8 : <i>Carte du Costa Rica : localisation des territoires des 8 ethnies indiennes</i> .....	183
Figure 9 : Première de couverture de <i>El año del laberinto</i> , édition Uruk 2016.....	239
Figure 10 : Première de couverture de <i>El año del laberinto</i> , édition Farben 2000.....	279
Figure 11 : Race et capitalisme : les rets labyrinthiques du système colonial dans <i>Frères Volcans</i> .....	286
Figure 12 : Carte de la Martinique .....	292
Figure 13 : Conflits d'intérêts : labyrinthe en réseau dans <i>El año del laberinto</i> .....	305
Figure 14 : « La course, la chasse et l'hallali » : le labyrinthe mental de la Martinique coloniale de <i>Frères Volcans</i> .....	391

## Table des tableaux

---

Tableau 1 : Évolution « architecturale » et symbolique du mythe du labyrinthe.....	51
Tableau 2 : Éléments de représentations antiques d’Ariane et de son fil.....	69
Tableau 3 : Structure interne de <i>El año del laberinto</i> (2000) de Tatiana Lobo Wiehoff.....	214
Tableau 4 : Schéma narratif de <i>El año del laberinto</i> .....	217
Tableau 5 : Autobiographie de la vie labyrinthique de Sofía.....	240
Tableau 6 : Liste sommaire des références à des éléments réels dans <i>Frères Volcans</i> .....	264
Tableau 7 : Différences entre les méthodes historiques et littéraires selon Tatiana Lobo Wiehoff.....	276

## Introduction générale

---

### Motivations personnelles

« Penser le lieu en littérature », cours dispensé par madame la Professeure Cécile Bertin-Elisabeth en Master 2 à l'Université des Antilles, a été une grande et surprenante découverte. La littérature et la philosophie nous amenaient à y concevoir le lieu non plus seulement dans sa dimension géographique, mais à l'appréhender dans la richesse de ses symboliques possibles, en réfléchissant notamment aux liens avec les notions d'espace, de territoire et d'identité. À l'occasion de ce cours, nous avons choisi de proposer un exposé sur le labyrinthe dans la nouvelle «El Sur<sup>1</sup>» (« Le Sud ») du « Dieu du Labyrinthe<sup>2</sup> », l'Argentin Jorge Luis Borges (1899-1986). Dans « Le Sud », l'espace labyrinthique – plus précisément ici en tant que représentation d'une certaine Argentine et d'un monde « tiers », perçus de façon contrastée avec un Nord occidental – mis en scène par Jorge Luis Borges avec ses aspects opaques – pouvait être lu de diverses manières. Au sens géographique du terme, le labyrinthe joue avec les points cardinaux ainsi que toutes les hiérarchisations attenantes. Au sens figuré, il convoque les imaginaires, s'impose comme la porte d'entrée de questionnements et de tiraillements identitaires et culturels, entre modernité et post-modernité (avant l'heure dans le cas borgésien). Le labyrinthe borgésien expose en somme une dynamique temporelle, socio-culturelle et identitaire plurielle. Cette superposition d'espace-temps et de sens nous a assurément captivée jusqu'à nous mener à la confluence des multiples croisées d'une thèse de doctorat, entre monde franco-créolophone, dont nous sommes issue, et monde hispanophone, lié à nos choix de formation universitaire.

Au cours de nos études, nous avons également observé combien la notion d'identité peut être polysémique et pluridimensionnelle, d'où parfois une sensation de tiraillement, notamment dans des zones de multiples contacts humains. L'identité et ses mystères nous est alors apparue comme un labyrinthe, quelque chose à la fois de tangible et d'invisible, qui relève d'une part d'un conditionnement culturel et, d'autre part, d'un certain nombre de choix. Nous souhaitions mieux comprendre la construction identitaire d'un individu, d'un groupe et d'une Nation dans

---

<sup>1</sup> La nouvelle «El Sur» a été publiée initialement dans le journal *La Nación* et a été ensuite intégrée à l'ouvrage *Ficciones* publié en 1960 à Buenos Aires, et ce dans la deuxième partie d'*Artifices (Artificios)*. Elle a été traduite par Roger Caillois, « Le Sud », *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1993, p. 553-559.

<sup>2</sup> Emir Rodríguez Monegal, *Borgès par lui-même (Borges por él mismo)*, trad. française par Françoise-Marie Rosset, Paris, Éd. du Seuil, 1970, p. 6.

les zones américano-caribéennes dominées par l'Occident<sup>3</sup>, subalternisées<sup>4</sup> politiquement, économiquement et dans leurs modes de pensée. D'où une série de questionnements qui ont marqué notre choix de réaliser cette thèse.

En effet, l'identité peut-elle être légitimée et construite sur n'importe quelle donnée réelle ou imaginaire, qu'elle soit historique, politique, géographique, mythique, expérimentale, émotionnelle... ? Et à quelle échelle et selon quelle durée ? Serait-elle façonnable à loisir selon les représentations que nous nous en faisons ou que l'on nous a imposées, notamment en contexte colonial ? Quels en sont les enjeux individuels, collectifs ainsi que les liens avec les nationalismes ? Comment se construire sur des non-dits, sur des blessures, sur des tabous, à l'heure notamment d'internet et des réseaux sociaux alors que les marques de l'Histoire, souvent encore proches, demeure dites, écrites et transmises par d'autres, par ceux qui ont imposé de nouvelles langues et cultures ? Cette ouverture sur le monde – serait-elle seulement apparente ? – dans un contexte de créolisation mondiale, a-t-elle épaissi encore les murs labyrinthiques de nos identités, notamment dans l'espace américano-caribéen ? Et quel est alors le rôle des concepts identitaires dans la construction de nouveaux labyrinthes, nourris des lacunes, entre oralité et écriture, d'une Histoire souvent violente qui n'en finit pas de marquer les identités des aires américaines ?...

Les questions s'accumulaient comme l'infini des voies d'un labyrinthe... Cette thèse s'imposait, tout comme le choix de réunir autour de cette thématique du labyrinthe identitaire une œuvre d'un auteur martiniquais, issu de l'Amérique insulaire, et d'une auteure hispanophone, issue du continent américain.

---

<sup>3</sup> L'Occident est une « Notion floue, utilisée à des fins de démarcation géographique et politique, l'Occident est une notion qui, loin de perdre son sens, continue de structurer les représentations géopolitiques. Si le terme a pris un sens politique important au 19<sup>ème</sup> siècle avec le développement de la colonisation, son histoire est ancienne. Issue de la division de l'Empire romain en 285 ayant conduit à la création d'un Empire romain d'Occident, la notion d'occident se fonde très tôt sur la distinction. Il repose ainsi sur l'utilisation de certaines pratiques (alphabet latin contre alphabet grec pour l'Empire romain d'Orient ; catholicisme contre christianisme orthodoxe). [...] Si la création de l'OTAN a permis d'institutionnaliser le camp « occidental » pendant la Guerre Froide, tout comme la construction européenne, les limites de cet ensemble sont sans cesse remises en cause. Comprendant stricto sensu l'Amérique du Nord et l'Europe, l'Occident comprend également l'Amérique latine qualifiée d' « Extrême occident » ou encore le Japon et l'Australie. Cela se fonde en partie sur la trajectoire économique de ces pays mais aussi sur leurs héritages politiques, culturels et sociaux communs. Cela repose sur l'idée d'un universalisme constitué par la démocratie, les libertés individuelles, l'égalité ou encore la séparation du politique et du religieux. » Jessica Somé, « Qu'est-ce que l'Occident ? », *Les Yeux du Monde. Actualité internationale et géopolitique*, mis en ligne le 9/10/2014, <https://les-yeux-du-monde.fr/ressources/19785-quest-ce-que-loccident/>, consulté le 24/07/2023. Voir aussi Michel Taubmann, « Ce que l'Occident a apporté au monde », *Revue internationale et stratégique*, vol. 75, n° 3, 2009, p. 119-122, <https://www.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2009-3-page-119.htm>, consulté le 25/07/2023.

<sup>4</sup> Jacques Pouchepadass, « Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'Homme*, n° 156, 2000, <https://journals.openedition.org/lhomme/75?file=1>, consulté le 23/11/2022.

## Présentation du sujet d'étude

De l'Antiquité à nos jours, avec une nette résurgence au XX<sup>e</sup> siècle, le labyrinthe a inspiré de nombreux chercheurs, écrivains, artistes ou réalisateurs du monde entier. Ceux-ci ont majoritairement retenu le mythe crétois, que nous dirons fondateur.

Nous pouvons le résumer de la façon suivante : Sarpédon, le frère de Minos, roi de Crète, menace de lui ravir son trône. Pour s'opposer à son rival et l'impressionner, Minos invoque le dieu de la mer, Poséidon qui lui offre un taureau blanc à sacrifier afin d'assurer sa souveraineté. Minos ne respecte pas son engagement. Poséidon, furieux, ensorcelle alors Pasiphaé, l'épouse du roi Minos. Elle s'éprend dès lors d'amour pour le taureau blanc que celui-ci envoie. De cette relation naît un être mi-homme, mi-taureau : le Minotaure. À la demande du roi Minos, l'architecte Dédale construit un palais aux détours et chemins multiples, aux enchevêtrements de tunnels et de couloirs inextricables, afin d'y enfermer, en son centre, cet être hybride, monstrueusement ressemblant et différent à la fois des êtres humains des cités grecques<sup>5</sup>.

De réseau de voies sans issue, souterraines ou non, à l'idée d'enchevêtrement complexe dans l'esprit, les sens du labyrinthe sont multiples. Aussi :

*« À cause de l'extension de son emploi à d'autres réalités, comme le domaine médical et la dimension ludique, outre les dimensions philosophique, artistique, littéraire et religieuse, il [le mythe du labyrinthe] a été dépourvu, dans la plupart des cas, de toute valeur sacrée et contemplative, pour désigner plus simplement une image, celle qui représente métaphoriquement une réalité individuelle, sociale ou culturelle, perçue de plus en plus comme complexe et difficile<sup>6</sup>. »*

Dans cette étude, c'est la dimension symbolique, métaphorique et conceptuelle du labyrinthe et, ce faisant, de la figure du Minotaure lui est associée qui nous importera, notamment à l'heure de sa réécriture dans l'aire américano-caribbe. Deux aspects de ce mythe nous semblent pour le moins importants à relever : l'un concret, l'autre abstrait. D'une part, l'architecture du labyrinthe est déroutante et se caractérise par sa multiplicité formelle. Ses formes sont de natures variées : tunnels, couloirs, chemins, etc. et constituent autant de frontières qui sont aussi autant de stéréotypes, de clichés et de préjugés et donc de bifurcations, thème si cher à Jorge Luis Borges<sup>7</sup>. Le cheminement s'y avère par conséquent erratique et sans issue. Il peut, par analogie, référer au schéma narratif et au genre d'une œuvre littéraire et permettre au lecteur de comprendre l'histoire narrée formant en somme son horizon d'attente. Quand ces codes

---

<sup>5</sup> Michèle Dancourt, *Dédale et Icare : Métamorphoses d'un mythe*, Paris, CNRS Éditions (coll. Art), 2002, p. 7-8, disponible en PDF sur : <http://books.openedition.org/editions-cnrs/491>, consulté le 09/05/2020.

<sup>6</sup> Lovito Giuseppe, « Le mythe du labyrinthe revisité par Eco théoricien et romancier à des fins cognitives et métaphoriques », *Cahiers d'études romanes*, vol. 1, n° 27, mis en ligne le 25/06/2014, p. 345-357, in : Perle Abbrugiati, *Mythes sans limites. La réécriture 6 – Figures mythologiques*, <https://journals.openedition.org/etudesromanes/4141>, consulté le : 14/03/2018.

<sup>7</sup> Voir à ce propos l'étude de Carolina Ferrer du concept borgésien de bifurcation, in : « L'épidémie Borges au grand écran », *Québec français*, n° 159, 2010, p. 37-41.

narratologiques sont revisités par l'auteur – comme aime le faire Jorge Luis Borges –, quand l'imaginaire est sollicité par de nouvelles approches, le lecteur est dérouté car il ne voit plus l'horizon qui s'est déplacé, voire qui a disparu. Il entre alors dans un labyrinthe de signes qu'il doit décoder.

De plus, le Minotaure représente le centre du labyrinthe, ce qui symboliquement renvoie à toutes les peurs conscientes et inconscientes et à tous les dangers possibles. Sont ainsi convoquées les oppositions entre centre et marge, entre norme et hors-norme, entre dominants et dominés... Depuis ces nœuds en tension sont questionnés les jeux de pouvoir et leurs conséquences sur l'égalité, la justice et la liberté, étudiés par exemple par Max Weber et Michel Foucault<sup>8</sup>, invitant à penser autrement ; et ce faisant, à revoir les schèmes de l'Occident. Foucault avait d'ailleurs affirmé : « C'est le labyrinthe qui fait le Minotaure : non l'inverse<sup>9</sup> ».

Deux forces antithétiques s'exercent assurément au sein du labyrinthe entre force centrifuge et force centripète et elles rendent compte de continuelles adversités. La nature même du Minotaure, conçu dès lors en tant qu'être hybride et monstrueux par antonomase, renvoie de façon symbolique, aux questions identitaires et même psychanalytiques, et ce d'autant plus en contexte de frottements de cultures et de races<sup>10</sup> suite aux aléas de l'Histoire. Le polymorphisme du Minotaure semble le lier de fait aux phénomènes de créolisation et aux rejets qui les ont souvent accompagnés. L'hybridité du Minotaure représente alors la rencontre avec l'horreur, les tabous et les non-dits de l'Histoire qui confèrent souvent au labyrinthe un aspect angoissant et violent<sup>11</sup>. À cet égard, l'*Expérience intérieure* et labyrinthe<sup>12</sup> de Georges Bataille sur la contingence et la finitude de son identité, de son être, de son existence, souligne toute la dimension expérimentale et psychanalytique du labyrinthe.

Or, l'hybridité et l'altérité sont deux notions théoriques « [...] devenues les pivots de raisonnements binaires [...] »<sup>13</sup> du Post-colonialisme (*Post-Colonial Studies*) qui se développe notamment depuis les années 1980, pour rendre compte de la structure des identités issues de la période coloniale faisant suite aux luttes nationalistes tiers-mondistes des années 1950-1960. Ella Shohat précise à ce propos :

*« En faisant écho à la « postmodernité », la « postcolonialité » marque un état contemporain, ou une situation, une condition, une époque. Le préfixe « post- » aligne*

---

<sup>8</sup> Voir Max Weber, *La domination*, trad. française par Isabelle Kalinowski, Paris, La Découverte, 2013. Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

<sup>9</sup> Foucault s'intéressait alors à l'écriture de Raymond Roussel : « Peut-être y a-t-il d'autres secrets chez Roussel. Cependant, comme en tout secret, le trésor n'est pas ce qu'on cache, mais les visibles chicanes, les défenses hérissées, les corridors qui hésitent. C'est le labyrinthe qui fait le Minotaure : non l'inverse. La littérature moderne ne cesse de nous l'apprendre », in : Michel Foucault, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1963, p. 102-103.

<sup>10</sup> Nous utiliserons ce terme, car il était d'usage tant à l'époque de Borges que lorsque furent publiés les ouvrages de notre corpus qui questionnent les rencontres et/ou oppositions entre groupes ethniques.

<sup>11</sup> Picasso avait su tirer parti de cette violence intrinsèque dans différentes œuvres.

<sup>12</sup> Voir Kevin Woringer, *Le labyrinthe comme écriture de la perte dans l'Expérience intérieure*, Mémoire de master 2 en Langage, Lettres, Arts de spectacle, information et communication, parcours Critique et création, sous la direction du Professeur Claude Fintz, 2018-2019, PDF : <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02289786/document>, consulté le 20/09/2022.

<sup>13</sup> Emmanuelle Sibeud, « Post-Colonial et Colonial Studies: enjeux et débats », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 51- 4 bis, n° 5, 2004, p. 87-95, <https://doi.org/10.3917/rhmc.515.0087>, consulté le 27/12/2022.

le « postcolonialisme » sur une série d'autres « post » – « poststructuralisme », « postmodernisme », « post-marxisme », « post-féminisme », « post-déconstructionisme » – qui partagent tous la notion d'un « mouvement au-delà ». Et pourtant, tandis que ces « post »-là se réfèrent largement au dépassement de théories philosophiques, esthétiques et politiques passées de mode, le « postcolonial » implique à la fois un dépassement de la théorie nationaliste anticoloniale et le mouvement au-delà d'un moment spécifique de l'histoire : celui du colonialisme et des luttes de libération nationale du tiers-monde. En ce sens, le préfixe « post » aligne le « postcolonial » avec un autre genre de « post » : « post-guerre », « post-guerre froide », « postindépendance », « post-révolution », lesquels soulignent tous le passage vers une nouvelle période et la clôture d'un événement ou d'une époque historique, désignée officiellement avec des dates<sup>14</sup>. »

Plus tard, dans les années 1990, la critique décoloniale, liée au mouvement Modernité/Colonialité a pour objectif de révéler la persistante existence de jeux d'oppositions et vise à déconstruire les discours ontologiques et politiques hérités du système binaire de catégorisation du colonisateur<sup>15</sup>, et ce en invitant à ne plus oublier dans ce processus la place de l'Amérique. Comme le rappelle Anne-Laure Bonvalot, il s'agit d'un mouvement qui réunit notamment des universitaires sémiologues, anthropologues et sociologues latino-américains qui soulignent la répétition de la tragédie liminaire de 1492 avec l'éradication des cosmovisions non européennes et l'exploitation des richesses économiques :

« Dès les années 1990, ces intellectuel-le-s ont d'abord travaillé dans une optique transnationale et transgénérationnelle au sein du projet Modernité / Colonialité / Décolonialité (M / C / D). C'est précisément en 1992, date du cinq centième anniversaire de la « Découverte de l'Amérique », qu'apparaît le concept de colonialité, au moment où les mouvements de résistance autochtones et afro-descendants connaissent un regain de vigueur. Significativement, c'est encore en 1992, date charnière s'il en est, que les mouvements autochtones d'Amérique latine tentent une décolonisation du lexique ordinaire : ils invitent à délaisser le terme « Amérique », qui charrie entre autres le souvenir d'un Amerigo Vespucci, au profit de l'appellation « Abya Yala », la « Terre de vie » ou terre des ancêtres des populations kunas de l'actuel Panama. Une telle requalification constitue un premier décentrement par rapport à une habitude de désignation eurocentrée du territoire. Dire « Abya Yala », c'est indiquer un lieu où sont susceptibles de se déployer des pratiques de vie et des modes de connaissance autres, étrangers notamment au dualisme nature / culture inhérent à la Conquête européenne et, plus largement, aux cosmologies occidentales. On le voit, théorie et pratique, pensée et résistance, se trouvent intimement liées dès les

---

<sup>14</sup> Ella Shohat, « Notes sur le « post-colonial », in : Christine Verschuur, *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes, Cahiers Genre et Développement*, n°7, Genève, Paris, EFI/AFED, L'Harmattan, 2010, p. 55-72 (p. 56), <https://doi.org/10.4000/books.iheid.5862>, consulté le 20/06/2022.

<sup>15</sup> Voir le très suggestif ouvrage de Philippe Colin et Lissell Quiroz, *Pensées décoloniales. Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, Paris, Zones, 2023. Voir aussi l'entretien de Philippe Colin « La perspective décoloniale critique l'universalisme comme projet impérialiste », *Le Monde*, Propos recueillis par Séverine Kodjo-Grandvaux, mis en ligne le 26 juin 2023, [https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/06/26/la-perspective-decoloniale-critique-l-universalisme-comme-projet-imperialiste\\_6179223\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/06/26/la-perspective-decoloniale-critique-l-universalisme-comme-projet-imperialiste_6179223_3232.html), consulté le 24/07/2023.

*origines d'un mouvement qui vise à décoloniser – et, partant, à dédualiser – les représentations du monde*<sup>16</sup>. »

Ces chercheurs souhaitent montrer que malgré les indépendances, les hiérarchisations racialisées perdurent et que dans le rapport au savoir, l'euro-centrisme et le pouvoir de l'Amérique du Nord continuent de l'emporter du fait de la conception d'un universalisme occidental que conteste notamment Santiago Castro-Gómez avec sa théorie de « l'hybris du point zéro<sup>17</sup> ».

Ces deux polarités ramènent à la notion d'*identitas* qui est la « qualité de ce qui est le même<sup>18</sup> » en invitant justement au décentrement. Ces questionnements identitaires, à la fois individuels et collectifs, et ce dans un contexte de mondialisation où le contact entre les cultures induit créativité et perte sont ainsi mis en exergue par les aléas labyrinthiques. Cette façon de repousser le danger – et ce faisant l'altérité, quelle que soit la forme donnée au Minotaure, paradigme en somme de toute altérité – sans le faire disparaître entièrement et en gardant l'horreur de la transgression prégnante pour tous, convoque assurément les thématiques de l'ordre et du désordre, du visible et de l'invisible, de l'homogène et de l'hétérogène, tout en établissant un rapport entre éléments concrets et symboliques, entre centres et périphéries, entre dominants et dominés, notamment dans des sociétés issues de la colonisation (occidentale) ayant conservé une hiérarchisation pigmentocratique issue des modèles européens. La question de la mémoire est alors posée, plus exactement celle des enjeux de la construction et reconstruction de la mémoire d'un lieu, de la mémoire de populations, de la mémoire des identités. Jean-Pierre Vernant précisait d'ailleurs que « La mémoire n'est pas la reconstruction du passé, mais l'exploration de l'invisible<sup>19</sup> ». Tzvetan Todorov (qui n'écrit pas dans la langue de ses origines et se présente souvent comme un « homme dépaysé ») invite pour sa part dans *Les abus de la mémoire* à éviter de sacrifier toute mémoire et souligne l'importance de penser l'avenir<sup>20</sup>.

Il importe par conséquent de continuer à penser le rapport entre identité et altérité pour mieux penser l'avenir de ces sociétés issues de la colonisation. Cette tension entre deux polarités serait-elle dès lors plus particulièrement sensible sur la scène socio-politique d'un monde dominé comme l'aire américano-caribéenne ? Et selon quelles normes et valeurs, quelles intégrations et exclusions ?

---

<sup>16</sup> Anne-Laure Bonvalot, « Lumière sur le mouvement décolonial latino-américain », *Revue du crieur*, 2020, <https://hal.science/hal-02889298/document>, consulté le 03/01/2023.

<sup>17</sup> Santiago Castro-Gómez, « L'hybris du point zéro. Science, race et Lumières en Nouvelle-Grenade (1750-1816) », *Revue d'Études Décoloniales*, 2005, traduit en français par Lissell Quiroz, <https://www.google.com/url?sa=i&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=0CAIQw7AJahcKEwjo4qGrmqeAAxUAAAAAHQAAAAAQAg&url=http%3A%2F%2Fbiblioteca.clacso.edu.ar%2FColombia%2Fpensar-puj%2F20180102042534%2Fhybris.pdf&psig=AOvVaw2Y0C3hAYjvpSronfTe9Djg&ust=1690300882288894&opi=89978449>, consulté le 24/07/2023.

<sup>18</sup> Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), dictionnaire en ligne, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/identit%C3%A9>, consulté le 15/07/2022.

<sup>19</sup> Jean-Pierre Vernant, « Histoire de la mémoire et mémoire historique », in : Françoise Barret-Ducrocq (dir.), *Pourquoi se souvenir ?*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1999, p. 18.

<sup>20</sup> Tzvetan Todorov, *Les abus de la mémoire*, Paris, Éditions Arléa-Le Seuil, 1995.



Précisons d'emblée que nous appelons « monde américano-caraïbe » l'ensemble des îles de l'archipel caribéen et des pays du continent américain<sup>21</sup> séparés par la mer longtemps dite des Antilles, – « [...] appelée de plus en plus à la fin du XX<sup>e</sup> siècle « mer des Caraïbes » [...] »<sup>22</sup> – et qui ont été colonisés par les Européens. Édouard Glissant expose cette réalité historique et sensible du monde américano-caraïbe en opposant deux notions hydrographiques : le lac et l'estuaire. « La mer des Antilles n'est pas le lac des États-Unis. C'est l'estuaire des Amériques<sup>23</sup> ». Le lac est synonyme de stagnation, de douceur. À l'inverse, l'estuaire renvoie aux flux, au mélange d'eaux salée et douce, aux échanges, soit un espace de « complexité » qui caractérise parfaitement le panaché culturel entre les Amériques et la Caraïbe liées par une Histoire commune : la colonisation, cette rencontre entre l'« Ancien Monde » et le « Nouveau Monde » qui a été accompagnée par des siècles d'esclavage, marquant les mémoires jusqu'à aujourd'hui.

Les œuvres du polygraphe argentin Jorge Luis Borges et des théoriciens italiens Umberto Eco et Italo Calvino nous ont montré que le labyrinthe est une figure et un outil à la fois littéraire, narratologique, herméneutique, heuristique et épistémologique qui se prête à questionner les dynamiques structurantes d'identités, d'altérités, de sociétés complexes, à l'échelle mondiale et, à plus forte raison, à une échelle plus réduite :

*“We can, therefore, establish the following succession of labyrinthine perspectives in the literary genealogy encompassing Borges, Calvino, and Eco: (1) Borges: a fascination with the labyrinth and constant multiplication of various labyrinthine structures leading to a permanent narrative and the hermeneutical “growth” of the structures; (2) Calvino: the labyrinth as an epistemological model for understanding and challenging the world; and (3) Eco: the labyrinth as a dynamic and heuristic model for interpreting the world<sup>24</sup>.”*

Il nous a semblé dès lors d'autant plus légitime et nécessaire dans cette étude de questionner les dynamiques labyrinthiques en contexte américano-caraïbe, de la fin du XX<sup>e</sup> siècle au début du XXI<sup>e</sup> siècle, à la fois dans l'aire franco-créolophone et dans l'aire hispanophone, afin de rechercher ses caractéristiques et leurs enjeux particuliers au-delà des limites linguistiques issues de la colonisation, en partant du postulat qu'une certaine unité identitaire culturelle transcenderait les frontières linguistiques héritées de la colonisation européenne. Quelles

---

<sup>21</sup> Nous nous concentrerons vu l'orientation de nos recherches sur l'Amérique centrale et du sud.

<sup>22</sup> Élodie Pellan, « Vivre et tracer son archipelité. Le cas de Vincent Placolý », *Méditerranée-Caraïbe. Deux archipelités de pensées ?*, Cécile Bertin-Elisabeth et Franck Collin (dir.), Paris, Classiques Garnier (coll. Rencontres), 2022, p. 357- 369, (p. 359).

<sup>23</sup> Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard (Folio essais), 1997, p. 427.

<sup>24</sup> Wladimir Krysinski, “Borges, Calvino, Eco: The Philosophies of metafiction”, in : Jorge J.E. Gracia, Carolyn Korsmeyer, Rodolphe Gasché (dir.), *Literary philosophers: Borges, Calvino, Eco*, New York, Routledge, 2002, p. 199, <https://www.borges.pitt.edu/sites/default/files/Krysinski%20Borges%2C%20Calvino%2C%20Eco.pdf>, consulté le 27/09/2022. Nous traduisons : « On peut donc établir la liste suivante de perspectives labyrinthiques dans la généalogie littéraire incluant Borges, Calvino et Eco : (1) Borges : une fascination pour le labyrinthe et une multiplication constante de diverses structures labyrinthiques conduisant à un récit fixe et à l'herméneutique croissante des structures ; (2) Calvino : le labyrinthe comme un modèle épistémologique pour comprendre et éprouver le monde ; et (3) Eco : le labyrinthe comme un modèle dynamique et heuristique d'interprétation du monde ».

« stratégies identitaires » – évoquées par exemple par Carmel Camilleri<sup>25</sup> – permettent alors de s’adapter aux interactions spécifiques d’un monde américano-caraïbe au cœur de contacts de cultures ? Comment articuler H/histoire locale ou personnelle, individuelle, nationale ou collective dans ces interactions culturelles ? Comment tout simplement réécrire l’Histoire écrite par d’autres et questionner donc la réalité de l’Histoire<sup>26</sup> pour affirmer, à l’heure actuelle, son identité en tenant compte de la rhizomaticité et de l’hybridité des groupes en présence et en soulignant par conséquent l’aspect labyrinthique de celle-ci ?

L’historien nord-américain Hayden White considère que tout texte historique est doté d’une structure de discours narratif qui remet en cause l’objectivité historique :

*« [...] L’imagination est dangereuse pour l’historien, puisqu’il ne peut jamais savoir si ce qu’il a “imaginé” correspond à ce qui a véritablement eu lieu, qu’il n’est pas le produit de son “imagination”, au sens qu’on donne à ce terme pour qualifier l’activité du poète ou de l’écrivain de fiction. Bien entendu, on impose ici une discipline à l’imagination en la subordonnant aux règles de l’évidence qui exigent une correspondance cohérente entre ce qui est imaginé avec ce qu’il est permis de présenter comme “donnée factuelle”. Néanmoins l’“imagination”, précisément selon son acception qui caractérise l’activité du poète ou du romancier, est mise en œuvre dans le travail de l’historien à la dernière étape de son effort, lorsqu’il devient nécessaire de composer un discours ou un récit pour représenter sa découverte, c’est-à-dire sa notion de ce qui a “véritablement eu lieu” dans le passé. C’est à ce point que ce que certains théoriciens nomment le style de l’historien, pris maintenant comme écrivain de prose, prend le relais et qu’une opération s’impose qui est considérée exactement comme celle du romancier, une opération qui est ouvertement reconnue comme littéraire<sup>27</sup>. »*

L’écrivain dispose en revanche de toute la liberté d’écriture et de réécriture. Questionner le labyrinthe traditionnel, soit toutes les formes de « cases » et de castes dans des sociétés pigmentocratiques issues de la colonisation, de « cadres » et de modèles, de fermetures et d’oppressions, et en offrir des réécritures américanisées, n’est-ce pas chercher à proposer une autre façon de penser toutes ces hiérarchisations, voire de les refuser, tout en réévaluant les traces d’une Histoire écrite par d’Autres, d’une littérature nourrie de mythes venus souvent d’Ailleurs, d’une conception du monde et d’une structuration mentale et philosophique imposées aussi par des modes de pensée issus d’Occident où l’oralité occupe peu de place ? L’identité étant par excellence un processus évolutif, les questionnements attenants le sont aussi et les figures mythiques retenues pour le dire peuvent de ce fait évoluer entre rejet et acceptation. Rappelons avec Geneviève Vinsonneau que l’identité « rassemble [...] des

---

<sup>25</sup> Carmel Camilleri, Joseph Kastarszten, Edmond-Marc Lipianski, Hanna Malewska-Peyre, Isabelle Taboada-Leonetti, Ana Vasquez, *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, 1990.

<sup>26</sup> Voir par exemple Paul Ricœur, *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985. Roland Barthes, « Le discours de l’histoire », in : *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Éd. du Seuil, 1984, p. 174-175.

<sup>27</sup> Hayden White, *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore – Londres, The Johns Hopkins University Press, 1987, p. 67-68, cité et traduit par Jeffrey Andrew Barash, « Qu’est-ce que la “réalité” du passé historique ? Réflexions à partir de la théorie de l’histoire chez Paul Ricœur », *Le Télémaque*, vol. 51, n°1, 2017, p. 89-106, <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2017-1-page-89.htm>, consulté le 15/12/2021.

contenus de représentations de ce que l'on est, de ce que l'on devrait être et de ce que l'on voudrait être, dans la durée, l'espace et les diverses circonstances de la vie sociale<sup>28</sup> ». L'identité est une représentation<sup>29</sup> imaginaire, parfois inconsciente, de la réalité au même titre que le mythe :

« [...] tout mythe n'est au fond qu'un système de symboles imaginaires qui perdurent dans le temps. Cet imaginaire n'est que le fruit d'une représentation déformée, voire utopique, que l'on a des choses que l'on tient psychologiquement pour symbole. De ce fait, ce symbole imaginaire devient mythe et vient structurer nos pensées et façonner notre vision des choses et du monde<sup>30</sup>. »

Interroger l'objet de la représentation consciente ou inconsciente des labyrinthes américano-caribéens, ainsi que les modalités discursives – et narratologiques – qui donnent forme à ces labyrinthes constitue l'objet de notre étude. Le symbole labyrinthe choisi pour représenter l'identité spécifique à cette zone révèle les positionnements et les dynamiques culturels, spatio-temporels, historiques et la vision de l'Autre qui y est associée, cet Autre qui peut être Soi-même. Les enjeux sont multiples. Les enjeux psychologiques, socio-économiques, culturels, (géo-)politiques, historiographiques ou encore nationaux sont liés au fait qu'il pourrait y avoir une distance ou au contraire un effet de miroir entre imaginaire et réalité dans les stratégies identitaires adoptées, entre le groupe de référence de l'individu ou d'une nation et son groupe d'appartenance, entre les pratiques discursives officielles et informelles, entre les pratiques relationnelles intraculturelles et interculturelles, entre la vision des vaincus<sup>31</sup> et la vision des vainqueurs, vu les enjeux de préservation (contre l'aliénation, l'acculturation<sup>32</sup>, la racialisation des rapports sociaux<sup>33</sup>, l'illusion identitaire<sup>34</sup>, etc.) et d'adaptation à un monde qui tend de plus en plus à l'uniformisation des cultures.

Les Études culturelles (*Cultural Studies*) développées premièrement dans les années 1960 en Grande-Bretagne avait déjà pris en compte l'ancrage culturel de l'identité<sup>35</sup> dans sa relation avec le pouvoir et ses divers enjeux :

---

<sup>28</sup> Geneviève Vinsonneau, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *Carrefours de l'éducation*, vol. 2, n° 14, 2002, p. 2-20 (p. 4), <https://www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2002-2-page-2.htm>, consulté le 23/11/2022.

<sup>29</sup> Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992 (1969), p. 26 : « [...] l'imagination est dynamisme organisateur, et ce dynamisme organisateur est facteur d'homogénéité dans la représentation. Selon l'épistémologue, bien loin d'être faculté de « former » des images, l'imagination est puissance dynamique qui « déforme » les copies pragmatiques fournies par la perception, et ce dynamisme réformateur des sensations devient le fondement de la vie psychique toute entière parce que « les lois de la représentation sont homogènes », la représentation étant métamorphique, « au niveau de la représentation toutes les métaphores s'égalisent ».

<sup>30</sup> Élodie Pellan, *Le labyrinthe dans El Aleph et Ficciones de Jorge Luis Borges*, mémoire de master en Langues, littératures interculturelles et éthique du Divers, sous la direction de Cécile Bertin-Elisabeth, Université des Antilles (Pôle Martinique), soutenu le 15/06/2018, p. 15.

<sup>31</sup> Nous pensons à l'ouvrage de Nathan Wachtel, *Le Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.

<sup>32</sup> Sélim Abou, *L'identité culturelle : relations interethniques et problème d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1981.

<sup>33</sup> Étienne Balibar et Immanuel Wallerstein, *Race, nation, classe, les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988.

<sup>34</sup> Jean-François Bayard, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996.

<sup>35</sup> Marguerite Lavallée, Bernd Krewer, « Le concept de culture comme ancrage d'identité », *Bulletin de l'Association pour la recherche interculturelle (ARIC)*, n° 29, 34-50, 1997.

« [...] culture et identité sont ici fondées sur l'évaluation de l'identité individuelle et collective comme le résultat de processus d'élaboration culturelle, la culture étant à son tour définie comme un processus complexe et dynamique engendré par les contacts et les interactions des groupes à l'intérieur de la société<sup>36</sup>. »

La dynamique culturelle repose sur la créolisation endogène et exogène, qui est, selon le philosophe martiniquais Édouard Glissant :

« [...] la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distincts, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments<sup>37</sup>. »

Rappelons avec l'historien Frédéric Régent que la créolisation est d'abord un terme qui signifie :

« [...] une adaptation au système d'habitation qui passe par le bon accomplissement du travail demandé et la compréhension des ordres, donc de la langue. Le moyen d'expression entre le colon et l'esclave n'est pas le français mais le créole<sup>38</sup>. »

Ainsi, c'était premièrement un processus linguistique qui répondait à des intérêts coloniaux purement économiques et politiques et non culturels. Édouard Glissant propose une approche culturelle pour comprendre les mécanismes en jeu en contexte colonial et qui ont donné naissance à des sociétés post-abolitionnistes composites ou ataviques. Des réflexions culturelles, littéraires et identitaires<sup>39</sup> élargies, comme avec le concept de Créolité de Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant et Jean Bernabé, voient également le jour pour chercher à mieux comprendre, depuis le regard des colonisés et de leurs descendants, les processus passés, présents et à venir des sociétés américano-caraïbes.

La culture apparaît comme une clé de lecture aussi bien des positionnements et revendications identitaires, littéraires et politiques dans le monde américano-caraïbe, mais aussi des choix de subalternisation et/ou d'acceptation de l'altérité. L'historien indien Ranajit Guha, principal fondateur du projet des *Subaltern Studies* qui donna naissance au groupe d'Études Subalternes<sup>40</sup> – pour lequel on reconnaît l'apport fondamental de l'Italien Antonio Gramsci –, a questionné

---

<sup>36</sup> Jorge Morgante, « Geneviève Vinsonneau, *L'identité culturelle* », *Altre Modernità* (Rivista di studi letterari e culturali), n° 6, 2011, p. 291-293, PDF : <https://dialnet.unirioja.es/revista/13622/A/2011>, consulté le 23/11/2022.

<sup>37</sup> Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde, Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997, p. 37.

<sup>38</sup> Frédéric Régent, *La France et ses esclaves, de la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, Paris, Grasset & Fasquelle (coll. Pluriel), 2007, p. 146.

<sup>39</sup> Nous rappellerons également la notion d'identité à traits d'union d'Ulrich Hannerz, associée à la marginalisation : *Transnational connections*, Londres, New York, Routledge, 1996.

<sup>40</sup> Voir par exemple Ranajit Guha et Gayatri Spivak, *Selected Subaltern Studies*, New York/ Oxford, Oxford University Press, 1988 et Isabelle Merle, « Les *Subaltern Studies*. Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *Genèses*, vol. 3, n° 56, 2004, p. 131-147, <https://www.cairn.info/revue-geneses-2004-3-page-131.htm>, consulté le 23/11/2022.

l'hégémonie culturelle<sup>41</sup> qui implique une hiérarchisation identitaire. La stratégie littéraire du mythe du labyrinthe retenue dans la littérature américano-caraïbe permettrait d'interroger ces hégémonies culturelles, c'est-à-dire les stratégies identitaires passées et présentes.

Nous avons donc choisi d'aborder la complexité de la question de l'identité en la reliant à la notion tout aussi complexe du labyrinthe dans le monde américano-caraïbe, retenu comme lieu par excellence de la transcription démultipliée, entre ouverture et fermeture, de contacts de cultures, dans une approche croisée des choix de (re)construction identitaire de deux écrivains de cette zone « dominée »<sup>42</sup>. Ce sont deux auteurs que nous avons volontairement choisis en ce qu'ils sont peu connus, soit parce qu'un temps oublié car mal compris comme le Martiniquais Vincent Placolý<sup>43</sup>, soit parce que reconnue tardivement en ce qui concerne Tatiana Lobo Wiehoff<sup>44</sup> au Costa Rica, avec qui nous avons eu la chance de pouvoir échanger par courriels avant son décès le 22 février 2023. En tous les cas, ces deux auteurs n'ont pas eu la même notoriété que d'autres écrivains de cette aire que le boom latino-américain avait mis en valeur. Leur moindre notoriété pourrait aider à percevoir, loin des approches pré-déterminées<sup>45</sup> par la connaissance du style ou de l'« école » développée par un auteur, en dehors des visions stéréotypées ou autres « effets de mode » ou des préférences des réseaux éditoriaux dominants, des éléments plus intériorisés, en tous les cas moins médiatisés, de l'approche identitaire dans ces régions subalternisées<sup>46</sup>.

---

<sup>41</sup> Voir par exemple George Hoare et Nathan Sperber (éd.), *Introduction à Antonio Gramsci*, Paris, La Découverte (coll. Repères), 2013.

<sup>42</sup> Nous pensons à cet égard au fameux texte de Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997.

<sup>43</sup> Jean-Georges Chali, Axel Artheron, *Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation*, Matoury, Ibis Rouge (coll. Espace outre-mer), 2014, p. 15-16 : « Cet ouvrage vient combler un vide dans l'analyse de la production littéraire des Antilles de langue française et particulièrement sur l'écriture d'un écrivain incontournable des années soixante-dix à quatre-vingt-dix [...] ». Il s'agit ici de témoigner de l'actualité d'une œuvre et de rendre justice à ce grand humaniste qu'est Vincent Placolý. [...] Nous pensons qu'il s'avère important de travailler à la réactualisation et à la réédition d'une œuvre qui n'a pu livrer qu'une infime partie de sa signification ».

<sup>44</sup> Échange de courriels avec Tatiana Lobo Wiehoff sur la réception de ses œuvres et sa notoriété au Costa Rica le 01/06/2022 : « En cuanto a mis libros, al principio hubo mucha resistencia, pero ahora los publica y vende la ECR, estatal, con excelente recepción de los lectores. Incluso algunos están recomendados por el Ministerio de Educación ». Nous traduisons : « Quant à mes livres, au début, il y eut beaucoup de résistances, mais maintenant on les publie et la ECR [Maison éditoriale du Costa Rica] qui appartient à l'État les vend avec une excellente réception des lecteurs. D'ailleurs, certains de mes livres sont recommandés par le ministère de l'Éducation ».

<sup>45</sup> On a ainsi rejeté pendant longtemps des œuvres considérées comme appartenant à un genre dit mineur, appartenant à de la paralittérature. On a même classé certaines œuvres dans la catégorie « mauvais genre ». Voir par exemple Romain Vany, « Mauvais genres en bibliothèques publiques : quelle place pour le roman sentimental paralittéraire ? », Master Politique des Bibliothèques et de la Documentation, sous la direction de Bruno Péquignot, Lyon, ENSSIB, 2013 : <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/64022-les-mauvais-genres-en-bibliothequespubliques-quelle-place-pour-le-roman-sentimental-paralitteraire.pdf>. Pierre Bourdieu (« Le Capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 31, Paris, janvier 1980, p. 2-3) a souligné l'importance du poids social dans les choix littéraires. Voir aussi Alain-Michel Boyer, *La Paralittérature*, Paris, PUF, 1992.

<sup>46</sup> « Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'Homme*, *op. cit.*, <https://journals.openedition.org/lhomme/75?file=1>, consulté le 26/11/2022 : « Toute cette production a fini par constituer dans les sciences sociales indianistes un véritable courant, dont l'élan initial, comme on va le voir, est un peu retombé parce qu'il se dilue dans des courants plus larges, mais dont l'impact est désormais sensible parmi les chercheurs d'autres régions du Sud, notamment en Amérique latine. [...] Il fallait [...] reconnaître enfin définitivement que la subalternité, souvent prise par erreur pour une catégorie sociologique, n'est pas une substance mais une relation, et n'a d'existence qu'en tant qu'elle est constituée par le discours de l'élite (coloniale et nationaliste) comme force de résistance à l'hégémonie de celle-ci ».

En partant du principe que la culture et l'identité sont « ancrés dans l'histoire des groupes sociaux, mais non enfermés dans celle-ci<sup>47</sup> », il s'agit en effet pour nous de sonder les réponses proposées quant aux difficultés des rapports inter-ethniques et socio-culturels de cette zone américano-caraïbe sans choisir de les étudier à partir des écritures des « monstres sacrés » de ces régions comme Alejo Carpentier, Octavio Paz ou Aimé Césaire, Édouard Glissant et bien d'autres, tout en ayant conscience du poids de leur empreinte comme celle de Jorge Luis Borges que nous avons choisi de privilégier ici, justement parce que lui aussi est souvent désormais moins évoqué alors que sa pensée, post-moderne avant l'heure, a nourri tant de lecteurs devenus auteurs des zones de la périphérie occidentale. Mieux comprendre les aspirations développées à la fin du XX<sup>e</sup> siècle et à la charnière avec le XXI<sup>e</sup> siècle en optant pour la recherche de la trace de l'héritage labyrinthique de Jorge Luis Borges, comme en un saut pour le moins d'une génération, pourrait nourrir, à notre sens, un regard renouvelé sur les façons de dire les Amériques et leur(s) identité(s) à partir d'un apport occidental – si souvent attaché à la pensée borgésienne – dont la prégnance n'est pas éludée, mais comme repensée en se fondant sur une relecture d'événements historiques précis.

Rendre compte des problématiques identitaires passe en effet par le renvoi aux marques de l'Histoire dans la zone américano-caraïbe, que ce soit par une nouvelle analyse de la conception de la libération de l'esclavage de 1848 dans la colonie de l'île de la Martinique pour le premier ouvrage de notre corpus ou la lutte pour l'indépendance à Cuba pour le second, soit une approche de l'identité présentée en contexte de crise identitaire collective, comme pour chercher justement à dire, à réécrire, ce qui pourrait permettre de faire corps, voire de faire Nation, dans un contexte de fragmentation ethnique, culturelle et identitaire, en ayant conscience de la mise en contact des traditions orales et écrites.

Gérard Genette n'avait-il pas affirmé que toute répétition est variation, qu'il s'agit de « l'Autre du Même »<sup>48</sup> ? Ce recours à la répétition tisse alors des fils labyrinthiques comme le souligne Emmanuelle Prak-Derrington :

*« Elle structure – parce qu'elle crée des liens verticaux – et thématise — en rendant visible les motifs fondamentaux, ou l'hyperthème. On parle, pour l'intertextualité, de "palimpseste". A la différence du palimpseste, sur lequel l'ancien, effacé et recouvert de nouveau, apparaît en sous-impression, en filigrane, la répétition surcharge, n'efface ni ne gomme rien. En récrivant le même, elle le rend ineffaçable, le charge d'un sens stratifié, multiplié, qui ne laisse pas d'être interrogé<sup>49</sup>. »*

---

<sup>47</sup> Geneviève Vinsonneau, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *Carrefours de l'éducation*, op. cit., p. 5.

<sup>48</sup> Gérard Genette, « L'autre du même », *Figures IV*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Poétique), 1999, p. 101-107. Voir aussi Georges Molinié, « Problématique de la répétition », *Langue française*, n° 101, février 1994, p. 102-111.

<sup>49</sup> Emmanuelle Prak-Derrington, « Récit, répétition, variation », *Cahiers d'études germaniques*, mis en ligne le 21/04/2009, n° 49, 2005, p. 55-65, PDF : <https://shs.hal.science/halshs-00377283/document#:~:text=Genette%2C%20qui%20a%20repris%20la,ce%20M%C3%A4me%20est%20d%C3%A9j%C3%A0%20Autre>, consulté le 22/11/22.

Nous avons donc choisi de proposer un corpus qui allie aire franco-créolophone et aire hispanophone afin de scruter ces répétitions et variations<sup>50</sup> et la remise en cause par les deux auteurs de notre corpus de leur stratification officielle quant à la vision d'une Histoire aux multiples oublis<sup>51</sup>. Nous avons ainsi retenu *Frères Volcans*<sup>52</sup> du Martiniquais Vincent Placolý, ouvrage publié en 1983, et *El año del laberinto*<sup>53</sup> de la Costaricienne-Chilienne Tatiana Lobo Wiehoff, paru en 2000.

### Présentation des œuvres du corpus, des auteurs retenus et état des lieux concernant leur étude

Nous mènerons notre réflexion à partir de deux auteurs trop peu ou pas assez largement étudiés de l'époque contemporaine de l'aire américano-caraïbe. Nous notons à cet égard que l'intérêt universitaire pour les œuvres de l'écrivain martiniquais Vincent Placolý est très récent. En effet, Jean-Georges Chali a publié un ouvrage en 2008 entièrement consacré aux trois romans de Vincent Placolý, qui, par son titre, renvoie d'emblée à une identité construite dans une Histoire coloniale particulière au sein d'un espace américain : *Vincent Placolý, un créole américain*<sup>54</sup>. C'est sous la direction d'Axel Artheron et de Jean-Georges Chali qu'en 2014 est publié un ouvrage collectif intitulé *Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation*<sup>55</sup> qui rend compte d'« [...] une œuvre qui n'a pas eu l'opportunité d'être suffisamment lue, d'être suffisamment enseignée et d'être suffisamment mise en perspective avec l'ensemble des œuvres de la littérature créole du 20<sup>e</sup> siècle<sup>56</sup> ».

---

<sup>50</sup> CNRTL, *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/definition/variation>, consulté le 27/12/2022 : « Changement d'aspect, de degré ou de valeur. Synon. modification ». Borges maîtrise tant les variations qu'une revue *Variaciones Borges a été créée en 1996 et est dédiée à son œuvre. Elle est publiée à l'université de Pittsburgh. Voir Gilles Deleuze, Différence et répétition, Paris, PUF (coll. Épiméthée), 2011.*

<sup>51</sup> Cela fait écho à l'ouvrage de Nathan Wachtel, *Le Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570, op. cit.*

<sup>52</sup> Vincent Placolý, *Frères Volcans. Chronique de l'abolition de l'esclavage*, Caen, Passage(s) (coll. Classiques francophones), 2017 (1983). Toutes les citations seront tirées de cette édition.

<sup>53</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, *El año del laberinto*, San José, Farben, 2000. Toutes les citations seront tirées de cette édition.

<sup>54</sup> Jean-Georges Chali, *Vincent Placolý, un créole américain*, Fort-de-France, Desnel (Anamnésis), 2008.

<sup>55</sup> Jean-Georges Chali, Axel Artheron, *Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation, op. cit.*

<sup>56</sup> Claude Beausoleil, « Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation », E-Karbe. L'actualité culturelle du monde caribéen, mis en ligne le 9/04/2014, <https://www.e-karbe.com/livres/vincent-placolý-un-ecrivain-de-la-decolonisation-vu-par-jean-georges-chali-et-axel-artheron>, consulté le 17/08/2022 : « *Il faut savoir que Placolý est aussi bien romancier que dramaturge et critique. Il nous semblait pertinent de poursuivre la traversée de son écriture, puisque nous estimons que c'est une œuvre qui n'a pas eu l'opportunité d'être suffisamment lue, d'être suffisamment enseignée et d'être suffisamment mise en perspective avec l'ensemble des œuvres de la littérature créole du 20<sup>e</sup> siècle* ». En italique dans le texte.

Outre les quelques sept articles<sup>57</sup> sur l'écrivain martiniquais que nous avons pu trouver et les articles écrits par ses amis politiques ou écrivains réunis dans la revue *Tranchées*<sup>58</sup> en hommage à leur frère *volcan* l'année suivant son décès, nous pouvons compter deux thèses, récentes, sur l'œuvre placolienne :

- *Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placolý (structures, idéologies, symboliques)*<sup>59</sup> soutenue à l'ex-Université des Antilles et de la Guyane (actuellement Université des Antilles) par Daniel Seguin-Cadiche qui lui consacra antérieurement un mémoire de Diplôme d'Études Approfondies : *Vincent Placolý, romancier de l'identité américaine*, sous la direction de Roger Toumson, en 1995. *Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale » ou Regards sur l'œuvre de Vincent Placolý*<sup>60</sup> est la version remaniée d'une partie de sa thèse.
- L'autre thèse de doctorat est celle de Julie Monrapha intitulée : *Vox populi dans les œuvres dramatiques de Victor Hugo, Aimé Césaire et Vincent Placolý*<sup>61</sup> soutenue le 20 mai 2021. S'ajoutent à cela l'article de Julie Monrapha, mis en ligne, du « *Portrait d'un dictateur de Vincent Placolý : un éclairage sur l'année 1974 en Martinique*<sup>62</sup> » et ses communications dans des manifestations scientifiques comme le colloque international « Adaptations du texte littéraire américano-caràibe : formes et enjeux » qui s'est tenu à l'Université des Antilles, les 20, 21 et 22 novembre 2019.

---

<sup>57</sup> 1) Danielle Aubin, « Approche du roman historique antillais », *Présence Africaine*, Nouvelle série, n° 48, 4<sup>e</sup> Trimestre, 1988, p. 30-43, <https://www.jstor.org/stable/24351795>, consulté le 20/04/2021 ; 2) Émile Désormeaux, « Vincent Placolý : "une vermine bourrée d'esthétique" ? », *Inter-Antilles*, mercredi 4/mardi 10 décembre 1974, p. 13. ; 3) Édouard de Lépine, « À propos de Frères Volcans », in : *Dix semaines qui ébranlèrent la Martinique*. Paris, Éditions Servedit, Maisonneuve et Larose, 1999, p. 185. ; 4) Molly Grogan Lynch, « Frères Volcans de Vincent Placolý : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique », *Études littéraires africaines*, n° 26, 2008, p. 27-33, <https://doi.org/10.7202/1035120a>, consulté le 15/02/2020. ; 5) Nicolas Pien, « Le cas Vincent Placolý : l'Universel paradoxal », revue *REVEL*, paru dans *Loxias-Colloques*, mis en ligne le 15/04/2019, <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1179>, consulté le 25/05/2021. En version papier in : DIARD Dominique Diard (dir.), *Polyphonies diverselles du Tout-Monde - Tout-Monde ou "multivers" dans la fiction caribéenne contemporaine*, Caen, Passage(s) (coll. Essais), 2019. ; 6) Marie-Agnès Sourieau, « Dramaturgie et histoire : la construction de *Dessalines*, de Vincent Placolý », *L'Annuaire théâtral*, n° 28, 2000, p. 44-58, mis en ligne le 11/05/2010, <https://doi.org/10.7202/041437ar>, consulté le 26/02/2022. ; 7) Clarisse Zimra, « Second retour au pays natal : *Frères Volcans* de Vincent Placolý », p. 525-540, in : Régis Antoine (dir.), *Carrefour de Cultures*, Tübingen, édition Gunter Narr Verlag, 1993, disponible sur : [https://books.google.tg/books?id=jbhzs5LhBuEC&printsec=copyright&hl=fr&source=gbs\\_pub\\_info\\_r#v=onepage&q&f=false](https://books.google.tg/books?id=jbhzs5LhBuEC&printsec=copyright&hl=fr&source=gbs_pub_info_r#v=onepage&q&f=false), consulté le 22/12/2022.

<sup>58</sup> Collectif, *Tranchées. Spécial Vincent Placolý*, Fort-de-France, publication du Groupe Révolution Socialiste, janvier 1993.

<sup>59</sup> Daniel Seguin-Cadiche, *Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placolý (structures, idéologies, symboliques)*, thèse en Littérature générale et comparée, sous la direction de Roger Toumson, Université Antilles-Guyane, 2000, <http://www.manioc.org/research/T16010>, consulté le 14/12/2017.

<sup>60</sup> Daniel Seguin-Cadiche, *Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale » ou Regards sur l'œuvre de Vincent Placolý*, Paris, L'Harmattan (coll. Critiques littéraires), 2002.

<sup>61</sup> Julie Monrapha, *Vox populi dans les œuvres dramatiques de Victor Hugo, Aimé Césaire et Vincent Placolý*, thèse de doctorat en Littérature générale et comparée, sous la direction de Jean-Georges Chali, équipe de recherche : Centre de Recherche Interdisciplinaire en Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines (CRILLASH), soutenue le 20/05/2021.

<sup>62</sup> Julie Monrapha, « *Portrait d'un dictateur de Vincent Placolý : un éclairage sur l'année 1974 en Martinique* », in : Cristina Cassina et Michela Nacci (dir.), *J'accuse...donc j'écris !*, revue *Suite française*, n° 5, 2022, p. 117-128, <https://suitefrancaise.labcd.unipi.it/portrait-dun-dictateur-de-vincent-placolý-un-eclairage-sur-lannee-1974-en-martinique/>, consulté le 22/12/2022.



- Nous y ajouterons nos deux articles : « Vivre et tracer son archipelité. Le cas de Vincent Placolý<sup>63</sup> » et « Du labyrinthe grec au labyrinthe insulaire américano-caraïbe<sup>64</sup> ».
- Un colloque s'est récemment tenu à Saint-Pierre à l'occasion du Mai de Saint-Pierre 2023, du 2 au 6 mai 2023 « Saint-Pierre, hier, aujourd'hui, demain : au cœur de l'histoire mondiale et de l'identité martiniquaise », durant lequel est intervenue madame Corinne Mencé-Caster, professeure des universités à Sorbonne Université, qui a intitulé sa communication : « *Frères volcans* (1983) de Vincent Placolý ou les lumières au prisme d'un colon de Saint-Pierre en Martinique »<sup>65</sup>.

Pour ce qui est de la Chilienne-Costaricienne Tatiana Lobo Wiehoff, nous avons pu consulter des interviews – notamment celle réalisée par Marianela Camacho-Alfaro à l'occasion de la *Feria Internacional del Libro en Costa Rica* en 2020<sup>66</sup> – et de nombreux articles<sup>67</sup>, dont ceux qui lui ont été récemment consacrés comme les 24 articles du numéro 23 de la *Revista Comunicación*, spécialement dédiée à cette écrivaine et publiés en 2002<sup>68</sup>, ou encore d'autres communications, notamment sur les réseaux sociaux, suite à son décès en février 2023.

<sup>63</sup> Élodie Pellan, « Vivre et tracer son archipelité. Le cas de Vincent Placolý », in : Cécile Bertin-Elisabeth et Franck Collin (dir.), *Méditerranée-Caraïbe : deux archipelités de pensées ?*, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 357-369.

<sup>64</sup> Élodie Pellan, « Du labyrinthe grec au labyrinthe insulaire américano-caraïbe », in : Catherine Pélage, Françoise Morcillo et Mayumi Shimosakai (dir.), *Pensées insulaires. Aspirations socio-culturelles*, vol. 2, Orléans, Éditions Paradigme, 2023, p. 323-336.

<sup>65</sup> Cet article n'a pas encore été publié.

<sup>66</sup> Marianela Camacho-Alfaro, « Conversatorio con la escritora Tatiana Lobo », réalisée en 2020, mis en ligne le 5/12/2020, sur la chaîne YouTube de la *Feria Internacional del Libro en Costa Rica*, [https://www.youtube.com/watch?v=d-URDbwfe\\_0](https://www.youtube.com/watch?v=d-URDbwfe_0), consulté le 18/03/2021. Voir également les interviews disponibles sur la chaîne YouTube de Tatiana Lobo Wiehoff : Carmen Juncos, « Entrevista Canal 13 - Primera parte » : <https://www.youtube.com/watch?v=Y5KvyBG7Y34> et « Entrevista Canal 13 - Segunda parte » : <https://www.youtube.com/watch?v=WxbJkSAPzLc&t=3s>, *Caleidoscopio*, R.N.TV. canal 13, 1993, mis en ligne en 2014, consulté le 18/03/2021 ; Samuel Rovinski, « De Escritor a Escritor - Primera parte » : <https://www.youtube.com/watch?v=IX9TKplZnms> et « De Escritor a Escritor - Segunda parte » : <https://www.youtube.com/watch?v=0lsUrI7JO4w>, *De escritor a escritor*, El sistema nacional de radio y televisión cultural canal 13, 1998, mis en ligne en 2014, consulté le 18/03/2021 ; Gabriela Arguedas, « Entrevista Canal 15 », *Palabra de mujer*, 2009, mis en ligne en 2014, [https://www.youtube.com/watch?v=NCur\\_nTNjt4](https://www.youtube.com/watch?v=NCur_nTNjt4), consulté le 18/03/2021. Costa Rica Country Club, « Club de Lectura recibe a escritora Tatiana Lobo », mis en ligne le 3/11/2015, <https://elcountry.cr/86-noticias/arte-y-cultura/1296-club-de-lectura-recibe-a-escritora-tatiana-lobo>, consulté le 25/10/2022. Interview disponible sur la chaîne YouTube de l'Archive Nationale du Costa Rica : Maureen Herrera Brenes, « Entrevista con Tatiana Lobo Wiehoff, escritora », *Colección de voces*, Archive Nationale du Costa Rica, réalisée le 22/11/2016 à San José, mis en ligne en 2020, <https://www.youtube.com/watch?v=aqn3tsgmAnQ>, consulté le 13/10/2020. La liste est non exhaustive.

<sup>67</sup> Voir les références des autres articles dans la bibliographie.

<sup>68</sup> *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, articles spécialement dédiés à l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff, publiés en version papier en 2002, mis en ligne le 27/03/2013 sur : <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/issue/view/164>, consulté le 21/06/2021. La liste qui suit est non exhaustive : Yacinta Escudos, « Tatiana Lobo – En busca de una pluma ganso », revue *Istmo*, mis en ligne le 15/08/2004, <http://istmo.denison.edu/n10/foro/lobo.html>, consulté le 24/12/2022 ; Uriel Quesada, « Crimen productivo y Nación en *El año del laberinto* », *Revista de filología y lingüística de la Universidad de Costa Rica*, San José, Universidad de Costa Rica, vol. 1, n° 31, 2006, p. 89-96, [https://www.academia.edu/1953207/Crimen\\_productivo\\_y\\_naci%C3%B3n\\_en\\_El\\_a%C3%B1o\\_del\\_laberinto](https://www.academia.edu/1953207/Crimen_productivo_y_naci%C3%B3n_en_El_a%C3%B1o_del_laberinto), consulté le 21/06/21 ; Deborah Singer, « Discursos en movimiento: configuración del espacio caribéen en tres novelas de Tatiana Lobo », *Las culturas del caribe centroamericano*, in : *Istmo* Revista virtual de estudios literarios y culturales centroamericanos, n° 21, Juillet-Décembre 2010, <http://istmo.denison.edu/n21/articulos/7.html>, consulté le 16/11/20 ; Doris Montero Trigueros, « Los programadores de lectura: El título y el incipit de *El año del laberinto* », *Kañina* revista Artes y Letras, Universidad de Costa Rica, vol. 35, n° 1, 2011, p. 43-51, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/kanina/articulo/view/566/626>, consulté le 26/10/2022 ; Dorde Cuvardic García,

Ces deux écrivains, selon les données en notre possession à ce jour, n'ont pas été étudiés ensemble et leur stratégie d'écriture n'a pas été analysée à partir de la thématique du labyrinthe et de ses enjeux en contexte de crise identitaire.

Vincent Placolý est un enfant de l'après-guerre, né en 1946 – année ô combien symbolique de la Départementalisation, soit du passage du statut de colonie à celui de département français – au Marin, à la Martinique, et qui meurt – nous pourrions y voir également tout un symbole – en 1992, soit l'année du cinq-centième anniversaire de la « Découverte » de l'Amérique, continent qui lui était si cher et dont il tire son concept d'Américanité que nous nous efforcerons de mieux comprendre dans cette étude. Cette présence de l'Amérique est aussi importante sous diverses facettes chez Tatiana Lobo Wiehoff. Elle est donc une constante chez les deux auteurs de notre corpus. Nous soulignerons qu'il s'agit d'une américanité nourrie à chaque fois d'apports européens, mis en interaction avec les autres apports ethnoculturels et linguistiques de ces territoires habités par tant de déterritorialisés involontaires ou volontaires.

Vincent Placolý a très tôt conscience de son environnement proche et lointain et des liens noués par l'Histoire. Sa sensibilité pour les maux des peuples dominés et, à plus fort raison, de ceux de son propre peuple, s'accroît à mesure que grandit sa quête du mot juste pour exprimer le « réel antillais », reposant par là même la question de l'identité antillaise et singulièrement martiniquaise en tant que problématique non résolue. Dramaturge, il s'est d'abord essayé au roman pour répondre à cette quête d'une écriture renouvelée qui puisse transcrire les aléas identitaires. En 1971, *La Vie et la Mort de Marcel Gonstran* révèle une situation néocoloniale en Martinique, présentée comme institutionnalisée par le Bumidom (Bureau pour le développement des Migrations dans les Départements d'Outre-Mer). La temporalité de son premier roman est mesurable chronologiquement, entre la vie et la mort du personnage Marcel Gonstran. Une autre de ses œuvres s'intitule *L'Eau-de-mort guildive* (1973), soit un titre qui évoque par une sorte de contradiction inhérente un oxymore qui associe eau (vie) et mort, tout en y mêlant un autre liquide, un alcool, le rhum, dont la production a construit l'Histoire et l'identité antillaises et caribéennes au cœur des habitations-plantations. En plein exode rural, les travailleurs découvrent une ville moderne, Fort-de-France, qui les plonge dans une autre temporalité, une autre identité, dans un espace labyrinthique où ils se perdent.

Nous avons choisi de retenir pour notre corpus la dernière œuvre de Placolý, à savoir *Frères Volcans. Chronique de l'abolition de l'esclavage*, publiée en 1983. Son titre énigmatique, contrairement à ses deux autres romans, place à notre sens la démarche placolienne sous le signe d'un espoir conscientisé. Nous y découvrons un maître blanc qui passe ses journées à décrire dans son journal le déroulement de l'abolition de l'esclavage en 1848 en Martinique et, plus particulièrement, dans son ancienne capitale Saint-Pierre.

Le maître blanc est un Béké. L'historien Frédéric Régent nous rappelle qu'il s'agit du : « nom utilisé pour désigner les Blancs créoles de la Martinique. Mot attesté pendant la Révolution française. Ce terme ne doit pas être utilisé pour désigner les Blancs des autres îles<sup>69</sup> ». Il

---

«Relecturas del golfo de la calle decimonónico en la novela contemporánea costarricense: el 'pinta' en *Candelaria del Azar* de Tatiana Lobo», in : Cécile Bertin-Elisabeth (dir.), *Les récits de la marginalité en Amérique*, Le Lamentin, Caribédéditions, 2014, p. 143-171.

<sup>69</sup> Frédéric Régent, *La France et ses esclaves, de la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, op. cit., p. 339.

convient de souligner qu'initialement un « Créole » est celui qui est né et élevé en Amérique. Ce mot a été ensuite plutôt associé au Blanc né en Amérique :

« [...] terme qui vient de l'espagnol et du portugais *criollo*. Il désigne d'abord les esclaves d'origine africaine nés en Amérique pour les distinguer de ceux nés en Afrique, bozales. Le mot *criollo* s'applique assez rapidement à un Espagnol né en Amérique. D'abord d'usage péjoratif, le terme devient un élément de la fierté des Blancs nés aux Amériques. *Criollo* est francisé en créole dans les colonies françaises. Il désigne tous les hommes (libres ou esclaves) nés dans les colonies, mais également la langue parlée<sup>70</sup>. »

C'est donc un Américain qui prend sa plume. Mais il est important de souligner que ce membre du groupe dominant se dit insatisfait de sa situation et de celle de son « pays » natal. Le terme « chronique »<sup>71</sup> renvoie d'emblée à une dimension historique et à l'idée d'une réécriture de l'Histoire<sup>72</sup>. Il s'agit sans nul doute d'inviter à penser à toutes les chroniques écrites par les conquistadors et les colonisateurs<sup>73</sup> en général, soit une façon de se positionner vis-à-vis de l'Histoire officielle transcrite par les vainqueurs<sup>74</sup>. Cette chronique-journal d'un individu est aussi une façon d'introduire une approche par la micro-histoire proposée par Carlo Ginzburg, et ce faisant, de mettre en question les apparentes évidences de l'Histoire officielle transmise jusqu'à aujourd'hui. Réfléchir à l'écriture de l'Histoire et à sa réécriture nécessaire, soit en espagnol *el arte de historiar*, permet de questionner les circulations et les tensions passées et présentes pour mieux envisager les défis de l'avenir<sup>75</sup>. Alessandro Leiduan considère d'ailleurs la fiction post-moderne<sup>76</sup> comme un « cimetière de l'Histoire<sup>77</sup> ».

<sup>70</sup> Frédéric Régent, *La France et ses esclaves, de la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, op. cit., p. 340.

<sup>71</sup> CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/chronique>, consulté le 19/07/2022 : « Recueil de faits historiques regroupés par époques et présentés selon leur déroulement chronologique. [...]. P. ext. Récit mettant en scène des personnages réels ou fictifs, tout en évoquant des faits sociaux et historiques authentiques, et en respectant l'ordre de leur déroulement ».

<sup>72</sup> Sur la réécriture de l'Histoire se reporter à Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Gallimard/Seuil (coll. Hautes Études), 1996 ; Jacques Revel, « L'histoire au ras du sol », préface de l'édition française du *Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle* de Giovanni Levi, Paris, Gallimard, 1989 ; Jacques Revel, « Microstoria », in : Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats I*, t. 1, Paris, Gallimard (coll. Folio-histoire), 2010, p. 529-534 ; Edoardo Grendi, « Micro-analisi e storia sociale », *Quaderni storici*, n° 35, p. 506-520, 1977, traduction française par Pierre Savy : « Micro-analyse et histoire sociale », *Écrire l'histoire*, n° 3, 2009, p. 67-80, <https://journals.openedition.org/elh/944>, consulté le 25/12/2022 ; Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », *Le Débat*, vol. 10, n° 17, décembre 1981, p. 133-136.

<sup>73</sup> Nous pensons par exemple au *Journal de bord. 1492-1493* de Christophe Colomb.

<sup>74</sup> Voir Nathan Wachtel, *Le Vision des vaincus*, op. cit.

<sup>75</sup> Voir Reinhart Koselleck, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990, Gérard Gengembre, *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, 2006 et les travaux de Carlo Ginzburg comme *Le fromage et les vers*, Paris, Champs Histoire, 2019 (1980) et *Le fil et les traces*, Paris, Verdier, 2010.

<sup>76</sup> Jean-François Lyotard, *La Condition post-moderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit (coll. Critique), 1979.

<sup>77</sup> Alessandro Leiduan, « La réécriture postmoderne de l'Histoire ou le crépuscule de la praxis », in : *La réécriture de l'Histoire dans les romans de la postmodernité*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2015, <http://books.openedition.org/pup/9773>, consulté le 26/07/2022.

Tatiana Lobo Wiehoff revendique pour sa part son attachement à deux pays hispano-américains : le Costa Rica où elle est arrivée depuis son mariage en 1966 et le Chili où elle est née, à Puerto Montt, en 1939. Ce double ancrage historique, culturel et identitaire nous a semblé paradigmatique des processus de transferts culturels<sup>78</sup>, d'hybridation, d'archipélisation et de créolisation, si prégnants dans le monde américano-caraïbe. Des enracinements multiples et des origines diverses traversent plusieurs des romans de Lobo Wiehoff. *Calypso*<sup>79</sup> (1996) évoque son attachement à la Caraïbe tout comme *El Corazón del silencio/Le cœur du silence* (2004) qui retrace ses liens avec le monde des Indigènes du Costa Rica. Nous n'avons toutefois pas retenu ces œuvres pour choisir plutôt *El año del laberinto* qui renvoie d'emblée, du fait de son titre très explicite, à la thématique que nous développons dans cette étude, tout en créant un effet d'écho intertextuel avec les labyrinthes borgésiens et les recherches identitaires du fameux *Laberinto de la soledad* d'Octavio Paz<sup>80</sup> (1950).

En centrant son œuvre autour d'un événement cubain, Lobo Wiehoff souligne la conscience des liens entre Caraïbe insulaire et Caraïbe continentale. *El año del laberinto* se déroule en effet entre 1894 et 1895, durant la guerre d'indépendance de Cuba. Tatiana Lobo Wiehoff y évoque la question de l'identité costaricienne en l'articulant autour d'une histoire vraie, retrouvée aux archives nationales, celle du meurtre d'une immigrée cubaine. Dans cette œuvre, la scène du meurtre se déroule dans une rue prénommée « rue du Labyrinthe », dans la maison de la défunte appelée aussi « casa del Laberinto<sup>81</sup> ». Tatiana Lobo Wiehoff propose alors une véritable prosopopée, donnant une voix à cette Cubaine, personnage historique oublié, qui nous narre à la fois l'histoire personnelle de sa mort et l'Histoire politique du Costa Rica en lien avec l'indépendance de Cuba sur la scène locale et nationale, soit un constant entremêlement entre histoire individuelle et collective, entre Histoire des Grands moments et personnages et micro-histoire. Qui sont les vrais héros et quelle est la vraie Histoire ? Qui est le Minotaure de qui ? sont dès lors des questions que nous nous posons.

Nous retrouvons également ce processus et les questionnements attenants dans l'œuvre de Vincent Placolý. Il se mêle à divers éléments de mise en valeur de la pluralité identitaire martiniquaise (et de ses malaises...), autant d'éléments qu'il nous a semblé pertinent de réunir en vue de montrer à la fois la diversité américano-caribéenne et certains de ses invariants socio-culturels.

Vincent Placolý en a assurément déjà conscience lorsqu'il choisit un protagoniste-narrateur blanc créole qui, sous une forme de « livre-journal<sup>82</sup> », confesse depuis son regard particulier, la tragédie nègre, ses expériences et rêves de liberté. Tatiana Lobo Wiehoff fait, pour sa part,

---

<sup>78</sup> Walter Moser, « Pour une grammaire du concept de « transfert » appliqué au culturel », in : *Transfert : Exploration d'un champ conceptuel*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, University of Ottawa Press, 2014, <http://books.openedition.org/uop/440>, consulté le 28/12/2022 : « [...] il y a transfert culturel quand un agent (sujet) identifiable transfère un matériau culturel (objet) d'un système à un autre dans des conditions historiques concrètes ».

<sup>79</sup> Dans l'émission *Colección de voces*, op. cit., avec Maureen Herrera Brenes, coordinatrice à l'Archive Nationale du Costa Rica, réalisée le 22 novembre 2016 à San José, Tatiana Lobo Wiehoff affirme que *Calypso* est une œuvre qui témoigne de ses liens avec la Caraïbe, de 1 :06 :03 à 1 :06 :30, <https://www.youtube.com/watch?v=aqn3tsgmAnQ>, consulté le 13/10/2020.

<sup>80</sup> Octavio Paz, *El laberinto de la soledad*, Madrid, Cátedra, edición de Enrico Mario Santí, 2015 (1950).

<sup>81</sup> *El año del laberinto*, op. cit., p. 71.

<sup>82</sup> Vincent Placolý, *Frères Volcans*, op. cit., p. 16.

le choix d'un roman à plusieurs voix narratives où la jeune protagoniste Sofia affirme : «La historia siempre se cansa de las acciones heroicas y de sus sueños, se cansa o se burla<sup>83</sup>». Rendre compte par le récit littéraire<sup>84</sup> de la façon dont ont été établies des hiérarchisations socio-politiques et pigmentocratiques durables allant jusqu'à une « géopolitique de la connaissance<sup>85</sup> », et ce en visant une décolonisation épistémique, est l'un des axes de lecture des deux ouvrages de notre corpus. L'un des intérêts de notre étude sera donc de viser à démontrer que la revalorisation et la visibilité récente des ouvrages de notre corpus – au XXI<sup>e</sup> siècle dans le cadre universitaire, médiatique et éditorial – marqueurs de la crise identitaire dans le monde américano-caraïbe, participe de la réécriture de l'Histoire à partir des bifurcations du labyrinthe, en en montrant toute l'actualité et en nous questionnant sur le point de départ de cette crise identitaire.

Les intentions de ces deux écrivains américano-caraïbes sont en effet, à notre avis, à replacer dans le contexte post-moderne de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, où le regard est décentré<sup>86</sup> et où l'Autre, issu de l'ancienne périphérie, est invité à être repensé et à se repenser notamment grâce aux revendications postcoloniales et décoloniales. Considérant Borges comme ouvrant à la post-modernité et comme le référent principal de la maîtrise du labyrinthe, son héritage nous semble d'autant plus important pour les écrivains du monde américano-caraïbe, quand bien même il serait considéré comme « le plus « européen » des auteurs latino-américains<sup>87</sup> ».

Cet apparent paradoxe ne rejoint-il pas en somme les paradoxes identitaires de ces régions de créolisation et donc de multiples contacts et de difficile mise en accord mémorielle ?

---

<sup>83</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, *El año del laberinto*, op. cit., p. 225 : « L'histoire se lasse toujours des actions héroïques et de leurs rêves, elle s'en lasse ou s'en moque ». La traduction française a été réalisée par nos soins. Ce sera le cas dans l'ensemble de cette étude.

<sup>84</sup> Voir à ce propos Cécile Bertin-Elisabeth, « Raphaël Confiant : biographe et historien pour la mise en récit du péyi Martinique », in : Cécile Bertin-Elisabeth, Patricia Conflon, Corinne Mencé-Caster (dir.), *L'œuvre de Raphaël Confiant : avant et après l'Éloge de la Créolité*, Paris, Scitep éditions, février 2023, p. 163-183.

<sup>85</sup> Nous empruntons cette expression à Santiago Castro-Gómez qui affirme : « (...) je pose les questions épistémiques suivantes, qui renvoient à la géopolitique de la connaissance de la philosophie de la libération d'Enrique Dussel et à la corpo-politique de la connaissance de Frantz Fanon et de Gloria Anzaldúa : comment le système-monde capitaliste serait-il reconceptualisé si nous remplacions le lieu d'énonciation d'un homme blanc européen par celui d'une femme indigène des Amériques (que ce soit la cacique Anacaona du XVI<sup>e</sup> siècle, Rigoberta Menchu du Guatemala ou Domitila de Bolivie), ou par celui d'un Noir esclave des Amériques comme Frederick Douglas aux États-Unis ? La première implication du changement dans la géopolitique de la connaissance est que ce qui s'est produit aux Amériques à la fin du XV<sup>e</sup> siècle n'était pas seulement un système économique, marqué par la division capital / travail et la production marchande destinée au Marché mondial. Ce qui a débarqué aux Amériques, c'était un paquet emmêlé et multiple de relations de pouvoir, beaucoup plus dense que ce qu'en retient une perspective économique réductionniste et eurocentrée. Si nous adoptions une perspective localisée (épistémiquement parlant, puisqu'il nous est impossible de nous localiser réellement, et encore moins de le représenter), la perspective épistémique d'une femme indigène, ce qui a débarqué aux Amériques apparaît alors comme un système beaucoup plus complexe que ce que nous en offre la représentation traditionnelle de l'économie politique. Un homme / européen / capitaliste / militaire / patriarcal / blanc / hétérosexuel / masculin arrive aux Amériques et établit simultanément dans le temps et l'espace plusieurs hiérarchies / dispositifs de pouvoir globaux entremêlés », in : Ramón Grosfoguel, « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global. Transmodernité, pensée frontalière et colonialité globale », *Multitudes*, vol. 3, n° 26, 2006, p. 51-74, <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2006-3-page-51.htm>, consulté le 19 /01/2021.

<sup>86</sup> Voir à ce propos Franck Collin (dir.), *Antiquités décentrées*, Paris, Garnier, 2021.

<sup>87</sup> Christian Tremblay, *Définition de la thématique du réel merveilleux américain et son application dans des récits de Jorge Luis Borges et de Jacques Stephen Alexis*, mémoire pour le grade de maître ès arts (M.A.), Département des littératures, Faculté des lettres, Université de Laval, mars 1999, p. 7.

## Méthodologie et cadre conceptuel<sup>88</sup>

Il est significatif de constater qu'Édouard Glissant – écrivain et philosophe martiniquais ayant affirmé que « le monde se créolise<sup>89</sup> » en développant une poétique de la Relation inscrite dans un Tout-Monde<sup>90</sup> pluriel – a réservé, dès son fameux *Discours antillais*<sup>91</sup> (1981), une place au « Dieu du Labyrinthe<sup>92</sup> », à savoir Jorge Luis Borges. Dans le livre 1 du *Discours antillais* intitulé : « Le su, l'incertain », à la partie 3 : « Histoire, histoires<sup>93</sup> », Édouard Glissant souligne en effet l'importance de l'héritage borgésien, notamment pour ce qui est de son abolition des barrières identitaires et spatio-temporelles traditionnelles<sup>94</sup> et de sa capacité à prendre du recul afin de mesurer la « prise-du-monde » :

« *Quand on a consenti à cette propriété borgésienne (et pourquoi n'y consentirait-on pas ? « Tous les livres sont écrits par un seul esprit »), on voit que les auteurs ainsi approchés opèrent tous un déplacement de la pensée, tel qu'on touche à chaque fois à des régions limitrophes (incertaines) de la raison [...]. Borges a, dit-il, consacré sa vie à la littérature et, parfois, à la perplexité métaphysique '' : il a ainsi tenté, se dépassant et dépassant le monde, de rejoindre des pairs qu'il a devinés par-delà le temps et l'espace. [...] Cette relation désincarnée (de lettré à érudit, de bibliothécaire) tisse une des formes les plus hardies de la prise-du-monde*<sup>95</sup>. »

Édouard Glissant reconnaît l'apport fondateur de la pensée borgésienne pour le monde américano-caraïbe et pour le Tout-Monde. Il revisite le rapport à l'espace-temps<sup>96</sup> et par là même à son Histoire, avec ses occultations et ses réécritures. Il questionne ainsi l'identité antillaise et plus généralement caribéenne. Plus tard, Édouard Glissant conçoit, en

---

<sup>88</sup> Précisons d'emblée que nous ne reprendrons pas les références déjà énoncées auparavant, notamment sur la réécriture de l'Histoire et les mouvements post-coloniaux et décoloniaux.

<sup>89</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une Poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996, p. 15.

<sup>90</sup> Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, *op. cit.*, p. 176 : « J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la « vision » que nous en avons ».

<sup>91</sup> Édouard Glissant, *Le discours antillais*, Paris, Gallimard, coll. Folio essais, 1997 (1981). Manola Antionoli précise que : « La lecture du *Discours antillais* d'Édouard Glissant est particulièrement fascinante, car elle permet d'assister à l'élaboration des thématiques principales qu'on verra par la suite se développer dans le reste de son œuvre », in : « *Le Discours antillais : antillanité et créolisation* », *Chimères*, vol. 3, n° 90, 2016, p. 100-110 (p. 100), <https://www.cairn.info/revue-chimeres-2016-3-page-100.htm>, consulté le 10/01/2020.

<sup>92</sup> Emir Rodríguez Monegal, *Borges por él mismo (Borges par lui-même)*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>93</sup> Nous précisons la référence bibliographique : *Le discours antillais*, *op. cit.*, « Histoire et Littérature », « NOTE INTERMÉDIAIRE sur Borges : *Enquêtes* », p. 245-247. Édouard Glissant exemplifie ce processus de créolisation en menant une enquête sur la posture transcendante de Jorge Luis Borges, toujours enclin à dépasser la relation conventionnelle entre Histoire et Littérature.

<sup>94</sup> Selon la conception d'une norme et d'une Raison européennes.

<sup>95</sup> *Le discours antillais*, *op. cit.*, p. 246-247.

<sup>96</sup> Cette pensée borgésienne annonçait-elle déjà ou a-t-elle enrichi la dimension spatio-temporelle de la pensée du tremblement selon Édouard Glissant ? Ce dernier prend l'exemple de la langue créole qui a de cela d'original qu'elle convoque dans sa poétique à la fois le temps et l'espace, l'Ici et l'ailleurs, le Là et le Là-bas, les rendant interdépendants, et qu'il résume en empruntant cette formule d'astrophysique : l'espace-temps. Mikhaïl Bakhtine nous avait déjà appris l'inséparabilité de l'espace et du temps. Dans *La cohée du Lamentin : poétique V*, Paris, Gallimard, 2005, à la page 32, il affirme : « L'espace-temps est ce jeu de l'étendue et de la profondeur ». Ainsi, nous privilégierons dans cette étude l'emploi de cette formule : « espace-temps », au caractère à la fois microcosmique et macrocosmique, à l'instar de la pensée borgésienne et glissantienne.

retranscrivant à sa façon les processus de territorialisation, de déterritorialisation et de reterritorialisation deleuziens<sup>97</sup>, la mise en relation de racines rhizomatiques<sup>98</sup> diverses comme les entrelacs labyrinthiques de multiples errances et affirme : « L'errance, c'est cela même qui nous permet de nous fixer<sup>99</sup> ». Ces errances constituent des points connectés, formant un réseau nodal qui n'est pas sans rappeler les labyrinthes multiples borgésiens, mais aussi le labyrinthe en réseau décrit et illustré par Umberto Eco<sup>100</sup>, extensible à l'infini, et métaphorique de la construction identitaire d'un individu, d'un groupe, d'une Nation, dont parle Édouard Glissant dans ses essais.

Notre approche du monde américano-caraïbe s'inscrit dans le sillage de ces deux grands penseurs américains, l'un issu du Continent, de la terre ferme, Jorge Luis Borges, et l'autre Édouard Glissant né dans de l'île de la Martinique, petit territoire qui fait partie de ces « antilles<sup>101</sup> » comme les prénomma Christophe Colomb. Les questionnements liés à la mise en contact de langues et de cultures, c'est-à-dire des enjeux liés à la créolisation, sont, chacun à leur façon, au centre de leurs préoccupations.

Nous entendons, à la suite de Glissant, par « créolisation » un processus dont les conséquences sont imprévisibles et qui résultent du phénomène suivant :

« [...] les cultures du monde mises en contact de manière foudroyante et absolument consciente aujourd'hui les unes avec les autres se changent en s'échangeant à travers des heurts irrémédiables, des guerres sans pitié mais aussi des avancées de conscience et d'espoir qui permettent de dire – sans qu'on soit utopiste, ou plutôt, en acceptant de l'être – que les humanités d'aujourd'hui abandonnent difficilement quelque chose à quoi elles s'obstinaient depuis longtemps, à savoir que l'identité d'un être n'est valable et reconnaissable que si elle est exclusive de l'identité de tous les autres être possibles<sup>102</sup>. »

Les interrogations quant à l'errance, l'identité ou encore l'Histoire sont d'ailleurs des thèmes que partagent de nombreux écrivains de l'aire américano-caraïbe. Comment ne pas penser à nouveau à Octavio Paz et à son fameux *Laberinto de la soledad* (1950)<sup>103</sup>, même si nous avons choisi pour notre étude de privilégier l'approche de Jorge Luis Borges, nous l'avons dit moins en vogue à l'heure actuelle ? Dans ce monde américano-caraïbe, l'Histoire s'est écrite et continue de s'écrire entre Europe et Amérique avec des conséquences culturelles et politiques qui retiennent l'attention des auteurs de notre corpus, épigones d'augustes modèles. Le thème du labyrinthe s'impose à ces écrivains et penseurs, jusqu'à s'imbriquer dans leur écriture, à

---

<sup>97</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2- Mille plateaux*, Tome 2, Paris, Les Éditions de Minuit (coll. Critique), 1980.

<sup>98</sup> Édouard Glissant s'inspire alors de l'œuvre de Gilles Deleuze et de Félix Guattari : *Capitalisme et schizophrénie 2- Mille plateaux*, *op. cit.*

<sup>99</sup> Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>100</sup> Eco Umberto, *De l'arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe et l'interprétation (Dall'albero al labirinto. Studi storici sul segno e l'interpretazione)*, trad. française d'Hélène Sauvage, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle (coll. Le livre de poche-Biblio essais), 2010 (2003), p. 85-86.

<sup>101</sup> Dans l'appel à communication initié par Franck Collin et Cécile Bertin-Elisabeth, « Méditerranée-Caraïbes. Deux archipélités de pensées ? », publié le 21/01/2021 par Marc Escola, *Fabula*, <https://www.fabula.org/actualites/99815/mediterranee-caraibe-deux-archipelites-de-pensees.html>, consulté le 28/12/2022, « [...] des terres-d'avant-le-continent (*ante-ilhas*) rappelle Patrick Chamoiseau dans le cas de la Caraïbe (*Éduquer en pays dominé*, 1997) [...] ». »

<sup>102</sup> Édouard Glissant, *Introduction à une Poétique du Divers*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>103</sup> Octavio Paz, *El laberinto de la soledad*, *op. cit.*

l'instar de celle ô combien déroutante et complexe de Borges<sup>104</sup>. Nous souhaitons continuer<sup>105</sup> à mesurer le poids, voire la contamination<sup>106</sup>, de la pensée borgésienne dans les écritures et réécritures, plus particulièrement celles d'un lieu aussi symbolique que le labyrinthe, dans les œuvres d'auteurs américano-caraïbes. Ainsi, ne serait-ce pas une façon de bien mesurer la – paradoxale ? – définition d'un Soi américano-caraïbe, sans se fermer à l'Autre occidental, en reconnaissant que la créolisation de ces sociétés entérine des racines labyrinthiques ?

Tatiana Lobo Wiehoff fait partie de ces écrivains qui ont trouvé dans le recours au labyrinthe une stratégie d'écriture pour exposer les maux identitaires de leur région. Quand bien même elle répond que : «[...] el intelectualismo de Borges me resulta un poco pesado<sup>107</sup>», elle reconnaît avoir lu cet auteur. Son roman cache autant de messages codés et recodés sous le signe du labyrinthe, à l'instar de l'écrivain argentin dont elle reconnaît l'héritage tout en se démarquant de son approche intellectuelle. Il s'agirait donc pour elle de coder plus sobrement la complexité des origines et des rapports en contexte américain comme elle nous l'a expliqué dans les échanges de courriels que nous avons pu avoir au cours de l'année 2021 et 2022.

Son appartenance symbolique à l'Amérique, Vincent Placolý la liait pour sa part clairement à des écrivains hispano-américains comme Jorge Luis Borges qu'il admirait et qui marqua sa recherche d'une esthétique nouvelle pour dire le réel antillais. C'est ce que nous rappelle Daniel Seguin-Cadiche dans sa thèse de doctorat en affirmant :

« Parce qu'il admire sincèrement Jorge Luis Borges et qu'il croit « qu'un seul instant de lucidité vaut des siècles d'existence misérable », la nouvelle « Biographie de Tadeo Isidoro Cruz 1829-1874 » lui sert de substrat en 1990 pour résoudre le problème du temps de la littérature à travers la question de l'identité<sup>108</sup>. »

Rappelons que dans cette nouvelle *Biographie de Tadeo Isidoro Cruz (1829-1874)* est mise en valeur la question de la répétition<sup>109</sup>/réécriture de l'Histoire, d'une histoire :

---

<sup>104</sup> Manuel Bello Marcano, « Jorge Luis Borges et la dédalographie. Introduction fictionnelle à un archétype spatial », *Sociétés*, vol. 113, n° 3, 2011, p. 73-80, <https://www.cairn.info/revue-societes-2011-3-page-73.htm>, consulté le 02/10/2022.

<sup>105</sup> Jorge Luis Borges a tant « contaminé » la narratologie que des études ont été menées comparant ses œuvres et celles d'auteurs caribéens ou européens. En voici une liste non exhaustive : Christian Tremblay, *Définition de la thématique du réel merveilleux américain et son application dans des récits de Jorge Luis Borges et de Jacques Stephen Alexis*, mémoire sous la direction du Professeur Maximilien Laroche pour le grade de maître ès arts (M.A.), Département des littératures, Faculté des lettres, Université de Laval, mars 1999 ; Valérie Irene Loichot, *Le temps dans les œuvres de Jorge Luis Borges, Édouard Glissant et Saint-John Perse*, thèse en Philosophie sous la direction du Professeur David Wills, Louisiana State University, 1996, [https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool\\_disstheses/6201](https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_disstheses/6201), consulté le 03/09/2018 ; Leticia Otero Sugden, *Paul Valéry et Jorge Luis Borges, deux écrivains à la recherche de leur identité : une lecture borgésienne de "Monsieur Teste"?*, thèse en Littérature française et comparée, sous la direction de Pierre Brunel, Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2009, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02919403>, consulté le 18/11/20 ; Claire de Obaldia, *L'Esprit de l'essai, de Montaigne à Borges*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Poétique), 2005.

<sup>106</sup> Carolina Ferrer, « L'épidémie Borges au grand écran », *op. cit.*

<sup>107</sup> Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff le 21/12/2021 : « [...] l'intellectualisme de Borges m'était un peu pesant ».

<sup>108</sup> Daniel Seguin-Cadiche, *Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placolý (structures, idéologies, symboliques)*, *op. cit.*, p. 165.

<sup>109</sup> Nous renvoyons à ce que nous avons dit précédemment à ce sujet dans cette introduction.



*«Mi propósito no es repetir su historia. De los días y noches que la componen, sólo me interesa una noche; del resto no referiré sino lo indispensable para que esa noche se entienda. La aventura consta en un libro insigne; es decir, en un libro cuya materia puede ser todo para todos (I Corintios 9:22), pues es capaz de casi inagotables repeticiones, versiones, perversiones<sup>110</sup>.»*

Ce récit met aussi en avant l'opposition entre savoir écrit et savoir oral :

*«Bien entendida, esa noche agota su historia; mejor dicho, un instante de esa noche, un acto de esa noche, porque los actos son nuestro símbolo.[...] Cualquier destino, por largo y complicado que sea, consta en realidad de un solo momento: el momento en que el hombre sabe para siempre quién es. Cuéntase que Alejandro de Macedonia vio reflejado su futuro de hierro en la fabulosa historia de Aquiles; Carlos XII de Suecia, en la de Alejandro. A Tadeo Isidoro Cruz, que no sabía leer, ese conocimiento no le fue revelado en un libro; se vio a sí mismo en un entrevero y un hombre<sup>111</sup>.»*

Vivre dans des sociétés où les mises en contact ont été récentes et violentes induit une créolisation non dénuée de hiérarchisations, de stratifications. C'est pourquoi dans le monde hispano-américain, un autre Argentin, l'anthropologue Néstor García Canclini<sup>112</sup>, souligne l'importance de tels enjeux entre dominants et dominés, entre acculturation et résistance. Ses théories sont ainsi résumées par Raymond Massé :

*« Comme toute forme d'hybridation, elle [la créolisation] se réfère [...] à trois processus complémentaires : le mélange de groupes qui organisent les processus culturels, la déterritorialisation des processus symboliques et l'expansion des cultures métissées. La créolisation renvoie également à quatre dynamiques imbriquées et en tension : a) l'assimilation ou amalgamation de cultures minoritaires, dominées ou disqualifiées ; b) l'acculturation, en tant que processus induisant l'imposition d'éléments culturels de la part d'une culture dominante ; c) la résistance, en tant que phénomène de repli identitaire visant la préservation de marqueurs identitaires*

---

<sup>110</sup> Jorge Luis Borges, *El Aleph*, op. cit., «Biografía de Tadeo Isidoro Cruz (1829-1874)», p. 67. Traduction française par René L.-F Durand dans *Œuvres complètes*, op. cit., Tome I, p. 593 : « Mon propos n'est pas de rappeler son histoire. Des jours et des nuits qui la composent une seule nuit m'intéresse ; du reste, je ne rapporterai que ce qui est indispensable pour comprendre cette nuit. L'aventure est avérée par un illustre livre ; c'est-à-dire un livre dont la matière peut être tout pour tous (I Corinthiens, IX, 22), car il est susceptible de répétitions, versions et perversions presque inépuisables. »

<sup>111</sup> Jorge Luis Borges, *El Aleph*, op. cit., «Biografía de Tadeo Isidoro Cruz (1829-1874)», p. 69. Traduction française par René L.-F Durand dans *Œuvres complètes*, op. cit., Tome I, p. 595 : « Bien comprise, cette nuit permet d'atteindre le fond de sa vie ; mieux, un instant de cette nuit, un acte de cette nuit ; car les actes sont notre symbole. [...] Toute destinée, pour longue et compliquée qu'elle soit, comprend en réalité *un seul moment* : celui où l'homme sait à jamais qui il est. On raconte qu'Alexandre de Macédoine vit son avenir de fer reflété dans la fabuleuse existence d'Achille ; Charles XII de Suède, dans celle d'Alexandre. Pour ce qui est de Tadeo Isidoro Cruz, qui ne savait pas lire, cette connaissance ne lui fut pas révélée dans un livre ; il se vit lui-même dans une mêlée et dans un homme ».

<sup>112</sup> Néstor García Canclini, *Culturas híbridadas: Estrategias para entrar y salir de la modernidad*, México, Grijalbo, 1989.

*centraux mais, tout autant d) la création de nouveaux éléments culturels censés traduire l'« identité » du groupe<sup>113</sup>. »*

S'intéresser au choix du labyrinthe pour transcrire des identités multiples nées en contexte de créolisation s'avère par conséquent logique. Reste à savoir comment, concrètement, les auteurs américano-caraïbes travaillent cette notion et selon quelle(s) intentionnalité(s). Pour le comprendre, les recherches en études culturelles, plus spécifiquement celles sur les transferts culturels nous semblent importantes comme, plus généralement, celles en littérature comparée.

Analyser les formes et intentionnalité de transfert culturel de mythes, d'écritures, de langues, de savoirs, pour comprendre les poétiques issues de la créolisation du monde américano-caraïbe où les questionnements identitaires sont lancinants, nécessite une méthodologie herméneutique, comme par exemple celle du labyrinthe que nous empruntons, nous l'avons dit, à celui surnommé le « Dieu du Labyrinthe », à savoir Jorge Luis Borges. Cette herméneutique nous aidera à sonder l'imaginaire identitaire individuel et collectif des sociétés costaricienne, cubaine et martiniquaise, et, de ce fait, à interroger les réactions et hybridations identitaires et littéraires sur plusieurs échelles au sein du monde américano-caraïbe franco-créolophone et hispanophone.

Nous avons donc choisi de privilégier l'apport de Jorge Luis Borges du fait à la fois de son intérêt pour la marge – n'a-t-il pas affirmé : «Lo marginal es lo más bello<sup>114</sup>» ? –, invitant à reconsidérer les hiérarchisations mondiales, les rapports Sud/Nord, et de sa vision post-moderne<sup>115</sup> avant l'heure – que les critiques voient souvent concentrée dans son fameux « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte*<sup>116</sup> » – qui refuse toute approche linéaire, rectiligne. Son recours symbolique au labyrinthe déploie un univers de signes et de significations communs et adaptables aux phénomènes de transferts culturels, aux cultures mises en contact comme celles de l'Amérique et de la Caraïbe.

*« Ce concept de transfert culturel et l'orientation théorique et méthodologique qu'il implique visent ainsi à réorienter la problématique, développée notamment dans le cadre des études comparatistes depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, des « échanges » et « influences » étrangères [...]»<sup>117</sup>. »*

---

<sup>113</sup> Raymond Massé, « Créolisation et quête de reconnaissance », *L'Homme*, 2013, n° 207-208 (p. 138), <http://journals.openedition.org/lhomme/24690>, p. 135-157, consulté le 23/11/21.

<sup>114</sup> Jorge Luis Borges, « Crítica del paisaje » (1921), « Critique du paysage », *Œuvres complètes, op. cit.*, (La Pléiade, n°400), Tome I, p. 841. « Ce qui est beau, c'est ce qui est marginal ».

Voir à ce propos l'introduction de *La méthode Borges* de Daniel Balderston, trad. de l'anglais par Sophie Campbell, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (coll. Manuscrits Modernes), 2019.

<sup>115</sup> Johannes Willem Bertens et Joseph Phillip Natoli, *Postmodernism: The key figures*, Malden/Oxford, Blackwell Publishers, 2002.

<sup>116</sup> Jorge Luis Borges, « Pierre Menard, autor del Quijote », *Ficciones*, Barcelona, Debolsillo (coll. Contemporánea), 2017 (1944), p. 39-53. Jorge Luis Borges, « Pierre Ménard, auteur du *Quichotte* », *Œuvres complètes*, tome I, trad. en français par Paul Verdevoye revue par Jean Pierre Bernès, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1993, p. 467-475.

<sup>117</sup> Hans-Jürgen Lüsebrink, « Les transferts culturels : théorie, méthodes d'approche, questionnements », in : *Transfert : Exploration d'un champ conceptuel*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, University of Ottawa Press, 2014, <http://books.openedition.org/uop/438>, consulté le 28/12/2022.

Daniel-Henri Pageaux nous propose une définition de la littérature comparée que nous retiendrons ici : « Au départ, la littérature comparée procède d'une prise de conscience, donc d'une problématisation, de la dimension étrangère dans un texte, chez un écrivain, dans une culture<sup>118</sup> ». L'Altérité, la rencontre et la différence sont en effet au cœur de cette discipline<sup>119</sup>. Repérer l'imaginaire de l'Autre, à savoir dans notre étude le mythe grec, et donc au départ européen, et ses bifurcations labyrinthiques dans les œuvres de notre corpus d'auteurs américano-caraïbes de deux aires linguistiques différentes, est bien une façon d'opter pour une démarche comparatiste. Une fois encore, pour ce passage d'un continent à un autre, la tracée de Borges est forte. On retiendra à cet égard cette assertion tirée de *Biographie de Tadeo Isidoro Cruz*, récit, nous l'avons dit, qui a marqué Vincent Placolý : «comprendió que el otro era él<sup>120</sup>». Cette remarque s'inscrit dans l'excipit de cette nouvelle au moment où le protagoniste rejette l'uniforme du dominant pour se battre avec les insoumis, présentés pour une part comme des « déserteurs ». On ne peut manquer de souligner que cette nouvelle borgésienne s'insère entre deux dates clairement énoncées, à savoir 1829 et 1874. Or, s'y inscrivent chronologiquement la libération de l'esclavage de 1848 traitée par Vincent Placolý et la première tentative d'indépendance de Cuba, soit une grande part de la Guerre de Dix ans (1868-1878) qui inspire Lobo Wiehoff qui centre son récit sur le dénouement de cette période d'indépendance. En somme, les deux œuvres de notre corpus s'inscrivent dans la temporalité de cette nouvelle borgésienne, d'autant plus suggestive quant aux questionnements historiques.

Réfléchir à la circulation et à la réception d'éléments culturels à partir de l'Histoire de la colonisation et de l'esclavage constituera l'un des axes de notre étude. Nous tenterons de déceler les bifurcations des versions de l'Histoire au regard du mythe du labyrinthe, c'est-à-dire leur réécriture, « [...] trait distinctif de la littérature postmoderne, [qui] exprimerait alors le désenchantement de la société contemporaine à l'égard des conceptions téléologiques véhiculées par le discours historiographique moderne<sup>121</sup> ».

Rappelons que la littérature postmoderne « [...] consiste à privilégier des dispositifs hétérogènes qui relèvent du collage, de la fragmentation ou de l'hybridation<sup>122</sup> ». Du point de vue des écrivains latino-américains, le post-modernisme est considéré par certains comme un phénomène politique lié aux dominants :

*« [...] un concept créé par des pays riches, libéraux, capitalistes qui trouvent un appui théorique de plus pour se dégager politiquement et se contenter du statu quo universel.*

---

<sup>118</sup> Daniel-Henri Pageaux, « Littérature comparée et comparaisons », Société Française de Littérature Générale et Comparée (SFLGC), *Bibliothèques comparatistes*, <https://sflgc.org/bibliotheque/pageaux-daniel-henri-litterature-comparee-et-comparaisons/>, consulté le 18/07/2022. Voir les autres travaux de Daniel-Henri Pageaux, « Perspective d'étude en littérature comparée : l'imagerie culturelle », *Synthesis*, n° 8, Bucarest, 1981 ou encore Daniel-Henri Pageaux (dir.), *Littératures et cultures en dialogue*, Paris, L'Harmattan, 2007.

<sup>119</sup> Daniel-Henri Pageaux, « Littérature comparée et comparaisons », *op. cit.*, « À mes yeux, en effet, la question de l'altérité est constitutive de la discipline ; elle lui est même consubstantielle [...] ».

<sup>120</sup> Jorge Luis Borges, *El Aleph*, *op. cit.*, «Biografía de Tadeo Isidoro Cruz (1829-1874)», p. 70. Traduction française par René L.-F Durand dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, Tome I, p. 596 : « il comprit que l'autre était lui ».

<sup>121</sup> Alessandro Leiduan, « *La réécriture postmoderne de l'Histoire ou le crépuscule de la praxis* », *op. cit.*

<sup>122</sup> Marc Gontard (dir.), « Postmodernisme et littérature », *Œuvres et Critiques, Revue internationale d'étude de la réception critique des oeuvres littéraires de langue française, XXIII, I, Le Postmodernisme en France*, Tübingen, Editions Günter Narr Verlag, 1998, p. 37.

[...] [II] est donc le produit d'une pensée réactionnaire que les gens du tiers monde ne peuvent assumer sans se résigner à leur sous-développement et à leur condition culturelle marginale<sup>123</sup>. »

Le post-modernisme pose en tous les cas, nous semble-t-il, les questions du modèle identitaire et des façons possibles de (ré)écrire l'Histoire au vu des identités bafouées, et de ce fait complexées, des inégalités socio-économiques, des crises politiques, du désir de sortir de la marginalité. Dans une perspective littéraire, l'une des interprétations de la définition du post-modernisme latino-américain est exemplifiée par le récit intertextuel «Pierre Menard, autor del Quijote» de Jorge Luis Borges, résumé de la façon suivante par Antón Risco : « [...] si Cervantes crée la modernité (au moins dans le récit), Borges, en le relisant, fonde la postmodernité<sup>124</sup> ». C'est une réécriture palimpsestique post-moderne qui ne nie pas l'évidence de transfert culturel par la colonisation européenne, mais intègre ce passé pour produire/(ré)écrire quelque chose de nouveau et en être l'auteur. L'une des solutions unificatrices pour esquisser une histoire culturelle latino-américaine est : « [...] s'en tenir au mythe. Le mythe, se substituant délibérément à l'histoire, devient la base de l'identité d'une bonne partie de ces pays<sup>125</sup> ».

C'est au travers du labyrinthe – mythe méditerranéen par excellence, « [...] un invariant obsessionnel de la fiction romanesque de la postmodernité<sup>126</sup> » et un des motifs privilégiés recodé et réécrit par Jorge Luis Borges grâce à son caractère pluridimensionnel au carrefour de multiples symboles – qu'il parvient à insérer dans ses récits le passé et ses indéniables influences en réponse à sa quête identitaire du présent : qui suis-je ?<sup>127</sup>. La réécriture borgésienne du labyrinthe rend compte du Divers américain<sup>128</sup>, concept important pour notre réflexion. Le Néerlandais Douwe Fokkema<sup>129</sup> a d'ailleurs avancé l'idée que :

---

<sup>123</sup> Antón Risco, « Le Postmodernisme latino-américain », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, 1994, p. 63-76, <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/1994-v27-n1-etudlitt2252/501068ar/>, consulté le 28/12/2022.

<sup>124</sup> Antón Risco, « Le Postmodernisme latino-américain », *op. cit.*, p. 68.

<sup>125</sup> *Op. cit.*, p. 69-70.

<sup>126</sup> Dacharly Mapangou, *La fiction romanesque de la Postmodernité et ses labyrinthes : l'exemple des textes d'Alain Robbe-Grillet (France, 1922-2008), de Juan Jose Saer (Argentine, 1937-2005) et de Boubacar Boris Dios (Senegal, 1946-)*, thèse en Littérature générale et comparée sous la direction de Papa Samba Diop, Université Paris-Est Créteil Val de Marne, 2012, p. 19.

<sup>127</sup> Ludmila Kapshutschenko, *El laberinto en la narrativa hispanoamericana contemporánea*, Tamesis Books, London, 1981, p. 106 : «El laberinto es imagen del universo mental; [...] Borges no denuncia ni moraliza; sitúa la filosofía y la metafísica en el campo de la fantasía. Capta y representa artísticamente el camino de toda vida humana que va hacia ese momento revelador en que uno sabe para siempre quién es.». Notre traduction : « Le labyrinthe est une image de l'univers mental ; [...] Borges ne dénonce ni ne moralise ; il place la philosophie et la métaphysique dans le domaine de la fiction. Il capte et représente artistiquement le chemin de toute vie humaine qui va vers ce moment révélateur où on sait pour toujours qui on est ».

<sup>128</sup> Voir à ce propos : Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Paris, Librairie générale française (coll. Le Livre de poche), 1986 (1955). Édouard Glissant dans *l'Introduction à une Poétique du Divers*, *op. cit.*, p. 98 définit le Divers comme suit : « [...] le divers n'est pas le *melting-pot*, le « bouilli-bouilli », le méli-mélo, etc. Le divers c'est les différences qui se rencontrent, s'ajustent, s'opposent, s'accordent et produisent de l'imprévisible. La standardisation est certes un danger, mais l'idée même du Tout-monde contribue à combattre ce danger ».

<sup>129</sup> Voir Douwe Wessel Fokkema, *Literary History. Modernism and Postmodernism*, Amsterdam, J. Benjamins, 1984.

« [...] l'écrivain qui a plus qu'aucun autre aidé à l'élaboration de ce nouveau code [littéraire] est Jorge Luis Borges. John Barth, appuyé par Umberto Eco, Hans Robert Jauss, Charles Russell, Gerald Graff et d'autres, radicalise cette affirmation en faisant de Borges le fondateur de la littérature postmoderne<sup>130</sup>. »

Le concept de réécriture dans son acception postmoderne, n'aurait pas été sans doute possible sans la théorisation de Michaël Riffaterre<sup>131</sup> et « la trace de l'intertexte » de *La Seconde Main*<sup>132</sup> dont parle Antoine Compagnon.

Image d'un univers mental, le labyrinthe ouvre le champ de possibles, en nous amenant notamment à adopter une démarche micro-analytique des micro-histoires présentes dans les œuvres de notre corpus. La micro-histoire<sup>133</sup>, courant historiographique apparu en Italie dans les années 70, permet de repérer et de comprendre les exceptions dans la norme. Autrement dit, il s'agit de pointer du doigt et de mieux découvrir les histoires vécues différemment de l'Histoire officielle et de voir dans quelle mesure ces histoires, c'est-à-dire les exceptions à la norme, auraient une action sur l'identité d'un groupe, d'un pays. Le chronotope fictif ou réel, c'est-à-dire « la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature<sup>134</sup> », est un élément à prendre en compte dans notre étude, car il apporte des indices quant à la perception du monde. Nous souhaitons donc participer à changer l'emboîtement des échelles afin de réhabiliter l'apport du récit (littéraire) lorsque certains éléments historiques viennent à manquer. Dans le cas d'une Histoire qui a été écrite par les dominants, le choix de certains écrivains de réécrire l'Histoire pour décentrer les regards portés sur leur territoire et ses hommes est un processus littéraire sous-tendu par une idéologie et un engagement politique que nous analyserons dans le cadre américano-caraïbe et son rapport au Divers.

La fiction questionne une Histoire globale, celle du monde américano-caraïbe dont les identités et les histoires hybrides sont parfois difficilement acceptées, que ce soit par les Européens ou par les Latino-américains ou les Caraïbéens. Ces hybridations liées à l'Histoire appellent à une vision interculturelle et convoquent alors de nouveaux mythes et symboles, de nouvelles approches d'hybridité générique : « [...] L'hybridité foncière de la littérature du « tout-monde » se situe ainsi entre l'expression du monde global et celle des particularismes propres aux

<sup>130</sup> Antón Risco, « Le Postmodernisme latino-américain », *op. cit.*, p. 69.

<sup>131</sup> Michaël Riffaterre, *La Production du texte*, Paris, Éd. du Seuil, 1979 et « Sémiotique intertextuelle : l'interprétant », *Revue d'esthétique* n° 1-2, 1979.

<sup>132</sup> Antoine Compagnon, *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Éd. du Seuil, 1979. Voir également Anne-Claire Gignoux, « De l'intertextualité à la réécriture », *Cahiers de Narratologie*, n° 13, 2006, <http://journals.openedition.org/narratologie/329>, consulté le 12/04/2022.

<sup>133</sup> Carlo Ginzburg, Carlo Poni, « La micro-histoire », *op. cit.*, p. 133-136, <https://www.cairn.info/revue-le-debat-1981-10-page-133.htm>, consulté le 18/07/2022. « L'analyse micro-historique a donc deux faces. Mise en œuvre à petite échelle, elle autorise souvent une reconstitution du vécu inaccessible aux autres approches historiographiques. Elle se propose d'autre part de repérer les structures invisibles selon lesquelles ce vécu est articulé. [...] Entre la forme et le contenu existe un écart que la science a pour tâche de combler. (Si la réalité était transparente, et donc immédiatement connaissable, disait Marx, l'analyse critique serait superflue.) C'est pourquoi nous proposons de définir la micro-histoire, et l'histoire en général, comme science du vécu : définition qui cherche à comprendre les raisons tant des partisans que des ennemis d'une intégration de l'histoire aux sciences sociales (et qui doit donc déplaire aux uns et aux autres) ».

<sup>134</sup> Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Daria Olivier, Paris, Gallimard, 1978, p. 237.

sociétés postcoloniales<sup>135</sup> ». L'hybridité est aussi en lien avec le mythe comme l'a si bien énoncé Gilbert Durand :

« *Le mythe est un être hybride tenant à la fois du discours et à la fois du symbole. Il est l'introduction de la linéarité du récit dans l'univers non linéaire et pluridimensionnel du sémantisme*<sup>136</sup>. »

L'altérité consubstantielle à la notion d'hybridité est, à notre sens, à appréhender également selon deux notions tirées des théories décoloniales qui nous semblent capitales pour le contexte de notre corpus : modernité et colonialité, présentées comme deux faces d'une même pièce. Les penseurs du décolonial proposent d'amener à une prise de conscience de la perdurance des colonialités qui induit la reproduction des principes de domination dans les sphères politique, économique, culturelle, épistémologique, ontologique..., et ce jusqu'à aujourd'hui. Adopter une démarche décoloniale dans notre réflexion nous paraît approprié pour « [...] tenter de discerner [...] l'horizon d'un dépassement de la colonialité<sup>137</sup> » dans les labyrinthes américano-caraïbes inscrits dans une période historique particulière.

Dans une perspective décoloniale, l'étude des hybridations identitaires ou littéraires remet en cause les identités dites « pures » en décelant les processus structurels « discrets » et multiples ainsi que les transferts culturels inhérents à la formation des identités et des littératures. C'est ce que l'anthropologue Néstor García Canclini appelle le « résultat d'hybridations », c'est-à-dire l'hybridité, soit la qualité de ce qui est hybride :

« Je pars d'une première définition : *j'entends par hybridation des processus socioculturels dans lesquels des structures ou des pratiques discrètes, qui existaient de façon séparée, se combinent pour engendrer de nouvelles structures, de nouveaux objets et de nouvelles pratiques. Il y a lieu de préciser que les structures dénommées discrètes ont été le résultat d'hybridations ; elles ne peuvent donc pas être considérées comme des sources pures*<sup>138</sup>. »

Plusieurs termes rendent compte du mélange ou de la fusion culturelle, identitaire, technologique, génétique, etc. et sont reliés au processus d'hybridation, et ce notamment depuis les colonisations. Ces termes renseignent sur les caractéristiques centrales de la mondialisation et de la modernité occidentale, complexifiant les discours simplificateurs d'identités :

« *Ces termes – métissage, syncrétisme, créolisation – utilisent encore en grande partie la bibliographie anthropologique et ethnohistorique pour spécifier des formes*

<sup>135</sup> Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2013, p. 156, [https://www.cairn.info/feuilleter.php?ID\\_ARTICLE=PUF\\_MOUR\\_2013\\_01\\_0041](https://www.cairn.info/feuilleter.php?ID_ARTICLE=PUF_MOUR_2013_01_0041), consulté le 18/07/2022.

<sup>136</sup> Gilbert Durand, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Thèse Lettres, Grenoble, 1960, p. 402.

<sup>137</sup> En quatrième de couverture de *Pensées décoloniales. Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, op. cit., de Philippe Colin et de Lissell Quiroz.

<sup>138</sup> Néstor García Canclini, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité (Culturas híbridadas: Estrategias para entrar y salir de la modernidad)*, trad. française de Francine Bertrand Conzález, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. Americana), 2010 (en espagnol 1989), p. 19, <https://r.cantook.com/enqc/sample/aHR0cHM6Ly93d3cuZW50cmVwb3RudW1lcmlxdWUuY29tL3NhbXBsZS85MzY0NC93ZWJfcmVhZGVyX21hbmlmZXN0P2ZvcmlhdF9uYXRlcmU9cGRm>, consulté le 25/07/2023. La citation a été retranscrite telle quelle.

*particulières d'hybridation plus ou moins classiques. [...] Le mot hybridation semble plus flexible pour désigner non seulement les combinaisons d'éléments ethniques ou religieux, mais aussi celle des produits de technologies avancées et des processus sociaux ou postmodernes<sup>139</sup>. »*

Il est fort significatif de constater que ces termes (comme « métissage » ou « hybride ») liés au processus d'hybridation sont souvent connotés péjorativement :

*« Le métis, lui, est défini [...] comme un sang-mêlé, le fruit d'un mélange. L'hybride s'en distingue donc par son lien à l'hybris grecque. Il y a chez lui en effet quelque chose de l'ordre de l'excès, de la démesure, voire du viol. [...] On pourrait donc opposer d'un côté, le métis, produit d'un processus de durée variable et de l'autre, l'hybride, le résultat d'un choc violent<sup>140</sup>. »*

Le mot « syncrétisme » – étymologiquement du grec *syn-* avec, *créti-* crétois, et le suffixe *-isme* qui renvoie à un mouvement, soit : le front uni avec les Crétois – subit le même sort vers le XX<sup>e</sup> siècle, car il a été inscrit dans un processus d'acculturation, à savoir l'« adoption et assimilation d'une culture étrangère<sup>141</sup> ». Le terme « créolisation » est pour sa part lourd de passés coloniaux<sup>142</sup>. Les théories glissantines, entre autres, lui ont toutefois apporté une valorisation.

Pourquoi ces termes sont-ils d'abord connotés négativement ? Sans doute parce qu'ils présupposent une hiérarchisation avec l'imposition d'un seul modèle identitaire, socio-culturel, économique, anthropologique et par voie de conséquence : littéraire.

Dans son *Contrapunteo Cubano del Tabaco y el Azúcar* (1940), l'historien cubain Fernando Ortiz propose le néologisme « transculturation » pour désigner le processus d'échanges culturels constants qu'implique le contact entre deux ou plusieurs cultures ainsi que les transformations attenantes.

Le péruvien Antonio Cornejo Polar préfère pour sa part employer l'expression « cultures hétérogènes »<sup>143</sup> :

*« Cette catégorie [hétérogénéité] est née dans le champ de la littérature. Elle a été introduite par le péruvien Antonio Cornejo Polar. Cette théorie se base sur l'idée que la réalité latino-américaine est une totalité contradictoire, qui se façonne dans l'inégalité et les injustices. Dans ce sens, l'hétérogénéité de Cornejo Polar se porte comme un chemin pour démasquer les contradictions qui se cachent sous la célébration de la diversité culturelle. Plus spécialement, il critique la vision optimiste proposée par*

---

<sup>139</sup> Néstor García Canclini, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité*, op. cit., p. 28.

<sup>140</sup> Myriam Louviot, *Poétique de l'hybridité dans les littératures postcoloniales*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2010, p. 28. Voir également Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, op. cit.

<sup>141</sup> CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/acculturation>, consulté le 27/07/2023.

<sup>142</sup> Frédéric Régent, *La France et ses esclaves. De la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, op. cit., p. 146.

<sup>143</sup> Voir Antonio Cornejo Polar, «Mestizaje, transculturación y heterogeneidad», *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, Lima, n° 40, 1994, p. 368-371 et Antonio Cornejo Polar, «Mestizaje e hibridez: los riesgos de las metáforas. Apuntes», *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, Lima, n° 47, 1998, p. 7-11.

*García Canclini par rapport à l'hybridation comme phénomène qui s'incline vers la démocratisation des structures sociales<sup>144</sup>. »*

Toutefois, Néstor García Canclini ne croit pas à une hybridation optimale, conscient de la complexité de ce processus :

*« Il est utile de mettre en garde au sujet des versions trop aimables du métissage. Voilà pourquoi il est bon d'insister sur le fait que l'objet d'étude n'est pas l'hybridité, mais le processus d'hybridation. Il est ainsi possible de reconnaître ce qu'ils contiennent de déchirant et ce qui ne parvient pas à se fusionner. Une théorie non naïve de l'hybridation est inséparable d'une conscience critique de ses limites, de ce qui ne se laisse pas hybrider, ou qui ne veut pas ou ne peut pas l'être<sup>145</sup>. »*

Chacun de ces termes liés au processus d'hybridation a été créé pour rendre compte de la réalité et de la complexité identitaire propre à chaque territoire en fonction du vécu (choc ou acception, voire négociation) des colonisations. Dans le monde américano-caraïbe, les revendications identitaires conjointes au processus d'affirmation littéraire tendent à vouloir se dégager du modèle unique du colonisateur et de sa conception de la modernité en les subvertissant, afin de déconstruire les colonialités persistantes et signaler leur présence dans le silence des pratiques discursifs et littéraires. Ces revendications parviennent-elles pour autant au dépassement des dialectiques binaires conçues par la modernité ?

En tous les cas, l'hybride rappelle la description souvent faite du Minotaure, être hybride mi-humain mi-taureau, en soulignant son caractère monstrueux qui nuit au développement de la société. L'hybride est repoussant du fait qu'il s'inscrit dans un registre animal :

*« Convient-il de les [expériences et des dispositifs hétérogènes] désigner sous le mot hybride, dont l'origine biologique a amené certains auteurs à prévenir le risque de transférer dans la société et dans la culture la stérilité qu'on associe généralement à ce terme ? Ceux qui émettent cette critique rappellent l'exemple de la stérilité de la mule (Cornejo Polar, 1997)<sup>146</sup>. »*

Néstor García Canclini rapproche l'hybridité des concepts, plus en vogue, d'interculturalité et d'intersectionnalité<sup>147</sup>, ce qui a modifié la manière dont est traitée l'identité en tant qu'objet d'étude<sup>148</sup> au vu de sa forme plurielle et évolutive – qui mérite d'être explorée –, dans un monde globalisé :

---

<sup>144</sup> Fabiola Velasco, « Quelques notes sur des concepts pour penser l'Amérique Latine », mis en ligne le 04/04/2023 sur le blog Hibridaciones Fotografía e Hibridación Cultural, *Hypotheses*, <https://hibridaciones.hypotheses.org/tag/amerique-latine>, consulté le 27/07/2023.

<sup>145</sup> Néstor García Canclini, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité*, op. cit., p. 26.

<sup>146</sup> Néstor García Canclini, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité*, op. cit., p. 20.

<sup>147</sup> Op. cit., p. 26 : « [...] l'hybridation, comme processus d'intersection et de transactions, est ce qui rend possible que la multiculturalité évite ce qu'elle a de ségrégation et se transforme en *interculturalité*. ». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>148</sup> Op. cit., p. 17 : « [...] les études sur l'hybridation ont modifié la manière de parler de l'identité, de la culture, de la différence, de l'inégalité, de la multiculturalité et des couples organisateurs des conflits dans les sciences



« Ces processus [socioculturels] incessants et variés d'hybridation amènent à relativiser la notion d'identité. Ils remettent même en question les tendances anthropologiques et d'un secteur des études culturelles en considérant les identités comme objet de recherche. L'accent mis sur l'hybridation non seulement met fin à la prétention d'établir des identités « pures » ou « authentiques » ; de plus, cela met en évidence le risque de délimiter des identités locales autocontenues ou tentant de s'affirmer comme radicalement opposées à la société nationale ou à la globalisation. Quand on définit une identité par le biais d'un processus d'abstraction des traits (langues, traditions, conduites stéréotypées), on tend souvent à dégager ces pratiques de l'histoire des mélanges où ils ont été formés<sup>149</sup>. »

La notion d'hybridation et ses variantes nous seront utiles dans cette étude pour mieux identifier les processus de mythification des identités américano-caraïbes issues de la colonisation européenne et qui ont donné naissance à des identités hybrides, à l'instar du processus retranscrit par le Minotaure grec, en nous appuyant sur les textes américano-caraïbes de notre corpus.

Notre analyse des labyrinthes dans *Frères Volcans* et *El año del laberinto* sera marquée également par la géocritique. Cette notion a été théorisée par Bertrand Westphal, notamment dans son essai *La géocritique. Réel, fiction, espace*<sup>150</sup>, approche géocentrée et interdisciplinaire<sup>151</sup> qui nous semble être en phase avec la démarche que nous adoptons dans cette étude en ce qu'elle prend en compte les ruptures post-modernes et post-coloniales. La géocritique porte « [...] sur le lieu lui-même tel qu'il apparaît, tel qu'il est représenté dans différents domaines artistiques (littérature, photographie, peinture, cinéma...) »<sup>152</sup>. Le fait que la géocritique n'analyse pas le lieu – qu'elle place « au centre des débats »<sup>153</sup> – seulement du point de vue du regardant, lequel est bien souvent le colonisateur, et ce faisant le dominant, crée en effet un lien entre géocritique et théories post-coloniales (et post-modernes) quant au questionnement à propos des projections impérialistes de l'Occident sur le monde. Le regardé, soit le colonisé, compte aussi dans cette mise en contact des « différents points de vue »<sup>154</sup> (endogène, exogène et allogène). En s'intéressant à l'interaction<sup>155</sup> entre lieu et représentation,

---

sociales : tradition-modernité, nord-sud, local-global. Pourquoi la question de l'hybride acquiert-elle autant de poids ces derniers temps s'il s'agit d'une caractéristique ancienne du développement historique ? ».

<sup>149</sup> *Op. cit.*, p. 22.

<sup>150</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2007.

<sup>151</sup> *Op. cit.*, p. 195-200.

<sup>152</sup> Khalid Zekri, « *La Géocritique. Réel, fiction, espace* », *Itinéraires*, n° 3, p. 169-173, 2012, <http://journals.openedition.org/itineraires/1024>, consulté le 21/10/2020.

<sup>153</sup> *La Géocritique. Réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 185.

<sup>154</sup> *Op. cit.*, p. 188.

<sup>155</sup> Bertrand Westphal pose la question : « N'est-il pas temps, en somme, de songer à articuler la littérature autour de ses relations à l'espace, de promouvoir une *géocritique*, poétique dont l'objet serait non pas l'examen des représentations de l'espace en littérature, mais plutôt celui des *interactions* entre espaces humains et littérature, et l'un des enjeux majeurs une contribution à la détermination/indétermination des identités culturelles ? ». Il ajoute : « La vocation première de la géocritique est néanmoins littéraire ; c'est en tout cas sur le texte qu'elle prend appui. Elle placera l'œuvre en regard des espaces humains qu'elle investira, et où elle s'investira. Car les relations entre l'œuvre et les espaces humains, répétons-le, sont interactives. » dans *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges, PULIM (coll. Espaces Humains), n° 0, 2000, p. 9-40, cité dans : « Pour une approche géocritique des textes », <https://sflgc.org/bibliotheque/westphal-bertrand-pour-une-approche-geocritique-des-textes/>, consulté le 27/07/2023.

par exemple en littérature (ou encore au cinéma, dans la photographie etc.), l'approche géocritique se présente comme un outil utile pour mieux comprendre les enjeux des démarches d'auteurs comme Vincent Placolý et Lobo Wiehoff où les questions d'autochtonie, de polysensorialité et de polychronie sont présentes. Considérer comme Bertrand Westphal qu'« [...] est polychrone la vision qui assigne une temporalité différente à chaque aire culturelle<sup>156</sup> », ne revient-il pas à mettre en cause les hégémonies ethnocentrées traditionnelles et toutes les colonialités ? Le fait également de mettre en exergue la représentation comme représentation, nouvelle représentation donc, et par conséquent de prendre en compte plusieurs niveaux d'une re-construction archéologique d'une série intertextuelle (dans le cas de la littérature) dotée d'un référent plus ancien, convient tout à fait à notre approche du labyrinthe comme schème intertextuel, de l'Antiquité au monde américano-caraiïbe, en passant par Borges. Tout lieu étant conçu comme composé de l'accumulation de plusieurs couches temporelles liées à chaque communauté culturelle, cette approche, qualifiée de « stratigraphique », permet de considérer que la littérature (ou l'iconographie, etc.) montre la qualité du rapport des hommes et des femmes avec leur milieu. Le sens du lieu permet en effet de saisir quelque chose de préexistant :

*« Le flux de l'espace dans le temps, dont nous avons pu constater qu'il dépendait de sa foncière transgressivité, constitue un autre pivot de l'investigation géocritique. Comme l'espace n'existe que dans la verticale constamment réactivée de ses strates temporelles, la géocritique aura une vocation archéologique, ou mieux stratigraphique<sup>157</sup>. »*

Analyser la mémoire littéraire, plurielle, des lieux en observant ce que l'œuvre a inscrit dans le paysage qu'elle représente et en décelant l'empreinte que l'œuvre a reçu du paysage nous semble fort important pour notre étude. Et se demander comment l'imaginaire nourrit l'espace revient à s'intéresser aux mythèmes, aux mythes fondateurs, nous rappelle Bertrand Westphal :

*« La géocritique, à travers la littérature bien sûr, mais en s'aventurant aussi à l'orée et hors du champ littéraire, isolera la part d'imaginaire qui explicite l'humanité de l'espace. Proche alors de la mythocritique, mais sur un autre versant, elle dépistera les mythèmes qui glissent subrepticement la représentation (ou re-présentation) de l'espace dans un cadre où le réel s'imprègne d'illusion. L'inanité d'un clivage net entre la réalité supposée de l'espace et sa dimension imaginaire a du reste été sanctionnée dès les origines. On accordera donc une place privilégiée aux mythes fondateurs des multiples espaces humains. Les villes et les îles de la Méditerranée sont aujourd'hui encore imprégnées du souvenir d'Enée, de Didon, d'Ulysse, de Jason, de Médée, de Thésée, d'Europe et de tant d'autres ; ailleurs, au loin parfois, la réalité s'enrichit des mêmes nuances<sup>158</sup>. »*

Parmi ces mythes, celui du labyrinthe occupe une place de choix. Et l'une des manières d'interpréter et de concevoir la multiformité des labyrinthes de Jorge Luis Borges est que tout lieu peut être en soi un labyrinthe comme il l'exemplifie dans son récit : « Los dos reyes y los

---

<sup>156</sup> *La Géocritique. Réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 230.

<sup>157</sup> *Op. cit.*, p. 199.

<sup>158</sup> « Pour une approche géocritique des textes », *op. cit.*, <https://sflgc.org/bibliotheque/westphal-bertrand-pour-une-approche-geocritique-des-textes/>

dos laberintos<sup>159</sup>» (« Les Deux Rois et les Deux Labyrinthes »). De ce fait, le lieu géographique en soi n'est rien. Le lieu est relatif, relaté et relais pour reprendre l'expression glissantienne concernant son concept de Relation. C'est une notion qui renvoie à une construction mentale, symbolique et culturelle. Il est relatif dans la mesure où notre regard est conditionné par notre culture, et par la projection psychologique et mentale du lieu que nous avons. La lecture du lieu que nous avons dépend de dispositif spatial, épistémique et symbolique, réelle ou imaginaire. En ce sens, « [l]'épistémogéocritique, logiciel de lecture transdisciplinaire du texte de fiction [...]»<sup>160</sup> est une démarche que nous adopterons dans notre étude. Elle permet de rendre compte des enjeux de la fictionnalisation de l'Histoire quant à la sémiotisation<sup>161</sup> du lieu, mais aussi d'aborder la notion de mémoire qui est l'espace tampon entre l'Histoire, l'espace vécu, et l'espace perçu, entre traumatisme passé et présent, vif ou refoulé.

En somme, à la suite de Borges : 'Que nous disent les auteurs de notre corpus de leur vision de leur identité et de l'américanité de leur mémoire via la transcription de l'espace retenue dans leurs œuvres ?' sera notre questionnement-fil d'Ariane dans ce labyrinthe d'un monde américano-caraïbe « polyfacétique », porteur de creux, de bifurcations et de ruptures qui enferment jusqu'à aujourd'hui des postures identitaires marquées au sceau de l'hybridation et peinant à se libérer de diverses colonialités.

### Problématique :

Ainsi, nous nous demanderons comment le mythe du labyrinthe, si prégnant chez le pionnier sud-américain Jorge Luis Borges, a été repris et réécrit chez les nouvelles générations d'écrivains de la seconde moitié de XX<sup>e</sup> siècle dans la Caraïbe hispanophone et franco-créolophone pour transcrire la complexe pluralité identitaire américano-caraïbe, ses hybridations et ses questionnements mémoriels.

Nous nous poserons notamment les questions suivantes :

- Quelle est la place du mythe, et plus particulièrement du mythe du labyrinthe, dans toute société ?
- Comment la symbolique du labyrinthe et du Minotaure a évolué entre mondes européens et mondes américains, entre traditions écrites et orales ?

---

<sup>159</sup> Jorge Luis Borges, «Los dos reyes y los dos laberintos», *El Aleph*, Barcelone, Debolsillo (coll. Contemporánea), 2017 (1949), p. 167-170. Jorge Luis Borges, (« Les Deux Rois et les Deux Labyrinthes »), *Œuvres complètes*, tome I, trad. en français par Roger Caillois, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1993, p. 643-644.

<sup>160</sup> **Jean Claude Abada Medjo (dir.)**, *Épistémogéographies. Les fabriques de l'espace et du savoir dans la fiction*, Paris, L'Harmattan (coll. Colloques & Rencontres), 2019, p. 20.

<sup>161</sup> *Op. cit.*, p. 18 : « Qu'il s'agisse de la littérature, de la peinture, du cinéma, de la musique, des arts plastiques, ou même des élaborations inventives actuelles à travers le numérique, il apparaît que toutes les représentations s'intéressent à la spatialité et participent d'une certaine épistémè, en même temps qu'elles prennent en compte leur intrication dans tout processus de sémiotisation ».

- Quel est l'héritage laissé par Borges dans le traitement du labyrinthe dans le monde américano-caraïbe ? En quoi Borges aurait-il tracé une voie post-moderne ouvrant à divers dé/re/centrement(s) en terres américano-caraïbes ?
- En quoi la réécriture du labyrinthe grec peut-elle être en phase avec un espace-temps américano-caraïbe ?
- En quoi la dimension symbolique des labyrinthes borgésiens annonce-t-elle les labyrinthes des revendications socio-politiques et identitaires de certains auteurs du monde américano-caraïbe ?
- Comment passe-t-on des labyrinthes spatiaux, géographiques, aux labyrinthes identitaires ?
- Comment Vincent Placol et Tatiana Lobo Wiehoff ont-ils traité le thème du labyrinthe ? De quel(s) labyrinthe(s) s'agit-il ? Quelles bifurcations et hybridations transcrit/vent-ils ?
- Est-ce le même type de labyrinthe que nous retrouvons dans la Caraïbe franco-créolophone et la Caraïbe hispanophone ? Et pourquoi ?
- En quoi l'ancrage historique permet de repenser les mémoires américano-caraïbes contemporaines ? Comment l'Histoire est-elle valorisée ? Quelles périodes sont privilégiées ?
- En quoi mêler des événements historiques avérés (et majeurs) et la « petite » histoire/micro-histoire permet de repenser l'Histoire officielle et par là même de panser les blessures mémorielles ?
- En quoi le labyrinthe constitue-t-il une symbolique géo-mentale idoine pour révéler la mémoire d'un peuple ainsi que l'hybridation identitaire du monde américano-caraïbe, ses errances, ses peurs et ses espoirs ?
- En quoi le labyrinthe peut-il être une forme de représentation conceptuelle d'un processus identitaire ou d'une identité ? Dans quelle mesure le mythe du labyrinthe permet de repenser les identités contemporaines en zone américano-caraïbe ?
- De quelle géopoétique ce(s) labyrinthe(s) serai(en)t-il(s) le(s) signe(s) ou l'invitation à une métamorphose, une transcendance individuelle (psychique) et/ou collective (identitaire) ?
- Comment le Minotaure a-t-il été imaginé et s'est-il matérialisé jusqu'à donner naissance à un labyrinthe de pensée, et ce particulièrement dans le monde américano-caraïbe ?
- L'introduction de la multifocalité<sup>162</sup> dans les labyrinthes américano-caraïbes ne relève-t-elle pas d'une approche post-moderne, annonçant les postures post-coloniales et décoloniales ? Quels sont les nouveaux centres et entours de ces labyrinthes américains ? Ces labyrinthes sont-ils d'ailleurs conçus de la même façon ? Que chercheraient-ils alors à cacher, à montrer, à construire ? À quelle monstrueuse réalité (passée et ou présente) s'agirait-il d'échapper en proposant une forme de réponse ? Et laquelle ?

---

<sup>162</sup> Et ses liens avec la psychanalyse.

- En quoi les œuvres de notre corpus cherchent-elles à nous faire réfléchir aux blocages identitaires et sociétaux de leur région/nation en interrogeant la (re)construction des origines et des mémoires ?

En somme, nous étudierons comment Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff transcrivent les quêtes identitaires et les désirs de reconstruction mémorielle de leur monde américano-caraïbe via un labyrinthe à la fois géographique, scriptural et mental, véritable miroir et réécriture d'identités en recherche d'elles-mêmes et d'une mémoire collective revisitée. On fondera pour ce faire l'analyse de cette vision d'un écoumène labyrinthique américain (conscient de ses multiples origines et de ses hybridations et donc de l'originalité de son « réseau » pluriel et héritier de Borges) notamment sur une approche post-coloniale/décoloniale et géocritique, invitant à dépasser une pensée anthropocentrique occidental-centrée en proposant une autre représentation identitaire, remythifiant les H/histoires en quelque sorte.

### Hypothèses et objectifs :

Nous partons de l'hypothèse que le rapport entre labyrinthe et identité est d'une heuristique riche du fait de leur complexité partagée qui peut être mise en miroir.

Nous pensons que les réécritures labyrinthiques de l'Argentin Jorge Luis Borges, « Le Dieu du Labyrinthe », ouvrent la voie aux interrogations quant aux silences de l'historiographie, aux tabous et non-dits sociétaux, et ce notamment dans des régions longtemps dites périphériques et marquées par les hiérarchisations coloniales. C'est ainsi que des moments-clés de l'Histoire (abolition de l'esclavage et indépendance) sont utilisés comme des marqueurs à remythifier.

Nous considérons que le motif du labyrinthe (et la question attenante du Minotaure) s'impose comme substrat et haut lieu de la poétique des récits des deux écrivains américano-caraïbes de notre corpus qui appartiennent à des espaces linguistiques différents, mais qui se voient réunis par leur hybridation culturelle et qui, chacun à leur manière, sont nourris par les approches borgésiennes post-modernes avant l'heure.

Nous considérons de surcroît que Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý ont construit des labyrinthes, représentant à la fois l'hybridation des espaces réels et imaginaires, qui déconstruiraient et nous pousseraient à nous questionner sur notre lieu tel que nous l'avons conçu ou perçu au travers des conceptions sociétales, culturelles et certains moules identitaires. Ils font, à notre sens, le choix d'une approche multifocale pour une zone américano-caraïbe longtemps repoussée à la périphérie pour participer à la réécriture de l'Histoire de leur monde en interrogeant notamment la construction des espaces-temps et leurs enjeux identitaires.

Nous postulons de ce fait que les labyrinthes mis en scène par nos auteurs révéleraient des labyrinthes mentaux issus de l'hybridation, des bifurcations et des fermetures liées à l'imposition d'un seul modèle occidental-centré. Cette approche post-coloniale/décoloniale, marquée par l'hybridation, permettrait de déceler l'imposition de l'imaginaire identitaire de l'Autre et, de ce fait, d'interroger des identités américano-caraïbes en construction, entre

origines plurielles et mémoire balbutiante. Cette quête et dénonciation des H/histoires jusqu'ici enterrées par l'Histoire officielle écrite à partir de l'imaginaire des Autres, mais exhumées ici par le caractère pluridimensionnel, multiforme et polysémique du labyrinthe, permettrait d'apporter une reconstruction mémorielle salvatrice à partir notamment d'une américanisation et remythification du mythe du labyrinthe.

Il conviendra notamment pour répondre à ces hypothèses :

\* d'analyser la conception des labyrinthes américano-caraïbes à partir de l'héritage de Jorge Luis Borges en contexte post-colonial et décolonial.

\* de dégager le(s) espace(s)-temps et les procédés d'écriture utilisés pour cette re-visitation/remythification américaine du mythe grec du labyrinthe, ses bifurcations et hybridations chez Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff (dans les œuvres de notre corpus). Nous étudierons la transcription de labyrinthes à la fois historiques, géographiques et identitaires. Nous comparerons ces réécritures du labyrinthe toutes deux marquées par la colonisation européenne dont l'une est issue de la Caraïbe insulaire et l'autre de la Caraïbe continentale.

\* de caractériser les labyrinthes américano-caraïbes et l'écriture/réécriture mémorielle attenante, en quête d'émancipation(s) diverses, entre fiction et Histoire, à la fois dans *Frères Volcans* et *El año del laberinto*, en vue de mettre en exergue leur polyphonique force de résistance et de reconstruction identitaire.

### Plan du travail :

Dans cette étude, dans une première partie, nous nous centrerons sur l'héritage de l'Argentin Jorge Luis Borges quant au labyrinthe, en questionnant l'américanisation de ce dernier comme haut lieu littéraire et identitaire en contexte post-moderne et post-colonial/décolonial.

Dans une seconde partie, nous analyserons de façon précise les deux œuvres de notre corpus, à savoir *Frères Volcans* de Vincent Placolý et *El año del laberinto* de Tatiana Lobo Wiehoff afin de comparer leur approche des labyrinthes identitaires américano-caraïbes, entre aire franco-créolophone et aire hispanophone.

Nous interrogerons dans une troisième partie l'intentionnalité de ces réécritures labyrinthiques, de ces re-mythifications transgressives en contexte post-colonial et décolonial, afin de chercher

à dégager les enjeux pour toute identité marquée par l'hybridation et pour les mémoires collectives de ces labyrinthes et de ces Minotaures revisités.

Ces mises en réseau de temps et d'espaces américanisés, revisités, rhizomatisés dans la conscience d'une Histoire plurielle, ne sont-elles pas autant de formes de reterritorialisation identitaire, visant à transcender les frontières des labyrinthes géo-mentaux, et donc des mémoires, des mondes américano-caraïbes ?

## Partie I. Héritage borgésien et américanisation d'un haut lieu littéraire en contexte post-moderne et post-colonial/décolonial

---

Dans son hommage à l'Argentin Jorge Luis Borges à l'occasion du centenaire de sa naissance, Alfonso de Toro oriente tout particulièrement notre regard vers les pays hispano-américains d'où a émergé, selon lui, depuis la fin de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, un véritable processus à la fois littéraire et identitaire qui gravite autour de la question du labyrinthe grec :

*«Pero es en la literatura hispanoamericana contemporánea donde la temática del laberinto, asociado o no al Minotauro, se presenta como una verdadera clave de la lectura de ese proceso de indagación de la propia especificad literaria, que ha conducido a una excepcional madurez de medios expresivos a partir de los años 40 y 50. En la obra de los más grandes escritores hispanoamericanos de este siglo, en efecto, el laberinto aparece como clave de lo hispanoamericano o, si se prefiere, de la hispanoamericanidad. Es indispensable recordar en primer lugar a Octavio Paz quien, en El laberinto de la soledad (1950), usa la imagen laberíntica y la referencia al mito para definir la identidad mexicana<sup>163</sup>.»*

Alfonso de Toro repère en effet de multiples aspects liés au thème du labyrinthe qui sont à la fois concrets, abstraits et symboliques. Les représentations du monde et notamment des rapports possibles entre temporalité(s) et espace(s) qu'offrent le labyrinthe ont alors fécondé des œuvres remarquablement originales, élevant ainsi les écrivains hispano-américains sur la scène internationale. Il nous semble que nous pouvons évoquer à cet égard non seulement un phénomène de fécondation interactive, mais aussi, à la suite de Carolina Ferrer<sup>164</sup> et de critiques ayant travaillé sur l'épidémiologie – et de ce fait sur la transmission – des idées, comme Goffman et Newill<sup>165</sup> ou encore Luis Bettencourt<sup>166</sup>, une forme de contamination.

C'est pourquoi il serait par conséquent légitime de se demander comment ce mythe a non seulement traversé les frontières et les océans, de la Grèce aux Amériques<sup>167</sup>, mais aussi

---

<sup>163</sup> Alfonso de Toro, *El siglo de Borges: homenaje a Jorge Luis Borges en su centenario. Vol. II. Literatura, Ciencia, Filosofía*, Madrid, éd. Iberoamericana Vervuert (coll. Teoría y crítica de la cultura y literatura 20), 1999, p. 70 : « Mais c'est dans la littérature hispano-américaine contemporaine que la thématique du labyrinthe, associée ou non au Minotaure, se présente comme une véritable clé de lecture de ce processus de recherche de la propre spécificité littéraire, d'où découle une maturité exceptionnelle des moyens d'expression à partir des années 40 et 50. Dans l'œuvre des plus grands écrivains hispano-américains de ce siècle, en effet, le labyrinthe apparaît comme une clé de ce qui est propre à l'hispano-américain ou, si vous préférez, de l'hispano-américanité. Il est indispensable de citer en premier lieu Octavio Paz qui, dans *El laberinto de la soledad* (1950), utilise l'image du labyrinthe et la référence à ce mythe pour définir l'identité mexicaine ». La traduction française a été réalisée par nos soins.

<sup>164</sup> « L'épidémie Borges au grand écran », *op. cit.*, p. 37.

<sup>165</sup> William Goffman et Vaun Archie Newill, « Generalization of Epidemic Theory. An application to the Transmission of Ideas », *Nature*, n° 204, 1964, p. 225-228.

<sup>166</sup> Luis Bettencourt *et al.*, «The power of a good idea: Quantitative modeling of the spread of ideas from epidemiological models», *Physica A*, n° 364, 2006, p. 513-536, <http://web.mit.edu/dikaiser/www/BAKC.PhysA.pdf>, consulté le 17/01/2023.

<sup>167</sup> Nous mettons « Amériques » au pluriel au regard de l'explication donnée par Édouard Glissant tirée de son *Introduction à une Poétique du Divers*, *op. cit.*, p. 13 : « [...] l'Amérique des peuples témoins, de ceux qui ont toujours été là et que l'on définit comme la Méso-Amérique, le *Meso-America* ; l'Amérique de ceux qui sont



comment il a été repris par des auteurs contemporains de l'aire américano-caraïbe en nous fondant sur la dissémination de l'herméneutique borgésienne du labyrinthe, tant dans l'aire franco-créolophone qu'hispanophone. Comment s'est en effet déclenché ce processus d'américanisation du labyrinthe, ce transfert culturel ? Est-ce un processus conçu selon un seul modèle occidental ? Et quels en sont les implications tant littéraires que sociétales et idéologiques des bifurcations et hybridations qu'il sous-tend ?

Alfonso de Toro a assurément invité à considérer que les écrivains hispano-américains conçoivent le labyrinthe comme l'une des clés de compréhension de l'originalité et de la portée symbolique de leurs œuvres. Cette clé nous projette au seuil d'un monde empli de symboles où celui qu'il a qualifié de « Dieu du Labyrinthe<sup>168</sup> » aurait tracé les voies et bifurcations permettant de déchiffrer et d'interpréter les dédales identitaires de l'américanité. S'« [...] il y a des imbrications de ces trois Amériques<sup>169</sup> » comme l'affirme Édouard Glissant, comment évaluer alors l'héritage borgésien dans les réécritures labyrinthiques du monde américano-caraïbe, et ce notamment à l'heure des critiques soulevées par les théories postcoloniales et décoloniales ?

En considérant le labyrinthe comme un haut lieu, c'est-à-dire selon notamment l'approche de l'historien Pierre Nora des lieux de mémoire<sup>170</sup>, comme un lieu qui cristallise émotions et revendications passées et présentes, nous nous demanderons comment l'herméneutique borgésienne du labyrinthe a constitué un véritable héritage qui a nourri le monde américano-caraïbe.

Quel(s) espace(s)-temps privilégié(s) sont utilisés pour transcrire ce(s) labyrinthe(s) et transposer ainsi la réalité socio-culturelle, issue des violences du passé, des Amériques des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles ? Par quels détours et stratégies littéraires sont mis en exergue les nœuds culturels attendants ? Nous considérerons en somme que la littérature peut en quelque sorte faire carte, et en ce sens, dire les espoirs de (re)configuration des espaces géographiques et identitaires. Poser ainsi la littérature en actant de l'Histoire, des histoires, via le traitement du labyrinthe et de ses mythes, nous invitera à interroger les systèmes de modulation de l'imaginaire collectif qui ont séduit divers écrivains américano-caraïbes comme par exemple le Cubain Alejo Carpentier<sup>171</sup>, auteur à la fois francophone et hispanophone. Les écrivains américano-caraïbes se font les véhicules d'histoires douloureuses assez similaires, issues de la

---

arrivés en provenance d'Europe et qui ont préservé sur le nouveau continent les us et coutumes ainsi que les traditions de leur pays d'origine, que l'on pourrait appeler l'*Euro-America* et qui comprend bien entendu le Québec, le Canada, les États-Unis et une partie (culturelle) du Chili et de l'Argentine ; l'Amérique que l'on pourrait appeler la *Neo-America* et qui est celle de la créolisation. Elle est constituée de la Caraïbe, du nord-est du Brésil, des Guyanes et de Curaçao, du sud des États-Unis, de la côte Caraïbe du Venezuela et de la Colombie, et d'une grande partie de l'Amérique centrale et du Mexique. »

<sup>168</sup> Emir Rodríguez Monegal, *Borgès par lui-même (Borges por él mismo)*, op. cit., p. 6.

<sup>169</sup> Introduction à une Poétique du Divers, op. cit., p. 13.

<sup>170</sup> Pierre Nora, *Les lieux de mémoire*, 3 tomes, Paris, Gallimard, 1984-1992.

<sup>171</sup> Nous pensons par exemple à *El acoso*, Buenos Aires, Calicanto, 1977 (1956), trad. française par René Durand, *La chasse à l'homme*, Paris, Gallimard, 1958. Le titre de ce roman nous a paru d'emblée évocateur. C'est l'histoire d'un révolutionnaire cubain qui cherche à se libérer de ce labyrinthe mortel, après avoir commis un acte terroriste et avoir trahi ses amis. Ces derniers le poursuivent au rythme de la *Symphonie Héroïque* de Beethoven qui dure quarante-six minutes. Après avoir tâtonné, cherché des issues dans la religion, le révolutionnaire trouve au cœur de ce labyrinthe, le *fatum*, la mort, thème cher à Borges. Nous sommes tenus en haleine dans ce labyrinthe entre angoisse et questionnements jusqu'à la fin de la lecture.

colonisation européenne et de l'esclavagisation, traversées dès lors par les revendications identitaires de Subalternisés en quête de réponses socio-politiques, de sortie de leur(s) labyrinthe(s) identitaire(s) marqués par l'hybridation.

Il s'agira donc de montrer comment ce support complexe de réflexions métaphysiques et ontologiques mis en exergue par Jorge Luis Borges, via l'importance accordée au détour du et par le labyrinthe, tisse et nourrit une approche particulière, entre Europe et Amérique, en passant par l'Afrique.

## **I.1. Mythe grec du labyrinthe : lectures et réécritures symboliques de l'identité**

« L'histoire du Labyrinthe et du Minotaure a traversé intacte, plus de trois mille ans d'histoire : la plus ancienne représentation de la lutte de Thésée et du Minotaure est une tablette d'or, c.a. 600 av. J.C., maintenant au Musée de Berlin<sup>172</sup> ». Ce mythe grec a en effet nourri divers espaces de l'Antiquité jusqu'à notre ère, ce qui a indéniablement impliqué des modifications et des variations dans la représentation et l'interprétation de ce mythe. D'ailleurs, que ce mythe grec soit représenté sur une tablette d'or et exposé dans un musée dévoile de façon très concrète toute la charge symbolique et sacrée qui lui avait déjà été attribuée.

Aussi convient-il de comprendre les processus identitaires qui accompagnent ce mythe du labyrinthe, de l'espace européen à l'espace américain afin de mieux dégager ensuite les enjeux des réécritures dans le corpus que nous avons retenu.

### **I.1.1. Mythe(s) du labyrinthe et ses relectures dans l'Antiquité**

#### **I.1.1.1. Les mythes du labyrinthe**

Nous proposerons comme première étape de cette étude, un tableau visant à retracer l'évolution « architecturale » du mythe du labyrinthe et de sa symbolique. Le terme « architectural » est à comprendre à la fois en tant qu'espace construit et lieu physique de mémoire.

Nous considérons qu'il reste des pans d'Histoire encore inexplorés dans le monde. Les chercheurs, les historiens ou encore les archéologues poursuivent leurs investigations. C'est pourquoi les labyrinthes évoqués pourraient ne pas avoir existé exclusivement aux périodes et dans les régions géographiques citées. Ils pourraient en effet avoir existé bien avant la période dans laquelle nous les avons situés.

Nous avons réalisé ce tableau non exhaustif à partir des sources à notre disposition, et ce afin de permettre de visualiser la prégnance du labyrinthe au cours du temps et ses caractéristiques majeures.

---

<sup>172</sup>*Formes et figures du labyrinthe dans la littérature espagnole du siècle d'or, op. cit.*, p. 269, in : Paolo Santarcangeli, *Le livre du labyrinthe. Histoire d'un mythe et d'un symbole (Il libro dei labirinti. Storia di un mito e di un simbolo)*, Paris, Gallimard, 1974 (1967), p. 14.

Tableau 1 : Évolution « architecturale » et symbolique du mythe du labyrinthe

Époques	Pays	Cultes	Forme(s)	But(s)	Matériaux
Préhistoire	France	X	« Mais ce tracé complexe se retrouve à l'état de nature dans les couloirs d'accès de certaines grottes préhistoriques <sup>173</sup> ». Les grottes sont considérées comme des lieux d'initiation par exemple au chamanisme.	« Entrer en contact avec l'au-delà. Être initié au cycle cosmique (calendrier céleste) pour prévoir les périodes fertiles de l'année et les bonnes saisons de chasse <sup>174</sup> ».	Grottes : Lascaux, Font de Gaume, Rouffignac, etc.
Antiquité - 3000 av. J. C. à 476 ap. J. C.	Égypte : labyrinthe égyptien de Moeris décrit par l'Historien grec Hérodote. Confirmé par Pline l'Ancien <sup>175</sup> , naturaliste romain, <i>Naturalis Historia</i> , livre II.  « Hérodote (V <sup>e</sup> s. av. J.-C.), dans l' <i>Enquête</i> I, 2 ne parle pas exactement d'un lieu initiatique mais plutôt d'un grand palais d'habitation aux chambres multiples (3000) <sup>176</sup> ».	Culte serait dédié au dieu Soleil.	Édifice bâti dans la région du Fayoum au sud du lac Moeris composé de plusieurs cours, chambres, pyramides, galeries, 3000 appartements. Édifice muni d'une enceinte. Une partie de l'édifice est souterraine.	Partie souterraine qui sert de sépulture aux rois et aux crocodiles sacrés. Souterrain : tombeau. Accès au sommet de la pyramide par la partie souterraine.  Pratique funéraire fréquente. Pas de dimension initiatique.	Édifice en roche magmatique : colonnes de porphyre. Motifs sur les murs, portiques en marbre.

<sup>173</sup> Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont Jupiter (coll. Bouquins), 1982, p. 554.

<sup>174</sup> Précisions apportées par Monsieur Franck Collin, Maître de conférences HDR en Littératures antique, médiévale et comparée à l'Université des Antilles, lors de nos échanges par mail le 02/03/2022. Qu'il en soit remercié.

<sup>175</sup> Précisions apportées par Monsieur Franck Collin, « [...] Pline, bien que savant, n'est pas une source fiable sur la question (les archéologues n'ont pas retrouvé les monuments cités malgré leur taille) et [...] il ne connaît pas la fonction de ces « labyrinthes » (puisque'il n'en dit mot) ».

<sup>176</sup> Précisions apportées par Monsieur Franck Collin.

	<p><u>Grèce</u> : le sanctuaire Nekromanteion</p>	<p>Culte au dieu de la Mort</p>	<p>Le lieu décrit un parcours « labyrinthique » de pièce en pièce avant de descendre dans une crypte qui communiquerait avec les Enfers.</p>	<p>« Fonction initiatique. Les initiés y venaient consulter leur mort (comme Ulysse dans l'<i>Odyssée</i>, XI). Nekromanteion signifie « oracle des morts ».</p>	<p>« Compte tenu des gros blocs de construction utilisés, il date de la période archaïque (VIII-VIIe s. av. J-C.) <a href="http://odysseus.culture.gr/h/3/eh351.jsp?obj_id=13721">http://odysseus.culture.gr/h/3/eh351.jsp?obj_id=13721</a> ».</p>
	<p><u>Grèce</u> : île de Crète. Labyrinthe construite par Dédale à la demande du roi Minos à Cnossos.</p> <p>Palais de Malia</p> <p>Palais de Phaistos</p>		<p>Palais composé de plusieurs couloirs.</p> <p>Danse initiatique de la grue<sup>177</sup>.</p>	<p>Dans le cas du labyrinthe à Cnossos, enfermé le Minotaure, être hybride (mi-homme, mi-animal) issu de la relation entre Pasiphaé (épouse du roi Minos) et le taureau blanc (animal qui devait être sacrifié par Minos au dieu Poséidon. Symbole également de défense.</p>	<p>Île de Crète :</p> <p>Cnossos,</p> <p>Malia,</p> <p>Phaistos.</p>
	<p><u>Grèce</u> : île de Lemnos. Labyrinthe de Lemnos.</p> <p>Selon Pline l'Ancien, <i>Naturalis Historia</i>, livre XXXVI.</p>	<p>Île consacrée à deux dieux :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- le dieu grec du feu Héphaïstos, l'équivalent du dieu romain Vulcain.</li> <li>- le dieu romain Bacchus, « Cela notamment parce que</li> </ul>	<p>150 colonnes construite par Zmilus, Rholus et Théodore de Lemnos.</p> <p>« [...] cavité souterraine, considérée comme le labyrinthe de Lemnos cité par Pline [...]. Pour s'introduire dans la cavité souterraine, il suffit de passer par</p>	<p>Chapelle byzantine</p>	<p>Colonnes en andésite (roche volcanique), chapiteaux en marbre, voûte en ciment.</p>

<sup>177</sup> Denis Diderot et Jean d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751-1772, <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v7-1568-3/>, consulté le 31/01/2022 : « Grue, (la danse de la) c'est un ballet des anciens, par lequel ils représentoient les divers détours du labyrinthe de Crete. Il fut inventé par Thésée, après la défaite du Minotaure. Il l'exécuta lui-même avec la jeunesse de Délos ; & cette danse passa dans les tragédies des Grecs, pour y servir d'intermedes. Elle fut mise à la place des ballets qui représentoient le mouvement des astres, &c. La danse de la grue fut nommée ainsi, parce que tous les danseurs s'y suivoient à la file, comme sont les grues lorsqu'elles volent en troupe. Plutarque, dans la vie de Thésée. Voyez Ballet. (B) » Cependant, l'*Encyclopédie* de Diderot et de d'Alembert est très « datée », et des fouilles archéologiques ont été accomplies depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Voir également *taurokathasia* : [http://expositions.bnf.fr/cnac/grand/cir\\_0393.htm](http://expositions.bnf.fr/cnac/grand/cir_0393.htm). Ou encore Michèle Dancourt, *Dédale et Icare : Métamorphoses d'un mythe*, op. cit., p. 17.

		Thoas, fils de Dionysos et d'Ariane y avait régné <sup>178</sup> ».	une ouverture carrée pratiquée dans la voûte. À 3 mètres environ en contre-bas, on tombe dans une sorte de chambre, à la suite de laquelle il en existe plusieurs autres qui, lorsqu'on les examine mieux, ne sont que les diverses parties d'une chapelle byzantine coupée en deux dans sa longueur par une colonnade et comblée de terre jusqu'au-dessus des chapiteaux <sup>179</sup> ».	« C'est une réappropriation ultérieure des orthodoxes <sup>180</sup> ».	
	<p><u>Italie</u> : Labyrinthe du roi d'Étrurie : Porsenna. Autre nom : labyrinthe de Toscane. Décrit par Pline l'Ancien.</p> <p>Porsenna est un nom étrusque, l'Étrurie étant au nord de Rome et de sa région (le Latium).</p>		<p>Édifice pyramidal. Très haut.</p> <p>« On lui dressa un monument de pierre carré. Chaque côté étoit de trois cens piés, &amp; la hauteur de cinquante. Au-dessous de la base il y avoit un labyrinthe, dont on ne pouvoit sortir. Au haut on voyoit cinq pyramides, quatre sur les angles &amp; une au milieu : elles avoient 75 piés par en-bas, 150 de hauteur, &amp; finissoient en pointe. Sur le sommet étoit un cercle de bronze<sup>181</sup> ».</p>	Sert de tombeau. Il s'agissait de montrer la magnificence de l'édifice dans le but de concurrencer les architectes grecs.	Pierres.
Moyen-Âge 476 à 1492	Rome/France... Pape IX...	Christianisation.	Dessins, motifs, tracés complexes gravés sur les dalles	Symbole d'édification chrétienne. Chemin de Jérusalem : pèlerinage,	

<sup>178</sup> Précisions apportées par M. Franck Collin.

<sup>179</sup> Louis de Launay, « Notes sur Lemnos », *Revue Archéologique*, Presses Universitaires de France, Troisième Série, tome 27, juillet-août 1895, p. 323-324, <https://www.jstor.org/stable/41729729>, consulté le 09/12/2021.

<sup>180</sup> Précisions apportées par M. Franck Collin.

<sup>181</sup> Denis Diderot et Jean d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1751, <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v13-1434-3/>, consulté le 09/12/2021.

			des Églises <sup>182</sup> . Cathédrales de Chartres, d'Amiens, etc.	voyage et symbole initiatique.	
Époque Moderne 1492 à 1789	<p>Renaissance : On cherche dans les œuvres antiques, grecques et latines, des éléments de réflexion et de création.</p> <p>Humanisme.</p> <p>Siècle des Lumières : « La pensée du siècle des Lumières se développe autour de deux thèmes majeurs : le retour à la nature, la recherche du bonheur<sup>183</sup> ». La raison et le progrès sont ses principaux axes.</p>	<p>Exemple : Jardin au Château de Versailles disposé en forme de labyrinthe à partir de 1665, pourvu de fontaines, carrefours, sculptures, statues... Le roi se faisait appeler : Roi-Soleil. Un rappel du culte dédié au dieu Soleil au sein du labyrinthe égyptien.</p>	Jardin, aspect végétal du labyrinthe.	<p>Goût pour l'art, le Beau, sensibilité (pré)romantique... Les Romantiques nourriront un sentiment hellénique plus fort en se battant pour la liberté de la Grèce face à l'impérialisme ottoman (à partir de 1825, avec notamment Byron), et en initiant le voyage vers la Grèce (Cf. Chateaubriand, <i>Itinéraire de Paris à Jérusalem</i>, [1806-1807], 1811) ».</p> <p>Instrumentalisation politique par les arts.</p>	Végétation.
	<p><u>Italie</u> : en 1540, l'anatomiste et chirurgien italien Gabriel Fallope, découvrit 2 cavités dans l'oreille : l'une est nommée labyrinthe, l'autre limaçon.</p>		Oreille.	<p>Faire avancer la science. Trouver un nom qui représente la sinuosité des conduits auditifs.</p>	

<sup>182</sup> Remarque de M. Franck Collin : « Cathédrale de Chartres, d'Amiens... Il s'agit d'un simple dessin (circulaire ou octogonal) sur le sol que le fidèle parcourait comme un chemin de prières. La progression valait comme une victoire symbolique sur les pièges et les péchés qui parsèment l'existence jusqu'au centre du dispositif figurant l'accomplissement de l'âme croyante vers le Bien ».

<sup>183</sup> *Encyclopédie Larousse* en ligne, [https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/si%C3%A8cle\\_des\\_Lumi%C3%A8res/130660](https://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/si%C3%A8cle_des_Lumi%C3%A8res/130660), consulté le 09/12/2021.

Suite des Lumières.

On retrouve des labyrinthes aussi bien dans le « l'Ancien Monde » que dans le « Nouveau Monde ». Argentine, France...etc.

Europe : André Masson, *Le Labyrinthe*, 1938, peinture, huile sur toile, 120 x 61 cm.

En ce qui concerne le labyrinthe de Versailles<sup>184</sup>, durant le second empire (1852-1870), Napoléon III remplaça la statue de Vénus par celle de Diane chasserresse.

Pour André Masson, surréaliste, la représentation du labyrinthe dans la partie ventrale signifie une pensée de l'instinct. Cf. la revue *Acéphale*, 1936-1939<sup>185</sup> :



Quelques exemples : - - En Argentine, Susana Bombal, amie de Jorge Luis Borges conçut le « Labyrinthe de Borges » dans sa propriété à San Rafael afin de lui rendre hommage.

- Le labyrinthe patagonique, en Argentine, est un lieu touristique.

- Symbole de quête de soi.

- Intrigues, écritures labyrinthiques<sup>186</sup>. Architecture. Symbole de revendication. Commercialisation.

Jardin, films, séries, jeux, papiers (livres).

<sup>184</sup> Charles Perrault a écrit en 1675 « Le Labyrinthe de Versailles » dans ses *Contes*, Paris, Gallimard.

<sup>185</sup> Image tirée du site Centre Pompidou, Bibliothèque Kandinsky, Centre de documentation et de recherche du Musée national d'art moderne, <http://bibliothequekandinsky.centrepompidou.fr/clientBookline/service/reference.asp?INSTANCE=incipio&OUTPUT=PORTAL&DOCID=0467776&DOCBASE=CGPP>, consulté le 08/05/2022.

<sup>186</sup> Voir par exemple : *The dark labyrinth* (1947), livre de l'Indien Lawrence Durrell, *El año del laberinto* (2000) de la Costaricienne Tatiana Lobo Wiehoff, *Le Labyrinthe* ou *L'Épreuve* (*Maze Runner*) est une série de 3 films de science-fiction réalisée par le Nord-Américain Wes Ball et sortie entre 2014 et 2018. C'est une adaptation du roman de science-fiction *L'Épreuve* (*The Maze Runner*) du Nord-Américain James Dashner. Nous pensons aussi au prix Goncourt 2021 octroyé au Sénégalais Mbougar Sarr pour son roman *La plus secrète mémoire des hommes* dont l'intrigue se noue autour d'un livre « mythique » intitulé *Le labyrinthe de l'inhumain*.



À partir de ce tableau synthétique<sup>187</sup>, il ressort combien le labyrinthe nourrit les interrogations humaines depuis la préhistoire puisque nous le retrouvons déjà dans les grottes. La grotte, espace microcosmique, exigü et sombre, permettait d'avoir une vision macrocosmique des saisons et des périodes fertiles qui rythmaient les activités de cette période paléolithique.

Comme l'a montré l'anthropologue et ethno-astronome Chantal Jègues-Wolkiewiez<sup>188</sup>, il semblerait que les fresques retrouvées dans diverses grottes (Chauvet : -28 000 ans, Lascaux : -21 000 ans ; Pech-Merle : -20 000 ans ; Rouffignac : -13 000 ans, etc.), qu'elles aient été tracées au charbon ou qu'elles soient en couleur, auraient cherché à reproduire les étoiles dans le ciel comme en une recherche de bienveillante clémence de la Nature afin de réussir chasse et cueillette, à l'instar des pratiques chamaniques.

La période antique est beaucoup plus riche en informations. Selon Hérodote – V<sup>e</sup> siècle avant notre ère –, considéré comme le premier historien, c'est dans la région du Fayoum en Égypte, pays auquel il consacre une description au livre II de son ouvrage *Enquêtes* encore appelé *Historiè*, que se trouverait le premier labyrinthe édifié. Il a été construit par Amenemhat III sous le Moyen Empire (2065-1781 avant notre ère<sup>189</sup>). L'écrivain latin Pline l'Ancien, dans son *Naturalis Historia* (*L'Histoire naturelle*) a repris les écrits du Grec Hérodote pour dater et situer en Égypte le premier labyrinthe connu. Cependant, Franck Collin nous met en garde quant à la fiabilité des sources tirées du Romain Pline l'Ancien : « [...] bien que savant, il n'est pas une source fiable sur la question (les archéologues n'ont pas retrouvé les monuments cités malgré leur taille) et, il ne connaît pas la fonction de ces « labyrinthes » (puisqu'il n'en dit mot)<sup>190</sup> ».

Il existe en tous les cas plusieurs versions de labyrinthes. Pour certains, il s'agit d'un édifice pyramidal, pour d'autres d'un « immense palais servant, dans sa partie souterraine, à la sépulture des rois et des animaux sacrés, et comprenant trois mille chambres. (Prend une majuscule en ce sens.)<sup>191</sup> ». La majuscule ajoutée alors pour ce Labyrinthe égyptien le hisse au niveau d'un haut lieu. Ressort de ce fait la dimension sacrale du Labyrinthe qui était aussi le panthéon des Égyptiens. Le culte principal était dédié au dieu Soleil. Comme l'explique Mircea Eliade, cet édifice relie la Terre au Ciel non seulement par le culte du dieu Soleil, mais aussi par sa structure pyramidale comportant un accès souterrain qui sert de sépulture. Nous pouvons y voir une sorte d'ascension de la mort à la vie, la partie inférieure étant réservée aux mortels et la partie supérieure, aux immortels. Il est question de conservation des corps dans un lieu sacré et, de fait, nous sommes renvoyés à l'idée de temporalité. Le Labyrinthe égyptien apparaît dès lors comme une métaphore de la limite de l'homme ainsi que de sa condition mortelle. Il a par conséquent une portée ontologique.

---

<sup>187</sup> Et donc, rappelons-le, nullement exhaustif.

<sup>188</sup> Chantal Jègues-Wolkiewiez, *Sur les chemins étoilés de Lascaux*, Hyères, Éditions La Pierre Philosophale, 2012. Voir aussi : Jean-Baptiste Feldmann, « La constellation du Taureau dessinée dans la grotte de Lascaux ? », *Les Blogs de Futura*, mis en ligne le 29/10/2019, consulté le 25/01/2023.

<sup>189</sup> « L'Égypte au Moyen Empire », *L'Histoire*, mis en ligne le 4/02/2019, <https://www.lhistoire.fr/carte/1%E2%80%9999%C3%A9gypte-au-moyen-empire>, consulté le 31/01/2022.

<sup>190</sup> Propos de M. Franck Collin lors de notre échange le 2/03/2022.

<sup>191</sup> Louis Guilbert, René Lagane, Georges Niobey, *Grand Larousse de la langue française*, Paris, tome 4, 1975, p. 2920.

Dans le monde grec, *labrys* est l'une des étymologies associées au mot « labyrinthe » et renvoie à une hache à double tranchant ou encore, selon Mircea Eliade, la *labra* est la « pierre », la « grotte ». Ainsi, « s'agissait-il pour des jeunes gens d'aller, avec cette arme, se confronter à un « monstre » rituel (un homme-taureau/un homme déguisé en taureau) en suivant un itinéraire sinueux. Une sorte de leçon de courage donc. Il faut être très prudent sur la question historique, sans la nourrir de fantasmes<sup>192</sup> ». C'est une autre interprétation du mythe du labyrinthe que nous pourrions mettre en relation avec le rituel initiatique permettant d'être reconnu par la communauté en tant qu'homme que nous pouvons observer dans certaines cultures d'Amérique du Sud ou d'Afrique<sup>193</sup>.

En Grèce, le mythe du labyrinthe se concrétise par l'écriture de l'histoire d'une vengeance entre les hommes et les dieux qu'a remarquablement bien décrite Michèle Dancourt dans *Dédale et Icare : Métamorphoses d'un mythe* :

« Un jour, [Dédale] accepte de satisfaire la passion amoureuse de la reine Pasiphaé pour un taureau extraordinaire suscité par Poséidon. C'est que Minos n'a pas voulu sacrifier au dieu ce taureau, gage de son droit à la souveraineté dans sa rivalité avec son frère Sarpédon, et Poséidon se venge ainsi de cette impiété. [...] [Dédale] favorise ainsi la naissance d'un enfant hybride, Astérion, le Minotaure, fétiche de la puissance royale de Crète, à qui sont sacrifiés chaque année (ou tous les neuf ans) de jeunes Athéniens [...]. Le roi Minos demande à son artisan de concevoir un lieu qui abrite et dissimule le monstre ; Dédale construit le labyrinthe. [...] Ariane qui est amoureuse de lui, demande à Dédale d'inventer un stratagème pour que Thésée puisse sortir du labyrinthe une fois le meurtre accompli<sup>194</sup>. »

Le labyrinthe prend sur l'île de Crète la forme d'un palais à l'architecture complexe dans lequel se trouve, en son centre, le Minotaure. La dimension mortifère du Labyrinthe égyptien représentée par les sépultures est reprise dans la version du mythe grec révélée par le Minotaure. Le labyrinthe grec servait en effet en fin de compte de sépulture à ceux qui étaient remis en pâture au monstre. Contrairement au Labyrinthe égyptien qui représente l'harmonie entre les dieux et les hommes, celui des Grecs semble plutôt symboliser la sanction des dieux face aux actes des humains. L'hybridité du Minotaure confère assurément au labyrinthe un aspect terrifiant. De plus, à défaut d'un rituel consacré au(x) dieu(x), il est coutume de retenir que Thésée, qui sortit vainqueur du labyrinthe, inventa la danse ritualisée et initiatique de la grue qui loue son exploit. Le labyrinthe de Cnossos sur l'île de Crète, centripète, est qualifié par Umberto Eco d'*unicursal* :

« Le labyrinthe classique, dit de Cnossos, est unicursal : en y entrant, on ne peut qu'atteindre le centre, et du centre, on ne peut que trouver la sortie<sup>195</sup>. »

<sup>192</sup> Propos de M. Franck Collin lors de notre échange de courriels le 02/03/2022.

<sup>193</sup> Voir à propos des rituels pubertaires : <https://www.universalis.fr/encyclopedie/rites-de-passage/4-les-rituels-initiatiques-pubertaires/>, consulté le 25/01/2023.

<sup>194</sup> Michèle Dancourt, *Dédale et Icare : Métamorphoses d'un mythe*, op. cit., p. 7-8.

<sup>195</sup> Eco Umberto, *De l'arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe et l'interprétation (Dall'albero al labirinto. Studi storici sul segno e l'interpretazione)*, op. cit., p. 84.

Nous avons peu d'éléments précis quant au labyrinthe de l'île de Lemnos. Certaines variantes du mythe grec d'Ariane la représentent ou la décrivent triste et abandonnée sur l'île de Naxos. Pour la consoler, le dieu Dionysos (Bacchus pour les Romains) l'amène alors sur l'île de Lemnos. Pline l'Ancien nous décrit simplement son admiration pour les 150 colonnes qui soutenaient la voûte à l'extérieur du labyrinthe qui se trouvait dans une cavité souterraine. L'aspect chthonien, sacré et architectural du labyrinthe n'a donc pas changé dans cette autre tradition.

Il est à noter que nous passons d'un labyrinthe continental (Afrique) à des labyrinthes insulaires sur les îles grecques (Crète et Lemnos). Pouvons-nous alors parler de labyrinthe insulaire ? Lieu d'enfermement pour les uns (Minotaure), lieu de consolation pour les autres (Ariane sur l'île de Lemnos), les labyrinthes insulaires sont en tous les cas un concentré de contradictions qui se veulent cachées. Ces récits semblent transcrire les dichotomies Continent/Île et Dominants/Dominés de ces époques. Franck Collin abonde en ce sens :

*« Même dans la tradition qui présente Minos, roi de Crète, comme un roi hégémonique et cruel qui donne à dévorer au Minotaure des enfants athéniens, on peut lire une rivalité très ancienne entre le continent (Athènes) et l'île (la Crète). Cela aurait un fond historique, les Crétois de « Minos » ayant d'abord remporté la victoire sur les Athéniens-Mycéniens, avant que ces derniers n'assurent finalement leur domination sur la Crète (autour de -1450). Le Minotaure serait une histoire destinée à faire passer les Crétois pour des monstres, et Thésée, son vainqueur, comme le représentant du « civilisé »<sup>196</sup>. »*

Par ailleurs, nous percevons déjà l'empreinte de la culture romaine étant donné que le labyrinthe sur l'île grecque Lemnos serait, d'après les archéologues français Théodore Reinach et allemand Alexander Conze, qui l'explorèrent en 1894 en Grèce, une chapelle byzantine. La « romanisation » du labyrinthe s'est développée sur le modèle égyptien pour concurrencer les labyrinthes grecs. En effet, l'édifice se compose de pyramides qui entourent le labyrinthe en son centre. L'aspect sépulcral du labyrinthe égyptien y est conservé.

Les labyrinthes, qu'ils soient égyptiens, grecs ou romains, possèdent tous des sorties, physiques ou spirituelles. Du continent aux îles, de la culture égyptienne à la culture romaine en passant par la culture grecque, l'architecture du labyrinthe a été modifiée dans ses dimensions mythiques et symboliques, mais s'avère toujours porteuse de fins identitaires et ontologiques. De surcroît, les labyrinthes que nous avons évoqués représentent toujours symboliquement et architecturalement un haut lieu. Au labyrinthe est adjoint un mythe qui s'adapte aux réalités et aux projections identitaires de chaque territoire.

Peu à peu, la symbolique du labyrinthe évolue afin de représenter au mieux une pensée moderne :

*“Often, in the retelling, the myth was simply reinterpreted in contemporary terms—religiously in the Middle Ages, ethically in the Renaissance, and rationally in the*

---

<sup>196</sup> Propos de M. Franck Collin recueillis lors de nos échanges de courriels le 02/03/2022.

*Enlightenment. [...] In sum, ancient myth generally has been rediscovered by writers, artists, and thinkers in the twentieth century in its illuminating capacity both as a mirror of the modern world and as a projection of the individual psyche<sup>197</sup>.* »

Cette modernité transparaît dans la perception de la complexité du monde, notamment avec la place accordée à la science. Le labyrinthe moderne, par ses sinuosités et l'expression d'un désir insatisfait et frénétique d'aller toujours plus loin, exprime parfois aussi un manque d'éthique et d'équité. Le labyrinthe moderne de la science embarque tout un chacun dans un cheminement mortifère et vers une perdition rendue perceptible par l'absence de cadre et de règle. Aussi, selon Ziolkowski, la relecture moderne du mythe du labyrinthe serait le reflet d'une pensée, d'une psychologie individuelle dont la complexité et les orientations traduiraient celles du labyrinthe extérieur à la pensée, à savoir le monde. Par exemple, le surréaliste français André Masson voulut créer une revue originale autour du lieu labyrinthe qu'il imagina comme un renouveau des mentalités :

*« [...] l'écrivain et le peintre se retrouvent en Espagne pour concevoir une nouvelle revue capable de donner naissance à une mythologie moderne : Acéphale. Pour elle, Masson a conçu une créature symbolique de ses intentions. Elle est sans tête pour dire son émancipation des règles de la raison. Elle a pour blason, dessiné sur son ventre, la forme d'un labyrinthe, le symbole d'une pensée de l'instinct, capable de transformer la violence et l'égarément en principe civilisateur. En rassemblant au sein de son image les symboles des quatre éléments, Masson fait du labyrinthe le creuset et le manifeste d'une création nouvelle<sup>198</sup>. »*

En résumé, l'architecture – au sens de la construction – évolutive des labyrinthes évoqués renvoie à la symbolique commune de la défense ontologique, politique et culturelle<sup>199</sup>. Ces labyrinthes ne semblent pas avoir été construits pour se perdre mais se retrouver. L'architecture des labyrinthes n'étaient que la matérialisation d'une pensée moderne, d'un labyrinthe mental :

*« Le labyrinthe est avant tout une image mentale, une figure symbolique ne renvoyant à aucune architecture exemplaire, une métaphore sans référent. Il est à prendre d'abord au sens figuré et c'est pour cela qu'il est devenu une des figures les plus fascinantes des mystères du sens<sup>200</sup>. »*

---

<sup>197</sup> Theodore Ziolkowski, *Minos and the Moderns: Cretan Myth in Twentieth-century Literature and Art*, Oxford, Oxford University Press (coll. Classical Présences), 2008, p. 166-167.

<sup>198</sup> André Masson, *Le Labyrinthe*, 1938, peinture, 120 x 61 cm, analyse extraite du catalogue *Collection art moderne - La collection du Centre Pompidou, Musée national d'art moderne*, sous la direction de Brigitte Leal, Paris, Centre Pompidou, 2007, <https://www.centrepompidou.fr/fr/ressources/oeuvre/oTXcLsz>, consulté le 08/05/2022.

<sup>199</sup> Nadine Rouquette, *Minotaure et labyrinthe, l'indicible et l'invisible : expression du mythe dans la littérature québécoise*, thèse en Littératures sous les directions du Professeur émérite Gérard Peylet et du Professeur Antony Soron, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2016, p. 24, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01401265> consulté le 28/09/2022 : « Le roi Minos donne son nom à la culture minoenne qui se développe d'environ 2800 à 1300 av. J.-C et, dans laquelle on retrouve les symboliques de la grotte et du taureau. ».

<sup>200</sup> André Peryronie, « Labyrinthe », in : Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, 1988, p. 885.

L'objectif commun à la construction des labyrinthes s'inscrivait dans une perspective politique de préservation et de conservation. Se souvenir, en d'autres termes, garder en mémoire une culture, construire ou reconstruire la mémoire collective pour parvenir à un sentiment et une identité nationaux, relevait d'une démarche politique.

Au niveau littéraire, le mythe grec du labyrinthe et ses personnages, notamment le Minotaure, se sont imposés et inscrits dans une tradition dont rend compte la liste suivante, non exhaustive, d'œuvres littéraires antiques, médiévales, modernes et contemporaines :

Pour l'Antiquité :

- Homère, poète grec : *L'Odyssee*.
- Callimaque, poète grec : *Hymne à Délos*.
- Apollonios de Rhodes, poète grec, *Argonautiques*.
- Catulle, poète latin, *Poésies*.
- Virgile, poète latin, *Énéide*.
- Properce, poète latin, *Élégies*.
- Hygin, grammairien latin, *Fables*, XIV.
- Ovide, poète latin, *Héroïdes* et dans un certain sens : *Métamorphoses*.
- Plutarque, philosophe grec, *Vie de Thésée*.
- Apollodore, grammairien grec, *Épitomé*.
- Stace, poète latin, *Thébaïde*, XI-XII.
- Servius, commentateur latin de Virgile, *Commentaire à l'Énéide*, III, v. 74 ; VI, 14.

Du Moyen âge au XXI<sup>e</sup> siècle<sup>201</sup> :

- Martianus Capella, *Noces de Mercure et de Philologie*, V<sup>e</sup> s. ap. J-C. Ce labyrinthe présente, de façon allégorique, les conditions d'acquisition du savoir.
  - Isidore de Séville, *Étymologies* (VI<sup>e</sup> s.). La représentation du Minotaure comme être hybride, avec une tête de taureau et corps d'homme, va influencer durablement l'iconographie médiévale. Nous relevons également la dénaturation du mythe grec et sa dispersion en mythes épars.
  - Raban Maur, *De rerum naturis* (VIII<sup>e</sup> s.). Il y est question de Thésée.
  - [Anonyme] *Mythographes du Vatican* (IX<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> s.). Il y est surtout question de l'abandon d'Ariane et du fait que Bacchus la console sur l'île de Naxos.
  - Lambert, *Liber Floridus* (1121). Y sont rappelés les liens entre Pasiphaé et le taureau ainsi que la sortie victorieuse du labyrinthe de Thésée.
  - Giovanni Boccaccio, *Genealogie deorum gentilium libri* (1370).
- \*Dans les œuvres du Siècle d'Or, il y a l'introduction des thèmes de l'honneur et de la religion :
- Pérez de Moya, *Filosofía secreta* (1585). Premier manuel de mythologie espagnole. Le Minotaure a été enfermé par Minos sans une grotte.
  - Felix Lope de Vega *El laberinto de Creta* (1621). C'est un auto-sacramental qui se réfère à la rédemption. Le Minotaure symbolise l'hérésie.
  - Juana Inés de la Cruz, *Amor es más laberinto* (1689).

---

<sup>201</sup> Nous remercions une nouvelle fois Franck Collin pour ses commentaires.

C'est au travers du mouvement baroque, entre le XVI<sup>e</sup> et jusqu'au XVIII<sup>e</sup>, que dans toute l'Europe, les écrivains et artistes exaltent les contraires, les thèmes du bizarre, de la métamorphose et du double. Ces thèmes rappellent et convoquent la figure du Minotaure ou encore dans littérature fantastique, celle du Loup-garou « [...] pour évoquer le tourment intérieur propre à chaque homme<sup>202</sup> ». Le mythe grec du labyrinthe n'est pas en totale dormance puisqu'il transparaît en quelque sorte dans les aspects doubles entre animalité et humanité de la figure du Minotaure, devenu en quelque sorte une figure baroque<sup>203</sup>. Le mythe du labyrinthe et celui du Minotaure seront réhabilités au XIX<sup>e</sup> siècle « [...] avec l'engouement pour les fouilles archéologiques qui débute au XIX<sup>e</sup> siècle et la présence de Sir Arthur Evans à Cnossos<sup>204</sup> ». L'intérêt grandissant pour la monstruosité a été constaté depuis que cette dernière s'est constituée en discipline scientifique en France, à savoir la tératologie<sup>205</sup>, grâce notamment à la résurgence du mythe du Minotaure et, de ce fait, du labyrinthe. La monstruosité est devenue un objet scientifique observable sur les animaux et les humains. Les personnages évoqués dans les œuvres font vivre le labyrinthe grec en arrière-plan. Par exemple la figure d'Ariane est présentée à nouveau comme une femme passionnée, notamment dans « Ariane » de la poétesse franco-polonaise Marie Krysinska, dans *Rythmes pittoresques : mirages, symboles, femmes, contes, résurrections* (1890). Umberto Eco affirme que « Borges est un auteur fasciné mentalement par le baroque et par la façon dont le baroque manœuvre les concepts, mais son écriture n'est pas baroque. Elle est limpide néo-classique<sup>206</sup>. »

Nous notons une résurgence manifeste du mythe du Minotaure et du motif du labyrinthe au XX<sup>e</sup> siècle. Les conflits mondiaux et les grands bouleversements attenants en ont fait un siècle du questionnement. Le progrès a-t-il amené à la régression de l'humanité de l'Homme, à entendre comme l'homme européen... ? *Minotaure*<sup>207</sup> (1933-1939) est ainsi le nom trouvé de la revue surréaliste artistique et littéraire caractéristique de ce siècle où l'homme se pose, s'interroge. Les écrivains et artistes hantent davantage le labyrinthe des Grecs au regard de la liste non exhaustive des œuvres suivantes :

<sup>202</sup> Arnaud Pirou, « Lycanthropie », *Dictionnaire des mythes du fantastique*, Limoges, PULIM, 2003, p.169, in : Nadine Rouquette, *Minotaure et labyrinthe, l'indicible et l'invisible : expression du mythe dans la littérature québécoise, op. cit.*, p. 19-20 : « le mythe, après n'avoir fait aucune apparition en littérature au cours des XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, revient sur la scène au moment précis où s'amorce l'exode progressif des populations vers les villes, la forêt hantant d'autant plus l'imagination qu'elle devient peu à peu inconnue... Dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les récits purement fantastiques mettant en scène le loup-garou vont se faire de plus en plus abondants. La majorité d'entre eux vont utiliser ce mythe pour évoquer le tourment intérieur propre à chaque homme. Les pulsions animales sont toujours présentes même chez l'être le plus civilisé qui soit. ».

<sup>203</sup> Voir Claude-Gilbert Dubois, *Le Baroque, profondeurs de l'apparence*, Talence, Presses Universitaires de Bordeaux, 1993.

<sup>204</sup> Nadine Rouquette, *Minotaure et labyrinthe, l'indicible et l'invisible : expression du mythe dans la littérature québécoise, op. cit.*, p. 24. Voir aussi Michèle Dancourt, *Dédale et Icare : Métamorphoses d'un mythe, op. cit.*, p. 16.

<sup>205</sup> Voir à ce propos Jean-Louis Fischer, « Tératologie. Quand le monstre devient objet de science », *Revue de la BNF*, vol. 1, n° 56, 2018, p. 50-57, <https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2018-1-page-50.htm>, consulté le 27/01/2023.

<sup>206</sup> Umberto ECO, « *Borges et mon angoisse de l'influence* » in : *De la littérature*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2003, p. 172.

<sup>207</sup> La revue *Minotaure* (1933-1939) a été créée par Georges Bataille. Le Genevois Albert Skira, en a été l'éditeur. Il a aussi été l'éditeur de l'hebdomadaire *Labyrinthe* (1944-1946).

• Pablo Picasso, peintre espagnole, *Composition au Minotaure* (1936) [Peinture]. Il met en scène le Minotaure poignardé dans une arène, rappelant la tauromachie et la guerre civile espagnole. *La Minotauromachie*<sup>208</sup> (1935) [Eau-forte] en est une critique prophétique.

• Robert Desnos (1900-1945), *Le minotaure*, (sans date) :

À manger son propre sang  
En tartine sur du pain  
À boire l'eau de l'étang  
Où les morts prennent leur bain  
À prononcer des paroles  
Nées de cœurs empoisonnés  
À fréquenter les écoles  
Des esprits emprisonnés  
À marcher sur le chemin  
Où l'on marche avec les mains  
Le Minotaure a vieilli  
Loin des siens et du pays  
Il va retrouver les sphinx  
Les licornes et les lynx  
Qui lui disent il est tard  
Déjà l'on ferme l'enceinte  
L'homme salera ton lard  
Dans un coin du labyrinthe  
Mugis encore si tu peux  
Minotaure de rien,  
Minotaure de peu.

• Jules Supervielle, écrivain franco-uruguayen, *Le Minotaure* (in : *Le Petit Bois et autres contes*, 1942) [Conte].

• André Gide, écrivain français, *Thésée* (1946) [Roman]

• Julio Cortázar, écrivain argentin, *Los Reyes* (*Les Rois*, 1947) [Théâtre].

Il importe de souligner que chez Julio Cortázar, ce n'est plus Thésée le « vrai » héros, mais le Minotaure, doté d'une véritable force morale, et ce en une totale inversion.

• Jorge Luis Borges, *La casa de Asterión* (*La demeure d'Asterion*, 1947) [Nouvelle] et 1949, *El Aleph* (*L'Aleph*). Nous y notons l'importance du labyrinthe personnel chez Borges face à la solitude. Dans *La demeure d'Asterion*, le Minotaure est conscient de son identité. Rappelons que Roger Caillois, traducteur en langue française des contes borgésiens « [...] avait d'abord envisagé d'intituler le recueil [*L'Aleph*] *Quatres labyrinthes* ou *Le Labyrinthe*<sup>209</sup>. ».

Ainsi :

« *La réécriture du mythe du Minotaure [...] ne se concentre pas réellement sur lui mais sur la constellation mythologique dans laquelle il s'inscrit, va prendre une nouvelle*

---

<sup>208</sup> <https://www.centrepompidou.fr/fr/ressources/oeuvre/czzKyo>.

<sup>209</sup> Jean Pierre Bernès, « Chronologie », in : Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes*, présentées et annotées par Jean Pierre Bernès traductions par Jean Pierre Bernès, Roger Caillois, Claude Esteban *et al.*, Paris, Gallimard, Tome II, 2010, p. XXII.

nuance dans la tradition littéraire hispanique avec les œuvres de Julio Cortázar y Jorge Luis Borges, dans ce dialogue permanent avec le mythe antique, un dialogue de re-signification mythique dans lequel on découvre un nouveau Minotaure. Cortázar dans *Les Rois* comme Borges dans *La demeure d'Astérion* reconsidèrent la thématique du mythe de Thésée et du Minotaure bien que dans des perspectives différentes. Comme il a coutume de le faire, Borges entre dans un labyrinthe personnel et intime, alors que la réélaboration cortazarienne du mythe, comme le titre le suggère [*Les Rois*], est une œuvre de lutttes constantes du pouvoir, la lutte pour la victoire de deux mondes antagoniques mais interdépendants<sup>210</sup> ».

Une bifurcation s'est assurément opérée. Les auteurs latino-américains permettent de bien en déceler les aspects identitaires, notamment durant la période de la post-Seconde Guerre mondiale et avec le développement d'approche post-moderniste, très intellectualisées.

- Marguerite Yourcenar, écrivaine belge, *Qui n'a pas son Minotaure* (1947) [Théâtre].
- Nikos Kazantzakis, écrivain grec, *Thésée* (1949) [Théâtre].
- André Suarès, écrivain français, *Minos et Pasiphaé* (1950) [Théâtre].
- Albert Camus, écrivain franco-algérien, *Le Minotaure ou la Halte d'Oran*, [essai] écrit en 1939, paru en 1954 dans le recueil *L'Été*.
- Michel Butor, écrivain français, *L'Emploi du temps*. (1956).
- Mary Renault, écrivaine anglaise, *The King must die (La Danse du taureau, 1958)* [Roman].
- Mircea Eliade, mythologue, romancier, historien des religions roumain, établit dans *Aspects du Mythe* (1963) un parallèle avec un *regressus ad uterum*, « [...] pénétration d'un terrain sacré identifié à l'utérus sacré de la Terre-Mère<sup>211</sup> ».
- Paolo Santarcangelli, essayiste italien, *Il libro dei labirinti. Storia di un mito e di un simbolo (Le livre du labyrinthe. Histoire d'un mythe et d'un symbole, 1967)* conçoit le labyrinthe comme l'expérience de l'omnipotence de la féminité, celle d'une Grande Mère tellurique aussi séparante que castratrice, ne donnant la vie que pour mieux la reprendre.
- Michel Foucault, « Ariane s'est pendue<sup>212</sup> », 1969 : ce récit philosophique est à entendre en lien avec *Différence et répétition* de Gilles Deleuze. L'idée de la nécessaire réécriture de la pensée occidentale y est annoncée. Il s'agit ainsi de souligner l'importance de la rupture de la pensée de Deleuze avec la pensée dominante de l'identité.
- Barbara, auteure-compositrice- interprète français, de son vrai nom Monique Serf, *Le minotaure, 1973* [Chanson<sup>213</sup>].

<sup>210</sup> Tatiana Alvarado Teodorika, «El Minotauro y su transformación. Un recorrido desde el Siglo de Oro hasta el siglo XX. Desde la alegoría hasta la búsqueda ética», *Anagnórisis. Revista de investigación teatral*, n° 20, décembre 2019, p. 47-48, <https://www.anagnorisis.es/index.php?s=Minotauro&x=0&y=0>, consulté le 25/01/2023. Ce passage en langue espagnole a été traduit en français par nos soins. «La reescritura del mito del Minotauro que, como hemos podido constatar, no se centra realmente en él, sino en la constelación mitológica en la que se inscribe, va a cobrar un nuevo matiz en la tradición literaria hispánica con las obras de Julio Cortázar y Jorge Luis Borges, en ese permanente diálogo con el mito antiguo, un diálogo de resignificación mítica en el que se descubre un Minotauro novedoso. Tanto Cortázar en *Los Reyes*, como Borges en *La casa de Asterión* replantean la temática del mito de Teseo y el Minotauro, aunque desde perspectivas dispares. Como suele ser propio de él, Borges se interna en un laberinto personal e íntimo, mientras la reelaboración cortazariana del mito, como el mismo título lo sugiere, es una obra de constantes luchas de poder, la lucha por la victoria de dos mundos antagónicos pero interdependientes».

<sup>211</sup> Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, p. 101.

<sup>212</sup> Daniel Defert et François Ewald (dir.), *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, vol. 1 (4 volumes), 1994, p. 767-771.

<sup>213</sup> À écouter sur YouTube : [https://www.youtube.com/watch?v=x\\_iXQealx18](https://www.youtube.com/watch?v=x_iXQealx18). Monique Serf, dite Barbara, est une auteure-compositrice-interprète française, *Le Minotaure*, 1973.



- Nathaniel Hawthorne, romancier américain, *Le Minotaure* (1979).
  - Christiane Baroche, écrivaine française, *Le Tore de Minos* (1983) [Nouvelle]. Le labyrinthe n'est plus vu de l'extérieur, mais de l'intérieur. La parole est donnée au Minotaure comme l'avait déjà fait Jorge Luis Borges.
  - Nikos Kazantzakis, écrivain grec, *Dans le palais de Minos* (1984).
  - Friedrich Dürrenmatt, écrivain et peintre suisse, *Minotaurus (Minotaure)*, 1985 [Nouvelle]
  - Jean Pérol, écrivain austro-français, *Qui ne veut pas sacrifier le taureau (in : Ruines Mères, 1993)* [Poème].
  - Niagara, *Le minotaure*<sup>214</sup>. (1993) [Chanson].
- Marc Wetzel, « Le labyrinthe », *Petit vocabulaire de l'imaginaire* (2000). Nous pouvons y lire que cheminer dans le labyrinthe nécessite de connaître son passé, pourvu qu'il y ait des traces :
- « *Système de couloirs clos illisiblement connectés les uns aux autres, censé mener, sans instructions ni fenêtres, d'une porte du dehors à une porte du dedans, le labyrinthe respecte à la lettre les trois folles consignes de l'imaginaire : ne pouvoir se guider que sur ses propres marques passées, devoir décider d'une martingale d'existence qui n'est peut-être elle-même qu'un couloir du système de couloirs, enfin ne pouvoir espérer en sortir que par le dedans*<sup>215</sup>. »
- Umberto Eco, *Dall'albero al labirinto. Studi storici sul segno e l'interpretazione/De l'arbre au labyrinthe*, 2003 ; *De l'Arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe et l'interprétation*, traduit en français par Hélène Sauvage, Paris, Grasset et Fasquelle, 2010. Il y est question des deux façons de prendre connaissance du monde, soit par le dictionnaire (qui donne des définitions), soit par l'encyclopédie (qui offre des descriptions). Umberto Eco s'intéresse ainsi aux différents types de labyrinthes du savoir.
  - Dans la littérature québécoise, Jean Barbe, *Comment devenir un Monstre*, (2004) [Roman] réactualise la figure du Minotaure en temps de guerre ; *Le travail de l'huître* (2008) [Roman]. Le Minotaure et le labyrinthe dans ses œuvres participent à l'inscription de ces mythes dans une tradition littéraire.
  - Soulignons l'omniprésence du thème du labyrinthe dans l'œuvre de l'écrivain japonais Kenzaburo Oé. Ses entretiens avec André Siganos et Philippe Forest *Nostalgie et autres labyrinthes, entretiens avec André Siganos et Philippe Forest* ont été publiés aux éditions Cécile Defaut, Nantes, 2005.

<sup>214</sup> <https://www.youtube.com/watch?v=8MaGJ6z8DdU>

<sup>215</sup> Marc Wetzel, « Le labyrinthe », *Petit vocabulaire de l'imaginaire*, Paris, Quintette, 2000, p. 67.

• Michel Rovelas<sup>216</sup>, artiste guadeloupéen : « Mythologies créoles : les anciens toujours existants et bien vivants<sup>217</sup> », Série *Le Minotaure*, (2013). Michel Rovelas explore le rapport dominant-dominé dans les traces laissées par une Histoire douloureuse (l'esclavage, traite négrière) qui constitue le labyrinthe colonial du monde américano-caraiïbe et dans lequel se trouve la figure du Minotaure. Cet être hybride représente à la fois l'esclavagiste et l'esclave comme le déclare cet artiste<sup>218</sup>. Michel Rovelas fait également allusion à la violence sexuelle physique et symbolique en contexte colonial.



Figure 1 : *Le Minotaure*

Source : Peinture réalisée par Michel Rovelas. Huile sur toile, 200 x 200 cm, 2013.  
<https://www.reseau-canope.fr/art-des-caraibes-ameriques/oeuvres/mythologies-creoles.html>, consulté le 31/01/2023.

<sup>216</sup> Dominique Berthet lui a consacré un bel article « Michel Rovelas, une approche de l'insularité », dans l'ouvrage sous sa direction *Création et insularité*, Paris, L'Harmattan (coll. Les Arts d'ailleurs), 2020.

<sup>217</sup> Exposition Michel Rovelas à L'Archipel, Basse-Terre, 15 juin-6 juillet 2013.

<sup>218</sup> Michel Rovelas, « Mythologies créoles », *op. cit.*, p. 7.

- Eduardo Antonio Parra, écrivain mexicain, *Laberinto*, (2019) [Roman]. Dans ce roman, il est question pour les deux survivants de l'anéantissement de leur ville par des bandes rivales narcotraficantes, d'effacer leur mémoire traumatique. Le labyrinthe est ici représentative de la mémoire.
- Mohamed Mbougar Sarr, écrivain sénégalais, *La plus secrète mémoire des hommes*, (2021) [Roman]. L'intrigue s'emboîte dans le livre mythique *Le labyrinthe de l'inhumain* d'un mystérieux T.C. Elimane. Ce livre ouvre sur les labyrinthes des vies passées de Diégane ou encore du personnage Siga, et dévoile la vérité qui les attend au centre caché du labyrinthe : leur mémoire des grandes tragédies, du Sénégal à la France en passant par l'Argentine. Mohamed Mbougar Sarr montre en ce sens, que la littérature a le pouvoir de revivifier ou (re)tracer le passé d'une vie et ses bifurcations dans la plus secrète mémoire des hommes.
- En Espagne, la figure du Minotaure, associée au mythe du labyrinthe, est toujours omniprésente dans les théâtres comme en mai 2022<sup>219</sup> en Extrémadure. D'ailleurs, le lien direct avec le mythe grec est revendiqué.

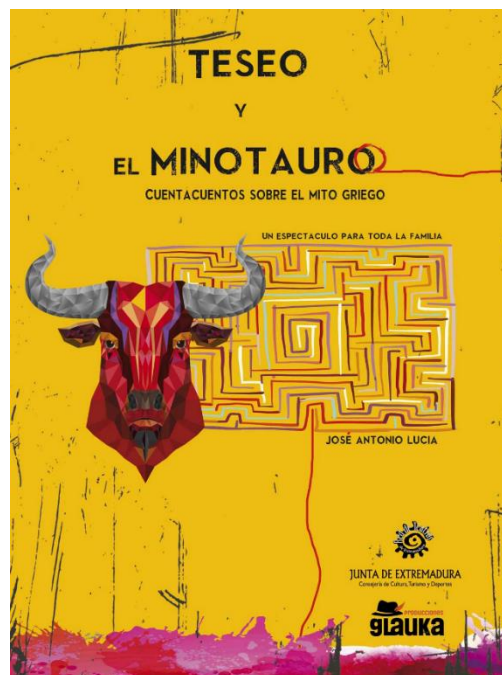


Figure 2 : Affiche « Teseo y el Minotauro »

Source : <https://ventanadigital.com/disfruta-en-familia-con-la-obra-teseo-y-el-minotauro-en-puebla-de-la-calzada/>

- Julia Isabel Eissa Osorio, « Dérive et violence dans l'espace de la frontière dans *Laberinto* (2019) d'Eduardo Antonio Parra et *Ya no estoy aquí* (2019) de Fernando Frías de la Parra » :

<sup>219</sup> La Ventana, «Disfruta en familia con la obra “Teseo y el Minotauro” en Puebla de la Calzada», mis en ligne le 5/05/2022, <https://ventanadigital.com/disfruta-en-familia-con-la-obra-teseo-y-el-minotauro-en-puebla-de-la-calzada/>, consulté le 31/01/2023.

« La ville n'est plus en effet qu'un labyrinthe subsistant dans leurs souvenirs et dont ils voudraient s'échapper, un dédale qui les tourmente de manière incessante sans les laisser partir, sans les laisser oublier<sup>220</sup>. »

Nous constatons que dès la période antique, avec Catulle par exemple, et jusqu'à notre ère, les écrivains et artistes ont réinterprété parfois légèrement ou profondément le mythe grec du labyrinthe, se concentrant autant sur le lieu que sur la figure du Minotaure dans leur symbolique. Le labyrinthe n'est plus totalement visible même s'il est pourtant présent dans la figure du Minotaure, figure baroque et hybride dans son aspect double, qui porte en lui une Histoire. Les figures féminines d'Ariane ou de Pasiphaé sont aussi exploitées. Nous pourrions parler, à la suite de Véronique Gély, de « bouturage<sup>221</sup> » du mythe. C'est ainsi que chez certains de ces écrivains et parfois historiens comme Pliny l'ancien, nous notons un déplacement du sens du mythe en fonction de leur compréhension, soit une fabrication en continu marquée au sceau d'une société en particulier. On parle alors souvent d'« œuvres mythopoétiques<sup>222</sup> ».

Il n'empêche que ce bref tour d'horizon de productions littéraires et artistiques liées au mythe (grec) du labyrinthe met en exergue une différence d'approche entre Europe et Amérique notamment. Il ressort combien ce mythe est fécond pour dire des résistances contre des fermetures socio-politiques et historiques.

Ce sont ainsi tous les personnages de ce mythe qui peuvent voir leur interprétation et leur représentation varier en fonction de l'intentionnalité des auteurs, laquelle demeure liée à leur contexte d'écriture (politique).

En conséquence, intéressons-nous aux sources à la fois grecques et latines du mythe d'Ariane et de son fil afin de mieux dégager les aspects marquants, entre identité et variation, du lieu labyrinthe et de ses actants.

---

<sup>220</sup> Article disponible sur la Revue en ligne : *Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Éthique*, Hors-série n° 1, 2023, <https://doi.org/10.25965/flammes.760>, consulté le 28/07/2023.

<sup>221</sup> Véronique Gély, « Pour une mythopoétique : quelques propositions sur les rapports entre mythe et fiction », *Revue Silène*, Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest-Nanterre-La Défense, 2007, PDF : [http://lettres-histoire-geo.ac-amiens.fr/IMG/pdf/POUR\\_UNE\\_MYTHOPOETIQUE.pdf](http://lettres-histoire-geo.ac-amiens.fr/IMG/pdf/POUR_UNE_MYTHOPOETIQUE.pdf).

<sup>222</sup> *Idem*.

### **I.1.1.2. Le mythe d'Ariane**

En vue de dresser une approche pratique du rôle accordé à Ariane et de son fil, nous avons élaboré un tableau, à partir notamment de l'article d'Élodie Matricon-Thomas, « Le fil d'Ariane et la traversée du Labyrinthe<sup>223</sup> », qui retrace l'évolution des représentations antiques, iconographiques et littéraires, du mythe d'Ariane et de sa pelote de fil.

---

<sup>223</sup> Élodie Matricon-Thomas, « Le fil d'Ariane et la traversée du Labyrinthe », in : *Gaia : revue interdisciplinaire sur la Grèce Archaique*, n° 17, 2014. p. 181-207, [www.persee.fr/doc/gaia\\_1287-3349\\_2014\\_num\\_17\\_1\\_1629](http://www.persee.fr/doc/gaia_1287-3349_2014_num_17_1_1629), consulté le 30/01/2022.

Tableau 2 : Éléments de représentations antiques d'Ariane et de son fil

Iconographie		Littérature	
Sources grecques	<p><b>VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> avant notre ère :</b> Ariane assiste à la lutte entre Thésée et le Minotaure. Objet spiralé en main non identifiable dans les représentations céramiques.</p> <p><b>V<sup>e</sup> avant notre ère :</b> Ariane présente lors du combat entre le monstre crétois et l'athénien Thésée. Objet identifiable : fil qui est une aide. « Au-delà de cette date, le motif du fil d'Ariane disparaît des céramiques grecques – et des sources iconographiques en général – pour plusieurs siècles [...]»<sup>224</sup> »</p>		<p>À partir d'Homère, <b>VIII<sup>e</sup> avant notre ère</b>, dans <i>L'Odyssée</i>, chant XI, v. 322. Brève allusion à Ariane, mais pas au fil. Phérécyde de Syros, philosophe grec (- VI), n'omet pas l'aide apportée à Thésée par Ariane. « Hormis ce passage, il faut attendre plusieurs siècles pour que les textes grecs rappellent à nouveau l'assistance apportée à Thésée par Ariane<sup>225</sup> ».</p> <p>Callimaque (- III), dans son <i>Hymne à Delos</i>, emploie une tournure elliptique qui passe sous silence le moment où Ariane tend le fil à Thésée ; Eratosthène (- III) avec ses <i>Constellations</i>, annonce plutôt une couronne lumineuse plutôt qu'un fil.</p>
	<b>AVANT NOTRE ÈRE</b>		<b>I<sup>er</sup> SIECLE DE NOTRE ÈRE</b>
Sources latines		<p><b>À partir du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère :</b> Ariane n'assiste pas à la lutte. Elle est présentée à l'entrée du labyrinthe alors qu'elle tend le fil à Thésée. (Exemple sur les peintures murales de Pompéi ou les mosaïques)</p>	<p><b>À partir du I<sup>er</sup> siècle de notre ère :</b> L'amour entre Ariane et Thésée est mis en exergue et devient un <i>topos</i> littéraire. Virgile dans l'<i>Enéide</i>, surnomme Ariane la « reine amoureuse » ; Ovide, dans <i>Héroïde</i>, la désigne comme « vierge » ; Hygin dans ses <i>Fables</i> emploie son prénom. Le fil d'Ariane, devenu un objet mythique est désormais beaucoup plus cité.</p>

<sup>224</sup> Élodie Matricon-Thomas, « Le fil d'Ariane et la traversée du Labyrinthe », *op. cit.*, p. 196.

<sup>225</sup> *Ibidem.*, p. 182.



Du point de vue iconographique, les Grecs ont placé Ariane à l'intérieur du labyrinthe en tant que témoin oculaire du combat entre Thésée et le Minotaure. Cette position la hisse au niveau de témoin de l'Histoire. La forme spiralaire du fil représente alors le symbole du labyrinthe.

En revanche, les sources latines positionnent Ariane en second plan, soit à l'extérieur du labyrinthe, comme ne prenant pas part ainsi au combat. Dans la culture latine, la mise en retrait de la figure Ariane se fait au profit de son fil, lequel permet à Thésée d'éviter les impasses et les fausses pistes. La dimension symbolique semble ainsi exacerbée.

Le passage de l'image, de l'iconographique au texte et à la littérature invite à porter attention aux possibles transformations et modifications du mythe. Nous observons qu'à part chez le philosophe grec Phérécyde de Syros, Ariane n'a pas été évoquée dans les textes grecs. L'exploit du héros athénien courageux ressort par conséquent davantage. Les écrivains grecs ont donc centré leurs écrits sur le modèle exemplaire que représente Thésée. Ce héros en est d'autant plus exemplarisé.

Les réécrivains<sup>226</sup> romains de ce mythe retiennent pour leur part, comme nouveau thème, celui de l'amour entre Thésée et Ariane, l'inscrivant dès lors dans la tradition littéraire où le labyrinthe présupposerait le lieu de la mise à l'épreuve de l'amour mutuel. Les réécrivains latins construisent la figure d'Ariane comme un personnage passionné et non comme une héroïne ayant pris part, même à distance, au combat<sup>227</sup>. La figure d'Ariane est de ce fait démystifiée au profit de la mise en exergue de son fil qui est dès lors chargé d'une dimension symbolique et mythique.

Aussi bien les écrivains grecs que latins ont donc mis au second rang ou ont totalement effacé la figure d'Ariane du moment historique et mythique. Dans les textes grecs et latins, il semble qu'il n'est pas fait précisément mention de la position d'Ariane par rapport au labyrinthe. En tous les cas, la trame narrative des œuvres grecques et latines la place à l'extérieur de l'histoire centrale. Ariane est, par voie de conséquence, doublement enfermée et subalternisée du fait de sa condition de femme et de sa position extérieure au récit. Or, le fait qu'Ariane soit l'agent qui tend le fil renvoie à l'idée que l'éclairage peut venir de l'extérieur, de la périphérie, autrement dit des tracés subalternes et des voix marginalisées. Ce fil, que nous associons à l'écriture, peut également symboliser la sortie, non pas forcément physique, mais mentale du labyrinthe lugubre. Ce fil – porteur d'espoir ou pour le moins élément qui concentre les attentes – pourra être, métaphoriquement, celui de la lecture/écriture continue d'un journal comme dans *Frères Volcans* de Vincent Placoloy ou celui de Sofía, dans *El año del laberinto* de Tatiana Lobo Wiehoff, qui déroule le fil de sa vie que nous lisons, particulièrement pendant une année, formant un labyrinthe.

Ainsi, la position d'Ariane, entre intérieur et extérieur, permet de questionner et d'analyser la matérialité du labyrinthe.

Par ailleurs, nous notons dans l'iconographie grecque que la forme du labyrinthe n'est pas délimitée. Peut-être par souci de place sur les vases, amphores, reliefs ou coupes étant donné

---

<sup>226</sup> Terme que nous empruntons à Michel Lafon, dans *Borges ou la réécriture*, op. cit., p. 39.

<sup>227</sup> Voir Académie de Nancy-Metz, *Ariane d'âge en âge*, [http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ariane\\_posterite15\\_17.htm](http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ariane_posterite15_17.htm), consulté le 06/02/2023.

que généralement plusieurs événements étaient gravés sur ces objets. Il y a parfois un simple carré pour, nous supputons, centrer le combat entre Thésée et le Minotaure. C'est à partir du skyphos béotien, dit « Skyphos Rayet<sup>228</sup> », qui est un « [...] gobelet assez profond à anses horizontales de la Grèce classique<sup>229</sup> », soit au milieu du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, que la forme spiralée du fil est clairement associée à la matérialisation symbolique du labyrinthe.



Fig. 5 – Skyphos béotien dit « Skyphos Rayet », milieu du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. (Paris, musée du Louvre MNC 675).

Figure 3 : Skyphos boétien dit « Skyphos Rayet »

Source : Élodie Matricon-Thomas, « Le fil d'Ariane et la traversée du Labyrinthe », *op. cit.*, p. 193, [https://www.persee.fr/doc/gaia\\_1287-3349\\_2014\\_num\\_17\\_1\\_1629#gaia\\_1287-3349\\_2014\\_num\\_17\\_1\\_T10\\_0193\\_0000](https://www.persee.fr/doc/gaia_1287-3349_2014_num_17_1_1629#gaia_1287-3349_2014_num_17_1_T10_0193_0000)

Cette forme spiralée a ensuite été reprise dans l'iconographie grecque, par exemple sur le Vase de Tarquinia<sup>230</sup>, datant de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Était-ce la trace du fil aux mains de Thésée parcourant le labyrinthe qui a formé le labyrinthe ? Le labyrinthe était-il donc invisible et visibilisé par le fil d'Ariane ? Le philosophe italien Umberto Eco, qualifiant le labyrinthe de Cnossos d'*unicursal*, répond à cette question par l'affirmative :

*« Si on « déroulait » le labyrinthe unicursal, il nous resterait dans les mains un unique fil, ce fil d'Ariane que la légende présente comme le moyen (étranger au labyrinthe) de sortir du labyrinthe alors qu'il n'était en réalité rien d'autre que le labyrinthe lui-même<sup>231</sup>. »*

<sup>228</sup> Académie de Nancy-Metz, *Images d'Ariane et Thésée dans l'antiquité*, [http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ariane\\_thesee.htm](http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ariane_thesee.htm), consulté le 31/01/2022. Voir aussi : Élodie Matricon-Thomas. « Le fil d'Ariane et la traversée du Labyrinthe », *op. cit.*, p. 192-193.

<sup>229</sup> *Encyclopédia universalis*, *op. cit.*, <https://www.universalis.fr/dictionnaire/skyphos/>, consulté le 30/01/2022.

<sup>230</sup> Élodie Matricon-Thomas, « Le fil d'Ariane et la traversée du Labyrinthe », *op. cit.*, p. 196.

<sup>231</sup> Eco Umberto, *De l'arbre au labyrinthe*, *op. cit.*, p. 84-85.



En littérature, le fil pourrait représenter de façon métacritique la trace, soit l'écriture elle-même. Ainsi, le fil matérialisant le labyrinthe invite l'écrivain à adopter une écriture labyrinthique qui engage le lecteur à être lui aussi éveillé et courageux face aux difficultés de la lecture et prêt à démêler divers aspects, à la fois concrets et abstraits.

Dans la culture romaine, c'est à partir du I<sup>er</sup> siècle que le labyrinthe retrouve une forme architecturale. C'est ainsi que, par exemple, sur les murs de Pompéi, dans le *cubiculum*<sup>232</sup> de la maison de Lucretius Fronto<sup>233</sup> retrouvé en l'an 50, est peinte une scène où Ariane donne le fil à Thésée à l'entrée d'un édifice. Dans le *tablinum*<sup>234</sup> de la Maison de la chasse ancienne<sup>235</sup>, nous retrouvons le même décor, à savoir celui d'un édifice. Nous retiendrons aussi le cas de la mosaïque romaine du IV<sup>e</sup> siècle<sup>236</sup> de notre ère, désormais exposée au Musée Kunsthistorisches, à Vienne. Elle est faite de marbre et de calcaire et nous y observons une figure labyrinthique de type mandala, en forme de carré. Cette mosaïque se décompose en quatre tableaux : Ariane donne le fil à Thésée à l'entrée du labyrinthe, à gauche ; au centre du labyrinthe, on découvre le combat entre Thésée et le Minotaure et la mort de ce dernier ; en haut du labyrinthe, est présenté le départ de Crète sur le navire de Thésée et, enfin, à droite, nous voyons Ariane qui a été abandonnée.

La forme moderne que nous donnons désormais au labyrinthe ressemble à cette mosaïque. Cette forme labyrinthique carrée, composée de plusieurs couloirs, se retrouve également sur le sol de la Maison du labyrinthe à Pompéi<sup>237</sup>. La mosaïque du *cubiculum*, découverte en 1815, place en effet au centre du labyrinthe le combat entre Thésée et le Minotaure – au premier plan dans le document suivant :

---

<sup>232</sup> Chambre funéraire.

<sup>233</sup> Élodie Matricon-Thomas, *op. cit.*, p. 197. Voir aussi : [http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ar\\_thes\\_pomp\\_herc0.htm](http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ar_thes_pomp_herc0.htm), consulté le 06/02/2023.

<sup>234</sup> Salle où les archives étaient entreposées.

<sup>235</sup> Académie de Nancy-Metz, *Autour d'Ariane, op. cit.*

<sup>236</sup> *Idem.*

<sup>237</sup> *Idem.*

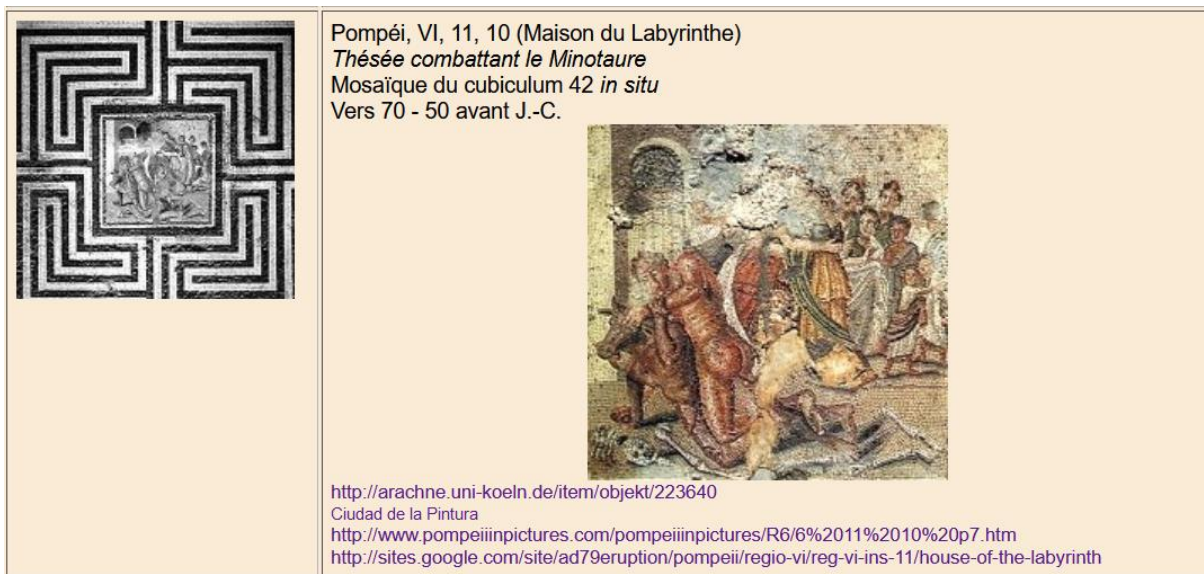


Figure 4 : Mosaïque représentant *Thésée combattant le Minotaure*

Source : Académie de Nancy-Metz, *Autour d'Ariane : Labyrinthe, héroïsme, extase, pathos ... Pasiphaé, Phèdre, Thésée, Dionysos et des Ménades*, [http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ariane\\_autour.htm](http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ariane_autour.htm), consulté le 06/02/2023.

Au second plan, nous observons les Athéniens qui devaient servir de pâture au Minotaure. Ils sont cachés derrière une femme qui tient un fil. Il s'agit sans doute d'Ariane. Est-elle finalement rentrée dans le labyrinthe et a-t-elle assisté à la lutte comme le suggère cette mosaïque ?

À la fin du Moyen-Âge, le labyrinthe romain apparaît sous une forme circulaire, par analogie avec la forme spiralee du fil retenue dans l'iconographie grecque. *L'Histoire ancienne jusqu'à César* de Stefano di Alberto Azzi, conservée à la Bibliothèque Nationale de France<sup>238</sup>, en est un illustre exemple. À partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, Ariane est plutôt représentée enfermée dans sa passion amoureuse, ce qui réduit toute possible assistance à Thésée.

Dans la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, nous notons une véritable réécriture et réinterprétation du mythe d'Ariane, du fait de la réélaboration du mythe de Thésée. Par opposition à la tradition littéraire antique qui représentait Ariane comme une « reine », une « vierge », André Gide dans son *Thésée*<sup>239</sup> imagine une Ariane qui veut emprisonner dans ses filets Thésée dont elle est éprise. Le fil, et de ce fait le labyrinthe, symbolise alors un obstacle et même un piège. Il est distraction et non aide pour le héros athénien qui doit entrer affronter le Minotaure. Ainsi, André Gide place au centre de son récit l'exploit de Thésée, transformant l'espace de vie du Minotaure qu'est le labyrinthe en *locus amoenus*.

Ainsi, la « romanisation » d'Ariane a participé à la réévaluation et la réécriture du mythe du labyrinthe et de celui de Thésée. Le Minotaure semble demeurer l'être à abattre. Néanmoins, si le rôle d'Ariane y est amoindri, son fil conserve toute sa charge symbolique et mythique, d'autant que le labyrinthe est empreint de sacralité.

<sup>238</sup> Académie de Nancy-Metz, *Images de Thésée à la Bibliothèque Nationale de France*, [http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/bnf\\_thesee.htm](http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/bnf_thesee.htm), consulté le 31/01/2022

<sup>239</sup> André Gide, *Thésée*, Paris, Gallimard (coll. Folio), chapitre VI, 1946.

Il ressort en tous les cas que les rôles accordés à chacune des figures du mythe du labyrinthe sont soumis à divers changements, lesquels induisent des relectures, parfois profondes, du sens accordé aux liens tissés entre ce trio : Ariane, Thésée et le Minotaure. Borges y ajoutera assurément sa touche personnelle. Celle-ci marquera le monde américain en particulier.

De dimension culturelle ou sacrée, le labyrinthe en tant que lieu est tantôt matérialisé et multiforme, tantôt invisible et pourtant bien là, en pensée, par la simple présence notamment de la figure du Minotaure ou encore de celle d'Ariane, généralement moins valorisée, et de son fil que nous retiendrons pour notre réflexion.

### **I.1.1.3. Labyrinthe grec : métaphysique et lectures modernes**

Nous retenons que le mythe grec du labyrinthe s'est imposé culturellement et littérairement jusqu'à occuper au XX<sup>e</sup> siècle une place fort importante et à connaître de profonds changements d'interprétation. Nous avons choisi dans cette étude de nous intéresser plus particulièrement à l'empreinte laissée par le « Dieu du Labyrinthe », à savoir Jorge Luis Borges qui s'est emparé de ce mythe grec pour en exploiter, de façon pionnière, de nouvelles facettes de sa symbolique pluridimensionnelle. Le labyrinthe est en effet utilisé pour définir l'identité personnelle et non plus seulement véhiculer des valeurs collectives. Il semble ainsi concentrer les questionnements à la fois identitaires et politiques.

#### **I.1.2.1. Définitions de l'identité : dimension culturelle et politique du labyrinthe**

D'après le *CNRTL*, le terme « identité » vient du latin *identitas* et renvoie à la « qualité de ce qui est le même<sup>240</sup> ». Cette définition induit une idée de continuité, d'opposition au discontinu. Pourtant, le « même » convoque aussi l'idée de différence et la notion d'Altérité. L'identité serait de ce fait à la fois un concentré d'unicité et de multiplicité, d'où sa richesse symbolique et diverses lectures et relectures possibles. La dialectique du Même et l'Autre est assurément au cœur des conflits, et ce à toutes les échelles<sup>241</sup>.

La complexe construction dynamique de toute identité peut être rendue par des figures mythiques et un récit comme celui du labyrinthe où trois facettes : celles de Thésée, d'Ariane et du Minotaure disent par elles-mêmes et dans le type de relations qui s'établit entre eux de multiples possibilités/traductions identitaires.

---

<sup>240</sup> *CNRTL*, *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/identit%C3%A9>, consulté le 31/01/2022.

<sup>241</sup> Paul Ricœur en proposera une résolution par son herméneutique du Soi et sa « sollicitude », élan de soi vers l'autre, dans *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

Comme le précise Geneviève Vinsonneau : « Les fonctions de l'identité sont donc ontologiques, puisqu'elles concernent le sens de l'être, et elles sont instrumentales, dans la mesure où elles fournissent à l'acteur les moyens de s'adapter au monde<sup>242</sup>. ».

S'adapter au monde requiert de s'adapter à l'Autre, à la culture d'autrui, tout en étant soi-même. Les évolutions des conceptions culturelles avec l'apport de Edward Burnett Tylor dans son ouvrage *Primitive Culture* et les hiérarchisations établies entre les civilisations et les cultures à l'époque notamment des Lumières ont fait place en Europe à la fin de la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle au développement de la notion d'interculturel ; les États-Unis ayant privilégié le multiculturalisme. Pourtant, c'est juste après la Seconde Guerre mondiale, aux États-Unis, que naît la notion d'interculturel<sup>243</sup> avant d'apparaître en Europe. Elle est conçue avant tout comme une stratégie de guerre fondée sur la maîtrise de la langue de l'adversaire, avant d'entrer dans les disciplines scientifiques. L'interculturel était donc un outillage conceptuel politique relatif à la guerre contre l'Autre. En Europe, l'interculturalité est encouragée pour le bon déroulement et l'encadrement des flux migratoires. Puis, elle se retrouve au cœur de la pensée des relations internationales entre différents États. L'interculturel conceptualise la trace de l'Autre dans le « même ». Aux États-Unis, cette trace de l'Autre est dissocié du « même » par le choix politique d'une société multiculturelle, où cohabitent les cultures sans se relier. Cela a produit des frustrations d'où découlent des revendications et frictions identitaires déjà exprimées notamment au travers du motif du labyrinthe dans *El laberinto de la soledad* d'Octavio Paz.

L'importance accordée désormais aux études culturelles et aux transferts culturels<sup>244</sup> poussent à se décentrer et se déterritorialiser. Le processus de globalisation actuel avec sa profonde intensification des contacts avait été déjà pressenti par Jorge Luis Borges dans sa vision cosmopolite et déjà post-moderne. Michel Espagne et Michael Werner ont proposé pour leur part pour ces rencontres de cultures de recourir à l'idée de « transfert(s) » en précisant :

« [...] il implique le déplacement matériel d'un objet dans l'espace. Il met l'accent sur des mouvements humains, des voyages, des transports de livres, d'objets d'art et de biens d'usage courant à des fins qui n'étaient pas nécessairement intellectuelles. Il sous-entend une transformation en profondeur liée à la culture d'accueil. [...] C'est la mise en relation de deux systèmes autonomes et asymétriques qu'implique la notion de transfert culturel. Les besoins spécifiques du système d'accueil opèrent une sélection :

---

<sup>242</sup> Geneviève Vinsonneau, « Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *Carrefours de l'éducation*, vol. 2, n° 14, 2002, p. 4, <https://www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2002-2.htm>, consulté le 26/08/2022.

<sup>243</sup> Voir à ce propos Jacques Demorgon, « L'interculturel entre réception et invention. Contextes, médias, concepts », *Questions de communication*, n° 4, 2003, mis en ligne le 08/10/2015, <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4538>, consulté le 31/01/2022.

<sup>244</sup> Voir par exemple les études de Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013, <http://journals.openedition.org/rsl/219>, consulté le 23 avril 2020. Voir aussi Ottmar Ette et Gesine Müller (dir.), *Caleidoscopios coloniales. Transferencias culturales en el Caribe del siglo XIX. Kaleidoscopes coloniaux. Transferts culturels dans les Caraïbes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Madrid et Francfort-sur-le-Main, Iberoamericana et Vervuert, 2010, [https://publications.iai.spk-berlin.de/servlets/MCRFileNodeServlet/Document\\_derivate\\_00000117/BIA%20138%20Caleidoscopios%20coloniales.pdf](https://publications.iai.spk-berlin.de/servlets/MCRFileNodeServlet/Document_derivate_00000117/BIA%20138%20Caleidoscopios%20coloniales.pdf); *Caleidoscopios*, consulté le 27/12/2022.

*ils refoulent des idées, des textes et des objets, qui demeurent désormais dans un espace où ils restent éventuellement disponibles pour de nouvelles conjonctures<sup>245</sup>. »*

Les évolutions du mythe du labyrinthe sont des formes de ces « nouvelles conjonctures » culturelles dans des espaces notamment continentaux ou insulaires. Des stratégies notamment littéraires ou politiques, sont mises en place et véhiculent des idéologies variées et variables.

Édouard Glissant avait choisi quant à lui la notion de « relation<sup>246</sup> », tout en privilégiant la richesse de la mondialité et non la standardisation de la mondialisation dans un monde qui se créolise et où donc les cultures sont en contact, les mythes aussi. Cette façon de repenser le présent à partir du passé et le passé à partir du présent permet de mieux comprendre les résistances et les adaptations.

Walter Moser<sup>247</sup> et Nicolas Goyer<sup>248</sup> voient le baroque comme une transcription de ces processus transculturels multiformes, multigenres et hybrides entre diverses époques.

Le thème de la relation et de ses difficultés est prégnant dans le mythe du labyrinthe où le fil peut être la concrétion par excellence du lien salvateur possible. Le Minotaure ou Astérion pour lequel le labyrinthe – qui rappelle «La casa de Asterión<sup>249</sup>» de Jorge Luis Borges – a été construit est un être hybride, mi-homme, mi-animal, portant en lui le croisement d'identités plurielles. Le Minotaure est au cœur des notions d'hybridité et de monstruosité. Il inspire le danger en même temps qu'il se voit être mis à l'abri et dissimulé par le roi de Crète Minos. Ce paradoxe inhérent entre l'idée de danger et le fait de cacher, ce questionnement quant à l'enfermement et la dissimulation confère un aspect à la fois visible et invisible au labyrinthe. À quelle monstrueuse réalité s'agirait-il d'échapper ? En quoi le labyrinthe questionne-t-il nos frontières invisibles ?

Octavio Paz évoque pour sa part une «transparente muralla<sup>250</sup>» (« muraille transparente ») qui représente notre conscience et qui sous-entend que le labyrinthe est mental. Ce mur transparent qui renvoie à la structure du labyrinthe, rend compte des frontières invisibles, parfois beaucoup plus profondes que celle visibles, insérées dans un cadre labyrinthique, dans un système construit (puisque'il est question de «muralla», muraille) par analogie à la culture. Ces frontières, encastrées dans nos mentalités, ont été bâties dans chaque culture, et ce à mesure des revendications identitaires qui n'ont cessé de révéler la différence et la civilisation de chacun.

---

<sup>245</sup> Michel Espagne et Michael Werner (dir.), *Transferts. Les relations franco-allemandes dans l'espace franco-allemand*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1988, p. 5.

<sup>246</sup> Édouard Glissant, *Le discours antillais*, op. cit., p. 431 : « [...] la Relation n'est sans cesse que relais ».

<sup>247</sup> Walter Moser, « Du baroque européen et colonial au baroque américain et postcolonial », in : Petra Schumm (dir.), *Barrocos y Modernos: nuevos caminos en la investigación del Barroco iberoamericano*, Francfort-sur-le-Main et Madrid, Vervuert/Iberoamericana, 1998, p. 67-81.

<sup>248</sup> Nicolas Goyer et Walter Moser, *Résurgences baroques. Les trajectoires d'un processus transculturel*, Bruxelles, La Lettre volée (coll. Essais), 2001.

<sup>249</sup> Jorge Luis Borges, «La casa de Asterión» *El Aleph*, Barcelone, Debolsillo (coll. Contemporánea), 2017 (1949), p. 81-88. Jorge Luis Borges, « La Demeure d'Astérion », *Œuvres complètes*, op. cit., tome I, traduit en français par Roger Caillois, p. 601-603.

<sup>250</sup> Héctor Jaimes, «Octavio Paz: el mito y la historia en *El laberinto de la soledad*», op. cit., p. 270 : «[...] entre el mundo y nosotros se abre una impalpable, transparente muralla: la de nuestra conciencia. ». Traduction française de Vincent Placolty dans « Révolution française, révolutions américaines », *Une journée torride*, op. cit., p. 134 : « Entre le monde et nous s'élève soudain une barrière impalpable et transparente, celle de notre conscience ».

Un regard exotisé ou encore stéréotypé est dès lors projeté sur la culture de l'Autre, notamment du fait de l'expérience d'un individu (identité individuelle) qui acquiert les codes culturels de son groupe (identité culturelle et collective). Ces codes culturels légitiment le groupe social, mais aussi l'identité individuelle. Ce sont des défenses, des murailles qui renvoient aux limites et aux critères d'unité du groupe. Ces défenses sont aussi autant d'attaques envers l'Autre, entre labyrinthe horizontal et vertical. Rappelons que l'une des symboliques du labyrinthe est la défense, qui a d'autant plus de raisonnance dans le domaine politique et culturel.

L'imaginaire du Minotaure renvoie donc à des questionnements sur la construction imaginaire et culturelle de l'Autre, notamment en lien avec la notion de l'hybridité et ses variantes si problématique, polémique et complexe depuis la colonisation européenne dans la zone américano-caraiïbe. Par exemple pour le métissage, Roger Toumson explique qu'il est le mythe fondateur de l'identité de l'espace américano-caraiïbe créée par le *conquistador* pour nommer le « fruit non désiré<sup>251</sup> », auparavant caché. Le *conquistador* pouvait-il le nommer autrement qu'en puisant dans les dédales identitaires, les pratiques culturelles et politiques – le fait de « nommer » – qui sont les siens ? Roger Toumson retrace l'évolution lexicosémantique du « métis » afin de comprendre les implications discursives à connotations raciales dans l'emploi de ce mot. Utilisé pour la première fois au XII<sup>e</sup> siècle dans l'ancien provençal sous la forme « mestiz », il désigne quelqu'un « de basse extraction, de sang mêlé, mauvais, vil<sup>252</sup> ». « Quand il apparaît en français au XIII<sup>e</sup> siècle, le mot « *mestis* » signifie « qui est moitié d'une chose, moitié d'une autre ». Son champ référentiel est d'abord animalier [,] » avant qu'il ne s'emploie pour les humains à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle pour désigner « [...] le fruit d'une union charnelle entre un Espagnol et une Indienne ou *vice versa*<sup>253</sup> ». De ces unions naquirent des Espagnols métis qui à leur tour eurent des enfants avec un(e) Noir ou un(e) Blanc(he) ou des Noirs(es) avec des Indiens(nnes) qu'il fallait nommer d'où l'apparition du mot « mulât » :

« *Empr., avec adaptation de la terminaison d'apr. les mots suffixés en -âtre (v. TLF t. 3, p. 807b, s.v. – âtre), au port. mulato « métis (né d'un Noir et d'une Blanche ou d'une Noire et d'un Blanc) » (1524, A. G. da Cunha, Dic. etim., Nova Fronteira) adopté aussi sous la forme mulate (1672 ds Arv., p. 352) et mulat (1690, Fur.); le mot port. est lui-même d'orig. cast., dér. de mulo « mulet », le mulâtre étant un métis comme le mulet<sup>254</sup>. »*

Chez les êtres humains, la définition des mots « métis » ou « mulâtre » se fonde progressivement et principalement sur la couleur de peau et non plus sur des références ethniques. « C'est à partir de 1604 qu'il [métis] apparaît au sens de « personne née de l'union d'un Blanc avec une noire<sup>255</sup> ». Pourquoi ce désir de segmenter la société nouvelle issue de divers contacts culturels ? Ces mots, appliqués à la fois aux humains et aux animaux, au sens propre comme au sens figuré, véhiculent une idéologie raciale de pureté impliquant un système

<sup>251</sup> Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 1998, p. 90.

<sup>252</sup> Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, *op. cit.*, p. 87.

<sup>253</sup> *Op. cit.*, p. 90.

<sup>254</sup> CNRTL, *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/m%C3%BBlatre>, consulté le 06/02/2023.

<sup>255</sup> Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, *op. cit.*, p. 90-91.

pyramidal, fondé sur une stricte hiérarchisation que les *Pinturas de castas* (Peintures de castes), de l'époque de la colonisation exemplarise jusqu'à former un genre spécifique<sup>256</sup>, entre figurations raciales et clés d'un « imaginaire culturel créole<sup>257</sup> » en développement.



Figure 5 : *Español e india produce mestizo*

Source : Peinture de caste réalisée par Cristóbal Lozano, Lima, 1770

<https://bcn.gob.ar/recuerdos-de-la-epoca-virreinal/cuadro-de-castas-espanol-e-india-produce-mestizo>

<sup>256</sup> Voir par exemple Efraín Castro Morales, « Los cuadros de castas de la Nueva España », *Jahrbuch für Geschichte von Staat, Wirtschaft und Gesellschaft Lateina ameirikas*, n° 20, 1983, p. 671-690 et Pilar Gonzalbo Aizpuru et Solange Alberro, *La sociedad novohispana. Estereotipos y realidades*, México, Colegio de México, 2013. Voir également la page internet du Musée de l'Histoire mexicaines de Monterrey au Mexique <https://www.3museos.com/2015/07/galeria-de-castas/>.

<sup>257</sup> Arnaud Exbalin, « Peinture de métissage au Mexique », in : Nathalie Kouamé, Éric P. Meyer, Anne Viguier (dir.), *Encyclopédie des historiographies : Afriques, Amériques, Asies, vol. 1 : sources et genres historiques, Tome 1 et Tome 2*, Paris, Inalco, 2020, p. 1321-1327, <https://books.openedition.org/pressesinalco/27817?lang=en>, consulté le 28/07/2023.



Figure 6 : *Las castas*

Source : Anonyme, XVIII<sup>e</sup> siècle, huile sur toile, 148×104 cm, Museo Nacional del Virreinato, Tepotzotlán, México. <https://www.facebook.com/virreinato/photos/a.197559090297679/2939014756152085/?type=3>

Il y a eu indéniablement contacts, transfert de cultures, de gestes, de langues, de pensées, de techniques entre autres, donnant naissance à des identités plurielles. Le problème se trouve plutôt au niveau de l’imaginaire projeté sur ce transfert, posant des murs labyrinthiques, qui véhicule l’idée selon laquelle il faudrait faire un choix car il serait impossible de vivre entre deux ou plusieurs identités, « moitié d’une chose, moitié d’une autre<sup>258</sup> », au risque d’un écartèlement qui conduirait à une crise identitaire individuelle comme collective telle que nous le voyons dans l’espace américano-caribéen. En conséquence, les Américano-caribéens cherchent à leur tour à se définir en faisant des choix, en cherchant à créer des concepts identitaires.

Le roman de l’auteure martiniquaise contemporaine Méline Céco, *Le pays d’où l’on ne vient pas*, expose pour sa part une situation identitaire et politique bloquée en Martinique à laquelle assiste Fémi, jeune journaliste béninoise envoyée en Martinique pour enquêter sur une affaire de « dragée rose » qui effacerait la mémoire, et donc, l’Histoire des Martiniquais. La voilà embarquée dans le labyrinthe martiniquais :

<sup>258</sup> Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, op. cit., p. 90.



« [...] le militant autonomiste attaquait le militant indépendantiste. Il lui reprochait de n'avoir jamais combattu qu'en surface la néocolonisation que nous subissions. Le partisan de la théorie de papa Aimé s'en prenait avec véhémence au partisan de la thèse de cousins Jean, Patrick et Raphaël, lui jetant au visage que si ses mentors n'avaient pas louvoyé entre plusieurs identités, nous n'en serions pas là. C'est alors qu'entraîna en scène l'un des porte-parole du mouvement des réparations pour renvoyer tout le monde dos à dos. Son argumentation consistait à dire que toutes ces théories n'avaient servi à rien, sinon à nous assigner des identités et à diluer les torts de nos oppresseurs. [...] nous nous étions perdus en route et nous leur avons permis de nous entuber si profondément qu'aujourd'hui, ils trouvaient légitime de nous voler jusqu'à notre mémoire !<sup>259</sup> ».

Roger Toumson, théoricien guadeloupéen de la littérature, arrive à la conclusion selon laquelle « [I]es races et les peuples s'y sont métissés mais sans se mélanger : hybrides mais séparés<sup>260</sup> ». Celui qui est au milieu, autrement dit le Métis, placé constamment en position d'entre-deux, pourrait également renvoyer à la construction imaginaire de l'identité européenne sur les deux rives de l'Atlantique<sup>261</sup>. Ces terminologies (« métis », « mullat ») ont aussi pu nourrir, plus ou moins directement, des mythes anthropocentriques comme celui du Minotaure, faisant perdurer la dichotomie civilisation vs barbarie. En effet, le Métis est celui qui est moitié blanc – représentant de la civilisation, de l'Humanité, du Savoir – et moitié noir – considéré à l'époque coloniale comme une bête de somme, un objet –, donnant ainsi forme à un être hybride, soit une espèce de Minotaure.

Assurément, le mythe du labyrinthe et celui du Minotaure nous ramènent à des questionnements métaphysiques que le professeur Fernand Aquilé présente ainsi :

« À la physique, qui étudie la nature, on oppose souvent la métaphysique. Celle-ci est définie soit comme la science des réalités qui ne tombent pas sous le sens, des êtres immatériels et invisibles (ainsi l'âme et Dieu), soit comme la connaissance de ce que les choses sont en elles-mêmes, par opposition aux apparences qu'elles présentent. Dans les deux cas, la métaphysique porte sur ce qui est au-delà de la nature, de la φύσις, ou, si l'on préfère, du monde tel qu'il nous est donné, et tel que les sciences positives le conçoivent et l'étudient<sup>262</sup>. »

Au-delà de ce que nous voyons, comme la nature, la Métaphysique traite de choses invisibles, transcendantes, et pourtant au cœur de nos identités.

Par ailleurs, cette sombre architecture du labyrinthe met en valeur un génie : Dédale, inventeur non seulement des méandres du labyrinthe, mais aussi d'un moyen (utopique ?) d'en sortir grâce à l'idée ingénieuse de la pelote de fil pour sortir Thésée du labyrinthe selon Michèle

---

<sup>259</sup> Méline Céco, *Le pays d'où l'on ne vient pas*, Paris, Écriture, 2021, p. 147-148.

<sup>260</sup> Roger Toumson, *Mythologie du métissage*, op. cit., p. 24-25.

<sup>261</sup> Op. cit., p. 26.

<sup>262</sup> Ferdinand Alquié, « Métaphysique », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/metaphysique/>, consulté le 31/01/2022.

Dancourt<sup>263</sup>. Ce génie rappelle le génie de chaque peuple, c'est-à-dire la culture de celui-ci, ce tout complexe qui est construit et imaginé, véhiculée par les écrivains.

La culture aiderait-elle à sortir d'un labyrinthe (quelle que soit la forme de celui-ci) ou ne nous enferme-t-elle pas au contraire dans des labyrinthes mentaux ? La perspective post-coloniale et décoloniale que nous avons retenue dans cette étude pour les deux écrivains américano-caraïbes de notre corpus induit de repenser la conception du labyrinthe et son approche depuis l'intérieur et/ou l'extérieur. La question de la solution de « sortie » du labyrinthe n'est-elle pas à relier à chaque culture et à chaque Histoire ?

En tous les cas, dans une perspective post-coloniale et décoloniale et au regard des notions que convoque ce mythe qui est mytheme vu son appartenance à tant de cultures, nous pouvons nous demander dans quelle mesure le labyrinthe permettrait de remettre en cause ou de révéler certaines conceptions paradigmatiques d'une société et de ses choix identitaires et politiques. Dans quelle mesure le labyrinthe exposerait en fin de compte, d'une certaine façon, l'ethnocentrisme de toute culture ?

En somme, la mythologie et la métaphysique du labyrinthe fait ressortir le jeu entre visible et invisible non seulement de ce lieu, mais de toute culture, venant ainsi interroger nos modalités d'existence via diverses implications temporelles et spatiales qui sont autant de clés de lecture identitaires.

### **I.1.2.2. Dimension ontologique du labyrinthe**

« Emprunté du latin scientifique *ontologia*, lui-même composé à l'aide de onto-, tiré du grec *ôn,ontos*, 'étant, ce qui est', et -logia, tiré du grec *logos*, « discours, traité<sup>264</sup> », l'ontologie est le discours ou l'étude sur l'être et ses modalités d'existence dans son rapport au monde. Tantôt associée à la Métaphysique, tantôt dissociée, il n'en demeure pas moins que ces deux sciences ont l'être comme dénominateur commun.

L'être a été un sujet d'étude bien avant notre époque contemporaine comme le montre la *Métaphysique* d'Aristote. Ces études portaient essentiellement sur la façon d'être dans le monde avec toutes les composantes de l'Homme, à savoir son âme/esprit et son corps. Toutefois,

---

<sup>263</sup> Michèle Dancourt, *Dédale et Icare : Métamorphoses d'un mythe*, op. cit., p. 7-8 : « Ariane qui est amoureuse de lui [Thésée], demande à Dédale d'inventer un stratagème pour que Thésée puisse sortir du labyrinthe une fois le meurtre accompli. Dédale lui fournit un peloton de fil dont elle tiendra une extrémité (ou bien une couronne lumineuse forgée par Héphestos, ce qui souligne nettement le rite d'accession à la souveraineté). »

<sup>264</sup> *Dictionnaire de l'Académie française*, 9<sup>e</sup> édition, 1985 (1694), <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/ontologie>, consulté le 28/06/2021.

depuis le XV<sup>e</sup> siècle, et avec notamment le développement de la colonisation européenne en Amérique et dans la Caraïbe, des modalités d'être dans le monde ont été façonnées selon le discours réducteur et discriminant du dominant. En retour, se sont développées des revendications identitaires, perceptibles par exemple au travers de la littérature et pouvant s'exprimer via les détours de divers labyrinthes ainsi que par une écriture labyrinthique. Se pose ainsi la question de la subalternité et des modèles du labyrinthe colonial. Qui est au centre et qui est à la périphérie ? Comment exister par rapport à l'Autre, en face de l'Autre, avec l'Autre, pour l'Autre ?

Le labyrinthe nous renvoie à ces inquiétantes questions de rapports à la fois territoriaux, politiques et culturels. Fondé sur la notion tensive d'entre-deux (Même/Autre, centre/périphérie, entre autres), le mythe du labyrinthe permet de rendre visibles les pensées plurielles qui étaient enfermées dans la pensée unique du modèle dominant, à savoir la pensée euro-centrée pour le corpus qui nous intéresse ici.

Il n'empêche que se pose la question des possibilités accordées à tout discours ontologique dans des sociétés composites issues de la colonisation comme celle de la Martinique ou du Costa Rica où le passé colonial a laissé des traces ni toujours acceptées ni toujours dépassées. Frantz Fanon, à peu près à la même période où Jorge Luis Borges transcrivait sa vision d'un monde cosmopolite marquée par les bifurcations culturelles, a interrogé cette résistance ontologique en contexte de domination :

« [...] mais toute ontologie est rendue irréalisable dans une société colonisée et civilisée. [...] L'ontologie, quand on a admis une fois pour toutes qu'elle laisse de côté l'existence, ne nous permet pas de comprendre l'être du Noir. Car le Noir n'a plus à être noir, mais à l'être en face du Blanc. [...] Le Noir n'a pas de résistance ontologique aux yeux du Blanc<sup>265</sup>. »

Frantz Fanon a en effet explicité les mécanismes qui ont fait que le Blanc a fait passer le Noir – issu d'une société colonisée – dans le non-être, annihilant ainsi chez ce dernier toutes possibilités d'existence et, de ce fait, d'affirmation identitaire. Il a dès lors mis en garde sur le fait que le discours ontologique, établi sur des valeurs coloniales, ne serait pas applicable pour les sociétés composites comme celle des Amériques et de la Caraïbe. Le fait qu'une société se réclame d'une couleur de peau est également un élément pathologique, une source d'enfermement dans des complexes destructeurs.

Comment sortir alors de ces modalités d'existence réductrices qui mènent droit vers les complexités du mythe du labyrinthe et les monstrueuses hybridités du Minotaure ? Tout peuple existe au travers de son imaginaire en recodant les mythes fondateurs de son identité. Par exemple les « mythologies réactionnelles » dont parle le philosophe et essayiste martiniquais René Ménénil<sup>266</sup> sont des mythologies de compensation qui « [...] surgissent en général, de façon

---

<sup>265</sup> Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952, p. 88-89.

<sup>266</sup> Il co-fonde avec Étienne Léro (écrivain martiniquais), Jules-Marcel Monnerot (journaliste et écrivain martiniquais qui apporta notamment sa contribution dans la revue de Georges Bataille, *Acéphale*), Maurice-Sabas Quitman et Simone Yoyottes (poétesse martiniquaise), le premier manifeste et revue anticolonialiste de la Martinique en 1932, et nom du groupe : *Légitime Défense*. En quatrième de couverture de *Légitime Défense*, textes recueillis par Geneviève Sézille-Ménénil, 3<sup>ème</sup> édition revue et augmentée, 2019 (1932), René Ménénil déclare que la

polémique, comme *contre-mythologies*, en réaction contre les mythologies de la colonisation<sup>267</sup>. ». Ainsi, dans l'épilogue du *Pays d'où l'on ne vient pas*, l'auteure martiniquaise Méline Céco rappelle l'importance des mythes pour la survie existentielle d'un peuple et le fait que ceux-ci peuvent devenir, à leur tour, des labyrinthes étouffants. Aussi, se reterritorialiser après avoir été déterritorialisés, soit se reconstruire depuis l'intérieur du labyrinthe (post)colonial relève-t-il de l'utopie ? Se reconstruire de l'extérieur du labyrinthe (post)colonial, est-ce une entreprise aporétique ? Cette question est posée par Méline Céco :

« Vous l'aurez compris, cette histoire n'a pas de fin. C'est l'histoire de tous ceux qui ont été déportés un jour et ont dû se reconstruire, loin du lieu où leurs ancêtres ont vu le jour, avec la mémoire empreinte de nostalgie qui est propre aux exilés. Ils n'ont jamais pu reprendre le chemin du retour, alors ils ont créé des mythes pour donner corps à leur relation à cette terre primordiale, sauf que parfois, ces mythes les ont dominés, possédés, et ils ne savent plus comment s'en libérer. Ils en viennent même à oublier qu'ils ont fait plus que fabriquer des histoires. Ils ont créé une culture nouvelle, une langue nouvelle, parce qu'on ne peut rester éternellement en exil<sup>268</sup>. »

Les personnages antillais et africains mis en scène par Méline Céco, pris dans la mondialisation, ont tenté de faire preuve de « mondialité ». Édouard Glissant propose en effet une modalité d'existence dans ce Tout-Monde qui se veut résiliente, où natifs, déportés, immigrés se rencontrent. Il crée le concept de mondialité qu'il oppose à la mondialisation et à ses effets négatifs. Il la définit comme suit : « C'est la nécessité pour chacun d'avoir à changer ses manières de concevoir, d'exister et de réagir, dans ce monde-là<sup>269</sup> ». Faire preuve de mondialité invite alors à discerner et apprendre à penser et à exister dans ce monde inextricable sans créer de systèmes de pensée hiérarchisés. Cela passe alors par l'imaginaire, voire la refondation ou la reterritorialisation de mythes fondateurs. Le labyrinthe est à notre sens l'un des éléments de cette mythopoétique. La pensée du tremblement<sup>270</sup> est également un exemple d'élément-clé de la mondialité en ce qu'elle rapproche notre lieu du monde et le monde de notre lieu, engageant ainsi une poétique de Relation entre l'Ici et l'Ailleurs. La mondialité et sa diversalité sont donc une sorte de contre-réponse à une mondialisation à racine unique et, de ce fait, une autre approche de l'identité, en phase avec celle retenue par Vincent Placolly et Tatiana Lobo Wiehoff. N'appelle-t-il pas à revenir à la réalité de nos identités noyées dans des imaginaires imposés ou volontaires ?

Penser le lieu, en l'occurrence celui du labyrinthe choisi par des écrivains américano-caraïbes, se présente comme un enjeu essentiel pour la prise en compte de la construction imaginaire de l'identité, qu'elle soit individuelle, collective ou nationale. Les deux éléments identitaires que sont le temps et l'espace interagissent, interfèrent et conditionnent la vie de chaque être humain.

---

revue *Légitime Défense* : « C'est l'affirmation de la souveraineté de notre être, c'est le droit et l'obligation de préserver l'intégrité de notre existence, c'est le droit et l'obligation d'agresser sans limitations ce qui (les gens et les institutions) dans la vie nous agresse ou semble susceptible de nous agresser ».

<sup>267</sup> René Ménénil, *Antilles déjà jadis* précédé de *Tracées*, Paris, Jean Michel Place, 1999, p. 52.

<sup>268</sup> Méline Céco, *Le pays d'où l'on ne vient pas*, op. cit., p. 283.

<sup>269</sup> Édouard Glissant, *La cohée du Lamentin*, op. cit., p. 24.

<sup>270</sup> Dans ce même ouvrage, *La cohée du Lamentin*, op. cit., à page 25, Édouard Glissant résume cette pensée du tremblement sous la forme de la maxime suivante : « Agis dans ton Lieu, pense avec le Monde ».

D'ailleurs, selon Gilbert Durand, le labyrinthe serait un symbole catamorphe<sup>271</sup>. Du préfixe grec *cata-* qui signifie vers le bas, il s'agit d'une forme archétypale de la chute qui s'inscrit du côté du temps vécu et qui révèle indéniablement l'angoisse humaine devant le passage du temps. Cette angoisse temporelle se spatialise partout ailleurs y compris sur l'espace d'une page blanche sur laquelle l'écrivain déverse son angoisse en réécrivant un mythe, devenu mytheme, dont les relectures palimpsestiques s'adaptent aux contextes historiques.

Dès lors, il convient de réécrire cette Histoire qui ne convient pas afin d'en découvrir les éléments cachés, dont les Américano-caraïbes ne se satisfont plus. C'est ce à quoi s'attelle les auteurs de notre corpus.

### **I.1.3. La réécriture comme relecture palimpsestique des identités labyrinthiques**

Antonio Benítez Rojo, penseur d'origine cubaine, présente la Caraïbe en ces termes : « [...] une machine d'écume qui connecte les chroniques de la recherche de l'Eldorado avec le récit de la rencontre avec l'Eldorado [...], le discours du mythe avec le discours de l'histoire, ou encore le discours de résistance avec le discours de pouvoir<sup>272</sup>. ».

Il place le mythe et l'Histoire dans un même énoncé en sous-entendant que nous pouvons modifier les discours mythiques et historiques, les réécrire, les répéter en les adaptant à notre réalité identitaire.

---

<sup>271</sup> *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, op. cit., p. 122-134.

<sup>272</sup> Antonio Benítez Rojo, *La isla que se repite el Caribe y la perspectiva posmoderna*, San Juan, Editorial Plaza Mayor, 2010, p. V-VI : «[...] una máquina de espuma que conecta las crónicas de la búsqueda de El Dorado con el relato del hallazgo de El Dorado [...], el discurso del mito con el discurso de la historia, o bien, el discurso de resistencia con el discurso del poder.». La traduction française a été réalisée par nos soins.

Quelle(s) forme(s) peuvent alors prendre ces réécritures historiques qui fondent nos identités ?

### I.1.3.1. Les identités labyrinthiques de l'H/histoire

Comment l'historiographie révèle-t-elle des identités labyrinthiques ?

Pour comprendre une identité labyrinthique, il convient de suivre le fil de l'Histoire (événements réels) et celui de l'histoire, la fiction (diégèse) qui se sont, en cours de route, rencontrés. Il y a donc une mise en relation entre le discours historique officiel qui se veut objectif et le discours littéraire, officieux, ramené au niveau subjectif et qui cherche à compléter les traces, les cheminements inégalement mis en lumière<sup>273</sup>. Il y a déjà ici une bifurcation à prendre en compte entre fiction et réalité. Le décalage de réalité entre ces deux discours a été remis en question par différents chercheurs dont Ivan Jablonka qui affirme que l'Histoire est une littérature (histoire) : « Toute cette littérature révèle une pensée historienne, sociologique et anthropologique, forte de certains outils d'intelligibilité : une manière de comprendre le présent et le passé<sup>274</sup> ». Il conçoit la littérature comme un mode d'enquête scientifique original qui rend compte du réel, soit d'un fait historique. Les micro-histoires que nous retrouvons par exemple dans les romans, mettent en évidence le labyrinthe mémoriel construit de souvenirs et d'oublis que le lecteur parcourt. Il chemine entre deux espace-temps, entre son présent et les traces passées à l'origine de la construction de son identité qui est en soi un processus sans fin et, par voie de conséquence, un labyrinthe infini.

Du grec « historia », qui signifie « recherche, enquête », l'Histoire avec la lettre « H » en majuscule renvoie à une activité dynamique, une discipline. En effet, c'est la « recherche, connaissance, reconstruction du passé de l'humanité sous son aspect général ou sous des aspects particuliers, selon le lieu, l'époque, le point de vue choisi ; ensemble des faits, déroulement de ce passé<sup>275</sup> ». Il est donc question de reconstruction et par là même de réécriture d'un fait passé. L'Histoire appartient au temps vécu, au passé et est source de connaissance. Mais qui écrit l'Histoire ? Et comment ? L'historien est a priori celui qui écrit l'Histoire ou plutôt une succession de faits de causalité consultables et vérifiables par tous. A-t-il pour autant été témoin des événements qu'il narre ? Pourra-t-il alors (d)écrire, faire le récit (histoire) des faits évoqués en toute impartialité ? Comment se défaire de ses idéologies ? Autant de questions qui nous rappellent à la fois que l'Histoire est une construction et combien la fiabilité des sources est aléatoire. Toute représentation est en rapport au savoir et au pouvoir. La littérature aussi cherche à reconstruire une forme d'authenticité. Une réécriture d'une réécriture ? La question se pose

---

<sup>273</sup> Voir Victorien Lavou-Zoungbo, *Les blancs de l'histoire. Afro-descendance, parcours de représentation et constructions hégémoniques*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2013 et Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000.

<sup>274</sup> Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, éd. du Seuil (La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle), 2017 (2014), disponible partiellement en PDF : <https://excerpts.numilog.com/books/9782757868911.pdf>, consulté le 24/01/2023.

<sup>275</sup> CNRTL, <https://cnrtl.fr/definition/histoire>, consulté le 30/06/2021.

d'autant plus lorsque nous confrontons tradition écrite et tradition orale<sup>276</sup>, entre voix et silences<sup>277</sup>.

Le philosophe Jean-Jacques Rousseau nous exposait déjà la difficulté d'écrire l'Histoire :

« De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'Histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien, ils se moulent sur ses intérêts, ils prennent la teinte de ses préjugés<sup>278</sup> ».

L'Histoire est écrite par des historiens qui, eux-mêmes, appartiennent à une culture donnée qui se reflète consciemment ou inconsciemment dans leur système de représentation d'un fait et, par conséquent, dans le récit (histoire) de l'Histoire, de la version de l'Histoire qu'ils proposent. Car comme l'énonce Paul Ricœur :

« On peut toujours raconter autrement, en supprimant, en déplaçant les accents d'importance, en refigurant différemment les protagonistes de l'action en même temps que les contours de l'action<sup>279</sup>. »

L'écriture de l'Histoire émane avant tout d'un lieu social<sup>280</sup> d'autant plus que l'exigence scientifique confine l'historien dans une technique de recherche propre à son métier (sélection, enquête, assemblage d'archives, etc.). Paul Ricœur avait déjà souligné dans *Histoire et vérité*<sup>281</sup> la tension existant entre l'objectivité recherchée par l'historien et l'impact de sa propre subjectivité. L'autre dimension à prendre en compte évoquée par Michel de Certeau est l'acte d'écrire qui relève du culturel et de l'idéologique. Le romancier peut également prétendre à écrire l'Histoire dans la mesure où il écrit en fonction de sa culture qui, nous le savons, est composée entre autres de mythes. De ce fait, est posé le problème de la neutralité du discours historique. Puisque faire l'histoire de l'Histoire est un acte culturel, ces (ré)écritures peuvent fomentier des aspirations politiques et culturelles de domination ou de résistance. Les identités bifurquent entre fiction et réalité à partir de politiques culturelles.

C'est en tous les cas ce que laisse entendre Édouard Glissant dans *Le discours antillais* : « (Avec un grand H.) L'Histoire est un fantasme fortement opératoire de l'Occident,

---

<sup>276</sup> Jean-Noël Pelen, « Mémoires de la littérature orale. La dynamique discursive de la littérature orale – réflexions sur la notion d'ethnotexte », 1988, p. 85-106, in : Actes du colloque « Croire la mémoire ? Approches critiques de la mémoire orale », Rencontres internationales, Saint-Pierre (Italie), 16-18 octobre 1986.

<sup>277</sup> Marc Augé, *Les formes de l'oubli*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2001. Voir aussi : Hubert Gerbeau, *Les esclaves noirs. Pour une histoire du silence*. Paris, Éditions Balland, 1970.

<sup>278</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, livre IV, Paris, Gallimard (Folio/Essais), 1969, p. 363.

<sup>279</sup> Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op. cit., p. 579-580.

<sup>280</sup> François Dosse, « Michel de Certeau et l'écriture de l'histoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 2, n° 78, 2003, p. 145-156 (p. 146), <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2003-2-page-145.htm> 146, consulté le 08/02/2023.

<sup>281</sup> Paul Ricœur, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1964.

contemporain précisément du temps où il était seul à « faire » l'histoire du monde<sup>282</sup> ». L'écriture de l'Histoire renverrait effectivement à celle du pouvoir. C'est ce qu'énonçait Antonio Benítez Rojo comme nous l'avons rappelé précédemment. Édouard Glissant considère l'Occident comme la mère d'une Histoire et de ses machinations pour asseoir sa domination. En ce sens, cette Histoire construite pour consolider l'identité nationale, impose une genèse et un ordre chronologique des événements, le tout selon son concept identitaire d'universalisme. Or, puisque le discours historique peut être difficilement objectif, il ne saurait être tenu pour universellement vrai dans la manière dont a été vécu l'Histoire par les peuples qui se retrouvent dans ce discours. Les identités labyrinthiques bifurquent donc entre identités individuelle, collective et nationale.

Comment alors rendre compte des histoires particulières enchevêtrées dans l'Histoire d'une Nation ?

L'histoire, terme écrit avec la lettre « h » minuscule, renvoie aussi bien à l'imaginaire qu'à des éléments réels, du domaine de la vie privée ou du domaine public. En effet, elle est alors synonyme de récit, conte, fable, légende ou mythe. Ces mots confèrent à l'H/histoire une dimension imaginaire que nous retrouvons dans chaque culture. L'histoire se reporte également à la trame narrative d'une œuvre, à la diégèse, confirmant ainsi son aspect fictif. L'H/histoire s'associe également aux vicissitudes de la vie d'un individu. Et si cet individu décide d'écrire son autobiographie, soit sa propre histoire, les faits évoqués seront d'autant plus soumis à son appréciation personnelle. Ainsi, l'Histoire et l'histoire impliquent toutes deux le sujet, la personne qui écrit, soit l'historien ou le romancier.

D'ailleurs, « Là où se joignent les histoires des peuples, hier réputés sans histoire, finit l'Histoire<sup>283</sup> ». Autrement dit, là où se joignent et se croisent des histoires multiples, enchevêtrées, finit le temps unique et l'identité conçue comme étant à racine unique. Plusieurs acteurs construisent les identités labyrinthiques qui, elles-mêmes, sont traversées par des H/histoires entrecroisées. Il suffit que l'un des composants des identités soit touché, dévalué ou bafoué pour qu'elles deviennent des identités labyrinthiques, et à terme, des « identités meurtrières »<sup>284</sup>. C'est pourquoi le recours à la réécriture serait un palliatif permettant d'exprimer, en vue de les transcender, des quêtes identitaires dans le cas des identités labyrinthiques.

### **I.1.3.2. La réécriture palimpsestique : une voie vers la quête identitaire**

L'H/histoire est faite de réécritures qui permettent d'atteindre une vue d'ensemble d'un événement passé interférant sur notre identité culturelle et collective contemporaine.

Pour définir la « réécriture », nous proposons de retenir ce qu'en dit Michel Lafon dans *Borges ou la réécriture* :

---

<sup>282</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 227, in : Édouard Glissant, Préface à la première édition de *Monsieur Toussaint*, Paris, Éd. du Seuil, 1961.

<sup>283</sup> *Idem.*

<sup>284</sup> Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.



« Le mot ne figure pas dans les grands dictionnaires académiques : seulement le verbe « ré(é)crire » et les substantifs « rescription » et « rescrit », correspondant aux vocables latins *rescribere*, *rescriptio* et *rescriptum*. Gaffiot traduit ces deux derniers par « rescrit, réponse (par écrit) du prince », tandis qu'il propose pour *rescribo* les suivantes acceptions :

1. Écrire en retour, en réponse ; en réplique ; (officiellement en parlant des empereurs) répondre (par un rescrit).
2. Écrire de nouveau, recomposer, refaire (un ouvrage) ; inscrire de nouveau, enrôler de nouveau.
3. Reporter par écrit sur un registre ; faire porter en compte ; reporter sur un rôle<sup>285</sup>. »

Ce mot est assurément riche d'interprétations et de questionnements. Réécrire induirait de répondre à quelque chose. Car pourquoi réécrire ? Pour être connu ? Pour s'expliquer et revenir sur ce qui était déjà écrit ? Pour servir une propagande ? Pour se donner une réponse à soi-même ? Réécrire peut en tous les cas aider à réviser l'Histoire, à redécouvrir le monde autrement et, par voie de conséquence, peut ressusciter des êtres et faire revivre des actes obliérés dans le passé. Cela impliquerait donc un voyage temporel.

À quel risque s'expose celui qui réécrit ? Le risque de ne pas être fidèle à la copie ; le risque de déformer ou de reconstruire la mémoire collective selon des intérêts particuliers ; le risque d'effacer des histoires particulières ou d'en exhumer... Quoi qu'il en soit, la réécriture rend compte de la rénovation du style, de la réappropriation et de la réinterprétation d'au moins un pan de l'Histoire, érigeant ainsi cette relecture en nouveau modèle possible. Elle agit sur le temps, l'espace et rappelle la figure palimpsestique définie par le critique français Gérard Genette dans *Palimpsestes* :

« Un palimpseste est un parchemin dont on a gratté la première inscription pour en tracer une autre, qui ne la cache pas tout à fait, en sorte qu'on peut y lire, par transparence, l'ancien sous le nouveau. On entendra donc, au figuré, par palimpsestes (plus littéralement : hypertextes), toutes les œuvres dérivées d'une œuvre antérieure, par transformation ou par imitation<sup>286</sup>. »

Gérard Genette évoque la transparence de la trace pour répondre à une quête identitaire en contexte labyrinthique comme dans les œuvres de notre corpus ; d'autres, comme Édouard Glissant, valoriseront l'opacité afin que le dominant ne parvienne plus à manipuler son passé, et donc, son identité. En tous les cas, la réécriture convoque des techniques littéraires comme l'intertextualité que Gérard Genette conçoit comme « [...] une relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes [...] »<sup>287</sup>. Cela fait penser au concept glissantien de racine-rhizome ou encore au « livre-rhizome<sup>288</sup> » qui ne nie pas les anciennes connexions ou ruptures avec une autre racine, qui elle-même se ramifie.

---

<sup>285</sup> Michel Lafon, *Borges ou la réécriture*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Poétique), 1990, p. 10.

<sup>286</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Points Essais), 1982.

<sup>287</sup> *Op. cit.*, p. 8.

<sup>288</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 338.

Ce serait un peu comme écrire à plusieurs mains. Les œuvres américano-caribéennes de type palimpsestique, rhizomatique et labyrinthique tracent en tous les cas le sillon d'une quête identitaire liée à une Histoire vécue particulièrement dans cette région. Leur démarche et leur quête de reconstruction mémorielle, longtemps perçues comme utopiques, laissent croire désormais en contexte post-colonial/décolonial que c'est une entreprise possible. D'ailleurs, réécrire n'est-ce pas écrire sur l'écriture ? Nous ne saurions omettre alors la portée métalittéraire d'une telle approche qui soulève la question : quelle(s) stratégie(s) littéraire(s) et historique(s) à adopter pour écrire une œuvre littéraire qui transcrive la quête identitaire dans le monde américano-caraiïbe ?

Ainsi, la réécriture palimpsestique des identités labyrinthiques en recherche d'elles-mêmes questionne la conception de la temporalité chez les écrivains américano-caraiïbes. S'agit-il alors d'un temps chronologiquement linéaire que nous plaçons du côté de l'Histoire et de son modèle ethnocentrique occidental ou alors d'un temps déconstruit, soit un temps nourri d'autres origines, voire subversif, en cercle, en spirale ou sous d'autres formes complexes, comme s'inspirant du motif du labyrinthe ?

En fin de compte, après avoir fait un bref tour d'horizon des mythes du labyrinthe, la symbolique récurrente qui se dégage est celle de la mémoire culturelle d'un peuple à préserver, que cette mémoire soit rattachée à un rite religieux, à un choix politique ou à une résistance due à une agression identitaire. Cette mémoire collective ou nationale convoque le passé (souvenirs) réel ou mythifié, inconscient ou conscient, qui veut être gardé dans le présent. Il en ressort que le labyrinthe grec s'est facilement répandu dans la littérature et les arts d'où la notion de haut lieu littéraire.

Le fameux labyrinthe grec a été ainsi un moyen de rendre compte des aspects visibles et invisibles de situations complexes de crise, liées à l'identité et/ou l'Histoire, et ce, en contexte post-colonial/décolonial. L'émergence du mythe grec du labyrinthe, notamment dans la littérature au XX<sup>e</sup> siècle, a été accompagnée du développement de son caractère polysémique et pluridimensionnel, et ce de l'Europe aux Amériques en passant par l'Afrique et l'Asie. Le labyrinthe des Grecs a trouvé des résonances adaptables aux réalités de chacun de ces continents géopolitiquement, culturellement ou historiquement rattachés à certaines îles ; et plus précisément, dans les territoires issus d'une Histoire douloureuse, en quête d'une reconstruction mémorielle, comme à la Martinique, à Cuba ou encore au Costa Rica.

Nous avons vu que chaque bifurcation et transfert culturel dans la conception du labyrinthe post-colonial/décolonial, implique une resémantisation de la symbolique du labyrinthe grec, une redéfinition des enjeux qui lui sont liés, mais également une posture à la fois politique et culturelle qui pointe les binarismes identitaires structurels de l'Occident.

Il importe donc d'explorer davantage les bifurcations et leurs enjeux qui ont donné lieu à l'américanisation du fameux labyrinthe. Nous nous appuyons sur la notion de bifurcation que nous retrouvons dans les labyrinthes borgésiens comme référence herméneutique pour tenter de déchiffrer les labyrinthes placolien et lobéen. L'écrivain argentin Jorge Luis Borges prend

le poulx de l'imaginaire de l'Argentine et du monde globalement – d'où sa vision cosmopolite – qu'il considère à la fois comme un labyrinthe où l'on se perd et un labyrinthe perdu<sup>289</sup>, idée directrice notamment du «Jardín de senderos que se bifurcan<sup>290</sup>».

Sont ainsi créées des œuvres complexes, palimpsestiques et, de ce fait, labyrinthiques qui accompagnent une montée des revendications identitaires ancrées et encreées dans le mythe grec du labyrinthe, que ce soit de manière concrète, symbolique ou subtile.

## I.2. L'herméneutique de la bifurcation des labyrinthes borgésiens

À la lumière des revendications identitaires des sociétés colonisées, beaucoup d'écrivains contemporains du monde américano-caraïbe se sont emparés du mythe du labyrinthe comme support de leur (re)(en)quête. Beaucoup ont lu Jorge Luis Borges qui a fait partie de cette période charnière du XX<sup>e</sup> siècle qui annonce les décolonisations. Il a construit, en précurseur, une approche qui interroge les interrelations culturelles. De son vivant jusqu'à sa mort, de nombreuses études ont porté sur cet Argentin, polyglotte, se réclamant de plusieurs cultures, tant il intriguait en écrivant sous le signe du labyrinthe qu'il recodait.

Le Martiniquais Édouard Glissant fait partie de ses lecteurs et penseurs marqués par la pensée de Jorge Luis Borges<sup>291</sup>. Sa conscience de ce qui se joue dans diverses interrelations pour les mémoires américaines créolisées est forte. Au regard de la créolisation de laquelle procèdent les sociétés américaines et caribéennes, Édouard Glissant atteste ainsi que :

*« [...] ce qui prédomine dans ce rapport, c'est que de plus en plus la Neo-America, c'est-à-dire l'Amérique de la créolisation, en même temps qu'elle continue à emprunter à la Meso-America et à l'Euro-America, a tendance à influencer sur ces deux formes de la partition américaine<sup>292</sup>. »*

Glissant indique clairement la relation constante entre les trois Amériques. Celle qui nous intéresse plus directement dans cette étude du fait que notre corpus en est issu et y enracine ses diégèses est la *Neo-America*, qui comprend notamment la Caraïbe et l'Amérique centrale. Elle « continue à emprunter » aux Amériques nous dit Glissant.

---

<sup>289</sup> Georges Charbonnier, *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, Paris, Gallimard, 1967, p. 131-132.

<sup>290</sup> Jorge Luis Borges, «El jardín de senderos que se bifurcan», *Ficciones*, Barcelona, Debolsillo (coll. Contemporánea), p. 101-117, 2017 (1944). Jorge Luis Borges, « Les jardins aux sentiers qui bifurquent », *Œuvres complètes*, tome I, traduit en français par Paul Verdevoye revue par Jean Pierre Bernès, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 1993, p. 499-508.

<sup>291</sup> *Le discours antillais*, op. cit., p. 246-247.

<sup>292</sup> *Introduction à une Poétique du Divers*, op. cit., p. 14.

Nous nous efforcerons, nous l'avons dit, dans cette étude d'évaluer l'héritage borgésien, issu plus directement – apparemment – de l'« *Euro-America* » tout en étant nourri de la *Meso-América* et de la *Neo-América* ainsi que de l'Europe, dans le monde américano-caraïbe. D'ailleurs, si nous pouvons trouver sous la plume de Vincent Placolý l'un de ses essais intitulé : « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature)<sup>293</sup> », c'est bien que l'empreinte et l'herméneutique borgésiennes sont manifestes pour la pensée identitaire contemporaine du monde américano-caraïbe.

Puisque Jorge Luis Borges a été apothéosé « Dieu du Labyrinthe<sup>294</sup> » par Emir Rodríguez Monegal, il nous semble légitime de (re)découvrir l'interprétation symbolique du labyrinthe, soit son herméneutique<sup>295</sup> – avec sa part d'hermétisme... –, en nous concentrant tout d'abord sur sa vie (à la fois dans la sphère privée et publique), marquée par la figure du labyrinthe dans un contexte défini par la suite comme postcolonial. Sa vision originale du monde, à la fois cosmopolite, interculturelle et labyrinthique, a annoncé des labyrinthes américano-caraïbes de revendications identitaires, ce qui fait de Borges un auteur post-moderne avant l'heure.

Interroger le point de départ de la symbolique du labyrinthe chez Jorge Luis Borges amène à questionner en premier lieu son vécu physique et sensible, soit son lieu social, et ce, au préalable de toute (ré)écriture.

### I.2.1. Jorge Luis Borges : le « Dieu du Labyrinthe »

Jorge Luis Borges a vécu de nombreux événements personnels, familiaux, nationaux et mondiaux qui ont marqué sa vie et modulé sa vision du monde, laquelle a ensuite participé de la constitution d'un certain paradigme borgésien, créant une forme d'empreinte conceptuelle qui nourrira divers penseurs et écrivains concernés par les enjeux de toute rhizomaticité et créolisation. C'est un écrivain que personne n'a pu enfermer dans un cadre ni entièrement décoder tant ses lectures sont riches et tant il s'est amusé à recoder ses écrits, notamment le mythe du labyrinthe, se qualifiant lui-même de labyrinthe : « Je ne suis pas un labyrinthe tourmenté, mais un labyrinthe paisible<sup>296</sup> ». Jorge Luis Borges a d'ailleurs précisé : « Le labyrinthe est un symbole évident, inévitable, de la perplexité. Toute ma vie, je n'ai cessé d'être perplexe devant l'univers, perplexe devant le problème philosophique pour moi essentiel : le

---

<sup>293</sup> Vincent Placolý, « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature) », 1990. Texte recueilli dans *Tranchées. Spécial Vincent Placolý*, Fort-de-France, publication du Groupe Révolution Socialiste, janvier 1993, p. 51.

<sup>294</sup> *Borges par lui-même, op. cit.*, p. 7.

<sup>295</sup> Voir les travaux de l'Allemand Wilhelm Dilthey (1833-1911) pour la dimension philosophique de l'herméneutique et son apport pour les sciences de l'esprit. Denis Houard, *Dilthey et la naissance de l'herméneutique en 1900*, in : Frédéric Worms (dir.), *Le moment 1900 en philosophie*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004, <http://books.openedition.org/septentrion/73904>, consulté le 28/07/2023.

<sup>296</sup> Jorge Luis Borges, *Entretien avec André Camp suivi de neuf essais sur Borges*, HB éditions, Forcalquier, 1999 (1988), p. 73.

problème du temps et de l'identité<sup>297</sup> ». Selon lui, le labyrinthe est donc intrinsèquement lié aux questions identitaires. C'est aussi ainsi que d'autres auteurs du monde américano-caribéen concevront le labyrinthe, comme nous nous efforcerons de le démontrer dans cette étude.

Il convient tout d'abord de dresser, de façon synthétique, la biographie de Jorge Luis Borges pour comprendre son attrait pour le labyrinthe, ou du moins, connaître les germes de sa conceptualisation labyrinthique du monde et de l'identité. Nous analyserons de ce fait les répercussions si symboliques du labyrinthe sur sa vision du monde marquée par l'entre-deux et/ou l'entr'ouvert culturel et nous chercherons à dégager les caractéristiques principales de son écriture labyrinthique.

### **I.2.1.1. Contexte socio-politique mondial et argentin**

Nous évoquerons quelques aspects du contexte socio-politique mondial et argentin du XX<sup>e</sup> siècle pour apprécier l'originalité de la vision de Jorge Luis Borges qui inverse notamment les rôles entre narrateur et lecteur et avec qui « on sort de l'ontologie naïve de la fiction<sup>298</sup>. ». Ainsi prendrons-nous mieux conscience de l'originalité de son herméneutique et de son impact politique :

*« [...] Borges rapproche consciemment l'intrusion de la fiction dans la réalité avec le mode d'opération des idéologies comprises comme des fictions cohérentes qui supplantent, ou dévorent « la réalité ». Il donne ainsi une interprétation politique de la porosité entre monde réel et monde fictionnel<sup>299</sup>. »*

Autrement dit, Borges fut-il un incompris de son siècle ? Pourquoi ses théories ont-elles attirées tant d'auteurs à partir de l'affirmation postcoloniale (puis décoloniale) ? Et en quoi les violences passées et présentes ont-elles nourri sa relecture du mythe du labyrinthe ?

#### **I.2.1.1.1. Un monde clivé**

Jorge Luis Borges est né en 1899 à Buenos Aires dans une période de post-indépendance<sup>300</sup> et meurt en 1986 en plein triomphe du régime capitaliste. Le XX<sup>e</sup> siècle marque la mise en place du néocolonialisme qui assouvit des ambitions expansionnistes et installe, sur fond de conflits d'intérêts géopolitiques, le pouvoir capitaliste à partir d'une racialisation socio-politique dans des sociétés américaines d'autant plus clivées qu'elles possèdent différentes classes socio-

---

<sup>297</sup> *Op. cit.*, p. 74.

<sup>298</sup> Raphaël Lellouche, *Borges ou l'hypothèse de l'auteur*, Paris, Éditions Balland, 1989, p. 18.

<sup>299</sup> *Borges ou l'hypothèse de l'auteur, op. cit.*, p. 25.

<sup>300</sup> Le 9 juillet 1816 (Congrès de Tucumán) est retenu comme la date d'indépendance de la future Argentine appelée autrefois Provinces Unies en Amérique du Sud.

économiques selon une organisation sociétale pigmentocratique. Face à cet impérialisme euro-centré qui se veut civilisateur et universaliste, des mouvements de résistance s'organisent, débouchant en Amérique centrale et du sud sur des indépendances et dans une moindre mesure et/ou plus tardivement dans la Caraïbe insulaire.

C'est ainsi que l'Espagne perd ses dernières colonies en 1898, après notamment une première tentative séparatiste avec la Guerre de dix ans<sup>301</sup> (1868-1878) à Cuba, tandis que des guerres sanglantes se déclarent en Amérique centrale jusqu'à la signature de la convention de Washington en 1907. Au Mexique, de 1910 à 1920, au cœur de la Première Guerre mondiale (1914-1918), éclate une révolution aux profonds retentissements dans toute l'Amérique, comme le sera plus tard la prise du pouvoir de Castro à Cuba, suivie de l'embargo nord-américain à son encontre en 1962. À la violence coloniale passée et à celle d'une colonialité des pouvoirs qui perdure, les Subalternisés répondent par des réactions violentes, à la recherche de la construction d'une autre forme de société où les identités plurielles seraient mieux valorisées<sup>302</sup>. Le spectre de la révolution haïtienne (1804) pèsera toutefois sur les espoirs de liberté pour tous.

Ces souhaits de reconstruction politique et historique nous rappellent comme le souligne Michel Maffesoli que : « L'histoire n'existe pas pour elle-même mais [qu'] elle ne trouve sens que dans un échange, dans une circulation sociale présente qui lui donne sens<sup>303</sup> ». Ces circulations sont présentées par Jorge Luis Borges comme des « bifurcations ». Avec Borges, les récits se chargent d'autres versions et peuvent être multiples, revus, réécrits... Et c'est à notre sens l'ambiguïté de ces diverses possibles bifurcations qui attirent à l'heure post-coloniale et décoloniale. La remise en cause totalitaire rejoint alors la remise en cause des colonialités :

*« [...] la « labyrinthisation » du récit d'enquête [chez Borges] n'est pas sans affinité avec la structure du meurtre totalitaire qu'analyse Arendt. En témoigne le thème de la modification du passé qui apparaît constamment dans les récits de Borges, et correspond à une pratique d'écriture éminente de la politique du XX<sup>e</sup> siècle, elle-même liée à la structure du meurtre totalitaire<sup>304</sup>. »*

La théorie des sentiers qui bifurquent de Borges invite donc à repenser l'espace-temps donné, imposé. D'autres modèles émergent en effet dans un monde où la Seconde Guerre mondiale en aura terminé avec l'unique valorisation du modèle européen. Plus particulièrement en Espagne, des représentations de la monstruosité minotaurienne ont été générées par la guerre civile et ses déchirements, entre ouverture et fermeture, comme l'a montré par exemple le film du réalisateur mexicain Guillermo del Toro : *Le labyrinthe de Pan* (2006).

---

<sup>301</sup> Cette guerre anticoloniale débuta le 10 octobre 1868 lorsque Carlos Manuel de Céspedes libéra ses esclaves et les poussa se battre contre l'Espagne. Voir à cet égard : **Salim** Lamrani, « Carlos Manuel de Céspedes, au nom de la Liberté », *Études caribéennes*, Hors-série n° 7, juillet 2021, <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/21298>, consulté le 07/09/21.

<sup>302</sup> Nous n'oublions pas la dimension fiscale de ces premières révoltes contre la métropole coloniale.

<sup>303</sup> Michel Maffesoli, *Essais sur la violence banale et fondatrice*, Paris, Librairie des Méridiens, 1984, p. 52.

<sup>304</sup> *Borges ou l'hypothèse de l'auteur, op. cit.*, p. 25.

De l'autre côté de l'Atlantique, la Martinique, toujours colonie française, puis département français à partir de 1946, a connu pendant la Seconde Guerre mondiale la période dite d'*Antan Robè*<sup>305</sup>, soit l'époque de l'amiral Robert, plus précisément de 1939 à 1943. Nombreuses seront les colonies qui prendront leur indépendance après ce conflit meurtrier. La seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle voit alors avec la conférence de Bandung en 1955 et la réunion de vingt-neuf pays d'Afrique et d'Asie, la prise en compte du Tiers-Monde. Cette « levée d'écrou » selon Léopold Sedar Senghor<sup>306</sup>, soit une entre-ouverture du long labyrinthe colonial, débouche des initiatives comme celle d'Alioune Diop qui organise le Premier congrès international des intellectuels et artistes noirs à la Sorbonne, en 1956, alors qu'entre-temps l'Amérique du Nord connaissait toujours une politique raciale ségrégationniste.

L'instrumentalisation politique de la race avait nourri des régimes dictatoriaux comme celui du nazi Adolf Hitler qui fit régner la terreur de 1933 à 1945 ; une terreur concomitante au régime autoritaire de Francisco Franco (1939-1975) pour l'Espagne. Les régimes autoritaires sévirent également dans les Caraïbes, notamment en République Dominicaine avec le dictateur Trujillo, de 1930 à 1961, qui mena aussi une politique de « nettoyage » ethnique appelée « massacre du persil »<sup>307</sup>, et ce à l'encontre des Haïtiens à partir de 1937. Les effets s'en font encore sentir aujourd'hui dans les relations entre ces deux nations partageant une même île<sup>308</sup>.

Le XX<sup>e</sup> siècle semble dès lors marqué par l'accroissement d'affrontements de groupes armés en Afrique. Le génocide de 15.000.000 Congolais<sup>309</sup>, perpétré par le roi belge Léopold II entre 1885 et 1908, en est un triste exemple. D'autre part, en recherche de liberté, dès 1954 et sur une période de 10 ans, l'Algérie s'est battue pour échapper à la domination française. À ce moment-là sont connues les théories de Frantz Fanon avec son fameux *Peau noire, masques blancs* (1952). Suivra la publication en 1961 des *Damnés de la terre*.

Encore aujourd'hui, le labyrinthe nourrit la narration des pièges d'une Histoire clivée entre divers continents et cultures, entre dominants et dominés, entre intérêts nationaux ou internationaux, entre colonisation et décolonisation, entre centre et décentrement, entre utopie et désillusion. Ces tensions longtemps exacerbées par l'opposition entre les deux blocs politiques du capitalisme et du communisme et leurs visions socio-politiques et économiques antagoniques, après les millions de morts de la Seconde Guerre mondiale, nourrissent les littératures à la fois des colonisateurs et des colonisés et leurs transcriptions de la démesure humaine.

---

<sup>305</sup> Au temps de l'amiral Robert, de son nom complet : Georges Achille Marie Joseph Robert. Voir Léo Elisabeth, « Vichy aux Antilles et en Guyane : 1940-1943 », *Outre-mers : revue d'histoire*, n° 342-343, 2004, p. 145-174, [https://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2004\\_num\\_91\\_342\\_4087](https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2004_num_91_342_4087), consulté le 08/02/2023.

<sup>306</sup> Voir l'article de Françoise Feugas, « De la conférence de Bandung au mouvement des non-alignés », *Le Monde diplomatique*, 2014, [https://www.monde-diplomatique.fr/publications/manuel\\_d\\_histoire\\_critique/a53274](https://www.monde-diplomatique.fr/publications/manuel_d_histoire_critique/a53274), consulté le 26/08/2022.

<sup>307</sup> Voir par exemple : Richard Lee Turits, "A World Destroyed, A Nation Imposed: The 1937 Haitian Massacre in the Dominican Republic", *Hispanic American Historical Review*, vol. 82, n° 3, 2002, p. 589-635.

<sup>308</sup> Voir Amaury Pérez Vargas, «El estado trujillista, la matanza del 37 y la cuestión racial, *Masacre de 1937. 80 años después: Reconstruyendo la memoria*, 2018, p.135-170, <https://doi.org/10.2307/j.ctvnp0k4x.8>, consulté le 29/07/2023.

<sup>309</sup> Olesya Arsenieva, « Congo : un génocide passé sous silence médiatique », *Le podcast journal*, rédacteur en chef Cécile Vrain, [https://www.podcastjournal.net/Congo-un-genocide-passe-sous-silence-mediatique\\_a27254.html](https://www.podcastjournal.net/Congo-un-genocide-passe-sous-silence-mediatique_a27254.html), consulté le 29/06/2021.

Les approches post-modernes et post-coloniales cherchent alors à déconstruire les hégémonies et à décoloniser les savoirs. Dans *Culture et impérialisme*, Edward Saïd affirme : « Il existe tout un mouvement, une littérature, une théorie de la résistance et de la riposte à l’empire<sup>310</sup>. ». Aimé Césaire évoque pour sa part dans son fameux *Discours sur le colonialisme* des « [...] dizaines et des dizaines de millions d’hommes qui, du fond de l’esclavage, s’érigent en juges<sup>311</sup>. ». En proclamant dans sa *Lettre à Maurice Thorez* qu’« [a]ucune doctrine ne vaut que repensée par nous, que repensée pour nous, que convertie à nous<sup>312</sup>. », il se détache du communisme (européen). En langage bourgeois, il s’agit d’une invitation à « bifurquer ».

Jorge Luis Borges traversa cette période à sa façon, laquelle fut notamment livresque, en construisant sa bibliothèque mondiale. Bien que Jorge Luis Borges se fût très peu intéressé à la politique de manière active, il déclara en 1964 à Georges Charbonnier : « Bien entendu j’étais contre tous les états totalitaires. J’étais contre le nazisme. Je suis contre le communisme. J’étais contre la dictature que nous avons eu à subir. Ce sont des convictions personnelles [...]»<sup>313</sup>. L’attitude de Jorge Luis Borges semble laisser supposer qu’il voulait se battre autrement contre toutes ces politiques totalitaires dont celle de Juan Domingo Perón en Argentine, dont il a eu à subir directement les conséquences. D’aucuns lui reprochent son silence vis-à-vis de la dictature du général Pinochet, lequel silence lui valut semble-t-il la perte du prix Nobel de littérature<sup>314</sup>. Jorge Luis Borges accepta notamment d’être docteur *honoris causa* en présence de Pinochet et le rencontra au lendemain de ce prix (22 septembre 1976). Il avait pourtant critiqué très tôt Hitler et Mussolini. Face à ces clivages argentins, Jorge Luis Borges semble avoir choisi une prise de hauteur dans l’abstraite Littérature.

### I.2.1.1.2. Une Argentine déchirée

Et c’est par la littérature que la pensée bourgeoise s’est disséminée jusqu’à être reprise un demi-siècle plus tard par des auteurs parfois très engagés politiquement et socialement comme le Martiniquais Vincent Placol, qui tire – faut-il dire paradoxalement ? – de l’enracinement argentin de Borges son lien avec toute société créole. Selon Placol, Jorge Luis Borges naît avec la pensée de l’homme politique et écrivain argentin Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888). Il est conscient qu’il est issu d’une société qui s’est créolisée. Il rejette également le sentiment de supériorité de la (seule) culture européenne :

---

<sup>310</sup> Edward W. Saïd, *Culture et impérialisme (Culture and Imperialism)*, Paris, Fayard/Le Monde diplomatique, 2000 (1993), p. 71.

<sup>311</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 2004 (1950), p. 8.

<sup>312</sup> Aimé Césaire, *Lettre à Maurice Thorez*, Paris, Présence Africaine, 1956, p. 12.

<sup>313</sup> Georges Charbonnier, *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, Paris, Gallimard, 1967, p. 35.

<sup>314</sup> Voir Mariana Limón, «La peligrosa amistad de Borges con Pinochet que le impidió ganar el Nobel», Think like a new man. Life and Style, mis en ligne le 27/04/2017, <https://lifeandstyle.expansion.mx/mundo/2017/04/20/la-peligrosa-amistad-de-borges-con-pinochet-que-le-impidio-ganar-el-nobel>, consulté le 26/08/2022 ; et Hector Bianciotti et Jean-Paul Enthoven, « Une heure de clair-obscur avec Jorge-Luis Borges », in : Nicole Muchnik, Carol Kehringer, Mona Ozouf (dir.), *De Sartre à Foucault. Vingt ans de grands entretiens dans Le Nouvel Observateur*, Vanves, Hachette Éducation (Hors collection), 1984, p. 159-168, <https://www.cairn.info/--9782010107375-page-159.htm>, consulté le 26/08/2022.



« Dans les années 1840, Domingo Faustino Sarmiento se moquait de la représentation que les Européens se faisaient des Argentins, même les plus prestigieux ; et il employait un terme qui devait faire fortune, celui d'*afrancesado*, pour désigner ceux qui, par « ignorance créole », imitaient en tout point les modèles de la France<sup>315</sup>. »

Rappelons que Domingo Faustino Sarmiento, président de l'Argentine de 1868 à 1874, publie *Facundo* en 1845. Il y développe des théories raciales sous-tendues par la dichotomie symbolique entre Civilisation et Barbarie, clé de lecture de l'Histoire de l'Argentine et de l'Amérique du Sud en général pendant fort longtemps. Selon Marc Chalonec, Domingo Faustino Sarmiento a notamment développé un racisme prégnant envers les Noirs durant sa présidence :

« [...] Domingo Faustino Sarmiento, profondément raciste, entreprend un véritable un « génocide secret » qui a pour objectif de réduire le plus possible la population afro-argentine, au point qu'en 1875, il restait si peu de Noirs en Argentine que le gouvernement n'a même pas pris la peine d'enregistrer les descendants d'Africains dans le recensement national<sup>316</sup>. »

La politique de Sarmiento était tournée vers l'effacement de l'Indien et du Noir argentins en exaltant et sublimant la présence du colonisateur européen blanc. Cette politique occultait et rejetait la créolisation et ses effets alors qu'« [i]l y a 200 ans, dans des villes comme Buenos Aires, les Noirs représentaient plus de 20% de la population<sup>317</sup>. ». Sarmiento a été l'instigateur du mythe de la blancheur/«blancura» de l'Argentine, soit une politique pigmentocratique à partir de laquelle a été construite l'identité nationale avec pour référence la couleur de peau du colonisateur et son modèle économique et politique. Ce mythe identitaire est affirmé par « [...] les responsables du Recensement national de 1895 qui déclaraient : "la population ne tardera pas à être unifiée tout à fait, en formant une nouvelle et belle race blanche"<sup>318</sup> ». Selon Marc Chalonec, il était question d'effacer les Noirs du quotidien des Argentins en les condamnant subtilement et structurellement à mort, que ce soit par l'impunité face aux discriminations raciales, le manque de soin face à la misère ou aux épidémies, en les envoyant à la guerre, notamment contre le Paraguay (1865-1870) ou en les condamnant à l'analphabétisme. Il en était de même pour le Costa Rica qui a construit son identité sur ce mythe de la blancheur au travers de discours officiels panégyriques<sup>319</sup> en faveur des colons espagnols blancs que nous retrouvons dans les manuels scolaires costariciens comme ce fut aussi le cas Argentine.

---

<sup>315</sup> Vincent Placolý, *Une journée torride, essais, nouvelles*, Paris, La Brèche, 1991, p. 13.

<sup>316</sup> Marc Chalonec, « L'effacement des noirs argentins », p. 52, in : Eddie Marajo (dir.), *Historial. Le journal qui raconte l'histoire de la Caraïbe*, édition spéciale esclavage, n° 9, Open Soft System, Schoelcher, décembre 2022.

<sup>317</sup> *Idem*.

<sup>318</sup> Marc Chalonec, « L'effacement des noirs argentins », *op. cit.*, p. 52.

<sup>319</sup> Voir par exemple l'article de **Ronald Soto** Quirós qui explique comment a été construite une identité nationale blanche au Costa Rica : «Imaginando una nación de raza blanca en Costa Rica : 1821-1914», *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, n° 15, en version papier 2008, mis en ligne le 30/06/2009, <http://journals.openedition.org/alhim/2930>, consulté le 18/11/2021.

La présence-histoire<sup>320</sup> des Noirs d'Argentine, c'est-à-dire le fait d'exister sans être vu, concept que nous développerons plus avant dans notre étude, s'est retrouvé dans la politique génocidaire orchestrée par Domingo Faustino Sarmiento. Jorge Luis Borges naît dans cette Argentine dont une page de l'Histoire a été déchirée et remplacée par le mythe de la nation blanche. Jorge Luis Borges ne peut qu'en être marqué. Cela ne l'empêche pas d'avoir une certaine vision de l'importance de l'Amérique et ses populations.

Jorge Luis Borges a ainsi développé une écriture labyrinthique qui tendait à rompre cette dichotomie pesante<sup>321</sup> qui moulait et fermait la vision du territoire et des relations humaines en un modèle non américain. Le labyrinthe permettait à Jorge Luis Borges de faire des sillons par bifurcations et réécritures en reflétant symboliquement la carte du passé-présent argentin et plus largement du monde. Sarmiento se vantait de n'être plus entouré de Gauchos, de Noirs ou de pauvres au sein de la Chambre des députés de Buenos Aires<sup>322</sup>. Jorge Luis Borges, pour sa part, a trouvé son attitude injuste envers le Gaucho<sup>323</sup>, lui rappelant d'ailleurs que : « [...] la race des gauchos ne produisit pas de caudillos. Artiga, Oribe, Güemes, Ramírez, López, Bustos, Quiroga, Adao, Rosas – déjà nommé – et Urquiza étaient des éleveurs et non des péons de ferme. Dans les guerres de l'anarchie, le gaucho suivait son patron<sup>324</sup> ».

Borges se place donc volontairement du côté des marginaux, sans distinction apparente de couleur de peau, en écrivant beaucoup autour de cette figure devenue un véritable mythe argentin : le gaucho. En effet, il précise, dans son essai «El Gaucho» répertorié dans les *Œuvres Complètes* : « [...] symbole le plus notoire est la statue équestre. [...] Inutile de le définir ethniquement ; fils occasionnel de conquistadors et de colonisateurs oubliés, c'était un métis Indien ou parfois de Noir, ou c'était un Blanc. Être gaucho a été un destin<sup>325</sup> ». Jorge Luis Borges dédicace aux gauchos un de ces poèmes, dans lequel il les sort de l'ombre par l'éloge qu'il leur fait, symboles de courage.

*« Qui leur aurait dit que leurs aînés arrivèrent par la mer, qui leur aurait dit ce que sont la mer et les eaux de la mer ?*

*En tant que Blancs métissés, on les dédaigna ; en tant que métissés de sang indien, on fut leur ennemi.*

---

<sup>320</sup> Voir Victorien Lavou Zoungbo, *Du « Migrant nu » au citoyen différé : « Présence-histoire » des Noirs en Amérique latine, discours et représentations*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2003, p. 289-301, <http://books.openedition.org.ezproxy.unilim.fr/pupvd/35377>, consulté le 21/07/2022.

<sup>321</sup> Voire Élodie Pellan, *Le labyrinthe dans El Aleph et Ficciones de Jorge Luis Borges*, op. cit.

<sup>322</sup> Marc Chaloney, « L'effacement des noirs argentins », op. cit., p. 52.

<sup>323</sup> Jorge Luis Borges, «El gaucho y la literatura», 1946, mis en ligne dans *Hispanérica*, Saul Sosnowski (éd.), n° 138, décembre 2017, p. 47-59, <https://www.jstor.org/stable/44840750>, consulté le 04/03/2023 : «Creo que Sarmiento de algún modo ha sido injusto con el gaucho. Porque si bien Sarmiento plantea el dilema, que creo justo, “civilización y barbarie”, y siguiendo la etimología atribuye la civilización a la ciudad y la barbarie a los campos, creo que Sarmiento olvidó un hecho. Es que en la barbarie del gaucho tuvieron alguna parte sus amos. Me parece muy significativo que el gaucho produjera caudillos. [...] No concebimos [la historia] sin el gaucho. ». Nous traduisons : « D'une certaine manière, je crois que Sarmiento a été injuste avec le gaucho. Bien que Sarmiento pose le dilemme, que je trouve juste, « civilisation et barbarie », et suivant l'étymologie il attribue à la civilisation à la ville et la barbarie à la campagne, je pense que Sarmiento oublie un fait. C'est que dans la barbarie du gaucho, ses maîtres y sont pour quelque chose. Je trouve très significatif que le gaucho produise des caudillos [chefs]. On ne conçoit pas [l'histoire] sans le gaucho. ».

<sup>324</sup> Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes*, « El Gaucho », préface écrite pour l'ouvrage de photographie de René Burri, p. 356-359 (p. 359), 1968.

<sup>325</sup> Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes*, « El Gaucho », op. cit. p. 356.

*Beaucoup n'entendirent jamais le mot gaucho, ou peut-être parfois comme une injure. Ils apprirent le chemin des étoiles, les coutumes de l'air et de l'oiseau, les prophéties des nuages du Sud ou de la lune encerclée.*

*Ils faisaient paître le bétail sauvage, fermes sur le cheval du désert qu'ils avaient dompté ce matin-là ; ils furent lanceurs de lasso, marqueurs, convoyeurs, homme du détachement policier, quelquefois materos ; tel d'entre eux, celui qu'on écoutait, improvisait sur sa guitare<sup>326</sup>. »*

Il insère le gaucho dans l'Histoire de son pays, et plus généralement de l'Amérique du Sud. Prenons le cas de la biographie que Jorge Luis Borges fait de Tadeo Isidoro Cruz (« Biographie de Tadeo Cruz (1829-1874) »). Son père était un guérillero en fuite. Exaspéré, Tadeo Isidoro Cruz assassina le soldat qui se moquait de lui. Fugitif, il devient soldat de fortune en participant à des guerres civiles puis sergent de la police rural. Marié ou en concubinage, il vivait à Pergamino, où il avait eu un enfant. Il était chargé d'arrêter Martin Fierro, déserteur des troupes de Benito Machado et poursuivi pour meurtre. Il avait assassiné deux personnes, dans le même contexte d'exaspération que Tadeo Isidoro Cruz. Un fois le fugitif trouvé et prêt à être arrêté par les policiers, Martin Fierro fit acte de courage et sortit de son refuge pour se battre contre eux. Ni le statut de fugitif, ni l'apparence physique de Martin Fierro, ni sa férocité – par un jeu d'homonymie entre Fierro le nom du personnage et l'adjectif « fiero » en espagnol qui signifie cruel, féroce – n'ont constitué une frontière pour Tadeo Isidoro Cruz. Il s'est reconnu dans l'acte de courage et le destin du gaucho Martin Fierro : « il comprit que l'autre était lui<sup>327</sup> » et a plus forte raison, a reconnu son histoire, son passé de gaucho (d'où il vient) et celui de son père avant d'être celui qu'il est devenu. L'épigraphe qu'a choisi Jorge Luis Borges pour cette nouvelle est porteuse de sens dans sa démarche que nous qualifions de décoloniale avant l'heure pour l'écriture de l'Histoire de l'Argentine et la création littéraire. La citation tirée du recueil de poèmes *The Winding Stair (L'Escalier en spirale)*, est-elle une invitation à bifurquer que nous lance Borges ?

*“I'm looking for the face I had  
Before the world was made  
TEATS: The Winding Stair”*

Cette nouvelle (« Biographie de Tadeo Isidoro Cruz) a d'ailleurs fortement inspiré le Martiniquais Vincent Placolty. Il rapproche le texte borgésien du contexte d'errance et de fuite

---

<sup>326</sup> Jorge Luis Borges, *Éloge de l'ombre*, « Les Gauchos », *Œuvres complètes*, Tome II, *op. cit.*, p. 172-173 (p. 172) Traduction française par Jean Pierre Bernès et Nestor Ibarra. La citation française a été retranscrite telle quelle. *Elogio de la sombra*, « Los Gauchos », *Obras Completas*, Buenos Aires, Emecé, Tomo II, 1969, p. 433 : « Quién les hubiera dicho que sus mayores vinieron por el mar, quién les hubiera dicho que lo son un mar y sus aguas. Mestizos de la sangre del hombre blanco, lo tuvieron en poco, mestizos de la sangre del hombre rojo, fueron sus enemigos. Muchos no habrán oído jamás la palabra gaucho, o la habrán oído como una injuria. Aprendieron los caminos de las estrellas, los hábitos del aire y del pájaro, las profecías de las nubes del Sur y de la luna con un cerco. Fueron pastores de la hacienda brava, firmes en el caballo del desierto que habían domado esa mañana, enlazadores, marcadores, troperos, hombres de la partida policial, alguna vez materos; alguno, el escuchado, fue el payador. »

<sup>327</sup> Jorge Luis Borges, *El Aleph*, *op. cit.*, « Biografía de Tadeo Isidoro Cruz (1829-1874) », p. 70. Traduction française par René L.-F Durand dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, Tome I, p. 596.

des esclaves marrons aux Antilles, cachés dans les mornes et combattant corps et âme contre l'opresseur :

*« Dans les chroniques, les compilations d'historiens, les rapports de gendarmeries, les témoignages colportés, soulèvements de nègres égalent insurrections d'esclaves, émeutes de noirs équivaut à troubles, de même que la défaite, le repli, la fuite produisent l'image d'un pourchassement de loups dans la mangrove insondable, cette informe écologie d'avant la création où des corps se meuvent obscurément dans les ténèbres... "Fugitif, il [Martin Fierro] dut se réfugier dans un marais ; quelques nuits plus tard, le cri d'un kamichi lui annonça que la police l'avait encerclé... Le criminel sortit de son refuge pour les combattre..."<sup>328</sup>. ».*

Vincent Placolý se rend compte que d'un espace-temps à un autre, tous les destins peuvent converger, diverger, bifurquer, s'ignorer, et ont été consignés dans le récit historique officiel sans en dégager le sens profond. Comment rendre chacun des événements historiques unique ? Les œuvres de Borges, en particulier cette dernière nouvelle, a été pour Vincent Placolý un véritable outil herméneutique de la bifurcation en ce que la création littéraire doit coïncider avec une pensée de (re)construction mémorielle, et de ce fait, une pensée identitaire. En effet, la bifurcation borgésienne amène Placolý à comprendre comment sortir un fait historique personnel de l'anecdotique en choisissant l'événement qui soulèvera la question de l'identité, question universelle. En somme, comment réhabiliter un récit individuelle ou collectif dans l'historiographie officielle, nationale, dans des espaces-temps différents.

Nous pouvons ainsi compter dans la littérature gauchesque, les réécritures borgésiennes du *Matin Fierro* du poète argentin José Hernández. En réécrivant, Jorge Luis Borges remet à jour les mémoires des marginaux argentins (gaucho) et plus largement de tous les marginaux. Sa réécriture permet de garder présent en mémoire l'histoire des gauchos dans l'Histoire nationale de l'Argentine étant donné que ce pays se veut être représenté dans un livre d'où il tire son mythe :

*« Il semblerait que chaque pays pense qu'il doit être représenté par quelqu'un qui diffère de lui, par quelqu'un qui peut être comme une sorte de remède, une sorte de thériaque, d'antidote contre ses défauts. Nous autres Argentins, nous aurions pu choisir le Facundo de Sarmiento, qui est notre livre, mais non ; avec notre histoire militaire, notre histoire de combats, nous avons choisi comme livre la chronique d'un déserteur, nous avons choisi Martin Fierro qui, certes, mérite d'être choisi en tant que livre, mais comment penser que notre histoire puisse être représentée par un déserteur de la conquête du désert ? Pourtant, c'est ainsi ; chaque pays semble éprouver ce besoin de compensation.<sup>329</sup> »*

---

<sup>328</sup> Vincent Placolý, « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature) », *Tranchées*, op. cit., p. 46.

<sup>329</sup> Jorge Luis Borges, « Le livre comme mythe », *Le Débat*, vol. 5, n° 22, 1982, p. 118-126, traduit de l'espagnol par Françoise Rosset, <https://www.cairn.info/revue-le-debat-1982-5-page-118.htm>, consulté le 26/08/2022.

Cela nous donne des raisons de croire qu'il y a une dimension politique dans les textes et réécritures littéraires borgésiens, du fait qu'ils déconstruisent le mythe argentin de la nation blanche<sup>330</sup>.

Domingo Faustino Sarmiento voulut également comprendre les raisons des aspirations politiques de type dictatorial dans son pays comme celle de Juan Manuel Rosas qui exerça 17 ans de dictature en Argentine de 1835 à 1852. Une dimension politique accompagne donc à chaque fois ses prises de position littéraires que nous retrouvons dans *Facundo*<sup>331</sup> (1845). C'est dans cet ouvrage que Sarmiento développe ses théories qui rendent compte de la dichotomie entre Civilisation (l'apport européen, occidental) et Barbarie<sup>332</sup> (les Indigènes, les Noirs, la forêt...), retenue comme clé de lecture de l'Histoire de l'Argentine et de l'Amérique du Sud en général. Jorge Luis Borges a développé pour sa part, une écriture labyrinthique qui tendait à rompre cette dichotomie pesante<sup>333</sup> qui moulait et fermait la vision du territoire, des relations humaines et de l'identité dans cet espace-temps américain dominé.

Jorge Luis Borges proposa alors un autre regard de l'américanité, sans la couper de l'Europe, tout en valorisant ses divers apports culturels. En effet, il consent à son identité plurielle, conscient des transferts culturels renforcés avec la colonisation :

« Dans une brève note autobiographique incluse dans Antologia [sic] de la Poesia [sic] Argentina moderna (Anthologie de la Poésie Argentine Moderne), que Julio Noé « ordonna » en 1925, Borges déclarait orgueilleusement : « Je suis de pur lignage criollo. » Et il avait raison. Dans cet orgueil, son œuvre y fonde ses bases les plus durables et c'est en lui que l'écrivain fortifie son attitude face à la vie<sup>334</sup>. »

Jorge Luis Borges est donc issu d'une société créole<sup>335</sup> et a vécu dans un pays déchiré par la montée du fascisme qui anéantissait toute tentative démocratique. Vivre en Argentine ne se résumait qu'à vivre au rythme de coups d'État à répétition comme le rappelle Monica Dorange dans ses travaux sur la *Civilisation espagnole et hispano-américaine*<sup>336</sup>.

---

<sup>330</sup> Voir Lionel Souquet, « L'identité argentine ou la construction d'un mythe littéraire entre Europe et Amérique », *Amnis*, n° 2, 2002, <http://journals.openedition.org/amnis/165>, consulté le 30/07/2023.

<sup>331</sup> Domingo Faustino Sarmiento, *Facundo. Civilización y barbarie*, Santiago, Impresa del progreso, 1845.

<sup>332</sup> Voir l'article n° 10 : « Barbarie » de Claudia Bourguignon Rougier dans *Un dictionnaire décolonial*, <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/barbarie/>, consulté le 30/08/22.

<sup>333</sup> Voir Élodie Pellan, *Le labyrinthe dans El Aleph et Ficciones de Jorge Luis Borges*, op. cit.

<sup>334</sup> Manuel Mujica Laines, « Borges et les ancêtres », écrit en juin 1963 à Buenos Aires, traduction française de Simone Beckmann et Jean de Milleret in : Constantin Tacou (dir.), *Les Cahiers de l'Herne. J. Luis Borges*, n° 4, Paris, éd. l'Herne, 1981, version numérique, p. 151.

<sup>335</sup> Nous avons conscience de l'incomplète similitude entre les termes « criollo » et « créole », mais les limites de cette étude ne nous permettent pas de développer cet aspect. Pour ce qui est de la dimension linguistique, voir l'article de Marie-Christine Hazaël-Massieux, « Théories de la genèse ou histoire des créoles : l'exemple du développement des créoles de la Caraïbe », *La linguistique*, vol. 41, n° 1, 2005, p. 19-40, <https://www.cairn.info/revue-la-linguistique-2005-1-page-19.htm> et celui de Ana C. Cara, "The Poetics of Creole Talk: Toward an Aesthetic of Argentine Verbal Art", *The Journal of American Folklore*, vol. 116, n° 459, Creolization (Winter, 2003), p. 36-56.

<sup>336</sup> Monica Dorange, *Civilisation espagnole et hispano-américaine*, Paris, Hachette supérieur, 3<sup>ème</sup> édition revue et argumentée, 2013 (2007). Voir aussi à ce sujet Diana Quattrocchi-Woïsson, *Un nationalisme de déracinés : l'Argentine, pays malade de sa mémoire*, Paris, Éditions du CNRS, 1992 ; ou Marcos Novaro et Vicente Palermo, *La dictadura militar, 1976-1983. Del golpe de Estado a la restauración democrática*, Buenos Aires, Paidós, 2003.

En 1930, José Félix Uriburu a évincé Hipólito Yrigoyen (Union Civique Radicale) de la présidence par un coup d'État fasciste. Ce coup d'État a nourri le rêve fasciste de type mussolinien de Juan Domingo Perón qui fait alors une alliance – intéressée – avec le parti de la Confédération Général du Travail pour préparer la reconnaissance de son pouvoir politique. Il se marie avec María Eva Duarte, chanteuse populaire dans des émissions radiophoniques, capable de drainer les foules. En 1946, Perón devient président de l'Argentine. Son gouvernement utilise la surveillance et le contrôle de l'opinion publique. Après la fondation du Parti Péroniste en 1947, suivirent diverses répressions.

Très hostiles au péronisme, Jorge Luis Borges et sa famille étaient surveillés. Cette hostilité coûta cher à sa sœur et à sa mère, incarcérées pour avoir manifesté contre le gouvernement péroniste<sup>337</sup>. Victoria Ocampo, écrivaine argentine, s'étend longuement en effet sur les embûches dressées par le pouvoir péroniste dans la vie professionnelle de son ami de longue date que fut Jorge Luis Borges :

*« Nous étions en 1946. Sur ces entrefaites, et sans que nous nous soyons rendu compte de ce qui se passait dans notre pays (comme il arrive dans tous les pays, même les moins sous-développés), un obscur colonel devint président de la République. Aussitôt, Borges se voit nommé inspecteur de la vente des poulets sur les marchés de Buenos Aires. Nomination originale pour un écrivain. Mais l'époque péroniste abonda en originalités de ce genre, on ne peut lui dénier ce mérite. Borges, surpris [...] demanda à un haut fonctionnaire comment il se pouvait qu'il eût été nommé à ce poste alors qu'il y avait bien trente ou quarante employés capables d'y mieux pourvoir que lui. Le haut fonctionnaire répondit :*

*— Vous étiez partisan des Alliés pendant la guerre ?*

*— Oui, avoua l'interpellé. [sic]*

*— Alors, que voulez-vous...*

*Nous en étions arrivés là. Peu de temps après, Borges se vit dans l'obligation de renoncer à ses nouvelles fonctions. L'association de Culture Anglaise s'était heureusement avisée que Borges était lui-même un « oiseau rare », plutôt qu'un inspecteur de volaille tout désigné. Sur la foi de quoi, elle lui offrit une chaire de littérature. Et le Collège Libre d'Études Supérieures, partageant l'avis de l'Association, demanda à l'ex-inspecteur de dindes et de pintades une série de conférences sur des écrivains anglais et nord-américains. [...] C'est ainsi que Borges se lança dans une aventure dont il se croyait incapable et qui, même, lui répugnait : donner des conférences et des cours. [...] Le colonel s'enfuit un beau jour. Alors Borges commença à recevoir les honneurs qui lui étaient dus : Docteur honoris causa de l'Université de Cuyo (1956). [...] Mais le plus important, pour lui qui rêva toujours de vivre dans une forêt de livres, fut sa nomination de directeur de la Bibliothèque Nationale. Malheureusement sa vue le trahit [...] »<sup>338</sup>.*

---

<sup>337</sup> Michel Berveiller, *Le cosmopolitisme de Jorge Luis Borges*, thèse en Lettres, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Lille III, Lille, 1973, p. 121: « Sa sœur Norah fut écrouée pour quelque temps à la prison des délinquantes de droit commun [...]. Sa mère elle-même passa quelques jours en cellule. ».

<sup>338</sup> Constantin Tacou (dir.), *Les Cahiers de l'Herne. J. Luis Borges*, op. cit., p. 22-24.

Face aux assauts du péronisme, c'est dans la littérature, dans les livres donc, que se réfugie Jorge Luis Borges, d'abord en tant que professeur de littérature anglaise – indice évident de transfert culturel du monde anglais de sa vision cosmopolite – ; puis en tant que directeur d'un vaste labyrinthe de livres que nous évoquerons dans cette étude.

1955 est l'année de la révolution pour la liberté avec le coup d'état civico-militaire encouragé par les anti-péronistes comme l'église catholique ou le parti socialiste. L'exil de Perón enclencha un apparent processus de «desperonización». En effet, en 1958 accède au pouvoir Arturo Frondizi qui fit un pacte avec Perón et ses partis pro-Perón afin que la constitution péroniste de 1949 soit restaurée. Le contrôle invisible exercé par Perón sur la population argentine fut rendu visible par la Révolution argentine de 1966 à 1971 (révolte étudiante, révolte des travailleurs, violence sociale). Pourtant, depuis son territoire d'exil, Perón se préparait à revenir. 1973, année d'élections présidentielles, Perón réalise un pacte avec Héctor Campora qui faisait partie de Frente Justicialista de Liberación, un parti pro-perón. Ce pacte consistait en ce que Héctor Campora gagne les élections, puis renonce à son titre de président pour le céder à Perón. Perón se vengea dès lors de ses ennemis en perpétrant des attentats contre le parti catholique ou encore contre l'Union Civique Radicale. Cependant, il mourut dès 1974 d'une crise cardiaque laissant sa femme, María Estela Martínez Perón, gouverner.

En 1976, un autre coup d'État militaire eut lieu avec à sa tête Jorge Rafael Videla pour l'armée de terre, Emilio Eduardo Massera pour la Marine et Orlando Agosti pour les Forces aériennes, lesquels formèrent une junte militaire. S'en suivit une terrible répression (interdictions des partis politiques, élimination des opposants, vols de bébés...). Ce régime dictatorial s'engagea alors dans un processus de réorganisation nationale. 1982 sonna la chute du régime, suivie, en 1985, du jugement de la Junte militaire et de diverses peines d'emprisonnement.

L'élection du président Raúl Alfonsín de l'Union Civique Radicale en 1983 annonça la restauration de la démocratie (1983-1989). Toutefois, elle fut mise à mal par des grèves générales en contexte de crise économique et d'interventionnisme des États-Unis. Dans *El año del laberinto*, Tatiana Lobo Wiehoff expose cette situation d'interventionnisme étasunien dans le Costa Rica du XIX<sup>e</sup> siècle.

C'est lors de cette période que meurt Jorge Luis Borges. Il aura eu le temps de pressentir le jugement des protagonistes de la Junte militaire. Il connut toutefois tout au long de sa vie un pays déchiré essentialisme et identité plurielle, entre fascisme et élans démocratiques, soit une situation d'entre-deux qui exerça une influence sur sa vie et ses écrits, entre réalité et fiction, entre Histoire et histoires.

### **I.2.1.2. Récurrence et caractéristiques des labyrinthes de l'œuvre borgésienne : Sous le signe de la bifurcation**

Si Paul Valéry pouvait dire qu'«[e]n littérature, le vrai n'est pas concevable<sup>339</sup> », Umberto Eco semble montrer pour sa part que l'aspect illusoire et fictif de la littérature ne donne pas le droit de déclarer qu'elle n'est pas une « science ».

Associer, par analogie, le dictionnaire et l'encyclopédie dans *De l'arbre au labyrinthe*<sup>340</sup> – soit toutes les formes de savoirs institutionnalisés et institutionnels, vérifiables et fiables – au labyrinthe serait-il le signe que les mots anciens, nouveaux ou néologismes construisent un labyrinthe qui nous perd ou qui constitue un repère ? En tous les cas, le lecteur des œuvres borgésiennes se retrouve à avoir une démarche (épistémo)géocritique en prenant en compte les savoirs réels qui traversent les œuvres borgésiennes par les voies de l'imaginaire. Cela confirmerait alors que l'utilisation du labyrinthe n'est pas qu'une histoire d'esthétique, mais aussi une façon de dire le monde, sa réalité, tel que chacun le voit et/ou le conçoit.

Il est dès lors nécessaire, à cette étape de notre réflexion, de faire un point sur la récurrence du labyrinthe chez celui surnommé le « Dieu du Labyrinthe ». Que révèle cette récurrence ? Comment est conçu, en général, le labyrinthe en contexte américain et, en particulier, que dire des labyrinthes borgésiens ? Sont-ils conçus selon le modèle égyptien, grec, latin ou encore occidental ? Nous rechercherons donc les caractéristiques des labyrinthes borgésiens : forme, ampleur, centre, valeur, aspect, couleur, portée symbolique, etc. En quoi les labyrinthes borgésiens seraient-ils un haut lieu conceptuel d'une représentation identitaire ?

### **1.2.1.2.1. Les labyrinthes borgésiens**

Jorge Luis Borges a vécu dans un monde marqué par les guerres, les souffrances, les coups d'État et la répression. L'enfermement de la cécité physique dans lequel il a été plongé l'a d'une certaine manière protégé, mais lui a aussi sans doute permis de prendre du recul par rapport à tous ces événements traumatiques, que ce soit à l'échelle locale ou globale, et pour lesquels il a proposé différents types de labyrinthes comme l'a montré Ludmila Kapshutschenko :

*« Dans les œuvres de Borges, nous distinguons différentes sortes de labyrinthes. Il y en a qui sont : 1) externes naturels : rivières, plateaux, déserts, grottes ; 2) externes artificiels : l'édifice de Abenjacán el Bojarí, la propriété de Triste-le-Roy, la Cité des Immortels, la demeure d'Astérion, le jardin aux sentiers qui bifurquent ; 3) internes psychiques : l'orgueil, la haine, l'insécurité, les désirs ; 4) internes spirituels : la recherche de la connaissance ou de la vérité ; 5) symboliques : le monde de Tlön, la bibliothèque de Babel, la loterie à Babylone, le roman de Ts'ui Pên ; 6) temporels et 7)*

---

<sup>339</sup> Paul Valéry, « Études Littéraires, Stendhal », Variété, *Pléiade*, p. 569-571, disponible partiellement sur : <http://jacques.casari.free.fr/capconcours/concours/ensi/1997.htm>, consulté le 23/06/2021.

<sup>340</sup> *De l'arbre au labyrinthe, op. cit.*, p. 323-324.



*spatiaux : formés par la désintégration de leurs limites conventionnelles ; 8) artistiques : les œuvres elles-mêmes*<sup>341</sup>. »

Ainsi, les labyrinthes borgésiens sont multiformes et pluridimensionnels. Si Umberto Eco nous prévient que Jorge Luis Borges joue sur les idées plutôt que sur les mots, soit « [...] sur le front du signifié, en jouant sur les idées, et en amenant donc le mot à effleurer des horizons nouveaux et inattendus<sup>342</sup> », il convient de se demander à quelle spatialité symbolique et épistémique, outre celle qui relève de la géographie, renvoie l'idée de ces labyrinthes ? Les labyrinthes borgésiens convoquent, en tous les cas, des caractéristiques de l'identité d'un individu, d'un groupe ou d'une nation.

Ce sont des espaces publics – représentant le monde et l'univers dans tous ses aspects – et des espaces intimes – reflétant diverses interrogations métaphysiques – qui convoquent le couple notionnel Moi-l'Autre. Ces espaces se temporalisent à mesure que nous découvrons leur symbolique, à l'instar d'une œuvre palimpsestique. Ces espace-temps démultipliés sont comme la proposition d'une vitale hétérogénéité face à l'homogénéité que veulent imposer des modèles idéologiques mortifères, pour penser et exister. Les espaces labyrinthiques choisis par Borges répondent à sa perplexité face à la question de l'identité et du rapport de l'homme avec son environnement. Par exemple, «La Ciudad de los Inmortales» (« La Cité des Immortels ») apparaît, à première vue, comme resplendissante<sup>343</sup>. La cité rappelle étymologiquement la ville, soit un espace organisé et ordonné pour son bon fonctionnement. Elle renvoie à une *épistémè* réelle, celle de l'ordre. Or, une fois le personnage Homère entré, au détour de réseaux labyrinthiques souterrains, dans la cité, il y découvre une caractérisation labyrinthique effrayante le faisant « [...] frémir d'épouvante et de dégoût<sup>344</sup> ». Le désordre architectural est la représentation labyrinthique de la mémoire. L'oubli de l'identité du personnage principal qui est Homère, auteur de *L'Illiade*, constituent des éléments de perte. Le lieu est paradoxal et dantesque. La cité labyrinthique des Immortels acquiert dès lors une symbolique particulière, celle de l'angoisse de la mémoire.

Jorge Luis Borges nous propose des labyrinthes expérimentaux. D'ailleurs, il demande à Silvina Ocampo de l'accompagner dans la ville de Buenos Aires qu'il perçoit comme un labyrinthe : « — Cette nuit il faut que nous nous égarions, me dit Borges. Nous marchions par les rues de Buenos Aires comme dans un labyrinthe<sup>345</sup>. ».

---

<sup>341</sup> Ludmila Kapshutschenko, *El laberinto en la narrativa hispanoamericana contemporánea*, op. cit., p. 20, la version originale : «En las obras de Borges distinguimos diversas clases de laberintos; los hay: 1) externos naturales: ríos, mesetas, desiertos, cuevas; 2) externos artificiales: el edificio de Abenjacán el Bojarí, la casa de Triste-le-Roy, la Ciudad de los Inmortales, la casa de Asterión, el jardín de senderos que se bifurcan; 3) internos anímicos: el orgullo, el odio, la inseguridad, los deseos; 4) internos espirituales: la búsqueda del conocimiento o de la verdad; 5) simbólicos: el mundo de Tlön, la biblioteca de Babel, la lotería en Babilonia, la novela de Ts'ui Pên; 6) temporales y 7) espaciales: formados por la desintegración de sus límites convencionales; 8) artísticos: las obras mismas. ». La traduction française a été réalisée par nos soins.

<sup>342</sup> Umberto Eco, *De la littérature*, op. cit., p. 148.

<sup>343</sup> Jorge Luis Borges, « L'immortel », *L'Aleph*, op. cit., traduction française par Roger Caillois, p. 568. «El inmortal», *El Aleph*, op. cit., p. 17 : «[...] la resplandeciente Ciudad.».

<sup>344</sup> « L'immortel », *ibidem*. «El inmortal», op. cit., p. 18 : «[...] me atemorizó y repugnó.».

<sup>345</sup> Silvina Ocampo, « Images de Borges », *Les Cahiers de l'Herne. J. Luis Borges*, op. cit., p. 29.

De plus, les matériaux de ses labyrinthes ne sont pas anodins. Ils convoquent une sémiologie particulière. Par exemple la Cité des Immortels est faite de sable et une autre partie en pierre, donnant les signes caractéristiques de la mémoire, tantôt poreuse ou tantôt intacte. De « Pierre Ménard auteur du Quichotte » qui oublie qu'il est l'auteur du fragment qu'il vient (ré)écrire grâce à sa mémoire, à « Funès ou la Mémoire » qui au contraire, « [...] meurt très jeune accablé par cette mémoire qu'un dieu pourrait supporter, mais pas un homme<sup>346</sup> », Jorge Luis Borges explore les dimensions extrêmes de la mémoire quand il est question reconstruction. Les matériaux des labyrinthes borgésiens, qu'ils soient naturels ou construits, peuvent également rappeler l'opposition nature-culture exposée par l'anthropologue français Claude Lévi-Strauss. S'agirait-il de montrer que, d'une manière directe ou indirecte, la culture ou la nature n'échappent pas au labyrinthe de ce monde ? Fait parfois de minéraux (sable, pierre) qui rappellent l'aspect chthonien et souterrain de la symbolique du labyrinthe, le labyrinthe développe aussi des analogies avec la racine, l'enracinement. Il peut s'agir aussi de labyrinthes abstraits (labyrinthe aérien, imaginaire...). Jorge Luis Borges relève l'importance des rencontres et de l'apport de tous les espaces, du centre ou de la périphérie, pour se comprendre, se (re)connaître, soit une pensée interculturelle avant l'heure.

Jorge Luis Borges n'écrit pas en demi-mesure. En effet, aussi bien dans le fond que dans la forme, il semble vouloir éduquer notre regard unique pour qu'il soit un regard croisé, un regard qui bifurque. Cette ambivalence constante des regards, entre intérieur et extérieur, que nous retrouvons dans les labyrinthes borgésiens n'agit-elle pas comme une sorte de pédagogie culturelle qui nous invite à franchir, puis à dépasser l'entr'ouvert ? C'est pourquoi il nous a semblé pertinent de proposer un regard croisé sur le thème de l'identité, relié à celui du labyrinthe, chez les auteurs de notre corpus. Le labyrinthe, que nous percevons chez Borges comme un support heuristique, permet de manier une réécriture du monde fondée sur deux principes qui accompagnent toute pensée et idée de l'identité : le temps et l'espace.

C'est sans doute la raison pour laquelle Vincent Placolý cite en péritexte de son premier récit *Une journée torride* cet extrait de «Las ruinas circulares» (« Les ruines circulaires ») : «El propósito que lo guiaba no era imposible, aunque si sobrenatural. Quería soñar un hombre: quería soñarlo con integridad minuciosa e imponerlo a la realidad<sup>347</sup>». Vincent Placolý traduit alors : « Le but qui le guidait n'était pas inaccessible, quoique surnaturel. Il voulait rêver un homme : le rêver avec une minutieuse application et l'imposer à la réalité<sup>348</sup> ». Le rêve comme forme de liberté et moyen de penser et d'exister est ainsi mis en exergue comme fondement de tout nouveau départ. Ce rêve ressemble assez à celui de Frantz Fanon dans *Les damnés de la terre* qui souhaitait créer un homme nouveau, une pensée neuve. Il semblerait que le modèle borgésien ait été lu par Placolý comme une ouverture américaine possible dans la reconnaissance du Divers. Ce Divers qui ne doit pas être synonyme de folklore identitaire, comme le suggère René Ménéil qui illustre le problème du folklorisme antillais en s'appuyant

---

<sup>346</sup> Georges Charbonnier, *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, op. cit., p. 113.

<sup>347</sup> Vincent Placolý, *Une journée torride*, Paris, La Brèche, 1991, p. 27, in : Jorge Luis Borges, «Las ruinas circulares», *Ficciones*, op. cit., p. 58. Autre traduction française par Paul Verdevoye revue par Jean Pierre Bernès « Les Ruines circulaires » dans *Œuvres complètes*, op. cit., tome I, p. 476 : « Le dessein qui le guidait n'était pas impossible, bien que surnaturel. Il voulait rêver un homme : il voulait le rêver avec une intégrité minutieuse et l'imposer à la réalité. ».

<sup>348</sup> Nous avons choisi de retranscrire la traduction française que Vincent Placolý propose.

sur le labyrinthe dessiné par un homme, qui se rend compte qu'il est « [...] l'image de son visage<sup>349</sup> ».

En outre, Jorge Luis Borges a beaucoup voyagé au travers de ses lectures, que ce soit du fait de la cécité de son père qui se soignait en dehors d'Argentine ou de par sa carrière. Il s'est ainsi déplacé de l'Europe à l'Amérique, en passant par l'Orient. Ces échanges sont sans aucun doute au fondement de son ouverture au monde, et ce dès son enfance où il a appris à découvrir le labyrinthe du monde à partir du labyrinthe grec :

*« Le mot labyrinthe évoque pour moi une gravure, dans un livre à reliure rouge, publié par Garnier, qui montrait un édifice assez vaste, en forme de cylindre, ou de tambour plutôt. J'étais enfant, et je regardais cela avec quelque défiance, quelque peur, en pensant que le Minotaure était là-dedans. Après, je me suis épris de la mythologie grecque, et le labyrinthe m'a toujours attiré<sup>350</sup>. »*

Les lectures sont donc autant de voyages qui ont construit sa vision du monde. Si nous en croyons cet auteur, le labyrinthe évoquait premièrement pour lui une forme particulière, issue d'une gravure, soit un tracé, une trace ; en somme quelque chose de visible qu'est l'œuvre littéraire elle-même comme nous le confirme Ludmila Kapshutschenko. Le point de départ de son attrait pour le mythe du labyrinthe provient alors de son aspect concret. Au regard de la symbolique du labyrinthe, ce lieu a pris une dimension beaucoup plus abstraite – et donc invisible pour l'œil – tout en questionnant des notions fondamentales comme le temps et l'identité.

Les œuvres labyrinthiques de Jorge Luis Borges sont comme toujours à la frontière d'une autre œuvre. Quand l'une de ses œuvres est emplie de références orientales, Borges semble choisir d'équilibrer la balance en ajoutant des liens avec une autre œuvre, cette fois-ci occidentale. Ce tissage des références et des cultures crée de constantes bifurcations qui rendent à la fois difficile le cheminement au travers de ces œuvres, et à la fois simple et léger car ce tissage ôte d'une certaine manière les lunettes culturelles ou ethnocentriques du lecteur. Pouvons-nous alors parler d'œuvres frontalières ? Jorge Luis Borges propose en tous les cas aux lecteurs de cheminer dans des espaces labyrinthiques marqués par l'entre-deux, en les insérant dans une approche qui renvoie à l'ensemble de l'univers. Il crée des brèches transgressives, en résonance à la définition de la frontière. Ces espaces labyrinthiques ne sont pas en soi et ne possède pas réellement de centre. Et s'il omet un continent ou un pays dans ses références, ce serait probablement comme pour nous amener, volontairement, à nous interroger sur cette absence. L'absence, soit l'invisible, peut même dire beaucoup plus sur l'état d'une chose que la présence, soit le visible.

Assurément, cette vision labyrinthique fondée sur l'entre-deux et la porosité des frontières, sur divers détours entre visible et invisible, ouvre la voie à d'autres possibilités d'identification identitaire, faisant émerger d'autres lieux d'énonciation et écartant ainsi l'idée d'un seul centre,

---

<sup>349</sup> René Ménil, *Antilles déjà jadis précédé de Tracées*, Paris, Jean Michel Place, 1999, p. 275 in : Jorge Luis Borges, *L'Auteur (El Hacedor), Œuvres complètes*, écrite en 1960, traduction française de Roger Caillois, Paris, Gallimard (coll. Le Monde Entier), 1971.

<sup>350</sup> *Entretien avec André Camp suivi de neuf essais sur Borges, op. cit.*, p. 73.

soit déjà une pensée post-moderne. Cette vision labyrinthique du monde annonce l'utilisation récurrente du mytheme du labyrinthe dans les œuvres borgésiennes.

La vision du labyrinthe de Borges se présente sous la multiformité des labyrinthes évoqués comme dans *Los dos reyes y los dos laberintos*<sup>351</sup>, où tout lieu, tout espace géographique ou encore tout objet peut être en soi un labyrinthe ou un Minotaure. C'est cela même qui rend la (re)lecture des œuvres borgésiennes terribles puisque le (re)lecteur ne peut deviner d'avance les formes des labyrinthes et des Minotaures attenants : « Ce ne sont pas le tigre, le labyrinthe ou le miroir qui sont effrayants, c'est leur libre circulation, c'est l'instabilité de leurs supports<sup>352</sup> ». Les labyrinthes de Borges sont ainsi expérimentaux, d'où leur récurrence, et constituent le fondement de sa vision labyrinthique.

Ainsi, dans la mesure où les supports du labyrinthe sur lequel est construite ou évoquée une histoire fictive ou réelle changent, la pluridimensionnalité des labyrinthes borgésiens, métaphoriques, symboliques ou réels, rend le haut lieu labyrinthique exportable dans d'autres sociétés en contexte de crise identitaire.

#### **I.2.1.2.2. La Bibliothèque borgésienne**

Aussi bien dans sa vie privée que publique, nous pouvons dire que chacun des échecs de Borges, chacune de ses mésaventures ou réussites ont produit un écrivain capable de nous suspendre au vertige d'une écriture labyrinthique. Jorge Luis Borges a en effet vu, du fait du contexte politique clivé de son pays, les sombres couleurs du monde et a su les rendre au travers de ses imaginations colorées, fécondées en quelque sorte par sa cécité. Aveugle clairvoyant, le labyrinthe visuel de son quotidien a comme rencontré le labyrinthe des errances politiques et idéologiques de sa Nation et du monde, le rendant sans doute encore plus américain par sa connaissance du monde européen pour transcender les particularismes réducteurs de l'Argentine.

Il convient alors d'entrer dans la Bibliothèque de Borges afin de découvrir les livres posés sur les étagères, d'analyser comment il a ordonné ses livres, et par extension, le monde et d'en ouvrir quelques-uns pour y comprendre sa pensée.

##### **I.2.1.2.2.1. Enfermement et gestation : au cœur de la Bibliothèque**

Jorge Luis Borges est né d'une mère traductrice et d'un père qui a exercé le métier d'avocat et de professeur de psychologie. Il entretint une relation particulière avec son père, Jorge

---

<sup>351</sup> Jorge Luis Borges, «Los dos reyes y los dos laberintos» (« Les Deux Rois et les Deux Labyrinthes »), *op. cit.*

<sup>352</sup> *Borges ou la réécriture*, *op. cit.*, p. 275.

Guillermo Borges, atteint de cécité, qui l’initia aux jeux de la philosophie. Jorge Luis Borges a ainsi passé son enfance dans la bibliothèque paternelle :

« [...] si Borges ne connut rien, dans son enfance, du quartier que, comme Carriego, il prétendit plus tard « retrouver », ce fut en raison de son enfermement dans la bibliothèque paternelle et au bénéfice d’inlassables lectures de fiction<sup>353</sup>. »

Nous notons ici un premier élément biographique, à la fois facteur d’ouverture intellectuelle et lieu (paradoxal) d’enfermement : la bibliothèque. Cet enfermement dans son labyrinthe de livres serait dû au fait que Jorge Guillermo Borges voulait que son fils devienne écrivain. Il lui revenait alors la charge d’aplanir les sentiers pour son fils, en évitant de troubler ses apprentissages. Jorge Luis Borges en garda un souvenir inoubliable : « Mon père avait une grande bibliothèque. On me permettait de lire n’importe quel livre, même ceux qu’on interdit habituellement aux enfants. Par exemple, le livre *Mille et Une Nuits*, dans la version du capitaine Burton<sup>354</sup> ». Assurément, son intelligence sut tirer parti rapidement de cette nourriture littéraire, atteignant une maturité littéraire et philosophique précoce, dans la pleine conscience des porosités du monde. En témoigne l’âge auquel il commença à (ré)écrire, aux alentours de six ou sept ans. Il avait ainsi composé en langue anglaise, mais selon le style classique cervantin « [...] une sorte de manuel sur la mythologie classique, sans aucun doute un plagiat de Lemprière<sup>355</sup> ». Il s’essaya au conte en écrivant *La visera fatal*. Il poursuit son entreprise littéraire et de réécriture à neuf ans en traduisant *The Happy Prince (Le prince heureux)* de l’Irlandais Oscar Wilde. « Et cette traduction fut publiée dans un des quotidiens de Buenos Aires, *El País*. Comme elle était seulement signée « Jorge Borges », on attribua tout naturellement cette traduction à [son] père<sup>356</sup> ». Ce fait rappelle la figure palimpsestique où « [un] texte peut toujours en lire un autre, et ainsi de suite jusqu’à la fin des textes. Celui-ci n’échappe pas à la règle : il l’expose et s’y expose. Lira bien qui lira le dernier<sup>357</sup> ».

Nous soulignons l’importance et l’attachement de la mythologie, du conte, en somme, de l’imaginaire dès l’enfance de Jorge Luis Borges, le plongeant dans un entre-deux entre réel et imaginaire. Ces entreprises littéraires témoignent de la multitude des livres trouvés dans la bibliothèque, la richesse d’époques, d’univers et de langues différents. Lire n’est-ce pas une première forme de voyage, tout autant que de labyrinthe ? Jorge Luis Borges a découvert le monde par les mots, que ce soit l’Europe ou l’Orient, avec notamment les *Mille et Une Nuits*. Son polyglottisme<sup>358</sup>, entretenu par sa famille et ses voyages, lui conféra très tôt une aisance remarquable dans l’art de traduire et de réécrire, qui influenceront sans nul doute des œuvres intertextuelles comme « Pierre Ménard, autor del Quijote ». Cette ouverture sur le monde à partir de la bibliothèque paternelle a construit la bibliothèque borgésienne où sont concentrés les savoirs de l’Occident et de l’Orient. Elle est l’emblème d’un savoir écrit et de la mémoire.

---

<sup>353</sup> Michel Lafon, *Borges ou la réécriture*, op. cit., p. 94.

<sup>354</sup> *Borges par lui-même*, op. cit., p. 159.

<sup>355</sup> *Borges ou la réécriture*, op. cit., p. 79, in : Jorge Luis Borges, Livre de préfaces suivi de *Essai d’autobiographie (An Autobiographical Essay, 1970)*, traduction française de Françoise Rosset et Michel Seymour Tripier, p. 241.

<sup>356</sup> *Borges ou la réécriture*, op. cit., p. 79.

<sup>357</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes*, op. cit., en quatrième de couverture.

<sup>358</sup> Jorge Luis Borges maîtrisait l’anglais, l’espagnol, le français, l’italien, l’allemand et d’autres langues mortes ou rares.

Avant de perdre la vue, Jorge Luis Borges fut privé de l'usage de la parole lors de l'accident de Noël 1938 et il craignit même pour ses facultés intellectuelles : « [il avait] une peur épouvantable d'avoir perdu [son] intégrité mentale, de ne plus pouvoir écrire<sup>359</sup>. ». Cette panique révèle le rapport profond que Jorge Luis Borges entretient avec les mots, et plus particulièrement ce que lui inspire l'acte d'écrire : la recherche de liberté. Nous pouvons considérer cet accident physique qui enferma momentanément sa liberté comme le point de départ du « cuento » *El Sur*, mais aussi de l'œuvre « Pierre Ménard, autor del Quijote » qui nous ramènent à des interrogations métaphysiques et littéraires.

Malgré de nombreuses opérations pour lutter contre la cécité génétique dont il souffrait, en 1955, Jorge Luis Borges perd définitivement la vue et se voit désormais enfermé dans un monde labyrinthique sans couleurs, mais qu'il dotera par les souvenirs de ses voyages, son imagination et les rencontres liées à son poste de bibliothécaire dans l'espace labyrinthique par excellence de la Bibliothèque Nationale<sup>360</sup>. Il confesse : « j'ai constaté, les années passant, qu'au fond je ne suis pas sorti de cette bibliothèque<sup>361</sup> ». En d'autres termes, Jorge Luis Borges est resté prisonnier et habitant de la Bibliothèque-labyrinthe qu'il admirait. Cet espace se retrouve dans plusieurs de ses récits, notamment dans « El jardín de senderos que se bifurcan » ou encore, de manière plus directe, dans « La biblioteca de Babel ». Dans ce dernier récit, il s'exalte devant la Bibliothèque : « Cuando se proclamó que la Biblioteca abarcaba todos los libros, la primera impresión fue de extravagante felicidad<sup>362</sup>. ». La définition donnée de la bibliothèque rappelle cet objet kaléidoscopique qu'est *L'Aleph*<sup>363</sup> qui constitue le titre de l'un de ses récits et recueils de récits. En un lieu, se concentre en effet tous les lieux, tous les livres, soit une sorte d'hétérotopie<sup>364</sup> selon la conception foucauldienne.

---

<sup>359</sup> Georges Charbonnier, *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, op. cit., p. 109.

<sup>360</sup> Constantin Tacou (dir.), *Les Cahiers de l'Herne. J. Luis Borges*, n° 4, Paris, éd. l'Herne, 1981, version numérique, p. 44 : « Quand ce dernier mourut, [père de Borges] le destin voulut que Borges trouvât un emploi dans une modeste bibliothèque municipales où, nous raconte-t-il, il passait son temps à lire et d'où il fut renvoyé par le Dictateur Perón, à cause de ses idées démocratiques. A la chute du tyran, il se trouva de nouveau dans un labyrinthe de livres, à la tête de la Bibliothèque Nationale dont il est actuellement le directeur. ».

<sup>361</sup> *Borges par lui-même*, op. cit., p. 159.

<sup>362</sup> Jorge Luis Borges, « La biblioteca de Babel », *Ficciones*, op. cit., p. 94. Traduction française par Nestor Ibarra, « La Bibliothèque de Babel » écrite par Borges à Mar del Plata en 1941, *Œuvres complètes*, op. cit., Tome 1, p. 494 : « Quand on proclama que la Bibliothèque comprenait tous les livres, la première réaction fut un bonheur extravagant. ».

<sup>363</sup> Jorge Luis Borges, « El Aleph », *El Aleph*, Barcelone, Debolsillo (coll. Contemporánea), 2017 (1949), p. 189-210. Jorge Luis Borges, « L'Aleph », *Œuvres complètes*, op. cit., tome I, traduit en français par René L.-F Durand, p. 653-666.

<sup>364</sup> Noé Gross, « Sur les hétérotopies de Michel Foucault », *Le Foucauldien*, vol. 6, n° 1, p. 1-40, 2020, <https://foucauldien.net/articles/10.16995/lefou.72/>, consulté le 31/10/20. En 2022, *Le foucauldien* a été relancé sous le nom *Genealogy+Critique*. « Du texte de Borges, Foucault invente pour s'en emparer cette notion d'hétérotopie, la fabrique pour en user et traduire cette inquiétude qui rendrait impossible la pratique par laquelle nous faisons jusqu'alors tenir ensemble les mots et les choses. [...] [...] Le 7 décembre 1966, [...] Foucault propose une analytique nouvelle de l'espace par l'intermédiaire du concept d'hétérotopie, terme étymologiquement construit pour spécifier certains lieux de notre réalité ayant comme caractéristique d'être absolument différents : des lieux qui s'opposent à tous les autres, qui sont destinés en quelque sorte à les effacer, à les neutraliser ou à les purifier. Ce sont des contre-espaces, des utopies localisées, situées, que toute société organise en elle-même comme ses dehors, ses lieux réels hors de tous les lieux. L'hétérotopie n'est pas une utopie, puisqu'il faut réserver ce nom à ce qui n'a vraiment aucun lieu (u-topos), mais nomme des emplacements bien réels ayant "la curieuse propriété d'être en rapport avec tous les autres emplacements, mais sur un mode tel qu'ils suspendent, neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés, réfléchis". Ces espaces effectifs, qui sont en

Toutefois, la récurrence de la bibliothèque dans les œuvres de Borges témoigne d'une recherche, tout autant que d'une perplexité, quant à cet espace. Il considère la bibliothèque comme un univers : «El universo (que otros llaman Biblioteca) [...]»<sup>365</sup>. Comment alors écrire l'univers, en somme l'infini ? Là était le but de sa recherche : «Como todos los hombres de la Biblioteca, he viajado en mi juventud; he peregrinado en busca de un libro [...]»<sup>366</sup>. Jorge Luis Borges rappelle à quel point il était fasciné par le livre, car chargé de passé et d'apports du présent. La Bibliothèque est comme la structure d'une mémoire. C'est pourquoi il nous exhorte à conserver le « culte du livre », puisqu'il contient en lui seul une multiplicité d'espaces-temps, entre par exemple le moment où l'auteur écrit et le moment où le lecteur enrichit le livre par ses interprétations depuis un temps et un espace différents :

*« J'ai pensé un jour écrire une histoire du livre. Non pas sous son aspect physique. Je ne m'intéresse pas à l'aspect physique des livres (surtout pas aux livres des bibliophiles qui sont habituellement démesurés) mais aux diverses façons dont on a considéré le livre. J'ai été devancé par Spengler, dans son Déclin de l'Occident, où il y a de très belles pages le livre. En y ajoutant quelques observations personnelles, je pense m'en tenir à ce que dit Spengler. [...] L'Antiquité a donc vis-à-vis du livre une attitude que nous avons du mal à comprendre, qui ne ressemble pas à notre culte du livre. On voit toujours dans ce dernier un succédané de la parole mais ensuite vient de l'Orient un concept nouveau, absolument étranger à l'Antiquité classique : celui du livre sacré. [...] Bizarrement – et je ne crois pas qu'on ait remarqué ce fait jusqu'à présent –, les pays ont choisi des individus qui ne leur ressemblent pas beaucoup<sup>367</sup>. »*

L'Argentin Borges a assurément trouvé dans le mythe du labyrinthe un moyen de concevoir cet infini et de l'écrire, comme il l'atteste lors d'un entretien : « Le labyrinthe est un symbole évident, inévitable, de la perplexité. Toute ma vie, je n'ai cessé d'être perplexe devant l'univers, perplexe devant le problème philosophique pour moi essentiel : le problème du temps et de l'identité<sup>368</sup> ». La Bibliothèque physique, espace fermé, a été un espace de gestation d'une écriture labyrinthique à l'image de la bibliothèque-labyrinthe.

Dans le récit «La biblioteca de Babel», il est souvent fait mention d'escaliers pour atteindre justement cette Bibliothèque-univers-labyrinthe-écriture qui n'est autre que la représentation de l'infini et qui renvoie, par effet de miroir, à la finitude de Jorge Luis Borges et de tout homme. En ce sens, la bibliothèque, cet Univers conçu par Dieu qui possède la connaissance totale et le « livre-total », demeure inaccessible aux humains. Dans ce récit, Jorge Luis Borges rend compte de l'inaccessibilité de la Connaissance et de l'impossibilité d'affronter le Créateur.

---

liaison avec tous les autres, qui contredisent pourtant tous les autres emplacements, ces *contre-emplacements*, espaces *absolument* autres, sont cette multiplicité de lieux que Michel Foucault a décidé de rassembler et de désigner sous ce néologisme d'*hétéro-topie* (formé des éléments grecs *topo-*, de *topos* "lieu" et *hétér(o)*, *hétéro-*, "autre" : "lieu autre"). » Voir aussi Michel Foucault, *Les Mots et les Choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1990 (1966).

<sup>365</sup> Jorge Luis Borges, «La biblioteca de Babel», *op. cit.*, p. 89. Traduction française par Nestor Ibarra dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, Tome 1, p. 491 : « L'univers (que d'autres nomment la Bibliothèque) [...] ».

<sup>366</sup> *Ibidem.*, p. 90. Traduction française, *idem.*, : « Comme tous les hommes de la Bibliothèque, j'ai voyagé dans ma jeunesse ; j'ai effectué des pérégrinations à la recherche d'un livre [...] ».

<sup>367</sup> Jorge Luis Borges, « Le livre comme mythe », *op. cit.*

<sup>368</sup> *Entretien avec Jorge Luis Borges ; suivi de Neuf essais sur Borges*, *op. cit.*, p. 74.

Ce récit sous-entendrait en fin de compte que le Centre par antonomase est inaccessible : «La Biblioteca es una esfera cuyo centro cabal es cualquier hexágono, cuya circunferencia es inaccesible<sup>369</sup>». Le livre-total qui comprendrait tous les lieux et tous les temps n'existerait pas, comme le confirme l'écrivain mexicain Carlos Fuentes :

*« Ainsi, donc, Borges offre un livre, un temps, un espace, une bibliothèque, un univers uniques, absolus, mais vus, lus et vécus par l'autre lecteur qui est de multiples lecteurs, lisant en de multiples lieux dans de multiples temps. Par conséquent, le livre total, le livre des livres, justification métaphysique de la bibliothèque et de la connaissance totales, du temps et de l'espace absolus, est impossible, car la condition de l'unité du temps et de l'espace dans une œuvre littéraire est la pluralité des lectures, présentes ou à venir : lectures toujours éventuelles, potentielles<sup>370</sup>. »*

Les œuvres borgésiennes sont métalittéraires, traitant du livre lui-même nous exhortant à relire, à être des relecteurs donnant à l'œuvre des significations différentes<sup>371</sup>, afin de « [...] maintenir le culte du livre<sup>372</sup> ». Autrement dit, il ne s'agit pas de créer, ce qui est de l'ordre du divin, mais d'inventer à partir de livres connus, soit le propre d'une écriture palimpsestique. Si Michel Lafon nous fait remarquer que de cet enfermement qu'est la bibliothèque sont conçus les œuvres de Jorge Luis Borges, condamné à réécrire, voire se réécrire, il n'en demeure pas moins que chacune de ses réécritures entreposée sur les étagères donne l'impression d'une Bibliothèque vivante, – par analogie à une matrice ou à une mémoire – qui fournit constamment à Borges les éléments propices à la production d'une œuvre :

*« [...] l'enfance de l'écrivain et la genèse des fictions [...] sont placées sous les auspices de l'enfermement [...], enfermement qui se trouve lui-même mis en abyme par le choix des personnages évoqués, qui sont autant de figures de l'impuissance, de la castration ou de l'emprisonnement. Par quoi se trouve mise en scène l'obligation de réécrire : non pas enfance d'un écrivain, mais bien enfance d'une réécrivain, condamné à la réécriture d'un matériau déjà réécrit [...]»<sup>373</sup>. »*

---

<sup>369</sup> Jorge Luis Borges, «La biblioteca de Babel», *Ficciones*, *op. cit.*, p. 90. Traduction française par Nestor Ibarra, p. 492 : « La Bibliothèque est une sphère dont le centre véritable est un hexagone quelconque, et dont la circonférence est inaccessible. ».

<sup>370</sup> Carlos Fuentes, *Géographie du roman (Geografía de la novela)*, trad. ZINS Céline, Paris, Gallimard (coll. Arcades), 1997 (1993), p. 56.

<sup>371</sup> Umberto Eco, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 163 : « [...] l'univers est plein de labyrinthes depuis Cnossos, et les théoriciens du postmodernisme considèrent le labyrinthe comme une image récurrente dans presque toute la littérature contemporaine. C'est plutôt que je savais que j'étais en train de réécrire une histoire médiévale et que ma réécriture, bien que fidèle, allait avoir, aux yeux d'un contemporain, des significations différentes. ».

<sup>372</sup> Jorge Luis Borges, « Le livre comme mythe », *op. cit.*

<sup>373</sup> *Borges ou la réécriture*, *op. cit.*, p. 310.



Le « Dieu du Labyrinthe » nous propose en fin de compte toute une compréhension du monde, une approche mytho-philosophique du monde, qui dépasse la seule vision littéraire. Nous retiendrons à cet égard les propos de Pierre Sineux :

*« Le pseudo-Apollodore ambitionne de donner dans sa Bibliothèque la somme de tout ce que les Grecs pouvaient connaître se rapportant aux dieux et aux héros. Il tente de donner du monde mythique une image cohérente et ordonnée, depuis la création du monde jusqu'à l'époque héroïque : la mythologie apparaît en tant que champ d'étude, domaine d'un savoir particulier et autonome, en même temps que matériau destiné à expliquer les grands poètes.<sup>374</sup> »*

D'ailleurs, l'écrivain Umberto Eco confesse avoir été influencé par la vision de la Bibliothèque borgésienne, vaste labyrinthe-univers, dans l'écriture de son roman *Le Nom de la rose* :

*« Quand ensuite j'écris Le Nom de la rose, il est évident qu'en construisant la bibliothèque, je pense à Borges. Si vous allez lire mon entrée « Code » dans l'Enciclopedia Einaudi, vous verrez que, dans un des paragraphes, je fais une expérience sur la Bibliothèque de Babel. Or, cette entrée avait été écrite en 1976, deux ans avant de commencer Le Nom de la rose, signe que la bibliothèque borgésienne m'obsédait depuis longtemps. Quand ensuite j'entame mon roman, l'idée de la bibliothèque me vient naturellement et, avec elle, celle d'un bibliothécaire aveugle que je décide d'appeler Jorge de Burgos<sup>375</sup>. »*

Il est affirmé que Babel est l'univers... : « L'univers (que d'autres nomment la Bibliothèque) [...]»<sup>376</sup>. Et c'est ainsi que les mythes de Babel et du Minotaure se rencontrent et « [c]ette rencontre des deux mythes, Babel et le Minotaure, se fait ici autour de l'idée de chaos<sup>377</sup> ».

#### **I.2.1.2.2. De la blessure de Babel au rêve d'universalité diverselle**

Interrogé quant à « La bibliothèque de Babel », Jorge Luis Borges établit un lien direct avec sa pensée et perception personnelles :

« – La vision du monde comme un chaos dans « La bibliothèque de Babel » représente votre vision personnelle ?

---

<sup>374</sup> Pierre Sineux, *Qu'est-ce qu'un dieu Grec ?*, Paris, Klincksieck, 2006, p. 20-21.

<sup>375</sup> Umberto Eco, « *Borges et mon angoisse de l'influence* », in : *De la littérature*, op. cit., p. 160-161.

<sup>376</sup> Jorge Luis Borges, « *La biblioteca de Babel* », op. cit., p. 89. Traduction française par Nestor Ibarra dans *Œuvres complètes*, op. cit., Tome 1, p. 491.

<sup>377</sup> Sylvie Parizet, Sylvie, « *Babel, drame métaphysique : le chaos, c'est l'ordre...* », in : *Babel : ordre ou chaos ? Nouveaux enjeux du mythe dans les œuvres de la Modernité littéraire*, Grenoble, UGA Éditions, 2010, <http://books.openedition.org/ugaeditions/6300>, consulté le 04/03/21.

– *Malheureusement, c'est ce que je ressens. Mais peut-être est-ce secrètement un cosmos, sans doute y a-t-il un ordre que nous pouvons percevoir. Dans tous les cas, il faut penser ça pour continuer à vivre. Je préférerais penser que, malgré tant d'horreurs, il y a une fin éthique à l'univers, que l'univers tend à être bien, et c'est dans cet argument que je place mes espoirs.*

– Mais pour l'univers est absurde ?

– *Je crois que nous avons tendance à ressentir cela. Ce n'est pas une question d'intelligence, mais de sentiments. Je ne sais pas, j'ai l'impression qu'on vit parmi des gens inconscients. Bernard Shaw disait qu'en Occident il n'y avait pas d'adultes ; le preuve en est chez un homme de quatre-vingt-dix ans qui meurt avec un club de golf dans les mains. En d'autres termes, il y a des gens à qui les années ne leur a pas donné la sagesse, mais le golf. Moi aussi j'ai cette impression, mais je ne sais pas si je suis toujours adulte, en tout cas j'essaie de l'être, de ne pas me laisser emporter par des passions, par des préjugés. C'est très difficile, puisque, d'une certaine manière, nous sommes tous victimes et peut-être complices, compte tenu de la société actuelle qui est indéfensible.<sup>378</sup> »*

En considérant la bibliothèque de Babel comme un univers, Jorge Luis Borges est conscient des répercussions identitaires, c'est-à-dire que le monde a explosé en plusieurs visions – autrement dit en des visions diverses – qui sont autant de labyrinthes personnels, collectifs ou nationaux, après que le vaste labyrinthe de l'universalisme a été confondu dans son projet de changement identitaire. Il le reconnaît clairement par exemple avec son fameux récit «*Los dos reyes y los dos laberintos*<sup>379</sup>», ou chacun des rois dont celui de Babylone, autre nom de Babel, a construit sa vision labyrinthique du monde impénétrable par un autre si ce n'est par un guide, et en littérature, une herméneutique.

Jorge Luis Borges prend à la fois conscience des créations positives par exemple littéraires issues de ces visions multiples labyrinthiques mais aussi des pertes et pensées chaotiques qui s'en suivirent.

En effet, Babel signifie «*porte de El*» au regard des écrits bibliques dans le livre de la *Genèse* (chapitres 10 et 11). Autrement dit, symboliquement, il est fait référence au seuil du changement d'identité, au passage du mortel à l'immortel, soit à une inversion des rôles : de la créature au Créateur. Par conséquent, la multiplication des langues a créé une sorte de chaos dans le projet

---

<sup>378</sup> Reina Roffé, «Entrevista a Jorge Luis Borges», Edición digital *Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 585, marzo 1999, p. 7-18 (p. 12), <https://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmc737g6>, consulté le 09/02/2023. Le passage a été traduit en français par nos soins. «*¿La visión del mundo como un caos en «La biblioteca de Babel» representa su mirada personal?*

–Por desgracias, es lo que siento. Pero quizá sea secretamente un cosmos, tal vez haya un orden que podemos percibir. En todo caso, debemos pensar eso para seguir viviendo. Yo preferiría pensar que, a pesar de tanto horror, hay un fin ético en el universo, que el universo propende al bien, y en ese argumento pongo mis esperanzas.

–¿Pero para usted el universo es absurdo?

–Creo que tendemos a sentirlo así. No es una cuestión de inteligencia, sino de sentimientos. No sé, yo tengo la impresión de que uno vive entre gente insensata. Bernard Shaw decía que en Occidente no había adultos; la prueba de ello está en un hombre de noventa años que muere con un palo de golf entre las manos. En otras palabras, hay personas a quienes los años no le traen sabiduría, sino golf. Yo tengo un poco esa impresión también, pero no sé si voy siempre adulto, en todo caso trato de serlo, de no dejarme llevar por pasiones, por prejuicios. Es muy difícil, ya que, de algún modo, todos somos víctimas y quizá cómplices, dada la sociedad actual que es indefendible.»

<sup>379</sup> Jorge Luis Borges, «*Los dos reyes y los dos laberintos*» («*Les Deux Rois et les Deux Labyrinthes*»), *El Aleph*, *op. cit.*, p. 167-169.

universalisant et totalisant de changer d'identité, d'où l'idée de chute<sup>380</sup> communément associée à Babel. Elle est également une ville située en Mésopotamie sur l'Euphrate et donc, par définition, un centre symbolique et géographique.

L'idée de chute évoque d'emblée les violences et prédatons de tout système idéologique et politique universalisant et discriminant à l'origine de blessures identitaires. Nous pensons par exemple aux dichotomies civilisation/barbarie, Blanc/Noir entre autres. C'est pourquoi, l'herméneutique développé par Jorge Luis Borges aurait, selon nous, une valeur curative et une dimension interculturelle. En effet, il a construit une sorte d'énigme conceptuelle autour du labyrinthe, soit une herméneutique, certes parfois opaque, pour éviter qu'elle ne soit décodée par les agents des systèmes idéologiques carnassiers. Cette technique de survie dans le labyrinthe exige en tous les cas un lecteur initié, qui comprenne son message (caché), qui prenne conscience du labyrinthe occidental et de ses dynamiques. Nous retenons dans cette étude l'importance des dynamiques coloniales universalisant développées par l'Occident qui ont construit – ou ont détruit – certaines identités et cultures.

D'ailleurs, si nous sommes attentifs aux œuvres de cet illustre Argentin et lisons entre les lignes, nous nous nous rendons compte d'une certaine personnification du labyrinthe, pour une prise de conscience de la réalité du monde :

*« Délaissant les psychologismes éculés et les mimétismes limitatifs, Borges donna un statut de personnages à des éléments qui n'étaient jusque-là que des décors, non des protagonistes : le miroir, le labyrinthe, le jardin, le livre, le temps et l'espace<sup>381</sup> ».*

C'est pourquoi Jorge Luis Borges a besoin d'un lecteur dynamique, averti, conscient, éveillé d'où qu'il vienne, pour lequel il met en place une herméneutique spécifique propre au labyrinthe afin d'acculer dans une impasse les visions identitaires universalisantes. Pour se faire, il utilise la figure du labyrinthe, capable de montrer aussi bien la violence que les effets positifs de la chute sur l'identité. Il invite ainsi le lecteur à la construction des codes de ses labyrinthes :

*« Ainsi, donc, Borges offre un livre, un temps, un espace, une bibliothèque, un univers uniques, absolus, mais vus, lus et vécus par l'autre lecteur qui est de multiples lecteurs, lisant en de multiples lieux dans de multiples temps. Par conséquent, le livre total, le livre des livres, justification métaphysique de la bibliothèque et de la connaissance totales, du temps et de l'espace absolus, est impossible, car la condition de l'unité du temps et de l'espace dans une œuvre littéraire est la pluralité des lectures, présentes ou à venir : lectures toujours éventuelles, potentielles. Le lecteur est la blessure du livre qu'il est en train de lire : par sa lecture – la tienne, la mienne, la nôtre – s'écoule toute possibilité totalisante, idéale de la bibliothèque dans laquelle il est en train de lire, du livre qu'il a entre les mains, de même qu'il exclut l'existence possible d'un unique lecteur qui serait tous les lecteurs. Le lecteur est la cicatrice de Babel. Le lecteur est la fissure, l'entaille, dans le donjon de l'absolu<sup>382</sup>. »*

---

<sup>380</sup> Voir à ce propos l'étude de Sylvie Parizet, chapitre 6 « Babel est-il encore un 'mythe de la chute' ? » de *Babel : ordre ou chaos ? Nouveaux enjeux du mythe dans les œuvres de la Modernité littéraire*, Grenoble, UGA Éditions, 2010, p. 139-146.

<sup>381</sup> Carlos Fuentes, *Géographie du roman (Geografía de la novela)*, traduction française de Céline Zins, Paris, Gallimard (coll. Arcades), 1997 (1993), p. 51.

<sup>382</sup> *Géographie du roman, op. cit.*, p. 56-57.

Ce passage très éclairant de Carlos Fuentes, que nous ne pouvons manquer de citer à nouveau, révèle, en quelque sorte, le programme de Jorge Luis Borges, lequel consisterait à proposer des livres ou une bibliothèque où tous les lecteurs se retrouvent par les possibles interprétations qu'ils font de l'œuvre, depuis des espace-temps différents, à partir de réalité différente. Pour qu'il y ait blessure par le lecteur, Borges propose des œuvres labyrinthiques et de ce fait une bibliothèque, qui rassemblent la diversalité des visions du monde par des bifurcations. Il en résulte un livre ouvert, total, qui n'est pas l'illusion de l'universalisme totalisant, et constitue le rêve d'universalité diverselle borgésien. Le lecteur, en tant que « blessure du livre » est alors celui qui peut ramener l'universalisme englobant et étouffant du labyrinthe occidental à une pensée diverselle.

Rappelons que la diversalité est un concept créé par les théoriciens de la Créolité en 1989, soit trois ans après la mort de Jorge Luis Borges en 1986. Interrogé par Isabelle Constant, Raphaël Confiant explique ce qu'il entend par le concept de diversalité :

*« La diversalité, c'est l'universalité qui reconnaît le particulier. On a une théorie de l'universalisme depuis les philosophes du dix-huitième siècle, qui est en fait le masque de l'occidentalité. Pour être universels il faut être occidentaux. Le mot universalité est pour moi piège. C'est pour ça que dans l'Éloge de la Créolité nous avons inventé le mot diversalité qui est pour nous l'universalité reconnaissant les particularités. Et moi je dis que c'est faux, un écrivain est toujours d'un lieu, explore toujours d'abord un lieu. Et dire j'ai le monde pour lieu, c'est farfelu. Pourquoi ? Faulkner décrit un tout petit carré, un petit hameau minuscule, une œuvre géniale s'est présentée. Il n'a pas besoin d'aller en Colombie, en Chine. Naguib Mahfouz prix Nobel de littérature, égyptien. Tous ses romans se passent dans une rue du Caire, dans une rue de la ville du Caire. Est-ce que ça veut dire qu'il est limité, il est petit ? Non. Ce ne sont pas des bouseux. À partir de son lieu on peut atteindre le diversel. Il y a des littératures régionalistes bouseuses aussi bien sûr. Mais il faut approfondir le lieu et atteindre le diversel. C'est-à-dire l'universel respectant le particulier. C'est ce que la Créolité veut faire<sup>383</sup>. »*

Les écrits de Jorge Luis Borges peuvent nous laisser penser qu'il avait déjà une pensée, une vision diverselle en écrivant sous le signe du labyrinthe. En ce sens, l'auteur et ses lecteurs blessent, symboliquement, Babel et sa supériorité construite sur la confusion des identités et de la pensée uniques. Ce modèle-centre unique européen, mobile du système labyrinthe colonial, continue de sévir en contexte postcolonial, d'où la réaction de certains auteurs issus du monde américano-caraïbe.

Autrement dit, l'herméneutique de la bifurcation borgésienne consiste à interroger les dynamiques identitaires du labyrinthe qui veut ramener à l'universalisme, comme le labyrinthe colonial arborescent. Jorge Luis Borges construit alors tous types de labyrinthes (qui rendent compte des champs d'action de l'universalisme), le tout formant un labyrinthe de type

---

<sup>383</sup> Isabelle Constant et Raphaël Confiant, « Entretien avec Raphaël Confiant », *The French Review*, vol. 81, n° 1, Carbondale, American Association of Teachers of French, 2007, p. 136-148 (p. 147), mis en ligne le 09/12/2016, <http://www.jstor.org/stable/25481035>, consulté le 07/05/2023.

encyclopédique<sup>384</sup>, que d'aucuns comme Édouard Glissant auraient pu qualifier de rhizomatique tout comme il parla de Tout-Monde et non de Babel, placés sous le signe de la rencontre. Ce sont les connexions entre multiples espaces, temps, lecteurs et relecteurs qui caractérisent alors l'ampleur et la forme des labyrinthes borgésiens. Jorge Luis Borges va jusqu'à fabriquer des labyrinthes métalittéraires pour nous mettre en garde contre les procédés ethnocentriques de toute écriture de l'Histoire et des histoires. Il nous semble que l'herméneutique conceptuelle borgésienne s'apparente à ce que nous appelons en créole martiniquais *Wèlto*<sup>385</sup>. C'est un jeu subtil de présence-absence, où il s'agit de voir sans voir, de montrer et d'occulter en même temps. En créole martiniquais, nous dirions : « ou wè'y ou pa wè'y ! » ; en somme, nous retrouvons un jeu de feinte dont le vrai sens caché est réservé aux initiés.

Tout compte fait, l'herméneutique de Jorge Luis Borges consisterait à décoder par des jeux de miroir, de dédoublement, de bifurcations, de multifocalisations géocritiques avant la lettre, un universalisme totalisant et généralisant inscrit dans la verticalité – une linéarité verticale, voire à visée transcendante, téléologique – au profit d'une universalité diverselle, conçue dans le cosmopolitisme, prenant en compte les particularismes identitaires (et donc les Histoires) inscrits dans l'horizontalité (rhizome).

### **I.2.1.2.2.3. Sortir de soi : Jeux labyrinthiques et postures narratologiques**

Discrètement en note de bas de page, Édouard Glissant commente le rapport entre histoires et littérature en analysant la posture de Jorge Luis Borges comme suit :

*« Borges, argentin, n'ayant pas quitté son pays ni sa cité, mais en malaise d'avec au moins une partie de ses compatriotes, recompose un tramé historique où la connexion abstraite (et souvent occultée) l'emporte sur les épaisseurs de l'ici-maintenant. Il tente une réfutation du temps, il enroule l'Histoire dans sa source. Ce sont là deux passions d'écrivains [Saint-John Perse et Jorge Luis Borges] qui ont confronté les aléas souvent médiocres du Divers, et choisi de les dépasser dans l'universel absolu. Mais ce*

---

<sup>384</sup> Nous pensons aux trois types de labyrinthes tirés de l'essai : *De l'arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe et l'interprétation* d'Umberto Eco, p. 82-85. Il y a le labyrinthe unicursal qui serait à l'image du labyrinthe grec de Cnossos. Par analogie au dictionnaire, il se fonde sur une racine unique et probablement culturelle. Il aboutit à une définition, soit un processus de catégorisation et de discrimination selon un modèle universel Le labyrinthe *irrweg* ou maniériste de type arborescent « [...] propose des choix alternatifs. Tous les parcours mènent à un point mort, sauf un, qui mène à la sortie. » Enfin, Eco présente un troisième labyrinthe de type encyclopédique qui s'organise en réseau, de nature rhizomatique, il est extensible à l'infini et n'a pas de centre dans la mesure où « [...] chacun de ses points peut être connecté à n'importe quel autre point [...] ».

<sup>385</sup> Simone Vaity, *La question de modernité dans l'art bèlè martiniquais*, thèse de doctorat en Arts plastiques et musicologie, sous la direction du Professeur Apollinaire Anakesa, Laboratoire CRILLASH, soutenue le 16/12/2016, PDF : <http://www.theses.fr/2016ANTI0125>, consulté le 30/06/2021, p. 56 : « Le terme *wèlto*, très utilisé en Martinique naguère, n'est employé de nos jours que par une poignée de personnes. D'après Josapha Luce, dans son ouvrage *Créole d'où viens-tu ?* le mot *wèlto* serait un glissement linguistique de *wòlto* qui viendrait de *bolto* : un jeu de cartes français qui consiste, pour le parieur, à trouver la bonne carte parmi trois sans cesse mélangées. Le *wòlto* signifierait alors faire des tours de passe-passe, des tours de magie. On peut aisément faire le rapprochement avec *wòl* signifiant faire semblant dans la langue créole martiniquaise, *pa fè wòl* (ne fais pas semblant). [...] Le *Wèlto* traduit également un des traits de la société martiniquaise, il s'agit du principe du masque et du détour. La position de dominé de l'esclave a forgé des comportements au sein de la société martiniquaise, qui utilise des artifices pour dissimuler le réel. ».

*dépassement « par le haut » exige la théâtralisation d'une solitude irrémédiable. Si toute écriture apparaît comme une théâtralisation implicite, Saint-John Perse et Borges figurent pour nous l'image « finale » de l'écrivain (comme Hegel pour un temps celle du philosophe)<sup>386</sup>. »*

Borges réfute le temps vertical, sa linéarité historique « par le haut » – pour reprendre l'expression glissantienne dans le passage ci-dessus – pour que les histoires particulières inscrites dans une temporalité horizontale, à l'image du rhizome, s'insèrent dans l'Histoire. Il est nécessaire de prendre en compte les données historiques (temps), géographiques (espaces) ou encore politiques (organisations) qui rendraient compte de ce que Glissant appelle « les aléas médiocres du Divers » à l'instar de l'idée borgésienne du chaos de la bibliothèque de Babel. Selon Glissant, l'Argentin Borges ne cherche pas des éléments de réponse à ses préoccupations dans le temps linéaire où se trouve une Histoire fixe, mais dans une forme d'au-delà, aux dimensions souvent ludiques<sup>387</sup>, comme s'il s'était créé un monde au-delà, dans un univers dépourvu de temps, d'espace, de connaissance fixes ou encore d'une organisation définie, soit dans un « universel absolu ». C'est la raison pour laquelle la théâtralisation d'une expérience de solitude est alors nécessaire pour construire des jeux labyrinthiques de postures narratologiques à des fins pourtant très sérieux (universalité diverselle comme nous l'avons évoqué).

En effet, Jorge Luis Borges analyse « par le haut » l'Histoire inscrite dans un temps linéaire, c'est-à-dire en prenant du recul, en cherchant à se débarrasser de toute appartenance identitaire unique voire terrestre pour mieux appréhender l'Histoire et les histoires particulières dont les connexions entre elles sont plus visibles grâce à ce choix de posture. Bien que cette posture isolée le mette dans une situation d'« écrivain périphérique », cela lui permet de varier les échelles pour mieux y mesurer le tiraillement propre à un entre-deux identitaire, entre histoire vécue et Histoire écrite, entre Histoire écrite et Histoire orale, et ce par le biais de micro-analyses dans ses œuvres qui rendent compte de tracés labyrinthiques entre temps linéaire et non linéaire, entre réalité et fiction, entre écriture et réécriture.

« Il importe ici de trouver non pas la sortie, sinon une méthode – l'écriture – pour vivre dans le labyrinthe<sup>388</sup>. » Il convient de rappeler qu'avant de consolider sa méthode herméneutique ontologique, Jorge Luis Borges a essayé plusieurs méthodes. Toutefois, l'échec traçait la voie vers la réussite.

En effet, en 1921, il fit d'abord partie du mouvement littéraire de l'Ultraïsme qui débuta en Espagne. Ce mouvement consistait à imiter les métaphores comme celles d'Apollinaire ou de Reverdy et à en créer de nouvelles, vidées de la musicalité du poème, en une véritable

---

<sup>386</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 245.

<sup>387</sup> Claude Couffon regretta souvent que la dimension ludique, provocatrice, l'emporte dans les déclarations de Borges qu'il jugea alors parfois inadmissibles. Voir par exemple à ce sujet l'article de Christophe Larrue, « La figure de Jorge Luis Borges dans l'espace médiatique français par le biais politique », *América : cahiers du CRICCAL*, 2021, <https://shs.hal.science/halshs-03866269>.

<sup>388</sup> Ludmila Kapshutschenko, *El laberinto en la narrativa hispanoamericana contemporánea, op. cit.*, p. 28. La traduction française a été réalisée par nos soins : « Importa aquí que se busque no la salida, sino un método –la escritura– para vivir en el laberinto. ».

artificialité littéraire. L'Argentin Borges regretta cette erreur de jeunesse, trouvant dès lors, d'autres artifices et alternatives littéraires comme celui du labyrinthe :

« Une théorie, théorie que je trouve à présent tout à fait fausse, voulait réduire la poésie à la métaphore et croyait à la possibilité de faire des métaphores nouvelles. Eh bien, j'ai cru, ou j'ai tâché de croire, à ce crédo littéraire. Je le trouve maintenant tout à fait faux ! [...] On n'a pas d'autre résultat que d'étonner ou d'agacer un peu le lecteur. Je crois que l'ultraïsme a fait son temps. J'ai un peu honte d'avoir signé des manifestes. [...] En tout cas toute cette histoire d'ultraïsme correspond à une époque fort éloignée. J'étais ultraïste en 1921. Nous sommes en 1964<sup>389</sup>. »

Que Jorge Luis Borges se soit retiré de l'Ultraïsme, branche du *vanguardismo* du XX<sup>e</sup> siècle, démontre que cette conception avant-gardiste de la Littérature n'était pas la sienne ; que la liberté d'expression, la liberté de pensée, l'innovation esthétique ne se trouvaient pas dans ces simples artifices qui excluaient le lecteur. Comme Umberto Eco l'a pressenti, jouer sur les mots ne correspondait pas à ses préoccupations. Il restait à Jorge Luis Borges de jouer sur l'idée, soit le signifié. Il fallait alors aller plus loin et co-récrire entre auteur et lecteur. Il cherchera désormais à emmener dans un Ailleurs, aussi bien imaginaire que réel, qui le mettrait en déroute dans un chemin labyrinthique du monde conçu selon des principes universalisants. En somme, il faut lire et relire :

« Borges possède plus que tout autre l'art d'exiger du lecteur l'apprentissage de la lecture. [...] Avelino Arredondo, Rosando Juarez, Juan Murana, Morel, Santos Vega, Evariste Carriego, Almotasim, Pierre Ménard, Irénée Funes, Herbert Quain... Tous hommes qui n'existent que sous la plume de l'auteur, exhumés qu'ils sont, par la littérature, des oublis de trois siècles de Découverte, de Conquête, d'Esclavage et de Colonisation ; mondes hallucinants dont nos écrivains, chacun à sa manière, s'efforcent de prendre en main un bout de fil d'Ariane du Labyrinthe qu'il nous impose<sup>390</sup>. »

Les théories de réception, dans les années 80 avec des penseurs comme Hans Robert Jauss<sup>391</sup> et Wolfgang Iser<sup>392</sup> ont accordé une fonction prépondérante aux lecteurs. Jorge Luis Borges l'avait déjà compris et mis en pratique. Nous constatons en effet à quel point Borges compte sur la compréhension d'un lecteur avisé, quand bien même il serait dérouté dans les enchevêtrements d'histoires formant des labyrinthes narratologiques. Borges présumait peut-être un peu trop que ses lecteurs puissent tout comprendre ou il est possible qu'il ait consciemment imaginé les différents niveaux de compréhension de lecteurs plus ou moins lettrés.

---

<sup>389</sup> *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, op. cit., p. 26-28-29.

<sup>390</sup> Vincent Placol, « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature), op. cit., p. 50.

<sup>391</sup> Voir Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, op. cit. ou encore Umberto Eco, *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996.

<sup>392</sup> Wolfgang Iser, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985 (1976).

L'écrivain martiniquais Vincent Placolý a été un lecteur de Borges. Il a retenu la portée de la pensée labyrinthique borgésienne pour dénouer les nœuds de la pensée identitaire de la Caraïbe. Placolý a ainsi reconnu « l'apport fondamental » borgésien dans la conscience identitaire de l'écriture et dans les postures narratologiques à emprunter :

« Comprendre que la personne qui écrit n'est qu'un double, une reduplication qui ne ressemble qu'à soi-même, tel a été l'apport fondamental d'écrivains comme Borges qui put très tôt saisir la véritable valeur de l'essence tant recherchée de ce qu'il est convenu d'appeler l'identité<sup>393</sup>. »

Rappelons que Jorge Luis Borges auteur, est aussi lecteur et par là même réécrivain<sup>394</sup>. Il est un réécrivain qui doit (se) lire pour écrire voir se réécrire : « L'influence que Borges a progressivement exercée sur Borges semble indépassable. Sera-t-il condamné, dorénavant, à se plagier lui-même ?<sup>395</sup> ». Et puisque auteur et lecteur font partie du programme herméneutique, ils se doivent d'être engagés. Les jeux de postures narratologiques sont engagés.

Jorge Luis Borges joue en se cachant et cache en se dévoilant. En effet, il remet en cause la vision traditionnelle de l'auteurité<sup>396</sup>, notamment avec *Pierre Menard, autor del Quijote*<sup>397</sup>. Borges met en scène un écrivain français Pierre Ménard qui décide de réécrire mot pour mot une partie du *Don Quichotte* de Cervantès du XVII<sup>e</sup> siècle, mais en lui donnant une signification différente de par une autre intentionnalité. D'où l'idée d'ouvrage différent. Borges questionne ainsi la notion de réécriture, mais pose aussi la question de l'auteur comme référent réel ou imaginaire. Jorge Luis Borges montre ainsi que nous ne pouvons accueillir et lire une œuvre palimpsestique qu'en lecteur :

« En cela Borges nous avertit que l'écrivain est d'abord et avant tout un lecteur éveillé, le capteur attentif, le récepteur insomniaque des vibrations universelles. Forcément, l'écrivain de notre monde a été formé aux littératures européennes. Et même si, dans le cas de Jorge Luis Borges, cette donnée de l'histoire intellectuelle des Amériques prend souvent la forme d'une reconnaissance provoquante, cela n'empêche qu'on peut parler d'ouverture nécessaire à l'art d'écrire en toute liberté. Cette liberté consiste essentiellement à établir des passages esthétiques, subjectifs et culturels entre plusieurs

---

<sup>393</sup> Vincent Placolý, « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature), *op. cit.*, p. 50.  
*Idem.*, p. 51.

<sup>394</sup> Voir la conférence de la professeure Cécile Bertin-Elisabeth : « Borges, un réécrivain ? », présentée en 2015 pour les étudiants de Master et les doctorants de l'université de Perpignan-Via Domitia, Perpignan et le 9 décembre 2015 à l'Université des Antilles-Guyane.

<sup>395</sup> *Borges ou la réécriture, op. cit.*, p. 146.

<sup>396</sup> Notion développée par Corinne Mencé-Caster dans son ouvrage *Un roi en quête d'auteurité. Alphonse X et l'Histoire d'Espagne (Castille, XIII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Les Livres d'e-Spania (Études, 2), 2011.

<sup>397</sup> Jorge Luis Borges, *Ficciones, op. cit.*, p. 39-53. Il y eu beaucoup d'études sur cette nouvelle. Voir Antón Risco, « Le Postmodernisme latino-américain », *Études littéraires*, vol. 27, n° 1, été 1994, p. 63-76, <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/1994-v27-n1-etudlitt2252/501068ar/>, consulté le 28/12/2022 ; ou encore Florent Souillot, « Borges et Don Quichotte », *Revue de littérature comparée*, vol. 4, n° 320, 2006, p. 459-473, <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2006-4-page-459.htm>, consulté le 15/02/2023.



*syntaxes, plusieurs visions ou aperçus métaphoriques qui transcendent la frontière d'aucune nation*<sup>398</sup>. »

Vincent Placolty met l'accent sur la liberté d'écrire sous plusieurs regards dont le premier est celui de lecteur. Ce dernier, après avoir utilisé une herméneutique appropriée, possèdera une vision plurielle du monde devenant ainsi spectateur des événements contemporains. Il en devient le témoin et passe à la fois ce témoin à d'autres lecteurs, convertis en spectateurs tout comme Jorge Luis Borges :

*« Dans la même ligne de pensée, Borges, en 1967, déclarait : Pour pallier aux [sic] changements contradictoires et s'en protéger, l'écrivain se place en tant que spectateur, comme il a l'habitude de le faire concernant la lecture (travail qui embrasse une pluralité de pensées) qu'il place au-dessus de l'écriture (travail solitaire). Il doit avoir une vue d'ensemble afin de pouvoir rapporter, devenir le « témoin » [...]»<sup>399</sup>. »*

Le Mexicain Carlos Fuentes voit dans ce jeu de postures labyrinthiques entre auteur, lecteur, spectateur, voire narrateur – ce dernier pouvant être un référent réel ou imaginé –, l'un des éléments constitutifs de l'herméneutique conceptuelle de Jorge Luis Borges :

*« C'est ce que j'ai nommé plusieurs fois la Constitution borgésienne : confusion de tous les genres, récupération de toutes les traditions, création d'un nouveau paysage pour y bâtir les demeures de l'ironie, de l'humour et du jeu, et aussi une profonde révolution qui identifie la liberté à l'imagination et, à partir de cette identification, propose un nouveau langage<sup>400</sup>. »*

Ainsi, cette « Constitution borgésienne » amorce un apport manifeste dans le monde américano-caraïbe nourri de divers éléments culturels et en quête d'une écriture et d'un langage nouveaux.

## **I.2.2. Apports du « Dieu du Labyrinthe » en contexte post-colonial et décolonial**

Jorge Luis Borges est, à notre sens, sans conteste post-moderne avant l'heure, développant une nouvelle pensée paradigmatique de l'être blessé par Babel.

En quoi la posture post-moderne de Borges annoncerait-elle déjà les labyrinthes des revendications socio-politiques et identitaires de certains auteurs du monde américano-caraïbe ? Comment le thème du labyrinthe relié à celui de l'identité a-t-il évolué une fois l'herméneutique conceptuelle borgésienne posée ?

---

<sup>398</sup> « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature) », *op. cit.*, p. 47.

<sup>399</sup> Leticia Otero Sugden, *Paul Valéry et Jorge Luis Borges, deux écrivains à la recherche de leur identité : une lecture borgésienne de "Monsieur Teste" ?*, thèse en Littérature française et comparée, sous la direction du Professeur Pierre Brunel, Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2009, p. 101, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02919403>, consulté le 18/11/2020.

<sup>400</sup> *Géographie du roman, op. cit.*, p. 51.

Il convient d'apprécier cette première lecture de la prédation du système colonial au regard de l'émergence qui suit des théories post-coloniales et décoloniales, devenues des leviers des revendications identitaires américano-caraïbes.

### I.2.2.1. L'empreinte du cosmopolitisme bourgeois ou le refus de la subalternisation

Le mot « subalterne » apparaît dans la langue française en 1466<sup>401</sup> sous la forme du substantif « subordonné ». Il se développe au XV<sup>e</sup> siècle, soit au début de la colonisation des Amériques et de la Caraïbe. Les mots « subordonné » et « subalterne » renvoient étymologiquement à la préposition latine *sub* : « sous », qui doit être grammaticalement suivie de l'accusatif ou de l'ablatif. Cela suppose donc un agent. S'y ajoute « ordonné », du substantif latin *ordo*, qui signifie rang. Une personne subordonnée est alors sous les ordres de quelqu'un. « Alterne » fait référence au latin *alter*, l'autre. Cela implique donc une hiérarchisation de valeurs, de classes, de cultures, etc. Le Subalterne n'émerge que dans ses relations avec autrui, ce qui présuppose qu'il n'est pas ontologiquement subalterne.

Des termes quelque peu synonymes comme ceux d'opprimés, de marginalisés ou encore de dominés étaient précédemment utilisés avant la théorisation de la subalternisation proposée par l'historien indien Ranajit Guha et ayant donné naissance au groupe d'Études Subalternes<sup>402</sup>, après les ouvertures en ce sens de l'Italien Antonio Gramsci et ses questionnements sur l'hégémonie culturelle<sup>403</sup>. Les *Subaltern Studies* qui émergent en Asie du Sud critiquent l'hégémonie occidentale, cause d'inégalités et de non reconnaissance de la pensée non occidentale.

La subalternisation se décline dans tous les domaines de la vie quotidienne d'un individu. C'est un processus par lequel sont enfouies les voies du Divers tout en muselant les voix des oubliés. Un individu peut être subalternisé dans n'importe quel domaine de sa vie (économique, politique, intellectuel, etc.), et ce peu importe les lieux du monde dans lesquels il vit ou est de passage. Le Subalterne est soumis notamment à deux types de représentations : la représentation politique et identitaire où on parle pour lui et la représentation hermétique où on parle de lui<sup>404</sup>.

D'autres voies avaient été proposées avant ce mouvement de type post-colonial pour rechercher une approche qui puisse rendre compte de la variété des mondes. Le cosmopolitisme, idée présente depuis les Stoïciens de l'Antiquité, mais dont le terme est apparu au XVIII<sup>e</sup> siècle, le fameux siècle des Lumières, invita ainsi les espaces urbains, soit les villes et tous les centres, à

---

<sup>401</sup> CNRTL, *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/subalterne>, consulté le 01/02/2022.

<sup>402</sup> Voir par exemple : Ranajit Guha et Gayatri Spivak, *Selected Subaltern Studies, op. cit.*, et Isabelle Merle, « Les *Subaltern Studies*. Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *op. cit.*

<sup>403</sup> Voir par exemple : George Hoare et Nathan Sperber (dir.), *Introduction à Antonio Gramsci*, Paris, La Découverte (coll. Repères), 2013.

<sup>404</sup> Conférence inaugurale prononcée par le Professeur Lavou Zoungbo lors des Journées d'étude du GRENAL-CRESEM : les 28 et 29 janvier 2022 autour du thème : « Amérique (ladina) : prise de parole subalterne noire, pratiques de représentation, questionnements politiques et identitaires (XXe-XXIe) ».

s'ouvrir au monde. Cette philosophie offrit une visibilité aux espaces marginalisés, tout en cherchant à exhumer les oubliés qui n'avaient pas de voix dans l'histoire officielle. Emmanuel Kant affirma d'ailleurs qu'une situation cosmopolitique universelle serait le « dessein suprême de la nature<sup>405</sup> », soit une sorte de défense d'un droit cosmopolitique.

Le cosmopolitisme qui reconnaît l'importance des rencontres entre identités invite à se sentir comme formant partie d'un tout qui dépasse sa patrie d'origine. Certains l'ont lu comme un eurocentrisme... Rester Soi tout en appartenant à un Tout-Monde sera d'ailleurs l'une des aspirations d'Édouard Glissant. Il ne visait toutefois pas un universalisme, mais plutôt une universalité. Citoyens du monde, mais aussi exilés, diverses ambiguïtés perdurent...

Le cosmopolitisme bourgeois n'induirait-il pas parfois un état d'exil que nous pouvons entendre comme « ex-île », soit hors de son lieu, de son Ici, tout en y étant aussi bien géographiquement que symboliquement ? Et « [...] parce qu'on ne peut rester éternellement en exil [...] »<sup>406</sup>, il y a un aller et venu interculturel entre déterritorialisation, reterritorialisation. Nous considérons le postcolonialisme est apparu dans la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle comme le pendant, plus approfondi et mené par des penseurs issus des mondes marginalisés, du cosmopolitisme. En effet, après cette période coloniale qui piétina et subalternisa les identités des Colonisés, les penseurs postcoloniaux iront à la rencontre de la diversité de leurs origines et de leurs cultures, en les valorisant et en nous proposant un regard décentré<sup>407</sup> sur le monde.

L'herméneutique bourgeoise qui rompt avec la croyance en la véracité des propos d'un narrateur a participé, au niveau méta-narratif, de ce processus de décentrement et donc du refus de la subalternisation, avant-l'heure, entre un centre euro-centré et des marges constituées des anciennes colonies de ce centre. La montée en puissance des États-Unis et d'une vision d'un Occident encore plus dominant politiquement et économiquement participe de la même logique de nécessaire décentrement pour des pays d'Amérique centrale et du sud, et donc également de la Caraïbe, de ne plus se laisser écraser par les colonialités comme le défend le mouvement décolonial qui invite toutefois à ne pas oublier le poids de l'Amérique (dans son entièreté) et l'impact de 1492 sur le monde<sup>408</sup>. Aux colonialités du pouvoir et du savoir, s'ajoute la colonialité de l'être comme le rappelle Nelson Maldonado-Torres :

*« Si la colonialité du pouvoir renvoie à la relation entre les formes modernes d'exploitation et de domination, et la colonialité du savoir, au rôle de l'épistémologie et des taches relatives à la production de connaissance dans la reproduction de régimes*

---

<sup>405</sup> Emmanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, cité par Michaël Føssel, « La raison du cosmopolitisme », *Cahiers philosophiques*, vol. 1, n° 128, 2012, p. 71-84, note 2, <https://www.cairn.info/revue-cahiers-philosophiques1-2012-1-page-71.htm>, consulté le 11/03/22.

Voir aussi Ulrich Beck, *Qu'est-ce que le cosmopolitisme ?*, Paris, Aubier, 2006, qui évoque une « cosmopolitisation des expériences ».

<sup>406</sup> Méline Céco, *Le pays d'où l'on ne vient pas*, *op. cit.*, p. 283.

<sup>407</sup> Voir à propos du décentrement Brisson Thomas (dir.), *Décentrer l'Occident. Les intellectuels postcoloniaux chinois, indiens et arabes, et la critique de la modernité*, Paris, La Découverte (coll. Sciences humaines), 2018 et le très bel ouvrage de Franck Collin, *Antiquités décentrées. Walcott, Quignard, Ransmayr*, Paris, Classique Granier (coll. Perspectives comparatistes), 2021.

<sup>408</sup> Voir Anne-Laure Bonvalot, « Lumière sur le mouvement décolonial latino-américain », *op. cit.*, et Claudia Bourguignon-Rougier, « Colonialité de l'être », article n° 20, *Un dictionnaire décolonial*, *op. cit.*

*de pensée coloniaux, la colonialité de l'être, elle, se réfère à l'expérience vécue de la colonisation et à son impact dans le langage<sup>409</sup>. »*

Choisir une façon d'écrire et de dire autrement s'avère donc nécessaire pour les mondes américano-caraïbes. Frantz Fanon avait déjà, de façon pratique, dénoncé ce lourd statut de « damnés de la terre », écrasés par un centre. Il importe de sortir de labyrinthe mentaux en apprenant à vivre dans le labyrinthe du monde...

C'est ainsi que Borges réécrit ce qu'il voit en une approche cosmopolite qui réunit divers apports, orientés majoritairement vers l'Europe, comme ce tableau de l'Anglais Watts de 1885 qui lui inspira, nous dit-il, son approche originale du Minotaure issu d'un mythe de l'Antiquité :

*« Un des aspects les plus frappants de la réécriture borgésienne est certainement le point de vue narratif inusité auquel recourt l'auteur. Tout le plaisir de « La demeure d'Astérion », par exemple, tient au fait que l'aventure archi-connue de Thésée dans le premier labyrinthe du nom est relatée du point de vue du Minotaure. Cette nouvelle, de l'aveu même de Borges, lui a été inspirée par la toile du peintre anglais George Frederic Watts (1817-1904), laquelle proposait déjà un point de vue singulier sur les événements de Cnossos. La position debout du monstre, appuyé à la rambarde, la posture et le regard (romantique, pourrait-on dire) sur le monde, tout cela invite en effet à revoir l'habituelle perception de l'exploit de Thésée<sup>410</sup>. »*



Figure 7 : *The Minotaur*

Source : Peinture réalisée par George Frederic Watts (1885)  
<https://www.tate.org.uk/art/artworks/watts-the-minotaur-n01634>

<sup>409</sup> Nelson Maldonado-Torres, «Sobre la colonialidad del ser: contribuciones al desarrollo de un concepto», in : Santiago Castro Gómez et Ramón Grosfoguel (dir.), *El giro decolonial*, Bogotá, Siglo del Hombre, 2007, p. 127-167, (p. 130).

<sup>410</sup> Philippe Mottet, « Les jeux de la réécriture : *L'Aléph* de Borges ou la re-création du monde », *Québec français*, n° 159, 2010, p. 42-45 (p. 44), <https://id.erudit.org/iderudit/61584ac>, consulté le 04/03/21. Nous ajouterons que Watts voulait dénoncer par ce tableau les abus sexuels sur les enfants. C'est une autre lecture qu'a retenue, parmi d'autres, Borges.

Ce Minotaure dont la musculature extrêmement développée démontre la force est présenté comme écrasant un petit oiseau dans sa patte, soit une véritable représentation symbolique de tous les drames entre dominants et dominés. Ce tableau dit donc non pas seulement une histoire, mais une multitude d'histoires qui se répètent quelles que soient les époques.

En fin de compte, la littérature (et les arts en général) serait perçue comme un espace propice à une forme de théâtralisation du monde où se recomposerait et se représenterait un « tramé historique ». Ainsi, H/histoire et littérature peuvent être liées autrement, peuvent être compris depuis une autre posture, comme nous le propose Borges en s'inspirant de ce Minotaure qui regarde au-dessus des murs du labyrinthe et pourrait donc s'en échapper. Édouard Glissant érige ce mode de fonctionnement en un modèle d'écriture qu'il nomme : « littérature de Borges », soit une façon d'écrire tous les possibles et, ce faisant, la possibilité de postuler d'autres versions de l'Histoire et de remettre en question les normes de l'Autre, les choix du dominant, les versions officielles de l'H/histoire, même si Borges a toujours conservé une position très intellectuelle et provocatrice.

Une grande part du rayonnement de Borges est que son cosmopolitisme revendiqué et sa conception autre du temps et de l'H/histoire (avec des références au double, au miroir) permettent de s'affranchir du rapport conventionnel et hiérarchique entre Histoire et histoire, entre dominants et dominés. Il peut ainsi écrire à la fin de l'« Histoire du guerrier et de la captive » : « Les histoires que j'ai racontées sont peut-être une seule histoire. L'avvers et le revers de cette médaille sont, pour Dieu, identiques<sup>411</sup>. ».

Borges a en effet su se servir de l'Histoire, qu'il ne magnifie pas, comme d'un levier palimpsestique des histoires et ainsi nous dévoile combien nous sommes tous reliés, quelles que soient nos différences, tous en miroir en somme, quelles que soient les époques et les lieux. C'est sans doute pourquoi Philippe Mottet affirme : « *Speculum mundi* : l'œuvre de Borges est un miroir du monde<sup>412</sup> ».

Finalement, Borges doté de son savoir encyclopédique ne choisit-il pas de créer dès lors sa « bibliothèque » cosmopolite, marquée par la rupture d'avec les normes et les codes préétablis et l'offrant par là même à ses contemporains et aux générations suivantes, en « éclairer » ? N'a-t-il pas dit dans *La quête d'Averroès* qu'« [...] un grand poète est moins celui qui invente que celui qui découvre<sup>413</sup> » ? Il a en tous les cas remis l'Amérique au centre des débats, ce que beaucoup d'auteurs, même si leurs idéologies divergent, n'oublieront pas.

---

<sup>411</sup> Jorge Luis Borges, Jorge Luis Borges, *El Aleph*, *op. cit.*, «Historia del guerrero y de la cautiva», p. 57-61 (p. 61) : «Acaso las historias que he referido son una sola historia. El anverso y el reverso de esta moneda son, para Dios, iguales». Traduction française par Roger Caillois dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, Tome I, p. 589-593 (p. 593).

<sup>412</sup> « Les jeux de la réécriture : *L'Aleph* de Borges ou la re-création du monde », *op. cit.*, p. 45.

<sup>413</sup> Jorge Luis Borges, *El Aleph*, *op. cit.*, «La busca de Averroes», p. 113-127 (p. 124) : «[...] un famoso poeta es menos inventor que descubridor». Traduction française par Roger Caillois « La quête d'Averroès », dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, Tome I, p. 615-623 (p. 621).

### I.2.2.1.1. Le post-colonialisme : un regard décentré déjà annoncé par Borges ?

Le post-colonialisme s'est développé à partir des années 1980 en Amérique Latine, en Asie et en Afrique. L'ouvrage d'Edward W. Said : *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*<sup>414</sup> (1978, version française en 1980) a constitué un moment-clé de la reconnaissance d'une autre forme d'approche du monde et du rejet du seul imaginaire occidental. Le terme post-colonial inspire un regard décentré, non occidental-centré, tourné désormais vers un avenir qui se veut conçu depuis les anciennes colonies et à partir de la pensée des peuples rejetés aux périphéries géographiques et intellectuelles. Le post-colonialisme a été comme charrié par le post-modernisme, la mondialisation initiée officiellement peu après la Seconde Guerre mondiale et la remise en cause de la centralité européenne.

Le philosophe colombien Santiago Castro-Gómez définit le post-modernisme comme « [...] un changement de sensibilité [...] »<sup>415</sup>. L'anthropologue Néstor García Canclini préfère pour sa part concevoir la postmodernité comme « [...] une façon de problématiser les articulations que la modernité avait établies avec les traditions qu'elle tentait d'exclure ou de dépasser<sup>416</sup>. ». Il convient d'évoquer quelques aspects que cette nouvelle sensibilité problématise pour en comprendre les enjeux. En Amérique hispanique, le courant littéraire « modernismo », initié par le poète nicaraguayen Ruben Darío vers 1890 est le premier courant littéraire américain qui influença les poètes de la péninsule espagnole. Il se fonde sur la recherche de nouvelles formes esthétiques et l'importance donnée au symbole et à la métaphore. Aussi bien dans la prose que dans la poésie, c'est donc le retour à la sensibilité des mots. L'apparition de ce terme en Occident et en Orient, et ce chez divers écrivains, témoigne de la grande place accordée au sensoriel et à l'esthétique dans une œuvre littéraire ainsi qu'aux éléments porteurs d'une identité en termes de modèle littéraire ou encore culturel à partir duquel est produit par exemple une œuvre littéraire ou une pensée.

Le post-modernisme a été construit à la fois dans, avec et contre la Modernité, que l'on retrouve dans tous les champs disciplinaires. En Europe, la Modernité est définie comme suit :

*« L'histoire de l'adjectif « moderne » est plus longue que celle de la « modernité ». Dans n'importe quel contexte culturel, l'« ancien » et le « moderne » alternent significativement. Mais il n'existe pas pour autant partout une « modernité », c'est-à-dire une structure historique et polémique de changement et de crise. Celle-ci n'est repérable qu'en Europe à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, et ne prend tout son sens qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle. Les manuels scolaires font succéder les Temps modernes au Moyen Âge à la date de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb (1492). L'invention de l'imprimerie, les découvertes de Galilée inaugurent l'humanisme moderne de la Renaissance. Sur le plan des arts, et singulièrement de la littérature, va se développer,*

<sup>414</sup> Edward Wadie Said, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 (1980), la version originale en anglais date de 1978 : *Orientalism*, New York, Pantheon Books ; Londres, Routledge & Kegan Paul ; Toronto, Random House.

<sup>415</sup> Fátima Hurtado López, « Pensée critique latino-américaine : de la philosophie de la libération au tournant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, n° 62, 2009, p. 23-35 (p. 27).

<sup>416</sup> Néstor García Canclini, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité*, op. cit., p. 29-30.

*pour culminer au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, la querelle des Anciens et des Modernes. Les échos profonds du partage de la modernité se font aussi dans le domaine religieux : par l'événement de la Réforme [...] et la rupture qu'elle inaugure pour les pays protestants, mais aussi par la répercussion sur le monde catholique [...]»<sup>417</sup>.*

Dans le monde hispanique, la Modernité a été développée et analysée comme un mythe, notamment par Enrique Dussel du mouvement décolonial, auquel s'adjoint un autre mythe comme celle de la supériorité raciale : « Le mythe de la modernité [...] s'est construit autour de l'idée d'une supériorité épistémique qui justifiait l'asservissement d'autres peuples<sup>418</sup> », et ce dès la colonisation en ce qui concerne les Amériques. La Modernité, qu'elle que soit la discipline dans laquelle elle se déploie, s'oppose à l'ancien, et donc renvoie à un modèle paradigmatique imaginaire. Le Post-modernisme, serait donc le fait de dépasser ce modèle eurocentrique et de proposer un autre paradigme décentré.

Le post-modernisme atteint son apogée grâce aux travaux transdisciplinaires de l'école de pensée du structuralisme dont la figure de proue est sans nul doute l'anthropologue et ethnologue français Claude Lévi-Strauss<sup>419</sup>. Les théories post-modernes s'affirment et se consolident en Occident, notamment grâce au voyage (malgré le fameux *incipit* de *Tristes tropiques* (1955)<sup>420</sup>) qui rend compte de notre regard exotisé et occidental-centré porté sur l'Autre, dévoilant les traces des héritages coloniaux. Lévi-Strauss rejette le monde moderne, c'est-à-dire la civilisation (seulement) occidentale et défend l'ethno-différentialisme. Avant lui, en pionnier, Victor Segalen (1878-1919), médecin de la marine française, avait écrit des notes qui donneront l'*Essai sur l'exotisme : pour une esthétique du Divers* en 1955, publié dans la revue *Le Mercure de France*. Il y invite à considérer les autres civilisations pour elles-mêmes et en elles-mêmes, nous initiant à sentir le Divers en rejetant l'exotisme des palmiers et des chameaux pour adopter une attitude interculturelle.

Les Occidentaux commencent ainsi progressivement à décentrer leurs travaux et à reconsidérer un monde avec plusieurs centres culturels possibles. Désormais, le terme « civilisation » a laissé la place à celui de « culture ».

À Birmingham, en 1964, trois professeurs britanniques Richard Hoggart, Raymond Williams et Edward Thompson créent les *Cultural Studies*. Ils essaient ainsi de proposer une sociologie des cultures, sans considérer le discours du déterminisme socio-économique des classes. Cette

---

<sup>417</sup> Jean Baudrillard, Alain Brunn et Jacinto Lageira, « MODERNITÉ », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], <https://www.universalis.fr/encyclopedie/modernite>, consulté le 15/02/2023.

<sup>418</sup> Claudia Bourguignon Rougier (dir.), article n° 67 « Modernité », *Un dictionnaire décolonial en ligne*, op. cit., <https://scienceetbiencommun.pressbooks.pub/colonialite/chapter/modernite/>, consulté le 15/02/2023. Voir également sur la Modernité, la revue *Cahiers des Amériques latines*, n°62, 2009, consacrée à la Philosophie de la libération et tournant décolonial, ou encore Voir Enrique Dussel, *1492, l'occultation de l'Autre*, traduit de l'espagnol par Christian Rudel, Paris, Les Éditions ouvrières, 1992.

<sup>419</sup> Voir Jean Piaget, *Le structuralisme*, Paris, PUF (coll. Quadrige), 2007 (1968) ainsi que Mondher Kilani, « Chapitre 19 - Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale. Une pensée à l'œuvre », in : *Anthropologie. Du local au global*, Mondher Kilani (dir.), Paris, Armand Colin (coll. U), 2012, p. 244-258, <https://www.cairn.info/--9782200278212-page-244.htm>, consulté le 26/08/2022.

<sup>420</sup> Benoît de L'Estoile, « Les voyages de Claude Lévi-Strauss : genèse d'un « intellectuel français » », *Idées économiques et sociales*, 2010/1, vol. 1, n° 159, 2010, p. 70-74, <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2010-1-page-70.htm>, consulté le 26/08/2022.

approche est sous-tendue par le souhait de relire le passé colonial qui a subalternisé tant de cultures, d'où la création des *Subaltern Studies*.

Ces études subalternes rencontrent un fort écho dans les années 1990 en Amérique latine à la suite des travaux qui émergent dans les années 1980 dont les trois théoriciens majeurs sont Edward Saïd, Palestino-Américain qui interroge les fondements culturels, idéologiques et épistémologique sur lesquels s'appuie l'Occident à l'origine de l'*Orientalism* (1978) qui est le titre de son ouvrage. Précisons qu'Édouard Glissant ira plus loin en déclarant notamment : « L'Occident n'est pas à l'ouest. Ce n'est pas un lieu, c'est un projet<sup>421</sup> ». Les deux autres théoriciens, Indiens, installés aux États-Unis, sont Homi Bhabha situé à la charnière du *Postcolonial Studies* dans les années 1980 et des études subalternes et Gayatri Spivak qui se demande : *Les subalternes peuvent-elles parler ? (Can the Subaltern Speak ? 1985)*.

Nous pouvons également rappeler l'influence des travaux post-modernes de Gilles Deleuze et de Félix Guattari. *Mille plateaux* est un ouvrage qui prône en effet l'importance des relations en réseau comme une sorte de proposition d'une forme de labyrinthe acentré et composé de 1000 plateaux, soit métaphoriquement et concrètement une infinité de voies.

Ces travaux nous montrent à quel point notre conception du monde a été façonnée initialement par le regard occidental et ses vestiges coloniaux. Certains penseurs issus des anciennes périphéries ont cherché à proposer une façon de penser autrement. Cette pensée depuis la périphérie n'en reste pas moins nourrie des modèles occidentaux et même de la temporalité européenne comme l'ont si bien souligné les penseurs décoloniaux<sup>422</sup> (avec le groupe Modernité/Colonialité) et notamment Ramón Grosfoguel<sup>423</sup>. Cette critique de la colonialité du pouvoir<sup>424</sup>, développée par exemple par le Péruvien Aníbal Quijano<sup>425</sup>, et de l'universalisme occidental participe de l'écriture des auteurs de notre corpus ainsi que de leur recherche de décolonisation des imaginaires.

De nombreuses critiques ont fleuri contre le post-colonialisme. Il importe de rappeler que le post-colonialisme apparaît en contrepoint du triomphe du système capitaliste, considéré comme représentatif du progrès et de la modernité. Le capitalisme établit un nouvel ordre mondial, mené par les États-Unis. Ce nouvel ordre n'est, selon le mouvement décolonial, qu'une dynamique parmi d'autres dans un processus de mondialisation enclenché depuis 1492 avec la « Découverte » du Nouveau-Monde, point de départ d'une nouvelle temporalité occultée dans les études post-coloniales centrées sur les ex-colonies anglaises. Le mouvement décolonial se fonde sur l'économie de marché qui se veut de plus en plus globale, permettant dans le même temps de véhiculer les valeurs occidentales et d'asseoir l'hégémonie culturelle occidental-

---

<sup>421</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 14.

<sup>422</sup> Voir par exemple Corinne Mencé-Caster et Cécile Bertin-Elisabeth, « Approches de la pensée décoloniale », *Archipélies*, n° 5, mai 2018, <https://www.archipelies.org/189>, consulté le 11/09/2019.

<sup>423</sup> Voir Ramón Grosfoguel, « Vers une décolonisation des « uni-versalismes » occidentaux : le « pluri-versalisme décolonial », d'Aimé Césaire aux zapatistes », in : Achille Mbembe *et al.*, *Ruptures postcoloniales. Les nouveaux visages de la société française*, Paris, La Découverte, (coll. Cahiers libres), 2010, p. 119-138, <https://www.cairn.info/ruptures-postcoloniales--9782707156891-page-119.htm>, consulté le 26/08/2022.

<sup>424</sup> Voir par exemple Claude Bourguignon-Rougier, Philippe Colin et Ramón Grosfoguel (dir.), *Penser l'envers obscur de la modernité : une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*, Limoges, PULIM, 2014.

<sup>425</sup> Aníbal Quijano, « Colonialidad y modernidad/racionalidad », in : Heraclio Bonilla (dir.), *Los conquistados: 1492 y la población indígena de las Américas*, Quito/Bogotá, Flacso-Tercer Mundo, 1992, p. 437-450.



centrée. Le baromètre de la « norme » de la « civilisation » demeure toujours l'Europe... Ce modèle euro-centrique a généré en Amérique latine de profondes hiérarchisations et des exclusions durables dans des sociétés pigmentocratiques issues de la colonisation.

C'est pourquoi les structuralistes post-modernes ont mené des études autour des notions dichotomiques de civilisation et de barbarie, de centre et de périphérie alors que ces « couples » avaient nourri toutes les conceptions idéologiques et littéraires de ces territoires. Rappelons notamment le poids de la pensée de Domingo Faustino Sarmiento<sup>426</sup>. Jorge Luis Borges a tenté de dépasser, à sa manière, ces dichotomies ethnocentriques, véritables freins de la pensée et des sociétés américaines à un moment où la comparaison de structures dans chacune des disciplines avait subtilement renforcé le système binaire de catégorisation utilisé par l'eurocentrisme. À ce titre, Umberto Eco constate que les œuvres borgésiennes ont été pour ainsi dire objet d'étude du courant de pensée structuraliste, courant qui nous a donné quelques clés de lecture de la pensée de Borges :

*« Je crois que l'intérêt pour Borges est né au milieu des années 60 avec ce que l'on a appelé la vague structuraliste et sémiologique. [...] Pourquoi dis-je que l'intérêt pour Borges naît avec le structuralisme ? Mais justement parce que Borges faisait un travail expérimental non pas sur les mots, mais sur des structures conceptuelles, et que seule la méthodologie structuraliste pouvait permettre d'analyser et de comprendre son travail<sup>427</sup> ».*

D'ailleurs, la modernité à laquelle s'oppose le post-colonialisme, a fomenté l'avènement d'une culture et d'une identité dite nationale, voire mondiale, qui feint d'égaliser les cultures et les identités à partir de la norme civilisationnelle occidental-centrée. C'est la critique sous-jacente que nous trouvons dans la notion de transfert culturel<sup>428</sup> (1980) proposée par Michel Espagne et Michael Werner. Cette notion résonne dans le monde caribéen, notamment avec le concept de *transculturación* du Cubain Fernando Ortiz Fernández<sup>429</sup>, puis avec celui de mondialité développé par le Martiniquais Édouard Glissant<sup>430</sup>.

La colonisation ainsi que la mondialisation ont engendré la créolisation des sociétés et, par conséquent, ont conduit à des échanges imprévisibles selon Glissant, à la différence du métissage. C'est pourquoi la notion de transfert culturel implique l'acceptation d'une Histoire croisée. D'ailleurs, Michel Espagne et Michael Werner considèrent que la transposition d'un objet culturel est autant unique et légitime que son modèle. Or, bien avant, Jorge Luis Borges

---

<sup>426</sup> Voir Paul Verdevoye, « Chapitre IV. Civilisation et barbarie », in : *Domingo Faustino Sarmiento : Éducateur et publiciste (entre 1839 et 1852)*, Paris, Éditions de l'IHEAL, 1963, p. 381-449, <https://doi.org/10.4000/books.iheal.7695>, consulté le 16/08/2022.

<sup>427</sup> Umberto Eco, « *Borges et mon angoisse de l'influence* », in : *De la littérature, op. cit.*, p. 160.

<sup>428</sup> Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *op. cit.*

<sup>429</sup> Fernando Ortiz Fernández, *Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar (Advertencia de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación)*, Habana, Consejo nacional de cultura, 1963 (1940). Voir aussi Erelis Marrero León, « Transculturación y estudios culturales. Breve aproximación al pensamiento de Fernando Ortiz », *Tabula Rasa*, Bogotá, Universidad Colegio Mayor de Cundinamarca, n° 19, 2013, p. 101-117, PDF : <https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=39630036005>, consulté le 15/02/2023.

<sup>430</sup> Édouard Glissant, *La cohée du Lamentin, op. cit.*, p. 24.

n'avait cessé dans ses œuvres de mettre en relation autant des références orientales qu'occidentales, abolissant ainsi toute hiérarchisation intellectuelle, théâtralisant même sa solitude afin d'avoir une vue d'ensemble pour une meilleure observation. Cette relation que nous pourrions qualifier déjà d'interculturelle, sans en oublier la dimension théorique-intellectuelle, a participé à la construction de sa trame narrative et peut apparaître comme une belle approche, depuis l'Amérique, du décentrement du regard pour la réécriture plurielle de l'Histoire par des histoires.

Afin de sortir des représentations hermétiques, des théoriciens latino-américains ont donc créé le concept de trans-modernité, *transmodernidad*, qui s'inscrit dans une logique dialogique. Ils visent en effet à faire dialoguer les perspectives périphériques entre elles, en réponse à l'homogénéité des savoirs concentriques et soulèvent dès lors la question suivante : le post-colonialisme a-t-il libéré des fantômes du passé colonial ? Alors qu'il s'agit de révéler l'Autre, si longtemps oblitéré, n'en a-t-on pas encore oublié d'autres et ainsi le poids du continent américain<sup>431</sup> ?

Quoi qu'il en soit, les travaux postmodernes et post-coloniaux rendirent possible un regard décentré refusant la hiérarchisation intellectuelle et permirent indéniablement la valorisation des Subalternes jusqu'à l'approche, plus américano-centrée, des penseurs décoloniaux. Penser le monde dans sa globalité, selon une approche cosmopolitique faisait déjà partie du projet bourgeois comme l'a considéré Michel Berveiller dans sa thèse : *Le cosmopolitisme de Jorge Luis Borges*<sup>432</sup>, écrite à partir de la fin des années 1960, du vivant de Borges qu'il a rencontré en 1966. C'est (étrangement...) modestement que Jorge Luis Borges répond à la question de Reina Roffe, lors d'une entrevue réalisée dans les années 80 :

«-[Roffe] Usted representa el espíritu cosmopolita, habla desde una cultura universal...  
-[Borges] Tanto como universal no sé, hago lo que puedo<sup>433</sup>».

Octavio Paz affirma pour sa part de façon claire le caractère cosmopolite et universel de Borges dans l'hommage qu'il lui rendit en 1986 :

« L'universalité de Borges émerveille les européens. Or, aucun n'a souligné que ce caractère cosmopolite n'était ni pouvait être autre chose que le point de vue d'un latino-américain. L'excentricité latino-américaine est en soi une excentricité européenne, c'est-à-dire une autre forme d'être occidental. Une forme non européenne. Tout en faisant partie de la tradition européenne et simultanément en dehors d'elle, le latino-américain peut percevoir l'Occident comme un tout et délaissier la vision, fatalement provinciale, d'un Français, d'un Allemand, un Anglais ou un Italien. [...] Le vrai débat ne devrait pas être l'absence d'américanité chez Borges mais d'accepter une fois pour

---

<sup>431</sup> Voir Enrique Dussel, 1492, *l'occultation de l'Autre*, op. cit.

<sup>432</sup> Michel Berveiller, *Le cosmopolitisme de Jorge Luis Borges*, op. cit.

<sup>433</sup> Reina Roffe, «Entrevista a Jorge Luis Borges», *Alicante : Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes*, 2018. Nous traduisons : « -Vous représentez l'esprit cosmopolite, vous parlez depuis une culture universelle... - Universel ?, je ne sais pas ; je fais comme je peux ».

toutes que son œuvre exprime une universalité implicite en Amérique latine depuis son avènement<sup>434</sup>. »

Penser autrement depuis les mondes américains sera aussi une proposition du Martiniquais Édouard Glissant.

### **I.2.2.1.2. Le cosmopolitisme borgésien : une forme d'annonce du Tout-Monde glissantien ?**

Miguel Enguidanos s'interroge (et nous avec lui) sur le cosmopolitisme de Borges : « Sortir de soi-même, pérégriner de par le monde, parcourir les distances qui vont de la ruelle de Buenos Aires aux chemins des univers et des bibliothèques, pour revenir de nouveau au point de départ. Peut-être est-ce là tout<sup>435</sup>. ». Cécile Mazin nous apporte une réponse : « Il avait également donné une dimension nouvelle à la citoyenneté argentine, l'argentinidad, expliquait-il, estimant que, « pour être un citoyen du monde, il faut être un citoyen de son propre pays<sup>436</sup>. ». En effet, son œuvre *Ferveur de Buenos Aires* (1923) témoigne de son amour pour la capitale argentine. Serait-ce là la définition de son cosmopolitisme ? Une ouverture au monde qui doit passer par une reconnaissance de son identité propre ?

Le mot « cosmopolitisme » se décompose en trois parties : le terme grec *cosmos* signifie l'univers, le monde ; la *polis* est la « cité » qui renvoie à l'étymologie latine *civitas* « citoyen » ; et enfin, le suffixe -isme présuppose une pensée philosophique, théorique. En somme, ce terme nous invite à nous demander comment le citoyen, dans sa cité (son lieu), peut-il échanger avec tous les lieux ? Comment est-il alors citoyen du monde ?

Depuis l'Antiquité, il existe des réseaux d'échanges autour de la Méditerranée. Cette *Mare nostrum* des Romains, selon un regard aussi centré, s'est ensuite vue supplantée du point de vue des échanges économiques par l'Atlantique, à partir d'échanges dont le tristement célèbre commerce triangulaire entre Europe, Afrique et Amérique, au cœur de la création des sociétés américano-caraïbes actuelles. Les échanges se sont donc accélérés avec la montée du capitalisme et une idéologie économique conçue durant la période coloniale, soit depuis 1492. La colonisation espagnole et portugaise en Amérique du Sud et la Caraïbe a fait de ces territoires les pivots de l'économie coloniale jusqu'à ce que les réseaux d'échange s'étendent au reste du monde.

Pascal Baud, Serge Bourgeat et Catherine Bras définissent alors la mondialisation comme suit :

---

<sup>434</sup> Octavio Paz, «El arquero, la flecha y el blanco», *Vuelta*, n° 117, août 1986, p. 28. Traduction française de Juan Moreno Blanco, « Borges depuis la France », Paris, Revue *Silène*, Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest-Nanterre-La Défense, publié le 07/06/2007, p. 1-13 (p. 2), [http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=182](http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=182), consulté le 02/02/2023.

<sup>435</sup> Miguel Enguidanos, « Le caractère argentin de Borges », *Les Cahiers de l'Herne. J. Luis Borges, op. cit.*, p. 134.

<sup>436</sup> Cécile Mazin, « L'écrivain Jorge Luis Borges, disparu voilà 30 ans », *Actualité. Les univers du livre*, mis en ligne le 14/06/2016, <https://actualite.com/article/32923/archives/l-ecrivain-jorge-luis-borges-disparu-voila-30-ans>, consulté le 04/03/2023.

« Ensemble de chemins qui relient les différents lieux de la planète, lieux qui deviennent ainsi des nœuds ou points nodaux. Ce sont les réseaux matériels, telles les routes ou voies maritimes et aériennes, et les réseaux immatériels, Internet par exemple, qui supportent les flux de personnes<sup>437</sup> ».

Assurément, en creusant ces routes nouvelles, les vecteurs occidentaux de la mondialisation rencontrèrent d'autres cultures avec lesquelles ils ont entretenu de liens, quand bien même intéressés... La créolisation et ses transferts culturels étaient en marche, donnant lieu à des identités multiples comme le transcrit Édouard Glissant dans sa conception du Tout-Monde :

« La créolisation est la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distincts, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments<sup>438</sup> ».

Naissent alors des sociétés hétérogènes où les effets de ces contacts et de ces mélanges, entre autres culturels, sont imprédictibles. Qui aurait prédit en effet que le mythe du labyrinthe aurait été réécrit et resémantisé en contexte américain, comme le fit le « Dieu du Labyrinthe » et bien d'autres ensuite, alors que ce mythe est originaire premièrement de l'Égypte, puis de la Grèce ? Les flux des imaginaires cosmopolites étaient déjà prégnants chez Borges, soit une forme de Tout-Monde avant l'heure. Il recherche d'ailleurs à transcrire l'univers dans plusieurs de ses œuvres dont le récit « El Aleph » : « Sí, el lugar donde están, sin confundirse, todos los lugares del orbe, vistos desde todos los ángulos<sup>439</sup> ». À la fin de « Tlön, Uqbar, Orbis Tertius », comme le rappelle Mariano Siskind :

« [...] Borges affirme avec crainte, qu'au moment où les cent volumes perdus de l'encyclopédie Tlön seront découverts, l'univers deviendra une totalité qui annulerait toute hétérogénéité culturelle, et la possibilité de la traduction et la possibilité de jouer à l'intersection de deux ou plusieurs cultures : « Alors l'anglais, le français et l'espagnole lui-même disparaîtront de la planète. Le monde sera Tlön. Je ne m'en soucie guère, je continue à revoir, pendant les jours tranquilles de l'hôtel d'Adrogué, une indélicate traduction quevedienne (que je ne pense pas donner à l'impression) de l'Urn Burial de Browne<sup>440</sup>. » ».

---

<sup>437</sup> Pascal Baud, Serge Bourgeat, Catherine Bras, *Dictionnaire de géographie*, Paris, Hatier (coll. Initial), 2013, p. 344.

<sup>438</sup> *Traité du Tout-Monde*, op. cit., p. 37.

<sup>439</sup> Jorge Luis Borges, « El Aleph », *El Aleph*, op. cit., p. 202. Traduction française par René L.-F. Durand dans *Œuvres complètes*, op. cit., Tome 1, p. 660 : « Oui, le lieu où se trouvent, sans se confondre, tous les lieux de l'univers, vus de tous les angles. ».

<sup>440</sup> Mariano Siskind, « El cosmopolitismo como problema político: Borges y el desafío de la modernidad », *Variaciones Borges*, n° 24, 2007, p. 75-92 (p. 79), <https://www.jstor.org/stable/24880415>, consulté le 15/02/2023. « [...] Borges afirma, temeroso, que para cuando se descubran los cien volúmenes perdidos de la enciclopedia de Tlön, el universo se convertirá en un [sic] totalidad que anularía toda heterogeneidad cultural, y la posibilidad de la traducción y la posibilidad de jugar en la intersección de dos o más culturas: "Entonces desaparecerán del planeta el inglés y el francés y el mero español. El mundo será Tlön. Yo no hago caso, yo sigo revisando en los quietos días del hotel de Adrogué una indecisa traducción quevediana (que no pienso dar a la imprenta) del *Urn Burial* de Browne ». La traduction française a été réalisée par nos soins en y ajoutant la traduction de Jean Pierre Bernès, *Œuvres complètes*, op. cit. p. 467, pour traduire la citation de Borges tirée de son post-scriptum de 1947 dans ce passage.

Alors que la créolisation ne contrôle pas ses effets, la mondialisation à l'inverse :

« [...] suscite des positionnements en faveur de ses dynamiques ou en réaction à celles-ci. Le mondialisme (ou globalisme) désigne ainsi une idéologie prônant la libre circulation des biens, des hommes et des capitaux en fonction des besoins du marché<sup>441</sup> ».

La mondialisation matérialise ces libres échanges entre les citoyens du monde par des moyens aériens, maritimes et terrestres. Cependant, pouvons-nous réellement parler de liberté au regard de la mercantilisation des biens et service qui fait des multinationales des gestionnaires d'identités ? Face aux dangers d'une mondialité qui rendrait exsangue les identités, Édouard Glissant préfère une mondialité qui préserve les pluralités. Jorge Luis Borges avait brandi, pour sa part, son cosmopolitisme et sa vision non pas compartimentée, mais multiculturelle. Dans ses œuvres, on ne retrouve pas une simple cohabitation des cultures, mais un cosmopolitisme interculturel qui engage un contact, et est imprégné du choc entre les cultures. Cela ressemble assez à ce qu'Édouard Glissant appellera Chaos-monde, à savoir des cultures qui « [...] s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à une vitesse foudroyante [...]»<sup>442</sup>. Pourtant, dans son *Introduction à une Poétique du Divers*, Glissant critique le cosmopolitisme, qu'il comprend sans doute au travers de l'imposition universalisante euro-centrée :

« Ce qui fait le Tout-monde, ce n'est pas le cosmopolitisme, absolument pas le cosmopolitisme, qui est un avatar en négatif de la Relation. Ce qui fait le Tout-monde, c'est la poétique elle-même de cette Relation qui permet de sublimer, en connaissance de soi et du tout, à la fois la souffrance et l'assentiment, le négatif et le positif<sup>443</sup>. »

Glissant critique en effet un cosmopolitisme passif, confiné dans le constat et non pas conscience de l'imprédictibilité à la base de la créolisation, du chaos-monde des cultures en relations et dont il se fait citoyen. Alors que le Tout-Monde pour lequel il a initié la mondialité, se situe dans la pratique, dans le choc, dans la souffrance ou l'assentiment qui en fait sa poétique, sa beauté. Le cosmopolitisme ne serait pas, selon Glissant, dynamique et par conséquent, il est plutôt à voir comme imaginaire. Il n'en demeure pas moins que le cosmopolitisme qui préserve les pluralités et particularismes borgésiens annonce déjà une belle ouverture, pour le moins mentale, sur les cultures et les identités plurielles. Il nous semble qu'à l'époque de Borges, c'est-à-dire au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, le cosmopolitisme pourrait être une forme d'approche commune à celle de la future diversalité de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Si la mondialité veut des citoyens libres matériellement, la liberté du citoyen cosmopolite chez Jorge Luis Borges se trouve dans sa mentalité, dans la pleine conscience de la riche pluralité des cultures qu'il a transcrit notamment dans une approche plurielle des langues et l'hétérogénéité

---

<sup>441</sup> *Dictionnaire de géographie, op. cit.*, p. 337.

<sup>442</sup> En quatrième de couverture du *Traité du Tout-Monde, op. cit.*

<sup>443</sup> *Introduction à une Poétique du Divers, op. cit.*, p. 88-89.

des éléments présents, entre Occident et Orient notamment, dans ses écrits. C'est ce que René Etiemble a appelé la perfection de son esprit cosmopolite<sup>444</sup>. C'est ainsi que Mariano Siskind peut affirmer :

*« Borges a quelque chose de radicalement différent à apporter aux débats contemporains sur la nécessité d'un projet cosmopolite comme tentative de resignifier à la nature oppressive et à l'euphorie néocoloniale des processus de globalisation financière, un débat que ces dix dernières années ont conduit les intellectuels de stature de Martha Nussbaum, Bruce Robbins, Gayatri Spivak et Kwame Anthony Appiah entre autres. J'insiste : parmi beaucoup d'autres possibilités herméneutiques, l'œuvre de Borges est remarquable, précisément parce qu'elle pose le problème de la spatialisation inégale du désir moderne, et je crois qu'elle est la clé pour comprendre le cosmopolitisme de Borges<sup>445</sup>. »*

En évoquant une « spatialisation inégale », Siskind semble retenir une approche géocritique très en phase avec les considérations post-modernes sur la nécessité de rompre avec un seul centre tout en rendant compte du rapport de chacun avec son écoumène. Borges retient en effet à la fois la possibilité du regardé et celle du regardant ; celle du dominé et celle du dominant. Comme le fera la géocritique, peu importe la vérisimilitude :

*« La représentation n'est pas abordée par la géocritique à partir de son degré de vérisimilitude car la gradation, allant de l'élevé au bas en passant par le moyen, est peu pertinente. La vocation de la géocritique est stratigraphique dans la mesure où elle reconstruit le lieu selon un principe archéologique. La re-présentation étant seconde présentation, la saisie du lieu se fait par rapport à « quelque chose » qui lui préexiste. Cela peut être un réalème (référentiel) ou un référent artistique (texte, image, film...). Dans ce cas, c'est la chaîne intertextuelle ou intericonique qui joue le rôle de référent esthétique<sup>446</sup>. »*

Borges s'intéresse donc au monde entier, à l'univers comme il le dit par exemple dans *El escritor argentino y la tradición*, en 1951, en critiquant le nationalisme littéraire sous Perón : «Nuestro patrimonio es el universo<sup>447</sup> ». Il ne réclame pas un rattachement exclusif à une petite patrie, mais au monde. Cette approche n'annonce-t-elle pas celle du Tout-Monde, d'une mondialité en relation, d'Édouard Glissant ? Glissant invitera en effet à s'élever d'un particulier

---

<sup>444</sup> René Etiemble, « Un homme à tuer : Jorge Luis Borges, cosmopolite », *Les temps modernes*, n° 83. Paris, 1952, p. 512-526.

<sup>445</sup> Mariano Siskind, «El cosmopolitismo como problema político: Borges y el desafío de la modernidad», *Variaciones Borges, op. cit.* «Borges tiene algo radicalmente diferente para aportar a los debates contemporáneos sobre la necesidad de un proyecto cosmopolita como intento de resignificar el carácter opresivo y la euforia neocolonial de los procesos de globalización financiera, debate que en los últimos diez años han protagonizado intelectuales de la talla de Martha Nussbaum, Bruce Robbins, Gayatri Spivak and Kwame Anthony Appiah entre otros. Insisto: entre muchas otras posibilidades hermeneúticas, la obra de Borges es relevante, precisamente porque plantea el problema de la espacialización desigual del deseo moderno, y creo que ésta es la clave para entender el cosmopolitismo en Borges.». La traduction française a été faite par nos soins.

<sup>446</sup> Khalid Zekri, « *La Géocritique. Réel, fiction, espace* », *Itinéraires, op. cit.*

<sup>447</sup> Communication prononcée en 1951 au Colegio Libre de Estudios Superiores, à Buenos Aires. « Notre patrimoine c'est l'univers ».

égoïste et à reconnaître la diffusion des formes d'universalité créolisée, pour un monde archipelisé qui transcrit « l'emmêlement des cultures et des humanités » :

*« Nous entrons maintenant et au contraire dans un infini détail, et d'abord nous en concevons de partout la multiplicité, qui est inépuisable, et qui pour nous est indémêlable, et sans prédiction. Il n'y a pas que cinq continents, il y a les archipels, une floraison de mers, évidentes et cachées, dont les plus secrètes nous émeuvent déjà. Pas que quatre races, mais d'avant aujourd'hui d'étonnantes rencontres, qui ouvraient au grand large. Elles étaient là, nous les voyons. Il n'y a pas que de grandes civilisations, ou plutôt : la mesure même de cela qu'on appelle une civilisation cède à l'emmêlement de ces cultures des humanités, avoisinantes et impliquées. Leurs détails engendrent partout, de partout, la totalité. Le détail n'est pas un repère descriptif, c'est une profondeur de poésie, en même temps qu'une étendue non mesurable. Ces inextricables et ces inattendus désignent, avant même de les définir, la réalité ou le sens du Tout-monde<sup>448</sup>. »*

Il n'empêche que ce cosmopolitisme valut à Borges d'être rejeté par divers critiques qui lui reprochèrent, entre autres, de ne pas être assez argentin. C'est ainsi qu'Hernandez Arregui écrivit, en 1957 : «[...] el rasgo definitorio de la obra de este escritor es su desdén por lo argentino y refleja la suficiencia de las clases altas que asisten a la caída de Irigoyen», ajoutant : «[...] su europeísmo le lleva a desestimar toda tradición y a ver en esta insuficiencia de la literatura nacional, según él, una libertad salva de ataduras dogmáticas. Es decir, una libertad para encadenar la creación a modelos o influencias extranjeras<sup>449</sup> ». On lui refusera d'ailleurs le prix national de littérature pour « El jardín de los senderos que se bifurcan ».

À cette époque donc, cette ouverture au monde était mal perçue, considérée comme anti-nationaliste et méprisante pour le peuple argentin. Étranger en quelque sorte dans sa propre patrie, car se pensant citoyen de l'univers, pour avoir voulu proposer une vision plus universelle – et non une vision universaliste de la modernité pro-européenne sans acceptation de l'altérité non européenne –. Cette vision négative de Borges semble avoir perduré malgré une meilleure appréhension de son œuvre après le développement des théories post-modernes. De la même façon, Édouard Glissant fut longtemps non reconnu dans son île natale<sup>450</sup>.

Mariano Siskind considère alors que seul le Brésilien Oswald de Andrade a su rendre cette approche dans son « Manifiesto Antropófono » de 1928. Nous considérons quant à nous que

<sup>448</sup> Édouard Glissant, *Philosophie de la Relation : poésie en étendue*, Paris, Gallimard, 2009, 4<sup>ème</sup> de couverture.

<sup>449</sup> Juan José Hernandez Arregui, *Imperialismo y cultura. La política de la inteligencia argentina*, Buenos Aires, Editorial Amerindia, 1957, p. 89. Nous traduisons : « [...] le trait définitif de l'œuvre de cet écrivain est son dédain pour ce qui est argentin et reflète la suffisance des classes supérieures qui participent à la chute d'Irigoyen », et p. 92 : « [...] son européanisme l'amène à rejeter toute tradition et à voir dans cette insuffisance littérature nationale, selon lui, une liberté sauvée des liens dogmatiques. Autrement dit, une liberté pour relier la création à des modèles et des influences étrangères ».

<sup>450</sup> Voir Cécile Bertin-Elisabeth, « Étudier Édouard Glissant aux Antilles ou la paradoxale aporie de l'origine », in : Dominique Aurélie (éd.), *Édouard Glissant, l'éclat et l'obscur*, Presses universitaires des Antilles (coll. Écrivains de la Caraïbe), 2020, p. 111-127, <https://www.cairn.info/edouard-glissant-l-eclat-et-l-obscur--9791095177067-page-111.htm>

Borges a été un pionnier dans cette démarche de reconnaissance des « Périphériques », des « Subalternes » en montrant combien la marge de l'Occident était au centre de la Littérature et de la pensée d'un monde vu dans sa complétude, comme univers et non réduit par l'universalisme occidental pro-occidental à son seul regard. Son *El escritor argentino y la tradición* n'est donc pas à lire comme une défense de tout ce qui est occidental, mais à comprendre depuis le fait qu'il écrit en Argentine, avec une dimension esthétique et politique de revendication pour les marges et pour des marges qui n'ont pas encore pris conscience des risques de leurs enfermements.

Le cosmopolitisme borgésien se laisse dès lors dériver dans l'errance du Tout-Monde, sans imposer un système de pensée unique. C'est donc sur la scène du Tout-Monde que se réalise l'identité des personnages borgésiens. Comment ne pas penser alors à la fameuse citation d'Édouard Glissant : « J'appelle Tout-Monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la « vision » que nous en avons<sup>451</sup> ». Et Glissant d'ajouter que :

*« Le centre est ce qui nous orientait, avant. Maintenant, nous ne sommes plus orientés, nous sommes plongés dans le tout-monde mais, de même que l'errance n'est pas l'errement, la racine relation n'est pas l'absence de racine. Quand vous me dites : il faut que nous soyons enracinés quelque part, oui, on l'est, mais on ne l'est pas selon les principes de la racine unique. [...] Je n'ai jamais dit qu'il ne faut pas s'enraciner : il faut que la racine soit différente pour correspondre à notre histoire. [...] le monde entier se créolise ! Le monde entier devient métis, génétiquement, culturellement, et c'est une conquête qu'il faut présenter à l'autre<sup>452</sup>. »*

De ce fait, le citoyen cosmopolite est contraint à l'errance, qu'elle soit réelle, symbolique ou imaginée. L'errance est une manière de se reterritorialiser. En effet, « L'errance, c'est cela même qui nous permet de nous fixer. [...] Dériver à quoi ? À la fixité du mouvement du Tout-monde<sup>453</sup> ». Autrement dit, il faudrait être suspendu au mouvement du Tout-Monde tout en veillant à ne pas se laisser impressionner par la mondialisation.

En relevant – avant l'heure – du Tout-Monde, le cosmopolitisme borgésien nous met en face de notre identité à la fois une et multiple. Comment, par conséquent, échanger en échangeant sans se perdre ? Est-ce sans difficulté ? Jorge Luis Borges l'a, nous semble-t-il, montré dans son récit qu'il a symboliquement intitulé « El sur ». Juan Dahlmann, le personnage principal de ce récit, ressent un tiraillement entre son identité sud-américaine (Argentine) et celle européenne (Allemagne) à mesure qu'il avance dans une vaste campagne labyrinthique. « Dahlmann s'abomina minutieusement. Il abomina son identité<sup>454</sup> ». Le narrateur poursuit « [...] c'était comme si deux hommes existaient en même temps<sup>455</sup> », formulation qui n'est pas

---

<sup>451</sup> *Traité du Tout-Monde, op. cit.*, p. 176.

<sup>452</sup> Entretien d'Oudinot, *Outre-mers, notre monde*, Paris, Autrement (coll. Mutation), n° 215, 2002, p. 17. Le passage a été retranscrit tel quel.

<sup>453</sup> *Traité du Tout-Monde, op. cit.*, p. 63.

<sup>454</sup> Jorge Luis Borges, « Le Sud », *Fictions, Œuvres complètes, op. cit.*, p. 554. « Dahlmann minuciosamente se odió; odió su identidad », « El Sur », *Ficciones*, 2017, *op. cit.*, p. 213.

<sup>455</sup> « Le Sud », *Fictions, Œuvres complètes, op. cit.*, p. 556. « [...] y era como si a un tiempo fuera dos hombres », *El Sur*, *Ficciones*, 2017, *op. cit.*, p. 215.



sans rappeler l'hybridité du Minotaure. Juan Dahlmann finit en tous les cas par tuer son « moi européen ». Ce récit représenterait alors, symboliquement, notre difficulté à accepter nos identités culturelles multiples dans un cadre labyrinthique. Or, la condition essentielle pour être cosmopolite, c'est d'accepter avant tout sa propre identité et ses éléments pluriels. La combattre, c'est aller tout droit vers la mort et/ou se perdre semble nous dire le récit borgésien.

En somme, il ne faudrait pas que l'écrivain se laisse prendre par l'Institution qu'est la Littérature<sup>456</sup> et son système mercantile, drainé par la mondialisation. Au contraire, il doit produire une œuvre labyrinthique, telles que les œuvres borgésiennes, qui puisse ruser avec les forces centripète et centrifuge exercées par le centre occidental.

En s'adressant au Tout-Monde, depuis l'Argentine, un territoire subalternisé, Borges n'invite-t-il pas tous les Subalternes, et notamment ceux de l'espace américain, à apprendre à se regarder et à valoriser leur(s) identité(s) culturelle(s) ?

### **I.2.2.1.3. Des Amériques hispanique et franco-créolophone qui se regardent**

Les travaux postmodernes et postcoloniaux ont souvent été écrits en anglais, excluant de fait les Subalternes hispanophones et franco-créolophones. Pourtant, ces derniers ont pu commencer à parler en leur nom, et ce en développant leurs propres représentations politiques et identitaires. Ils ont pu chercher à participer à des approches scientifiques dont ils étaient l'objet. La question de Gayatri Spivak se pose alors à nouveau : *Les Subalternes peuvent-ils/elles parler ?* Et en ce sens, ne peuvent-ils parler que de l'intérieur, que dans leur lieu et pour leur lieu ? Est-ce une étape première à franchir ?

C'est à partir de la Littérature, comme l'a fait Jorge Luis Borges, que les écrivains des Amériques hispaniques et franco-créolophones ont pu construire leur « centralité » et parler d'eux, à l'intérieur et à l'extérieur. Il nous semble nécessaire de rappeler l'impact du *boom* latino-américain dans les années 1960 à partir des œuvres d'écrivains parmi lesquels nous pouvons citer de façon non exhaustive : Miguel Ángel Asturias au Guatemala, Juan Rulfo ou Carlos Fuentes au Mexique ou encore l'Argentin Julio Cortázar. Ce *boom* latino-américain se caractérise par la vulgarisation des écrits issus de l'Amérique centrale et du sud et de la Caraïbe (avec notamment pour Cuba Alejo Carpentier) grâce à la création d'un marché transnational avec la modernisation de l'industrie du marché de l'édition et du fait de la conviction d'une nécessité d'une écriture nouvelle. Est-une réponse à une construction identitaire américano-caraïbe en marche ? En tous les cas, la percée internationale des écrivains latino-américains se mesure aisément grâce au nombre de prix littéraires espagnols et de Prix Nobel de Littérature reçus, parmi lesquels nous comptons, entre autres : Miguel Ángel Asturias, Prix Nobel de Littérature reçu en 1967, Gabriel García Márquez, prix du Meilleur Livre Étranger reçu en 1969

---

<sup>456</sup> Roland Barthes, *Essais critiques*, op. cit., p. 152.

ainsi que prix Nobel de Littérature en 1982, ou encore Octavio Paz, récompensé par le Prix Cervantes en 1982 et le Prix Nobel de Littérature en 1990.

Ce succès international n'est pas sans rappeler la voie déjà entr'ouverte avec l'apport de Jorge Luis Borges<sup>457</sup>, non primé par les instances européennes officielles<sup>458</sup>..., ainsi que la reconnaissance du monde américain générée par le succès du Colombien Gabriel García Márquez. Ces deux auteurs ont tracé la voie d'une écriture nouvelle, hors des sentiers battus du régionalisme, invitant à une relecture de l'Histoire, à une remise en cause de la centralité occidentale. Leurs œuvres sont considérées comme une rénovation littéraire, esthétique, technique et thématique. La dimension métalittéraire de leurs œuvres transcrit d'ailleurs également la vision mythique de la vie et de l'Histoire.

Pourtant, Álvaro Santana-Acuña nous informe dans son article intitulé : « Did a Revolution in Latin American Publishing Make *One Hundred Years of Solitude* the Success It Is Today? », que la renommée internationale des écrivains américano-caraïbes du *boom* tire en premier lieu son origine d'une stratégie européenne qui s'inscrit dans les dynamiques marchandes de la mondialisation :

*« Les efforts de l'Espagne pour contrôler le marché du livre en langue espagnole ont aidé la littérature latino-américaine à réussir commercialement dans les années 1960. Ces efforts ont été politiquement orchestrés par le régime autoritaire de Francisco Franco. En 1959, le gouvernement a approuvé le plan de stabilisation pour améliorer l'économie d'après-guerre en difficulté et mettre fin à l'isolement international. Trois plans consécutifs de développement social et économique s'en suivit. Ces plans ont initié le soi-disant miracle espagnol<sup>459</sup>. ».*

Il fallait donc que les œuvres soient assez originales et « de caractère » pour qu'elles acquièrent une valeur marchande. Ce *boom* fut assurément le résultat d'un ensemble de stratégies intersectionnelles mobilisant des acteurs littéraires, politiques et économiques. Quand bien même les écrivains latino-américains du *boom* partaient de mythes européens comme l'a fait Jorge Luis Borges avec le labyrinthe, ils n'ont pas que servi à combler le vide économique de l'État espagnol qui aurait ainsi, encore une fois, utilisé sa position de dominant pour les

---

<sup>457</sup> Bob Neustadt, «Borges y García Márquez: paralelismos narrativos», *Confluencia*, vol. 7, n° 1, University of Northern Colorado, 1991, p. 82, <https://www.jstor.org/stable/27922063>, consulté le 02/02/2022 : «En este ensayo consideramos la influencia borgiana como una forma (y técnica) narrativa que es característica (contextualmente) al llamado boom latinoamericano.».

<sup>458</sup> Selon le critique littéraire Piotr Vail : « *Le Comité Nobel, comme toute communauté d'intellectuels, regroupe des représentants de la gauche. La gauche, dans un sens européen, bien sûr. C'est pourquoi un des plus grands écrivains du XXe siècle, Jorge Luis Borges, n'a pas reçu le Prix Nobel. Il a rendu visite à Pinochet, lui a serré la main et l'a loué pour l'écrasement des communistes. Tous comprenaient la grandeur de Borges en tant qu'écrivain, mais Pinochet, ça ne lui a pas été pardonné* », cité dans Camille Cornu, « Borges ou Aragon auraient pu être nobélisés en 1965 », 09/01/2016, <https://actualitte.com/article/35438/prix-litteraires/borges-ou-louis-aragon-auraient-pu-etre-nobelises-en-1965>, consulté le 04/03/2023. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>459</sup> Álvaro Santana-Acuña “*Did a Revolution in Latin American Publishing Make One Hundred Years of Solitude the Success It Is Today?*”, *Literary Hub*, publié le 11/09/2020, <https://lithub.com/did-a-revolution-in-latin-american-publishing-make-one-hundred-years-of-solitude-the-success-it-is-today/>, consulté le 02/02/2022. La traduction française a été réalisée par nos soins. “The efforts from Spain to control the Spanish-language book market helped Latin American literature succeed commercially in the 1960s. These efforts were politically engineered by the authoritarian regime of Francisco Franco. In 1959, the government approved the Stabilization Plan to improve the country’s ailing postwar economy and to end international isolation. Three consecutive plans of social and economic development followed. These plans initiated the so-called Spanish Miracle.”

subalterniser. Les ouvrages étaient édités et vendus en Espagne, puis revendus dans les Amériques. Ils ont ainsi nourri les imaginaires de part et d'autre de l'Atlantique, puis dans le monde entier. Ces textes novateurs ont montré aux Subalternes également la grandeur de leurs auteurs et de leurs productions, soit une revalorisation riche d'avenir. Toutefois, les Amériques hispaniques étaient-elles prêtes en amont à parler d'elles-mêmes, à se regarder en quelque sorte et à sortir de leur subalternité ? :

*« C'est bien connu l'épisode du rejet du manuscrit de La hojarasca par la maison d'édition Losada [Argentine]. En 1951, le directeur éditorial du label, l'Espagnol Guillermo de Torre, envoya une lettre à l'écrivain colombien dans laquelle il ne reconnaît pas les mérites du roman pour qu'il soit publié<sup>460</sup> ».*

Cet épisode révèle que les œuvres des écrivains latinoaméricains n'étaient ni appréciées par les maisons d'éditions nationales, ni par celles qui relevaient de l'international. Ces écrivains étaient donc obligés souvent de les éditer à leur propre compte. Afin de restaurer son système économique de l'après-guerre, l'État espagnol aurait-il profité de cet enfermement littéraire et identitaire dans lequel étaient plongés les écrivains des Amériques hispaniques en recherche d'identité ? En tous les cas, cette politique éditoriale a assurément eu des conséquences.

Aussi, nous retiendrons les aspects positifs de ces échanges, à savoir : la professionnalisation de l'écrivain qui peut dès lors espérer vivre de ses écrits, mais également la construction identitaire attenante, *via* la littérature, dans les Amériques hispaniques et franco-créolophone. Ce *boom* leur a en effet permis de construire leurs particularités, à partir des différences avec leur centre, et en s'imposant comme nouveau modèle littéraire :

*« Dans les années 60, le boom latino-américain montre combien ces jeunes nations peuvent constituer un nouveau centre d'influences pour les anciennes métropoles européennes. L'Hispanité se redéfinirait donc non pas comme une dynamique à sens unique de l'Espagne vers l'Amérique, mais aussi comme une interaction de l'Amérique vers l'Espagne<sup>461</sup>. »*

Ce rayonnement international s'est également étendu en Amérique du Nord, centre hégémonique de l'impérialisme :

*“Unquestionably, the boom has made Spanish-American literature a recognized presence in the United State [...] In universities, where Spanish-American literature has long been a component of Hispanic studies, novels of the boom have increased interest in the area*

---

<sup>460</sup> José Luis de Diego, «El 'boom' latinoamericano», *Trama & Texturas*, Madrid, Trama Editorial, n° 42, 2020, p. 105, <https://www.jstor.org/stable/10.2307/26974863>, consulté le 02/02/2022. Nous avons traduit en français le passage suivant : «Es bien conocido el episodio del rechazo del manuscrito de La hojarasca por parte de la editorial Losada [Argentina]. En 1951, el director editorial del sello, el español Guillermo de Torre, le envió una carta al escritor colombiano en la que no le reconocía a la novela méritos como para ser publicada.».

<sup>461</sup> Clara Dauler, *Entre Hispanité et Caribéanité : les enjeux identitaires du roman historique*, thèse en Littérature et langue étrangère sous la direction de la professeure Cécile Bertin-Elisabeth, Université des Antilles, soutenue le 29/10/ 2018, p. 406.

*and have brought Spanish Americanists out of their cubicles to absorb and share ideas with colleagues in other literatures and also in other disciplines*<sup>462</sup>. »

Cette relecture de l'Histoire de la Littérature initiée par le *boom* a permis non seulement d'hisser les Amériques hispaniques et franco-créolophones au premier rang, en tant que centres possibles, mais aussi à engager dans le même temps une prise de conscience de leurs héritages identitaires africains et indigènes qu'il convient désormais de regarder de plus près.

Toutefois, l'auteur de *Rayuela* replace l'origine de la percée littéraire du *boom* à partir du lecteur et non à partir d'un lieu :

« *En ce sens, la phrase de Julio Cortázar est bien connue : « ...tous ceux qui par ressentiment littéraire (qui sont nombreux) ou par une vision aveuglée de la politique de gauche, qualifient le boom de manœuvre éditoriale, oublient que le boom (je commence à me lasser de le répéter) ce ne sont pas les éditeurs qui l'ont fait, mais les lecteurs » (dans Rama, 1984 :61)*<sup>463</sup>. »

En somme, les œuvres issues du *boom* ainsi que de toutes les nations qu'elles représentent ont été réintroduites dans l'Histoire globale et, plus particulièrement, dans l'Histoire de la Littérature mondiale. Les Amériques hispaniques ont su porter un regard non européenisé sur elles-mêmes pour accepter leur(s) identité(s) créolisées. Reste à mieux comprendre comment les éclats de ce *boom* latinoaméricain, fomenté notamment par le continental Jorge Luis Borges, ont brillé jusque dans l'arrière-pays insulaire des Amériques qui ont également développé des approches particulières entre Négritude, Antillanité ou encore Créolité entre autres.

### **I.2.2.2. De la Négritude à la Créolité en passant par l'Antillanité et l'Américanité**

« *En raison des conditions historiques et politiques (la colonisation) et économiques (la métropole est le salut), c'est vers le continent européen que l'Antillais se tourne. [...]*

---

<sup>462</sup> John Stubbs Brushwood, "Two Views of the Boom: North and South", *The Boom in Retrospect: A Reconsideration*, *Latin American Literary Review*, vol. 15, n° 29, 1987, p. 17, <https://www.jstor.org/stable/20119441>, consulté le 02/02/2022. Nous traduisons : « Incontestablement, le boom a fait de la littérature hispano-américaine une présence reconnue aux États-Unis [...] Dans les universités, où la littérature hispano-américaine a longtemps été une composante des études hispaniques, les romans du boom ont accru l'intérêt pour le domaine et ont fait sortir les Américanistes espagnols de leur bureau pour absorber et partager des idées avec des collègues d'autres littératures et aussi d'autres disciplines. »

<sup>463</sup> José Luis de Diego, «El 'boom' latinoamericano», *Trama & Texturas*, op. cit., p. 95. Nous avons traduit en français le passage suivant : «En este sentido, es conocida la frase de Julio Cortázar: «... todos los que por resentimiento literario (que son muchos) o por una visión con anteojeras de la política de izquierda, califican al boom de maniobra editorial, olvidan que el boom (ya me estoy empezando a cansar de repetirlo) no lo hicieron los editores, sino los lectores» (en Rama, 1984: 61).»

*Mais c'est à travers les îles et le continent américain que Césaire, Glissant et Placolý tournent leurs regards*<sup>464</sup>. »

Daniel Seguin-Cadiche expose en ces termes l'ambivalence des regards aux Antilles, avec leurs conséquences sur l'inspiration et les imaginaires jusqu'à trouver des sources de résilience identitaire. Cette ambivalence entre regard porté sur l'Europe, puis sur l'Amérique, retrace le parcours identitaire du monde franco-créolophone qui s'est construit entre deux relations : l'une contrainte (Europe), l'autre consentie (Amérique), auxquelles s'ajoute la relation originelle avec l'Afrique. Cet entre-deux spatial et identitaire annonce d'ores et déjà des revendications en constante tension entre des espaces et des temporalités différents.

#### **I.2.2.2.1. Théories et concepts identitaires franco-créolophones**

*« Le roman moderne antillais va renoncer au principe de la mimésis, car il affirme que la notion de réalité est problématique et ne plus pouvoir donner une image fidèle de la société et d'une époque ; il admet la multivocité des signes et des métaphores. La production littéraire naît de la relation entre une réalité historique et sociale d'une part et une subjectivité d'autre part, car il y a dans l'œuvre littéraire, une expérience personnelle*<sup>465</sup>. »

Lors de l'écriture du *Cahier d'un retour au pays natal* (1939), Aimé Césaire avait déjà cette conscience du poids du Nègre dans l'imaginaire européen. Il appelait ses concitoyens à être « Debout !<sup>466</sup> ». Il définissait cette prise de conscience comme « [...] la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait, de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture<sup>467</sup>. ». Il co-fonda la revue *L'Étudiant noir. Journal de l'Association des étudiants martiniquais en France* en 1935 avec le Sénégalais Léopold Sédar Senghor et le Guyanais Léon-Gontran Damas à la suite de leur rencontre en France hexagonale. Les ouvrages critiques renvoient généralement à l'origine de la création officielle du concept de la Négritude et à la rencontre de ces trois amis que la Négritude réunit<sup>468</sup> : « [La Négritude est ce] [...] mouvement littéraire et politique [...] né, dans les années 1930, de la rencontre entre Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor, aidé du poète guyanais Léon-Gontran Damas<sup>469</sup> ».

---

<sup>464</sup> Daniel Seguin-Cadiche, *Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placolý (structures, idéologies, symboliques)*, op. cit., p. 304.

<sup>465</sup> *Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placolý (structures, idéologies, symboliques)*, op. cit., en ligne, p. 318.

<sup>466</sup> Aimé Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, Revue *Volontés*, n° 20, 1939.

<sup>467</sup> Portail Mondial des Revues, « Négritude », citation extraite de *Liberté*, n° 3, <https://sismo.inha.fr/s/fr/page/negritude>, consulté le 12/10/2023.

<sup>468</sup> Voir à ce propos Michel Fabre, « Négritude africaine Négritude caraïbe », *Les littératures d'expression française*, Actes du colloque organisé par le Centre d'Études francophones, Paris, Éditions de la Francité, 1973.

<sup>469</sup> Sabine Andrivon-Milton, *La Martinique en 200 questions-réponses*, Saint-Denis, Orphie, 2019 (2011), p. 136.

En 1987, alors que les études culturelles, subalternes et postcoloniales sont en cours de développement, Aimé Césaire confirme davantage les contours de son concept dans son discours prononcé le 26 février 1987 lors de la *Conférence Hémisphérique des peuples noirs de la diaspora*, organisée en son hommage par l'Université Internationale de Floride à Miami :

« Je crois que l'on peut dire, d'une manière générale, qu'historiquement, la Négritude a été une forme de révolte d'abord contre le système mondial de la culture tel qu'il s'était constitué pendant les derniers siècles et qui se caractérise par un certain nombre de préjugés, de pré-supposés qui aboutissent à une très stricte hiérarchie. Autrement dit, la Négritude a été une révolte contre ce que j'appellerai le réductionnisme européen<sup>470</sup>. »

Césaire prévient qu'il ne s'agit pas d'un concept d'ordre biologique et termine son discours en mettant en garde contre toute critique intégriste, fondamentaliste, essentialiste ou nombriliste. Les trois hommes politiques fondateurs de ce vaste mouvement proviennent de lieux différents qui sont autant d'anciennes colonies marquées par le « réductionnisme européen ». Tout d'abord, Léopold Sédar Senghor, qui n'a pas besoin de revendiquer sa part africaine puisqu'il est Sénégalais, tire profit du concept de la Négritude en ce qu'il lui permet d'affirmer son identité et son patrimoine culturel (« *extériorité d'affirmation de soi*<sup>471</sup> »). L'écrivain guyanais, Léon-Gontran Damas a vu, pour sa part, dans ce concept un moyen de dénoncer une assimilation forcée du Nègre à la culture européenne (« *extériorité de l'expression de la révolte*<sup>472</sup> »). Quant à Aimé Césaire, il est né sur l'Habitation Eyma à Basse-Pointe en Martinique, d'un père « [...] gèreur d'habitation après son brevet d'études élémentaires, [il] achèvera sa carrière comme inspecteur des impôts, grâce à sa réussite à un concours administratif. Quant à sa mère, elle possède un certificat d'études — ce qui est assez rare pour l'époque<sup>473</sup> ». Né d'une famille qui appartient à la petite bourgeoisie, il a côtoyé des ouvriers à Basse-Pointe, prenant conscience de l'univers de prédation de ses origines. En développant ce concept, il y a vu la réalisation humaniste du Nègre fondamental (« *extériorité d'aspiration*<sup>474</sup> »). Chacun de ces trois hommes s'est donc approprié la Négritude selon sa propre réalité spatio-temporelle et culturelle. De ce fait, ils n'en avaient pas tout à fait la même vision.

Cela est mis en évidence dans la critique d'Édouard Glissant qui juge ce concept trop généralisant et compare ses deux lieux d'expression, les Antilles et l'Afrique. Glissant invite à

---

<sup>470</sup> Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme suivi de Discours sur la Négritude*, Paris, Présence Africaine, 2004, p. 84.

<sup>471</sup> Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la Créolité*, Paris, Gallimard, 1993 (1989), p. 20 : « (nous sommes des Africains) ».

<sup>472</sup> Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la Créolité*, *op. cit.*, p. 20 : « (le Nègre avec majuscule, tous les opprimés de la terre) ».

<sup>473</sup> Romuald Fonkoua, « Aimé Césaire. La Chair des mots, une conscience noire du XX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'Études Africaines*, vol. 48, n° 191, 2008, p. 399-411 (p. 400), <http://www.jstor.org/stable/40379934>, consulté le 16/02/2023.

<sup>474</sup> *Éloge de la Créolité*, *op. cit.*, p. 20 : « (l'Afrique mère, Afrique mythique, Afrique impossible) ».

se demander si la Négritude était vraiment conçue pour le peuple et ses histoires particulières. Altère-t-elle la mémoire collective ? :

*« La différence la plus évidente entre les formulations africaine et antillaise de la Négritude est que l'africaine procède d'une multi-réalité de cultures ancestrales en même temps menacées, que l'antillaise précède l'intervention libre de nouvelles cultures dont l'expression est subvertie par le désordre colonial. Il a fallu un intense effort de généralisation pour que les deux formulations se rejoignent : cette généralisation généreuse fait comprendre comment la Négritude n'a pas pris en compte les situations particulières. Inspiratrice fondamentale de l'émancipation africaine, elle n'intervient à aucun moment en tant que telle dans les épisodes historiques de cette libération<sup>475</sup>. »*

Le réquisitoire d'Édouard Glissant s'adresse également au Président Léopold Sédar Senghor qui, au nom de « sa » Négritude, fut selon lui l'un des piliers du néocolonialisme français en Afrique. Il a en fin de compte utilisé les mêmes mécanismes de prédation coloniale dont, entre autres, un régime présidentiel autoritaire dominant son peuple. Cela n'aurait fait que renforcer les stéréotypes ontologiques et subalternisants à l'encontre des Noirs qui se verraient ainsi retourner à leur encontre le propre concept qu'ils avaient créé. La Négritude devenait alors l'attitude (-tude) du Noir (-Néгри). C'est le Président noir (lui-même subalternisé) qui subalternise, et ce faisant opprime son peuple noir en continuant d'obéir aux ordres d'un idéal français. D'ailleurs, en 1976, Philippe Pierre-Charles et Vincent Placolý rédigent un pamphlet intitulé : *Quand passent les Senghor : Néo-colonialisme ou révolution ?*, publié par le Groupe Révolution Socialiste. C'est dire à quel point Vincent Placolý était engagé politiquement quand bien même la Négritude avait été un concept qui lui avait permis de se construire avec l'apport césairien.

L'approche glissantienne<sup>476</sup> – à l'instar de celle de groupes très engagés politiquement contre le colonialisme – par donc du principe que la Négritude n'a pas produit en son sein de philosophie de libération comme celle que connut l'Amérique latine dans les années 1970<sup>477</sup>. Nous retiendrons cette conclusion de Fátima Hurtado López qui souligne l'importance, encore aujourd'hui, de cette approche « inculturée » pour l'Amérique :

*« Nous pensons que malgré le vieillissement de certaines thèses et catégories utilisées par la philosophie latino-américaine dans les années 1970, le besoin d'une philosophie critique est de nos jours également urgent et nécessaire. Pour nous, la nouvelle perspective de pensée critique latino-américaine que proposent Enrique Dussel et le*

---

<sup>475</sup> *Le discours antillais*, op. cit., p. 54-55.

<sup>476</sup> Rappelons que Glissant avait créé dans les années 60 le FAGA, le Front des Antillais et Guyanais pour l'Autonomie, ce qui lui valut d'être étroitement surveillé, jusqu'à lui interdire de séjourner aux Antilles. Voir à cet égard les documents proposés sur le site : <https://edouardglissant.world/du-tout-monde/front-antillo-guyanais-et-ses-documents/>, consulté le 03/01/23.

<sup>477</sup> Enrique Dussel, *Ética de la liberación en la edad de la globalización y de la exclusión*, Madrid, Trotta, 1998 et David Sánchez Rubio, *Filosofía, Derecho y Liberación en América Latina*, Bilbao, Desclée, 1999.

*groupe de recherche Modernité/Colonialité représente une reformulation des inquiétudes communes des différents mouvements de pensée et de philosophie critiques qui depuis 1968 se sont développés en Amérique latine, ainsi qu'une actualisation et adaptation des problématiques au nouveau contexte de globalisation et de crise de la modernité. Aussi espérons-nous que la publication de ce dossier sur les pensées critiques latino-américaines contribuera à une meilleure visibilité des pensées capables d'offrir dans les pays francophones – contre le réductionnisme de certains – une alternative à l'euro centrisme et à l'universalisme abstrait et monologique d'une part, et aux solutions culturalistes et relativistes postmodernes, d'autre part<sup>478</sup>. »*

Ramón Grosfoguel s'est beaucoup intéressé à ces « altérités épistémiques » dans le cadre de la colonialité des pouvoirs et des savoirs<sup>479</sup>. L'écrivain martiniquais Vincent Placolý présentait déjà cette durabilité des frontières coloniales et critiquait le poids du capitalisme dans cette perdurance de rejets. Il repère d'ailleurs les traces coloniales dans la définition même de la Négritude qui placerait le Noir en face du Blanc. Le baromètre de l'être reste selon lui toujours entre les mains du Blanc<sup>480</sup>, révélant ainsi une société pathologique selon les études fanoniennes<sup>481</sup>.

En l'absence du Blanc, le Noir serait-il plongé dans le non-être ? Dans ses premières années, la Négritude s'exalte et s'expérimente dans l'entre-deux. Les Africains venus aux Antilles se disent Nègres. Les Antillais, eux, se disent européens, sauf dans leur relation avec le Blanc où ils se disent nègres :

*« En fait, la négritude apparaît comme le temps faible d'une progression dialectique : l'affirmation théorique et pratique de la suprématie du Blanc est la thèse ; la position de la négritude comme valeur antithétique est le mouvement de la négativité. Mais ce mouvement négatif n'a pas de suffisance par lui-même et les Noirs qui en usent le savent bien<sup>482</sup> ».*

Par ailleurs :

*« [...] Vincent Placolý le rappelle dans une entrevue au journal France-Antilles du 30 novembre 1992 [sic].*

*La négritude n'est pas née à Paris, elle est née en Amérique Latine, c'était un aspect de l'indigénisme. D'un côté Asturias revalorisait les cultures indiennes et d'un autre côté à*

---

<sup>478</sup> **Fátima** Hurtado López, « Pensée critique latino-américaine : de la philosophie de la libération au tournant décolonial », *op. cit.* p. 32-33.

<sup>479</sup> Ramón Grosfoguel, « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global : Transmodernité, pensée-frontalière et colonialité globale », *op. cit.*

<sup>480</sup> Quand nous utilisons les mots Blanc ou Noir, nous les recentrons dans le contexte des colonisations et d'esclavage fondé sur la race. L'Histoire et les découvertes des modes de vie d'autres civilisations nous ont montré qu'une couleur de peau ne peut être coupable des dérives et barbaries dans nos sociétés. Rappelons par exemple qu'en Afrique il y avait déjà un système esclavagiste interne mis en place. Le responsable serait, nous semble-t-il plutôt l'élite.

<sup>481</sup> Frantz Fanon, *Peau noire masques blancs*, *op. cit.*

<sup>482</sup> Vincent Placolý, *Une journée torride*, essais, nouvelles, *op. cit.*, p. 23.



*Cuba, Ortiz revalorisait les cultures nègres. Il y a eu une conjonction à Paris, parce que c'était alors une grande capitale cultivée<sup>483</sup>. »*

Vincent Placolý avait donc perçu dans l'indigénisme latino-américain les traces, l'esquisse du concept de la Négritude, soit un combat, plus général, – un concept que Vincent Placolý intègre dans son Américanité – déjà mené par les Subalternes (Cuba, Amérique latine...etc.) de la zone américano-caraïbe et rendu visible par le « centre » : Paris. En effet, le mouvement de la Négritude est né alors qu'Aimé Césaire se trouvait à Paris<sup>484</sup>. Faut-il y voir alors un concept identitaire hors-sol et de ce fait diasporique ? En tous les cas, les pères fondateurs de la Négritude placent cette dernière comme une arme aux mains de tous les Noirs, d'où qu'ils viennent et de tous sexes. Pourtant, les mères fondatrices de ce concept ont été oubliées. En effet, la maternité de ce mouvement peut être attribuée aux sœurs Nardal<sup>485</sup> déjà éveillées à la conscience noire par leur connaissance des recherches des Noirs américains (étasuniens) et leurs contacts dans le monde parisien. Quoi qu'il en soit, la Négritude constitue somme toute, une première étape de revalorisation identitaire qui a marqué les générations suivantes. Rappelons qu'Aimé Césaire, adulé jusqu'à la mythification à la Martinique, est ancré dans la mémoire collective martiniquaise tant il est considéré qu'il a œuvré pour le bien du peuple martiniquais, et notamment durant sa très longue mandature à la ville de Fort-de-France (1945-2001).

À l'inverse, Édouard Glissant propose d'abandonner les hypnoèses de l'Europe et de l'Afrique pour dire l'Antillais. Apparue dans les années 1960, le mouvement/concept géopolitique et historique de l'Antillanité a été en effet impulsé par Édouard Glissant. C'est un mouvement qu'il replace dans la géographie des Antilles : « Qu'est-ce que les Antilles en effet ? Une multi-relation. Nous le ressentons tous [...] nous éprouvons bien que cette mer est là en nous avec sa charge d'îles enfin découvertes<sup>486</sup> ». Il incite dès lors à se réapproprier cet espace archipélique et archipélagique des Antilles formant un labyrinthe de cultures multiples. Vincent Placolý comprend, à l'heure où la pensée glissantienne n'est pas encore vraiment acceptée aux Antilles, que ce mouvement s'enrichit aussi bien de tous les espaces que de toutes les langues, abolissant ainsi les barrières culturelles pour ouvrir la voie à la Relation qui n'est pas sans rappeler le cosmopolitisme interculturel borgésien :

*« [...] une courte note d'Édouard Glissant, extraite de sa Poétique de la relation : « Il est des communautés de langage qui outrepassent les barrières des langues. Je me sens plus*

---

<sup>483</sup> Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale » ou *Regards sur l'œuvre de Vincent Placolý*, op. cit., p. 302. Cette entrevue date plutôt du 19/10/1991 voir annexe 2 : « Vincent Placolý : « Inventer sans cesse un langage » et non du 30/11/1992 comme l'indique Daniel Seguin-Caddiche.

<sup>484</sup> Voir Érick Noël (dir.), *Paris créole. Son histoire, ses écrivains, ses artistes, XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, La Geste, Presses universitaires de Nouvelle Aquitaine, 2020.

<sup>485</sup> Il convient de souligner le travail remarquable que fit Philippe Grollemund de regroupement des correspondances qu'il eut avec Paulette Nardal dans l'ouvrage *Fiertés de femme noire. Entretiens/Mémoires de Paulette Nardal* publié en 2019 et préfacé par la cantatrice et nièce de Paulette Nardal : Christiane Eda-Pierre. Voir aussi le numéro 1 de la revue *FLAMME*, Cécile Bertin-Elisabeth et Vinciane Trancart (dir.), « Mondes noirs : hommage à Paulette Nardal », 2021, <https://www.unilim.fr/flamme/86>, consulté le 26/08/2022.

<sup>486</sup> *Le discours antillais*, op. cit., p. 426-427.

*proche des écrivains de la Caraïbe anglophone ou hispanophone, ou bien entendu créolophone, que la plupart des écrivains français. C'est ce qui a fait notre "antillanité". Nos langues diffèrent, notre langage (à commencer par notre relation aux langues) est le même »<sup>487</sup>. »*

Au regard de ces revendications identitaires, des écrivains et penseurs tels que Patrick Chamoiseau, Jean Bernabé et Raphaël Confiant ont proposé d'étendre le regard (ou de le décentrer du passé colonial ?) vers les autres sociétés :

*« Après 1848, les blancs créoles se considèrent les seuls Créoles. Tous les autres étaient considérés comme des Africains. L'Éloge de la Créolité a été écrit contre l'idéologie des blancs créoles qui voulaient accaparer la culture créole pour eux tout seuls. Nous avons écrit ce livre pour dire aux blancs créoles que, même si nous vous reconnaissons comme Créoles, nous sommes plus Créoles que vous, car c'est nous qui avons construit cette terre. Quelqu'un comme Césaire n'a jamais intégré le Créole dans sa pensée, car il était à une époque où Créole voulait dire blanc, ce qui n'est pas vrai historiquement<sup>488</sup>. »*

Ainsi, l'un des motifs littéraires privilégiés est la ville pour montrer cette situation des Créoles. Les écrivains partisans de la Créolité nous proposent des personnages dans une zone sensible, à savoir l'espace urbain, cet agrégat interactionnel où se retrouvent toutes les stratifications sociales et culturelles, devenu la nouvelle réalité créole des Antillais. Par exemple *Texaco*<sup>489</sup>, roman de Patrick Chamoiseau, se déroule dans le quartier foyalais<sup>490</sup> éponyme. Il reçut la célèbre distinction du Prix Goncourt en 1992. De même, dans le roman de Raphaël Confiant, *L'Allée des Soupirs*<sup>491</sup> est celle de la Savane dans la ville de Fort-de-France (Martinique). Raphaël Confiant en fut récompensé en 1994 par le Prix Carbet de la Caraïbe.

Apparu dans les années 80 et concrétisé par le manifeste *Éloge de la Créolité* (1989)<sup>492</sup>, ce mouvement esthétique, identitaire et politique est d'abord conçu comme une vision intérieure de l'être caribéen, dans une perspective déconstructiviste de l'Européanité et de l'Africanité, pour une reconstruction d'une identité conçue dans l'Histoire et dans la Caraïbe. Elle nous libère de notre passé par l'harmonisation des cultures du monde dans la diversité. Cette vision diverselle issue de la Créolité constitue une modalité d'existence pour l'être caribéen en l'invitant à être universel en respectant le particulier, à dépasser les frontières culturelles, linguistiques, épistémologiques, sociales, politiques ou ethniques et, de ce fait, à reconsidérer l'importance des échos des voix créoles :

---

<sup>487</sup> *Une journée torride*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>488</sup> Mamadou Badiane, « Négritude, Antillanité et Créolité ou de l'éclatement de l'identité fixe », *The French Review*, Illinois, American Association of Teachers of French Stable, vol. 85, n° 5, avril 2012, p. 844, PDF : <https://www.jstor.org/stable/23213976>, consulté le 29/03/2022.

<sup>489</sup> Patrick Chamoiseau, *Texaco*, Paris, Gallimard, 1992.

<sup>490</sup> Relatif aux habitants de la ville de Fort-de-France en Martinique.

<sup>491</sup> Raphaël Confiant, *L'Allée des Soupirs*, Paris, Grasset, 1994.

<sup>492</sup> Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité*, *op. cit.* Voir la récente publication *L'œuvre de Raphaël Confiant : avant et après l'Éloge de la créolité*, *op. cit.*, 2023.

« *Le Créolité est l'agrégat interactionnel ou transactionnel, des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques, et levantins, que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol. Pendant trois siècles, les îles et les pans de continent que ce phénomène a affectés, ont été de véritables forgeries d'une humanité nouvelle, celle où langues, races, religions, coutumes, manière d'être de toutes les faces du monde, se trouvèrent brutalement déterritorialisées, transplantées dans un environnement où elles durent réinventer la vie*<sup>493</sup>. »

D'ampleur macrocosmique, les théoriciens de la Créolité rappellent que tout homme issu d'un contact forcé ou volontaire est un Créole<sup>494</sup>. Cette créolisation entre sociétés d'expression écrite et celles d'expression orale a donné naissance à une nouvelle forme d'expression à la fois littéraire et identitaire : l'Oraliture, contraction du mot littérature et oralité. L'un des illustres représentants de cette pratique est Raphaël Confiant avec son roman *Le Nègre et l'Amiral* (1988) pour n'en citer qu'un. Il ne s'agit pas tant de revendiquer une littérature d'expression créole caribéenne, mais que soit reconnue la forme palimpsestique d'identités plurielles qui exige des écrivains et des lecteurs une forme de cosmopolitisme interculturel. Toutefois, il est vrai que « La littérature maintient en exercice d'abord la langue comme patrimoine collectif<sup>495</sup> » et, par conséquent, écrire aussi en créole<sup>496</sup> participe de la conservation de ce patrimoine identitaire.

L'oraliture va donc à la recherche des traces orales dans celles écrites et inversement, se déployant ainsi telle une racine-rhizome au sens glissantien. Cette racine nous emprisonne-t-elle, nous empêchant de nous élever, soit de dépasser notre passé, notre digenèse douloureuse ? :

« *Je n'aime pas le mot 'racines', et l'image encore moins. Les racines s'enfouissent dans le sol, se contorsionnent dans la boue, s'épanouissent dans les ténèbres ; elles retiennent l'arbre captif de la naissance, et le nourrissent au prix d'un chantage : 'Tu te libères, tu meurs !'. Les arbres doivent se résigner, ils ont besoin de ces racines ; les hommes pas. Nous respirons la lumière, nous convoitons le ciel, et quand nous nous enfignons dans la terre, c'est pour pourrir.*

---

<sup>493</sup> Raphaël Confiant, *Dictionnaire créole martiniquais – français*, Saint-Denis, Orphie, édition revue et augmentée, 2022, p. 452.

<sup>494</sup> Le terme « créole » a beaucoup évolué. « Créole » est celui qui est né et élevé en Amérique. Ce mot a été ensuite essentiellement associé à la couleur de peau blanche, et par voie de conséquences, aux colons. Frédéric Régent explique à la page 340 de son ouvrage *La France et ses esclaves, de la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, *op. cit.*, que le « terme qui vient de l'espagnol et du portugais criollo. Il désigne d'abord les esclaves d'origine africaine nés en Amérique pour les distinguer de ceux nés en Afrique, bozales. Le mot criollo s'applique assez rapidement à un Espagnol né en Amérique. D'abord d'usage péjoratif, le terme devient un élément de la fierté des Blancs nés aux Amériques. Criollo est francisé en créole dans les colonies françaises. Il désigne tous les hommes (libres ou esclaves) nés dans les colonies, mais également la langue parlée. ». Un esclave créolisé est celui qui a su comprendre et mettre à exécution les ordres de son maître, et donc qui a compris la langue créole. De ce terme est né le concept de la Créolité.

<sup>495</sup> Umberto Eco, *De la littérature*, *op. cit.*, p. 10-11.

<sup>496</sup> Comme le fit Raphaël Confiant au début de sa carrière.

*La sève du sol natal ne remonte pas par nos pieds vers la tête, nos pieds ne servent qu'à marcher.  
Pour nous, seules importent les routes<sup>497</sup>. »*

Cette métaphore végétale de l'identité, qu'elle soit rhizome ou racine unique, déplaît à l'écrivain franco-libanais Amin Maalouf. La racine qui a donné naissance à un individu et dont il dépend, par analogie mythique à l'*ombligamiento*<sup>498</sup>, est aussi celle qui peut attirer sa mort. Son discours rendrait compte du côté négatif de l'interdépendance entre la racine, soit son passé, son histoire et l'être humain qui causerait un mal-être. Toutefois, n'est-ce pas en venir (revenir) à la contextualisation d'une identité, essentielle à sa construction ? Cette métaphore ne propose-t-elle pas d'appréhender l'identité comme une biodiversité laquelle doit être conservée et préservée pour que chacun de ses éléments constitutifs s'épanouisse ?

L'Américanité, selon les théoriciens de la Créolité se distingue du processus socio-historique qui a conduit à sa formation. C'est « [...] l'adaptation progressive de populations du monde occidental aux réalités naturelle du monde qu'elles baptisèrent nouveau. Et cela, sans interaction profonde avec d'autre cultures<sup>499</sup>. » Nous verrons que l'Américanité de Vincent Placol y n'a pas été conçue de la même façon. Ce dernier loue l'approche des théoriciens de la Créolité en ce qu'ils ont proposé une solution au problème identitaire martiniquais et plus largement pour toutes les sociétés créoles, notamment en hissant la langue créole au même niveau que la langue française. Toutefois, Vincent Placol y avertit du risque de folklorisation des œuvres qui, par voie de conséquence, les conduirait à l'oubli, à leur marginalisation :

*« Le risque qu'ils prennent, c'est que leurs œuvres deviennent des romans folkloriques et qu'ils se retrouvent à jouer sur strapontins de la littérature française qui elle, est considérée comme de la vraie littérature. Ils ne se montrent pas vigilants, oui, ils passeront peut-être dans les trappes de l'oubli. [...] Le créole et le français sont des langues étrangères l'une à l'autre donc, il y a le problème de trouver une langue littéraire qui tiendrait compte de ce genre de problème. Les tenants de la créolité l'ont résolu à leur manière. Le risque que je vois sur la solution c'est celui du dérapage vers une certaine forme de marginalisation<sup>500</sup>. »*

En fin de compte, après la Négritude, l'Antillanité et la Créolité sont des concepts qui retiennent l'aspect géopolitique des événements sans pour autant exprimer une attache à un (seul) continent. Le lieu n'est pas identitaire, il est relatif. Appelant à l'ouverture, clamant la

---

<sup>497</sup> Amin Maalouf, *Origines*, Paris, Grasset, 2004, cité dans Blum Alain, Filippova Elena, « Territorialisation de l'ethnicité, ethnicisation du territoire. Le cas du système politique soviétique et russe », *L'Espace géographique*, vol. 35, n° 4, 2006, p. 317-327, <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2006-4-page-317.htm>, consulté le 08/11/2021.

<sup>498</sup> Voir à ce propos : Yeison Meneses Copete, *El río sigue siendo el río. Children and intersectional resiliences : des/ombligamientos in the department of Chocó-Colombia, 1991-2020*, thèse de doctorat en Études hispaniques et latinoaméricaines, sous la direction du professeur Victorien Lavou Zougbo, Université de Perpignan, soutenue le 11/12/2020.

<sup>499</sup> *Éloge de la Créolité*, op. cit., p. 30.

<sup>500</sup> Voir annexe 2 : « Inventer sans cesse un langage ».

possibilité d'un autre moyen de s'affirmer en s'appropriant l'environnement archipélagique et archipélique, il importe de retenir la pluralité des origines et des cultures. Tous ces concepts ont en tous les cas induit des modalités de nouvelles perceptions d'existence dans le Tout-Monde, de nouvelles clés de lectures du labyrinthe colonial. D'autres concepts identitaires fleurir comme l'insularité, l'ipséité, l'archipélicité entre autres.

#### **I.2.2.2.2. Enchâssement du labyrinthe franco-créolophone dans le labyrinthe colonial**

Nous pouvons placer, nous semble-t-il, le mythe du labyrinthe comme point de départ de ce processus identitaire et littéraire en zone américano-caraïbe, notamment lorsqu'il s'inscrit dans une tradition littéraire comme mytheme. Le labyrinthe est en effet au carrefour de symbole tout autant que la créolisation est au carrefour de culture multiples.

Sociologue au Centre de recherche sur les pouvoirs locaux de la Caraïbe au CNRS, Michel Giraud nous confie ceci :

*« Je vis ce début de XXI<sup>e</sup> siècle comme une période difficile, comme si nous étions en train de parcourir un labyrinthe particulièrement obscur dans un monde contemporain bien désappointant. La pensée de Fanon, parce qu'elle ne nous enferme pas dans une pensée toute faite, est une lumière qui peut peut-être nous aider à trouver la sortie de ce labyrinthe<sup>501</sup>. »*

La pensée glissantienne qui est celle du tremblement, de l'errance, du Divers ainsi que la pensée du cosmopolitisme interculturel de Jorge Luis Borges détiendraient également une part du fil d'Ariane qui conduit l'écrivain et ses lecteurs vers la sortie, mentale, du système labyrintique des XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles.

Écrire, soit réécrire, revient souvent à réagir à quelque chose. L'écriture labyrintique et sa vision héritée de Jorge Luis Borges ont encouragé les écrivains de la Caraïbe franco-créolophone et pas seulement hispanophone à (ré)écrire la domination pour en dénoncer les dynamiques socio-culturelles réductrices et crier leur désir de reconnaissance de leurs identités multiples. Conscients de leur rejet subalternisé, ces auteurs entreprennent de dire l'Histoire par les histoires, cherchant à cicatrifier ainsi les blessures psychiques et identitaires causées par Babel et ses colonialités. Les labyrintes caribéens acquièrent dès lors une valeur curative.

Prenons l'exemple d'*Un dimanche au cachot*<sup>502</sup> du Martiniquais Patrick Chamoiseau. Un cachot renvoie à une sémiologie particulière, traversée par une épistémè temporelle et spatiale, réelle ou symbolique, qui renseignent sur la psychologie du personnage principal. Le cachot, qui dériverait du verbe cacher, lieu secret donc, est une « cellule de prison étroite, basse et obscure où l'on enfermait les criminels ou les condamnés à mort<sup>503</sup> ». Au Moyen-Âge, le cachot

<sup>501</sup> Entretiens d'Oudinot, *Outre-mers, notre monde*, op. cit., p. 169.

<sup>502</sup> Patrick Chamoiseau, *Un dimanche au cachot*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 2007.

<sup>503</sup> *CNRTL*, op. cit., <https://www.cnrtl.fr/definition/cachot>, consulté le 02/02/2022.

était d'ailleurs appelé oubliette<sup>504</sup>. C'était un espace souterrain où le condamné était enfermé à perpétuité. Le personnage principal Caroline est d'ailleurs dans le récit de Chamoiseau surnommée L'Oubliée, clair renvoi aux oubliettes.

Sachant qu'il y a deux temporalités différentes en fonction de la peine d'emprisonnement, l'une conditionnelle, l'autre à perpétuité, le cachot peut être un lieu de passage où l'entrée du cachot sert également sortie. Cela rend possible le re-commencement. *A contrario*, le cachot peut être un lieu de vie définitivement fermé. Dans le roman, L'Oubliée (Caroline) réside au foyer de l'association La Sainte Famille qui se trouve sur l'ancienne Habitation de sucrerie esclavagiste Gaschette au Robert, ville du sud de la Martinique. « Terrassée par une souffrance indépassable<sup>505</sup> », elle se réfugie dans le sombre cachot situé sur l'Habitation. L'environnement esclavagiste auquel renvoie l'Habitation l'effraie. L'Oubliée se jette alors dans l'oubliette pour faire taire ses douleurs et oublier sa condition. L'obscurité et l'exiguïté du cachot rappellent l'espace clos d'un cercueil.

En fonction de la peine, le condamné est mort vivant s'il s'agit du cachot. Dans l'oubliette, il est deux fois mort et enterré. Or, L'Oubliée rentre dans le cachot et y livre un redoutable combat. Elle affronte ses démons, des animaux (Bête-Longue<sup>506</sup>), ses ancêtres africains, les esclaves, le molosse<sup>507</sup>, les viols répétés du « vieux-blanc<sup>508</sup> », le Mulâtre, la Mort, bref, tous les vestiges de l'esclavage qui lui reviennent en mémoire à mesure que le cachot lui-même rétrécit. Le cachot symbolise très clairement l'enfermement et l'angoisse qui ne peuvent être partagés avec personne, car dans le cachot généralement le condamné est seul. Cela fait penser au multiculturalisme étasunien qui enserme le Mexicain dans *un labyrinthe de solitude*<sup>509</sup> où il se retrouve difficilement.

Alors que le cachot renvoie à une spatialité épistémique réelle, L'Oubliée y voit pourtant un refuge, mais celui-ci n'est que la matérialisation de sa prison psychologique, face à son histoire vécue et à l'Histoire lue. L'éducateur, Sylvain, n'arrive pas à la raisonner et la faire sortir. Il y a alors comme une critique du système social martiniquais défaillant. Sylvain fait dès lors appel à son ami écrivain qu'il juge plus apte à trouver une histoire, qu'elle fût imaginée ou réelle, afin de l'extirper de son enfermement (physique et psychique). La fonction de l'écrivain engagé dans et pour la société antillaise<sup>510</sup>, défaillante du fait de ses complexes et de ses héritages non « digérés » du passé est assurément mise en avant.

---

<sup>504</sup> *Ibidem*, <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/oubliette>, consulté de 02/02/2022.

<sup>505</sup> *Un dimanche au cachot*, *op. cit.*, quatrième de couverture.

<sup>506</sup> Terme créole désignant un serpent.

<sup>507</sup> Terme déjà utilisé par Patrick Chamoiseau pour désigner les chiens servant à retrouver les esclaves fugitifs dans *L'esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard, 1997.

<sup>508</sup> *Un dimanche au cachot*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>509</sup> En référence au *El laberinto de la soledad* d'Octavio Paz.

<sup>510</sup> Voir à ce propos : Maurice Roelens, « Écriture et engagement », in : *Société et littérature antillaises aujourd'hui*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1997, p. 117-140, <https://doi.org/10.4000/books.pupvd.8691>, consulté le 26/08/2022.

« [...] je vois émerger de ce cachot de merde Césaire, Fanon, Glissant, tant de poésie, tant d'écriture, tant d'exigence et de hauteur, tant de grandeur. Ils en sortent comme des spectres improbables, et, comme L'Oubliée, ils regardent autour d'eux<sup>511</sup>. »

Un fois sortie du cachot, L'Oubliée peut entamer un recommencement. C'est une sortie symbolique : elle a accepté son identité et sa mémoire multiples, notamment entre Afrique, Europe, Amérique, Caraïbe. Par conséquent, elle est à présent capable de vivre en société, de « regarder » autour d'elle et d'entrer mentalement en résilience. Il sort de ce cachot tant de grandeur alors qu'elle était (r)abaissée, physiquement, par sa cellule basse que l'espoir est de nouveau permis. Cette grandeur est portée par tout un peuple dont les grands auteurs sont autant de porte-paroles ayant permis des prises de conscience. Fanon, Césaire, Glissant sont de ce fait des fils d'Ariane, capables de permettre de gratter, d'effacer la première inscription mémorielle faussée de l'Histoire, pour en tracer une autre, celle d'histoires particulières conscientisées. L'Oubliée représente en somme les histoires d'un peuple opprimé, écrasé par la pression oppressante du cachot d'une Histoire écrite par d'autres.

Cette sortie triomphante n'aurait pas été possible sans bifurcations, sans un grand détour labyrinthique au sein même d'un environnement labyrinthique. D'ailleurs, le roman *Un dimanche au cachot* est d'autant plus labyrinthique qu'il est métalittéraire. En effet, il y a une superposition de « je » référentiels fictifs et réels, à savoir celui du conteur (temporalité cyclique), du narrateur, de l'auteur, de l'écrivain et du lecteur (temporalité linéaire), rappelant le *welto* borgésien entre auteur, narrateur, auteur et spectateur.

Les sociétés de tradition orale, qui n'ont pas écrit leurs mythes, ont été écrasées par le mythe fondateur des origines retranscrit dans l'historiographie officielle. C'est pourquoi l'écrivain de la Caraïbe franco-créolophone, du XX<sup>e</sup> siècle à nos jours, s'efforce d'incorporer son discours mythique oral (le créole) dans l'écriture l'Histoire. D'autres l'avait déjà fait en Amérique hispanique bien avant<sup>512</sup>. C'est ce qu'a réalisé Patrick Chamoiseau en insérant le discours oral du conteur dans son roman. Cette réappropriation prend le nom d'oraliture. L'oral est la pratique du détour<sup>513</sup> trouvée par les sociétés composites pour qui le mythe fondateur ne fonctionne pas.

L'écrivain guadeloupéenne Maryse Condé nous a proposé en 1978 sa réflexion sur *La civilisation du bossale. Réflexions sur la littérature orale de la Guadeloupe et de la Martinique* qui retrace l'Histoire de l'ancêtre bossale pour comprendre son identité. Cette pratique de l'oralité déstabilise le lecteur qui se heurte à des expressions incompréhensibles, à des tournures syntaxiques créolophones qui restent volontairement sans traduction que nous retrouvons par exemple dans *La Lézarde* d'Édouard Glissant. C'est un roman qui laisse alors couler, au rythme des vibrations de l'eau, des histoires enchevêtrées et particulières. Cette oraliture produit un

---

<sup>511</sup> *Un dimanche au cachot*, op. cit., p. 341. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>512</sup> Voir à ce propos Juan Herrero Cecilia, *El mito como intertexto: la reescritura de los mitos en las obras literarias*, *Çédille – Revista de estudios franceses*, n° 2, 2006, p. 58-76 et Cécile Bertin-Elisabeth, « À propos de la réécriture des mythes dans *Cubagua* de Enrique Bernardo Núñez », <https://lesateliersdusal.files.wordpress.com/2015/12/02-bertin.pdf>.

<sup>513</sup> *Introduction à une Poétique du Divers*, op. cit., p. 63 : « Et quand l'oralité du conte se continuera dans la fixation de l'écriture, comme chez les écrivains de la Caraïbe et de l'Amérique latine, elle maintiendra ce détour étoilé qui déterminera une autre configuration de l'écrit, d'où l'absolu ontologique sera évacué ».

discours que d'aucuns considèrent comme abscons. C'est ce qu'Édouard Glissant appelle pour sa part l'opacité, soit un art à la fois de dissimulation et de révélation.

D'une part, conçue pour les Subalternes, les dominés, les marginalisés pour décoder le labyrinthe du dominant tout en l'invitant à la relation, à une attitude interculturelle, qu'elle soit forcée ou consentie, l'opacité initie une pensée excentrée, une pensée du Divers. Le lecteur est obligé de passer le seuil, la frontière linguistique et culturelle de ce labyrinthe opaque pour en comprendre son code. Cette opacité frontalière suggère, selon Geneviève Dragon, un nouvel espace d'interaction qui invite à la transgression<sup>514</sup>. Il s'agit finalement de franchir cet entre-deux ou entr'ouvert frontalier que les écrivains et théoriciens de la Caraïbe franco-créolophone se sont efforcés de faire entre Négritude, Antillanité et Créolité en continentalisant en quelque sorte l'Archipel de la Caraïbe. L'opacité apparaît dès lors comme une sorte d'herméneutique des labyrinthe caribéens. Édouard Glissant nous guide vers la compréhension des labyrinthes caribéens en affirmant : « L'indicible poétique est l'économie suprême du droit de propriété. Par paradoxe, il est transparence et non pas opacité<sup>515</sup> ». Cela sous-entendrait, paradoxalement, que l'opacité serait du côté du dicible, capable de relater le sens profond et caché des choses et, de ce fait, de dire nos identités. Le principe d'opacité rappelle à notre sens la cécité de Jorge Luis Borges avec laquelle il a pu non seulement palper de manière tangible les mécanismes mortifères du labyrinthe occidental, mais aussi avec laquelle il a conçu une herméneutique littéraire et identitaire de ses propres labyrinthes. À l'instar de Jorge Luis Borges, cette transparente opacité devrait conduire à une liberté de pensée.

Cette opacité serait, d'autre part, une nouvelle forme de labyrinthe narratologique qui constituerait les remparts du labyrinthe mental caribéen qu'un Minotaure, lecteur de surcroît, ne pourrait franchir tant l'œuvre est opaque et incompréhensible. Elle risquerait de le plonger, à son tour, dans une solitude qui le renverrait à sa représentation épistémique stéréotypée des îles, entre solitude et exigüité.

Les écrivains de la Caraïbe franco-créolophone et leurs lecteurs sont désormais, grâce à l'apport de Borges et de ses épigones, plus lucides quant aux mécanismes élitistes coloniaux et occidentaux mis en place pour les intégrer, à leur insu, dans une pensée unique, dans une identité culturelle et une Histoire unique afin de les entraîner dans la machine labyrinthique occidentale, se souhaitant universelle. Et, puisqu'un « [...] seul instant de lucidité vaut des siècles d'existence misérable [...] »<sup>516</sup>, il convient selon Vincent Placolty de *trancher* en deux cet entre-deux et de le franchir grâce à une nouvelle sensibilité identitaire de la Caraïbe franco-créolophone, issue de son rapport au continent américain, soit l'Américanité.

### **I.2.2.2.3. L'Américanité vue par Vincent Placolty**

---

<sup>514</sup> Geneviève Dragon, « Troubles à la frontière », *Acta fabula*, vol. 17, n° 5, « Écopoétiques, un tour d'horizon ? », Dossier : *Écopoétiques, un tour d'horizon ?*, Octobre 2016, <http://www.fabula.org/acta/document9895.php>, consulté le 04/08/2021.

<sup>515</sup> *Le discours antillais*, op. cit., p. 424.

<sup>516</sup> Vincent Placolty, « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature) », *Tranchées*, op. cit., p. 53.



« C'est en dépassant l'espace circonscrit de l'île et en s'appropriant l'environnement américain que Placolý fonde sa réflexion sur la rencontre de l'île et du continent. En choisissant l'Amérique comme fondement de notre histoire et de notre relation à l'ailleurs, l'écrivain choisit de recentrer notre histoire et notre création littéraire pour nous sortir de l'opposition politique trop présente dans notre quotidien, celle des rapports entre l'Europe et les Antilles. En affirmant sa volonté de réhabiliter notre relation à l'Amérique, qui ne saurait être celle pervertie par les États-Unis d'Amérique, Placolý nous propose une attitude volontariste de reconquête de nous-mêmes qui ramène [...] à la reconquête des Caraïbes et du continent américain<sup>517</sup>.

Lors du 500<sup>ème</sup> anniversaire de la « Découverte » de l'Amérique, Aníbal Quijano et Immanuel Maurice Wallerstein écrivaient : « L'américanité a été toujours, et demeure comme telle jusqu'à aujourd'hui, un élément essentiel de ce nous entendons par « modernité »<sup>518</sup> ». Ils expliquent encore que : « [...] l'américanité fut l'érection d'un gigantesque bouclier idéologique au système mondial moderne. Il a établi une série d'institutions et de façons de voir le monde qui soutenaient le système, et il inventa tout cela à partir du creuset américain<sup>519</sup> ». L'américanité concentrait dans sa définition non seulement l'entité nord-américaine, mais aussi la modernité qu'elle sert. Vincent Placolý a au contraire développé et pratiqué son concept d'Américanité non pas à partir de l'hégémonie capitaliste nord-américaine, mais en se fondant sur les multiples apports de l'Amérique centrale et du sud, subalternisée dans ses relations avec la superpuissance étasunienne. D'ailleurs, bien avant, José Martí, en 1881 avec *Nuestra América*, démontrait que si la modernité ne s'adaptait pas aux cultures déjà existantes, l'Amérique courrait à la catastrophe et ouvrait la voie à la tyrannie de la modernité. Pour éviter cela, il exhortait à connaître les cultures autochtones du pays, affirmant que c'était là *Notre Amérique*, l'Amérique que Vincent Placolý admirait quant à lui dans toutes ses richesses culturelles, hors des sentiers battus de la modernité occidentale et capitaliste.

Pour Vincent Placolý, la fermeture de l'île appelle au contraire à l'ouverture, soit à cet autre, à savoir le continent américain qui lui est complémentaire, comme une troisième voix/voie à laquelle s'ajoute l'Europe et l'Afrique, retraçant historiquement et symboliquement le triangle, le commerce triangulaire, mais aussi rappelant les revendications identitaires qui ont traversé son île natale. Cependant, ne serait-ce pas retomber dans les hypnosés du continent, quand bien même il s'agirait de l'Amérique, comme l'a critiqué Édouard Glissant dont les œuvres laissent

---

<sup>517</sup> Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale » ou *Regards sur l'œuvre de Vincent Placolý*, *op. cit.*, p. 301-302.

<sup>518</sup> Aníbal Quijano, Immanuel Maurice Wallerstein, «La Americanidad como concepto, o América en el moderno sistema mundial», *Revista internacional de ciencias sociales*, vol. 134, n° 4, , Catalunya, Organización de las Naciones Unidas para la Educación, la Ciencia y la Cultura con la colaboración de la Comisión Española de Cooperación con la UNESCO y del Centre UNESCO, 1992, p. 549-557, [https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000092840\\_spa](https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000092840_spa), consulté le 05/02/2022 : «La americanidad ha sido siempre, permanece como tal hasta hoy, un elemento esencial en lo que entendemos como «modernidad»», p. 583. La traduction française a été réalisée par nos soins.

<sup>519</sup> Aníbal Quijano, Immanuel Maurice Wallerstein, «La Americanidad como concepto, o América en el moderno sistema mundial», *op. cit.*, p. 586: «De ese modo, la americanidad fue la erección de un gigantesco escudo ideológico al moderno sistema mundial. Estableció una serie de instituciones y maneras de ver el mundo que sostenían el sistema, e inventó todo esto a partir del crisol americano.». La traduction française a été réalisée par nos soins.

penser que le lieu en soi n'est rien mais qu'il devient un haut lieu identitaire depuis et à partir d'un regard politique et culturel ? Daniel Seguin-Cadiche déplore l'absence d'un texte théorique écrit par Vincent Placolý qui préciserait sa pensée. C'est pourquoi il s'est interrogé sur la pratique du concept sans théorie pour en dégager une définition. Serait-ce parce que la mort, ayant foudroyé trop tôt Vincent Placolý, ne lui a pas laissé le temps de développer son concept ? Ne peut-on considérer que *Frères Volcans* est une approche fort conceptuelle ? Nous tenterons en tous les cas de comprendre comment Vincent Placolý a conceptualisé l'identité martiniquaise plurielle en se servant de l'Amérique, d'une Amérique remise à l'honneur par Borges.

C'est Aimé Césaire qui, en Martinique, avait aiguillé le jeune écrivain Vincent Placolý vers une pratique d'écriture universaliste<sup>520</sup>, soit une écriture ouverte à l'Autre ; un Autre que Placolý a perçu comme une autre forme du Même en se tournant vers l'Amérique. Il postule alors que la fonction de l'écrivain antillais dans sa société n'a pas encore été établie, dans la mesure où le lecteur ne se reconnaît ni dans l'histoire du roman qui devrait être le reflet de cette société ni dans le style d'écriture emprunté, d'autant plus que l'écrivain-auteur lui-même est à la recherche de son identité :

« Si les écrivains en France se connaissent, si la littérature tient une certaine place, c'est peut-être grâce à des romans comme *Les Misérables* de Victor Hugo, le lecteur moyen pouvait le lire et y voir immédiatement le rapport entre la littérature et la société, on n'a peut-être pas été capable de faire ça aux Antilles jusqu'à maintenant<sup>521</sup>. »

Toutefois, cette écriture universelle était perçue comme paradoxale pour ses contemporains dans la mesure où, linguistiquement et génériquement, l'écriture placolienne paraissait proche de celle des Français de l'Hexagone, critique semblable au référent du Labyrinthe, Jorge Luis Borges. Contestable pour ses contemporains qui, au contraire, cherchaient à s'en dissocier partant pourtant du même constat que Vincent Placolý : l'histoire martiniquaise et plus généralement antillaise n'a été écrite que du point de vue du colon, qu'avec la langue française dominante, qu'avec les codes eurocentriques depuis un regard exotisé sur le « Paradis perdu » martiniquais. Était-ce un *Vincent Placolý : universel paradoxal*<sup>522</sup>, similaire à son père Aimé Césaire, *une traversée paradoxale du siècle*<sup>523</sup> ? Chacune des revendications identitaires qui a traversé le XX<sup>e</sup> siècle a répondu différemment à ce même constat. Vincent Placolý propose une autre réponse qui pourtant reste tout autant post-moderne comme le qualifie Nicolas Pien<sup>524</sup>. En

---

<sup>520</sup> Vincent Placolý, *La maison dans laquelle nous avons choisi de vivre*, in : *Tranchées*, op. cit., p. 35 : « Influences ? Je retiens [...] deux brefs entretiens, l'un avec Aimé Césaire, l'autre avec Jean-Paul Sartre, tous deux m'ayant encouragé à écrire en recherchant, à travers les mots, la plus grande universalité possible ».

<sup>521</sup> Émile Désormeaux, « Vincent Placolý : "une vermine bourrée d'esthétique" ? », *Inter-Antilles*, mercredi 4/mardi 10 décembre 1974, p. 13.

<sup>522</sup> Nicolas Pien, « Le cas Vincent Placolý : l'Universel paradoxal », revue *Revel* (coll. Loxias-Colloques), mis en ligne le 15 avril 2019, <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1179> consulté le 25/05/2021. Acte de colloque qui a fait l'objet d'une publication Dominique Diard (dir.), *Polyphonies diverses du Tout-Monde - Tout-Monde ou "multivers" dans la fiction caribéenne contemporaine*, Caen, Passage(s) (coll. Essais), 2019.

<sup>523</sup> Raphaël Confiant, *Aimé Césaire : une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, 1993.

<sup>524</sup> Nicolas Pien, « Le cas Vincent Placolý : l'Universel paradoxal », op. cit., p. 1 : « C'est donc en utilisant les armes de la parodie, d'une part, et du pastiche, d'autre part, qu'il a su proposer une approche postmoderne du

effet, comme fidèle à la devise française universaliste : « Liberté, Égalité, Fraternité », il nous semble que l'écrivain martiniquais a voulu construire une relation fraternelle et bienveillante avec ce continent, le reflet macroscopique du réel insulaire. Le rapport entre île et continent a été en tous les cas une étape dans sa réflexion :

« Très souvent notre imaginaire et nos symboles nous conduisent à appréhender l'île comme symbole de l'asphyxie, comme vivant dans l'ombre étouffante du continent. Placolý convie l'insulaire à combiner une identité insulaire à une identité continentale plus forte, plus présente et plus déterminante dans son cheminement<sup>525</sup>. »

Est-ce un cheminement utopique dans la mesure où l'énormité continentale prévaudrait sur l'exiguïté insulaire, reproduisant ainsi le schéma dichotomique dominant *versus* dominé ? Une alliance entre île et continent permettrait-elle au contraire de parvenir au dépassement identitaire ? Tout d'abord, l'Américanité placolienne comporte en son sein la Caribéanité, l'Antillanité et la Créolité. Nous retiendrons l'exemple de l'une des œuvres théâtrales de Placolý, récompensée en 1983 par le Prix Casa de las Américas, qui porte sur un héros haïtien : *Dessalines ou la passion de l'indépendance*, et qui témoigne de sa conscience de cet Autre qui ne peut pas être que continentale. Vincent Placolý était à la recherche de *frères volcans*, qui partagent le désir de liberté, de relation et d'unité. Héritier d'une polyculture originaire à la fois de la géographie de son île, de son aspect socio-historique et géopolitique, les œuvres de Vincent Placolý rendent compte d'une Histoire créole. En effet, rappelons que les ancêtres arawaks de l'île de la Martinique provenaient de l'Amérique du Sud et plus précisément du delta de l'Orénoque, suivis ensuite des Caraïbes.

L'Américanité renvoie au processus sous-jacent de la créolisation déclenchée par l'immigration, plus exactement les diverses immigrations, souhaitées ou imposées. Les lieux se démultiplient alors entre Amérique, France et Martinique dans les souvenirs au cours de *La Vie et la Mort de Marcel Gonstran* (1971). Dans les œuvres placoliennes, nous découvrons des personnages qui sont en lutte avec l'altérité française à l'instar de Marcel Gonstran et qui parviennent à se regarder de l'intérieur, à sortir de l'emprise européenne. L'Américanité placolienne contient en son sein les germes de la Créolité. Ce n'est pas sans raison que Jean-Georges Chali a surnommé *Vincent Placolý : un créole américain* dans son étude de 2008. De surcroît, dans l'organisation de la revue *Tranchées* (hors-série, 1992) à l'occasion de l'hommage rendu à Vincent Placolý, la Groupe Révolution Socialiste a placé en son centre des textes inédits et rares rassemblés sous le titre « Vincent l'Américain ». L'Américanité placolienne, reconnue par ses pairs, n'est par conséquent pas enfermée dans l'Histoire passée du peuple martiniquais. Celle-ci est évoquée, mais ne semble pas entretenue dans une rancœur.

---

roman, comme une possibilité d'intégrer l'absence comme élément central du roman antillais et de la représentation de l'Histoire. ».

<sup>525</sup> Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale » ou *Regards sur l'œuvre de Vincent Placolý*, op. cit., p. 308.

L'essai *Une journée torride* (1991) retrace la vision placolienne de l'identité martiniquaise. Nous y trouvons aussi bien des textes tels que la « Biographie de Pierre-Justin Marny » qui montre à quel point cet homme fut étouffé sous le poids colonial français, mais aussi des textes sur les pays d'Amérique du Sud comme la Colombie dans « L'air et la pierre » ; ou encore des réflexions sur la « Révolution française, révolutions américaines et définition d'un nouvel espace littéraire » où Vincent Placolty tient compte du contexte géopolitique de l'archipel de la Caraïbe, entre Amérique et Europe, en somme de l'Antillanité de son île en relation avec les autres îles sœurs.

Parmi ces îles sœurs se trouve sa sœur, désormais anglophone, Trinité-et-Tobago d'où est né l'un de ses référents littéraires V. S. Naipaul ou encore sa sœur hispanophone, Cuba, que Vincent Placolty affectionne tout autant qu'il admire Alejo Carpentier qui y a vécu. La technique de description du Cubain Alejo Carpentier lui a permis d'introduire son concept à la fois littéraire et identitaire d'Américanité :

*« Il (Alejo Carpentier) décrit une rue, par exemple une rue de l'ancienne capitale de Saint Domingue : une boucherie, un coiffeur. Et ça, ce sont les Antilles, ce sont les Amériques telles que je les conçois. Ce que Carpentier a reconstitué c'est le monde des Amériques, et c'était ce que je cherchais. Ce qu'il a reconstruit c'est la vie des Amériques ; alors ça m'a servi d'introduction à l'américanité<sup>526</sup>. »*

Une nouvelle fois, Placolty, hispanophile, reconnaît l'apport majoritaire du monde hispanique dans sa prise de conscience littéraire et identitaire. Jorge Luis Borges est, nous l'avons rappelé, l'une de ses grandes influences littéraires dans son cheminement identitaire et littéraire. Il lui a dédié d'ailleurs un essai : « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature) » écrit en 1990. Le procédé descriptif de la réalité sociale à la façon d'Alejo Carpentier ou l'écriture labyrinthique borgésienne, invite à réfléchir aux dynamiques qui traversent les réalités identitaires américano-caraïbes et à reconsidérer les versions officielles, les narrations jusqu'ici transmises. Ainsi, Vincent Placolty y voit la possibilité de créer un espace littéraire adapté à la réalité de son île natale. Ces techniques ont le pouvoir de projeter dans un Ailleurs et un autrement qui semble dire beaucoup plus sur la réalité américano-caraïbe. C'est le cas du réalisme merveilleux ou magique dont l'un des précurseurs est Gabriel García Márquez avec *Hojas de soledad* (1955) ou *Cien años de soledad* (1967). Ainsi, Vincent Placolty est à la recherche d'une autre projection imaginaire, plus proche de sa réalité insulaire américano-caraïbe. Il souhaite également participer à la réécriture d'une Histoire écrite jusqu'ici par d'autres.

En somme, l'Américanité procéderait d'un sentiment d'appartenance aux mêmes réalités imaginaires. Rappelons que Vincent Placolty voit l'Amérique comme une terre de liberté. Il convoque des destins proches culturellement et identitairement, et possédant des espace-temps aux transcriptions différentes. L'Américanité est donc un projet d'émancipation post-coloniale au niveau littéraire, esthétique, imaginaire, humain, quand bien même l'île martiniquaise resterait économiquement et politique rattachée à l'Europe. Placolty propose, en bref, de passer

---

<sup>526</sup> Vincent Placolty un créole américain, *op. cit.*, p. 123, in : Rosalia Cortes, « Vincent Placolty in memoriam », Commémoration du cinquantième anniversaire de Vincent Placolty, Fort-de-France, novembre 1997, p. 64.

par l’imaginaire américain – et non plus seulement européen – pour saisir la réalité sociale et identitaire et mémorielle des Antilles à l’instar de Jorge Luis Borges attaché au motif du miroir reflétant sa pensée, son vécu.

### **I.2.2.3. Théories décoloniales dans le monde hispanophone : une pensée épistémologique et ontologique**

Les études postcoloniales et subalternes anglophones ont montré que les héritages et les processus coloniaux perduraient dans les disciplines toujours « coincées » dans un système d’entre-deux labyrinthique de catégorisation et de différenciation. Ces études n’avaient pas pris en compte les paramètres importants que sont des éléments épistémologiques et ontologiques qui nous feraient passer du non-être à l’être. S’agit-il alors d’une perspective qui rééduquerait les centres en perpétuelle réaffirmation de leur statut d’émetteur et, de ce fait, se considérant comme gardiens de l’Histoire, de la Mémoire, de l’Identité ? Un nouveau rappel de la « centralité » de l’Amérique hispanique a en tous les cas été lancé par les penseurs du décolonial du groupe Modernité/Colonialité.

L’Amérique hispanique souhaite que ses centres passent, officiellement, le relais à d’autres lieux d’énonciations. C’est pourquoi les théories décoloniales construisent des philosophies existentielles de libération en vue de permettre la reconnaissance des pensées alternatives d’Amérique du Sud et de les sortir de l’oubli, en d’autres termes, du non-être.

#### **I.2.2.3.1. Un monde hispanophone à l’initiative de la pensée décoloniale**

Le pensée décoloniale s’est diffusée dans toute la zone américano-caribéenne. Ses ressources d’analyses sont inépuisables tant elle se distribue dans toutes les disciplines, notamment dans celle de l’écologie comme l’illustre l’essai de l’ingénieur martiniquais de l’environnement Malcom Ferdinand *Une écologie décoloniale*<sup>527</sup>, qui reçut le prix de la fondation de l’écologie politique en 2019. Il montre comment l’écologie caribéenne a été façonnée dans le moule du colonialisme, ce qui explique la situation actuelle des ouvriers agricoles en Martinique. Il recherche les traces de colonialités par déconstruction du modèle écologique européen pour reconstruire une écologie caribéenne, voire une écologie-du-monde. C’est cela la pratique décoloniale ; une pratique que nous repérons d’emblée dans l’analyse de la décolonialité et du postcolonialisme. En effet, les Martiniquaises Corinne Mencé-Caster et Cécile Bertin-Elisabeth nous proposent une éclairante analyse préfixale et suffixale de ces deux mots que nous retranscrivons ici :

---

<sup>527</sup> Ferdinand Malcom, *Une écologie décoloniale. Penser l’écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019.  
Élodie PELLAN | Thèse de doctorat | Université de Limoges | 2023  
Licence CC BY-NC-ND 3.0

« Dé- et des- sont des préfixes qui marquent une idée de différence et de séparation et qui peuvent indiquer également une idée d'action contraire (comme faire/défaire ; contento/descontento). Cette juxtaposition grammaticale entre le préfixe de- et le radical : « colonie », issu du terme « colere », c'est-à-dire « cultiver », tend à énoncer le souhait que cesse la colonisation touchant tous les Domaines : pas seulement le politique et l'économique, mais aussi la pensée et la langue, à l'instar de la culture qui est a priori partout. Post- est en revanche un préfixe qui sous-entend une idée de passage et insère dans un continuum, celui pour le moins d'une temporalité entre un avant et un après. Donc, post- n'inscrit pas, étymologiquement parlant, une annonce de dépassement. Stricto sensu, le post-colonial désigne alors une période QUI SUIV le colonial. Il ne s'agit donc pas de s'opposer au colonial, mais d'envisager son « après », comme si le colonialisme avait disparu... Post- (qui a donné en espagnol pos comme des- a donné de-), sous-entend de ce fait quelque chose de conclu, comme le « post-data », équivalent du post-scriptum, qui s'ajoute à la fin d'une lettre. [...] Or, justement, les Latino-américains privilégient un suffixe différent, en « -ité » (-idad) pour transcrire une qualité, un état, et non pas en -isme, affixe plutôt porteur d'une idée de discipline, de catégorie/isation, soit le terme colonialité et non colonialisme afin de rendre perceptible la persistance de(s) processus coloniaux<sup>528</sup>. »

Si les études décoloniales sont récentes dans les champs disciplinaires universitaires en Europe, en Afrique ou dans la Caraïbe, elles sont menées, depuis plusieurs décennies, par des critiques intellectuels latino-américains. Ces études cherchent à éclairer le rapport entre le discours et l'idéologie du colonialisme et ceux de la modernité duquel proviennent notre façon de concevoir le monde, soit l'Autre, et notre manière d'être au monde, dans toutes les interférences pluridisciplinaires qui traversent notre vision. En effet, la pensée décoloniale retrace les épistémicides provoquées par le colonialisme et exhume les savoirs diversels, hétérogènes et hétérologiques.

Pour mener à bien les travaux de reconnaissance des discours et des imaginaires coloniaux, émerge en 1996<sup>529</sup> le groupe Modernité/Colonialité qui s'inscrit dans une philosophie de libération<sup>530</sup>, déjà esquissée dans les années 1960-1970, avec notamment l'essai d'Enrique Dussel : *Para una ética de la liberación latinoamericana* (1973). Ce groupe réunit, nous l'avons rappelé, de nombreux chercheurs sud-américains et caribéens qui s'appuient par exemple sur la théorie de dépendance<sup>531</sup>. Parmi eux, nous pouvons citer le sociologue péruvien Aníbal

<sup>528</sup> Corinne Mencé-Caster et Cécile Bertin-Elisabeth, « Approches de la pensée décoloniale », *op. cit.*

<sup>529</sup> Enrique Dussel date la naissance de ce groupe en 1996 dans son article : « De la philosophie de la libération », *Cahiers des Amériques latines*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>530</sup> Fátima Hurtado López, « Pensée critique latino-américaine : de la philosophie de la libération au tournant décolonial », *op. cit.*, p. 23-35.

<sup>531</sup> **Enrique** Dussel, « De la philosophie de la libération », *op. cit.*, p. 36-46 : « Marx dit : « Le capital extrait la plus-value du travailleur et ensuite, entre capitalistes, un capitaliste extrait de la valeur d'un autre par le biais de la concurrence ». Et cela, ils ne le savaient pas. Ils ignoraient ce qu'était la concurrence chez Marx. Donc la théorie de la dépendance fonctionne, il ne faut pas l'abandonner, de plus c'est la seule qui montre l'injustice de la globalisation. Je suis resté seul avec cette idée [...]. J'ai toujours défendu la théorie de la dépendance, parce qu'il ne s'agit de rien d'autre que d'un transfert de valeurs des pays moins développés vers les pays les plus développés [...]. Donc j'ai réussi, dans les années 1980, à incorporer Marx à la philosophie de la libération, et je continue à le

Quijano, le philosophe portoricain Nelson Maldonado-Torres le philosophe argentin de la libération Enrique Dussel, le philosophe colombien Santiago Castro-Gómez, la sémioticienne argentine Zulma Palermo, le sémioticien et théoricien de la culture argentin-américain Walter Mignolo, l'anthropologue colombien Arturo Escobar, le sociologue vénézuélien Edgardo Lander ou encore l'anthropologue vénézuélien Fernando Coronil. Cette longue énumération de penseurs américains vise à souligner la pluridisciplinarité des travaux décoloniaux, et ce faisant, l'approche plurielle du décolonial.

La philosophie de la libération naît de l'émergence du post-colonialisme, mais aussi du changement historique de paradigme socio-économique : le capitalisme et le libéralisme du XX<sup>e</sup> siècle. Elle revendique la contextualisation de la philosophie, du savoir. En ce sens, s'agit-il d'élaborer une philosophie pour, de et depuis le monde américano-caraïbe ? Le groupe Modernité/Colonialité préconise de ne pas, de ne plus emprunter aux centres occidentaux le système binaire de catégorisation d'un espace – par exemple centre-périphérie – en vue de lui apposer une identité. Il propose plutôt de créer, au vu d'un monde globalisé en constante évolution, une philosophie de frontière qui étudierait « le caractère hybride et mutant des groupes subalternes en Amérique latine<sup>532</sup> » et, nous ajouterons, dans la Caraïbe. Enrique Dussel confirme :

*« [...] Dès le début, mon problème était de savoir comment penser depuis la colonie, comment penser depuis l'extériorité. Le thème de la Modernité/Colonialité a donc été pour moi l'origine de la philosophie de la libération. [...] La philosophie de la libération part de la colonialité, c'est évident [...] »<sup>533</sup>.*

Cette forme de philosophie de la libération part de trois formes d'héritages coloniaux visibles depuis la « Découverte » de l'Amérique en 1492 : la colonialité du savoir, la colonialité de l'être et la colonialité du pouvoir.

La colonialité du savoir a été notamment théorisée par le sociologue péruvien Aníbal Quijano. « La modernité, le capital et l'Amérique latine sont nés le même jour » (Quijano, 1991). Il apparaît expressément dans l'article « *Colonialidad, Modernidad y racionalidad* », en cette date phare de 1992, alors que certain-e-s fêtaient les 500 ans de la « Découverte »<sup>534</sup>. La colonialité du pouvoir rend visible les formes modernes d'exploitations et de domination. Elle est née avec la racialisation de la société, le système économique capitaliste et le mythe de la modernité conçue selon le modèle occidental-centré. Ce fut le cas de l'Amérique latine dont l'originalité des œuvres et la modernisation des maisons d'éditions servit aussi à améliorer la situation économique et l'image de l'Espagne de Franco. Quelques siècles plus tôt, les Européens, partis

---

faire. La philosophie de la libération n'est pas une alternative au marxisme. Au niveau économique, elle est marxiste. Mais marxiste de Marx, et pas des déviations de ce que j'appelle le marxisme standard, une falsification qui n'a rien à voir. Le stalinisme n'a rien à voir avec le marxisme. ».

<sup>532</sup> Fátima Hurtado López, « Pensée critique latino-américaine : de la philosophie de la libération au tournant décolonial », *op. cit.*, p. 30.

<sup>533</sup> Enrique Dussel, « De la philosophie de la libération », *Cahiers des Amériques latines*, *op. cit.*

<sup>534</sup> Claude Bourguignon-Rougier (dir.), article n° 23 « Colonialité du pouvoir », *Un dictionnaire décolonial*, *op. cit.*

d'autant plus motivés à la conquête de terres cultivables dans les Antilles et l'Amérique du Sud que la situation économique de leur époque était mauvaise en Europe, colonisèrent en réduisant à leur merci les peuples autochtones amérindiens, puis esclavagisèrent des Africains, tout en légitimant ces exactions par la racialisation de la nouvelle société américaine qu'ils étaient en train de fonder.

La colonialité de l'être a été théorisée notamment par le sémioticien argentin Walter Mignolo, le philosophe portoricain Nelson Maldonado-Torres ou encore l'argentin Enrique Dussel. Elle consiste à rendre compte de l'influence de la colonisation qui a conditionné notre rapport au monde, aux Autres et à l'Histoire. La colonialité de l'être s'évalue dans l'expérience vécue. Elle peut être trouvée par exemple dans notre rapport à la langue, dans les situations diglossiques. Son objectif est de comprendre pourquoi le dominant continue à penser des êtres inférieurs comme tels, et à les placer dans un non-être existentiel et identitaire. Sur quoi s'est fondé le colonialisme ? Ce sont les questions que se sont posées les théoriciens décoloniaux de la philosophie de libération, mais aussi des penseurs du monde franco-créolophone comme Édouard Glissant ou encore avant lui Frantz Fanon. D'après ce dernier, une société qui n'a pas mis le doigt sur ces paramètres ontologiques est une société malade. C'est pourquoi les écrivains de la zone américano-caraïbes se sont souvent emparés du labyrinthe, ce lieu mythique de la Grèce antique, qui permet symboliquement de questionner les conceptions sociétales et les moules identitaires comme nous le développerons dans notre seconde partie.

Enfin, Aníbal Quijano ou encore le sociologue colombien Orlando Fals Borda critiquent le colonialisme intellectuel du fait de la hiérarchisation des savoirs. Ces travaux visent à repérer les épistémicides, à renouveler les champs disciplinaires et les théories critiques latino-américaines dans la zone américano-caraïbe. En effet, ils précisent que :

*« [...] l'objet d'étude n'est plus seulement le colonialisme au niveau économique et politique mais avant tout le colonialisme au niveau épistémologique. Il ne s'agit pas non plus de fonder une « philosophie américaine » authentique mais de déplacer le lieu d'énonciation et de réfléchir sur ce que signifie « parler en Amérique latine »<sup>535</sup>. »*

Les travaux des études décoloniales se répandent par le biais des universités, notamment avec l'Argentin Enrique Dussel lors d'un séminaire doctoral à l'Université Andine de Simón Bolívar en Équateur<sup>536</sup>. Toutefois, il est étonnant que les œuvres par exemple du sémioticien argentin Walter Mignolo ne soient guère traduites en français... Grosfoguel indiquait même que pour pouvoir être connus, ces penseurs sont souvent passés par la langue nord-américaine et les universités étasuniennes... Les périphéries et leurs bifurcations sont donc multiples...

---

<sup>535</sup> « Pensée critique latino-américaine : de la philosophie de la libération au tournant décolonial », *op. cit.*, p. 29-30.

<sup>536</sup> Ministerio de Cultura del Ecuador, Seminarios: «Filosofía política en América Latina Hoy» et «Enrique Dussel y otra mirada sobre la historia universal», en la Universidad Andina de Simón Bolívar, Sede Ecuador, Doctorado en Estudios Culturales Latinoamericanos, Proyecto Doctorado Convenio Andrés Bello (DOCAB), <https://www.youtube.com/watch?v=biRWKgzvWhQ> et <https://www.youtube.com/watch?v=6GLzHS1Gf4o>, consulté le 12/02/2021.



Les travaux des théoriciens décoloniaux dans lesquels nous incluons l'avant-gardiste Jorge Luis Borges, marquent un grand pas dans l'émancipation épistémologique et ontologique de la zone américano-caraiïbe. Ce sont en effet des sortes de sorties symboliques de la pensée/mentale des dédales coloniaux qui sont des lieux et formes de pouvoirs. Ainsi, la Littérature est comme la vitrine de l'identité et son relais, soit le fil d'Ariane qui ramène à la sortie, l'élément qui permet de revivre autrement, et ce par une réflexion sur les affres du passé et les complexes contemporains.

### **I.2.2.3.2. Le labyrinthe : lieu et forme de pensée bien présents dans le monde hispanophone**

L'essayiste et écrivain mexicain Carlos Fuentes confesse que « [...] le roman latino-américain est le récit d'une blessure et sa cicatrisation<sup>537</sup> » dont il est la résultante. En ce sens, Carlos Fuentes nous donne un premier indice sur le fondement douloureux à savoir, l'espace-temps d'un système labyrinthique colonial et occidental, dans lequel les peuples dominés ont été bâtis et dont ils veulent s'affranchir.

Ainsi, nous nous demanderons : Dans quelle mesure les écrivains du monde hispanophone ont utilisé la figure, souvent effrayante, du labyrinthe comme une forme de pensée alternative et revendicative ? Assurément, le labyrinthe ouvre le champ des possibles et permet diverses formes de circulations.

L'exemple du Mexicain Octavio Paz et de son essai critique sur la modernité *El laberinto de la soledad* (1950) est parlant. Ses réflexions naqurent sur le terrain, miné du point de vue identitaire, des États-Unis dont il avait fait l'expérience :

*«Y debo confesar que muchas de las reflexiones que forman parte de este ensayo nacieron fuera de México, durante dos años de estancia en los Estados Unidos. Recuerdo que cada vez que me inclinaba sobre la vida norteamericana, deseoso de encontrarle sentido, me encontraba con mi imagen interrogante<sup>538</sup>.»*

Le reflet de cette image qui l'interroge lui a permis de retracer les fractures psychiques du Mexicain depuis la colonisation, la conquête de Cortés, l'irruption dans la modernité nord-américaine faisant rêver d'une vie meilleure, laquelle a impulsé une vague d'immigration sur son territoire (États-Unis) depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est une fracture qui se joue dans la dialectique de l'ouverture et la fermeture au monde (entr'ouvert) qui plonge inévitablement le Mexicain, par exemple le *Pachuco*, dans la solitude de son identité. Comment les *Pachucos* vivent-ils alors leur mexicanité ? En somme, qui sont-ils ?

---

<sup>537</sup> *Géographie du roman, op. cit.*, p. 27.

<sup>538</sup> *El laberinto de la soledad, op. cit.*, p. 147. La traduction française n'était pas disponible en bibliothèque.

«[...] los “pachucos” son bandas jóvenes, generalmente de origen mexicano, que viven en las ciudades del Sur y que se singularizan tanto por su vestimenta como por su conducta y lenguaje. Rebeldes [...] [deciden] no ser como los otros que los rodean. El “pachuco” no quiere volver a su origen mexicano; tampoco – al menos en apariencia – desea fundirse a la vida norteamericana<sup>539</sup>.»

Le *Pachuco* est donc une figure de l’entre-deux. Il marque excessivement et superficiellement son appartenance identitaire (au Mexique) par ses tenues vestimentaires, son langage ou encore ses formes de rébellion. Les effets escomptés de cette attitude sont négatifs, car ne sont que des masques qui renvoient à la monstruosité du Minotaure. En effet, son comportement et son apparence de revendications identitaires renferment davantage le *Pachuco* dans son exclusion de la société nord-américaine qu’il souhaite pourtant intégrer et s’adapter. Il se sent ainsi comme arraché, déraciné, exilé, et doublement plongé dans la solitude : hors de son pays natal, et hors de la société nord-américaine qui l’exclut du fait de son fonctionnement culturel fondé sur le multiculturalisme labyrinthique.

Le labyrinthe est comme la symbolique du multiculturalisme où chacune des cultures co-existantes constitue un mur monolithique d’une ethnicité nombriliste assumée renvoyant ainsi à une solitude entre les cultures. Le labyrinthe du multiculturalisme nord-américain contraint le Mexicain à paraître (formalisme) et non à être, et en ce sens, exister. Il l’atteint ontologiquement. La fête, comme celle des morts ou celle « del Grito » est l’espace où les Mexicains se livrant à la divinité, sortent de tout conformisme identitaire : «[...] [el mexicano] quiere sobrepasarse, saltar el muro de soledad que el resto del año lo incomunica<sup>540</sup> ». Ainsi, la *transparente muralla* devient mur opaque, paralysant ainsi toute tentative de mise en relation. Octavio Paz démontre également que la rupture psychique du Mexicain tire son origine de sa vision de son Histoire coloniale, notamment avec la figure de la Malinche, symbole du métissage qu’il nie et qui représente la rupture avec lui-même. Nous retrouvons également cette négation du métissage à la base des discriminations sociales péruviennes dans *El laberinto de la choledad* (1992) de Guillermo Nugent. Sans ce subterfuge discursif au détour du puissant symbole du labyrinthe, aurait-il été possible pour Octavio Paz de critiquer ouvertement le labyrinthe de la Super puissance qui étouffe toutes les lucidités ?

Si Octavio Paz a pu critiquer la politique culturelle nord-américaine, Gabriel García Márquez a pour sa part mis en évidence et replacé les limites du pouvoir politique dans la condition humaine en s’intéressant à la mort. Dans son roman, *El general en su laberinto* (1989), le Colombien Gabriel García Márquez relate les derniers jours du premier président vénézuélien de la Grande Colombie : Simón Bolívar. Paralyser par une mauvaise santé, l’écrivain s’attache à narrer les errances du Libertador dans ses batailles, ses luttes, ses combats. Le labyrinthe de Gabriel García Márquez est le lieu d’où le Général pense. En effet, ce labyrinthe concentre plusieurs symboles : il est à la fois la vie et ses vicissitudes, l’errance et ses souvenirs (entre passé et présent), ramenant le Général Simón Bolívar à une impasse dont il ne peut contourner : la mort. Si Simón Bolívar s’est battu contre le labyrinthe colonial espagnol du XIX<sup>e</sup> siècle, le faisant un héros mythique national, il n’a pu combattre contre le labyrinthe corporel régité par le

---

<sup>539</sup> *El laberinto de la soledad*, op. cit., p. 148.

<sup>540</sup> *Ibidem.*, p. 184.

temps : la mort. Le labyrinthe de Gabriel García Márquez démystifie le héros national Simón Bolívar quand bien même il mena de grandes actions pour l'indépendance de l'Amérique latine. Était-ce une remise en cause de sa déification des décennies après sa mort ?

Dans la Caraïbe hispanophone, le labyrinthe est aussi temporel. Le Cubain Alejo Carpentier déclare dans *Guerra del tiempo* (1955) la guerre au temps qu'il remonte pour parvenir à une origine. Il déconstruit le temps linéaire comme dans une des nouvelles, publiée en fait dès 1944, de cet ouvrage qui a retenu particulièrement notre attention. Il s'agit de « Viaje a la semilla » qui évoque un retour jusqu'au ventre maternel, soit l'idée d'un véritable retour aux origines pour ce récit qui nous renvoie au XIX<sup>e</sup> siècle colonial à Cuba. Avec ce titre évocateur, nous comprenons qu'il s'agira d'emblée de retourner à la source, ce que nous confirme Ludmila Kapshutschenko, et de rompre avec le temps linéaire à l'occidentale. Il y a comme un rappel également de l'œuvre césairienne *Cahier d'un retour au pays natal* (1939/1947) : «El tema mítico del retorno a los orígenes es propio del laberinto; el tratamiento del tiempo hace que el lector se pierda entre el continuo bombardeo de instantáneas que compones este cuento [...]»<sup>541</sup>.

Ainsi, ces quelques exemples nous permettent de rappeler combien les écrivains d'Amérique et de la Caraïbe hispanophones ont produit des œuvres s'inspirant du lieu mythique et symbolique du labyrinthe et comment ils l'ont recodé, comme le fit Jorge Luis Borges, en y exposant des pans délicats de leur Histoire et de la conception de l'être américain. Il n'empêche qu'ils ne semblent être jamais allés aussi loin que Borges dans la théorisation de la déconstruction décentrée. La culture, le corps, le temps représentent les labyrinthes que nous avons évoqués et qui, une fois déconstruits au détour d'une stratégie d'écriture, symbolisent un lieu et une forme de pensée libres contre les lieux et les formes de pouvoirs bâtis notamment à partir des éléments du colonialisme que la Costaricienne Tatiana Lobo Wiehoff combat selon une perspective décoloniale.

### **I.2.2.3.3. Décoloniser la parole selon Tatiana Lobo Wiehoff**

Tatiana Lobo Wiehoff est née le 13 novembre 1939 à Puerto Montt au sud du Chili. Elle est issue d'une famille de trois enfants. Son mariage avec un Costaricien a fait du Costa Rica sa terre d'adoption. Femme très curieuse, assoiffée d'altérité et d'aventures, Tatiana Lobo Wiehoff a voyagé en Europe (Allemagne, Espagne, Roumanie, etc.), dans la Caraïbe (Costa Rica, Panama, etc.) ou encore en Amérique du Sud (Chile, Argentine, etc.). Elle réalise ses études entre le Chili, l'Allemagne, l'Espagne et le Costa Rica. Ces études portaient initialement sur la céramique et le théâtre, des arts qui exigent déjà de faire preuve d'adresse et d'avoir une voix

---

<sup>541</sup> Ludmila Kapshutschenko, *El laberinto en la narrativa hispanoamericana contemporánea*, op. cit., p. 67-68. « Le thème mythique du retour aux origines est propre au labyrinthe ; le traitement du temps fait que le lecteur se perd entre le bombardement continu d'instantanés qui composent cette nouvelle ». La traduction française a été réalisée par nos soins.

qui porte ainsi qu'une diction particulière. Lors d'une interview, elle nous a dévoilé ses liens avec ces espaces continentaux qu'elle a fréquentés.

*El año del laberinto*, qui reçut le Prix national Aquileo Jorge Echeverría et le Prix Áncora du périodique *La Nación* en 2000, est marqué par sa relation avec la ville de San José. *Corazón del silencio* retrace ses liens avec les Indigènes et son attachement à la Caraïbe est plus particulièrement retranscrit dans son ouvrage *Calypso*<sup>542</sup>. Cette auteure établit par conséquent au travers de ses œuvres comme un pont entre ces trois espaces annonçant ainsi un voyage pour le moins labyrinthique entre différents chronotopes du monde américano-caraïbe.

C'est son père Edmundo Lobo, d'origine créole qui lui a insufflé le goût pour la lecture dès l'âge de 4 ans. Elle a en effet lu les grands classiques, d'Octavio Paz, à Kafka (elle possède également des origines allemandes du côté de sa mère Litty Wiehoff<sup>543</sup> (voir annexe 6). Elle lit aussi Jorge Luis Borges dont elle dit que l'intellectualisme lui paraissait pesant et hermétique.

Cette perplexité face aux récits borgésiens, référent théorique du labyrinthe post-moderne, lui a-t-elle permis d'appréhender la complexité du labyrinthe du Costa Rica ?

À l'âge de 24 ans, assoiffée d'aventures face à un sentiment d'enfermement, entre contrainte familiale et scolaire, Tatiana Lobo Wiehoff part en Allemagne par bateau. Elle y occupera de nombreux emplois aussi divers que variés. C'est ainsi qu'elle rencontra celui qui deviendra son époux, un Costaricien. En 1966, ils se rendent au Costa Rica et amarrent à Puerto Viejo de Talamanca, soit sur la côte du littoral caraïbe. Mais à la vue des hautes montagnes, autrement dit, d'une topographie fréquente au Costa Rica, elle se sentit à nouveau enfermée. Pourtant, c'est dans ce pays que sa vision du monde prendra un autre tournant et que son engagement décolonial se consolidera. D'ailleurs, quand l'écrivain Samuel Rovinski lui demande l'origine de la conception de son roman *Calypso* (1996) qui comporte d'ailleurs une résonance mythique à *L'Odyssée* d'Homère ainsi qu'au parcours labyrinthique d'Ulysse, elle répond ceci :

*«Yo llegué a Puerto Viejo hace 25 años atrás por primera vez. Pero desde hace 12 años, tengo una casita por ahí. Y oí hablar a mis vecinos negros, viejos, de su infancia, de su cultura, de cómo eran las cosas antes. Me tocó de nuevo cuando comenzaron las exploraciones de petróleo. [...] pude vivir el proceso del turismo [...] y lo que causa el turismo y entonces dije ¡Caramba! Voy a hacer una novela sobre este trozo de historia<sup>544</sup>.»*

---

<sup>542</sup> Dans l'émission *Colección de voces*, op. cit., avec Maureen Herrera Brenes, coordinatrice aux Archives Nationales du Costa Rica, réalisée le 22 novembre 2016 à San José, que Tatiana Lobo Wiehoff affirme que *Calypso* est l'œuvre qui témoigne de ses liens avec la Caraïbe, de 1:06:03 à 1:06:30, <https://www.youtube.com/watch?v=aqn3tsgmAnQ>, consulté le 13/10/2020.

<sup>543</sup> Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff dans un échange de courriel le 10/12/2021 : «Mi padre era chileno, mi madre descendiente de colonos alemanes, agricultores, que llegaron al sur de Chile en 1850, navegando por el estrecho de Magallanes...». Nous traduisons : « Mon père était Chilien, ma mère une descendante de colons allemands, agriculteurs, arrivèrent au sud du Chili en 1850, en naviguant par le détroit de Magellan... ».

<sup>544</sup> *De Escritor a Escritor*, diffusé par El sistema nacional de radio y televisión cultural sur canal 13, interview réalisée par l'écrivain Samuel Rovinski, en 1998, disponible sur «De Escritor a Escritor - Primera parte», de la minute 12:20 à 15:35 minutes, <https://www.youtube.com/watch?v=IX9TKpIzNms>, consulté le 18/03/2021 : « Je suis arrivée au Vieux Port il y a 25 ans pour la première fois. Mais depuis 12 ans, je possède une petite maison là-bas. Et j'ai entendu mes vieux voisins noirs parler de leur enfance, de leur culture, de comment les choses étaient avant. Ça m'a encore touchée quand les explorations pétrolières ont commencé. [...] j'ai pu vivre le processus

La genèse de l'écriture de *Calypso* dévoile le processus de modernisation de la société costaricienne, mais aussi le rapport émotionnel de ses habitants, ici des Noirs, avec leur environnement. Tatiana Lobo Wiehoff interroge en ce sens la modernité. Sa pratique d'une écriture engagée épouse dès lors les orientations de la pensée décoloniale avec son choix d'inscrire au cœur de ses récits des personnes marginalisées et subalternisées dans et par l'Histoire et en participant à ressusciter leur parole, leur mémoire :

«Yo escribo porque me gustan muchísimo muchísimo las culturas alternativas. [...] Me encanta saber que la cultura occidental no es la única, sino que hay otras posibilidades [...] y asimismo me interesó el mundo indígena, y aprendí tanto del mundo indígena. Ahora estoy con el mundo afro-caribeño que también para mí, ha sido otro descubrimiento importante. Esas son mis motivaciones<sup>545</sup>.»

Tatiana Lobo Wiehoff écrit son premier roman *Asalto al paraíso* (1992) sur une plage du versant caraïbe où il n'y avait pas de lumière. Le contexte d'écriture de ce premier roman ainsi que celui de *Calypso* s'inscrivent dans une approche de la spatio-temporalité géocritique. Cette interaction entre espaces humains et littérature a été bien perçue comme américaine puisqu'elle reçut pour *Asalto al paraíso* le Prix mexicain Sor Juana Inés de la Cruz ainsi que la mention d'honneur par la municipalité de Santiago de Chili en 1993.

Ce récit narre l'histoire d'un chrétien agressé dans son identité durant la période l'Inquisition. Ce personnage, du nom de Pedro Varón, sert à Tatiana Lobo Wiehoff à démontrer qu'une personne agressée dans sa culture et son identité est capable d'être résiliente et de garder sa sensibilité.

Après la publication de ce roman, Tatiana Lobo Wiehoff explique être allée aux archives de la Curie du Costa Rica où elle a signé un formulaire où elle s'engageait à ne pas utiliser ces documents contre l'Église. Elle a signé et elle affirme que ce qu'elle a écrit dans ses romans n'attaque pas l'Église en soi, mais que son intention est d'écrire pour décoloniser la parole et les mémoires des marginaux, des opprimés. Les archives étaient pour elle un moyen de sonder la mémoire collective et traumatique. C'est pourquoi elle a intitulé la chronique que lui inspira ce travail d'archives : *Entre Dios y el Diablo* (1993). Cette œuvre reçut la même année le Prix national Aquileo Jorge Echeverría.

Tatiana Lobo Wiehoff découvrit dans les archives l'existence d'un esclave noir du nom de Pablo Presbere qui fut cacique de la communauté indigène Suisin, située dans la région actuelle

---

touristique [...] et ce que cause le tourisme et alors j'ai dit : Bon sang ! Je vais écrire un roman sur ce morceau d'histoire ». La traduction française a été réalisée par nos soins. ».

<sup>545</sup> *Caleidoscopio*, produit par Carmen Juncos, reçu en 1993 le Prix national Joaquín García Monge, prix de communication et de divulgation culturelle du Costa Rica. À cette occasion, Tatiana Lobo Wiehoff donna une interview à Carmen Juncos diffusée sur R.N.TV. canal 13, «Entrevista Canal 13 - Primera parte», de la minute 2 :04 à la minute 2 :36, <https://www.youtube.com/watch?v=Y5KvyBG7Y34>, consulté le 18/03/2021 : « Moi j'écris parce que j'aime vraiment beaucoup les cultures alternatives. [...] Je me réjouis de savoir que la culture occidentale n'est pas la seule, et qu'il existe d'autres voies [...] et de même, le monde indigène m'intéresse. J'ai tant appris du monde indigène. Maintenant je suis sur le monde afro-caribéen qui a été aussi une autre découverte importante pour moi. Ce sont là mes motivations ». La traduction française a été réalisée par nos soins.

de Talamanca. Cet esclave avait combattu contre les *frailes* et les Espagnols pour garder terre et liberté.

Tatiana Lobo Wiehoff suivit en parallèle des cours de paléontologie pour mieux comprendre l'histoire de Presbere. L'écrivaine a alors été outrée de voir tout ce que les historiens avaient caché quant à l'existence même de ce héros pour les Indigènes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Par conséquent, c'est tout un pan du passé esclavagiste qui restait à réécrire. L'écriture de sa chronique, et ce faisant son approche en quelque sorte stratigraphique pour reprendre un terme géocritique, a donc contribué à déconstruire les versions officielles de pseudo-harmonie entre conquistadores et conquistados, entre conquérants/ vainqueurs et vaincus et (re)construire les mémoires bafouées.

Tatiana Lobo Wiehoff n'a pas cessé dès lors de mettre en lumière le passé colonial du Costa Rica et les pans de son Histoire volontairement occultés. En effet, elle publie son essai *Negros y blancos, todo mezclado* en 1997 ainsi que *Parientes en venta* en 2010. Ces œuvres contribuent, un peu comme des armes littéraires décoloniales à mettre à mal le programme de blancheur au Costa Rica comme nous le verrons, ainsi que l'effacement qui s'ensuit de la mémoire collective des Indigènes et des Noirs.

Autrement dit, toute l'œuvre de l'écrivaine costaricienne est écrite en faveur des femmes, des Indigènes, des Noirs, des esclaves, c'est-à-dire des oubliés de l'Histoire qu'elle s'est efforcée d'exhumer et ce, dans différents genres et en empruntant parfois la mythologie grecque, notamment le symbole conceptuel du labyrinthe dans *El año del laberinto* (2000), tout comme l'a fait son frère volcan caribéen Vincent Placolý.

## Conclusion de la première partie

---

En guise de conclusion de cette première partie, nous retiendrons qu'aux mythes de labyrinthe(s), – qu'ils soient égyptiens, grecs ou français... – est relié une pratique mémorielle qui se manifeste symboliquement sous de multiples formes (iconographiques, religieuses, etc.), dans le but notamment de conserver une identité culturelle, qu'elle soit individuelle, collective ou nationale. Le labyrinthe est, en ce sens, un haut lieu mémoriel.

Le fameux mythe du labyrinthe des Grecs a fait couler beaucoup d'encre chez les écrivains, car il a été largement diffusé dans le monde. Cela est dû assurément pour une grande part aux transferts culturels liés aux colonisations européennes, par lesquelles les mythes, imaginaires, croyances, objets, etc., ont circulé. Le mythe du labyrinthe a ainsi été réécrit dans plusieurs cultures au point de devenir un haut lieu littéraire. Il importe de garder en mémoire qu'au mythe du labyrinthe grec est adjoint celui du Minotaure. Le Minotaure n'est en effet jamais loin... La monstruosité qu'inspire le labyrinthe sera réhabilitée et davantage exploitée à partir du XIX<sup>e</sup> siècle au travers de la figure minotaurienne. Ses formes de réécriture dans le monde américano-caribbe nous intéresserons dans la suite de cette étude.

C'est avec l'Argentin Jorge Luis Borges, qui développe une véritable herméneutique du labyrinthe, jusqu'à se voir qualifié de « Dieu du Labyrinthe », que le labyrinthe constitue un mythème d'autant plus renforcé dès la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Déconstruit, ce mythe acquiert d'étonnantes possibilités pour dire des invitations au décentrement très post-modernes, même avant l'heure. Cette rupture originale introduite par la pensée très intellectuelle de Borges permet de prendre ses distances avec tout modèle préétabli, toute mémoire unique imposée. C'est pourquoi, malgré certaines de ses prises de position, Borges est apparu à beaucoup d'auteurs comme un précurseur ayant œuvré à dire les mondes américains par un Américain, et ce en utilisant les apports européens, comme le mythe grec du labyrinthe.

La pérennité des œuvres de Jorge Luis Borges ainsi que son aura sont en effet liées à l'utilisation conceptuelle et mythique de la symbolique du labyrinthe qu'il rend « circulaire » et transférable culturellement et socio-historiquement, et qu'il privilégie comme sous-bassement de multiples interrogations existentielles et identitaires. Jorge Luis Borges concentre dans ses labyrinthes tous les espaces-temps, nous invitant à interroger notre rapport au monde, au Tout-Monde qu'évoquera plus tard Édouard Glissant, et notre façon d'être dans ce monde en pleine uniformisation culturelle.

Né dans une période troublée comme le rappellent différents événements mondiaux et argentins sanglants, c'est dans ce monde, labyrinthique, de désillusions que Jorge Luis Borges a rassemblé divers éléments symboliques et culturels pour construire ses propres labyrinthes, multiformes et pluridimensionnels, et en cela très géocritiques, assurant ainsi la cicatrisation de la blessure causée par l'illusion identitaire de Babel et son utopie d'universalisme. Avec Borges, le Minotaure n'est pas toujours si monstrueux... De quoi nous interroger sur notre vision de l'Autre. Borges pense alors un cosmopolitisme qui défie et œuvre au délitement des murs du labyrinthe de type colonial. Certes, les labyrinthes borgésiens de type cosmopolites et déjà

interculturels sont expérimentaux, mais ils sont autant de possibles relectures des mémoires et seront perçus comme telles, malgré des différences de sensibilités politiques, pour des revendications socio-politiques et identitaires dans le monde américano-caraïbe, en contexte postcolonial et décolonial. L'américanisation de ce haut lieu conceptuel et identitaire s'est en somme davantage concrétisée grâce à l'herméneutique de la bifurcation borgésienne. Elle constitue un repérage symbolique et épistémique permettant à ses héritiers américano-caraïbes de sortir d'un système de pensée labyrinthique colonial.

Les théories postcoloniales et décoloniales et les revendications identitaires américano-caraïbes attenantes révèlent le désir pour les Subalternes et tous les opprimés d'en finir avec un ordre, une Histoire et une identité occidentalocentrés. Le labyrinthe de l'élite coloniale est un espace de soumission violent dont veulent s'affranchir les écrivains caribéens par la construction de labyrinthes transgressifs, dotés de l'opacité de mémoires multiples, à plusieurs bifurcations. Cette transgression transparaît dans les labyrinthes narratologiques opaques où s'expriment pleinement les histoires et les identités culturelles labyrinthiques. Les écrivains du monde américano-caraïbe conçoivent également le labyrinthe comme un lieu et une forme de pensée, laissant place aux pensées alternatives révélatrices des héritages coloniaux et occidentaux, soit des sortes de transcription d'étapes dans l'émancipation identitaire.

Déconstruisant les colonialités de l'être, du savoir et du pouvoir par des réécritures labyrinthiques de type borgésien, les écrivains américano-caraïbes visent à devenir maîtres de leur temps et de leur espace pour une relecture de l'H/histoire et une reconstruction mémorielle, aux accents géocritiques et selon une approche post-coloniale, voire décoloniale.

Il s'agit dès lors d'étudier la mise en pratique chez les auteurs de notre corpus de la « méthode » borgésienne, c'est-à-dire, étymologiquement, le recours au « chemin » borgésien et à ses bifurcations en contexte américano-caraïbe.



## Partie II. *El año del laberinto* et *Frères Volcans* : Quels labyrinthes identitaires ? Pour quelle(s) réécriture(s) de l'Histoire ?

---

Selon André Siganos, le contexte historique est à prendre en considération pour ce qui est de l'appropriation que se font les écrivains contemporains du mythe du Minotaure. Il convient ainsi de s'intéresser à la « conjoncture » américano-caraïbe et aux choix de réécriture de cette conjoncture délimitée<sup>546</sup> dans un labyrinthe colonial, durant l'esclavage dans *Frères Volcans* pour Vincent Placolý à la Martinique et en pleine indépendance de Cuba dans *El año del laberinto* pour Tatiana Lobo Wiehoff au Costa Rica.

Dans cette seconde partie de notre étude, nous présenterons tout d'abord de façon plus détaillée les œuvres de notre corpus entre H/histoires individuelles et collectives. Une recherche quant aux auteurs Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ainsi que sur leur engagement et leurs liens avec certains mouvements politiques et littéraires complètera notre analyse.

Les questions suivantes nous serviront alors d'axes pour cette étape de notre réflexion :

Comment Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý passent-ils du labyrinthe spatial grec aux labyrinthes identitaires américano-caraïbes ? Autrement dit, comment ces auteurs posent-ils le problème identitaire via le recours au mythe à la suite de Jorge Luis Borges ? Caribéanisent-ils et/ou l'américanisent-ils<sup>547</sup> le labyrinthe ? En quoi rejoindraient-ils dès lors une perspective post-coloniale et/ou décoloniale ? Et pour quelle(s) réécriture(s) de l'Histoire ? En somme, à quelle(s) bifurcation(s) leur réécriture labyrinthique de l'Histoire nous invite-t-elle ?

Si les colonisations et les pratiques esclavagistes ont existé depuis bien avant notre ère et ont perduré, souvent sans distinction liée à la couleur de peau, ce sont celles de l'époque dite moderne qui restent particulièrement gravées dans les mémoires collectives des populations américano-caraïbes. Et ce passé traumatique continue d'avoir une action au XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles. Dans la Caraïbe hispanophone et franco-créolophone, ces pratiques et les rejets attenants dus à une société pigmentocratique, furent institutionnalisés et organisés par des textes officiels comme le *Code Noir* en 1685 pour la Martinique et avec le soutien de l'Église. Cette période a aussi marqué les paysages<sup>548</sup>. Ces paysages, même une fois réalisée l'abolition de l'esclavage,

---

<sup>546</sup> Françoise Paul-Levy et Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre George Pompidou, 1983, p. 35 : « C'est pourquoi dans la mesure où, à l'image de la mutation, le dispositif symbolique ne peut « fonctionner » sans la notion du discontinu, sans la notion d'une limite, dans la mesure également où toute organisation spatiale requiert la discontinuité, requiert l'usage et le jeu des limites, on propose de considérer la délimitation comme un élément fondamental dans la constitution et la représentation des systèmes spatiaux des sociétés. ».

<sup>547</sup> Quand nous parlons d'américanisation, d'emblée l'image de l'Amérique du Nord (*CNRTL*, <https://www.cnrtl.fr/lexicographie/am%C3%A9ricanisation>, consulté le 02/02/2021), la super puissance, nous vient en pensée, et surtout son influence économique largement répandue et imbriquée dans sa politique de modernisation. L'aspect culturel est relégué en seconde position. Pourtant la culture sera bien un instrument de « propagande » identitaire véhiculé au travers le monde via l'iconographie mais aussi la Littérature. Or, dans une perspective décoloniale qui remet au goût du jour les territoires oubliés, nous appréhendons ce processus d'« américanisation », en nous tournant vers les autres Amériques : l'Amérique Centrale et l'Amérique du Sud et la Caraïbe.

<sup>548</sup> Pierre Bonte et Michel Izard, « Espace », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991, Quadriège, 2010, p.235. « Une société « construit » l'espace qu'elle occupe : en fonction de déterminations allant de critères d'usage à son système de représentation du monde, elle l'exploite, le transforme, le modèle. Toute société imprime sa marque sur son espace, et, en retour, l'espace apparaît comme un mode de manifestation ou

continuèrent à enserrer mentalement dans un univers labyrinthique, condamnant ces populations à vivre ce que nous désignerons symboliquement, en pensant à une célèbre œuvre, *un dimanche au cachot*<sup>549</sup>. Le Costa Rica a pour sa part engagé une politique de blancheur, niant son passé esclavagiste et effaçant les Indigènes et les Noirs de son Histoire, en plongeant ces derniers dans ce que l'on qualifia de *Labyrinthe de la solitude*<sup>550</sup>.

D'un point de vue littéraire, Nadine Rouquette signale la cohérence de l'emploi du labyrinthe et de la bifurcation, qui est une forme de sa poétique, afin de pouvoir écrire une Histoire troublée : « Le titre de la nouvelle de Jorge Luis Borges, « Le Jardin aux sentiers qui bifurquent », écrite en 1941, marque à quel point la nécessité de la bifurcation, du choix, s'avère nécessaire lors des temps troublés de la guerre [...]»<sup>551</sup> ». Pierre Loubier va dans le même sens en affirmant : « [...] le labyrinthe est le lieu de la di-vergence, de la bifurcation de la difficulté répétée à choisir une voie<sup>552</sup> ».

Ainsi, nous étudierons dans un premier moment le choix des encrages et ancrages historiques de notre corpus au travers de la présentation biographique des auteurs retenus, frère et sœur subalternes, géographiquement et historiquement. Il s'agira d'analyser les processus de fictionnalisation et de bifurcation, liés à la figure-concept du labyrinthe, à partir d'un regard tourné vers l'Histoire de l'abolition de l'esclavage et celle de l'indépendance, et ce en examinant la structure interne, de type baroque vu ses détours, de ces œuvres. Cette approche devrait nous aider à décoder les choix de réécriture de l'Histoire pour chacun des auteurs de notre corpus.

Le deuxième moment de cette seconde partie cherchera à mettre en valeur les conflits d'intérêt dans le monde américano-caribbe. Nous nous nourrirons pour questionner ces labyrinthes en réseau des interrogations suivantes :

De quel(s) labyrinthe(s) identitaire(s) s'agit-il dans ces œuvres ? Et quelle(s) forme(s) prend/prennent-ils ? En quoi le labyrinthe transcrit-il donc une forme de réécriture ?

En écrivant sous le signe du labyrinthe, à la fois lieu et symbole mythique très ancien, nous chercherons à montrer en quoi Vincent Placolty et Tatiana Lobo Wiehoff le modernisent et, de ce fait, le réécrivent à la manière d'un palimpseste en contexte postcolonial/décolonial. « D'ailleurs, plus un texte est ancien, plus sa sémiotique subit des modifications<sup>553</sup> » nous rappelle Milagros Ezquerro.

---

d'expression de la société : « la relation à l'espace est (...) universellement garante de la particularité des identités. ».

<sup>549</sup> Patrick Chamoiseau, *Un dimanche au cachot*, op. cit.

<sup>550</sup> Octavio Paz, *El laberinto de la soledad*, op. cit.

<sup>551</sup> Nadine Rouquette, *Minotaure et labyrinthe, l'indicible et l'invisible : expression du mythe dans la littérature québécoise*, op. cit., p. 145.

<sup>552</sup> Pierre Loubier, *Le Poète au labyrinthe, ville, errance, écriture*, Paris, ENS, 1998, p. 19.

<sup>553</sup> Milagros Ezquerro, *Fragments sur le texte*, Paris, L'Harmattan (coll. Langue et Parole), 2002, p. 98.

## II.1 H/histoires individuelles et collectives de frères et de sœurs dominés

La question de l'identité articulée à la notion de société est centrale pour notre étude. L'identité constitue un fait de société que la littérature (elle-même fait sociétal) prend pour objet. Édouard Glissant place la relation comme mouvement structurant de nos identités dans un espace et un temps propre : « Se battre contre l'un de l'Histoire, pour la Relation des histoires, c'est peut-être à la fois retrouver son temps vrai et son identité : poser en des termes inédits la question du pouvoir<sup>554</sup> ». C'est ainsi que les réécritures borgésiennes du labyrinthe grec ouvrent le champ des possibles, l'accès à plusieurs interprétations des ou de l'H/histoire(s) racontée(s).

Le choix d'un ancrage historique précis, lié à des moments forts (esclavage, indépendance), et géographique propre au monde américano-caraïbe (Martinique, Costa Rica, Cuba) dans les œuvres de notre corpus est à replacer dans le processus de réorganisation du monde fomenté par l'idéologie du progrès longtemps défendue par l'Europe et bousculée dans l'après-Seconde Guerre mondiale. Des conséquences identitaires multiscalaires en découlent avec le conflit entre des identités économique-nationales (capitalisme, socialisme, libéralisme, communisme, etc.), des inquiétudes identitaires culturelles internes (Cubanité, Négritude, Antillanité, etc.) et parallèlement des révolutions épistémologiques, notamment avec le *Spatial Turn* appelé également « tournant géographique<sup>555</sup> ».

Quels sont les choix de réécriture(s) de ces périodes historiques et quelle(s) intentionnalité(s) les motive(nt) ? Assurément, Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ont vécu des événements contemporains et se sont nourris de situations passées qui ont eu des répercussions sur la perception de leur « Ici », de leur lieu. La révolution épistémologique du *Spatial Turn* a réévalué la portée de l'espace et du temps dans les constructions sociales et identitaires. Elle a en quelque sorte posé le problème de savoir comment la représentation des lieux et des temps dans la Littérature permet de cerner ou d'établir une critique de la société dans son rapport à l'environnement, à son lieu.

Les deux œuvres de notre corpus posent ce même problème du rapport au lieu. Bien qu'elles aient un fort ancrage historique, elles demeurent des fictions, avec les stratégies narratives et imaginaires que cela sous-entend. Parmi celles-ci, nous réfléchissons plus spécialement à la part accordée au labyrinthe. Comment la fiction peut-elle être au service du réel ? La géocritique, la géopoétique et la méthode épistémogéocritique sont des théories issues du *Spatial Turn* qui analysent cette dimension fictionnelle, à savoir la représentation et la construction de l'imaginaire d'un univers spatial compris, pour notre corpus, entre des aires reliant dominants et dominés, à savoir : France-Martinique, Cuba-Espagne et Costa Rica-Espagne-États-Unis. Comme l'a souligné Bertrand Westphal, les lieux nous façonnent et nous les façonnons à notre tour en les (ré)écrivants. Le rapport que nous entretenons avec les espaces où nous vivons et où nous nous mouvons est au cœur de la géocritique.

---

<sup>554</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 276.

<sup>555</sup> Voir à ce propos François Dominic Laramée, « Les tournants géographiques, le numérique et la pratique historique. » *Cahiers d'histoire*, vol. 35, n° 1, automne 2017, p. 149-173, <https://doi.org/10.7202/1041623ar>, consulté le 12/10/2023.

Imprégnés de réalités historiques similaires en tant que sociétés issues d'un même processus de colonisation, plutôt à l'échelle continentale pour Tatiana Lobo Wiehoff et à l'échelle insulaire pour Vincent Placolý, il conviendra d'abord de mettre en valeur les référents réels liés à la biographie de nos auteurs, frère et sœur symboliques dans un monde de colonialités qui perdurent. Puis, nous nous intéresserons plus particulièrement à l'architextualité des œuvres de notre corpus, c'est-à-dire, si nous suivons Gérard Genette, à la :

« [...] relation tout à fait muette, qui n'articule, au plus, qu'une mention paratextuelle [...], de pure appartenance taxinomique. [...] le texte lui-même n'est pas censé connaître, et par conséquent déclarer, sa qualité générique [...] la détermination du statut générique d'un texte n'est pas son affaire, mais celle du lecteur, du critique, du public, qui peuvent fort bien récuser le statut revendiqué par voie de paratexte [...] »<sup>556</sup>.

### II.1.1. Présentation des auteurs et des œuvres du corpus

L'absence physique de Vincent Placolý et de Tatiana Lobo Wiehoff, tous les deux étant désormais décédés, rend impossible un dialogue approfondi avec le lecteur sur les possibilités d'interprétations quant à l'histoire ou l'intrigue, ou sur les stratégies d'écriture. Alors le lecteur doute ou cherche à tâtons des indices, d'autant plus que le titre de ces œuvres annonce d'ores et déjà un saut dans les méandres des labyrinthes américano-caraïbes.

Si Michel Jeanneret, historien de la Littérature, nous invite encore en 2007 à nous interroger sur *La biographie d'auteur, ennemie ou solidaire de l'œuvre* ?<sup>557</sup>, c'est qu'elle a toujours une place et joue un rôle important dans la compréhension de l'œuvre, qu'elle soit solidaire ou ennemie. La biographie et l'œuvre sont donc, à notre sens, à considérer l'une par rapport à l'autre et non l'une sans l'autre. Il nous semble que toute production littéraire (re)trace et renseigne sur les préoccupations de l'écrivain qui en est à l'origine. Nous sommes ainsi amenés à prendre en compte l'expérience vécue, le lieu social, etc., autant d'éléments de type biographique qui ont un impact sur les représentations qui, comme l'a rappelé Pierre Bourdieu en évoquant « la lutte des classements », véhiculent des enjeux de pouvoir<sup>558</sup>.

Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff sont assurément des écrivains engagés, conscients des enjeux historiques et sociétaux de leur monde qu'ils nous invitent à penser en interrogeant une part de leurs liens avec leur ancienne métropole. Directement ou indirectement, leurs œuvres rendent compte et participent à l'organisation de la cité, en référence à l'étymologie du mot « politique ». Toutefois, leur engagement n'a pas été le gage d'une notoriété régionale, nationale ou internationale. Au contraire, la dimension politique de leur lutte aurait-elle

---

<sup>556</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes*, op. cit., p. 12.

<sup>557</sup> Michel Jeanneret, *La biographie d'auteur, ennemie ou solidaire de l'œuvre* ?, p. 9-22, in : Yoshikazu Nakaji (dir.), *L'Autre de l'œuvre*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (coll. L'Imaginaire du texte), 2007, publication sur OpenEdition Books le 26/06/2018, <https://books.openedition.org/puv/1546?lang=fr#ftn23>, consulté le 19/08/2021.

<sup>558</sup> Pierre Bourdieu, « Les intellectuels sont-ils hors-jeu ? » [1978], *Questions de sociologie* [1984], Paris, Éd. de Minuit, 2002.

participé de leur mise en retrait en tant qu'écrivains intervenant après de grands noms du *boom* par exemple ? Ont-ils été compris dans la période d'entre-deux des revendications identitaires qui a été la leur ?

### II.1.1.1. Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff : des auteurs engagés

#### II.1.1.1.1. Vincent Placolý : un militant indépendantiste

Le mot « militant » est emprunté au verbe latin *militare* qui signifie « être soldat, faire son service militaire<sup>559</sup> ». Cette définition évoque les notions de discipline, d'engagement, de résistance, soit l'« [a]ction de résister à une agression, une contrainte, une oppression physique ou/et morale<sup>560</sup> ». Cette dernière définition nous semble aller de pair avec la résilience qui provient de l'anglais « resilience » qui signifie notamment « ressort ». C'est la force morale qui rend un individu capable de rebondir dans une situation donnée. Or, ces deux aspects, Placolý en a comme hérité de ses parents, Joseph et Joséphine Placolý, tous deux instituteurs et syndicalistes. Vincent Placolý acquiert ainsi très tôt une véritable conscience politique des injustices et développe un esprit critique quant aux aléas identitaires de ses contemporains.

La question de l'identité est en effet centrale si nous souhaitons comprendre le militantisme placolien. Son engagement pour la zone américano-caraïbe et, plus particulièrement, pour la société martiniquaise à laquelle il appartient, se mesure au travers de ses œuvres littéraires et de ses activités politiques. C'est pourquoi Jean-Georges Chali affirme : « [...] l'écriture placolienne s'inscrit dans une tradition qui confère à la littérature une mission civique et hautement politique<sup>561</sup> ».

Précoce, tel Jorge Luis Borges, Vincent Placolý écrit dès l'âge de onze ans dans le journal : « Le Lycéen », car il avait déjà compris que les mots avaient et étaient un pouvoir contre l'opresseur colonial, capables de porter plus haut les voix/voies révolutionnaires, d'autant plus que la censure de livres dont il a été témoin était toujours d'usage. En effet, ses actions révolutionnaires et anticolonialistes commencèrent au lycée Schoelcher<sup>562</sup>, avec notamment la rencontre avec celui qui fut son professeur : Aimé Césaire, chantre de la Négritude. C'est aussi (et surtout ?) la lecture de l'essai *Les Damnés de la terre* du psychiatre martiniquais Frantz Fanon qui s'avéra déterminante comme le précise Daniel Seguin-Cadiche :

« En 1960, il [Vincent Placolý] découvre l'ouvrage *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon. [...] Interdit par les autorités, le livre circule néanmoins parmi les lycéens et devient rapidement une référence pour tous ceux qui découvrent la contestation politique<sup>563</sup> ».

<sup>559</sup> CNRTL, *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/militer>, consulté le 22/07/2022.

<sup>560</sup> CNRTL, *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/definition/r%C3%A9sistance>, consulté le 20/10/2022.

<sup>561</sup> Jean-Georges Chali, Axel Artheron, *Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation*, *op. cit.*, p. 2.

<sup>562</sup> Longtemps lycée des garçons, le lycée Schoelcher est encore l'un des grands lycées foyaux.

<sup>563</sup> *Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale »*, *op. cit.*, p. 20.

D'ailleurs, l'écrivaine guadeloupéenne Maryse Condé souligne le courage du Placolý qu'elle a connu à cette époque dans la préface de *Frères Volcans* :

« La dernière image que je garde de Vincent Placolý se situe à Rivière Pilote en Martinique, alors haut lieu d'un indépendantisme antillais, lors d'une soirée consacrée à Frantz Fanon qui nous inspirait à tous deux la même vénération. En ce temps-là, il était encore délicat, voire dangereux, d'admirer ouvertement Frantz Fanon [...]»<sup>564</sup>.

Cet essai interpela le jeune lycéen sur les conséquences psychologiques et mentales de la colonisation française en Algérie qu'il ramène à la réalité antillaise, à savoir dans le rapport du Martiniquais avec lui-même, avec l'altérité française et ce même après l'abolition de l'esclavage, et même plus d'un siècle après 1848. Placolý prend alors conscience qu'« Il [le Minotaure] est là mais nous ne le voyons pas<sup>565</sup> ». En d'autres termes, il conceptualise les ravages du colonialisme et prend la pleine mesure de son impact sur les imaginaires et les mentalités.

En effet, ses années au lycée Schoelcher au contact direct ou indirect avec des personnalités notoires comme Aimé Césaire et divers intellectuels engagés pour la reconnaissance d'une identité autre que celle de la métropole, rythmées de ce fait par des manifestations anticoloniales, constituèrent une étape capitale pour Vincent Placolý dans la compréhension du problème identitaire de son île. L'abolition, physique, des corps, de 1848 ne suffisait pas ; il fallait y ajouter celle des esprits. La décolonisation semblait inachevée dans les mentalités et conditionnait par conséquent un rapport souvent paradoxal, pour ne pas dire schizophrène..., à l'économie, à la politique ou encore à la littérature. La départementalisation, pourtant souhaitée initialement par Aimé Césaire<sup>566</sup>, était de plus en plus mise en cause<sup>567</sup>.

Il importe de rappeler à cet égard les soubresauts liés à l'affaire de l'OJAM (Organisation de la Jeunesse Anticolonialiste de la Martinique), quand un groupe de jeunes désireux de se libérer du « carcan colonial<sup>568</sup> » de leur île furent jugés par la puissance colonisatrice.

Vincent Placolý vise un projet politique assez similaire et utilise dès lors sa plume comme une arme politique pour proposer un projet de société qu'il souhaite (re)construite sur la fraternité entre les îles de la Caraïbe et débarrassée de l'héritage d'une société pigmentocratique divisée

---

<sup>564</sup> *Frères Volcans*, op. cit., p. 7.

<sup>565</sup> *Ibidem.*, p. 106.

<sup>566</sup> Voir à ce propos un extrait du discours qu'a prononcé Aimé Césaire à l'Assemblée Constituante le 12 mars 1946 : <http://www.lameca.org/publications-numeriques/dossiers-et-articles/departementalisation-la-guadeloupe-de-1946/les-discours-aime-cesaire/>, consulté le 31/07/2023.

<sup>567</sup> Vincent Placolý, *La Quinzaine Littéraire*, Paris, mars 1985, p. 22, in : Daniel Seguin-Cadiche, *Vincent Placolý : "une explosion dans la cathédrale" ou Regards sur l'œuvre de Vincent Placolý*, Paris, L'Harmattan (coll. Critiques littéraires), 2002, p. 28 : « Ceux de ma génération, je parle de celle de 46 [...] Nous allions au lycée, à Fort-de-France, dans les années cinquante-soixante. La société nouvelle, créée par la départementalisation nous paraissait figée ; elle traînait avec elle trop de séquelles de la période coloniale ».

<sup>568</sup> En décembre 1959, trois jeunes furent tués dans une émeute à Fort-de-Force à la suite d'une altercation entre un motard martiniquais et un mobiliste métropolitain. Par conséquent, les jeunes se sont regroupés sous le nom OJAM (Organisation de la Jeunesse Anticolonialiste de la Martinique). Selon l'historienne Sabine Andrivon-Milton dans *La Martinique en 200 questions-réponses* aux pages 42 et 43, ils ont rédigé un manifeste qui : « [...] critiquait ouvertement le statut départemental qui selon eux, était contraire aux intérêts du peuple et de la jeunesse de la Martinique et rendait impossible tout développement. Il affirmait que le moment était venu de « libérer » la Martinique du « carcan colonial ».

et bloquée identitairement. Il s'agit pour lui, afin de mieux dépasser la relation de domination avec la France, d'élargir la lutte anticoloniale à la Caraïbe. C'est ainsi que

« [...] naît le projet d'une revue politico-culturelle [...] intitulée « Pigments ». En hommage à Damas, en 1963, le n° 1, l'unique numéro paraît avec des articles de Philippe Pierre, Pago Gilbert, Montabord Jean-José, des poèmes de Damas et un article de Vincent sur ce qui nous attire à la Martinique dans l'orchestre Puerto-Ricain "Cortijo y su Combo". La démarche est déjà résolument caribéenne, anticolonialiste, ne se limite en rien aux seuls aspects de la dénonciation mais se veut déjà, recherche d'un projet de société<sup>569</sup>. »

Après l'obtention de son baccalauréat à la Martinique, Vincent Placolý s'inscrit en classe préparatoire au lycée Louis Le Grand à Paris. Il obtient ensuite une licence et une maîtrise en Lettres Modernes à l'Université de Paris Sorbonne.

Dans le secret, ce brillant élève avait souhaité développer son goût pour la peinture. Toutefois, ses efforts ne seront pas couronnés de succès. Peut-être que sa recherche de *mimésis* et d'action concrète n'a pas trouvé dans cet art de quoi s'exprimer<sup>570</sup>. Il s'enferme alors dans la bibliothèque familiale, nous rappelant le souvenir de l'enfant Jorge Luis Borges avide de lecture dans la Bibliothèque paternelle et comme condamné à réécrire, par imitation, une même idée :

« Davantage par agacement universel et parce que j'y trouvais un moyen facile pour m'isoler du reste, je me suis plongé dans les livres. Je me souviens parfaitement des trois livres que j'ai lus avec plus d'intérêt que les autres. Il s'agissait de deux petits ouvrages dont la reliure bordeaux et or m'attirait : Les Fleurs du mal et les Mémoires d'outre-tombe. Le troisième faisait partie de ceux que mon père avait rangés en haut de la bibliothèque, hors de portée de la curiosité des enfants. Celui-ci, portait une couverture blanche et noire. C'était La Nuit du chasseur de David [sic] Crubb [sic]. J'ai été un élève studieux et un jeune homme globalement raisonnable, mais ces trois livres là avaient introduit dans ma manière l'inguérissable virus, celui qui, dans les moments de pur hasard, rend fiévreux le fellagha, l'aventurier inconscient, l'entrepreneur étourdi, le philosophe roublard, l'amoureux caustique et l'écrivain<sup>571</sup>. »

Comme Jorge Luis Borges, il n'invente pas à proprement parler : « Borges n'invente pas, il sait très bien qu'on n'invente jamais, et que l'imitation est la seule vertu de l'homme, donc, en principe, de l'écrivain »<sup>572</sup>.

Deux des trois œuvres citées sont d'auteurs français et le troisième auteur, Davis Grubb, est Nord-américain. La lecture de ces textes ouvrit la vision de Vincent Placolý à l'imaginaire des deux espaces continentaux que sont l'Europe et Amérique, entre genre poétique, genre autobiographique et genre romanesque. Ces livres l'ont dépaysé, en un sens déterritorialisé pour

<sup>569</sup> Gilbert Pago, « Vincent, la fidélité aux engagements », *Tranchées*, op. cit., p. 4-5.

<sup>570</sup> Voir la rédaction du journal *Rouge* du parti communiste (paru entre 1968 et 2009) pour rendre hommage à Vincent Placolý, « Vincent Placolý n'est plus », *Tranchées*, op. cit., p. 20.

<sup>571</sup> Voir l'esquisse d'autobiographie fournie par les éditions La Brèche et retranscrite dans la revue *Tranchées. Spécial Vincent Placolý*, op. cit., « Vincent Placolý n'est plus », p. 21.

<sup>572</sup> Michel Bernard, « Le bon usage », in : *L'Herne*, p. 115.

une meilleure reterritorialisation interne, en lui-même, dans la découverte de l'écrivain qui se cachait en lui. Son parcours personnel, scolaire et universitaire témoigne indéniablement de son amour pour la littérature. S'il n'a pas su peindre le réel, il découvre que les mots, eux, sont capables de représenter ce réel et d'agir dans et sur le réel. Le jeune Vincent Placolý semble vouloir représenter pour mieux transformer.

C'est à son retour définitif en Martinique en 1970 que tout se concrétise. En effet, à cette période, il prend conscience de son américanité en se rendant compte de celle d'autres écrivains comme le Martiniquais Édouard Glissant ou encore l'écrivain guadeloupéen issu d'une famille de Blancs créoles Saint-John Perse. Son choix de faire parler dans *Frères Volcans* un Béké, un Blanc créole, tient alors sans doute à la fois de l'importance accordée à Saint-John Perse, mais aussi de la compréhension de l'américanité « historique » des Békés, plusieurs fois prêts à se tourner vers l'Amérique plutôt que vers l'Europe<sup>573</sup>. Placolý s'engage résolument en littérature car il la considère comme un lieu de résistance où peut s'écrire la révolution, que ce soit pour une indépendance littéraire ou une indépendance d'ordre politique, comme il le déclare dans sa postface : « Nous revient la tâche de dissiper le brouillard qui enveloppe les importantes semaines des mois de mai et de juin 1848. D'autres avant moi ont entamé l'entreprise ; il faut considérer ce livre comme une pièce au dossier<sup>574</sup>. »

La littérature de la Martinique, encore dominée par le modèle européen, il souhaiterait l'accompagner vers une prise de conscience de son identité plurielle, une identité qui ne ferait plus fi des données spatiales-temporelles, historiques, linguistiques (la place du créole le préoccupe) et culturelles de son île. Comme Umberto Eco, il semble penser que la « [l]a littérature, en contribuant à former la langue, crée une identité et une communauté<sup>575</sup> ».

Les paroles du médecin Raff – raciste vis-à-vis des Nègres et faisant partie de l'élite des Créoles – que le maître blanc rapporte lors d'une partie de jeu, renseigne sur la situation politique de la Martinique : « Pour que les Antilles deviennent françaises, il faudrait transporter ses îlots en Europe. Impossible, n'est-ce pas ? [...] Votre île a fait naufrage ; ici règne le silence de l'histoire<sup>576</sup> ». Pour Placolý, seule l'indépendance politique de l'île de la Martinique rendrait possible la Relation, selon l'acception glissantienne et, en ce sens, donnerait la capacité de se tourner librement vers d'autres frères et sœurs, vers d'autres imaginaires plus proches comme celui des Américains<sup>577</sup>. Les écrivains guadeloupéens que sont Maryse Condé, Daniel Maragnès, Daniel Maximin, Simone Schwartz-Bart et Ernest Pépin, dans l'hommage rendu à Vincent Placolý paru dans la revue *Tranchées*, reconnaissent que le projet littéraire de ce

---

<sup>573</sup> Daniel Seguin-Cadiche, *Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale »*, op. cit., p. 309. « Il faut savoir que nous étions, jusqu'à [la disparition de] Saint-Pierre, un pays américain, je signale, mais nous n'avons pas de mémoire, que dans toutes les lettres des békés de la Martinique, ils se conçoivent comme des Américains. Le béké avait conscience d'appartenir à l'univers américain. La Martinique perdue sa tête intellectuelle s'est tournée vers l'Europe, c'est un phénomène récent. Saint-John Perse n'est pas antillais, il est américain... La poésie de Césaire est une poésie américaine. Glissant se réclame de Faulkner et de Carpentier, il les avait lus [...]. Une certaine critique a amputé Glissant et Césaire de leur dimension américaine ».

<sup>574</sup> *FV*, op. cit., p. 135.

<sup>575</sup> Umberto Eco, *De la littérature*, op. cit., p. 12.

<sup>576</sup> *FV*, p. 40.

<sup>577</sup> À entendre dans un sens large, englobant toute l'Amérique et surtout pas seulement l'Amérique du Nord.



« galérien des mots<sup>578</sup> » a pris en considération les particularités spatio-temporelles antillaises et a été mené à les défendre avec passion, c'est-à-dire étymologiquement, avec souffrance. En effet, il était selon eux :

« [...] hanté par le rêve d'habiter une littérature exigeante et passionnée. Son œuvre, au-delà de l'insularité s'est toujours nourrie aux cultures de toutes les Amériques. C'est ce qui donne à son projet littéraire une densité particulière, soucieuse du poids du temps et de l'écho de nos espaces<sup>579</sup> ».

La première pièce de théâtre, à savoir *La fin douloureuse et tragique d'André Alier* (1969), de Vincent Placolý a cherché à susciter une conscience politique<sup>580</sup> collective au travers d'une figure populaire : Alier. Poussé par ses amis, c'est à Paris que Vincent Placolý écrit la première version de sa pièce de théâtre, qui paraît en 1969 sous la forme d'un synopsis. Le texte retrace les événements qui ont précédé la mort du Martiniquais André Alier, gérant du journal *Justice* et partisan du parti communiste comme Placolý. Né en 1894, il meurt tragiquement le 12 janvier 1934, après avoir été jeté en mer, ligoté, les bras attachés dans le dos et les pieds liés. Son meurtre est demeuré impuni<sup>581</sup> :

« Le mardi 11 juillet 1933, « Justice » publie un article avec les gros titres suivants : « Alerte§ Le Panama du Lareinty. Les chéquards de la fraude fiscale. Magistrats pris la main dans le sac ». Alier détient les preuves du scandale Aubéry-Lareinty. Aubéry qui devait huit millions de franc à la colonie, voit sa dette annulée par le [sic] Cour d'Appel de Fort-de-France le 9 avril 1930. Alier et le journal « Justice » vont lancer une campagne de dénonciation des pratiques du béké et du gouverneur Gerbinis. La tentative de corruption qu'il subit des békés est dénoncée par Alier. Le 3 novembre 1933, en représailles, il est roué de coups à la sortie d'un spectacle de cirque. Le 1<sup>er</sup> janvier 1934, il est enlevé, frappé, bâillonné et jeté à l'eau au large de Fort-de-France. Bon nageur, il réussit à regagner la terre ferme. Le 12 janvier 1934, le corps ligoté d'André Alier, bras et pieds liés, est retrouvé sur une plage de Case-Pilote. L'affaire en jugée en France hexagonale.<sup>582</sup> »

Vincent Placolý propose une deuxième version du texte, cette fois-ci en opéra, dans les années 1980. Contrairement à la première version, l'action s'étend de janvier 1934 au Carnaval, soit

---

<sup>578</sup> Marie-Agnès Sourieau, « Dramaturgie et histoire : la construction de *Dessalines*, de Vincent Placolý », *L'Annuaire théâtral*, n° 28, 2000 (numérique 2010), p 44–58, <https://doi.org/10.7202/041437ar>, consulté le 26/02/2022.

<sup>579</sup> « Hommage des écrivains guadeloupéens. “Pour Vincent” », *Tranchée Spécial Vincent Placolý*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>580</sup> Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale », *op. cit.*, p. 90 : « Placolý consacre au théâtre une partie importante de son activité littéraire : il y voit un moyen de susciter une conscience politique et de toucher le public populaire. ».

<sup>581</sup> Voir le film du scénariste Patrick Chamoiseau et du réalisateur Guy Deslauriers : *Alier* qui retrace sa vie et son combat pour la liberté d'expression. Produit par Kreol Productions, sorti en 2008 en Martinique. Voir aussi Nicolas Armand, *Le Combat d'André Alier*, Fort-de-France (Martinique), Action, 1974. Disponible aussi en version électronique.

<sup>582</sup> Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale », *op. cit.*, p. 95.

au mois de février. Le personnage d'Aubéry devient un masque. La symbolique du masque n'est pas innocente. La musique renforce le drame qui s'est déroulé en janvier 1934. Vincent Placolý utilise volontairement une figure d'André Alier comme symbole de résistance contre l'élite békée. Alier représente alors la liberté d'expression et cette œuvre vise à réhabiliter sa mémoire, nous semble-t-il, dans la mémoire collective. L'inscription sur sa tombe ne retrace-t-elle pas le parcours d'un révolutionnaire plus que déterminé : « *Ils n'ont pas pu me corrompre, ils m'ont assassiné !*<sup>583</sup> ». Ce texte montre que l'abolition de l'esclavage en 1848 était un leurre... comme l'insinue Vincent Placolý dans *Frères Volcans*. En effet, derrière la mort d'Alier, se cache un système de prédation colonial qui perdure au XX<sup>e</sup> siècle et où la voix qui l'emporte appartient toujours aux plus forts ; où la justice est encore corrompue, en ce sens, coloniale, en faveur des dominés ; et plus généralement, où les instances juridiques, policières, politiques, économiques etc., sont toujours, en Martinique, sous les verrous des élites coloniales. Il n'hésite pas à écrire d'autres textes de théâtre ou des adaptations (*Dessalines ou la passion de l'indépendance*, *Grand Hôtel*, ou encore *Mambo*) où il expose les situations de confrontations entre le Noir, le dominé, et le Blanc, le dominant.

Comment ce romancier mal connu dans son propre pays<sup>584</sup> pouvait-il atteindre ses contemporains par la voie du roman ? Sa dénonciation d'une politique néocoloniale, d'une transcription lacunaire de l'Histoire de son pays natal et de ses traumatismes, de ses peurs et de ses espoirs n'a-t-elle pas entraîné une marginalisation auprès du public visé ? Que dire du choix du théâtre pour essayer d'être plus en phase avec un public populaire qui ne le connaît pourtant pas vraiment plus ? Sa situation d'incompris n'est pas sans faire penser aux espoirs déçus et aux difficultés rencontrées par Georges Mauvois (1922-2018), auteur d'*Agénor Cacoul* (1988), pièce de théâtre en trois actes, et d'*Ovando* (2003) qui reçut le prix Casa de las Américas en 2004<sup>585</sup>.

Vincent Placolý était en effet en quête d'une écriture renouvelée, d'un langage nouveau<sup>586</sup> que ses contemporains ne saisissaient pas :

« *Jamais peut-être une œuvre ne fut aussi incomprise et mal acceptée par ses contemporains. Jamais sans doute un écrivain n'eut à déployer autant d'efforts, non pas pour se faire connaître, ni se faire entendre mais pour se faire comprendre*<sup>587</sup>. »

---

<sup>583</sup> Sabine Andrivon-Milton, *La Martinique en 200 questions-réponses*, op. cit., p. 147. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>584</sup> Daniel Seguin-Cadiche, *Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placolý (structures, idéologies, symboliques)*, op. cit., p. 26 : « Cet écrivain se singularise, tout autant, en réussissant la prouesse d'être mal connu aux Antilles, où ses œuvres sont très peu lues et commencent à peine d'être étudiées, alors qu'il fait l'objet de cycles d'études dans les universités de Bogota en Colombie ou dans les universités à Tokyo au Japon ».

<sup>585</sup> Mauvois poursuit ses mêmes critiques dans son recueil poétique *Insulaires*. Voir l'étude de Cécile Bertin-Elisabeth, « *Insulaires* ou les cris/l'écrit à rebours », pour le Croisée-Hommage à Georges Mauvois organisé par Gérald Désert et Jean-Marc Rosier, les 23 & 24 février 2017 à l'Université des Antilles. Voir à ce propos le billet de Caroline Pancaldi sur le blog manioc « Focus Manioc : Georges Élteuthère Mauvois », <http://blog.manioc.org/search?q=Mauvois>, consulté le 01/08/2023.

<sup>586</sup> Voir annexe 2 : « Inventer sans cesse un langage »

<sup>587</sup> Vincent Placolý : « *une explosion dans la cathédrale* », op. cit., p. 9.

L'incompréhension se ressentit même au sein du Parti Communiste Martiniquais qu'il avait intégré. En effet, il en est exclu avec d'autres, qualifiés de trotskystes<sup>588</sup>, à cause de divergences d'opinions sur des questions à la fois régionales et nationales. Désireux de voir une Martinique et une Caraïbe indépendantes, c'est-à-dire libérées des chaînes coloniales, Vincent Placoloy co-créa alors en 1972 le GRS, Groupe Révolution Socialiste, avec Gilbert Pago<sup>589</sup>. Cette même année, le gouvernement veut éteindre le feu révolutionnaire :

*« En 1972, le gouvernement cherche à lui appliquer l'ordonnance d'Octobre 1960 qui exile les fonctionnaires anticolonialistes. Un ordre de mutation lui est donné pour un Lycée de la Baule. La mobilisation syndicale et politique appuis le refus du GRS et de Vincent de partir. Le gouvernement recule et annule la mutation de Vincent<sup>590</sup>. »*

Autour de cette date (1972), Placoloy écrit deux romans : *La Vie et la Mort de Marcel Gonstran* (1971) et *L'Eau-de-mort guildive* (1973) où il explore la mémoire traumatique de personnages ruraux qui émigrent et évoluent dans les villes modernes, à l'échelle nationale et régionale, que sont Paris et Fort-de-France. La modernité et le gigantisme de ces villes redessinent avec la politique assimilationniste le visage du colonialisme dans les mémoires puisque les personnages de *L'Eau-de-mort guildive* sont contraints à l'exode rural à Fort-de-France, suite à la fermeture des Usines centrales, du fait du déclin de la culture de la canne concurrencée par la culture de la betterave. *L'enville*<sup>591</sup> est alors synonyme de misère et de perte. De la même manière, Marcel Gonstran, alors parti à Paris pour travailler dans le cadre du Bumidom<sup>592</sup>, finit sa vie dans l'indigence, subissant le colonialisme de façon intersectionnelle dirions-nous désormais, tant au niveau politique, psychologique, culturel que sexuel<sup>593</sup>, ce qui l'amène à sa perte. L'errance de Marcel Gonstran à Paris l'amène à bifurquer entre une strate et une autre où il retrouve le même élément central destructeur qu'est le colonialisme qui détruit la conception de Soi :

*« Sur mon carnet d'adresses, les maisons n'existent plus. Les rues seules restent ; elles ont changé de nom. Je rôdais. Paris la nuit est une grande pieuvre qui vous prend dans son encre et vous regarde avec des yeux rapprochés. [...] Ce sont des êtres [prostituées] à qui l'on s'attache d'autant plus facilement que l'exil et le vagabondage sont le pain quotidien<sup>594</sup>. »*

---

<sup>588</sup> FV, *op. cit.*, p. 139. Nicolas Pien qualifie Vincent Placoloy de trotskyste.

<sup>589</sup> Gilbert Pago, spécialiste d'histoire de la **Caraïbe** et des **Antilles françaises** et de l'histoire des femmes de ces pays.

<sup>590</sup> Groupe Révolution Socialiste, *Tranchées. Spécial Vincent Placoloy*, Fort-de-France, publication du Groupe Révolution Socialiste, hors-série janvier 1993.

<sup>591</sup> C'est ainsi qu'est désigné en créole le centre-ville.

<sup>592</sup> Bureau pour le développement des Migrations dans les Départements d'Outre-Mer.

<sup>593</sup> Rita Christian, "Colonialism, migration, exile and alienation in Vincent Placoloy La vie et la mort de Marcel Gonstran", in : Jean-Georges Chali, Axel Artheron, Vincent Placoloy, *Un écrivain de la décolonisation, op. cit.*, p. 63 : "The novel is the single telling diagnosis of the "multiple alienations political, cultural, psychological and sexual – brought about by that complex phenomenon known as assimilation". Notre traduction : « Le roman est le seul diagnostic révélateur des "multiples aliénations politiques, culturelles, psychologiques et sexuelles - provoquées par ce phénomène complexe connu sous le nom d'assimilation" ». Citation tirée de Richard Burton, "Obituary of Vincent Placoloy", *The Independent Newspaper*, London, February 6, 1992.

<sup>594</sup> Vincent Placoloy, *La Vie et la Mort de Marcel Gonstran*, Caen, Passage(s) (coll. Classiques francophones), 2016 (1971), p. 43.

« Je suis seul et sans ressources, je reste peu dans ma maison parce que je n'aime pas la solitude, cela me chagrine, me tue [...].<sup>595</sup> »

Rappelons l'attachement de Vincent Placolý pour la « méthode Borges » :

« De tous les écrivains, hormis sans doute Aimé Césaire, Borges, l'immense écrivain argentin est de loin celui qui est le plus cité par Placolý. La présence de Borges dans la réflexion de Placolý n'est pas un hasard de culture, une proximité érudite. Elle permet de comprendre ce qu'est son esthétique littéraire<sup>596</sup>. »

L'esthétique littéraire de Jorge Luis Borges nous donne en effet à comprendre la réflexion placolienne encore mal comprise à son époque. L'esthétique borgésienne conduit à des réflexions métaphysiques et métalittéraires qui sont au cœur des préoccupations placoliennes :

« Comprendre que la personne qui écrit n'est qu'un double [de son personnage], une reduplication qui ne ressemble qu'à soi-même, tel a été l'apport fondamental d'écrivains comme Borges qui put très tôt saisir la véritable valeur de l'essence tant recherchée de ce qu'il est convenu d'appeler l'identité<sup>597</sup>. »

L'acte d'écrire est profond et engage une mémoire à la fois individuelle et collective où les temps et espaces se rencontrent et révèlent des éléments identitaires. Écrire serait se chercher ou du moins, se réécrire au travers des ou du personnage(s) créé(s) par l'auteur. C'est aussi savoir fixer par les mots l'instant où auteur et personnage(s) comprennent qui ils sont dans un temps et une Histoire donnés, malgré l'obscurité labyrinthique du monde dans lequel ils évoluent. C'est ce que Vincent Placolý appelle l'« instant de lucidité<sup>598</sup> ». L'un se reconnaît dans l'autre. Tout comme Borges qui comprit que l'autre c'était lui : « [...] comprendió que el otro era él<sup>599</sup> », Vincent Placolý confessa dans son ouvrage *Frères Volcans* : « [...] j'ai fini par découvrir, entre les lignes de l'autre, un visage point tellement différent du mien<sup>600</sup> », celui du Blanc créole. L'identité des individus rejoint l'identité collective de par une communauté de chronotope et de culture. La conscience de l'altérité comme nécessité pour la découverte assumée de Soi est donc au cœur de l'esthétique littéraire de Vincent Placolý tout comme de celle de Tatiana Lobo Wiehoff comme nous le développerons plus avant.

« Résumons : Le récit est le lieu où nous rencontrons le personnage dans le moment même où il se rencontre lui-même. Le moment qui rend possible cette révélation, c'est l'instant.

---

<sup>595</sup> *Op. cit.*, p. 84.

<sup>596</sup> Vincent Placolý : *un écrivain de la décolonisation*, *op. cit.*, p. 209.

<sup>597</sup> Vincent Placolý, « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature) », *Tranchées. Spécial Vincent Placolý*, *op. cit.*, p. 51

<sup>598</sup> *Op. cit.*, p. 45.

<sup>599</sup> Jorge Luis Borges, *El Aleph*, *op. cit.*, « Biografía de Tadeo Isidoro Cruz (1829-1874) », p. 70. Traduction française par René L.-F Durand dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, Tome I, p. 596 : « il comprit que l'autre était lui ».

<sup>600</sup> *Frères Volcans*, *op. cit.*, p. 16. Extrait tiré de la « Biografía de Tadeo Isidoro Cruz » dans le recueil de nouvelles *El Aleph* de Jorge Luis Borges.

*La question de l'identité est donc ici centrale dans l'esthétique de Placolý. [...] Cette rencontre concerne également l'écrivain lui-même<sup>601</sup>. »*

Vincent Placolý a alors cherché à faire corps avec ses « pères » littéraires antillais. Pour ce faire, il a invité, en pleine période de glorification de la Négritude césairienne, à réévaluer Césaire au prisme de l'américanité. Il s'est dit héritier de l'américanité césairienne, alors que la plupart ne cherchait à associer Césaire qu'à l'Afrique.

Placolý n'a pas non plus renié l'Europe, singulièrement le monde grec auquel il est lié. Ces liens d'altérité expliqueraient comment Jorge Luis Borges, le mythe grec du labyrinthe et ses réécritures labyrinthiques peuvent intéresser Vincent Placolý.

*« V. P. : Le problème est tout simplement mal posé par certains. Faire de Césaire et Glissant des écrivains non américains est une erreur fondamentale. Si on tombe dans cette erreur on aboutit à une impasse, on ne comprend plus rien. Césaire quand il a commencé à écrire, il côtoyait essentiellement des écrivains non européens, du moins en esprit. Quand Glissant a eu son prix Renaudot, il a fait paraître une série d'essais où il parlait de Faulkner et de Carpentier. Une certaine critique a amputé ces deux auteurs de leur dimension américaine<sup>602</sup>. »*

Cette conscience, il l'a alors que ses compatriotes martiniquais n'ont pas encore compris la reconnaissance dans les universités des États-Unis de Glissant, lui aussi incompris par ses compatriotes comme l'a souligné Cécile Bertin-Elisabeth<sup>603</sup>.

Son combat et le projet de société attendant, Placolý voulait l'étendre à toute la Caraïbe. Sur son lit d'hôpital, il continue d'écrire pour le quotidien *France-Antilles* où il publie un article sur son dernier voyage à Cuba<sup>604</sup> alors que l'île traversait une sombre période<sup>605</sup>. Pour reprendre d'une certaine façon la poétique glissantienne du tremblement, il convient de rappeler combien les secousses entre les États-Unis et l'ex-URSS ont fait trembler l'économie de Cuba et combien c'est toute la Caraïbe qui a ressenti les vibrations de ce « tremblement » politique et culturel.

---

<sup>601</sup> Vincent Placolý : *un écrivain de la décolonisation*, op. cit., p. 212-213.

<sup>602</sup> « Vincent Placolý : « Inventer sans cesse un langage » », entretien réalisé par Adama Kwateh et Rudy Rabathaly pour *France-Antilles*, p. 30, 19/10/1991, voir annexe 2 : « Inventer sans cesse un langage »,

<sup>603</sup> Cécile Bertin-Elisabeth, « Étudier Édouard Glissant aux Antilles ou la paradoxale aporie de l'origine », *Edouard Glissant l'éclat et l'obscur/Edouard Glissant Radiancance and Obscurity*, Colloque international Université des Antilles et Louisiana State University, mars 2018, <http://www.manioc.org/fichiers/V18060> ou <https://www.cairn.info/edouard-glissant-l-eclat-et-l-obscur--9791095177067-page-111.htm>. Tout comme l'a été Joseph Zobel, voir : Charles Scheel, *La forge de Zobel*, Préface de Jenny Zobel, Paris, SCITEP, 2018 et de Cécile Bertin-Elisabeth, *Zobel' ami – Lettres de Joseph Zobel*, Éditions Ibis Rouge, 2020. C'est ainsi que Glissant : « [...] quitte l'Unesco en 1988 pour accepter la proposition qui lui est faite aux États-Unis, d'un poste de Distinguished Professor à l'Université de Louisiane (LSU, Louisiana State University, à Baton Rouge). Depuis longtemps déjà, il est passionné par la contiguïté des villes qu'il nomme « créoles » et par cette part créole justement de la Louisiane, qui occupe au Sud des États-Unis une position unique », <http://www.edouardglissant.fr/rayonnement.html>, consulté le 10 août 2023.

<sup>604</sup> Voir annexe 3 : « Cuba, le voyage de la Toussaint »

<sup>605</sup> Voir à ce propos Carlos Batista, « A Cuba, 25 ans après, la page de la "période spéciale" est bien tournée », magazine *Le Point*, mis en ligne le 01/09/2015, [https://www.lepoint.fr/monde/a-cuba-25-ans-apres-la-page-de-la-periode-speciale-est-bien-tournee-01-09-2015-1960994\\_24.php](https://www.lepoint.fr/monde/a-cuba-25-ans-apres-la-page-de-la-periode-speciale-est-bien-tournee-01-09-2015-1960994_24.php), consulté le 08/03/2023.

En effet, Tatiana Lobo Wiehoff se sentait également concernée par les divers événements ayant touché Cuba, entre passé et présent, en déroulant notamment le fil d’Ariane de son chemin vers l’indépendance retranscrite notamment dans son œuvre *El año del laberinto*.

#### II.1.1.1.2. Tatiana Lobo Wiehoff : l’Altérité au centre du parcours d’une autodidacte engagée

Précisons d’emblée que s’il nous a été impossible d’interroger Vincent Placolý, décédé en 1992, nous avons en revanche eu la chance de pouvoir échanger, par courriel<sup>606</sup>, avec Tatiana Lobo Wiehoff, avant son décès le 22 février 2023<sup>607</sup>, que nous remercions d’avoir pris le temps de nous répondre. Une grande partie des éléments avancés ci-après relèvent de ces échanges.

Tatiana Lobo Wiehoff a toujours été éduquée à l’Altérité comme nous le verrons et pourtant elle détestait apprendre des autres, d’où son autodidaxie. Mais qui étaient ces « autres » de qui elle n’aimait pas apprendre et ces « autres » de qui elle apprenait ?

Tatiana Lobo Wiehoff est née au Chili en 1939. Dès son enfance, du Sud (Puerto Montt) au Nord du Chili (Santiago), elle baigne à la fois dans la culture allemande jusqu’au collège et à la fois dans la culture chilienne. Jeune femme, elle quitte son pays d’origine pour se rendre en Allemagne : «Cuando tenía 24 años me fui a Alemania donde hice un poco de todo, oficina y tareas domésticas<sup>608</sup>». Au cours de ses voyages entre Europe et Amérique, elle n’éprouva aucun manque par rapport à son pays d’origine – faudrait-il dire ses nations d’origine en évoquant à la fois le Chili et l’Allemagne ? –, à son village du Sud<sup>609</sup>, précise-t-elle en 2016, lors d’une interview avec Maureen Herrera Brenes. D’ailleurs, dès 1998, soit dix-huit ans plus tôt, elle confesse à l’écrivain Samuel Rovinski qu’elle se sent plus engagée dans la littérature costaricienne que dans celle du Chili<sup>610</sup>. Elle reçut pourtant de la municipalité de Santiago de Chili une mention d’honneur en 1993 pour son œuvre *Asalto al Paraíso* (1992).

Arrivée sur le territoire costaricien en 1966, celui-ci constitua dès lors sa terre d’adoption. Quand nous l’avons questionnée sur sa vision du Costa Rica, comme périphérie ou centre, elle nous précisa :

---

<sup>606</sup> Nous avons échangé par courriel avec Tatiana Lobo Wiehoff entre le 03/12/2021 et le 07/06/2022.

<sup>607</sup><https://semanariouniversidad.com/opinion/la-heresia-de-ser-tatiana/?fbclid=IwAR0mr642nKpoy06kepH12IyTg8p311F-JZd-tXIPg0a3rrgbLuhPrAKIHdM>, [https://semanariouniversidad.com/cultura/murio-la-escritora-contundente-y-valiente-tatiana-lobo/?swcfpc=1&fbclid=IwAR1m\\_SuuZZz-p5a\\_hZiKvG2ApjFkjWTuBqxCTesAdhGma0WxiYEEZgNieZN8](https://semanariouniversidad.com/cultura/murio-la-escritora-contundente-y-valiente-tatiana-lobo/?swcfpc=1&fbclid=IwAR1m_SuuZZz-p5a_hZiKvG2ApjFkjWTuBqxCTesAdhGma0WxiYEEZgNieZN8), <https://www.culturacr.net/a-sus-83-anos-fallece-la-extraordinaria-escritora-tatiana-lobo-wiehoff/>, <https://www.diarioextra.com/Noticia/detalle/494161/muere-escritora-tatiana-lobo>, <https://twitter.com/clublecturaCCSS/status/1628564885616336902>, <https://www.pressreader.com/costa-rica/la-nacion-costa-rica/20230223/281771338380084>, <https://vision-cr.com/2023/02/26/tatiana-lobo-una-chilena-muy-tica-deja-valioso-legado/>, <https://www.larevista.cr/jeanette-amit-tatiana-lobo-reflexiones-sobre-la-creatividad-y-la-literatura/>, consultés le 05/05/2023.

<sup>608</sup> Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff le 10/12/2021 à nos courriels. Nous traduisons : « Quand j’avais 24 ans je suis partie en Allemagne où j’ai fait un peu de tout, du travail de bureau et du ménage ».

<sup>609</sup> Archive Nationale du Costa Rica, *Colección de voces* avec Maureen Herrera Brenes, *op. cit.*, minute 9:09.

<sup>610</sup> El sistema nacional de radio y televisión cultural, *De Escritor a Escritor*, primera parte, *op. cit.*, de la minute 2 :23 à la minute 2 :48.

*«Costa Rica no es una periferia porque ningún país del continente americano lo es. Pero es racista sin violencia y niega su verdadera historia<sup>611</sup>.»*

Si le Costa Rica appartient géographiquement à l'Amérique du Sud, son statut de grand ami de la superpuissance nord-américaine affecte ses rapports avec le reste du sous-continent. Tatiana Lobo Wiehoff précise que la mentalité costaricienne continue d'être en marge de la réalité du territoire sud-américain, toujours affectée par les pensées, valeurs et dédales coloniaux du *conquistador* impérialiste que sont les États-Unis, soit une sorte de deuxième colonisation après celle des Espagnols. Ce sont les marginaux, ces autres, oubliés de l'Histoire qu'elle souhaite révéler et de qui elle veut apprendre. Elle a fait des rejetés de l'Histoire officielle sa préoccupation, traçant ainsi, au départ suite à la perte de son travail, sa carrière d'écrivaine à rebours des attendus de sa région d'adoption :

*«Me convertí en escritora por una casualidad de destino porque me quedé sin trabajo y no tenía nada que ser. Y no podría haber escrito sin hubiese sido por esa experiencia tan rica y tan vital de esa Costa Rica que está oculta, que no es la Costa Rica del valle central. La Costa Rica periférica, la Costa Rica de las culturas indígenas, de la cultura negra, de la cultura afrocaribeña<sup>612</sup>.»*

L'une des expériences qui a marqué Tatiana Lobo Wiehoff et à laquelle elle fait référence de façon sous-jacente dans cette dernière citation fut son séjour de deux semaines à Talamanca avec la communauté indigène des Bribris<sup>613</sup>.

---

<sup>611</sup> Échange par courriel avec Tatiana Lobo Wiehoff le 20/12/2021 : « Costa Rica n'est pas une périphérie parce qu'aucun pays du continent américain ne l'est. Cependant elle [Costa Rica] est raciste sans violence et elle nie sa véritable histoire ».

<sup>612</sup> El sistema nacional de radio y televisión cultural, *De Escritor a Escritor*, op. cit., primera parte, de la minute 2:49 à la minute 3:19 : « Je suis devenue écrivaine par hasard parce que je me suis retrouvée sans emploi et sans rien pour vivre. Et je n'aurais pas pu écrire sans cette expérience si riche et si vitale de ce Costa Rica occulté, qui n'est pas le Costa Rica de la vallée centrale, mais le Costa Rica périphérique, le Costa Rica des cultures indigènes, de la culture noire, de la culture afro-caribéenne ».

<sup>613</sup> Voici la description synthétique de la communauté des Bribris que nous propose l'auteur de l'article « *Costa Rica Communautés et ethnies indiennes\** », mis à jour en mars 2012, [https://www.costaricanature.org/FRANCAIS/infos\\_generales\\_Costa\\_Rica/Fiches\\_Infos/Indien/Indien-CostaRica.htm#bribris](https://www.costaricanature.org/FRANCAIS/infos_generales_Costa_Rica/Fiches_Infos/Indien/Indien-CostaRica.htm#bribris), consulté le 01/08/2023 :

**« Localisation :**

- Pacifique Sud, province de Puntarenas : réserves indigènes de Salitre et Cabagra dans le canton de Buenos Aires.
- Atlantique Sud, province de Limón : au nord de la réserve indigène de Talamanca, dans le canton du même nom.

**Identité culturelle :** les Bribris ont conservé leur langue orale et utilisent l'alphabet latin et un certain nombre de caractères de phonétique internationale pour le transcrire à l'écrit.

**Activités :** agriculture : cacao, banane, maïs, haricots et tubercules. Élevage de cochons. Chasse d'oiseaux. Pêche. Artisanat : vannerie et fabrication d'instruments musicaux avec des matières naturelles, tissages avec des fibres et des pigments naturels. Pour traverser le fleuve Sixaola, à la frontière du Panama, ils utilisent des canots et des radeaux. » La citation a été retranscrite telle quelle.

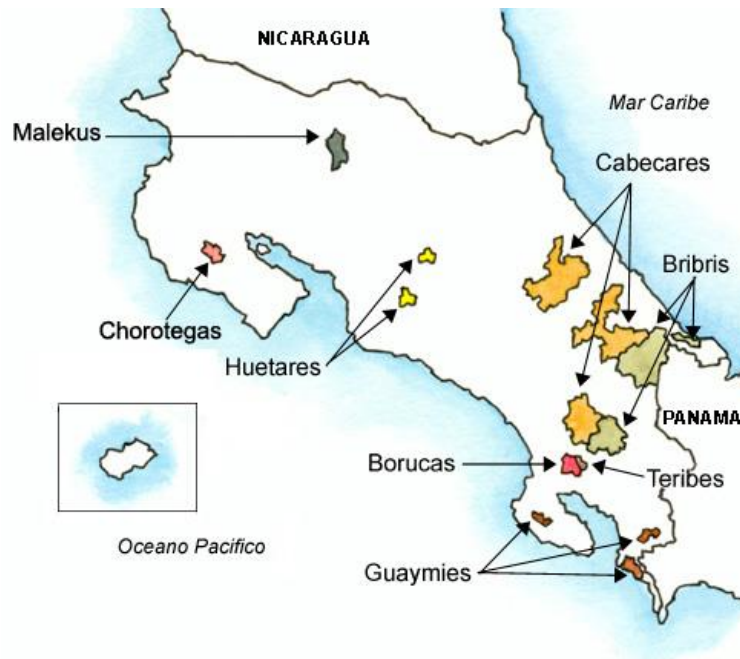


Figure 8 : Carte du Costa Rica : localisation des territoires des 8 ethnies indiennes

Source : © Imagenes Tropicales - © Carte Véronique SUSTRAC, tirée de Costa Rica Communautés et ethnies indiennes\*, mis à jour en mars 2012, [https://www.costarica-nature.org/Français/infos\\_generales\\_Costa\\_Rica/Fiches\\_Infos/Indien/Indien-CostaRica.htm#bribris](https://www.costarica-nature.org/Français/infos_generales_Costa_Rica/Fiches_Infos/Indien/Indien-CostaRica.htm#bribris), consulté le 01/08/2023.

Elle apprécia l'attitude interculturelle que manifestait cette communauté à son égard, un peuple où la parole était donnée à tous malgré l'organisation hiérarchique mise en place comme nous l'a expliqué Tatiana Lobo Wiehoff : «Hice grandes amistades, en especial una mujer ya mayor, Adela, jefa de un clan bribri, una etnia de origen matriarcal<sup>614</sup>». Les conclusions qu'elle tira de cette expérience et qui se reflétèrent dans sa carrière d'écrivaine induisirent une façon différente de chercher à résoudre les problèmes identitaires, les conditions d'existence et de survie. Elle fut en effet convaincue de l'existence d'une autre manière de comprendre la vie, la terre et les relations qui engendra un positionnement de doute quant à la culture occidentale et ses supposées valeurs universelles<sup>615</sup>.

Autodidacte et cherchant à voir d'elle-même toujours plus loin, Tatiana Lobo Wiehoff consacra douze ans de sa vie à chercher passionnément et bénévolement dans les archives de l'État et celles de la Curie à San José, l'Histoire du Costa Rica. Il lui fallait comprendre le passé costaricien pour expliquer la situation identitaire contemporaine d'aveuglement « volontaire ». Elle découvrit alors la violence de l'Histoire coloniale de cette nation, longtemps occultée, notamment dans le système scolaire costaricien. En somme, ce travail dans les archives l'a amené à reconstituer les identités labyrinthiques et multiples, soit les pièces manquantes de ce

<sup>614</sup> Réponse par courriel de Tatiana Lobo Wiehoff le 11/12/2021. Nous traduisons : « Je me suis faite de grands amis, en particulier une femme âgée, Adela, cheffe d'un clan Bribri, un groupe ethnique d'origine matriarcale ».

<sup>615</sup> Voir Denis de Rougemont l'intégrale en ligne, « Le rôle mondial des valeurs occidentales (octobre 1957) », *Occident*, Bruxelles, n° 4, octobre 1957, p. 39-42, <https://www.unige.ch/rougemont/articles/1957-1962/ddr195710oc#fned6>, consulté le 01/08/2023.



qu'elle présente comme un « puzzle national », soit un lieu identitaire aux multiples bifurcations :

«[...] *el rompecabezas nacional: cultura oficial, culturas periféricas, culturas subalternas de grupos marginados y la referencia histórica*<sup>616</sup>.»

Depuis, Tatiana Lobo Wiehoff écrit à partir de ceux qui ont été rejetés et avec les cultures subalternes, se plaçant ainsi elle-même en marge du Costa Rica raciste et pigmentocratique. Ce positionnement tient sans doute à ses origines doublement « extérieures » qui favorisent un regard décentré.

La conséquence de ce positionnement a été l'effet de marginalisation quant à la réception de ses œuvres, notamment par le ministère de l'éducation du Costa Rica :

«[...] *cuando comienzo a investigar en el Archivo Nacional de Costa Rica en manuscritos originales (tuve que tomar un curso de paleografía) me encontré con la historia verdadera y así pasé 10 años leyéndolas fuentes primarias para Asalto al Paraíso, Entre dios y el diablo, Mujeres de la colonia, y Parientes en Venta, la esclavitud africana durante la colonia. Debo decir que ninguno de estos libros forman parte de las lecturas del Ministerio de Educación a pesar del rigor de mi investigación*<sup>617</sup>.»

Toutefois, un travail de revalorisation de l'auteure et de ses œuvres a été noté à partir du début du XXI<sup>e</sup> siècle, que ce soit au Costa Rica et dans la Caraïbe insulaire. En effet, lors de nos échanges du 1 juin 2022, Tatiana Lobo Wiehoff nous informait que certains de ses livres ont été finalement recommandés par le ministère de l'éducation<sup>618</sup>. De plus, ses activités scientifiques et littéraires ainsi que celles qui se déroulent autour de ses œuvres au sein de l'Université du Costa Rica en témoignent. En voici une liste non exhaustive :

- Elle inaugure en 1967 la création de la revue digitale indépendante *Semanario Universidad* par son article « El crimen de copiar<sup>619</sup> ». Les motifs de la création de cette revue révèlent le contexte d'oppression de l'époque que Tatiana Lobo Wiehoff récemment arrivée (en 1966) découvrait et devait affronter :

---

<sup>616</sup> El sistema nacional de radio y televisión cultural, *De Escritor a Escritor*, *op. cit.*, primera parte, de la minute 4:00 à la minute 4:24. Nous traduisons : « [...] le puzzle national : culture officielle, cultures périphériques, cultures subalternes des groupes marginaux et la référence historique ».

<sup>617</sup> Échange avec Tatiana Lobo Wiehoff sur la réception de ses œuvres et sa notoriété au Costa Rica le 11/12/2021. Nous traduisons : « [...] quand j'ai commencé à faire des recherches aux Archives Nationales du Costa Rica dans des manuscrits originaux (je dus suivre des cours de paléographie), je suis tombée sur la véritable histoire et ainsi, j'ai passé 10 ans à lire les sources primaires de *Asalto al Paraíso*, *Entre dios y el diablo*, *Mujeres de la colonia*, y *Parientes en Venta*, *la esclavitud africana durante la colonia*. Je dois dire qu'aucun de ces livres ne fait partie des lectures [au programme] du ministère de l'éducation malgré la rigueur de mes recherches. ».

<sup>618</sup> Au 01/06/2022, Tatiana Lobo Wiehoff nous informait par courriel que : « En cuanto a mis libros, al principio hubo mucha resistencia, pero ahora los publica y vende la ECR, estatal, con excelente recepción de los lectores. Incluso algunos están recomendados por el Ministerio de Educación. La acelerada descomposición política y económica del país hace que la gente se vuelva más autocrítica. ». Nous traduisons : « Quant à mes livres, au début, il y eut beaucoup de résistance, mais maintenant on les publie et la ECR [Éditorial du Costa Rica] qui appartient à l'État les vend avec une excellente réception des lecteurs. D'ailleurs, certains de mes livres sont recommandés par le ministère de l'Éducation. La décomposition politique et économique accélérée rend les gens plus auto-critique ».

<sup>619</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, « El crimen de copiar », *Semanario Universidad*, section Opinión, mis en ligne le 17 octobre 2012 mais publié pour la première fois en 1967, <https://historico.semanariouniversidad.com/opinion/el-crimen-de-copiar/>, consulté le 23/10/2022.

«[...] la creación de un nuevo medio de comunicación de corte independiente y que permitiera la libre expresión del pensamiento en contraposición con lo que se pensaba de los medios masivos que imperaban en ese momento particular<sup>620</sup>».

Les écrits et activités de cette auteure témoignent d'une perspective résolument indépendante et engagée.

- L'interventionnisme capitaliste étatsunien que Tatiana Lobo Wiehoff dénonce symboliquement et subtilement dans *El año del laberinto* en 2000 est souligné de façon très visible quand elle participe à la marche entre 2006 et 2007 contre l'Accord de libre-échange (TLC) entre le Costa Rica et les États-Unis.
- Les maisons d'éditions comme celle du Costa Rica (ECR) ont récemment fait une large promotion de ses œuvres. Ses efforts pour la revalorisation de la culture bribri, afin qu'elle prenne sa place dans la société costaricienne, ont ainsi, enfin..., été relayés. En symbole de remerciement, elle reçut en 2011 de la maison d'édition Uruk, qui signifie en bribri « cedro », en français : « cèdre », un hibou fait en cèdre.
- L'œuvre de Tatiana Lobo Wiehoff s'inscrit dans *Les récits de la marginalité en Amérique*, notamment son roman *Candelaria del Azar* qui fit l'objet d'un article de Dorde Cuvardic García<sup>621</sup>.
- Tatiana Lobo Wiehoff était l'invitée du programme *La Fonoteca de la Radio Universidad Costa Rica* en 2015.
- Elle a écrit une pièce de théâtre (*El caballero del V centenario* 1990 mis en ligne en 2017) et deux articles (*1000 folios esperan autor* 1989 mis en ligne en 2018 et *Teatro de sangre y escarmuzas* 1990 mis en ligne en 2017) dans la revue indépendante d'arts de la Faculté des Arts de l'Université du Costa Rica : *Escena*.
- En 2020 un extrait de *El año del laberinto* a été lu en visioconférence par madame Ruth Cubillo Paniagua, Professeure de Philologie à l'Université du Costa Rica, nouvelle preuve de l'intérêt des chercheurs quant à son œuvre.
- *Entre Dios y el Diablo, mujeres de la Colonia* (1993) était le premier livre de l'année 2021 suggéré aux membres du club de lecture de l'Université du Costa Rica. Antérieurement, en 2007, c'était *Asalto al Paraíso* (1992) qui avait été proposé. Ce roman a d'ailleurs été traduit en anglais *Assault on Paradise* (1998) et en français *Paradis assiégé* (2016). *Calypso* pour sa part a été traduit en allemand par Sabine Müller-Nordhoff en 1999 sous le titre *Hahnenbräute*.

---

<sup>620</sup> *Semanario Universi. Ildad*, section Nosotros, <https://semanariouniversidad.com/nosotros/>, consulté le 23/10/2022. Nous traduisons : « [...] la création d'un nouveau média de communication de nature indépendant et qui permettrait la libre expression de pensée par opposition à ce que l'on pensait des médias de masse qui prévalaient à cette époque-là ».

<sup>621</sup> Dorde Cuvardic García, «Relecturas del golfo de la calle decimonónico en la novela contemporánea costarricense: el 'pinta' en *Candelaria del Azar* de Tatiana Lobo», in : Cécile Bertin-Elisabeth (dir.), *Les récits de la marginalité en Amérique*, op. cit.

- «Con este fin he seleccionado un corpus de un poco más de sesenta artículos aparecidos en *Universidad, La Nación, Rumbo y El financiero*, entre 1987 y el primer semestre del 2002<sup>622</sup>».

Quand Brenes Molina l'interroge sur son engagement politique, Tatiana Lobo Wiehoff répond spontanément en soulignant son engagement pour ceux à qui les droits ne sont pas accordés :

**«En el buen sentido del término, ¿Hay compromiso político en sus obras?»**

*R. Sí, si por “política” se entiende el poder de decidir, y por “compromiso”, reclamar el derecho a decidir para los que no tienen poder político<sup>623</sup>».*

Si Tatiana Lobo Wiehoff avait déjà été sensibilisée quant au sort de la femme dès l'âge de sept ans en observant sa mère dans son veuvage<sup>624</sup>, ces années de recherche bénévole dessinèrent également les contours de son féminisme, à entendre comme un constant effort de valorisation des oublié.e.s, de ceux et celles dont on a cherché à effacer la façon différente de penser et de voir le monde. D'ailleurs, dans les archives, elle put lire des histoires de femmes tuées par jalousie, que ce soit celle d'un mari ou d'un compagnon, récits vrais dont elle s'est inspirée pour l'écriture de *El año del laberinto* :

*«Yo creo que aquí hay un problema que el feminismo no ha investigado como debería haberlo hecho. Para mí, sí existe una identidad femenina. Y creo que las mujeres cuando escribimos, escribimos desde esa identidad, nuestra percepción del mundo [...] ya es diferente, ¿verdad? Y ciertamente tenemos un horizonte emocional más complejo y más rico que el de los hombres. Hay una percepción de la vida, o sea, hay una diferencia. Yo creo en el feminismo de la diferencia [...] Pero para la literatura masculina que es más ruda a veces más cínica también ya, lo nuestro, por prejuicio machista, es inferior. O sea, no tiene que ver con la capacidad narrativa. Tiene que ver con este espectro femenino, (¿verdad?), de la diferencia que está en esta literatura nuestra. [...] Creo que tenemos una mayor sensibilidad también para recoger el ambiente [...] pero el del macho tiene que apropiarse de todo el espacio [...] Y ese todo rudo de la novela, de la literatura masculina es, refleja precisamente esa intención de apropiarse de este espacio [...]*

<sup>622</sup> Yadira Calvo, «Palabras sin miedo: Tatiana Lobo en sus artículos», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, spécialement dédié à l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff, publié en version papier en 2002, mis en ligne le 27/03/2013, <https://doi.org/10.18845/rc.v12i0.1235>, consulté le 21/06/2021.

<sup>623</sup> José Jacinto Brenes Molina, «Entrevista a Tatiana Lobo: literatura y sociedad», *Revista Comunicación*, édition especial Instituto Tecnológico de Costa Rica Cartago, Costa Rica, vol. 12, novembre 2002, [https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwj\\_n7eTm\\_76AhUR\\_xoKHdDWDPIQFnoECAkQAQ&url=http%3A%2F%2Fwww.redalyc.org%2Fpdf%2F166%2F16609801.pdf&usg=AOvVaw0J3F2U6cV2-ZU2hhKFobyI](https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwj_n7eTm_76AhUR_xoKHdDWDPIQFnoECAkQAQ&url=http%3A%2F%2Fwww.redalyc.org%2Fpdf%2F166%2F16609801.pdf&usg=AOvVaw0J3F2U6cV2-ZU2hhKFobyI), consulté le 26/10/2022. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>624</sup> Commentaire de Tatiana Lobo Wiehoff sur une photographie de sa mère postée le 15 août 2019 sur sa page Facebook : « Mi mamá, Litty Wiehoff, Quedó viuda a los 30 años y tuvo que sacar adelante a sus tres hijos, de 7, 3 y el menor de dos meses. Muy independiente, no se volvió a casar. Murió de 92 años.», <https://www.facebook.com/photo.php?fbid=10156866119526312&set=pb.686026311.-2207520000.&type=3>, consulté le 23/10/2022. Elle posta également une photographie de son père, Edmundo en 1936. Il mourut à 33 ans.

*nuestra cosmovisión y cosmogonía de mujeres están en esta literatura y es eso que los hombres no quieren verdad dejar pasar*<sup>625</sup> ».

Face au désir des hommes de dominer et de tout s'approprier, Tatiana Lobo Wiehoff croit en une approche féminine autre, qu'elle désigne en tant que « cosmovision des femmes ». Cette perspective féministe est à prendre en compte dans sa manière d'écrire et de faire de la littérature. Sa réflexion sur une identité féminine se situerait alors dans le rapport d'égalité entre homme et femme, que ce soit dans la vie privée ou publique. C'est très clairement ce que Tatiana Lobo Wiehoff nous a donné comme réponse : « Soy feminista porque creo en la igualdad real de las mujeres en la vida pública y privada<sup>626</sup> ».

Par analogie à l'acte prophétique d'Ézéchiel dans les écrits bibliques, les ossements desséchés – qui représentent les marginaux, dont les femmes – par une Histoire costaricienne officielle mangeuse des chairs des altérités non dominantes, sont dès lors exhumés et leurs histoires réhabilitées – comme dans le cas du personnage féminin Sofia, issue d'une famille catholique (*El año del laberinto*) –, au travers de la littérature qui leur (re)donne vie comme le considère notre auteure : « La literatura [...] es una sustitución de la vida<sup>627</sup> ». N'est-ce pas l'idée sous-jacente que Michel Lafon expose dans *Borges ou la réécriture*, en montrant combien Borges devient lui-même un labyrinthe expérimental par le biais de la Littérature ?

Réhabiliter l'histoire de certaines personnes et groupes, soit la micro-histoire selon l'approche de Carlo Ginzburg<sup>628</sup>, et l'insérer dans l'Histoire est un travail colossal que Tatiana Lobo commença aux archives, mais aussi en lisant des œuvres littéraires considérées comme classiques, qui l'ont d'ailleurs influencée<sup>629</sup>, d'Octavio Paz à Kafka.

---

<sup>625</sup> Feria Internacional del Libro en Costa Rica 2020 (FILCR), « Conversatorio con la escritora Tatiana Lobo », interviewée par Marianela Camacho-Alfaro, vidéo mis en ligne le 5 décembre 2020, de la minute 43 :40 à la minute 47 :10, [https://www.youtube.com/watch?v=d-URDbwfe\\_0](https://www.youtube.com/watch?v=d-URDbwfe_0), consulté le 18/03/2021 : « Moi je crois qu'il y a là un problème que le féminisme n'a pas étudié comme il aurait dû le faire. Pour moi, oui il existe une identité féminine. Et je crois que nous les femmes, quand nous écrivons, nous écrivons depuis cette identité, depuis notre perception du monde [...] c'est différent, n'est-ce pas ? Assurément nous avons un horizon émotionnel plus complexe et plus riche que celui des hommes. Il y a une perception de la vie qui est différente. Moi je crois au féminisme de la différence. [...] Mais pour la littérature masculine qui est très grossière, parfois très cynique aussi, la nôtre, par préjugé machiste, est inférieure. Autrement dit, ça ne concerne pas la capacité narrative. Cela concerne ce spectre féminin, (n'est-ce pas ?), de la différence qui est dans cette littérature qui est la nôtre. [...] Je pense que nous avons une plus grande sensibilité pour capter l'environnement [...] mais celui de l'homme doit s'appropriier tout l'espace [...] Et ce tout grossier du roman, de la littérature masculine reflète précisément cette intention de s'appropriier cet espace [...] notre cosmovision et notre cosmogonie des femmes sont dans cette littérature, et c'est cela que les hommes ne veulent vraiment pas laisser passer ».

<sup>626</sup> Échange par courriel avec Tatiana Lobo Wiehoff le 21/12/2021 : « Je suis féministe parce que je crois en l'égalité réelle des femmes dans la vie publique et privée ».

<sup>627</sup> Carmen Juncos, *Caleidoscopio*, primera parte, *op. cit.*, de la minute 12 :31 à la minute 12 :35. Nous traduisons : « La littérature [...] est une substitution de la vie ».

<sup>628</sup> Voir par exemple Carlo Ginzburg et Carlo Poni, « La micro-histoire », *op. cit.*, p. 133-136, <https://www.cairn.info/revue-le-debat-1981-10-page-133.htm>, consulté le 18/07/2022.

<sup>629</sup> Feria Internacional del Libro en Costa Rica 2020 (FILCR), « Conversatorio con la escritora Tatiana Lobo », interviewée par Marianela Camacho-Alfaro, *op. cit.*, minute 34 :18.

Elle s'intéressa par exemple à la mythologie grecque avec le personnage Calypso, de son roman éponyme, qui est construit à partir des souvenirs de ses voisins afro-descendants quand elle habitait à Puerto Viejo de Limón, sur la côte Caraïbe<sup>630</sup>.

Ils vécurent difficilement la modernisation de leur quartier et ont été témoins, comme Tatiana Lobo Wiehoff, de l'essor du tourisme au Costa Rica. Ce développement économique n'a pas toujours été profitable à ces groupes marginalisés du fait des explorations pétrolières, des pollutions sonores, visuelles ou encore environnementales, transformant et détruisant en quelque sorte leur passé authentifié par ce paysage. Tout comme l'épopée de l'*Odyssee* destinée à être chantée, Tatiana Lobo Wiehoff a écrit son roman *Calypso*, œuvre dont le titre fait clairement référence à un genre de musique et de danse qui tire son origine de « [...] la tradition ouest-africaine des griots auxquels rois et chefs faisaient appel lorsqu'ils désiraient être divertis ou instruits sur l'histoire de leur région<sup>631</sup> ». C'est ainsi qu'à partir de l'histoire orale de ses voisins, tout en jouant sur les multiples interprétations de son titre de façon symbolique, Tatiana Lobo Wiehoff a proposé une réécriture de l'Histoire. En effet, comment ne pas penser d'emblée à la danse calypso représentative de la culture caribéenne, qui se reflète dans la construction ternaire du roman, caractéristique de cette danse dont le rythme particulier imprime le rythme du roman et en fonde même la construction : «El calypso incluso como ritmo ternario [...] en las tres mujeres que aparecen en la novela<sup>632</sup>». Ces trois femmes noires sont : Amanda Scarlet, sa fille Eudora et sa petite-fille Matilda.

---

<sup>630</sup> Google Livres, <https://books.google.com/books/about/Calypso.html?id=6ZG9DQAAQBAJ>, consulté le 22/10/2022. «En la década de los ochenta del siglo pasado, compré una casita modesta en Playa Chiquita de Puerto Viejo de Limón, Costa Rica. Entonces no había electricidad ni agua potable, lo que me obligaba a llevar un estilo de vida elemental y austero, compensado por la grandiosidad del mar Caribe frente a mis ojos. En ese lugar de infinita paz y maravilloso silencio escribí esta novela. Tengo con las tertulias de mis vecinos -como la familia Downer que todavía vive ahí- y con el comisariato de Manuel León una muy merecida e impagable deuda de gratitud». Notre traduction : « Dans les années quatre-vingt du siècle dernier, j'ai acheté une modeste petite maison sur la Plage Chiquita à Puerto Viejo de Limón, au Costa Rica. À l'époque, il n'y avait ni électricité ni eau potable, ce qui m'obligeait à mener une vie élémentaire et austère, compensée par la grandeur de la mer des Caraïbes sous mes yeux. Dans ce lieu de paix infinie et de silence merveilleux, j'ai écrit ce roman. J'ai à jamais envers les échanges avec mes voisins – comme la famille Downer qui y vit toujours – et envers l'épicerie de Manuel León une profonde dette ».

<sup>631</sup> Voir Hollis Liverpool, article n° 19 « Calypso et identité à Trinidad » in : Alain Darré (dir.), *Musique et politique : Les répertoires de l'identité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1996, <http://books.openedition.org/pur/24587>, consulté le 01/08/2023 : « Le calypso, la musique de Trinidad et de Tobago et, plus généralement, des Antilles anglophones, remonte à la tradition ouest-africaine des griots auxquels rois et chefs faisaient appel lorsqu'ils désiraient être divertis ou instruits sur l'histoire de leur région. Mais tout en distrayant les chefs, les griots les informaient sur ce qui plaisait et déplaisait dans leur manière d'administrer leur royaume et sur la nécessité d'expliquer à leur peuple les raisons qui sous-tendaient leur politique. En Afrique occidentale, dans la région du Sahel, chaque roi avait son griot attitré, véritable dépositaire du passé, chargé de perpétuer sa mémoire et de célébrer auprès des générations futures ses exploits, ses batailles et sa politique intérieure. Pendant toute la durée de l'esclavage et jusqu'aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les chanteurs ont, par le biais du calypso, analysé la politique de leurs maîtres puis de leurs dirigeants, résisté à la violence de l'esclavage et à l'oppression exercée par le colonialisme, maintenu la population au courant des événements sociaux et politiques, exprimé des revendications auprès de leurs dirigeants, et divertit leur public. [...] le « calypsonian » était l'homme de la situation, celui qui « déboulonne les grands de leur piédestal et prend la défense des déshérités ».

<sup>632</sup> El sistema nacional de radio y televisión cultural, *De Escritor a Escritor*, op. cit., primera parte, de la minute 14 :56 à la minute 15 :05 : « Le calypso également comme rythme ternaire [...] dans les trois femmes qui apparaissent dans le roman ».

Tatiana Lobo Wiehoff constate que sa démarche quant à l'*Odyssée* l'a amenée sur des voies non traditionnelles quant au récit d'origine grecque<sup>633</sup> :

«*Y descubro una coincidencia muy curiosa que estaba trabajando el mito de Ulises, [...] sin darme cuenta, sin conciencia, dándole otra interpretación, verdad, no la clásica [...]*»<sup>634</sup>.

De manière inconsciente, Tatiana Lobo Wiehoff a réécrit le mythe de la Calypso méditerranéenne pour mettre en valeur ses Calypsos caribéennes. Celles-ci symbolisent la culture afro-caribéenne que le Blanc Lorenzo Robinson (il nous semble qu'il s'agirait là d'une réécriture du Robinson qui a précédé par exemple celle de Patrick Chamoiseau<sup>635</sup> pour la Martinique, elle aussi réécriture du texte-modèle euro-centré<sup>636</sup>) a du mal à comprendre étant incapable de « conquérir » l'amour des trois femmes noires citées plus haut.

Tatiana Lobo Wiehoff ne dit pas s'être inspirée littéralement et directement des récits et de l'écriture labyrinthiques de Jorge Luis Borges quand bien même elle en a lu quelques-uns comme elle nous l'a confirmé dans l'un de nos échanges<sup>637</sup>. Cependant, nous notons certaines ressemblances dans l'usage des mythes grecs et leur stratigraphie quant aux bifurcations mises en valeur. Les œuvres de Tatiana Lobo Wiehoff, que ce soit le roman cité précédemment : *Calypso* et plus encore *El año del laberinto*, sont si enchevêtrées dans l'Histoire du Costa Rica et sont nourries de tant d'histoires d'individualités symboliques en combinant des temps différents bifurquant d'un domaine à un autre et passant du privé au public, que ces jeux de détours et de croisements laissent penser que Borges aurait considérablement contaminé la narratologie contemporaine et singulièrement américano-caribéenne.

Il nous importait alors de savoir ce que représente le labyrinthe pour notre auteure afin de mieux comprendre son intentionnalité. Tatiana Lobo nous a alors répondu :

-«*El laberinto es para mí una situación muy compleja donde cuesta mucho encontrar la salida que soluciona esa situación. O sea, una metáfora del Minotauro por el misterio*»<sup>638</sup>.

---

<sup>633</sup> À propos des réécritures américaines des mythes grecs, voir la très intéressante étude de Eleonora Tola présentée dans la journée d'étude « Traduire l'altérité n°2 : traduction, diversité culturelle et mondialité de l'Antiquité au XXI<sup>e</sup> siècle » sur le mythe de Médée, en cours de publication dans la revue *Flamme*, université de Limoges (EHIC). Eleonora Tola avait déjà travaillé les réécritures du mythe grec d'Ariane « « Une vie crédible ». Le tissage archipélique des noms dans *Eréndira* de Gabriel García Márquez », in Cécile Bertin-Élisabeth et Franck Collin (dir.), *Méditerranée-Caraïbe. Deux archipélites de pensées ?*, op. cit., p. 331-342.

<sup>634</sup> El sistema nacional de radio y televisión cultural, *De Escritor a Escritor*, op. cit., primera parte, de la minute 15 :05 à la minute 15 :20 : « Et j'ai découvert une coïncidence très curieuse, je travaillais le mythe d'Ulysse, [...] sans me rendre compte, inconsciemment, en lui donnant une autre interprétation, n'est-ce pas, pas l'approche classique [...] »

<sup>635</sup> Patrick Chamoiseau, *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, 2012.

<sup>636</sup> Voir à cet égard l'ouvrage d'Isabelle Constant, *Le Robinson antillais : De Daniel Defoe à Patrick Chamoiseau*, Paris, L'Harmattan, 2015.

<sup>637</sup> Le 21/12/2021.

<sup>638</sup> Échange par courriel avec Tatiana Lobo Wiehoff le 05/02/2022 : « Le labyrinthe est pour moi une situation très complexe où il est difficile de trouver la sortie, la solution à cette situation. En d'autres termes, c'est une métaphore du Minotaure à travers le mystère ».

-«*Cualquier situación de la vida donde la salida es complicada. El Minotauro es el mito que representa está situación de angustia y peligro*<sup>639</sup>».

Pour Tatiana Lobo Wiehoff, le labyrinthe est donc la métaphore du Minotaure. Le labyrinthe et le Minotaure ne sont pas de simples figures ou décors, mais des mystères qui relèvent d'une situation expérimentale et psychique difficile, dont la sortie n'est pas évidente. C'est justement ce que Tatiana Lobo repère dans le mystère historique créé autour de la politique coloniale qui forme un vaste labyrinthe. C'est le même écheveau de nœuds non explicités que le diariste de *Frères Volcans* « [...] n'arrive pas à démêler<sup>640</sup> » et qui lui provoque des angoisses, à l'image de celles de toute une population dont le mal-être issu des douleurs coloniales touche en fin de compte dominants et dominés.

Comme dans *L'expérience intérieure* de Georges Bataille<sup>641</sup>, l'angoisse est au cœur de la conception des labyrinthes de Tatiana Lobo Wiehoff et de Vincent Placolý. C'est pourquoi, pour mieux les expliciter, il convient de replacer ces craintes et ces douleurs dans le contexte de publication des œuvres de notre corpus.

### II.1.1.2. Contexte de publication et d'écriture des œuvres du corpus

En réfléchissant sur la place de l'Histoire entre la mémoire individuelle et la mémoire collective, Jacqueline de Romilly, spécialiste française de la civilisation et de la langue grecques, nous interpelle :

« *Quand on a vécu des périodes comme la dernière guerre où chacun mentait et falsifiait des papier – mentait dans un sens ou dans l'autre d'ailleurs –, on a parfois le sentiment que la mémoire individuelle avec ses souvenirs brûlants et indiscutés en dit plus long que ces moyennes et ces statistiques établies à partir de données mensongères*<sup>642</sup>. »

---

<sup>639</sup> Échange par courriel avec Tatiana Lobo Wiehoff le 08/02/2022 : « [Le labyrinthe représente] N'importe quelle situation de la vie où la sortie est compliquée. Le Minotaure est le mythe qui représente cette situation d'angoisse et de danger ».

<sup>640</sup> *FV, op. cit.*, p. 94.

<sup>641</sup> Kevin Woringier, « Le labyrinthe comme écriture de la perte dans *L'expérience intérieure* », Mémoire de master 2 en Langage, Lettres, Arts de spectacle, information et communication, parcours Critique et création, sous la direction du Professeur Claude FINTZ, 2018-2019, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02289786/document>, consulté le 20/09/2022.

<sup>642</sup> Jacqueline de Romilly, « L'histoire entre mémoire individuelle et mémoire collective », in : Françoise Berret-Ducrocq (dir.), Académie Universelle des Cultures, *Pourquoi de souvenir ?*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1999, p. 41.

Jacqueline de Romilly montre à quel point les émotions, les sentiments rattachés aux souvenirs, pourtant déformants, et constitutifs de la mémoire individuelle, renseignent davantage sur une période en crise. Et ce contrairement à la mémoire collective, dans laquelle interviennent des informations chiffrées, et qui peut vaciller selon la politique du pays en crise.

En contexte post-colonial/décolonial, tous s'accordent sur le fait que les colonisations ont existé et ont construit les sociétés actuelles, en crise. C'est la mémoire collective. Mais c'est au travers des mémoires individuelles des personnages choisis par Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff, – personnages à la fois inattendus et symboliques – qu'est interrogée la mémoire collective de l'abolition de l'esclavage en Martinique et de la construction de la nation costaricienne autour de l'indépendance de Cuba. C'est pourquoi, afin d'explorer le su et le vécu, nous nous intéresserons tout d'abord au contexte de publication et d'écriture des œuvres de notre corpus dans les années 80 pour la Martinique et à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle pour le Costa Rica.

#### **II.1.1.2.1. Les années 80 aux Antilles françaises : la revendication d'une mémoire occultée**

Les années 80 aux Antilles sont marquées par des événements politiques et identitaires qui ont incité les intellectuels antillais, dont Vincent Placolý, à poser en 1981 la question suivante : *Les Antilles dans l'impasse ?*<sup>643</sup>. Serait-ce une impasse historique et labyrinthique causée par la distorsion entre Histoire et histoires ? Vincent Placolý part du constat selon lequel la société martiniquaise est en pleine crise identitaire et que l'Histoire reste à écrire, car les mentalités sont encore figées dans un lourd et douloureux passé colonial esclavagiste. Construire l'Histoire – de la période esclavagiste – sur l'oubli des histoires et réalités particulières est ce qui crée malaise et angoisse dans l'expérience vécue de l'Antillais qui s'y perd et se retrouve écartelé entre culture écrite et orale et surtout entre des approches différentes de la mémoire. Il voudrait au contraire que soit insérée dans l'historiographie officielle son histoire telle qu'il se la remémore et telle qu'il l'a vécue afin que soit constitué un récit collectif. Occulter la mémoire d'un fait historique conduirait indubitablement à une perduration de toute crise identitaire :

« [...] l'importance de la mémoire et de l'oubli comme deux méthodes conjointes permettant de répondre à la question ontologique<sup>644</sup>. »

Les conditions particulières qui ont contribué à l'écriture du texte *Frères Volcans* et qui sont exposées par Vincent Placolý dans l'avant-propos de l'œuvre, ainsi que dans l'analyse que nous en propose Nicolas Pien, nous aideront à comprendre la situation de la Martinique des années 1980. Ce sont des années de revendications de la mémoire occultée dans l'historiographie officielle. Plusieurs constats et interrogations ont guidé « l'historien, le militant et l'écrivain » Vincent Placolý dans l'écriture de cette œuvre :

---

<sup>643</sup> Alain Brossat et Daniel Maragnès (dir.), *Les Antilles dans l'impasse ?*, Paris, Éditions Caribéennes, 1981.

<sup>644</sup> Kevin Woringer, « Le labyrinthe comme écriture de la perte dans l'*Expérience intérieure* », *op. cit.*, p. 14.



« L'ensemble des articles publiés dans les années 1970 et au début des années 1980 est traversé par cet appel à la révolution intérieure, préalable à une révolution sociétale. Mais quelle conscience de soi-même ? L'historien sait que le récit antillais n'a pas été écrit – ou seulement du point de vue du colonisateur –, l'écrivain sait qu'elle a été écrite, mais partiellement, dans son reflet africain, et non ancrée dans l'île, le militant sait qu'elle n'est pas révélée au peuple : l'instruction reste aux mains de Paris. C'est à la confluence de ces trois constats que se situe *Frères Volcans, ce roman de la conscience, du reflet et de la réflexion*<sup>645</sup> ».

Cette « confluence » évoquée par Nicolas Pien s'apparente assurément aux bifurcations borgésiennes. Édouard Glissant, favorable à l'indépendance de la Martinique, écrit en 1981 ce douloureux récit antillais, *Le discours antillais*. « [...] [L]'enchevêtrement de [ses] approches du réel antillais [...]»<sup>646</sup> et les thèmes abordés dans l'essai d'Édouard Glissant convergent vers le même constat que Vincent Placolý et d'autres intellectuels : il y a un écartèlement entre le récit du vécu antillais par les Antillais, et le récit du vécu antillais « perçu » au travers des valeurs et intérêts des hauts dignitaires du système néocolonial. En effet, les Antillais se retrouvent dans une impasse dans la mesure où l'élection de la date du 22 mai 1848<sup>647</sup>, censée être une étape dans leur Histoire, n'est qu'un fantasme, une illusion de plus à l'origine de leur blocage et de l'écartèlement identitaire, alors que l'Histoire linéaire à la française (et à l'occidentale) continue de s'écrire et d'être transmise dans les écoles antillaises. C'est ce que Vincent Placolý dans sa grammaire discursive nourrie de marxisme résume en évoquant : « Le passage bien évident du capitalisme esclavagiste à un capitalisme où le travailleur [...] reçoit un [modique] salaire<sup>648</sup> ». Vincent Placolý synthétise parfaitement ce « passage » en intitulant sa postface : « Le passé d'aujourd'hui », passé qui est le même qu'hier dans le principe (système)/paramètre systémique, mais sous une autre forme. Pour sortir de cette impasse stérile et délétère, il faudrait, selon Placolý, revenir sur nos pas et réexaminer l'Histoire. Cela induirait une révolution des mentalités :

« *Le militant sait qu'écrire sur la révolution avortée de 1848 est la condition sine qua non pour poser les bases d'une révolution à venir. L'historien sait qu'il s'agit du maillon manquant sans quoi on ne peut comprendre le contexte martiniquais actuel, et l'écrivain, après l'expérimentation de La Vie et la mort de Marcel Gonstran, comprend qu'il tient là la possibilité d'une écriture post-moderne qui ne s'inscrira plus dans la rupture, mais dans la continuité*<sup>649</sup>. »

À nouveau, trois niveaux sont mis en parallèle : celui du militant, celui de l'historien et celui de l'écrivain, en chacun desquels Placolý semble se reconnaître et, ce faisant, se penser être capable d'insuffler une démarche autre dans son pays. Tatiana Lobo Wiehoff a aussi, à sa façon,

<sup>645</sup> FV, *op. cit.*, « L'historien, le militant et l'écrivain » de Nicolas Pien, p. 139-140.

<sup>646</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 803.

<sup>647</sup> FV, *op. cit.*, p. 142 : « En effet, l'[H]istoire n'a retenu que l'abolition [et non la révolution] ».

<sup>648</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 797.

<sup>649</sup> FV, *op. cit.*, « L'historien, le militant et l'écrivain » de Nicolas Pien, p. 141.

trouvé la nécessité de réunir recherches historiques et (r)écriture littéraire pour défendre ceux qui sont marginalisés. Sans utiliser le terme « militant », elle milite pourtant, entre autres, pour la défense des Indigènes et des Noirs dans un Costa Rica qui hiérarchise en fonction du modèle occidental.

À l’instar de Borges dans le labyrinthe (du monde) qui a écrit et exposé la blessure causée par l’illusion de l’universalisme auquel il a alors posé en contrepoint le cosmopolitisme, Vincent Placolý sait qu’une rétrospection urgente sur la période coloniale est à écrire. Il comprend qu’il est nécessaire que la société martiniquaise prenne conscience de la révolution avortée de 1848 et de la blessure du système capitaliste universalisant, sans quoi cette blessure risquerait d’évoluer en « gangrène identitaire ». Sans réaction, il n’y aurait par conséquent pas de réelle révolution à venir comme le note en 1981 Édouard Glissant : « L’indépendance de la Martinique est vitale. [...] L’avenir de ce pays [dépend] [...] de la profondeur de la révolution dans les mentalités, et de sa réalité dans les structures sociales<sup>650</sup> ». Vincent Placolý et d’autres intellectuels comme Édouard Glissant dont il est l’héritier, aspiraient donc à ce que les Martiniquais soient libérés et non plus des esclaves, passés et modernes, dépendant du poids du récit de cette période douloureuse écrite par d’autres.

En effet, bien plus tôt, en 1964, Édouard Glissant voulut que *Le quatrième siècle* soit le siècle de la réconciliation et de la rencontre entre la société de tradition orale – soit l’Histoire des colonisés – et la société de tradition écrite – soit l’Histoire linéaire/verticale du colonisateur – afin de « ramener à la surface les débris d’un passé dont on a perdu la mémoire<sup>651</sup> » et, de ce fait, que la mémoire et l’in/conscience collective des sociétés colonisées soient réhabilités, sachant qu’il est impossible de séparer les deux Histoires, européenne et américano-caribbe. C’est ce que Carminella Biondi, dans son article sur *Le quatrième siècle*, a présenté comme un : « [...] voyage périlleux dans le labyrinthe du temps et de l’inconscient collectif [...]<sup>652</sup> ». Édouard Glissant, conscient qu’il pourrait y avoir un conflit intergénérationnel entre les descendants d’esclaves africains marrons et ceux qui acceptèrent leur sort sans lutter, cherchait à ce qu’il y ait ce contact entre eux, soit entre « un vieillard [papa Longoué] qui n’a pas oublié et un jeune homme [Mathieu Béluse] poussé par la rage de savoir, [...] [pour] une nouvelle méthode d’approche du passé<sup>653</sup> L’imaginaire et sa transcription par l’oralité qu’Édouard Glissant considère comme baroque<sup>654</sup>, doit alors rejoindre le travail historique, écrit sous la forme d’une micro-histoire, afin que les vaincus et les vainqueurs se retrouvent dans l’Histoire au lieu de continuer à s’opposer au détriment de tous. Le choix d’avoir un protagoniste blanc créole pour évoquer les événements de 1848 s’inscrit assurément dans cette approche chez Placolý.

Ce souhait d’indépendance à tous les niveaux, si prégnant chez Vincent Placolý, qui se considère comme le porte-parole d’autres Martiniquais, a presque toujours été repoussé par la

---

<sup>650</sup> *Le discours antillais*, op. cit., p. 802.

<sup>651</sup> Carminella Biondi, « Le quatrième siècle d’Édouard Glissant ou le vertige de la mémoire », *Francofonia*, n° 28, Printemps 1995, p. 131, <https://www.jstor.org/stable/43016888>, consulté le 01/12/20.

<sup>652</sup> *Op. cit.*, p. 133.

<sup>653</sup> *Op. cit.*, p. 132.

<sup>654</sup> *Traité du Tout-Monde*, op. cit., p. 116. « Le baroque est volontiers de l’ordre (ou du désordre) de l’oralité ».

majorité des Martiniquais dans la peur de perdre avec sa mère la France, même amère, divers avantages économiques et politiques. Les résultats de l'élection présidentielle en 1981 entre Valéry Giscard d'Estaing et François Mitterrand exemplifie selon Nicolas Pien, dans son analyse contextuelle du roman *Frères Volcans*, le refus des Martiniquais, à cette époque, d'affronter les zones d'ombre de leur Histoire. En effet, 80%<sup>655</sup> des Martiniquais ont voté pour Valéry Giscard d'Estaing, craignant que le chapitre VI du Programme commun du gouvernement de gauche<sup>656</sup> (Parti socialiste, Parti communiste, et Radicaux de gauche), voté en 1972 et pourtant rompu en 1977, et qui ouvrirait à l'indépendance de la Martinique, ne soit réactualisé. La peur de perdre des avantages socio-économiques liés au statut de département français l'aurait emporté sur les considérations de reconnaissance nationale/nationaliste<sup>657</sup>. Aimé Césaire, président du Parti Progressiste Martiniquais (PPM) en faveur de l'autonomie de la Martinique tout en restant dans le cadre français, élu alors président du conseil régional de la Martinique, ne se lance pas dans un changement de statut juridique de la Martinique au vu des résultats (significatifs) des élections de 1981. Autrement dit, la révolution à laquelle aspirait tant le Groupe Révolution Socialiste co-fondé par Vincent Placolý<sup>658</sup> n'a pas eu lieu.

Cette situation politique a sans nul doute interpellé Vincent Placolý sur un fait : le peuple martiniquais est-il prêt à l'indépendance sans révolution, sachant que, irrué<sup>659</sup> dans la modernité, soit la mondialisation, aucun pays aussi petit soit-il ne peut être totalement indépendant ? Aimé Césaire, ex-député de la Martinique, à la fois chantre de la Négritude et Père paradoxal<sup>660</sup> de la départementalisation et de l'assimilation, répond à cette interrogation grâce au constat qu'il a fait très tôt (se dégageait-il alors de sa responsabilité politique ?) :

*« Jusque-là, les Martiniquais n'avaient pas lutté pour l'identité. Ce n'était pas notre préoccupation essentielle et ça se comprend très bien ! Il faut toujours tout situer dans un contexte historique : pour l'abolition de l'esclavage, les Martiniquais ont lutté pour*

<sup>655</sup> « Aimé Césaire : « On a joué sur la peur », *France-Antilles*, mis en ligne le 21 mai 2021, <https://www.martinique.franceantilles.fr/actualite/societe/memoire-sensible/aime-cesaire-on-a-joue-sur-la-peur-193528.php>, consulté le 31/10/2022.

<sup>656</sup> Le texte du Programme commun est disponible en PDF : <https://www.jean-jaures.org/publication/27-juin-1972-la-signature-du-programme-commun-de-gouvernement/>, consulté le 31/10/2022.

<sup>657</sup> Ce débat a été relancé lors du récent changement de statut de la Martinique, devenue collectivité territoriale en 2010.

<sup>658</sup> *Frères Volcans*, *op. cit.*, p. 140 : « [...] une fois encore, c'est Paris qui a décidé de l'évolution de la société martiniquaise », « L'historien enregistre les dates de 1981, puis de 1983, s'interroge sur l'évolution d'une société martiniquaise qui n'aura pas le droit à sa révolution ».

<sup>659</sup> Édouard Glissant invente un autre sens à ce mot. Il associe les mots « irruption », « éruption » et « ruade » formant le néologisme : « irrué » qu'il explique dans son *Introduction à une Poétique du Divers*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>660</sup> Philippe Triay, « Raphaël Confiant sur Aimé Césaire : "Une traversée paradoxale du siècle" [Interview] », *La 1ere* le portail des Outre-mer, propos recueillis par Philippe Triay, publié en ligne le 17/04/2018, <https://la1ere.francetvinfo.fr/raphael-confiant-aime-cesaire-traversee-paradoxale-de-siecle-interview-579581.html>, consulté le 04/11/2022. Confiant nous livre l'explication de l'intitulé de son ouvrage publié en 1993 du vivant d'Aimé Césaire : « [...] lorsqu'on se réclame de la négritude et qu'on est l'auteur du féroce "Discours sur le colonialisme" et qu'on rapporte une loi d'assimilation, il y a un vrai paradoxe. [...] Il me disait aussi, sur un ton taquin : "Vous savez, Confiant, la créolité n'est qu'un département de la négritude" ». En 2003 lors d'un hommage à l'Afrique à Bamako, Aimé Césaire, sur place, semble admettre une faille dans sa projection politique de l'époque à la mesure du problème identitaire stagnant en Martinique « Si on me demande à l'heure actuelle : "Qu'est-ce que vous voulez ? la décentralisation, l'assimilation ?", je dirais : "Non, foutez-moi la paix, je veux l'émancipation. Je suis un émancipationniste". » dans Philippe Triay, « Aimé Césaire, la biographie monumentale de la chercheuse Kora Véron », publié en ligne le 4/06/2021, <https://la1ere.francetvinfo.fr/aime-cesaire-la-biographie-monumentale-de-la-chercheuse-kora-veron-1026103.html>, consulté le 04/11/2022.

*la liberté. Ensuite il y a eu cette situation coloniale d'un type particulier et ils ont lutté pour l'amélioration de leur vie. Là ils se sont aperçus qu'il y avait de grandes différences entre les citoyens français de première classe, du continent et eux qui étaient de seconde classe. Ils ont lutté pour l'égalité. Quand ils sont allés en France pour demander à devenir départements français, c'était pour des choses très précises ; comme de meilleurs salaires, de meilleurs logements, plus d'instruction. il ([sic]) leur semblait qu'en acquérant la départementalisation, ils faisaient main basse sur tout ce que les Français de France, avaient mis cinquante ou soixante ans à conquérir. C'était un pas en avant considérable, mais je me suis rendu compte très tôt que c'était insuffisant et dangereux. Car, à ce jeu-là, on risquait d'y perdre notre identité, notre âme<sup>661</sup> ».*

Aimé Césaire a défendu la départementalisation, pour ensuite la critiquer. Placolý critique très clairement les effets de la départementalisation et invite les Martiniquais à se tourner vers leur passé pour (p)réparer leur avenir. Le passé martiniquais ayant déjà écrit par d'autres, le Martiniquais laissera-t-il son futur être également écrit par d'autres ? Placolý se sent investi d'une mission et propose dès lors de se débarrasser de ce « [...] brouillard calculé [qui] enveloppe le destin des nègres des Antilles<sup>662</sup> ». Il considère qu'il « [n]ous [et donc à lui] revient la tâche de dissiper le brouillard qui enveloppe les importantes semaines des mois de mai et de juin 1848<sup>663</sup> » et qu'il convient de « [...] préparer [...] les armes de lutte contre l'oubli<sup>664</sup> ».

L'une des armes dont le Martiniquais doit être équipé est l'instruction. Ainsi, le 2 juillet 1982, le décret n° 82-590 marque une première étape dans le processus de décentralisation de la Martinique. En effet, ce décret transforme formellement le Centre Universitaire des Antilles et de la Guyane (CUAG) en Université des Antilles et de la Guyane et lui confère une autonomie administrative et pédagogique.

Pour accomplir ces missions qu'il se donne à lui-même, Vincent Placolý effectue des recherches historiques et se rend dans les archives afin de sonder la mémoire collective de ce pan de l'Histoire. Nous avons déjà souligné que Tatiana Lobo Wiehoff aura la même démarche, mais la confiance de Vincent Placolý envers ces écrits officiels s'avère très limitée. Il considère en effet qu'il n'y a pas de preuves historiques sûres, d'où la mémoire traumatique présente encore à son époque/ « Tantôt, un document disparu, une page illisible déformaient la cohérence de la recherche<sup>665</sup> », « [d]es rayons tristes des archives était née une passion possible, la lucidité d'une tâche à accomplir<sup>666</sup> », « [...] des documents tronqués (j'allais dire truqué (*sic*)) [...]»<sup>667</sup> »...

---

<sup>661</sup> Monique Bégot et Patrice Roth, *Histoire Géographie Antilles Guyane Lycée*, Paris, Hatier International, 2006 (2001), p. 71, in : Aimé Césaire, « Le Siècle de l'identité », *France-Antilles, La Guadeloupe du XX<sup>e</sup> siècle, Cent ans de mémoire*, HS janvier 2000.

<sup>662</sup> Vincent Placolý, *Frères Volcans*, *op. cit.*, dans la postface « Le passé d'aujourd'hui » écrite par l'auteur lui-même, p. 133.

<sup>663</sup> Vincent Placolý, *Frères Volcans*, *op. cit.*, dans la postface « Le passé d'aujourd'hui », p. 135.

<sup>664</sup> *Op. cit.*, p. 129.

<sup>665</sup> *Op. cit.*, dans son avant-propos intitulé « L'effet d'hallucination », p. 14.

<sup>666</sup> *Op. cit.*, p. 15.

<sup>667</sup> *Op. cit.*, dans la postface « Le passé d'aujourd'hui », p. 129.

Il faudrait donc (re)constituer la mémoire collective martiniquaise en remplissant les blancs d'une histoire martiniquaise autre que l'Histoire officielle. Placolý cherche alors à réécrire le passé, avec le poids des failles de la recherche historique, en y associant cette mémoire, ces bribes de mémoire, si longtemps occultée(s) avec laquelle la période coloniale pourra être imaginée – et non imaginaire –, ressentie dans les entrailles au détour de bifurcations nécessaires pour retrouver la « vision intérieure<sup>668</sup> » de nous-mêmes et la voie de la guérison. D'ailleurs, les années 80 marquent pour Vincent Placolý la première reconnaissance américano-caribéenne puisqu'il reçoit le Prix Casa de las Américas en 1983 pour son ouvrage théâtral : *Dessalines ou la passion de l'indépendance*<sup>669</sup> où le rôle-clé d'Haïti comme première République noire est mis en avant en tant que modèle de lutte contre les impérialismes et prémisses d'indépendance pour toutes les îles de la Caraïbe auxquelles Placolý souhaiterait ajouter la Martinique.

Au-delà des aspects économiques, si *Frères Volcans* et *El año del laberinto* ont été réédités au XXI<sup>e</sup> siècle et de surcroît la même année, à savoir en 2017, c'est que le problème identitaire se pose encore dans les deux espaces concernés et que ces œuvres donnent matière à réfléchir aux mémoires tronquées/truquées.

#### II.1.1.2.2. À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle au Costa Rica, à l'heure du dévoilement d'une mémoire blanchie

*« Le dévoilement s'opère par la « présence-histoire » du Noir qui vient ainsi débusquer ou démasquer le sujet culturel qui l'exclut, le rend invisible ou non pensable. Le combat consiste donc à faire en sorte que cette « présence-histoire » puisse affleurer, et s'établir, au niveau des consciences en instaurant justement des « lieux-communs »<sup>670</sup>. »*

La présence-histoire<sup>671</sup> est un concept ébauché depuis 2001 dans le Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches<sup>672</sup> du Professeur Victorien Lavou Zougbo. Il résume cette notion de la

---

<sup>668</sup> *Éloge de la Créolité*, op. cit., à partir de la page 15.

<sup>669</sup> Vincent Placolý, *Dessalines ou la passion de l'indépendance*, La Havane, Casa de las Américas, 1983.

<sup>670</sup> Victorien Lavou Zougbo, « Épilogue : point sur nos recherches concernant les Noirs en Amérique Latine », in : *Du « Migrant nu » au citoyen différé : « Présence-histoire » des Noirs en Amérique latine, discours et représentations*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2003, p. 289-301, <http://books.openedition.org.ezproxy.unilim.fr/pupvd/35377>, consulté le 21/07/2022.

<sup>671</sup> Victorien Lavou Zougbo, « Présence-histoire » et « Malheur généalogique » : scansion I », in : *Du « Migrant nu » au citoyen différé : « Présence-histoire » des Noirs en Amérique latine, discours et représentations*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2003, <https://books.openedition.org/pupvd/27514>, consulté le 02/11/2022.

<sup>672</sup> Victorien Lavou Zougbo, « Indiens et Noirs en Amérique Latine. Représentations et enjeux discursifs », Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches, sous la direction du Professeur Daniel Meyran, soutenu à l'Université de Perpignan, le 19/12/2001, p. 125.

façon suivante : « Être là et ne pas être vu(e) de tous et de soi [...] »<sup>673</sup>. Nous retrouvons cette présence-histoire dans les discours idéologiques et politiques qui renforcent l'invisibilisation du dominé et la visibilisation du « sujet culturel » dominant. Ce concept nous amène à interroger les processus de dévoilement et de déchiffrement de l'Histoire, entre éléments présents et absents, comme le suggèrent les bifurcations labyrinthiques des œuvres de notre corpus.

L'écriture de *El año del laberinto* (2000) dont le récit se déroule au Costa Rica, montre qu'il est toujours question de dévoilement historique à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle dans des sociétés qui ont été colonisées et esclavagisées, dans la mesure où la prise en compte de la présence des minorités (noires et indigènes) dans la construction identitaire nationale costaricienne a été différée, et longtemps obliérée, au profit de la culture dominante européenne. Ce dévoilement consiste alors à inviter à changer les pratiques discursives officielles pour sortir de l'amnésie historique programmée. Il s'agit de former une conscience nationale afin de parvenir à un discours identitaire collectif qui inclurait les minorités :

*« [...] c'est cette structure d'aliénation qui institue la « présence-histoire » des Noirs en Amérique Latine en une altérité radicale, en une « inquiétante étrangeté ». Autrement dit, quelque chose qui, en étant tout à la fois proche et familier, est perçu comme un danger, une source d'angoisse, de peur et de hantise [...] »*<sup>674</sup>.

La représentation du Noir (d'où qu'elle vienne), notamment dans les discours officiels costariciens, le métamorphose en un Autre repoussant, en somme de type minotaurien – et non comme un autre-relation selon l'invitation du philosophe Édouard Glissant – qu'il convient d'enfermer dans les oubliettes du labyrinthe de l'Histoire officielle du Costa Rica.

Quelle réalité la politique costaricienne veut-elle cacher ou veut-elle montrer ? À quelle monstrueuse réalité (passée et présente) s'agirait-il d'échapper ? Le discours aliénant dans lequel le Noir et les Indigènes sont enserrés relève d'une appréciation culturelle et anthropocentrique véhiculée depuis 1492 :

*« Dès 1492, Colomb trouve normal d'être reçu par les Indiens comme un envoyé du Ciel. La différence et l'étrangeté seront de moins en moins conçues comme spatiales, davantage comme résultant de ce que nous nommons la culture »*<sup>675</sup>.

Comme l'a observé la regrettée Marlène Marty présentée comme le « poumon du GRENAL »<sup>676</sup> : « [...] le début des années 1990 marque un tournant décisif, sur le plan juridique et légal, visant à la reconnaissance des spécificités socioculturelles des différentes

---

<sup>673</sup> Victorien Lavou Zoungbo, « Présence-histoire » et « Malheur généalogique » : scansion I », *op. cit.*

<sup>674</sup> Victorien Lavou Zoungbo, « Épilogue : point sur nos recherches concernant les Noirs en Amérique Latine », *op. cit.*, p. 289-301, <http://books.openedition.org.ezproxy.unilim.fr/pupvd/35377>, consulté le 21/07/2022.

<sup>675</sup> Paul Zumthor, *La mesure du monde. Représentations de l'espace au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1993, p. 281.

<sup>676</sup> Groupe de Recherche et d'Études sur les Noirs-e-s d'Amérique fondé en 1997 par le Professeur Victorien Lavou Zoungbo, en exercice à l'Université de Perpignan Via Domitia, et qui est le coordinateur principal de ce groupe de recherche.

communautés [du Costa Rica]<sup>677</sup> ». En effet, il convient de faire ici un bref retour historique sur la construction de la nation costaricienne afin de mieux comprendre ce qui y était voilé :

*« L'esclavage fut officiellement aboli en 1824, trois ans après l'indépendance du Costa Rica en 1821 ; ce pays devient, par ailleurs, une République souveraine en 1848. Les décennies comprises entre 1850 et 1890 furent marquées par le prodigieux essor de la culture du café qui devint un important produit d'exportation. Cette culture se transforma, pour l'oligarchie dominante, en un véritable symbole national (le symbole national du travail au Costa Rica est la « carrera » ou « carretica ». Elle servait au transport du café, de la canne à sucre et du tabac). Toutefois, l'implantation, sur le versant caribéen du pays, de la « United Fruit Company », empire de la banane créé par l'Américain Minor C. Keith en 1884, rendit le Costa Rica très dépendant des marchés et des capitaux étrangers, surtout nord-américains. Noirs-Jamaïcains (on parle alors de 1<sup>re</sup> génération), Asiatiques et Indigènes constituèrent la quasi-totalité des effectifs « employés ». La pauvreté, l'interdiction légale d'accès à la propriété du sol, l'émigration comme unique échappatoire, les lois racistes anti migrants (surtout noirs et asiatiques) et l'impossible citoyenneté furent pour ces derniers des réalités quotidiennes. [...] Les plus importantes luttes des Noir-e-s au Costa Rica, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, eurent lieu pendant la construction du chemin de fer que le gouvernement costaricien entreprit en 1869 (1869-1890). Ce projet visait à relier la région centrale à la côte Atlantique, principale porte d'entrée pour des marchés étrangers<sup>678</sup>. »*

Puis, la fête nationale du 12 octobre est institutionnalisée en 1892. Cette fête a suscité des débats et a été nommée différemment, notamment à partir de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, d'où notre « saut » historique. Néanmoins, il convient de rappeler qu'avant que n'éclate la guerre civile en 1948 qui donna naissance à la seconde République et sa Constitution votée en 1949, Joaquín Gutiérrez Mangel écrivit le conte pour enfants *Cocorí*<sup>679</sup>. Il s'agit de l'histoire d'un Noir, Cocorí, qui vit près de la mer et voit arriver un bateau avec des personnes de couleur blanche. Il fait la connaissance d'une jeune fille blanche aux yeux bleus qui lui offre une rose. En retour, il souhaite lui offrir un singe, objet de curiosité pour la jeune fille. Il retourne dans sa maison avec sa fleur qui, aussitôt, se fane. Peiné, il cherche à comprendre obsessionnellement la cause de la courte durée de vie de la fleur. Il trouve la réponse au sein de sa communauté, et sa joie est redoublée quand sa mère Drusila lui fait la surprise de lui montrer le rosier qu'elle a planté et qui a poussé à partir de la rose fanée. Inscrit dans les programmes scolaires, succès littéraire, traduit en plusieurs langues, ce conte généra de nombreuses polémiques. Ces

---

<sup>677</sup> Marlène Marty, « Enjeux de mémoires et « blancs de l'histoire » : multiculturalisme, métissage et figurations de race/s dans les manuels scolaires costariciens », in : **Victorien Lavou Zoungbo et Marlène Marty** (dir.), *Imaginaire racial et projections identitaires*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2009, p. 69-86, <http://books.openedition.org/pupvd/31749>, consulté le 03/11/2022.

<sup>678</sup> Marlène Marty, « Enjeux de mémoires et « blancs de l'histoire » : multiculturalisme, métissage et figurations de race/s dans les manuels scolaires costariciens », *op. cit.*

<sup>679</sup> Joaquín Gutiérrez Mangel, *Cocorí*, Santiago (Chile), Editorial Rapa-Nui, 1947.

polémiques reflètent « l’imaginaire qui y est convoqué<sup>680</sup> » et le statut historique des identités, blessées ou non, présentes ou non, déshistorisées<sup>681</sup> ou non.

*«La polémica, generada a principios del 2003 por la novela infantil Cocorí, escrita por Joaquín Gutiérrez en 1947, nos permite observar los antagonismos sociales, de la misma forma en la que los grupos étnicos y las clases sociales se definen mutuamente a partir de una convivencia dependencia y dentro un espacio plural y multirracial<sup>682</sup>.»*

En 1968, avec la loi 4169, ce jour est renommé : «Día del Descubrimiento y de la Raza». On y célèbre la rencontre entre les Indigènes et les Espagnols. « C ’est à partir des années 1970 que de très nombreuses associations noires se sont créées et organisées<sup>683</sup> ». En effet, sous la mandature du président José Figueres (1953-1958, 1970-1974), des lois discriminatoires ont été abrogées envers la deuxième génération des immigrés Jamaïcains par exemple, permettant de les rendre visibles et de les intégrer à la citoyenneté costaricienne. C’est ainsi que Carlos Meléndez, historien costaricien, et Quince Duncan, écrivain costaricien et afro-caribéen, appartenant à la deuxième génération d’immigrés caribéens, écrivirent *El negro en Costa Rica*<sup>684</sup> (1972) où ils mettent à mal le mythe d’un Costa Rica aux origines blanches.

En tenant le fil d’Ariane des œuvres de Tatiana Lobo Wiehoff, il en ressort la même soif de découverte des histoires et des identités obliées. Chacun des ouvrages de Tatiana Lobo Wiehoff, dont nous pouvons découvrir les brefs résumés ci-dessous, témoigne de sa participation manifeste au dévoilement et déchiffrement de l’Histoire de la nation costaricienne ainsi qu’à la démythification du mythe de la blancheur :

*«Asalto al Paraíso (novela)[1992]*

*R. La resistencia indígena en el período colonial.*

***Entre Dios y el Diablo, mujeres de la Colonia (crónicas) [1993]***

*R. Eso, mujeres de la colonia.*

***Calypso (novela). [1996]***

*R. Un calipso literario.*

***Blancos y negros, todo mezclado (historia). [1997]***

*R. El sistema esclavista en Cosa Rica.*

***El año del laberinto (novela).***

---

<sup>680</sup> Victorien Lavou Zoungbo, « Les blancs de l’histoire: la fable des noirs du Costa Rica dans *Cocorí* », in : Quince Duncan Moodie et Victorien Lavou Zoungbo (dir.), *Puerto Limón (Costa Rica) : Formas y prácticas de auto-representación: Apuestas imaginarias y políticas*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2012, p. 177-194, <http://books.openedition.org/pupvd/11043>, consulté le 18/11/2022.

<sup>681</sup> Nous empruntons ce mot à Victorien Lavou Zoungbo dans son article cité plus haut.

<sup>682</sup> Jorge Chen Sham, «Los avatares del sujeto afro-caribeño en la narrativa costarricense: de *Cocorí* a *Calypso*», *Kánina*, vol. 32, n° 2, 2008, p. 13, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/kanina/article/view/4106>, consulté le 16/11/2020. Nous traduisons : « La polémique, générée au début de 2003 par le roman pour enfants *Cocorí*, écrit par Joaquín Gutiérrez en 1947, nous permet d’observer les antagonismes sociaux, de la même manière dont les groupes ethniques et les classes sociales se définissent mutuellement à partir d’une connivence-dépendance et à l’intérieur d’un espace pluriel et multiracial. ».

<sup>683</sup> Marlène Marty, « *Enjeux de mémoires et « blancs de l’histoire » : multiculturalisme, métissage et figurations de race/s dans les manuels scolaires costariciens* », *op. cit.*

<sup>684</sup> Carlos Meléndez et Quince Duncan Moodie, *El negro en Costa Rica*, San José, Editorial Costa Rica, 1972.



*R. La exclusión de las mujeres en la hipocresía liberal*<sup>685</sup>.»

« Les nombreux débats, entre les associations noires, asiatiques et les intellectuels, débouchèrent en 1994 sur le vote de la loi 7426 «Día de las culturas»<sup>686</sup> ouvrant sur une perspective positive vers la reconnaissance du caractère pluriculturel de la nation costaricienne, beaucoup plus respectueuse de son prochain. De ce fait, l'ouvrage *Historia de Costa Rica*, de Carlos Meléndez<sup>687</sup> fait officiellement partie du programme scolaire costaricien<sup>688</sup>.

Quand bien même cette avancée a été impulsée par les débats entre les minorités, était-elle véritablement suffisante, acceptée et effective dans les discours et pratiques des citoyens de la nation costaricienne ? Une nation est un ensemble d'hommes et de femmes regroupés en un lieu et qui partagent une identité, une histoire et une culture communes. La nation est une construction qui se fonde à la fois sur des éléments réels et imaginaires. Or, les citoyens costariciens reconnaissent-ils le même imaginaire identitaire ? Pascal Ory nous dit par exemple qu' « une nation, c'est un peuple qui devient le peuple »<sup>689</sup> et qu'elle est fille de la liberté. Mais comment faire unité dans la variété des origines et la violence de l'Histoire, est une question récurrente. Comment obtenir le « plébiscite de tous les jours » évoqué par Ernest Renan<sup>690</sup> ?

---

<sup>685</sup> José Jacinto Brenes Molina, «Entrevista a Tatiana Lobo: literatura y sociedad», *op. cit.* La citation a été retranscrite telle quelle. Nous traduisons : *Asalto al Paraíso (roman)*[1992]

*R. La résistance indigène dans la période coloniale.*

***Entre Dios y el Diablo, mujeres de la Colonia (chronique)* [1993]**

*R. Ça, des femmes de la colonie.*

***Calypso (roman)*. [1996]**

*R. Un calypso littéraire*

***Blancos y negros, todo mezclado (histoire)*. [1997]**

*R. Le sistema esclavagiste au Costa Rica.*

***El año del laberinto (roman)*.**

*R. L'exclusion des femmes dans l'hypocrisie libérale*<sup>685</sup>.»

<sup>686</sup> Marlène Marty dans « *Enjeux de mémoires et « blancs de l'histoire » : multiculturalisme, métissage et figurations de race/s dans les manuels scolaires costariciens* », *op. cit.* ajoute en note de bas de page : « Après modifications des textes de lois, au Chili, depuis 2000, on célèbre le «Día del Descubrimiento de Dos Mundos», au Venezuela, depuis 2002, c'est le «Día de la Resistencia Indígena». En Argentine, depuis le 12 octobre 2007, on fête le «Día de la Diversidad Cultural Americana». L'Espagne, en 1981, récupère son «Día de la Hispanidad» cédé en 1918 à la faveur du «Día de la Raza». Cette énumération non exhaustive permet d'avoir une vue d'ensemble sur la vision identitaire de chaque pays depuis le contact avec les colons européens. Cuba fête pour sa part le «Día de la Diversidad Cultural».

<sup>687</sup> Meléndez Carlos, *Historia de Costa Rica*, San José, EUNED, 1997.

<sup>688</sup> Irene González Muñoz, «Un asalto al discurso histórico. La práctica escritural de Tatiana Lobo», in : *Revista De Filología Y Lingüística De La Universidad De Costa Rica*, vol. 38, n° 1, 2014, p. 43, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/filyling/article/view/12196>, consulté le 16/11/20. «Lo consideramos clásico por ser un texto de referencia obligatoria para los estudiantes del tercer y cuarto ciclos de la Educación Diversificada en el sistema escolar costarricense, lo que supone que su difusión es considerable.». Notre traduction : « Nous le considérons [*Historia de Costa Rica*] comme classique, car c'est un texte de référence, obligatoire pour les étudiants de troisième et quatrième cycles de l'Éducation Diversifiée dans le système scolaire costaricien, ce qui signifie que sa diffusion est considérable ».

<sup>689</sup> Cf. l'interview de Pascal Ory par Philippe Petit du 21/01/21, in : *Marianne*, <https://www.marianne.net/agora/entretiens-et-debats/pascal-ory-une-nation-cest-un-peuple-qui-devient-le-peuple>, consulté le 15/07/2023 et Pascal Ory, *Qu'est-ce qu'une nation ? Une histoire mondiale*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 2020.

<sup>690</sup> Ernest Renan, « Qu'est-ce qu'une nation ? », Conférence donnée à la Sorbonne le 11 mars 1882, <https://www.gouvernement.fr/partage/9007-conference-d-ernest-renan-a-la-sorbonne-quest-ce-qu-une-nation>, consulté le 15/07/2023.

Marlène Marty remarque dans son étude sur les manuels scolaires costariciens que, malgré les bonnes intentions gouvernementales, la présence-histoire des minorités, notamment des Noirs, demeure encore d'actualité derrière le mythe de «La Costa Rica Blanca», mais sous une autre forme, celle de l'occultation, par des tournures elliptiques, comme en différé<sup>691</sup> ou encore de façon « anecdotique » comme le ressent le personnage principal Sofía : «Soy una anécdota diminuta, intrascendente entre el precio del tabaco y del azúcar, más importante es el comercio internacional, más importante un enclave colonial<sup>692</sup>».

En effet, le Costa Rica a été bâti sur le mythe de la blancheur/*blancura* avec force discours officiels panégyriques en faveur des colons espagnols blancs. Ce mythe institutionnalisé, renforcé par le nouveau modèle économique libéral et le poids des États-Unis, inocule en quelque sorte le racisme de génération en génération, en occultant non seulement la présence des Indigènes du Costa Rica précolombien, mais aussi la nouvelle identité née du contact entre ces derniers, les colons blancs, les Africains et, plus récemment les Asiatiques, entre autres<sup>693</sup>.

Beaucoup d'ouvrages fleurirent à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle sur la scène nationale du Costa Rica afin de reconstruire les mémoires collectives trop longtemps blanchies et pour que les histoires oubliées soient réhabilitées dans l'Histoire officielle. Nous retiendrons notamment :

- Álvaro Quesada Soto, «Nación y enajenación: modelos de identidad en la literatura costarricense», *Revista de filología y lingüística de la Universidad de Costa Rica*, San José, Universidad de Costa Rica, vol. 21, n° 2, 1995, p. 41-57, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/filyling/article/download/20817/20955/>.
- Quince Duncan, *Contra el silencio. Afrodescendientes y racismo en el Caribe continental hispánico*, San José, Editorial Universidad Estatal a Distancia, 2001.
- Ronald Harpelle, *West Indians of Costa Rica: Race, Class, and the Integration of an Ethnic Minority*, Montreal, McGill-Queen's University Press, 2001.
- Víctor Hugo Acuña Ortega, «Mito de la nación costarricense», *La Nación. Áncora*, 2001.
- Ericka Gólcher, «Reflexiones en torno a la identidad nacional costarricense», *Anuario De Estudios Centroamericanos*, vol. 19, n° 2, p. 91-102, 2012, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/anuario/article/view/2671>.
- Marlène Marty et ses travaux sur la construction de l'identité costaricienne au travers des manuels scolaires : « Compte rendu de thèse : « Manuels scolaires en Amérique centrale :

---

<sup>691</sup> Voir à ce sujet : Victorien Lavou Zoungbo, « Le noir ou le différé des consciences et pratiques discursives latino-américaines : ébauche d'une recherche à venir », in : Ahmed Ben Naoum *et al.*, *Les formes de reconnaissance de l'autre en question*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2004, <https://books.openedition.org/pupvd/28774>, consulté le 05/11/2022.

<sup>692</sup> *El año del laberinto*, *op. cit.*, p. 229. Nous traduisons : « Je suis une toute petite anecdote, insignifiante entre le prix du tabac et celui du sucre, plus important est le commerce international, plus importante est une enclave coloniale ».

<sup>693</sup> Marlène Marty, « *Enjeux de mémoires et « blancs de l'histoire » : multiculturalisme, métissage et figurations de race/s dans les manuels scolaires costariciens* », *op. cit.* « [...] à l'exploitation des communautés indigènes (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> s.) succéda l'esclavage des Noirs-e-s (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> s.) ».

pratiques et enjeux de représentations des Afro-descendants. L'exemple du Costa Rica (1980-2010)<sup>694</sup> ».

- Valeria Grinberg Pla et Werner Mackenbach dans « La (re)escritura de la historia en la narrativa centroamericana ». Ces auteurs présentent alors les germes coloniaux sur lesquels s'est construit le discours identitaire national, à savoir le racisme, l'eurocentrisme<sup>695</sup> et l'ethnocentrisme :

«[...] el discurso dominante de la nacionalidad costarricense (que define a Costa Rica como un país pacífico, racialmente homogéneo y blanco) implica la negación de la población indígena de la región talamanqueña (y su resistencia frente al poder colonial español) y el olvido de la existencia de una población afroantillana significativa en la provincia de Limón desde el año 1873, estos son los sucesos del pasado que las novelas históricas buscan inscribir en el imaginario nacional<sup>696</sup>».

- Des manifestations scientifiques, notamment la journée d'étude du 1<sup>er</sup> Mars 2018 à l'Université des Antilles : « Cartographies et topologies identitaires » rediffusée sur : <http://www.manioc.org/fichiers/V18044> M, où était invité pour une communication Victorien Lavou Zoungbo, fondateur (en 1997) du Groupe de Recherche et d'études sur les Noir-e-s d'Amérique Latine (GRENAL).

Les interventions lors de cette journée d'étude, notamment celle de Victorien Lavou Zoungbo, ont mis le doigt sur l'enjeu interculturel au Costa Rica lancé par l'appellation du 12 octobre «El día de las culturas<sup>697</sup>».

Au regard des ouvrages et des manifestations scientifiques autour de la problématique de l'occultation historique du passé colonial costaricien, le défi interculturel ne semble pas avoir été relevé, quand bien même il y eut des tentatives comme le changement d'appellation du 12 octobre. En effet, la non prise en compte des Indigènes et des Noirs dans les pratiques discursives officielles pose problème. Il s'ensuit que le Noir reste enfermé dans les pratiques discursives de la culture « dominante » du Blanc. Est alors véhiculée et pratiquée une pensée multiculturelle où les minorités costariciennes, tout comme pour les Mexicains aux États-Unis, seraient prises dans *Le Labyrinthe de la solitude*. La pratique interculturelle reste un vrai défi

---

<sup>694</sup> Cf. Marlène Marty dont nous pouvons consulter le « *Compte rendu de thèse : « Manuels scolaires en Amérique centrale : pratiques et enjeux de représentations des Afro-descendants. L'exemple du Costa Rica (1980-2010) », in : Puerto Limón (Costa Rica) : Formas y prácticas de auto/representación: Apuestas imaginarias y políticas*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2012, <http://books.openedition.org/pupvd/11068>, consulté le 03/11/2022.

<sup>695</sup> Les auteurs décoloniaux, comme par exemple Enrique Dussel et Bolívar Echeverría, reviendront à de multiples reprises sur ce poids de l'eurocentrisme.

<sup>696</sup> Valeria Grinberg Pla, Werner Mackenbach, « La (re)escritura de la historia en la narrativa centroamericana », *Hacia una historia de las literaturas centroamericanas. Literatura y compromiso político. Prácticas político-culturales y estéticas de la revolución*, vol. IV, Guatemala, F&G Editores, 2018, p. 350, (PDF:) <https://www.bgsu.edu/content/dam/BGSU/college-of-arts-and-sciences/World-Languages-andCultures/Spanish/Grinberg-La-ReEscritura-de-la-Historia.pdf>, consulté le 26/10/2022. Nous traduisons : « [...] le discours dominant de la nationalité costaricienne (qui définit le Costa Rica comme un pays pacifique, racialement homogène et blanc) implique la négation de la population indigène de la région de Talamanca (et sa résistance contre le pouvoir colonial espagnol) et l'oubli de l'existence significative d'une population afro-antillaise dans la province de Limon depuis l'année 1873, ce sont les événements du passé que les romans historiques cherchent à inscrire dans l'imaginaire national ».

<sup>697</sup> Voir par exemple Quesada Camacho, Juan Rafael; Ibarra Rojas, *et al.*, *12 de octubre, día de las culturas. Costa Rica, una sociedad pluricultural*, San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica, 1998.

dans un contexte de mondialisation qui rend paradoxalement possible les transferts (inter)culturels.

C'est pourquoi, le lieu commun dont parle Édouard Glissant<sup>698</sup>, et auquel s'intéresse aussi Victorien Lavou Zoungbo<sup>699</sup>, où se retrouve l'Histoire et ses diverses versions serait la littérature, appelée aussi « le royaume de la littérature » dans *La plus secrète mémoire des hommes* de Mohammed Mbougar Sarr<sup>700</sup>. *Frères Volcans* et *El año del laberinto* sont des œuvres qui s'inscrivent dans une temporalité particulière au travers de protagonistes peu communs dans leur approche du contexte américano-caraïbe, donnant ainsi à penser une autre version de l'Histoire au détour de mémoires individuelles.

### **II.1.1.3. Construction et bifurcation labyrinthiques temporelles liées au refus de la subalternisation**

Dans cette partie, nous nous centrerons sur la structure interne des œuvres de notre corpus afin d'y repérer les étapes historiques qui nous permettront de dérouler le fil de l'H/histoire et d'y révéler « [...] la logique événementielle de la diégèse, [qui] montre souvent le dessin auctorial et la force idéologique du texte<sup>701</sup> ».

Nous pourrions notamment dégager le temps du récit, identifier les personnages principaux au travers desquels nous observerons la période historique choisie (temps historique). La structure interne du récit est une première étape dans l'analyse de la fictionnalisation de l'Histoire. La simple mise en intrigue de l'Histoire de l'abolition de l'esclavage et celle de l'indépendance de Cuba « [...] brise la ligne du labyrinthe<sup>702</sup> », de bifurcation en bifurcation, pour mieux interroger les fausses évidences transmises jusqu'ici.

#### **II.1.1.3.1. *Frère Volcans* : temporalité d'un Béké à l'heure de la libération de l'esclavage**

*Frères Volcans* se compose de deux parties qui sont irrégulièrement datées, mais qui nous permettront de rendre compte de la période historique.

---

<sup>698</sup> *Traité du Tout-Monde*, op. cit

<sup>699</sup> Victorien Lavou Zoungbo, « Le noir ou le différé des consciences et pratiques discursives latino-américaines : ébauche d'une recherche à venir », in : Ahmed Ben Naoum et al., *Les formes de reconnaissance de l'autre en question*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2004, <https://books.openedition.org/pupvd/28774>, consulté le 05/11/2022.

<sup>700</sup> Mohamed Mbougar Sarr, *La plus secrète mémoire des hommes*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2021.

<sup>701</sup> Clara Dauler, *Entre Hispanité et Caribéanité : les enjeux identitaires du roman historique*, op. cit., p. 223 : « La structure interne d'un roman, soit la logique événementielle de la diégèse, montre souvent le dessin auctorial et la force idéologique du texte ».

<sup>702</sup> Bertrand Gervais, *L'Imaginaire de la fin, logiques de l'imaginaire*, Tome III, Montréal, Le Quartanier, 2009, p. 13 : « Les labyrinthes à ligne continue se retrouvent principalement dans des représentations iconiques ou picturales, tandis que les labyrinthes à ligne brisée sont présents surtout dans les représentations discursives et narratives. Ainsi, en littérature, on retrouve presque exclusivement des labyrinthes à ligne brisée. On le conçoit sans peine, il est beaucoup plus facile de décrire une structure infinie que de la dessiner sur un plan ou de la représenter sur le sol. La mise en intrigue brise la ligne du labyrinthe ».

Pour faciliter la compréhension de la diégèse de ce récit, nous proposons de résumer ci-après les grandes étapes de la chronique du protagoniste béké de *Frères Volcans*.

## **Première partie :**

### **Avant-propos. L'effet d'hallucination, p. 13-16.**

**2 janvier 1848, p. 21 :** rien de spécial ne se passe. Le diariste blanc nous présente la composition de la société martiniquaise en contexte esclavagiste. Il a deux esclaves : Abder et Nemorine. Nous apprenons qu'il failli mourir à cause d'une fièvre cérébrale.

**3 janvier 1848, p. 22 :** auscultation du maître blanc par le médecin Raff et retard des courriers venant de France.

**6 janvier 1848, p. 23 :** Nemorine prend soin de son maître en lui faisant des « thés »<sup>703</sup>.

**10 janvier 1848, p. 24 :** Abder et Nemorine prennent soin du diariste.

**14 janvier 1848, p. 25 :** visite du médecin Raff et échange autour de la politique de la France.

**17 janvier 1848, p. 26 :** le maître blanc est dans la bibliothèque paternelle, dans l'atelier de reliure. Amour des livres.

**22 janvier 1848, p. 27 :** souvenirs des histoires que le père du maître blanc lui racontait et qui ont nourri son imagination.

**23 janvier 1848, p. 28 :** réflexion sur la langue française et intuition de création d'une œuvre remise à plus tard.

**3 février 1848, p. 29 :** le maître blanc observe Nemorine, les assemblages de feuilles pour guérir et s'intéresse aussi au langage nègre. Arrivée de bateaux de packette, accueillis par une foule de Nègres dont des femmes noires en tenues légères. Le diariste se demande : « Comment les nègres voient-ils la France ? », p. 31. Souvenir des mois de récolte à la campagne avec son père du mois d'avril à juin. En tournée sur son cheval Tête-de-Turc pour surveiller la récolte, il ne comprend pas « Pourquoi le cheval refuse-t-il d'aller ? », p. 33. « Le lendemain matin, j'apprenais que l'habitation Matisse avait été incendiée », p. 34.

**Mort de Phidélise, p. 43 :** le diariste intègre dans son journal et prend en compte le temps du Nègre dans sa conception de la mort. Il assiste à plusieurs veillées mortuaires. Éducation des femmes dans la colonie dite impossible.

Dans le texte : « Durant les premiers jours du mois mars [...] », p. 46. Abder et Nemorine affranchis, p. 55, après que le diariste a vendu son Domaine pour fuir les frivolités de la colonie et aspirer à des savoirs nouveaux :

*« J'aurais pu, comme bien d'autres, laisser la colonie. Pourquoi n'ai-je pas « enjambé la mer » selon l'expression consacrée ? Parce que les frivolités de la colonie me suffissent ? Non, puisque je les ai fuies au plus vite, ne gardant avec elles que des rapports de bon voisinage. L'amour de la terre ? Non, puisque j'ai vendu le Domaine. Était-ce parce que je ne voulais pas paraître aux yeux du bel esprit français un créole ignare et vaniteux ? J'ai soif autant que les autres de connaissances et de visions nouvelles. », p. 50.*

Dans le texte : « Le mois de mars tire sur sa fin », p. 62.

---

<sup>703</sup> Il s'agit d'infusions aux Antilles.

Dans le texte, explication des journées de carnaval, p. 73. Le maître Blanc fuit la ville et accepte l'invitation de la famille Brenne à venir passer une semaine sur leur propriété au Prêcher. Retour à Saint-Pierre, explication de l'origine du carnaval qui vient d'Europe.

Dans le texte : « semaine sainte », p. 85.

Dans le texte : « Du lundi jusqu'au samedi matin gloria [...] », p. 86.

## Deuxième partie :

**25 avril 1848, p. 89** : interrogation sur ce qu'est le progrès.

Dans le texte : « Nous sommes le vingt-cinq mai ; il est onze heures. Je dois me rendre à l'Hôtel de Ville assister à une réunion qui devrait, sous la direction du gouverneur Rostolan, confirmer Monsieur Porry-Papy dans les fonctions de maire de la ville », p. 90.

Dans le texte : « La dernière page du journal date du vingt-cinq avril », p. 93. Les autorités se réunissent pour préparer la liberté des esclaves dans leur intérêt économique. Réorganisation du travail des futurs libres. Les esclaves attendent de la réunion avec Porry-Papy un élan de liberté. « [...] Rostolan propose de surseoir jusqu'à l'arrivée du *Chaptal* qui devrait rejoindre la colonie aux alentours du 5 juin avec à son bord le commissaire général de la République, Perrinon. En attendant, un *Te Deum* public est décidé pour le 9 juin », p. 94.

Dans le texte : « Le vingt mai, Vive était passée me voir », p. 96. Conversation entre Vive et le maître blanc quant à l'avenir de la colonie, sur l'imminence des révoltes, sur les peurs de Vive.

Dans le texte : « Nous étions aux alentours du vingt-cinq avril », p. 99. « Le maître considère la servilité comme naturelle ».

**29 mai, p. 103** : décryptage du système colonial.

p. 100-103 : réflexion sur le mot « liberté », notion perçue par le diariste comme le nouveau bain physique et mental des esclaves. Changement de politique : abolition de la censure et de l'esclavage. Portrait de Monsieur Léonie, un Nègre affranchi de longue date qui a fait fortune et figurait dans liste des conseillers municipaux, p. 103. Portrait qui fait penser à l'avocat de Sofía Ricardo Jiménez avec son chapeau melon dans *El año del laberinto*. Monsieur Léonie fait du bien à la cause des Noirs, même si « [...] sa fortune l'éloigne de leur humanité », p. 103.

p. 103-106 : Husson, commissaire de l'Intérieur devait prononcer un discours sur l'indemnité des colons après l'abolition. Husson est considéré comme l'ami des Noirs, tandis que les Blancs considèrent d'avantage Perrinon. Réflexion et description parcours politique de Husson rejeté, car il a nié le problème de l'inégalité entre les races en faisant fi par l'organisation d'un banquet où il y avait toute les « races ». Abder et Némorine parlent de ce banquet au diariste qui est attentif : « Mais je voulais sortir de moi-même », p. 106. Tout s'emmêlait dans sa tête. Rappelons à cet égard que le labyrinthe est, selon Tatiana Wiehoff, la métaphore du Minotaure par le mystère... La question est posée : comment peut-on être libre ? C'est mystérieux de se déclarer libre alors qu'il n'en est rien, c'est mystérieux de ne penser à sa liberté qu'au présent. C'est mystérieux de se dire libre quand le système colonial a rongé les chairs et les mentalités.

p. 106-107 : Réflexion sur le roman, sur la littérature, sur comment écrire.

p. 107-108 : conversation retranscrite entre le diariste et le conseiller Meynier, du barreau de Saint-Pierre, sur la manière de remettre en ordre la colonie : « La plantation de l'arbre de la Fraternité a été fixée au onze de ce mois. Vous verrez, il est jeune, il grandira », p. 108 ; mais

aussi sur la manière maligne de créer une justice et une liberté illusoires, une fraternité feinte pour asseoir de nouveau la colonie.

p. 109-115 : Explication des journées du 22 et 23 mai : état de la colonie ; déclin de la culture de la canne à sucre à cause de la concurrence du sucre de la betterave. Le Nègre était-il prêt à prendre les armes alors qu'il considère la France comme sa mère et la voit comme un symbole de justice ?, p. 110. Meurtres, violences, affrontements raciaux, scandales au sein des autorités, meurtre de Vive dans la maison Sannois, p. 114. Question du diariste : « Quels sont les faits qui devront figurer nécessairement dans le récit des événements ? », p. 111. P. 114-115 : après le feu : mariage, naissances, fêtes... « Les enfants nés d'avril et de mai, s'appelaient République, Victor, du nom de Schoelcher, Gloria, Mai... », p. 115. Réunion entre Nègres pour tout faire pour effacer le souvenir de l'esclavage par l'acquisition d'un lopin de terre ou encore par l'instruction des enfants. P. 115, discussion avec Abder à propos de la période post-esclavagiste.

**3 juin p. 116** : le médecin Raff et Prévôteau ont été maltraités par une bande de Nègres dans la rue. Le diariste Blanc réclame le respect entre les hommes.

**4 juin p. 116** : journée officielle. Arrivée du bateau la *Mésange*. Le gouverneur Rostolan fait une allocution de bienvenue avant de laisser la place au commissaire Perrinon.

Dans le texte : « Juillet passe, avalé par les tornades d'août et de septembre », p. 120.

Dans le texte : « La page de mon journal restait définitivement blanche », p. 125. Description des comportements et nouveaux conflits d'intérêts raciaux. La société martiniquaise post-abolitionniste s'est reconstruite sur les mêmes bases d'inégalité, en lien avec la dichotomie dominant-dominé.

Retour sur le repas avec Raff et conversation, p. 121

**11 juin** : « J'arrête ici volontairement le journal », p. 127. Plantation de l'arbre de la fraternité alors qu'il est déjà prévu par les esclaves nouvellement libres de l'arracher.

**Postface : le passé d'aujourd'hui**, p. 129.

Il ressort de ce bref résumé des points-clés de ce récit que la datation s'avère assez régulière dans la première partie. C'est d'ailleurs une partie qui est davantage descriptive, ce qui induit une certaine lenteur du temps du récit, créant ainsi une forme de suspens. La description faite par le diariste nous permet toutefois d'explorer l'espace<sup>704</sup> dans lequel évoluent les personnages. L'espace décrit par le diariste se divise en quatre lieux, soit une multifocalité qui sert à présenter les personnages entre lieu privé, lieu de plaisir, lieu de travail et lieu public.

C'est avec la description de son lieu privé que le diariste blanc nous renseigne sur sa famille, sa situation sanitaire, sa situation économique et, de ce fait, sur son statut dans la société ainsi que sur ses relations. Le diariste blanc est issu d'une famille catholique<sup>705</sup> très aisée où l'omniprésence du père, maître blanc, est forte. Après la mort de son père, le diariste vend le Domaine familial et achète « [...] l'ancien hôtel Desgrottes. L'entrée principale donne sur la

---

<sup>704</sup> Voir Philippe Hamon, *Du descriptif*, Paris, Hachette supérieur, 1994.

<sup>705</sup> *FV, op. cit.*, p. 34 : « mon père passait de flamme en flamme une bible à la main, pour assurer son monde de l'imminence de la justice divine. ».

rue d'Orléans<sup>706</sup> ». Cet ancien hôtel avait un seul étage et était fait de pierre. Il garde deux chevaux dont l'un s'appelle « Tête-de-Turc ». Le maître Blanc vit donc dans l'aisance financière propre à ceux de son rang social. Toutefois, son médecin Raff, raciste et se méfiant « [...] des breuvages des nègres. La science n'a pas encore pénétré l'esprit de ces gens-là, et je me demande même s'ils ont été créés pour comprendre le progrès des Lumières<sup>707</sup> », nous fait part de la situation sanitaire du diariste : il a « [...] frisé la fièvre cérébrale<sup>708</sup> ».

Raff fait référence notamment à Abder et Nemorine, les esclaves du diariste Blanc qu'il a affranchis, mais qui sont restés volontairement à son service, ce qui montre le bon traitement de ce maître vis-à-vis d'eux : « Abder et Nemorine, propriété de l'habitation, ont accepté de rester à mon service. Je les ai affranchis<sup>709</sup> ». Le maître blanc mange les plats que Nemorine lui prépare avec soin sans craindre poisons ni sortilèges. Abder servait au diariste de comptable, de palefrenier et de coursier<sup>710</sup>. Le maître blanc entretenait une relation avec « Vive [qui] mène la vie de toutes les jeunes femmes célibataires de la colonie, qui ne possèdent que peu de fortune ». Il se demande même « Pourquoi ne l'ai-je pas épousée quand elle me le demandait ?<sup>711</sup> ». Il fait un constat amer : le contexte colonial rend l'éducation des jeunes filles impossible. Nous notons que le diariste a inscrit sur l'une de ses pages de journal : *Mort de Phidélise*, consacrant des pages de son journal à l'observation des veillées mortuaires. Il intègre donc les Nègres, les esclaves dans son espace de vie et de réflexion, refusant ainsi leur subalternisation dans l'espace colonial. Il loue leur savoir-faire et leur savoir-être. Ces descriptions mélioratives rendent compte du degré d'altérité de ce Blanc créole. Il revalorise ainsi les Nègres et s'affranchit lui-même des dédales idéologiques de sa « caste ».

Comme Jorge Luis Borges avide de lecture dans la bibliothèque paternelle, le diariste nous décrit le lieu où il prend du « bon plaisir », à savoir la Bibliothèque :

« Je suis descendu dans la bibliothèque aménagée dans l'atelier de reliure. J'ai toujours connu à mon père la passion des beaux livres. Il m'a laissé en héritage des collections exceptionnelles. La chaleur et le renfermement les gâtent. Je les habille de neuf<sup>712</sup>. ».  
« Au soleil couchant, sur la rue de la Confession, j'ai aménagé un bureau. Mes livres veillent sur moi<sup>713</sup> ».

Il fait ainsi étalage de sa connaissance de la littérature européenne en citant par exemple *Hamlet* de Shakespeare<sup>714</sup>, *Les Singularités de la France antarctique*<sup>715</sup> publiées pour la première fois en 1558, ouvrage écrit par André Thevet, grand explorateur et écrivain français du XVI<sup>e</sup> siècle, les *Idylles morales* de Nicolas-Germain Léonard<sup>716</sup>, poète guadeloupéen du XVIII<sup>e</sup> siècle de

---

<sup>706</sup> FV, *op. cit.*, p. 55.

<sup>707</sup> FV, *op. cit.*, p. 25.

<sup>708</sup> *Op. cit.*, p. 22.

<sup>709</sup> *Op. cit.*, p. 55.

<sup>710</sup> *Op. cit.*, p. 59.

<sup>711</sup> *Op. cit.*, p. 48.

<sup>712</sup> *Op. cit.*, p. 26.

<sup>713</sup> *Op. cit.*, p. 55.

<sup>714</sup> *Op. cit.*, p. 34.

<sup>715</sup> *Op. cit.*, p. 76.

<sup>716</sup> *Op. cit.*, p. 57.



famille békée (Blanc créole) dont le père Jean Nicolas Léonard était procureur au conseil supérieur de la Guadeloupe, ou encore *La Divine Comédie*<sup>717</sup> de Dante Alighieri. Il admire aussi la poésie française et aspire même à en écrire. Il nous informe, en ce sens, de l'état de la littérature martiniquaise et plus largement sur la littérature antillaise dans les années 80 qui « [...] n'existe pas encore<sup>718</sup> » selon les théoriciens de la Créolité, dans les années de publication de *Frères Volcans* en 1983. Le maître blanc est en effet tourné vers le modèle de la France hexagonale. Néanmoins, il utilise ce matériau, ces récits, afin d'interpeller ses congénères sur l'absurdité de la colonie et son attitude inhumaine.

Le cas particulier de ce Béké nous éclaire sur les maîtres blancs en général qui possèdent la connaissance, le savoir au travers des livres. Ils savent lire, ils savent écrire. Ces préoccupations littéraires poussent le protagoniste narrateur à constater la distance qui sépare l'Europe, notamment la France, de l'île où il vit :

*« Souvent, je m'assieds livre en mains devant les rayons de ma bibliothèque. Je laisse fourmiller dans la tête des pages entières, apprises d'un auteur à l'autre, quelquefois rectilignes dans l'élaboration d'une pensée commune, quelquefois contradictoires. Il est difficile de recenser les données culturelles de la civilisation occidentale qui traversent la mer vers nous ; d'établir avec exactitude la part d'héritage que nous laisse l'étranger ; et encore moins de démêler, dans le fatras des livres fameux, murés sur eux-mêmes, comme la pierre, l'originalité de notre fonds propre. « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà<sup>719</sup>. »*

Dans le même temps, le livre constitue pour le maître Blanc une forme d'oxygène dans l'univers labyrinthique étouffant de la colonie. Il s'oxygène en lisant, alors que ce qu'il écrit dans son journal va paradoxalement à l'encontre des dédales identitaires qui sont les siens. Sans pour autant partager les mêmes conditions du maître Blanc, Jorge Luis Borges n'a pas hésité à encourager le « culte du livre<sup>720</sup> » :

*« Cette littérature [la littérature antillaise qui n'existe pas encore] fut d'abord très centrée sur le colonisateur, mais, en même temps, elle s'est toujours trouvée dans des périodes d'asphyxie auxquelles il fallait absolument réagir. Voilà donc la situation des premiers colons et de leurs descendants immédiats qui consiste à produire du sucre. La littérature était donc aussi synonyme d'oxygène pour ces gens-là. Et quand les mulâtres ont commencé à écrire, ils n'avaient pas l'attitude d'un écrivain se trouvant dans une situation normale. Il fallait d'abord qu'ils existent en tant qu'êtres humains.<sup>721</sup> »*

---

<sup>717</sup> *Op. cit.*, p. 85.

<sup>718</sup> Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la Créolité*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>719</sup> *FV*, *op. cit.*, p. 50.

<sup>720</sup> Jorge Luis Borges, « Le livre comme mythe », *op. cit.*

<sup>721</sup> Ottmar Ette et Ralph Ludwig (dir.), « Entretien avec Patrick Chamoiseau/Raphaël Confiant », *Littératures des Caraïbes Poésie de Tunisie*, in : *Lendemains* (revue), Marburg (Allemagne), vol. 17, n° 67, 1992, p. 6-16 (p. 12), PDF :

[https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=2ahUKEwiMzs7Squ\\_2AhVJz4UKHVRDBpEQFnoECAwQAQ&url=https%3A%2F%2Fwww.uni-potsdam.de%2Ffileadmin%2Fprojects%2Fmanistik-ette%2Fdocs%2FDownload%2FLendemains\\_-\\_Litt%25C3%25A9atures\\_carib%25C3%25A9ennes.pdf&usq=A0vVaw3bPfuWOekEhOnTkaKS0h1W](https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=2ahUKEwiMzs7Squ_2AhVJz4UKHVRDBpEQFnoECAwQAQ&url=https%3A%2F%2Fwww.uni-potsdam.de%2Ffileadmin%2Fprojects%2Fmanistik-ette%2Fdocs%2FDownload%2FLendemains_-_Litt%25C3%25A9atures_carib%25C3%25A9ennes.pdf&usq=A0vVaw3bPfuWOekEhOnTkaKS0h1W), consulté le 29/03/2022.

Le lieu de travail des esclaves est la terre, à la campagne, dans les champs : « La récolte a commencé. Tous les propriétaires quittent la ville. Tous répondent à l'appel de la terre<sup>722</sup> ». Le maître Blanc ayant affranchi ses esclaves, il rappelle l'époque où son père avait le Domaine et où il se promenait à cheval sur Tête-de-Turc : « Lorsque la récolte a démarré, le travail fait vivre les champs, les ateliers et les moulins. Les cannes hautes, vertes et vigoureuses, ressemblent aux bras qui les coupent. Les arbres fruitiers donnent tant qu'ils peuvent, des prunes, des abricote et des caques charnues<sup>723</sup>. ». Il recense la faune dans la forêt de bambous : « [...] tourterelles [...] L'agouti, la couleuvre, le rat des eaux et la mangouste peuplaient les berges de la rivière<sup>724</sup> ». Il importe de souligner la transmission d'une posture autre par le père du diariste, homme d'une clémente bonté, qui pris conscience de l'humanité des esclaves et avait consenti à leur différence, en les respectant :

*« Mon père permettait à un jeune esclave du nom de Zembi de délaissier les travaux des champs pour confectionner des tambours, sa passion. Lui-même s'émerveillait de la patience et du soin que le nègre apportait dans la production de l'objet d'art. [...] Il répétait volontiers qu'au lieu d'ouvrir les écoles de catéchisme pour les nègres, il valait mieux pour l'avenir de la colonie, la doter d'un institut des arts et métiers, ouvertes, par-delà les races, au génie manuel<sup>725</sup>. »*

En observant la rue, le maître blanc émet des avis sur les Nègres, ce qui ralentit encore le temps du récit tout en nous apportant des informations sur l'atmosphère de prédation de la colonie, sur les préjugés de race et de couleur. La rue, espace public, est le lieu qui sert d'exemple. Il assiste ainsi à des procès, comme celui de François Louis Joseph Havre « [...] accusé d'avoir montré de la barbarie dans les châtiments qu'il infligeait à ses esclaves<sup>726</sup> ». Dans les rues de Saint-Pierre, déambulent en effet des corps marqués, rendus monstrueux, minotaurisés en somme, par le système colonial et qu'il prend soin de décrire :

*« Il m'arrive d'apercevoir dans les rues de Saint-Pierre des nègres estropiés. Un visage brûlé, un membre infirme, aucune dent en bouche, la mutilation des oreilles et du nez, les jarrets coupés. Ces épaves existent comme les manifestations d'un monde sur lequel pour toujours chacun fermera les yeux<sup>727</sup>. »*

Ces descriptions rappellent la condition de l'esclave, mais aussi la domination des maîtres sur les Nègres, par exemple en ce qui concerne les sévices corporels en cas de désobéissance ou encore en cas de marronnage, qui ont été institutionnalisés par le *Code Noir* de Colbert en 1685. Il lit plus loin la lettre contradictoire de Pecoul qui argumente à la fois pour le maintien de l'esclavage et son abolition. Ces positionnements quant à l'esclavage sont montrés comme ayant fragilisé la construction des fondements de la société martiniquaise : « Et si nous n'avons

---

<sup>722</sup> FV, *op. cit.*, p. 32.

<sup>723</sup> *Op. cit.*, p. 33.

<sup>724</sup> *Idem.*

<sup>725</sup> *Op. cit.*, p. 82.

<sup>726</sup> *Op. cit.*, p. 37.

<sup>727</sup> *Idem.*

pas pu féconder la société américaine, c'est que nous avons été corrompus par l'esclavage<sup>728</sup> ». En effet, l'un de ces fondements est l'éducation. Le diariste constate que les talents des jeunes esclaves sont étouffés dans le contexte colonial où l'éducation et l'instruction ont été « [...] une fleur déposée sur la tombe ouverte de la colonie<sup>729</sup> ». Le maître blanc nous expose alors les formes de colonialités qui rendent impossible l'éducation et propose de s'en débarrasser dans l'intérêt même de la colonie.

Il ressort dès lors que ce contexte de prédation révèle dans le même temps le génie de ces Africains esclavisés :

*« Observer les mains de l'Africain ; elles ont été créées pour les métiers où l'instrument chante la chanson de l'objet qu'il façonne. Ce n'est pas un hasard si, lorsque loisir leur est donné d'inventer des objets, ils excellent dans tous les arts. Ils ouvrent échoppes, ateliers et boutiques, les plus achalandés de la colonie. Mécaniciens, bottiers, tailleurs, chaudronniers, charrons, charpentiers, maçons, ébénistes, couvreurs ; nous ne pouvons donc pas nier le savoir-faire des nègres<sup>730</sup>. ».*

Parmi les idées ingénieuses des Nègres, le maître blanc remarque la richesse de leur langue, faite d'imbrication de la langue française et de ce qu'il perçoit comme des sonorités de la nature. Il prend ainsi l'exemple du mot *houcler*<sup>731</sup> pour montrer que les Nègres savent retranscrire ce qu'ils ressentent. En outre cela, le maître blanc se demande « Comment les nègres voient-ils la France ?<sup>732</sup> ». Il questionne le fait qu'une foule de Nègres s'amassent sur le port pour attendre des courriers. Que révèle ce fait sur l'espace public ? L'esclave rêve-t-il sa liberté ou l'attend-il de la France ? La colonie a si bien façonné le labyrinthe invisible des mentalités des esclaves qu'elle les a poussés à croire à leur infériorité, à leur impossibilité d'obtenir par eux-mêmes leur liberté, pour qu'ils demeurent sous le joug colonial de la France. Vincent Placolty développe assurément une démarche de type décolonial entre évoquant ces colonialités de l'être qui s'ajoutent aux colonialités du savoir et du pouvoir.

De plus, le diariste répertorie les éléments culturels qui rythment le temps dans la rue. Il est question du carnaval où l'esclave manifeste sa joie d'inverser les rôles dominant/dominé, mais ce n'est qu'une liberté illusoire. En effet, lors d'un échange entre Abder, Nemorine et le maître blanc, il est noté que le carnaval a été aussi le moment de suicides collectifs :

*« Abder et Nemorine me racontent que la nuit du mercredi des Cendres, plusieurs nègres qui avaient accompagné sur la mer l'effigie de bois, de paille et de poudre représentant le dieu du carnaval, se sont jetés à l'eau au plus fort du brasier. [...] Lorsque je leur ai demandé la raison de cet acte insensé : « Les gendarmes n'attendaient pour les arrêter que l'heure de minuit, m'a répondu Abder. Ils ont préféré s'immoler plutôt que de s'exposer à subir le supplice de peines infamante. Les lundi et mardi, ils avaient outragé le roi et les autorités en promenant au bout d'une pique dans les rues une tête poudrée dont le visage avait été fardé d'excréments et de sang de mouton. »<sup>733</sup> »*

<sup>728</sup> *Op. cit.*, p. 72.

<sup>729</sup> *Op. cit.*, p. 82.

<sup>730</sup> *Idem.*

<sup>731</sup> *Op. cit.*, p. 32. *Houcler* « [...] part du verbe français *roucouler* ».

<sup>732</sup> *Op. cit.*, p. 31.

<sup>733</sup> *Op. cit.*, p. 79.

Le diariste nous présente aussi la semaine saine, et le jour du samedi gloria qui semble plus calme.

Dans cette première partie de l'œuvre, le ralentissement du temps du récit est construit au travers de nombreuses descriptions, d'ajout de détails, d'insertion de constats et d'interrogations, notés par le diariste, et qui révèlent un espace tensif, un constant entre-deux, une division entre dominants et dominés, entre maîtres et esclaves, entre Blancs, Mulâtres et Nègres, autant d'éléments qui entravent le processus de libération de l'esclavage.

Dans la deuxième partie de l'œuvre, la datation est irrégulière mais les faits relatés semblent de plus grande importance tant ils sont abondants. La narration est en effet plus dense, ce qui accélère le temps du récit et donne l'impression d'une urgence, quand bien même la narration reste rythmée par les interrogations et les constats du diariste. D'ailleurs, cette idée d'urgence est renforcée par le fait que, dans cette deuxième partie, le diariste ne prend plus le soin d'écrire la date en entier, comme s'il était pressé par les événements et devait s'empresse d'écrire. Les mouvements politiques décrits par le maître blanc sont centrés autour d'un seul événement politique : l'abolition de l'esclavage ou la plantation de l'arbre de la Fraternité par « [...] l'arrivée du *Chaptal* qui devrait rejoindre la colonie aux alentours du 5 juin avec à son bord le commissaire général de la République, Perrinon<sup>734</sup> ». La narration, dynamique, reflète l'agitation politique et religieuse autour de ce seul événement. Il s'agissait de « [...] confirmer Monsieur Porry-Papy dans les fonctions de maire de la ville<sup>735</sup> » lors de la réunion du 25 mai dont le sujet du jour était également la réorganisation du travail des nègres après l'abolition. Les nègres pensaient voir en Monsieur Léonie, « [...] nègre affranchi de longue date. [...] [qui] figurait sur la liste du conseil municipal<sup>736</sup> » et à qui appartient la compagnie de transport, un espoir d'abolition.

Ici, ce n'est pas la couleur de peau qui divise la communauté nègre, mais l'argent que le système colonial a placé au centre de toutes les relations. À l'Hôtel de Ville de Saint-Pierre, Husson, le commissaire de l'Intérieur, avait prononcé un discours sur la question des indemnités après l'abolition. Il avait organisé « [...] au Continental, [...] un banquet de fusion entre les races<sup>737</sup> » ; il était question de planifier « [...] un *Te Deum* public [...] pour le 9 juin<sup>738</sup> », d'abolir la censure de la presse<sup>739</sup>, de célébrer les mariages et les naissances « Les enfants nés d'avril et de mai, s'appelaient République, Victor, du nom de Schoelcher, Gloria, Mai...<sup>740</sup> ». Puis, il est question des journées tragiques du 22 et 23 mai 1848 où il y eut des affrontements raciaux, des meurtres, des incendies, d'où divers scandales au sein même des autorités locales, et ce dans un contexte marqué par le déclin de la culture de la canne à sucre du fait de la concurrence du sucre de la betterave. Pourtant, rappelons que le diariste ne peut s'empêcher de

---

<sup>734</sup> *Op. cit.*, p. 94.

<sup>735</sup> *Op. cit.*, p. 90.

<sup>736</sup> *Op. cit.*, p. 103.

<sup>737</sup> *Op. cit.*, p. 104.

<sup>738</sup> *Op. cit.*, p. 94.

<sup>739</sup> *Op. cit.*, p. 100.

<sup>740</sup> *Op. cit.*, p. 115.

se demander si le Nègre est prêt à prendre les armes alors qu'il considère la France comme sa mère et comme la mère de toute justice ?<sup>741</sup>

Enfin, le 4 juin 1848, le commissaire de la République Monsieur Perrinon arrive à bord de la *Mésange* afin de planter l'arbre de la Fraternité<sup>742</sup>.

Nous relevons également quatre conversations avec le diariste blanc qui nous permettent de décrypter les temps de la libération de l'esclavage :

- 1) P. 96-98 : conversation entre Vive et le maître blanc sur l'avenir de la colonie, sur l'imminence des révoltes, sur les peurs de Vive qui est désemparé.
- 2) P. 107-108 : conversation entre le diariste et le conseiller Meynier, du barreau de Saint-Pierre sur remise en place de la colonie : « La plantation de l'arbre de la Fraternité a été fixée au onze de ce mois. Vous verrez, il est jeune, il grandira », p. 108. Il est alors indiqué que la promesse de fraternité est feinte et n'a pour but qu'une autre forme de remise en place du système colonial : le néocolonialisme.
- 3) Le maître blanc intègre l'avis et la voix des esclaves dans la conception de leur libération, dans les temps de la libération, p. 115. Abder et le maître blanc échangent leurs avis sur la manière idéale dont l'esclave pourrait se libérer/être libéré et quelle serait sa vie après l'abolition.
- 4) P. 121 : conversation avec le médecin Raff qui lui parle du départ de la colonie de la famille de la défunte Vive. Ils échangent également sur les attitudes des uns et des autres durant la profonde bifurcation des 22 et 23 mai.

Comme nous l'avons signalé, le maître blanc s'oxygène par les livres. Quand il rangeait et rénovait ces derniers, il semblerait que c'était comme s'il réorganisait le monde dans lequel il habitait. C'était comme s'il y projetait sa vision du monde, enfermée secrètement dans sa Bibliothèque à laquelle il ajouterait son journal. Ce serait le signe d'un refus de subalternisation des esclaves nègres, un acte très significatif pour la libération de l'esclave, pour la mémoire collective, mais aussi pour la reconstruction identitaire et mémorielle de l'esclavisé et de sa progéniture.

*« Je crois avoir parlé de mon amour pour les livres. [...] J'avais commencé à ranger ma bibliothèque ; je prenais un livre, et puis un autre ; je les époussetais, j'en refaisais la reliure. Enfin je les remettais en place sur les rayons, par affinité de titre, de couleur et de format. J'avais l'impression d'inventer un ordre différent, d'organiser le monde à ma mesure, modeste certes, mais tellement sûre de soi, insouciant des autres, aussi éloignée des contingences que la terre l'est du ciel, le nord du sud. Aussi j'avais ce journal avec qui je dialoguais lorsque je ressentais le besoin de dialoguer avec moi-même, de confesser, non point tellement la part d'humanité qui me revient, mais ce fluide éphémère qui fait que je suis moi [...]»<sup>743</sup> ».*

Ce journal est posé comme une bifurcation dans la temporalité des événements de libération de l'esclavage. De sorte que, toutes les personnes qui effectuent des recherches sur l'Histoire de l'esclavage en Martinique devraient « découvrir » ce journal, devenu un document historique,

---

<sup>741</sup> *Op. cit.*, p. 110.

<sup>742</sup> *Op. cit.*, p. 116-117.

<sup>743</sup> *Op. cit.*, p. 92-93.

officiel, qui viendrait combler le vide de l'historiographie établie jusqu'ici. C'est bien dans cette perspective que le diariste nous dit avoir tenu ce journal :

*« Mes prétentions ne vont pas plus loin que de retrouver le fil des événements ; pour moi d'abord, afin de combler le vide, qui, en quelques jours, nous laissa au bord de nous-mêmes ; pour les autres aussi bien, qui ne reculeront pas devant l'édification du roman de notre vie<sup>744</sup>. »*

Cependant, dérouler le fil labyrinthique de l'histoire colonial ou, du moins, le démêler, ne peut se faire sans l'Autre, sans un dialogue comme celui proposé entre le diariste et Abder :

*« Une telle intimité se fit entre nous sous le couvert de la nuit silencieuse, qu'il m'a demandé ce que j'écrivais depuis de si nombreux jours. Je lui ai dit. Il a commencé à me reprocher de ne pas l'avoir tenu au courant à temps de mon projet ; il m'aurait donné plus de détails, renseigné sur la véritable nature des nègres, aidé à démêler l'écheveau du temps présent<sup>745</sup>. »*

En somme, le récit se déroule sur environ six mois de l'année 1848. Nous pouvons imaginer que la temporalité de la libération de l'esclavage du récit est également celle du temps qu'il reste à vivre au diariste, comme s'il voyait les événements de sa vie défiler devant lui avant sa fin. L'œuvre de Vincent Placolý s'inscrit également dans la temporalité des espoirs de libération des colonialités des années 80 et constitue une réponse au vide historique ressenti alors<sup>746</sup>. En effet, en choisissant un diariste blanc, Vincent Placolý va lui-même à l'encontre des idées révolutionnaires de son groupe (GRS) ; mais aussi de certaines franges de la population développant un racisme anti-Blancs et/ou ne comprenant pas ce choix que la narration d'une partie de l'Histoire de l'abolition de l'esclavage soit portée par un Béké. Le choix du protagoniste blanc a pu être perçu comme une trahison. Ce fut pourtant un choix stratégique, invitant les Martiniquais à se regarder, mieux se comprendre et s'accepter suite à cette révolution non aboutie. Il nous semble que Vincent Placolý a souhaité mettre en avant le fait qu'autant l'esclave que le maître blanc étaient enfermés un labyrinthe mental et racial qui les dépassait et les perdait, dans des dédales qui étaient les leurs, qu'ils partageaient, réunis dans une Histoire douloureuse, demandant une solution envisagée de part et d'autre.

En fin de compte, ne pourrions-nous pas considérer que Vincent Placolý est aussi un héros de la libération de l'esclavage pour sa propre époque ? Car en écrivant *Frères Volcans*, en s'efforçant d'éveiller la conscience de ses contemporains, ne rejoint-il pas le diariste blanc qui écrit son journal ? Nous faire vivre les événements de la libération de l'esclavage au travers du récit d'un diariste, entre la vie et la mort, nous invite d'emblée à avoir une certaine forme de recul.

---

<sup>744</sup> *Op. cit.*, p. 108.

<sup>745</sup> *Op. cit.*, p. 125.

<sup>746</sup> La célébration des 150 ans de l'abolition de l'esclavage, en 1998, ont sans doute permis de mieux faire connaître les recherches déjà menées ou en cours sur la période de l'abolition de l'esclavage.

Dans un même type de quête, entre vie et mort, Tatiana Lobo Wiehoff nous propose le récit de l'indépendance de Cuba au détour d'une prosopopée.

### II.1.1.3.2. *El año del laberinto* : Sofia au cœur de l'indépendance de Cuba depuis le Costa Rica

**«¿Por qué el título de esta novela?**

*R. Este título se puede leer de diferentes maneras. En la calle del Laberinto estaba la casa de los protagonistas. El año 1894 fue bastante enrevesado. Sofía Medero toma la punta del hilo de Ariadna para recorrer su laberinto interior. Además, nunca se accede a la verdad por línea recta, hay que dar muchas vueltas para llegar descubrirla, tal como está estructurada la novela<sup>747</sup>.»*

Nous avons ci-dessous relevé, sous forme de tableau, la structure interne du roman *El año del laberinto* afin de rendre visible les bifurcations auxquelles Tatiana Lobo Wiehoff invite ses contemporains à réfléchir.

Tableau 3 : Structure interne de *El año del laberinto* (2000) de Tatiana Lobo Wiehoff

Titres	Sous-titres
Enero [1894]	Para entrar en el laberinto se necesita un caballo
	Algo pasa en el <b>cuarto de Sofía</b>
	Un tren que se alborota
Febrero [1894] Febrero [1894]	Peligra la rueda del progreso
	María no sabe adónde la conducirán sus pasos
	<b>Sofía vuelve atrás</b>
Marzo [1894]	Un respiro musical
	<b>Ella tenía un vestido de flores</b>
	Ya vienen los tacos, ya giran las bolas
Abril [1894]	<b>Sofía ve pasar a un muchacho yanqui</b>
	María hace un alto en la casa de Martín
Mayo [1894]	<b>Sofía no encuentra los fósforos</b>
	Misterios en el telégrafo
	Llueve y todos corren

<sup>747</sup> José Jacinto Brenes Molina, «Entrevista a Tatiana Lobo: literatura y sociedad», *Revista Comunicación*, Cartago, edición especial Instituto Tecnológico de Costa Rica, vol. 12, noviembre 2002, p. 6, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/article/view/1225>, consulté le 26/10/2022. La citation a été retranscrite telle quelle. Nous traduisons :

**« Pourquoi le titre de ce roman ?**

R. Ce titre peut être lu de différentes manières. Dans la rue du Labyrinthe il y avait la maison des protagonistes. L'année 1894 fut assez complexe. Sofia Medero prend le bout du fil d'Ariane pour explorer son labyrinthe intérieur. De plus, on n'accède jamais à la réalité en ligne droite, il faut faire plusieurs tours pour la découvrir, comme est structuré le roman. »

Junio [1894]	No saben qué hacer con las putas
	El camino de Sofía era de agua
Julio [1894]	El más ilustre visitante
	La madre pierde a su hijo
	Un papelito inolvidable
Agosto [1894]	La rebelión de las putas
	Amigos desconfiados
	Los hombres luchan, las mujeres lloran
Septiembre [1894]	La seducción del corset
	Una mulata que viene y se va
	El honor de los caballeros
Octubre [1894]	Los goces de Europa
	El cuerpo de Sofía
	El pregonero busca verdades por su cuenta
Noviembre [1894]	Los hechos se desencadenan o se encadenan, según se mire
	Sofía es testigo de dos conversan
	Don Pío encuentra explicaciones y el otro no entiende nada
Diciembre [1894]	El mensaje cifrado
	María sale del laberinto en una tarde fría
	Y Sofía se va con luz
Enero [1895]	¿Qué se puede hacer el primer día del año?

L'année du labyrinthe s'étend de janvier 1894 à janvier 1895 autour du meurtre de la Cubaine Sofía Teófila Dolores, épouse de son oncle Armando Medero. La structure interne de l'œuvre est d'emblée labyrinthique. Aux dates, dominantes, s'ajoutent des éléments spatiaux et fictionnels. En effet, les sous-titres en jaune correspondent à l'histoire racontée par Sofia elle-même depuis la mort, soit une narration autodiégétique<sup>748</sup>. Les autres sous-titres font référence à un type de narration homodiégétique à focalisation interne et à une narration hétérodiégétique à focalisation zéro. Au mois de janvier 1894, le narrateur hétérodiégétique commence la narration, et c'est Sofía, l'un des personnages principaux et narrateur autodiégétique, qui termine la narration, d'où la case que nous avons choisi de dessiner à moitié en jaune. Ce

<sup>748</sup> Voir à ce propos Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972. Voir aussi Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil (coll. Poétique), 1975, p. 15-16 : « L'identité du narrateur et du personnage principal que suppose l'autobiographique se marque le plus souvent pas l'emploi de la première personne. C'est ce que Gérard Genette appelle la narration « autodiégétique » dans sa classification des « voix » du récit, classification qu'il établit à partir des œuvres de fiction. Mais il distingue fort bien qu'il peut y avoir récit « à la première personne » sans que le narrateur soit la même personne que le personnage principal. C'est ce qu'il appelle plus largement la narration « homodiégétique ». » Nous privilégions l'emploi de l'expression « autodiégétique » concernant la narration de Sofía afin de souligner le fait qu'elle est à la fois la narratrice et le personnage principal, en plus d'être actrice de sa narration (homodiégétique).



glissement des pronoms personnels « je » à « il » nous projette dans un jeu entre intérieur/extérieur autour de l'histoire du crime de Sofía. En d'autres termes, nous pourrions dire qu'une même histoire est racontée à la fois d'un point de vue subjectif, intimiste, Sofía devenant sujet de la narration et d'un point de vue objectif, Sofía en étant l'objet.

*« Ainsi, en plus de la perspective du narrateur omniscient, nous avons deux narrateurs homodiégétiques, c'est-à-dire qui sont acteurs de l'histoire qu'ils narrent, l'un féminin (Sofía) et l'autre masculin (Viquez). La différence de genre de ces narrateurs ne s'exprime pas seulement dans la différence de point de vue ou d'idiosyncrasie, mais aussi au travers des dichotomies oralité-écriture et espace privé-espace public, qui, avec la possibilité d'accéder aux médias d'expression et de communication, permettent de devenir un sujet (et pas seulement un objet) de la narration de l'histoire, ce qui, en lien avec la problématique de la perspective dans la narration de l'histoire, est beaucoup plus significatif<sup>749</sup>. »*

Cela nous donne la possibilité de faire une analyse géocritique de l'histoire de l'assassinat de Sofía autant du point de vue du regardé que de celui du regardant, entre dedans et dehors. Ce jeu du dedans et du dehors construit d'emblée dans nos pensées un schéma géométrique autour de la question du vrai et du faux, du oui ou du non, comme nous l'explique Gaston Bachelard :

*« Dehors et dedans forment une dialectique d'écartèlement et la géométrie évidente de cette dialectique nous aveugle dès que nous la faisons jouer dans des domaines métaphoriques. Elle a la netteté tranchante de la dialectique du oui et du non qui décide de tout. On en fait, sans y prendre garde, une base d'images qui commandent toutes les pensées du positif et du négatif. Les logiciens tracent des cercles qui se chevauchent ou s'excluent et aussitôt toutes leurs règles sont claires. Le philosophe, avec le dedans et le dehors pense l'être et le non-être. La métaphysique la plus profonde s'est ainsi enracinée dans une géométrie implicite, dans une géométrie qui - qu'on le veuille ou non - spatiale la pensée<sup>750</sup>. »*

La structure du récit est d'autant plus visuellement labyrinthique car, à l'instar du rhizome, chaque histoire racontée se connecte à une autre, le tout donnant des aspects et des angles différents de l'indépendance de Cuba. Par exemple, l'histoire du meurtre de Sofía est entrelacée avec celle de l'histoire de la fuite de l'homme politique Arcadio Montero, et ce par le son du piano. En effet, Félix Arcadio Montero s'est réfugié dans la maison du Labyrinthe de Sofía. Il

---

<sup>749</sup> Valeria Grinberg Pla, «La novela histórica como un espacio alternativo para la (de)construcción de identidades: sobre *El año del laberinto* de Tatiana Lobo», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, mis en ligne le 27/03/2013, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/article/view/1237/1141>, consulté le 21/06/2021. La citation a été traduite en français par nos soins. «De este modo, además de la perspectiva del narrador omnisciente, tenemos dos narradores homodiegéticos, es decir que son actores de la historia que narran, uno femenino (Sofía) y uno masculino (Viquez). La diferencia de género de estos narradores se expresa no sólo en la diferencia del punto de vista o de la idiosincrasia, sino también a través de las dicotomías oralidad-escritura y espacio privado-espacio público, que junto a la posibilidad de acceder a los medios de expresión y comunicación permiten hacerse sujeto (y no solamente objeto) de la narración de la historia, lo que, en relación a la problemática de la perspectiva en la narración de la historia es mucho más significativo».

<sup>750</sup> Gaston Bachelard, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957, p. 191. Les mots « oui » et « non » sont en italiques dans le texte.

a élaboré un code avec son complice en fonction du nombre de notes de piano. Sofía, pour sa part, aimait jouer du piano de son vivant, ce qui lui permettait de combler le vide de sa vie. Sofía entendit les trois notes jouées par Montero (Février, p. 91-92) ; Pío Víquez entendit également des notes depuis la rue (Mars, p. 98) ; Sofía entendit à nouveau trois notes (Avril, p. 126) ; Un vendeur rapporte à la courtisane Jarreolata la rumeur selon laquelle une musique mélancolique est jouée dans la maison du Labyrinthe (Juin, p. 177-178) ; María s'arrête en passant près de la Maison du Labyrinthe, car elle croit entendre jouer du piano (Décembre, p. 320).

Sofía s'applique à observer son histoire en en proposant des descriptions détaillées (sous-titres en jaune). L'autre narrateur homodiégétique à focalisation interne nous relate davantage les événements de et autour du meurtre de Sofía. Le narrateur omniscient (hétérodiégétique à focalisation zéro) nous dévoile les sentiments des personnages. Ainsi, le temps est ralenti par l'imbrication de longues descriptions (sous-titres en jaune) dans la narration (sous-titres sans couleur) donnant ainsi une impression de bifurquer dans un temps long par des procédés d'analepses à chaque fois que Sofía devient narratrice. Nous sommes ainsi propulsés entre deux espace-temps différents. S'ajoute à cela le fait que Tatiana Lobo Wiehoff insère dans l'Histoire officielle (les sous-titres sans couleur), l'histoire (les sous-titres en jaune), soit le temps du regardé, du dominé.

Tableau 4 : Schéma narratif de *El año del laberinto*

<i>Schéma narratif</i>	<b>Narration hétérodiégétique à focalisations zéro et narration homodiégétique à focalisation interne</b>	<b>Description/ narratrice autodiégétique Sofía (je)</b>
<i>Situation initiale</i>	<ul style="list-style-type: none"> <li>Indices de la scène du crime :               <ul style="list-style-type: none"> <li>- En Janvier «[...] en toda la ciudad [...] esa tarde del verano», p. 9. San José</li> <li>- À la «Calle del laberinto», p. 14.</li> <li>- Maison du Labyrinthe, numéro 25, p. 17.</li> <li>- Crime commis en 45 minutes, p. 17.</li> <li>- Crime commis au moment où l'équipe de la seconde ronde de policier devait prendre place, p. 17.</li> <li>- L'assassin est passé par la fenêtre de la chambre de Sofía, p. 17.</li> <li>- Description du corps de Sofía, les belles formes de son corps et la blancheur excessive de sa peau, p. 38.</li> </ul> </li> </ul>	<p>Constat de la mort de Sofía. La naissance de Sofía Teofila de Dolores le 6 novembre 1860, p. 86-87.</p>

	- Autopsie réalisée par le médecin légiste Nazario Toledo. Résultat confirmé par le docteur Ulloa, p. 36.	
<i>Élément déclencheur</i>	Sofía ne veut pas signer l'acte d'hypothèque sur les biens acquis durant le mariage. Armando ne veut pas signer la demande de divorce proposée par Sofía, p. 32.	Ne comprend pas les cris de ses 8 enfants. Elle ne saisit pas les raisons de sa mort et qui l'a tuée. Pourquoi est-elle coincée dans la maison du labyrinthe ? Pourquoi est-elle morte ?
<i>Péripéties</i>	<p>Conflits d'intérêts autour du crime associé à la guerre d'indépendance de Cuba.</p> <p><u>Guerre d'opinion</u> : concurrence entre les journaux de presse : Pío Víquez (alias Pío Boquetes) rédacteur en chef et directeur du journal officiel de l'État : <i>El Heraldo</i>. Du parti civil libéral. Loynaz Enrique del Castillo, un Cubain : <i>La Prensa libre</i> pour lequel travaillaient des Cubains et des Colombiens en faveur de l'indépendance de Cuba. <i>La Gaceta</i>, journal officiel, rédacteur inconnu. <i>El Independiente Demócrata</i>, le journal du Parti de Félix Arcadio Montero qui a été radié. <i>La República</i> dont l'un des rédacteurs était «el bisoño» (le journaliste débutant).</p> <p><u>Élections présidentielles. Conflit politique interne au Costa Rica</u> entre le Parti civil et libéral dirigé par Rafael Yglesias surnommé Galloelata ; Félix Arcadio Montero président du Parti indépendant démocrate, couleur du parti le rouge ; le Parti clérical présidé par José Gregorio Trejos surnommé Bernardobispo.</p> <p><u>Guerre judiciaire</u> entre les avocats : Ricardo Jiménez avocat de Sofía Argüello de Vars, premier avocat d'Armando Medero Aníbal Santos, professeur de droit et deuxième avocat d'Armando Medero. Zambrana, avocat cubain, et Aníbal Santos étaient les avocats du Général cubain Antonio Maceo, ce</p>	<p>Souvenirs marquants à Cuba, en Jamaïque et au Costa Rica :</p> <p>Enfance : lors de son baptême tout le monde se réjouit de sa blancheur, p. 88. Enregistrée dans le registre des baptêmes des Blancs, p. 86-87.</p> <p>À 5 ans carnaval à Cuba où Armando avait un masque de taureau. Rappel de l'esclavage à Cuba. L'esclave de la famille Rosalía l'avait emmenée, en cachette, dans une cérémonie yoruba dans un endroit où les esclaves émancipés s'étaient regroupés.</p> <p>La famille de Sofía s'exile en Jamaïque à cause de la répression à Cuba due à la guerre d'indépendance. En Jamaïque, âgée de 12 ans, relation amoureuse avec un <i>francesito</i>. Relation contrariée par le mariage forcé avec son oncle Armando Medero. Sa mort au Costa Rica, dans sa maison.</p>

	dernier étant un ami de Rafael Yglesias.	
	<u>Conflit de modèle économique :</u> Espagne/États-Unis.	
<i>Dénouement</i>	En dénouant les conflits d'intérêts, Pío Víquez a trouvé les véritables coupables et complices à la fois du meurtre de Sofía et à la fois du boycott de la préparation de la guerre d'indépendance de Cuba depuis le Costa Rica. Mais face à la pression, il n'a pas la force de publier ses trouvailles dans son journal <i>El Herald</i>	Elle comprend enfin, après avoir déroulé le labyrinthe de sa vie, que l'acte qui l'a mené à la mort est d'avoir accepté le fruit interdit (la mangue) que Armando lui a tendu en Jamaïque pendant un repas de famille.
<i>Situation finale</i>	Pío Víquez a l'impression d'entrer dans un autre labyrinthe, celui tissé dans le développement de la modernité des États-Unis.	Mort physique. Son esprit quitte en paix la maison du Labyrinthe, le cercueil et le monde.

Au regard du schéma narratif ci-dessus, nous constatons que la mort de Sofía au Costa Rica a déclenché des conflits d'intérêts autour de la guerre d'indépendance de Cuba et des nœuds labyrinthiques, entre une île et deux continents, qu'elle n'arrive pas à démêler. C'était en effet l'une des intentions explicites de Tatiana Lobo Wiehoff :

**«¿Por qué el interés de vincular la historia de Costa Rica con la historia de la lucha por la independencia de Cuba?**

*R. Ese fue el momento histórico. Yo no lo busqué, lo que hice fue destacarlo para demostrar que Costa Rica nunca ha estado aislada de los conflictos internacionales<sup>751</sup>.»*

Alors que le crime a duré 45 minutes, il a fallu une année pour trouver la vérité cachée derrière ce meurtre. C'est à l'âge adulte que la narration de l'histoire du meurtre de Sofía débute, tandis que la description menée par Sofía nous place dans l'intimité de sa mémoire à partir du jour de sa naissance à Cuba. Il semblerait par conséquent que le roman se découpe en deux temps :

<sup>751</sup> José Jacinto Brenes Molina, «Entrevista a Tatiana Lobo: literatura y sociedad», *Revista Comunicación*, op. cit., p. 6. La citation a été retranscrite telle quelle. Notre traduction française ; « **Pourquoi l'intérêt de relier l'histoire du Costa Rica avec l'histoire de la lutte pour l'indépendance de Cuba ?** R. C'était le moment historique. Je ne l'ai pas cherché, ce que j'ai fait c'est de le souligner pour démontrer que le Costa Rica n'a jamais été isolé des conflits internationaux. »

celui de l'histoire personnelle et psychologique de la Cubaine Sofía et celui de l'historiographie labyrinthique de sa mort au Costa Rica, associée à celle de l'indépendance de Cuba.

Les deux tableaux proposés précédemment font ressortir l'importance de deux autres personnages : Pío Víquez, journaliste de *El Heraldo* surnommé Pío Boquetes, en charge de la voix narrative homodiégétique à focalisation interne, et Sofía Medero.

Nous retiendrons aussi Martín Camacho, surnommé El Patillas<sup>752</sup>, propriétaire d'un lupanar et María, l'ex-cuisinière de la famille Medero, de son nom de courtisane : Motetes ou La Motetes. María et Martín Camacho sont des personnages secondaires qui, au travers de leur errance entre le lupanar dans la ville de San José et le lupanar dans la forêt exploitée par Minor Keith (entrepreneur nord-américain de la *United Fruit*), nous renseignent sur la répression politique au Costa Rica, la condition des femmes et des subalternes.

À part la domestique María, la famille des Medero comptait parmi ses domestiques : Adela Valverde, la nourrice des huit enfants de Sofía, et d'Armando. Seuls les noms de trois des enfants sont révélés : Armandito l'aîné de 15 ans<sup>753</sup>, Cecilia<sup>754</sup> et Claudia 11 ans<sup>755</sup>. Adolfo Mandador est pour sa part chargé de la propriété Las Ánimas où était cultivé le café et où nous découvrons trois autres servantes<sup>756</sup>.

Par ailleurs, la couleur de la peau de Sofía (blanche) n'est pas au centre de la narration quand bien même elle est évoquée pour mettre en valeur sa beauté selon les attentes de l'époque. Sofía se souvient des yeux fixés sur elle au vu de sa blancheur. Elle décrit alors un espace divisé entre Noirs/Blancs/Mulâtres, tout comme le fait Vincent Placolý dans *Frères Volcans*. Toutefois, elle s'arrête davantage sur les statuts associés à ces couleurs de peau : le Noir est l'esclave, le/la domestique comme Rosalía et le Blanc est le dominant, le maître, le propriétaire terrien ou celui qui a étudié.

La structure ouverte retenue par Tatiana Lobo Wiehoff, avec les jeux entre différentes mémoires individuelles pour dire une mémoire collective non stabilisée, laisse au lecteur le choix de choisir entre deux versions, associées aux trois voix narratives : la version de Sofía, soit l'assassinat par son mari Armando, ou la version d'un crime politique.

Par ailleurs, nous notons la présence d'une dimension féministe dans l'épigraphe de l'œuvre de Tatiana Lobo Wiehoff. En effet, dans son épigraphe, elle emprunte la première citation, au masculin, à A. J. Conrad et la transforme au féminin. Nous pouvons alors établir un rapprochement entre l'épigraphe et les narrateurs. Le narrateur homodiégétique à focalisation interne est Pío Víquez. En réécrivant l'histoire de sa mort et celle de l'indépendance de Cuba, Sofía devient à son tour narratrice, nous permettant d'appréhender l'Histoire officielle avec du recul.

*«La novela pone entonces en paralelo dos discursos que se estructuran en torno a la oposición espacio íntimo/espacio público, universo femenino/universo masculino,*

---

<sup>752</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 75.

<sup>753</sup> *Op. cit.*, p. 25.

<sup>754</sup> *Op. cit.*, p. 27.

<sup>755</sup> *Op. cit.*, p. 51.

<sup>756</sup> *Op. cit.*, p. 38.

*memoria/historia, oralidad/escritura. Esa doble aprehensión de la realidad pone en tela de juicio el paradigma de la voz autorizada e interroga las relaciones centro/periferia en aquella sociedad*<sup>757</sup>.»

En fin de compte, Sofia tout comme Tatiana Lobo Wiehoff sont placées au cœur de l'indépendance vis-à-vis d'une domination, qu'elle soit masculine, politique ou encore raciale.

### **II.1.2. Des œuvres hybrides entre autobiographies et romans historiques ou comment transcrire le collectif au travers d'une histoire individuelle**

« [...] La perception générique, on le sait, oriente et détermine dans une large mesure l'« horizon d'attente » du lecteur, et donc la réception de l'œuvre<sup>758</sup> ». Le genre sert de repère, de fil conducteur, en d'autres termes, de grille de lecture au travers duquel le lecteur peut appréhender, apprécier, décoder l'œuvre littéraire et juger sa qualité. Le genre conditionne ainsi la réception de l'œuvre.

Entre transparence et opacité génériques, les œuvres de notre corpus sont énigmatiques, ce qui leur confère un aspect labyrinthique où le lecteur perd son horizon d'attente et se détache du lecteur modèle, ce qui lui accorde une liberté d'interprétation du texte. Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý ont écrit des œuvres hybrides, voire baroques. Walter Moser<sup>759</sup> et Nicolas Goyer<sup>760</sup> interprètent le baroque comme la traduction des processus transculturels multiformes et multigenres entre diverses époques. Du portugais *barroco* qui désigne une perle irrégulière, le baroque renvoie à un style d'écriture, à une esthétique, qui permet, dans notre étude, de réviser les approches traditionnelles de l'historiographie et de l'architextualité de l'œuvre. La notion d'irrégularité dans une écriture baroque invite à découvrir d'autres versions, d'autres faces d'une même perle, et par là même d'un même objet d'étude, en faisant dialoguer différentes époques.

Afin que de rendre compte, de manière originale, de leur réalité ou du réel dans leur œuvre, Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý ont opéré une hybridation générique qui rend possible l'insertion de micro-histoires et la réécriture ou la relecture sous différents aspects d'une Histoire douloureuse dans un contexte de crise identitaire. L'hybridité générique entre

---

<sup>757</sup> Julie Marchio, «De la “nueva novela histórica” a la “novela intrahistórica”: ¿Hacia una escritura femenina de la historia?», *Mesoamérica*, vol. 55, 2013, p. 113-121 (p. 120). Nous traduisons : « Le roman met donc en parallèle deux discours qui se structurent autour de l'opposition entre espace intime/espace public, univers féminin/univers masculin, mémoire/histoire, oralité/écriture. Cette double appréhension de la réalité remet en question le paradigme de la voix détentrice d'autorité et interroge les relations centre/périphérie dans la société de cette époque ».

<sup>758</sup> Gérard Genette, *Palimpsestes*, op. cit., p. 12.

<sup>759</sup> Walter Moser, « Du baroque européen et colonial au baroque américain et postcolonial », in : Petra Schumm (dir.), *Barrocos y Modernos: nuevos caminos en la investigación del Barroco iberoamericano*, Francfort-sur-le-Main et Madrid, Vervuert/Iberoamericana, 1998, p. 67-81.

<sup>760</sup> Nicolas Goyer et Walter Moser, *Résurgences baroques. Les trajectoires d'un processus transculturel*, Bruxelles, La Lettre volée (coll. Essais), 2001.

autobiographie et roman historique donne ainsi lieu à des glissements, d'une échelle à une autre, de l'individuel au collectif, de l'intime à l'impersonnel, d'une écriture du « moi » à une écriture du « nous », et ce afin de mieux appréhender le réel.

La notion de réel pose la question de la fictionnalisation de l'Histoire ou de l'historicisation de la fiction, soit de la place de l'imaginaire et des émotions dans l'Histoire, de la place du particulier dans le global. Ivan Jablonka montre comment l'écrivain, qui est à la fois historien, mêle des méthodes littéraires et historiographiques afin de rendre compte du réel<sup>761</sup> en encapsulant un événement dans un individu jugé comme représentatif d'un groupe, à l'instar du Béké de *Frères Volcans* et de la Cubaine Sofía dans *El año del laberinto*. Cette hybridation générique soulève le problème du moyen pour parvenir à se connaître soi-même, à transmettre la réalité d'une Histoire, entre mémoire collective et mémoire individuelle. Jacqueline de Romilly développe aussi l'idée selon laquelle la fusion de la Littérature et de l'Histoire est nécessaire pour la reconstruction d'une mémoire collective, quand bien même cette dernière serait déformante, tout autant que la mémoire individuelle qui, pour sa part, (re)trace l'autobiographie d'un individu :

*« J'ai dit combien il fallait se battre contre les mensonges qui menacent la mémoire individuelle et le genre historique en général. Pourtant, quand j'en viens aux leçons de cette mémoire collective, je veux faire appel à une aide qui n'est pas exempte de mensonges et qui, au contraire, s'en réclame ouvertement, mais qui est précieuse : la littérature. [...] Je voudrais voir l'histoire étroitement alliée à la littérature, afin que soit préservée et rendue vivante et active cette mémoire collective, sans laquelle nos désirs demeurent inconsistants et nos vies cruellement plates<sup>762</sup>. »*

Dans cette partie, nous nous placerons d'abord du côté des deux protagonistes pour qualifier les œuvres de notre corpus. Cela nous permettra de surcroît de leur (re)donner vie entre un Béké dont l'anonymat – et la maladie – pourrait être interprétés, comme un effacement, et la défunte Sofía qui veut, en vain, interagir avec les autres personnages et le lecteur. Ensuite, nous analyserons le caractère historique des œuvres de notre corpus.

### II.1.2.1. Des œuvres pseudo-autobiographiques

Les œuvres de notre corpus correspondent à des genres hybrides entre lesquels le lecteur bifurque, notamment en passant premièrement par l'intimité de l'auteur ou du personnage, soit par le genre autobiographique. Nous utilisons le préfixe « pseudo », car si les récits sont construits en suivant un axe autobiographique, notamment dans les différentes formes de la littérature intime entre un journal intime pour *Frères Volcans* et une pseudo-autobiographie pour *El año del laberinto*, l'hybridation générique produit des irrégularités ou des bifurcations,

---

<sup>761</sup> Dans sa préface, édition Seuil 2017 (2014), pages 1 à 7, <https://excerpts.numilog.com/books/9782757868911.pdf>.

<sup>762</sup> Jacqueline de Romilly, « L'histoire entre mémoire individuelle et mémoire collective », *Pourquoi se souvenir ?*, *op. cit.*, p. 42-43.

de telle sorte que les œuvres de notre corpus peuvent ne pas répondre complètement à la définition d'un genre, en l'occurrence celui de l'autobiographie.

Selon Philippe Lejeune, le récit autobiographique et plus globalement le genre littéraire de l'autobiographie est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité<sup>763</sup> ». C'est un récit autodiégétique qui correspond à l'équation suivante : auteur(e) réel(le) = personnage = narrateur. C'est ainsi qu'en lisant le lecteur signe un contrat de lecture dans lequel l'autobiographe s'engage à dire vrai (le pacte autobiographique) sur l'histoire de sa propre vie (le pacte référentiel).

Dans quelle mesure ce contrat de lecture peut-il être respecté dans le cas d'une œuvre hybride ? Quelle est la frontière entre fiction et vérité si les pactes autobiographique et référentiel sont rompus à cause des jeux de postures narratologiques qu'implique un genre hybride et qui rendent la lecture davantage labyrinthique comme dans le journal intime du maître blanc ?

L'enjeu dans les récits rétrospectifs et introspectifs, entre le passé et le présent, est la mémoire sélective et l'auto-analyse qui construisent ou révèlent le « moi écrit » ainsi que son époque. La distance critique entre les regrets ou remords et la distance temporelle entre le moment où l'autobiographe vit et le moment où il écrit s'opère avec la mémoire. La sélection mémorielle dévoile-t-elle un traumatisme passé, gardé dans le présent ? Quel est ce traumatisme ? En quoi la critique rétroactive du « moi écrit » vient en quelque sorte remettre en cause les choix d'une société ? L'introspection (sensations, impressions, émotions, réflexions) inhérente au genre de l'autobiographie, plus particulièrement dans le cadre du journal intime, implique l'omniprésence du *pathos*, c'est-à-dire, étymologiquement un discours qui dévoile « ce qu'on éprouve ; tout ce qui affecte le corps ou l'âme, en bien et en mal<sup>764</sup>. ». En quoi le *pathos* dans ces récits intimes expose-t-il les bifurcations émotionnelles et psychologiques liées à la construction identitaire de l'autobiographe représentatif d'un groupe ? Et, de ce fait, comment chaque élément manquant ou absent à la compréhension d'un fait personnel ou collectif dans le contexte de crise identitaire évoqué dans les œuvres placolienne et lobéenne, opère une bifurcation et forme un labyrinthe intime ?

Rappelons que Jorge Luis Borges avait rédigé, en anglais, une autobiographie, cosignée par Thomas Norman de Giovanni et publiée en septembre 1970 dans le *New Yorker*, soit un texte à la fois sur lui et par un autre, à la fois individuel et collectif. L'autobiographie questionne assurément l'identité entre divers jeux de mémoire.

Le journal intime, comme celui du maître blanc dans *Frères Volcans*, en est une forme possible.

### II.1.2.1.1. Le journal intime du maître blanc anonyme de Vincent Placolý

---

<sup>763</sup> Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 14.

<sup>764</sup> CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/pathos>, consulté le 08/06/2023.



« Le journal intime ne cherche pas à exposer la vérité d'une vie dans son ensemble mais plutôt les variations du moi *de jour en jour voire d'heure en heure ou de minute en minute*<sup>765</sup> ». Le diariste présente les variations de son « moi », soit ses bifurcations identitaires dans un contexte donné, généralement pendant des périodes de crise. Comme l'évoque le titre de l'ouvrage de Pierre Pachet, les journaux intimes sont des *baromètres de l'âme*<sup>766</sup>. Dans *Frères Volcans*, le Béké commence son journal le 2 janvier 1848 sur ce qui semble être l'élément déclencheur des réflexions qu'il écrira, c'est-à-dire sa crise de fièvre cérébrale<sup>767</sup>. Le mot « crise » est donc à entendre au sens large : pathologique, sociétale, politique, etc. Le Béké exprime ses sentiments les plus profonds dans ses moments de crise. C'est ainsi que Béatrice Didier définit le journal intime : « Le journal intime est une écriture du Dedans, où les sentiments, les sensations internes tiennent une grande place<sup>768</sup> ».

La météorologie de l'âme exposée dans les journaux intimes peut rester dans le domaine privé ou constituer la matière d'une œuvre littéraire ; ils peuvent être fictifs ou réels. Rendre les journaux intimes publics implique parfois de développer des stratégies pour répondre aux exigences du système mercantile de la Littérature. Toutefois, les récits de vie autorisent une grande liberté d'écriture, comme le journal intime dont le littérarité particulière<sup>769</sup> est au cœur de la stratégie de l'autobiographe :

« On peut cependant considérer le journal intime comme un cas de poésie à part entière ; comme une forme singulière, fondamentalement ambiguë et incertaine quant à sa littérarité même, ainsi que l'indiquent les hésitations terminologiques pour désigner le genre diariste : journal, carnets, cahiers, feuillets, notes, réflexions, etc.<sup>770</sup>. »

« Le journal peut aussi être considéré comme un témoignage historique et sociologique [...] »<sup>771</sup> étant donné que le diariste appartient à une société, une culture et une époque dans lesquelles son moi évolue et se questionne. Nous pouvons considérer de diverses manières le *Journal de bord. 1492-1493* de Christophe Colomb, témoignage historique qui renseigne sur la mentalité coloniale du XV<sup>e</sup> siècle et témoignage personnel (pour un texte écrit à quatre mains, entre Colomb et Las Casas). Dans le cas de l'œuvre *Frères Volcans. Chronique de l'abolition de l'esclavage*, il ne s'agit pas d'un « Recueil de faits historiques regroupés par époques et présentés selon leur déroulement chronologique<sup>772</sup> » selon la première définition du CNRTL du

---

<sup>765</sup> Jenny Laurent, « La figuration de soi », *Méthodes et problèmes*, Genève : Dpt de français moderne, éd. Ambroise Barras, 2003-2004, <https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/figurationsoi/fsintegr.html>, consulté le 08/06/2023.

<sup>766</sup> Pierre Pachet, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990.

<sup>767</sup> *FV*, *op. cit.*, p. 21-22 : « J'avais la tête en feu. Mon corps a changé. [...] Le lendemain, le cher Raff, mon médecin, me dit : « Mon vieux, vous avez frisé la fièvre cérébrale. [...] ».

<sup>768</sup> Béatrice Didier, « Autoportrait et journal intime », *Corps écrit. L'autoportrait*, Tome 5, Paris, PUF, 1983, p. 168-170.

<sup>769</sup> Philippe Lejeune s'est spécialisé dans le genre du journal intime. Il a écrit par exemple *Les brouillons de soi*, Seuil, Paris, 1998. Voir aussi Philippe Lejeune et Catherine Bogaert, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006.

<sup>770</sup> Dominique Kunz Westerhoff, « Le journal intime », *Méthodes et problèmes*, Genève : Dpt de français moderne, éd. Ambroise Barras, 2005, <http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/journal/>, consulté le 08/06/2023.

<sup>771</sup> Dominique Kunz Westerhoff, « Le journal intime », *Méthodes et problèmes*, *op. cit.*

<sup>772</sup> CNRTL, *op. cit.*, <https://cnrtl.fr/definition/chronique>, consulté le 12/06/2023.

mot « chronique ». En effet, l'écriture journalistique n'est pas régulière. Pourtant, quand le Béké écrit dans son journal intime ce qu'il a observé, entendu et daté, ainsi que la manière dont il a vécu les événements de l'abolition de l'esclavage de 1848, il témoigne et transmet sa mémoire, ses valeurs, la vision anthropocentriste de sa caste, mais aussi les conclusions profondes qu'il en fait. Nous pouvons nous demander alors à quel(s) risque(s) s'expose celui qui livre son intimité et apporte son témoignage dans un journal rendu public ?

François Mauriac emploie même dans ce cas le mot « attentat » :

*« Je mesure mieux aujourd'hui, lorsque j'essaie d'imaginer ce que devrait être l'histoire de ma vie racontée par moi-même, quel risque permanent d'attentat constitue le monstre de lettres, qui tire sa substance d'une classe et d'une lignée<sup>773</sup>. »*

Molly Grogan Lynch parle quant à lui d'un « [...] roman construit en abyme sur un vrai-faux journal intime [...] »<sup>774</sup>. Nicolas Pien, directeur littéraire aux éditions Passage(s) et rééditeur de *Frères Volcans*, déclare qu'il s'agit d'un « [...] faux journal intime, tenu tout au long de l'année 1848 par un colon, établi à Saint-Pierre [...] »<sup>775</sup>.

Ce jeu dimensionnel et générique entre « vrai » et « faux » soit fiction et réalité, roman et journal, nous interroge et nous laisse croire qu'il y a une stratégie d'écriture engagée par Vincent Placoloy pour dire le réel et dont l'enjeu est identitaire. Cela suppose de surcroît des jeux de postures narratologiques ou de conventions contractuelles<sup>776</sup>. Vincent Placoloy écrit-il son vrai journal intime au travers du faux journal intime du maître blanc ?

En analysant le récit et le paratexte, nous notons que personnage (maître blanc) et auteur (Vincent Placoloy) sondent leur conscience et leurs émotions, autrement dit, réalisent une profonde introspection qui révèle la psychologie de chacun. Cela nous permet de réfléchir l'intentionnalité de chacun au moment où ils écrivent leur récit.

Tout d'abord, il convient de noter que le diariste et personnage béké nous dévoile l'objectif de son journal depuis un lieu intime, à savoir sa maison, l'ancien hôtel Desgrottes qu'il a acheté, ou depuis sa bibliothèque paternelle. Frôler la mort (fièvre cérébrale) l'a conduit à s'interroger sur la/sa vie. C'est dans une discussion avec Vive qui lui exprimait sa peur pour sa vie face aux esclaves révoltés, que le Béké confesse ne pas comprendre le sens de la sienne, ayant perdu son fil qu'il tente de retrouver : « – Qui viendra m'enlever une vie, dont moi-même je ne comprends pas le sens ?<sup>777</sup> ». Il répond clairement à sa question rhétorique par la suite :

*« Mes prétentions ne vont pas plus loin que de retrouver le fil des événements ; pour moi d'abord, afin de combler le vide, qui, en quelques jours, nous laissa au bord de*

---

<sup>773</sup> François Mauriac, *Mémoires intérieurs*, Paris, Le Livre de Poche, 1966, p. 11-12. Voir aussi Michel Leiris, *L'Âge d'Homme. De la littérature considérée comme une tauromachie*, Paris, Gallimard, 1939.

<sup>774</sup> Molly Grogan Lynch, « *Frères Volcans* de Vincent Placoloy : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique », *op. cit.*, p. 29.

<sup>775</sup> Nicolas Pien, « Le cas Vincent Placoloy : l'Universel paradoxal », *op. cit.*, p. 14.

<sup>776</sup> Natacha Allet et Laurent Jenny, « L'autobiographie », *Méthodes et problèmes*, *op. cit.*, <https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/autobiographie/ab035000.html>, consulté le 16/06/2023.

<sup>777</sup> *FV*, p. 98.

*nous-mêmes ; pour les autres aussi bien, qui ne reculeront pas devant l'édification du roman de notre vie*<sup>778</sup>. »

Pour retrouver le fil d'Ariane dans les événements labyrinthiques de sa propre vie ainsi que ceux de l'abolition de l'esclavage qui concernent toute la colonie, en tant qu'homme de lettres, il cherche dans sa bibliothèque, dans laquelle il a d'ailleurs construit un atelier de reliure afin de restaurer ses livres et donc permettre que ce type de mémoire perdure, ceux qui répondraient à son projet à la fois historique, sociologique et ontologique : « Je vais remettre un peu d'ordre dans mes livres. Lorsqu'on n'a pas la force de penser par soi-même, il convient de se repaître de la pensée des autres<sup>779</sup> ». Cette remarque cherche-t-elle à transcrire, ironiquement, le vide de la pensée que Placolý attribuerait à ses contemporains ? En tous les cas, le choix des livres lus précise le projet du maître blanc, qui s'inscrit dans une perspective littéraire et politique :

*« En même temps, et pour saisir le sens de ce qu'il fait, il a recours à des lectures variées, réunissant philosophes et chroniqueurs, poètes et planteurs : La Boétie (Discours de la servitude volontaire), Shakespeare (Hamlet), Montaigne (Des cannibales), Rousseau (Le Contrat social), Hugo (« Essai sur l'indifférence en matière de religion »), Maupassant (« Boule de suif »), Lamartine (articles de presse), Léonard (Idylles morales) et Parny (à propos de la société créole). Il y est aussi question d'essayistes et de poètes créoles de l'époque (dont l'existence est à confirmer), dont les nommés De Villiers, Pécoul, Bovis et Beaufonds. Mention est également faite d'une chronique bien réelle : Les Singularités de la France antarctique, du frère franciscain André Thevet (1557). Le trait saillant qui réunit la plupart des écrivains cités serait leur prétention à marier poésie et convictions politiques, voire carrière militaire<sup>780</sup>. »*

Toutefois, le maître blanc se rend compte que la pensée qui apparaît derrière le récit de chacun de ces auteurs le déroute plus qu'elle ne lui permet de sortir de son labyrinthe :

*« À appliquer ma pensée à des ouvrages si lumineux, je ressens plus profondément les ténèbres de notre propre culture. Comme si les mots se vidaient de leur sens en traversant l'océan, comme si l'humanité nous avait échoués au bord du vide des thörs<sup>781</sup>. »*

Il avait toutefois son journal dont il est le premier lecteur. Son journal agissait tel un miroir qui lui renvoyait le reflet de lui-même et des autres pour comprendre les faits pré-abolitionnistes. Le maître blanc vivait-il pour écrire et écrivait-il pour se (re)lire et ainsi trouver une réponse à ses interrogations ? Était-il par conséquent devenu lui-même un livre ? :

*« J'avais commencé à ranger ma bibliothèque ; je prenais un livre, et puis un autre ; [...] Aussi j'avais ce journal avec qui je dialoguais lorsque je ressentais le besoin de dialoguer avec moi-même, de confesser, non point tellement la part d'humanité qui me*

---

<sup>778</sup> *Op. cit.*, p. 108.

<sup>779</sup> *Op. cit.*, p. 29.

<sup>780</sup> Molly Grogan Lynch, « Frères Volcans de Vincent Placolý : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique », *op. cit.*, p. 32-33.

<sup>781</sup> *FV, op. cit.*, p. 41.

*revient, mais ce fluide éphémère qui fait que je suis moi, de questionner le quotidien pour l'établir disons en quelque fondement perceptible par les mots<sup>782</sup>. »*

Le Béké entame ainsi un dialogue avec lui-même au travers de son journal en questionnant la véracité des discours identitaires de ses contemporains blancs et en reconsidérant les pensées déconsidérées des esclaves noirs. Son journal intime est l'expression de cet aveu de mal-être sociétal : il se sent enfermé, comme coincé dans un entre-deux. Tout d'abord physiquement, il se trouve entre la vie et la mort. Il est aussi enfermé entre une relation contrainte avec les Blancs, créoles ou non, et une relation désirée avec les esclavagisés. C'est ainsi qu'il lui apparaît qu'il ne peut se comprendre lui-même sans cet Autre qu'est l'esclave. Ce maître blanc est dès lors comme enfermé dans un labyrinthe entre ouverture et fermeture, entre intérêt et rejet. Cette situation d'entre-deux et les sentiments qui y sont liés sous-entend toutes les bifurcations et impasses de la construction identitaire du Béké, représentant du groupe des dominants. Ce tiraillement d'un constant entre-deux rend compte de l'état psychologique du maître blanc et plus généralement de toute une société en crise identitaire.

Bien que la relation avec sa caste soit mal vécue et même comme mise en question parfois, il importe de mentionner qu'au départ, certains propos tenus par ce Béké envers les esclaves nous rappellent qu'il est né colon et a hérité de la pensée raciale/raciste du groupe des propriétaires d'habitations-plantations, du groupe donc des dominants. En effet, en s'interrogeant par exemple sur la vision que les esclaves ont de la France, il les présente via une expression quelque peu réifiante, qui peut toutefois renvoyer dans le même temps à une possible capacité de raisonner : « têtes noires » : « Mais peut-être me trompé-je, et qu'il y a dans ces têtes noires autre chose pourquoi ils fêtent l'arrivée des courriers [...] <sup>783</sup> ». Nous pouvons également citer ses propos subalternisants, reflet de la pensée coloniale de l'époque fondée sur la hiérarchisation raciale : « La race noire envahit la chaussée <sup>784</sup> ». Ce maître béké a déjà reconnu que cette société dont il est issu souffre pathologiquement de préjugés raciaux :

*« Je reconnais pourtant que le préjugé de race guette tous les prétextes pour se manifester avec violence. Plus je tourne ma pensée vers la morale, plus je reste persuadé qu'il n'est pas près de disparaître. Le progrès, le métissage, et les bienfaits pourront desserrer le carcan de la supériorité de classe, non le faire<sup>785</sup>. »*

Le diariste, accoutumé à voir des Nègres se faire fouetter, assiste à cette scène violente pendant un repas chez les de Brenne, sur leur propriété du Prêcheur <sup>786</sup>, et la réduit à un simple « incident <sup>787</sup> ».

Si les valeurs et les discours identitaires coloniaux ont forgé la mentalité du diariste blanc, ceux-ci s'effilochent lorsqu'il échange avec les autres colons, Créoles ou hommes politiques, ain

---

<sup>782</sup> *Op. cit.*, p. 93.

<sup>783</sup> *Op. cit.*, p. 31.

<sup>784</sup> *Op. cit.*, p. 91.

<sup>785</sup> *Op. cit.*, p. 59.

<sup>786</sup> Commune du nord de la Martinique qui se retrouvera au centre des événements de mai 1848.

<sup>787</sup> *FV, op. cit.*, p. 77.

que par le contact direct avec les esclaves, plus particulièrement avec Nemorine et Abder, qu'il apprend à connaître et à apprécier chaque fois plus. Ce maître blanc nous plonge ainsi dans l'intimité de ces esclavisés, dans leurs pensées et les siennes, souvent peu en phase avec son groupe béké.

En voici quelques exemples saillants. Un groupe d'amis vient visiter le Béké avec en main la lettre de Pecoul qu'ils commentent. Sont alors avancés des arguments en faveur du maintien de l'esclavage en exigeant que la France donne aux planteurs, dont fait partie le diariste béké, d'avantage d'autorité : « De nos jours, les autorités baissent les bras devant les prétentions des nègres ; l'impunité qui les couvre aujourd'hui enveloppera nos cadavres dans la tombe », ne cessait de répéter de Saint-Orin. Tant qu'il parlait, je ne cessais de le contredire en esprit<sup>788</sup> ». Pour « [...] décharger sa [à de Saint-Orin] thèse [...]»<sup>789</sup> », le maître blanc répondait en montrant au contraire la dure réalité des esclaves subalternisés par l'autorité inhumaine des planteurs. Seul à seul, Raff l'avertit :

*« Nous étions venus pour t'associer à un projet devant faire face à la gravité des choses. Mais il est apparu que tu ruinais chacune de nos propositions. Attention ! Ne prends pas ta faiblesse passagère comme un prétexte qui devrait te permettre d'éviter tes responsabilités. Il y va de notre salut à tous<sup>790</sup>. »*

S'en suit alors une réflexion sur ce qu'est la faiblesse dont parle son médecin Raff, ce mot vidé de son sens qu'il renvoie à ses congénères et à lui-même en employant le pronom personnel « nous », et ce, dans l'intimité de son journal :

*« Aveugle qui ne voit pas que nous sommes affaiblis. [...] Réunir les planteurs de la colonie en un comité destiné à préserver et défendre leurs intérêts et garantir comme ils disent « le maintien de l'autorité morale », passera pour la pire des aberrations qu'il nous aura été donné d'assumer<sup>791</sup>. »*

Le maître blanc va davantage en profondeur dans son introspection et exprime son malaise face à l'hypocrisie des membres de son ethnoclasse : « Le vide de nos soirées littéraires, ainsi que le vacarme des théâtres dissimulent mal et avec difficulté la misère de nos humanités. Je sens que chacun de nous souffre en lui-même d'un mal épouvantable [...]»<sup>792</sup> ».

Toujours chez les de Brenne, partageant le point de vue de Victor Schoelcher<sup>793</sup> qui considère « [...] l'esclavage [comme] l'essence même de la barbarie<sup>794</sup> », il souligne les propos creux et superficiels de ses amis :

*« En écoutant sans y participer le bavardage artificiel qui circule autour des richesses de la table, les regrets m'assaillent. Regret d'avoir perdu trop de temps de ma vie à*

---

<sup>788</sup> *Op. cit.*, p. 63.

<sup>789</sup> *Op. cit.*, 64.

<sup>790</sup> *Idem.*

<sup>791</sup> *Op. cit.*, p. 64-65.

<sup>792</sup> *Op. cit.*, p. 69.

<sup>793</sup> Les propos et engagements de Victor Schoelcher ne sont plus au XXI<sup>e</sup> siècle connus et ressentis de la même façon à la Martinique comme l'a montré l'épisode de destruction de la statue de Schoelcher à Fort-de-France le 22 mai 2020.

<sup>794</sup> *Op. cit.*, p. 69.

*suivre le courant naturel de la colonie ; regret de m'être laissé aveuglé, alors que l'histoire questionnait l'existence individuelle, par le miroir des apparences sociales ; regret surtout d'avoir tenu la vérité pour vertu secondaire*<sup>795</sup>. »

Nous observons dans ce passage que le diariste répète trois fois le mot « regret », ce qui amplifie son repentir et sa critique. La figure de répétition employée par le maître béké résonne comme une sentence envers lui-même et son groupe. Cette sensation d'être bâillonné s'est notamment accentuée lorsqu'il écrit et répète : « je me suis abstenu » : « Je me suis abstenu de lui dire que je me méfiais de la confiance accordée trop facilement aux paroles générales [...] Je me suis abstenu de lui raconter l'histoire des aventures qui se perdaient dans l'imbroglio des ports de commerce, [...]»<sup>796</sup>. Ce passage intervient après qu'il accompagne l'abolitionniste Husson sur l'habitation de La Plaine. Le diariste béké se retrouve en situation d'entre-deux puisqu'il lui sert d'interprète<sup>797</sup>. Cette position lui a permis de comparer simultanément les réactions et les discours de l'homme politique Husson et des esclaves.

Plus il critique ses amis, plus les propos du diariste se teintent d'humanité envers les esclaves qu'il ose défendre d'ailleurs devant son médecin Raff :

*« Un jour, j'ai essayé d'expliquer à Raff que si l'esclave restait si longtemps sous la férule du maître, c'est qu'il savait tolérer mieux que lui, et qu'en ce sens, la tolérance était la fleur des sentiments humains. Je me souviens du regard énorme dont il me fixa d'étonnement. Un réflexe de lettré pris dans la masse du doute l'avait fait me renvoyer au texte de La Boétie sur la servitude volontaire*<sup>798</sup>. »

La relecture de son journal : « J'ai passé une grande partie de la nuit à relire des pages du journal<sup>799</sup> », produit des auto-critiques rétroactives qui montrent les bifurcations qui précèdent la transformation de son Moi. Autrement dit, le maître blanc regarde ce qu'il était hier par le biais de celui qu'il est devenu aujourd'hui et ainsi, au fur et à mesure, il se construit en se racontant : « Maintenant, j'écris différemment<sup>800</sup> », affirme-t-il alors. Il critique sans ambages celui qu'il était :

*« Lamotte illustre à merveille le mot de Parny sur les créoles : « Ce sont des êtres vains et entêtés ; ils méprisent ce qu'ils ne connaissent pas, et ils connaissent peu de choses. Ils sont pleins d'eux-mêmes et vides de tout le reste. » J'ajouterai qu'ils sont toujours prêts à se compromettre pour garder la vanité de leurs richesses, qu'ils ne connaissent ni gouvernement ni lois que ceux du profit et de la conversation des privilèges. Je parle aussi de moi. Pourtant, il ne me reste plus de richesses, aucun privilège ne s'attache à ma personne ; sauf à accepter de porter l'uniforme des lieutenants de la garde nationale*<sup>801</sup>. »

---

<sup>795</sup> *Op. cit.*, p. 75.

<sup>796</sup> *Op. cit.*, p. 109.

<sup>797</sup> Molly Grogan Lynch, « *Frères Volcans* de Vincent Placolty : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique », *op. cit.*, p. 32.

<sup>798</sup> *FV, op. cit.*, p. 125-126.

<sup>799</sup> *Op. cit.*, p. 95.

<sup>800</sup> *Op. cit.*, p. 96.

<sup>801</sup> *Op. cit.*, p. 92.

Le maître blanc fait le bilan de sa vie et par là même l'aveu de son emprisonnement dans les valeurs de son ethnoclasse, endogroupe dont les membres sont dits : « vains », « entêtés », comme ceux qui « méprisent », « ne connaissent pas », « connaissent peu », sont « pleins d'eux-mêmes », « vides », emplis de « vanité ». À chacun ses chaînes en somme. Serait-ce pour se débarrasser de ces chaînes morales et financières<sup>802</sup> qu'il a affranchi Nemorine et Abder, puis vendu son domaine<sup>803</sup> ? Il comprend que cela ne suffit pas. Il prend conscience que c'est aussi de la mentalité coloniale dont il faut se débarrasser. Il perd l'espoir d'y arriver tant qu'il est en vie au vu du labyrinthe dans lequel il est né : « Je me refuse de penser à la mort. Je devrais écrire à *ma* mort. À *la* mort en effet il est facile, et dans un certain sens plaisant, de penser<sup>804</sup> ».

Cet enfermement mental crée une culpabilité, voire creuse une absence dans son parcours vital. Le maître blanc semble en effet regretter chaque fois de ne pas avoir tissé plus de relations avec les esclavisés. Si de prime abord nous pouvons nous demander s'il s'agit d'une curiosité exotisée, envers les Noirs, nous découvrons peu à peu que le maître blanc exprime un vrai désir d'échange interculturel, de création de liens, pour lui d'autant plus vitaux que sa mort individuelle approche et que le groupe auquel il appartient est en danger. Il ressort qu'il ne peut se comprendre lui-même ni saisir les événements de 1848 sans l'aide des esclavisés, écrivant de surcroît depuis la mort. Il se met alors à observer les esclavisés, notamment ceux qui lui sont le plus proche (Nemorine et Abder) afin de sortir des pensées anthropocentriques coloniales et tirer ses propres conclusions. Là où il disait que les Créoles ne savent pas, il découvre que l'esclave noir possède le savoir ; alors que ses amis semblent inhumains, il remarque le savoir-être des esclaves ; quand le Béké voit que Raff n'arrive pas à le soigner, il admire le savoir-faire de Nemorine et d'Abder.

Nous énumérerons ci-après quelques exemples précis de cette prise de conscience :

\*Le diariste souligne l'intelligence des esclaves noirs :

*« Le jour où la race noire prendra sa place autour de la table ronde des peuples, la sagesse de ses nations étonnera. Une sagesse mûrie dans la solitude des cachots où seule n'apparaît que la lueur de la liberté ; une sagesse de vieillard, dite avec plaisir, dissimulée par le secret multiple des arbres, des cailloux, des feuilles, des nuages, du temps et des signes du ciel : semée à pleines mains parmi l'énigmatique fécondité des terres vierges<sup>805</sup> ».*

*« Abder regardait mes livres ; moi, le parchemin de son vieux visage. À chacun sa sagesse<sup>806</sup>. »*

\*Il témoigne de leur savoir-faire :

---

<sup>802</sup> Molly Grogan Lynch, « L'héritage de Vincent Placoly : le roman historique martiniquais à l'épreuve du rêve », in : Jean-Georges Chali, Axel Artheron, *Vincent Placoly : un écrivain de la décolonisation*, op. cit., p. 128.

<sup>803</sup> *FV*, op. cit., p. 55 : « Après avoir vendu le Domaine, j'ai acheté l'ancien hôtel Desgrottes. L'entrée principale donne sur la rue d'Orléans. Abder et Nemorine, propriété de l'habitation, ont accepté de rester à mon service. Je les ai affranchis ».

<sup>804</sup> *Op. cit.*, p. 44. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>805</sup> *Op. cit.*, p. 80.

<sup>806</sup> *Op. cit.*, p. 125.

« Observez les mains de l'Africain ; elles ont été créées pour les métiers où l'instrument chante la chanson de l'objet qu'il façonne. [...] ils excellent dans tous les arts. [...] nous ne pouvons donc pas nier le savoir-faire des nègres<sup>807</sup>. »

« Nemorine soigne ses plantes avec la même application et le même amour qu'Abder lorsqu'il s'occupe des chevaux. J'ai mis du temps à me persuader que les nègres voient des choses que nous ne voyons pas, qu'ils vivent plus près que nous de la vie<sup>808</sup>. ».

\*Le Béké construit une relation de confiance et quasiment d'amitié avec ses esclaves affranchis, devenus ses serviteurs et met en valeur leur savoir-être :

« [...] certaines fois, je n'hésite pas à lui [Abder] demander conseil, ainsi que mon père prenait du sien<sup>809</sup>. » ; « Ce soir-là, Abder me servit de correspondant. Je n'eus pas à souffrir matériellement de l'incendie [...]»<sup>810</sup> ; « Abder m'a ramené en cadeau un petit boucaut de batterie ; Nemorine des légumes et un coq<sup>811</sup>. » ; « Abder après m'avoir tracé le tableau des prétentions actuelle de sa race, [...] finit par se rallier à mes inquiétudes sur l'important problème de la propriété de la terre<sup>812</sup>. »

« Une telle intimité se fit entre nous [diariste et Abder] sous le couvert de la nuit silencieuse, qu'il m'a demandé ce que j'écrivais depuis de si nombreux jours. Je lui ai dit. Il a commencé à me reprocher de ne pas l'avoir tenu au courant à temps de mon projet ; il m'aurait donné plus de détails, renseigné sur la véritable nature des nègres, aidé à démêler l'écheveau du temps présent<sup>813</sup>. »

Nous ne saurions manquer de souligner que dans l'avant-propos et la postface de l'œuvre, éléments liminaires tous deux écrits et signés par l'auteur réel : Vincent Placolý, ses intentions et ses motivations sont similaires à celles de son personnage.

\*Dans son avant-propos, Vincent Placolý déclare avoir voulu écrire un essai<sup>814</sup> sur « [...] une image concrète à cette liberté si subtilement volée aux esclaves dans les derniers mois de l'année [...]»<sup>815</sup>.

Selon le CNRTL, en littérature, un essai est un :

« Ouvrage dont le sujet, sans viser à l'exhaustivité, est traité par approches successives, et généralement selon des méthodes ou des points de vue mis à l'épreuve à cette occasion. Essai poétique, essai sur l'entendement humain. Un essai est un livre pour faire des livres ; il ne peut passer pour bon qu'en raison du nombre de fétus d'ouvrages qu'il renferme (Chateaubr., *Essai Révol.*, t. 2, 1797, p. 278)<sup>816</sup>. »

---

<sup>807</sup> *Op. cit.*, p. 82.

<sup>808</sup> *Op. cit.*, p. 127.

<sup>809</sup> *FV*, p. 59.

<sup>810</sup> *Ibidem.*, p. 113-114.

<sup>811</sup> *Ibidem.*, p. 115.

<sup>812</sup> *Idem.*

<sup>813</sup> *Op. cit.*, p. 125.

<sup>814</sup> *Op. cit.*, p. 13 : « L'essai que j'avais projeté d'écrire tardait à prendre forme. ».

<sup>815</sup> *Idem.*

<sup>816</sup> CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/essai>, consulté le 23/06/2023.



Philippe Lejeune place l'essai dans la catégorie du genre autobiographique<sup>817</sup>. Pourtant, rappelons que Molly Grogan Lynch définit *Frères Volcans* comme un « [...] roman construit en abyme sur un vrai-faux journal intime [...] »<sup>818</sup>. De quel type de roman s'agit-il ? Est-ce un roman autobiographique ou le journal intime de Vincent Placolý ? En tous les cas, nous retrouvons des éléments autobiographiques de la vie de Vincent Placolý dans le journal intime du maître blanc.

Comme son personnage anonyme, l'auteur Vincent Placolý rédige son récit en temps de crise (physique et intellectuelle), moins d'une décennie avant sa mort en 1992. Vincent Placolý se savait-il déjà malade lors de la parution de son récit en 1983, de sorte que, comme son personnage, il écrivait entre la vie et mort ? Nous n'avons pas d'informations précises à ce sujet, mais comme son personnage, il souffre profondément des maux de sa société. Au niveau politique, le constat était en effet amer. La société martiniquaise (et caribéenne) était encore sous domination coloniale, ce qui l'a amené, on l'a rappelé, à co-fonder le groupe révolutionnaire et indépendantiste GRS (Groupe Révolution Socialiste). Il en résulte que Placolý souffre de faire partie d'un peuple subalternisé, aveugle mentalement et identitairement. La Martinique était en pleine revendication identitaire et politique au moment de la parution de *Frères Volcans* (1983), avec notamment la médiatisation du manifeste de la Créolité dans les années 1980. Ce concept dépasse les univocités africaine ou européenne et invite les Antillais à se regarder de l'intérieur en assumant une identité plurielle, créole depuis les colonisations, une identité vigilante qui ne nie pas le Béké.

Ainsi, tout nous ramène à la période coloniale. Interroger la société coloniale a conduit le diariste blanc, créole, à plonger en lui-même comme Vincent Placolý qui propose de faire une « [...] autopsie de soi-même [...] »<sup>819</sup>. Cette rétrospection sur la période coloniale permet alors l'autopsie identitaire contemporaine de Placolý.

Vincent Placolý nous explique dans son avant-propos que son récit rétrospectif sur la période de 1848, qu'il avait voulu premièrement sous la forme d'un essai, visait à retrouver le fil des événements de la libération des esclaves comme le fait le diariste. Le personnage de papier, le Béké conscientisé et Vincent Placolý, l'écrivain désireux d'éclairer ses contemporains, cherchent tous deux des réponses dans la littérature qui est « [...] le reflet de la mentalité des gens »<sup>820</sup>. Féru d'Histoire, Vincent Placolý ira particulièrement se renseigner dans les archives, à la recherche de réponses dans ces « [...] documents tronqués (j'allais dire truqué) [...] »<sup>821</sup>. Il trouva ce journal passionnant ou du moins ce qui semble être une copie : « Le texte, qui n'offre ni quotation ni nom d'auteur, se présente sous la forme d'un épais cahier chichement relié de carton fort ; l'écriture est nette et sans bavures ; ce qui peut laisser penser qu'il s'agit d'une copie conservée pour la postérité »<sup>822</sup>. Vincent Placolý met en scène un jeu de miroir avec son personnage qui lui aussi, en fouillant et en rangeant sa bibliothèque, a trouvé son propre journal

---

<sup>817</sup> Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 14.

<sup>818</sup> Molly Grogan Lynch, « *Frères Volcans* de Vincent Placolý : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique », op. cit., p. 29.

<sup>819</sup> *FV*, op. cit., p. 133.

<sup>820</sup> Voir annexe 2 : « Vincent Placolý : « Inventer sans cesse un langage » ».

<sup>821</sup> *FV*, op. cit., p. 129.

<sup>822</sup> *Op. cit.*, p. 15-16.

avec lequel il dialoguait comme l'auteur : « [...] j'ai médité longtemps des phrases du texte diluées par le temps. [...] je me suis rendu compte que de la méditation je me nourrissais énormément [...] »<sup>823</sup>. Ce journal réécrit ne semblait pas avoir vocation à être publié : « Il est toujours étonnant de voir combien de manuscrits intéressants échappent à la vigilance des éditeurs ; à moins que l'auteur des pages qui vont suivre n'ait adressé son texte à d'autres qu'à lui-même<sup>824</sup> ».

Ce journal est réécrit une deuxième fois par Vincent Placolý. Dans cette réécriture, il devient lui-même narrateur : « L'avant-propos n'est pas alors l'avertissement de l'auteur à son lecteur : il est pleinement mise en place de la voix romanesque qui sera en charge de produire le récit du passé<sup>825</sup> ».

*« Comme si quelqu'un avant moi avait cru bon de sortir l'original de l'anonymat des greniers à héritage. [...] j'ai décidé de sortir le livre de l'oubli. [...] Je me suis mis à recopier des pages entières pour pouvoir les relire à loisir, y ajouter, puisque toute la liberté m'était donnée de la faire, des notes de mon crû. Et c'est ainsi que ce livre-journal est né<sup>826</sup>. »*

C'est au détour de jeux narratologiques qui impliquent de sortir de soi, comme le faisait Jorge Luis Borges, que Vincent Placolý, délaissant sa casquette d'historien<sup>827</sup>, devint à la fois auteur du texte qu'il a réécrit, à la fois narrateur intradiégétique (récit homo/auto/diégétique) et lecteur.

*« Au fil du texte, les voix du Narrateur et de l'Auteur, dont le titre du roman ainsi que l'« Avant-propos » et la « Postface » dessinent la silhouette, tendent à se mêler, accréditant l'idée que l'Auteur n'a pu se rejoindre au plus intime de lui-même qu'en faisant un détour empathique et énonciatif par l'Autre. Le romancier antillais qui se profile derrière l'instance auctoriale se serait en quelque sorte libéré de ses propres déterminations socio-historiques en relatant d'un point de vue extérieur le moment historique où s'affirmait l'autonomie de la collectivité à laquelle il appartient<sup>828</sup>. »*

Ainsi, le personnage fictif devient personnage réel au travers de l'auteur. Il prend vie. Puisque le personnage est anonyme, cela laisse deux choix au lecteur afin de décoder cette œuvre palimpsestique : il pourrait considérer qu'il s'agit d'un roman autobiographique, car le nom du personnage anonyme est différent du nom de l'auteur réel, ou bien il pourrait considérer que l'auteur réel se trouverait être le personnage anonyme et qu'il s'agirait du journal intime de l'auteur réel. C'est en quelque sorte le pacte référentiel qui est en jeu.

---

<sup>823</sup> *Op. cit.*, p. 16.

<sup>824</sup> *Idem.*

<sup>825</sup> *Op. cit.*, p. 145.

<sup>826</sup> *Op. cit.*, p. 15-16.

<sup>827</sup> *Op. cit.*, p. 14 : « Mais la raison profonde qui fit que je laissai un jour au vestiaire l'uniforme étriqué de la recherche universitaire et que l'essai présumé perdit des mailles, est que je ne tardai pas à me passionner ; et le travail, qui m'avait coûté tant de nuits blanches, finit par s'abolir de lui-même dans le silence des archives ».

<sup>828</sup> André Claverie, « L'auteur au miroir de l'œuvre : une poétique de décentrement », *Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation*, *op. cit.*, p. 55-56.

« Dès lors, Cervantès, personnage réel, devient un personnage de sa propre histoire et Cid Amet Benengeli personnage fictif devient personnage réel, ce qui sera relayé, plus tard, par Jorge-Luis Borges que Vincent Placoloy aimait tant, dans la nouvelle « Pierre Ménard, auteur du Quichotte » parue dans Fictions. [...] Vincent Placoloy met en place un dispositif similaire et nécessaire<sup>829</sup>. »

Pour mettre en récit sa voix narrative dans la réécriture du journal que Vincent Placoloy nous propose, il déclare que : « Le mode d'investigation ne sera pas scientifique, il sera tellurique<sup>830</sup> », soit une approche très géocentrique. En effet, c'est en se promenant dans les rues de Saint-Pierre, comme le diariste blanc<sup>831</sup>, que Vincent Placoloy tombe sous l'effet d'hallucination à partir desquelles s'est amorcée la réécriture du journal qu'il trouve dans les archives. L'effet d'hallucination que Vincent Placoloy rattache à une manière de percevoir un fait réel, le rapproche de sa réalité passée plus qu'il ne la déforme :

« Mais lorsque je suis allé déambuler dans les rues de la ville ancienne, en surprenant là des noms de rue, là des blocs de roches intouchées depuis des siècles, là des anneaux de fer, et là, les soupirs de l'Atlantique qui vient de coucher sous les pontons de la rade, je me suis laissé prendre à l'effet d'hallucination. Notre histoire est si proche de nous ! [...] les céramiques tordues dans l'enfer du 8 mai 1902, la descente des rues pavées vers le Mouillage, nous obsèdent. Combien de fois, en levant les yeux vers la Montagne endormie, [...] n'ai-je pas entendu la phrase magique que les esclaves, armés de flambeaux, couraient répéter d'habitation en habitation et de mornes en fonds : LA LIBERTÉ VA VENIR<sup>832</sup>. »

Cet effet d'hallucination, à l'image du rêve, fonctionne comme une synesthésie, c'est-à-dire une information perçue de manière multisensorielle qui mène Vincent Placoloy à la prise de conscience du réel, de son réel, car « [...] sans la descente en soi-même, sans l'intuition mobile de la rêverie, il n'est pas possible de donner corps à des faits que le fleuve du temps a recouvert de sa boue<sup>833</sup> ». L'hallucination qui convoque la mémoire semblait être pour Vincent Placoloy consubstantielle à son projet de réécriture de l'Histoire de 1848, une Histoire jusqu'ici comme morte, non née et absente du point de vue des esclaves<sup>834</sup>.

Daniel Maragnès, ami de Vincent Placoloy, nous explique que « l'effet d'hallucination » a été la condition de création et de naissance de son œuvre :

« L'effet d'hallucination n'est rien d'autre que la fiction elle-même en ce qu'elle se distingue des fruits de la recherche historique, en tant qu'elle n'a pas de prétention à l'objectivité, en tant qu'elle est [...] une des versions du réel. Ainsi, l'effet d'hallucination est le roman lui-même, ou plutôt il est la condition du roman, si l'on accepte maintenant que l'hallucination n'est pas la déformation du réel, son

---

<sup>829</sup> FV, *op. cit.*, p. 144.

<sup>830</sup> *Op. cit.*, p. 145.

<sup>831</sup> *Op. cit.*, p. 21 : « Je suis sorti prendre un peu de la fraîcheur du dehors ».

<sup>832</sup> *Op. cit.*, p. 14.

<sup>833</sup> *Op. cit.*, p. 129.

<sup>834</sup> *Op. cit.*, p. 134 : « Si les esclaves n'ont rien laissé d'écrit, comment retrouver le chemin de leur civilisation sinon en écoutant, pour le décrypter, le code de tout ce qui peut rester d'immortel en nous, d'inaltérable, le legs de tous ces corps qui découvriraient, du fond de leur caverne, l'idée de liberté ? ».

*appauvrissement ou son exaspération. L'hallucination n'est rien d'autre qu'une des versions du réel [...] – c'est le présupposé du roman, le réel lui-même*<sup>835</sup>. »

Écoutons à ce propos le maître blanc dont Vincent Placolý a fait son narrateur :

*« Il faudrait que les romanciers, qui sont d'abord des conteurs, s'habituent à présenter au lecteur, en même temps que le livre fini, le journal du roman. Avec quelle argile ils ont façonné leurs personnages, quels rêves ont nourri leurs passions, quelles vérités illustrent les incidents. Je ne me rappelle plus qui disait que, dans le récit, les épisodes importent moins que la situation qui les fait naître, et moins que les caractères. Pourquoi le sont-ils moins ? Parce qu'il n'existe pas d'épisode en soi. Ils sont reconstitués par la sensation s'ils sont vécus, par l'imagination si on nous les rapporte. L'alchimie du souvenir, de l'imagination, de la sensation trompeuse et de la rhétorique indispensable à l'expression du vivant, produit le roman*<sup>836</sup>. »

De ce fait, le journal du roman est l'esquisse psychologique, émotionnelle de Vincent Placolý, qui rend compte du passé qu'il a gardé présent dans sa mémoire pour produire cette réécriture adressée à la mémoire collective.

Ainsi, à la question de savoir si Vincent Placolý a tenu son propre journal intime ou s'il a écrit un roman autobiographique, Placolý répond dans son avant-propos qu'il faut y voir un « livre-journal<sup>837</sup> ». Cette remarque renforce l'idée qu'il s'agirait d'abord du journal intime de Vincent Placolý qui « [...] finit par découvrir, entre les lignes de l'autre, un visage point tellement différent du [s]ien<sup>838</sup> ». C'est ce que Vincent Placolý a appelé l'« instant de lucidité<sup>839</sup> », soit le moment où l'auteur découvre son identité en même temps que son personnage, comme Jorge Luis Borges qui comprit que l'autre c'était lui/«[...] comprendió que el otro era él<sup>840</sup>». Vincent Placolý se fait frère de cet autre, le maître blanc, cet autre volcan qui voulut aussi s'affranchir de ce système labyrinthique esclavagiste.

La subjectivité du récit liée à des éléments autobiographiques est à replacer dans une dimension collective<sup>841</sup>, car elle est le reflet de la société et de sa mémoire. C'est un récit collectif dans la mesure où les deux versions (celle d'un Blanc créole et celle d'un Créole noir), entre regardant et regardé, sont réunies dans le journal intime du peuple martiniquais.

« L'effet d'hallucination », selon la définition de Vincent Placolý, prédispose à vivre un « instant de lucidité » concernant son identité, et ce dans une époque en crise. Telle est la

---

<sup>835</sup> Daniel Maragnès, « Placolý, le Roman, l'Histoire », in : *Commémoration Cinquantième Anniversaire de Vincent Placolý. Discours et Communications*, Martinique Association Vincent Placolý, 1997, p. 37. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>836</sup> *FV, op. cit.*, p. 107.

<sup>837</sup> *Op. cit.*, p. 16 : « Et c'est ainsi que ce livre-journal est né. »

<sup>838</sup> *Idem.*

<sup>839</sup> Vincent Placolý, « Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature) », *Tranchées. Spécial Vincent Placolý, op. cit.*, p. 45.

<sup>840</sup> Jorge Luis Borges, *El Aleph, op. cit.*, «Biografía de Tadeo Isidoro Cruz (1829-1874)», p. 70. Traduction française par René L.-F Durand dans *Œuvres complètes, op. cit.*, Tome I, p. 596 : « il comprit que l'autre était lui ».

<sup>841</sup> Carlos Fuentes, *Géographie du roman, op. cit.*, p. 19 : « J'insiste sur cette troisième dimension de la littérature, la subjectivité collective, car c'est souvent la moins perceptible et pourtant la plus dynamique : la pointe où notre subjectivité porte, incarne, notre collectivité, c'est-à-dire notre culture ».

« poétique de l'identité » placolienne ouverte au Monde, à l'instar en quelque sorte du positionnement cosmopolite de son précurseur intellectuel Jorge Luis Borges :

*« La voix narrative créole de Frères Volcans introduit dans le récit une poétique de l'identité, en suggérant que le Colon représente la figure inversée du Nègre. Le Narrateur reconnaît d'ailleurs cette dialectique des consciences, dans une intuition soudaine de cette déclaration : « Nous sommes les autres, et l'univers est entier ». L'identité ne repose donc plus essentiellement sur un principe de clôture et d'exclusion, mais s'annonce dynamiquement dans le mouvement d'ouverture et d'accès à la différence de l'Autre<sup>842</sup>. »*

Les regardés<sup>843</sup> (personnages) qui sont les esclaves noirs, mais aussi Vincent Placolý (personnage-narrateur) qui se revendique ainsi descendant d'esclave, jouent – pour continuer la métaphore placolienne d'autopsie de soi-même – le rôle du médecin légiste (auteur du rapport et regardant) de son passé : « Comme le médecin doit cesser de vivre avec son propre cœur pour écouter le pouls du malade dont il a pris la main, j'ai tenté, en me fermant le cœur à aujourd'hui, de poser mon oreille sur le réseau ténu des veines du passé<sup>844</sup> ». Nous avons ainsi une approche multifocale très géocritique. Le personnage du maître blanc vit au travers de l'écriture de son journal et Vincent Placolý revit au travers de son personnage, en réécrivant cette histoire qui est son et notre Histoire. Comme le maître blanc, Vincent Placolý fait-il, dans son journal intime, l'aveu d'une sensation d'enfermement dans son appartenance sociale ? Car la sensation et divers sentiments sont bien présents en un souci de polysensorialité qui permet de dépasser le primat du visuel, approche si eurocentrée.

En résumé, la balance s'équilibre chaque fois que le Béké diariste apprend de l'esclave et sa vision change à la suite de chacune de ces prises de conscience. Il voit en effet un être humain, semblable à lui, dans ce Nègre que ses contemporains dénigrent. De même, Vincent Placolý a vu dans le maître blanc, à qui il confie son journal, un être humain non point différent de lui. Tout compte fait, ce journal intime est l'histoire d'une rencontre entre les êtres et les époques où sont exposées les pensées intimes du maître blanc et de Vincent Placolý.

Devons-nous dès lors évoquer un journal intime à plusieurs voix ? En tous les cas, il s'agit assurément de la chronique d'une rencontre écrite dans le respect du vécu de chacun (Noir et Blanc ; maître et esclaves ; dominants et subalternes), en « [...] dépass[ant] la dialectique de leur opposition<sup>845</sup> ». Vincent Placolý nourrit donc sa pensée diverselle de toutes les hybridations

---

<sup>842</sup> André Claverie, « L'auteur au miroir de l'œuvre : une poétique de décentrement », *Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation*, op. cit., p. 57.

<sup>843</sup> Nous le rappelons, le regardé et le regardant sont des notions de géocritique, voir Bertrand Westphal, *Géocritique. Réel, fiction, espace*.

<sup>844</sup> *FV*, op. cit., p. 16.

<sup>845</sup> Roland Sulevor, « Vincent PLACOLY ou Le parcours inachevé », *Tranchées*, op. cit., p. 16 : « Ainsi Placolý avance-t-il dans sa quête inlassable de la vérité : en confiant à l'homme blanc qu'il imagine, la charge de proposer sa vérité, il approche la vérité du corps social dans son ensemble, dans un effort hardi qui signifie que la Vérité est, en fin de compte, non pas la somme arithmétique des vérités particulières de l'Un et de l'Autre, mais le dépassement dialectique de leur opposition. Le maître voit ses serviteurs (et à travers eux leur univers) et ses serviteurs le voient, le jugent et expriment leur jugement par la parole cependant que lui, en consignait ce qu'ils disent, exprime le sien par le truchement de l'écriture ».

et adresse son œuvre à l'ensemble de ses frères et sœurs des îles (et de tout lieu subalternisé), quelles que soient leurs origines et leur couleur de peau, quand bien même la politique pigmentocratique ait été (et continue d'être souvent) l'une des causes d'éclatement et de division de la société martiniquaise et plus généralement caribéenne. En cela, Placolý annonce l'approche des auteurs du manifeste de *L'Éloge de la Créolité*.

Tatiana Lobo Wiehoff opère la même stratégie de la bifurcation de l'Histoire et des histoires que Vincent Placolý par des jeux narratologiques sur des récits apparemment autobiographiques pour mieux rendre compte des particularités d'identités labyrinthiques, marquées par différentes formes de subalternisation.

### II.1.2.1.2. Le récit autobiographique oral de la vie labyrinthique de Sofía

Tatiana Lobo Wiehoff s'efface de la narration<sup>846</sup> pour laisser la parole à Sofía. La narration à la troisième personne est subitement interrompue par la question que nous – auteure et lecteurs – pose Sofía : «He sido yo quien entreabrió la cortina?<sup>847</sup>». Sofía commence alors à raconter sa vie elle-même en utilisant le pronom personnel « je ». Elle interpelle souvent le lecteur, et par extension l'auteure Tatiana Lobo Wiehoff par des questions, ce qui pourrait donner l'impression qu'elle se raconte à l'oral en présence d'un individu. Cela nous laisse penser que c'est Tatiana Lobo (personne réelle) qui se charge de (ré)écrire (*graphein*) ce que Sofía lui dicte ou les paroles qu'elle recueille.

Cette dimension orale inscrite dans l'écrit serait à relier aux héritages des sociétés américano-caribéennes, de tradition orale, auxquelles appartiennent la Chilienne-Costaricienne Tatiana Lobo Wiehoff et ses personnages, tout comme Vincent Placolý et les siens. L'oralité fait d'ailleurs écho à la forme d'expression littéraire et identitaire nommée « oraliture » si chère aux partisans de la Créolité. Tatiana jouerait alors le rôle de scribe<sup>848</sup> de l'époque moderne. À l'instar de Leonor Rita Acevedo Suárez, la mère de Jorge Luis Borges, qui écrivait ce que lui dictait son fils atteint de cécité, Tatiana Lobo Wiehoff semble céder son statut d'auteure pour le transmettre à son propre personnage, la défunte Sofía, en écrivant ses paroles. Rappelons avec Émilie Boyer que le roman se structure autour de l'opposition oralité/écriture<sup>849</sup>.

Sofía prend la parole la première fois depuis sa chambre comme indiqué dans l'intitulé «Algo pasa en el cuarto de Sofía». La chambre d'une maison renvoie à un espace intime et à une *épistémè* réelle, à savoir une pièce fermée et aménagée pour se reposer. C'est un espace où l'occupant trouve sécurité et paix. Pourtant, Sofía y rencontre la mort physique, l'absence de repos et l'enfermement de son esprit, ce qui la conduit à éprouver une ennuyeuse solitude :

---

<sup>846</sup> Voir le tableau précédent sur la structure interne du récit.

<sup>847</sup> *El año del laberinto*, op. cit., p. 25 : « C'est moi qui ai entr'ouvert le rideau ? ».

<sup>848</sup> CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/scribe>, consulté le 01/07/2023 : « Empr. au lat. *scriba* « copiste, scribe, secrétaire » ».

<sup>849</sup> Julie Marchio, «De la “nueva novela histórica” a la “novela intrahistórica” : ¿Hacia una escritura femenina de la historia?», op. cit., p. 120.

«Yo, aquí, en esta habitación donde me falta el cuerpo. [...] Me he quedado sola, [...] transformada en un pensamiento continuo de donde está ausente el reposo. [...] Es difícil acostumbrarme a que soy un presente mientras el tiempo avanza en las cosas que me rodean. No corro peligro alguno de caer en la seducción de la inmortalidad; su aburrimiento me espanta<sup>850</sup>.»

Sa chambre représente symboliquement son cerveau, autrement dit, ses pensées qui sont traversées par d'innombrables questions autour de sa nouvelle condition : la mort. Cet espace intime et fermé devient beaucoup plus exigü et permet d'expliciter la sensation de double enfermement de Sofía :

«El roce de algo que empuja cautelosamente la madera interrumpe estos pensamientos y me parece que viene desde la cochera donde se guardaban la volanta y los aperos de los caballos. La volanta se la llevó mi padre. Lo vi pasar por mi ventana con los niños menores sobre los regazos de mi hermana. Detrás iba un cupé de alquiler, en él iban los demás. También vi pasar una carroza fúnebre, sin flores. Me llevaron a la estación para enterrarme junto a mi madre. La cochera queda sobre la calle del Chapuí y no puedo ver a quien intenta aflojar una tabla. Lo hace aprovechando que el policía está frente a la botica, en la calle del Laberinto. Ignoro cómo lo hace, pero lo hace con disimulo, le sobra habilidad. Yo solo puedo oír la resistencia de los clavos que fijan la madera. El desconocido empuja y cada presión, acompasada y rítmica, suena como un eco en esta habitación. [...] Se escuchan pasos que no son pasos sino el estremecimiento involuntario de la madera, bostezo de las paredes, lamento del parquet nostálgico de pantuflas, botines y zapatos. [...] En las casas deshabitadas siempre huele a floreros con aguas estancadas, huele a cementerio y a misterio<sup>851</sup>.»

Il y a comme une mise en abyme qui relie deux espaces : la chambre et le cercueil, où est disposé le corps de Sofía. La fermeture de son cercueil résonne dans la chambre de Sofía, ce qui réduit l'espace de la chambre et le transforme en fin de compte en cercueil. Ainsi, la chambre acquiert la sémiologie et la symbolique particulière du cercueil, et par extension, de la mort. Et ce double

---

<sup>850</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 83 : « Moi, ici, dans cette chambre où il me manque mon corps. [...] Je suis restée seule, [...] transformée en une pensée continue où le repos est absent. [...] C'est difficile de m'habituer au fait que je suis un présent alors que le temps avance dans les choses qui m'entourent. Je ne cours pas le risque de tomber dans la séduction de l'immortalité ; son ennui me fait peur ».

<sup>851</sup> *Op. cit.*, p. 89-90 : « Le contact de quelque chose qui pousse prudemment contre le bois interrompt mes pensées et il me semble que cela vient du garage où étaient entreposés la calèche et l'harnachement des chevaux. La calèche a été reprise par mon père. Je l'ai vu passer par ma fenêtre avec les plus jeunes enfants sur les genoux de ma sœur. Derrière se trouvait un coupé de location, à l'intérieur se trouvaient les autres. J'ai aussi vu passer un corbillard, sans fleurs. Ils m'ont emmenée pour m'enterrer à côté de ma mère. Le garage donne sur la rue Chapuí et je ne peux pas voir qui essaie de desserrer une planche. Il le fait en profitant du fait que le policier se trouve devant la pharmacie, sur la Rue du Labyrinthe. Je ne sais pas comment il le fait, mais il le fait secrètement, avec beaucoup d'habileté. Je n'entends que la résistance des clous qui fixent le bois. L'inconnu pousse et chaque pression, mesurée et rythmée, résonne comme un écho dans cette pièce. [...] On entend des pas qui ne sont pas des pas, mais le tremblement involontaire du bois, bâillement des murs, lamentation du nostalgique parquet de pantoufles, bottines et chaussures. [...] Dans les maisons inhabitées, ça sent toujours les vases d'eau stagnante, ça sent le cimetière et le mystère. ».

enfermement participe de la matérialisation de la prison psychologique et labyrinthique de Sofía face à son histoire vécue.

De manière générale, Sofía se sent prisonnière de la maison tout entière, communément appelée par les personnages : «Casa del Laberinto», ce qui constitue un troisième cercle d'enfermement : «Nadie me dice cuánto durará mi cautiva en esta casa y si habrá una disolución final<sup>852</sup>» ; «Si yo estuviera encarcelada (¿no lo soy?) [...]»<sup>853</sup>. D'ailleurs, l'aspect paisible des couleurs de la « maison du Labyrinthe », illustrée sur la première de couverture de l'édition URUK en 2016, s'oppose à l'aspect lugubre et tragique de son intérieur : «Pintada color crema de mantequilla, con los marcos y la puerta color café maduro, no tenía el aspecto siniestro adecuado a la morbosidad que despertaba la tragedia<sup>854</sup>».

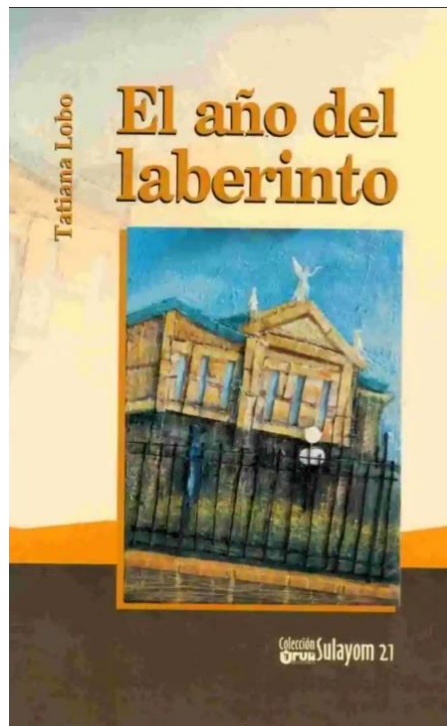


Figure 9 : Première de couverture de *El año del laberinto*, édition Uruk 2016

Source : <http://heredia-costarica.zonalibre.org/2012/04/-share27-benedicto-viquez-guzman.html>

C'est alors dans ces trois cercles d'enfermement, formant un labyrinthe, que Sofía cherche à retrouver le fil d'Ariane de sa vie afin de comprendre son identité passée et présente :

<sup>852</sup> *Op. cit.*, p. 83 : « Personne ne me dit quand durera ma captivité dans cette maison et s'il y aura un dénouement au final ».

<sup>853</sup> *Op. cit.*, p. 122 : « Si j'avais été emprisonnée (ne le suis-je pas ?) [...] ».

<sup>854</sup> *Op. cit.*, p. 42 : « Peinte en couleur crème au beurre, avec les encadrements et la porte couleur café mûr, elle n'avait pas l'aspect sinistre propre à la morbidité que le drame a suscité ».



«Si no puedo marchar hacia adelante, por este peculiar estado, deberé alcanzar el momento donde partió mi historia<sup>855</sup>»; «Si quiero serle fiel al hilo que me devolverá la Sofía que se llevaron, y de la que tan distante estoy, debo comenzar por el principio<sup>856</sup>.»

Son passé inexpliqué a produit un labyrinthe identitaire qui se répartit dans le temps et l'espace en des labyrinthes multiples. Sofía sonde alors les traces de son existence dans ces labyrinthes, ainsi que la genèse de sa personnalité, ce qui semble renvoyer à la définition de l'autobiographie selon Philippe Lejeune : « lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité<sup>857</sup> ».

C'est à partir de son lieu de mort, le Costa Rica, que Sofía déroule le fil de sa vie qui la conduit dans un labyrinthe spatial, entre le Costa Rica, Cuba et la Jamaïque. À ce labyrinthe spatial s'entremêle un labyrinthe temporel au cœur d'une crise politique : la guerre d'indépendance de Cuba. Quelle mémoire des événements passés et des lieux Sofía a-t-elle conservé dans son présent ? Que révèlent ses sentiments liés au passé, au présent et aux lieux retenus quant à la construction de son identité ? Sofía nous livre le récit intime rétrospectif de sa vie, c'est-à-dire son passé par le biais du souvenir, en même temps qu'elle commente son présent depuis la mort. Le labyrinthe temporel installe une alternance entre présent et passé dans le récit autobiographique, soit une distance critique caractéristique de la rétrospection et de l'introspection, qui se manifeste par des auto-critiques rétroactives. Cela traduit de manière souvent antagonique le clivage entre la Sofía vivante du passé et la Sofía morte du présent. Son récit ne représenterait-il pas alors la pensée d'une exilée, hors de son corps et hors de son île ?

Ce qui est certain, c'est que Sofia ne déroule pas le fil de sa vie de manière linéaire, chronologique, mais via diverses bifurcations spatiales et temporelles qui se manifestent par exemple par des synesthésies<sup>858</sup>.

Aussi, pour mettre en valeur de façon plus claire les étapes de notre réflexion, nous proposons ci-après un tableau qui retrace la vie labyrinthique de Sofía depuis son lieu de naissance, Cuba, jusqu'à son lieu de mort, le Costa Rica :

Tableau 5 : Autobiographie de la vie labyrinthique de Sofía

Temps		Lieux	Labyrinthe spatial	Labyrinthe temporel	
P	as	E	nf	Lieu de naissance et de baptême	Nom

<sup>855</sup> *Op. cit.*, p. 83 : « Si je ne peux pas avancer, à cause de cet état particulier, je devrai atteindre le moment où commence mon histoire ».

<sup>856</sup> *Op. cit.*, p. 86 : « Si je veux rester fidèle au fil qui me rendra la Sofia qu'ils ont emmenée, et dont je suis si éloignée, je dois commencer par le début ».

<sup>857</sup> Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>858</sup> *CNRTL*, <https://www.cnrtl.fr/definition/synesth%C3%A9sie>, consulté le 03/07/2023 : « Trouble de la perception sensorielle dans lequel une sensation normale s'accompagne automatiquement d'une sensation complémentaire simultanée dans une région du corps différente de celle où se produit l'excitation ou dans un domaine sensoriel différent ».

		<b>CUBA</b>	Lieu de l'innocence	
			Lieu de l'interdiction et de la torture	Éducation religieuse
			Lieu culturel	Carnaval
			Lieu de cérémonie yoruba	Eau
			Lieu de répression politique	Feu révolutionnaire
	<b>Adolescence</b>	<b>JAMAÏQUE</b>	Lieu des expatriés Cubains	Fuite répression politique à Cuba
			Église, lieu d'un amour contrarié	Rencontre avec «el francesito»
			Lieu du pacte	Mariage avec Armando
			Lieu du mensonge	
	<b>Présent-Passé</b>	<b>Adulte</b>	<b>COSTA RICA</b>	Lieu de naissance de ses onze enfants
La propriété de Las Ánimas				Mère heureuse
Lieu des conflits politiques et préparation de la guerre de Cuba				La Mansión et le deuil des femmes
Maison, lieu de la convoitise				Visites d'Antonio Maceo
Maison, lieu du conflit entre les époux				Demande de divorce, hypothèque des biens
Chambre, lieu du drame				Assassinat
Chambre, lieu du vide et des questionnements				Conscience, esprit de Sofía, sensation d'immortalité

Sofía recherche premièrement des éléments identitaires dans l'onomastique qui la relie à Cuba :

*«Muy cerca de ese lugar [Palma Soriano] nació yo, en La Perseverancia, finca de cañaverales, trapiche y café, de mi abuelo. El nombre lo dice todo, perseverar, perseverar, con siete modestas caballerías de tierra para convocar a la fortuna... Fui bautizada en la parroquia Nuestra Señora del Rosario. En el libro de Bautismos de Blancos, tomo número 6, inscripción número 921, según consta en el índice. Con fecha 15 de diciembre de 1860, nacida el 6 de noviembre del mismo año, aparece Sofía Teófila de los Dolores. Esa soy yo, ese el testimonio de mi existencia. [...] Sofía, hija de Dios de los Dolores; Sofía, hija, Dios de los Dolores; hija, Sofía ay que dolor esta hija mía Teófila... De esta manera jugaba mi madre con mi nombre, cuando quería evitarme un regaño mayor. La familia me ahorró el Teófila y aunque no me quitó los dolores me dejaron el Sofía a secas con el noble propósito de darme empaque de sabia. Pobrecillos, ¡poco ha quedado de su buena intención! Nunca he tenido conocimiento preciso de cuál ha sido el objeto de mi existencia<sup>859</sup>.»*

<sup>859</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 86-87. « Tout près de cet endroit [Palma Soriano] je suis né, à La Perseverancia, une plantation de canne à sucre, de sucre et de café, de mon grand-père. Le nom dit tout, persévérer, persévérer, avec sept modestes caballerias de terre pour faire fortune... J'ai été baptisé dans la paroisse Nuestra Señora del Élodie PELLAN | Thèse de doctorat | Université de Limoges | 2023

Sofía vient du grec « sophia » qui désigne la sagesse. Sofía se rend compte qu'elle n'a pas les qualités qui accompagnent son prénom. Et elle le regrette :

*«Eso es lo que siempre me sucede. Que cuando más abierto debo tener los ojos, me duermo. Mal nombre me pusieron. Sofía. Nunca fui precavida, ni lista, ni astuta, ni advertida. ¡Para qué quejarme ahora, ahora que ya no hay enmienda!»<sup>860</sup>*

De plus, elle n'a pas été scolarisée : «Y aunque yo no iba a escuela ni colegio, aunque poco salía y con poca gente conversaba, por Rosalía juntaba datos como otras niñas coleccionan estampas [...]»<sup>861</sup>.

En Jamaïque, elle interroge son nom d'épouse pour trouver une sortie à ses labyrinthes, mais en vain : «¿A quién mierda le importa mi nombre de mujer? No va unido a ningún otro que haga historia, no es el de una vivandera, una soldadera, una puta famosa, la madre de un soldado, la amante de un rey o de un poeta... Apenas Sofía Teófila de los Dolores, mujer de uno que dicen que la asesinó»<sup>862</sup>.

À défaut de trouver une explication dans son nom, elle consent à se définir comme une conscience comme point de départ à sa quête identitaire :

*«Lo más inquietante de todo es no saber lo que soy. En el afán de darme una identidad, me he proclamado mi conciencia. Pero ¿quién me dice que no me estoy imaginando a mí misma o que imagino mi tiempo y mi lugar? Yo veo pasar los días pero los días no me ven pasar a mí. Tampoco el lugar donde estoy sabe que estoy aquí. Si el tiempo no sabe cómo me llamo y el espacio que habito me desconoce, una de dos: o no existen ellos o no existo yo»<sup>863</sup>.*

---

Rosario. Dans le livre des Baptêmes des Blancs, tome numéro 6, inscription numéro 921, comme indiqué dans l'index. Le 15 décembre 1860, née le 6 novembre de la même année, apparaît Sofía Teófila de los Dolores. C'est moi, c'est le témoignage de mon existence. [...] Sofia, fille du Dieu des Dolores ; Sofia, fille, Dieu des Douleurs ; ma fille, Sofía, oh quelle douleur ma fille, Teófila... C'est ainsi que ma mère jouait avec mon nom, quand elle voulait m'éviter une plus grande réprimande. La famille n'ajoutait pas le Teófila et même si cela n'a pas enlevé les douleurs, ils m'appelaient tout court Sofia dans le noble but de me donner un peu de sagesse. Les pauvres, il ne reste plus grand-chose de leurs bonnes intentions ! Je n'ai jamais eu de connaissance précise de ce qu'a été l'objet de mon existence. »

<sup>860</sup> *Op. cit.*, p. 88 : « C'est ce qui m'arrive toujours. Que lorsque je dois le plus ouvrir les yeux, cela m'endort. Ils m'ont donné une mauvaise réputation. Sofía. Je n'ai jamais été prudente, ni intelligente, ni rusée, ni prévenue. Pourquoi se plaindre maintenant, maintenant qu'il n'y a pas d'amendement ? »

<sup>861</sup> *Op. cit.*, p. 180-181 : « Et même si je n'allais pas à l'école ni au collège, même si je sortais rarement et parlais avec peu de gens, grâce à Rosalía je rassemblais des données comme d'autres filles collectionnent des images. »

<sup>862</sup> *Op. cit.*, p. 229 : « Merde, qui s'intéresse à mon nom de femme ? Il n'est lié à aucun autre qui fasse histoire, ce n'est pas celui d'une vivandière, d'une soldate, d'une pute célèbre, la mère d'un soldat, la maîtresse d'un roi ou d'un poète... Juste Sofía Teófila de los Dolores, femme d'un homme dont on dit qu'il l'a assassiné. »

<sup>863</sup> *Op. cit.*, p. 127-128 : « Le plus inquiétant de tout est de ne pas savoir qui je suis. Dans le désir de me donner une identité, je me suis proclamé ma conscience. Mais qui ne me dit pas que suis en train de m'imaginer moi-même ou que j'imagine mon temps et mon lieu ? Je vois passer les jours mais les jours ne me voient pas passer. Le lieu où je suis ne sais pas non plus que je suis ici. Si le temps ne sait pas comment je m'appelle et l'espace que j'habite ne me connaît pas, de deux choses l'une : soit ils n'existent pas soit je n'existe pas. »

Cette approche ne rejoint-elle pas celle de certains penseurs décoloniaux qui invitent à mettre en cause les hiérarchisations genrées de l'Occident (patriarcat, inégalités de genre, rapports coloniaux...) <sup>864</sup> ?

Cuba est le lieu de l'enfance de Sofía <sup>865</sup> et, par conséquent, représente le temps de l'innocence. Cette innocence gêne la Sofía morte du présent :

*«Me remuerde la inocencia, mi inocencia. Una vida sin culpas es peor que una vida perversa. Los delitos tienen el consuelo de la redención, purgar es redimir [...]. Me siento estúpida, me siento imbécil. Y, sin embargo, en alguna parte debe haber una explicación <sup>866</sup>.»*

Cette explication semble se trouver dans son deuxième nom «Teófila», autre élément identitaire programmatique, qui renseigne sur l'éducation religieuse qu'elle a eu et les souffrances ou les douleurs («Dolores») qui en découlent. En effet, nous observons une longue énumération anaphorique de « No » et donc de défenses et d'interdictions que nous avons écourté tant la liste est longue :

*«Sucedió paulatinamente, por una sutil tortura sostenida de año en año, desde un tiempo que ignoro. Ahora sé que era una tortura. Antes creía que eran las buenas formas que una mujer debe sufrir. Pequeñas prohibiciones que se fueron acumulando sin yo siquiera advertirlo. No ensucies tus calzoncitos, Sofía, siéntate en el excusado. No salgas a la calle sola, Sofía. No hables con extraños, Teófila. No te toques ahí, saca las manos, el diablo te va a llevar. Muerde la lengua, Sofía, no respondas a tu mamá, Teófila, no hables cuando los grandes hablan. No seas tan llorona, Sofía, ya estás muy grande, reza tus oraciones. [...] No hables con hombres que no te hayan presentado. Y nunca, nunca, jamás, le digas a un hombre una galantería, ¿oyes? Ni provocarlo con miradas, ni parecer atrevida. La discreción es el mejor adorno de una mujer. Aprendí a mentir y ese aprendizaje me duró toda la vida <sup>867</sup>.»*

---

<sup>864</sup> Voir à cet égard, Christine Verschuur et Blandine Destremau, « Féminismes décoloniaux, genre et développement. Histoire et récits des mouvements de femmes et des féminismes au Sud », Revue tiers-Monde, 2012/1, n°209, p. 7-18 (p. 10) : « La perspective féministe décoloniale fait ainsi le lien entre la dimension symbolique, construite et culturelle des rapports de genre, et leur dimension économique et politique, du niveau domestique au local et global. Cette perspective se centre aussi sur les luttes pour des droits économiques et sociaux, en s'intéressant au lieu spécifique à partir duquel les femmes prennent la parole dans la lutte sociale. Elle s'intéresse ainsi à la fois à reconnaître les capacités des personnes, d'appartenances diverses, à se constituer en tant que sujet de leur propre histoire, mais également à montrer comment les rapports de genre s'inscrivent dans le système économique [...] ». Voir aussi Aníbal Quijano, « La colonialidad del poder y la experiencia cultural latinoamericana » in : Briceño-León R. et Heinz S. (dir.), Pueblo, época y desarrollo : la sociología de América Latina, Caracas, Nueva Sociedad, 1998.

<sup>865</sup> *Op. cit.*, p. 121 : «Él [Armando] tiene veinticinco años y yo cinco.» ; « Lui, il a vingt-cinq ans et moi cinq. »

<sup>866</sup> *Op. cit.*, p. 122 : « Je regrette l'innocence, mon innocence. Une vie sans culpabilité est pire qu'une vie perverse. Les délits ont la consolation de la rédemption, purger c'est racheter [...]. Je me sens stupide, je me sens imbécile. Et, pourtant, il doit y avoir une explication en quelque part. »

<sup>867</sup> *Op. cit.*, p. 246-247 : « Cela se fit progressivement, par une subtile torture d'année en année, depuis un temps que j'ignore. Maintenant, je sais que c'était une torture. Avant, je croyais que c'étaient les bonnes manières dont une femme devait souffrir. Des petites interdictions que s'accumulaient sans même que je n'en aperçoive. Ne salis pas ton pantalon, Sofía, assieds-toi sur les toilettes. Ne sors pas seule dans la rue, Sofía. Ne parle pas aux étrangers, Teófila. Ne te touche pas là, tends les mains, le diable va t'emporter. Mords ta langue, Sofía, ne réponds pas à ta mère, Teófila, ne parle pas quand les grands parlent. Ne sois pas si pleurnicheuse, Sofía, tu es déjà très grande, dis tes prières [...] Ne parle pas à des hommes qu'on ne t'a pas présenté. Et ne jamais, jamais, jamais dire quelque chose de galant à un homme, tu entends ? Ni le provoquer avec des regards, ni paraître audacieuse. La discrétion est la meilleure parure d'une femme. J'ai appris à mentir et cet apprentissage a duré toute ma vie. »

En allant chercher dans les souvenirs de son éducation religieuse transmise par ses parents, nous constatons que Sofía sort de l'innocence en apprenant à vivre une vie parallèle, un « moi » dominé par le mensonge. Elle manifeste alors un dédoublement de personnalité tout au long de sa vie. Sofía mettait donc une forme de masque<sup>868</sup> et parle alors de « [...] s'aimer dans la duplicité, dans le dédoublement...<sup>869</sup> ».

Pourtant, à Cuba, les masques ne lui sourient pas... Elle garde en effet un mauvais souvenir de son premier carnaval cubain où elle eut très peur du masque de taureau – annonce minotaurienne – de son oncle Armando<sup>870</sup> ainsi que du costume de la longue couleuvre. Ce souvenir effrayant l'empêcha de dormir. Les masques – symbole également utilisé dans des œuvres borgésiennes comme *Le rêve*<sup>871</sup> où masque et cauchemar sont associés<sup>872</sup> – l'incommodèrent jusqu'à son lieu de mort au Costa Rica. « Estamos en diciembre. [...] Hoy es el gran carnaval del fin del año. [...] Me repugnan las multitudes, los olores y los gritos. Y siguen espantándome las máscaras<sup>873</sup> ». Borges associe masque et miroir en une approche très psychanalytique. Devons-nous voir dans ce texte de Tatiana Lobo une peur de se regarder, de se confronter à (toute) son identité ?

C'est en cherchant une boîte d'allumettes afin de brûler sa maison au Costa Rica qui retient son esprit et l'emprisonne que Sofía se souvient de la répression politique à Cuba. Le feu marque son enfance<sup>874</sup> et lui rappelle notamment la tentative d'incendier le palais du gouvernement<sup>875</sup>. En danger, Sofía et sa famille décidèrent alors de s'expatrier en Jamaïque.

---

<sup>868</sup> Frantz Fanon a traité cette question des masques des colonisés au psychisme atteint par les colonialités.

<sup>869</sup> *El año del laberinto*, *op. cit.*, p. 266 : « [...] amarme en la duplicitad, en el desdoblamiento... ».

<sup>870</sup> *Op. cit.*, p. 120-121 : « ¡No me conoces? Dice una voz familiar, atacándome por sorpresa, metiendo dos largos cuernos por entremedio de la reja. Es uno que ha subido hasta el corredor, bajo la cabeza de un toro que tiene ojos claros y humanos perceptibles detrás de dos huecos marcados con un aro negro. Hace ¡buuuuuuuuh! a través del hocico y yo me pongo a llorar. Mi madre grita una reprimenda desde su sitio. — ¡No asustes a la niña, Armando! Tan viejo ya y no sabes comportarte... Detrás del cartón pintado asoma la cara sonriente de mi tío y entonces me asusto el doble y vuelvo a llorar. Él tiene veinticinco años y yo cinco. Se aleja arrastrado por una enorme arpa de caña que lo empuja, inmisericordemente clavada en sus riñones. Se ha dejado la máscara en la nuca y el monstruoso toro que avanza de frente y lleva la máscara al revés se aleja, engullido, devorado, tragado por la orgía de colores. » ; « Tu ne me connais pas ? Dit une voix familière, en m'attaquant de surprise en passant deux grandes cornes à travers la clôture. C'est celui qui est monté jusqu'au couloir, sous la tête d'un taureau aux yeux clairs et humains, perceptibles derrière deux trous marqués d'un anneau noir. Il fait bouuuuuuuuh ! par le museau et je me mets à pleurer. Ma mère le réprimande depuis son siège. — N'effraie pas la fille, Armando ! Si vieux maintenant et tu ne sais pas comment te comporter... Derrière le carton peint, le visage souriant de mon oncle apparaît et puis j'ai deux fois plus peur et je pleure à nouveau. Il a vingt-cinq ans et moi cinq. Il s'en va traîné par une énorme harpe à roseaux qui le pousse, impitoyablement coincé dans ses reins. Il a laissé le masque sur sa nuque et le taureau monstrueux, qui avance en face et porte le masque en arrière, s'éloigne, englouti, dévoré, avalé par l'orgie des couleurs. »

<sup>871</sup> Jorge Luis Borges, « Le Rêve », *La rose profonde, Œuvres Complètes*, Tome 2, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1999.

<sup>872</sup> Voir à ce propos l'étude de Carolina Koretzky, « Un cauchemar de Borges », *La Cause freudienne*, 2011/2, n° 78, p. 235-241, <https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2011-2-page-235.htm>, consulté le 20/08/2023.

<sup>873</sup> *El año del laberinto*, *op. cit.*, p. 323 : « Nous sommes en décembre. [...] Aujourd'hui c'est le grand carnaval de la fin d'année. [...] Les foules, les odeurs et les cris me dégoûtent. Et les masques continuent de me faire peur. »

<sup>874</sup> *Op. cit.*, p. 142 : « El fuego trastornó un día de mi infancia. Es Uno de los recuerdos imborrables » ; « Le feu bouleversa un jour de mon enfance. C'est l'Un de mes souvenirs ineffaçables ».

<sup>875</sup> *Op. cit.*, p. 142-145.

C'est ainsi que «[...] en Kingston éramos casi diez mil los expatriados<sup>876</sup>». Or, en Jamaïque, l'esclavage était déjà aboli. Ce contexte politique semble agir dès lors en miroir sur la vie de Sofía. La Jamaïque est à la fois son lieu de liberté, d'épanouissement personnel – bien qu'éphémère – et son lieu de double enfermement où les multiples Sofía, ses « Moi », se sont développés et succédés en fonction des circonstances.

L'apparition de ses règles<sup>877</sup> marque ainsi une nouvelle étape dans la construction de son identité, marquée dans le même temps par un enfermement beaucoup plus strict. Elle ressentait alors des envies qui étaient tournées vers «el francesito» avec qui elle eut sa première relation sexuelle et avec qui elle expérimenta sa première sensation de liberté en possédant son propre corps :

*«Fue en este tiempo cuando me sentí propietaria de mi cuerpo. Mi cuerpo se sometía a mis deseos con una fidelidad que me encantaba. Mis ojos, sobre todo mis párpados, fueron más obedientes que el abrir o cerrar de una sombrilla. Me las arreglé para bajar las mangas de mi vestido dejando desnudos mis hombros en el momento apropiado. [...] Me quité una venda de gasa con la que había intentado aplastarme el busto, secreto que contaba con la complicidad de mi hermana porque ella me la ataba por detrás. Al francesito le ofrecía todo, mis ojos, mis labios, mis senos, mis caderas, ese vientre tibio y firme [...]»<sup>878</sup>.*

Ce moment de liberté fut toutefois réduit à une joie éphémère et à un souvenir nostalgique. En effet, comme ivre d'amour et de cette sensation de liberté et d'exister, l'autre Sofía, celle qui est soumise à ses parents, voyait dans le visage de sa mère, celui de la grand-mère du «francesito» avec qui il venait à la messe et qui lui demandait si elle voulait épouser «el francesito». C'est ainsi que Sofía accepte à contre cœur de se marier avec son oncle Armando. Il était trop tard et elle ne pouvait de toutes les façons pas dire la vérité à ses parents :

*«Tío y sobrina se casaron ante un juez. [...] Ya casada, me quedé en casa. Nunca más volví a ver al francesito. Nada cambió sustancialmente en mi vida, seguí viviendo con mis padres y Armando regresó a Costa Rica»<sup>879</sup>.*

Dans sa fonction d'épouse, Sofía ne trouve pas le moyen de se construire, de se connaître totalement, mais elle comprend ce que sa famille a construit à partir d'elle. Sous le joug de son époux et de son oncle, son espace de liberté et d'affirmation identitaire se réduit.

---

<sup>876</sup> *Op. cit.*, p. 248 : « [...] à Kingston nous étions presque dix mille expatriés »

<sup>877</sup> *Op. cit.*, p. 250 : «Desde la aparición de mis reglas, mi familia había redoblado su vigilancia y nunca estaba sola» ; « Depuis l'apparition de mes règles, ma famille avait redoublé de vigilance et je n'étais jamais seule ».

<sup>878</sup> *Op. cit.*, p. 251 : « Ce fut à cette époque que je me sentis propriétaire de mon corps. Mon corps se soumettait à mes désirs avec une fidélité que j'aimais. Mes yeux, surtout mes paupières, étaient plus obéissants que l'ouverture ou la fermeture d'une ombrelle. J'ai réussi à baisser les manches de ma robe en laissant mes épaules nues au moment opportun. [...] J'ai enlevé un bandage de gaze avec lequel j'avais tenté d'écraser ma poitrine, un secret avec la complicité de ma sœur car elle me l'attachait par derrière. J'ai tout offert au petit Français, mes yeux, mes lèvres, mes seins, mes hanches, ce ventre chaud et ferme [...] »

<sup>879</sup> *Op. cit.*, p. 254-255 : « Oncle et nièce se marièrent devant le juge. Un fois mariée, il me garda à la maison. Je ne revis jamais le petit Français. Rien, concrètement, ne changea dans ma vie, je continuais à vivre avec mes parents et Armando retourna au Costa Rica ».

Sofía avait rejoint son époux au Costa Rica où la famille fit fortune dans les caféiers. Elle déroule alors le fil de sa vie de mère, afin de comprendre qui elle est. Elle exprime la dépossession de son propre corps qu'elle associe à ses onze enfants, dont la naissance est présentée comme une mort potentielle qui lui a été à chaque fois infligée :

*«Mi marido dejaba su huella en mi cuerpo, año tras año. Y mi cuerpo, enajenado, regresaba a mí como una ola en los sufrimientos de cada parto. Cuando ya no fue necesaria mi presencia en la panadería y ya no tuve otra tarea que la crianza, y Armando dejó de ser un hombre joven para entrar en el camino de la madurez, mi encierro se hizo más riguroso. Sin la presencia de mi padre, su poder sobre mí fue absoluto. [...] Pude haberme muerto en alguno de mis once partos y ninguna ley ni juez hubiera señalado a Armando como responsable. Hay crímenes que nunca tienen castigo. Nunca me preguntó si yo quería tener tantos hijos. Mi cuerpo... Lo conocí en su totalidad cuando lo vi muerto, ahora ya nadie, ni yo misma, podrá disponer de él. Ha quedado a la sola merced de su descomposición. [...] Me mataron como matan los ladrones, para eliminar el escollo que se interpone entre su deseo y el objeto de su deseo<sup>880</sup>.»*

Sofía regrette profondément ses rapports intimes avec «el francesito», lequel, à la différence de son époux Armando ne la subalternisait pas dans leurs rapports, lui laissait la liberté d'éprouver du plaisir dans une relation d'égal à égal : «[...] si alguna vez hubo, de mi parte, un anhelo de jugar como lo hubiera hecho con el francesito, Armando me lo reprochó. [...] Si mi sensualidad lo asustó, mi insensibilidad lo tranquilizó<sup>881</sup>».

Le meilleur souvenir que Sofía raconte dans sa fonction de mère, est celui de ses journées dans la campagne de Las Ánimas, située à Alajuela, avec sa famille. C'est là que l'on cultivait le café. C'est là que son espace de liberté s'agrandit, lui donnant la possibilité d'être elle-même, d'habiter librement ce lieu et elle-même :

*«Las Ánimas es un bonito lugar y ahí suelo estar más tranquila. Hay espacio suficiente para perderse entre los cafetos y las angustias se las lleva la brisa. Hay un pequeño laguito donde nadan los patos y el jardín tiene un prado donde dispuse plantas de la región [...] La casa es de adobe, vieja, sus tejas dejan filtrar goteras que nunca caen en el mismo sitio. Adentro es fresca y está casi vacía, con los muebles necesarios para un mínimo de comodidad. Me gusta la austeridad de Las Ánimas, invita al reposo y al descanso. Hay tanto que ver ahí que se me olvidan las desdichas. [...] En Las Ánimas Armando me deja libre. [...] En la cocina, oscurecida por las huellas del humo, que nunca he querido enjalbegar porque me gusta así, me entretengo batiendo crema dulce*

---

<sup>880</sup> *Op. cit.*, p. 265 : « Mon mari laissa sa marque sur mon corps, année après année. Et mon corps, aliéné, me revenait comme une vague dans les souffrances de chaque accouchement. Lorsque ma présence à la boulangerie n'était plus nécessaire et que je n'avais plus d'autre tâche que celle de parent, et qu'Armando cessa d'être un jeune homme pour entrer sur le chemin de la maturité, mon confinement est devenu plus rigoureux. Sans la présence de mon père, son pouvoir sur moi était absolu. J'aurais pu mourir au cours de l'un de mes onze accouchements et aucune loi ni aucun juge n'aurait tenu Armando pour responsable. Il y a des crimes qui ne sont jamais punis. Il ne m'a jamais demandé si je voulais avoir autant d'enfants. Mon corps... Je le connus dans sa totalité lorsque je l'ai vu mort, désormais personne, pas même moi, ne pourra disposer de lui. Il est laissé à la seule merci de sa décomposition. [...] Ils m'ont tué comme les voleurs tuent, pour enlever l'obstacle qui se dresse entre leur désir et l'objet de leur désir. »

<sup>881</sup> *Op. cit.*, p. 255 : « [...] si une fois il y eut, pour ma part, une envie de jouer comme je l'aurais fait avec le petit Français, Armando me le reprochait. [...] Si ma sensualité l'effraya, mon insensibilité le calma. »

*y fabricando mermeladas que los niños devoran contentos de verme sonreír. Las mañanas son limpias, claras, y fuertes los desayunos. Las tardes son serenas, Armando fuma, se apoltrona en el largo corredor, hace bromas y el mundo se hace habitable. En la amplitud de Las Ánimas mi maternidad recuperaba la alegría. [...] Obligados al encierro de la ciudad, aquí estorbábamos el aire del otro*<sup>882</sup>.»

La nature convoque le naturel de Sofía. En effet, c'est dans la campagne costaricienne que Sofía retrouve son identité et les éléments qui la font exister. Cet espace végétal entaille le cercle monolithique qui enserme Sofía. En établissant un parallèle entre la ville<sup>883</sup> et la campagne, comme l'a fait par exemple Jorge Luis Borges dans la nouvelle *El Sur* ou comme l'a proposé Vincent Placolý dans *L'Eau-de-Mort Guildive*, elle constate que si la ville – espace strié – et la campagne – espace lisse – sont tous deux des labyrinthes où elle erre, le labyrinthe rural lui permet de fixer son identité.

Elle décrit cet espace labyrinthique rural comme le lieu où il est possible de se perdre sans angoisse, qui permet des promenades paisibles qui la replace sur le chemin de la joie maternelle. Il est fort significatif de rapprocher le nom de la propriété «Las Ánimas» à celui du latin «anima, ae» désigne en latin le souffle, l'air et, plus couramment, l'âme<sup>884</sup>. La campagne serait ainsi le lieu de libération des âmes, le lieu où il n'est pas besoin, contrairement à Cuba ou encore à la Jamaïque de «[...] disimular tan perfectamente [sus] curiosidades y [sus] deseos [...]»<sup>885</sup>. Dans la même perspective, nous pouvons également faire le rapprochement avec les verbes espagnols «animar, animarse» qui renvoient à l'idée de remonter le moral, d'encourager et de retrouver le sourire.

Quand Sofía retourne en ville, depuis sa fenêtre et au travers du fil de ses souvenirs, elle nous raconte les conflits politiques qui se déroulent sur la scène nationale costaricienne où reviennent souvent des figures politiques majeures comme le roi d'Espagne, Félix Arcadio Montero (candidat démocrate à la présidentielle), Minor Keith (entrepreneur Nord-Américain), Rafael Yglesias (candidat du parti libéral à la présidentielle) ou encore Antonio Maceo (Général cubain qui prépare la guerre d'indépendance de Cuba).

---

<sup>882</sup> *Op. cit.*, p. 102-103. C'est nous qui soulignons : « Las Ánimas est un **endroit agréable** et là-bas j'ai l'habitude d'être plus **calme**. Il y a **suffisamment d'espace** pour se perdre parmi les caféiers et les angoisses sont emportées par la brise. Il y a un petit lac où nagent les canards et le jardin a une prairie où j'ai placé des plantes de la région [...] La maison en torchis, ancienne, ses tuiles laissent filtrer les fuites qui ne tombent jamais au même endroit. À l'intérieur, il fait frais et presque vide, avec le mobilier nécessaire pour un minimum de confort. **J'aime l'austérité** de Las Ánimas, elle invite au **repos** et à la **détente**. Il y a tellement de choses à voir là-bas que j'en **oublie les malheurs**. [...] Dans Las Ánimas, Armando me laisse **libre**. Dans la **cuisine**, assombrie par des traces de fumée, que je n'ai jamais voulu blanchir parce que **je l'aime** ainsi, je m'amuse à fouetter de la crème sucrée et à faire des confitures que les enfants dévorent, heureux de **me voir sourire**. Les matinées sont limpides, claires et les petits déjeuners sont copieux. Les après-midis sont **sereins**, Armando fume, se prélassa dans le long couloir, **plaisante et le monde devient habitable**. Dans l'espace de Las Ánimas, **ma maternité a retrouvé la joie**. [...] Contraints à l'enfermement de la ville, ici on bloquait l'air de l'autre. ».

<sup>883</sup> Nous noterons un traitement différent de la ville chez Alejo Carpentier. Voir par exemple Fabrice Parisot, « L'espace de la ville dans la poétique d'Alejo Carpentier ou la valorisation des contextes urbains latino-américains », *Cahiers de Narratologie*, n° 7, 1996, <http://journals.openedition.org/narratologie/11780>, consulté le 30/01/2022.

<sup>884</sup> Félix Gaffiot, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934, p. 127, <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php?q=anima>, consulté le 29/01/2022.

<sup>885</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 248 : « [...] dissimuler si parfaitement [ses] curiosités et [ses] désirs [...] ».



En évoquant ces figures politiques, Sofía s'arrête sur deux points : le premier est qu'elle prend conscience de la dure condition des femmes en temps de guerre, perçues tantôt comme des munitions de guerre<sup>886</sup>, comme des objets – comme Sofía qui considère partager la même condition que les prostituées – ou encore réduites à être des femmes endeuillées comme María Eufemia Cabrales, la femme d'Antonio Maceo<sup>887</sup>.

En second point, Sofía s'attarde sur la personne d'Antonio Maceo qui, comme elle-même et sa famille, avait dû s'expatrier à la Jamaïque. Proche ami de son époux, Maceo passait régulièrement des moments chez les Medero. Durant ces moments, des jeux de séduction se développèrent entre Sofía et Antonio Maceo. Ces moments étaient des échappatoires privilégiées pour Sofía qui retrouvait dans son identité féminine la capacité de plaire et de séduire. Elle sortait enfin du labyrinthe de l'indifférence, de la solitude, de l'invisibilité :

*«Armando fingía no darse cuenta cuando Antonio Maceo miraba los tobillos de su mujer sentada ante el piano. El General dejaba caer la mirada tierna por la finura de la cintura para abarcar de un admirado vistazo el volumen de su trasero agrandado por la presión contra el asiento giratorio que ella, al propio, hacía oscilar levemente para acentuar la emoción. Era cosa sabida que al General le gustaban las mujeres, todas, pero en especial las rellenas, melancólicas y delicadas. Contraste con su madre, mujer de fuste y guerra que obligaba a sus hijos a empinarse a muy corta edad para que fueran a pelear. Para Armando, siempre haciendo planes de un retorno incierto, era más fuerte el amor a la patria que a su mujer, más deseada la Isla de Cuba que su cuerpo, más odiado el Castillo del Morro que una mirada infiel de Maceo. Armando, el marido celoso, hacía la vista gorda y aparentaba no advertir que “su Sofía”, como ante otros la llamaba, también sentía, como tantísimas mujeres, la atracción del héroe, del caballo y de la gloria, de la batalla campal y el filo de los machetes. Porque así era. Mucho erotismo despertaba el hombre que arriesgó la vida en una guerra de diez largos años antes de convertirse en labriego de un proyecto sospechoso. Porque en el salón de la familia Medero no se ocultaba, al calor de la palabra, que la colonia La Mansión no tenía por objeto fecundar la tierra para sacar sus frutos, sino adiestrar guerreros para conquistar la tierra cubana. En La Mansión entrenaban los mambises tercios en su proyecto de volver, pistola al cinto, sombrero de yarey, a cabalgar contra los campesinos catalanes, navarros, andaluces y gallegos, pobres diablos que ni siquiera sabían cómo se llamaba el rey castellano por quien los mandaban a morir. Era tan fuerte su amor a la patria, tan sólida su confianza en el General, que Armando, tan cicatero, no le escatimaba el dinero. De su bolsillo salían grandes cantidades que Maceo tomaba de manera llana y tranquila, tal que si hubiese un firme compromiso entre los dos. Para Armando, el sueño del retorno. Para ella, el claustro. Sofía vivía*

---

<sup>886</sup> *Op. cit.*, p. 226 : «Las mujeres son las municiones de la guerra» ; « Les femmes sont les munitions de la guerre. ».

<sup>887</sup> *Op. cit.*, p. 228 : «—Antonio, en la manigua, perdió a su padre y a sus hijos y por poco me pierdo a mí. Lo vi llorar. Pero nada ama tanto como a Cuba. ¿Sabes lo que me dice? “Tú sufriendo y yo peleando seremos felices”. María Eufemia Cabrales está cansada de guerra. Después que enterró a sus hijos en la Sierra Maestra, no tuvo más. Sostiene al héroe pero no perdona al marido infiel» ; « – Antonio, dans le marais, perdit son père et ses enfants et il failli me perdre. Je l'ai vu pleurer. Mais il n'aime rien autant que Cuba. Vous savez ce qu'il me dit ? « Tu souffres et moi je me bats, nous serons heureux ». María Eufemia Cabrales est fatiguée de la guerre. Après avoir enterré ses enfants dans la Sierra Maestra, elle n'en avait plus. Elle soutient le héros mais ne pardonne pas au mari infidèle. »

*aislada del mundo, sometida como una china, una japonesa, una turca musulmana, a la que solo le faltaba cubrirse con un velo para la invisibilidad total. Por eso se alegraba tanto con las visitas de Antonio Maceo. Porque venía a alborotarle el piano y el cuerpo, haciéndola salir de la nada, del tedio, de la monotonía, con sus ojos dulces y su elegancia, su tacto, sus modales refinados y esa risa generosa que le heredaron sus abuelos africanos. Con todo y todo que Armando hacía la vista gorda ante el sutil juego erótico que se establecía entre su mujer y el General, este acabó por alquilar una habitación en el Hotel Internacional cuando venía a la ciudad, y espació sus visitas a la casa de los Medero<sup>888</sup>.»*

*«Mis visitantes se han ido y se llevan el secreto de mi muerte. De modo que me inventaron un amante. Vamos a ver... ¿a quién me hubiera gustado tener por amante? A Antonio Maceo, sin duda. La idea me divierte y juraría que escuché el eco de mi propia risa<sup>889</sup>.»*

La priorité d'Armando était de préparer la guerre d'indépendance de sa patrie en allant sur le lieu de préparation dont parle souvent Sofía : La Mansión. «Quizá ella ignora los conflictos de mi relación con Armando, porque ha pasado la mayor parte del tiempo en La Mansión<sup>890</sup>».

Au Costa Rica, la demande de divorce de Sofía déclenche un cycle de rébellions et marque le début des conflits entre les époux :

---

<sup>888</sup> *Op. cit.*, p. 45-47 : « Armando feignait de ne pas se rendre compte quand Antonio Maceo regardait les chevilles de son épouse assise devant le piano. Le Général laissait tomber son regard tendre sur la finesse de sa taille pour englober d'un regard admiratif le volume de ses fesses, élargies par la pression contre la chaise pivotante qu'elle faisait elle-même légèrement osciller pour accentuer l'émotion. On savait que le Général aimait les femmes, toutes, mais spécialement les rondes, mélancoliques et délicates. Contraste avec sa mère, femme de pouvoir et de guerre qui obligeait ses enfants très jeunes à porter des armes pour aller au combat. Pour Armando, en train de planifier un retour incertain, son amour pour son pays était plus fort que pour sa femme, l'île de Cuba était plus désirée que son corps, Castillo del Morro était plus détesté qu'un regard infidèle de Maceo. Armando, le mari jaloux, fermait les yeux et faisait semblant de ne pas remarquer que « sa Sofía », comme il l'appelait devant les autres, ressentait aussi, comme tant de femmes, l'attrance du héros, du cavalier et de la gloire, de la bataille rangée et du tranchant des machettes. Parce que c'était comme ça. Beaucoup d'érotisme se dégageait de l'homme qui risqua sa vie dans une guerre de dix longues années avant de devenir l'artisan d'un projet suspect. Parce que dans le salon de la famille Medero on ne cachait pas, dans le feu de l'action, que la colonie La Mansión n'avait pas pour objectif de fertiliser la terre pour en récolter les fruits, mais d'entraîner des guerriers pour conquérir la terre cubaine. Dans La Mansión, ils entraînaient les guérilleros cubains obstinés dans leur projet de retour, pistolet à la taille, chapeau en feuilles de palmiers, à affronter à cheval les paysans catalans, navarrais, andalous et galiciens, pauvres diables qui ne savaient même pas comment s'appelaient le roi castillan pour lequel ils avaient été envoyés mourir. Son amour pour son pays était si fort, sa confiance en le Général si solide, qu'Armando, si avare, ne lésinait pas sur l'argent. De grandes sommes sortaient de sa poche que Maceo prenait avec calme et tranquille, comme s'il y avait un engagement ferme entre les deux. Pour Armando, le rêve du retour. Pour elle, le cloître. Sofía vivait isolée du monde, soumise comme une Chinoise, une Japonaise, une Turque musulmane, qui n'avait qu'à se couvrir d'un voile pour être dans l'invisibilité totale. C'est pourquoi, elle était si heureuse des visites d'Antonio Maceo. Parce qu'il venait remuer son piano et son corps, en la faisant sortir du néant, de l'ennui, de la monotonie, avec ses yeux doux et son élégance, son toucher, ses manières raffinées et ce rire généreux hérité de ses grands-parents africains. Malgré Armando avait fermé les yeux sur le subtil jeu érotique qui se jouait entre sa femme et le Général, il finit par louer une chambre à l'Hôtel Internacional quand il venait en ville, et a espacé ses visites à la maison des Medero. »

<sup>889</sup> *Op. cit.*, p. 288-289 : « Mes visiteurs sont partis et ils emportent avec eux le secret de ma mort. Alors ils m'ont inventé un amant. Voyons voir... qui aurais-je aimé avoir comme amant ? Antonio Maceo, sans aucun doute. L'idée m'amuse et je jurerais avoir entendu l'écho de mon propre rire. »

<sup>890</sup> *Op. cit.*, p. 230 : « Peut-être qu'elle ignore mes conflits relationnels avec Armando parce qu'il passe la majeure partie de son temps à La Mansión »

*«[...] la demanda de divorcio de Sofía Medero de Medero, abortada cuando su marido ofreció firmarle una escritura de hipoteca sobre los bienes adquiridos durante el matrimonio, a cambio de que ella desistiera del divorcio y regresara al hogar. La demanda del divorcio se suspendió y Sofía, después de una semana de ausencia, volvió a su casa con instrucciones precisas de no levantar, de ningún modo, la hipoteca<sup>891</sup>.»*

La maison de Sofía, plus particulièrement sa chambre, se transforme même en une chambre de résistance, de guerre. S’y cachent les rebelles politiques contre le roi d’Espagne, comme son cousin Alberto Boix ou Enrique Granda. «Mi casa se ha convertido en un refugio de díscolos y rebeldes<sup>892</sup>» ; «Bajo mi cama hay más armas<sup>893</sup>». Une autre acception du mot « chambre » se réfère à une salle ou à un édifice officiel pour des réunions politiques, soit un lieu de délibération. La chambre de Sofía est devenue justement cette sorte d’espace public où ont transité des réfugiés politiques comme Sofía elle-même, Félix Arcadio Montero pourchassé par son opposant politique Rafael Yglesias ou encore la courtisane Jarreolata qui fuit la violence du système libéral nord-américain.

Pourtant, Sofía ne peut pas collaborer véritablement avec ces réfugiés, car elle erre dans un espace vide contre lequel elle se rebelle. Ce vide où elle n’a pas de prise sur le présent et la matérialité des choses, ce vide où règne la peur, les doutes, les questionnements, l’enserme. La figure de gradation : «Me asusta/ Me pesa/ Me oprime», présente au début du passage suivant accentue la force de ses émotions :

*«Me asusta el infierno de este vacío sin fin y sin retorno. Permanecer en este cuarto ensombrecido, contar los granos de polvo que se van acumulando sobre mis objetos más queridos. Me pesa la ausencia de los demás, el chocar de las cacerolas, la dentición del pequeñín en el cual no quiero pensar. Me oprime este exceso de paz. Mi vigilia no se interrumpe con la bendición piadosa del sueño<sup>894</sup>.»*

*«El aparato no me obedece. ¡Hasta como fantasma soy un desastre! Pero ¿por qué tengo que levantar la tapa del piano y mover la máquina de coser? ¿Quién lo espera de mí? Quiero hacerlo, me esfuerzo y hasta me angustio. Me canso. Me rebelo<sup>895</sup>.»*

*«Pero ¿quién me dice que no me estoy imaginando a mí misma o que imagino mi tiempo y mi lugar? Yo veo pasar los días pero los días no me ven pasar a mí. Tampoco el lugar*

---

<sup>891</sup> *Op. cit.*, p. 32 : « [...] la demande divorce de Sofía Medero de Medero s’envola, avortée lorsque son mari lui proposa de signer un acte d’hypothèque sur les biens acquis durant le mariage, en échange de quoi, elle renoncerait au divorce et retournerait dans le foyer. La demande de divorce était suspendue et Sofía, après une semaine d’absence, rentra à la maison avec des instructions précises de ne pas annuler l’hypothèque de quelque manière que ce soit. »

<sup>892</sup> *Op. cit.*, p. 224. « Ma maison est devenue un refuge d’insoumis et de rebelles ».

<sup>893</sup> *Op. cit.*, p. 246 : « Sous mon lit, il y a plus d’armes encore ».

<sup>894</sup> *Op. cit.*, p. 122 : « L’enfer de ce vide sans fin ni retour m’effraie. Rester dans cette pièce sombre, compter les grains de poussière qui s’accumulent sur mes objets les plus chers. Je suis accablée par l’absence des autres, le choc des casseroles, la poussée dentaire du petit auquel je ne veux pas penser. Je suis opprimée par cet excès de paix. Ma veillée n’était pas interrompue avec la bénédiction pieuse du sommeil. »

<sup>895</sup> *Op. cit.*, p. 127 : « L’appareil ne m’obéit pas. Même en tant qu’esprit je suis un désastre ! Mais pourquoi dois-je lever le couvercle du piano et déplacer la machine à coudre ? Qui l’attend de moi ? Je veux le faire, je m’efforce et même j’angoisse. Je suis fatiguée. Je me rebelle. »

*donde estoy sabe que estoy aquí. Si el tiempo no sabe cómo me llamo y el espacio que habito me desconoce, una de dos: o no existen ellos o no existo yo<sup>896</sup>.»*

À chacun de ces lieux auxquels est rattaché un évènement, Sofía finit par se rendre compte qu'elle ne connaît ni la Sofía qu'ils ont emporté au cimetière, ni la Sofía esprit qu'elle est devenue, ayant toujours été en position de subalternité et d'écrasement identitaire, que ce soit du point de vue politique, familial, sociétal, etc. Elle finit par comprendre qu'elle n'aura pas de réponses à ses questions et que le projet de retrouver le fil de sa vie est irrévocablement impossible, étant enserrée dans des labyrinthes infinis et de tout ordre, et même depuis ce nouveau territoire qu'est le vide :

*« Maintenant je suis dans un autre territoire, le terrain savonneux sur lequel glisse mes évocations sans conséquences, les vérités s'échappant toujours dans la nébuleuse du faux et du vrai. Les souvenirs sont des récréations de mon esprit, je n'en serai jamais certaine. C'est pourquoi je sais que je n'arriverai jamais au bout de ce parcours inutile, que jamais je n'aurai d'explication, que les causes premières n'existent pas parce qu'il y a toujours une autre, et plus loin en arrière, une autre et une autre, plus loin. Pour interrompre cette pérégrination depuis un point initial qui explique tout, il ne me reste plus qu'à décider moi-même de la fin. [...] Je m'arrêterai quand je voudrai, dans un geste suprême de liberté souveraine. Je dirai, je viens jusqu'ici, je ne passe pas d'ici ! L'exercice de ma volonté a été faible, si pauvre, si inconsistant... Je ne sais pas ce qui se passe à l'intérieur d'une personne quand elle s'oppose aux autres. Toujours soumise à la volonté d'autrui dans toutes les décisions importantes, je trouve maintenant fascinant de prendre cette grande et terrible détermination. Si j'étais vivante je l'appellerais suicide. Comme je suis morte, je ne sais pas comment l'appeler<sup>897</sup>. »*

Le labyrinthe du temps est aussi le cadre de l'Histoire dans laquelle s'insère l'histoire de Sofía. Si dans l'historiographie officielle elle n'apparaît pas, n'existe-t-elle pourtant pas ? Si son lieu d'existence est banalisé dans les cartes mentales, ne laissant ainsi aucune trace d'elle dans les mémoires, elle en reste au niveau de l'anecdote, d'un élément auquel on accorde peu de valeur :

*«Y yo... yo seré un olvido, un papel amarillento de El Heraldo [...] Nadie me beberá en la copa de las hazañas; las gotas de mi sangre han caído sin dejar rostro. Soy una*

---

<sup>896</sup> *Idem.* : « Mais qui ne me dit pas que suis en train de m'imaginer moi-même ou que j'imagine mon temps et mon lieu ? Je vois passer les jours mais les jours ne me voient pas passer. Le lieu où je suis ne sais pas non plus que je suis ici. Si le temps ne sait pas comment je m'appelle et l'espace que j'habite ne me connaît pas, de deux choses l'une : soit ils n'existent pas soit je n'existe pas. »

<sup>897</sup> *Op. cit.*, p. 266 : «Ahora estoy en otro territorio, el enjabonado talud por donde se deslizan mis inconsecuentes evocaciones, verdades siempre escapando en la nebulosa de lo falso y de lo cierto. Los recuerdos son recreaciones de mi mente, nunca tendré certeza. Por eso sé que nunca llegaré al final de este recorrido inútil, que nunca habrá una explicación, que no existen las causas primeras porque siempre hay otra más, y más atrás otra y otra, más atrás. Para interrumpir este peregrinar tras un punto inicial que lo explique todo, no me queda más que decidir el final por mi cuenta. [...] Me detendré cuando yo quiera, en un supremos acto de libertad soberana. Diré, ¡hasta aquí llego, de aquí no paso! El ejercicio de mi voluntad ha sido tan débil, tan pobre, tan inconsistente... No sé lo que ocurre en el interior de una persona cuando se impone a las demás. Sujeta siempre a voluntades ajenas en todas las decisiones importantes, me resulta cautivador tomar, ahora, esa grande y terrible determinación. Si estuviese viva la llamaría suicidio. Como estoy muerta, no sé cómo llamarla.»

*anécdota diminuta, intrascendente entre el precio del tabaco y del azúcar, más importante es el comercio internacional, más importante un enclave colonial*<sup>898</sup>.»

L'exemple de Sofia apparaît dès lors comme un cas de la micro-histoire théorisée par Carlo Ginzburg<sup>899</sup> et une illustration du concept de présence-histoire proposé par Victorien Lavou Zoungbo. Sofia existe, mais elle est invisibilisée dans l'historiographie officielle et dans sa propre vie conjugale. Tatiana Lobo Wiehoff nous donne à voir dans les coulisses de la conscience de son personnage ce que cet présence-histoire produit, à savoir : un labyrinthe identitaire qui conduit à une instabilité émotionnelle, psychologique et, à terme, à la mort. En revanche, une personne qui connaît et assume son identité est capable d'affronter les agressions.

Tatiana Lobo Wiehoff nous a permis de nous introduire dans l'intimité de Sofia et, par extension, de lire à la fois un secret de famille et un secret d'État, et ce au travers d'une narration hétérodiégétique à focalisation interne et à focalisation zéro. La narration autodiégétique serait l'autobiographie de Sofia ; la narration homodiégétique à focalisation interne pourrait représenter la version officielle de l'histoire de Sofia, étant donné que Pío Víquez est une figure d'autorité ; et la narration hétérodiégétique à focalisation zéro serait le roman de Tatiana Lobo Wiehoff, comme la voix *off* dans le domaine cinématographique. Rappelons que Tatiana Lobo Wiehoff a indiqué avoir trouvé dans les Archives nationales et celles de la Curie le récit d'un féminicide, dont la victime, comme son personnage fictif Sofia, est réduite au silence de l'Histoire, qui est au départ le silence imposé dans son histoire personnelle :

*«De repente se me ocurre hacer unas investigaciones sobre mujeres asesinadas por celos, concretamente. Y empecé a hacer mi investigación, aquí en este archivo [nacional]. Y empecé a tener unas pesadillas terribles. Y en la Curia [archivo de la Curia] también, he investigado en la Curia. Me encontró con el caso de una cubana asesinada en San José, por el marido... se decía en ese momento. La cosa es que el tema comienza a alterarme. De momento, yo me digo no Tatiana deja este tema porque [...] te estás haciendo fatal. Ya no está la distancia con la colonia, está bastante cercano [...]. [Es] una familia muy conocida en Costa Rica, con un apellido muy conocido en política.*

*Maureen Herrera: Era un secreto de la familia.*

*Doña Tatiana: Totalmente. [...] veo que es momento político extraordinario en Costa Rica pero increíble. Está Maceo, verdad, con su gente preparando ya la invasión a Cuba para la última fase de la guerra de independencia de Cuba contra España. Está el consulado [...] y los españoles que están acá, se espían mutuamente. Los españoles espían a los cubanos. Los cubanos espían a los españoles. Hay [...] una tensión tremenda. El presidente Yglesias ya no sabe qué hacer en esta situación porque está preocupado más nada por el café. Hay un ambiente político tremendo. Y la segunda*

---

<sup>898</sup> *Op. cit.*, p. 229 : « Et moi... moi je serai un oubli, un papier jaunâtre de El Heraldito [...] Personne ne me boira dans la coupe des exploits ; les gouttes de mon sang sont tombées sans laisser de trace. Je suis une petite anecdote, sans importance entre le prix du tabac et du sucre, plus important est le commerce international, plus important une enclave coloniale. »

<sup>899</sup> Carlo Ginzburg et Carlo Poni dans « La micro-histoire », *Le Débat*, /10, n° 17, p. 133-136, <https://www.cairn.info/revue-le-debat-1981-10-page-133.htm>, consulté le 15/03/2023, cherchent à « repérer les structures invisibles » (p. 4).

*visita de José Martí aquí [...] se me amplia y se me amplia y se me amplia el tema, y en un momento, sospecho que esto podría ser un crimen político porque el cubano que acusa de haber asesinado la esposa financiaba a Maceo. De tal manera que una vez en la cárcel, se acabó el financiamiento. O sea, es una manera también de sabotear [la guerra de independencia cubana]<sup>900</sup>.»*

Dès l'épigraphe de son ouvrage, Tatiana Lobo Wiehoff annonce que son œuvre sera une réécriture féministe. D'une part, et cela ne manque pas de nous dérouter, ce n'est pas via le « je » de Sofía, à savoir la narration autodiégétique, que l'auteure réécrit l'histoire de Sofia au travers de l'Histoire de l'indépendance de Cuba. Ce n'est pas un roman autobiographique. Au contraire, c'est dans la partie narrée à la troisième personne par l'un des journalistes officiels de l'État costaricien, Pío Víquez, que l'auteure nous propose sa réécriture, son roman. En effet, comme son personnage Pío Víquez, Tatiana Lobo suspecte le crime politique. En rencontrant l'avocat de Sofia Ricardo Jiménez, Pío Víquez fait tout pour que ce dernier ne sache pas qu'il a laissé sur la tombe de Sofia un bouquet de fleur accompagné d'un morceau de papier sur lequel sont inscrites les lettres : AUMIDLIC, signifiant : «A Una Mártir Ignorada De La Independancia Cubana<sup>901</sup>». La réécriture romanesque de l'Histoire de l'indépendance de Cuba révèle en tous les cas la pensée politique décoloniale de Tatiana Lobo Wiehoff et sa soif d'ouverture à d'autres versions de l'Histoire officielle, son choix d'écrire certains non-dits.

D'autre part, c'est au travers de la narration autodiégétique de Sofía que la vision féministe lobéenne se manifeste. Lors de nos échanges de courriels, Tatiana Lobo Wiehoff nous a expliqué sa vision du féminisme : «Soy feminista porque creo en la igualdad real de las mujeres en la vida pública y privada<sup>902</sup>». Dans l'écriture de la vie privée et publique de Sofia, Tatiana Lobo Wiehoff cherche assurément à montrer les signes de subalternisation et d'inégalité envers les femmes, lesquels ont induit des oublis de l'Histoire plus prégnants.

Nous pouvons aussi interpréter le roman de Tatiana Lobo Wiehoff comme l'histoire de l'indépendance d'une femme, de son nom fictif Sofía, que celle-ci n'a trouvé que dans la mort.

<sup>900</sup> Maureen Herrera Brenes, «Entrevista con Tatiana Lobo Wiehoff, escritora», *op. cit.*, 48 :00 minutes à 54:30 minutes. « Soudain m'est venu l'idée de mener quelques enquêtes sur les femmes assassinées par jalousie, concrètement. Et j'ai commencé à faire mon investigation, ici dans cette archive [nationale]. J'ai commencé à faire des cauchemars terribles. Et dans les Archives de la Curie aussi, j'ai investigué dans celle de la Curie. J'ai trouvé le cas d'une Cubaine assassinée à San José, par son mari... on disait dans ce temps-là. La chose c'est que le sujet commença à me déranger. Je me dis non Tatiana, pour l'instant, laisse ce sujet parce que [...] ça te fait du mal. Il n'y a pas la distance avec la colonie, c'était sensible [...]. [C'est] une famille très connue au Costa Rica, avec un nom très connu en politique. Maureen Herrera : C'était un secret de la famille. Tatiana : Totalement. [...] je vois que c'est un moment politique extraordinaire au Costa Rica mais incroyable. Il y a Maceo, n'est-pas, avec ses gens préparant l'invasion à Cuba pour l'ultime phase de la guerre d'indépendance de Cuba contre l'Espagne. Il y a le consulat espagnol [...] et les Espagnols qui sont là-bas, s'espionnaient mutuellement. Les Espagnols espionnaient les Cubains. Les Cubains espionnaient les Espagnols. Il y a [...] une tension terrible. Le président Yglesias ne sait plus quoi faire dans cette situation parce qu'il ne s'inquiète que du café. Il y a une atmosphère politique infernal. Et la seconde visite de José Martí ici [...] le sujet s'amplifiait, s'amplifiait et s'amplifiait, et à un moment donné, j'ai soupçonné que cela pourrait être un crime politique parce que le Cubain qui a été accusé d'avoir tué l'épouse, finançait Maceo. De telle sorte qu'une fois en prison, le financement s'arrêta. Ou soit, c'est une manière de saboter [la guerre d'indépendance cubaine]. »

<sup>901</sup> *El año del laberinto*, *op. cit.*, p. 297 : « À Une Martyre Ignorée De L'Indépendance Cubaine ».

<sup>902</sup> Échange de courriel le 21/12/2021 : « Je suis féministe parce que je crois en l'égalité réelle des femmes dans la vie publique et privée ».

C'est la figure féminine, c'est-à-dire Tatiana Lobo Wiehoff, qui comme dans le labyrinthe grec avec Ariane, tend le fil à Sofía, non pas pour la faire sortir à proprement parler de ses labyrinthes, mais plutôt pour la faire sortir de l'oubli. Ce fil, c'est *El año del laberinto* qui exhume l'histoire de Sofía, celle de sa famille, et de manière collective, celle de toutes les femmes subalternisées et ainsi que celle de deux nations (le Costa Rica et Cuba). En effet, si le journaliste Pío Víquez n'a pas eu le courage d'écrire la vérité, et afin d'éviter de mettre sa vie en jeu, Tatiana Lobo Wiehoff, dans une perspective féministe et dans un contexte politique autre, a choisi d'écrire dans son œuvre une version de cette vérité :

« *Armando Medero a été complètement seul. Beaucoup sont ceux qui savent ce qui s'est véritablement passé, mais personne ne peut dire la vérité. [...] – Toi [le rat] reste silencieux et moi aussi ! Ce ne sera pas Pío Víquez qui mettra la tête sur la guillotine*<sup>903</sup>. »

Le roman de Tatiana Lobo Wiehoff et le récit personnel de Sofía sont complémentaires en ce qu'ils partagent un espace commun : l'espace autobiographique<sup>904</sup>. En effet, « La vérité que la fiction romanesque exprime sur son auteur constitue une forme indirecte du pacte autobiographique<sup>905</sup> ».

En somme, *El año del laberinto* est une œuvre géocentrique, polyphonique et multifocale qui réunit plusieurs points de vue (en une alternance de narrations) qui rendent compte de la stratégie lobéenne de réécriture de l'Histoire. Cette stratégie d'écriture se fonde sur des bifurcations subversives et des ressentis variés, soit la polysensorialité géocritique, comme la stratégie placolienne, afin de mettre en exergue les identités labyrinthiques americano-caraïbes, entre île et continent ou comme en archipel à l'instar de l'approche géocritique<sup>906</sup>, à partir du cas particulier, de la micro-histoire de Sofía. Reconstruire un Sujet dans un espace donné, en prenant en considération ce qui l'a façonné du point de vue culturel et identitaire, à son époque et même sur plusieurs générations, en partant des représentations et de la mémoire culturelle, des interactions entre espaces humains et littérature, comme nous y invite Bertrand Westphal, permet à Tatiana Lobo Wiehoff de nous proposer une approche renouvelée qui vise à (re)construire la mémoire par la littérature.

Bertrand Westphal a en effet résumé les enjeux de la géocritique en quatre propositions : le géocentrisme (l'objet premier de l'analyse n'est pas l'auteur ou le texte mais le lieu), la multifocalisation (la multiplication des points de vue et leur hétérogénéité doit permettre une compréhension dialogique du lieu), la polysensorialité (la description du lieu doit s'ouvrir aux dimensions tactile, olfactive et auditive afin de combattre le primat de l'appréhension visuelle)

<sup>903</sup> *El año del laberinto*, op. cit., p. 294 : «Armando Medero ha estado completamente solo. Son muchos los que saben lo que verdaderamente ocurrió, pero nadie puede decir la verdad. [...] —¡Vos [la rata] te quedás callada y yo también! No será Pío Víquez quien ponga su cabeza en la guillotina.»

<sup>904</sup> Notion théorisée notamment par Philippe Lejeune.

<sup>905</sup> Jacques Vassivière et Nadine Tournel, *Littérature : 140 textes théoriques et critiques*, op. cit., p. 93. Voir aussi Philippe Lejeune, *Le Pacte autobiographique*, op. cit., p. 41-42.

<sup>906</sup> Cf. Bertrand Westphal, *Le Monde Plausible. Espace, Lieu, Carte*, Paris, Éd. de Minuit, 2011.

et la stratigraphie (doté d'une mémoire culturelle, le lieu est constitué par l'accumulation de plusieurs couches temporelles)<sup>907</sup>.

Tout comme le Béké de *Frères Volcans*, Sofía nous a exposé les diverses facettes de son « moi », comme feuilletées au sens propre et au sens figuré, « stratigraphiées » pour le dire à la façon de Westphal. Passé et présent inexplicables ont produit un labyrinthe identitaire qui se répartit dans des labyrinthes infinis et mentaux, qu'il convient d'élucider. Cette quête de sens au cœur des entrecroisements du monde, déjà amorcée par Jorge Luis Borges, en « incarnant » l'espace américano-caribéen,

Les labyrinthes littéraires et identitaires des œuvres de notre corpus s'articulent indéniablement dans des faits historiques qu'il convient de prendre en compte afin de mieux comprendre le choix de ces Histoires réécrites et d'en mesurer les répercussions identitaires jusqu'à aujourd'hui.

### II.1.2.2. Les romans historiques placolien et lobéen

Le roman historique autorise des bifurcations entre fiction et réalité historique et rompt avec la linéarité monolithique de l'Histoire. Ce genre rend compte d'une Histoire collective au travers des histoires individuelles comme celles du diariste blanc dans *Frères Volcans* en Martinique et de l'immigrée cubaine Sofía dans *El año del laberinto* au Costa Rica, et cela est rendu visible dès le péritexte. Les auteurs de notre corpus ont en effet reconstitué les vécus invisibilisés par l'historiographie officielle en insérant des micro-histoires qui permettent d'analyser l'articulation des structures visibles et invisibles de l'Histoire, en recourant à des approches plus polysensorielles et multifocales.

L'origine et le champ définitionnel du roman historique sont, comme le rappelle Clara Dauler, traditionnellement reliés au XIX<sup>e</sup> siècle et à une Europe en crise :

*« À la question « qu'est-ce qu'un roman historique ? », Isabelle Durand-Le Guern répond qu'il est impossible de définir dans l'absolu ce genre à caractère hybride. Pourtant, il connaît depuis son émergence au XIX<sup>e</sup> siècle un franc succès auprès d'un lectorat avide de références historiques et de divertissement. L'émergence même en Europe du genre « roman historique » témoigne d'un tournant dans la Littérature et d'un changement dans la perception de l'Histoire, suite aux bouleversements politiques et aux conflits sociaux du XIX<sup>e</sup> siècle. D'une part, le roman historique impose le roman comme genre dominant sur la scène littéraire des sociétés occidentales ; d'autre part, il facilite la distinction entre l'Histoire, science humaine, et la Littérature. Genre hybride entre Littérature et Histoire, le roman historique associe en effet de façon inédite deux formes de discours traditionnellement opposées : l'Histoire qui renvoie a priori à la vérité, à l'investigation scientifique et donc au sérieux et la Littérature qui*

---

<sup>907</sup> Cf. Bertrand Westphal, *La géocritique : réel, fiction, espace, op. cit.*, p. 200.



*évoquerait la fantaisie, l'inventé, le faux et la diversion. Ces connotations négatives jettent alors le discrédit sur le roman historique et suscitent parfois des critiques acerbes.*<sup>908</sup> »

L'hybridité du genre « roman historique » a donc dérangé dans une Europe où s'affirment alors diverses Nations. Mais qu'en est-il dans le monde américano-caraïbe ?

Dans la Caraïbe franco-créolophone, le point de départ des romans historique est généralement l'esclavage et ses traumatismes. Ce genre ne fait pourtant pas l'unanimité. Par exemple, à la Martinique, Patrick Chamoiseau<sup>909</sup> semble ne pas (se) reconnaître (dans) ce genre, peut-être par un refus de se cloisonner dans un genre précis et ainsi risquer de réduire la visibilité de diverses hybridations. Écrire des romans dits historiques n'aurait selon lui aucun intérêt, dans la mesure où il lui importe plutôt de partir d'un contexte historique comme prétexte ou contexte afin d'« explorer une situation existentielle » et de produire une histoire vraisemblable. En revanche Raphaël Confiant<sup>910</sup>, qui connaissait bien Vincent Placol, affirme clairement que l'Histoire des Antilles est à reconquérir et que c'est pour cela qu'il explore en priorité la mémoire populaire et cherche à transcrire la « comédie créole d'une Nation martiniquaise »<sup>911</sup>. Pour Patrick Chamoiseau, parler de roman historique reviendrait à ce que l'Histoire, soit la description d'un fait historique, prenne le pas sur la Littérature, qui se place plutôt dans l'exploration d'une situation existentielle à partir d'une Histoire choisie. Chamoiseau tient à ce que le croisement disciplinaire et méthodologique entre Histoire et Littérature ne nourrisse pas les débats comme depuis les années 70-80 et ne fasse pas mettre au même niveau un écrivain et un historien. Mais n'en réécrit-il pas pour autant l'Histoire de la Caraïbe quand il présente les rapports entre un molosse et un Nègre marron<sup>912</sup> ou lorsqu'il s'interroge sur les modalités d'écriture en « pays dominé »<sup>913</sup> ? Ne retrouvons-nous pas l'interrogation : Comment « mieux » se connaître ? Comment allier fiction(s) et vérité(s) ? Les cheminements de réponse sont pour le moins baroques comme l'a souligné Dominique Chancé<sup>914</sup>.

Dans le monde hispanophone, le roman historique se fait timide et est rabaisé au rang de paralittérature :

*« [...] roman historique romantique espagnol ne parvient pas à laisser une empreinte remarquable dans l'histoire littéraire. En plus de leur publication tardive, ces écrits manquent d'authenticité. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le roman historique espagnol devient populaire, mais sous la pression éditoriale, stimulée par une industrie du livre*

---

<sup>908</sup> Clara Dauler, *Entre Hispanité et Caribéanité : les enjeux identitaires du roman historique*, op. cit., p. 21.

<sup>909</sup> Voir l'interview donné par Patrick Chamoiseau à Clara Dauler en juin 2013, *Entre Hispanité et Caribéanité : les enjeux identitaires du roman historique*, op. cit., p. 673-682.

<sup>910</sup> Voir à ce propos Cécile Bertin-Elisabeth, « Raphaël Confiant : biographe et historien pour la mise en récit du péyi Martinique », in : Cécile Bertin-Elisabeth, Patricia Conflon et Corinne Mencé-Caster (dir.), *L'œuvre de Raphaël Confiant avant et après l'Éloge de la créolité*, op. cit., p. 165-186. s

<sup>911</sup> Op. cit.

<sup>912</sup> Patrick Chamoiseau, *l'esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard, 1997. METTRE LA RÉFÉRENCE EN BIBLIO.

<sup>913</sup> Patrick Chamoiseau, *Écrire en pays dominé*, op. cit.

<sup>914</sup> Dominique Chancé, « De Chronique des sept misères à Biblique des derniers gestes, Patrick Chamoiseau est-il baroque? », *Modern Language Notes*, vol. 118, n° 4, sept. 2003, p. 867-894, DOI:10.1353/mln.2003.0070.

*florissante, rigueur historique et qualité littéraire sont sacrifiées aux besoins de la rentabilité qui passe par une production et une consommation de masse. Le roman historique est alors associé à la paralittérature. Il faudra attendre les succès de Benito Pérez Galdós pour qu'émerge avec le réalisme un roman historique à l'espagnole de plus grande qualité<sup>915</sup>. »*

En Amérique Centrale, l'émergence du roman historique est encore plus tardive. C'est à la fin du XX<sup>e</sup> siècle-début du XXI<sup>e</sup> siècle que le roman historique se popularise, impulsé par les effets du *boom* latinoaméricain des années 1960. Les auteurs se sont alors éloignés du réalisme social pour proposer des œuvres beaucoup plus expérimentales et engagées :

*« Les romans historiques de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et du début du XXI<sup>e</sup> siècle fustigent ces amnésies nécessaires pour la formation d'une conscience nationale dans lesquelles se renforce le discours identitaire collectif des États qui composent l'Isthme centraméricain. Ainsi, ils [romans historiques] incitent à mettre en cause les récits fondateurs de la nation, en obligeant à se souvenir des événements traumatiques qui déstabilisent les fondements de ces récits de la nationalité. Par exemple, si le discours dominant de la nationalité costaricienne (qui définit le Costa Rica comme un pays pacifique, racialement homogène et blanc) implique la négation de la population indigène de la région de Talamanca (et sa résistance contre le pouvoir colonial espagnol) et l'oubli de l'existence d'une population afro-antillaise significative dans la province de Limon depuis 1873, ce sont ces événements du passé que les romans historiques cherchent à inscrire dans l'imaginaire national. Le roman *Asalto al paraíso* de Tatiana Lobo, paru non par hasard l'année du 500<sup>ème</sup> anniversaire de la « découverte » de l'Amérique, traite de deux histoires parallèles : celle de Pedro Albarán, un jeune Espagnol qui arrive dans la ville de Carthage, et celle de l'Indien Pa- Brú Presbere, qui après un rêve prémonitoire reçoit le mandat de déclarer la guerre aux « hommes qui ont le visage poilu comme des singes<sup>916</sup>. »*

L'émergence du roman historique coïncide avec la charge donnée à l'écrivain d'écrire le roman national à compter du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle en Europe<sup>917</sup> et qui répond à un besoin

<sup>915</sup> Clara Dauler, *Entre Hispanité et Caribéanité : les enjeux identitaires du roman historique*, op. cit., p. 115.

<sup>916</sup> Valeria Grinberg Pla et Werner Mackenbach, «La (re) escritura de la Historia en la narrativa centroamericana», in : Héctor Leyva, Werner Mackenbach et Claudia Ferman (dir.), *Hacia una Historia de las Literaturas Centroamericanas – IV. Literatura y compromiso político. Prácticas político-culturales y estéticas de la revolución*, Guatemala, F&G Editores, 2018, p. 341-379 (p. 350) : «Las novelas históricas de finales del siglo XX y principios del XXI arremeten, precisamente, contra estas amnesias necesarias para la formación de una conciencia nacional en las que se asienta el discurso identitario colectivo de los Estados que componen el Istmo centroamericano. Así, incitan a poner en cuestión las narraciones fundacionales de la nación, obligando a recordar eventos traumáticos que desestabilizan los fundamentos de dichas narrativas de la nacionalidad. Por ejemplo, si el discurso dominante de la nacionalidad costarricense (que define a Costa Rica como un país pacífico, racialmente homogéneo y blanco) implica la negación de la población indígena de la región talamanqueña (y su resistencia frente al poder colonial español) y el olvido de la existencia de una población afroantillana significativa en la provincia de Limón desde el año 1873, estos son los sucesos del pasado que las novelas históricas buscan inscribir en el imaginario nacional. La novela *Asalto al paraíso* de Tatiana Lobo, publicada no por casualidad el año del 500 aniversario del “descubrimiento” de América, cuenta dos historias paralelas: la de Pedro Albarán, un joven español que llega a la ciudad de Cartago, y la del indio Pa- Brú Presbere, quien luego de un sueño premonitorio recibe el mandato de declararle la guerra a “los hombres que tienen la cara peluda como monos».

<sup>917</sup> Marie Eve Marie-Ève Thérénty, « LA FABRIQUE DE L'ÉCRIVAIN NATIONAL (A.-M. Thiesse) - Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/la-fabrique-de-l-ecrivain-national/>, consulté le 24/01/2023 : « À compter du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains sont définitivement chargés de l'écriture du roman national. Ils l'élaborent à travers des poésies au lyrisme patriotique et des œuvres

d'affirmation identitaire. Ce roman national sera intégré dans les manuels scolaires. La (re)construction de l'imaginaire et de la mémoire collective en fonction d'un passé idéologisé, a assurément des conséquences sur la culture et l'identité nationales.

« *Le roman national, expression récente mais réalité ancienne, fait l'objet de débats incessants depuis quelques années. Il est suspecté de ne pas discerner l'histoire de la légende et du mythe, et d'être une version idéologisée du passé de la nation. L'historien Pascal Ory démontre que toutes les nations ont leur roman identitaire : la matrice du roman national français a été forgée par Siéyès et par les historiens de l'École romantique, puis imposé de façon « dogmatique » sous la III<sup>ème</sup> République : Jules Ferry voulait « façonner l'âme et le cerveau » des enfants pour leur inculquer « une religion de la patrie ». [...] p.1 « Le début du XIX<sup>e</sup> siècle est l'époque de « l'éveil des nations ». Si l'on définit la nation comme « le peuple souverain », c'est effectivement à cette époque que des peuples se sont saisis de leur souveraineté. Ils ont alors éprouvé la nécessité d'affirmer leur identité, donc de se raconter une origine et une évolution, de se donner un passé. L'historienne Anne-Marie Thiesse rappelle que cela a commencé en Écosse, avec le roman historique de Walter Scott, dont le genre s'est développé bien au-delà. Les écrivains de cette époque ont fortement contribué à créer dans les nations naissantes le sentiment identitaire, ainsi que les historiens de l'École romantique qui ont dans ce but écrit des histoires souvent héroïques et glorieuses. En France, c'est en 1789 que le processus d'affirmation de la nation a commencé<sup>918</sup>. »*

L'affirmation de la Nation française à partir de la Révolution de 1789 se répercute politiquement et économiquement dans le monde américano-caraïbe dans les pratiques discursives, dans la projection identitaire et la création littéraire. La Révolution française a posé les jalons d'une nouvelle littérature présentée comme universelle en s'attachant à construire une nouvelle configuration de l'humanité (centrée autour de l'homme (mâle) européen), de l'Histoire et de la liberté.

À l'image de notre conscience, comme dans *El laberinto de la soledad*, un mur transparent<sup>919</sup> se lève comme une frontière entre l'Histoire universelle de la France, écrite dans le roman national, et l'histoire particulière, par exemple de la Martinique. Le roman historique écrit par des écrivains de la zone américano-caraïbe, est-il alors une manière de conforter le roman national officiel, de le nuancer ou de le remettre en cause afin d'exhumer toutes les histoires particulières tues ? Finalement, le roman historique existe-t-il vraiment ? L'écrivaine chilienne-costaricienne Tatiana Lobo Wiehoff en doute tout en reconnaissant l'importance des attentes quant à une réécriture de l'Histoire :

---

panoramiques qui décrivent l'éventail national des types sociaux. Au moment des éveils nationaux, ils composent des hymnes et des manifestes, montent des pièces engagées. [...] Alors que les productions des écrivains nationaux trouvent place dans les programmes scolaires, des œuvres sont également créées spécifiquement pour l'éducation par la littérature ».

<sup>918</sup> Christian Nique, « La difficile question du roman national : « du dogmatisme au discernement », Séminaire « Dogmatisme et discernement », Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, vol. 52, 2021, [https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie\\_edition/sources/index.php?page=find\\_conferences&mode=modif&id=4567](https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie_edition/sources/index.php?page=find_conferences&mode=modif&id=4567), consulté le 15/04/2023.

<sup>919</sup> Héctor Jaimes, « Octavio Paz: el mito y la historia en *El laberinto de la soledad* », *op. cit.*, p. 270.

«En términos rigurosos, la novela histórica sólo podría darse si existiera la verdad histórica, lo que no me parece demostrable. Sólo se pueden confirmar los hechos y las circunstancias que condujeron a ese hecho, la complejidad de la vida no permite abarcar más. La novela histórica es un palimpsesto, un texto escrito sobre un texto anterior, una ficción sobrepuesta a otra ficción. Lo único verdadero, aquí, es que el lector puede volver al pasado cuando quiera, con el solo gesto de abrir el libro, satisfaciendo así su nostalgia sin renunciar a su necesidad de futuro. [...] ahora existe un gran interés por la novela histórica, tanto de parte de los autores como de los lectores. Hay una necesidad tremenda de volver atrás y construir otra historia para que una nueva memoria permita encontrar una nueva identidad<sup>920</sup>.»

Il demeure en effet nécessaire, pour répondre à la crise identitaire issue de tant d'hybridations et de fausses versions de l'Histoire, de réfléchir au caractère palimpsestique, polysensoriel et polyfocal dirons-nous à l'instar de Bertrand Westphal qui invite à créer et recréer sans cesse, de ces imaginaires et de leurs représentations. Des questions se posent alors : comment et pourquoi écrire le roman vrai de l'esclavage et de l'indépendance ? En quoi un géocentrisme enraciné dans la Caraïbe serait une réponse possible ? Que sous-entend l'expression « roman vrai » ? Y aurait-il d'ailleurs des romans faux ? Comment insérer l'histoire collective dans l'Histoire nationale ?

Continuons donc à réfléchir aux textes placolien et lobéen pour mieux comprendre les réponses qui y sont données.

#### II.1.2.2.1. La chronique placolienne : le « Roman vrai » de l'esclavage ?

Nous proposerons tout d'abord une liste non exhaustive des intellectuels, universitaires ou écrivains qui se sont intéressés à *Frères Volcans* et qui ont alors choisi de le présenter de façon un peu différente, en insérant dès lors cette œuvre dans un entre-deux genre, entre fiction (roman) et réalité (Histoire) :

- Dans l'hommage rendu à Vincent Placolý, René Ménil. *Tracées* (1992) ;
- Jack Corzani, « Frères Volcans de Vincent Placolý : un roman au service de l'Histoire », Commémoration du cinquantième anniversaire de Vincent Placolý, Fort-de-France, Imp Spé Association Vincent Placolý, novembre 1997 : « Récit, chronique, roman, essai, Frères Volcans est tout cela à la fois. C'est ce qui en fait la richesse et peut-être le meilleur ouvrage de Vincent, mais aussi le plus difficile » ;

---

<sup>920</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, «Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda)», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, *op. cit.* : « Strictement parlant, le roman historique n'advierait que si existait la vérité historique, ce qui ne me semble pas démontrable. On ne peut que confirmer les faits et les circonstances qui conduisirent à ce fait, [étant donné que] la complexité de la vie ne permet pas de couvrir plus. Le roman historique est un palimpseste, un texte écrit sur un texte antérieur, une fiction superposée sur une autre fiction. La seule chose vraie ici, c'est que le lecteur peut retourner dans le passé quand il le veut, en faisant le seul geste d'ouvrir le livre, satisfaisant ainsi sa nostalgie sans renoncer à l'appel du futur. [...] il existe maintenant un grand intérêt pour le roman historique, tant de la part des auteurs que des lecteurs. Il y a un énorme besoin de revenir en arrière et de construire une autre histoire pour qu'une mémoire nouvelle permette de rencontrer une identité nouvelle ».

- Daniel Seguin-Cadiche (2002), « Mais, c'est avec *Frères Volcans* que la subversion romanesque se fait la plus forte. Ce roman ne se contente pas d'être une chronique, mais aussi une réflexion sur l'acte d'écrire<sup>921</sup> » ;
- Jean-Georges Chali qualifie l'œuvre de « roman » dans *Vincent Placolý, un créole américain* (2009) ;
- André Claverie dans son article « L'auteur au miroir de l'œuvre : une poétique de décentrement » dans *Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation* (2014) parle d'un « roman » ;
- Dans le même ouvrage collectif (2014), Laura Carvignan-Cassin propose une réflexion sur le « roman historique » dans son article intitulé : « Chronique de l'abolition de l'esclavage chez Vincent Placolý et Lafcadio Hearn » ;
- Nahama Mondésir, explore le cas de « L'écrivain et l'histoire des Antilles » (2014) dans le même ouvrage collectif ;
- Maryse Condé, qui a préfacé la réédition de *Frères Volcans* pour l'édition Passage(s) (2017), considère l'œuvre comme un « roman » qui traite d'une période historique capitale ;
- Dans sa thèse « Entre Hispanité et Caribéanité : les enjeux identitaires du roman historique » (2018), Clara Dauler inscrit *Frères Volcans* parmi les « romans historiques » de référence dans la Caraïbe franco-créolophone :

« Étant donné que très peu d'études sont menées sur le roman historique antillais, il nous a semblé pertinent de présenter plus en détails quelques ouvrages qui servent de référence dans l'espace américain. [...] Nous évoquerons *Frères Volcans*, un exemplaire remarquable du genre historique mais qui est passé quasiment inaperçu dans la critique littéraire. Son auteur : Vincent Placolý, se positionne à contre-courant des idées de son temps. En effet, il se revendique Américain à l'heure de l'Antillanité et de la Créolité. Il n'empêche que cette œuvre atypique reste fort intéressante d'autant plus qu'elle nous permettra de faire le lien, par son américanité, entre l'Amérique insulaire et l'Amérique continentale, entre la Caraïbe francophone et la Caraïbe hispanophone<sup>922</sup>. »

- Oana Panaïté nous décrit la structure labyrinthique du « roman » *Frères Volcans* qu'elle situe entre récit historique et récit de fiction : « La structure emboîtée du roman, sa temporalité feuilletée, sa focalisation plurielle et son hybridité stylistique brouillent la distinction épistémologique entre récit historique et romanesque<sup>923</sup> ».

Pour notre part, dès le péri-texte de *Frères Volcans*, nous repérons les caractéristiques du genre du roman historique. En effet, le titre principal *Frères Volcans* donne à l'œuvre une dimension romanesque. Rappelons avec l'écrivain mexicain d'origine panaméenne Carlos Fuentes, que la polyphonie et la multifocalité narrative du roman permet de rendre compte des vécus, et ce du regardé au regardant. Ainsi perçoit-il le roman : « (...) non seulement comme lieu de rencontre

<sup>921</sup> Vincent Placolý : « une explosion dans la cathédrale » ou *Regards sur l'œuvre de Vincent Placolý*, op. cit., p. 321.

<sup>922</sup> Clara Dauler, *Entre Hispanité et Caribéanité : les enjeux identitaires du roman historique*, op. cit., p. 182-183.

<sup>923</sup> Oana Panaïté, « Introduction : Fait et Fiction dans le récit historique francophone », *Nouvelles Études Francophones*, vol. 34, n° 2, 2019, p. 14-25 (p. 22), <https://www.jstor.org/stable/26905122>, consulté le 15/07/2023.

de personnages, mais le lieu de rencontre des langages, de temps historiques différents de civilisations qui n'auraient sans cela aucune chance d'entrer en relation<sup>924</sup> ».

Ces mises en relation semblent bien marquées dans le cas du roman historique. Nous pouvons parler peut-être plus encore que de multifocalité, d'un espace rhizome selon le concept glissantien. Pour le romancier Vincent Placolý, cette rhizomité qui relie espace et temps mérite une attention particulière. En cela, Placolý semble aller plus loin que la géocritique qui s'en tient plus au lieu. Écrire un roman aux Antilles, c'est aussi s'engager selon lui dans un temps psychologique, soit une conception qui nous pousse une fois encore à retrouver un lien avec Jorge Luis Borges et son approche psychanalytique même s'il critique cette dernière<sup>925</sup> :

*« FA : C'est pour cela que chez vous, la création est un temps long ?  
VP : Le temps psychologique est différent du temps matériel, c'est le temps de la création. Le temps romanesque, n'a pas rien à voir avec le temps matériel. Quand on s'engage dans un roman, on s'engage dans un temps psychologique. La vie quotidienne aux Antilles actuellement fait que le temps de création est limité au strict minimum. C'est encore là une des séquelles du colonialisme, c'est-à-dire réduire sinon nier, de toutes façons le temps de la création<sup>926</sup>. »*

Ensuite, le romancier Vincent Placolý complète son titre principal avec un sous-titre programmatique : *Chronique de l'abolition de l'esclavage*, lequel rend compte de la dimension historique affichée de son œuvre. Par analogie au vocabulaire cinématographique, le sous-titre est ici la traduction du langage et de l'intention de Vincent Placolý, à savoir : produire une œuvre historique. Le substantif féminin « chronique » désigne un « Recueil de faits historiques regroupés par époques et présentés selon leur déroulement chronologique<sup>927</sup> ». Le choix de se référer à une période précise, celle de l'abolition de l'esclavage qui pour un public franco-créolophone renvoie à l'année 1848, revient à suggérer une date précise en filigrane. Vincent Placolý, se faisant à la fois romancier et historien, inscrit sa chronique dans une trame narrative, ce qui a forcément pour conséquence une subversion de la chronique, officielle, de l'abolition de l'esclavage.

Pour légitimer son entreprise et sa posture d'historien, Placolý agence l'Histoire en suivant le mode opératoire de la recherche d'un historien, dans le but de viser à la vraisemblance. Dans son avant-propos, le contexte historique de départ de l'œuvre est « [...] « la révolution anti-esclavagiste de Mai 48 à la Martinique » [...] »<sup>928</sup>. Dans la postface signée par l'auteur, le narrateur extradiégétique qui se fait historien explique alors le silence de l'Histoire sous le brouillard de « [...] documents tronqués (j'allais dire truqué [*sic*] [...] »<sup>929</sup> » qu'il a eu à

<sup>924</sup> Carlos Fuentes, *Géographie du roman (Geografía de la novela)*, op. cit., p. 29.

<sup>925</sup> Cf. Mercedes Blanco, « Borges et l'aversion pour la psychanalyse », *Savoirs et clinique*, 2005/1, n° 6, p. 101-112, <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2005-1-page-101.htm>.

<sup>926</sup> Se référer à l'annexe 2 : Vincent Placolý : « Inventer sans cesse un langage ».

<sup>927</sup> *CNRTL*, <https://www.cnrtl.fr/definition/chronique>, consulté le 16/07/2023.

<sup>928</sup> *FV*, op. cit., p. 13.

<sup>929</sup> *Op. cit.*, p. 129.

affronter. Placolý considère que ce sont des documents entachés par les intérêts et les conceptions de la classe dominante à laquelle appartient le maître blanc qui reporte dans son journal les difficultés qu'il a eues à accéder aux documents écrits par ses congénères descendants créoles<sup>930</sup> :

*« Depuis son exil portoricain, épuisée par la mort tragique de son époux et la perte de sa liberté créole, Madame Sainte-Claire Dugeon fait quotidiennement le procès de la colonie. Elle prétend avoir écrit des mémoires circonstanciées sur les journées des vingt-deux et vingt-trois mai ; on en parle ; mais je n'ai trouvé personne qui m'en procure un exemplaire. Toutefois, je suis persuadé que la passion aveugle comme les autres<sup>931</sup>. »*

Vincent Placolý met en scène deux narrateurs historiens – et à plus forte raison lui-même –, témoins mémoriel ou oculaire des événements qui ont précédé l'abolition de l'esclavage en Martinique : « J'ai tout lu ; et je me suis informé de tout<sup>932</sup> ». Notons l'anaphore « J'ai vu<sup>933</sup> » qui insiste sur la légitimité de son propos. Il précise : « J'ai vécu ces dernières semaines ; j'ai été témoin d'événements graves ; on m'en a rapporté d'autres ; je crois pouvoir analyser la réalité de certains faits d'histoire, parce que je me suis efforcé d'atteindre pour ainsi dire au *détachement*<sup>934</sup> ».

Pour renforcer la vraisemblance de son récit et légitimer son projet, Vincent Placolý mobilise des référents réels de personnalités, de toponymie ou encore de la littérature, que nous avons réunis sommairement dans le tableau suivant. Nous avons mis en rouge les graphies différentes, par exemple pour « de Raynal » dans l'œuvre et « de Reynal ». Cela est probablement en raison du respect de la graphie du XIX<sup>e</sup> siècle ou pour entretenir un léger flou labyrinthique entre fiction et réel. De plus, dans un souci de vraisemblance, nous notons une correspondance des fonctions dans l'œuvre et dans la réalité comme par exemple des personnalités politiques. Toutes ces similitudes historiques convertissent l'œuvre en un document-témoignage historique qui vient éclairer un pan de l'Histoire que « [...] le fleuve du temps a recouvert de sa boue<sup>935</sup> ».

---

<sup>930</sup> Ottmar Ette et Ralph Ludwig (dir.), « Littératures caribéennes - une mosaïque culturelle », Entretiens avec Patrick Chamoiseau/Raphaël Confiant, *op. cit.*, p. 6-16 (p. 7) : « **Chamoiseau**: En gros, on peut dire que la première période est une période mimétique où l'on reproduit exactement ce qui se fait en France, et en Occident d'une manière générale. Pourquoi ? Parce que les colons, qui sont les premiers à écrire, et leurs descendants – les "békés" créoles – n'ont, d'abord, pas le sentiment de la naissance d'une culture différente aux Antilles ». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>931</sup> *FV, op. cit.*, p. 111.

<sup>932</sup> *Op. cit.*, p. 15.

<sup>933</sup> *Op. cit.*, p. 89.

<sup>934</sup> *Op. cit.*, p. 107. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>935</sup> *Op. cit.*, p. 129.





Tableau 6 : Liste sommaire des références à des éléments réels dans *Frères Volcans*

	Fiction	Réel
Personnalités politiques	Victor Schoelcher (p. 69)	Liliane Chauleau, <i>Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise, op. cit., p. 257</i> : « Il est élu député, en 1848, à la fois par la Martinique et par la Guadeloupe mais il choisit de représenter la Martinique. ». Voir aussi Léo Ursulet, « Cyrille Bissette et Victor Schœlcher », <i>Humanisme</i> , 2010/2, n° 288, p. 91-100, <a href="https://www.cairn.info/revue-humanisme-2010-2-page-91.htm">https://www.cairn.info/revue-humanisme-2010-2-page-91.htm</a> , consulté le 18/07/2023.
	Porry-Papy « Je suis le maire de Saint-Pierre. [...] Porry-Papy honteux : [...] le maire se trouve en ce moment à Fort-de-France ; c'est moi qui remplis ses fonctions. » (p. 119)	L'un des représentants/députés à l'Assemblée constituante en Martinique en 1848 était Pierre-Marie Pory-Papy : « La Martinique a élu, en outre, Bissette et Pory-Papy comme titulaires [...] ». Liliane Chauleau, <i>Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise, op. cit., p. 252</i> . Voir aussi : <a href="http://www.manioc.org/images/NAN130600152i1">http://www.manioc.org/images/NAN130600152i1</a> et Léo Elisabeth, « L'abolition de l'esclavage à la Martinique », <i>Mémoires de la Société d'Histoire de la Martinique</i> , 1983, n°5.
	Rostolan « [...] gouverneur Rostolan [...] » (p. 90)	Claude Rostoland était le gouverneur de la Martinique en 1848 « Le gouverneur Rostoland la proclame en Martinique onze jours avant l'arrivée de Perrinon, porteur du décret officiel [de l'abolition de l'esclavage] ». Frédéric Régent, <i>La France et ses esclaves, op. cit., p. 287</i> .
	Perrinon « Je suis le représentant de la République, et je m'appelle justice et liberté. » (p. 117)	Liliane Chauleau, <i>Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise, op. cit., p. 267</i> : « [...] le commissaire de la République Perrinon : homme de couleur, né à Saint-Pierre, polytechnicien, Perrinon arrive à la Martinique le 4 juin 1848. »
	Husson « Husson, le commissaire de l'Intérieur [...] », (p. 103)	« Dès le 31 mars, le directeur de l'Intérieur de la Martinique, Louis Thomas Husson, avait informé les « cultivateurs esclaves » en ces termes, par voie d'affiches dans les communes, en français et en créole : « Mes amis [...]. La liberté va venir ! [...] ». Nelly Schmidt, « 1848 : Liberté et peurs sociales aux Caraïbes : La citoyenneté républicaine face aux réalités coloniales », <i>La République à l'épreuve des peurs : De la Révolution à nos jours</i> , Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, paragraphe 16, DOI : <a href="https://doi.org/10.4000/books.pur.47370">https://doi.org/10.4000/books.pur.47370</a> , consulté le 18/07/2023.
	De Raynal « [...] de Raynal, créole [...] » (p. 104)	Sans prénom, ce nom pourrait représenter la lignée des Békés de Reynal, <a href="https://www.caraibeditions.fr/accueil/607-dialogue-improbable-entre-un-afro-descendant-et-un-beke.html">https://www.caraibeditions.fr/accueil/607-dialogue-improbable-entre-un-afro-descendant-et-un-beke.html</a>
	Napoléon Bonaparte (p. 104)	Napoléon Bonaparte, premier consul (1799 à 1804).



Références littéraires	<i>Idylles morales</i> (p. 57)	<i>Idylles morales</i> de Nicolas-Germain Léonard, poète guadeloupéen du XVIII <sup>e</sup> s.
	« <i>Le Christ devant le Siècle</i> » (p. 86)	<i>Le Christ devant le Siècle ou Nouveaux témoignages des sciences en faveur du catholicisme</i> , du comte Roselly De Lorgues, Paris, L. F. Hivert, 1835.
	« Il n'empêche que des dépouilles vivantes dorment sous la terre du sommeil des damnés » (p. 72)	Une possible référence à Frantz Fanon : <i>Les Damnés de la terre</i> que Vincent Placoloy a lu durant son adolescence.
Toponymes	Saint-Pierre (dans tout le récit)	« Le 22 mai 1848, une insurrection avait éclaté à Saint-Pierre suite à l'arrestation d'un esclave jouant du tambour. La révolte s'était étendue au nord de la Martinique » (p. 287) Frédéric Régent, <i>La France et ses esclaves</i> , op. cit.
	Prêcheur, Vauclin, Robert et François (p. 102)	Noms de communes de la Martinique. Cf. Léo Elisabeth et Cécile Bertin-Elisabeth, <i>Le grand livre de ma commune mon histoire</i> , vol. I : Le sud de la Martinique, Orphie-Canopé Editions, 2017.
	Montagne Pelée	Volcan en activité situé au Nord de la Martinique.
Nom de bateau	« [...] Rostolan propose de surseoir jusqu'à l'arrivée du <i>Chaptal</i> qui devrait rejoindre la colonie aux alentours du 5 juin avec à son bord le commissaire général de la République, Perrinon. » (p. 94)	Chaptal est le nom de la frégate dans laquelle Bissette et Perrinon montèrent avec le décret de l'abolition de l'esclavage, <a href="https://la1ere.francetvinfo.fr/27-mai-1848-recit-abolition-esclavage-guadeloupe-155775.html">https://la1ere.francetvinfo.fr/27-mai-1848-recit-abolition-esclavage-guadeloupe-155775.html</a> , consulté le 13/01/2022.

En se reportant à la polysémie du mot « chronique », nous supposons qu'il y a un autre message que Vincent Placolty cacherait dans son sous-titre. Dans le domaine médical, l'adjectif « chronique » renvoie à des « [...] symptômes [qui] apparaissent lentement, qui dure[nt] longtemps et s'installe[nt] parfois définitivement<sup>936</sup> ». Aussi, ne pourrions-nous pas lire : l'abolition chronique de l'esclavage ? Ce serait une façon de dire que cette abolition est loin d'être terminée, soit un positionnement décolonial (un peu avant l'heure ou du moins avant que ne soit connu le mouvement décolonial aux Antilles) mettant en exergue la perdurance des colonialités de savoir et de pouvoir à la Martinique et dans le monde américano-caribéen. D'ailleurs, l'intitulé de la postface signée par Vincent Placolty tend à conforter cette hypothèse : « Le passé d'aujourd'hui<sup>937</sup> ».

Dans quelle mesure donc l'abolition ne serait pas encore achevée ? Vincent Placolty répond dans sa postface que : « le roman vrai de l'esclavage reste à faire<sup>938</sup> » et développe sa réponse de la façon suivante :

*« Le roman vrai de l'esclavage reste à faire. Celui qui se donnera la force et qui prendra la patience d'accomplir l'autopsie de soi-même, il laissera sur le sujet des pages immortelles. L'esclavage ne laisse pas de document, il n'abandonne à la postérité aucune image cohérente de lui-même. Il existe aux Antilles des vestiges de cachots, de moulins à bras, de murs rouillés par la vie des carcans ; on peut trouver chez les descendants des anciens propriétaires, dans le salon des antiquités, les instruments de l'ancienne torture ; la révolution française a permis à une poignée de nègres alphabétisés par l'Église d'écrire la souffrance de leurs frères. Mais ils n'avaient pas la maîtrise de la langue apprise ; ils ont été des porte-parole ~~faibles~~, pas des poètes. Je ne parle pas de la vision européenne de l'esclavage, constamment entachée de racisme, le plus singulier des racismes, celui qui ne possède pas les concepts qui lui auraient permis de se connaître comme tel<sup>939</sup>. »*

Tout d'abord, par la construction antithétique de sa deuxième phrase, qui oppose les substantifs « autopsie » – supposant un état cadavérique – et l'adjectif « immortelles » – qui renvoie à l'absence de mort –, Vincent Placolty nous invite à une profonde réflexion identitaire. Cette phrase n'est pas sans rappeler le passage biblique : « Si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit<sup>940</sup> ». L'emploi du mot « autopsie » n'est assurément pas anodin. C'est une pratique médicale qui consiste à examiner toutes les parties d'un cadavre afin de poser un diagnostic. Vincent Placolty affirme donc sans ambages que la société martiniquaise est dans un état létal. Et il encourage celui qui s'engage dans l'écriture du « roman vrai de l'esclavage » à reconnaître que la société à laquelle il appartient est moribonde. Autopsier suggère qu'il y a eu maladie ou décès lié à un acte hors-norme ; autopsier sous-entend également une quête de vérité de l'origine de la maladie et/ou des conséquences sur le corps qui est découpé, dont on fouille les entrailles. Il convient de plus

---

<sup>936</sup> CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/chronique>, consulté le 18/07/2023.

<sup>937</sup> *FV*, op. cit., p. 129.

<sup>938</sup> *Op. cit.*, p. 133.

<sup>939</sup> *Idem*.

<sup>940</sup> Selon la *Bible de Yéhoshoua Ha Mashiah*, Jean 12-24, Évry-Courcouronnes, ANJC Productions, 2021 (2014), <https://www.bibledeyehoshouahamashiah.org/lire.html>, consultée le 20/01/2022.



d'être habilité à autopsier, ce qui confère une légitimité. Il s'ensuit que se voit suggérée ainsi l'idée d'un flou sur les causes du passage de vie à trépas, et en somme sur le point de départ, la question des origines, d'où la nécessité, métaphoriquement, d'une descente en soi afin de poser un diagnostic. Cela demande « force » et « patience », car l'écrivain devra puiser des réponses au plus profond de sa société et affronter l'absence matérielle de documents ainsi que le silence mémoriel pesant sur ce pan de l'Histoire.

Nous pouvons comprendre aussi cet état de mort déclarée comme une façon de souligner l'inexistence des voix et des écrits des esclaves dans l'historiographie<sup>941</sup> :

*« Si les esclaves n'ont rien laissé d'écrit, comment retrouver le chemin de leur civilisation sinon en écoutant, pour le décrypter, le code de tout ce qui peut rester d'immortel en nous, d'inaltérable, le legs de tous ces corps qui découvraient, du fond de leur caverne, l'idée de liberté ?<sup>942</sup> »*

Le choix d'un protagoniste blanc a posé question aux contemporains de Placolý qui luttèrent plutôt contre l'instauration d'un État colonial blanc. C'est ce trouble identitaire qu'a cherché à (ré)écrire l'auteur de *Frères Volcans* et, par analogie à la couleur de peau du diariste, c'est sur une page blanche qu'il cherche à parvenir au « [...] détachement<sup>943</sup> ». La fiction rendrait alors compte de l'absence historiographique et de ses conséquences identitaires.

En outre, nous l'avons dit, l'idée d'autopsie implique *a priori* la recherche d'une origine, d'une cause première. Ce que les autres ont écrit durant la période coloniale constitue la somme de notre passé. En réécrivant le journal d'un maître blanc trouvé aux archives, Vincent Placolý retrouve le fil des premiers tracés (écritures) de la société martiniquaise coloniale (colons et leurs descendants). Son « roman vrai de l'esclavage » serait ainsi une œuvre palimpsestique qui expliciterait, de manière directe ou indirecte, un passé, un point de départ oblitéré.

Puis, Vincent Placolý fait un bref état des lieux des éléments visibles de l'Histoire coloniale dans le paysage martiniquais. Il déplore qu'aucun d'eux ne renvoie à une image concrète et précise des événements de l'abolition de l'esclavage.

Les traces de cette Histoire sont-elles par conséquent à (re)trouver dans l'invisible ? Parmi les éléments visibles, Placolý rappelle la période de la Révolution française qui a débouché sur le droit à la liberté, à l'égalité et à la fraternité. C'est ainsi que l'alphabétisation de certains Nègres leur a permis d'écrire dans la langue française les affres de leur époque. Toutefois, cette instruction ayant été encadrée notamment par des religieux de la France Hexagonale, Vincent Placolý regrette que les écrivains nègres alphabétisés aient fait perdurer le regard euro-centré<sup>944</sup> et n'aient retranscrit la souffrance de leurs frères qu'au sens littéral, la majorité des Martiniquais ne sachant ni lire ni écrire<sup>945</sup>. Le lectorat restait, quoi qu'il en soit, principalement ceux de la

---

<sup>941</sup> Depuis, nous pouvons lire : *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises, XVIIIe-XIXe siècles* de Dominique Rogers, Paris, Karthala, 2015 et *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français (Antilles-Réunion / XVIIIe et XIXe siècles)* de Bruno Maillard, Frédéric Régent et Gilda Gonfrier, Paris, Fayard (histoire), 2015.

<sup>942</sup> *FV, op. cit.*, p. 134.

<sup>943</sup> *Op. cit.*, p. 107. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>944</sup> Soit une approche ô combien décoloniale.

<sup>945</sup> Voir annexes 4 et 5.

classe dominante. (voir annexes n°4 et n°5 « Diffusion de l’instruction à la Martinique (vers 1896) » et « Enseignement supérieur école de droit à Fort-de-France 1895 »).

Vincent Placolý reproche à ses prédécesseurs romanciers de s’être emprisonnés dans la langue française, de n’avoir pas su effectuer un travail sur celle-ci par leur imaginaire propre, certes en français. Il aurait fallu selon lui développer un langage poétique propre, auquel leurs successeurs auraient pu se référer comme à un instrument de leur propre autopsie. D’ailleurs, le 22 janvier 1848, le maître blanc pose la question :

« *Un écrivain peut-il rester prisonnier de la langue ? Cette question, je l’ai notée après avoir lu la dernière plaquette des poèmes de notre Villiers des familles. Toujours attentif aux lectures des autres, Raff l’avait fait porter chez moi. [...] j’ai le sentiment, encore confus, que nos jours exigent que la poésie pousse à l’action*<sup>946</sup>. »

En effet, le langage poétique va au-delà du sens littéral des mots. Dans la nouvelle « La quête d’Averroès », Borges déclare qu’« [...] un grand poète est moins celui qui invente que celui qui découvre<sup>947</sup> ». Le langage poétique qui dé-couvre nos histoires possède une portée ontologique et révolutionnaire. C’est à cela que le roman vrai selon Vincent Placolý doit aspirer. Vincent Placolý ou le narrateur dans l’Avant-propos a, pour sa part, déambulé dans les rues de Saint-Pierre afin d’activer son imaginaire pour le développement d’une recherche verbale, d’un langage poétique plus authentique. Carlos Fuentes assure en effet que « [l]e roman est une recherche verbale de ce qui attend d’être écrit<sup>948</sup> ».

Ivan Jablonka, écrivain et historien français qui analyse les « [...] conséquences littéraires de [la] méthode [...]»<sup>949</sup> d’Histoire regroupe ces conséquences en empruntant la notion de « roman vrai » développée par l’historien Paul Veyne, contemporain de Vincent Placolý qui l’aura peut-être lu. C’est une notion qui s’inscrit dans les années 70, années de controverses où il est question de savoir si l’Histoire est une science<sup>950</sup>, ce à quoi Paul Veyne répond que « l’histoire est un roman vrai<sup>951</sup> ». Il soutient que l’activité des historiens consiste à raconter et à décrire des événements où le rôle de l’imagination est essentiel, comme le pense également Vincent Placolý sans que ce dernier ne nie la scientificité de l’Histoire. L’historien est celui qui explicitera des faits historiques en les insérant dans une intrigue, dans une chronologie et depuis

---

<sup>946</sup> FV, *op. cit.*, p. 28.

<sup>947</sup> Jorge Luis Borges, *El Aleph*, *op. cit.*, «La busca de Averroes», p. 113-127 (p. 124) : «[...] un famoso poeta es menos inventor que descubridor». Traduction française par Roger Caillois « La quête d’Averroès », in : *Œuvres complètes*, *op. cit.*, Tome I, p. 615-623 (p. 621).

<sup>948</sup> Carlos Fuentes, *Géographie du roman*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>949</sup> Ivan Jablonka, *L’histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, *op. cit.*, p. II.

<sup>950</sup> Mathieu Devinat, « Réflexion sur l’apport de l’ouvrage. Comment on écrit l’histoire sur la formation à la recherche en droit », *Les Cahiers de droit*, vol. 52, n° 3-4, septembre-décembre 2011, p. 659-670 (p. 661-662), <https://doi.org/10.7202/1006756ar>, consulté le 19/07/2023 : « Contre l’histoire événementielle et linéaire, les historiens ont engagé, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, une profonde remise en question de leur objet de recherche. Une réflexion sur la nature de l’histoire, sa frontière au regard des autres disciplines devait suivre. L’Histoire est-elle « science » ? [...] L’histoire est-elle un mode de connaissance distinct de la sociologie, de l’économie ou de la géographie ? [...] Quoiqu’elle soit simple, la thèse de Veyne n’est pas neutre : elle s’inscrit à l’intérieur de plusieurs controverses qui agitent la communauté des historiens (plus particulièrement ceux qui s’adonnent à la théorie de l’histoire) et s’appuie sur de nombreux présupposés épistémologiques et méthodologiques sous-jacents ayant été discutés et repris depuis ».

<sup>951</sup> Paul Veyne, *Comment on écrit l’histoire. Essai d’épistémologie*, Paris, Seuil, 1971, p. 10.

un ou des point(s) de focalisation, d'où la question légitime du Béké qui s'est fait historien : « Quels sont les faits qui devront figurer nécessairement dans le récit des événements ?<sup>952</sup> ».

La poétique qui convoque l'imaginaire ne doit pas être un calque de celle des Européens. L'imaginaire colonial européen et ses sous-basements racistes, n'est pas, selon Placolý, une source d'inspiration idoine par laquelle les écrivains afro-descendants pourraient parvenir à l'écriture, ou plutôt la réécriture, de leur Histoire. Comme l'exhorte Vincent Placolý lors de l'entretien en 1991, il faut « sans cesse inventer un langage [poétique] » (voir annexe n°2 « Vincent Placolý : « Inventer sans cesse un langage » ») qui rendrait compte de l'identité culturelle et littéraire de la Martinique, en sortant des exotisations et des caricatures du Nègre, comme il le déplore par exemple chez Lafcadio Hearn<sup>953</sup>, auteur de *Youma* :

*« L'écrivain qui créera le nouvel art poétique qui nous concerne, devra démêler l'écheveau des vanités coloniales, dénoncer les illusions factices du regard étranger ; il devra retrouver la beauté de la sauvagerie. Notre sol, enfants turbulent des volcans, est lavé par les cyclones, langé par les tornades, il est bordé par la furie des vents indomptables. La personne humaine y tient peu de place. Mais nos arbres, bien racinés, poussent bien et solidement<sup>954</sup>. »*

Maryse Condé, romancière guadeloupéenne, qui a reçu le prix Nobel de littérature alternatif en 2018, a préfacé un an plus tôt le récit *Frères Volcans* pour sa réédition de 2017. Elle y affirme : « Toute la beauté, toute la richesse [de l'œuvre] vient de la tristesse cachée entre chaque mot, chaque phrase, chaque page<sup>955</sup>. ». Maryse Condé s'était rendue compte en tant qu'écrivaine dénonçant également les colonialités qu'il fallait jouer sur le réel, comme l'a fait Vincent Placolý, et le subvertir pour obtenir l'effet escompté. Elle précise à cet égard l'importance pour un écrivain qui décide d'écrire sur un fait historique, comme ce fut le cas pour son *Heremakhonon* (1976) qui se déroule durant la dictature de Sekou Touré en Guinée, de « grossir » les faits pour qu'ils soient percutants, à la fois vrais et imaginaires :

*« JPS : Ceux qui le liront apprécieront, mais vous-même : une grande distance entre cette première version et ce que le grand public connaît comme la version définitive de l'ouvrage ?*

*MC : Oui, parce que, au début, je n'avais pas réalisé, compris, qu'un auteur doit embellir les faits pour que des faits soient frappants ; pour qu'ils signifient l'essentiel il faut les grossir, il faut un certain éclairage, une certaine disposition du réel qui est un peu une trahison de la vérité mais qui est nécessaire pour qu'un roman ait la force, ait la puissance qu'il doit avoir. Donc, au début c'était un peu trop calqué sur ce qui s'est produit et au fur et à mesure j'ai ajouté des éléments. Par exemple, les personnages*

---

<sup>952</sup> FV, *op. cit.*, p. 111.

<sup>953</sup> *Op. cit.*, p. 133-134 : « Qu'on relise *Youma* par exemple, le roman le plus connu de Lafcadio Hearn, et l'on verra comment cette tradition littéraire, malheureusement encore vivace aujourd'hui, trace du nègre, pour n'avoir su le connaître du dedans, le portrait caricatural. Il est constant chez les romanciers qui se sont penchés sur cette sombre période de l'histoire des Antilles, de penser que la majorité paisible des travailleurs de la race noire se sont laissés détourner de leur devoir, débaucher si l'on veut par des *meneurs*, tellement impalpables et malins qu'on n'en a jamais retrouvé trace ».

<sup>954</sup> *Op. cit.*, p. 58.

<sup>955</sup> Préface de Maryse Condé, *Frères Volcans*, *op. cit.*, p. 10.

*importants se sont modifiés, sont devenus à la fois des figures vraies et des figures imaginaires*<sup>956</sup>. »

C'est seulement après avoir eu la patience et le courage de créer un langage poétique nouveau que les événements historiques passés pourraient donc être bien compris de ses contemporains. L'écrivain pourra alors prétendre avoir écrit le roman vrai, selon la définition placolienne, des « choses immortelles » qui resteront dans les mémoires, dans les bibliothèques, dans les archives individuelles et collectives.

Nous notons que le récit *Frères Volcans* a été écrit pour être lu et non pas pour être représenté. Pourtant, en 1998, il a été adapté en pièce de théâtre par Sylviane Bernard-Gresh pour le théâtre Artistique Athévains d'Anne-Marie Lazarini :

*« Dans son théâtre parisien, Anne-Marie Lazarini commémore, cent cinquante ans après, l'événement. Elle propose une adaptation émouvante du journal imaginaire de Placolý, soutenue par la musique superbe de Hervé Bourde*<sup>957</sup>. »

D'un roman à une pièce de théâtre, nous pouvons avancer l'idée selon laquelle Vincent Placolý serait parvenu à trouver une écriture renouvelée qui transcrive tout le tragique et le drame des événements de l'abolition de l'esclavage. Cette adaptation théâtrale place l'œuvre dans une dimension collective, et l'inscrit en tant qu'œuvre populaire, et ce malgré son écriture très intellectuelle.

En créant une poétique et une poïétique tournée vers l'Amérique, selon le concept d'Américanité de Placolý, un pont est établi entre la Caraïbe insulaire et le reste de l'Amérique, entre fiction vraisemblable et réel dont les traits sont volontairement « grossis » pour mieux être compris. Ce type de recherche de « roman vrai » ne se retrouve-t-il pas chez Tatiana Lobo Wiehoff ?

---

<sup>956</sup> Entretien réalisé par Jean-Pierre Sainton, en présence du mari de Maryse Condé, Richard Philcox, à Gordes, en automne 2016, <http://maryse-conde.manioc.org/entretiens-jean-pierre-sainton-et-maryse-conde>, consulté le 19/07/2023.

<sup>957</sup> Michel Cournot, « Frères Volcans », au nom de tous les esclaves, *Le Monde*, 27/11/1998, [https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/11/27/freres-volcans-au-nom-de-tous-les-esclaves\\_3692401\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/11/27/freres-volcans-au-nom-de-tous-les-esclaves_3692401_1819218.html), consulté le 25/05/2022.

## II.1.2.2.2. Le « Roman vrai » de l'indépendance ?

Même si Tatiana Lobo Wiehoff n'a pas employé l'expression « roman vrai », il nous semble opportun de nous demander si la définition placolienne du « roman vrai » ne renvoie pas à l'approche de la réécriture de l'Histoire de Tatiana Lobo Wiehoff. Dans son récent article qu'elle a intitulé : «Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda)», Tatiana Lobo Wiehoff décrivait les ravages identitaires de l'Histoire de la patrie et de son récit, à savoir le roman national, sur l'identité collective et individuelle et, par voie de conséquence, sur les mémoires.

L'identité nationale se construit politiquement sur des événements choisis, qui se veulent homogènes et à réunir à partir de certaines dates précises fixes afin de créer une unité<sup>958</sup> que Tatiana Lobo Wiehoff compare à un mur. Ce « mur » rappelle la forme architecturale communément donnée au labyrinthe, mais aussi son aspect abstrait qu'Octavio Paz nomme la conscience au travers de son expression «transparente muralla». Ces murs cacheraient-ils au centre du labyrinthe ce que la Nation – en l'occurrence costaricienne – considère comme une horreur hétérogène, hybride, qui entacherait l'homogénéité de son identité et son récit officiels ? :

*« L'identité culturelle est la somme des expériences collectives, des traditions qui sont sujettes aux mutations que produit le temps qui passe. Elle est alchimique, spontanée et dynamique, elle évolue constamment vers de nouvelles formes identitaires. En revanche, l'identité nationale se construit comme un mur toujours sur le point de s'effondrer sur les épaules de ceux qui le soutiennent. Elle n'est ni spontanée ni dynamique ; elle prétend être immuable. Elle obéit à un patron établi et essaie de convaincre que le temps qui passe est le même pour tous. Pour créer cette illusion, elle s'est inventé l'histoire de la patrie et son récit de supposés faits fondateurs qui permis de rassembler les citoyens autour de la Nation. C'est pourquoi les dates sont si importantes, elles créent la sensation du temps qui se mesure d'une seule manière, dans la chronologie de l'almanach. Pour unifier le temps dans un ordre chronologique, il est absolument nécessaire de sélectionner les faits documentés, de bien les articuler et de leur donner un sens qui cadre avec les intérêts du pouvoir politique qui, avec les dates mémorables et les emblèmes de l'hymne national, drapeau, blason, monuments, composent et modulent l'identité nationale du territoire. L'identité nationale doit être homogène et hégémonique, si elle ne veut pas s'auto-détruire. L'histoire officielle est une fiction qui*

---

<sup>958</sup> Nestor García Canclini, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité (Culturas híbridadas: Estrategias para entrar y salir de la modernidad)* traduction française de Francine Bertrand Conzález, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. Americana), 2010 (en espagnol 1989), p. 22-23, <https://r.cantook.com/enqc/sample/aHR0cHM6Ly93d3cuZW50cmVwb3RudW1lcmlxdWUuY29tL3NhbXBsZS85MzY0NC93ZWJfcmlhZGVyX21hbmlmZXN0P2ZvcmlhdF9uYXRlcmU9cGRm>, consulté le 25/07/2023. « Les études sur le roman identitaire ayant une approche théorique qui tient compte des processus d'hybridation montrent qu'il n'est pas possible de parler des identités comme s'il ne s'agissait que d'un ensemble de traits fixes, ou d'affirmer qu'elles constituent l'essence d'une ethnie ou d'une nation. L'histoire des mouvements identitaires révèle une série d'opérations de sélection d'éléments de différentes époques articulés par les groupes hégémoniques dans un récit qui leur donne de la cohérence, de la dramaticité et de l'éloquence. ».



*s'efforce de dissimuler des contradictions et d'effacer des différences, parce que le pouvoir politique ne peut exister dans la variété<sup>959</sup>. »*

Invisibilisés, effacés, dissimulés, subalternisés, les marginaux voient ainsi leur mémoire se diluer et être réduite à de simples anecdotes. C'est pourquoi, Tatiana Lobo Wiehoff parle de « fiction », dans la mesure où l'identité nationale relève d'une construction, d'un choix imaginaire anthropocentrique, qui occulte certaines données historiques pour favoriser la formation d'une identité nationale (qui gomme les identités à traits d'union évoquées par Ulf Hannerz), commune et donc homogénéisée, collective et de ce fait fixée dans un texte officiel sous la forme d'une seule version admise. À la fiction historique nationale, Tatiana Lobo Wiehoff oppose la réécriture, soit la fiction littéraire pour une Histoire réconciliée, multifocale. En effet, elle propose dans son article une réflexion sur le roman historique, celui dans lequel la fiction littéraire, qui ouvre le champ des possibles, est au service de l'Histoire. L'écrivain, qui appartient à une société – qu'elle soit subalternisée ou non –, écrit depuis son identité et peut ainsi proposer sa vision et sa version de l'Histoire.

Par exemple, dans *El año del laberinto*, Tatiana Lobo Wiehoff a décidé, pour sa part, d'opter pour trois voix narratives, trois versions de l'Histoire de l'indépendance de Cuba articulées à celle de la construction identitaire du Costa Rica<sup>960</sup>. Elle propose ainsi une cartographie de ces histoires à trois voix où l'Ici et l'Ailleurs cohabitent, ce qui permet au lecteur de prendre conscience de possibles autres versions et de les confronter. Même si, selon Tatiana Lobo Wiehoff, la vérité historique n'existerait pas, le roman deviendrait « vrai », « authentique » ou encore « historique », s'il expose les circonstances qui ont conduit à l'événement historique<sup>961</sup>. Le roman historique, ou encore « roman vrai » pour reprendre l'expression placolienne, est dès lors celui qui dévoilera des mémoires absentes, des vécus occultés, et qui mettra en scène les

---

<sup>959</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, «Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda)», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, spécialement dédié à l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff, publié en version papier en 2002, mis en ligne le 27/03/2013, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/article/view/1241>, consulté le 21/06/2021. La citation a été traduite en français par nos soins. «La identidad cultural es la suma de experiencias colectivas, tradiciones que están sujetas a las mutaciones que produce el paso del tiempo. Es alquímica, espontánea y dinámica, constantemente evoluciona hacia nuevas formas de ser identidad. En cambio, la identidad nacional se construye como una pared siempre a punto de desplomarse sobre las espaldas de los que la sostienen. No es espontánea ni dinámica, pretende ser inmutable. Obedece a un patrón establecido y trata de convencer que el tiempo pasa igual para todos. Para crear esta ilusión se inventó la historia patria y su relato de supuestos hechos fundadores que permite cohesionar a los ciudadanos alrededor de la Nación. Por eso las fechas son tan importantes, crean la sensación de que el tiempo se mide de una sola manera, en la cronología del almanaque. Para unificar el tiempo en orden cronológico es absolutamente necesario seleccionar los hechos documentados, articularlos debidamente y darles un sentido que se adapte a los intereses del poder político que, junto con las fechas memorables y los emblemas himno nacional, bandera, escudo, monumentos- conforman y modelan la identidad nacional del territorio. La identidad nacional debe ser homogénea y hegemónica, si no quiere destruirse a sí misma. La historia oficial es una ficción que se esmera en disimular contradicciones y borrar diferencias, porque el poder político no puede existir dentro de la variedad.»

<sup>960</sup> Voir la partie II.1.1.3.2. *El año del laberinto* : Sofia au cœur de l'indépendance de Cuba depuis le Costa Rica.

<sup>961</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, «Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda)», *op. cit.*, «En términos rigurosos, la novela histórica sólo podría darse si existiera la verdad histórica, lo que no me parece demostrable. Sólo se pueden confirmar los hechos y las circunstancias que condujeron a ese hecho, la complejidad de la vida no permite abarcar más.» Nous traduisons : « Strictement parlant, le roman historique n'advierait que si existait la vérité historique, ce qui ne me semble pas démontrable. On ne peut que confirmer les faits et les circonstances qui conduisirent à ce fait, [étant donné que] la complexité de la vie ne permet pas de couvrir plus. »

paramètres internes et/ou externes qui ont conduit à ce fait, qu'ils relèvent de l'émotionnel, du politique ou d'autres facteurs. Pour reprendre la comparaison avec un mur concernant l'identité nationale, nous pensons que pour Tatiana Lobo Wiehoff, proposer une réécriture de cette Histoire permettrait pour le moins de rendre ce mur moins monolithique, plus poreux, en y exposant d'autres réalités, d'autres expériences, d'autres mémoires des événements (jusqu' alors reléguées dans les tréfonds de l'inconscient collectif) qui diffèrent, contredisent, remettent en cause l'événement historique consigné jusqu'ici dans le récit national et ainsi le rendraient plus lisible par une plus grande hétérogénéité. À l'instar de la pensée glissantienne, il conviendrait de ne pas rejeter les opacités. Toutefois, travailler à officialiser l'opacité, par l'hybridation et la reconnaissance des bifurcations, des événements micro-historiques qui interfèrent dans une Histoire nationale est une tâche longue et ardue.

En somme, le roman devient historique – ou vrai – dans la mesure où il répond au désir du lecteur de bifurquer à souhait. Ce dernier, soumis aussi aux aléas de la mémoire (oublieuse, parcellaire, partielle, partielle, traumatique, etc.), pourra à loisir, relire, entre passé et présent, l'événement historique désormais (r)écrit. La bifurcation est ainsi, selon Tatiana Lobo Wiehoff – dont la démarche n'est pas sans rappeler celle de Jorge Luis Borges – un élément clé pour appréhender authentiquement l'Histoire écrite :

*« La seule chose vraie ici, c'est que le lecteur peut retourner dans le passé quand il le veut, tout simplement en ouvrant le livre, calmant ainsi sa nostalgie, sans renoncer à son besoin de futur. Le désir de bifurquer, d'aller de l'avant et de revenir en arrière, se résout dans les mots écrits qui ont, en plus, un statut durable : on peut les relire<sup>962</sup>. »*

En ce sens, nous considérons que le roman de type historique lobéen s'inscrit dans une perspective à la fois décoloniale et géopoétique, en ce qu'il s'agit d'y repérer les éléments jusqu'ici invisibilisés. Ce n'est pas la date qui prime (en tous les cas pas une seule date, selon l'approche stratigraphique géopoétique de la mémoire culturelle), mais le lieu, soit une forme de géocentrisme. En s'incarnant dans une région américaine en particulier et en reconnaissant les hybridations culturelles, sources de multifocalisations valorisées notamment par des jeux narratifs, en se fondant en fin de compte sur le retour du réel en littérature évoqué par Bertrand Westphal, Tatiana Lobo Wiehoff dynamise la réécriture de l'Histoire.

Par ailleurs, Valeria Grinberg Pla nous interpelle sur l'enjeu social du roman historique :

*« Par conséquent, le discours du roman historique s'insère dans le même espace dans lequel circulent les autres discours sociaux et, avec eux, participe activement à la construction de la mémoire historique collective<sup>963</sup>. »*

---

<sup>962</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, «Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda)», *op. cit.*, «Lo único verdadero, aquí, es que el lector puede volver al pasado cuando quiera, con el solo gesto de abrir el libro, satisfaciendo así su nostalgia sin renunciar a su necesidad de futuro. El deseo bifurcado, avanzar y retroceder, se resuelve en las palabras escritas que tienen, además, rango perdurable: se pueden volver a leer». La citation a été traduite en français par nos soins.

<sup>963</sup> Valeria Grinberg Pla, «La novela histórica como un espacio alternativo para la (de)construcción de identidades: sobre *El año del laberinto* de Tatiana Lobo», *Revista Comunicación*, *op. cit.* : «Por lo tanto, el discurso de la novela histórica se inserta en el mismo espacio en el que circulan otros discursos sociales y junto con ellos participa

Ainsi, même si les objectifs d'écriture divergent, le récit national et le roman historique sont tous deux des hauts lieux de la mémoire historique collective, en ce qu'ils participent à la construction d'une société, d'une culture et d'une identité multiples. Par exemple, la critique de l'homogénéité du récit national costaricien est sous-entendue dans le roman de Tatiana Lobo Wiehoff, *El año del laberinto*, que Valeria Grinberg Pla et Werner Mackenbach retiennent parmi les romans historiques que nous qualifierons de décoloniaux :

« Parmi les romans historiques qui questionnent les discours dominants de la nationalité à partir de réécritures des faits de l'indépendance, se trouvent *El general Morazán vuelve a marchar desde la muerte de Julio Escoto (Honduras)*, *Libro de los desvaríos de Carlos Castro (Le Salvador)* et *El año del laberinto de Tatiana Lobo (Costa Rica)*<sup>964</sup>. »

Cependant, comment écrire un roman historique qui parle de tous si l'histoire des marginaux n'est pas consignée dans les archives nationales ? Comment retrouver leurs traces si le récit national s'est efforcé et s'efforce souvent encore de les effacer ?

Une réponse pourrait être cette question rhétorique de Vincent Placolý dans *Frères Volcans* : « Si les esclaves n'ont rien laissé d'écrit, comment retrouver le chemin de leur civilisation sinon en écoutant, pour le décrypter, le code de tout ce qui peut rester d'immortel en nous, d'inaltérable [...] ?<sup>965</sup> ».

En effet, comme nous l'avons vu, Tatiana Lobo Wiehoff s'est toujours attachée dans ses œuvres à exposer la situation de marginaux, d'Indiens, de Noirs ou de Subalternes genrées, comme dans le cas de l'immigrée cubaine Sofia dans *El año del laberinto*<sup>966</sup>. Dans cette œuvre, Tatiana Lobo Wiehoff a eu recours à la méthode orale comme nous l'explique Jacqueline Sanson, afin de pallier le problème des sources et ainsi reconstituer la mémoire de Sofia, et plus globalement

---

activamente en la construcción de la memoria histórica colectiva». La citation a été traduite en français par nos soins.

<sup>964</sup> Valeria Grinberg Pla, Werner Mackenbach, «La (re)escritura de la historia en la narrativa centroamericana », *Hacia una historia de las literaturas centroamericanas. Literatura y compromiso político. Prácticas político-culturales y estéticas de la revolución*, op. cit., p. 353-354 : «Entre las novelas históricas que cuestionan los discursos dominantes de la nacionalidad a partir de reescrituras de los hechos de la independencia se encuentran: *El general Morazán vuelve a marchar desde la muerte de Julio Escoto (Honduras)*, *Libro de los desvaríos de Carlos Castro (El Salvador)* y *El año del laberinto de Tatiana Lobo (Costa Rica)*». La citation a été traduite en français par nos soins.

<sup>965</sup> *FV*, op. cit., p. 134.

<sup>966</sup> Valeria Grinberg Pla, «La novela histórica como un espacio alternativo para la (de)construcción de identidades: sobre *El año del laberinto* de Tatiana Lobo», op. cit., confirme l'étroite relation entre roman historique et mémoire collective : «La intención de la nueva novela histórica de contar la historia desde abajo, dándole voz a los que no tienen voz es un intento de rescatar del olvido a los marginados de la historia oficial, que [...] han sido doblemente excluidos: socialmente, en tanto que dominados, sojuzgados o vencidos e historiográficamente, al no poder acceder a los medios de producción y circulación del saber histórico. Este doble relevo los ha condenado a desaparecer de la memoria colectiva, ya que sin constancia de sus vidas, es como si no hubieran existido». Nous traduisons : « L'intention du Nouveau roman historique de raconter l'histoire depuis le bas, en donnant la parole à ceux qui n'ont pas de voix, est un moyen de sortir de l'oubli les marginaux de l'histoire officielle, [...] dont ils ont été doublement exclus : socialement, en tant que dominés, assujettis ou vaincus, et dans l'historiographie, en ne pouvant pas accéder aux moyens de productions et de circulation du savoir historique. Cette double exclusion les a condamnés à disparaître de la mémoire collective, puisque sans la preuve de leurs vies, c'est comme s'ils n'avaient pas existé ».

celle de l'indépendance des Cubains, tout en ayant recours à une polysensorialité qui privilégie la dimension sonore, orale et non pas seulement le recours au visuel, à l'écrit :

« Je dirai, non pour excuser les historiens, mais pour expliquer leurs réticences, que les pauvres ont laissé peu de traces dans l'histoire. Or l'historien, par scrupules, en homme de métier, travaille sur des documents. Comment parler des gens qu'il ne trouve pas dans ces documents ? Il a fallu, et on commence à le faire, que l'on aille chercher les pauvres dans d'autres lieux que dans les documents traditionnels et par d'autres méthodes. La méthode orale par exemple, mais qui ne vaut que pour l'époque contemporaine, même si on a essayé – je l'ai un peu fait moi-même – de faire parler des époques anciennes comme le Moyen Âge. On a réussi, en particulier pour les femmes, à refaire une vraie histoire. Mais il n'y aura pas de vraie histoire si elle ne peut pas être justifiée par des documents<sup>967</sup>. »

Insérer l'oral – soit les mémoires occultées – dans l'écrit – c'est-à-dire la trame narrative que nous pouvons comparer à l'historiographie officielle – est l'une des bifurcations qu'a opérée Tatiana Lobo Wiehoff dans l'écriture de son roman en quête de revalorisation historique *El año del laberinto*<sup>968</sup>. La méthode orale est notamment traduite par la prosopopée qu'a mise en place l'écrivaine, faisant le personnage Sofia, qui appartient de surcroît à une société américano-caribéenne de tradition orale, nous narrer oralement l'histoire de sa personnalité depuis la mort<sup>969</sup>. C'est ainsi que dans l'interview qu'elle donna à Maureen Herrera en 2016 pour les Archives du Costa Rica<sup>970</sup>, Tatiana Lobo Wiehoff a affirmé que la réception de son roman historique *El año del laberinto* a été incroyable à Cuba. Les Cubains n'avaient connaissance que d'une part de leur Histoire qui s'était déroulée au Costa Rica. En fin de compte, le roman historique lobéen a participé à (re)construire la mémoire historique collective de deux nations : Cuba et le Costa Rica, et ce au travers de l'histoire personnelle (micro-histoire) de Sofia, comme l'affirme Mauricio Molina : « Le roman de Tatiana Lobo a la vertu de nous redonner l'histoire comme un tout organique, de réconcilier la macro-histoire avec la micro-histoire, la voix avec le temps<sup>971</sup> ».

Dans l'émission *De Escritor a Escritor*<sup>972</sup>, Tatiana Lobo Wiehoff nous décrit la méthode de l'historien et celle de l'écrivain qu'elle utilise simultanément et que nous avons cherché à résumer dans le tableau ci-dessous :

---

<sup>967</sup> Jacqueline Sanson, « La bibliothèque, mémoire de l'avenir », *Pourquoi se souvenir ?*, op. cit., p. 62.

<sup>968</sup> Mauricio Molina, «La historia como laberinto», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, 2002, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/article/view/1244>, consulté le 15/08/2023 : «*El año del laberinto*, en este intento por aproximarse a la crónica de la historia perdida en el laberinto del olvido, fija su atención en la voz y los hechos de mujeres que han sido desterradas de la Historia grande». Nous traduisons : « *El año del laberinto*, dans cette tentative de se rapprocher de la chronique de l'histoire perdue dans le labyrinthe de l'oubli, se concentre sur la voix et les événements de femmes qui ont été bannies de la grande Histoire ».

<sup>969</sup> Cf II.1.2.1.2. Le récit autobiographique oral de la vie labyrinthique de Sofia.

<sup>970</sup> Maureen Herrera Brenes, «Entrevista con Tatiana Lobo Wiehoff, escritora», *Colección de voces*, op. cit., de la minute 53 :44 à la minute 54 :29.

<sup>971</sup> Mauricio Molina, «La historia como laberinto», op. cit., «La novela de Tatiana Lobo tiene la virtud de entregarnos la historia nuevamente como un todo orgánico, de reconciliar lo macro-histórico con lo micro-histórico, la voz con el tiempo». La traduction française a été réalisée par nos soins.

<sup>972</sup> Samuel Rovinski, *De Escritor a Escritor*, op. cit., à partir de la minute 9 :58.

Tableau 7 : Différences entre les méthodes historiques et littéraires selon Tatiana Lobo Wiehoff

Historien	Écrivain
Écrit une Histoire quantitative	Écrit une Histoire qualitative
Statistiques	Être humain
Individus	Mouvements sociaux
Méthode	Pas de méthode
Le but est d'atteindre la vérité	La vérité n'est pas imposée. L'honnêteté oui.
Pas d'imagination	Imagination

À l'instar de Vincent Placolý chez qui Nicolas Pien a observé trois postures : l'historien, le militant et le romancier, nous remarquons que l'écriture lobéenne relève des mêmes caractéristiques. En effet, pour écrire son roman historique *El año del laberinto*, Tatiana Lobo Wiehoff s'est rendue, comme Vincent Placolý, dans les archives nationales et régionales afin de récolter les informations nécessaires. Comme nous le rappelle Jacqueline Sanson, dans la méthode historique, la nécessité de la justification par la preuve exige un document<sup>973</sup>. C'est ainsi que depuis sa posture d'historien, Vincent Placolý déclare dans sa postface : « il faut considérer ce livre comme une pièce au dossier<sup>974</sup> ». Nous pouvons ajouter pour le roman historique de Tatiana Lobo Wiehoff : « il faut considérer ces livres comme des pièces au dossier ». Ainsi, Tatiana Lobo Wiehoff s'est efforcée de nous proposer un récit vraisemblable en commençant par emprunter à une méthodologie décoloniale de l'Histoire, ouverte à l'ensemble de la population, dominants et dominés. Pour ce faire, la micro-histoire permet de compléter les lacunes de l'approche officielle traditionnelle. En effet, le personnage Sofía, nous a répondu Tatiana Lobo Wiehoff, correspond à un référent réel :

« – À quelles personnes réelles se réfèrent Armando et Sofía Medero ?

– Sofía Medero (nom littéraire) est l'arrière-grand-mère d'un ex-président du Costa Rica<sup>975</sup>. »

<sup>973</sup> Jacqueline Sanson, « La bibliothèque, mémoire de l'avenir », *op. cit.*, p. 62.

<sup>974</sup> *FV*, *op. cit.*, p. 135.

<sup>975</sup> Échange par courriel avec Tatiana Lobo Wiehoff du 20/12/2021 au 21/12/2021. « – ¿A qué personas reales se refieren a Armando y Sofía Medero? – Sofía Medero (nombre literario) es la bisabuela de un expresidente de Costa Rica ». La citation a été traduite en français par nos soins.

Une grande majorité des noms de personnages de ce roman se rapporte à des personnes réelles, historiquement situées, citées par exemple par Edelmis Reyes-Quiñones et Alberto Matos-Guerra<sup>976</sup> : Pío Víquez, José Martí, Flor Crombet, Enrique Loynaz del Castillo, Antonio Maceo et sa femme María Cabrales, Zambrana, Général Máximo Gómez, Minor Keith<sup>977</sup>, entre autres ; ou des noms de lieux véridiques : la Mansión, le volcan Irazú, la vallée centrale, etc. ; des noms de véritables périodiques du Costa Rica : *El Heraldo*, *La prensa libre*, ou encore *La Gaceta*. Ainsi, face à la critique de Manuel Formoso sur la dimension historique qui ne lui semblait pas si significative dans *El año del laberinto*, Tatiana Lobo Wiehoff lui rappelle, dans les détails, la recherche scientifique qu'elle a menée en empruntant les méthodes de l'Histoire, en puisant dans toutes les sources, pour reconstituer les circonstances multifocales autour du meurtre de Sofía :

« Mais elle ne se laisse pas museler. Face à une critique de Manuel Formoso dans laquelle il se réfère à *El año del laberinto* comme un roman « parsemé d'histoire », elle lui précise que ce roman lui a demandé cinq années de recherche archivistique, journalistique, documentaire, bibliographique, orale » et même un voyage réalisé tout spécialement à Santiago de Cuba. « Je crois donc que ce que j'ai écrit – termine-t-elle – ressemble assez à un roman historique » [...] <sup>978</sup>. »

D'ailleurs, Tatiana Lobo Wiehoff adresse formellement ses remerciements aux archives nationales, régionales, aux bibliothèques nationales du Costa Rica et à celle de Santiago de Cuba, à la paroisse et aux voisins de Palma Soriano, « [e]t à tous les amis cubains et costariciens qui [lui] ont si généreusement donné leurs connaissances et leur temps<sup>979</sup> ».

« [P]arce que le pouvoir politique ne peut exister dans la variété [...] » Tatiana Lobo Wiehoff dit préférer (ré)écrire l'Histoire avec sa plume d'écrivaine, consciente toutefois de la portée politique de son roman historique. Fictionnaliser l'Histoire lui permet d'amplifier la réalité (comme l'explicitait à sa façon, nous l'avons vu, Maryse Condé), de proposer d'autres versions et de montrer de diverses façons les aspects émotionnels de ces moments historiques, perçus de façon variable et pas toujours avec les mêmes sens. L'interdisciplinarité des approches à la fois littéraires et historiques permet à Tatiana Lobo Wiehoff d'embrasser différents niveaux

---

<sup>976</sup> Edelmis Reyes-Quiñones et Alberto Matos-Guerra, «Con ternura de hijo quiere el cubano bueno a Costa Rica», *Temas De Nuestra América Revista De Estudios Latinoamericanos*, vol. 33, Número extraordinario, 2017, p. 191-213, <https://doi.org/10.15359/tdna.33-e.10>, consulté le 08/08/2023.

<sup>977</sup> James Jerome Parsons, "Keith and Costa Rica. A Biographical Study of Minor Cooper Keith", *Hispanic American Historical Review*, vol. 45, n° 2, 1965, p. 313-316, <https://doi.org/10.1215/00182168-45.2.313>, consulté le 08/08/2023.

<sup>978</sup> Yadira Calvo, «Palabras sin miedo:Tatiana Lobo en sus artículos», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, spécialement dédié à l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff, publié en version papier en 2002, mis en ligne le 27/03/2013, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/issue/view/164>, consulté le 21/06/2021. La citation a été traduite en français par nos soins. «Pero ella no se deja poner grilletas. Ante una crítica de Manuel Formoso en que se refiere a *El año del laberinto* como una novela "salpicada de historia", le aclara que le tomó cinco años de investigación archivística, periodística, documental, bibliográfica, oral" y hasta un viaje especial" a Santiago de Cuba. "Creo que lo que escribí —termina diciendo— se parece bastante a una novela histórica" [...].»

<sup>979</sup> *El año del laberinto*, «Y a todos los amigos cubanos y costarricenses que con tanta generosidad [le] regalaron sus conocimientos y su tiempo».

d'analyse et de représentation. Ainsi, elle emploie dans *El año del laberinto* les mêmes stratégies narratives qu'évoque Valeria Grinberg Pla :

« [...] les stratégies narratives les plus saillantes du roman historique contemporain (comme l'ont indiqué Fernando Ainsa et Seymour Menton pour le récit latinoaméricain en général et Werner Mackenbach pour celui de l'Amérique centrale en particulier) sont les suivantes :

- polyphonie (écriture depuis le bas)
- ironie et parodie (démythification des héros de l'histoire)
- fictionnalisation (la force suggestive des métaphores au lieu de la dichotomie vrai-faux)<sup>980</sup>. »

Les notes de piano entendues dans la maison du Labyrinthe, à différents endroits et par différents personnages, à savoir : le narrateur omniscient, la voix de María et la voix du vendeur de la pharmacie Alegre, exemplifient l'histoire polyphonique et multifocale présentée dans ce roman historique<sup>981</sup>.

Certains éléments du paratexte nous permettent de mesurer d'emblée la dimension historique, politique et multifocale que nous retrouvons dans *El año del laberinto*. Prenons tout d'abord le cas de la première de couverture de l'édition originale de l'année 2000 de cette œuvre :

---

<sup>980</sup> Valeria Grinberg Pla, «La novela histórica como un espacio alternativo para la (de)construcción de identidades: sobre *El año del laberinto* de Tatiana Lobo», *op. cit.* La citation a été traduite en français par nos soins. «[...] las estrategias narrativas más sobresalientes de la novela histórica contemporánea (como han señalado Fernando Ainsa y Seymour Menton para la narrativa latinoamericana en general y Werner Mackenbach para la centroamericana en particular) son las siguientes:

- polifonía (escritura desde abajo)
- ironía y parodia (desmitificación de los héroes de la historia)
- reflexión sobre la escritura (de la historia)
- ficcionalización (la fuerza sugestiva de las metáforas en lugar de la dicotomía verdadero-falso)».

<sup>981</sup> Cf. II.1.1.3.2. *El año del laberinto* : Sofia au cœur de l'indépendance de Cuba depuis le Costa Rica.

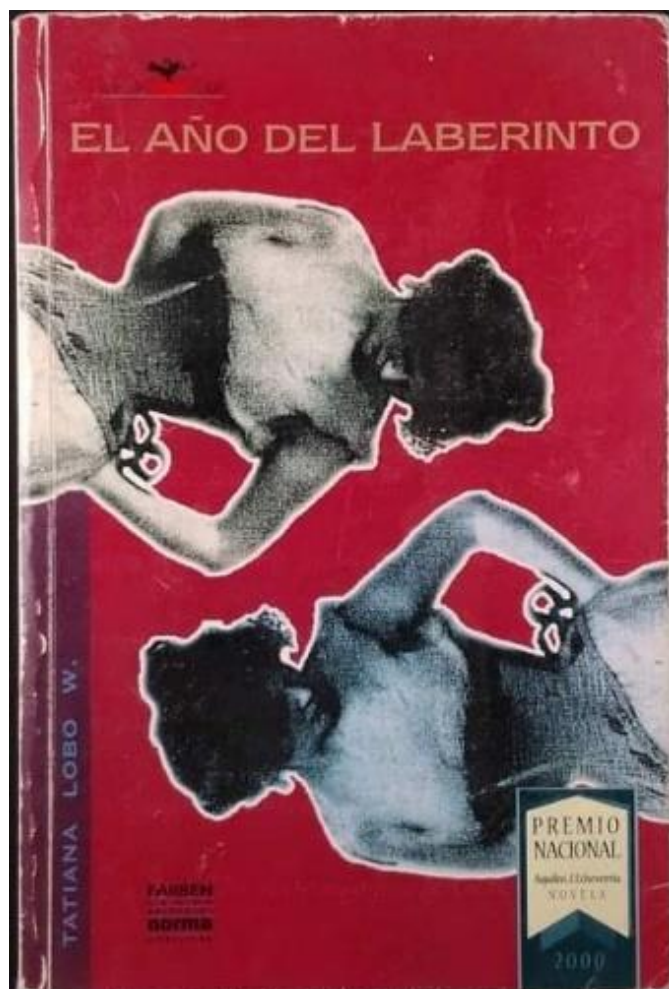


Figure 10 : Première de couverture de *El año del laberinto*, édition Farben 2000

Source : Photographie prise par Elodie Pellan.

Nous y voyons une jeune femme portant un corset, élément féminin par excellence dont la fonction d'enserrement peut se lire de façon très symbolique. Cette jeune femme représente clairement Sofia dans la mesure où le narrateur omniscient la décrit en train de retirer son corset avant son heure fatale : « Elle enleva son jupon et son chemisier et dénoua les liens de son corset<sup>982</sup> ». Nous observons son regard qui paraît honteux, dirigé vers le bas, et qui se reflète par le biais d'une symétrie inversée ; évoquant ce miroir-masque de Soi qui gênait déjà tant Borges. En géométrie, cette figure est appelée la symétrie centrale, car elle opère un demi-tour autour d'un point 0, le centre de symétrie. Cette symétrie peut représenter symboliquement les regards multifocaux que nous retrouvons dans l'œuvre. En effet, le point 0 invisible se référerait à deux regards sur l'histoire du meurtre de Sofia et l'Histoire de l'indépendance de Cuba : celui du narrateur omniscient à focalisation zéro et, selon la perspective féministe de Tatiana Lobo Wiehoff, celui du narrateur masculin homodiégétique au travers du journaliste Pío Víquez. Les regards de Sofia, inversés, indiquent que Tatiana Lobo Wiehoff explore aussi l'Histoire de l'indépendance de Cuba articulée autour de l'assassinat de Sofia et de la construction nationale

<sup>982</sup> *El año del laberinto*, p. 21 : «Se quitó la enagua y la blusa y desató las amarras del corset».



du Costa Rica depuis les regards de la Sofía vivante et de la Sofía morte. Toutefois, les deux façons de regarder le point 0 semblent marquées par l'affliction. La couleur rouge, qui domine en arrière-plan, renforce l'événement tragique. En effet, il s'agit de la couleur du sang, que nous retrouvons également sur la première de couverture de *Frères Volcans*. Il est aussi possible que cela soit un rappel de la couleur du parti indépendant démocrate de Félix Arcadio Montero, celui-là même qui trouva refuge dans la chambre de Sofía. Cela montrerait que tous les regards sur l'histoire tragique de Sofía, tissée dans la grande Histoire, se déroulent sur une toile de fond politique. La multifocalité employée par Tatiana Lobo Wiehoff est celle d'une scientifique, d'une historienne, qui cherche à reconstituer le plus objectivement possible les circonstances d'un fait. Cette couverture ne met pas en valeur un lieu (géographique) précis, mais se centre sur le personnage d'une histoire non officielle et donc sur la micro-histoire pour dire l'Histoire.

S'ajoute à cela une polysensorialité dans le récit, qui donne à voir une cartographie sensible et multigénérationnelle de la guerre d'indépendance de Cuba, depuis le Costa Rica. En effet, Armando Medero et son épouse Sofía Medero avait vingt ans d'écart<sup>983</sup>. Ainsi, quand Armando quitte Cuba en pleine répression, plus âgé que Sofía, il est donc plus impliqué dans les événements politiques de son île. C'est pourquoi, nous comprenons qu'une fois exilé au Costa Rica, tous ses désirs sont tournés vers sa terre natale, Cuba :

*«Para Armando, siempre haciendo planes de un retorno incierto, era más fuerte el amor a la patria que a su mujer, más deseada la Isla de Cuba que su cuerpo, más odiado el Castillo del Morro que una mirada infiel de Maceo<sup>984</sup>»*

Il agissait envers Cuba par projection, comme aimanté par une femme qu'il chérissait. Il percevait alors l'indépendance de Cuba comme une mission qu'il devait accomplir. En effet, il voyait Cuba au travers de la Mansión au Costa Rica, espace dirigé par Antonio Maceo et depuis lequel se préparait la guerre d'indépendance de Cuba. Ses relations politiques étaient nourries de son intention de se battre pour sa terre natale.

Ensuite, Tatiana Lobo Wiehoff nous donne à lire comment Sofía, enfant à Cuba, devenue adulte au Costa Rica, percevait l'indépendance de Cuba. Quels souvenirs lui restent-il ? Elle était beaucoup moins encline aux événements politiques de sa terre natale, ayant été constamment mise à l'écart de ce conflit politique qui la ramène de surcroît à sa condition, subalterne, d'enfant – à Cuba – et de femme – au Costa Rica. Les souvenirs qu'elle en garde se manifestent par une synesthésie qui renseigne sur sa perception sensorielle de l'événement. C'est notamment le cas dans la partie «Sofía no encuentra los fósforos». Sofía se lasse du vide qui l'entoure. Ainsi, dans un accès de colère, elle veut brûler sa maison (la casa del Laberinto) qui la retient, mais ne trouve pas d'allumettes. À cet instant, l'espace se démultiplie, du Costa Rica à Cuba, et le temps bifurque dans sa digression. Le feu (qui convoque la vue et l'odorat) lui

---

<sup>983</sup> *Op. cit.*, p. 121 : «Él tiene veinticinco años y yo cinco.» ; « Il a vingt-cinq ans et moi cinq ».

<sup>984</sup> *Op. cit.*, p. 45-46 : « Pour Armando, en train de planifier un retour incertain, son amour pour son pays était plus fort que pour sa femme, l'île de Cuba était plus désirée que son corps, Castillo del Morro était plus détesté qu'un regard infidèle de Maceo.»

rappelle les cris (ouïe et vue) de la foule devant des commerces qui prenaient feu derrière le palais présidentiel, durant la répression à Cuba :

«*En toda la casa hay colillas. Ignoro si en el suelo del dormitorio de Armando también porque ese es un lugar que si en vida evité, con mayor razón ahora. El fuego trastornó un día de mi infancia. Es uno de mis recuerdos imborrables. Comenzó a una hora temprana de la mañana. En casa no nos dimos cuenta porque surgió en el mismo centro de la ciudad y nosotros vivíamos en la parte de abajo, hacia el mar. Nos alarmaron los gritos de la gente ¡los insurrectos, los insurrectos! Era la primera vez que yo escuchaba esa palabra y pregunté por ella pero ya todos se movilizaban y nadie quiso escucharme. De ahí que durante mucho tiempo relacioné insurrectos con fuego, hasta que al capturar frases sueltas por aquí y por allá, establecí que el incendio que convirtió en cenizas los comercios afectados fue obra de la casualidad. La duda siempre me ha quedado. Se dijo que el incendio fue un descuido de los panaderos, que las chimeneas estaban sucias. [...] El rumor de que el incendio había sido provocado por los rebeldes –esos misteriosos insurrectos que invadieron mis fantasías y mis sueños– permaneció en el aire hasta que la epidemia de cólera cambió la orientación de los terrores y las llamas de las fogatas donde se incineraba a los muertos me hicieron olvidar el fuego anterior. Moría la gente entre lagos de mierda. [...] Yo trataba de comprender por mi cuenta. Cuando quería saber y me atrevía a hacer preguntas, me daban un tapaboca dejándome sin ganas para continuar averiguando. [...] Yo estaba firmemente convencida de que el asunto de la peste también era cosa de los españoles<sup>985</sup>».*

De plus, rappelons que Tatiana Lobo Wiehoff considère que « [l]e roman historique est un palimpseste, un texte écrit sur un texte antérieur, une fiction superposée sur une autre fiction<sup>986</sup> ». Le palimpseste se décline sur plusieurs niveaux stratigraphiques puisque, rappelons-le, il y a superposition d'écrit et d'oral, imbrication d'imaginaire et de réalité, et qu'ils correspondent à des espace-temps différents. *El año del laberinto* est une œuvre d'autant plus palimpsestique que Tatiana Lobo Wiehoff s'est efforcée de dissocier ces deux espaces-temps (celui de l'écrit et celui de l'oral) afin de rendre visible leur articulation (les Histoires

---

<sup>985</sup> *El año del laberinto*, p. 143-145 : « Dans toute la maison il y a des mégots. J'ignore si sur le sol de la chambre d'Armando il y en a aussi parce que c'est un endroit que j'ai évité dans ma vie, encore plus maintenant. Le feu a bouleversé un jour mon enfance. C'est un de mes souvenirs indélébiles. Cela a commencé tôt le matin. Dans la maison, nous ne nous en sommes pas rendus compte parce qu'il a surgi au centre-ville alors que nous, nous vivions dans la partie basse, près de la mer. Nous avons été alertés par les cris du peuple : Les insurgés ! Les insurgés ! C'était la première fois que j'entendais ce mot et je demandais ce qu'il voulait dire, mais tout le monde était mobilisé et personne ne voulait m'écouter. Par conséquent, pendant longtemps, j'ai relié les insurgés au feu, jusqu'à ce qu'en capturant des phrases vagues, ici et là, j'établisse que l'incendie qui a réduit en cendres les commerces touchés était l'œuvre du hasard. Le doute était toujours resté en moi. On disait que l'incendie était un oubli des boulangers, que les cheminées étaient sales. [...] La rumeur selon laquelle l'incendie avait été allumé par les rebelles – ces mystérieux insurgés qui envahirent mes fantasmes et mes rêves – était resté dans l'air jusqu'à ce que l'épidémie de choléra change l'orientation des terreurs et les flammes de feux de camps où les morts étaient incinérés m'ont fait oublier le feu précédent. Les gens mouraient entre des lacs de merde. Moi, j'essayais de comprendre par moi-même. Quand je voulais savoir et que j'osais poser des questions, ils me montraient un masque, me laissant réticente pour continuer d'enquêter. [...] Moi j'étais fermement convaincue que la question de la peste était aussi une affaire des Espagnols. »

<sup>986</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, «Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda)», *op. cit.* : «[l]a novela histórica es un palimpsesto, un texto escrito sobre un texto anterior, una ficción sobrepuesta a otra ficción».

politiques de Cuba et du Costa Rica et l'histoire de l'assassinat de Sofia). Cela est donc à rapprocher d'un travail archéologique à la forme fort géopoétique de diverses interrelations. La dimension palimpsestique se traduit également par le recours à l'intertextualité<sup>987</sup> que nous retrouvons dans l'œuvre<sup>988</sup>. En effet, Sofia lisait *Madame Bovary*, ouvrage publié en 1856, de l'écrivain français Gustave Flaubert : « [...] elle lut quelques pages d'un roman qui avait pour titre le nom d'une femme : Madame Bovary<sup>989</sup> ». Elle possédait aussi un « [...] bibelot en porcelaine où Roméo et Juliette s'embrassaient tendrement [...]»<sup>990</sup>. Cet objet fait écho à la tragédie romantique *Romeo and Juliet* (1856) de l'Anglais William Shakespeare. Nous verrons plus avant que ces intertextualités révèlent des aspects-clés de la psychologie du personnage Sofia. En outre, à la lecture du passage suivant, nous nous interrogeons :

«*En la fría madrugada del 18 de enero de 1894, dos individuos entre los cuales creemos distinguir la figura de Adolfo Mandador –el otro podría ser un tal Valverde–, agentes del servicio secreto español y miembros del partido clerical, subían por la calle del Laberinto llevando un toско y viejo rocín. Al llegar a la esquina de la calle del Chapuú, soltaron al apollillado rocinante para distraer al policía que, en esos momentos, hacía la ronda*<sup>991</sup>».

Le mot « rosinante » fait évidemment écho au cheval de Don Quichotte appelé Rocinante, qui participe de la parodie du roman de chevalerie de l'Espagnol Miguel de Cervantes dans *Don Quijote de la Mancha* (1605-1615). Faut-il y voir une critique de cette Espagne, avec ses modèles traditionnels, du XIX<sup>e</sup> siècle d'autant plus que lecteurs comme personnages ne peuvent entrer dans le labyrinthe sans cheval, symbole du pouvoir royal et peut-être aussi réminiscence du cheval de Troie ou de l'Apocalypse : « Para entrar en el laberinto se necesita un caballo<sup>992</sup> » ? En tous les cas, rappelons que Jorge Luis Borges a lui aussi revisité le *Don Quichotte* de Cervantes en questionnant les notions d'auteur et de réécriture dans *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*<sup>993</sup>. Il considère que le même texte (en apparence), (r)écrit à deux temporalités

<sup>987</sup> Nathalie Limat-Letellier, *Historique du concept d'intertextualité*, in : Nathalie Limat-Letellier et Marie Miguet-Ollagnier (dir), *L'intertextualité*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 1998, p. 17-64, paragraphe 58, <http://books.openedition.org/pufc/4507>, consulté le 15/08/2023. « Le terme d'intertextualité introduit en 1966 par J. Kristeva est repris dès 1968 dans la *Théorie d'ensemble* du Groupe Tel Quel. En 1968 également, Barthes publie dans *L'Encyclopedia universalis* un article sur "La Théorie du Texte" : très proche, à cette date, des promoteurs du concept, il accorde une attention bienveillante à "l'intertexte" et à d'autres hypothèses qu'il reformule avec des qualités de style. Sa réputation contribue à lancer un effet de mode, à cautionner ces nouvelles théories auprès d'un public élargi ».

<sup>988</sup> D'autres auteurs hispano-américains ont développé ce recours à l'intertextualité pour dire le Divers de leur culture. Voir par exemple à cet égard Fabrice Parisot, « L'intertextualité dans *Concert Baroque* d'Alejo Carpentier : une mosaïque d'esthétiques variées », *Cahiers de Narratologie*, n°13, 2006, <http://journals.openedition.org/narratologie/367>, consulté le 16/08/2023.

<sup>989</sup> *El año del laberinto*, op. cit., p. 21. « [...] leyó un par de páginas de una novela que tenía por título el nombre de una mujer: Madame Bovary ».

<sup>990</sup> *Idem.* : « [...] un bibelot de porcelana donde Romeo y Julieta se abrazaban tiernamente [...] ».

<sup>991</sup> *Op. cit.*, p. 292 : « Au petit matin froid du 18 janvier 1894, deux individus parmi lesquels nous croyons distinguer la figure d'Adolfo Mandador – l'autre pourrait être un certain Valverde –, agents des services secrets espagnols et membres du parti clérical, remontaient la rue du Labyrinthe marchant avec un vieux canasson. En arrivant à l'angle de la rue de Chapuú, ils lâchèrent la rosinante pour distraire le policier qui, à ce moment-là, faisait la ronde. »

<sup>992</sup> *Op. cit.*, p. 9 : « Pour entrer dans le labyrinthe, il faut un cheval ».

<sup>993</sup> Jorge Luis Borges, « Pierre Menard, autor del Quijote », *Ficciones*, op. cit.

distinctes, ne peut être le même et que l'intentionnalité de leur auteur respectif ne peut que diverger. Tatiana Lobo Wiehoff avait pour sa part écrit une pièce de théâtre en 1989 : *El caballero del V Centenario* qu'elle considère comme une farce<sup>994</sup>, mais dont la dimension historique, plus exactement, de prise de distance avec les référents historiques officiels, ne peut que nous interpeler.

La brèche créée par Tatiana Lobo Wiehoff en abordant l'Histoire depuis la fiction a été appréciée, de telle sorte que son roman historique *El año del laberinto*, a été réédité en 2017 par l'Editorial Costa Rica, soit 17 ans après l'édition originale en 2000, avec une excellente réception des lecteurs. Cela était-il dû, nous écrivait-elle le 1 juin 2022, à « [l]a décomposition politique et économique accélérée du pays [qui] fait que les gens deviennent plus autocritiques<sup>995</sup> » ? Toutefois, si Tatiana Lobo Wiehoff est consciente de l'importance du roman historique pour qu'une société, en l'occurrence la société costaricienne, se comprenne mieux, mais elle en reconnaît aussi les limites :

*« Cependant, la fiction littéraire aide mais ne modifie pas le cours de l'Histoire. Les événements sociaux sont complexes et nécessitent des solutions complexes. Un roman historique ne peut que suggérer que, si les choses se sont passées différemment, le futur peut également être différent. Le temps cesse d'être une flèche pointant vers une direction inévitable et devient un allié de la volonté humaine<sup>996</sup>. »*

La vision du temps peut d'autant plus changer que l'on accepte de s'éloigner de la perception occidentale. Il n'empêche que Tatiana Lobo semble restreindre l'impact d'un roman historique, moins confiante sans doute dans la force de changement que celui-ci peut entraîner que ne semblait le penser Vincent Placolý, sans doute marqué plus profondément par les utopies révolutionnaires du XX<sup>e</sup> siècle.

En somme, nous avons vu chez Tatiana Lobo Wiehoff (comme chez Placolý) le choix d'une identité nationale renouvelée dans sa diversité d'identités labyrinthiques, avec la mise en valeur de ses bifurcations, de ses éléments hybrides, hétérogènes et qui serait sous-tendue par la réécriture du récit « national », désormais volontairement non uniformisé. En ce sens, la construction, imaginée, littéralisée, de l'identité nationale collective, à partir de la micro-histoire individuelle donne forme à une sorte de labyrinthe qui éloigne en fin de compte du centre vers lequel l'historiographie officielle tendait à nous pousser. En exerçant une force centrifuge sur les Subalternisés de tous ordres (ethnie, genre...) et même chez les dominants

---

<sup>994</sup> José Jacinto Brenes Molina, «Entrevista a Tatiana Lobo: literatura y sociedad», *Revista Comunicación*, *op. cit.* : «*El caballero del V centenario* (teatro)

R. Una broma» ;

En gras dans le texte. « *El caballero del V centenario* (théâtre) R. Une farce. ».

<sup>995</sup> Échange par courriel avec Tatiana Lobo Wiehoff, le 1 juin 2022 : «La acelerada descomposición política y económica del país hace que la gente se vuelva más autocrítica».

<sup>996</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, «Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda)», *op. cit.*, «Sin embargo, la ficción literaria ayuda pero no modifica el rumbo de la historia. Los acontecimientos sociales son complejos y necesitan soluciones complejas. Una novela histórica sólo puede sugerir que si las cosas ocurrieron de otra manera el futuro también puede ocurrir de otra manera. El tiempo deja de ser una flecha que apunta en una dirección inevitable y se transforma en un aliado de la voluntad humana». La citation a été traduite en français par nos soins.

atteints par le doute, la mémoire historique des identités collectives s'hybride. Le roman national est alors comme un « mur » – selon l'expression lobéenne – érigé devant les contradictions de son discours et les différences. Ceux qui se refusent à cheminer dans ce labyrinthe identitaire euro-centré, imposé par l'Histoire officielle, n'auraient-ils alors pas d'autres choix que de contourner ce mur ?...

Dans son *Petit vocabulaire de l'imaginaire*, nous pouvons lire la définition du labyrinthe de Marc Wetzel :

*« Système de couloirs clos illisiblement connectés les uns aux autres, censé mener, sans instructions ni fenêtres, d'une porte du dehors à une porte du dedans, le labyrinthe respecte à la lettre les trois folles consignes de l'imaginaire : ne pouvoir se guider que sur ses propres marques passées, devoir décider d'une martingale d'existence qui n'est peut-être elle-même qu'un couloir du système de couloirs, enfin ne pouvoir espérer en sortir que par le dedans<sup>997</sup>. »*

Est-il alors possible de sortir du labyrinthe par le dedans, que nous pourrions considérer comme l'acceptation de nos hybridations assumées ? Serait-ce la solution proposée par les deux auteurs de notre corpus ?

La réécriture du roman national semble avoir été la « martingale » trouvée par les écrivains de notre corpus et censée permettre d'offrir un bénéfice identitaire à leurs contemporains. Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff utilisent ainsi une stratégie assumée de bifurcations, à l'instar de Jorge Luis Borges, afin de chercher les traces multiples des « pas » passés et de réconcilier ce faisant la grande Histoire avec les histoires singulières. C'est une forme de travail de réécriture stratigraphique et archéologique, qui mêle méthode historique et littéraire, micro-histoire et macro-histoire, qui a permis aux auteurs de notre corpus de produire des œuvres palimpsestiques. Ces dernières sont, à notre sens, centrées, plus exactement recentrées, sur leur lieu, désormais haut-lieu, américano-caraïbe et sur des moments historiques clés revus, des crises identitaires, des faisceaux nodaux de dates et d'événements où ressortent les rapports entre dominants et dominés et qui exhument plus aisément les identités labyrinthiques inhumées jusqu'alors sous des couches spatio-temporelles imaginaires, des murs et couloirs verrouillés car sans correspondance avec l'identité de ceux qui s'y retrouvent enserrés. Somme toute, le « roman vrai » que nous proposent Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý est de type historique, mais en prenant en compte les groupes humains délaissés par l'Histoire officielle. Il est aussi centripète, en ce qu'il nous pousse, de façon très décoloniale, au décentrement, mais en poussant à sortir de soi et à plonger en soi, à s'éloigner des carcans et des modèles occidentalocentrés, à s'ouvrir donc au cosmopolitisme du monde comme dans les labyrinthes borgésiens.

Et puisque que ces labyrinthes sont palimpsestiques et stratigraphiques, examinons davantage leurs caractéristiques, à l'échelle nationale et/ou locale, au travers notamment des conflits d'intérêts, en Martinique et au Costa Rica, sur lesquels les auteurs de notre corpus ont fait

---

<sup>997</sup> Marc Wetzel, « Le labyrinthe », *Petit vocabulaire de l'imaginaire*, Paris, Quintette, 2000, p. 67.

reposer leur fiction inscrite dans un contexte de crise, au fondement même des identités actuelles.

## II.2. Conflits d'intérêts : les labyrinthes en réseaux visibles de l'espace américano-caraïbe

Dans ce deuxième moment de cette seconde partie de notre étude, nous nous intéresserons à la forme que prennent les labyrinthes en réseau de l'espace américano-caraïbe, singulièrement dans les villes-capitales de Saint-Pierre pour *Frères Volcans* et de San José pour *El año del laberinto*. Puisque « [l]es villes sont une [*sic*] autre des ensembles sociaux qui accueillent tout en conditionnant l'hybridation<sup>998</sup> », nous analyserons les conditions de création et/ou de rejet d'identités hybrides au cœur même de ces villes-creusets identitaires et interrelationnels.

### II.2.1. « Une société bâtie sur des conflits de races [et d'argent] chacune plongée dans ses superstitions, est impossible à gouverner<sup>999</sup> »

La racialisation de la société coloniale martiniquaise en 1848 a induit des conflits d'intérêts de tous ordres, doublement labyrinthiques, en ce que le capitalisme qui a sous-tendu la machine coloniale a renforcé le rejet racial par un nivellement économique. Ce processus de racialisation au cœur d'un système colonial capitaliste a alors nourri les imaginaires identitaires, entre dominants et dominés, entre Civilisation et Barbarie, en créant des cheminements labyrinthiques fondés sur divers rejets et des formes de cas(t)es qui sont autant de rets.

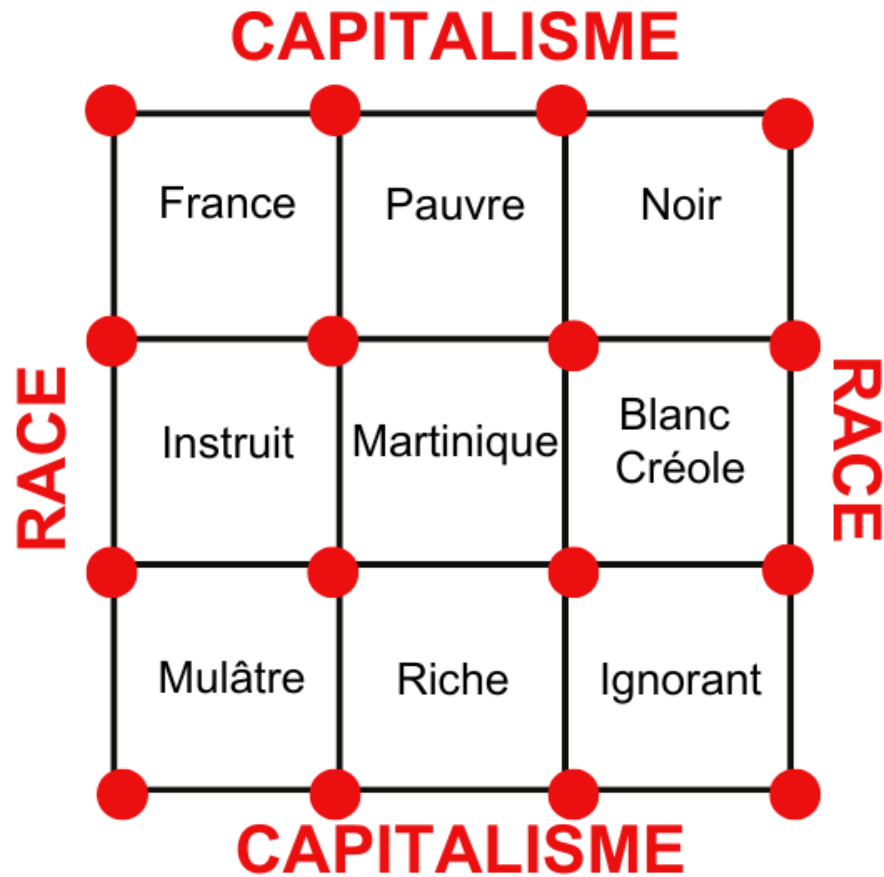
Synthétisons la situation de cette société coloniale (dans *Frères Volcans*) et post-coloniale (pour Vincent Placolý), mais toujours dominée par les colonialités (posture décoloniale), par un schéma :

---

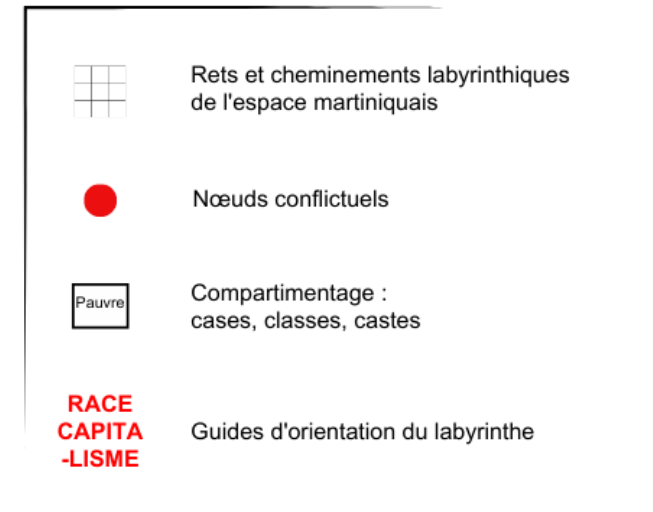
<sup>998</sup> Néstor García Canclini, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité*, op. cit., p. 29.

<sup>999</sup> *Frères Volcans*, op. cit., p. 95.

Figure 11 : Race et capitalisme : les rets labyrinthiques du système colonial dans *Frères Volcans*



### Légende



Il ressort combien la structuration même de la société coloniale, pigmentocratique, est synonyme d'enfermements et de blocages : économiques, culturels, sociétaux, identitaires, etc. Une forme de labyrinthe est ainsi mise en place, sans centre unique. La solution proposée de sortir du labyrinthe par son centre est-elle alors envisageable face à tant de nœuds (gordiens) qui bloquent les interrelations ?

L'invention de la race<sup>1000</sup> (avec ses hiérarchisations) et le capitalisme (avec sa recherche de profit) ont structuré et solidifié les « murs » du labyrinthe colonial martiniquais. En examinant *Frères Volcans* au prisme des valeurs du système labyrinthe colonial, fondées sur la race et le capitalisme, nous retrouvons des cases, des castes et des catégories diverses, mais étanches, et nous rencontrons à chaque intersection des conflits d'intérêts qui sont autant de blocages. En définitive, dans ce type de labyrinthe, les bifurcations ne bifurquent pas ; le « jeu » est bloqué...

Une approche intersectionnelle<sup>1001</sup> pourrait nous permettre de mieux comprendre alors comment sont imbriqués rapports de pouvoir et question identitaire, laquelle soulève le problème des identités « à traits d'union »<sup>1002</sup>. Autrement dit, comment se tresse le filet labyrinthe au niveau politique, socio-économique, culturels tout autant qu'au niveau de l'instruction en contexte colonial, dans le monde américano-caribbe, selon le regard de Vincent Placolay ?

---

<sup>1000</sup> Voir l'article n° 85 : « Race et Abya Yala » de Claudia Bourguignon Rougier dans *Un dictionnaire décolonial*, *op. cit.* : « Pour les penseurs décoloniaux et les penseuses décoloniales, l'invention de la race est indissociable de l'apparition du système monde-moderne-colonial. Le racisme est la naturalisation de relations de domination et d'exploitation ».

<sup>1001</sup> Alexandre Jaunait et Sébastien Chauvin, « Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », *Revue française de science politique*, vol. 62, n° 1, 2012, p. 5-20 : « La notion d'intersectionnalité a connu en France une importation soudaine et multiforme à partir de la deuxième moitié des années 2000. Si elle est désormais abondamment utilisée dans les travaux de sciences sociales, ses premiers usages sont inséparables de l'histoire des mouvements politiques minoritaires, et notamment du bouillonnement des années 1970. Forgé par la juriste américaine Kimberlé W. Crenshaw à la fin des années 1980 dans la foulée du *Black feminism*, le terme cherchait à donner un nom aux dilemmes stratégiques et identitaires rencontrés dans l'espace politique étasunien par certaines catégories de personnes subissant des formes combinées de domination, singulièrement les femmes noires. [...] Parce que les théories de l'intersectionnalité ont posé en leur cœur la question hybride de la « représentation », à la fois au sens de la description analytique et au sens de la formulation normative d'intérêts spécifiques, elles ont conservé jusqu'à aujourd'hui une grande richesse sémantique, qui est parfois venue compliquer son utilisation dans les sciences sociales ».

<sup>1002</sup> Ulf Hannerz, *Transnational connections*, *op. cit.*



### II.2.1.1. Conflits politiques entre la Colonie Martinique et la Métropole française

Le diariste béké tient son journal dans le contexte politique complexe de la période allant de janvier à juin 1848, entre colonie et Métropole. En effet, en Métropole, la monarchie de Juillet, sous le règne de Louis-Philippe, s'achève en février 1848. Ce même mois, Louis-Napoléon Bonaparte est élu Président de la deuxième République française. Le maître blanc écrit donc en pleine transition politique, alors que les changements de valeurs, de principes et de stratégies sont profonds.

Ce qui ne change pas en revanche, c'est que l'esclavage perdure. Cela crée un premier conflit d'intérêt entre ceux de la colonie qui perdent ou conservent leurs privilèges liés à la race ou à la richesse, ces deux composants agissant comme des éléments puissants de guidage dans le labyrinthe colonial instauré en Martinique.

Rappelons avec Claudia Bourguignon Rougier comment, à chaque époque, a été conçu le racisme à partir du mot « race » :

*« Vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, en Castille, ainsi que dans les colonies après la Conquête, la « race » commença à signifier la même chose que lignage. La race pouvait aussi, dans le jargon des artisan-e-s, signifier un défaut dans le tissu (Herring, 2011). « Race » et « pureté » vont s'articuler à partir du XV<sup>e</sup> siècle : le mot race commence à signifier « avoir un défaut dans la lignée » ou avoir une « lignée tachée », l'idée de lignée étant le commun dénominateur. Ce qui veut dire qu'à partir de ce moment-là, on n'appartient pas à une race : on a ou on n'a pas de « race ». D'où les expressions du type « sont purs les Vieux Chrétiens sans race, tache » (Herring, 2011). La race peut être vue comme un facteur de contamination : « cette race tache beaucoup » (XVII<sup>e</sup> siècle). Le concept de race prend cette valeur chez les moralistes, les théologien-ne-s, mais aussi dans la vie pratique, par exemple pour l'établissement d'une généalogie, car c'est là où se vérifie le lien entre pureté et race. [...] Le grand saut semble se faire au moment où la tache ne tiendrait plus seulement à la qualité ou à la mémoire mais s'articulerait à la couleur de la peau. Le phénomène serait notable à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et deviendrait évident tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce rôle de la couleur est d'autant plus nouveau que le sens même des couleurs va changer. Pendant longtemps, en Europe, la couleur de peau avait été dépourvue de connotation positive ou négative. Plus encore, au Moyen Âge, époque pendant laquelle la théorie des tempéraments ou de la complexion restait en vigueur, la couleur blanche était plutôt le signe d'un tempérament chétif. Phénomène nouveau, le blanc commence à signifier ce qui est pur et gai, en opposition au noir qui renvoie à la tristesse et à l'amoralité. Et tout un complexe de qualités morales ou physiques commence également à se rattacher à ce système de la couleur. [...] Le terme de racisme « biologique » est peut être [sic] un anachronisme appliqué à l'Amérique coloniale, mais il a le grand mérite de faire apparaître l'existence de politiques racistes sur ces territoires impériaux. L'approche de Quijano remet en question les oppositions qui ont cours et distinguent une période dans laquelle « la question raciale entrait en composition avec d'autres éléments, et un moment hyper racial qui coïncide avec la nouvelle vague coloniale du XIX<sup>e</sup> siècle » (Schaub, 2015). [...] chaque époque élabore diverses formes politiques de racisme, diverses fictions et légendes létales. Jusqu'à aujourd'hui. Quijano et les membres du projet*

*Modernité/Colonialité ont identifié à partir de leurs recherches un racisme latino-américain colonial*<sup>1003</sup>. »

L'écrivain Paul Valéry écrivait d'ailleurs que : « *Ce qu'il y a de plus profond dans l'homme, c'est la peau*<sup>1004</sup> ». La partie la plus superficielle de nos corps, c'est la peau mais, paradoxalement, et jusqu'à aujourd'hui du fait de l'enracinement de modèles passant par le rejet de l'altérité, elle demeure la plus courante des barrières entre les hommes. En effet, durant la période coloniale, la couleur de la peau et les éléments phénotypiques ont servi de « curseurs » dans l'organisation de la vie politique ou encore socio-économique dans le monde américano-caraïbe. C'est à partir de la peau qu'ont été gravés des stéréotypes et des préjugés. La couleur de la peau, comme dans le *Code Noir*, participa des critères du déterminisme socio-économique de l'époque.

Dans son ouvrage sur l'*Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise*, Liliane Chauleau nous renseigne sur l'organisation administrative et politique de l'époque, divisée entre niveau local et national. Nous percevons ainsi plus aisément les hiérarchisations attenantes :

« *L'administration de chacune des îles a à sa tête un gouverneur. Sous ses ordres sont placés plusieurs personnages qui sont, à partir de 1827, date déterminante pour l'organisation administrative des Antilles, le commandant militaire, l'ordonnateur, le directeur de l'Intérieur qui sera appelé par la suite secrétaire général et le procureur général. Le gouverneur sera assisté de conseils dont nous définirons le rôle : le Conseil privé et le Conseil général. [...] [Ses attributions sont] définies par l'ordonnance du 9 février 1827, modifiée par celles des 31 août 1830 et 22 août 1833, et par le sénatusconsulte du 3 mai 1854. Le gouverneur est le représentant aux Antilles du Chef de l'État : il exerce des fonctions sous l'autorité directe du Ministre de la Marine et des Colonies puis du Ministre des Colonies. Responsable de l'ensemble de l'administration, il détient seul les pouvoirs militaires mais il est assisté, dans l'exercice de ses fonctions civiles, d'un Conseil privé*<sup>1005</sup>. »

Dans quelle mesure la construction d'une société pigmentocratique et le capitalisme interfèrent-ils dans la politique coloniale ? Quels sont les enjeux d'une politique raciale et/ou capitaliste ? Qu'impose la France Métropole à sa Colonie Martinique ? Les lois de la Métropole sont-elles applicables dans une société gouvernée par la race et le capitalisme ? Y a-t-il des conflits d'intérêts entre les politiques nationaux et locaux et lesquels ?

L'organisation politique exposée par Liliane Chauleau est similaire à celle décrite dans *Frères Volcans*. La France, ses commissaires comme Perrinon, ses députés parmi lesquels se trouvent Victor Schoelcher et bien d'autres, vivant généralement en France métropolitaine, sont les donneurs d'ordre ; en-dessous se trouve l'aristocratie qui domine la terre martiniquaise avec les

---

<sup>1003</sup> Voir l'article n° 85 : « Race et Abya Yala » de Claudia Bourguignon Rougier dans *Un dictionnaire décolonial*, *op. cit.*

<sup>1004</sup> Paul Valéry, *L'idée fixe ou Deux Hommes à la Mer*, Paris, Les laboratoires Martinet, 1932, p. 50, <https://archive.org/details/ideefixeValery/page/n25/mode/2up?view=theater>, consulté le 16/08/2023. En italique dans le texte.

<sup>1005</sup> Liliane Chauleau, *Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise*, *op. cit.*, p. 244.

planteurs comme Bovis, le maître blanc entre autres, sous l'autorité du gouverneur Rostolan, du maire provisoire Pory-Papy<sup>1006</sup> et de ses conseillers ; et enfin, en dernière position, nous trouvons les esclaves dont le travail assure le fonctionnement de l'ensemble de ce système de production capitaliste.

La politique coloniale martiniquaise racontée par le diariste blanc dans *Frères Volcans*, s'organise et se structure autour de deux biens communs : la terre et les esclaves. C'est dans une logique capitaliste autour de la culture de la canne<sup>1007</sup> que des alliances politiques entre Colonie et Métropole ont été créées. L'esclave, a été officiellement considéré comme un bien meuble depuis 1635 avec le *Code Noir*. Le diariste affirme d'ailleurs que « [l]a pensée politique qui conçut le Code Noir appartient aux forces ténébreuses de l'histoire<sup>1008</sup> ». Le *Code Noir* dépouille l'esclave de son identité, l'animalise voire le réifie, véhiculant ainsi l'idée d'un être hybride, mi-humain parce que le maîtres avaient aussi des obligations à son égard et mi-animal, bête de somme. D'ailleurs, nombreux sont ceux aux Antilles qui pensaient comme Monsieur Bovis, planteur créole de la Guadeloupe, qui écrit dans sa lettre à Victor Schoelcher : « [...] je le reconnais d'une race inférieure [le nègre] ou dégénérée. [...] *J'affirme que l'esclavage de nos nègres pourrait préparer leur émancipation*<sup>1009</sup> ».

La Seconde République est déjà bien installée en France depuis le mois de février 1848 et les Créoles de la Martinique regrettent toujours, en mai 1848, la monarchie de Louis-Philippe d'Orléans :

*« [...] sous la direction de Prévôteau, des créoles avaient tenu à fêter l'anniversaire de leur roi Louis-Philippe. Action dangereuse dans la conjoncture, qui n'eut ni commencement ni fin. Une vingtaine de noirs silencieux interdit la rue au cortège des blancs, qui recula sans demander son reste<sup>1010</sup>. »*

Conservateurs, ils pensent à leur autorité politique et à leurs privilèges alors que Louis Napoléon Bonaparte leur promet des indemnités :

*« Les lois ne pouvant les atteindre, ils s'inquiètent seulement des possibilités de réforme du jugement public que la liberté de presse ouvre aveuglément, ils sont donc plus naturellement portés à vouloir la conservation de la censure des journaux ; ils la considèrent comme seul garant, non point de leur autorité politique qu'ils ne s'imaginent pas pouvoir perdre, mais comme garde-fou contre ce qu'ils considèrent dégénérer la législation des mœurs<sup>1011</sup>. »*

Les Nègres, pour leur part, croient à la liberté, à la libération de l'esclavage que leur promet la France Républicaine, qui au contraire, les enfermera (selon Placolty) dans leur rêve de liberté :

---

<sup>1006</sup> Nous reprenons la graphie du nom dans *Frères Volcans*.

<sup>1007</sup> *FV, op. cit.*, p. 33 : « Lorsque la récolte a démarré, le travail fait vivre les champs, les ateliers et les moulins. Les cannes hautes, vertes et vigoureuses, ressemblent aux bras qui les coupent ».

<sup>1008</sup> *Op. cit.*, p. 83. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1009</sup> *Op. cit.*, p. 85. En italique dans le texte.

<sup>1010</sup> *Op. cit.*, p. 112.

<sup>1011</sup> *Op. cit.*, p. 101.

« À bas les Bourbons ! Vive la liberté !<sup>1012</sup> ». L'engouement pour la République se renforce. Les Nègres vont même donner à leurs enfants des noms républicains, tant ils sont alors emplis de l'espoir de liberté. En effet, en avril, après que le décret de l'abolition de l'esclavage avait été signé en France et qu'il fallait à présent qu'il arrive en Martinique pour promulguer officiellement la liberté :

*« [...] les nègres s'y sont endormis dans la servitude pour se réveiller dans la liberté. Des fêtes et des réjouissances partout. Mariages nombreux. Les témoins appartiennent à la classe créole. Les enfants nés d'avril et de mai, s'appelaient République, Victor, du nom de Schoelcher, Gloria, Mai...<sup>1013</sup> »*

Ensuite, au niveau de la politique locale, le maître blanc nous explique que « [l]e conseil municipal est un amalgame de propriétaires et d'artisans, un savant dosage de blancs créoles et de mulâtres. Y figure aussi le nom du citoyen Gaumont, nègre, et de quelques magistrats et médecins<sup>1014</sup> ». Les voix de presque toutes les castes, classes et cases de cette société s'accordent apparemment. Toutefois, l'harmonie est rapidement rompue du fait des conflits d'intérêts entre choix raciaux et capitalistes.

Nous pouvons citer dans *Frères Volcans* l'exemple de Monsieur Léonie qui a mis en place un système de transport tiré par des mulets qui reliait Saint-Pierre, le Prêcheur, le Vauclin et le Robert, voir la carte ci-dessous :

*« C'est un nègre affranchi de longue date. Il possède une certaine fortune. D'ailleurs, il figurait sur la liste du conseil municipal. Abder me raconte qu'il s'était fait faire une canne à pommeau d'argent ; il l'a sortie de ses coffres après l'abolition de l'esclavage. Cet attribut lui permet de se figurer qu'il entre dans le beau monde. Tout le monde le connaît, me dit Abder, il ressemble à un tambour-major [...]. Nemorine ajoute que toutes les femmes rêvent de coucher dans son lit, même les mulâtresses. Pour eux, Monsieur Léonie fait du bien à la cause des noirs, même si sa fortune l'éloigne de leur humanité. Que penser de cette abolition qui crée, au-dessus de l'inégalité des races, celle de la fortune ?<sup>1015</sup> ».*

---

<sup>1012</sup> *Op. cit.*, p. 62.

<sup>1013</sup> *Op. cit.*, p. 114-115.

<sup>1014</sup> *Op. cit.*, p. 91.

<sup>1015</sup> *Op. cit.*, p. 103.



Figure 12 : Carte de la Martinique

Source : Michelle Dahomé Di Ruggiero, « Adaptabilité de la biodiversité paysagère dans les littoraux humides antillais », *VertigO - la revue électronique en sciences de l'environnement*, hors-série n° 14, mis en ligne le 15/09/2012, <https://doi.org/10.4000/vertigo.12413>, consulté le 12/09/2023.

La question est posée. Alors qu'il a aussi connu la condition servile, sa fortune en a-t-elle fait un être hybride, monstrueux, de telle sorte qu'il pourrait ne pas être solidaire des siens durant un conseil municipal en défendant plutôt ses intérêts capitalistes ? D'ailleurs, figurerait-il sur la liste du conseil municipal s'il n'était qu'un simple nègre affranchi en cette époque censitaire ?

De même, peu de gens ont répondu présent lorsqu'Husson, commissaire de l'Intérieur sous la Seconde République devait prononcer un discours sur l'indemnité des colons après l'abolition. En effet, les Blancs créoles le considéraient comme l'ami des Noirs alors que son discours était en leur faveur. « [Les Créoles] [n]'ont-ils pas tourné le dos à Husson, le représentant du nouveau gouvernement, et confondu les attermoissements désastreux du gouverneur Rostolan ? On leur a fait savoir que Perrinon leur gardera la place que l'histoire échet à leur race<sup>1016</sup> ». Leur position a été conditionnée par une pensée raciale dont ils souhaitent la perdurance.

Le cas d'Husson est particulier et renforce la cause de son rejet par les Békés (Blancs créoles) et plus généralement par tous. Effectivement, Vincent Placolty raconte que dès son arrivée au gouvernement républicain, Husson a fait pour ainsi dire fi des inégalités historiques entre les races et des rejets entre elles, en organisant un banquet où il y avait toutes les « races », castes,

<sup>1016</sup> *Op. cit.*, p. 101.

et classes. Le diariste blanc et ses deux esclaves affranchis Abder et Nemorine commentent alors l'événement :

*« Ainsi Husson ne comprit pas dans quelle fourmilière il mettait les pieds. C'était un homme formé aux idées nouvelles, en avant sur son temps dans la mesure où il posait la solidarité nécessaire entre toutes les races. En conséquence, il commit deux erreurs de gouvernement. La première fut d'avoir fait placarder dès son arrivée par la troupe, dans les villes et dans les campagnes, une promesse de l'abolition de l'esclavage, dans un texte où il appelait les nègres à mériter les bienfaits de la République. La seconde, d'avoir organisé au Continental, traité par Madame Delagrangé, un banquet de fusion entre les races. À sa table figurait Monsieur Hervé, le maire, Braffier, courtier en vins et spiritueux, de Raynal, créole, Léonce [mulâtre] et Madame Remy, négresse de fortune peu recommandable. [...] On ne sème pas des graines de riz devant deux coqs en pite nourris pour se battre à mort ; [...] La colonie a désavoué Husson au départ, parce qu'il s'est montré le descendant des philosophes qui niaient l'inégalité des races humaines, et qui pensaient en termes de progrès et de réconciliation. [...] Il baisait Madame Remy à pleine bouche en l'appelant « ma sœur devant l'humanité ». Abder qui me rapporta la scène riait de l'incident. Nemorine se montra plus grave et me mit en garde<sup>1017</sup>. »*

L'image de la fourmilière renvoie à un vaste réseau de chemins qui bifurquent ainsi qu'à une présence quantitative importante. L'homme politique Husson a cru qu'en un banquet serait mis à mal ce réseau labyrinthique à la fois visible (partie émergée) et invisible (partie souterraine), construit depuis la colonisation sur des préjugés raciaux et sur les nécessités capitalistes.

S'ajoute à cela de nombreux conflits d'intérêts politiques entre les Créoles, la bourgeoisie européenne, les Noirs et les Mulâtres, et ce de l'échelle locale à l'échelle nationale. Considérons, par exemple, le cas des Blancs créoles qui veulent se hisser au niveau de la bourgeoisie européenne en revendiquant l'acte politique qu'ils disent avoir posé, soit le fait de fonder la colonie : « Beaucoup de créoles pensent avoir fondé les colonies ; ils défient la bourgeoisie européenne ; ils exigent, du bout de l'océan, de prendre place à côté d'elle sur le fronton des monuments dédiés à la science, à la découverte et au courage des hommes seuls<sup>1018</sup> ». D'ailleurs, Madame Perrinon, fraîchement arrivée en Martinique avec son époux, était-elle perçue par les Blanches créoles comme faisant partie de la bourgeoisie française ? « Au vin d'honneur offert après l'allocution, j'ai observé que les dames blanches fuyaient la compagnie de Madame Perrinon<sup>1019</sup> ». Pourtant, nous l'avons vu, c'est vers Perrinon que les Créoles ont tourné leur espoir, puisque, comme le constatait le diariste béké : « Ainsi notre peau [blanche], si nous voulons la sauver, doit-elle porter l'estampe des gouvernements<sup>1020</sup> ».

Il arrivait aussi que les décisions politiques nationales ne concordent pas avec les aspirations politiques et économiques de la classe locale dominante. Alors que Victor Schoelcher cherchait à abolir l'esclavage, les Créoles, soit l'aristocratie de la terre, se réunissaient pour discuter et

---

<sup>1017</sup> *Op. cit.*, p. 104-105.

<sup>1018</sup> *Op. cit.*, p. 122.

<sup>1019</sup> *Op. cit.*, p. 118.

<sup>1020</sup> *Op. cit.*, p. 91.

s'organiser afin de ne pas abolir l'esclavage. En effet, chez le maître blanc – qui appartient à cette aristocratie de la terre dont il souhaite de plus en plus se démarquer –, à l'ancien hôtel Desgrottes :

« [...] une véritable congrégation « d'amis » est venue me rendre visite. À voir l'expression de leurs visages, on aurait dit les conspirateurs du diable. [...] Raff s'est attardé un moment après le départ des autres. « Nous étions venus pour t'associer à un projet devant faire face à la gravité des choses. Mais il est apparu que tu ruinais chacune de nos propositions. Attention ! Ne prends pas ta faiblesse passagère comme un prétexte qui devrait te permettre d'éviter tes responsabilités. Il y va de notre salut à tous. » Il m'a laissé la copie d'une lettre de Pecoul adressée à tous les propriétaires de la colonie<sup>1021</sup>. »

Placolyl souligne par conséquent que « [l]e fait est que l'excitation des créoles, que l'angoisse poussait à reprendre le vieil usage de la répression, appelait à l'affrontement des races<sup>1022</sup> ».

Nous constatons que l'abolition de l'esclavage, selon les planteurs Blancs créoles, devient illusoire, car ils ne veulent pas qu'elle abolisse également la hiérarchisation raciale, socio-politique et économique qui les place au sommet de la société coloniale martiniquaise :

« Les créoles savent que l'abolition de l'esclavage n'entamera rien en leur pouvoir réel [...] De même, les créoles n'admettront pas que les nègres tiennent le haut du pavé, qu'ils possèdent comme eux cour et maison, qu'ils puissent, en raisonnant dans la presse, les interpeller en justice<sup>1023</sup>. »

Les conflits raciaux autour de privilèges économiques liés à une position politique privilégiée s'observent également entre les Mulâtres et les Blancs créoles. C'est le cas dans *Frères Volcans* du Mulâtre Alexis Louis de Préville, appelé Léonce. Il s'invite à la table des Grainville, riche famille de Blancs créoles. Puis, ils échangent des propos fâcheux qui les ramènent à leur position dans la hiérarchie socio-économique, pigmentocratique et politique de l'île. Il en résulte l'exclusion de Léonce de la fête. Pendant que les domestiques le mettaient à la porte, Monsieur Grainville raconte que Léonce l'invectiva : « "Nou cayé pété yo", ce qui est du langage des nègres<sup>1024</sup> ». Le maître blanc nous indique que « Tout le monde sait que Léonce descend d'une riche famille d'habitants ; qu'une chaîne de catastrophes et de revers l'a placé trop jeune à la tête de biens fragiles [, que] [l]a grande révolution dévasta ses propriétés en ravageant son esprit<sup>1025</sup> ». Monsieur Léonce n'a donc pas tiré profit de ses biens durant la royauté. Enfin, au regard de ce fait, le maître blanc se demande : « D'où vient que la colonie le rejette comme mulâtre ? Je ne sais pas<sup>1026</sup> ». Nous avons déjà évoqué en quoi le mot « mulâtre »

---

<sup>1021</sup> *Op. cit.*, p. 63-64.

<sup>1022</sup> *Op. cit.*, p. 110.

<sup>1023</sup> *Op. cit.*, p. 101.

<sup>1024</sup> *Op. cit.*, p. 26.

<sup>1025</sup> *Idem.*

<sup>1026</sup> *Ibidem.*

été conçu et a été porteur d'une hybridité perçue comme repoussante. D'ailleurs, le Blanc créole Grainville n'a pas hésité à lui répondre en le renvoyant à sa condition de « bâtard ».

Pour ce qui est de la religion, le père Poncelet devait bénir le décret de l'abolition de l'esclavage amené par Perrinon, considérant que « [...] Christ n'oublie pas la pauvre humanité des colonies<sup>1027</sup> ». Ainsi, cela conférait à l'événement un caractère providentiel.

En somme, après cet événement, le diariste conclut qu'« [o]n peut réglementer l'économie, discipliner le travail et modérer les partis avec des lois. L'esprit de caste échappe au pouvoir des gouvernements<sup>1028</sup> ». Nous avons vu que d'un régime politique à un autre, l'esprit des castes hante le labyrinthe colonial martiniquais, se manifestant sous des formes relevant de conflits d'intérêts. Le maître Blanc semble considérer que le fonctionnement de l'économie de la société martiniquaise coloniale est également une affaire de castes.

### II.2.1.2. Conflits socio-économiques

Comment la France voit-elle sa colonie martiniquaise ? Le maître blanc retranscrit dans son journal les paroles que le procureur Meynier lui adressa, lors d'une partie de jeu, avec son accent de provincial français :

*« Les affaires de la colonie sont ce qu'elles sont ; il n'y faut jamais perdre la tête, surtout, ne pas se laisser prendre aux pressions, dont le sens peut varier come le vent. La France reste encore le pays des mœurs. Pourquoi ? Parce que la grande révolution a élagué le corps social de ses membres vieilliss, ainsi que le cyclone rafraîchit la forêt. Ici, le poste que j'occupe me permet d'apercevoir l'envers des choses. Les marionnettes humaines, grandies par le crime, m'apaisent. J'y vois le ressort de vos activités. Vous ne pouvez pas imaginer combien la colonie déprime et épuise les Français. Vous vous agitez comme des alevins dans un bocal, déposant dossier sur dossier sur le bureau de la Marine, qu'on ne lit pas, vous battez vos esclaves, vous trompez vos épouses et vous calomniez vos amis. » Souvent, nos parties [de jeux] se terminaient en discussions enfiévrées sur la nature de la société. « Pour que les Antilles deviennent vraiment françaises, il faudrait transporter ses îlots en Europe. Impossible, n'est-ce pas ? [...] C'est comme si nous ramions à la recherche d'une île ; nous avons tout perdu, bâtiment et charge de cale ; la mer est grosse. Que nous reste-t-il à faire ? Espérer et prier. Votre île a fait naufrage ; ici règne le silence de l'histoire<sup>1029</sup>. »*

Ces propos suggèrent que la colonie est conçue comme un fardeau par la Métropole, en même temps que cette dernière a besoin d'elle pour produire de la richesse. Toutefois, le regard est critique, que ce soit à propos des mœurs de la Colonie ou à propos de la stérilité des actions qui s'y déroulent. D'ailleurs, l'île a en quelque sorte fait naufrage comme le met en valeur le champ

---

<sup>1027</sup> *Op. cit.*, p. 118.

<sup>1028</sup> *Op. cit.*, p. 118.

<sup>1029</sup> *Op. cit.*, p. 40.



lexical de la tempête. Et lorsque Meynier nous interpelle sur l'existence de marionnettes, nous ne pouvons manquer de nous demander : Qui « tire les ficelles » et avec quel(s) moyen(s) ? En tous les cas, il y a profit...

De plus, la comparaison de la classe dominante avec des alevins, métaphore animale évoquant un groupe, rappelle non seulement symboliquement le contexte archipélagique de l'île, mais signale aussi sa jeunesse, son manque de maturité et d'ancienneté qui laisse augurer de prévisibles débordements.

Aussi, nous remarquons dans son discours, que les Martiniquais – et les Antilles toutes entières – comme il le précise – sont éloignés du centre, désigné en tant que Métropole. Ils en sont exclus par une France qui concentre les pouvoirs.

Si, selon le maître blanc, la France pose un regard intéressé sur la Martinique, il avoue que sans la Métropole française et le continent européen, la Colonie martiniquaise n'existerait pas dans un monde d'économie globalisée. Nous sommes loin des idéaux du cosmopolitisme de Jorge Luis Borges. L'existence de la colonie est ainsi tributaire de la richesse qu'elle produit pour sa Métropole, alors même qu'elle souhaite s'en libérer :

*« Nous embrassons tout, mais nous n'étreignons que du vent », disait Montaigne parlant au nom de la sagesse française. Je crains que le vice qu'il dénonce en ce chapitre fameux n'entache encore la vision que la France a de nous. Lointains et solitaires, condamnés à produire pour les métropoles, policés par des lois que nous n'avons pas choisies, qui sommes-nous ? De plus en plus, il devient évident que si l'Europe fermait les yeux, nous n'existerions plus<sup>1030</sup>. »*

Soulignons que l'économie coloniale est foncièrement reliée à la terre et, par voie de conséquence, politiquement, à la propriété privée. À l'échelle nationale, la colonie est la propriété privée de la France ; à l'échelle locale, la terre agricole est la propriété privée des maîtres blancs. Toutefois, comment classe dominante et classe dominée, subalternisée (les esclaves noirs), pourront-elles continuer à partager l'île ? Qu'est-ce qui est en jeu quand, de la monarchie à la république, l'une de ces classes manque de perdre sa fortune et quand l'autre rêve d'y accéder ?

Le diariste et Béké écrit ses interrogations quant à l'avenir du groupe dont il est issu :

*« Je me sens triste à l'idée que bon nombre de mes contemporains gaspillent en eux cette seule énergie que le temps ne peut atteindre. [...] Que représente, par exemple, la ruine de notre économie, cet asservissement qui dure contre toute raison, et dont nous devons rendre compte demain, la dégénérescence de notre race, comment devons-nous les considérer en face des agréments de la vie coloniale [...]<sup>1031</sup> »*

Il trouve comme une réponse au fur et à mesure de l'écriture de son journal. Il souligne le risque de perdre un statut économique privilégié qui accompagne une distinction sociale : « J'ajouterai

---

<sup>1030</sup> *Op. cit.*, p. 53. En italique dans le texte.

<sup>1031</sup> *Op. cit.*, p. 57.

qu'ils sont [les Blancs créoles] toujours prêts à se compromettre pour garder la vanité de leurs richesses, qu'ils ne connaissent ni gouvernement ni lois que ceux du profit et de la conservation des privilèges<sup>1032</sup> ». D'ailleurs, l'alliance entre économie et justice participe à renforcer et stabiliser leur position dans la colonie martiniquaise afin que le lien de subordination entre Blancs et Noirs perdure : « La justice appartient à tous ceux qui portent l'économie sur leurs épaules [...]. Si le nègre croit que la classe des propriétaires se laissera déposséder sans réagir du respect qu'ils croient devoir à leur rang, il se trompe<sup>1033</sup> ».

Il ressort de façon répétée dans *Frères Volcans* combien l'équation entre couleur de peau claire et richesse, et inversement, comme nous l'a expliqué le psychiatre Frantz Fanon, peau foncée et pauvreté, structure les éléments visibles et invisibles de l'économie coloniale, en légitimant la position de la classe dominante békée :

*« Aux colonies, l'infrastructure économique est également une superstructure. La cause est conséquence : on est riche parce que blanc, on est blanc parce que riche. C'est pourquoi les analyses marxistes doivent être toujours légèrement distendues chaque fois qu'on aborde le problème colonial. Il n'y a pas jusqu'au concept de société précapitaliste, bien étudié par Marx, qui ne demanderait ici à être repensé. Le serf est d'une essence autre que le chevalier, mais une référence au droit divin est nécessaire pour légitimer cette différence statutaire. Aux colonies, l'étranger venu d'ailleurs s'est imposé à l'aide de ses canons et de ses machines. En dépit de la domestication réussie, malgré l'appropriation le colon reste toujours un étranger. Ce ne sont ni les usines, ni les propriétés, ni le compte en banque qui caractérisent d'abord la « classe dirigeante ». L'espèce dirigeante est d'abord celle qui vient d'ailleurs, celle qui ne ressemble pas aux autochtones, « les autres »<sup>1034</sup>. »*

Les conflits d'intérêts économiques liés à une politique raciale sont clairement dénoncés ans *Frères Volcans*. Et comme cette classe dirigeante vient de la France métropolitaine, de ce fait, il est prévu qu'elle bénéficie, au même titre que les Français de la Métropole, de l'égalité (valeur républicaine) économique, et ce par la voie d'une indemnisation lors de la libération de l'esclavage :

*« Mais l'enjeu véritable de 1848 n'est pas le décret, c'est le changement de système économique qu'implique le décret. Les habitations sont dépossédées de leur « outils de travail » : l'esclave. L'économie s'apprête à sombrer. Mais l'économie, capitaliste, triomphe toujours. [...] L'ironie veut que, pour un colon, l'abolition a engendré un système capitaliste qui lui a permis d'augmenter ses profits [...]»<sup>1035</sup>.*

Dans cet ordre d'idées, comment les Noirs accueillaient-ils cette fortune ? Comment se manifestait-elle ? « [...] Madame Remy, négresse de fortune peu recommandable. [...]

---

<sup>1032</sup> *Op. cit.*, p. 92.

<sup>1033</sup> *Op. cit.*, p. 116.

<sup>1034</sup> Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, Paris, La Découverte et Syros (coll. Poche), 2002 (1961 aux éditions François Maspero), p. 43.

<sup>1035</sup> *FV, op. cit.*, p. 142.

[Husson] baisait Madame Remy à pleine bouche en l'appelant « ma sœur devant l'humanité »<sup>1036</sup> ». Au banquet organisé par le commissaire de l'Intérieur Husson, « les nègres fortunés arboraient les costumes du dernier tailleur<sup>1037</sup> ». La fortune des Nègres se manifeste de manière ostentatoire. De même, Monsieur Léonie qui accédé à la fortune après avoir été affranchi, changea d'attitude et même de démarche, tel un tambour-major, portant désormais une canne à pommeau d'argent en signe, visible, de réussite et de pouvoir.

En somme, les colons ont besoin du savoir-faire des esclavisés pour s'enrichir. Les esclaves, les Nègres donc, participent à la richesse des maîtres en s'appauvrissant comme le dénonçait déjà Joseph Zobel dans *Diab'-là* :

« Ces pauvres gens que je vois culbuter une terre qui n'est pas à eux – et qu'ils peuvent pas aimer – pour planter quelque chose qui les épuise et les abrutit, une chose sur quoi ils peuvent pas rêver en la regardant flotter au vent : une chose ils peuvent pas cueillir, ni couper et mettre sous leur lit comme un sac d'or, ni même manger quand ils ont cette horrible faim de requin dont ça les creuse, eh bé, Capitain', cé des hommes qui crèvent là [...]»<sup>1038</sup> »

### II.2.1.3. Instruction : ignorance fabriquée, connaissance dirigée

Le verbe instruire est issu du latin *instruere*, lequel se décline en six acceptions selon le *Dictionnaire Latin-Français* de Félix Gaffiot : « 1. assembler dans, insérer [...] 2. élever, bâtir [...] 3. dresser, disposer [...] 4. fourrer [...] 5. munir, outiller, équiper [...] 6. disposer, ranger les troupes en ordre de bataille [...]»<sup>1039</sup>. Synonyme d'enseignement, le substantif « instruction » renvoie ainsi à l'action d'instruire. La création de lieux prévus à cet effet (écoles, lycées, etc.) facilite et généralise ce processus.

Dans les sociétés coloniales comme à la Martinique, le lieu et la forme de l'instruction ont constitué un enjeu particulier de domination de la Métropole française. Aussi, peut-on se demander comment l'instruction a été pensée en contexte colonial en Martinique ? Et si sa forme a rejoint les mêmes objectifs de l'école républicaine unificatrice et centralisatrice<sup>1040</sup> ?

---

<sup>1036</sup> *Op. cit.*, p. 104-105.

<sup>1037</sup> *FV, op. cit.*, p. 105.

<sup>1038</sup> Joseph Zobel, *Diab'-là*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1946, p. 171-172. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1039</sup> Félix Gaffiot, *Dictionnaire Latin-Français*, *op. cit.*, p. 834, <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php?q=instruere>, consulté le 18/08/2023.

<sup>1040</sup> Voir par exemple : Antoine Prost, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France, Depuis 1930*, Paris, Perrin, 2004, tome 4 ; Timothy Collier, *L'École coloniale : la formation des cadres de la France d'outre-mer, 1889-1959*, Aix-Marseille, (Thèse de doctorat en Histoire du droit), décembre 2018, <https://www.theses.fr/2018AIXM0603> et Jean-Marie Mignon, « L'éducation populaire et l'outre-mer », in : *Une histoire de l'éducation populaire*, Jean-Marie Mignon (dir.), Paris, La Découverte, « Alternatives sociales », 2007, p. 99-105, <https://www.cairn.info/une-histoire-de-l-education-populaire--9782707149053-page-99.htm>. Plus spécifiquement pour la Martinique, se reporter à Yvette Faraudière, *Histoire de l'école en Martinique. Nos maîtres d'école*, Paris, L'Harmattan (coll. Études/Antilles), 2021.

Comme l'a rappelé Yvette Faraudière, ce sont d'abord des congrégationnistes européens qui ont formé les jeunes Antillais<sup>1041</sup>. Cette instruction est-elle publique ? L'instruction reçue en contexte colonial – est aussi (et avant tout ?) un instrument de transmission d'une idéologie politique, visant à la fois à dominer et à « formater » les esprits à se conformer au système colonial et à en assurer la pérennité.

Que nous invite donc à décoder, décodifier et recodifier autrement Vincent Placolý dans *-Frères Volcans* ? Et quels sont les enjeux de cette réévaluation de l'éducation pour la construction mémorielle collective ?

Dans *Frères Volcans*, c'est la période de la Seconde République – la plus longue période que couvre le journal du maître blanc, soit de février à juin 1848 – qui est concernée. Un ensemble d'indications pour mener à bien l'instruction dans les colonies y est souligné. Vincent Placolý montre que les préjugés de race et le capitalisme ont (re)codifié les rapports sociaux et ont conditionné l'accès au savoir. Ainsi, la situation du Noir Abder, esclave affranchi du diariste béké, est révélatrice des choix de l'instruction coloniale en Martinique, plus particulièrement à Saint-Pierre :

*« Je lui [Abder] fait savoir que des Français de France, attachés à la République, prônaient l'exploitation communautaire des bienfaits dont il parle. Il m'a répondu qu'il en avait entendu parler, et qu'il voulait connaître leurs noms et voir leurs portraits dans les livres, puisqu'il ne sait pas lire, de façon que se grave en son esprit la réalité des hommes de bonne volonté<sup>1042</sup>. »*

Lucide quant à ce qui se trame entre les Blancs créoles en Martinique et les hommes politiques en France, grâce aux lettres qu'il a lues ou à sa lecture de la presse locale, et conscient de la révolution des esclaves qui se prépare, le diariste nous apprend qu'Abder ne sait pas lire et ne semble pas avoir accès au savoir de la Métropole. Sa mémoire et ses sens lui sont dès lors ses outils de connaissance. Nous n'avons pas d'information sur l'âge d'Abder, mais sa situation est représentative des esclaves noirs dont les journées se passaient dans les champs de canne ou dans la maison du maître. Le maître blanc nous signale ainsi dans son journal que : « [n]e pourront suivre les leçons de calcul, d'orthographe et de théologie, que les enfants non encore astreints aux travaux des champs<sup>1043</sup> ». Une fois affranchi, le savoir ne semblait pas plus accessible. L'analphabétisme dans lequel le système colonial en Martinique maintenait ces Nègres, n'a-t-il pas toutefois induit une autre forme d'instruction, plutôt orale ? De ce fait, les mornes et les bois deviennent des haut-lieux pour ces Nègres, notamment pour ce qui est d'apprendre d'une autre façon. Aussi lit-on dans *Frères Volcans* : « Il faut me résoudre à demander à Abder la raison de ces visites nocturnes. Mon père me disait : « Lorsque des nègres se réunissent la nuit pour palabrer, et que tu n'entends pas le roulement de leurs tambours, rameute les chiens, et sors les pistolets de l'armoire<sup>1044</sup> ». Or, lorsque le maître blanc et l'esclave

---

<sup>1041</sup> *Histoire de l'école en Martinique. Nos maîtres d'école, op. cit.*

<sup>1042</sup> *FV, op. cit.*, p. 115.

<sup>1043</sup> *Op. cit.*, p. 82.

<sup>1044</sup> *Op. cit.*, p. 49.

affranchi Abder conversent, ce dernier lui parle de « nations nègres<sup>1045</sup> ». Il ressort de cette expression un fort sentiment d'appartenance à une diversité qui se considère unie par son origine nègre, africaine<sup>1046</sup>.

Cette unité favorise la révolte. Et l'arme qu'évoque Abder pour obtenir la libération de l'esclavage, surgit de la contrainte, de la violence à laquelle lui et tous les autres Nègres ont été soumis, puisque « [v]engeance est le premier mot qu'il [l'opprimé] apprend, destruction et carnage les moyens qu'il se donne<sup>1047</sup> ». L'ignorance, fabriquée sciemment par la condition servile des esclaves, à laquelle s'ajoute leur condition socio-économique subalterne, et ce dans un contexte de racialisation des rapports sociaux, sont autant d'éléments de future révolte, de ferments d'insoumission. Cette instruction fondée sur la race et le capital, transmise de génération en génération, nourrit donc une réaction. Pour reprendre l'expression de Frantz Fanon, en contexte colonial, la cause est conséquence. Parce que l'un est Blanc ou clair de peau – représentatif du Centre, selon la dichotomie Centre/Périphérie –, il détient le savoir et le pouvoir ; et, vice versa, parce qu'il a le savoir et le pouvoir, il est Blanc. De même, parce que l'on est Noir, l'on est pauvre et dominé. En d'autres termes, la colonialité du pouvoir, qui est associée à une couleur de peau et à une culture (à une « nation » en somme pour reprendre le terme ancien utilisé par Vincent Placolý), s'allie à la colonialité du savoir.

Ce centre dominant n'imagine alors qu'un seul type de savoir et dévalorise tout ce qui ne fait pas partie de son mode de pensée. Nous pouvons mentionner à cet égard les propos du Créole lettré Raff, médecin du diariste :

*« Il [Raff] renifle sans vergogne les cruchons de tisane disposés par Nemorine à mon chevet. « Méfiez-vous des breuvages nègres, me dit-il. La science n'a pas encore pénétré l'esprit de ces gens-là, et je me demande même s'ils ont été créés pour comprendre le progrès des Lumières<sup>1048</sup>. »*

Le médecin Raff rappelle au maître blanc que les Nègres ne sont pas instruits et ne savent pas soigner, affirmant ainsi la supériorité de son savoir médical européen. Il tient le savoir médical des Nègres pour inexistant puisque non appris selon le modèle eurocentré. Contrairement au diariste qui, en réponse, « [...] allai[t] lui faire observer que les Lumières avaient abattu le trône des rois [...]»<sup>1049</sup>, Raff refuse de découvrir et de prendre en compte les alternatives médicales de ces Nègres. L'instruction que Raff a reçue, et qui est celle qui est transmise dans les colonies,

---

<sup>1045</sup> *Op. cit.*, p. 60. « Chaque fois que nous conversons Abder et moi, et qu'il accepte de me livrer une partie de lui-même, revient fréquemment dans ses paroles le mot de *nations nègres*. Je ne suis pas en mesure encore de comprendre ce qu'il veut dire ». En italique dans le texte.

<sup>1046</sup> *Op. cit.*, p. 80 : « Je lui rappelle les deux nuits où j'avais surpris leurs paroles enfiévrées dans ma cuisine. Je lui demande s'il a connaissance de préparatifs factieux. « En ce moment, dit-il, les nations nègres ont besoin de se retrouver dans la liberté. Je vois se promener librement dans les rues ceux de la nation congo, activement recherchés par ailleurs. Je sais que de Fort-de-France et du Robert, d'autres nations, déguisées en colporteurs, en convoyeurs de bœufs, en coursiers, montent sur Saint-Pierre. On dit que des canots de la Dominique abordent sur le Prêcheur de nuit ».

<sup>1047</sup> *Op. cit.*, p. 59-60.

<sup>1048</sup> *Op. cit.*, p. 25.

<sup>1049</sup> *Op. cit.*, p. 25.

se fonde sur une hiérarchisation eurocentrée du savoir qui débouche sur le refus de prendre en considération toute possibilité de production autre du savoir. Cette dichotomie Civilisation/Barbarie est clairement mise en avant dans le roman de Vincent Placolý qui dénonce cet état de fait.

Ce sont des textes comme l'*Essai sur la réduction définitive du marronnage* de Beaufonds qui ont renforcé les colonialités du pouvoir et du savoir dans la société coloniale martiniquaise comme le dénonce *Frères Volcans* :

« *Beaufonds, l'officier de police le plus honni par les nègres de la colonie de Saint-Pierre à cause de la haine qu'il porte à la race et des sévices qu'il fait subir en s'en vantant aux prisonniers de droit commun, s'était rendu célèbre il y a quelques années pour avoir fait paraître un Essai sur la réduction définitive du marronnage. Parlant des nègres, certaines de ses positions sont restées célèbres. « Il faut d'abord considérer les nègres comme des êtres physiques ; ils peuvent marcher douze heures dans l'ombre et le silence pour vous surprendre avec le lever du soleil. Je ne crois pas que le gouvernement nous ait rendu un grand service en instruisant leurs enfants ; la civilisation ne les touche pas, ils restent sauvages*<sup>1050</sup>. »

Dans cet extrait cité par le maître blanc, nous voyons que Monsieur Beaufonds encourage à considérer le Nègre comme un être hybride. En effet, c'est une « être physique » qui enfante, mais en même temps, il n'est pas civilisable car « sauvage ». Cet adjectif fait communément allusion à un animal et il fait écho à celui de barbare. Beaufonds conseille de ne pas à instruire les enfants nègres, qui n'ont droit de ce fait qu'à la violence et au champ de canne. Ses propos sous-tendent l'équation, traditionnelle à cette époque : colonisation = instruction = civilisation. Est par conséquent rappelée la mission civilisatrice des colonisateurs, légitimée par la religion ; certains membres du clergé ayant justement la tâche d'instruire les jeunes.

Toutefois, les maîtres ne ressemblent-ils pas à l'esclave qu'ils animalisent ? Animaliser l'Autre, n'animalise-t-il pas celui qui agit ainsi ? Dans son *Discours sur le colonialisme*, Aimé Césaire écrit que « [...] la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à l'*abrutir* au sens propre du mot [...]»<sup>1051</sup> » et, en ce sens, à le rendre tout aussi ignorant que l'esclave qu'il a chosifié.

Au contraire, dans *Frères Volcans*, le maître blanc narrateur souhaite que le fléau de l'ignorance ne frappe plus les générations suivantes et appelle à « [...] une autre génération de créoles, purgés des ignorances et des prétentions de la première population, plus instruite [...]»<sup>1052</sup> ». Les Créoles de sa caste n'avaient-ils pas accès à l'instruction, bien que dirigée vers un intérêt colonial et capitaliste eurocentré ? À quel type d'instruction le Béké en appelle-t-il ici ? C'est en prenant du recul sur le savoir apparent de la classe dominante à laquelle il appartient<sup>1053</sup>, notamment au travers des lectures qu'il a faites d'œuvres d'auteurs principalement français – pouvant être associées métaphoriquement à un fil d'Ariane –, que le diariste anonyme se rend

---

<sup>1050</sup> *Op. cit.*, 105-106.

<sup>1051</sup> *Discours sur le colonialisme, op. cit.*, p. 12. En italique dans le texte.

<sup>1052</sup> *FV, op. cit.*, p. 59.

<sup>1053</sup> Voir II.1.2.1.1. Le journal intime du maître blanc anonyme et de Vincent Placolý.

compte qu'il est engagé dans un labyrinthe, sans repères adaptés à son lieu caribéen, codifié selon les principes de race et de capital de l'Europe.

Il poursuit sa réflexion et saisit à quel point toute classe dominante est fragile, ici celle des Blancs créoles, surtout quand tout repose sur le capital, et ce sans évaluer les possibles effets d'une ruine à venir. C'est ainsi que le narrateur béké continue en exprimant son souhait de faire peuple, notamment en ouvrant des écoles :

*« Une génération qui assumerait pleinement cette réalité aux envers si dissemblables injecterait un sang neuf dans la circulation des biens, abolirait l'esclavage sans retour, ouvrirait les écoles aux pédagogues, exigerait que l'art, répondant à l'urgence du concept de peuple, porte bien haut le flambeau des nations futures. Et encore autre chose, et encore autre chose. Je vois bien qu'il n'existe pas de voie ouverte en dehors de la contestation du passé<sup>1054</sup>. »*

Ses idées ont été aussi celles de son père qui « marronnait » les idéaux de sa classe. En effet, il encourageait à instruire les Nègres afin qu'ils développent leur savoir-faire plutôt que de les instruire dans la religion catholique. Cependant, la République ne semblait pas disposée à proposer une instruction non religieuse aux Nègres.

*« Mon père permettait à un jeune esclave du nom de Zembi de délaissier les travaux des champs pour confectionner des tambours, sa passion. Lui-même s'émerveillait de la patience et du soin que le nègre apportait dans la production de l'objet d'art. [...] Il répétait volontiers qu'au lieu d'ouvrir les écoles de catéchisme pour les nègres, il valait mieux pour l'avenir de la colonie, la doter d'un institut des arts et métiers, ouverte, par-delà les races, au génie manuel. Que le décret qui oblige les maîtres à assurer l'éducation des jeunes esclaves restera lettre morte. Il est inapplicable. C'est une fleur déposée sur la tombe ouverte de la colonie<sup>1055</sup>. »*

L'instruction religieuse à l'époque coloniale serait-elle donc sciemment subalternisante et accentuerait-elle les colonialités du savoir dans la colonie en vue de faire perdurer le système d'exploitation plantationnaire ?

Comme pour les Nègres, l'instruction religieuse codifie le quotidien des femmes, leur vision et leur place dans la société coloniale. Le diariste parle de femmes comme Vive qui « [...] mène la vie de toutes les jeunes femmes célibataires de la colonie, qui ne possèdent que peu de fortune<sup>1056</sup> ». Nous n'avons pas d'indications claires sur l'appartenance socio-économico-raciale de Vive, mais nous savons qu'elle n'était ni esclave ni noire puisque c'est le médecin raciste Raff, qui faillit la veille (3 juin 1848) se faire pendre à un arbre par un groupe de Nègres, qui fit part au maître blanc « [...] de la décision de la famille de fuir la colonie après la mort

---

<sup>1054</sup> *FV, op. cit.*, p. 57.

<sup>1055</sup> *Op. cit.*, p. 82.

<sup>1056</sup> *Op. cit.*, p. 48.

tragique de Vive<sup>1057</sup> ». La couleur de peau va de pair avec l'aisance financière, mais pour les femmes une forme de subalternité genrée prédomine de toutes les façons, les condamnant à rester ignorantes des réalités de leur temps, par un refus de les former, notamment à l'histoire selon *Frères Volcans* :

*« Disciplinées par le couvent, lisant, en tous les actes de leur vie, le livre de la société, convaincues par la religion que le passage sur la terre ne dure que le temps de la volonté de Dieu, elles n'ont de l'histoire qu'une idée vague. Les livres qu'elles lisent à l'ombrage des vérandas ne contiennent pas d'histoire ; ce sont des romans d'amour<sup>1058</sup>. »*

Toutefois, il existait dans la colonie Martinique, des Noirs instruits qui intervenaient dans la vie politique et économique de l'île, afin de prendre part pour ceux de leur caste. Le maître Blanc reporte peu d'exemples de Noirs instruits – selon la définition coloniale du terme instruction – dans son journal. Faut-il en déduire un faible pourcentage de Noirs ayant accès à l'instruction dans la colonie martiniquaise ? Et pourquoi ? Nous avons toutefois l'exemple de Nègres lettrés qui s'insurgent contre les biens dont on les a spoliés :

*« Le conseiller Meynier m'assure quant à lui que des nègres lettrés, ne perdant pas une occasion de répandre des écrits séditieux, s'organisaient en parti dont le but ultime voulait la dépossession des créoles de biens qu'ils affirment avoir usurpés aux nations américaines. Je n'ai pas encore lu une ligne de leur manifeste. Mais peut-être que la vie réelle passe en dehors de nous ; que nous ne sommes que les personnages évanescents du rêve des ignorances<sup>1059</sup>. »*

L'accès à l'instruction de tous les Nègres n'était donc, selon le récit placolien, ni désirée ni favorisée afin d'éviter de troubler la sérénité financière, matérielle, économique et politique de la classe dominante.

Les Noirs non instruits, selon la définition coloniale du terme, présentent les dangers de tous ordres de l'esclavage, mais aussi l'importance de préparer le chemin pour les générations futures, et ce en revendiquant le droit à l'instruction. C'est de cette façon qu'Abder détaille les « [...] prétentions actuelles de sa race [notamment] tout faire pour que soit détruit à jamais le souvenir de l'esclavage, [...] [ou encore] instruire les enfants [...] »<sup>1060</sup>.

En définitive, Vincent Placolty nous présente, nous semble-t-il, l'instruction dans la Martinique du XIX<sup>e</sup> siècle comme étant fort soumise à la puissance coloniale désireuse de défendre ses intérêts.

---

<sup>1057</sup> *Op. cit.*, p. 121.

<sup>1058</sup> *Op. cit.*, p. 48-49.

<sup>1059</sup> *Op. cit.*, p. 112.

<sup>1060</sup> *Op. cit.*, p. 115.



Un Nègre instruit constituait un danger pour l'ordre colonial. Les hommes politiques mulâtres en sont une forme d'exemple. Tandis qu'un Blanc instruit était la garantie de la pérennité financière et politique de la classe dominante/dirigeante de la colonie, un Nègre devait être éduqué à n'imaginer que l'horizon des champs de canne.

L'instruction devient donc une forme d'instrumentalisation idéologique du pouvoir colonial et un moyen de subalternisation au profit de la classe dirigeante locale et/ou nationale.

Ne pouvons-nous pas dès lors comparer l'instruction coloniale à un fil d'Ariane, à double tranchant car l'instruction permet de comprendre les mécanismes de subordination tout en véhiculant une domination de la pensée. Aspirer à l'instruction chez ces Nègres considérés comme « sauvages » donnerait-il les clés de la sortie du labyrinthe ? Conditionnée en fonction du rang socio-économico-racial, l'instruction conçue dans la colonie n'a-t-elle pas donnée forme à une sorte de labyrinthe où le modèle dichotomique dominé-dominant cherche à pré-déterminer l'issue de chacun ?

Au travers de *Frères Volcans*, Vincent Placolty semble vouloir par ce récit sur le passé nous dire qu'encore aujourd'hui, en pleine crise identitaire à la Martinique, ne sont que peu mesurées les conséquences identitaires profondes, nichées dans l'inconscient collectif par le biais d'une instruction qui a cherché (et cherche ?) à tromper sciemment.

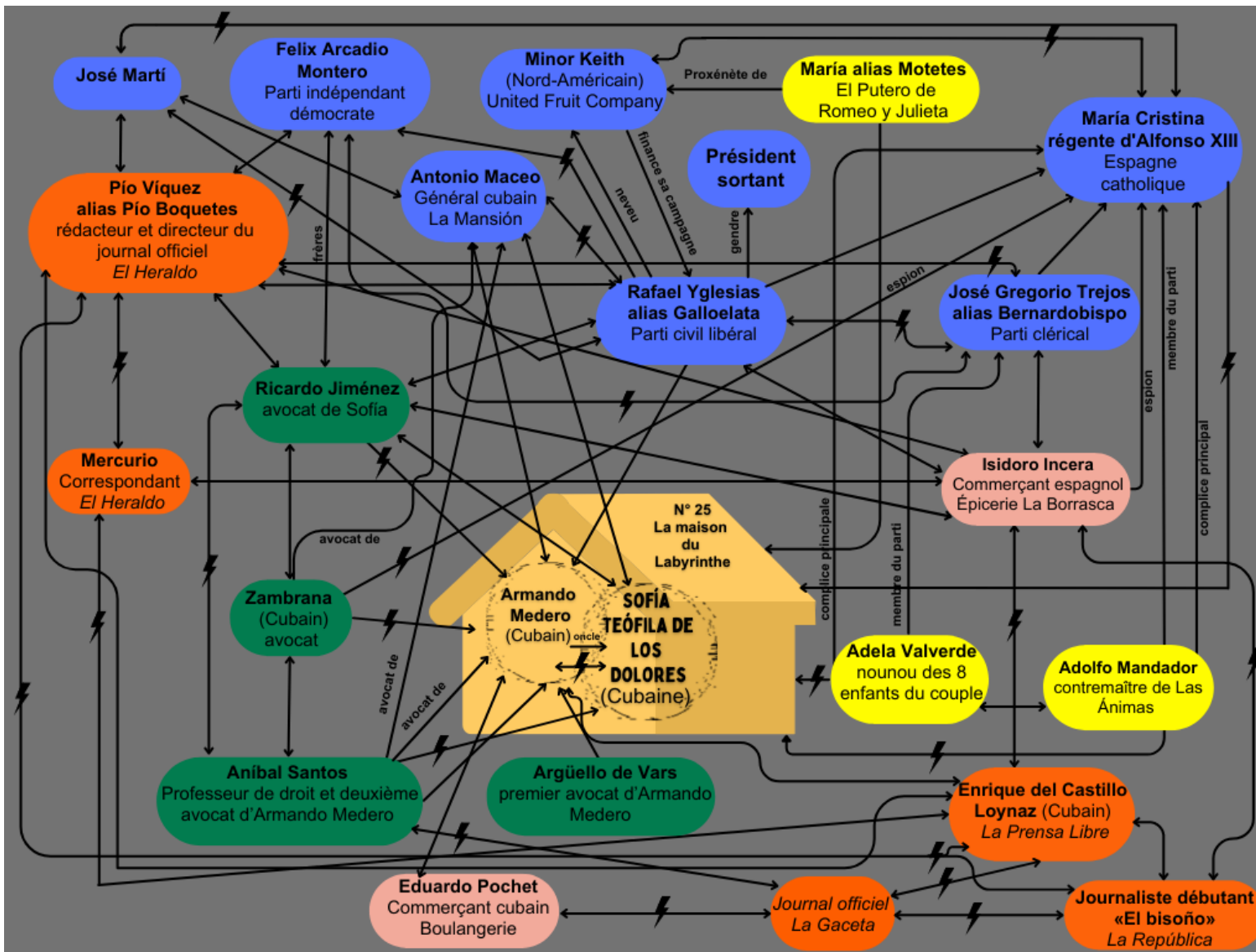
Tatiana Lobo Wiehoff expose, pour sa part, les aspects invisibles des conflits d'intérêts dans un Costa Rica également présenté en pleine transition politico-économique et soumis au capitalisme et au libéralisme.









### **II.2.2. L'année des alliances labyrinthiques et capitalistes entre îles et continents dans *El año del laberinto***

Nous proposons pour synthétiser notre approche le schéma suivant, que nous avons intitulé : « Conflits d'intérêts : labyrinthe en réseau dans *El año del laberinto* ». Nous l'expliquerons au fur et à mesure dans les sous-parties qui suivent. Nous avons choisi, pour plus de lisibilité, d'y intégrer les principaux acteurs qui ont formé le labyrinthe en réseau costaricien.

Figure 13 : Conflits d'intérêts : labyrinthe en réseau dans *El año del laberinto*

### Légende



-  Zone géographique : Costa Rica
-  La maison du Labyrinthe N° 25 des époux cubains Medero
-  Relations réciproques et complices principales ou secondaires (familiale, amicale, politique, économique)
-  Liens de subordination (financiers, familiaux, judiciaires, religieux, politiques, médiatiques)
-  Complices et adversaires
-  Partis politiques
-  Domestiques des Medero
-  Presse
-  Justice
-  Commerçants



## II.2.2.1. Costa Rica – Cuba – Espagne : trio conflictuel

### II.2.2.1.1. Conflit entre les époux Medero

Sofía Teófila de los Dolores et Armando Medero sont à la fois (respectivement) nièce/oncle et épouse/époux comme nous pouvons le voir sur le schéma que nous avons proposé. Le premier conflit est silencieux. Il remonte au jour du mariage forcé de Sofía avec son oncle :

*« Un jour, ma mère, [...] me dit que mon oncle Armando voulait se marier avec moi. Qu'elle y avait bien réfléchi, que c'était raisonnable, que personne ne m'obligeait, mais que le bon sens devait s'imposer. Qu'Armando m'aimait et moi, avec le temps, j'apprendrais à l'aimer aussi<sup>1061</sup>. »*

Un fois mariés, les époux s'exilent au Costa Rica et s'établissent dans ce que les habitants ont appelé « la maison du Labyrinthe », située au numéro 25 de la rue du Labyrinthe (en beige sur le schéma). Au Costa Rica, ils s'enrichissent considérablement. En effet, nous notons qu'ils possèdent des domestiques, parmi lesquels Adolfo Mandador, contremaître de la propriété Las Ánimas, située à Alajuela<sup>1062</sup>, bastion du parti clérical<sup>1063</sup>. De plus :

*« Armando Medero possédait une fortune considérable composée de plantations de café, de capital financier, d'haciendas, de maisons, d'une chaîne de boulangeries et d'une collection de monnaies étrangères, et il était également un banquier privé, si on pouvait appeler ainsi ses activités d'usurier. En somme, un homme aussi riche était en mesure de payer généreusement les meilleurs avocats du pays<sup>1064</sup>. »*

Il est question de payer des avocats dans l'extrait ci-dessous, car le conflit central entre les époux – et qui a fait grand bruit – est la guerre d'indépendance de Cuba et son financement. Tout d'abord, l'implication d'Armando Medero dans la préparation de la guerre d'indépendance de Cuba, depuis le Costa Rica est manifeste. S'il ne va pas sur le terrain de guerre, il la finance généreusement, étant donné que le conflit est d'ordre national : « [...] le général Maceo quand il est venu la dernière fois chercher l'argent avec lequel Armando Medero

---

<sup>1061</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 252 : «Un día, mi madre, [...] me dijo que mi tío Armando quería casarse conmigo. Que lo pensara bien, que fuese razonable, que nadie me obligaba pero la sensatez debía imponerse. Que Armando me quería y yo, con el tiempo, aprendería a quererlo también».

<sup>1062</sup> *Op. cit.*, p. 243.

<sup>1063</sup> *Op. cit.*, p. 102.

<sup>1064</sup> *Op. cit.*, p. 39 : «Armando Medero poseía una considerable fortuna en cafetales, capital financiero, haciendas, casas, una cadena de panaderías y una colección de monedas extranjeras, y era también banquero privado, si así podía llamarse a sus actividades de prestamista. En fin, un hombre tan rico estaba en situación de pagar con largueza a los mejores abogados del país».

contribue à la guerre à Cuba<sup>1065</sup> ». En effet, c'est avec le Mulâtre Antonio Maceo, qui dirigeait La Mansión, qu'Armando préparait la guerre :

*« Parce que dans le salon de la famille Medero on ne cachait pas, dans le feu de l'action, que la colonie La Mansión n'avait pas pour objectif de fertiliser la terre pour en récolter les fruits, mais d'entraîner des guerriers pour conquérir la terre cubaine. Dans La Mansión, ils entraînaient les guérilleros cubains obstinés dans leur projet de retour, pistolet à la taille, chapeau en feuilles de palmiers, à affronter à cheval les paysans catalans, navarrais, andalous et galiciens, pauvres diables qui ne savaient même pas comment s'appelait le roi castillan pour lequel ils avaient été envoyés mourir<sup>1066</sup>. »*

Sur le territoire costaricien, Antonio Maceo pourtant ami avec le président sortant Rafael Yglesias qui a mené une politique visant à blanchir la race, parce qu'impliqué dans la guerre des Cubains, finit par être son ennemi et, par voie de conséquence, Armando aussi.

*« Beaucoup de spéculations avaient été faites quant aux conséquences que le scandale aurait pour la colonie La Mansión, lieu où le Général Maceo dirigeait une plantation de tabac et de sucre, un moulin et un élevage de chevaux. La Mansión était le résultat d'un projet pour faire venir des migrants qui contribueraient au développement national. Le Gouvernement aurait préféré des Allemands, qui, en plus de leur sérieux proverbial, éclairciraient le teint foncé de la race métisse, mais les négociations pour amener des gens aux yeux bleus et aux cheveux clairs ne réussirent pas et quand l'accord avec le Général a été conclu, il dut enfreindre la loi qui prohibait l'immigration des noirs, puisque Maceo était mulâtre et presque tous les autres cultivateurs aussi. En réalité le Général voulut s'installer sur le littoral de la mer Caraïbe, mais à Madrid, il y eut un vacarme lorsqu'ils l'apprirent, puisque, depuis ce point, en navigant tout droit, on atteignait facilement la côte orientale de l'Île de Cuba. Et s'il y avait quelqu'un que les Espagnols détestaient et craignaient, c'était justement le Général Maceo<sup>1067</sup>. »*

---

<sup>1065</sup> *Op. cit.*, p. 23 : «[...] el general Maceo cuando vino la última vez a buscar el dinero con el que Armando Medero contribuye a la guerra en Cuba».

<sup>1066</sup> *Op. cit.*, p. 46 : «Porque en el salón de la familia Medero no se ocultaba, al calor de la palabra, que la colonia La Mansión no tenía por objeto fecundar la tierra para sacar sus frutos, sino adiestrar guerreros para conquistar la tierra cubana. En La Mansión entrenaban los mambises tercios en su proyecto de volver, pistola al cinto, sombrero de yarey, a cabalgar contra los campesinos catalanes, navarros, andaluces y gallegos, pobres diablos que ni siquiera sabían cómo se llamaba el rey castellano por quien los mandaban a morir».

<sup>1067</sup> *Op. cit.*, p. 44 : «Mucho se especuló sobre las consecuencias que el escándalo tendría para la colonia La Mansión, lugar donde el general Maceo dirigía una siembra de tabaco y azúcar, un trapiche y cría de caballos. La Mansión era el resultado de un proyecto para traer inmigrantes que contribuyeran al desarrollo nacional. El Gobierno hubiese preferido alemanes, quienes, además de su proverbial laboriosidad, aclararían la tez oscura de la raza mestiza, pero las negociaciones para traer gente de ojos azules y cabello claro no prosperaron y cuando se cerró el convenio con el General, hubo que burlar la ley que prohibía la inmigración de los negros, toda vez que Maceo era mulato y casi todos los otros colonos, también. En realidad el General quiso instalarse en la costa del mar Caribe pero en Madrid hubo una tremolina cuando se enteraron, ya que, desde ese punto, navegando en línea recta, se alcanzaba fácilmente la costa oriental de la Isla de Cuba. Y si había alguien a quien los españoles odiaban y temían, era justamente al general Maceo».

En effet, comme nous le verrons ci-après, pour gagner les présidentielles et gouverner en paix, le président sortant avait conclu un pacte avec Madrid qui voulait garder sa colonie Cuba. Malgré cela, Pío Víquez constate que l'intérêt politique et patriotique chez Armando Medero est de plus en plus grandissant, et ce même après la mort de son épouse Sofía :

*« Pío Víquez fut surpris quand il sut qu'Armando Medero avait fait un don de cinq cents pesos à Antonio Maceo, et il lui parut héroïque et admirable qu'il ait pris l'argent des fonds destinés à son alimentation. Quelle somme ! Le condamné avait fait un dernier effort patriotique pour contribuer à la cause cubaine<sup>1068</sup>. »*

Toutefois, l'intérêt pour Cuba allait en contradiction avec l'intérêt particulier que Sofía portait pour sa famille au Costa Rica, ce qui intensifiait le conflit entre les époux. En effet, de son vivant, elle déplorait le fait que presque toute leur fortune était dépensée dans la préparation de la guerre d'indépendance de Cuba. Elle regrettait qu'Armando Medero (dé)laissât sa famille et la privât d'éduquer leurs enfants dans de bonnes conditions de vie.

*« De plus, le mari était avare ; l'argent donné pour les dépenses quotidiennes n'était pas suffisant pour subvenir aux besoins de la famille. [...] Le montant quotidien dépensé pour couvrir les dépenses de la famille si nombreuse, dix personnes plus trois domestiques, était insuffisant disait Sofía<sup>1069</sup>. »*

D'ailleurs, lorsque Sofía discutait avec ses amies, femmes de soldats, au sujet des répercussions de tous ordres de la guerre du Cuba sur leur vie, il ressort que María Eufemia Cabrales, l'épouse d'Antonio Maceo, la croyait heureuse dans son couple :

*« – Heureuse es-tu, Sofía, tu as ton mari à la maison. [...] Je [Sofía] me sens gênée et les autres aussi. Peut-être qu'elle ignore mes conflits relationnels avec Armando parce qu'il passe la majeure partie de son temps à La Mansión<sup>1070</sup>. »*

Néanmoins, Sofía se passionnait pour les visites d'hommes politiquement impliqués comme Eduardo Pochet (en rose sur le schéma précédent) et principalement pour Antonio Maceo, ce qui entrainait en contradiction avec ce qu'elle reprochait à son époux. Cet apparent paradoxe était dû au fait qu'Armando ne lui accordait pas l'importance à laquelle elle aspirait, contrairement à Antonio Maceo :

---

<sup>1068</sup> *Op. cit.*, p. 267 : «Pío Víquez se sorprendió cuando supo que Armando Medero había hecho una donación de quinientos pesos a Antonio Maceo, y le pareció heroico y admirable que sacase el dinero de los fondos destinados a su alimentación. Fuerte, la cantidad. El sentenciado hacía un último y patriótico esfuerzo para contribuir con la causa cubana».

<sup>1069</sup> *Op. cit.*, p. 38 : «Además, el marido era tacaño; el dinero que pasaba para los gastos diarios no era suficiente para el sustento de la familia. [...] La cantidad diaria que pasaba para cubrir los gastos de la familia tan numerosa, diez personas más tres sirvientes, era insuficiente decía Sofía».

<sup>1070</sup> *Op. cit.*, p. 229-230 : «–Feliz tú, Sofía, que tienes a tu marido en casa. [...]

Me siento incómoda y las otras también. Quizá, ella ignora los conflictos de mi relación con Armando, porque ha pasado la mayor parte del tiempo en La Mansión».

« *Sofía vivait isolée du monde, soumise comme une Chinoise, une Japonaise, une Turque musulmane, qui n'avait qu'à se couvrir d'un voile pour être dans l'invisibilité totale. C'est pourquoi, elle était si heureuse des visites d'Antonio Maceo. Parce qu'il venait remuer son piano et son corps, en la faisant sortir du néant, de l'ennui, de la monotonie, avec ses yeux doux et son élégance, son toucher, ses manières raffinées et ce rire généreux hérité de ses grands-parents africains*<sup>1071</sup>. »

Nous ne développerons pas le stéréotype du rire nègre et retiendrons ici le contraste entre Maceo et le mari de l'héroïne et, de ce fait, l'impact du général cubain chez cette femme qui se sent subalternisée dans son couple. L'étude de l'intertexte dans *El año del laberinto* est une piste pour comprendre la psychologie du personnage de Sofía. En effet, deux éléments nous interpellent et prennent sens : Sofía avait à portée de main, dans sa chambre, un bibelot représentant Roméo et Juliette s'embrassant tendrement, soit un rappel du *Romeo and Juliet* de William Shakespeare. Elle glissait aussi sous son oreiller le roman *Madame Bovary* de Gustave Flaubert après en avoir lu quelques pages :

« *Elle étendit ses jambes sur une partie vague de son immense lit conjugal, et elle lut quelques pages d'un roman qui avait pour titre le nom d'une femme : Madame Bovary. Lui, Armando, son mari, toujours se mêlant de ses lectures, la rebaptisa Madama Boba. « Avec ce mari si aimable, commenta-t-il, et elle lui ruinant la vie avec ses gaspillages et ses adultères »*<sup>1072</sup>. »

Ces deux œuvres explorent les passions amoureuses dans le couple et, en conséquence, reflètent également l'état sentimental et psychologique de Sofía. Plus globalement, ces éléments intertextuels nous donnent des informations sur le mauvais état du couple Medero et sur les aspirations, romantiques, de Sofía.

Si nous nous référons à la définition de l'adjectif espagnol « boba » qui signifie : bête, stupide, idiote ou encore naïve, associé au commentaire d'Armando Medero sur l'attitude d'Emma Bovary, nous découvrons la position et la vision d'Armando concernant le couple.

Tout comme Emma Bovary, Sofía Medero n'est satisfaite ni de sa vie en ville ni de son mariage ; elle s'ennuie et ne se sent pas aimée. Elle souffre d'indifférence, d'isolement, en bref, elle souffre de ce qui a été appelé au XIX<sup>e</sup> siècle, le bovarisme.

« *XIX<sup>e</sup> siècle, bovarisme, chez Barbey d'Aurevilly. Dérivé du nom du personnage qui donne son titre au roman de Gustave Flaubert, Madame Bovary (1857). Sentiment*

---

<sup>1071</sup> *Op. cit.*, p. 46 : «Sofía vivía aislada del mundo, sometida como una china, una japonesa, una turca musulmana, a la que solo le faltaba cubrirse con un velo para la invisibilidad total. Por eso se alegraba tanto con las visitas de Antonio Maceo. Porque venía a alborotarle el piano y el cuerpo, haciéndola salir de la nada, del tedio, de la monotonía, con sus ojos dulces y su elegancia, su tacto, sus modales refinados y esa risa generosa que le heredaron sus abuelos africanos».

<sup>1072</sup> *Op. cit.*, p. 21-22 : «Extendió las piernas por el páramo de su enorme lecho matrimonial, y leyó un par de páginas de una novela que tenía por título el nombre de una mujer: Madame Bovary. Él, Armando, su marido, siempre entrometido en sus lecturas, la rebautizó Madama Boba. “Con ese marido tan buenazo, comentó, y ella arruinándole la vida con sus derroches y adulterios”».

*d'insatisfaction qu'éprouve une personne à l'égard de sa condition sociale et de sa vie affective, et qui la conduit à chercher une évasion dans le romanesque, l'imaginaire<sup>1073</sup>. »*

À l'instar de Charles Bovary qui a tendance à pousser son épouse Emma vers ses amants, Armando Medero feint de ne pas s'apercevoir du jeu de séduction érotique entre Antonio Maceo et son épouse Sofía<sup>1074</sup>. Le rêve d'être aimée si tendrement par un Roméo paraît réalisable à la vue du Général Antonio Maceo dont l'implication dans la guerre cubaine amplifie les fantasmes de Sofía :

*« Armando, le mari jaloux, fermait les yeux et faisait semblant de ne pas remarquer que « sa Sofía », comme il l'appelait devant les autres, ressentait aussi, comme tant de femmes, l'attraction du héros, du cavalier et de la gloire, de la bataille rangée et du tranchant des machettes. Parce que c'était comme ça. Beaucoup d'érotisme se dégageait de l'homme qui risqua sa vie dans une guerre de dix longues années avant de devenir l'artisan d'un projet suspect<sup>1075</sup>. »*

D'ailleurs, depuis la mort, Sofía avoue : « Voyons voir... qui aurais-je aimé avoir comme amant ? Antonio Maceo, sans aucun doute. L'idée m'amuse et je jurerais avoir entendu l'écho de mon propre rire<sup>1076</sup> ». Toujours dans la mélancolie<sup>1077</sup>, – humeur qui attire Antonio Maceo<sup>1078</sup> – et espérant trouver le bonheur, Sofía est en fin de compte dans un entre-deux. Entre un amour insatisfait, impossible, à l'instar du couple Bovary, au travers de son mariage avec Armando Medero ; et un amour parfait, rêvé, mais contrarié, comme Roméo et Juliette, au travers de la figure d'Antonio Maceo. Sofía rêve du bonheur, mais elle est vite rattrapée par la dure réalité.

Dès lors, Sofía et Armando ont chacun mis en place un moyen de pression autour de l'argent afin d'avoir gain de cause. L'argent se retrouve donc au cœur du conflit entre les époux Medero. En effet, Armando Medero voulait que son épouse signe le document pour hypothéquer les biens acquis durant le mariage afin de garantir le financement de la guerre de Cuba. Pour déjouer son plan, Sofía lui tend sa demande de divorce :

---

<sup>1073</sup> CNRTL, *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/bovarysme>, consulté le 14/08/2023.

<sup>1074</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 46 : «[...] el sutil juego erótico que se establecía entre su mujer y el General [...]». Nous traduisons : «[...] le subtil jeu érotique qui s'établissait entre sa femme et le Général [...] ».

<sup>1075</sup> *Op. cit.*, p. 46 : «Armando, el marido celoso, hacía la vista gorda y aparentaba no advertir que “su Sofía”, como ante otros la llamaba, también sentía, como tantísimas mujeres, la atracción del héroe, del caballo y de la gloria, de la batalla campal y el filo de los machetes. Porque así era. Mucho erotismo despertaba el hombre que arriesgó la vida en una guerra de diez largos años antes de convertirse en labriego de un proyecto sospechoso».

<sup>1076</sup> *Op. cit.*, p. 288-289 : «Vamos a ver... ¿a quién me hubiera gustado tener por amante? A Antonio Maceo, sin duda. La idea me divierte y juraría que escuché el eco de mi propia risa».

<sup>1077</sup> *Op. cit.*, p. 45. Par exemple, en pleine réunion politique chez les Medero, en présence d'Antonio Maceo ou encore d'Eduardo Pochet, « Sofía glissait ses doigts sur le clavier se laissant emporter par la nostalgie jusqu'à ce qu'elle ferme le couvercle [du piano] et s'en aille [...] » ; «Sofía deslizaba los dedos por el teclado dejándose arrastrar por la nostalgia hasta que cerraba la tapa [del piano] y se despedía [...]».

<sup>1078</sup> *Op. cit.*, p. 45 : «[...] al General le gustaban las mujeres, todas, pero en especial las rellenas, melancólicas y delicadas». Nous traduisons : «[...] le Général aimait les femmes, toutes les femmes, mais spécialement les rondes, mélancoliques et délicates ».

« [...] la demande divorce de Sofia Medero de Medero s'envola, avortée lorsque son mari lui proposa de signer un acte d'hypothèque sur les biens acquis durant le mariage, en échange de quoi, elle renoncerait au divorce et retournerait dans le foyer. La demande de divorce était suspendue et Sofia, après une semaine d'absence, rentra à la maison avec des instructions précises de ne pas annuler l'hypothèque de quelque manière que ce soit<sup>1079</sup>. »

« Dans le dossier se trouvait aussi l'acte de l'hypothèque avec lequel Armando réussit à interrompre la demande de divorce. Ensuite, il commença à lui mettre la pression pour qu'elle l'annule<sup>1080</sup>. »

« On connaissait son effroyable jalousie, sa très mauvaise relation conjugale ; on savait qu'il y avait une demande de divorce, on savait que Medero était irrité parce que sa femme ne voulait pas annuler une hypothèque<sup>1081</sup>. »

Si les passages cités semblent se contredire, nous verrons par la suite que c'étaient des instructions précises, presque prophétiques, données par l'avocat de Sofia, Ricardo Jiménez, pour que Sofia n'annule pas l'acte d'hypothèque afin que ce dernier bénéficie de la somme hypothéquée après le meurtre de Sofia.

Armando voulait que son épouse annule l'acte d'hypothèque à cause de sa demande de divorce. Un divorce engagerait beaucoup d'argent alors qu'il concentrait tous ses efforts financiers à la préparation de la guerre.

Tatiana Lobo Wiehoff nous mène sur une piste – ou la brouille... pour en faire un véritable labyrinthe – d'un conflit d'intérêt interne, imbriqué dans celui de la relation entre les époux. Selon les dires des journalistes réunis dans la salle de billard du Grand Hôtel, la fortune d'Armando serait l'objet de convoitise de la part de sa famille, plus particulièrement de son frère Luis, c'est-à-dire du père de Sofia, ce qui nous amène au premier conflit silencieux que nous avons précédemment évoqué. Le mariage forcé aurait-il été organisé et pensé en vue d'obtenir la fortune d'Armando, Luis connaissant, dès le début, l'implication de son gendre et frère dans la guerre de Cuba depuis le Costa Rica ?

« – L'avocat Jiménez a l'air content – commenta Incera – Il voit déjà la sentence signée et une somme non négligeable dans sa poche... Le frère de Don Armando n'aura pas beaucoup de mal à se défaire de quelques milliers de pesos, puisque toute la fortune de son gendre sera entre ses mains...

[...]

– Et ça tombera bien parce que, d'après ce que j'ai compris, son frère et gendre le laissa à la rue en le dépouillant de sa dernière propriété...

[...]

---

<sup>1079</sup> *Op. cit.*, p. 32 : «[...] se fue volando la demanda de divorcio de Sofia Medero de Medero, abortada cuando su marido ofreció firmarle una escritura de hipoteca sobre los bienes adquiridos durante el matrimonio, a cambio de que ella desistiera del divorcio y regresara al hogar. La demanda del divorcio se suspendió y Sofía, después de una semana de ausencia, volvió a su casa con instrucciones precisas de no levantar, de ningún modo, la hipoteca».

<sup>1080</sup> *Op. cit.*, p. 38-39 : «En el legajo también estaba la escritura de la hipoteca mediante la cual Armando logró interrumpir la demanda de divorcio. Luego comenzó a presionarla para que la anulara».

<sup>1081</sup> *Op. cit.*, p. 291 : «Se sabía de sus espantosos celos; de su pésima relación conyugal; se sabía que hubo una demanda de divorcio; se sabía que Medro estaba irritado porque su mujer no quería anularle una hipoteca».



– Il tirera profit de la mort de sa fille. [...] – Il administrera l'héritage de ses petits-enfants, ce qui revient à dire qu'il profitera lui de l'héritage.  
 [...] Sans que personne ne l'invite au dialogue, [la nouvelle recrue du journal *La República*] il est intervenu :  
 – De quoi parles-tu ? Je ne pense pas qu'un père serait capable d'assassiner sa propre fille pour de l'argent. Pas chez des gens honnêtes, pas dans ce pays.  
 Incera appliqua de la craie sur sa queue de billard en feignant d'être absorbé par cette opération :  
 – Et si c'est un étranger ?<sup>1082</sup> »

Cette autre piste ou nouvelle bifurcation possible nous montre à quel point les conflits d'intérêts autour de la guerre d'indépendance de Cuba s'entremêlent au cadre familial. En effet, il s'agit tout d'abord d'une guerre politique, d'une recherche de refus de subalternisation politique, qui réunit à la fois l'Espagne, le Costa Rica et Cuba.

#### **II.2.2.1.2. L'indépendance du Cuba au cœur des guerres politiques locales et nationales ou «Para entrar en el laberinto se necesita un caballo»**

Les trois principaux candidats à la campagne présidentielle (en bleu dans notre schéma) sont Félix Arcadio Montero, du Parti indépendant démocrate, ex-ministre et ex-président du tribunal judiciaire ; Rafael Yglesias du Parti civil libéral, actuel ministre de la Guerre et, enfin, José Gregorio Trejos, du Parti clérical. Nous observons que chacun de ces candidats (voir le schéma) est pris dans des conflits d'intérêts liés à l'indépendance de Cuba, pour laquelle Sofía a été en fin de compte assassinée. Sur le sol costaricien (en gris dans notre schéma), se livre une guerre sans merci où des relations énigmatiques et complexes, motivées par une soif de domination, se tissent entre Espagne, États-Unis, Costa Rica et Cuba, ainsi qu'entre presse, justice, commerçants et partis politiques, en créant, de ce fait, des murs labyrinthiques qui s'épaississent tout au long de l'œuvre de Tatiana Lobo Wiehoff.

C'est Pío Víquez (en orange dans notre schéma) qui nous livre les résultats du premier tour présidentiel. Le parti clérical a obtenu la majorité : « [...] le parti clérical avait gagné le premier

<sup>1082</sup> *Op. cit.*, p. 107-108 : «—Se ve contento el abogado Jiménez —comentó Incera— Ya ve la sentencia firmada y una nada despreciable cantidad en su bolsillo... Al hermano de don Armando no le costará mucho deshacerse de unos cuantos miles de pesos, puesto que toda la fortuna de su yerno pasará a sus manos...

[...] —Y que le vendrá muy bien porque, según tengo entendido, su hermano y yerno lo dejó en la calle al despojarlo de su última propiedad...

[...] —Saldrá ganando con la muerte de su hija. [...]— Administrará la herencia de sus nietos, lo que equivale a decir que la herencia la disfrutará él.

[...] Sin que nadie lo invitara al diálogo, [el bisoño] intervino:

—¿De qué se habla? No creo que un padre sea capaz de asesinar a su propia hija por dinero. No entre gente decente, no en este país.

Incera aplicó la tiza a su taco fingiendo estar absorto en la operación:

—¿Y si es extranjero?». »

tour des élections à une large majorité<sup>1083</sup> ». Le parti montériste démocrate, derrière le parti libéral, n'a pas obtenu quant à lui suffisamment de votes pour prétendre au second tour. Ainsi, Félix Arcadio Montero, frère de l'avocat Ricardo Jiménez, soutient le parti catholique en qui il a reconnu des idées sociales au travers notamment de l'encyclique du pape León XIII :

*« Comme si la noirceur de l'avenir ne suffisait pas, Félix Arcadio Montero, le libéral rouge, s'unit à la victoire catholique en déclarant que l'élection avait été conforme à l'état de droit et s'était déroulée dans le respect de la démocratie. Les extrêmes se rejoignent, commenta Ricardo Jiménez quand il lui a rendu visite, estimant que la contradiction de Montero était due à une encyclique très astucieuse du père León XIII, la Rerum Novarum, dans laquelle Montero y avait vu une convergence des idéaux sociaux<sup>1084</sup>. »*

Le consul, représentant de l'Espagne, n'a d'ailleurs pas hésité à venir en personne féliciter et appuyer la victoire de l'évêque José Gregorio Trejos :

*« Le crieur du journal El Heraldo qui espionnait en face du palais épiscopal alla rendre visite à son chef [Viquez] prostré dans son lit et l'informa qu'il avait vu entrer [...] le consul espagnol venu pour féliciter Bernardobispo<sup>1085</sup>. »*

Cependant, les jours qui suivirent furent violents après que le gouvernement annonça le non-respect des exigences de la loi dans certaines provinces lors du déroulement des scrutins. Ainsi, José Gregorio Trejos perdit la majorité, ce qui requalifia pour le second tour le candidat Rafael Yglesias du parti libéral. Les partisans du parti catholique considéraient toutefois ce second tour comme une fraude électorale orchestrée par le gouvernement :

*« [...] Ce fut le comble quand le Gouvernement informa que certains bureaux de vote en province n'avaient pas respecté les exigences établies par la loi. Les cléricaux virent diminuer leur nombre de votes et leur victoire du second tour anéantie. En chaire, la parole de Dieu cessa d'être prêchée pour dénoncer le fait que se préparait une grande fraude électorale. L'annonce d'une fraude, de la fraude, se propagea dans les nefes des églises et les fidèles priaient pour que soient brûlés sur le bûcher ceux qui modifiaient*

---

<sup>1083</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 54 : «[...] el partido clerical había ganado las elecciones de la primera vuelta por una amplia mayoría».

<sup>1084</sup> *Op. cit.*, p. 56 : «Como si la negrura del futuro fuese poca, Félix Arcadio Montero, el liberal rojo, se unió a la victoria católica declarando que la elección se había hecho conforme al estado de derecho y el respeto de la democracia. Los extremos se tocan, comentó Ricardo Jiménez cuando lo visitó, opinando que la contradicción de Montero se debía a una astutísima encíclica del papa León XIII, la Rerum Novarum, en la que Montero había visto una convergencia de ideales sociales».

<sup>1085</sup> *Idem* : «Elregonero de El Heraldo que espionaba frente al palacio episcopal fue a visitar a su jefe [Viquez] postrado en cama y le informó que vio entrar [...] al cónsul español para dar los parabienes a Bernardobispo».

*ainsi les chiffres du suffrage. Menaces d'excommunication, diatribes contre les libres penseurs, condamnations à des flammes éternelles [...] <sup>1086</sup>. »*

Ainsi, si Félix Arcadio Montero assume sa défaite, Rafael Yglesias conteste la sienne et abuse de son pouvoir politique au moment de la campagne présidentielle :

*« Félix Arcadio Montero [du parti indépendant démocrate] disparut et les militaires se mirent à sa recherche <sup>1087</sup>. » ; « La milice envahit la rédaction de El Independiente Demócrata, le journal montériste. Elle cassa tout ce qu'elle trouva sur son passage, laissa un cimetière de plomb éparpillé sur le sol, prit des papiers et emmena les personnes qui s'y trouvaient. Et commença la chasse <sup>1088</sup>. »*

Cette grande fraude électorale était orchestrée (voir le schéma) par les membres du gouvernement costaricien qui tiraient profit de l'exportation de café, et ce sous le regard complice des États-Unis (en l'occurrence dans *El año del laberinto* : Minor Keith, l'oncle de Rafael Yglesias) qui voyaient le Costa Rica comme une mine d'or et souhaitaient accaparer les colonies espagnoles, dont Cuba. Ce vaste complot est présenté aussi comme implicitement machiné par Cuba qui y voyait la possibilité de continuer à préparer son indépendance, grâce au Général cubain Antonio Maceo à qui le Cubain Armando Medero donnait de l'argent ; point sur lequel Rafael Yglesias, candidat à la présidentielle, fermait les yeux. Et, enfin, la fraude est suggérée comme ayant également été organisée par l'Espagne catholique qui avait fait un pacte avec Yglesias afin de boycotter la guerre de Cuba, colonie dont l'Espagne avait besoin du point de vue économique. C'est pourquoi Yglesias s'allie avec le parti clérical.

Nous observons que ces divers conflits d'intérêt ont profondément divisé l'espace costaricien : le village de Palmares et la province d'Alajuela au Nord étaient alors les bastions du cléricalisme et, par conséquent, des Espagnols : « [...] le village de Palmares, bastion du cléricalisme <sup>1089</sup> », « [...] Alajuela regorge de membres du parti des catholiques [...] <sup>1090</sup> ». San José, la capitale, était pour sa part déjà encerclée par les militaires dirigés par Rafael Yglesias.

---

<sup>1086</sup> *Op. cit.*, p. 60 : «[...] las aguas desbordaron cuando el Gobierno informó que algunas mesas de provincia no habían cumplido con los requisitos establecidos por la ley. Los clericales vieron disminuido su número de votos y perjudicado su triunfo en la segunda vuelta. [...] en los pulpitos dejó de predicarse la palabra de Dios para denunciar que preparaba un gran fraude electoral. La voz de fraude, fraude, se extendió por las naves de las iglesias y los fieles rezaban para que ardieran en la hoguera los que de tal manera alteraban las cifras del sufragio. Amenazas de excomunión, diatribas contra los librepensadores, sentencias a llamas perpetuas [...]». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1087</sup> *Idem* : «Félix Arcadio Montero [del partido independiente demócrata] desapareció y los militares se pusieron tras sus huellas».

<sup>1088</sup> *Op. cit.*, p. 92 : «La milicia invadió la redacción de *El Independiente Demócrata*, el periódico monterista. Rompió todo lo que encontró a su paso, dejó un cementerio de plomo regado por el suelo y se llevó detenidos a los papeles y a las personas que estaban allí. Y comenzó la cacería».

<sup>1089</sup> *Op. cit.*, p. 100 : «[...] pueblo de Palmares, bastión del clericalismo».

<sup>1090</sup> *Op. cit.*, p. 102 : «[...] Alajuela está llena de afiliados al partido de los católicos [...]».

Et les États-Unis occupaient stratégiquement les axes du chemin de fer, mais aussi le Sud du pays, notamment avec l'entreprise de Minor Keith, la *United Fruit Company*.

Puis, il y eut un grand mouvement insurrectionnel enclenché par les sympathisants du parti cléricale, à la suite de l'emprisonnement de leur chef José Gregorio Trejos. Ces conflits d'intérêts produisent dès lors une instabilité politique. Les conditions sont bonnes pour un coup d'État. Les cléricaux coupèrent alors le télégraphe et séquestrèrent les télégraphistes, ce qui participa de l'échec de ce coup d'État :

*« Les jours passèrent et une nuit les rues se remplirent de soldats cherchant des cléricaux en rébellion. Le mouvement commença à Alajuela. [...] On racontait que les curés espagnols galopèrent avec leurs maîtresses sur la croupe et la soutane soulevée, un certain curé Mayorga en tête, incitant les paysans à faire un coup d'État. Les insurgés, arme à la main, prétendaient défendre leur triomphe électoral et éviter que les libéraux ne prennent le pouvoir. On disait que les cléricaux avaient avancé jusqu'à La Sabana, où ils s'unirent avec les excités de la capitale, dans le but d'avancer jusqu'au Palais présidentiel et de faire un coup d'état. On disait qu'ils auraient réussi leur coup s'ils n'avaient pas commis la grande erreur de couper les câbles du télégraphe, ce qui alerta Yglesias, qui découvrit le complot, le déjoua et remit en liberté les télégraphistes attachés à leurs chaises [...] les insurgés ont vu leurs désirs de coup d'état frustrés. [...] Et on disait que Don José Gregorio Trejos souffrait de rhumatisme dans la cellule humide où on l'avait mis sans égards ni aucun respect<sup>1091</sup>. »*

C'est ainsi qu'en feignant de respecter les valeurs républicaines, un second tour fut décrété. Les murs labyrinthiques autour de la guerre d'indépendance et, par voie de conséquence, autour de Sofía, se multipliaient et démultipliaient davantage. Les enjeux y étaient hautement politiques et économiques (voir le schéma). La campagne présidentielle du second tour d'Yglesias comprend diverses relations complexes et intéressées, propres à la formation de nœuds labyrinthiques.

En effet, il ressort que si Rafael Yglesias prenait part pour les Cubains, cela reviendrait certes à libérer un innocent : Armando Medero, mais à rompre le pacte avec l'Espagne catholique, et donc le parti cléricale, qui lui permettrait de gouverner tranquillement. Ce serait aussi prendre le risque que ne soit révélée l'implication de l'Espagne et du parti cléricale dans une affaire illégale de fraude électorale ; dans le vaste complot pour boycotter la guerre d'indépendance en mandatant Juan Valverde, Adela Valverde et Adolfo Mandador (en jaune dans notre schéma)

---

<sup>1091</sup> *Op. cit.*, p. 80 : «Pasaron los días y una noche las calles se llenaron de soldados buscando clericales declarados en rebeldía. El movimiento comenzó en Alajuela. [...] Decían que los sacerdotes españoles galopaban con sus queridas a la grupa y la sotana alzada, un tal cura Mayorga a la cabeza, soliviantando a los campesinos para tomar el gobierno del país. Los insurrectos, arma en mano, pretendían defender su triunfo electoral y evitar que los liberales se entronizaran en el poder. Se decía que los clericales habían avanzado hasta La Sabana, donde se unieron con los alebrestados de la capital, con el propósito de avanzar hasta la Casa Presidencial y dar un golpe de Estado. Que hubieran logrado su intento si no cometen el gran error de cortar los cables del telégrafo y que esto alertó a Yglesias, quien descubrió la conjura, desmadejó la acción y devolvió la libertad a los telegrafistas amarrados a sus sillas [...] los insurrectos vieron frustrados sus deseos golpistas. [...] Y que don José Gregorio Trejos sufría de reumatismo en una húmeda celda donde lo habían metido sin miramientos ni respeto alguno».

pour assassiner la Cubaine Sofia Medero, épouse d'Armando Medero qui finançait la guerre de Cuba en passant par Rafael Yglesias. Cela mettrait également en lumière la présence de tous les espions du roi espagnol, ce qui conduirait finalement à faire perdre à l'Espagne sa colonie Cuba. D'ailleurs, Minor Keith, qui finançait sa campagne présidentielle et était en train de négocier l'achat de Cuba<sup>1092</sup>, ne voulait pas que les Cubains entament une guerre d'indépendance. En prenant position en faveur des Cubains, Rafael Yglesias anéantirait son projet de blanchir la race métisse, qu'il concevait comme une politique de développement national<sup>1093</sup>. Ce point fait écho à la construction imaginaire de la Nation costaricienne blanche que Tatiana Lobo Wiehoff dénonce. Somme toute, pour Rafael Yglesias, sa carrière politique était en jeu.

Toutefois, rappelons qu'écartier les Cubains de sa campagne conduirait Yglesias à faire inculper un innocent : Armando Medero. Les portes de la présidence lui seraient alors également fermées, car ce sont les Cubains qui avaient voté en majorité pour lui. Rafael Yglesias pensait pouvoir gouverner tranquillement alors que l'Espagne aurait gardé sa colonie, Cuba. Il n'empêche qu'il lui aurait été impossible de traiter des affaires avec son oncle Minor Keith, représentant les États-Unis, puissance (avide...) montante dont l'Espagne se méfie.

Les militaires mandatés par le président sortant Yglesias – élu du parti libéral et ministre de la Guerre du Président sortant – fouillèrent chaque maison, cherchant à enfermer les opposants politiques, à savoir les partisans démocrates et les cléricaux. C'est ainsi que, stratégiquement, Yglesias entreprit sa campagne présidentielle du second tour. Il obtint des voix en contraignant ses opposants politiques à voter pour lui, moyennant leur liberté ou leur vie.

*« Ce qui était certain, incontestable et indiscutable, fut que les militaires prirent San José et cherchaient, maison par maison, les sympathisants du parti cléricale et ceux de Montero [Parti indépendant démocrate]. [...] La capitale était encerclée. [...] On racontait aussi que Rafael Yglesias libérait les détenus en échange de leur vote et que, beaucoup, désespérés, acceptaient la corruption<sup>1094</sup>. »*

En prenant bien soin de s'attaquer à la liberté de presse<sup>1095</sup>, chacune des relations qu'Yglesias entretenait (voir le schéma) était source de conflit d'intérêt personnel, ou au niveau local, national ou international, donnant ainsi forme à un vaste labyrinthe sur la scène politique costaricienne. Rappelons qu'au moment de sa candidature aux présidentielles, Rafael Yglesias

---

<sup>1092</sup> *Op. cit.*, p. 293 : «Y su tío, Minor Keith, tampoco quiere a los cubanos porque los Estados Unidos de Norteamérica están negociando la compra del Paraíso del Azúcar [...]» ; « Et son oncle, Minor Keith, n'aime pas non plus les Cubains parce que les États-Unis d'Amérique du Nord étaient en train de négocier l'achat du Paradis du Sucre [...] ».

<sup>1093</sup> *Op. cit.*, p. 44.

<sup>1094</sup> *Op. cit.*, p. 81 : «Lo cierto, lo incuestionable y lo indiscutible fue que los militares tomaron San José y buscaban, casa por casa, a los simpatizantes del partido clerical y de Montero [Partido independiente democrata]. [...] La capital quedó cercada. [...] También decían que Rafael Yglesias ofrecía la libertad a los detenidos a cambio de su voto y que muchos desesperados aceptaban el soborno».

<sup>1095</sup> *Op. cit.*, p. 93 : «A causa del alzamiento clerical, el Gobierno suspendió las garantías individuales y decretó censura de prensa» ; « À cause du soulèvement cléricale, le Gouvernement suspendit les garanties individuelles et décréta la censure de la presse ».

faisait partie du gouvernement et occupait la fonction de ministre de la Guerre. Il était de surcroît le gendre du président sortant et sa campagne avait été financée par son oncle Minor Keith, entrepreneur nord-américain. Les liens d'intérêt personnels d'Yglesias se sont donc entremêlés à ceux, collectifs, de Cuba, des États-Unis et de l'Espagne :

*« Galloelata négocie avec l'Espagne pour qu'il gagne en paix les élections, emmène ses prêtres et fasse la sourde oreille aux chants sibyllins de Bernardobispo. En échange, il promet de retirer toute son aide aux Cubains. Donnant donnant. L'Espagne dit oui, change de consul et attend de voir ce qui se passe. Sans la subvention de l'État costaricien où le Général Maceo trouvera-t-il son pain pour alimenter ses guerriers et soutenir sa colonie ? Ha ! Avec autant de boulangers cubains, le pain ne manquera pas...dis-je. Mais l'argent, l'argent, ah, le pogon !<sup>1096</sup> »*

Yglesias décide d'honorer son pacte avec l'Espagne et rompt les subventions allouées à la Mansión, lieu de préparation de la guerre d'indépendance de Cuba : « [Yglesias] Coupa totalement la subvention que l'État donnait à La Mansión, mais sans déclencher des hostilités ouvertes contre Maceo<sup>1097</sup> ».

La stratégie dictatoriale d'Yglesias a, en tous les cas, payé car il devient président de la République du Costa Rica et engage aussitôt une politique répressive afin d'éliminer ses opposants politiques qui risqueraient de faire éclater la vérité<sup>1098</sup>. En ce sens, il décide de laisser un innocent en prison et prend parti pour l'Espagne catholique. Dans le récit lobéen, nous identifions alors pour le moins deux prétextes stratégiques de Rafael Yglesias. D'une main de maître, Tatiana Lobo Wiehoff fait ainsi entrer en résonance le récit de la politique de « nettoyage » menée par Yglesias avec la saison pluvieuse amorcée à partir du mois de juin.

Prétexte 1 : À partir du mois de juin, c'était la saison pluvieuse. Il y eut de grandes averses, de telle sorte que les eaux montèrent et que les nuisibles de la ville ainsi que les habitants coururent ici et là. C'est dans ce contexte pluvieux que, dans le même registre, Yglesias entreprit une politique « d'assainissement », pour laver la ville, soit en fait maquiller sa complicité avec son opposant politique : Bernardobispo et ainsi asseoir plus durablement son pouvoir. Durant l'averse, tous couraient, comme les nuisibles et les prostituées chassés par la police d'Yglesias : « La rafle commença immédiatement après l'averse la plus violente enregistrée dans les annales de l'époque<sup>1099</sup> ». Les cléricaux attachés aux valeurs morales qui transparaissent dans cette « chasse aux prostituées » ont été pris dans un conflit d'intérêt, couvrant ainsi le scandale

---

<sup>1096</sup> *Op. cit.*, p. 115 : «Galloelata negocia con España que lo dejen ganar en paz las elecciones, que se lleve a sus curas y que le hagan oídos sordos a los cantos sibilinos de Bernardobispo. A cambio promete quitarle toda su ayuda a los cubanos. Dando y dando. España dice si, cambia al cónsul y espera a ver qué pasa. Sin la subvención del Estado costarricense, ¿de dónde sacaré el pan, el general Maceo, para alimentar a sus guerreros y sostener su colonia? ¡Ja! Con tanto panadero cubano el pan no le faltará... digo yo. Pero la plata, la plata, ¡ah, el vil dinero!»

<sup>1097</sup> *Op. cit.*, p. 194 : «[Yglesias] Cortó totalmente la subvención que el Estado otorgaba a La Mansión, pero sin desatar hostilidades abiertas contra Maceo».

<sup>1098</sup> *Op. cit.*, p. 293 : «Pasó que Yglesias ganó las elecciones y si antes apoyaba a los cubanos en sus ideales libertarios ya no pudo continuar haciéndolo, porque tenía a los españoles aliados con el clericalismo en su contra» ; « Il arriva qu'Yglesias gagna les élections et si auparavant il soutenait les Cubains dans leurs idéaux libertaires, il ne pouvait plus continuer à le faire parce qu'il avait contre lui les Espagnols alliés avec le cléralisme ».

<sup>1099</sup> *Op. cit.*, p. 167 : «La redada comenzó inmediatamente después del más feroz aguacero que registraron los anales de aquellos tiempos».

politique de la couronne espagnole, à la fois en ce qui concerne la fraude électorale et l'assassinat de Sofía. Bernardobispo et ses partisans servaient désormais en quelque sorte de remparts pour que Yglesias gouverne sa cité en paix :

*« Et Galloelata était là, faisant on ne sait quels arrangements avec Madrid pour que le clergé le laisse gouverner en paix. Peut-être aussi que la rafle de prostituées répondait à une demande de Bernardobispo, à présent si engagé dans les questions de vertus féminines. Oh !, café !, café ! – chanta-t-il mélancoliquement – combien de crimes ont été perpétrés en ton nom !<sup>1100</sup> »*

*« La campagne d'assainissement environnemental avait été menée par la police et les pompiers. Les égouts furent remplis de raticides et on offrit aux jeunes au chômage une prime de cinq centavos pour chaque rat mort. Les fabricants de pièges et les marchands de fromages sont devenus riches du jour au lendemain. Les averses des jours suivants se sont chargées de laver les rues de la pourriture et les vautours ont fait le reste. Le président Yglesias gagna quelques points dans sa popularité discutable, ce qui généra l'enthousiasme nécessaire pour commencer sa rafle historique et controversée des putes, sous prétexte d'éliminer les épidémies de syphilis. Il modifia la loi en faisant une distinction entre les femmes publiques et les femmes clandestines : les premières exerçant leur métier sans se cacher, et les secondes marchandant leur corps sans être établies. Pío Víquez a commenté avec Ricardo Jiménez le décret qui reléguait les femmes de mauvaise vie dans des endroits aussi lointains et solitaires que Golfo Dulce – dans le Pacifique – et Talamanca – dans l'Atlantique –, suggérant qu'en échange d'une mesure aussi drastique et inhumaine, la prostitution devrait être limitée à une zone rouge<sup>1101</sup>. »*

Les prostituées se virent ainsi chassées de la ville de San José, enfermées dans la Casa de Reclusión, à Golfo Dulce, à Talamanca, sous prétexte d'éliminer les foyers de syphilis. Yglesias avait, rappelons-le, le soutien des États-Unis en la personne de son oncle Minor Keith, pour qui il aurait en partie engagé ce trafic d'êtres humains, de prostituées, qui seraient destinées en fin de compte à être des esclaves sexuelles selon ce que pense Pío Víquez :

*« Je crois que celles qu'ils envoyaient à Golfo Dulce, c'est pour qu'elles consolent les marins de navires qui passent par ici. Et celles qui sont envoyées à Talamanca sont*

---

<sup>1100</sup> *Op. cit.*, p. 194 : «Y estaba Galloelata, haciendo quién sabe qué tratos con Madrid para que el clero lo dejara gobernar en paz. Acaso también la redada de prostitutas obedecía a una solicitud de Bernardobispo, tan empeñado ahora en cuestiones de virtudes femeninas. ¡Oh, café, café –cantó melancólicamente–, cuántos crímenes se cometen en tu nombre!».

<sup>1101</sup> *Op. cit.*, p. 171 : «La campaña de saneamiento ambiental estuvo a cargo de la policía y los bomberos. Las alcantarillas fueron bombardeadas con raticidas y a los mozos sin empleo se les ofreció una gratificación de cinco centavos por cada rata muerta. Los fabricantes de trampas y los comerciantes de queso se hicieron ricos de la noche a la mañana. Los aguaceros de los días siguientes se encargaron de lavar las calles de la podredumbre y los zopilotes hicieron el resto. El presidente Yglesias subió algunos puntos en su discutible popularidad y esto le generó el entusiasmo necesario para iniciar su histórica y debatida redada de putas, con el pretexto de eliminar los focos de sífilis. Modificó la ley haciendo un distinguo entre las mujeres públicas y las encubiertas: las primeras con ejercicio del oficio sin disimulo, y las segundas comerciando con sus cuerpos sin estar establecidas. Pío Víquez comentó con Ricardo Jiménez el decreto que relegaba a las mujeres de mala vida a lugares tan lejanos y solitarios como Golfo Dulce –en el Pacífico– y Talamanca –en el Atlántico–, sugiriendo que, a cambio de una medida tan drástica e inhumana, la prostitución debería restringirse a una zona roja».

*destinées à divertir les hommes des bananeraies de Minor Keith (...). – Sa logique est logique... Après tout, Keith a financé la campagne d'Yglesias et ce dernier doit lui rendre la pareille. Des putes contre des votes, l'échange est valable<sup>1102</sup>. »*

Parmi ces prostituées se trouvait María, ex-cuisinière de la famille Medero, qui était partie avec des pièces à conviction de sa patronne, notamment la clef de la porte d'entrée de la Maison du Labyrinthe ou encore le bibelot cassé de Roméo et Juliette qui appartenait à Sofía. María était devenue proxénète. Pour le bon fonctionnement de la *United Fruit Company*, elle avait ouvert un lupanar nommé : «El Putero de Romeo y Julieta», nom faisant écho au bibelot de Roméo et Juliette de Sofía et associant un apparent romantisme à un lieu sordide. C'est ainsi que María a dispersé, à son insu, des pièces à conviction qui parviennent entre les mains de Minor Keith, un Nord-Américain ayant intérêt à ce que Sofía meure pour affaiblir son époux et, par voie de conséquence, la cause cubaine.

D'un point de vue politique, Yglesias aplanissait davantage le terrain pour les États-Unis déjà en train d'imposer leur industrialisation et leur modernité capitaliste avec la fabrication du chemin de fer de San José, le développement de l'Entreprise *United Fruit Company*, etc. Le Costa Rica passait dès lors, progressivement, d'une économie caféière à une économie bananière où les subalternisations prenaient diverses formes.

Prétexte 2 : Yglesias devait à présent organiser une chasse aux opposants politiques montéristes après les avoir tous libérés de prison :

*« Comme la rafle des putes était terminée, maintenant il fallait chercher d'autres prétextes... – La chasse au renard sera implacable – compléta Jiménez–. Montero n'est plus en sécurité nulle part. Maintenant que les prêtres espagnols sont partis, et que Bernardobispo écrit sur les vertus qui doivent embellir une femme chaste, le seul problème c'est désormais Félix Arcadio<sup>1103</sup>. »*

Ainsi, le 15 septembre 1894, tous les hommes politiques, opposants ou partisans du parti libéral descendirent dans les rues pour célébrer l'anniversaire de l'indépendance du Costa Rica. Soudain, un homme vêtu d'une casquette rouge tira à bout portant en direction de Rafael Yglesias. L'attaquant manqua sa cible. Les policiers ripostèrent aussitôt et l'arrêtèrent sans qu'il ne se débatte. C'était en fait un attentat comploté par Yglesias lui-même afin de se donner le beau rôle et de permettre de légitimer sa répression. En effet, en mars, la rumeur selon laquelle

---

<sup>1102</sup> *Op. cit.*, p. 222-223 : «Yo creo que las que envían a Golfo Dulce es para que consuelen a la marinería de los barcos que por ahí pasan. Y las que mandan a Talamanca van destinadas a entretener a los hombres de los bananales de Minor Keith (...). —Tiene lógica su lógica... Después de todo Keith le financió a Yglesias la campaña y este debe devolverle el favor. Putas por votos, no está mal el intercambio».

<sup>1103</sup> *Op. cit.*, p. 241 : «Como ya terminó la redada de putas, ahora hay que buscar otros pretextos... —La cacería del zorro será implacable –completó Jiménez–. Montero ya no está seguro en ninguna parte. Ahora que los curas españoles se han marchado, y que Bernardobispo escribe sobre las virtudes que deben engalanar a una mujer casta, el único problemático es Félix Arcadio».



Félix Arcadio Montero était sorti de la maison du Labyrinthe vêtu d'une robe à fleurs de Sofía, accompagné d'un homme qui portait une casquette rouge, couleur du parti démocrate de Montero, était parvenu aux oreilles des habitants, des policiers, et à plus forte raison d'Yglesias<sup>1104</sup>. Le nouveau président prit donc soin que son attaquant soit vêtu de rouge afin que la chasse à Félix Arcadio Montero, opposant politique, soit ouverte. Ce fut alors un prétexte pour mettre le pays sous surveillance maximale, rétablir la censure, renforcer le contrôle de la maison du Labyrinthe déjà surveillée par des agents espagnols et faire enfermer tous ses opposants politiques pour gouverner en toute tranquillité.

*« Le spectacle était terminé. Yglesias, accompagné de son équipe gouvernementale (...). Le cortège n'était pas encore arrivé à l'Hospice national des Fous, qu'un homme, qui avait pour particularité de porter une casquette rouge, sortit de la foule, s'avança de quelques pas en direction du cavalier le plus important, et tira cinq coups de feu à bout portant. Immédiatement, l'un des assistants sortit son revolver et tira deux coups de feu sur l'agresseur, qui fut arrêté sur place, sans la moindre résistance de sa part. Il semblait agir seul et il se laissa conduire jusqu'à la Caserne d'Artillerie au milieu des cris du public qui courrait dans tous les sens. [...]*

*– J'ai vu ce garçon – dit Jiménez –, je me réfère à l'agresseur. Je l'ai vu dans le train, au début de cette année, je pense que c'était justement le jour de la mort de Sofía Medero, lorsque José Gregorio Trejos voulut m'attaquer avec sa canne. Je me souviens bien de lui à cause de son impertinence (...). Un anarchiste. Sans aucun doute, un membre des rangs les plus radicaux du monterisme. — Je ne sais pas si c'était le même, mais j'avais vu un individu avec une casquette rouge conduisant la charrette dans laquelle Félix Arcadio s'était enfui, habillé en femme. Et avant, je pense que c'était le même qui réparait sa chaussure devant la maison des Medero. J'ai du mal à croire que Montero soit assez stupide pour commettre une telle bétise. Si j'avais voulu liquider Yglesias, je n'aurais pas envoyé quelqu'un tirer n'importe comment<sup>1105</sup>. »*

Félix Arcadio Montero fuit alors et se réfugie dans la chambre de Sofía, éparpillant et effaçant certaines pièces à convictions en ayant touché les objets : « Félix Arcadio Montero entra dans

---

<sup>1104</sup> *Op. cit.*, p. 100 : «Cuando, finalmente, el rumor llegó a oídos ocupados en asuntos tan mundanos y concretos como la desaparición de Félix Arcadio Montero, la casa del Laberinto sufrió un allanamiento por parte de dos oficiales del Cuartel de Artillería» : « Quand, au final la rumeur parvint à des oreilles occupées par des questions aussi banales et concrètes que la disparition de Félix Arcadio Montero, la maison du Labyrinthe subit une descente de la part de deux officiers de la Caserne d'Artillerie ».

<sup>1105</sup> *Op. cit.*, p. 240-241 : «Terminó el espectáculo. Yglesias, acompañado de su equipo de gobierno [...]. La comitiva todavía no llegaba al Hospicio Nacional de Locos, cuando un hombre, cuya peculiaridad consistía en una gorra roja, salió de la multitud, avanzó unos pasos en dirección al jinete de mayor importancia, y disparó cinco tiros a boca de jarro. Inmediatamente, uno de los edecanes sacó su revólver y disparó dos tiros sobre el atacante, el que fue detenido en el acto, sin la menor resistencia de su parte. Parecía actuar solo y se dejó conducir al Cuartel de Artillería en medio de la gritadera del público que corría en desbandada. [...]

—Yo he visto a ese muchacho —dijo Jiménez—, me refiero al atacante. Lo he visto en el tren, a comienzos de este año, creo que precisamente el día de la muerte de Sofía Medero, cuando José Gregorio Trejos me quiso agredir con su bastón. Lo recuerdo bien por su impertinencia [...]. Un anarquista. Sin duda un miembro de las filas más radicales del monterismo. —No sé si es el mismo, pero yo vi a un individuo de gorrita roja conduciendo la carreta en la que se fugó Félix Arcadio vestido de mujer. Y antes, creo que era el mismo, arreglarse un zapato frente a la casa de los Medero. Me cuesta creer que Montero sea tan tonto como para cometer un desatino semejante. Si hubiera querido liquidar a Yglesias no habría enviado a disparar a uno sin puntería».

la chambre de Sofía fuyant les persécutions que Rafael Yglesias avait déclenchées contre lui<sup>1106</sup> ».

Il ressort donc que le dénominateur commun, à la fois personnel et collectif, qui est à la source de la formation du labyrinthe en réseau sur la scène costaricienne, est la soif du pouvoir et de l'argent qui se concentre autour d'un événement central, à savoir la préparation de la guerre d'indépendance de Cuba, cause de tant de bifurcations. La presse du pays participe activement à ces jeux de pouvoir.

### II.2.2.1.3. Guerre d'opinion autour du meurtre de Sofía

C'est principalement au travers des voix du journaliste Pío Víquez et du narrateur omniscient, que nous découvrons qu'une guerre d'opinion se livre sans relâche sur le territoire costaricien au sujet du meurtre de Sofía Medero, articulé à la guerre d'indépendance de Cuba. C'est en suivant l'avocat de Sofía, Ricardo Jiménez, lors de ses sorties, que nous prenons connaissance des principaux journaux qui circulent sur le territoire (en orange sur notre schéma) :

« *Il acheta les trois journaux les plus diffusés, La Prensa Libre, La República et El Heraldo [...]*<sup>1107</sup> »  
« [...] le crieur de journaux mis dans la main [de Jiménez] un exemplaire du journal officiel, La Gaceta, qu'il avait l'obligation de distribuer<sup>1108</sup>. »

Le rédacteur de *La Prensa Libre* est le Cubain Enrique del Castillo Loynaz<sup>1109</sup>. Il est décrit comme un : « [j]eune homme cultivé d'une famille d'ascendance havanaise, sa classe était visible dans chaque geste [...] un caractère impulsif<sup>1110</sup>. » ; « [...] c'était un jeune homme très intelligent, qui avait une belle plume [...]<sup>1111</sup> ». L'orientation politique de son journal est indépendantiste, étant donné qu'il est pour la guerre d'indépendance de sa patrie, Cuba.

C'est celui que les joueurs de billard appellent «el bisoño», c'est-à-dire le journaliste débutant, qui travaille pour *La República*. Nous n'aurons pas plus de précisions quant à son nom :

« *La table des aristocrates des boules [de billard] se voit enrichie avec un apprenti journaliste natif, de La República, que Loynaz avait emmené avec lui pour l'intégrer au*

---

<sup>1106</sup> *Op. cit.*, p. 91 : «Al cuarto de Sofía entró Félix Arcadio Montero huyendo de la persecución que Rafael Yglesias ha desatado contra él».

<sup>1107</sup> *Op. cit.*, p. 36 : «Compró los tres periódicos de mayor circulación, *La Prensa Libre, La República y El Heraldo* [...]». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1108</sup> *Op. cit.*, p. 147 : «[...] el pregonero le puso en la mano [de Jiménez] un ejemplar del diario oficial, *La Gaceta*, la que tenía obligación de distribuir». La citation a été retranscrite telle quelle. Notons que les titres des journaux ne sont pas en italique dans l'édition Farben du roman.

<sup>1109</sup> *Op. cit.*, p. 61 : «[...] al cubano, quien era redactor de *La Prensa Libre* [...]» ; « [...] au Cubain, qui était rédacteur de *La Prensa Libre* [...] ».

<sup>1110</sup> *Op. cit.*, p. 62 : «Muchacho culto de familia habanera de abolengo, en cada ademán se notaba la clase [...] un carácter impulsivo».

<sup>1111</sup> *Op. cit.*, p.63 : «[...] era un muchacho muy inteligente, escribía con buena pluma [...]».

*groupe. Ce jeune homme aux cheveux clairs, avec une petite moustache naissante et des joues rondes, manquait d'expérience et, par conséquent, du don de la discrétion<sup>1112</sup>. »*

Comme ce jeune homme a été invité par Enrique Loynaz, défenseur de la cause de la guerre de Cuba, tous soupçonnent que ce journaliste débutant est de la même mouvance. En effet, Pío Víquez n'avait plus de doute au fil des mois : « La República se rangeait de préférence du côté de Medero, cela était évident<sup>1113</sup> ».

Il y a aussi *La Gaceta*. Nous n'avons pas d'indications claires quant à sa tendance politique, mais les passages suivants nous donnent à croire qu'il s'agit d'un journal en faveur des Espagnols, étant donné que, pour ne pas éveiller les soupçons, Pío Víquez ordonne au crieur de journaux de prendre *La Gaceta* et non son journal *El Herald*, afin d'espionner les Espagnols pour son compte :

*« [Le Cubain] Eduardo Pochet expulsa le crieur de journaux de l'angle de sa boulangerie, en prétextant que ses cris appelant à acheter La Gaceta dérangent sa clientèle<sup>1114</sup>. »*

*« – Et, surtout, je veux que tu observes s'il y a des Espagnols dans les environs.*

*– Je ne les connais que quand ils parlent, parce qu'ils zézayent.*

*– Tu n'auras pas de problème à les reconnaître parce qu'ils marchent toujours par deux et ils se plaignent de tout. Ne prends pas El Herald, prends La Gaceta<sup>1115</sup>. »*

*« – Oui, on me l'a dit – l'avocat tombait lourdement et pensa que la chose intéressante n'était pas dans les astuces d'Aníbal Santos mais dans pourquoi La Gaceta, journal officiel, publiait des choses en faveur d'Armando Medero. Était-il pertinent, maintenant, que Galloelata sème le doute sur la fidélité conjugale de Sofía pour atténuer la culpabilité de l'assassin ?*

*Víquez sentit une odeur de conspiration<sup>1116</sup>. »*

Enfin, Pío Víquez est directeur et rédacteur du journal officiel *El Herald*<sup>1117</sup>. Sa ligne éditoriale est présentée comme ambiguë, tiraillée par des conflits d'intérêts de toutes sortes. Soulignons

---

<sup>1112</sup> *Op. cit.*, p. 105 : «La mesa de los aristócratas de las bolas se vio aumentada con un aprendiz nativo de periodista, de *La República*, que Loynaz trajo consigo para integrarlo al grupo. El jovencillo de cabello claro, bigotillo incipiente y mejillas redondas carecía completamente de mundo y, por lo tanto, del don de la discreción». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1113</sup> *Op. cit.*, p. 114 : «La República se parcializaba a favor de Medero, eso era evidente». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1114</sup> *Op. cit.*, p. 167 : «Eduardo Pochet expulsó al pregonero de la esquina de su panadería, con el pretexto de que sus gritos voceando *La Gaceta* atarantaban a su clientela». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1115</sup> *Op. cit.*, p. 159 : «—Y, sobre todo, quiero que observés si hay españoles por la cercanía.

—A esos los conozco solo cuando hablan, porque son zopetas.

—No tendrás problemas porque siempre andan de a dos y se quejan de todo. No te llevés *El Herald*, lleváte *La Gaceta*». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1116</sup> *Op. cit.*, p. 224 : «—Sí, ya me lo dijo —el abogado le estaba cayendo pesado y pensó que lo interesante no estribaba en los trucos de Aníbal Santos sino en por qué *La Gaceta*, diario oficial, publicaba cosas favorables a Armando Medero. ¿A cuento de qué venía Galloelata, ahora, a sembrar dudas sobre la fidelidad conyugal de Sofía para atenuar la culpa del asesino? Víquez sintió un tufillo a conspiración». La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1117</sup> *Op. cit.*, p. 290 : «Porque yo, sí, yo, Pío, Pío, director y redactor de *El Herald* [...]». La citation a été retranscrite telle quelle. « Parce que moi, oui, moi, Pío, Pío, directeur et rédacteur de *El Herald* [...] ».

que « El Heraldo » signifie en français, le messager ou le héraut, c'est-à-dire qu'il fait référence à un officier public et sous-entend donc un aspect officiel.

Ces principaux journalistes respectent leur orientation politique en même temps qu'ils bifurquent stratégiquement dans un double jeu, entre vérité et mensonge, ce qui forme un labyrinthe mental où se perdent les lecteurs qui s'accrochent alors à quelques fils d'Ariane jusqu'au dénouement du meurtre de Sofia et de la guerre d'indépendance de Cuba.

Prenons le cas du narrateur homodiégétique Pío Víquez, témoin oculaire des événements politiques. Si au premier tour des présidentielles il ne semblait pas se ranger du côté des libéraux ; au second tour qui oppose les libéraux et les cléricaux, il se positionne contre le parti catholique et va alors procéder à une manipulation de l'opinion. En effet, il passe sous silence le second tour des présidentielles et réactualise l'affaire du meurtre de Sofia en publiant l'annonce de la vente des portraits d'Armando et de Sofia, photographiés et peints par Valiente. Il distrait ainsi la population, faisant réagir le parti catholique sur l'indécence de ces portraits et servir sa campagne politique :

*« J'allais le dire au photographe, mais qui peut s'intéresser à ça maintenant, alors qu'une idée fantastique a fait son chemin dans sa ruse toujours éveillée : Et s'il pouvait – oui, c'est cela –, s'il pouvait détourner un petit peu l'attention pour donner aux libéraux la possibilité de manœuvrer avec habileté l'élection du second tour ? Et si le matériel que lui avait apporté Valiente lui servait pour distraire l'ennemi ?<sup>1118</sup> »*

Pío Víquez avait besoin d'argent pour rénover son bureau sur lequel il écrivait tous ses articles. Pour cela, il aspirait à avoir l'exclusivité du lectorat sur le territoire costaricien, faire plus de tirage et, de ce fait, gagner plus d'argent. Et cela, son ami et avocat de Sofia, Ricardo Jiménez, de surcroît frère de Félix Arcadio Montero, ennemi du libéral Rafael Yglesias, le savait. C'est sur ce terrain amical que Ricardo avait construit son plan, afin de manipuler en sa faveur l'opinion au travers de l'influence de *El Heraldo*. C'est ainsi que Ricardo et Pío conclurent un pacte d'exclusivité :

*« Jiménez sourit. Il ouvrit son porte-documents, sortit quelques papiers et les lui passa. Le journaliste pencha sa visière en arrière, les vérifia, lança une exclamation et puis ils se regardèrent tous les deux. Les papiers contenaient les déclarations des témoins, copiés de la main soignée de l'assistant de Jiménez.*

*– Je vous donne la primeur et l'exclusivité. El Heraldo pourra ainsi tenir la population informée en toute objectivité.*

*– Vous m'émouvez, Don Ricardo. Je ne pourrai jamais vous remercier pour autant de confiance. Je vous promets que je le ferai. Ce monstre, ne restera pas impuni. Si ma plume sert à quelque chose, qu'elle serve à exclure de la société ce Minotaure, moitié bête, moitié homme ! S'il y avait une peine de mort, ne doutez pas que ma plume aurait*

---

<sup>1118</sup> *Op. cit.*, p. 57-58 : « Ya iba a decirle, al fotógrafo, pero a quién le puede interesar eso ahora, cuando una idea fantástica se abrió paso en su siempre despierta astucia: ¿Y si convenía –eso–, convenía desviar un poquito la atención para darle a los liberales la oportunidad de maniobrar con habilidad la elección de segundo grado? ¿Y si el material que le traía Valiente servía para distraer al enemigo?». »

*convaincue même les pierres pour l'effacer de la face de la Terre ! Il faut purifier notre petit pays d'êtres aussi répugnants.*

*Ce ton emphatique fit sourire Jiménez, lui qui était aussi sobre dans son style que l'autre exagérait.*

*Il contempla le ventre si peu héroïque du journaliste :*

*– Ce n'est pas mon intention que vous deveniez un Thésée. La seule chose que vous devez faire, c'est dire la vérité et cette vérité se trouve dans les témoignages. Pour reprendre vos mots, en l'absence d'Ariane, je vous laisse la pelote. Mais ne vous y perdez pas, mon bon ami, car l'assassinat de cette pauvre femme est une chose aussi droite et claire que la rue où elle vivait<sup>1119</sup>. »*

Pío Víquez ne pouvait qu'avoir confiance en leur relation amicale (voir notre schéma). Toutefois, Ricardo Jiménez le menait sur de fausses pistes et allant jusqu'à évoquer la figure de Thésée pour répondre au rejet minotaure proposé à notre entendement par Pío. Progressivement, le journaliste Pío se rendra toutefois compte de la manipulation dont il est victime en lisant le journal *La Prensa Libre*. Pour vérifier cet état de fait et attirer à son tour son ami Ricardo dans ses filets, il inventa que Medero donnerait vingt mille pesos à Aníbal Santos s'il plaidait en sa faveur. Le journal *La Gaceta* renforça le labyrinthe quand les Costariciens lurent l'article d'un anonyme qui inventa un amant à Sofia. Pío Víquez comprit que, comme lui, Ricardo Jiménez était aussi à la recherche d'argent et, de ce fait, qu'il était également pris dans des liens d'intérêts qui s'opposent :

*« Son ventre [à Pío Víquez] dansait de satisfaction :*

*– Touché ! – s'exclama-t-il, parce qu'en français la vengeance lui semblait plus douce : et si Ricardo Jiménez avait trahi son pacte d'exclusivité avec El Heraldo, en donnant des informations sur le procès de Medero à La Prensa Libre, ...<sup>1120</sup> »*

---

<sup>1119</sup>*Op. cit.*, p. 49-50 : « Jiménez sonrió. Abrió su maletín, sacó unos papeles y se los pasó. El periodista se echó la visera hacia atrás, los revisó, lanzó una exclamación y luego se miraron los dos. Los papeles contenían las declaraciones de los testigos, copiados con la pulcra letra del asistente de Jiménez.

—Le doy la primicia y la exclusividad. *El Heraldo* podrá, así, mantener informada a la población con toda objetividad.

—Usted me conmueve, don Ricardo. Jamás podré agradecerle tanta confianza. Le prometo que no le faltaré. Ese monstruo no quedará impune. Si de algo sirve mi pluma ¡que sirva para excluir de la sociedad a ese Minotauro, mitad bestia, mitad hombre! Si hubiera pena de muerte ¡no dude usted que mi pluma convencería hasta a las piedras para borrarlo de la faz de la tierra! Hay que purificar a nuestro pequeño país de seres tan repugnantes.

El tono enfático hizo sonreír a Jiménez, tan parco en el estilo como exorbitado el otro. Contempló la nada heroica barriga del periodista:

—No es mi intención que usted se convierta en un Teseo. Lo único que debe hacer es decir la verdad y esa verdad está en los testimonios. Para hablar en sus términos, a falta de una Ariadna yo le dejo la madeja. Pero no se enrede en ella, mi buen amigo, el asesinato de esa pobre mujer es cosa tan recta y clara como la calle donde vivía». Rappelons que Pío Víquez était surnommé Pío Boquetes car il aimait manger.

<sup>1120</sup>*Op. cit.*, p. 114 : « La barriga le [a Pío Víquez] bailaba de satisfacción:

—¡Touché! —exclamó, porque en francés le resultaba más dulce la venganza: si Ricardo Jiménez había traicionado su pacto de exclusividad con *El Heraldo*, pasándole información del juicio Medero a *La Prensa Libre*, bien merecido se tenía el tremendo disgusto. Santos era un abogado muy hábil. Su participación en el caso la supo Víquez la noche anterior, porque se lo contó el bisoño de La República cuando salieron del billar, no diga que fui yo, don Pío. Esa mañana Pío Víquez confirmó la noticia con el mismo Santos. Por supuesto que Santos no dijo nada sobre sus emolumentos. La cantidad exorbitante de veinte mil pesos era un invento de Pío Boquetes para dramatizar su noticia y disfrutar con el susto que se llevó el ecuaníme don Ricardo. ¿De dónde sacó el bisoño de La República esa información? Esa era harina de un costal que al director de *El Heraldo* tenía sin cuidado».

Santos plaidait en faveur d'Armando à l'inverse de Ricardo. Ce dernier allait-il changer sa plaidoirie et risquer de se mettre à dos les membres du gouvernement, dont le président Yglesias, pour obtenir ces vingt mille pesos ?

Enferrés dans des liens d'intérêts opposés, les journalistes n'hésitent pas à s'attaquer mutuellement afin de faire changer le cours du procès d'Armando Medero, mais aussi celui de la guerre d'indépendance de Cuba. En effet, plusieurs articles avaient paru dans *La República*. Le but était à la fois de révéler l'injustice dans l'affaire Medero et de mettre en cause les informations données par *El Heraldo* afin de discréditer Pío Víquez :

« *La República acusa El Heraldo d'enflammer les esprits et de retourner l'opinion publique contre Armando Medero. [...] Mais, comprenant que La República envoyait El Heraldo parce qu'il ne disposait pas des informations de première main que Ricardo Jiménez lui donnait, Víquez n'y prêta pas attention. La República l'accusa alors d'alimenter et d'exploiter la curiosité du public [...].* »

« *Un rédacteur de La República [...] prit la défense de Medero affirmant que ce dernier n'avait pas assassiné sa femme. [...] La República reprit ses attaques contre El Heraldo, en insistant sur le fait que Víquez manipulait l'opinion publique*<sup>1121</sup>. »

L'intérêt politique prime-t-il sur l'amitié qui lie Enrique del Catsillo Loynaz et Pío Víquez ? Lorsque Pío Víquez partage, par mégarde, l'avis d'un yglésiste<sup>1122</sup>, qui voue à l'échec l'élan patriotique que José Martí veut soulever pour préparer la guerre d'indépendance de Cuba<sup>1123</sup>, il se rend compte de la présence du Cubain Loynaz. Le jour suivant, Loynaz l'attaque personnellement dans les colonnes de son journal :

« [...] le lendemain, quand il lut, dans *La Prensa Libre*, une petite chronique à propos de la calvitie, bien avancée chez le directeur de *El Heraldo*. [...] un éditorial où il était indiqué que le propriétaire de *El Heraldo*, à cause de ses velléités politiques, appartenait au parti du chat, celui qui retombe toujours sur ses pattes<sup>1124</sup>. »

---

<sup>1121</sup> *Op. cit.*, p. 109 : «*La República acusó a El Heraldo de enfebrececer los ánimos y parcializar la opinión pública contra Armando Medero. [...] Pero, entendiendo que La República envidiaba a El Heraldo porque no tenía la información de primera mano que a él le pasaba Ricardo Jiménez, Víquez no se dio por aludido. La República le acusó de alimentar y explotar la curiosidad del publico [...].*<sup>1121</sup>»

«*Un redactor de La República [...] salió en defensa de Medero afirmando que éste no había asesinado a su mujer. [...] La República reanudó sus ataques contra El Heraldo, insistiendo en que Víquez manipulaba la opinión pública.*»

<sup>1122</sup> Relatif à Rafael Yglesias, du parti libéral, voir le schéma précédent.

<sup>1123</sup> *Op. cit.*, p. 65 : «*De todas maneras esa guerra que se tienen contra España está perdida. Todos los intentos de José Martí por despertar el fervor patriótico de los exiliados, fracasan*» ; «*De toute manière, cette guerre contre l'Espagne est perdue. Toutes les tentatives de José Martí pour réveiller la ferveur patriotique des exilés, échouent* ».

<sup>1124</sup> *Op. cit.*, p. 65-66 : «*[...] al día siguiente, cuando leyó, en La Prensa Libre, una columnilla relacionada con la calvicie, mal que el director de El Heraldo tenía bastante avanzado. [...] un editorial donde se comentaba que el propietario de El Heraldo, a causa de sus veleidades políticas, pertenecía al partido del gato, el que siempre cae parado.*»

Pío Víquez admire l'homme de lettres qu'est José Martí. Pourtant, il ne peut afficher ouvertement son enthousiasme s'il veut être bien vu d'Yglesias et obtenir l'argent escompté en restant le journal le mieux diffusé. Tirailé entre intérêt littéraire, politique, économique et journalistique, il choisit donc son intérêt :

*« En fin de compte, ce qui était triste, c'était que la survie de El Heraldo dépendait de la tolérance d'Yglesias et non de l'héroïsme de José Martí. [...] Par conséquent, Pío devra modérer son enthousiasme, freiner les élans de son cœur littéraire, agir avec bon sens. Pied de plomb, garçon, pied de plomb. Conclusion : il n'est pas nécessaire d'énerver la mère patrie pour ne pas irriter Galloelata. Mon cher Pío, Yglesias, ne te fera rien tant que tu seras prudent<sup>1125</sup>. »*

Nous pouvons comparer ce tiraillement, cet écartèlement dans ces conflits d'intérêts, à une forme de torture. Tatiana Lobo Wiehoff intensifie largement les effets de ces tiraillements labyrinthiques au travers de la figure de Pío Víquez lorsqu'elle fait directement intervenir José Martí dans la vie du journaliste. En effet, José Martí acheta la plume de Pío en s'entretenant personnellement avec lui, parlant de littérature, de tout et de rien. Cela suffirait à acheter le silence de Don Pío et le rallierait à la cause cubaine :

*« Les Cubains ont la garantie d'être soutenus par La Prensa Libre, car Loynaz y travaille. Maintenant ils veulent s'emparer de El Heraldo, le journal le plus lu de ce pays. Ils savent que je suis le journaliste le plus perspicace dans toutes les montagnes et les vallées du pays, d'un océan à l'autre. Et ils veulent acheter ma plume et mon soutien. Ah, Pío Boquetes, qu'est-ce qui t'arrive ! Il s'écarta quelques minutes du contenu de l'achat et conclut qu'il était purement symbolique, sentimental, spirituel et moral puisque personne ne lui offrait une bouteille de rhum ou une boîte de cigares. [...] ils veulent que je fasse l'idiot, l'ignorant... [à propos de l'invasion]. Eh ! bien, je ferai l'idiot ! Cela leur convient, cela convient à Yglesias et cela me convient... Les seuls à qui cela ne convient pas, ce sont les Espagnols<sup>1126</sup>. »*

---

<sup>1125</sup> *Op. cit.*, p. 194 : «En fin, lo triste era que la supervivencia de *El Heraldo* dependía de la tolerancia de Yglesias y no del heroísmo de José Martí. [...] Por lo tanto, Pío habrá de moderar su entusiasmo, frenar los impulsos de su corazón literario, actuar con sensatez. Pie de plomo, chico, pie de plomo. Conclusión: no hay que encabritar a la madre patria para no enchilar a Galloelata. Yglesias, mi estimable Pío, no te molestará mientras seas prudente».

<sup>1126</sup> *Op. cit.*, p. 195-196 : «Los cubanos tiene garantizada a *La Prensa Libre*, porque ahí trabaja Loynaz. Ahora quieren asegurarse *El Heraldo*, el periódico más leído en este país. Saben que soy el periodista más perspicaz de montaña a montaña, de valle a valle y de costa a costa. Y quieren comprar mi pluma y mi apoyo. ¡Ay, Pío Boquetes, qué cosas te suceden! Divagó algunos minutos sobre el contenido de la compra y concluyó que esta era meramente simbólica, sentimental, espiritual y moral, puesto que nadie le ofreció una botella de ron o una caja de tabacos. [...] quieren que me haga el zonzo, el desentendido... [de la invasión]. ¡Pues me haré el zonzo! Les conviene a ellos, le conviene a Yglesias y me conviene a mí... A los únicos que no les conviene es a los españoles».

Pour sceller leur accord et en guise de remerciement, José Martí lui avait envoyé une petite lettre, «Un papelito inolvidable<sup>1127</sup>», que Pío Víquez avait accrochée sur le cadre de sa porte afin de l’admirer.

Encouragé par son « père littéraire » et poussé par sa soif d’argent et de notoriété, le journaliste de *El Herald* prend alors l’initiative d’inventer toutes sortes d’histoires autour du meurtre de Sofía jusqu’à faire de l’intimité de Sofía et d’Armando une forme de non-lieu, dominé avant tout par le système capitaliste et son appât du gain, quel qu’en soit le prix moral. En effet, Pío Víquez reçut personnellement une lettre d’Armando l’implorant, en vain, de respecter sa vie privée :

*«El Herald* reçut une lettre d’Armando Medero adressée personnellement à Pío Víquez, dans laquelle il lui disait :

*« La presse, et particulièrement votre journal, m’a persécuté avec un acharnement incroyable. L’opinion publique s’est prononcée contre moi et m’a condamné sans examen, sans m’écouter. Je suis impliqué dans un processus qui n’a aucun sens. Je suis l’homme le plus malheureux de la terre et personne n’a pitié de moi. J’ai perdu tout ce que j’avais : liberté, fortune, avenir. Ils m’ont enlevé mes enfants et mes biens ont été donnés à mon ennemi, à mon accusateur, afin qu’ils puissent jouer contre moi. J’ai enduré tout cela avec résignation. Mais ce qui m’accable, ce qui me blesse profondément, ce que je ne pourrai jamais supporter, c’est que la presse n’ait pas respecté ma maison dans ce qu’elle a de plus secret, dans ce qui m’appartient intimement, et qu’elle ait commencé à parler de ma Sofía. Moi seul j’ai le droit de pénétrer dans de telles profondeurs. Don Pío Víquez, que je sois ruiné, que je sois calomnié, que je sois emprisonné, que mes os blanchissent à San Lucas, tout cela ne vaut rien tant que ma maison est respectée. C’est la prière d’un prisonnier. C’est le souhait d’un père malheureux. Pour l’amour de Dieu, je vous en supplie, ne laissez pas de place dans les colonnes de votre journal à quoi que ce soit qui fasse référence à ma Sofía »<sup>1128</sup> »*

Et Pío de continuer : « Un grand succès : *El Herald* augmenta son tirage habituel de vingt exemplaires<sup>1129</sup> ». Il répond d’ailleurs au crieur de journaux (que nous n’avons pas inséré dans le schéma pour gagner en lisibilité) qu’il payait pour espionner les allées et venues des hommes

---

<sup>1127</sup> *Op. cit.*, p. 208 : « Un morceau de papier inoubliable ».

<sup>1128</sup> *Op. cit.*, p. 172-173 : «*El Herald* recibió una carta de Armando Medero dirigida personalmente a Pío Víquez, en la que le decía: “La prensa, y muy particularmente su periódico, me ha perseguido con extraordinario encarnizamiento. La opinión pública se ha pronunciado contra mí y me ha condenado sin examen, sin oírme. Estoy enrolado en un proceso que no tiene sentido común. Soy el hombre más desgraciado de la tierra y nadie tiene piedad de mí. He perdido cuanto tenía: libertad, fortuna, porvenir. Me han arrebatado mis hijos y mis bienes los han entregado a mi enemigo, a mi acusador, para que influyan contra mí. Todo esto lo he soportado con resignación. Pero lo que me abruma, lo que me hiere profundamente, lo que no podré aguantar jamás, es que la prensa no haya respetado mi hogar en lo más secreto, en lo que íntimamente me pertenece, y que se haya puesto a discutir a mi Sofía. Solo yo tengo derecho a penetrar en tales honduras. Don Pío Víquez, que se me arruine, que se me calumnie, que se me aprisione, que mis huesos blanqueen en San Lucas, todo esto nada vale con tal que se respete mi hogar. Este es el ruego de un prisionero. Este es el deseo de un padre infeliz. Por Dios, le imploro, no dé cabida en las columnas de su periódico a nada que se refiera a mi Sofía”»

<sup>1129</sup> *Op. cit.*, p. 51 : «Un gran éxito: *El Herald* aumentó en veinte ejemplares su tiraje habitual».



politiques : « Et qui t'a dit que la presse s'appuyait sur des vérités ? Ne sois pas arrogant avec moi. Pour être un bon journaliste, il suffit d'être un bon cancanier !<sup>1130</sup> ».

Tous ces liens d'intérêts qui s'opposent ou convergent et au milieu desquels se retrouve Pío Víquez qui tire des fils qui sont loin d'être de la fiabilité de celui d'Ariane, ont donné lieu à un vaste labyrinthe, opaque, créé de toutes pièces par l'imaginaire de Pío Víquez lui-même. Il avoue même que toutes ses spéculations ont formé un réseau labyrinthe :

*« C'était un labyrinthe doté d'un raccourci et d'une seule sortie. Effrayé par lui-même parce que, bordel !, tout pouvait arriver comme il l'imaginait, il se reprocha de tourner en rond là où personne ne l'appelait<sup>1131</sup>. »*

Nous avons rappelé la signification de « El Heraldo » en français. Pío Víquez était-il ce héraut, ce messager, et donc métaphoriquement, ce fil d'Ariane au travers de son journal donnant aux Costariciens les « bons » indices menant sur les pas du véritable assassin de Sofía ? Avait-il proposé une sortie, un dénouement dans ce vaste labyrinthe infini ? Il semble que Pío Víquez se soit finalement emmêlé dans la pelote de fils mensongers (représentant les papiers des témoignages recueillis auprès des voisins et des domestiques des Medero) que lui avait tendue Ricardo Jiménez, d'autant plus qu'il s'engluait, par la suite, dans un autre réseau labyrinthe<sup>1132</sup>. « *El Heraldo* devint l'écho de la voix officielle [...]»<sup>1133</sup>. Somme toute, *El Heraldo* n'était-il pas le reflet du vaste labyrinthe, infini, costaricien, mêlant liens d'intérêts personnels, collectifs, locaux ou encore nationaux ainsi que les valeurs véhiculées par le système capitaliste ?

En dehors de leurs colonnes, les affrontements entre journalistes de tout horizon politique se font dans des lieux publics, notamment dans le Grand Café et dans la salle de billard au Grand Hôtel. Cette guerre d'opinion se matérialise par les stratégies que les amis et adversaires, Pío Víquez le journaliste, le commerçant espagnol Incera Isidoro, le journaliste cubain Enrique Loynaz et le journaliste débutant, déployaient en jouant au billard. Qui représente les boules qu'ils doivent faire rentrer dans le trou et dans quel ordre ? À chaque fois qu'ils se rendent à la salle du billard, n'affutent-ils pas davantage leur stratégie en récoltant plus facilement des informations dans un cadre ludique ?

Nous pouvons souligner l'attitude de Pío Víquez qui réagit face à son ami Ricardo Jiménez, comme s'il était en train de jouer au billard : « Touché !<sup>1134</sup> », affirme-t-il. Serait-il un calculateur comme il l'est au billard ? En effet, il imagine même jouer avec le président

---

<sup>1130</sup> *Op. cit.*, p. 267 : «¿Y quién te ha dicho que la prensa se sostiene con verdades? No te me pongás engreído. ¡Para ser un buen periodista, basta con ser un buen chismoso!».

<sup>1131</sup> *Op. cit.*, p. 238 : «Aquellos era un laberinto que tenía un atajo, y una sola salida. Espantado de sí mismo porque ¡carajo! todo pudo suceder como lo imaginaba, se recriminó por meterse a dar vueltas y vueltas donde nadie lo llamó».

<sup>1132</sup> *Op. cit.*, p. 329 : «[...] Pío se quedó en silencio, perplejo, porque tuvo la sensación de salir de un laberinto para entrar en otro» ; « [...] Pío resta silencieux, perplexe, parce qu'il eut la sensation de sortir d'un labyrinthe pour entrer dans un autre ».

<sup>1133</sup> *Op. cit.*, p. 300 : «*El Heraldo* se hizo eco de la voz oficial [...]».

<sup>1134</sup> *Op. cit.*, p. 114 : «¡Touché!».

Yglesias, surnommé Galleolata : « Viquez n'a jamais joué au billard avec Galleolata, mais il aurait aimé le voir calculant au jeu de carambole<sup>1135</sup> ». D'ailleurs, le journaliste soupçonnait déjà que jouer au billard, c'était plutôt jouer entre des rivalités politiques :

*« L'idée qu'il jouait au billard avec un espion le faisait rire aux éclats. Enrique Loynaz s'en doutera-t-il ? Ces deux-là – disait-on – savent que l'autre sait qu'ils savent tous les deux. Et moi, sans rien savoir, entre les deux et en faisant l'idiot, quelle vie, quelle vie !<sup>1136</sup> »*

Le commerçant espagnol Isidoro Incera (en rose sur le schéma) espionne au niveau de la presse locale, et il le fait en passant son temps à jouer au billard. Est-il dès lors un infiltré ? En tous les cas, nous notons son comportement suspect, notamment face à ses opposants politiques : le Cubain Loynaz et le journaliste débutant. En effet, quand Enrique Loynaz emmena la nouvelle recrue de *La República*, Incera s'emporta :

*« Le jeune puritain est devenu rouge jusqu'à la racine des cheveux quand Incera lui a répondu que personne ne l'avait appelé et que si ça lui faisait tellement mal de s'amuser aux dépens d'un éléphant, il ferait mieux d'aller au Gan Café où il pourrait passer un merveilleux moment avec les mères qui accompagnaient leurs filles à prendre des sorbets<sup>1137</sup>. »*

Ses emportements laissaient transparaître son orientation politique : « Incera et Loynaz, après leur règlement de compte, ont continué à jouer au billard comme si de rien n'était ; ils n'ont jamais donné d'explication sur cet étrange comportement<sup>1138</sup> ». C'est pourquoi, Viquez observait dès le début le jeu d'Isidoro Incera :

*« [...] son partenaire de jeu, l'Espagnol Isidro Incera, qui vivait à Cuba depuis quelques années, tentait de gagner le match contre un Cubain récemment arrivé dans le pays, Enrique Loynaz del Castillo<sup>1139</sup>. »*

Enfin, en novembre 1894, tous les opposants politiques décidèrent d'aller voir au théâtre « [...] la compagnie de Paulino Delgado qui donnait cette nuit la première de « Felipe Derblay »,

---

<sup>1135</sup> *Op. cit.*, p. 195 : «Viquez nunca jugó billar con Galleolata pero lo hubiera gustado verlo calculando carambolas».

<sup>1136</sup> *Op. cit.*, p. 196 : «La idea de que jugaba billar con un espía le arrancó una gran carcajada. ¿Lo sospechar aca Enrique Loynaz? Esos dos –se dijo– saben que el otro sabe que los dos saben. Y yo, sin saber nada, entremedio y haciendo el imbécil, qué vida, ¡qué vida! ».

<sup>1137</sup> *Op. cit.*, p. 105 : «El puritano bisoño enrojació hasta la raíz del cabello cuando Incera le contestó que nadie lo había llamado y que si tanto le dolía divertirse a costas de un elefante, que mejor se fuera al Gan Café donde podría pasarlo de maravilla con las mamas que acompañaban a sus hijas a tomar sorbetes».

<sup>1138</sup> *Op. cit.*, p. 268 : «Incera y Loynaz, después de su ajuste de cuentas, seguían jugando billar como si nada hubiera pasado; nunca dieron una explicación por su extraño comportamiento».

<sup>1139</sup> *Op. cit.*, p. 61 : «[...] su compañero de juego, el español Isidro Incera, quien había vivido en Cuba algunos años, procuraba ganarle la partida a un cubano llegado hacia poco al país, Enrique Loynaz del Castillo».

drame de Jorge Ohnet, que tous attendaient avec impatience [...] <sup>1140</sup> ». À la sortie, des coups de feu retentirent impliquant le journaliste cubain Enrique del Castillo Loynaz, le commerçant espagnol Isidoro Incera et le Général cubain Antonio Maceo. Pío Víquez qui assista à la scène, nous rapporte un élément significatif : Incera, en tirant sur Antonio Maceo, cria « Carambola », comme au jeu de billard :

*« Il a vu Antonio Maceo se pencher pour ramasser son parapluie, Isidro Incera avancer vers Maceo avec le revolver à la main, et Enrique Loynaz le pointer sur Isidro Incera (...). Pío Víquez n'a jamais compris pourquoi au lieu de crier fort, ou de s'arrêter, il a murmuré « carambola » au même moment où Maceo tombait appuyé sur ses genoux et ses coudes, manifestement blessé, et que le costume clair d'Isidro Incera s'effondrait, sur le côté, les jambes repliées et sans lâcher son arme, dans la poussière de la rue. Le chapeau en fibre d'agave que Pío Víquez avait l'habitude de voir accroché au portemanteau de la salle de billard du Gran Hotel roula doucement et s'arrêta en heurtant le bord du trottoir <sup>1141</sup>. »*

Tout compte fait, Pío Víquez a été englué dans le vaste réseau labyrinthique et capitaliste sur le territoire costaricien, créant lui-même le réseau labyrinthique principal de la presse locale, auquel se greffent les autres journalistes. À l'instar du labyrinthe grec construit en réseau par de multiples couloirs, chemins et galeries, Tatiana Lobo Wiehoff nous fait découvrir que les bureaux et maisons éditoriales sont aussi traversés par de multiples couloirs et salles du tribunal costaricien.

Tabeu

#### II.2.2.1.4. Justice partielle et corrompue

Comme indiqué en vert sur le schéma précédent, les principaux avocats engagés dans l'affaire du meurtre de Sofía Medero sont Ricardo Jiménez, l'avocat de Sofía Medero lorsqu'elle demandait de son vivant le divorce à son mari Armando Medero ; Argüello de Vars, premier avocat d'Armando Medero et Aníbal Santos qui a pris le relai après qu'Argüello de Vars a renoncé à l'affaire. Zambrana, avocat cubain de son compatriote le Général cubain Antonio Maceo, est également impliqué dans le déroulement du procès.

---

<sup>1140</sup> *Op. cit.*, p. 277 : «[...] la compañía de Paulino Delgado que esa noche estrenaba “Felipe Derblay”, drama de Jorge Ohnet, que todos esperaban con impaciencia [...]».

<sup>1141</sup> *Op. cit.*, p. 279-280 : «Vio a Antonio Maceo agacharse para recoger su paraguas, a Isidro Incera avanzar hacia Maceo con el revólver en la mano y a Enrique Loynaz apuntar a Isidro Incera [...]. Pío Víquez nunca entendió por qué en lugar de gritar alto, o deténganse, murmuró “carambola” en el mismo momento en el que Maceo caía apoyado en las rodillas y los codos, manifestamente herido, y el traje claro de Isidro Incera se desplomaba, de medio lado, las piernas dobladas y el brazo sin soltar el arma, sobre el polvo de la calle. El sombrero de pita que Pío Víquez acostumbraba ver colgado del perchero en el billar del Gran Hotel rodó mansamente y se detuvo al chocar contra el borde de la acera».

Les spéculations sur le meurtre de Sofía que Pío Víquez publie dans son journal officiel *El Herald*, forment des bifurcations inextricables dans les esprits, donnant ainsi un autre tournant au procès. L'argent et la notoriété sont au centre de ces spéculations qui conduisent à des conflits d'intérêts sur la scène judiciaire costaricienne et sur fond de rivalités politiques, à l'échelle locale et nationale. Autrement dit, engager un procès contre Armando revient à faire le procès entre Cuba et l'Espagne.

Tout d'abord, après que María (en jaune sur le schéma), cuisinière de la famille Medero, a découvert le corps inerte de sa patronne, le « [...] médecin de ville, Nazario Toledo [...] »<sup>1142</sup> vient attester de la mort non naturelle de Sofía. « Ensuite apparut le docteur Ulloa, à qui la justice fit appel pour confirmer l'analyse de Toledo »<sup>1143</sup>. S'en suivirent alors des discussions entre l'avocat de la partie civile et les avocats de la défense. La multifocalité des discours et opinions autour du meurtre de Sofía révèle des argumentaires et des plaidoiries biaisés par l'appât du gain et de la notoriété. Nous retenons deux joutes qui illustrent notre propos : entre Ricardo Jiménez, avocat de Sofía Medero et les deux avocats de l'accusé Armando en la personne d'Argüello de Vars, puis d'Aníbal Santos.

Argüello de Vars fait tout pour faire sortir Armando de prison, mais Ricardo Jiménez s'y oppose fermement :

*« Víquez est intervenu dans le dialogue en expliquant qu'Argüello de Vars, l'avocat public de Medero, faisant fi des tensions actuelles, ne renonçait pas à faire sortir le prisonnier de sa prison, mais que Ricardo Jiménez réussissait toujours à ce que sa demande d'appel soit rejetée. Effectivement, c'était ce qui se passait. Encore et encore, Argüello de Vars insistait et Ricardo Jiménez l'arrêtait »*<sup>1144</sup>.

Argüello de Vars prend alors conscience qu'il s'est engagé dans un labyrinthe judiciaire duquel il finira par être prisonnier de par les conflits d'intérêts autour du meurtre de Sofía, à la fois d'ordre personnel et collectif, sur fond politique et économique :

*« [...] l'ancien défenseur Argüello prit connaissance du différend et s'y est mêlé en précisant qu'il avait renoncé à défendre Medero, non pas parce que le prisonnier le lui avait demandé ni parce qu'il s'était marié, mais « au vu de la forte pression qu'il ressentait autour de l'accusé, et que mettaient même les personnes qui devraient être les plus impartiales »*<sup>1145</sup>.

---

<sup>1142</sup> *Op. cit.*, p. 36 : « [...] médico del pueblo, Nazario Toledo [...] »

<sup>1143</sup> *Op. cit.*, p. 37 : «Entonces apareció el doctor Ulloa, a quien la justicia llamó para confirmar el análisis de Toledo».

<sup>1144</sup> *Op. cit.*, p. 109 : «Víquez se metió en el diálogo explicando que Argüello de Vars, el abogado de oficio de Medero, haciendo caso omiso de las tensiones imperantes, no desistía de sus intentos por sacar al reo de su jaula, pero que Ricardo Jiménez siempre conseguía que la solicitud fuese denegada. Efectivamente, eso era lo que ocurría. Una y otra vez Argüello de Vars insistía y Ricardo Jiménez lo atajaba».

<sup>1145</sup> *Op. cit.*, p. 110 : « [...] el exdefensor Argüello se enteró de la disputa y se metió en ella aclarando que renunció a defender a Medero, no porque el reo se lo pidiera ni porque se hubiese casada, sino “en vista de la fuerza de presión que se palpa en torno al indiciado, que se ejerce aún por las personas que debieran ser más imparciales” »

Par effet de domino, il en résulte qu'Argüello de Vars renonce à la défense d'Armando. Puis, ce dernier renonce également à sa défense. C'est le professeur de droit Aníbal Santos qui succède alors à son confrère.

Dans ce deuxième duel qui réunit Aníbal Santos et Ricardo Jiménez, le journaliste Pío Víquez est comme le fil d'Ariane qui les conduit non pas à retrouver leur chemin, mais à s'affronter avec virulence, à se perdre, à produire des preuves et des plaidoiries biaisées.

Prenons le cas d'une longue conversation avec Aníbal Santos lorsque Ricardo Jiménez va l'attendre à la fin de son cours afin de le convaincre de renoncer, lui aussi, à défendre l'accusé. Conscient de ce qui se trame dans cette affaire, Aníbal Santos n'hésite pas à attaquer personnellement Ricardo Jiménez, et ce devant tous les étudiants :

*« Sans grande introduction, Jiménez rentra dans le vif du sujet.*

*[Ricardo Jiménez] – Le renoncement de Medero à sa défense équivaut à un aveu de sa culpabilité. Par conséquent, ce qui arrive maintenant, c'est sa condamnation. Vous, Don Aníbal, risquez votre prestige avec une cause perdue.*

*[Aníbal Santos] – [...] Le prisonnier renonça à sa défense « après » la démission de son avocat. Pourquoi son défenseur renonça-t-il ? Lui-même a dit qu'il subissait des pressions.*

*– Vous êtes confus, vous.*

*– [...] Je me demande pourquoi on m'a refusé le dossier après l'avoir demandé trois fois. Insolite, n'est-ce pas ? Le juge se comporte comme s'il était Procureur. [...] Jiménez passa sur les allusions à ses influences et, appuyé sur son parapluie, il donnait à ses propos une petite touche d'élégance insignifiante :*

*– Mais ... Quelles autres preuves voulez-vous ? Les pantoufles, les poignées des portes, la blessure avec le rasoir...*

*[Aníbal Santos] – Le rasoir – interrompit Santos –, n'a pas réapparu, que je sache. Et quant aux poignées... Un assassin très étrange : il les a tachées de sang en sortant et après il retourne se laver les mains dans le lavabo de sa victime ! Quant aux pantoufles, il aurait pu les avoir salies lorsqu'il entra dans la chambre de sa femme déjà décédée. – À cette occasion, ils le virent chaussé avec des bottines en peau de veau, parfaitement propres. C'est ce que déclara Adolfo Mandador, contremaître de la propriété de Las Ánimas.*

*– [...] Très perçante la vue de ce Mandador, sans doute, pour signaler un petit détail dans une circonstance si tragique... Pensez à la possibilité que le mari soit entré deux fois dans la chambre de son épouse, et que le vêtement ait été changé après, à cause du sang. Et si vous voulez que je continue, je vous dirai : parmi tant d'incohérences, ce qui me paraît le plus bizarre, c'est que Don Armando ait laissé des traces de sang si évidentes jusqu'à sa propre chambre ; [...] La vérité c'est que je ne vois ni motivations ni preuves suffisantes pour l'accuser. Il y a autre chose que je veux vous dire, Don Ricardo. J'aimerais savoir pourquoi je ne peux pas discuter en privé avec le prisonnier. Il y a toujours un ou deux gendarmes assis sur le même banc...*

*– Vous oubliez que tous les proches de la maison, même les inconnus, savent que Medero maltraitait sa femme. – Jiménez fit le sourd au sujet des gendarmes –. Rappelez-vous que c'est moi-même qui ai déposé la demande de divorce de Doña Sofía jusqu'à ce que Medero signe l'acte d'hypothèque pour la faire revenir auprès de ses enfants et de son foyer... L'argent, mon cher collègue, fait bouger autant l'entrepreneur que le criminel.*

– Sans doute, mon cher, sans le moindre doute... – les petits yeux sarcastiques de Santos semblaient ajouter « et les avocats aussi » –. Mais il faut reconnaître que Don Armando est un homme très expérimenté en affaire et en transactions et il ne pouvait pas ignorer que la mort de sa femme n’annulait pas la taxe. En plus, si le montant hypothéqué, cent mille pesos, n’est-ce pas ? était sous votre responsabilité, la motivation que vous avancez perd toute sa force. D’autre part, j’aimerais connaître l’homme qui ne maltraite pas sa femme, en paroles ou en actions. Comme vous êtes célibataire, je ne vous poserai pas la question.

Jiménez commença à s’impatier. Santos devenait insolent, il se moquait en oubliant avec qui il parlait. [Jiménez] Décida de jouer le jeu pour finir avec le sujet et le déplacer là où ça l’intéressait le plus : qui accuserait Santos pour acquitter Medero : [Ricardo Jiménez] – L’administration de cet argent était valable tant que le mariage était maintenu. Une seconde demande de divorce menée jusqu’au bout aurait dépouillé Medero de cent mille pesos, et cela représente beaucoup d’argent, même pour un homme riche.

[Aníbal Santos] – En cas de divorce, Don Armando aurait davantage perdu en divisant par deux ses biens. L’essentiel de sa fortune a été bâtie avec sa femme.

– Vous même le reconnaissez. Alors ?

– Il arrive donc que si on donne crédit au mobile de l’argent, tous les producteurs de café seraient veufs...

– Bien, vous paraissez convaincu qu’il eut uxoricide. Alors, si ce n’était pas le mari, sur qui se portent vos soupçons ?

– Don Ricardo, comment pourrais-je le savoir ? Vous, moi, tout le monde le saurait si l’enquête se faisait. Mais, pour une raison qui m’échappe, l’enquête s’est arrêtée au même moment où le cadavre a été découvert. Ils ont laissé les domestiques partir et ils n’ont pas laissé l’accusé parler. Les interrogations sont biaisées. Regardez l’histoire de la serviette, le juge lui demande s’il la reconnaît...

– Et il répond que non, et oui elle lui appartenait. Il y avait des taches de sang.

[Aníbal Santos] – Il dit non parce qu’il y a des centaines de serviettes identiques dans cette ville et le juge la lui a présentée très pliée... Naturellement qu’elle avait des taches de sang. Ne vous laverez-vous pas les mains après avoir serré le cadavre de votre épouse dans une mare de globules rouges ? De même que les ongles. Rien ne prouve le fait que Don Armando avait du sang sous les ongles. [...]

[Aníbal Santos] – Pour connaître les détails, il me suffisait de lire la chronique « Un crime nouveau » de votre ami Pío Víquez. Autre chose qui m’intrigue, c’est pourquoi à moi on me refuse le dossier et El Heraldo le gère avec une telle familiarité... Le défi était flagrant et osé. Jiménez calcula combien lui aurait offert le prisonnier s’il arrivait à le libérer. Peut-être que Pío Víquez ne mentait pas quand il lui parlait de vingt mille pesos.

Les deux avocats, concentrés sur leur sujet, ne se rendirent pas compte qu’un groupe d’étudiants suivait attentivement le débat en espérant tirer de la conversation des enseignements plus amusant que les interminables mémorisations du Code Napoléon. [...] Le groupe d’étudiants qui suivait Jiménez était, évidemment, le plus nombreux. Peu de jours après cette conversation, subitement, et sans plus d’explications, le procureur changea d’opinion et demanda la condamnation d’Armando Medero<sup>1146</sup>. »

<sup>1146</sup> *Op. cit.*, p. 150-153 : «Sin mucha introducción, Jiménez llegó al punto. [Ricardo Jiménez] —La renuncia de Medero a la defensa equivale al reconocimiento de su culpabilidad. Por lo tanto, lo que ahora procede es la sentencia. Usted, don Aníbal, está arriesgando su prestigio con una causa perdida. [Aníbal Santos] —[...] El reo renunció a su defensa “después” de la renuncia de su defensor. ¿Por qué renunció el defensor? Él mismo ha dicho que recibió presiones. [...]

—Se confunde, usted.

[Aníbal Santos] —[...] Me pregunto por qué se me ha negado el expediente habiéndolo solicitado tres veces. Insólito ¿no le parece? El juez se porta como si fuera el abogado de la acusación. [...] Jiménez pasó por alto las alusiones a sus influencias y apoyándose en el paraguas le dio a sus palabras un toquecillo de elegante intrascendencia:

—Pero... ¿qué más pruebas quiere usted? Las chinelas, las perillas de las puertas, el corte con la navaja...

[Aníbal Santos] —La navaja —interrumpió Santos—, no ha aparecido, que yo sepa. Y en cuanto a las perillas... Un asesino muy extraño es este: las mancha con sangre al salir ¡y luego se devuelve a lavarse las manos en la jofaina de su víctima! En cuanto a las chinelas, pudo habérselas ensuciado cuando entró al cuarto de su mujer ya difunta.

—En esa oportunidad lo vieron calzado con botines de becerro, perfectamente limpios. Así lo declaró Adolfo Mandador, el capataz de Las Ánimas.

[Aníbal Santos] —[...] Muy aguda la vista de ese Mandador, sin duda, para advertir detalle diminuto en tan trágica circunstancia... Piense usted en la posibilidad de que el marido haya entrado dos veces a la habitación de su esposa, y que se haya mudado la ropa luego a causa de la sangre. Y si quiere que continúe, le diré: entre tanta incoherencia lo que más raro se me hace es que don Armando haya dejado huellas de sangre tan evidentes hasta su misma habitación; [...] La verdad es que no veo ni motivaciones ni pruebas suficientes para acusarlo. Hay otra cosa que quiero decirle, don Ricardo. Me gustaría saber por qué no puedo conversar a solas con el reo. Siempre hay uno o dos gendarmes sentados en la misma banca...

[Ricardo Jiménez] —Olvida usted que todos los allegados a la casa, hasta los extraños, saben que Medero maltrataba a su mujer —Jiménez se hizo el sordo con lo de los gendarmes—. Recuerde que fui yo mismo quien llevé la demanda de divorcio de doña Sofía hasta que Medero firmó la hipoteca para hacerla regresar a sus hijos y a su hogar... El dinero, mi querido colega, mueve tanto al empresario como al criminal.

[Aníbal Santos] —Sin duda, mi estimable, sin la menor duda... —los ojitos sarcásticos de Santos parecían agregar “y a los abogados también”—. Pero tendrá que reconocer que don Armando es un hombre muy experimentado en negocios y transacciones y no podía ignorar que la muerte de su mujer no cancelaba el gravamen. Además, si la cantidad hipotecada, cien mil pesos, ¿verdad?, estaba bajo su administración, la motivación que usted señala pierde toda su fuerza. Por otra parte me gustaría conocer al hombre que no maltrata a su mujer, de palabra o de obra. Como usted es célibe, no se lo preguntaré. Jiménez comenzó a impacientarse. Santos se pasaba de insolente, se burlaba olvidando con quién hablaba. [Jiménez] Decidió seguirle la corriente para agotar el tema y trasladarlo adonde más le interesaba: a quién acusaría Santos para exculpar a Medero:

[Ricardo Jiménez] —La administración de ese dinero regía en tanto se mantuviera el matrimonio. Una segunda demanda de divorcio llevada hasta el final hubiera despojado a Medero de cien mil pesos, y eso es mucho dinero aun para un rico.

[Aníbal Santos] —En caso de divorcio más hubiera perdido don Armando partiendo por la mitad los gananciales. La mayor parte de su fortuna la hizo con su mujer.

—Usted mismo lo reconoce. ¿Entonces?

—Entonces sucede que si damos crédito al móvil del dinero, todos los cafetaleros serían viudos...

—Bien, usted parece convencido de que no hubo uxoricidio. Entonces, si no fue el marido, ¿sobre quién recaen sus sospechas?

—Don Ricardo, ¿cómo voy a saberlo? Usted, yo, todo mundo lo sabríamos si se investigara. Pero, por alguna razón que se me escapa, la investigación se congeló en el mismo momento en que se descubrió el cadáver. A los criados los dejaron marchar y al acusado no lo dejan hablar. Los interrogatorios son tendenciosos. Mire usted lo de la toalla; el juez le pregunta si la reconoce...

—Y él contesta que no, y sí le pertenecía. Tenía manchas de sangre.

[Aníbal Santos] —Él dice que no porque hay cientos de toallas iguales en esta ciudad y el juez se la presenta muy dobladita... Naturalmente que tenía manchas de sangre. ¿No se lavaría usted las manos después de estrechar el cadáver de su esposa en una laguna de glóbulos rojos? Al igual que las uñas. Nada prueba el hecho de que don Armando tuviese sangre en las uñas. [...]

[Aníbal Santos] — Para enterarme de los pormenores solo he necesitado leer la columna “Un crimen nuevo” de su amigo Pío Víquez. Otra cosa que me intriga es por qué a mí me niegan el expediente y El Heraldo lo maneja con tanta familiaridad... El desafío era ostensible y atrevido. Jiménez calculó cuánto le habría ofrecido el reo si conseguía su libertad. Quizá Pío Víquez no mintió cuando le habló de veinte mil pesos. Los dos abogados, embebidos en el tema, no se percataron de que un grupo de alumnos seguía atentamente el debate esperando sacar de la conversación enseñanzas más divertidas que las interminables memorizaciones del Código Napoleónico. [...] El grupo de estudiantes que seguía a Jiménez era, indudablemente, el más numeroso. Pocos días después de esta conversación, súbitamente, y sin más explicaciones, el fiscal cambió de opinión y pidió la condena de Armando Medero ».

Le juge et le procureur semblent corrompus dans la mesure où les réponses d'Aníbal Santos démontrent qu'il y a eu diverses irrégularités, avec des pièces à convictions manquantes, transformées ou fabriquées à charge contre Armando, soit un vaste réseau labyrinthique qui empêche de démêler l'écheveau de ce crime. Quant à Pío Víquez, il se joue de ces conflits d'intérêts (évoquant tant la presse que la justice), et manipule comme un prestidigitateur. En effet, il invente même un amant à Sofía<sup>1147</sup>. C'est ainsi que les plaidoiries prennent un autre tournant et que l'opinion publique change d'avis.

Tatiana Lobo Wiehoff nous propose alors d'observer, de manière multifocale, les répercussions de cette invention calomnieuse :

*« [Jiménez] – Oui, on me l'a dit – l'avocat commençait à l'ennuyer et il pensa que l'important n'était pas dans les astuces d'Aníbal Santos, mais pourquoi La Gaceta, journal officiel, publiait des éléments en faveur d'Armando Medero. Pourquoi Galloelata semait maintenant le doute sur la fidélité conjugale de Sofía pour atténuer la culpabilité de l'assassin ?  
Víquez sentit une odeur de conspiration<sup>1148</sup>. »*

De même, alors cachés dans la chambre de Sofía afin de tirer au moment opportun sur Isidoro Incera une fois sorti du Théâtre Variedades, José Boix, cousin de Sofía Medero, et le Cubain Enrique Loynaz parlaient de l'histoire de l'infidélité de Sofía :

*«[José Boix] —[...] Si l'imbécile de Pío Víquez n'avait pas excité l'opinion publique contre elle [la guerre de Cuba], peut-être qu'on aurait pu faire quelque chose. Tout est allé vite, et puis le procès s'est embrouillé...  
[...]  
[Loynaz] — Hé, enfin, qu'est-ce qui est vrai sur l'amant ?  
[Boix] — De vrai ? Rien. C'est une astuce que Santos et Zambrana ont imaginée pour obtenir des circonstances atténuantes, éviter la condamnation à San Lucas et garder Armando dans la prison de San José. Quoi qu'il en soit, l'astuce n'a pas fonctionné et mon oncle va pourrir à San Lucas. [...] Le pire, c'est que lui-même y a cru<sup>1149</sup>. »*

Le second avocat de la défense, Santos, si conscient auparavant du complot, avait-il fini par être lui-aussi pris dans les liens labyrinthiques de Pío Víquez, avec Zambrana son complice

---

<sup>1147</sup> *Op. cit.*, p. 116 : «[...] Ricardo Jiménez, al inicio de la columna "Un crimen nuevo", le recriminó su invención del organillo que tocaba bajo la ventana de Sofía. La defensa de Armando Medero tomaría el camino de un amante, un amante despechado» : « [...] Ricardo Jiménez, au début de la rubrique « Un nouveau crime », lui reprocha son invention de l'orgue qui jouait sous la fenêtre de Sofía. La défense d'Armando Medero développerait l'idée d'un amant, d'un amant éconduit ».

<sup>1148</sup> *Op. cit.*, p. 224 : « [Jiménez] —Sí, ya me lo dijo —el abogado le estaba cayendo pesado y pensó que lo interesante no estribaba en los trucos de Aníbal Santos sino en por qué *La Gaceta*, diario oficial, publicaba cosas favorables a Armando Medero. ¿A cuento de qué venía Galloelata, ahora, a sembrar dudas sobre la fidelidad conyugal de Sofía para atenuar la culpa del asesino? Víquez sintió un tufillo a conspiración».

<sup>1149</sup> *Op. cit.*, p. 284-285 : «[José Boix] —[...] Si el imbécil de Pío Víquez no hubiera acicateado a la opinión pública en su contra [la guerra de Cuba], quizá se hubiera podido hacer algo. Todo fue rápido y después el juicio se enredó... [...]»

[Loynaz] —Oye, al fin, ¿qué hay de cierto en lo del amante?

[Boix] — ¿De cierto? Nada. Fue un truco que idearon entre Santos y Zambrana para conseguir atenuantes, evitar la condena en San Lucas y mantener a Armando en la cárcel de San José. De todos modos, el truco no funcionó y mi tío se pudrirá en San Lucas. [...] Lo pero es que hasta él mismo lo creyó».



cubain et avocat d'Antonio Maceo, de telle sorte que sa plaidoirie bifurquait ? Armando Medero se retrouve en réalité seul contre tous.

Persévérant, Aníbal Santos réussit à obtenir le dossier dans lequel se trouvaient les témoignages et les preuves contre son client. Il demanda que sa santé soit examinée par deux médecins, afin de le faire sortir de prison. Jiménez s'en mêla en exigeant que Nazario Toledo, le médecin deville, examine l'accusé. La ténacité de Jiménez l'emporta sur la détermination de Santos. En effet, Jiménez se servit de l'ignorance de Nazario Toledo concernant les conditions d'incarcération au Costa Rica afin que ce dernier produise un rapport qui relativise l'état de santé d'Armando et accélère sa procédure d'inculpation :

*« En outre, il était très embarrassé parce qu'Aníbal Santos était devenu une puce très agaçante à son oreille : il réussit à se faire remettre le dossier et il contesta la légitimité de l'accusation portée contre lui par le frère d'Armando Medero, en raison du degré de parentalité. Ricardo Jiménez lui répondit en disant que la loi doit être comprise selon l'esprit et que selon cet esprit, un homme a le droit d'accuser son frère lorsqu'il assassine sa fille. Jiménez gagna. Le juge accepta son plaidoyer. Mais Santos profita de la tribune de la Faculté de droit pour critiquer sans pitié les irrégularités de la procédure. Il réalisa ce qu'il proposait et San José fut envahi de petits pamphlets où certains juristes lui faisaient écho. Pendant ce temps, Santos poursuivait la lignée de son prédécesseur, Argüello de Vars, et tentait de libérer le prisonnier de sa cellule. Parmi ses manœuvres, il réussit que deux médecins soient nommés pour examiner la santé de Medero, très détériorée par l'insalubrité de son confinement. Ricardo Jiménez répondit en exigeant que soit nommé le Docteur Toledo, le même qui avait gardé la bague de Sofía et l'avait restituée plus tard. Le jugement a été défavorable au prisonnier : Armando Medero se portait à merveille et son isolement a favorisé sa santé puisqu'il le protégeait du surpeuplement dans lequel se trouvaient les autres détenus, donc la cellule le protégeait des maladies infectieuses. Les arguments du Docteur Toledo révélèrent certaines vérités ignorées sur la prison de San José : surpopulation, mauvaise alimentation, promiscuité, humidité, obscurité, diarrhée, dénutrition, violence, corruption et mauvais traitements. Face à ces dangers, la cellule, loin d'être gênante, était un lieu privilégié, sain et désirable, affirma Toledo, sans mentionner la solitude, car la solitude lui sembla quelque chose d'indigne d'être pris en compte par la science médicale<sup>1150</sup>. »*

---

<sup>1150</sup> *Op. cit.*, p. 171-172 : «Además, andaba muy incómodo porque Aníbal Santos se le había convertido en una molestísima pulga en el oído: consiguió que le entregaran el expediente y objetó la legitimidad de la acusación del hermano de Armando Medero contra este, por el estrecho grado de parentesco. Ricardo Jiménez le contestó diciendo que la ley debe entenderse según espíritu y que según este espíritu un hombre tiene derecho a acusar a su hermano cuando le asesina a su hija. Ganó Jiménez. El juez acogió su alegato. Pero Santos aprovechó la tribuna de la Escuela de Derecho, donde fustigaba sin piedad las irregularidades del procedimiento. Consiguió lo que se proponía y San José se vio invadido por pequeños folletitos donde algunos juristas le hacían eco. Mientras tanto, Santos continuaba la línea de su antecesor, Argüello de Vars, y trataba de liberar al reo de su jaula. Como parte de sus maniobras consiguió que se nombrara a dos médicos para que examinaran la salud de Medero, muy deteriorada por la insalubridad de su encierro. Ricardo Jiménez respondió exigiendo que se nombrara al doctor Toledo, el mismo que se había guardado el anillo de Sofía y lo había devuelto después. El dictamen fue desfavorable para el reo: Armando Medero se encontraba estupendamente y su aislamiento favorecía su salud puesto que lo protegía del hacinamiento en que se encontraban los demás detenidos, por lo tanto, la jaula lo mantenía a buen recaudo de enfermedades infecciosas. Los argumentos del doctor Toledo evidenciaron algunas verdades ignoradas sobre la cárcel de San José: sobrepoblación, pésima alimentación, promiscuidad, humedad, oscuridad, diarreas, desnutrición, violencia, corrupción y malos tratos. Ante estos peligros, la jaula, lejos de ser molesta, era un lugar

Nous notons que dans la procédure judiciaire, il y a de nombreuses pièces à convictions fabriquées, altérées ou dispersées entre divers tenants de la politique, de la justice, de la presse et de la vie locale, et ce pour servir les intérêts de chacun. Jiménez, l’avocat de la partie civile, a-t-il réussi à corrompre le médecin Nazario Toledo ? En effet, en la présence de ces derniers, dans la chambre de Sofía, le narrateur et personnage Pío Víquez observe que « Pour une raison inconnue, Nazario Toledo a retiré l’alliance de Sofía et l’a mise dans sa poche<sup>1151</sup> ». Il l’a restituée par la suite. Pourquoi avoir fait cela ? De plus, « La défunte avait quelques cheveux et des restes de peau humaine sous ses ongles, nota Toledo<sup>1152</sup> ». Pourquoi la police criminelle n’a-t-elle donc pas procédé à une analyse génétique des cheveux et de la peau situés sous les ongles de Sofía, mais aussi du sang retrouvé sur des objets afin d’identifier un éventuel suspect ? S’ajoute à cela le fait que María, la cuisinière de la famille Medero, était partie par mégarde avec les clefs de la maison du Labyrinthe et le bibelot cassé de Roméo et Juliette qu’elle retrouva dans sa poche<sup>1153</sup>. Pourquoi la justice n’a-t-elle pas cherché ces objets et a-t-elle laissé les domestiques se disperser sur tout le territoire costaricien – ou ailleurs – empêchant de ce fait les avocats de la défense de les interroger ? Ensuite, María avait remis les clefs à son amie prostituée Jarroelata afin qu’elle séjourne dans la maison des Medero<sup>1154</sup>. Mais cette dernière les perdit dans un fleuve<sup>1155</sup>. En fin de compte, la manipulation, volontaire ou involontaire, des pièces à convictions, montre que l’affaire du meurtre de Sofía dépasse le contexte local et la simple sphère familiale.

Ensuite, le Grand café était un lieu où se réunissaient principalement les Cubains. Toutefois, pour la célébration du huitième anniversaire du roi espagnol Alfonso, le lieu avait été privatisé. Le nom de ce lieu rappelle l’importance économique du café pour la Métropole espagnole. Le journaliste Pío Víquez y a été invité ainsi que le commerçant espagnol Isidoro Incera. C’est alors que Pío remarque la présence de l’avocat d’Antonio Maceo, le Cubain Zambrana, ce qui l’interpelle :

*« Au-dedans de lui, il continuait à ne pas comprendre ce que faisait Zambrana dans la gueule du loup. Peut-être que Maceo lui-même l’avait envoyé, peut-être qu’il y avait*

---

de privilegio, saludable y deseable, afirmó Toledo, sin mencionar la soledad, porque la soledad le pareció cosa indigna de ser tomada en cuenta por la ciencia médica.»

<sup>1151</sup> *Op. cit.*, p. 38 : «Por la razón que fuese, Nazario Toledo retiró el anillo de matrimonio de Sofía y se lo metió en el bolsillo».

<sup>1152</sup> *Op. cit.*, p. 37 : «La muerta había algunos cabellos y vestigios de piel humana en las unas, informó Toledo».

<sup>1153</sup> *Op. cit.*, p. 70 : «En la bolsa del delantal sintió un peso extraño. Metió la mano y dio con los pedazos rotos de Romeo y Julieta. Cómo llegaron ahí, no lo recordaba. Su mano palpó también las llaves de la casa del Laberinto.» ; « Dans la poche de son tablier elle sentit un poids étrange. Elle y mit sa main et trouva des morceaux brisés de Roméo et Juliette. Comment étaient-ils arrivés là, elle ne s’en souvenait pas. Sa main palpa aussi les clefs de la maison du Labyrinthe ».

<sup>1154</sup> *Op. cit.*, p. 177 : «La Jarroelata abandonó el techo que la había cobijado durante tantos años. Llevaba, en la mano, la llave de la casa de Sofía Medero puesta en su palma, con la dirección susurrada por la Motetes [...]» ; « La Jarroelata abandonna le toit qui l’avait abrité pendant tant d’années. Elle avait, dans sa main, la clef de la maison de Sofía Medero, mise dans la paume de sa main, avec l’adresse que lui avait chuchotée la Motetes [...] ».

<sup>1155</sup> *Op. cit.*, p. 202 : «[Jarroelata] Se agachó para lavarse la cara y la llave de la casa de los Medero se sumergió alegremente en la corriente. [...] Ahora tendría que confesarle a la Motetes la pérdida de la llave » ; « [Jarroelata] Elle se pencha pour se laver le visage et la clef de la maison des Medero disparut allègrement dans le courant. [...] Elle devrait maintenant avouer à la Motetes la perte de la clef ».

*une négociation cachée entre Cubains et Espagnols. Tant de mystère le mettait hors de lui*<sup>1156</sup>. »

Ce mystère grandit quand, à l'occasion du rendez-vous au Grand Hôtel avec José Martí, Pío Víquez voit Zambrana.

En effet, afin de ne pas éveiller les soupçons, c'est dans le Grand Hôtel, où se trouvait d'ailleurs le billard, qu'était logé José Martí. Comme ce lieu n'était le repère d'aucun parti politique, il en devenait un lieu de contact possible – parfois houleux – où un Cubain pouvait facilement croiser un Espagnol. C'est à cette adresse que son ami et journaliste cubain Enrique Loynaz donne rendez-vous à Pío Víquez pour qu'il rencontre José Martí qui préparait, avec ses associés, la guerre de Cuba contre les Espagnols. « Víquez dut faire un grand effort pour ne pas dire à voix haute : c'était le versatile Zambrana, un jour avec l'odieuse monarchie et le jour suivant avec les séparatistes<sup>1157</sup> ». Il comprit que l'avocat cubain Zambrana jouait un double jeu. Était-il un espion de la couronne espagnole ? Rappelons que Santos (avocat d'Armando) et Zambrana étaient tous deux les avocats du Général cubain Antonio Maceo, qui préparait les guerriers à La Mansión pour la guerre à Cuba. Ce seraient eux aussi, selon le cousin de Sofía Medero, José Boix, qui auraient renforcé l'idée de Pío Víquez selon laquelle Sofía avait un amant, afin d'atténuer le crime qu'ils attribuaient maintenant à Armando et ce, non plus dans le but de le libérer de prison, mais plutôt pour qu'il purge sa peine à San José au lieu de San Lucas. Leurs intérêts auraient-ils subitement convergés vers ceux d'Antonio Maceo ? N'est-ce pas révélateur de la position ambiguë de Maceo concernant la guerre de Cuba et de ses relations à la fois avec Armando et Yglesias ? convoitaient-ils tous les trois la fortune d'Armando ? Toutes ces interrogations donnent forme à une sorte de labyrinthe dont le nœud est renforcé autour de trois avocats et d'un journaliste : Pío Víquez. En effet, la position de ces trois avocats (Santos, Zambrana et Jiménez) a eu, de toute évidence, des répercussions directes et indirectes sur le déroulement du procès d'Armando.

Enfin, « [...] le tribunal correctionnel condamna Armando Medero à vingt ans de déportation dans la prison de San Lucas<sup>1158</sup> ».

En définitive, le journal *El Heraldo* de Pío Víquez a servi en quelque sorte de « plaque tournante » dans les diverses tensions liées au procès qui a suivi l'assassinat de Sofía et dans la préparation de la guerre d'indépendance de Cuba au Costa Rica. Les inventions de Pío Víquez – de surcroît témoin oculaire de ces événements socio-politiques – ont construit les dédales d'un labyrinthe en réseau, véritable arène où chaque combinaison hybride et nodale a donné lieu à des affrontements de tous ordres et a débouché sur des labyrinthes mentaux de type *irrweg* (selon le terme allemand proposé par Umberto Eco pour définir un labyrinthe doté de carrefours<sup>1159</sup>) où « [t]ous les parcours mènent à un point mort, sauf un, qui mène à la

<sup>1156</sup> *Op. cit.*, p. 167 : « Por dentro, seguía sin entender qué hacía Zambrana en la boca del lobo. Quizá lo envió el mismo Maceo, quizá había una negociación oculta entre cubanos y españoles. Tanto misterio lo sacaba de quicio ».

<sup>1157</sup> *Op. cit.*, p. 192 : « Víquez tuvo que hacer un gran esfuerzo para no lanzar una exclamación: era el versátil Zambrana, un día con la odiada monarquía y al siguiente con los separatistas ».

<sup>1158</sup> *Op. cit.*, p. 258 : « [...] el juzgado del crimen condenó a Armando Medero a veinte años de deportación en el presidio de San Lucas ».

<sup>1159</sup> Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe et l'interprétation*, *op. cit.*

sortie<sup>1160</sup> ». Et cette sortie trompeuse, qui représente symboliquement la solution que nous qualifierons de capitaliste, débouche sur un autre labyrinthe *irrweg*. C'est ainsi que la ville de San José a vécu une année à la fois pleine de mouvements et de paralysies, à cause de conflits d'intérêts qui ont profité aux dominants, l'Europe et les États-Unis, et où les plus subalternisés, comme la protagoniste féminine Sofia, ont été sacrifiés face au poids d'une Histoire collective construite sur le profit.

À chaque bifurcation, il faut choisir, soit un véritable parcours de vie individuelle et /ou collective.

### II.2.2.2. La Côte Riche de caféiers et de bananiers partagée entre Europe et États-Unis

La Côte Riche – que représente symboliquement et par traduction littérale le Costa Rica – a été l'objet de convoitise de l'Europe et des États-Unis qui y plantèrent des plants de café et de banane, selon le modèle économique respectif de chacun : le capitalisme et le libéralisme. Le Costa Rica a construit, en retour, sur ce sous-bassement financier et militaire stable, une identité nationale qui s'est voulue homogène et forte, mais dans laquelle Álvaro Quesada Soto repère des éléments hétérogènes et des contradictions, ne serait-ce que parce que la construction identitaire costaricienne a dépendu de l'idéologie de l'Autre. Comment le choix des modèles économiques étrangers a-t-il en effet créé, inspiré et même conditionné un modèle de développement identitaire national au Costa Rica au XIX<sup>e</sup> siècle ? Quels en sont les enjeux économiques, politiques et identitaires et les limites ?

*« Deuxièmement, il y a une contradiction au sein même du projet national, qui oscille entre l'identification aux modèles économiques, politiques et idéologiques métropolitains – européens au début, puis étasuniens - et l'effort de construction d'une identité et d'une culture nationales qui pourraient se concevoir comme propres et autochtones. Troisièmement, une contradiction apparaît dans les conceptions et les pratiques du libéralisme oligarchique, incapable de concilier les flatteries de la «tradition» patriarcale avec les exigences du « progrès » capitaliste ; surtout lorsque ce dernier portait en son sein le germe de l'aliénation : l'assujettissement du développement national aux exigences d'un marché international dominé par des intérêts étrangers<sup>1161</sup>. »*

---

<sup>1160</sup> *Op. cit.*, p. 85.

<sup>1161</sup> Álvaro Quesada Soto, «Nación y enajenación: modelos de identidad en la literatura costarricense», *Revista de filología y lingüística de la Universidad de Costa Rica*, San José, Universidad de Costa Rica, vol. 21, n° 2, 1995, p. 41-57 (p. 43), PDF : <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/filyling/article/download/20817/20955/>, consulté le 22/06/2021. La citation a été traduite en français par nos soins. En italique dans le texte : «Se advierte, en segundo lugar, una contradicción en el interior del propio proyecto *nacional*, que oscila entre la identificación con los modelos económicos, políticos e ideológicos metropolitanos -europeos, en principio, estadounidenses, más tarde- y el esfuerzo por construir una identidad y una cultura nacionales que pudieran concebirse como propias y autóctonas. Aparece, en tercer lugar, una contradicción en las concepciones y prácticas del liberalismo oligárquico, incapaz de conciliar los halagos de la “tradición” patriarcal con las exigencias del “progreso” capitalista; máxime cuando este último llevaba en su seno el germen de la enajenación: la sujeción del desarrollo nacional a las demandas de un mercado internacional dominado por intereses ajenos.»

Álvaro Quesada Soto montre que la construction identitaire de la nation costaricienne n'a été effective que par effet d'acculturation, en dépendant d'un modèle économique étranger, et par voie de conséquence, d'un mode de vie non autochtone. En d'autres termes, il y a eu hybridation entre les modèles économiques étrangers (européen et étasunien) et le mode de vie culturel et local des Costariciens. Selon Álvaro Quesada Soto, le Costa Rica colonisé – premièrement par les Européens, puis les Étatsuniens – et dominé par des intérêts économiques étrangers, nie cette hybridation en revendiquant une identité nationale propre, sans transferts culturels, séparant, artificiellement, son choix de développement économique étranger de son choix de développement identitaire local et national. Les discours identitaires costariciens<sup>1162</sup> montrent que la perception eurocentrée et subalternisante de l'Autre a été adoptée et adaptée pour construire le mythe costaricien de la blancheur. Le Costa Rica choisit de se présenter alors comme une société atavique, pour reprendre l'expression glissantienne, et non composite. Quelles sont les conséquences de cette vision, fondée sur un déni ? La circulation de capitaux induit la circulation d'objets, de personnes, de modes de vie et d'idées entre autres, mais induit aussi une transformation des paysages, ce qui a forcément pour conséquence des bifurcations identitaires, entre repli et ouverture identitaires.

Quelle idée de l'Altérité a transité avec les modèles économiques européens et étasuniens ? Quelles hybridations au cœur des modèles économiques capitaliste et libéral ont été inventées par les Européens et les Étatsuniens afin de pérenniser l'exploitation du territoire local costaricien ? Quelle définition implicite de l'hybridation a été véhiculée au point où « [...] au XIX<sup>e</sup> siècle, [le] Costa Rica se définit comme une nation blanche, paysanne (charrette), prospère (machinerie, chemin de fer) et européenne (théâtre national) qui doit son essor à la production de café<sup>1163</sup> » ? Et selon quels paramètres et valeurs anthropocentriques européens et étasuniens ? Comment en Littérature, Tatiana Lobo Wiehoff rend compte de ces hybridations complexes ? Quelle image du Costa Rica du XIX<sup>e</sup> siècle Tatiana Lobo Wiehoff renvoie au travers de *El año del laberinto* ? Autant de questions posées, directement et indirectement par le récit lobéen.

L'écrivaine explore ainsi le système de développement économique capitaliste et la transition libérale qui se sont mis en place en arrière-plan des conflits d'intérêts socio-politiques, judiciaire et médiatique au Costa Rica. Tatiana Lobo Wiehoff propose alors de réécrire cette histoire individuelle et l'Histoire officielle qui y est reliée sous le signe du labyrinthe, d'un réseau d'imbrications et de bifurcations, pas toutes explicitées. Ce pan de l'histoire identitaire du Costa Rica est étudié par Álvaro Quesada Soto<sup>1164</sup>, qui rend compte de cet entre-deux transgressif entre modèle économique européen et étasunien, entre acceptation et rejet.

L'analyse géocritique des espaces choisis par Tatiana Lobo Wiehoff est-elle alors révélatrice d'une structure identitaire ambivalente entre visible et invisible ?

---

<sup>1162</sup> Voir II.1.1.2.2. À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle au Costa Rica, à l'heure du dévoilement d'une mémoire blanchie.

<sup>1163</sup> Valeria Grinberg Pla, «La novela histórica como un espacio alternativo para la (de)construcción de identidades: sobre *El año del laberinto* de Tatiana Lobo», *op. cit.* La citation a été traduite en français par nos soins. «[...] Víctor Hugo Acuña afirma que en el siglo XIX Costa Rica se define como una nación blanca, campesina (carreta), próspera (maquinaria, ferrocarril) y europea (teatro nacional) que debe su auge a la producción del café».

<sup>1164</sup> Álvaro Quesada Soto, «Nación y enajenación: modelos de identidad en la literatura costarricense», *op. cit.*

Ces questions guideront nos réflexions, dont la première porte sur l'économie de café depuis la fameuse rue du Labyrinthe.

### II.2.2.2.1. Économie de café depuis la rue du Labyrinthe

L'économie de plantation, en particulier celle du café, a toujours été présente dans la vie de Sofía, de Cuba, au Costa Rica en passant par la Jamaïque.

En effet, Sofía naît dans l'odeur des cannes et du café à Cuba, notamment sur la propriété La Persévérance de son grand-père. Ses ancêtres recouraient déjà à l'exploitation :

*« Tout près de cet endroit [Palma Soriano] moi, je suis née, à La Persévérance, propriété de champs de canne, de moulin à sucre et à café, de mon grand-père. Le nom dit tout, persévérer, persévérer, avec sept modestes propriétés terriennes pour attirer la fortune...<sup>1165</sup> »*

Nous apprenons que le grand-père de Sofía, riche propriétaire terrien, avait fait illégalement venir des esclaves à Cuba alors que la traite négrière était interdite. Ce rappel de la domination coloniale, du recours à une main d'œuvre esclavisée pour la culture de la canne et du café est réitéré tout en accentuant le contraste économique par celui de la couleur des peaux :

*« Fascinés par l'impeccable blancheur de ma chair, les esclaves Pablo et Rafael, des Congos, Lorenzo, de Calabar [Nigéria], Guadalupe et Rosalía, d'origine incertaine, aventuraient leurs doigts noirs le long de mes bras. Ils furent acquis clandestinement par mon grand-père, parce que les Anglais surveillaient déjà l'Île pour empêcher la traite<sup>1166</sup>. »*

Cette main d'œuvre participa à la prospérité financière de la famille Medero. Chacun avait sa tâche : « Les esclaves hommes s'occupaient de la récolte de la canne à sucre et des caféiers, les femmes esclaves au service de la maison, étaient au nombre de quinze personnes. La prospérité de la famille augmentait et des temps meilleurs arrivaient quand mourut mon grand-père<sup>1167</sup> ».

---

<sup>1165</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 86 : «Muy cerca de ese lugar [Palma Soriano] nací yo, en La Perseverancia, finca de cañaverales, trapiche y café, de mi abuelo. El nombre lo dice todo, perseverar, perseverar, con siete modestas caballerías de tierra para convocar a la fortuna...» ; Selon le *Dictionnaire de la Real Academia Española*, <https://dle.rae.es/caballer%C3%ADa>, consulté le 28/04/2022, la caballería est une «13. f. Medida agraria usada en la isla de Cuba, equivalente a 1343 áreas». Nous traduisons : La *caballería* est une « Unité de mesure agraire utilisée dans l'île de Cuba, équivalent à 1343 hectares ».

<sup>1166</sup> *Op. cit.*, p. 88 : «Admirados por la impecable albura de mis carnes, los esclavos Pablo y Rafael, congos, Lorenzo, carabalí, Guadalupe y Rosalía, de origen incierto, aventuraaban sus dedos negros por el perfil de mis brazos. Fueron adquiridos de contrabando por mi abuelo, porque ya entonces los ingleses patrullaban la Isla para impedir la trata».

<sup>1167</sup> *Op. cit.*, p. 87 : «Los esclavos, ocupados en la zafra y en los cafetos, las esclavas en el servicio de la casa, sumaban quince. La prosperidad de la familia iba en aumento y se veía llegar tiempos mejores cuando murió mi abuelo».

Toute la richesse de la famille reposait alors sur la propriété de La Persévérance où était cultivé le café.

*« De la ferme de mon grand-père, je me souviens très bien d'un flamboyant couvert de fleurs rouges que mes petites mains tentaient d'atteindre pour me contenter finalement de celles fanées tombées au sol. Les hommes esclaves s'occupaient de la récolte de la canne à sucre et des caféiers, les femmes esclaves, dédiées au service de la maison. Ils étaient au nombre de quinze. La prospérité de la famille augmentait et des temps meilleurs arrivaient quand mon grand-père mourut. Ensuite, il y eut des discussions familiales au sujet de l'héritage et mon père décida de déménager à Santiago de Cuba, dans le quartier de Santo Tomás, dans la rue Trinidad où vivaient d'autres parents proches<sup>1168</sup>. »*

Ensuite, la famille Medero dut s'exiler en Jamaïque à cause de la répression à Cuba. En s'approchant des côtes jamaïcaines, Sofia décrit un paysage entouré de cultures, dont celle du café :

*« Dans plusieurs endroits, on voyait les collines couvertes d'un feuillage épais et dans d'autres, en nous approchant, les plantations de canne à sucre, de tabac et de café. C'était notre nouvelle patrie<sup>1169</sup>. »*

Contrairement à Cuba, l'esclavage était aboli en Jamaïque<sup>1170</sup>. Luis, le père de Sofia, ne put donc ni se procurer des esclaves, ni les introduire illégalement afin de cultiver la petite parcelle de terre qu'il avait achetée pour nourrir les siens. De père en fils, Luis bâtit sa fortune, mais cette fois-ci à partir des champs de canne :

*« Mon père était bouleversé à l'idée de payer des salaires parce qu'en Jamaïque l'esclavage avait déjà été aboli. Ma mère s'inquiétait de la maison où nous allions vivre [...]. En Jamaïque il y avait plus de noirs que de mulâtres et plus de mulâtres que de blancs et il y avait aussi des gens qui arrivaient des Indes orientales et il y avait des Français ayant fui Haïti. Et chaque groupe s'installait dans un endroit et il y avait des frontières reconnaissables que personne ne devait franchir. Mon père acheta une petite propriété de canne à sucre<sup>1171</sup>. »*

---

<sup>1168</sup> *Op. cit.*, p. 87 : «De la finca de mi abuelo recuerdo con nitidez un flamboyán generoso en flores rojas que mis pequeñas manos trataban de alcanzar, contentándome, al fin, con las ya marchitas caídas en el suelo. Los esclavos, ocupados en la zafra y en los cafetos, las esclavas en el servicio de la casa, sumaban quince. La prosperidad de la familia iba en aumento y se veía llegar tiempos mejores cuando murió mi abuelo. Entonces hubo algunas discusiones familiares sobre la herencia y mi padre decidió trasladarse a Santiago de Cuba al barrio de Santo Tomás, a la calle de la Trinidad donde vivían otros parientes cercanos».

<sup>1169</sup> *Op. cit.*, p. 248 : «En muchas partes se veían las lomas cargadas de espeso follaje y en otras, al acercarnos, las siembras de caña, tabaco y café. Esa era nuestra nueva patria».

<sup>1170</sup> L'Angleterre abolit l'esclavage en 1833.

<sup>1171</sup> *Op. cit.*, p. 248-249 : «A mi padre lo acongojaba la idea de pagar salarios porque en Jamaica ya había sido abolida la esclavitud. A mi madre le preocupaba la casa donde viviríamos [...]. En Jamaica había más negros que mulatos y más mulatos que blancos y también había gente llegada de la India Oriental y había franceses fugitivos

Puis, la famille immigré au Costa Rica où elle prospère dans la culture du café. Toutefois, le père de Sofia ne semble pas s'être fait une place parmi les grands propriétaires terriens, étant donné que, selon la cuisinière María, c'est Sofia qui l'aidait financièrement, au grand désavantage de son époux Armando Medero :

*« María avait entendu beaucoup de disputes dans lesquelles il [Armando] lui [Sofía] reprochait de donner de l'argent à son père, qui était dans une mauvaise situation. Mais non seulement Sofia donnait de l'argent à son père, mais elle en donnait aussi à sa sœur. Et Armando ne supportait pas que sa fortune diminue pour aider ses proches<sup>1172</sup>. »*

La culture du café a structuré le paysage costaricien et les rapports sociaux, engendrant des fractures socio-économiques. En effet, elle a généré l'émergence d'une nouvelle aristocratie locale ainsi qu'un important flux migratoire, comme nous le verrons plus avant à propos de la rue du Labyrinthe présentée dans *El año del laberinto*. Cette aristocratie locale organise la capitale en fonction de la demande de café, locale et nationale, et ce à partir des années 1830 comme nous l'explique Molina Jiménez Iván :

*« La culture du café, qui s'est répandue à San José après 1830, a commencé à transformer rapidement et de manière décisive la société édifiée au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les exportations de café sont passées de 8 341 à 96 544 quintaux entre 1840 et 1848 et représentaient, à partir de l'année dernière, plus de 90 pour cent de la valeur exportée par le pays [...]. La bourgeoisie du café fonda sa domination sur le contrôle du commerce extérieur, de crédit et la technologie la plus coûteuse et la plus complexe associée à la culture du café : le traitement humide<sup>1173</sup>. »*

Les Medero appartiennent à cette bourgeoisie locale. En effet, c'est principalement sur la culture du café qu'a été bâtie leur fortune. Le choix de la couleur de la maison du Labyrinthe, qui rappelle la couleur brune du café torréfié, corrobore notre propos. Armando était un propriétaire terrien très connu dans la rue du Labyrinthe. Comme son grand-père (rappelons, comme sur notre schéma, qu'Armando est l'oncle de Sofía et donc le frère du père de Sofía, nommé Luis), Armando possédait une grande propriété nommée Las Ánimas, située dans la

---

de Haïti. Y cada grupo se instalaba en un lugar y había fronteras reconocibles que nadie debía traspasar. Mi padre compró una pequeña finca de caña».

<sup>1172</sup> *Op. cit.*, p. 72 : «María había escuchado muchas discusiones en las que él [Armando] le [Sofía] reprochaba darle dinero a su padre, quien estaba en muy mala situación. Pero no solo a su padre pasaba dinero Sofia, también a su hermana. Y Armando no soportaba que su fortuna se viera menguada por ayudar a sus parientes».

<sup>1173</sup> Molina Jiménez Iván, «Los pequeños y medianos caficultores, la historia y la nación. Costa Rica (1890-1950)», *Caravelle*, n° 61, 1993, (p. 61-73) p. 62, [https://www.persee.fr/doc/carav\\_1147-6753\\_1993\\_num\\_61\\_1\\_2548](https://www.persee.fr/doc/carav_1147-6753_1993_num_61_1_2548), consulté le 23/03/2019. La traduction française a été réalisée par nos soins. «El cultivo del café, que se difundió en San José después de 1830, empezó a transformar veloz y decisivamente la sociedad que se edificó en el siglo XVIII. La exportación cafetalera se elevó de 8.341 a 96.544 quintales entre 1840 y 1848 y supuso, a partir del último año, más del 90 por ciento del valor exportado por el país [...]. La burguesía cafetalera basó su predominio en el control del comercio externo, del crédito y de la tecnología más cara y compleja asociada con el cultivo del café: el beneficiado húmedo».



ville d'Alajuela, au nord du pays, et dédiée à la culture du café : « À Las Ánimas Armando me laisse libre. Je peux m'allonger sous les arbres et me perdre dans la plantation de café en regardant les cueilleurs de café avec leurs grands paniers accrochés à leur taille<sup>1174</sup> ». Le couple était aussi propriétaire du Cafetín, lieu au nom significatif où se réunissaient les Cubains, rêvant d'un retour au pays natal.

Sur la côte caraïbe, à Puerto Limón, les Noirs étaient démographiquement plus importants, comme en Jamaïque. Martín Camacho, alias El Patillas, était à la recherche de la Garza, amie prostituée de María, qui pouvait lui indiquer le chemin pour la retrouver. C'est au travers de ses péripéties, ainsi que de celles de María, que nous découvrons les dessous du commerce du café, depuis le port jusqu'aux consommateurs de café :

*« L'environnement tout entier sembla différent à Martín Camacho, même l'air raréfié par l'odeur du ferment de cacao séché sous les toits de palmiers. Il fut stupéfait par la prolifération de Noirs chargeant des bananes et du café sur les bateaux qui assuraient l'exportation vers une petite île où accostaient les navires marchands<sup>1175</sup>. »*

Ce passage nous renseigne sur le fait que si l'esclavage au Costa Rica a été aboli en 1824, les Noirs étaient toujours subalternisés et le colonialisme creusait les fractures socio-économiques et pigmentocratiques déjà existantes. En effet, la fuite d'agriculteurs vers l'Europe ou l'Amérique du Nord témoignent de mauvaises conditions de vie au Costa Rica. Nous notons dans le passage suivant, que la demande nationale de café est d'abord européenne : « [...] on disait aussi qu'à Puerto Limón, sur la côte Caraïbe, ils levaient l'ancre avec des fugitifs cachés entre les sacs de café en direction d'Hambourg, ou entre les régimes de bananes en partance pour la Nouvelle-Orléans<sup>1176</sup> ».

Mais c'est en passant par la rue du Labyrinthe que l'ampleur de l'économie du café au Costa Rica et ses enjeux sont mesurables. Haut lieu du pouvoir capitaliste, cette rue est située au cœur de la ville de San José. Rappelons que « [...] le thème de la ville-labyrinthe est devenu un lieu commun depuis le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1177</sup> ». Les auteurs de notre corpus nous invitent à un déchiffrement symbolique et géocritique de la ville de San José, étant donné que « la ville, espace humain par antonomase, peut être "lue" comme un roman. On lit l'espace comme on parcourt un texte ; on lit le texte comme on parcourt un espace<sup>1178</sup> ».

---

<sup>1174</sup> *Op. cit.*, p. 102 : «En Las Ánimas Armando me deja libre. Puedo tenderme bajo los árboles frutales y perderme en el cafetal mirando a los cogedores de café con sus grandes canastas sujetas a la cintura».

<sup>1175</sup> *Op. cit.*, p. 305 : «Todo el entorno se le hizo a Martín Camacho diferente, hasta el aire enrarecido por el olor del fermento del cacao puesto a secar bajo techos de palma. Lo aturdió la proliferación de negros que cargaban banano y café a los botes que transportaban la exportación hasta una pequeña isla donde atracaban los barcos mercantes».

<sup>1176</sup> *Op. cit.*, p. 81 : «[...] también llegaban noticias de que en Puerto Limón, en el Caribe, zarpaban barcos con fugitivos escondidos entre los sacos de café con rumbo a Hamburgo, o entre racimos de banano que partían a Nueva Orleans».

<sup>1177</sup> Nicole Roger-Taillade, « L'œuvre littéraire et le labyrinthe (*Le Château* de F. Kafka, *L'Aleph* de J.L. Borges, *L'Emploi du temps* de M. Butor) », *Littératures*, n° 31, automne 1994, p. 129-156, [www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1994\\_num\\_31\\_1\\_1673](http://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1994_num_31_1_1673), consulté le 06/02/2023.

<sup>1178</sup> Bertrand Westphal, *La Géocritique. Réel, fiction, espace*, op. cit., p. 272.

Tel un carrefour démultiplié, la ville est par définition un espace de concentration où tous les pouvoirs sont en contact. C'est un espace intersectionnel. Son aspect labyrinthique est généralement dû aux rues qui la traversent et qui y sont rassemblées. La rue du Labyrinthe est décrite de la manière suivante dans *El año del laberinto* :

*« La rue du Labyrinthe, tracée au cordeau, droite et longue, s'achevait avec un petit virage en arrivant au lit de la rivière Torres qui, par le nord, limitait la ville. Là-bas on construisait un quartier nouveau et luxueux pour loger décemment les nouveaux riches du café. Au cours des dernières années, en arrivant à la rue centrale, aussi appelée rue du Commerce, apparaissait la planchette en bois et les dessins de l'Angleterre victorienne, qui témoignait d'un changement dans l'architecture et dans les goûts de l'aristocratie locale émergente. Vers le sud, entre des terrains vagues et des pâturages, de vieilles maisons en torchis, des vestiges de l'époque coloniale, avec de la mousse et de petites herbes humides sur les toits, entouraient son étroit cheminement. Au bout, la rue du Labyrinthe devenait modeste, elle courait entre de petits logements sombres en torchis et finissait par se perdre, définitivement, dans le caféier dont elle a pris son nom. Vue dans son ensemble, la rue du Labyrinthe avait un léger relent de progrès qui, mélangé à des choses vieilles et des choses anciennes, lui donnait une certaine ambiguïté. Par le Labyrinthe passaient les marginaux du sud en direction du centre où les commerçants, les hôteliers et les salons de café rivalisaient en simulant des élégances cosmopolites pour satisfaire les nouveaux besoins des bonnes familles, de leur bonne allure, de leur élégance, et pour procurer du vernis adéquat aux filles en âge de se marier afin de les rendre appétissantes aux yeux des Européens qui venaient chercher un bon mariage dans ces terres qui, bien que sauvages, débordaient de promesses. Des Allemands, des Français et des Anglais, sans avenir dans leurs propres pays, ennoblissaient leurs noms à l'ombre des caféiers fleuris. Cela faisait un peu plus d'un an depuis que la municipalité avait commencé sa tâche civilisatrice, remplaçant les noms par des chiffres, dans les rues, les avenues et les maisons. Mais les habitants, enclins à l'indécision et amateurs de l'indéfinition, réticents à modifier leurs habitudes centenaires, continuaient d'appeler les rues par leur ancien nom et donnaient les adresses de leur maison selon des points de référence qui étaient d'habitude les résidences des voisins les plus notables, ou bien les églises, l'atelier d'un ébéniste, les pharmacies, quelque écurie ou épicerie connue<sup>1179</sup>. »*

---

<sup>1179</sup> *El año del laberinto*, op. cit., p. 14-15 : «La calle del Laberinto, trazada a cordel, recta y larga, terminaba en una pequeña curva al topar con el cauce del río Torres que, por el norte, le ponía límite a la ciudad. Por aquí se construía un barrio nuevo y lujoso para cobijar decentemente a los nuevos ricos del café. En los últimos años, acercándose a la calle central, llamada también calle del Comercio, aparecían la tablilla de madera y los diseños de la Inglaterra victoriana testimoniando un cambio en la arquitectura y en los gustos de la emergente aristocracia local. Hacia el sur, entre solares vacíos y pastizales, flanqueaban su angosto discurrir ancianas casas de adobe, residuos de la época colonial, entejadas de musgo y yerbecillas húmedas. Al final, la calle del Laberinto, volviéndose modesta, corría entre pequeñas viviendas oscuras de techo pajizo para perderse, definitivamente, en el cafetal del cual tomó el nombre. Vista en su totalidad, la calle del Laberinto tenía un tufillo a progreso que, mezclado con cosa vieja y cosa añeja, le daba una cierta ambigüedad. Por el Laberinto pasaban los marginados del sur en dirección al centro donde los tenderos, los hoteleros y los salones de café competían emulando elegancias cosmopolitas para satisfacer las nuevas necesidades de las buenas familias, de su buen ver, su buen vestir y proveer de barniz adecuado a las muchachas casaderas para hacerlas apetecibles a los ojos de los europeos que venían buscando un buen matrimonio en tierras que no por lo salvajes dejaban de ser promisorias. Alemanes, franceses e ingleses, sin porvenir en sus respectivas tierras, ennoblecían sus vulgares apellidos a la sombra de los cafetos en flor. Hacía poco más de un año desde que el municipio comenzó su tarea civilizadora cambiando los nombres por números, en calles, avenidas y casas. Pero los habitantes, proclives a la indecisión y amantes de la indefinición,

À première vue, l'aménagement de la rue du Labyrinthe ne ressemblerait pas à un labyrinthe. Pourtant, nous l'avons explicité, les conflits d'intérêts locaux et nationaux voire internationaux qui quadrillent la Capitale renvoient aux caractéristiques du labyrinthe, entre visible et invisible. En effet, la nouvelle borgésienne : «Los dos reyes y los dos laberintos» suggère que ce n'est pas seulement l'agencement de la ville qui rappelle le motif du labyrinthe, mais c'est aussi la manière dont elle est codifiée que ce soit culturellement, politiquement ou économiquement parlant. Dans le cas de la rue du Labyrinthe, et par extension de la ville de San José, nous pouvons décoder stratigraphiquement l'empreinte que l'économie du café a laissé sur le paysage.

Tout d'abord, nous notons que la rue du Labyrinthe est divisée en deux extrémités, s'étendant du nord au sud. Au nord, l'aristocratie du café ; au sud les caféiers. La rue est entourée de café sous toutes ses formes, de sa production au sud, à sa consommation au nord. Cette discontinuité territoriale entre nord et sud enclenche un processus d'hybridation entre les deux extrémités, puisqu'il est question dans l'extrait cité plus haut de « mélange ». En effet, nous observons des entre-deux, des bifurcations, des fractures dichotomiques sur le modèle colonial civilisation/barbarie, soit entre le passé et le présent, entre l'ancienneté et la modernité (progrès), entre pauvres et riches, entre agriculteurs et planteurs, entre centre et périphérie, entre dominés et dominants, entre architectures luxueuses, gigantesques et victoriennes au nord, et architectures coloniales, sombres et peu luxueuses au sud, entre bâtiment au nord et végétation au sud, entre sauvage et policé. Comment ne pas penser au « [...] labyrinthe de labyrinthes, à un sinueux labyrinthe croissant qui embrass[e] le passé et l'avenir [...] »<sup>1180</sup>, à l'instar de la mémoire.

Dans la rue du Labyrinthe, du passé au présent soit d'un espace-temps à un autre, nous remarquons que l'évolution du système économique capitaliste s'est répercutée également sur les mentalités et sur l'espace qui ont été transformés, et par voie de conséquence, les repères et codes anciens modifiés. En effet, la rue du Labyrinthe est un espace en transition et transgressif au sens étymologique du terme, c'est-à-dire qui est franchissable, traversable. La notion de transgression convoque celle de la frontière. S'il n'y a pas de frontière physique car tracée en ligne et droite, la rue du Labyrinthe possède des frontières invisibles manifestées premièrement par des conflits d'intérêts. La grande et belle maison du Labyrinthe illustre bien ce jeu du visible et invisible (voir notre schéma). D'ailleurs, il y a un décalage entre « la tâche civilisatrice et moderne » de la municipalité qui consista à attribuer des numéros aux maisons, le numéro 25 en ce qui concerne la maison des Medero, et la pratique culturelle qui les repère en fonction des lieux connus. C'est le cas pour « la maison du Labyrinthe » dont le nom est répété plusieurs fois sous cette forme dans le roman, car elle est située dans la fameuse rue du Labyrinthe. D'ailleurs, la description faite de la rue du Labyrinthe est similaire à celle de la maison du Labyrinthe, soit un mélange entre ancien et moderne. La maison du Labyrinthe se situerait-elle

---

reacios a modificar sus hábitos centenarios, continuaban llamando a las calles por sus viejos nombres y daban las direcciones de sus casas de acuerdo con puntos de referencia que solían ser las residencias de los vecinos más notables, o bien las iglesias, el taller de un ebanista, las boticas, alguna caballeriza o pulpería conocida».

<sup>1180</sup> Voir *Fictions*, « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », *Œuvres complètes, op. cit.*, Tome 1, traduit par Paul Verdevoye, p. 502-503.

par conséquent à mi-chemin entre le sud dont les maisons sont encore en torchis et le nord, particulièrement moderne ? :

« [...] la maison des Cubains était un fiasco. Là-bas, là où aurait dû être construit un manoir, un château, un palais, un riche monument au luxe infini et ostentatoire, il y avait une simple maison en torchis et en tuile, grande, il est vrai, bien située, c'est vrai, mais sans plus d'aspirations de modernité que les fenêtres à guillotine et quelques colonnes salomoniques fixées sur les côtés de la porte principale<sup>1181</sup>. »

De plus, à la lecture des paroles du journaliste Pío Víquez : « Oh !, café !, café ! – chanta-t-il mélancoliquement – combien de crimes ont été perpétrés en ton nom !<sup>1182</sup> », il est justifié de se demander si la rue du Labyrinthe était symboliquement aussi droite et claire que sa description physique l'annonce ? N'était-elle pas pourvue de bifurcations dissimulées qui la rendraient obscure ? La couleur sombre du café laisse augurer un lieu mystérieux, voire lugubre, aux relations humaines complexes. Dans la rue du Labyrinthe, et plus globalement dans la capitale de San José, les relations humaines sont dominées par les intérêts économiques étrangers qui sont comme consubstantiels à la classe dominante locale. C'est ainsi que les intérêts autour du café ont réorganisé la rue du Labyrinthe, de sorte qu'ils pèsent davantage et induisent des bifurcations sur la scène costaricienne aux niveaux politique, médiatique, social et culturel, entre autres. La population locale et étrangère est ainsi conditionnée, enfermée structurellement et mentalement dans le système économique de la plantation, conçu sur le modèle capitaliste colonial européen. C'est toujours l'argent qui prime chez Pío Víquez quand il s'agit de bifurquer, de prendre une décision concernant le journal *El Herald*. Quelle qu'en soit la moralité, ce sont des bifurcations personnelles qui se répercutent collectivement, étant donné qu'il s'agit du journal officiel de l'État. Ainsi, les intérêts financiers entrecroisent lieux et relations humaines.

De même, nous pouvons apprécier la description polysensorielle du lieu, au travers des souvenirs de la jeune fille Sofía évoquant le café, la canne à sucre, mais aussi le tabac lors de réunions secrètes chez ses parents à Cuba :

« [...] les paroles d'hommes occupés dans des réunions secrètes. Paroles que ne devaient pas écouter les filles en âge de la puberté. Mais elle savait qu'ils parlaient d'une guerre sur le point de commencer, entre tasses de café plus sombre qu'une conspiration, gorgées de rhum aussi enflammé qu'une conflagration et tabac roulé entre les cuisses d'une Mulâtresse, derrière des fenêtres sans vitres et des comptoirs bleus, protégés par des balustres en cèdre<sup>1183</sup>. »

---

<sup>1181</sup> *Op. cit.*, p. 42 : «[...] la casa de los cubanos resultó un fiasco. Ahí donde debía levantarse una mansión, un castillo, un palacio, un monumento a la riqueza, un derroche de lujo y ostentación, había una sencilla casa de adobe y teja, grande, es cierto, bien situada, es cierto, pero sin más aspiraciones de modernidad que las ventanas de guillotina y unas columnitas salomónicas adosadas a los costados de la puerta principal».

<sup>1182</sup> *Op. cit.*, p. 194 : «¡Oh, café, café –cantó melancólicamente–, cuántos crímenes se cometen en tu nombre!».

<sup>1183</sup> *Op. cit.*, p. 24-25 : «[...] las palabras de los hombres ocupados en conciliábulos secretos. Palabras que no debían escuchar las niñas en alborada de pubertad. Pero ella sabía que hablaban de una guerra a punto de comenzar, entre tazas de café más oscuro que una conjura, sorbos de un ron tan inflamado como una conflagración y tabaco enrollado en muslo de mulata, tras ventanas sin vidrios y contratapas azules, protegidas por balaustres de cedro».

Chacune des trois plantes évoquées ici traduit une empreinte sur l'espace costaricien et plus singulièrement rappelle la structuration de la rue du Labyrinthe, divisée en réalité entre Cuba et Europe. L'association de la dimension gustative et visuelle dans la description est révélatrice. En effet, il est encore question de la couleur du café, qui renvoie à la domination politique et économique étrangère au Costa Rica et qui nous interroge également sur la virulence du capitalisme. Rappelons le contexte de l'extrait : Sofía parle depuis le Costa Rica, mais se remémore les réunions secrètes à Cuba qu'elle décrit alors. En ce sens, le café sert de lien entre ces deux espaces qu'elle semble associer à la même réalité amère (comme le café) de préparation de la guerre d'indépendance de Cuba. Cela fait écho aux paroles de Pío Víquez déjà citées.

Dans le même registre d'un conflit explosif, Sofía évoque la canne à sucre au travers du rhum. Enfin, la protagoniste réactive le mythe cubain de la femme qui roule le tabac entre ses cuisses – appelée en langue espagnole «torcedora» –, afin que la dégustation soit un acte sensuel. La femme, exotisée de surcroît, sert d'appau, ce que renforce le stéréotype de la mulâtresse belle et sensuelle.

Ensuite, selon l'extrait cité, il est question globalement de l'aspect ambigu de la rue du Labyrinthe, entre ancienneté et modernité, soit d'une opacité qui crée des frontières et oblige à tâtonner dans un chemin qui bifurque contrairement à l'aspect droit et clair évoqué initialement. En effet, la migration d'Européens au nord du Costa Rica a créé un nouveau transfert culturel, socio-économique et identitaire avec le développement d'une aristocratie du café. À l'inverse, les marginaux venant du sud se laissent attirer par la modernité du nord qui impose un modèle de développement socio-économique et un nouveau mode vie, de sorte que de nouveaux besoins sont créés. Ainsi, la rue du labyrinthe prend la forme, non plus d'une rue, mais d'une grande échelle pourvue de deux extrémités, par analogie au rapport entre ciel et terre : au sud la terre, avec les caféiers et les maisons sombres, en torchis et en paille ; et au nord, le ciel représenté notamment par les nouvelles maisons luxueuses et colorées. Plus les marginaux se rapprochent du nord, plus cela donne l'impression qu'ils s'élèvent dans la société. Toutefois, Michel Foucault nous rappelle que « [c]'est le labyrinthe qui fait le Minotaure : non l'inverse. La littérature moderne ne cesse de nous l'apprendre<sup>1184</sup> ». Aussi, quel être hybride créé et exploitable par les dominants donnerait une légitimité au labyrinthe, et ce faisant, à la rue du Labyrinthe ? Les marginaux sont maintenus dans leur condition subalterne afin de faire tourner la machine capitaliste fondée sur l'économie des plantations de café au Costa Rica.

Il est intéressant de noter que le processus d'hybridation identitaire et culturel s'est mis en place avec le choix d'une économie plantationnaire pour répondre à la demande étrangère. « Les villes sont un autre des ensembles sociaux qui accueillent tout en conditionnant l'hybridation<sup>1185</sup> ». En effet, dans la ville de San José, en particulier dans la rue du Labyrinthe, ceux qui venaient ennoblir leur nom et s'enrichir étaient des Européens « sans avenir dans leur propre pays ». Refusant leur subalternisation dans leur pays respectif, ils se sont rendus aux

---

<sup>1184</sup> Michel Foucault, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1963, p. 102-103.

<sup>1185</sup> Néstor García Canclini, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité*, op. cit., p. 29.

Amériques, attirés par le mythe renouvelé de l'*El Dorado/American Dream*, en d'autres termes, les mythes de la prospérité.

D'ailleurs, selon le passage cité, ce flux migratoire a été encouragé par la municipalité, et donc plus largement, par le gouvernement local. Parmi ce réseau, nous pensons au nouveau Président et ancien ministre de la guerre au Costa Rica, Rafael Yglesias, qui ne semblait pas refléter l'image de la rue du Labyrinthe, droite et tracée en ligne, par son manque de droiture et d'intégrité. En effet, cette migration européenne a parfaitement satisfait les aspirations d'Yglesias qui consistait à blanchir la population. En profitant de leur subalternisation dans leur pays d'origine, il avait convenu avec le Général cubain Antonio Maceo, de faire venir à La Mansión des hommes à la peau blanche et aux yeux bleus afin de cultiver le tabac et le sucre, entre autres. Il y voyait de possibles investisseurs étrangers qui blanchiraient de surcroît la nation costaricienne. Ce projet renforcerait la hiérarchisation raciale et coloniale avec un dominant blanc dans sa partie la plus haute. Ce projet échoua<sup>1186</sup>. Yglesias dut contourner la loi et faire venir illégalement des Noirs afin d'augmenter la main d'œuvre et répondre à la demande étrangère. Cela nous renseigne en tous les cas sur les aspirations économiques et politiques, ainsi que sur le modèle et les critères de discriminations ethniques de développements identitaires cachés derrière les flux migratoires encouragés dans la Vallée Centrale, et notamment dans la rue du Labyrinthe.

Ce projet, amorcé par Rafael Yglesias dans le roman, nous permet d'établir un rapprochement avec les premiers colons en Martinique, qui étaient des Français, de diverses origines, et plus particulièrement des Français « engagés ». Ces derniers se portaient volontaires ou étaient contraints d'immigrer aux Antilles afin de cultiver la terre pour une durée de trois ans à la suite desquels ils pouvaient passer à un statut de maîtres / planteurs. Les colons engagés contraints étaient ceux que la France métropolitaine avait rejeté, subalternisé. En effet, il s'agissait parfois d'errants, de paysans, etc. Frédéric Régent nous rappelle que « [l]'économie de plantation fut ainsi originellement fondée sur la servitude blanche<sup>1187</sup> ».

*« La plupart des Français qui immigrent aux colonies sont incapables de payer leur voyage aux îles, ils doivent s'engager à servir, ce qui paye les frais du voyage, pour une durée de trois ans, dans les colonies françaises. Ces colons français sont appelés les « engagés » ou les « trente-six mois ». [...] Dès 1629, les premiers colons de Saint-Christophe qui s'étaient eux-mêmes engagés pour trois ans repartent chercher de la*

---

<sup>1186</sup> Ronald Soto Quirós, « Discursos y Políticas de Inmigración En Costa Rica: 1862-1943 », *Iberoamericana* (2001-), vol. 5, n° 19, 2005, p. 119-133 (p. 121), <http://www.jstor.org/stable/41675818>, consulté le 20/09/2023 : « Según interpreta Ronny Viales Hurtado (2001), en el marco de los planteamientos reales de fines del siglo XIX encontramos en Costa Rica tres estrategias para poder el crecimiento poblacional y ocupar el territorio: la fundación de colonias agrícolas, fomento de la inmigración de mano de obra valiosa en términos cuantitativos y de peso en términos de capital humano, y el favorecimiento de migraciones internas. Como bien lo ha estudiado Carmen Murillo Chaverri (1995: 75-79), en los primeros años de la construcción del ferrocarril al Atlántico (salida para la exportación del contrataron elementos de origen europeo (alemanes, belgas, suizos, escoceses, ingleses, norteamericanos e irlandeses), pero los requerimientos de mano de obra, los intereses económicos y los momentos de crisis obligaron a contrataciones de chinos, jamaicanos, curazoleños e italianos. Indudablemente, las contrataciones eran desiguales, por cuando se trataba de chinos e italianos. Debemos mencionar que los primeros contingentes importantes de afrocaribeños, especialmente de Jamaica, y de chinos llegaron Rica en 1872 y 1873 respectivamente ».

<sup>1187</sup> Frédéric Régent, *La France et ses esclaves*, op. cit., p. 22.

*main-d'œuvre en France [...] Les engagés sont souvent des paysans ou des artisans. Des hommes aliènent leur liberté contre des promesses de terres et de salaires élevés à l'issue du contrat d'engagement, véhiculées par une intense propagande [...] Un Blanc peut même avoir pour maître un Noir libre !<sup>1188</sup> »*  
*« Les colonies françaises attirent également des étrangers, comme les Irlandais appelés Irois, des Anglais catholiques et des Hollandais. Les catholiques sont alors persécutés en Angleterre et en Irlande, après la révolution de 1649<sup>1189</sup>. »*

L'idée pour Tatiana Lobo Wiehoff est de déconstruire l'image pacifique et homogène du Costa Rica derrière laquelle s'est commis tant de crimes comme le déplorait Pío Víquez. La réécriture labyrinthique de Tatiana Lobo Wiehoff, *El año del laberinto*, met alors en exergue l'imbrication des rapports de pouvoir et les questions identitaire et mémorielle.

*« Ce fait témoigne à son tour d'une réécriture de l'histoire costaricienne de 1894, que le roman recréera plus tard, à partir de la déconstruction de l'image mythique d'un Costa Rica pacifique, harmonieux et démocratique, constituée comme telle, à partir des mêmes processus fondateurs de la nation<sup>1190</sup>. »*

Le Costa Rica favorise l'hybridation du capitalisme et du libéralisme, deux modèles de développement économique étranger, en ouvrant la voie à l'exportation de café par la construction de chemins de fer initiée par des investisseurs nord-américains, mais aussi à une autre économie de plantation : la banane.

#### **II.2.2.2.2. «Salir de un laberinto para entrar en otro» : États-Unis et économie de la banane**

Tatiana Lobo Wiehoff nous propose de découvrir l'expansion économique nord-américaine sur le territoire costaricien. L'auteure s'attache à nous présenter de manière multifocale et polyphonique les effets de la modernisation qui résultent de cette nouvelle économie de la banane. Nous pouvons dès lors proposer une analyse géocritique des caractéristiques du libéralisme nord-américain et de ses répercussions sur les espaces du Costa Rica.

Dans *El año del laberinto*, le système libéraliste est introduit avec l'arrivée de l'entrepreneur nord-américain Minor Keith. Depuis sa fenêtre, Sofía l'observe et nous le décrit en nous racontant l'histoire de sa fortune : « Il est devenu corpulent le garçon yankee qui est venu faire

---

<sup>1188</sup> *Op. cit.*, p. 21.

<sup>1189</sup> *Op. cit.*, p. 22.

<sup>1190</sup> Doris Montero Trigueros «Los programadores de lectura: El título y el incipit de *El año del laberinto*», *op. cit.*, p. 50 : « Este hecho a su vez, evidencia una reescritura de la historia costarricense de 1894, que más adelante recreará la novela, a partir de la deconstrucción de la imagen mítica de una Costa Rica pacífica, armónica y democrática, constituida como tal, desde los mismos procesos fundacionales de la nación ». La traduction française a été réalisée par nos soins.

fortune et l'a trouvée<sup>1191</sup> ». La prospérité financière s'est accompagnée d'une transformation physique du personnage qui symboliquement renforce l'idée d'exploitation du Costa Rica dont les richesses emplissent les ventres capitalistes.

Sofía rappelle à son grand étonnement, que Minor Keith vendait du bois dans la cour de sa maison. Il possédait également des champs de bananiers dans la forêt costaricienne pour lequel il faisait construire des chemins de fer pour l'exportation. Il investissait, réinvestissait et rapportait beaucoup au Costa Rica, ce qui lui donnait tout pouvoir sur le territoire. Minor Keith voyait grand et avait les bras longs. En effet, il est présenté comme étant en train de négocier l'achat de Cuba<sup>1192</sup>. Il ne voulait donc pas que les Cubains entament une guerre d'indépendance. D'ailleurs, Sofía nous signale qu'il est l'oncle par alliance du président du Costa Rica, Rafael Yglesias. Ce réseau familial et politique renforce son pouvoir économique et lui donne carte blanche pour la conquête d'autres territoires.

Toutefois, des signes de malhonnêteté sont mis en avant : « Madame Freer traversa la rue pour ne pas le saluer. Ils sont ennemis depuis qu'il lui avait vendu des planches de chêne qui s'étaient révélées plus tard être en acajou. Madame Freer le sut lorsque les termites s'y mirent<sup>1193</sup> ». Pour l'inauguration du train, Minor Keith fait preuve d'héroïcité, mettant en avant le drapeau nord-américain déployé au vent : « Image héroïque : le drapeau nord-américain déployé au vent, le gringo Keith traversant le pont assis sur la locomotive, au fond de la gorge la rivière déchaînée. Et le pauvre chauffeur noir, pâle d'effroi<sup>1194</sup> ».

Cette scène souligne l'attitude conquérante de Minor Keith et rappelle le geste symbolique de Christophe Colomb qui aurait planté son drapeau sur l'île de Guanahani en signe de prise de possession pour les Rois catholiques. De même Minor Keith fait du territoire costaricien sa propriété en y laissant ses empreintes. En effet, le passage de Minor Keith et de sa femme dans la rue du Labyrinthe a fait remonter dans les pensées de Sofía de mauvais et longs souvenirs, ce qui nous renseigne sur les stratégies capitalistes employées par Minor Keith :

*« C'est sur les os des ouvriers et des monteurs de lignes de toutes races et de toutes couleurs, [que] l'entrepreneur a bâti sa fortune, sur des hommes venus de partout ; des Noirs jamaïcains, des Chinois, des Suédois et Dieu sait qui d'autre... Beaucoup ne retourneront jamais dans leur pays d'origine et beaucoup ont été enterrés entre les rails. Et les Italiens, ah, les Italiens... Ils sortaient en masse de la forêt, une horde fiévreuse qui fuyait les moustiques, la diarrhée et la malaria, qui échappait à la faim et à la fièvre jaune, chiant dans leurs pantalons à cause de la dysenterie. Comme une volée de canards blessés par des balles de fusil de chasse, ils se sont posés dans les églises et sur*

---

<sup>1191</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 123 : «Se ha vuelto corpulento el muchacho yanqui que llegó a buscar fortuna y la encontró.»

<sup>1192</sup> *Op. cit.*, p. 293 : «Y su tío, Minor Keith, tampoco quiere a los cubanos porque los Estados Unidos de Norteamérica están negociando la compra del Paraíso del Azúcar [...]» ; « Et son oncle, Minor Keith, n'aime pas non plus les Cubains parce que les États-Unis d'Amérique du Nord étaient en train de négocier l'achat du Paradis du Sucre [...] ».

<sup>1193</sup> *Op. cit.*, p. 123 : «La señora Freer cruza la calle para no saludarlo. Están enemistados desde que él le vendió unas tablas de roble que luego resultó ser caobilla. La señora Freer lo supo cuando se le metió el comején».

<sup>1194</sup> *Op. cit.*, p. 124 : «Heroica estampa: la bandera norteamericana desplegada al viento, el gringo Keith cruzando el puente sentado sobre la locomotora, en el fondo de la garganta el río embravecido. Y el pobre maquinista negro, pálido del susto».



*les marches de la Cathédrale, défiant la ville de leurs yeux hagards et de leur odeur de miasmes. Les gens se sont rassemblés derrière les barreaux de Central Park pour les voir. Les Italiens, derrière les barreaux de la Cathédrale. La rue entre les deux, la zone réservée aux hommes. À cette époque, la retraite des fanfares militaires était suspendue parce que les musiciens jouaient des opéras et que les Italiens les chantaient. Je suis allée les voir aussi. Comment aurais-je pu ne pas le faire, car tout était si proche de chez moi. Armando ne l'a jamais su et je ne le lui ai pas dit. Ils étaient nombreux et désespérés, fiers de leur misère et de leur malheur. Ils voulaient retrouver leur vin et leurs spaghettis et sont venus réclamer leur salaire et leur billet de retour tels des oiseaux migrateurs implorant la charité du Christ. Des hommes sans défense, sans genoux sur lesquels reposer leur tête et sans personne pour laver leurs chemises. Et soudain, l'atrium se remplit de femmes qui s'agitaient avec leurs paniers de pain, de nourriture et les vêtements usagés de leurs maris. Ce sont les femmes de San José et de Cartago qui soutinrent la grève des Italiens. Keith les détesta parce que sans elles, les pauvres gars, accablés par la faim, seraient revenus à la pelle et à la dynamite, pour poser des rails et se contenter de la défaite. Les femmes, sombres et masquées, sortaient de la Bible pour soigner leurs pieds endoloris. Elles les auraient nourris au sein, s'il le fallait, pour leur donner à boire. Il y en avait de si jeunes qu'on voulait les endormir avec des berceuses, des poussins impuissants impatientes de retourner au nid, horrifiés par leur premier vol. Ce sont eux qui ont eu un toit pour tuer leurs regrets. Keith détesta les femmes et le gouvernement les détesta et ils ne pouvaient rien faire d'autre que regarder comment les jours passant les Italiens trouvaient la force d'écrire sur de petites feuilles de papier leurs revendications. Ils s'enhardirent, ils exigèrent, ils crièrent. Tout était inutile. Un jour, l'atrium se réveilla désert. Ils m'ont dit qu'ils étaient partis, qu'ils avaient rebroussé chemin et qu'on les avait vus plus tard assis parmi les rochers de Limón attendant un bateau. Les femmes qui les soignèrent et les accueillirent, conservèrent, malgré la routine si brusquement interrompue, de la gratitude pour ces hommes tombés en disgrâce. Ils partirent sans obtenir ce qu'ils voulaient. Ils partirent sans recevoir leur dernier salaire. Le gringo l'a gardé pour lui. Il a réussi, Minor Keith. Il cherche de l'or jusque dans les racines des arbres<sup>1195</sup>. »*

---

<sup>1195</sup> *Op. cit.*, p. 124-126 : «Sobre huesos de los braceros y los linieros de toda raza y color levantó el empresario su fortuna, hombres venidos de todas partes; negros jamaicanos, chinos, suecos y sabrá Dios qué más... Muchos no volverán nunca a sus patrias y muchos han quedado enterrados entre los raíles. Y los italianos, ah, los italianos... Llegaron brotados de la selva, una horda enfebrecida que huía de los mosquitos, la diarrea y la malaria, que escapaba del hambre y la fiebre amarilla, cagados en los pantalones por la disentería. Bandada de patos heridos a perdigonazos, tomaron tierra en las iglesias y en las gradas de la Catedral, retando a la ciudad con sus ojos desorbitados y su olor a miasma. La gente se juntó detrás de las rejas del Parque Central para verlos. Los italianos, detrás de las rejas de la Catedral. La calle entremedio, zona de nadie. En esos días se suspendió la retreta de la banda militar porque los músicos tocaban óperas y los italianos las cantaban. Yo también fui a verlos. Cómo no lo hubiera hecho, estando tan cerca mi casa. Armando nunca lo supo ni yo se lo conté. Eran muchos y estaban desesperados, orgullosos en su miseria y en su desgracia. Querían volver a su vino y a sus espaguetis y venían a reclamar sus jornales y el pasaje de retorno. Pájaros migratorios implorando la caridad de Cristo. Hombres desvalidos sin regazo donde apoyar la cabeza y sin tener quién les lavara la camisa. Y, de pronto, el atrio se llenó de mujeres revoloteando afanadas con sus cestas de pan, alimentos y ropa usada de sus maridos. Fueron las mujeres de San José y Cartago quienes sostuvieron la huelga de los italianos. Keith las odió porque sin ellas los pobrecillos, vencidos por el hambre, hubieran regresado a la pala y a la dinamita, a tender rieles y a conformarse con la derrota. Las mujeres, oscuras y enmantadas, salieron de la Biblia para atender los pies llagados. Se hubieran exprimido los pechos, de ser preciso, para darles de beber. Había algunos tan jóvenes que daban ganas de adormecerlos con canciones de cuna, pichones desamparados deseosos de retornar al nido, horrorizados de su primer vuelo. Estos fueron los que consiguieron un techo donde matar el arrepentimiento. A las mujeres las odió Keith y las odió el Gobierno y no pudieron hacer nada más que contemplar cómo los días pasaban y los italianos acumulaban fuerzas para escribir hojitas de papel con sus demandas. Se envalentonaron, exigieron, gritaron. Todo fue inútil. Un día el atrio amaneció desierto. Me dijeron que se fueron, que desanduvieron el camino y que después se les vio sentados

Pour que son commerce fleurisse, Minor Keith employait tous ceux – insulaires ou continentaux, et même parfois de très jeunes gens – qui fuyaient la subalternisation économique dans leur pays respectif. Leur travail consistait à creuser la terre et poser les rails pour le train qui établissait la jonction entre l'espace central (la Vallée Centrale) et l'espace périphérique (la forêt), notamment au sud-est du Costa Rica<sup>1196</sup>. Dans la forêt, se trouvaient également ceux qui cultivaient les champs de bananes appartenant à Minor Keith, lesquels constitueront plus tard la *United Fruit Company*.

Cette forêt est alors décrite comme un labyrinthe depuis le regard de Martín Camacho, proxénète à San José, surnommé El Patillas :

« Rapidement, un labyrinthe de grandes feuilles lui indiqua qu'il était arrivé dans les champs de bananes de Minor Keith. [...] C'était impossible de s'orienter dans une autre direction que celle de la ligne ferroviaire, entourée des plantes sauvages. Des deux côtés, le même bananier se répétait, inlassablement, jusqu'à l'infini<sup>1197</sup>. »

Il est rappelé que les travailleurs fuyaient ce labyrinthe dans des états physiques et psychologiques très mauvais, ce qui renseigne sur la considération et la signification du corps et de l'esprit pour le système impérialiste nord-américain. D'ailleurs, s'il est question de fuir cet endroit effrayant et mortel, qui est alors le Minotaure qui serait au centre de ce système labyrinthique si ce n'est Minor Keith ? En effet, il est question de « mouches », de « diarrhée », de « malaria », de « dysenterie » qui causaient des incontinenances fécales, de blessés par balles, des « yeux exorbitants », des odeurs de miasmes... Qui induit la désespérance des ouvriers, démunis, sans domicile fixe, aux pieds endoloris ? La violence, la prédation, la terreur, la faim, la maladie et la misère sont inscrits dans le système capitaliste apporté avec la *United fruit Company* et sur lequel Minor Keith a construit sa fortune personnelle tout en enrichissant au niveau collectif. Minor Keith marque les corps et les exploite jusqu'à leur ôter la vie, motivé par le seul profit. Ainsi, les mêmes mécanismes coloniaux se répètent depuis la Conquête espagnole et se retrouvent dans les gestes, les actes, l'attitude et le discours du Nord-américain Minor Keith, faisant perdurer les colonialités du pouvoir et les hiérarchisations ethniques et sociales attenantes.

Après avoir fui le labyrinthe sylvestre, les travailleurs entrent dans le labyrinthe urbain de San José où ils se regroupent près de la maison du Labyrinthe où Sofía les observent. Ils sont comme sortis d'un labyrinthe pour entrer dans un autre labyrinthe ou est-ce le même labyrinthe, transposé dans un nouvel espace costaricien ? Serait-ce une façon de dire non pas la variété, mais la répétition et, ce faisant, une forme de bégaiement identitaire ? Le train est-il le moyen

---

entre las rocas de Limón esperando un barco. Las mujeres que los cuidaron y los acogieron guardaron, bajo la rutina tan bruscamente interrumpida, el agradecimiento de esos hombres caídos en desgracia. Se fueron sin conseguir lo que querían. Se fueron sin el pago de su último salario. Se lo guardó el gringo. Se salió con la suya, Minor Keith. El oro lo busca hasta en las raíces de los árboles».

<sup>1196</sup> *Op. cit.*, p. 33 : «Keith se adueñaba, poco a poco, y como sin querer, de un inmenso territorio en el sureste del país, tierras boscosas et selváticas [...]» : « Keith s'était emparé, peu à peu, et comme sans le vouloir, d'un immense territoire au sud-est du pays, de terres forestières et sylvestres [...] ».

<sup>1197</sup> *Op. cit.*, p. 310 : «Pronto un laberinto de hojas grandes le indicó que había llegado a los banales de Mister Keith. [...] Era imposible orientarse ahí en otra dirección que no fuese la línea, consumida entre las plantas salvajes. A sus dos lados la misma mata de banano se repetía, incansablemente, hasta el infinito».

le plus rapide de traverser les espace-temps d'un labyrinthe économique à un autre et d'en favoriser les échanges ou un monstre moderne, machine dynamique qui se nourrit de la souffrance des hommes et des femmes du Costa Rica<sup>1198</sup> ?

Comme dans *Frères Volcans*, la rue se remplit de gens déformés par le système capitaliste qui transforme progressivement espaces urbains et forêts. En effet, la rue faisant office de frontière, les gens, dont Sofia, regardaient de l'autre côté les travailleurs, notamment les Italiens derrière les barreaux, comme dans un zoo humain. Cette exposition répétée ne peut qu'agir sur les mentalités, leurs corps étant repoussants, leur identité (et humanité) s'en voit niée. Marginaliser, déshumaniser, animaliser, n'est-ce pas rejeter l'altérité, et ce en exposant des corps hybrides, minotauriens en apparence alors que le véritable Minotaure est sans doute celui qui les a réduits à ce triste état ?

La présence de barreaux, mais aussi le fait que les travailleurs ne peuvent pas retourner dans leur pays natal, car pour certains déjà morts, pour d'autres, en cours, est la matérialisation d'une prison physique et psychologique. C'est cet espace carcéral, pourtant ouvert, qu'a voulu créer Minor Keith afin que les travailleurs détenus soient contraints, face à la mort, de retourner sous son joug. Les femmes qui soutenaient les travailleurs en grève, soignaient leurs plaies et les nourrissaient. Elles étaient alors haïes par Minor Keith, qui, dans l'espace public, visible, ne pouvait user de son pouvoir quand bien même sa relation familiale et politique avec Yglesias lui donnait une certaine marge de manœuvre. En effet, leur bienveillance représentait une clé qui ouvrait la porte de cette grande cellule, de ce labyrinthe. Quand ils réussissaient à trouver un bateau en direction de leur pays, ils repartaient démunis et détruits. C'est sans doute pourquoi Armando « [...] disait que les Nord-américains sont pires que les Espagnols et qu'ils ne se fatigueront pas jusqu'à s'approprier de Cuba. Il disait qu'ils étaient pires parce qu'ils sont plus rusés et que les dollars sont plus forts que les balles<sup>1199</sup> ».

Assis dans le train depuis Cartago en direction de San José, c'est au travers des yeux de l'avocat Ricardo Jiménez, que Tatiana Lobo Wiehoff nous présente cette fois-ci l'aspect visible de la modernisation engagée par le système capitaliste grâce au train, mais aussi l'étendue de la richesse de Minor Keith :

*« Sous sa fenêtre, une pancarte avec des lettres en bronze attribuait la propriété du chemin de fer à la nation, ce qui n'était vrai qu'à trente pour cent. [Jiménez] Au lieu de se sentir reconnaissant que les investissements étrangers lui aient protégé les fesses et lui aient évité un horrible voyage sur la fameuse autoroute, Jiménez n'a pas pu contrôler un sentiment d'inquiétude face aux ambitions de l'entrepreneur Keith, dont il défendait légalement les intérêts. Keith s'est emparé, peu à peu et comme sans le vouloir, d'un immense territoire du sud-est du pays, de terres forestières et sylvestres, complètement inhabitées, où personne ne vivait, si par personne – pensa Jiménez – on entend des gens civilisés et pas les Indiens. Il spéculait sur l'ampleur de l'avancée nord-américaine dans*

---

<sup>1198</sup> Nous pensons par exemple à l'importance du train dans le texte emblématique de Rómulo Gallegos : *Doña Bárbara* (1929).

<sup>1199</sup> *Op. cit.*, p. 124 : «Armando [...] decía que los norteamericanos son perores que los españoles y que no descansaran hasta apropiarse de Cuba. Decía que son peores porque son más astutos y que los dólares son más fuertes que las balas».

*le pays, lorsqu'un sifflement désespéré et un cri désagréable, accompagnés d'une secousse inattendue, l'envoyèrent en avant. Il perdit l'équilibre<sup>1200</sup>. »*

L'écríteau attribuait la ligne ferroviaire à la nation costaricienne, comme une annonce de l'alliance des pouvoirs entre le Costa Rica, au travers de la figure d'Yglesias, et l'économie nord-américaine représentée par Minor Keith. Il n'empêche que la hiérarchisation est connue d'emblée avec cette symbolique chute en avant de Jiménez en proie au doute dans ce train qui lui permet d'évaluer l'ampleur de la domination de Minor Keith.

Le journaliste Pío Víquez note, pour sa part, l'introduction et l'imbrication progressive de la musique nord-américaine dans la culture costaricienne : « L'autre phonographe, celui du Gran Hotel, appartenait à un monsieur gringo dont le répertoire se limitait à une musique stridente et insupportable avec des rires et des bagarres de noirs de la Nouvelle-Orléans<sup>1201</sup> ».

C'est sur ces mêmes notes de musique qu'il commence à reconsidérer, que le journaliste finit par se rendre compte qu'il est sorti d'un labyrinthe pour entrer dans un autre : « En anglais, il tourna la manivelle et Pío resta silencieux, perplexe, car il avait la sensation de quitter un labyrinthe pour entrer dans un autre<sup>1202</sup> ».

Une même question se pose : Comme a-t-il pu sortir d'un labyrinthe et entrer dans un autre labyrinthe ? Si Pío Víquez a pu sortir mentalement du labyrinthe des Espagnols dans lequel il était enfermé, conscient que derrière le meurtre de Sofía se cachait un vaste labyrinthe inextricable relié au café et à la guerre de Cuba, il n'a pas pu en sortir physiquement, ce qui l'a projeté de manière invisible, inéluctable et systématique dans un autre labyrinthe, nord-américain, ayant pour modèle économique et culturel : le capitalisme.

Outre la vue, Tatiana Lobo Wiehoff nous propose également de découvrir la face immergée de l'iceberg du capitalisme par d'autres entrées sensorielles que sont le toucher et l'odorat. Martín Camacho, surnommé Patillas ou El Patillas, cherchait celle qu'il aimait comme une mère et une épouse, celle qui avait pris le relai dans la direction de son lupanar, à savoir María appelée Motetes ou María Motetes, ex-cuisinière de la famille Medero.

Rafael Yglesias et Minor Keith faisaient ensemble le trafic d'êtres humains comme nous l'explique Valeria Grinberg Pla :

*« La chasse aux sorcières contre les prostituées que le gouvernement Yglesias lance peu après a pour objectif apparent de sauvegarder les mœurs et les bonnes coutumes de la capitale, mais le but caché est de fournir des femmes aux travailleurs des plantations de bananes de Minor Keith. Cette mesure gouvernementale met en évidence la moralité*

---

<sup>1200</sup> *Op. cit.*, p. 33-34 : «Debajo de su ventanilla un rótulo con letra de bronce adjudicaba la propiedad del ferrocarril a la nación, lo que tenía solamente un treinta por ciento de verdad. [Jiménez] En lugar de sentirse agradecido porque la inversión extranjera le protegía las nalgas y le ahorra un horroroso viaje por la infame carretera, Jiménez no pudo controlar un sentimiento de inquietud por las ambiciones del empresario Keith, cuyos intereses legalmente defendía. Keith se adueñaba, poco a poco, y como sin querer, de un inmenso territorio en el sureste del país, tierras boscosas y selváticas, completamente deshabitadas, donde no vivía nadie, si por nadie –pensó Jiménez– se entiende a personas civilizadas y no a los indios. Especulaba en los alcances de la avanzadilla norteamericana sobre el país, cuando un pitido desesperado y un chirrido desagradable, acompañado de un remezón imprevisto, lo despidió hacia adelante. Perdió el equilibrio».

<sup>1201</sup> *Op. cit.*, p. 97 : « El otro fonógrafo, el que estaba en el Gran Hotel, pertenecía a un mister gringo cuyo repertorio se restringía a una estridente e insoponible música con risas y pleitos de los negros de Nueva Orleans».

<sup>1202</sup> *Op. cit.*, p. 329 : «En gringo le dio vueltas a la manivela y Pío se quedó en silencio, perplejo, porque tuvo la sensación de salir de un laberinto para entrar en otro».

à double tranchant qui caractérisait l'élite politique de l'époque. María, avec les prostituées qui vivent avec elle, tombe dans la rafle et après un court séjour dans la maison de détention, elle est déportée vers la zone la plus reculée et inhospitalière de l'enclave bananière. Cet espace est également décrit comme un labyrinthe [...]. Ces deux lieux, caractérisés par la marginalisation et l'isolement, sont transformés par les femmes elles-mêmes en communautés autonomes gouvernées avec leurs propres règles. Ce processus par lequel un groupe de femmes marginalisées et stigmatisées par le pouvoir (masculin) renverse une situation négative, est un exemple de la façon dont un groupe minoritaire peut s'approprier l'espace qui lui est assigné par le pouvoir pour générer une identité positive à partir de laquelle il s'affirme comme marginal et ainsi, depuis les marges du pouvoir, peut contester le pouvoir central. La marginalité sociale s'exprime aussi dans ce cas par la marginalité géographique de l'enclave bananière. [...] Dans ce nouvel environnement, María fait preuve d'initiative et de capacité de leadership, ce qui la transforme peu à peu en un guide et un point d'appui pour ses amies<sup>1203</sup>. »

En revanche, nous ne partageons pas l'avis de Valeria Grinberg Pla en ce qui concerne le passage d'une identité négative à une identité positive, étant donné que la prédation qui environne cette nouvelle identité qui n'est qu'un masque, n'est suivie d'aucune joie ni ne renverse ou vient inquiéter le pouvoir masculin et, plus largement, la domination de Minor Keith et des États-Unis.

C'est ainsi que Patillas prend le train, premièrement en direction de Talamanque. Il est alors attaqué par des mouches et des moustiques<sup>1204</sup>. Le train n'avait pas de toit. C'était un espace ouvert. C'est ainsi que Patillas voit monter clandestinement un Chinois, qui lui fait le récit des mauvais traitements et des conditions désastreuses dans lesquelles il travaillait pour Minor Keith :

---

<sup>1203</sup> Valeria Grinberg Pla, «La novela histórica como un espacio alternativo para la (de)construcción de identidades: sobre *El año del laberinto* de Tatiana Lobo», *op. cit.*, p. 8 : «La caza de brujas contra las prostitutas que el gobierno de Yglesias inicia al poco tiempo tiene el objeto aparente de salvaguardar la moral y las buenas costumbres de la capital y el fin oculto de proveer de mujeres a los trabajadores de las bananeras de Minor Keith. Esta medida del gobierno pone al descubierto la doble moral que caracterizaba a la élite política de ese entonces. María, junto a las prostitutas que viven con ella, cae en la redada y luego de una corta estadía en la Casa de Reclusión es deportada al más recóndito e inhóspito paraje del enclave bananero. Este espacio también es descrito como un laberinto [...]. Ambos lugares, caracterizados por la marginalización y el aislamiento, son transformados por las mujeres mismas en comunidades autónomas que se rige por sus propias reglas. Este proceso por el cual un grupo de mujeres marginalizadas y estigmatizadas por el poder (masculino) revierte una situación negativa, es un ejemplo de cómo un grupo minoritario puede apropiarse del espacio que se le asigna desde el poder para generar una identidad positiva desde la cual afirmarse en tanto que grupo marginal, y así, desde las márgenes del poder contester el poder central. La marginalidad social también se expresa en este caso por la marginalidad geográfica del enclave bananero. [...] En este nuevo entorno, María muestra iniciativa y capacidad de liderazgo, lo que la convierte poco a poco en guía y punto de apoyo para sus compañeras».

<sup>1204</sup> *El año del laberinto*, *op. cit.*, p. 303 : «Más adelante, en las pequeñas estaciones donde se cargaban los racimos de banano, volvía a meterse en su escondrijo y su pobre nariz era tomada por asalto por enjambres de moscas y mosquitos que luego desaparecían por la milagrosa acción del carbón y del humo [...]» : « Plus tard, dans les petites gares où étaient chargés les régimes de bananes, il retournait dans sa cachette et son pauvre nez était attaqué par des nuées de mouches et de moustiques qui disparaissaient ensuite sous l'action miraculeuse du charbon de bois et de la fumée ».

*« Même les descriptions crues des camps ferroviaires, la mauvaise nourriture, la dureté du travail, les combats entre noirs et blancs et les contremaîtres abusifs ne réussirent pas à frapper Martín, qui savait ce que c'était la dureté de la vie. L'histoire des tresses eut un effet plus intense : les Chinois, lassés de leur vie misérable, se suicidaient en croyant qu'ils renaîtraient en Chine. Avant de se suspendre aux arbres, ils se baignaient [...]»<sup>1205</sup> »*

Nous voyons que le phénotype était encore un sujet conflictuel. D'ailleurs, dans les plantations de Mister Keith, les Noirs sont très nombreux<sup>1206</sup>. La mort régnait dans cet espace labyrinthique entre des êtres d'aspect spectral et des êtres pendus, l'horreur et la violence poussant au désespoir. Or, Patillas n'éprouve aucune empathie envers le Chinois et tous les travailleurs, considérant souffrir lui-même tout autant qu'eux dans le labyrinthe urbain dominé par le capitalisme. Cela nous permet de comprendre que le capitalisme et le libéralisme utilisent les mêmes outils et paramètres de domination hérités du colonialisme pour maintenir un esclavage moderne.

Arrivé à Talamanque, « [m]aintenant le chemin de Patillas bifurquait. Il avait deux options : soit il partait dans la forêt après María Motetes, soit il cherchait la Garza à Puerto Limón<sup>1207</sup> ». Il choisit la deuxième option afin d'avoir plus de précisions auprès de la Garza, amie de Sofia et ancienne prostituée dans le lupanar de Patillas. Dans la forêt, il ne réussit à retrouver la trace de María qu'avec l'aide de son ouïe : « Le pèlerinage de Patillas prit fin lorsqu'un chœur désaccordé de voix féminines parvint à ses oreilles<sup>1208</sup> ».

Au premier abord, les retrouvailles avec María la Motetes furent si intenses qu'il ne se rendit pas tout de suite compte du degré d'horreur dans lequel elle vivait avec les autres femmes qui l'entouraient. Progressivement, il prend conscience de la dimension infernale de ce lieu, cruel et monstrueux, où le sexe, les sentiments, la compassion, les douleurs et maladies sont des sortes de non-lieux, n'ont assurément aucune valeur, même symbolique, pour le libéralisme. Par exemple, les prostituées et les travailleurs buvaient l'eau de la pluie stockée dans un baril<sup>1209</sup>, ce qui provoquait des maladies. Mentionnons aussi le fait que Patillas se sent comme un animal domestique<sup>1210</sup>, ce qui nous renseigne sur l'atmosphère déshumanisante qui règne dans cet

---

<sup>1205</sup> *Op. cit.*, p. 303 : «Ni las crudas descripciones de los campamentos ferrocarrileros, la mala comida, la rudeza del trabajo, las riñas entre negros y blancos y los capataces abusadores, consiguieron sobrecoger a Martín, que la dureza de la vida sabía lo que sabía. La historia de las trenzas tuvo un efecto más intenso: los chinos, hartos de su desgraciada vida, se suicidaban creyendo que renacerían en China. Antes de colgarse de los árboles se bañaban [...]».

<sup>1206</sup> *Op. cit.*, p. 305 : «[...] proliferación de negros que cargaban banano y café [...]» ; « [...] prolifération de nègres qui chargeaient banane et café [...]».

<sup>1207</sup> *Op. cit.*, p. 307 : «[a]hora el camino del Patillas se bifurcaba. Tenía dos opciones: o partía a la selva tras María Motetes, o buscaba a la Garza en Puerto Limón».

<sup>1208</sup> *Op. cit.*, p. 311 : «El peregrinaje del Patillas terminó cuando un coro desafinado de voces femeninas llegó a sus oídos».

<sup>1209</sup> *Op. cit.*, p. 317 : «Se enfermó del estómago bebiendo agua de lluvia acumulada en un barril abandonado [...]» ; « Il eut mal à l'estomac en buvant de l'eau de pluie récupérée dans un tonneau abandonné [...] ».

<sup>1210</sup> *Op. cit.*, p. 317 : «Parecía un animal doméstico con el que se tropieza sin advertir siquiera su presencia y al que se sonríe y se acaricia y se olvida al instante» : « Il ressemblait à un animal domestique qu'on croise sans même s'apercevoir de sa présence, et à qui on sourit, qu'on caresse et qu'on oublie instantanément ».

espace où les relations humaines sont devenues des relations animales. D'ailleurs, le contact avec le corps de María, tant désiré par Patillas, avait perdu tous ses effets apaisants et soporifiques<sup>1211</sup>. La douceur transformée en aigreur agit comme un révélateur de la dureté de la vie dans ce lieu labyrinthique de l'exploitation.

De surcroît, contrairement au temps linéaire, à l'image de la rue du Labyrinthe, déformant la mémoire collective par effacement des histoires particulières, « [l]e temps, là-bas, était fait de répétitions infinies<sup>1212</sup> ». Nous comprenons alors mieux la répétition, stérilisante, des labyrinthes. Le temps libéral était cyclique, à l'instar d'un cercle, qui agissait comme un formatage mémoriel, un disque qui retenait les travailleurs embauchés par Minor Keith à leur tâches habituelles. Ainsi, Tatiana Lobo Wiehoff nous offre une vision stratigraphique de la modernisation de l'espace costaricien.

Patillas convainc finalement María de retourner (physiquement ?) dans le labyrinthe urbain par la voie ferroviaire. Ils se retrouvent dans une foule carnavalesque et euphorique. En un seul instant, elle voit défiler sa vie labyrinthique, – que nous analyserons plus précisément plus avant –, qui est la somme de divers labyrinthes. La foule était précédée d'une charrette qui transportait Armando Medero en direction de sa mort : condamné à perpétuité sur l'île de San Lucas. Minor Keith voyage dans une voiture, la première, qui sonne l'ère moderne des transports. De cette voiture se dégage une « [...] odeur âcre, pénétrante et acide [...]»<sup>1213</sup>, similaire à l'odeur fétide à l'approche des plantations de bananes. C'est ainsi que María est vite rappelée par la force centripète exercée par le labyrinthe rural ou urbain, mais toujours dominé par l'exploitation capitaliste.

En fin de compte, la description polysensorielle, polyphonique, multifocale et stratigraphique de la ville et de la forêt nous informe des caractéristiques labyrinthiques qui structurent le système économique au Costa Rica et met en exergue sa totale domination par l'Autre nord-américain. À la fin de la domination politique de l'Espagne conquise avec l'indépendance, fait suite une autre forme de domination, économique et tout autant culturelle, et tout aussi destructrice... Le labyrinthe des colonialités se répète, sans disparaître.

---

<sup>1211</sup> *Idem.*

<sup>1212</sup> *Idem.*, «[e]l tiempo, allí, estaba hecho de repeticiones infinitas».

<sup>1213</sup> *Op. cit.*, p. 321 : «[...] olor acre, penetrante y ácido [...]».

## Conclusion de la deuxième partie

---

Au terme de cette deuxième partie, nous retiendrons que Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý placent l'espace américano-caraïbe au cœur de leurs questionnements identitaires. Nous avons vu que le lieu d'émergence, le contexte d'écriture et de publication de leurs œuvres sont porteurs de sens et déterminent le choix de réécritures aux accents géopoétiques, à partir d'époques de crise : l'Histoire de l'abolition de l'esclavage pour Vincent Placolý et l'Histoire de l'indépendance de Cuba et celle de la construction nationale du Costa Rica pour Tatiana Lobo Wiehoff.

Le choix du labyrinthe n'est assurément pas une simple figuration, un décor ordinaire ou une esthétique innocente. Le labyrinthe s'est imposé aux auteurs de notre corpus comme un motif transversal, transgressif, malléable qui correspond à la façon dont ils posent le problème identitaire et la construction de la mémoire, entre îles et continents, entre centre et périphérie. La multiscalérité variable d'un espace labyrinthique à un autre, représente les différentes identités évoquées dans les œuvres du corpus : identité culturelle, individuelle et nationale. Cela place les personnages dans des espaces labyrinthiques réels et multiscalaires : du corps, d'une maison, d'une rue, d'une ville, d'une forêt, d'un continent ; et parfois ce sont des espaces mentaux (pensée, mémoire, réseau de questionnements).

Grâce à la méthode épistémogéocritique et une analyse géocritique de chacun de ces lieux labyrinthiques, nous avons pu dégager certaines dimensions métaphoriques et symboliques du labyrinthe en contexte américano-caraïbe, souligner notamment sa répétition stérilisante ainsi que le changement de paradigme vis-à-vis du Minotaure. Autre exemple, la salle de billard au Grand Hôtel dans *El año del laberinto* n'est pas qu'un espace de détente, mais bien la matérialisation symbolique des conflits identitaires et politiques, d'ordre national et collectif, entre Costa Rica et Cuba.

Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý ne se contentent pas de créer des espaces labyrinthiques représentatifs des sociétés américano-caraïbes. Les institutions et les personnages étrangers ou locaux qu'ils placent à la tête de l'économie, de la politique, de l'éducation, de la justice, des médias, participent à renforcer ces espaces labyrinthiques ou à en créer d'autres pour asseoir leur domination. Ce sont à chaque fois les rapports de force et de pouvoir qui sont pointés du doigt, en questionnant les relations dominants-dominés, les conflits d'intérêts de tout ordre dans des sociétés marquées par la colonisation et toujours soumises aux colonialités, notamment phénotypiques. Des formes de réseaux labyrinthiques multiscalaires apparaissent alors avec des nœuds relevant à chaque fois de questions identitaires. De façon lancinante, la question de la réécriture de la mémoire par celle de l'Histoire point.

Nous avons montré également l'hybridation des espaces-temps, entre passé et présent, entre « passé futur et passé présent » – pour reprendre le titre de la postface de Vincent Placolý –, repérables par la modernisation qui résulte des changements de systèmes économiques et politiques au Costa Rica et à la Martinique. « L'espace-temps est ce jeu de l'étendue et de la



profondeur<sup>1214</sup> » comme nous le rappelle Édouard Glissant. Les espaces-temps démultipliés nous ont permis d'observer l'étendue et la profondeur des séquences identitaires dans les labyrinthes mentaux martiniquais et costariciens.

Les réécritures lobéenne et placolienne mettent en évidence le jeu des hybridations, entre visible et invisible, entre civilisation et barbarie, entre humain et animal, par leur style d'écriture à l'image du labyrinthe. En effet, une seule lecture de ces œuvres n'est pas suffisante. Il faut relire, essayer de mieux comprendre, comme une façon de nous pousser à l'effort attendu, par chacun de nous, pour reconstruire l'H/histoire.

Les auteurs de notre corpus nous inscrivent au cœur des rouages des systèmes capitalistes et coloniaux – dénoncés par les penseurs du Décolonial – qui ont réorganisé les territoires américano-caraïbes à leur profit. Il est par conséquent légitime de se demander dans ce jeu entre ouverture et fermeture, visible et invisible, qui est le Minotaure. Qui mange les chairs et les mémoires collectives ? Notre troisième partie reviendra sur ce point.

Nous avons montré que l'hybridation d'êtres humains s'opère pour une part avec le choix des dominants de catégoriser racialement, de mutiler les corps, de formater les esprits et d'inventer ainsi une mémoire collective falsifiée. Ces êtres hybrides ou tout simplement autres sont dès lors perçus comme repoussants et par conséquent d'autant plus exploitables.

Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ne suggèrent-ils pas toutefois, au travers des parcours vitaux de leurs personnages, qu'entrer dans un labyrinthe, c'est aussi pouvoir (re)naître ?

Ils nous montrent en effet que leurs personnages peuvent s'échapper physiquement de ces labyrinthes spatiaux et multiscalaires, mais qu'il est plus malaisé de s'en sortir mentalement. La mémoire, criblée des trous institués par les dominants, demeure incomplète. Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff nous proposent en quelque sorte une sortie de ce labyrinthe mental, en faisant cheminer leur personnages – et eux aussi – vers une sortie, qui paradoxalement selon l'approche traditionnelle, se trouverait à l'intérieur du labyrinthe, après un déracinement nécessaire et un effort mental de décentrement depuis le haut. Il s'agit de sortir de Soi et de plonger en Soi, dans une part ô combien intime, de se décentrer pour accepter les formes de cosmopolitisme comme nous y appelait déjà Jorge Luis Borges.

Nous pourrions évoquer par voie de conséquence une pratique suggérée par l'herméneutique de la bifurcation borgésienne. Nous l'avons mentionné, le maître blanc et Sofia cherchent des réponses à l'intérieur du labyrinthe, au centre, où se trouve pourtant le Minotaure selon la mythologie grecque. Toutefois, nous sommes désormais en contexte américano-caraïbe et le fonctionnement du labyrinthe pourrait être autre. Ce labyrinthe les ramène au logis d'eux-mêmes et, de ce fait, à la question de l'identité et aux questionnements suivants : « Qui suis-je ? De quelle(s) hybridation(s) suis-je issu.e ? Quelle mémoire du lieu (et symboliquement) de Soi, ai-je conservé ? ».

Comme dans les écrits de Jorge Luis Borges, au fur et à mesure de la lecture, les auteurs de notre corpus soulignent diverses bifurcations, du spatial et du temporel à l'identitaire.

---

<sup>1214</sup> Édouard Glissant, *La cohée du Lamentin*, op. cit., p. 32.

Les réécritures labyrinthiques des auteurs de notre corpus rejoignent assurément les approches post-coloniales et décoloniales en ce qu'elles marronnent au sein des conceptions littéraires, mythologiques et identitaires, comme Jorge Luis Borges. Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolty proposent en effet de réécrire de manière multifocale, polysensorielle, stratigraphique et polyphonique un pan de leur H/histoire qui transcrit leur mémoire en crise, en mettant en exergue les structures identitaires invisibles (contradictions, hétérogénéités) par le recours au mythe du labyrinthe. Comment ne pas être interpellés par la force centripète de leurs labyrinthes ! Les labyrinthes centripètes lobéens et placoliens exhument des histoires particulières en les recentrant pour que nous les regardions et sans doute aussi pour que nous nous interrogiions sur qui est au centre ou devrait y être.

Nous avons aussi réfléchi sur l'emploi du pronom personnel « je » dans les œuvres du corpus, qui autorise de parler depuis un lieu, depuis un ancrage culturel et identitaire. Employer la première personne légitimise la parole et donne du crédit au « roman vrai » placolien et lobéen. Le « Je » individuel devient aussi collectif de sorte que Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolty, nous avons tenté de l'explicitier, ne sont jamais bien loin derrière ce « je » imaginaire. C'est l'individuel qui nourrit le collectif ; c'est par lui que ces auteurs cherchent à nous amener à comprendre les méandres de l'identité collective.

Nos auteurs, de surcroît frère et sœur, ont fait le choix de fictionnaliser une transition historique, par exemple d'un état d'esclave à un esclave affranchi pour Vincent Placolty, de l'état de colonie à celui de l'indépendance, entre capitalisme et libéralisme pour Tatiana Lobo Wiehoff, d'une identité à une autre, par le recours au motif du labyrinthe. Ils semblent vouloir mettre précisément le doigt sur cet entre-deux, cette intersection, cette transition à partir de laquelle les identités ont basculé dans autre chose et se sont comme perdues.

Ces réécritures ne nous invitent-elles pas à bifurquer en repartant du mythe ?

### Partie III. Entre mythe, mythification et démythification : des identités individuelles et collectives américano-caraïbes en construction

---

Il nous importera dans cette troisième et dernière partie de notre étude de comprendre le recours à la mythification des dominés dans l'espace labyrinthique américano-caraïbe et de souligner ainsi l'intentionnalité mémorielle des (ré)écrivains de notre corpus. Que cherchent-ils à montrer et/ou déconstruire en se proposant d'être de nouveaux écrivains de leur Histoire collective ? Michel Lafon, en qualifiant Borges de « récrivain », rappelait l'ambiguïté de toute réécriture :

« [...] récrire, ce serait ainsi opérer le retour du même et opérer le jaillissement de l'autre. Contentons-nous pour l'instant de pointer que dans tous les cas, « récrire » est une pratique seconde, que ce soit par rapport à un acte antérieur (« écrire de nouveau »), par rapport à un premier texte (« écrire de nouveau – et en modifiant ») ou par rapport à un autre écrivain (écrire en retour, « faire réponse par lettre »)<sup>1215</sup>. »

Il s'agit, dans notre corpus, de réécriture de l'Histoire laquelle a généralement été transcrite initialement dans des mythes. C'est pourquoi nous repréciserons le concept du mythe dans la société afin d'appréhender son fonctionnement et d'en dégager ses codes. Le mythe est à la fois une énigme obscure et un outil éclairant de déchiffrement auquel nous nous attachons consciemment ou inconsciemment. Il est alors nécessaire de saisir la portée générale de ce mythe pour comprendre les mécanismes d'identification d'un individu avec ce dernier. Comment relier en effet l'imaginaire au réel ? Et quel rapport entretiennent ces deux mondes ? Car le mythe, lié à l'imaginaire, s'efforce de répondre à des interrogations réelles de type sociologique, historique et ontologique. Ces réécritures ne sont pas des copies ; elles questionnent les liens entre identité et altérité, elles recontextualisent. Il ne s'agit pas de « rewriting » et de reproduction d'une norme, mais d'une mise en cause des jeux dialectiques entre le même et l'autre, une mise en avant de tensions liées aux violences de l'Histoire « *qui accepte l'altération et tend vers l'altérité*<sup>1216</sup>. » Borges, dans *Pierre Ménard, auteur du Quichotte*, avait déjà montré combien deux textes apparemment identiques ne pouvaient l'être parce qu'étant d'auteurs et d'époques différentes, ils ne pouvaient qu'être porteurs d'une autre intentionnalité<sup>1217</sup>.

Avec l'émergence de théories de critique littéraire comme la mythanalyse, et ce dès les années 1960 avec par exemple l'écrivain suisse Denis de Rougemont, auteur des *Mythes de l'amour* (1961), et la mythocritique<sup>1218</sup>, développée dans les années 70 avec Gilbert Durand, nous

---

<sup>1215</sup> Michel Lafon, *Borges ou la réécriture*, op. cit, p. 11..

<sup>1216</sup> Maurice Domino, « La réécriture du texte littéraire. Mythe et réécriture », *Semen*, 1983, n° 3, <http://semen.revues.org/5383>, consulté le 25/03/2023.

<sup>1217</sup> Jorge Luis Borges, « Pierre Menard, autor del Quijote », *Ficciones*, op. cit.

<sup>1218</sup> Nous retrouvons l'explication de la méthode mythocritique dans *Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992 (1979) de Gilbert Durand. Danièle Chauvin, André Siganos et Philippe Walter dans *Questions de mythocritique, Dictionnaire*, Paris, Éditions Imago, 2005, p. 7, résumant en une phrase ce qu'est la mythocritique et nous renseignent sur son application dans le champ littéraire : « Le postulat de la mythocritique est de tenir pour essentiellement signifiant tout élément mythique, patent ou latent, et donc d'organiser à partir de lui toute l'analyse de l'œuvre. ».

conviendrons que la littérature s'est souvent révélée être un support efficient pour asseoir la pérennité d'un mythe, tout en prétendant répondre à diverses interrogations sociologiques et identitaires. Qu'un écrivain décide d'écrire sous le signe d'un mythe n'est assurément pas anodin. Non seulement il se fait alors garant de la longévité de ce mythe, mais il est aussi, ce faisant, gardien d'une mémoire collective, et nous invite dès lors à questionner nos identités, notre inconscient collectif, ne serait-ce que par le choix de nos héros. D'ailleurs, Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý, écrivent-ils sous le signe du labyrinthe en y tressant d'autres mythes ? Nous tenterons de donner une réponse à cette question.

Vu l'importance du mythe du labyrinthe dans notre corpus, nous évoquerons de ce fait la place accordée à la figure du Minotaure comme exemplarisation de l'hybridation afin d'analyser la (re)construction dans le monde américano-caraiïbe des corps et des esprits face aux colonialités de pouvoir, de savoir et d'être, de l'intérieur et de l'extérieur, individuellement et collectivement. Il nous semble qu'étudier les errances des personnages serait une manière pratique et géocritique de poursuivre cette étude puisque comme l'affirme Catherine D'Humières, le labyrinthe est le lieu de toutes les rencontres et de tous les dangers.

Une réécriture étant aussi une réception, Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ne nous invitent-ils pas dans leurs réécritures fictionnelles à lire des histoires individuelles pour mieux appréhender les creux et les mystifications, de l'Histoire officielle ? Entre individuel et collectif, entre mythification et démythification, les tensions mémorielles interagissent. Rappelons-nous d'ailleurs que Roland Barthes considérait que toute lecture, revenait à réécrire le texte d'une œuvre à même le texte de notre vie<sup>1219</sup>.

---

<sup>1219</sup> Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1972 et *L'empire des signes*, Paris, Seuil, 1970.

### III.1. Mythe : codification sociétale et littéraire

Une réécriture est d'abord une relecture. Et au fondement de toute société, nous retrouvons les mythes et leurs codes sociétaux qui renvoient aux questionnements sur l'origine. Réécrire, c'est revenir<sup>1220</sup> sur des textes antérieurs, les utiliser comme un matériau à transformer en fonction des attentes d'une époque, car :

*« Le texte n'est pas un objet, posé là une fois pour toutes, pourvu d'une finalité précise, doté d'un sens qui l'aurait déterminé totalement : il serait plutôt un moment, instable, et un lieu, provisoire ; ou encore un point stratégique dont le prix tient aux conditions de son occupation et dont les coordonnées varient selon la conjoncture<sup>1221</sup>. »*

Réécrire un mythe, c'est aussi passer de l'oral à l'écrit, c'est interroger une culture.

*« Le mythe est [...] un élément essentiel de la civilisation humaine ; loin d'être une vaine affabulation, il est au contraire une réalité vivante, à laquelle on ne cesse de recourir ; non point une théorie abstraite ou un déploiement d'images, mais une véritable codification de la religion primitive et de la sagesse pratique<sup>1222</sup>. »*

Alors qu'en est-il du mythe du labyrinthe en contexte américano-caraïbe à la fin du XX<sup>e</sup> siècle ? Qu'en est-il du Minotaure à l'heure de la prise en compte, comme nous y invitent Néstor García Canclini et Cornejo Polar, du concept d'hybridité ? Passons donc du temps anhistorique du mythe aux problématiques ancrées dans la temporalité des auteurs de notre corpus...

#### III.1.1.1. Mythes et sociétés

Le mythe perdure dans le temps, franchissant les frontières linguistiques, culturelles et géographiques, d'où la curiosité et l'attrait qu'il suscite. Constituant l'un des éléments culturels formant l'identité d'un individu, d'un peuple ou d'une nation, le mythe demeure un repère fondamental pour tout un chacun.

C'est pourquoi nous nous proposons, dans une première étape, de mesurer sa portée sociétale. Le mythe est d'abord un fait culturel et structurant auquel un groupe s'attache et s'identifie en le hissant au niveau d'un haut lieu. Dans une deuxième étape, pour comprendre la pérennité des

---

<sup>1220</sup> Antonio Cornejo Polar, *Escribir en el aire. Ensayos sobre la heterogeneidad sociocultural en las literaturas andinas*, Lima, Horizonte, 1994, p. 7 : « Me interesa reflexionar un momento sobre cómo y por qué la búsqueda de la identidad, que suele estar asociada a la construcción de imágenes de espacios sólidos y coherentes, capaces de enhebrar vastas redes sociales de pertenencia y legitimidad, dio lugar al desasosegado lamento o a la inquieta celebración de nuestra configuración diversa y múltiplemente conflictiva. Tengo para mí que fue un proceso tan imprevisible como inevitable, especialmente porque mientras más penetrábamos en el examen de nuestra identidad tanto más se hacían evidentes las disparidades e inclusive las contradicciones de las imágenes y de las realidades -aluvionales y desgalgadas- que identificamos como América Latina ».

<sup>1221</sup> Jean Bellemin-Noël, *Le texte et l'avant-texte : les brouillons d'un poème de Milosz*, Paris, Larousse, 1972, p. 17-18.

<sup>1222</sup> Bronislaw Malinowski, "Myth in primitive psychology", *Magic, Science and Religion*, New York, Doubleday, 1955, p. 101-108, cité par Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 34.

mythes et leur stratigraphie (selon l'approche géocritique), nous porterons notre intérêt sur la littérature comme garante de la réactivation mythique, faisant de l'écrivain un acteur de transmission déterminant dans ce processus.

### III.1.1.2. Quelques définitions : mythe et société

Que signifie le mot « mythe » ? Du latin *mythos*, il est traduit par « fable, mythe<sup>1223</sup> ». Pour comprendre l'association du mythe à la fable, laquelle apparaît en 1155 sous la forme de *fabula* qui est un « récit imaginaire », une « histoire<sup>1224</sup> », il faut remonter à l'étymologie grecque du terme « mythe ». Les grecs définissaient le *muthos* comme une « suite de paroles qui ont un sens, discours, fiction, mythe<sup>1225</sup> ». Au VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant J.-C., les Grecs ne dissociaient pas *muthos* et *logos*. En effet, en grec *logos* signifie « raison » ou « parole » tout autant que *muthos*, lequel vient de la famille du verbe « muthéomai » qui renvoie à l'acte de « parler, converser [...] dire, raconter<sup>1226</sup> ». Ces définitions étymologiques latine et grecque font dialoguer non seulement la dimension langagière et linguistique du mythe (parole, discours, récit), mais aussi sa dimension imaginaire (fiction, fable). Elles rendent compte de deux modes d'expression du mythe : écrit et oral, qui impliquent la notion de transmission dans le temps et de communication dans l'espace. Cela nous donne à penser que le mythe peut également être défini comme un langage<sup>1227</sup> universel, autrement dit une poétique codifiée « culturellement » par la langue utilisée et son imaginaire<sup>1228</sup>.

Héraclite d'Éphèse, philosophe grec, serait pourtant le premier durant ces siècles avant notre ère à dissocier *logos*, raison divine, et *muthos* :

*« Conformément à un schéma reçu de son âge, Héraclite distinguerait une première fois les « fabricants de mensonge » (probablement les mythologues et cosmologues de son temps) et les doctrines qui « semblent bonnes » à des gens dignes de foi : mais c'est pour opposer celles-ci, une seconde fois, telles que des épigones les conservent et les répètent, à une meilleure chose pour laquelle le nom est le Logos<sup>1229</sup>. »*

<sup>1223</sup> Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/mythe>, consulté le 10/06/2021.

<sup>1224</sup> *Op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/fable>, consulté le 18/01/2022.

<sup>1225</sup> *Op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/mythe>.

<sup>1226</sup> Charles Alexandre, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 1831 (1824), p. 929, mis en ligne le 3/10/2008, [https://www.google.fr/books/edition/Dictionnaire\\_grec\\_fran%3%A7ais/mikVAAAAQAAJ?hl=fr&gbpv=1&dq=%CE%BC%CF%85%CE%B8%CE%AD%CE%BF%CE%BC%CE%B1%CE%B9&pg=PA929&printsec=frontcover](https://www.google.fr/books/edition/Dictionnaire_grec_fran%3%A7ais/mikVAAAAQAAJ?hl=fr&gbpv=1&dq=%CE%BC%CF%85%CE%B8%CE%AD%CE%BF%CE%BC%CE%B1%CE%B9&pg=PA929&printsec=frontcover), consulté le 18/01/2022.!

<sup>1227</sup> Claude Lévi-Strauss, "The Structural Study of Myth", in : "MYTH, a Symposium", *Journal of American Folklore*, vol. 78, n° 270, oct.-déc. 1955, p. 430-431.

<sup>1228</sup> Nous pensons à Édouard Glissant qui, avec emphase, écrit ceci : « ENTENDS, JE TE PARLE DANS TA LANGUE, ET ENTENDS ENCORE, C'EST DANS MON LANGAGE QUE JE TE COMPRENDS », *La cohée du Lamentin*, *op. cit.*, p. 38. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1229</sup> Clémence Ramnoux, « Héraclite (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. av. J.-C.) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/heraclite/>, consulté le 19/01/2022.

Ce n'est qu'au V<sup>e</sup> siècle de notre ère qu'officiellement les mots *muthos* et *logos* évolueront séparément dans leur acception. *Logos* renvoie alors au récit vérifiable, tandis que *muthos* représente un récit fabuleux, d'où la confusion dans les dictionnaires entre fable et mythe. Le mythe – tout comme la fable – appartient alors au registre de l'imaginaire, de l'irréel. Toutefois, à partir du XX<sup>e</sup> siècle, le mythe retrouve son synonyme *logos*, soit sa part de réel dans sa définition. En effet, de nombreux chercheurs, écrivains et philosophes ont mené des travaux sur le mythe pour en comprendre les implications sociétales et la portée pour la pensée contemporaine. Mircea Eliade, historien des religions, a ainsi contribué par ses travaux à relever certains *Aspects du mythe*. Il note : « [...] dans les histoires « vraies » nous avons affaire au sacré et au surnaturel ; dans les « fausses », au contraire, à un contenu profane [...] »<sup>1230</sup>. Quel(s) sont les critère(s) qui placent les histoires dans le champ du vrai ou du faux ?

Dans les sociétés indigènes d'Amérique du Nord comme les Pawnee, Mircea Eliade relève d'une part le mythe sacré, soit une histoire « vraie » autour de laquelle se perpétuent des rites initiatiques dans un lieu prévu à cet effet et à un temps donné, modifiant ainsi la condition humaine. Il déduit que le mythe sacré permettrait de connaître la *gesta* (les gestes) des dieux et l'origine des choses. D'autre part, le mythe profane – ou ce qu'il appelle histoire « fausse » – peut être raconté dans n'importe quel lieu et à n'importe quel moment. Il n'entraîne aucune modification du mode d'existence des Hommes.

Que le mythe soit du côté du sacré ou du profane, de l'oralité ou de l'écriture, il a montré en tous les cas sa capacité à unir des groupes d'humains autour d'une h/Histoire, à créer ou ritualiser leur lien. Autrement dit, le mythe structure les sociétés et, de ce point de vue, constituerait le point de départ à leur formation. Cependant, il peut être aussi un élément de division sociétale du fait de son oscillation entre réel et irréel, et ce selon les critères de chaque culture.

En sciences sociales, on considère qu'une société est l'« État de vie collective ; mode d'existence caractérisé par la vie en groupe ; milieu dans lequel se développent la culture et la civilisation<sup>1231</sup> ». Il s'agit d'un corps social qui partage les mêmes aspirations, la même culture et, par là même, une même identité. Apparue entre 1176 et 1184 selon le *Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, soit peu de temps après l'apparition du mot « mythe » en français, le terme « société » renvoie étymologiquement au mot latin, *societas* : « association, réunion, communauté, compagnie, union politique, alliance, association commerciale ou industrielle », qui dérive de *socius* « compagnon, associé, allié<sup>1232</sup> ». On parle de société aussi bien dans les cadres juridiques, politiques ou encore économiques. La condition *sine qua non* pour qu'il ait société est en effet d'établir un système de relations. C'est un espace où se concentrent des pratiques individuelles et collectives, soit un espace qui s'inscrit à la fois dans l'unicité et la multiplicité. En effet, tout espace social se divise en plusieurs communautés (sociétés) dès lors que nous considérons les appartenances à divers groupements que sont la famille, la classe sociale ou encore l'ethnie. Chacun de ces groupes entretient des divergences ou des convergences identitaires, culturelles ou autres. La société, dans le sens général du terme,

---

<sup>1230</sup> Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, op. cit., p. 20.

<sup>1231</sup> CNRTL, op. cit., <https://cnrtl.fr/definition/soci%C3%A9t%C3%A9>, consulté le 10/01/2022.

<sup>1232</sup> Idem., <https://www.cnrtl.fr/etymologie/soci%C3%A9t%C3%A9>, consulté le 10/01/2022.

se comprend alors comme un espace à la fois d'expression, d'affirmation, de relation, mais aussi de confrontation identitaire. Chaque communauté souhaite vivre en société, en d'autres termes exister ensemble.

Le philosophe martiniquais Édouard Glissant distingue pour sa part les sociétés ataviques des sociétés composites – toutes deux complexes – par rapport au foyer de leur genèse, à savoir leur(s) mythe(s). Il précise dans le contexte historique de la colonisation de la zone américano-caribéenne :

« *La mise en contact de ces cultures ataviques dans les espaces de la colonisation a donné naissance par endroits à de cultures et sociétés composites, qui n'ont pas généré de Genèse (adoptant les Mythes de Création venus d'ailleurs), et cela pour la raison que leur origine ne se perd pas dans la nuit, qu'elle est évidemment d'ordre historique et non mythique. La Genèse des sociétés créoles des Amériques se fonde à une autre obscurité, celle du ventre du bateau négrier. C'est ce que j'appelle une digenèse*<sup>1233</sup>. »

Ainsi, si nous nous en tenons à la vision glissantienne qui considère « [...] le mythe comme résumé (le plus souvent rusé, savant d'une conscience non conçue) d'un contenu conscient ou « affleurant » de la pulsion collective<sup>1234</sup> » et que le mythe fondateur de la genèse a légitimé l'acte de coloniser, nous en venons à nous demander si le mythe pourrait effectivement servir consciemment à l'intérêt d'un groupe ou d'un autre, d'une société ou d'une autre. En tous les cas, dans le cadre d'une digenèse, le rapport aux mythes est reproblématisé.

En conséquence, le mythe répond à des interrogations sur les origines (origine sociale, ethnique, etc.) et participe également au processus de légitimation de l'existence d'une communauté et de son rapport à un territoire. Dans le cas des Amériques en situation de digenèse, les affirmations identitaires révélées par des mythes hérités de diverses origines pourraient être avant tout des questionnements encore en suspens... dans des espaces socio-politiques où les jeux de pouvoirs s'exercent notamment à partir d'échelles pigmentocratiques qui accroissent les divisions sociétales et mentales.

Comme l'a souligné Jean-Michel Gaillard dans *Pourquoi se souvenir ?* : « La rupture est moins dans les faits ou dans les textes que dans les têtes, dans les mentalités »<sup>1235</sup>. Or, toute société cherche à se construire à partir d'un mythe commun, d'une histoire présentée comme partagée par un groupe formant un NOUS qui se construit dans son opposition à l'Autre.

---

<sup>1233</sup> *Traité du Tout-Monde*, op. cit., p. 36.

<sup>1234</sup> *Le discours antillais*, op. cit., p. 238, note de bas de page.

<sup>1235</sup> Jean-Michel Gaillard, *Jules Ferry*, Paris, Fayard, 1989, « Le moment Ferry : l'école de la République entre mythologie et réalité », *Pourquoi se souvenir?*, *Forum international Mémoire et histoire*, Françoise Barret-Ducrocq (dir.), Paris, Grasset, 1998, p. 37-41, (p. 37).



### III.1.1.3. Mythes et origines

Docteur en sociologie, André Akoun, relève dans son article intitulé « Société », l'importance du mythe des origines dans la construction d'une société :

*« Toute société se pense à partir du mythe de son origine et de l'idée que ce mythe n'est pas une histoire morte rapportée pour satisfaire le goût du conte et la nostalgie des hiers. Ce mythe est perpétuellement énoncé comme légitimation de l'être social présent<sup>1236</sup>. »*

Toute société se pense avec et à partir d'un lieu, plus précisément, à partir de son lieu originel. C'est son point de départ. Une société se structure donc grâce au processus de légitimation de son origine. Attesté dans la langue française bien après le terme « mythe », soit en 1470<sup>1237</sup>, le mot « origine » vient de l'accusatif latin *originem*, tiré du substantif *origo, inis* qui signifie :

*« 'provenance, naissance, cause, principe', lequel dérive du verbe déponent orior, oriri qui renvoie à l'action de 'se lever, naître'. Origine a supplanté la forme pop. orine 'descendance, lignée' (Geffrei Gaimar, Hist. des Anglais, éd. A. Bell, 1173) qui s'est maintenue jusqu'au XV<sup>e</sup>s. dans la lang. littér. et encore en usage dans les parlers de l'Ouest (cf. FEW t.7, pp.414b-415a )<sup>1238</sup>. »*

Il est intéressant de noter que le terme « Orient » provient de la même racine latine, à savoir le participe présent *oriens* du verbe *orior, ortus sum, oriturus, oriri*, soit « se lever ».

Ces éléments étymologiques convoquent les notions de temps et de filiation autour desquelles gravitent les mythes des origines. André Akoun explicite davantage ce qu'est un mythe des origines en proposant une classification des origines pour différencier une société d'une autre :

*« L'interrogation sur la société se situe dans un registre où le discours vacille, où le mythe doit prendre la relève de la scientificité qui a échoué à y répondre. C'est de cela que prend acte la problématique des penseurs du droit naturel qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ont inventé la question du commencement, la question de l'origine, comme question sur l'essence du social, et auxquels Freud d'une certaine façon fait écho [...]. Il faut cependant noter une différence essentielle entre les mythes d'origine des sociétés dites sauvages, qui racontent le commencement absolu – celui dont les dieux sont les protagonistes – et les légendes et épopées des sociétés « historiques ». Il s'agit là en effet de commencement relatif, de re-commencement, de re-départ après la rupture. [...] Ainsi, la recherche de l'origine – en l'occurrence de l'originnaire – ne saurait-elle se situer sur l'axe horizontal du temps, mais sur un autre axe perpendiculaire au sol caché. L'originnaire est la question – toujours actuelle – à laquelle chaque société doit son être par la réponse qu'elle y donne. Cette définition de l'originnaire oblige à penser l'histoire comme répétition et différence, à penser le devenir à l'intérieur de la répétition. Tout se*

<sup>1236</sup> André Akoun, « Société », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/societe>, consulté le 10/01/2022.

<sup>1237</sup> CNRTL, *op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/origine>, consulté le 19/01/2022.

<sup>1238</sup> *Op. cit.*

*« passe comme si chaque société avait à inventer, sur une trame inchangée, une dramaturgie qui la spécifie comme société particulière. Une telle définition de l'originaire oblige cependant à penser le social à partir du politique, c'est-à-dire de l'acte par lequel s'organisent légitimité et pouvoir<sup>1239</sup>. »*

André Akoun évoque deux types d'origines : le commencement absolu et le commencement relatif qui correspondent à deux types de sociétés, respectivement, l'une dite « sauvage » ou encore « primitive » comme celle des Indigènes du Costa Rica ou encore celle des Arawaks<sup>1240</sup> de la Martinique. Elle tire son origine de mythes dont les acteurs sont des dieux. L'autre, dite « historique », tire son origine d'un fait historique et associe son commencement au récit de légendes à propos des hommes.

Édouard Glissant établit quant à lui une différence entre ces deux modèles de récit mythique des origines :

*« [...] je préférerais peut-être l'approche qui donnerait la légende comme expression populaire et poétique d'une conscience collective et le mythe comme résumé (le plus souvent rusé, savant d'une conscience non conçue) d'un contenu conscient ou « affleurant » de la pulsion collective<sup>1241</sup>. »*

Pourtant, ces sociétés sont toutes deux issues d'un processus de créolisation par rapport aux phénomènes de migrations (comme pour les Arawaks et les Caraïbes) ou encore de colonisation. En contexte colonial, nous rapprochons le « commencement absolu » de l'expression « mythe fondateur », en référence notamment aux sociétés ataviques qui se revendiquent comme lieu matriciel de mythe fondateur<sup>1242</sup> et pour qui « [...] la créolisation s'est opérée il y a très longtemps<sup>1243</sup> ». Ces groupes se substituent ainsi aux premiers habitants par génocide ou ethnocide des Autochtones. Quant aux « sociétés historiques », nous pensons aux sociétés composites pour reprendre l'expression glissantienne, dans lesquelles les esclavisés d'origine africaine, déportés dans la zone américano-caraïbe, ont subi une rupture identitaire et culturelle dès le ventre – nouvelle matrice – du bateau négrier. Ce contexte historique a induit une genèse relative (ou commencement relatif) qu'Édouard Glissant nomme alors digenèse. Par conséquent, ces sociétés « historiques » sont en perpétuel re-commencement pour une meilleure re-présentation de leur genèse particulière. Il importe dès lors de s'intéresser à la réécriture de leur Histoire narrée jusqu'ici par d'autres, par les dominants, les colonisateurs qui ont aussi transporté vers le nouveau monde leurs mythes<sup>1244</sup>.

---

<sup>1239</sup> André Akoun, « Société », *op. cit.*

<sup>1240</sup> Sabine Andrivon-Milton, *La Martinique en 200 questions-réponses, op. cit.*, p. 9 : « Les premiers habitants de la Martinique étaient les Arawaks ou Taïnos qui provenaient de l'Amérique du sud (delta de l'Orénoque) ».

<sup>1241</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 238 note de bas de page.

<sup>1242</sup> *Traité du Tout-Monde, op. cit.*, p. 196 : « C'est ce qui en fait le caractère atavique. Le mythe fondateur rassure obscurément sur la continuité sans faille de cette filiation, depuis une Genèse, et autorise dès lors la communauté dont il s'agit à considérer cette terre où elle vit, devenue territoire, comme *absolument* sienne ».

<sup>1243</sup> *Introduction à une Poétique du Divers, op. cit.*, p. 22.

<sup>1244</sup> Cf. Thomas Gomez, *L'invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la conquête*, Paris, La Découverte, 1992.

Par ailleurs, André Akoun considère que l'origine n'est pas à rechercher chronologiquement dans l'horizontalité, mais plutôt dans une horizontalité chthonienne. En effet, elle se situe selon lui « sur un autre axe perpendiculaire au sol caché », à savoir : la racine. Or, si les sociétés ataviques tendent à se créoliser, remettant en cause leur « statut de l'identité comme racine unique<sup>1245</sup> » au détriment de la racine rhizome, les sociétés composites tendent, pour leur part, à devenir ataviques pour se réapproprier leur identité, induisant ainsi des mythes refondateurs des origines. Or, si ces mythes refondateurs sont imposés, ne serait-ce donc pas reproduire les mécanismes de colonisation ? Ce glissement de statut rend compte de l'empreinte des sociétés ataviques sur celles qui sont composites – « historiques » – et qui « ont véhicul[é] dans le monde [pour le moins l'idée...] que toute identité est une identité à racine unique et exclusive de l'autre<sup>1246</sup> ». L'origine de l'existence d'une société ou d'une autre serait donc légitimée par son récit mythique, choisi à partir d'un espace-temps et dont le récit peut, par effet de réaction, par effet d'hybridation, en changer certains éléments.

Toutefois, si les mythes des origines répondent à une construction sociale, culturelle et ontologique, d'où viennent-ils alors ? Quelle est en somme l'origine de ces mythes des origines ? André Akoun nous explique dans son article cité plus avant que « [...] le mythe doit prendre la relève de la scientificité qui a échoué à y répondre<sup>1247</sup> ». En effet, de tout temps, l'Homme a toujours cherché à ordonner la Nature et à mettre en mots des événements et des faits pour lesquels il n'avait pas d'explication, que ce soit par des théories scientifiques<sup>1248</sup> ou par des discours mythiques. Ainsi, quand la science échoue à donner du sens, l'imaginaire (via le mythe) permet de passer de l'inconnu à une forme de connu : « [l]e Mythe déguise en même temps qu'il signifie, éloigne en éclairant, obscurcit en rendant plus intense et plus prenant *cela* qui s'établit dans le temps et un lieu entre des hommes et leur entour. Il en explore l'inconnu-connu<sup>1249</sup> ». Le mythe construit, rassure et redonne de ce fait à l'Homme la maîtrise des choses, ou du moins l'impression d'une maîtrise sur l'inconnu angoissant, lui permettant de se situer dans son lieu, de lui donner un point départ et, ce faisant, de tenter de mieux comprendre son présent et de se projeter vers l'avenir.

Dans l'évangile selon saint Jean, au verset 1, il est affirmé que la « Parole » – dans d'autres versions : le « Verbe » –, soit : le *Logos*, le *muthos* des origines, devance la génération antédiluvienne comme le confirme la lecture de la *Genèse* (6-4) : « Les Nephilim étaient sur la Terre en ces temps-là, et aussi après que les fils d'Elohîm furent venus vers les filles des êtres humains et qu'elles eurent enfanté pour eux. Ce sont ces hommes puissants qui, dès les temps anciens furent des hommes du nom<sup>1250</sup> ». Dans une autre version, nous pouvons lire : « Les

---

<sup>1245</sup> Introduction à une Poétique du Divers, op. cit., p. 23.

<sup>1246</sup> Idem., p. 23.

<sup>1247</sup> André Akoun, « Société », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/societe>, consulté le 10/01/2022.

<sup>1248</sup> La science procède de la croyance en un monde harmonieux selon Albert Einstein et Léopold Infeld dans *L'évolution des idées en physique*, Paris, Flammarion, 1938, p. 276 : « Sans la croyance qu'il est possible de saisir la réalité avec nos constructions théoriques, sans la croyance en l'harmonie interne de notre monde, il ne pourrait y avoir de science. Cette croyance est et restera toujours le motif fondamental de toute création scientifique ». Les cataclysmes de ces derniers siècles nous font toutefois douter...

<sup>1249</sup> *Le discours antillais*, op. cit., p. 237.

<sup>1250</sup> Selon la *Bible de Yéhoshoua Ha Mashiah*, <https://www.bibledeyehoshouahamashiah.org/lire.html>, consultée le 20/01/2022. Cette version est une révision du récit biblique. « Nous ne devons pas oublier que la Bible a été

géants étaient sur la terre en ces temps-là, après que les fils de Dieu furent venus vers les filles des hommes, et qu'elles leur eurent donné des enfants : ce sont ces héros qui furent fameux dans l'antiquité<sup>1251</sup> ». Ces passages bibliques montrent que l'origine des mythes émerge généralement en reliant le Ciel et la Terre<sup>1252</sup>. C'est sur ces héros antiques et mythiques que se sont alors bâties les nations. Par exemple, l'Europe exalte symboliquement son origine sacrée avec l'établissement d'une résonance avec le mythe grec d'Europe montée sur un taureau, que nous retrouvons sur les pièces de monnaies de l'euro. Nous pouvons aussi rappeler la présence d'une sculpture, intitulée « L'enlèvement d'Europe » placée aux abords du siège du Conseil de l'Europe à Strasbourg. Cette sculpture est un « [...] don de la Crète au Parlement européen datant de 2005. Selon la mythologie grecque, la princesse phénicienne Europe, fille du roi Agénor de Tyr (actuel Liban), fut amenée en Crète par Zeus qui l'enleva sous les traits d'un taureau blanc. Cette œuvre a été réalisée par les frères grecs Nikos et Pantelis Sotiriadis<sup>1253</sup> ». Ainsi, nous retrouvons la même trame mythique citée dans le récit biblique : un dieu qui descend vers les humains, soit l'établissement d'un lien entre Ciel et Terre.

En somme, toute identité dite nationale serait elle-même le résultat d'une hybridation, comme par exemple entre Ciel et Terre, quand bien même elle se dirait « authentique ». Néstor García Canclini souligne cette absence d'éléments fixes et des processus de sélection quant à la question identitaire en Amérique hispanique. Il évoque l'« appropriation restructurante des modèles métropolitains et une utilisation critique liée à des besoins nationaux divers »<sup>1254</sup>, en notant que prévaut souvent « un cosmopolitisme souple »<sup>1255</sup> et en partant notamment de l'empreinte de Borges dans ce processus.

*« De nombreuses œuvres, depuis celles d'Octavio Paz et de Jorge Luis Borges à celles d'Asor Piazzola et de Caetano Veloso, qui prennent pour champ de leur recherche le dialogue entre culture d'élite, culture populaire et de masse, témoignent de la richesse des créations et de rituels initiatiques moins préoccupés de préservation de la pureté que de productivité des mélanges. Tout cela ne va pas sans contradictions ni conflits. Les cultures ne coexistent pas aussi sereinement que dans un musée, une salle jouxtant l'autre. Pour saisir la complexité et parfois le caractère douloureux d'une telle interaction, il convient de lire ces expériences d'hybridation comme relevant des conflits propres à la modernité latino-américaine. Pour ma part, je tente de comprendre la trajectoire sinueuse de ces interactions en rejetant la thèse d'une modernité simplement imposée, comme s'il s'agissait d'une force extérieure. L'histoire de la*

---

initialement écrite en trois langues, à savoir l'hébreu, le grec et quelques versets en araméen. En réalisant cette révision, notre but est de restituer le sens des mots d'origine [...] ».

<sup>1251</sup> Selon la version *La Sainte Bible* de Louis Segond 1910, *Genèse* 6 :4 <https://www.bibledeyehoshouahamashiah.org/lire.html>, consulté le 20/01/2022.

<sup>1252</sup> Voir à ce propos Mircea Eliade, « Le temps et l'éternité dans la pensée indienne », in : Olga Fröbe-Kapteyn, *Eranos Jahrbuch 1951 : Band XX*, n° 19, Zürich, Rhein-Verlag, 1951, p. 247-282.

<sup>1253</sup> **Centre d'Information sur les Institutions Européennes (CIEE)**, « À la découverte de l'Europe artistique », <https://www.strasbourg-europe.eu/l-europe-a-strasbourg/a-la-decouverte-de-l-europe-artistique/>, consulté le 20/01/2022.

<sup>1254</sup> Néstor García Canclini et Georges Durand, « Cultures hybrides et stratégies communicationnelles », *Hermès La Revue*, CNRS Éditions, n°28, 2000, p. 71-81, (p. 75).

<sup>1255</sup> *Idem.*

*manière dont notre exubérant modernisme, c'est-à-dire les projets intellectuels de modernité, s'articule avec une modernisation socio-économique déficiente, n'est rien d'autre que le récit de la manière dont les élites, et dans nombre de cas, les couches populaires, s'ingénient à hybrider la modernité désirée ainsi que la tradition, dont ils ne souhaitent pas se défaire, et à prendre la mesure de l'hétérogénéité de notre temporalité pour la rendre productive. C'est pourquoi le terme d'hybridation ne revêt de sens que mis en relation avec une constellation de concepts, dont les principaux se nomment ; modernité-modernisation-modernisme, différence-inégalité, temporalité hétérogène, reconversion. Ce dernier, repris du champ économique, me permet de proposer une vision d'ensemble des stratégies d'hybridation des classes cultivées et populaires. L'hybridation socioculturelle n'est pas un simple mélange de structures ou de pratiques sociales peu spectaculaires, pures, n'ayant aucun rapport entre elles et qui, en se combinant, donneraient naissance à des structures et des pratiques nouvelles<sup>1256</sup>. »*

L'origine donnée aux mythes des origines peut donc être également être reliée au politique quand ils servent les intérêts d'une idéologie identitaire, nationale et collective. L'identité est un processus qui évolue en fonction du choix de s'ouvrir ou de se fermer à certaines relations. Ainsi, dans une société, est identitaire tout choix économique, politique, sociologique ou philosophique, entre autres.

Prenons le cas des colonisations longtemps légitimées par l'idée de l'apport du progrès et de la civilisation. C'est en reliant mythe fondateur de la modernité et capitalisme qu'a été développé notamment le mythe de la race. Le mot « race » dériverait des dialectes italiens *razza* ou *rassa* : « famille, espèce d'animaux<sup>1257</sup> ». Attesté en 1480 sous la forme de « rasse », il désigne un « ensemble des ascendants et des descendants d'une même famille, d'un même peuple<sup>1258</sup> ». Il soutend les notions de classements, d'origine et de filiation. Et puisque l'Histoire sur laquelle se fondent les sociétés « historiques » est en quelque sorte la fille d'un mythe fondateur<sup>1259</sup> tiré des sociétés ataviques selon l'analyse d'Édouard Glissant – ou plutôt qui sont devenues ataviques<sup>1260</sup> –, elle peut être modifiée pour servir les intérêts spécifiques de ces sociétés « ataviques ». Sous couvert des constructions dichotomiques de Civilisation-Barbarie, dominant-dominé ou du mythe des races inférieures *versus* races supérieures<sup>1261</sup>, la condition ontologiquement servile des esclaves<sup>1262</sup> d'autant plus réifiés<sup>1263</sup>, était légitimée pour servir les

---

<sup>1256</sup> *Op. cit.*, p. 73.

<sup>1257</sup> *CNRTL, op. cit.*, <https://www.cnrtl.fr/etymologie/race>, consulté le 20/01/2022.

<sup>1258</sup> *Idem.*

<sup>1259</sup> *Introduction à une Poétique du Divers, op. cit.*, p. 62-63 : « L'Histoire est donc réellement fille du mythe fondateur. [...] Partout donc où apparaissent des mythes fondateurs, au sein de ces cultures que j'appelle ataviques, la notion d'identité se développera autour de l'axe de la filiation et de la légitimité ».

<sup>1260</sup> *Op. cit.*, p. 22-23 : « Les cultures ataviques tendent à se créoliser, c'est-à-dire à remettre en question ou à défendre de manière souvent dramatique [...] le statut de l'identité comme racine unique ».

<sup>1261</sup> Voir à ce propos l'article d'Aníbal Quijano, « 'Race' et colonialité du pouvoir », *Mouvements*, vol. 3, n° 51, 2007, p. 111-118, <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2007-3-page-111.htm>, consulté le 20/01/2022.

<sup>1262</sup> Voir David M. Whitford, « La disparition de Canaan : malédiction de Cham et justifications de l'esclavage à l'époque moderne », trad. de l'anglais (États-Unis) par Élise Trogrlic, *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 2, n° 68, 2021, p. 79-103, <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2021-2-page-79.htm>, consulté le 19/01/2023.?

<sup>1263</sup> Voir le *Code Noir* élaboré en 1685 par Colbert.

intérêts du système colonial et capitaliste européen. Cette construction du rejet de l'Autre ou ce nouveau mythe sociétal des sociétés américaines plantationnaires est lourd de conséquence pour le vivre-ensemble contemporain des sociétés américano-caraïbes. C'est sans nul doute pourquoi le Blanc créole avertit ses *Frères Volcans* qu'« [u]ne société bâtie sur des conflits de races chacune plongée dans ses superstitions, est impossible à gouverner<sup>1264</sup> ».

En fin de compte, toute culture possède un système archétypal au sens durandien<sup>1265</sup> du terme, dynamisé par des images qui renvoient à l'origine. Cet imaginaire est le fruit des représentations qu'un individu tient psychologiquement et culturellement pour symboles. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant restituent toute la profondeur des images archétypales en se prévalant des théories de Carl Gustav Jung : « Les archétypes seraient, pour C. G. Jung, comme des prototypes d'ensembles symboliques, si profondément inscrits dans l'inconscient qu'ils en constitueraient comme une structure [...] <sup>1266</sup> ». L'inconscient semble en dire beaucoup plus sur nous-mêmes selon Jung puisqu'il révélerait le point de départ à partir duquel s'est construit une société, une pensée, un discours ontologique.

Le mythe est alors ce tout archétypal qui ramène des éléments inconscients à la conscience, de l'abstrait au concret, et ce par le biais de représentations symboliques. Il ressort dès lors combien l'importance accordée à certains lieux et à certaines périodes-clés de l'Histoire d'une nation est hautement symbolique pour la construction identitaire collective.

#### III.1.1.4. Le mythe : un haut lieu d'identification et de codification culturelle et littéraire

Yadira Calvo a relevé la réticence de Tatiana Lobo Wiehoff à l'égard des mythes :

*« Los mitos patrios, que rondan también los campos de su narrativa, son los que más frecuentemente reciben los golpes de mazo de los artículos de Tatiana. “Los mitos — dice ella—son de alto riesgo y hay que desenmascararlos para que no sigan haciendo daño; porque impiden que la gente pueda prevenir los peligros”; y porque “vivir en la ficción puede resultar cómodo, pero la realidad brutal sigue su curso. La conciencia no es ni cómoda ni agradable, pero es la única manera de evitar un daño a tiempo” (“Siempre tarde”) <sup>1267</sup>. »*

Le mythe des origines des sociétés « ataviques » a laissé une telle empreinte dans les mentalités que la (re)considération de celui des sociétés dites « composites » a été lente. Comment ces

---

<sup>1264</sup> *Frères Volcans*, *op. cit.*, p. 95.

<sup>1265</sup> Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992 (1960), p. 63 : « [...] les archétypes se lient à des images très différenciées par les cultures et dans lesquelles plusieurs schèmes viennent s'imbriquer. On se trouve alors en présence du symbole au sens strict, symboles qui revêtent d'autant plus d'importance qu'ils sont riches de sens différents ». Le passage a été retranscrit tel quel.

<sup>1266</sup> Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, *op. cit.*, p. XI.

<sup>1267</sup> Yadira Calvo, « Palabras sin miedo: Tatiana Lobo en sus artículos », *op. cit.*

mythes fondateurs ont-ils agi sur la zone américano-caraïbe – et inversement – et quelle empreinte le corps social a laissé sur son paysage au regard de ces mythes ?

Dans les dictionnaires français du XVI<sup>e</sup> siècle, comme celui d'Estienne (1549), ou dans ceux du XVII<sup>e</sup> siècle, comme celui de Cotgrave (1611), apparaissent les définitions des mots « mythologie », ou encore « mythique », mais pas celle du mot « mythe ». Il en est de même pour les dictionnaires espagnols. Ce n'est qu'à partir du XIX<sup>e</sup> siècle qu'est inscrit et définit le mot « mythe », que ce soit dans le monde francophone, hispanophone, mais aussi anglophone comme le précise John Leavitt : « [...] le mot mythe n'est attesté en français qu'en 1803 et en anglais en 1838, dans une forme écrite d'abord « mythe » et qui semble un emprunt du français<sup>1268</sup> ». C'est pourquoi nous nous proposons d'analyser les définitions du mythe à partir de son siècle d'inscription dans les dictionnaires, un siècle de décolonisation et d'abolition, pour comprendre comment a été pensé, conçu et institutionnalisé le mythe et évaluer son empreinte dans les sociétés américano-caraïbes. Dans quelle mesure le mythe est-il devenu un haut lieu identitaire et littéraire ? Rappelons qu'un haut lieu constitue la mémoire collective cristallisée autour d'un lieu réel ou fictif, matériel ou immatériel.

La première mention du mot « mythe » en français, selon le Grand corpus des dictionnaires [9<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> s.], se trouve dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, 6<sup>e</sup> édition 1835 : « Trait, particularité de la fable, de l'histoire héroïque ou des temps fabuleux. *C'est un mythe commun à toutes les religions de l'Orient. Plusieurs des mythes de l'ancien paganisme se retrouvent dans la religion des Indous*<sup>1269</sup> ». Or, c'est la période de la révolution industrielle, des Trois Glorieuses. En contexte colonial, l'une des répercussions de l'industrialisation est alors le développement des usines centrales dans les colonies françaises. Déjà se mettent en place – un an avant la mention du mot « mythe » dans le dictionnaire... –, des rassemblements abolitionnistes – Haïti arrache son indépendance dans le sang en 1804 – comme l'indique Frédéric Régent : « 1834 Fondation de la Société française pour l'abolition<sup>1270</sup> ». Et la proclamation de la deuxième République accélère et concrétise les projets abolitionnistes<sup>1271</sup>. Le contexte politico-social de l'époque aurait-il eu une influence sur la conception et la définition du mot « mythe » en France en prenant en considération la situation aux Amériques ? Nous notons en tous les cas, dans l'exemple choisi pour illustrer la définition de ce terme, que le mythe est placé dans la seule sphère religieuse et se voit relié à des espaces orientaux. Reléguer le mythe au niveau religieux et à des espaces lointains pourrait être une stratégie visant à éloigner les choix économiques européens, et singulièrement français, vers le domaine de l'imaginaire. L'État fait des choix esclavagistes nullement mythiques...

---

<sup>1268</sup> John Leavitt, « Présentation : le mythe aujourd'hui », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, n° 2, 2005, p. 7-20, <https://doi.org/10.7202/011892ar>, consulté le 18/01/2022.

<sup>1269</sup> *Dictionnaire de l'Académie française*, dictionnaire en ligne, 1835 (1694), in : Grand corpus des dictionnaires [9<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> s.], <https://www-classiques-garnier-com.bu-services.univ-antilles.fr/numerique-bases/.php?module=App&action=FrameMain>, consulté le 11/06/2021. La citation a été retranscrite telle quelle.

<sup>1270</sup> Frédéric Régent, *La France et ses esclaves, de la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, *op. cit.*, p. 314.

<sup>1271</sup> *La France et ses esclaves, de la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, *op. cit.*, p. 315. « 22 mai 1848 Révolte des esclaves du nord de la Martinique. 23 mai 1848 Proclamation de l'abolition immédiate de l'esclavage en Martinique. 27 mai 1848 Proclamation de l'abolition immédiate de l'esclavage en Guadeloupe. 10 juin 1848 Le décret émancipateur est publié en Guyane et conformément à son contenu est appliqué deux mois après, le 10 août. 23 juin 1848 Proclamation de l'abolition de l'esclavage à Gorée et Saint-Louis applicable au 23 août 1848. 18 octobre 1848. Proclamation de l'abolition de l'esclavage à la Réunion applicable au 20 décembre 1848 ».

Tout mythe a ses héros. Les exploits et valeurs portés par le héros mythique choisi, demi-dieu ou humain, seront le plus souvent intégrés dans la culture. Par conséquent, le choix du héros est à prendre en compte dans la compréhension de ce processus d'identification à un mythe donné. Ainsi, le héros s'impose en modèle exemplaire, soit un mythe répétable de génération en génération, et ce aussi bien dans une société de tradition orale qu'écrite.

Dans le monde hispanophone, si nous référons à la première inscription du mot *mito* qui date de 1884, d'après ce qui nous est proposé dans *Mapa de diccionarios académicos*, il est indiqué : « Fable, fiction allégorique, spécialement en matière de religion<sup>1272</sup> ». Le mythe est ici encore une affaire religieuse et, de fait, relève du sacré, par opposition au profane. Rappelons que le gouvernement de l'Espagne du XIX<sup>e</sup> siècle voulait se séparer de l'Église et ce, depuis 1830<sup>1273</sup>. Est-ce la continuité de ce processus de séparation qui se reflète dans cette première inscription du mot « mythe » ? Rappelons que le XIX<sup>e</sup> siècle hérite des objectifs des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle, à savoir développer le rationalisme et rechercher le progrès, et que la séparation d'avec l'Église servait les intérêts libéralistes de l'État espagnol. Par conséquent le mythe semble perçu comme relevant de l'obscurantisme et donc peu utile au développement de la société espagnole de cette époque. De plus, il ne peut y avoir de représentation sans espace vécu<sup>1274</sup> ou perçu, selon d'où l'on regarde, selon l'époque à partir de laquelle on regarde cet espace, selon les références et les influences socio-culturelles de chaque individu.

Ainsi, les mots « religion », « fable » – qui sous-entend un certain « irréel » – qui apparaissent dans les deux premières définitions espagnole et française, laisseront une empreinte durable. En effet, « Dans le langage courant du XIX<sup>e</sup> siècle, le mythe signifiait tout ce qui s'opposait à la « réalité » : la création d'Adam ou l'homme invisible, aussi bien que l'histoire du monde racontée par les Zoulous ou la *Théogonie* d'Hésiode étaient des « mythes »<sup>1275</sup> ». Nous notons que les concepteurs de ces premières définitions sont revenus à la tradition grecque des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant notre ère en ne dissociant pas le *muthos* du *logos*, soit le réel de l'irréel, dans la mesure où ils replacent la fable dans le registre du sacré (religion). Ce glissement du mythe à la fois dans le sacré et dans l'irréel créent ainsi une ambivalence que d'aucuns perçoivent comme une stratégie pour servir une idéologie politique (et culturelle) visant à mieux asseoir la légitimité « civilisatrice ».

Si nous partons de l'idée que « [...] toute société est civilisée, ou ce ne serait pas une société<sup>1276</sup> » et qu'il importe de « savoir de quelle façon elle est civilisée<sup>1277</sup> », il est légitime

---

<sup>1272</sup> Mapa de diccionarios académicos, versión 1.0, *Diccionario de la Academia usual*, dictionnaire en ligne, 1884, <https://apps2.rae.es/ntllet/SrvltGUILoginNtlletPub>, consulté le 11/06/2021. «Fábula, ficción alegórica, especialmente en materia religiosa». La traduction française a été réalisée par nos soins.

<sup>1273</sup> José Casanova, Marina Sanchis, «España: de la Iglesia estatal a la separación de Iglesia y Estado», *Historia Social*, Fundación Instituto de Historia Social Stable, n° 35, 1999, p. 137-138, <https://www.jstor.org/stable/40340717>, consulté le 11/06/2021 : «[...] la quema de iglesias y conventos y el asesinato de clérigos y monjas se convirtieron en un rasgo típicamente recurrente de los levantamientos políticos desde mediados de la década de 1830, cuando ocurrieron los primeros estallidos de feroz anticlericalismo en Madrid y otras ciudades importantes, hasta los años 1930».

<sup>1274</sup> Pour cette notion d'« espace vécu », voir par exemple Armand Frémont, *La Région, espace vécu*, Paris, PUF, 1976.

<sup>1275</sup> Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, 1957, p. 21.

<sup>1276</sup> Robin George Collingwood, « Ce que « la civilisation » veut dire », *Cités*, vol. 12, n° 4, 2002, p. 149-185.

<sup>1277</sup> *Idem*.



d'interroger les modalités de l'imposition de la civilisation coloniale, les choix de modèles pour « (se) civiliser » et « avoir une culture » et pouvoir se développer.

En 1871, le mot « culture » a été utilisé pour la première fois par l'ethnologue britannique Edward Burnett Tylor dans son ouvrage *Primitive Culture*. Cet ouvrage est l'aboutissement de ses recherches sur les traits communs de l'humanité qu'il a pu analyser notamment lors de son voyage au Mexique, ouvrant la voie vers la reconsidération de la culture des sociétés dites « primitives ». C'est de cet ouvrage qu'est tirée la définition de la culture : « La culture est un tout complexe, qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la morale, le droit, les coutumes et toutes autres capacités et habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société<sup>1278</sup> ». La culture est conçue de ce fait comme un ensemble de systèmes symboliques qui ne relèvent pas de l'inné, mais se construisent et s'acquièrent progressivement. Les mythes en font partie. Un cadre qui codifie les comportements et les mentalités est ainsi construit.

La Costaricienne Tatiana Lobo Wiehoff et le Martiniquais Vincent Placolty sont nés dans la seconde moitié ce XX<sup>e</sup> siècle, période de désillusions et de déceptions d'un monde fondé sur le colonialisme et où les modèles de la Métropole sont désormais remis en cause. Les courants littéraires de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et début du XX<sup>e</sup> siècle, à la fois dans le monde francophone et hispanophone, tels que le symbolisme ou dans le monde hispanophone le décadentisme, illustrent par exemple l'état d'esprit des écrivains face au désenchantement du monde et le désir de revêtir la littérature d'une dimension autre, voire métaphysique. C'est aussi de cette conscience de décadence que naquirent au XX<sup>e</sup> siècle des courants littéraires comme le « modernismo » et le « vanguardismo » dans l'Amérique hispanique ou le surréalisme en Europe qui abolirent les formes traditionnelles pour rechercher une meilleure manifestation de la « sur-réalité » et de l'inconscient. Nous pouvons considérer que ces courants littéraires ont préparé le terreau littéraire et idéologique des écrivains contemporains, désireux de réhabiliter l'imaginaire dans leur écrit pour mieux dire leur réalité quotidienne américaine, assez sombre, car toujours porteuse des lourdes traces des violences physiques et symboliques passées, marquées donc par la perdurance des colonialités.

En effet, nous nous souvenons de nouvelles formes d'exhibitions d'êtres humains (notamment des Africains ou des Indigènes d'Amérique du Sud comme les Kalina, appelés par les Blancs les Galibi<sup>1279</sup>) prirent de l'ampleur en Europe – dans les foires, théâtres, expositions coloniales et universelles entre autres entre 1870 et 1940. Entre divertissement et curiosité, le phénomène des « zoos humains<sup>1280</sup> » est issu d'une longue tradition antique<sup>1281</sup>, devenue attractive pour la société européenne. L'organisation de ces « zoos humains » a participé au renforcement par exemple du mythe du Bon sauvage<sup>1282</sup>, du mythe primitiviste, en somme de tous les préjugés, enracinant les stéréotypes liés aux phénotypes et aux origines différentes. Accompagnée d'un discours considéré alors comme scientifique sur les races, c'est entre autres à partir de cette

---

<sup>1278</sup> Elisabeth Copet-Rougier et Christian Guasarian, « Anthropologie », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/anthropologie/>, consulté le 22/06/2021.

<sup>1279</sup> Susana Monzon, « GALIBI ou KALINA », *Encyclopædia Universalis*, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/galibi-kalina/>, consulté le 22/01/2023.

<sup>1280</sup> Charline Zeitoun, « À l'époque des zoos humains », CNRS Le journal, mis en ligne le 28/08/2015, <https://lejournel.cnr.fr/articles/a-lepoque-des-zoos-humains>, consulté le 18/06/2021.

<sup>1281</sup> « À l'époque des zoos humains », *op. cit.*

<sup>1282</sup> Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, *op. cit.*, p. 40-59.

mythification de la race que l'identité nationale occidentale se renforce alors, à partir de critères occidentalo-centrés faisant écho au système colonial de l'époque qui « [...] reconnaît le quotidien dans l'individu, le repère et le codifie<sup>1283</sup> ».

Selon Paul Ricœur : « S'il fallait opposer *mythe et rite*, on pourrait dire que le mythe *élargit* le temps ordinaire (comme aussi l'espace), tandis que le rite *rapproche* le temps mythique de la sphère profane de la vie et de l'action<sup>1284</sup> ». Le mythe de la « race inférieure » devient alors plus tangible grâce au rite qui transpose de l'idée abstraite en une conception concrète. En somme, l'empire colonial a donné naissance au centre de son labyrinthe à des formes de minotaures, des êtres hybrides monstrueux représentés par les Africains et les Amérindiens entre autres. Les murs labyrinthiques de ces sociétés américaines sont alors constitués de siècles de préjugés, de clichés et de stéréotypes raciaux qui finirent par faire croire à ces non Européens à leur identité minotaurienne. Enfermés mentalement dans ce labyrinthe, il est comme devenu réel, manifesté par exemple avec les zoos humains, et a induit chez les subalternisés de profonds complexe d'infériorité que nous retrouvons encore aujourd'hui dans les mentalités antillaise et costaricienne.

Pourtant, en parallèle, l'accélération des échanges induit par la mondialisation, avec notamment la croissance des transports, a permis de déconstruire les mythes occidentaux projetés sur les êtres humains marginalisés, de sentir concrètement la présence d'un Divers que Victor Segalen<sup>1285</sup> avait, en pionnier, mis en valeur en rejetant tout exotisme trompeur et hiérarchisant. Être différent, ce n'est pas être inférieur. A ainsi pu être porté un regard nouveau et décentré sur le monde qui était régi au travers du prisme des seules valeurs occidentales. D'ailleurs, au XX<sup>e</sup> siècle, le post-modernisme redécouvrira les mythes des autres civilisations et minorités<sup>1286</sup>, permettant l'introduction d'une perspective interculturelle, notion développée à la fin du XX<sup>e</sup> siècle en Europe<sup>1287</sup>, et une possible recherche de respect des cultures de l'Autre. La prise en compte des imaginaires culturels est somme toute récente, avec également l'influence de la psychanalyse de Freud qui a replacé l'imaginaire dans l'inconscient de chaque individu.

Des auteurs et des penseurs comme Jorge Luis Borges, Miguel Ángel Asturias, Mircea Eliade, Octavio Paz, Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes, Gilbert Durand ou encore Édouard Glissant ont mis en valeur l'apport du mythe pour la pensée contemporaine, tant dans les domaines de l'anthropologie, de la philosophie ou encore de la littérature pour interroger et contextualiser la

---

<sup>1283</sup> *Frères Volcans, op. cit.*, p. 62.

<sup>1284</sup> Paul Ricœur, *Temps et récit. 3. Le temps raconté*, tome 3, Paris, Seuil (Points essais), 1985, p. 193.

<sup>1285</sup> Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers, op. cit.*

<sup>1286</sup> Leavitt John, « Présentation : le mythe aujourd'hui », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, n° 2, 2005, p. 7-20, <https://doi.org/10.7202/011892ar>, consulté le 19/01/2022 : « Entre le Barthes de 1957 [avec son œuvre *Mythologies*] et le Vernant de 1974 [avec son ouvrage *Mythe et société*] s'est produit un événement capital dans la conception du mythe : le structuralisme de Lévi-Strauss a pris les sciences humaines d'assaut, en se centrant en grande partie sur l'analyse des mythes. Les méthodes structurales semblaient, à la différence des précédentes, donner une clé analytique aux mythes sans y projeter nos propres phantasmes, en reconnaissant la spécificité non seulement des peuples de l'Amérique du Sud et de l'Afrique, mais également des Grecs ; elles semblaient aussi justifier analytiquement l'extension de la notion de mythe à toutes les sociétés, les nôtres incluses, en reconnaissant notre propre spécificité ».

<sup>1287</sup> Voir par exemple Carmel Camilleri, « La psychologie, du culturel à l'interculturel », *Bulletin de psychologie*, tome 48, n° 419, 1995, p. 236-242, [https://www.persee.fr/doc/bupsy\\_0007-4403\\_1995\\_num\\_48\\_419\\_14398](https://www.persee.fr/doc/bupsy_0007-4403_1995_num_48_419_14398), consulté le 23/01/2022.

construction d'une société, d'un groupe, d'une identité. En effet, bien que le mythe ne relève pas d'une certitude scientifique, Gilbert Durand insiste néanmoins sur ce qu'il révèle de la psyché à l'échelle individuelle et collective :

« *L'imagination se voit donc de plus en plus reconnue comme une instance psychique centrale, puissante, complexe, qui mérite plus d'attention que par le passé. L'imaginaire, son produit institué en mondes d'images, de symboles et de mythes, n'est plus déclassé mais réévalué comme une source d'expériences intenses, individuelles et collectives, qui nécessitent des méthodes de description et d'analyse inédites*<sup>1288</sup>. »

Ainsi, la culture vient construire et tracer l'Histoire d'une société et influencer l'historiographie officielle qui se fonde également sur des éléments mythiques. Nous savons que la connaissance de l'Histoire – du moins de certaines de ses versions... – participe de la construction identitaire de tout être humain, de son sentiment d'appartenance à un groupe précis<sup>1289</sup>. Les écrivains l'ont bien compris, notamment ceux issus des régions dites longtemps périphériques dont une grande partie de l'Histoire, écrite par d'autres, avait souvent été oblitérée et dont les populations avaient connu des ruptures violentes avec leur territoire d'origine.

Héctor Jaimes ne saurait mieux exemplifier notre propos lorsqu'il affirme à propos du fameux *Laberinto de la soledad* «[...] que presenta una revolucionaria propuesta historiográfica: entender e interpretar la Historia a partir del mito<sup>1290</sup>». Octavio Paz analyse la position du Mexicain, écrasé par le poids de la culture nord-américaine fondée sur le compartimentage des cultures, à savoir le multiculturalisme. Il revendique alors une place égale pour sa culture. Ce combat existentiel l'emprisonne dans une profonde et étouffante solitude, soit dans un labyrinthe, qui se retrouve dès lors dans le titre même de sa réflexion. Le mythe lié à l'Histoire implique alors une rétrospection, un repli, un retour aux origines, à son passé, soulevant ainsi des interrogations portant notamment sur les signes des mythes fondateurs afin d'en décoder les dynamiques socio-politiques et économiques qui ont construit le Mexique. C'est cette recherche qui permet que son pays trouve sa place dans l'Histoire. Octavio Paz hisse le mythe du labyrinthe en un haut lieu littéraire de revendication, de déchiffrement et d'identification de la mexicanité<sup>1291</sup>. Le mythe du labyrinthe est alors une sorte de clé de lecture de ce processus identitaire et de ses enjeux. Héctor Jaimes précise à cet égard :

---

<sup>1288</sup>Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, op. cit., p. VIII, préface à la nouvelle édition 2016, 12<sup>e</sup> édition, disponible partiellement en ligne : [https://www.dunod.com/sites/default/files/atoms/files/978210\\_0737796/Feuilletage.pdf](https://www.dunod.com/sites/default/files/atoms/files/978210_0737796/Feuilletage.pdf), consulté le 03/06/2021.

<sup>1289</sup> Voir par exemple : Anne Roekens, « Les identités collectives, l'apport des sciences sociales », in : Laurence Van Ypersele (ed.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, P.U.F., 2006, p. 77-88. La vision des Grecs est fort intéressante en ce sens comme le rappelle Hans-Joachim Gehrke dans "Myth, History and Collective Identity: Uses of the Past in Ancient Greece and Beyond", in : Nino Luraghi (ed.), *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

<sup>1290</sup> Héctor Jaimes, « Octavio Paz: el mito y la historia en *El laberinto de la soledad* », *Revista Iberoamericana*; vol. LXVII, n° 194-195, Enero-Junio 2001; p. 267-280, [https://www.researchgate.net/publication/45385971\\_Octavio\\_Paz\\_el\\_mito\\_y\\_la\\_historia\\_en\\_El\\_laberinto\\_de\\_la\\_soledad/citation/download](https://www.researchgate.net/publication/45385971_Octavio_Paz_el_mito_y_la_historia_en_El_laberinto_de_la_soledad/citation/download), consulté le 13/02/2021. Nous traduisons : « [...] qui présente une proposition historiographique révolutionnaire : comprendre et interpréter l'Histoire à partir du mythe ».

<sup>1291</sup> Dans les archives du journal numérique *Le Monde*, Claude Fell nous révèle ceci dans son article intitulé « À la recherche de la mexicanité : la fête, la mort, et la révolution... » et publié le 16 mai 1980 : « "Vivre l'histoire

« [...] le mythe n'existe pas hors de la réalité ; il est pratiquement le réel parce qu'il se manifeste dans le tangible. [...] Ainsi, dans *Le labyrinthe de la solitude*, *l'Histoire et le mythe* ne s'excluent ni ne se contredisent, mais ils entrent dans un jeu herméneutique profond pour déchiffrer le passé du peuple mexicain<sup>1292</sup>. »

En hissant le mythe du labyrinthe en haut lieu et en le réactivant par des réécritures qui corroborent, contredisent ou complètent les faits, comme l'a réalisé Octavio Paz, la littérature « éprouve » constamment la version officielle de l'Histoire. Cette pratique vient inquiéter par là même les normes scientifiques de l'historiographie traditionnelle. C'est aussi ce qu'a fait Jorge Luis Borges, à sa façon, en interrogeant les profondeurs collectives américaines et ses imbrications avec l'Histoire à partir de personnages littéraires situés à la croisée des mondes, dans la vaste bibliothèque cosmopolite du monde où mythes et codifications culturelles s'entrecroisent.

### III.1.2. Littérature et réactivation des mythes

«Porque en el principio de la literatura está el mito, y asimismo en el fin<sup>1293</sup>», écrivait Jorge Luis Borges qui n'a cessé de nous démontrer, au regard de l'ensemble de ses œuvres, la prégnance notamment des mythes littéraires et du livre comme mythe<sup>1294</sup>.

Rappelant l'aspect fictionnel de la littérature, Jorge Luis Borges nous présente le commencement et la fin de celle-ci comme un schéma naturel de la vie. Substance de la littérature, le mythe lui vaudrait sa survie et inversement. L'oral se perd, l'écrit perdure. L'écrivain accorde alors une fonction prégnante au mythe et à l'histoire d'une société car : « [...] un mythe non réactivé se fige en allégorie, figure stérile et immobile, qui n'a plus aucune valeur ontologique. La fonction de la littérature est donc d'« enrichir ou [...] modifier ce

---

comme un rite est notre façon de l'assumer », écrivait Octavio Paz en 1969 dans *Posdata*, un essai qui prolongeait le célèbre *Labyrinthe de la solitude*, paru près de vingt ans plus tôt », [https://www.lemonde.fr/archives/article/1980/05/16/a-la-recherche-de-la-mexicanite-la-fete-la-mort-et-la-revolution\\_2822618\\_18192\\_18.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1980/05/16/a-la-recherche-de-la-mexicanite-la-fete-la-mort-et-la-revolution_2822618_18192_18.html), consulté le 21/01/2022. Octavio Paz suggère ici que l'Histoire peut être répétable, et en ce sens réécrite en fonction de sa propre réalité, dans la mesure où le rite est la représentation concrète du mythe abstrait. La réécriture est-ce un moyen de se réapproprier son Histoire ? Dans tous les cas, Octavio Paz nous laisse penser que l'Histoire ritualisée, en d'autres termes, sacrée, possède autant de valeur qu'une autre.

<sup>1292</sup> «Octavio Paz: el mito y la historia en *El laberinto de la soledad*», *op. cit.*, «[...] el mito no existe fuera de la realidad; él es prácticamente lo real porque se manifiesta en lo tangible. [...] Así, en *El laberinto de la soledad*, la Historia y el mito no se excluyen ni se contradicen, sino que entran en un profundo juego hermenéutico para descifrar el pasado del pueblo mexicano». La traduction française a été réalisée par nos soins.

<sup>1293</sup> Jorge Luis Borges, «Parábola de Cervantes y de Quijote», *El Hacedor*, Emecé, Buenos Aires, 1960, in : Jorge Luis Borges, « Parabole de Cervantes et du Quichotte », *Œuvres complètes*, présentées et annotées par Jean-Pierre Bernès traductions par Jean-Pierre Bernès, Roger Caillois, Claude Esteban *et al.*, Paris, Gallimard, Tome II, 2010, p. 21 : « Parce que le mythe est au commencement de la littérature et parce qu'il est aussi à son terme ». Parabole écrite à la Clinique Devoto en janvier 1955.

<sup>1294</sup> Voir Jorge Luis Borges, « Le livre comme mythe », *Le Débat*, vol. 5, n° 22, 1982, p. 118-126, traduit de l'espagnole par Françoise Rosset, <https://www.cairn.info/revue-le-debat-1982-5-page-118.htm>, consulté le 26/08/2022.

broussissement mythologique<sup>1295</sup> ». Quel(s) rôle(s) joue dès lors l'écrivain qui écrit sous le signe d'un mythe, en particulier celui du labyrinthe qui nous intéresse plus particulièrement dans cette étude ? Comment fait-il pour que le mythe ne se fige pas en simple image, mais s'anime et « parle » à tout un chacun de son identité et, somme toute, ravive la mémoire collective ? Le cas des Amériques où des populations ont été coupées de leurs mythes s'avèrent d'autant plus intéressant à traiter.

Pour comprendre comment la littérature s'empare des mythes et les réactive, nous porterons notre attention sur la fonction des écrivains sans lesquels la littérature n'existerait pas. Ensuite, nous nous concentrerons sur la notion de transmission mémorielle, présente au cœur de ce jeu, de cette interrelation entre littérature et mythe.

### III.1.2.1. Les fonctions de l'écrivain dans la société

Rappelons les propos de Vincent Placolý, conscient de son rôle d'écrivain et des enjeux et attentes en contexte caribéen :

**« FA : Il y a donc manifestement un besoin d'effort, de création, de contrainte, l'opposé de notre situation économique... »**

**V. P :** *La littérature c'est tout simplement le reflet de la mentalité des gens, nous sommes dans un pays pauvre, un pays qui est en train de perdre son âme quotidiennement, l'Histoire passe et on nous fait comprendre que nous ne pouvons plus rien faire pour arrêter son cours. La littérature peut donner un refuge (...) (...). Il y a bien sûr les faiseurs de littérature mais nombre de talents vrais ont baissé les bras et capitulé. Écrire, ce n'est pas un métier facile, c'est un exercice ennuyeux qui réserve peu de satisfaction. Celui qui se met à écrire profondément, devient un galérien des mots. Il faut toujours être vigilant à la recherche d'un langage nouveau puisque, tout est fait dans nos Antilles d'aujourd'hui pour contrecarrer la création<sup>1296</sup>. »*

Le critique littéraire et sémiologue Roland Barthes précise dans une note, de type historique, en bas de la page 148 de ses *Essais critiques* : « À l'origine, l'écrivain est celui qui écrit à la place des autres. Le sens actuel (auteur de livres) date du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>1297</sup> ». Ainsi, à l'origine l'écrivain n'écrivait pas pour lui-même, mais pour autrui, rappelant la définition étymologique de *scriba* qui signifie « greffier, scribe », ou encore « copiste » dans le cadre juridique, liturgique ou funéraire. À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, l'écrivain est celui qui peut écrire également pour lui-même, ce qui lui confère une fonction et une place engagée dans la société en signant de son nom. Déjà

---

<sup>1295</sup> Michel Tournier, *Le Vent Paraquet*, Paris, Gallimard (coll. Folio), 1977, p. 191 et 193, in : Jacques Vassivière et Nadine Toursel, *Littérature : 140 textes théoriques et critiques*, 3<sup>ème</sup> édition, Paris, Armand Colin (coll. Cursus Lettres), 2011, p. 364.

<sup>1296</sup> Se reporter à l'interview de V. Placolý en annexe 2 : « Inventer sans cesse un langage ».

<sup>1297</sup> Roland Barthes, *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1981 (1964), p. 158.

en 1954, dans *Le Degré zéro de l'écriture*, Roland Barthes avait établi une distinction entre « écrivain » et « auteur ». Pour lui, l'auteur possède une plume engagée qui a des répercussions sur la société, et ce d'autant plus qu'échapper à l'anonymat est une charge qui l'insère dans le fonctionnement institutionnel de la littérature<sup>1298</sup> et dans le processus de sa mercantilisation.

Il est d'usage de considérer que l'écrivain devient auteur à partir du XVI<sup>e</sup> siècle en France. Lui est alors conférée une certaine posture messianique en tant que détenteur de la parole et du langage comme nous l'explique Roland Barthes :

« Or pendant très longtemps, probablement pendant toute l'ère capitaliste classique, c'est-à-dire du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle, en France, les propriétaires incontestés du langage, c'étaient les écrivains et eux seuls ; si l'on excepte les prédicateurs et juristes [...]. Institutionnellement, la littérature de la France, c'est son langage [...]. Depuis quand, en France, l'écrivain n'est-il plus le seul à parler ? Depuis sans doute la Révolution [...]»<sup>1299</sup>.

Le poids de l'écrivain et de ses écrits dans la société est mis au même rang que « les prédicateurs et juristes », soit des figures d'autorité, avant de rendre le langage accessible à tous, d'où la typologie comparée que fait Roland Barthes de l'écrivain, l'écrivain<sup>1300</sup> et de l'écrivain-écrivain<sup>1301</sup>. Nous utilisons préférentiellement le substantif général « écrivain » pour notre réflexion. Selon Roland Barthes, « [...] l'écrivain est un homme qui absorbe radicalement le *pourquoi* du monde dans un *comment écrire*<sup>1302</sup> ». L'esthétique, le style, la structure, le langage, soit le *comment écrire* lui importent pour transmettre son message qui est un *pourquoi* du monde. Le langage, nous l'avons vu, peut être apparenté au mythe qui devient le moyen de (re)produire à son tour une histoire<sup>1303</sup>. En écrivant stratégiquement sous le signe d'un mythe, l'écrivain peut ainsi s'aligner tout comme se dégager des exigences de l'institution qu'est la littérature et son économie.

L'écrivain appartient à un corps social et culturel qui conditionne sa manière d'écrire, son message, sa vision de la société, sa posture. Il y a donc dans l'œuvre d'un écrivain une certaine dimension autobiographique, personnelle, située dans un espace-temps précis, dans la mesure où il observe la société dans laquelle il vit. « La production littéraire naît de la relation entre une réalité historique et sociale d'une part et une subjectivité d'autre part, car il y a dans l'œuvre littéraire, une expérience personnelle<sup>1304</sup> ». L'écrivain ne peut écrire sans lieu de quelque ordre qu'il soit, symbolique ou géographique (son lieu d'origine, sa source). Il est celui qui produit

<sup>1298</sup> Roland Barthes dans ses *Essais critiques* considère la littérature comme une institution, p. 152.

<sup>1299</sup> *Essais critiques, op. cit.*, p. 147.

<sup>1300</sup> *Op.cit.*, p. 151 : « Même si l'écrivain apporte quelque attention à l'écriture, ce soin n'est jamais ontologique : il n'est pas souci. L'écrivain n'exerce aucune action technique essentielle sur la parole [...]. Car ce qui définit l'écrivain, c'est que son projet de communication est *naïf* [témoigner, expliquer, enseigner] [...]. »

<sup>1301</sup> *Op.cit.*, p. 154 : « [...] écrire sans écrire, communiquer la pensée pure sans que cette communication développe aucun message parasite, voilà le modèle que l'écrivain-écrivain accomplit pour la société ».

<sup>1302</sup> Roland Barthes, *Essais critiques, op. cit.*, p. 148.

<sup>1303</sup> *Le discours antillais, op. cit.*, p. 237 : « [...] le Mythe préfigure l'histoire autant qu'il en répète nécessairement les accidents qu'il a transfigurés, c'est-à-dire qu'il est à son tour producteur d'histoire ».

<sup>1304</sup> *Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placolý (structures, idéologies, symboliques), op. cit.*, en ligne, p. 318.

une écriture et, par là même, une poétique à partir de son lieu en lien avec les lieux culturels ou mythologiques qui habitent et se sont mélangés à ce dernier, formant ainsi le Tout-Monde<sup>1305</sup>. Il se fait en quelque sorte « géopoéticien<sup>1306</sup> ». Le lieu, au sens géographique du terme, est le réceptacle de la construction identitaire d'une société. Le lieu subit des modifications en fonction de l'identité culturelle qui influence sa perception de l'espace qu'elle codifie. Les géographes rappellent que l'espace c'est « [...] l'ensemble des lieux et de leurs relations<sup>1307</sup> ». Il y a donc interrelation, interaction entre le lieu et l'Homme.

Par exemple, Édouard Glissant nous propose sa conception de l'étape où interviennent les écrivains dans la chaîne de pérennisation du mythe fondateur à partir duquel ils structurent leurs œuvres :

*« L'Histoire est donc réellement fille du mythe fondateur. Sur le chemin qui mène à elle le mythe fondateur sera accompagné, puis occulté, puis remplacé d'abord par les mythes d'élucidation, d'explication ou de mise en abîme des processus sociaux et des conditions d'environnement d'une communauté, ensuite par les contes et récits qui préfigurent l'Histoire et enfin par les romans, poèmes et textes de réflexion qui disent, chantent ou méditent celle-ci<sup>1308</sup>. »*

L'écrivain, transmetteur d'une culture et de son Histoire, garantit la pérennité du mythe fondateur de l'identité nationale, tout en le réécrivant. L'écrivain joue alors un rôle politique dans la construction d'une conscience nationale où le mythe devient en quelque sorte réalité :

*« À compter du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains sont définitivement chargés de l'écriture du roman national. Ils l'élaborent à travers des poésies au lyrisme patriotique et des œuvres panoramiques qui décrivent l'éventail national des types sociaux. Au moment des éveils nationaux, ils composent des hymnes et des manifestes, montent des pièces engagées. [...] Alors que les productions des écrivains nationaux trouvent place dans les programmes scolaires, des œuvres sont également créées spécifiquement pour l'éducation par la littérature. L'équivalent du Tour de la France par deux enfants (1877) est en Italie Cuore (1886) d'Edmondo De Amicis [...]. La surpolitisation du littéraire et la perte de l'indépendance des écrivains deviennent une menace constante au XX<sup>e</sup> siècle. Jamais autant d'écrivains n'ont été engagés que pendant la Première Guerre mondiale. Avec la montée en puissance des totalitarismes, la littérature se fait arme de combat en vue de la transformation de la société et de la consolidation du régime. [...] Au XXI<sup>e</sup> siècle, à un moment où l'on constate la prolifération d'œuvres qui paraissent*

---

<sup>1305</sup> Introduction à une Poétique du Divers, op. cit., p. 34 : « Autrement dit, la littérature ne se produit pas dans une suspension, ce n'est pas une suspension en l'air. Elle provient d'un lieu, il y a un lieu incontournable de l'émission de l'œuvre littéraire, mais aujourd'hui l'œuvre littéraire convient d'autant mieux au lieu, qu'elle établit relation entre ce lieu et la totalité-monde. ».

<sup>1306</sup> Kenneth White, « Le grand champ de la poétique par Kenneth White », *La géopoétique*, <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>, consulté le 14/04/2021. Il nous a semblé très important de relever ces passages qui révèlent la dimension et la vision à la fois macrocosmique et microcosmique du géopoéticien : « Par « poétique », j'entends une dynamique fondamentale de la pensée. [...] Le géopoéticien se situe d'emblée dans l'énorme. [...] En véhiculant énormément de matière, de matière terrestre, avec un sens élargi des choses et de l'être, la géopoétique ouvre un espace de culture, de pensée, de vie. En un mot, un monde. ».

<sup>1307</sup> Roger Brunet, Robert Ferras et Hervé Théry, *Les mots de la géographie*, Montpellier, Reclus, 1992, p. 194.

<sup>1308</sup> Introduction à une Poétique du Divers, op. cit., p. 62.

*formatées pour un public mondial, assiste-t-on à la fin de l'écrivain national ? Pas vraiment*<sup>1309</sup>. »

En se faisant le relais d'une culture en écrivant – sous le signe d'un mythe – l'identité nationale, l'écrivain porte alors la responsabilité du « récit national », soit parce qu'il choisit de le nourrir, de le pérenniser, soit parce qu'il s'efforce de le déconstruire en le reconstruisant et d'aller ainsi à la rencontre de mythes refondateurs. Tout auteur peut donc se valoir d'un mythe, même venu d'ailleurs, pour le remythifier autrement, surtout lorsqu'il s'agit de démystifier des « vérités » imposées.

C'est ainsi que la fonction sociale de la parole littéraire se retrouve dans le questionnement de l'Histoire et les conceptions culturelles propres à une Nation soulevées par l'écrivain. Il y a donc là une dimension éthique et socio-politique d'engagement pour la société. Les convictions idéologiques très marquées de Vincent Placolty invitent à rappeler de ce fait :

*«[...] las sociologías de la literatura, sobre todo las marxistas, parten de la idea de que el fenómeno literario puede, incluso, modificar el contexto social. Se le atribuye, entonces, una función social. Otro ejemplo de esta relación es la propuesta por Roland Barthes (2003) en El Grado Cero de la Escritura, en el cual afirma que si bien el escritor no tiene la libertad de escoger ni el lenguaje ni el estilo, en el sentido de que estos son objetos sociales preexistentes y que se presentan como producciones dadas a él; sin embargo, el autor sí tiene la posibilidad de escoger la escritura como un medio para reflexionar no sólo sobre la literatura, sino también como un medio para referirse a la historia. En otras palabras, asume la creación literaria como una escritura ética*<sup>1310</sup>. »

Puisque le matériau qu'est le langage et dont se sert l'écrivain est déjà signifiant<sup>1311</sup>, le lecteur devra être capable de rendre compte de la forme nouvelle de l'œuvre. Or, soumis au système mercantile de l'institution qu'est la Littérature, ces formes nouvelles sont risquées et peuvent

---

<sup>1309</sup> Marie-Ève Thérénty, « LA FABRIQUE DE L'ÉCRIVAIN NATIONAL (A.-M. Thiesse) - Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/la-fabrique-de-l-ecrivain-national/>, consulté le 24/01/2023.

<sup>1310</sup> Irene González Muñoz, «Un asalto al discurso histórico. La práctica escritural de Tatiana Lobo», *Revista De Filología Y Lingüística De La Universidad De Costa Rica*, vol. 38, n° 1, 2014, p. 37, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/filyling/article/view/12196>, consulté le 16/11/2020 : « [...] les sociologies de la littérature, surtout les marxistes, partent de l'idée que le phénomène littéraire peut également modifier le contexte social. On lui attribue alors une fonction sociale. Un autre exemple de cette relation est la proposition de Roland Barthes (2003) dans *Le degré zéro de l'écriture* où il affirme que bien que l'écrivain n'ait la liberté de choisir ni le langage ni le style, dans le sens où ceux-ci sont des objets sociaux qui préexistent et qui se présentent comme une production qui lui est donnée, l'auteur a la possibilité de choisir l'écriture comme un moyen de réflexion non seulement sur la littérature, mais aussi comme un moyen pour se référer à l'histoire. En d'autres termes, il assume la création littéraire comme une écriture éthique ». La traduction française a été réalisée par nos soins.

<sup>1311</sup> Roland Barthes précise dans ses *Essais critiques* à la page 263, que la Littérature est le seul art à ne pas avoir de matériau propre puisque le langage est une matière déjà signifiante au moment où l'écrivain s'en empare : « Il y a un statut particulier de la littérature qui tient à ceci, qu'elle est faite avec du langage, c'est-à-dire avec une matière qui est déjà signifiante au moment où la littérature s'en empare [...] ». ».



créer un écart esthétique<sup>1312</sup> avec le « modèle » issu du centre qui affectera la réception de l'œuvre, laquelle ne saurait être la même selon les origines du lecteur et sa formation.

En considérant l'exemple du roman moderne antillais présenté par exemple par Daniel Seguin-Cadiche comme visant à « [...] renoncer au principe de la mimésis, car il affirme que la notion de réalité est problématique et ne plus pouvoir donner une image fidèle de la société et d'une époque<sup>1313</sup> » et qui « admet la multivocité des signes et des métaphores<sup>1314</sup> », nous constatons que l'imaginaire est en quelque sorte devenu l'outil de subversion du langage. Les écrivains antillais proposent un récit dynamique fondé sur les images et l'imaginaire, en particulier les mythes et diverses réécritures de ceux-ci, et cela même – et surtout ? – si la pensée alors véhiculée peut les mettre en porte-à-faux avec le pouvoir du centre, celui de l'ancienne métropole coloniale qui valorisa longtemps le mythe de l'universalisme de la pensée européenne.

Cette entreprise confère en tous les cas à ces œuvres une esthétique particulière, inscrite dans la conception d'un Tout-Monde aux aspects cosmopolites, hétérogènes. Par conséquent, la notion de réception est fondamentale quant à la fonction de l'écrivain, dès lors qu'il utilise un mythe – qui peut ne pas être forcément le sien à proprement parler à l'instar du mythe du labyrinthe grec – pour transcrire son message puisque le lecteur, pris dans un labyrinthe de sens, lit une œuvre intertextuelle ou palimpsestique. Tous les éléments mythiques, parfois disparates et éparpillés dans l'œuvre, participent alors à faire (re)vivre le mythe tout entier et permettent qu'il dise, autrement, la société concernée – en l'occurrence dans le monde américano-caribbe –, ses affres et ses espoirs. Sont donc attendus une lecture et des lecteurs dynamiques. Par extension, le rôle de l'écrivain est alors d'inscrire le lecteur dans un programme : celui de la survie de son œuvre et de son message, en passant par la réactivation, la réécriture, la re-mythification, du mythe en question.

Outre cela, l'écrivain est celui qui donne la matière d'analyse et de réflexion sur et pour la société et son Histoire. En effet, l'œuvre littéraire, forte de ses capacités réflexives et créatives, gagne également à être comprise en tenant compte des avancées de la critique littéraire, comme les approches d'analyse de l'imaginaire développées dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle que sont la mythanalyse et la mythocritique<sup>1315</sup>. Ces théories permettent de mieux repérer les éléments mythiques dans une œuvre littéraire ainsi que les enjeux des transformations apportées à ces mythes, débouchant alors sur des conclusions psychologiques, sociologiques et anthropologiques. Soit une fois encore la preuve de l'ancrage – et encrage – culturel d'une œuvre littéraire. En ce sens, l'écrivain participe à la formation d'une herméneutique littéraire et identitaire fondée sur les mythes.

---

<sup>1312</sup> « L'écart esthétique » est une notion développée par le théoricien de la littérature, l'Allemand Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, trad. française par Claude Maillard, 1978 (1972-1975).

<sup>1313</sup> *Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placolty (structures, idéologies, symboliques)*, op. cit., en ligne, p. 318.

<sup>1314</sup> *Idem*.

<sup>1315</sup> Pierre Rajotte, « Mythes, mythocritique et mythanalyse : théorie et parcours », *Romans de l'identité : la nouvelle génération*, in : *Nuit blanche*, Québec, n°53, 30–32, septembre, octobre, novembre 1993, disponible sur : <https://www.erudit.org/fr/revues/nb/1993-n53-nb1105042/21494ac.pdf>, consulté le 02/06/2021.

En fin de compte, le mythe, d'abord notion imaginaire, s'est inscrit progressivement dans une tradition littéraire jusqu'à ce que des « renifleurs d'existence<sup>1316</sup> », les gardes-mémoires que sont les écrivains participent à sa réactivation par leur réécriture. Dans l'aire américano-caribéenne, les enjeux socio-politiques et ethniques de ces réécritures des mythes sont importants du fait des efforts déployés par les écrivains pour revisiter (et relire) les mémoires obliées par les violences de l'Histoire.

### III.1.2.2. Aspects mémoriels revisités

Nous l'avons rappelé, l'imaginaire, soit les mythes utilisés par l'écrivain renvoient à la conscience collective d'où découle la mémoire collective<sup>1317</sup>. L'aspect mémoriel auquel participe l'écrivain nécessite que nous lui accordions une place importante pour une meilleure compréhension des processus de transmission et de communication en contexte de transferts culturels.

Dans tout mythe, est véhiculé un modèle exemplaire, via notamment le type de héros retenu qui « habite » ce mythe. Mis en avant, il se positionne en figure et gardien de l'histoire que nous gardons alors en mémoire, que la société souhaite que ses membres conservent comme modèle. C'est pourquoi, interroger une écriture fondée sur le mythe revient à (re)découvrir et questionner la notion de héros, notion qui renvoie aux personnages principaux dans les œuvres littéraires à partir du XVII<sup>e</sup> siècle en France<sup>1318</sup>.

Est-ce le modèle selon une conception anthropocentrique occidental-centrée que nous gardons en mémoire ? Qui sont les héros ? Sont-ils des dieux, des humains, des demi-dieux ? Sont-ils des héros vidés de leur aspect exemplaire, en d'autres termes démythifiés, entre héros extraordinaire et héros ordinaire ? En modifiant ou en enrichissant le mythe dans leurs œuvres, quel(s) héros les écrivains veulent-ils (re)construire ? Cherchent-ils à adapter ces héros, les « reterritorialiser », et ce faisant les rendent-ils monstrueux et pour qui ? Pour quelle mémoire ? Toutes ces interrogations sont au cœur des enjeux sociaux, identitaires, culturels et symboliques liés à tout choix de héros. « Le terme de héros n'apparaît dans la langue française qu'à partir de 1370, mais le peuplé en est un équivalent à usage des sociétés de cour. Roland, chevalier éponyme de la chanson de geste écrite vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, en est le prototype [...]»<sup>1319</sup>. Le héros est celui qui représente le modèle politique, social et culturel et incarne les valeurs de la société qui le loue. Le type de héros choisi porte donc en lui la mémoire de l'Histoire, d'une

---

<sup>1316</sup> Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la Créolité*, *op. cit.*, p. 38 : « L'écrivain est un renifleur d'existence. Plus que tout autre, il a pour vocation d'identifier ce qui, dans notre quotidien, détermine les comportements et structure l'imaginaire ».

<sup>1317</sup> Cf. Françoise Berret-Ducrocq (dir.), *Pourquoi de souvenir ?*, *op. cit.*.

<sup>1318</sup> Marc Tourret, « Qu'est-ce qu'un héros ? », *Inflexions*, vol. 1, n° 16, 2011, p. 95-103, <https://www.cairn.info/revue-inflexions-2011-1-page-95.htm>, consulté le 26/01/2022 : « En littérature, le héros, dont on aime construire des typologies, est devenu synonyme de personnage principal d'une œuvre par un appauvrissement sémantique que l'on repère à partir du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle ».

<sup>1319</sup> *Op. cit.*

certaine version de l'Histoire que l'on a choisi de privilégier pour faire Nation et construire le vivre-ensemble commun. En effet, en développant une écriture mythique renouvelée, les écrivains américano-caraïbes nous ont « [...] donn[é] à voir les héros insignifiants, les héros anonymes, les oubliés de la Chronique coloniale [...] et qui ne correspondent en rien à l'imagerie du héros occidental-français<sup>1320</sup> ». Ces héros oblitérés par l'Histoire écrite officielle sont les témoins symboliques de mémoires collectives blessées. Choisir ces nouveaux héros est un positionnement idéologique clair d'auteurs qui rejettent la subalternisation.

La mémoire se compose de deux parties : la conscience et l'inconscience. Parcelle et partielle, elle est toutefois multiple. Elle a cette capacité d'enfouir des événements passés traumatiques et douloureux nous faisant croire à une possible amnésie. Les écrivains américano-caraïbes semblent se prendre au jeu de la *mimèsis* de cette mémoire traumatique. En effet, le fonctionnement de cette mémoire se répercute autant dans la structure de l'œuvre que dans l'écriture de celle-ci au détour de techniques palimpsestiques et labyrinthiques, de digressions, de discours fragmentés ou encore de combinaison d'éléments qui cherchent à dire la mosaïque des cultures mises en présence par l'Histoire. Ces stratégies d'écriture embarquent inconsciemment le lecteur – de tout horizon – dans une activité de réflexion, de rétrospection et presque de fouille archéologique des événements refoulés et enfouis. Il s'agit de suivre la trace... car l'écrivain s'efforce de regrouper tous les lieux et tous les temps (passé, présent et futur) en un lieu qui est la mémoire et ainsi gagne le pari de faire trace, notion chère à Édouard Glissant. Il retrace ainsi, au détour d'une écriture et d'un langage emplis de mythes relus et revivifiés, les exils et les errances dans lesquels ont été embarqués ses ancêtres. Son œuvre devient alors la trace ou fait partie des traces, des empreintes<sup>1321</sup> de cette errance qui, contrairement à la *doxa*, nous fixe et enracine notre identité selon la théorie glissantienne. L'écrivain parvient alors à faire relation comme l'affirme Édouard Glissant :

*« Que la pensée de la trace s'appose, par opposition à la pensée du système, comme une errance qui oriente. Nous connaissons que la trace est ce qui nous met, nous tous, d'où que venus, en Relation. Or la trace fut vécue par quelques-uns, là-bas, si loin si près, ici-là, sur la face cachée de la terre, comme l'un des lieux de survie<sup>1322</sup>. »*

La pensée de la trace suggère une relation où chaque écrivain se relaie. C'est une trace qui est donc vivante et qui pourrait représenter le fil de suture qui cicatrise la blessure d'un passé et d'un présent toujours douloureux. L'écrivaine costaricienne (d'adoption) Tatiana Lobo Wiehoff se fait très consciemment relais de ce chemin-trace («el rastro»). Elle nous l'indique d'emblée dans l'épigraphe de *El año del laberinto* :

*«A. J. Conrad le pido prestada la siguiente frase:  
“...y desapareció sin dejar rastro, sepultado en la inmensa indiferencia de las cosas...”  
Pero para que se lea de la siguiente manera:*

---

<sup>1320</sup> Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, *Éloge de la Créolité*, op. cit., p. 40.

<sup>1321</sup> Nous pensons au bel ouvrage de Patrick Chamoiseau : *L'empreinte à Crusoe*, op.cit..

<sup>1322</sup> *Traité du Tout-Monde*, op. cit., p. 18-19.

...y desapareció sin dejar rastro, sepultada en la inmensa indiferencia de la Historia...<sup>1323</sup>.»

Nous constatons que la citation empruntée à A. Joseph Conrad n'est pas encadrée par des guillemets. De plus, la phrase a été mise au féminin. Tatiana Lobo Wiehoff a ainsi fait sienne la citation de l'écrivain britannique, né polonais, Conrad qui a écrit sur « l'illusion coloniale<sup>1324</sup> » et la « pluralité des consciences<sup>1325</sup> » et donc sur la difficulté de comprendre l'Histoire, en l'adaptant à sa réalité américano-caribbe, celle qu'elle exhume par l'écriture, la trace, soit une réécriture personnelle qui revendique une identité et une littérature féminines. En effet, le travail de mémoire suppose une réécriture de l'Histoire. Entreprendre une réécriture nécessite une prise de position idéologique. Il nous semble que Tatiana Lobo Wiehoff choisit de critiquer la non prise en compte, dans l'historiographie du dominant occidental aux Amériques, d'autres traces, voix et voies assaillies, effacées et subalternisées. Témoin directe ou indirecte de l'Histoire, elle participe à la réactivation de la mémoire collective en choisissant d'élaborer presque un mémoire, soit une « Relation manuscrite ou imprimée qui rappelle la vie, les événements auxquels est associée une personne<sup>1326</sup> » ou la « Relation, parfois œuvre littéraire, que fait une personne à partir d'événements historiques ou privés auxquels elle a participé ou dont elle a été le témoin<sup>1327</sup> ». Ainsi, pour revisiter la mémoire collective, l'écrivain réalise un effort de reviviscence qui lui donne une liberté fictionnelle. Sa fiction s'appuie sur l'Histoire officielle et ses oublis (pour laquelle il importe de fournir un effort de compréhension, à partir d'une démarche scientifique, en analysant les fantasmes véhiculés, etc.) soit, en d'autres termes, en effectant un travail d'historien<sup>1328</sup>.

Par ailleurs, le mythe nous touche au plus profond de nous-mêmes puisqu'il est « [...] chargé d'affectivité et de dynamisme<sup>1329</sup> ». L'affect est au cœur du mythe et, par conséquent, de sa réécriture. De même, la mémoire est liée à des événements qui nous ont marqué. Ainsi, « aborder l'Histoire par la fiction littéraire<sup>1330</sup> » en ayant recours au mythe annonce le choix

---

<sup>1323</sup> *El año del laberinto*, op. cit., p. 7. « À A. J. Conrad je lui emprunte la phrase suivante : « ... et il disparut sans laisser de trace, enseveli dans l'immense indifférence des choses... », mais pour qu'on la lise comme suit : ... et elle disparut sans laisser de trace, ensevelie sous l'immense indifférence de l'Histoire... ».

<sup>1324</sup> Voir à ce propos Alexis Tadié, « Edward Said et Joseph Conrad : la critique de l'illusion coloniale », *Tumultes*, vol. 35, n°2, 2010, p. 67-80, <https://www.cairn.info/revue-tumultes-2010-2-page-67.htm>, consulté le 23/11/22.

<sup>1325</sup> *Idem*.

<sup>1326</sup> *CNRTL*, op. cit., <https://www.cnrtl.fr/definition/m%C3%A9moire>, consulté le 25/06/2021.

<sup>1327</sup> *Idem*.

<sup>1328</sup> Ivan Jablonka, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, op. cit., <https://excerpts.numilog.com/books/9782757868911.pdf>, consulté le 24/01/2023 : « Toute cette littérature révèle une pensée historique, sociologique et anthropologique, forte de certains outils d'intelligibilité : une manière de comprendre le présent et le passé. ». Nous avons également l'exemple de l'écrivain martiniquais Raphaël Confiant dont les œuvres sont truffées d'éléments historiques précis révélant un travail de recherche historique. Par exemple *Du Morne-des-Esses au Djebel*, Lamentin, Petit-Bourg, Caraibeditions, paru en 2020 retrace le parcours de trois soldats martiniquais qui ont participé à la guerre d'Algérie et questionne et déconstruit ainsi l'imaginaire antillais de cette guerre.

<sup>1329</sup> *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, op. cit., p. X.

<sup>1330</sup> Tatiana Lobo Wiehoff, « Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda) », *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, spécialement dédié à l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff publié en version papier en 2002, mis en ligne le 27/03/2013, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/articulo/view/1241>, consulté le 21/06/2022.

d'une écriture sensorielle, activant ainsi toutes les données de notre mémoire, entre synesthésies et souvenirs, que cette nouvelle lecture « installe dans le sacré [...] »<sup>1331</sup>.

Nous avons rappelé quel était le poids du mythe pour la société, combien et comment il permet de la comprendre tout comme le monde qui nous entoure. Des sociétés issues de la colonisation, à l'instar de celles du monde américano-caraïbe qui continuent de se créoliser, font appel à « [l]'imaginaire [qui] n'est pas le songe, ni l'évidé de l'illusion »<sup>1332</sup>.

Or, nous pourrions considérer que le labyrinthe est le miroir de ce « tout complexe »<sup>1333</sup> sur lequel il convient de porter une attention toute particulière en tant que mythe charnière, nous semble-t-il, dans la zone américano-caraïbe, quant au processus de réécriture à la fois identitaire et littéraire.

En somme, nous retiendrons que le « mythe » s'est vu à la fois déprécié et revalorisé entre le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle, révélant ainsi les aspirations politiques occidentales dans les Amériques. Le mythe est assurément (sur)chargé d'éléments culturels et symboliques qu'il est primordial de prendre en compte pour décoder une société, sa genèse et ses défis. Porteur à la fois de notre inconscient collectif et de notre mémoire collective, le mythe constitue dès lors un haut lieu d'identification culturelle.

Nous avons vu également que les identités individuelle et collective ont une portée culturelle qu'il convient de prendre en considération. Le mythe doit aussi dans les époques plus récentes où l'écrit l'a emporté sur l'oralité sa survie aux écrivains, ainsi qu'aux lecteurs qui ne cessent de le renouveler et d'en proposer des réécritures. C'est une relation réciproque puisque le mythe, tour à tour empreint de sacralité et de quotidienneté, encadre la dynamique sociale et politique, voire éthique de l'écrivain et participe de la perdurance de la réception de son œuvre.

Le mythe relève ainsi d'une construction et d'une proposition d'explicitation de la genèse d'un groupe, ce qui en fait à la fois une sorte de coffre-fort, de rempart face aux questionnements identitaires, et de fondement de ceux-ci. Il permet de garder dans le présent le souvenir du passé. Le mythe est donc sélection. Comment se déroule alors ce processus de sélection ? Comment interpréter une histoire, une identité, une mémoire hybride ou qui a été hybridée ? D'ailleurs, toute mémoire ne serait-elle pas, de par les contacts liés à nos cheminements vitaux, hybride, ce que certains mythes confortent ou estompent ?

Comme nous l'a dit Antonio Cornejo Polar : « *Escribir en el aire* es, ante todo, una interpelación que busca crear, en el espacio de la lectura, la plataforma desde la que el lector pueda situarse, con nuevos ojos, ante los mitos y fantasmas de su propia cultura, o de la que ha

---

<sup>1331</sup> Pierre Nora, « Introduction : Entre Mémoire et Histoire », in : *Les lieux de mémoire. Tome 1 : La République*, op. cit., p. XIX.

<sup>1332</sup> *Traité du Tout-Monde*, op. cit., en quatrième de couverture.

<sup>1333</sup> Elisabeth Copet-Rougier et Christian Guasarian, « Anthropologie », op. cit., « La culture est un tout complexe [...] ».

acogido como objeto de estudio »<sup>1334</sup>. Ces mythes fantasment alors leurs héros... Qu'en est-il dès lors de l'approche accordée au Minotaure dans les mythes du labyrinthe revisités en contexte américano-caraïbe ?

### **III.2. Mythification et démythification des Minotaures des labyrinthes coloniaux et capitaliste-libéraux du monde américano-caraïbe**

Jorge Luis Borges soulignait à juste titre que : «Lo que importa es la correspondancia de la casa monstruosa con el habitante monstruoso. El minotauro justifica con creces la existencia del laberinto<sup>1335</sup>».

En quoi la présence d'un Minotaure dévoilerait alors celle d'un labyrinthe monstrueux ? Et de quelle monstruosité s'agit-il en contexte de forte hybridation ? Nous rappellerons à cet égard que Jean-Loup Amselle a affirmé que l'hybridité est devenue la forme paradigmatique de la post-colonialité<sup>1336</sup>.

Ainsi, à cette étape de notre réflexion, il nous semble important d'examiner la figure du monstre, et ce faisant du Minotaure puisque, nous l'avons vu dans la deuxième partie, le colonialisme et ses héritiers capitalistes-libéraux ont créé des labyrinthes aux diverses fermetures et l'ont encodé de lourds rejets. Il convient de ce fait de nous intéresser plus particulièrement à la mythification des personnages lobéens et placoliens, à leur remodellement en êtres minotauriens.

Pour observer ce processus, nous nous appuyerons notamment sur les errances des personnages lobéens et placoliens que ces réseaux labyrinthiques engagent, à la fois physiquement (de façon visible) et mentalement (de façon invisible, mais lourde de conséquences). Les traces des errants se superposent, s'entrecroisent, laissant entrevoir des conflits d'intérêts, des points nodaux, des carrefours par lesquels leurs chemins bifurquent en fonction du rapport de l'errant aux autres et à son environnement.

En quoi les choix de l'errant, aux carrefours de divers chemins, renseignent-ils sur les souvenirs qu'il a gardé en mémoire et, de ce fait, indiquent-ils une sélection mémorielle ? Dans quelle mesure ces sélections mémorielles, opérées dans un cadre politique et socio-économique racialisé, altèrent la perception de l'Autre, au point de conduire à le mythifier ou à le rejeter ? Que révèle concrètement cette sélection mémorielle sur l'H/histoire des identités américano-caraïbes et leur évolution, personnelle, collective et nationale ? Ces errances conduisent-elles d'ailleurs à une prolongation de l'errance ou à l'enracinement comme le propose Édouard Glissant<sup>1337</sup> ?

---

<sup>1334</sup> *Escribir en el aire, op. cit.*, p. VIII.

<sup>1335</sup> Jorge Luis Borges, «Abenjacán Bojarí, muerto en su laberinto», *El Aleph, op. cit.*, p. 163, traduit par Roger Caillois, *Œuvres complètes*, Tome 1, p. 641 : « L'important est la correspondance de la maison monstrueuse avec l'habitant monstrueux. Le Minotaure justifie, et au-delà, l'existence du labyrinthe ».

<sup>1336</sup> Jean-Loup Amselle, *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock (« Un ordre d'idées »), 2008, p. 23.

<sup>1337</sup> Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde, op. cit.*, p. 63 : « L'errance, c'est cela même qui nous permet de nous fixer ».

Nous partirons des errances physiques et visibles afin de comprendre les errances mentales qui ont donné lieu à des sélections mémorielles déterminant le parcours labyrinthique de chacun des errants américano-caraïbes.

Quelles intentionnalités se cachent derrière la mythification des personnages des œuvres de notre corpus, et ce d'autant plus en contexte décolonial ? Quels sont donc les enjeux politiques, littéraires et mémoriaux de la réécriture de l'Histoire chez Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ?

### **III.2.1. Dans le labyrinthe mental des Minotaures du labyrinthe colonial de *Frères Volcans***

Nous proposons le schéma ci-dessous que nous avons réalisé à partir des propos du maître blanc qui nous semblent poser le cadre qui a donné naissance à l'ennemi, qui serait le Minotaure :

*« Plongés en soi-même, on n'aperçoit rien d'autre que l'autre ennemi de soi. Point d'amitiés, ni de fraternité. Mais la course, la chasse et l'hallali. Le crime, le scandale, la mort violente tournent au fond de nous. L'ennemi sans visage nous appelle sur ses traces<sup>1338</sup>. »*

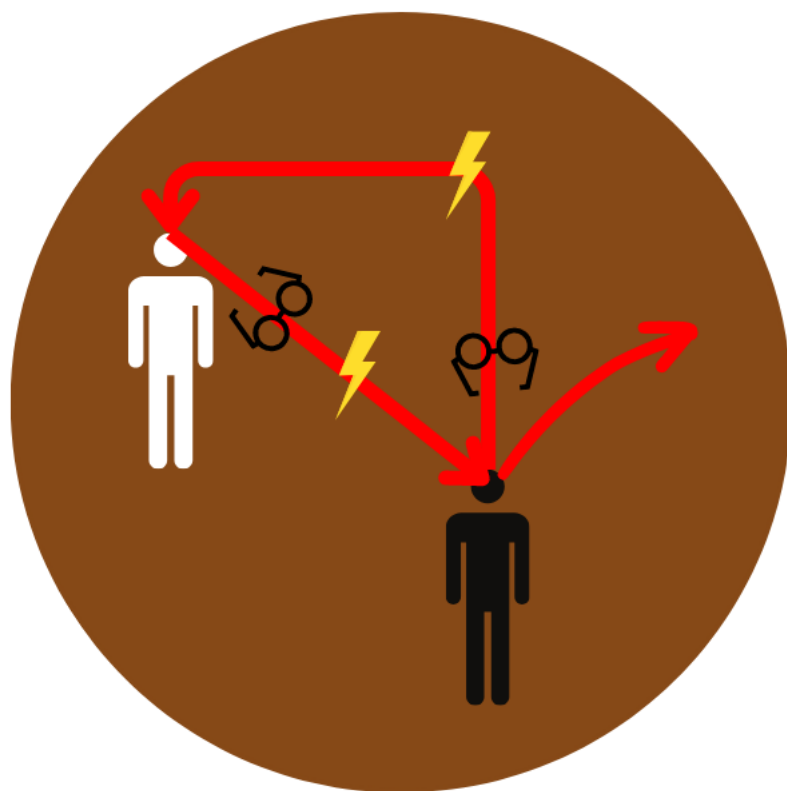
Nous expliquerons ce schéma en trois temps, à partir des questionnements suivants : Comment, dans un cadre colonial, la représentation mentale que le colon blanc se fait de l'esclavagisé noir, et inversement que l'esclavagisé se fait du colon, décivilise au point où chacun est en fin de compte le Minotaure de l'Autre ? Quelles sont les répercussions mentales, culturelles et identitaires de la mythification minotaurienne, en particulier pour les dominés qui se sont pourtant révoltés, sans que ne soit remis profondément en cause le rapport dominant/dominé ? Comment l'abolition de l'esclavage a ouvert la voie à la perpétuation d'une forme de domestication des dominés, soumis au pouvoir de séduction des dominants, de sorte que les murs labyrinthiques se sont comme épaissis et ont enserré les mémoires ? L'exiguïté du chemin se perpétuant, c'est une forme d'acceptation de cette voie(x) de l'Autre qui a perduré.

Dans ce schéma, nous avons choisi de représenter essentiellement une personne de couleur noire et une personne de couleur blanche puisque Vincent Placolý aborde principalement la question Noir-Blanc, quand bien même le métissage est évoqué, mais de façon secondaire.

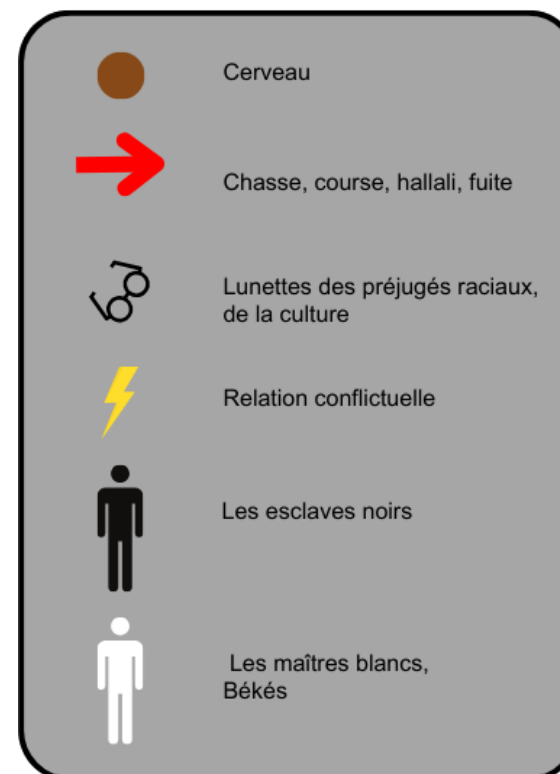
---

<sup>1338</sup> FV, *op. cit.*, p. 106.

Figure 14 :« La course, la chasse et l'hallali » : le labyrinthe mental de la Martinique coloniale de *Frères Volcans*



### Légende





Ce qui ressort, à notre sens, dans cet aller-retour de rejets, c'est un non-dépassement de l'Histoire, une fermeture sur les blessures mentales et identitaires. Être chacun le Minotaure de l'Autre s'avère sans issue...

### III.2.1.1. Chacun affronte son monstre

Comment le Blanc, associé au dominant, au colon, au maître, se représente-t-il l'esclave noir, le Nègre, le dominé et inversement ? Le diariste blanc nous répond en recourant au pluriel, comme pour mettre en avant la réaction d'un groupe :

*« Plongés en soi-même, on n'aperçoit rien d'autre que l'autre ennemi de soi. Point d'amitiés, ni de fraternité. Mais la course, la chasse et l'hallali. Le crime, le scandale, la mort violente tournent au fond de nous. L'ennemi sans visage nous appelle sur ses traces. Épuisés, nous le suivons. Mais il disparaît lorsque nous avons le nez sur lui, comme s'il allait chercher dans un autre univers la force de détruire celui-ci. [...] Sur la route des marais sans issue, il entonne le chant de la déraison, nègre mangeur de piment, irréductible, nerveux, prompt à se battre au sang, coureur, nageur, marcheur, habitant des savanes et voleur de bateaux<sup>1339</sup>. »*

Avec les expressions : « plongés en soi-même » ; « au fond de nous », nous entrons d'emblée dans quelque chose d'intime, dans une introspection mentale, dans un cerveau que nous avons choisi de représenter en marron dans notre schéma. Blancs et Noirs se suivent en somme dans une sorte de course-poursuite sans fin. Il est ainsi question d'un « autre ennemi de soi », par effet de miroir.

N'est-ce pas déjà reconnaître que toute tentative d'introspection, en contexte colonial, convoque une pensée liée à l'hybridité qui met en cause le mythe d'une culture « pure » ? N'est-ce pas déjà admettre que l'invention mentale d'un ennemi (imaginaire et hybride) a été favorisée par la colonisation et l'adoption d'un système économique et culturel capitaliste, ayant induit ce type de relations entre dominants et dominés ? Et, dans le même temps, c'est comme si l'un ne pouvait exister sans l'Autre, sans le rejet de et par l'Autre ?

Le décor est posé. Course, chasse, hallali, crime, scandale, mort violente. Qui poursuit qui ? En tous les cas, cette course-poursuite ne s'arrêterait pas, construisant dès lors une part de l'identité antillaise... La naissance symbolise l'entrée dans ce système carnassier où les valeurs amicales et fraternelles seraient inexistantes. Mais c'est comme s'il n'y avait pas de sortie possible, sans risquer de se déconstruire soi-même, chacun ayant structuré son identité dans cette opposition.

Le Noir et le Blanc du système plantationnaire américain et de ses prolongements coloniaux ont en quelque sorte un ennemi commun : l'Altérité. Au travers premièrement de la culture européenne qui a véhiculé par le biais de la colonisation, une vision anthropocentrique de l'Autre (voir les lunettes sur le schéma), a été imprimée dans les pensées, dans les imaginaires, l'idée selon laquelle le Nègre et le Blanc sont des ennemis l'un pour l'autre.

Rappelons que selon la mythologie grecque, le Minotaure est l'ennemi par antonomase. Il devient le paradigme eurocentré de toute altérité, à savoir que l'Autre est perçu comme un monstre. Il ne s'agit pas de le faire disparaître entièrement, mais de garder prégnante l'horreur

---

<sup>1339</sup> *Op. cit.*, p. 106-107.



de la transgression. Ce jeu entre visible et invisible, entre norme et hors-norme, entre centre et marge, convoque l'idée d'un danger permanent dont on ne saurait se défaire au risque de ne plus exister.

En effet, qui est cet ennemi « sans visage » toujours sous-entendu ? Dans les sociétés américano-caraïbes issues de la colonisation (européenne), les traces de cet ennemi amènent à une couleur de peau ou encore à un statut socio-économique comme codifiés. Pourtant, ni les dominés, ni les dominants ne savent exactement contre qui ils se battent, ni qui ils poursuivent étant donné que cet ennemi imaginaire, pourtant présent, se cache. C'est pourquoi, comme nous avons cherché à le schématiser, ces êtres tournent en rond, à cause de ce jeu visible vs invisible. L'errance des esclaves nègres et des maîtres blancs, entre course, chasse, fuite et hallali, forme dans leur tête un labyrinthe mental au fondement d'une identité hybride et déformante.

Par exemple, le maître blanc voit premièrement au travers de sa culture européenne, puisqu'il est le fils de colons de qui il a hérité d'une bibliothèque remplie d'ouvrages d'auteurs européens qu'il lit passionnément. Rappelons le lien avec l'Europe quant au labyrinthe et au Minotaure. Érudit, nous supposons que le maître blanc porte en lui ces mythes culturels. Sa couleur de peau indique qu'il prend part aux intérêts économiques de sa classe qui chausse des verres unifocaux. C'est ainsi qu'au travers des lunettes culturelles des Blancs créoles, l'esclave se transforme en Minotaure à abattre, que l'on pousse et qui est « légitimement » exploitable et punissable à souhait :

*« Il m'arrive de voir dans les rues de Saint-Pierre des nègres estropiés. Un visage brûlé, un membre infirme, aucune dent en bouche, la mutilation des oreilles et du nez, les jarrets coupés. Ces épaves existent comme les manifestations d'un monde sur lequel pour toujours chacun fermera les yeux<sup>1340</sup>. »*

La violence exercée sur les esclavagisés est telle qu'elle leur fait devenir à leur tour des monstres, non pas dans le regard de l'Autre blanc, mais par leurs actions et leur imaginaire, marqués par une aliénation de soi, non imaginé sans la domination de l'Autre. Ainsi, plongés dans l'imaginaire européen, les esclaves noirs fuient (la flèche en rouge vers la droite) à leur tour leurs agresseurs (colons, Blancs) qu'ils considèrent comme des Minotaures au vu des actes cruels et des punitions atroces que ceux-ci leur infligent. Conscients d'être animalisés et muselés par les maîtres, les dominants, les esclavagisés se révoltent et poursuivent leurs oppresseurs dans le but de les tuer. « En deux générations, ils comprirent le principe de la loi du plus fort. L'histoire les formait à se battre contre les blancs<sup>1341</sup> ». C'est ainsi que, comme son oppresseur, l'opprimé prend les mêmes armes de destruction que son ennemi :

*« L'opprimé, contraint de taire éternellement sa souffrance, rugit quand il arrache par les armes la possibilité de parler. Vengeance est le premier mot qu'il apprend, destruction et carnage les moyens qu'il se donne. Par contre l'oppresseur, qui vit dans la crainte, coupera les langues, mortifiera les corps, videra les cerveaux, et plantera*

---

<sup>1340</sup> *Op. cit.*, p. 37.

<sup>1341</sup> *Op. cit.*, p. 104.

*potences et gibets aux carrefours de ses biens. Les nombreux textes qui ont été écrits concernant la société coloniale contiennent l'incompatibilité des deux mondes<sup>1342</sup>. »*

*« Même les défenseurs les plus acharnés de l'abolition considèrent que ces hordes déchaînées qui, en incendiant les habitations, en égorgeant les géreurs, en empoisonnant les mares et en séquestrant les maîtres pour les torturer, salissent la face de Dieu<sup>1343</sup>. »*

Le diariste, un maître blanc, admet que « [l]orsque deux races se font face, l'une asservissant l'autre, il est clair que l'horizon de leur histoire se hérissé de piques et de lances<sup>1344</sup> ». En conséquence, cela n'augure rien de bon. On débouche sur de la violence qui conduit à la course, à la chasse et à l'hallali. D'ailleurs, le maître blanc ne cesse de répéter à quel point le pigmentocratie et la hiérarchisation raciale et économique conservés dans la société martiniquaise ont éloigné pour toujours colons et esclaves : « Nous sommes deux mondes pour longtemps, sinon à jamais, exclus l'un de l'autre<sup>1345</sup> ». Chacun semble enfermé dans son propre labyrinthe ou plus exactement construit un labyrinthe où les rôles sont inversés. En effet, selon les valeurs anthropocentriques européennes, savoir lire et être à même d'avoir des connaissances constituent des signes d'humanité. C'est au travers de ces lunettes que le diariste blanc se distancie d'Abder, en sous-entendant, par cette comparaison, qu'Abder serait proche d'un animal :

*« En observant les yeux d'Abder, le vieil esclave, fixés sur mes livres, je disais en moi-même : « Quel monde sépare l'être humain de lui-même ! » Et puis, pour que la confiance ne se perde pas, je disais : « Laissons au temps le soin de faire les choses. »<sup>1346</sup> »*

Pourtant, et nous l'avons évoqué<sup>1347</sup>, les déplacements et relations du maître blanc suscitent en lui des questionnements existentiels. Chacun de ses déplacements vers ceux de sa caste, mais aussi vers l'Altérité nègre, le pousse à se poser des questions sur l'identité de chacun et sur l'humanité. Le maître blanc voit ainsi les esclavisés en tant que des êtres humains et non plus comme des monstres, au point qu'une relation de confiance se crée entre ses esclaves affranchis et lui-même, jusqu'à former un « nous » : « En disant *vous*, il [Abder] ne pointa pas le doigt vers moi ; j'y vis le respect que l'homme doit à l'homme. Lorsqu'il dit *vous*, il ouvrit les bras<sup>1348</sup> » ; « Nous [Abder et le maître blanc] avons regardé ensemble le soleil se lever<sup>1349</sup> ».

Le maître blanc prend alors conscience que lui-même et toute sa classe se trompent de combat. Que le Nègre n'est pas son ennemi et que c'est plutôt contre le système labyrinthe colonial qu'il faudrait se battre, mais celui-ci n'est pas vraiment saisissable, sans une prise de conscience

---

<sup>1342</sup> *Op. cit.*, p. 59-60.

<sup>1343</sup> *Op. cit.*, p. 71.

<sup>1344</sup> *Op. cit.*, p. 59.

<sup>1345</sup> *Op. cit.*, p. 30.

<sup>1346</sup> *Op. cit.*, p. 126.

<sup>1347</sup> Voir II.1.2.1.1. Le journal intime du maître blanc anonyme et de Vincent Placol.

<sup>1348</sup> *Op. cit.*, p. 126.

<sup>1349</sup> *Op. cit.*, p. 127.

profonde. Nous pouvons mentionner à cet égard la réponse du diariste béké à la question de Vive qui demandait s'il allait se défendre avec les armes alors que la révolte était enclenchée :

*« Contre qui, et pourquoi ? Nos armes ne sortiront pas du râtelier, à moins que vous me donniez une raison d'aller me poster dans la nuit contre un ennemi que je ne connais pas.*

*– [Vive] Mais ils vous tueront, et votre sang sera bu entre leurs mains noires.  
– Qui viendra m'enlever une vie, dont moi-même je ne comprends pas le sens ?<sup>1350</sup> »*

Conscient du combat légitime que les Nègres doivent aussi mener, le diariste écrit toutefois : « Je n'imagine pas une conjuration des nègres de la colonie. Ils n'ont pas les moyens de la mener à terme. Sédition contre qui, contre quoi, pourquoi ?<sup>1351</sup> ».

Et chaque fois que le Béké veut retirer les lunettes qui bloquent une vision vraiment réconciliée, elles sont de nouveau posées sur son nez. Qui met ces lunettes ? Quel est alors ce vrai ennemi sans visage, non localisable, si ce n'est hors du labyrinthe mental qu'il a lui-même inspiré et ayant le pouvoir de rendre visible et invisible dominants et dominés en les obligeant – par usure et épuisement – à continuer la course, la chasse et l'hallali, afin de faire tourner la machine coloniale ? « Le labyrinthe où nous nous engageons sans savoir nous tuerait tous. Quel minotaure nous rongerait les chairs ? Il est là mais nous le voyons pas<sup>1352</sup> » synthétise le diariste.

Il tente même de retirer les lunettes de ceux de sa classe. Mais, comme ils demeurent plongés dans leur imaginaire colonial, le diariste se heurte à eux et finit par capituler, exaspéré :

*« À quoi pensez-vous ? me demande Isabelle. On dirait que les doctes discussions de ces messieurs vous impressionnent.*

*— Oh que non ! lui ai-je répondu en pelant une mandarine. Je trouve que vos fruits ont la saveur étrange du paradis perdu.*

*— Que voulez-vous dire ?*

*— Peut-être n'avez-vous pas lu les Singularités de Thevet. Je vous le prêterai. L'auteur y décrit admirablement comment les Indiens du Brésil, avant de manger la chair de leurs ennemis, leur faisaient goûter au préalable de ce que la nature leur fournissait de meilleur : leurs femmes, leur pêche et leur chasse, leurs danses et leurs fêtes. Le vaincu vivait avec eux comme eux, de dix à quinze ans avant d'être ébouillanté et découpé. Il est étonnant qu'il ne cherchât point à s'enfuir. Pourquoi ? Je vous laisse le soin de découvrir la raison de cette conduite qui me fascine. Hé bien, en consommant de vos fruits, je ressens de même cet étrange sursis que notre civilisation résume en une pipe de tabac avec un verre de vin. »*

*Elle part d'un rire éclatant qui fait tourner vers nous toutes les têtes.*

*« Qu'y a-t-il Zabeth ?*

*— Nous serons tous mangés, dit-elle, en imitant la voix caverneuse des cannibales. Voici venir les temps anthropophages ! »*

---

<sup>1350</sup> *Op. cit.*, p. 98.

<sup>1351</sup> *Op. cit.*, p. 49.

<sup>1352</sup> *Op. cit.*, p. 106.

*Je me suis vu reprocher poliment d'introduire de la barbarie dans l'esprit des jeunes filles. Je regrette d'avoir participé aux rires. J'en demande pardon à ceux qui surent tremper dans le risque et la souffrance l'arme de l'intelligence universelle<sup>1353</sup>. »*

*« J'essayais de la [Vive] convaincre que les gens ne changent pas ; nous changeons si nous ne faisons pas l'effort de voir l'autre comme nous<sup>1354</sup>. »*

La mention de la mandarine nous rappelle *L'oranger (El naranjo)* (2003) de l'écrivain mexicain Carlos Fuentes qui, par une métaphore végétale, nous montre comment la graine de l'oranger arrivée avec les *conquistadores*, a ensemencé les terres du Nouveau Monde, et comment la circulation de cette semence d'une terre à une autre, a imposé une vision eurocentrique du monde et de l'identité, des gestes, de l'économie, des modes de vie ou de la culture entre autres.

Si le diariste – et par extension les autres dominants – persiste sur cette voie, des « chants de déraison<sup>1355</sup> » sont entonnés dans son cerveau, l'incitant à poser des actes de folie, hors de la réalité selon la définition du mot « déraison ». Ces chants de déraison sont d'autres formes de lunettes. En effet, ils véhiculent des préjugés, des stéréotypes ontologiques et subalternisants à l'encontre du Noir. Ce chant du « [...] nègre mangeur de piment, irréductible, nerveux, prompt à se battre au sang, coureur, nageur, marcheur, habitant des savanes et voleur de bateaux » est répété et repris dans des monographies comme celle de l'officier de police Beaufonds :

*« Beaufonds, l'officier de police le plus honni par les nègres de la colonie de Saint-Pierre à cause de la haine qu'il porte à la race et des sévices qu'il fait subir en s'en vantant aux prisonniers de droit commun, s'était rendu célèbre il y a quelques années pour avoir fait paraître un Essai sur la réduction définitive du marronnage. Parlant des nègres, certaines de ses positions sont restées célèbres. « Il faut d'abord considérer les nègres comme des êtres physiques ; ils peuvent marcher douze heures dans l'ombre et le silence pour vous surprendre avec le lever du soleil. Je ne crois pas que le gouvernement nous ait rendu un grand service en instruisant leurs enfants ; la civilisation ne les touche pas, ils restent sauvages<sup>1356</sup>. »*

Ce sont ces lunettes culturelles qui font les maîtres Blancs de la colonie martiniquaise entendre des grognements. Ces chants de déraison empêchent de revenir à la réalité identitaire hybride pour tous et de voir l'Autre comme un être humain.

À la question de savoir qui est ou sont le(s) vrai(s) ennemi(s) minotaure(n)s, le maître blanc relève la monstruosité de la République, de l'esclavage<sup>1357</sup> et aussi, entre autres, des

---

<sup>1353</sup> *Op. cit.*, p. 76.

<sup>1354</sup> *Op. cit.*, p. 97.

<sup>1355</sup> *Op. cit.*, p. 107 : « Sur la route des marais sans issue, il entonne le chant de la déraison, nègre mangeur de piment, irréductible, nerveux, prompt à se battre au sang, coureur, nageur, marcheur, habitant des savanes et voleur de bateaux ».

<sup>1356</sup> *Op. cit.*, p. 105-106.

<sup>1357</sup> *Op. cit.*, p. 106 : « Ainsi que l'ivresse saisit le cerveau pour le lancer ailleurs, la colonie, le monde, la République et l'esclavage jouaient dans ma tête un infernal boquet ».

intellectuels qui forment un corps élitiste : « La monstruosité de la République remplit l'imagination de la colonie. Elle signifie le mépris de l'ordre et les révoltes d'esclaves<sup>1358</sup> ».

Si certes nous restons fort proches du mythe du Minotaure grec, Vincent Placolty personnifie l'esclavage en déplorant que sa tête, et donc celle du Minotaure n'ait été coupée. Rappelons l'hybridité du Minotaure qui se présente sous la forme d'un corps d'homme surmonté d'une tête de taureau. Le récit placolien réécrit cette hybridité en l'inscrivant dans l'Histoire antillaise de l'esclavagisation : « L'esclavage d'hier n'était pas injuste ; c'était une monstruosité dont il fallait couper la tête, qu'il fallait mettre par tous les moyens hors d'état de nuire<sup>1359</sup> ». L'auteur poursuit dans sa postface, en évoquant les intellectuels qui ont nourris leur intellectualisme par des écrits exotisés et exotisants relevant du colonialisme, et avec lesquels ils se sont nourris – notamment financièrement :

*« Ses intellectuels [de l'histoire moderne], constamment attachés à la recherche du paradis perdu, ressentent la colonisation comme une épreuve nécessaire au maintien de la poésie. De la cime des arbres altiers, ils apercevaient le désert des monstruosité humaines<sup>1360</sup>. »*

En fin de compte, nous l'avons dit, dans la société coloniale martiniquaise du XIX<sup>e</sup> siècle telle qu'elle a été décrite par le maître blanc, chacun est le Minotaure de l'autre. L'esclave et le Béké, le dominé comme le dominant, sont tous deux victimes du système colonial minotaure qui les animalise. C'est sans doute pourquoi le maître blanc utilise dans son récit la tradition du combat de coq pour rendre compte de cette animalisation féroce : « On ne sème pas des graines de riz devant deux coqs en pite, nourris pour se battre à mort ; on n'intervient pas, en jouant avec les mots, entre deux armées chacune concentrée sur l'extermination de l'autre<sup>1361</sup> ».

Toutefois, l'esclavisé, le Nègre, a souffert plus profondément de ce système et en souffre encore durablement aujourd'hui comme l'écrit Vincent Placolty pour finir sa postface : « L'esclave d'hier, à qui la France ouvrit en grand les portes du suffrage universel, reste aujourd'hui encore l'essence même de l'étranger<sup>1362</sup> ». La tournure antithétique, en forme de chiasme entre le statut de l'esclave d'hier et celui du Noir d'aujourd'hui renforce l'absence de changement véritable. Vincent Placolty semble dénoncer le fait que ses contemporains martiniquais seraient toujours des esclavisés, des étrangers à la France hexagonale, des exclus du centre ? L'actualité ne cesse de nous le rappeler.

L'esclave n'a ni citoyenneté ni nationalité. Ainsi, en nous appuyant sur l'analyse conceptuelle de l'espace au Moyen-Âge selon Paul Zumthor<sup>1363</sup>, tout ce qui est éloigné du lieu, à savoir symboliquement et dans le contexte de *Frères Volcans*, de la France hexagonale, du Centre, d'un modèle identitaire ou de l'Un, sera considéré comme étranger, barbare et monstrueux. En d'autres termes, l'esclavagisé post-colonial d'aujourd'hui est encore vu comme un Minotaure.

---

<sup>1358</sup> *Op. cit.*, p. 70.

<sup>1359</sup> *Op. cit.*, p. 132.

<sup>1360</sup> *Op. cit.*, p. 136.

<sup>1361</sup> *Op. cit.*, p. 105.

<sup>1362</sup> *Op. cit.*, p. 136.

<sup>1363</sup> Paul Zumthor, *La mesure du monde. Représentations de l'espace au Moyen Âge*, *op. cit.*

### III.2.1.2. Métaphores du Volcan et du « tuf » stérile depuis les regards des esclaves révoltés et de « l'ennemi sans visage »

« Montagne crachant du feu et des laves<sup>1364</sup> », le volcan possède trois acceptions figurées que nous retrouvons dans *Frères Volcans* :

« 2. au fig. a) 1758 en parlant d'une situation politique (C. Helvétius, *De l'esprit*, p. 187: les **volcans** de la sédition sont de toutes parts éteints); 1795 (Dumolard, *Disc. aux Cinq-Cents*, 22 brumaire an IV ds *Moniteur*, Réimpr., t. 26, p. 439 ds *Brunot t. 10*, p. 85, note 8: Ne vous endormez pas, je vous en conjure « sur le cratère d'un **volcan** »); b) 1769 d'une attitude, d'une faculté intellectuelle, psychologique ou morale (Delisles de Sales, *De la philosophie de la nature*, p. 57: Le **volcan** du fanatisme semble à jamais refermé parmi nous); 1776 (J. Cazotte, *Le Diable amoureux*, p. 355: mon imagination est un **volcan**); c) 1828 d'une personne (Hugo, *Odes et ball.*, p. 316)<sup>1365</sup>. »

Dans l'œuvre placolienne, il est en effet question de la Montagne Pelée, un volcan non éteint situé dans le Nord de la Martinique, qui surplombe la ville de Saint-Pierre, si liée à l'Histoire de cette île dont elle fut longtemps la capitale. Cette montagne emblématique de cette île caribéenne a inspiré des écrivains et des intellectuels parmi lesquels nous pouvons citer Aimé Césaire. Les poèmes césairiens, à forte dimension écopoétique, ont participé à la mythification de ce point culminant luxuriant et menaçant, inscrit depuis le 16 septembre 2023 au patrimoine mondial de l'Unesco<sup>1366</sup>. Aimé Césaire y voyait la métaphore de la révolte comme nous le rappelle Michèle Constans : « Le volcan devient métaphore des forces de révolte actives ou latente, il est énergie destructrice, mais surtout régénératrice, prélude au 'tourbillonnant recommencement de tout'<sup>1367</sup> ». De ce fait, la poésie césairienne a également participé à faire du volcan péleén un haut lieu de mémoire chargé d'Histoire.

Vincent Placolý se reconnaît héritier de la Négritude. Et même si dans *Frères Volcans* le volcan péleén<sup>1368</sup> n'est pas toujours explicitement mentionné<sup>1369</sup>, il est pour le moins suggéré fortement lorsqu'est évoquée la révolte des Nègres.

« Le narrateur de *Frères Volcans*, quoique étranger à cet imaginaire révolutionnaire, a cependant obscurément conscience des enjeux de 1848. Il devine à travers sa propre mythologie, venue de l'antiquité gréco-latine, que les incendies de la révolte servile sont semblables au feu de la forge vulcanique, où une force prométhéenne détruit les choses obsolètes pour composer l'avenir :

<sup>1364</sup> CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/volcan>, consulté le 02/10/2023.

<sup>1365</sup> *Idem*. En gras dans le texte original.

<sup>1366</sup> Unesco. Convention du patrimoine mondial, « Volcans et forêts de la Montagne Pelée et des pitons du nord de la Martinique », <https://whc.unesco.org/fr/list/1657/>, consulté le 02/10/2023.

<sup>1367</sup> Sophie-Catherine Gallet, « Sur les flancs de la Montagne Pelée », mis en ligne le 21/07/2022, <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-esprit-des-lieux-la-chronique-de-l-ete/sur-les-flancs-de-la-montagne-pelee-5473682>, consulté le 02/10/2023.

<sup>1368</sup> Il y a d'ailleurs un type d'éruption volcanique spécifique au type péleén.

<sup>1369</sup> *FV*, *op. cit.*, p. 47 ; p. 85-86 ; p. 127-128.



« Observer la gueule d'un four. Une énorme fumée compacte couleur de sang tente d'en échapper en se roulant sur elle-même, ainsi que l'homme trapu se roule en boule contre l'adversaire. Mais, une force étrange l'aspire vers le cœur du feu. Une lutte implacable oppose le maître du monde et sa respiration. Le feu nourrit le feu. La braise ardente, nichée au cœur du four, brûle l'oxygène d'en haut. Saint-Pierre suffoquait. Matérialisé sous la forme d'hommes noirs, le feu courait dans les rues. »<sup>1370</sup> »

Le passage cité ci-dessus donne l'impression que les esclavagisés sont devenus des boules de magma, des sortes de projectiles rocheux, soit une façon de rendre compte de l'état psychologique éruptif de ces derniers à l'approche de l'abolition de l'esclavage. Nous ne saurions oublier le titre de ce récit : *Frères Volcans* et la personnification du volcan qu'il véhicule, au pluriel, ce qui nous donne à croire que le volcan est la représentation personnifiée des Nègres esclavagisés prêts à exploser, tant ils sont désireux de se libérer.

Ne serait-il pas également possible d'imaginer que l'éruption socio-politique, imprévisible, permettrait de changer les hiérarchies coloniales et d'envisager un meilleur vivre-ensemble entre les différents groupes en présence ?

La situation socio-politique décrite par le diariste est fort instable. Il n'empêche que ce maître blanc a été épargné jusqu'ici : « Ce soir-là, Abder me servit de correspondant. Je n'eus pas à souffrir matériellement de l'incendie, mon hôtel se situant à l'écart des maisons de commerce que le feu semblait viser d'abord »<sup>1371</sup>. Nicolas Pien ajoute que « [p]our Vincent Placolý, reste l'aléatoire, reste le volcan. La violence révolutionnaire, en Martinique, sera toujours du côté de l'aléatoire, de l'éruption spontanée. Le volcan ne s'éteint jamais. [...] L'aléatoire est inscrit dans le paysage martiniquais<sup>1372</sup> ». Point de situation prévisible donc et point de réponse définitive également.

Le volcan constitue en tous les cas une référence géopoétique pour les écrivains américano-caribéens. Nous pensons par exemple au poème d'un autre Martiniquais Georges Gratiant *Volcan éteint*<sup>1373</sup>, mais aussi au Guadeloupéen Daniel Maximin qui a désigné Aimé Césaire comme son frère volcan<sup>1374</sup>.

Ces valeurs fraternelles mises en avant dans le titre de l'œuvre placolienne semblent peu en phase avec le colonialisme. Ainsi, la métaphore du volcan dévoile une situation socio-ethno-politique labyrinthique qui semble mener chacun à perdre chaque fois plus son humanité. Vincent Placolý avait assurément conscience des profondes séquelles identitaires et mémorielles laissées par la colonisation européenne dans la zone américano-caribéenne. Ainsi, le

---

<sup>1370</sup> André Clavierie dans son article « L'auteur au miroir de l'œuvre : une poétique de décentrement », *Vincent Placolý : un écrivain de la décolonisation*, op. cit., p. 60-61. La citation illustrative est tirée de *Frères Volcans*, op. cit., p. 113.

<sup>1371</sup> Op. cit., p. 113-114.

<sup>1372</sup> Op. cit., p. 151.

<sup>1373</sup> Georges Gratiant, *Volcan éteint*, *Revue Tropiques*, Fort-de-France, n° 8-9, Octobre 1943, <http://www.barapoemes.net/archives/2018/03/07/36203431.html>, consulté le 24/02/2022.

<sup>1374</sup> *Fabula. La recherche en Littérature*, [https://www.fabula.org/actualites/d-maximin-aime-cesaire-frere-volcan\\_57548.php](https://www.fabula.org/actualites/d-maximin-aime-cesaire-frere-volcan_57548.php), consulté le 05/08/2021.

titre de son œuvre peut apparaître comme un appel fraternel lancé à ses frères et sœurs de cette zone caraïbe en vue de (re)construire autrement leur mémoire et leur identité.

Pour que cet appel soit entendu, Vincent Placolý renouvelle son écriture sous le signe d'une éruptivité, à la fois brève et violente comme le confirme Molly Grogan Lynch : « Alors que l'écriture de la première partie adopte le rythme d'une lente convalescence, celle de la deuxième est placée sous le signe du feu<sup>1375</sup> ». L'effet visuel des étincelles nées du choc des roches incandescentes rejetées par le volcan est rendu par des passages portant sur le déroulement de la révolte, relatée deux jours après, par analepse, et sous la forme de « flashes » par le diariste. Le maître blanc énumère ainsi longuement tout ce qu'il a vu fin avril 1848. C'est dans un style éruptif, marqué par l'anaphore « j'ai vu », sorte de témoignage-brûlot, qu'est évoquée la révolte au travers de la métaphore du volcan, soit une façon de renforcer l'horreur de ces jours tragiques :

*« Ces derniers jours ont démontré que les faiblesses de l'individu sont ennemies de l'humanité, qu'aucune parole ne peut résister à l'assaut des faits, imprévisibles de nature, éclairant avec le fer et le feu les troupes de la nuit sans visage, sans cadence que celle de l'hallali du meurtre et des crimes de sang. J'ai vu des fusils chargés casser la tête des amis d'hier. J'ai vu des sabres affilés trancher la gorge des compagnons de toujours. J'ai vu la peur fondre sur la nature comme des grives poursuivies par le vautour. [...] J'ai vu des maisons centenaires tomber en cendres. [...] J'ai vu des vaisseaux de haute mer brûler comme paille de bagasse. [...] »<sup>1376</sup>*

Dans ce passage, nous retrouvons le décor évoqué précédemment du labyrinthe, d'abord mental et effrayant<sup>1377</sup>, qui s'est véritablement manifesté par une révolte sanglante dont rendent compte les termes : course, chasse, hallali, face à un ennemi collectif, sans visage individuel.

Et le maître blanc reprend la métaphore du volcan après les jours de révolte : « Dans ses marches empoussiérées [à l'ennemi sans visage], il se gagne des complicités noires, enfumées comme un dépôt de marchandises. Il ne craint pas la mort déshonorante ; il a rendu stérile le tuff [*sic*] de ce monde<sup>1378</sup> ». L'ennemi demeure sans visage, peut-être pour mieux dire sa dimension collective. Les conditions propices à la révolte, le jeu des complicités noires, ont comme été, après coup, réécrites par les colons et descendants de colons. Telles des cendres refroidies et informes, le maître blanc nous livre une image de la révolte de 1848.

Mais le feu révolutionnaire a été éteint puisqu'une autre forme de subalternisation a été mise en place. Il est alors question de tuf, substance minérale issu du volcan, en référence à l'après-révolte. Cette roche volcanique poreuse résultant de la consolidation des débris volcaniques et des cendres, est associée à l'adjectif « stérile ». Métaphoriquement, la révolte, ou plus exactement ce qui lui fait suite, est ainsi invalidée : « Il a rendu stérile le tuff [*sic*] de ce

---

<sup>1375</sup> Molly Grogan Lynch, « *Frères Volcans* de Vincent Placolý : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique », *op. cit.*, p. 31.

<sup>1376</sup> *FV*, *op. cit.*, p. 89. Nous avons souligné pour renvoyer au schéma que nous avons élaboré.

<sup>1377</sup> Molly Grogan Lynch, « *Frères Volcans* de Vincent Placolý : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique », *op. cit.*, p. 31 : « L'hésitation qu'éprouve le narrateur devant l'écriture fait ressentir, par contre, une autre vérité, celle de la terreur dont étaient pris les Blancs menacés et pourchassés, et de leur difficulté à revivre ce cauchemar ».

<sup>1378</sup> *FV*, *op. cit.*, p. 106-107.

monde ». Le Béké sous-entendrait-il par le recours au pouvoir minéral du volcan que toute révolte dans ce monde, et singulièrement dans un cadre colonial, serait vaine, stérile, puisque les colonialités dominent toujours, même après des épisodes de soulèvements comme celui de 1848 ?

En tous les cas, le maître blanc, héritier de l’imaginaire européen, oppose au feu révolutionnaire le feu symbolique de la connaissance. Selon la mythologie grecque, le titan Prométhée dérobe le feu à Zeus et le donne aux humains pour leur apporter la connaissance et la *technè*. Dans *Frères Volcans*, après un long échange avec le maître blanc, le médecin raciste Raff (au nom qui semble aussi stérile que le « tuff » dont il partage une partie de la graphie) campe sur sa position qui consiste à vouloir maintenir l’asservissement des esclaves et faire perdurer les hiérarchisations coloniales. D’où la conclusion du maître blanc :

*« La fondation de l’homme, de quelque bord qu’on l’envisage, s’accompagne toujours d’énergie ; d’énergie prométhéenne ; l’irrationnel du défi l’arrange, en lui donnant forme et puissance de se reproduire pour durer<sup>1379</sup>. »*

Or, ce feu de la connaissance est présenté comme un feu étranger pour les révoltés nègres : « La plupart des nègres [...] sentent qu’ils ne doivent rien à la science, à la technique, à la religion, ni aux mœurs des anciens maîtres<sup>1380</sup> ». Dans sa postface, Vincent Placolý dénonce d’ailleurs les dégâts causés par ce feu prométhéen de la connaissance à la française dans les colonies :

*« Il faut dire que les maîtres de la pensée française ont mis du temps à considérer ces territoires autrement que comme des terres à exploration. Pendant qu’elle forgeait l’anthropologie et qu’elle entrevoyait les premiers principes de l’ethnographie, nègres et coolies servaient de chair à canon, compagnie financières et comptoirs entassaient dans leurs coffres l’argent de l’extermination des ethnies. [...] dans le même temps que la bourgeoisie, maîtresse du feu, laissait mijoter le sang de monstres inconcevables. L’histoire se charge de lui donner la chair que l’on sait<sup>1381</sup>. »*

Après les jours de violence et d’émeutes entre course, chasse et hallali, les regards de tous, que ce soit celui des « Volcans » d’où a jailli l’explosion de la révolte, c’est-à-dire les esclavagisés, ainsi que ceux des maîtres békés et de tous les dominants du système colonial étaient désormais tournés vers la Métropole française dans l’attente de recevoir le fameux décret d’abolition de l’esclavage pour les uns, et une compensation financière pour les autres. Pourtant, le diariste maître blanc qui utilise des mots teintés de désespoir, sentant possiblement sa mort venir, arrête brutalement son journal en citant les paroles annonçant d’autres actes violents de l’un des esclaves révoltés : « « Pié bois là ça pa ké pôté ! fat nous raché li ! » L’arbre ne portera pas ! Nous allons l’arracher !<sup>1382</sup> ».

---

<sup>1379</sup> *Op. cit.*, p. 122.

<sup>1380</sup> *Idem.*

<sup>1381</sup> *Op. cit.*, p. 135.

<sup>1382</sup> *Op. cit.*, p. 128.

Le Béké a ainsi arrêté son journal en donnant la parole aux révoltés ; lesquels désormais conscients des rouages du labyrinthe colonial qui les enserme pressentent qu'un labyrinthe du même type va se répéter dans toutes les propositions issues de la Métropole et que la lutte n'est donc pas finie...

Cette angoissante dimension tragique rappelle que se retrouver dans un labyrinthe revient toujours à affronter l'inconnu et à perdre ses certitudes, mais que, dans le même temps, « cette terrible expérience d'angoisse est indispensable à la naissance d'un homme nouveau<sup>1383</sup> ». Chaque groupe se voit dès lors face à l'horreur, au danger, au manque d'espérance. Le Minotaure est donc ici multiple et il semble d'autant plus ressortir des entrailles de la Terre lorsqu'il est présenté lié à un volcan, jusqu'à être volcan lui-même, et donc hybride dans sa minéralité. Si toute caverne est le lieu idoine des régénérations et le haut lieu des mystères<sup>1384</sup>, le volcan pourrait occuper la même fonction. Soit une minotaurisation qui tire sa force de la Terre américaine...

### **III.2.1.3. Domestiquer les Minotaures sauvages et séduire les Minotaures civilisés par la Liberté**

Nous avons abordé dans les paragraphes précédents le fait que, Blancs et Noir, dominants et dominés, ont tous été en quelque sorte des victimes, même si c'est de manière beaucoup plus importante pour les Nègres, des autorités coloniales françaises qui ne veulent pas perdre la maîtrise du jeu. C'est ainsi que chacun – Minotaures considérés comme sauvages, à savoir les Noirs et Minotaures présentés comme civilisés, les Blancs, selon la représentation que s'en font les autorités coloniales –, agit avec une violence animale en mettant toute sa hargne dans un combat à mort. Détruire l'Altérité minotaurienne, la mettre hors d'état de nuire, revient ce faisant à disparaître aussi puisque chacun perd dans cette lutte (fratricide) son humanité. Comme le note Catherine D'Humières : « [...] la monstruosité en arrive à délaissier la figure de l'homme-bête pour s'installer dans le cœur de l'individu rongé par la frénésie de ses pulsions<sup>1385</sup>. »

Domestiquer, c'est rendre inoffensif, soumettre, dominer<sup>1386</sup>. Ce verbe induit une hiérarchisation entre dominants et dominés, une hiérarchisation que nous retrouvons dans les sociétés issues de la colonisation. Ce verbe est emprunté au latin *domesticus* qui renvoie à ce qui est issu « de la maison, de la famille, <sup>1387</sup> ».

Il nous semble alors intéressant d'examiner la manière dont a été mis en place le projet de la plantation de « l'Arbre de la Fraternité », suite à la libération des esclaves à la Martinique. En reliant le verbe « domestiquer » au terme « foyer », synonyme de la maison, nous découvrons

---

<sup>1383</sup> Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, op. cit., p. 67.

<sup>1384</sup> *Dictionnaire des symboles*, op. cit., article « caverne ».

<sup>1385</sup> Catherine D'Humières, *Le monstre en son labyrinthe dans les littératures du XX<sup>e</sup> siècle en langues romanes*, op. cit., tome 2, p. 729.

<sup>1386</sup> CNRTL, <https://www.cnrtl.fr/definition/domestiquer>, consulté le 07/09/2023.

<sup>1387</sup> Op. cit., <https://www.cnrtl.fr/etymologie/domestique>, consulté le 07/09/2023.

une autre signification de ce verbe. Il représente étymologiquement le feu (*focus*), ce qui nous rappelle le mythe prométhéen où le feu est symbole de connaissance. Ainsi, nous pourrions considérer que Vincent Placolty nous invite par son récit à nous interroger : comment dans *Frères Volcans*, ce feu aux mains du pouvoir colonial français a-t-il pu continuer à séduire les dominants et consumer les chairs et les esprits des dominés ?

Pour répondre à cette question, voyons les étapes qui ont précédé l'épisode de « l'Arbre de la Fraternité » dans le paysage martiniquais. Notons que coulait en quelque sorte dans la sève de « l'Arbre de la Fraternité » l'idée de liberté et d'égalité, éléments-clés de la devise officielle de la République française depuis 1790. Or, le diariste nous interpelle à propos de mots comme celui de liberté. L'utilisation biaisée de ces mots mythifiés participe dès lors du pouvoir renouvelé du dominant colonial qui fait des mots des armes culturelles et politiques d'affermissement du système colonial et donc de la subalternisation des descendants des esclavagisés.

Devant la terreur de Vive qui pense aux esclaves qui pourraient lui ôter la vie, le maître blanc se rend compte, par le recours à l'image biblique du Veau d'or (*Exode 32*), que les planteurs blancs créoles ont été quant à eux séduits par ce terme, soit une autre façon de vivre l'après 1848. Ils ont ainsi recréé, à l'image du Minotaure invisible qu'est le système capitaliste, une espèce de « mini-Minotaure » ou tout simplement une autre espèce de Minotaure sur le sol martiniquais, devenant par extension eux-mêmes d'autres versions de Minotaures. Pour lui donner une consistance et le placer au rang de divinité, ils ont rallié à leur cause des mots et ont fait des alliances éphémères : « On avait adoré le Veau d'Or, on avait fait élever par des forçats anonymes des colonnes de son temps, on avait cimenté des mots autour de soi, ainsi que cimentent les amitiés passagères, avec du sable<sup>1388</sup> ». Par ces actions qui font vibrer certaines cordes identitaires, en pensant se protéger d'une altérité nègre vue comme dangereuse, ils pouvaient faire semblant de changer, tout en permettant aux colonialités de persister.

C'est pourquoi, le maître blanc expose, de façon ironique, à quel point il est possible de jouer avec les mots sans changer les idées et, ce faisant, de maintenir un système capitaliste minotaure, héritier du système colonial :

*« Le fouet, le cachot, la chaîne de police, le quatre-piquet, le carcan à cochon, les garcettes, la rigoise, autant de mots ténébreux qui vont disparaître de l'usage. Le français s'éclaircit ; n'est-il pas la langue du progrès ? Et si le monde qui vient, parce qu'il sera plongé dans la confusion du bien et du mal, les gardait en réserve ? [...] Nous ne sommes pas encore nés à la pensée. [...] Nous parlons, mais nous n'accordons pas d'importance aux mots<sup>1389</sup>. »*

Chacun des mots renseigne sur le poids de la culture coloniale, c'est-à-dire sur la construction imaginaire et animalisante de l'altérité noire<sup>1390</sup>. Il propose, dans l'intimité de son journal, de

---

<sup>1388</sup> *FV, op. cit.*, p. 98-99.

<sup>1389</sup> *FV, op. cit.*, p. 72.

<sup>1390</sup> *Op. cit.*, p. 92 : « [...] les esclaves d'hier seront aveuglés par cette idée de liberté où l'histoire les précipite ; et qu'à travers les ténèbres de leurs yeux, ils n'apercevront rien d'autre que la loi des propriétaires. ». Voir aussi p. 108-109 : « J'avais accompagné Husson sur l'habitation de La Plaine. [...] Soudain, l'un deux sortit de la foule et

supprimer ces mots afin de renaître mentalement, ce qui serait une première vraie forme de liberté. Nous pouvons alors nous rappeler combien Borges associait labyrinthe et savoir, via notamment le thème de la Bibliothèque et du livre – métonymie de la bibliothèque. Placolý semble choisir pour sa part de mettre en cause la vacuité des mots présentés comme des savoirs universels et qui s'avèrent creux, mensongers dans sa réalité martiniquaise.

La distorsion entre une Histoire de la France fondée sur la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789 et l'Histoire du rejet des Nègres de ses colonies vide les mots « liberté », « égalité » et « fraternité » de leur sens. Le maître blanc réfléchit notamment à la notion de liberté qu'il perçoit comme un nouveau bague, porteur de nouvelles chaînes mentales :

*« Les nègres eux n'ont rien à savoir, puisqu'il leur a été refusé le droit de comprendre ni leur passé ni leur avenir. Enchaînés dans le présent de la liberté ils vivent au présent, ils promènent dans les villes effarées de l'abolition de l'esclavage des mots qui sonnent comme des gongs. Eux savent qu'il n'y a pas de dialogue possible entre la liberté présente et l'ancien maître qu'il peut aborder dans la rue ; alors ils s'en remettent aux lois. N'importe laquelle qui viendra de cette République lointaine qui inventa pour eux le mot abolition sera la bienvenue<sup>1391</sup>. »*

C'est ainsi que tant rêvée par les esclavagisés, la liberté demeure utopique et ne semble durer que le temps du discours de Perrinon, représentant de la République :

*« Je suis le représentant de la République, et je m'appelle justice et liberté. Mon dévouement va tout entier aux intérêts du pays ; je viens ici remplir une mission de paix et de protection pour tous. Nous allons invoquer tout à l'heure l'immense pouvoir que Dieu possède sur toute chose, en lui demandant de bénir le décret de la France portant l'abolition à tout jamais de l'esclavage. Nous ne sommes plus que des frères<sup>1392</sup>. »*

Frères ? Jusqu'à quel point donc ? Et, de ce fait, de quelle liberté s'agit-il vraiment ? Annoncer l'abolition de l'esclavage, ce n'est pas assurer concrètement sa réalisation effective. La liberté, des déplacements physiques, octroyée, permet-elle de dépasser le passé d'esclave et d'assurer un présent et un avenir non subalternisés ? La réponse de Vincent Placolý est sans doute dans sa postface où il regrette que les esclaves de 1848 n'aient pas vu la dystopie cachée derrière ces mots que sont « abolition » et « liberté » :

*« [...] les esclaves de mai 1848 sont tombés dans le piège. Au seuil de la route immense ouverte devant eux, ils ont chargé leurs sacs de voyage avec les mots fraîchement déchargés des courriers de la France. C'étaient des mots clinquants ; comme des médicaments magiques aux consonances rares, ils lavaient les plaies dont leurs corps pouvaient encore ; ils oubliaient leurs souvenirs et brouillaient leurs repères<sup>1393</sup>. »*

---

s'écria : « Nou pa ka comprenn ; francé ka bouché zié. » C'est là que, dans leur langage, je leur ai expliqué les vertus de la République française, compagne de la liberté ».

<sup>1391</sup> *Op. cit.*, p. 101-102.

<sup>1392</sup> *Op. cit.*, p. 117.

<sup>1393</sup> *Op. cit.*, p. 130.

Les esclaves de 1848 auraient donc, selon Placolý, accueilli ces mots comme des médicaments, croyant que ceux-ci pouvaient guérir corps et esprits... alors qu'il n'était question que de plaquer des termes, comme des pansements sur un système gangréné de dominations qui se répètent. Nous pouvons alors penser au récit de l'auteure martiniquaise Mérine Céco qui évoque de « [...] petits comprimés rose pâle de l'amnésie [...] »<sup>1394</sup> introduits par une délégation de scientifiques sur lesquels la journaliste béninoise Fèmi devait enquêter à la Martinique. Fiction ou réalité ? Ces comprimés roses effaçaient la mémoire et les souvenirs des anciens esclavagisés et, par conséquent, une part de leur identité, et ce en leur faisant croire qu'ils avaient toujours été libres. Fèmi y voyait « [...] la métaphore de notre mal-être, à nous qui vivions dans une île, perdue dans l'océan et percluse de regrets, frustrations, rancœurs et douleurs [...] »<sup>1395</sup>. Certains acceptaient ce comprimé rose, car le fardeau du passé était trop lourd, d'autres le refusaient, conscients d'une nouvelle forme de dépossession de soi. Dans tous les cas, ils étaient tous engagés dans un labyrinthe mémoriel, mais ne pouvaient pas ainsi trouver de véritable porte de sortie.

Vincent Placolý (et plus récemment Mérine Céco) dénonce ces processus de perduration des subalternisations, qui passent par une attaque de/à la mémoire afin que les dominés continuent d'accepter les formes d'asservissement passées, présentes et à venir.

Les planteurs sont séduits, car ils craignent la ruine du système avec lequel ils se sont enrichis. Comme l'a montré Joseph Zobel à travers son ouvrage *Diab'-là*<sup>1396</sup>, alors que l'abolition avait déjà été prononcée, les autorités dominantes ont construit à la Martinique les conditions qui ont contraint les ouvriers agricoles à la subalternisation par la misère. Nous retrouvons les mêmes mécanismes coloniaux dénoncés dans *Frères Volcans* à l'approche de l'abolition. En effet, lors d'un repas chez les de Brenne au Prêcheur, famille de Békés, le maître blanc reporte dans son journal la réaction de Madame de Brenne : « Madame de Brenne [blanche créole], sur le sujet, se montre très catégorique : « Faites peser également sur le corps de l'esclave la faim et le fouet, ainsi vous aurez aboli sa pensée »<sup>1397</sup> ».

Dans sa postface, Vincent Placolý poursuit : « Aujourd'hui, il [esclave libre] aurait pu dire comme le poète « Je ne suis plus rien » ; et ajouter « La faim me pousse à accomplir au service du maître les gestes honnis ; le travail humilié ; ah, terre ingrate ! »<sup>1398</sup> ». Comme nous l'expliquait Tatiana Lobo Wiehoff, le labyrinthe est pour elle la métaphore du Minotaure par le mystère. Comment ne pas voir un mystère dans ce couple abolition-liberté en contexte colonial et post-colonial ? Un mystère entretenu et, de ce fait, une forme de mythe aux minotaures revisités...

Empêcher l'esclavagisé et ses descendants de penser par eux-mêmes est un moyen, inscrit dans une temporalité longue, de génération en génération, qui permet de circonscrire les mémoires. En effet, cela revient à faire taire des identités hybrides fières d'elles-mêmes, à paralyser les

---

<sup>1394</sup> Mérine Céco, *Le pays d'où l'on ne vient pas*, op. cit., p. 237.

<sup>1395</sup> Op. cit., p. 239.

<sup>1396</sup> Joseph Zobel, *Diab'-là*, op. cit.

<sup>1397</sup> FV, op. cit., p. 74.

<sup>1398</sup> Op. cit., p. 132.

principes de transmission historique et culturelle. Et c'est ainsi que le traumatisme de cette paralysie mémorielle se transmet :

*« Tout m'éloignait de la philosophie. La société coloniale s'accroche au passé dont au vrai personne ne détient les tenants. Des révolutions secouent la France. Les Antilles en subissent les contrecoups, puisque la mer Atlantique a de toujours constitué pour ainsi dire le tissu conjonctif de la gestation des nations européennes. Seulement, les insurgés là-bas, écrasés sous un enfer de mitraille et de cavalerie, trouvent la force en mourant d'insuffler aux générations qui viennent la haine de l'opresseur et du bourreau. Ici, l'insurrection finit dans la cendre, et le corps, découpé en lanière, brûle. L'univers s'emplit de l'odeur de calcination de l'homme L'opresseur enfin, toujours vainqueur, trouve encore d'autres armes, plus trempées qu'il exerce à anéantir l'âme de l'ennemi sans enfants. Ici, les générations s'affrontent comme en la barre où se bousculent houle et marée<sup>1399</sup>. »*

Nous retrouvons ici l'idée du « tuf stérile », ou encore de cendre stérile, dans l'expression « ennemi sans enfants », alors que de cette révolte de 1848, le père du diariste béké espérait des « [...] cendres fertiles [...] [que] [d]e ses cendres, d'autres pensées renaissent, pour vivre en dehors de toute contrainte<sup>1400</sup> ». En utilisant l'expression « ennemi sans enfants », le maître blanc suggère qu'il n'y a pas de possibilité d'engendrement propre pour les esclaves. Pas de bibliothèque américano-caraïbe alors ?

Les propos d'Abder corroborent le fait que la sphère familiale est déjà atteinte, ce qui prenait « [...] dans [l']esprit [du maître blanc] chaque jour encore un sens plus tragique<sup>1401</sup> ». Les « mini-Minotaures » (autorités coloniales locales comme celle des Békés) ont commencé le travail de domestication en élevant les esclaves dans leur famille et en leur transmettant leur vision du monde, sans pour autant les reconnaître officiellement. Une fois encore la notion de fraternité (via celle de la filiation) est questionnée :

*« À la naissance, nous sommes tous orphelins. » [...] Nos pères sont morts, et nous nous trouvons nus sous la fêrule du maître. Nous ne pouvons pas crier, pleurer notre faim, nous étouffer à la tendresse du sein maternel. Quelle race d'homme sommes-nous devenus ? Nous ne connaissons pas la pitié, la fraternité ; l'affection pour le frère nous est étrangère. Mais la haine du maître nous rassemble. Quand nous passons sa tête à la hache, en même temps que nous le punissons de ne nous avoir pas reconnus comme ses fils, nous appelons dans le sang à la renaissance des ancêtres. [...] En ce moment, dit-il, les nations nègres ont besoin de se retrouver dans la liberté<sup>1402</sup>. »*

Abder se demande ce qu'il est devenu en passant d'une famille à une autre. Qu'a-t-il appris dans cette famille coloniale si ce n'est la haine et la violence ? Comment « l'Arbre de la Fraternité » peut-il alors être planté ? De plus, alors que la citoyenneté leur avait été promise<sup>1403</sup>, cette citoyenneté, grand mot de la langue française, ne lui permet pas de jouir de ses droits puisqu'il se voit constamment subalternisé.

---

<sup>1399</sup> *Op. cit.*, p. 75-76.

<sup>1400</sup> *Op. cit.*, p. 83.

<sup>1401</sup> *Op. cit.*, p. 80.

<sup>1402</sup> *Idem.*

<sup>1403</sup> *Op. cit.*, p. 119-120 : « Il ne restera plus à la France que d'accorder la citoyenneté générale aux nègres ».



C'est ainsi que le maître blanc spéculait sur les ruses du système colonial en supposant qu'une vie familiale avait été accordée aux esclaves et descendants d'esclaves :

*« Donnons-leur une famille, un père attentif, une mère attendrissante, des oncles bavards et des cousines hautes en couleur. Nous verrons que leurs enfants, cette génération née avec la liberté, ne trouveront pas la force de la défendre, parce que les autorités coloniales leur auront fait pourrir la graine nécessaire au surgissement de leur volonté. Il restera toujours dans le cours de leur vie des manques, des hiatus... Comme si leur âme avait disparu par instants de ce monde, pour aller chercher dans l'autre univers la force de moins en moins possible, de détruire celui-ci<sup>1404</sup>. »*

Même si les Nègres étaient nés avec la liberté, le diariste suppose que les autorités coloniales l'auraient ôtée aux descendants de ces esclavagisés avec virulence et subtilité, et donc que défendre la liberté serait d'office un échec.

Cela n'a-t-il pas été le cas de Sofía dans *El año del laberinto* ? Seule la mort semble pouvoir la débarrasser du joug mental et permettre d'atteindre une vraie liberté, physique et de pensée<sup>1405</sup>. Mêmes « [...] des dépouilles vivantes dorm[ant] sous la terre du sommeil des damnés [...] lancent leurs troupes aveugles avec ordre de mourir sur le cadavre de la liberté<sup>1406</sup> ».

C'est en suivant toutes ces étapes que « [l]a plantation de l'arbre de la Fraternité a été fixée au onze de ce mois<sup>1407</sup> ». Cet arbre porterait en lui une semence fraternelle que prône la religion chrétienne. Par conséquent, la complicité de l'Église est ici également dénoncée. Le décret d'abolition acquiert une dimension qui se veut providentielle : « [...] l'Église ne cessait pas de bénir les Arbres de la Liberté<sup>1408</sup> ». Il est ici question d'Arbres de la Liberté au pluriel et avec des majuscules, qui viennent en appui à l'Arbre de la Fraternité. Or, il n'y a qu'une Fraternité et une liberté stériles et stérilisantes, car ces arbres sont perçus dans le récit placolien comme desséchés sur le sol, le « tuff » martiniquais.

Rappelons l'importance de l'arbre dans la métaphore glissantienne des typologies identitaires, entre racine unique et racine rhizome. Les arbres plantés semblaient être à racine unique étant donné que la liberté de pensée était entravée et que, par voie de conséquence, s'affirmer identitairement était impossible. L'acculturation devenait alors la seule condition d'être greffé à ces arbres importés de la France hexagonale : « La liberté est invisible, elle est secrète, ainsi que le germe d'une plante inconnue ensemencée avec soin, et sous le couvert du mystère<sup>1409</sup> ». Liberté et fraternité ne sont que d'autres formes de mythes...

---

<sup>1404</sup> *Op. cit.*, p. 123-124. La dernière phrase de ce passage rappelle la phrase suivante que nous avons déjà citée page 107 dans un autre contexte : « Mais [l'ennemi sans visage] il disparaît lorsque nous avons le nez sur lui, comme s'il allait chercher dans un autre univers la force de détruire celui-ci ».

<sup>1405</sup> *Op. cit.*, p. 32 : « Ces termes qu'elle [Nemorine] emprunte à la médecine du maître passent à côté de sa pensée, j'en suis persuadé, de même que je suis sûr qu'ils déparent la vie de son sens, la vie telle qu'elle la conçoit, telle qu'elle la vit, en la compagnie constante de la mort considérée comme un passage douloureux mais prévu, longuement retardé et remis, durant lequel le corps se débarrasse de ses chaînes, pour retourner à la liberté de l'idée ».

<sup>1406</sup> *Op. cit.*, p. 72.

<sup>1407</sup> *Op. cit.*, p. 108.

<sup>1408</sup> *Op. cit.*, p. 130.

<sup>1409</sup> *Op. cit.*, p. 131.

Le maître blanc rend compte ensuite de la capacité de la langue française à produire des illusions et des désillusions : « La liberté s'organise, dit-on, dans l'illusion, disais-je, qu'elle peut tenir entre nos mains<sup>1410</sup> ». La liberté conçue sur le modèle colonial séduisait les Minotaures civilisés et engageait les Minotaures esclavagisés dans un labyrinthe sans fin.

Dès son avant-propos, Vincent Placolý interroge la liberté de 1848. Comme Jorge Luis Borges, le Béké blanc y appelle à adopter une vision cosmopolite, une approche qui dépasse les fermetures de sa propre région, pour pouvoir espérer que les Arbres de la fraternité et de la liberté donnent du fruit, un fruit proprement américano-caraïbe :

*« Le feu que nous avons allumé, le sang que nous avons répandu, la terreur que nous avons semée, serviront à quelque chose s'ils arrivent à nous sortir de nous-mêmes, pour nous faire considérer en chacune de nos actions la totalité de l'univers. La seule fraternité dont on parle en ce moment est à ce prix<sup>1411</sup>. »*

Tout compte fait, tant que l'esclavagisé et/ou le nouveau libre demeure(nt) enserré(s) dans le labyrinthe mémoriel et identitaire de l'Autre colonial, dans l'imaginaire identitaire du dominant, il lui sera impossible d'obtenir une véritable liberté, de trouver l'égalité et la fraternité, sans violence et de façon réconciliée.

C'est ainsi qu'à partir des errances à la fois physiques et mentales du maître blanc et de celles des esclaves, nous avons pu avoir une vue d'ensemble sur la mythification fictionnalisée des Minotaures d'une Martinique qui a vécu une révolution avortée et demeure encore aujourd'hui dominée par la France hexagonale. Ces errances labyrinthiques conduisent à une déterritorialisation sans repères tant pour les dominants que pour les dominés. Nous avons vu que chaque bifurcation, visible ou mentale, ramène sur les pas/traces d'un même élément central destructeur : la colonialité et ses conséquences identitaires. L'Autre est mythifié selon des valeurs occidentales, autrement dit, construit dans un imaginaire colonial et culturel qui laisse paraître des aspects monstrueux et minotaurens. C'est ainsi que dans le labyrinthe en réseau de la Martinique marquée par les colonialités et la transmission de mots creux, il est impossible que l'errance produise un enracinement authentique, quand bien même il y aurait eu forcément hybridation culturelle et relation rhizomatique durant la colonisation.

L'intention placolienne de démythifier la dichotomie identitaire en contexte caribéen et de réunir dans une même minotaurisation dominants et dominés, frères Volcans violents et éruptifs, tous marqués par la peur et la perte d'espérance, n'aura sans doute pas eu beaucoup d'écho à son époque. Il n'empêche que cette approche américanise le mythe du labyrinthe en problématisant l'imposition du mythe de la liberté octroyée, sans pour autant de fraternité solide, pour mieux faire perdurer les dominations. Frères ? Frères Volcans ? Êtres minotaurisés installés sur une éruptive poudrière identitaire...

À ce stade de notre réflexion, cherchons à comparer le regard placolien avec l'approche de Tatiana Lobo Wiehoff. Comment la sœur Volcan de Vincent Placolý, Tatiana Lobo Wiehoff,

---

<sup>1410</sup> *Op. cit.*, p. 127.

<sup>1411</sup> *Op. cit.*, p. 125.

fictionnalise à son tour cette mythification identitaire au travers de l'Histoire de l'indépendance de Cuba, et selon quelle(s) intention(s) ?

### **III.2.2. Les Minotaures sacrifiés de l'indépendance de Cuba**

La marque de l'Histoire, d'une histoire violente, demeure prégnante dans le récit lobéen. Serait-ce la narration d'une sortie de labyrinthe manquée ?

Nous nous demanderons alors en quoi les conflits d'intérêts autour de l'Histoire de l'indépendance de Cuba ont donné naissance à des êtres identitairement hybrides toujours subalternisés et à quelle démythification Tatiana Lobo Wiehoff a recours pour mythifier ces nouveaux Minotaures. La réécriture des mythes fondateurs de la religion chrétienne participe alors de ce processus.

Nous verrons ainsi dans cette partie que l'hybridation n'a pas ni frontière, ni couleur, ni « race » de prédilection. Aussi, chacun n'est-il pas Minotaure à tour de rôle, ce qui rendrait compte, d'une certaine façon, de l'instabilité identitaire de ces régions.

#### **III.2.2.1. Démythification religieuse et identités labyrinthiques de Sofía et María**

Tatiana Lobo Wiehoff a mythifié ses personnages à l'image du Minotaure, entre vie et mort, à partir d'une déconstruction de la mythification de l'apport chrétien, religion apportée par les colons espagnols. Il ne s'agit pas, même si la protagoniste est une femme, d'une réécriture d'Ariane, mais plutôt d'une nouvelle forme de minotaurisation du fait de la présence de la thématique de l'hybridation.

##### **III.2.2.1.1. Sofía ou le fruit défendu : genèse labyrinthique de la figure masculine minotaurienne**

Comment et pourquoi la gent masculine et particulièrement son époux Armando Medero est-il devenu aux yeux de Sofía un Minotaure au point que le lecteur bifurque dans son enquête et qu'Armando Medero devienne le suspect numéro un du dédale criminel décrit par Tatiana Lobo Wiehoff ?

Pour connaître son assassin, Sofía remonte à la genèse de ce trouble identitaire qui surgit depuis la mort. Elle s'engage alors dans un labyrinthe mémoriel. Les souvenirs qu'elle nous relate montrent qu'elle a été traumatisée par sa plongée dans l'imaginaire masculin qui marginalise la femme. Sa volonté propre a toujours été tuée, ou pour le moins esclavagisée, par des figures autoritaires, majoritairement masculines, entre ses parents, son mari et son oncle.

*« L'exercice de ma volonté a été faible, si pauvre, si inconsistant... Je ne sais pas ce qui se passe à l'intérieur d'une personne quand elle s'oppose aux autres. Toujours soumise à la volonté d'autrui dans toutes les décisions importantes, je trouve maintenant*

*fascinant de prendre cette grande et terrible détermination. Si j'étais vivante je l'appellerais suicide. Comme je suis morte, je ne sais pas comment l'appeler*<sup>1412</sup>. »

Pourtant, elle porte un prénom : Teófila à connotation religieuse<sup>1413</sup> qui l'associe au pouvoir et à l'amour de dieu. Il n'empêche qu'elle est constamment ramenée à sa condition d'enfant, de nièce, de fille, de mère, de femme ou d'épouse. En somme, elle est subalternisée et le prénom dont on l'a dotée n'est qu'un simulacre, un mot creux.

C'est dans la partie ayant pour sous-titre : «Y Sofía se va con luz», située au moment du dénouement de l'histoire de Sofía dans *El año del laberinto*, que Tatiana Lobo Wiehoff nous présente, à rebours, la genèse biblique du labyrinthe de Sofía, réécrite et revisitée dans une perspective féministe. Au lieu que ce soit la femme Sofía symbolisée par Ève, ou Chavvah en hébreu, c'est l'homme Armando Medero, symbolique représentant d'Adam (dont les lettres de ce nom sont présentes dans le prénom Armando), qui va tendre à Sofía le fruit défendu. Séduite à la vue de ce fruit, ici américanisé puisqu'il s'agit d'une mangue, et encouragée par ses parents, Sofía le consomme. Cet acte lui ouvre alors les portes de l'oubli et de la mort : « [...] avec ce simple geste, lorsque j'ai croqué dans la peau délicate, je scellai un pacte<sup>1414</sup> ».

Tatiana Lobo Wiehoff critique donc à la fois la domination masculine<sup>1415</sup> et l'historiographie officielle, écrite par des hommes, mais aussi le type de relations conjugales induites.

Tout a commencé lors d'un dîner de famille, lieu du patriarcat, à Cuba. En regardant intensément l'ampoule et les dessins sur sa partie plombée, Sofía s'imagine dans un champ de fleurs, à l'instar du jardin d'Éden, où elle voit par exemple une grande tulipe, mais aussi cette mangue tant désirée :

*« De tous ces dîners, aujourd'hui je m'en souviens d'un. J'ai la tête baissée. Mes yeux sont irrités, je me sens seule et très impuissante. Tout le monde parle en même temps et personne ne me prend en compte. En face de moi est assis Armando. De sa jeunesse, je déduis mon propre âge : je dois avoir sept ans, pas plus. Il me regarde, mais je ne veux pas répondre à son regard. [...] Ils veulent que je mange le plat principal du dîner, mais je n'en ai pas envie. Je veux le dessert qui m'attire, bienveillant, sous une lumière laiteuse qui enferme l'espace doucement éclairé. Puis je lève les yeux et je regarde la lampe opaline. C'est ce que fait l'île au naufragé, sa beauté me console. J'oublie ma tristesse et mes proches. J'ouvre les yeux et je regarde la lampe opaline. Mes paupières rougies ressentent un soulagement devant cette lumière calme, paisible, qui émerge*

---

<sup>1412</sup> *El año del laberinto*, op. cit., p. 266 : «El ejercicio de mi voluntad ha sido tan débil, tan pobre, tan inconsistente... No sé lo que ocurre en el interior de una persona cuando se impone a las demás. Sujeta siempre a voluntades ajenas en todas las decisiones importantes, me resulta cautivador tomar, ahora, esa grande y terrible determinación. Si estuviese viva la llamaría suicidio. Como estoy muerta, no sé cómo llamarla.»

<sup>1413</sup> Voir notre sous-partie sur le récit autobiographique oral de la vie labyrinthique de Sofía.

<sup>1414</sup> *El año del laberinto*, op. cit., p. 326 : «[...] con ese gesto sencillo, cuando mis dientes rompieron la delicada piel, sellé un pacto».

<sup>1415</sup> Yadira Calvo, «Palabras sin miedo:Tatiana Lobo en sus artículos», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, spécialement dédié à l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff, publié en version papier en 2002, mis en ligne le 27/03/2013, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/issue/view/164>, consulté le 21/06/2021 : « Los mitos ticos —observa ella— no se refieren sólo a la paz y a la democracia, sino también a la igualdad entre sexos. Porque así como hay mitos nacionales, hay mitos patriarcales “inconvenientes para la humanidad”: la conquista, la dominación, la figura del héroe».

*d'un cylindre plus large que haut [...] Il y a des dessins tracés par le trait sombre du plomb. [...]. Le dessin forme une fleur, une tulipe renversée, rouge vif. Le cœur se détache délicatement, accompagné de deux longues feuilles couleur vert d'eau, qui se séparent et se joignent à la feuille voisine. La tulipe s'élève, ascendante, avec sa longue tige. A ce moment-là, j'aimerais être toute petite, minuscule, imperceptible, pour m'échapper de ma chaise et parcourir les sentiers illuminés. Depuis combien de temps je regarde la lampe ? J'ai baissé les yeux vers le faisceau de lumière qui tombe sur la table et j'ai découvert, à mon grand étonnement, que juste en dessous du cercle opalescent se trouve un grand bol de fruits en porcelaine rempli de mangues qui reçoivent sa caresse, faisant exploser l'or de leur peau. Ce sont des mangues mûres, elles n'ont pas de nuances ni de taches qui brisent la pureté ou l'uniformité de leur texture douce et veloutée. Comme j'aimerais tendre la main et passer mes doigts sur cette peau lisse et luxuriante ! Ah, je veux ce fruit, je veux enfin le manger ! Mais je n'ose pas. C'est dangereux, il est interdit de manger le dessert à l'avance. Une main aux longs doigts se pose sur le pot en porcelaine, projetant son ombre telle une grosse araignée, et me tend la mangue désirée... Je suis le parcours du poignet, les plis d'une chemise, et je me retrouve avec le visage de mon oncle Armando me tentant avec un sourire qui plisse un peu les commissures de sa bouche<sup>1416</sup>. »*

C'est alors comme si Sofía narrait l'histoire de sa rencontre avec celui qu'elle associe à un Minotaure. La vie de Sofía n'a cessé de bifurquer entre silence, soumission et solitude. Une allitération en « S » rappelle d'ailleurs le dangereux sifflement du serpent que nous retrouvons dans le jardin d'Éden. Ce serpent et Armando Medero, masqué d'une tête de taureau qui évoque la figure du Minotaure, et ce durant le carnaval à Cuba, ont perturbé les nuits de l'enfant Sofía. À chaque fois, Sofía insiste sur le caractère « bestial » de son époux Armando, qui, par effet de miroir, lui renvoie une représentation animale d'elle-même et fait aussi d'elle-même une Minotaure :

---

<sup>1416</sup> *El año del laberinto, op. cit.*, p. 324 : «De todas esas cenas, hoy recuerdo una. Tengo la cabeza agachada. Mis ojos están irritados, me siento sola y muy indefensa. Todos hablan al mismo tiempo y nadie me toma en cuenta. Frente a mí está sentado Armando. De su juventud extraigo mi propia edad: debo tener siete años, no más. Me mira pero yo no quiero responder a su mirada. [...] Quieren que coma el plato fuerte de la cena, pero a mí no me apetece. Yo quiero el postre que me invita, amable, debajo de una luz lechosa que encierra el espacio suavemente iluminado. Entonces levanto los ojos y miro la lámpara opalina. Es lo que la isla al náufrago, su belleza me consuela. Olvido mi tristeza y mis parientes. Mis párpados enrojecidos sienten alivio ante esa luz tranquila, apaciguada, que surge de un cilindro más ancho que alto [...] Tiene dibujos trazados por la oscura línea del emplomado. [...] El dibujo forma una flor, un tulipán cabeza abajo, rojo encendido. El corazón sobresale delicadamente, escoltado por dos largas hojas verde agua, que se separan y se juntan con la hoja vecina. El tulipán sube, ascendiendo, con su largo tallo. En ese momento desearía ser muy pequeñita, diminuta, imperceptible, para escapar de mi silla y caminar por los senderos iluminados. ¿Cuánto tiempo llevo observando la lámpara? He bajado los ojos hacia el haz de luz que cae sobre la mesa y descubro, maravillada, que justo debajo del círculo opalescente hay una gran frutera de porcelana llena de mangos que reciben la caricia haciendo estallar el dorado de su piel. Son mangos a punto de sazón, no hay en ellos tonalidades ni manchas que rompan la pureza ni la uniformidad de su suave y aterciopelada textura. ¡Cómo quisiera estirar la mano y pasar mis dedos por esa piel tersa y lozana! ¡Ah, yo quiero esa fruta, quiero comérmela de una vez! Pero no me atrevo. Es peligroso, es prohibido comer el postre antes de tiempo. Una mano de dedos largos se posa sobre el tiesto de porcelana arrojando su sombra como una gran araña, y me extiende el mango apetecido... Sigo el curso de la muñeca, los pliegues de una camisa, y me encuentro con la cara de mi tío Armando tentándome con una sonrisa que arruga un poquito las comisuras de su boca».

« Tu ne me reconnais pas ? Dit une voix familière, en m'attaquant par surprise en passant deux grandes cornes à travers la grille. Ayant grimpé jusqu'au couloir, sous la tête d'un taureau aux yeux clairs et humains, perceptibles derrière deux trous marqués d'un rond noir, il fait bouuuuuuuuh ! par le museau et je me mets à pleurer. Ma mère le réprimande depuis son siège. — N'effraie pas la petite, Armando ! Tu es si vieux maintenant que tu ne sais pas comment te comporter... Derrière le carton peint, le visage souriant de mon oncle apparaît et j'ai alors deux fois plus peur et je pleure à nouveau. Il a vingt-cinq ans et moi cinq. Il s'en va traîné par une énorme harpe à roseaux qui le pousse, impitoyablement coincé entre ses reins. Il a laissé le masque sur sa nuque et le taureau monstrueux, qui avance en face et porte le masque en arrière, s'éloigne, englouti, dévoré, avalé par l'orgie des couleurs<sup>1417</sup> ».

Chez ses parents, devant une telle ferveur patriotique pour la préparation de la guerre d'indépendance de Cuba, elle devait garder le silence comme nous l'avons déjà relevé. C'est au Costa Rica, lors des préparatifs des coulisses de cette guerre, que Sofia fait l'amer et lucide constat de la condition paradoxale des femmes en temps de guerre : « Les femmes sont des munitions de guerre<sup>1418</sup> ». Elles sont en effet à la fois subalternisées, telles des figures de l'ombre, et sollicitées, politiquement et familialement, comme nous le verrons avec le cas de María. Elles n'en restent pas moins instrumentalisées par les uns et les autres.

D'ailleurs, constamment sous domination, Sofia nous présente sa soumission et sa solitude lors de son vivant, en soulignant combien elle continue de ressentir l'ombre de l'autorité masculine depuis la mort : « Comme la vie m'a marquée ! Maintenant, après la mort, j'obéis encore à des autorités inexistantes !<sup>1419</sup> ».

D'ailleurs, selon les dires de la sœur de Sofia, Armando était un époux violent : « Armando menaçait de lui jeter dessus des vases et ses proches devaient le retenir pour qu'il ne commette pas de gestes barbares. Cette barbarie, quoi qu'il en soit, il la commettait quand il n'y avait aucun proche pour l'arrêter, assurèrent les gens<sup>1420</sup> ». Nous notons la répétition du substantif « barbarie » qui nous renseigne sur la dimension animale d'Armando que son épouse Sofia corrobore en nous livrant ses souvenirs. Mi-homme, mi-animal, Armando est plus proche du mythe grec du minotaure que de celui, judéo-chrétien d'Adam, ou plus exactement son hybridité se complexifie à partir de la rencontre de ces mythes, qui vont participer à la structuration d'un autre mythe, celui de l'Indépendance.

---

<sup>1417</sup> *Op. cit.*, p. 120-121 : «¿No me conoces? Dice una voz familiar, atacándome por sorpresa, metiendo dos largos cuernos por entremedio de la reja. Es uno que ha subido hasta el corredor, bajo la cabeza de un toro que tiene ojos claros y humanos perceptibles detrás de dos huecos marcados con un aro negro. Hace !bouuuuuuuuh! a través del hocico y yo me pongo a llorar. Mi madre grita una reprimenda desde su sitio. —¿No asustes a la niña, Armando! Tan viejo ya y no sabes comportarte... Detrás del cartón pintado asoma la cara sonriente de mi tío y entonces me asusto el doble y vuelvo a llorar. Él tiene veinticinco años y yo cinco. Se aleja arrastrado por una enorme arpa de caña que lo empuja, inmisericordemente clavada en sus riñones. Se ha dejado la máscara en la nuca y el monstruoso toro que avanza de frente y lleva la máscara al revés se aleja, engullido, devorado, tragado por la orgía de colores.»

<sup>1418</sup> *Op. cit.*, p. 226 : «La [sic] mujeres son las municiones de la guerra».

<sup>1419</sup> *Op. cit.*, p. 127 : «¿Cómo me marcó la vida ahora, después de muerta, todavía obedezco autoridades inexistentes!».

<sup>1420</sup> *Op. cit.*, p. 51 : «Armando amenazaba lanzarle vasos y sus parientes tenían que sofrenarlo para que no cometiera una barbaridad. Barbaridad que, después de todo, cometió cuando no había pariente por delante para sofrenarlo, comentó la gente».

Il n'empêche que le cas des femmes est traité de façon approfondie dans l'œuvre lobéenne, plus que chez Placolý. La figure de María permet ainsi, comme en contrepoint de celle de Sofía, de souligner la subalternisation ethnique.

### III.2.2.1.2. Errance de María la Motetes, de « la casa del Laberinto » au « Putero de Romeo y Julieta »

María est une jeune femme noire qui travaille comme cuisinière chez la famille Medero. Elle est décrite par Sofía comme « [...] cette fille timide, une campagnarde hagarde et réservée qu'on [lui] a amené un jour assise dans une charrette, avec les yeux cachés sous ses tresses noires [...] »<sup>1421</sup>. À la mort tragique de sa patronne, elle erre entre deux espaces labyrinthiques : la ville et la campagne. Quelles empreintes ont laissé les labyrinthes, citadin et rural, sur le corps et dans l'esprit de María ?

Son point de départ est la maison des Medero, située 25 rue du Labyrinthe. Elle errait dans les rues de la ville<sup>1422</sup> de San José, sans toit protecteur. Peu importe où elle frappait en demandant de l'aide, les portes demeuraient fermées (le voisinage des Medero, le marché, dans les temples, sur un banc, etc.). C'était comme si la ville la rejetait constamment, soit une façon de mettre en avant sa marginalisation socio-ethnique. María s'éloigne alors et entre dans un autre espace hostile, plus périphérique, plus lugubre et qui annonce une transformation psychologique du personnage. Notons à cet égard le recours au champ lexical de l'obscurité :

*« Plongée dans ses pensées, la servante de la famille Medero ne remarqua pas que ses pas la conduisaient dans une rue sans éclairage public ni privé ; elle gravit une colline dans l'obscurité où des raies de lumière apparaissaient à travers les fentes et les fenêtres mal fermées »<sup>1423</sup>.*

*« Elle opta pour la trêve. Être là, immobile dans la nuit noire, c'était cesser d'exister et exister demande parfois trop d'efforts »<sup>1424</sup>.*

Dans la rue, elle se fait agresser sexuellement et finit par être secourue par Martín Camacho, surnommé Patillas, qui l'amène dans la maison close qu'il dirige et où il l'enferme. Là, elle

---

<sup>1421</sup> *Op. cit.*, p. 140 : «[...] esa niña tímida, campesina azorada y retraída que [le] trajeron un día montada en una carreta, con los ojos escondidos entre las trenzas negras [...]».

<sup>1422</sup> Borges comparait déjà la ville de Londres à un labyrinthe dans *El Aleph*.

<sup>1423</sup> *Op. cit.*, p. 73 : «Embebida en estos pensamientos, la criada de la familia Medero no advirtió sus pasos conduciéndola por una calle sin alumbrado público ni privado, subió una cuesta en tinieblas donde asomaban hilos de luz por rendijas y ventanas mal cerradas».

<sup>1424</sup> *Idem.*, : «Optó por la tregua. Estarse ahí quieta, inmóvil en la oscura noche, era dejar de existir y existir a veces demanda demasiado esfuerzo».

redevient une domestique. Elle sert, nettoie, prépare les repas<sup>1425</sup>. Elle se retrouve dès lors doublement enfermée puisque la ville est encerclée par les militaires mandatés par Yglesias à la recherche des opposants politiques afin d'honorer son pacte avec son oncle nord-américain Minor Keith.

Toutefois, María trouve dans cette maison close, qui comme son nom l'indique est fermée, une pseudo-liberté et le moyen de sortir progressivement de la domination en devenant « l'autorité de la maison<sup>1426</sup> », « [passant] d'étrangère à régente<sup>1427</sup> », « patronne de la maison<sup>1428</sup> ». Elle peut jouir de ce nouveau statut qui lui vaut d'être mieux traitée, même si l'autorité masculine de Patillas est toujours présente. Ce statut s'accompagne symboliquement d'un changement de nom : « [...] ils commencèrent à l'appeler María Motetes ou, simplement, la Motetes<sup>1429</sup> ». La métamorphose des personnages transparaît donc dans leur surnom, mais aussi en analysant leur parcours labyrinthique. Le terme « motete » qui renvoie à une composition musicale généralement sacrée renforce le lien religieux déjà introduit par le prénom María tout autant que son hybridation puisqu'il découle d'une fusion entre texte et musique.

Toutefois, les prostituées qui partageaient le même toit que María et qui étaient désormais sous son autorité voient d'un mauvais œil cette ascension. María se voit alors constamment agressée : « La Motetes subit l'indicible à cause des agressions et des hostilités que, par méchanceté gratuite, la Machetes et la Jarreolata lui infligeaient<sup>1430</sup> ».

Depuis que María est passée de dominée à dominante, elle transpose dans la maison close de El Patillas la même configuration familiale, la même disposition de la maison que chez la famille Medero, en mettant le portrait de Roméo et Juliette dans la chambre qu'elle partage avec El Patillas. Elle joue alors un jeu de rôle en imitant Sofia. Rappelons que l'ex-cuisinière était partie avec la clé de la maison du Labyrinthe et l'importance accordée au rôle d'une clé est souligné à nouveau :

*« [María] Cette clé valait plus pour moi que ma vie elle-même, et je te l'ai prêtée pour te rendre service, et tu me l'as perdue [...] Ingrate, sans jujotte, je ne t'aiderai plus ! [...]*

*[La Garza] - Mal fait, Jarreolata, mal fait. Perdre la clé de la Motetes qui te défend toujours. Il vaut mieux que tu partes, avant que Patillas ne revienne et ne te pousse dehors. [...]*

*– "Va-t-en maintenant", intervint la Machetes. [...]*

*– Maintenant, c'est une maison décente – précisa la Machetes en voyant son regard surpris-. La Motetes est la dame. Je suis la tante qui vient de la campagne. Le petit est de la Motetes, la Garza est la baby-sitter.*

---

<sup>1425</sup> *Op. cit.*, p. 79 : « El Patillas le ofreció ocuparse él mismo del asunto si ella quedaba algunos días cuidando del niño para que la Garza pudiera trabajar más cómoda, que se hiciera cargo de la cocina y la limpieza, para que la Machetes pudiera descansar [...] María aceptó » : « El Patillas propuso de s'occuper lui-même de l'affaire si elle restait quelques jours à s'occuper de l'enfant pour que La Garza puisse travailler plus confortablement, de s'occuper de la cuisine et du ménage, pour que la Machetes puisse se reposer [...]. María acepta ».

<sup>1426</sup> *Op. cit.*, p. 130.

<sup>1427</sup> *Idem.* : « [...] pasó de forastera a regenta ».

<sup>1428</sup> *Op. cit.*, p. 131 : « [...] patrona de la casa [...] ».

<sup>1429</sup> *Op. cit.*, p. 81 : « [...] a María comenzaron a llamarla María Motetes o, simplemente, la Motetes ».

<sup>1430</sup> *Op. cit.*, p. 130-131 : « La Motetes sufrió lo indecible a causa de las agresiones y hostilidades que, gratuitamente, le regalaban la Machetes y la Jarreolata ».



*En effet, Jarreolata remarqua alors qu'elles étaient toutes les trois très à la mode avec des tresses et des chemisiers boutonnés<sup>1431</sup>. »*

Est-ce à dire que María possédait avec cette clé une porte de sortie du labyrinthe sociétal ? En tous les cas, elle erre, puis trouve un foyer. María était aussi, comme sa patronne d'alors, devenue une mère. Elle s'occupe désormais de El Patillas. Son prénom la prédestinait d'ailleurs à cette fonction par analogie au texte biblique où Marie est la mère de Jésus, inspirant soumission et respect. Cette relation entre la mère choisie par Dieu (sachant que c'est Sofía/Teófila qui porte dieu dans son nom... ainsi que la connaissance...) et son « fils » transforme ce dernier : « [...] María put assister à une transfiguration remarquable chez el Patillas. Il grandit en stature et un geste ferme et déterminé lui serrait désormais les mâchoires<sup>1432</sup> ».

Il est intéressant de noter que le surnom « El Patillas » désigne le diable<sup>1433</sup>. Ne serait-ce point un rappel du Minotaure ? Serait-ce un Minotaure, un être rejeté symbolisant la rencontre avec le Mal, mais apprivoisé ? Comme le rappelle Catherine D'Humières, le Minotaure « était avant tout un tueur. [...] La variété d'interprétations et de recreations du mythe n'exclut pas forcément cet aspect mais elle le déplace souvent. Les représentations du mal peuvent alors prendre des formes très diverses<sup>1434</sup> ».

Venant de deux mondes différents, de cultures différentes, María, des Medero et El Patillas, de la rue, lequel des deux entraînera l'autre dans son imaginaire culturel ? Quelle hybridation se créera entre eux ? Ressort en tout cas une sorte d'opposition Dieu-Diable qui n'est pas sans rappeler l'essai de Tatiana Lobo Wiehoff intitulé : *Entre Dios y el Diablo. Mujeres de la colonia* (1993).

Elle lui racontait régulièrement, à sa demande ou non, l'histoire des Medero, en inventant parfois<sup>1435</sup> ; elle créait ainsi une forme de nouveau mythe des origines pour celui qui n'en avait pas. El Patillas avait en effet besoin d'une mère, de retrouver la sécurité dans les bras d'une mère, ayant souffert de l'absence de ses parents :

*« Lorsqu'elle découvrit que Martín Camacho avait été élevé par une grand-mère trop complaisante, qu'il ne savait rien de son père, que sa mère était morte dans une bagarre*

---

<sup>1431</sup> *Op. cit.*, p. 204 : «[María] Esa llave valía para mi más que mi vida misma, y yo te la presté por hacerte un favor, y vos me la perdiste [...] Malagradecida, desconsiderada, ¡ya no te ayudo más! [...] [La Garza] -Mal hecho, Jarreolata, mal hecho. Perderle la llave a la Motetes que siempre te defiende. Será mejor que te vayás, antes de que vuelva el Patillas y te saque a rempujones [...] -Andáte ya —intervino la Machetes. [...] – Ahora esta es una casa decente —aclaró la Machetes al ver su mirada sorprendida—. La Motetes es la señora. Yo la tía que vino del campo. El chiquito es de la Motetes, la Garza es la niñera. En efecto, entonces la Jarreolata advirtió que las tres andaban muy modosas de trenzas y blusa abotonada».

<sup>1432</sup> *Op. cit.*, p. 132 : «[...] María pudo presenciar una notable transfiguración en el Patillas. Aumentó de estatura y un gesto firme y decidido cuadró sus mandíbulas».

<sup>1433</sup> <https://dle.rae.es/patilla>, consulté le 11/10/2023.

<sup>1434</sup> *Le monstre en son labyrinthe, op. cit.*, tome 2, p. 604.

<sup>1435</sup> *Op. cit.*, p. 82.

*liée à l'alcool dans un bordel et qu'il avait de bonnes raisons de souffrir de terreurs nocturnes, le travail de la Motetes fut un jeu d'enfant<sup>1436</sup>. »*

De répétition en répétition, de version en version, María prenait de plus en plus de distance avec la réalité et avec son ancienne condition. C'est alors comme si ces répétitions d'histoires, à l'oral comme pour les mythes premiers, lui permettait, le temps de leur énonciation, d'asseoir sa domination sur les Medero et sur el Patillas. Toutefois, le mythe ainsi reconstruit n'a rien de chrétien. Vierge comme Marie, María finit par devenir la compagne de El Patillas, et à développer divers ébats sexuels peu orthodoxes. Quel fruit portera cette semence ?

Dès lors, son regard sur elle-même et sur la prostitution change : « Je dois avoir quelque chose d'une pute, se dit la Motetes en aspirant sa morve, soulagée de n'avoir plus rien à perdre puisqu'elle l'avait déjà perdu<sup>1437</sup> ». María développe une sensualité et une sexualité qui plaisent à Patillas et qui intriguent les trois prostitués l'imposant à nouveau comme dominante sous ce toit :

*« Les jeux élémentaires sur le lit se sont transformés en exercices complexes que la Motetes elle-même inventait sans savoir d'où lui venait son inspiration. La Jarreolata et la Machetes collaient leurs oreilles contre la porte pour écouter, intriguées, ces divertissements dont elles ignoraient l'existence. Habituees aux halètements rapides et aux tâches promptement accomplies, elles étaient liées par des nœuds essayant de comprendre pourquoi ces deux-là prenaient autant de temps sans s'ennuyer.<sup>1438</sup> »*

Elle devient même complice des actions picaresques de El Patillas. María apprend en somme à présent manipuler la brutalité de ce dernier. Ce faisant, elle n'est plus subalternisée ; mais elle se sent enfermée. Étouffant de par sa condition de recluse, María souhaite quitter El Patillas et invente alors un prétexte afin de sortir du lupanar pour se faire arrêter par les militaires qui encerclaient la ville à la recherche des opposants montéristes et cléricaux alors qu'un couvre-feu a été imposé. Liberté ratée... María se fait emprisonner.

Il convient dès lors de rappeler qu'Yglesias avait promis à son oncle Minor Keith de lui fournir des femmes pour les ouvriers agricoles de son entreprise bananière dans la forêt. La prison, autre lieu clos, permet de retenir ces femmes avant qu'elles ne soient amenées de la ville à la forêt, un autre espace labyrinthique sud-américain, immense et inextricable, longtemps présenté comme le lieu de la Barbarie, à la suite notamment des positionnements de Domingo Faustino Sarmiento. Une nouvelle fois, tout s'inverse.

Le bibelot de Roméo et Juliette, couple mythique mythifiant l'amour, est toujours en la possession de María qui a pris soin de le garder. Comme une professionnelle, María prend

---

<sup>1436</sup> *Op. cit.*, p. 129 : «Cuando descubrió que Martín Camacho había sido criado por una abuela demasiado complaciente, que de su padre lo ignoraba todo, que su madre pereció en una reyerta alcohólica en una casa de putas y que tenía buenas razones para sufrir de terrores nocturnos, la labor de la Motetes fue todo coser y cantar».

<sup>1437</sup> *Op. cit.*, p. 82 : «Algo de puta debo tener, se dijo la Motetes sorbiendo los mocos, aliviada de no tener ya nada que perder porque ya lo había perdido».

<sup>1438</sup> *Op. cit.*, p. 134 : «Los juegos sobre la cuja de elementales pasaron a complejos ejercicios que la misma Motetes inventaba sin saber de dónde le venía la inspiración. La Jarreolata y la Machetes pegaban la oreja en la puerta para escuchar, intrigadas, jolgorios que ellas desconocían. Acostumbradas a jadeos rápidos y tareas prontas y cumplidas, se hacían un nudo tratando de averiguar por qué aquellos dos tardaban tanto sin aburrirse».

possession de son nouveau lieu. Là-bas, elle connaît une métamorphose physique, psychologique et langagière qui lui permet d'imposer sa domination. Elle développe ainsi son commerce sexuel, à l'instar de Patillas, dans son « Putero de Romeo y Julieta ».

Nous observons donc que d'un lieu à un autre, d'un système à un autre, d'un contexte à un autre, la symbolique et la signification du bibelot de Roméo et Juliette change, de sorte que (selon la définition du mot symbole qui renvoie à un objet coupé en deux parties) le réintroduire ou le reconnecter dans son espace d'origine, à savoir chez les Medero, serait impossible. Il y a évolution à chacune des « sorties » de María. Il est à noter également que cet objet a pris une telle proportion qu'il a fait sortir de terre le « bordel » du même nom.

C'est au travers des yeux de Patillas, « le diable » (mais ne faut-il pas continuer l'inversion ? n'est-ce pas lui qui cherche à sauver María ?), qui part à sa recherche, que nous découvrons l'ampleur de la transformation de María, laquelle l'éloigne de la Marie biblique. Son changement reflète également la dureté du système libéral nord-américain qui exploite jusqu'à l'animalisation les dominés, en se jouant de leur espoir de vie meilleure. María essaye d'oublier en fumant : « – Ce n'est pas du tabac... C'est une plante qui pousse là-bas. Les gens d'ici l'utilisent pour reconforter leur existence<sup>1439</sup> ». Elle devient rachitique, comme rongée par un Minotaure intérieur, « [...] le corps de María perdit sa puissance bienfaisante<sup>1440</sup> ». El Patillas la décrit alors avec regret :

*« Ses mains étaient amaigries. Sur tout son corps, en particulier son visage, on voyait ses os sous la peau desséchée. Face au soleil, il la regarda attentivement. Les beaux cheveux, que el Patillas caressaient désespérément, n'avaient plus l'éclat sain et vigoureux d'autrefois. Le vert s'était glissé sous ses pores et sa peau avait la teinte indécise des flaques d'eau. Son regard n'était pas le même non plus et il n'était pas nécessaire d'être très perspicace pour remarquer qu'elle s'était endurcie. La Motetes avait même perdu la façon de s'exprimer, réservée, d'une servante de riches. Avec la lumière du jour, el Patillas pouvait voir une inscription accrochée à l'entrée qui indiquait : Bordel de Roméo et Juliette<sup>1441</sup>. »*

Un jour, alors que Patillas souffrait de cette condition, car María n'était plus Marie la vierge salvatrice, cette dernière prend la décision de quitter ce lieu pour retourner en ville, dans le labyrinthe urbain, comme l'espérait son « fils » Patillas : « La Motetes l'observait [Patillas] sans qu'il ne s'en aperçoive et, un jour, tôt le matin, elle plia ses quelques affaires dans un petit

---

<sup>1439</sup> *Op. cit.*, p. 313 : «-No es tabaco... Es una mata que crece por ahí. La gente aquí usa esto para consolar la existencia».

<sup>1440</sup> *Op. cit.*, p. 317 : «[...] el cuerpo de María perdió su benéfico poder».

<sup>1441</sup> *Op. cit.*, p. 314 : «Sus manos habían enflaquecido. Todo su cuerpo, en especial la cara, tenía los huesos marcados bajo la piel enjuta. Cara al sol, la miró con atención. Los hermosos cabellos, que el Patillas acariciaba con desesperación, ya no tenían el brillo sano y vigoroso de otros tiempos. El verde se le había metido bajo los poros y su piel tenía el tono indeciso de las aguas encharcadas. Tampoco su mirada era la misma y no hacía falta ser muy perspicaz para advertir que había ganado en dureza. Hasta el lenguaje comedido de criada de ricos perdió la Motetes. Con la luz del día, el Patillas pudo apreciar un rótulo colgando a la entrada que rezaba: Putero de Romeo y Julieta».

balluchon, donna un baiser à Roméo, un autre à Juliette, soupira et lui dit : allons-y !<sup>1442</sup> ». Le déplacement reprend et avec lui le mécanisme mémoriel.

C'est alors que, comme pour Sofía, ce retour en ville, dans le centre de la cité, l'embarque dans un labyrinthe mémoriel. Retourner au centre revient alors à s'interroger sur son identité. Chaque station retrace la genèse de son identité de dominée. Ainsi, nous pouvons lire le palimpseste de la vie de María. Elle repasse ainsi dans la rue du labyrinthe et s'arrête en face de la maison des Medero où elle entend jouer des notes de piano. La défunte Sofía qui la voit passer depuis sa fenêtre est témoin, depuis la mort, de la métamorphose de son ex-cuisinière et de son changement d'identité :

*« Elle avait l'air méconnaissable mon ancienne cuisinière, ma femme de chambre. Mon amie, même si ni elle ni moi ne nous appellerions jamais comme ça. Ses cheveux étaient attachés avec un ruban criard, elle portait un chemisier décolleté et ses jupons colorés flottaient autour de ses jambes dans des mouvements indécents. Elle est bien loin de cette fille timide, de cette paysanne hagarde et renfermée, qu'on m'amena un jour dans une charrette, les yeux cachés sous ses tresses noires. Il m'était difficile de retrouver la femme de chambre sage qui vivait à mes côtés, dans son uniforme sombre, dans cette femme aux yeux effrontés et au décolleté insolent. Aussi enfermée que je le suis, elle se comporte maintenant comme si la rue était la sienne. Elle regarda longuement la maison, étonnée de quelque chose que je ne pouvais deviner<sup>1443</sup>. »*

Une fois encore les situations de ces deux femmes sont opposées, mais comme pour mieux souligner leur interdépendance.

À la ville, María observe la modernisation en marche, le train, la première voiture. C'est le carnaval, tout est en mouvement. Elle voit quelque chose qui lui fait penser aux enfants de Sofía, elle voit Minor Keith à cheval et ressent une odeur fétide lui rappelant le labyrinthe sylvestre, elle voit la foule devant une prison, avec Armando Medero dans une charrette. Derrière cette charrette, une foule en liesse chante et danse, déguisée, portant des costumes d'animaux et même de cadavre<sup>1444</sup>. Martín et María se retrouvèrent ainsi encerclés par des masques d'animaux. María prend peur, ce qui n'est pas sans rappeler la frayeur de Sofía durant le carnaval cubain, soit un nouveau parallèle entre ces deux femmes. María retourne alors dans le labyrinthe dirigé par l'entrepreneur Minor Keith. María est devenue repoussante, monstrueuse, comme un Minotaure au féminin.

Les constants parallèles de situation entre Sofía et María, maîtresse/servante dans un sens ou un autre, effets de miroir ou ressemblances de subalternes, font qu'entre labyrinthe urbain ou

---

<sup>1442</sup> *Op. cit.*, p. 317 : «La Motetes lo observaba [a Patillas] sin que él lo notara y un día, temprano por la mañana, lió un pequeño bulto con sus escasas cositas, dio un beso a Romeo, otro a Julieta, suspiró y le dijo ¡vamos! ».

<sup>1443</sup> *Op. cit.*, p. 140 : «Se veía irreconocible mi antigua cocinera, mi criada de confianza. Mi amiga, aunque ni ella ni yo nos llamásemos así jamás. Llevaba el pelo sujeto con una cinta chillona, una blusa escotada y las enaguas de colorines revoloteando alrededor de sus piernas en movimientos indecentes. Muy lejos está de esa niña tímida, campesina azorada y retraída que me trajeron un día montada en una carreta, con los ojos escondidos entre las trenzas negras. Me costó encontrar a la sirvienta recatada que vivió a mi lado embutida en su uniforme oscuro, en esa mujer de mirar descarado y escote insolente. Tan encerrada como yo, ahora se comporta como si la calle fuese suya. Miró la casa largamente, asombrada de algo que no puedo adivinar».

<sup>1444</sup> *Op. cit.*, p. 322.

sylvestre, les minotaurisations agissent comme créant une autre forme de labyrinthe, comme un labyrinthe qui se répète à l'infini et où la femme demeure subalterne, dominée, opprimée. Et quand bien même elle atteint, pour un temps, la position de dominante, c'est plutôt pour renforcer les intérêts masculins, les intérêts politiques et économiques.

Assurément, Tatiana Lobo Wiehoff ajoute à l'approche décoloniale déjà présente chez Placoloy une dimension féministe. En hybridant mythe religieux et mythe profane, Tatiana Lobo Wiehoff montre que l'identité féminine, constamment tiraillée par les pouvoirs politique et économique se (re)construit aussi dans les imaginaires, sans échapper à la minotaurisation.

Les figures masculines lobéennes sont-elles autant victimes de ce système labyrinthique ?

### **III.2.2.2. Construction de Minotaures masculins victimes de leur notoriété**

Comment les modèles économiques étrangers installés au Costa Rica ont-ils véhiculé et construit une image de l'Altérité associée au Minotaure ? Pourtant, sans ces Minotaures victimisés et exploités qui produisent la richesse dont se nourrit le système capitaliste-libéral, autre Minotaure, existerait-il un labyrinthe ? Nous nous appuyerons sur deux exemples masculins, l'un d'un immigré cubain, l'autre probablement costaricien, chacun s'étant enrichi au Costa Rica.

#### **III.2.2.2.1. Le fortuné Armando Medero : Minotaure de l'indépendance de Cuba à abattre**

Avec le concours des figures politiques locales représentant l'Espagne (Yglesias) et l'Amérique du Nord (Minor Keith) qui, malgré leur soif de pouvoir et leur divergence d'actions, se sont hybridés, associés, tels Hérode et Pilate, pour boycotter la guerre d'indépendance de Cuba, Armando (non plus seulement Minotaure violent vis-à-vis de son épouse, mais aussi Christ symboliquement mis en croix) a été sacrifié lorsqu'on lui a fait porter le poids de la mort de sa femme. D'ailleurs, Armando ne porte-t-il pas dans son patronyme le nom de la mythique Médée, femme fratricide, régicide et infanticide ?

Nous l'avons vu, il y a eu des conflits d'intérêts entre les composantes institutionnelles du Costa Rica, poussées par des intérêts politiques et économiques, allant jusqu'au choix du coupable de l'assassinat de Sofía, entre ceux qui sont pour ou contre Armando Medero. Ces conflits d'intérêts ont insufflé dans les mentalités des Cubains immigrés et de la population locale, l'idée d'un monstre à abattre, de sorte que tous commençaient à accorder du crédit à la rumeur selon laquelle Armando Medero n'était ni un bon mari, ni un bon Cubain ; en somme un Minotaure.

Nous pouvons mentionner la teneur des échanges entre Aníbal Santos, l'avocat de Armando Medero et professeur à l'école de Droit et Ricardo Jiménez, avocat de Sofía Medero, l'épouse d'Armando, qui révèlent les machinations des pouvoirs politique locaux et nationaux qui ont

conduit à construire une partie pour le moins de la minotaurisation d'Armando. Les réponses d'Aníbal Santos<sup>1445</sup> démontrent qu'il y a des pièces à convictions inventées, manquantes ou transformées, à charge contre Armando. La poignée de la porte et le lavabo souillés par le sang de Sofia, la serviette également tâchée de sang, les pantoufles d'Armando sous lesquelles il y aurait des traces de sang, la lame du rasoir avec laquelle il aurait égorgé sa victime, le sang sous ses ongles, la pierre d'Armando qui lui servait de presse-papier et qui aurait servi à écraser les tempes de Sofia, le fait que l'époux maltraitait sa femme ou encore le fait qu'Adolfo Mandador et deux autres domestiques de l'Hacienda Las Ánimas témoignent avoir été payés par Armando pour commettre le crime<sup>1446</sup>.

*« [...] le tribunal pénal condamna Armando Medero à vingt ans de déportation dans la prison de San Lucas. Lorsque le journaliste apprit la sentence, ce matin-là, il pensa qu'elle équivalait à une condamnation à mort, car l'âge du prisonnier et sa santé déjà brisée par l'enfermement dans la cellule, ne lui permettraient pas de survivre longtemps dans des conditions aussi terribles<sup>1447</sup>. »*

Comme nous l'avons précédemment évoqué, c'est en décembre, durant le carnaval au Costa Rica, que María nous renseigne sur les conditions de déportation d'Armando sur l'île de San Lucas, dans la partie pacifique du Costa Rica : « En passant devant la prison, apparurent deux bœufs avec les cornes baissées et les yeux effrayés, traînant une charrette recouverte d'une bâche grise, cherchant lentement la sortie et s'arrêtant devant la foule. Derrière la charrette, se trouvait une escorte militaire lourdement armée<sup>1448</sup> ». Armando apparaît comme un animal mené à l'abattoir, caché comme pour mieux signifier sa monstruosité. Sa fortune et sa notoriété ont plutôt joué contre lui. Chacun peut donc être victime.

Nous notons une double fermeture : l'isolement sur une île<sup>1449</sup> et dans une prison. L'île est représentée comme un espace propice au châtement, à l'oubli, à l'effacement de la mémoire. Au travers des yeux du journaliste de *El Herald* Pío Víquez, qui s'était rendu en voilier sur l'île de San Lucas, nous découvrons un vaste cimetière de vaincus :

---

<sup>1445</sup> *Op. cit.*, p. 150-153. Voir notre sous-partie sur la justice partielle et corrompue.

<sup>1446</sup> *Op. cit.*, p. 243 : «—No sé quien se lo contó, pero es verdad. El proceso se aceleró porque Adolfo Mandador ha presentado dos testigos nuevos que son fundamentales. Según el testimonio de estos dos hombres, Medero no solo intentó sobornarlo a él, para asesinar a su mujer, también a otros» : « – Je ne sais pas qui vous l'a dit, mais c'est vrai. Le procès a été accéléré parce qu'Adolfo Mandador a présenté deux nouveaux témoins qui sont fondamentaux. Selon le témoignage de ces deux hommes, Medero a non seulement essayé de le soudoyer, pour assassiner sa femme, mais aussi d'autres personnes ».

<sup>1447</sup> *Op. cit.*, p. 258 : «[...] el juzgado del crimen condenó a Armando Medero a veinte años de deportación en el presidio de San Lucas. Cuando el periodista se enteró de la sentencia, esa misma mañana, pensó que aquello equivalía a una condena de muerte, porque la edad del reo y su salud ya quebrantada por el encierro en la jaula no le permitirían sobrevivir mucho tiempo en condiciones tan extremadamente duras».

<sup>1448</sup> *Op. cit.*, p. 321-322 : «Al pasar frente a la cárcel, asomaron la cabeza dos bueyes con los cuernos bajos y los ojos asustados, arrastrando una carreta tapada con una lona gris. Buscó lentamente la salida y se detuvo ante el gentío. Detrás de la carreta cabalgaba una escolta militar fuertemente armada».

<sup>1449</sup> Le Minotaure grec est enfermé dans l'île de Minos.

« L'île était entourée de mangroves qui servaient de barrière à toute tentative d'évasion, impossible à réaliser compte tenu du nombre de requins dont on pouvait voir des ailerons partout. [...] essaim de moustiques qui surgissait de ces zones de miasmes et de marécages. L'île n'avait pas d'eau salubre et les détenus attendaient avec impatience la saison des pluies pour noyer leurs poux et guérir leurs infections [...]. San Lucas était une honte nationale<sup>1450</sup>. »

Après avoir construit l'histoire d'une figure minotaurienne, les autorités politiques la jette aux oubliettes, comme toutes ces histoires et mémoires labyrinthiques effacées dans et par l'Histoire officielle et pour lesquelles un travail de reconstruction mémorielle doit être fait pour les exhumer. Ces oubliés sont victimes de divers complices de ces pouvoirs dominants.

### III.2.2.2.2. La part monstrueuse du fameux Pío Víquez complice et victime du système minotaurien

Le cas de Pío Víquez est contradictoire et paradoxal tant ce personnage est écartelé par plusieurs fils tirés par des figures politiques locales et nationales et contre lesquels il se débat, en même temps qu'il participe à la conception de ces fils, de ces rets qui ensèrent diverses victimes.

Les noms que Tatiana Lobo Wiehoff a donné à ses personnages sont, nous l'avons vu, symboliques, voire programmatiques. En effet, ils rendent compte des métamorphoses et des caractéristiques minotauriennes. Ainsi, à cause de son appétit démesuré, Pío Víquez se faisait appeler Pío Boquetes : « Comme Víquez, qu'on appelait Pío Boquetes à cause de son bon appétit et de sa grande bouche et de son insolence, avait l'habitude d'avoir raison dans ses prédictions, effectivement, c'est ce qui se passa<sup>1451</sup> ». Nous avons observé précédemment le rôle journalistique de Pío dans la conception de fil labyrinthique. Ainsi, serait-il un mangeur de pensée, de conscience, à force de brouiller les pistes par des inventions dans l'affaire personnelle et politique des Cubains. Il reconnaît d'ailleurs avoir créé un labyrinthe pour piéger sa proie : « C'était un labyrinthe doté d'un raccourci et d'une seule sortie. Effrayé par lui-même parce que, bordel !, tout pouvait arriver comme il l'imaginait, il se reprocha de tourner en rond là où personne ne l'appelait<sup>1452</sup>. »

En participant à l'hybridation d'Armando Medero<sup>1453</sup>, Pío Víquez se mélange à la monstruosité des pratiques politiques et économiques, ce qui lui confère à lui aussi une part monstrueuse dans l'affaire des Medero. Conscient d'avoir été complice du système, il se rend compte de

---

<sup>1450</sup> *Op. cit.*, p. 259 : «La isla estaba rodeada de manglares que servían de barrera para cualquier intento de fuga, imposible de realizar tomando en cuenta el número de tiburones cuya aletas se veían por doquier. [...] enjambre de mosquitos que surgía de las miasmas y los pantanos. La isla no tenía agua propia y los reos esperaban con ansia la estación lluviosa para ahogar los piojos y curar las infecciones [...]. San Lucas era una vergüenza nacional».

<sup>1451</sup> *Op. cit.*, p. 17 : «Como Víquez, a quien llamaban Pío Boquetes por su buen apetito y por lo bocón y deslenguado, solía acertar en sus predicciones, efectivamente eso fue lo que ocurrió».

<sup>1452</sup> *Op. cit.*, p. 238 : «Aquello era un laberinto que tenía un atajo, y una sola salida. Espantado de sí mismo porque ¡carajo! todo pudo suceder como lo imaginaba, se recriminó por meterse a dar vueltas y vueltas donde nadie lo llamó».

<sup>1453</sup> Voir la partie sur la guerre d'opinion autour du meurtre de Sofia.

l'ampleur du plan diabolique auquel il a participé et nous propose sa vérité sur la guerre d'indépendance de Cuba, sa version démythifiée, articulée au meurtre de Sofía :

*« [...] L'Espagne étant désespérée parce que José Martí avait réussi à unir tous ses généraux pour envahir définitivement l'Île, elle n'a pas hésité à porter un coup mortel aux Cubains exilés au Costa Rica, car c'est de là que partira l'expédition. L'action perfide fut conçue, peut-être, derrière les rideaux épais du consulat espagnol. L'arme était pointée sur Armando Medero, qui donnait de grosses sommes d'argent au Général Antonio Maceo et, si nécessaire, on croyait qu'il était en mesure de faire don de toute sa fortune. Et c'est ainsi qu'est née la conspiration. C'est ainsi que le plan diabolique a vu le jour. Éliminer Medero, oui. Mais sans le tuer, parce que sa mort serait un index pointé vers les coupables<sup>1454</sup>. »*

Va-t-il garder son masque de Minotaure ou va-t-il l'enlever et se montrer à nu en disant la vérité ? Il prend assurément conscience que dire la vérité coûte cher au vu de la mort horrible que le gouvernement et les figures politiques nationales qui y sont associées, réservent à ceux qui dévoile le labyrinthe qu'ils ont subtilement tissé. Muselé, il devient donc victime, à son tour, du système minotaure qui l'astreint à se taire :

*« Armando Medero a été complètement seul. Beaucoup sont ceux qui savent ce qui s'est véritablement passé, mais personne ne peut dire la vérité. [...] – Toi [le rat] reste silencieux et moi aussi ! Ce ne sera pas Pío Víquez qui mettra la tête sur la guillotine<sup>1455</sup>. »*

À défaut de dire toute la vérité, Pío écrit sur un morceau de papier quelques lettres : AUMIDLIC, ce qui signifie pour qui en posséderait le code : «A Una Mártir Ignorada de La Independencia de Cuba» et il le met dans les fleurs qu'il dépose sur la tombe de Sofía à Cartago. Juste donc un indice de vérité. Sofía est partie également avec une vérité, un secret d'État. Dans la lutte entre Pío Víquez et Pío Boquetes, c'est ce dernier mangeur de chairs qui a gagné.

---

<sup>1454</sup> *Op. cit.*, p. 291 : «[...] desesperada España porque José Martí lograba unir a todos sus generales para invadir definitivamente la Isla, no dudó en asestar un golpe mortal a los cubanos exiliados en Costa Rica, porque de aquí partirá la expedición. La pérfida acción fue tramada, quizá, tras los densos cortinajes del consulado español. El arma apuntaba a Armando Medero, quien entregaba altas cantidades de dinero al general Antonio Maceo y, llegado el caso, se le creía capaz de donar su fortuna entera. Y así fue como nació la conjura. Así fue como surgió el diabólico plan. Eliminar a Medero sí. Pero sin matarlo, porque su muerte sería un dedo índice señalando a los culpables».

<sup>1455</sup> *Op. cit.*, p. 294 : «Armando Medero ha estado completamente solo. Son muchos los que saben lo que verdaderamente ocurrió, pero nadie puede decir la verdad. [...] —¡Vos [Pío parlait à un rat]] te quedás callada y yo también! No será Pío Víquez quien ponga su cabeza en la guillotina».



Puisque l'écrit reste, celui qui trouvera ce morceau de papier pourra, à ses risques et périls, enquêter sur ces identités labyrinthes et reconstruire les mémoires collectives des Cubains et des Costariciens. Encore faut-il savoir décoder ; encore faut-il vouloir récrire...

### III.2.3. Écrire pour (se) (re)construire une mémoire collective

La dimension métalittéraire des œuvres de notre corpus est manifeste et mérite que nous réfléchissions sur la valeur de l'acte d'écrire dans les sociétés issues de la colonisation européenne, comme celles de la Martinique et du Costa Rica, et désireuses de renouer avec leur mémoire, désireuses de compléter les lacunes de celle-ci.

Franz Kafka, considéré comme l'un des écrivains majeurs du XX<sup>e</sup> siècle et qui a inspiré Jorge Luis Borges ainsi que le longtemps incompris Vincent Placolý ou encore l'écrivaine désormais reconnue Tatiana Lobo Wiehoff aux origines allemandes qui l'a lu, pensait qu'« un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous<sup>1456</sup> ».

#### III.2.3.1. « Lutter contre le cancer de l'oubli »

*« Je ne me rappelle plus qui disait que, dans le récit, les épisodes importent moins que la situation qui les fait naître, et moins que les caractères. Pourquoi le sont-ils moins ? Parce qu'il n'existe pas d'épisode en soi. Ils sont reconstitués par la sensation s'ils sont vécus, par l'imagination si on nous les rapporte. L'alchimie du souvenir, de l'imagination, de la sensation trompeuse et de la rhétorique indispensable à l'expression du vivant, produit le roman<sup>1457</sup>. »*

Les auteurs de notre corpus font évoluer leurs personnages vers le centre afin qu'ils se questionnent quant à leur point de départ, leur(s) origine(s) et celle de leur identité qui s'est hybridée, sans que toutes ses bifurcations n'aient été consignées et acceptées.

Si la mémoire est soumise à l'oubli et à la sélection, Tatiana Lobo Wiehoff et Vincent Placolý montrent qu'il y a deux types de sélection. La sélection « naturelle » et interne, individuelle et la sélection externe et choisie pour le collectif par des figures de pouvoir qui interfèrent dans ce processus de sélection « naturelle » qu'ils mythifient, construisent selon des intentionnalités de domination précises. Rappelons que le mythe, inscrit dans toute culture, relève aussi de la psychanalyse et que, de ce fait, il marque profondément les mentalités.

C'est pourquoi, Vincent Placolý parle de « cancer de l'oubli<sup>1458</sup> », soit une image pathologique qui rend compte de violences et de souffrances intimes, induites par les dominants du système

---

<sup>1456</sup> Cette citation est extraite d'une correspondance avec Oskar Pollak, écrite en 1904, et publiée dans ses *Œuvres complètes* par La Pléiade en 1996.

<sup>1457</sup> *FV, op. cit.*, p. 107.

<sup>1458</sup> *Op. cit.*, p. 129 : « [...] le cancer de l'oubli rongera les chairs de leurs enfants ».

capitaliste afin de parvenir à une Histoire homogène et commune. Que tous tiennent le même langage, celui choisi par le pouvoir, assure ordre et perpétuation des systèmes. L'idée de pathologie rappelle aussi l'approche du psychiatre Frantz Fanon et son célèbre *Peau noire, masques blancs*, titre qui traduit une autre forme d'hybridation et de minotaurisation.

### III.2.3.2. Une nouvelle génération d'écrivains qui prend le relais

Vincent Placolty met en scène un diariste qui nous laisse sur notre faim en ne finissant pas son journal. La voie resterait-elle donc ouverte ? Qui prendra le relais ?

Les écrivains de notre corpus ont montré qu'il est impossible de sortir du labyrinthe de ce monde si ce n'est qu'en connaissant et démêlant les identités labyrinthiques afin de reconstruire la mémoire collective, de lui permettre d'être consciente des enjeux labyrinthiques qui ont été en jeu dans l'Histoire, que ce soit celle de l'abolition de l'esclavage pour Vincent Placolty (et de la construction « nationale » martiniquaise) ou de l'Histoire de l'indépendance de Cuba (et celle de la construction de l'identité nationale du Costa Rica).

Et puisque sortir du labyrinthe identitaire ne peut se faire que par une renaissance mentale, les auteurs de notre corpus semblent encourager les écrivains, conscientisés, à écrire autrement, afin d'avancer sans jamais se perdre dans ce vaste labyrinthe mondial. Il s'agit d'écrire sans être prisonnier des histoires particulières, car désormais libéré des chaînes mentales. Écrire, réécrire, relire... participe indéniablement du travail mémoriel. Borges l'avait déjà expérimenté et théorisé avec sa mise en exergue de la Bibliothèque et du Livre comme métonymie de celle-ci, jusqu'à affirmer dans *Fictions* qu'il y a un livre total. Dire la totalité des mémoires demeure un défi prométhéen. Il n'empêche que :

*« L'écriture, plus encore que la lecture, dont elle est cependant indissociable, parvient à tracer, d'interminables lacis qui n'en finissent pas de suggérer ou de reproduire les complications de l'esprit humain. Dans ce labyrinthe, créature, création et créateur se confondent et s'unissent pour enchevêtrer les voies, les temps et les espaces d'existences qui peinent à se trouver une explication ou une justification. [...] Le livre devient ainsi le dédale infini [...] »<sup>1459</sup>.*

---

<sup>1459</sup> *Le monstre en son labyrinthe, op. cit.*, Tome 1, p. 165.

## Conclusion de la troisième partie

---

Dans cette troisième partie de notre étude, nous avons cherché à mieux percevoir l'intentionnalité des réécritures labyrinthiques et mythiques dans les œuvres de notre corpus. La dénonciation de toutes les dominations (coloniales, masculines, intellectuelles...) s'accompagne d'un questionnement quant à l'hybridation, avec notamment la figure aux multiples visages du Minotaure, entre humanité et animalité, entre centre et marge, entre homme et femme, entre Nord et Sud...

Pour Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff, il s'agit de re-mythifier les moments-clés de l'Histoire en démythifiant l'Histoire officielle héritée de la colonisation et de ses hiérarchisations, de revisiter les Minotaures en soulignant en fin de compte la complexité de la nature humaine face aux enjeux de pouvoir, de chercher une « sortie » possible aux labyrinthes mémoriels, laquelle se trouverait plus en nous-mêmes, en notre capacité à prendre conscience des colonialités (du pouvoir, du savoir et de l'être). Tatiana Lobo Wiehoff ajoute clairement une dimension féministe dans ses remises en cause des hiérarchies sociétales. Elle ne privilégie pas pour autant la figure d'Ariane et comme Vincent Placolý nous pousse à nous demander qui est le Minotaure et même à sonder le Minotaure qui serait en chacun de nous. L'importance accordée à l'hybridation en est d'autant plus évidente.

Il ressort assurément qu'un mythe est multiforme et peut donc passer d'un continent à un autre, d'un auteur à un autre, car comme l'a affirmé Jacqueline Thibault Schaefer :

« [...] le mythe préexiste au texte, le discours mythique précède la lettre. Latent dans l'imaginaire, il se distingue par sa disponibilité. [...] le récit mythique demeure toujours ouvert. Agrégat d'éléments narratifs récupérés et recyclables, il fait preuve d'une grande capacité de mutabilité et de syncrétisme [...] doté d'une capacité transtextuelle optimale<sup>1460</sup>. »

Serait-ce là la vraie sortie du labyrinthe ? Passer par le récit mythique qui révèle les origines des identités mal acceptées, le réécrire, l'américaniser – rappelons que Vincent Placolý défendait l'américanité à la recherche notamment d'un langage américain<sup>1461</sup> – et, ce faisant, reconstruit leurs mémoires collectives ? Vincent Placolý développe alors dans *Frères Volcans* sa métaphore éruptive du volcan pour dire l'explosion sociétale toujours possible lorsque la fraternité et la liberté ne sont que des mots utilisés pour masquer les colonialités persistantes. Tatiana Lobo Wiehoff souligne les fraternités, oubliées, entre nations (Cuba et Costa Rica) tout en dénonçant la plus grande atteinte faite aux femmes dans tout système de domination.

Les auteurs de notre corpus n'ont donc pas mis en avant un type spécifique de héros/d'héroïne si ce n'est celui du/de la subalternisé.e, mais ils ont semble-t-il souhaité plutôt s'arrêter sur des mises en miroir, comme entre les personnages de María et de Sofía dans *El año del laberinto*, pour questionner la conception de l'Altérité et ses labyrinthiques bifurcations.

---

<sup>1460</sup> Jacqueline Thibault Schaefer, « Récit mythique et transtextualité », *Mythe et création*, Pierre Cazier (éd.), Diffusion Presses universitaires de Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1994, p. 54-55.

<sup>1461</sup> Voir l'interview de Vincent Placolý en annexe 2 : « Inventer sans cesse un nouveau langage »

Hybridités et colonisations-créolisations ont avancé souvent de concert ; elles nous invitent en tous les cas à rejeter le mythe de la pureté d'une culture et à concevoir autrement le Minotaure qui est en chacun de nous, pour en faire une force et non plus une source de rejet et de violences répétitives.

La puissance de la représentation du mythe qu'évoque Paul Ricœur ou la vision du mythe comme création selon Mircea Eliade peuvent s'avérer dès lors salvatrices du point de vue individuel et collectif. Pour ce faire, il faut le livre, quelle que soit sa forme... car « un peuple sans annales, sans mémoire du passé, est déjà comme mort » affirmait l'écrivain et journaliste vénézuélien Enrique Bernardo Núñez dans son discours d'entrée à l'Académie Nationale d'histoire du 24 juin 1948<sup>1462</sup>.

---

<sup>1462</sup> Cf. Cité par Cécile Bertin-Elisabeth, « Aux origines du réalisme magique et du réel merveilleux : la fécondité oubliée du Vénézuélien Enrique Bernardo Núñez », *Archipelie*, n° 5, 2018, <https://www.archipelies.org/106>, consulté le 20/09/2023.

## Conclusion générale

---

Dans une récente interview, Bertrand Westphal a affirmé : «Leemos un libro, pero el libro lee el mundo. Entonces leer libros es, igualmente, leer el mundo»<sup>1463</sup>/« Nous lisons un livre, mais le livre lit le monde. Alors, lire des livres, c'est aussi lire le monde ». En nous intéressant dans cette étude à deux ouvrages d'auteurs issus du monde américano-caraïbe, à savoir le Martiniquais Vincent Placolty et la Costaricienne-Chilienne Tatiana Lobo-Wiehoff, nous avons en quelque sorte lu leur vision du monde, découvert une part intime<sup>1464</sup> de leur monde, longtemps rejeté à la périphérie et toujours marqué par les colonialités de pouvoir, de savoir, de genre et de l'être.

La question du modèle s'est alors avérée prégnante. Et c'est ainsi que nous avons choisi de prendre en compte l'apport dans les Amériques, plus particulièrement dans la Caraïbe insulaire et continentale, de l'héritage de l'Argentin Jorge Luis Borges et son ouverture au cosmopolitisme, approche post-moderne avant l'heure, désir de Tout-monde pré-glissantien, cadre décentré permettant aux dominés du « Sud » de se repenser vis-à-vis des dominants européens et occidentaux en général dans un monde globalisé<sup>1465</sup>, soit un « Nord » ayant (re)codifié cultures, mythes, herméneutiques et idéologies.

Nous avons alors fait le choix de questionner le thème du mythe grec du labyrinthe, si prégnant chez l'Argentin Jorge Luis Borges. Comment celui-ci a-t-il été repris et réécrit, et selon quelles modalités, par les nouvelles générations d'écrivains de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle dans la Caraïbe hispanophone et franco-créolophone pour transcrire la complexe pluralité identitaire américano-caraïbe et ses hybridations ? Et d'ailleurs, en quoi la notion de labyrinthe ainsi que la problématique de l'hybridation minotaurienne est-elle ou non idoine pour traiter des questions identitaires dans des sociétés digénétiques, marquées par les violences de l'Histoire et la mise en contact de plusieurs groupes humains et de diverses cultures ? Nous avons notamment cherché à souligner en quoi le fait de mêler des événements historiques majeurs avérés, comme les événements de l'abolition de l'esclavage de 1848 ou encore ceux de l'indépendance de Cuba, avec des éléments de la micro-histoire individuelle de personnages fictionnels, a pu permettre aux auteurs de notre corpus de repenser l'Histoire officielle et par là même de chercher à panser et penser certaines blessures identitaires, liées à des « défauts » de transcription de la Mémoire.

Nous espérons avoir apporté quelques éléments de réponses à ces questions qui nous ont motivée tout au long de cette recherche. En cherchant à analyser la conception identitaire des labyrinthes américano-caraïbes, leur originalité marquée par le Divers, à partir de l'héritage de

---

<sup>1463</sup> Julia Isabel Eissa Osorio, *Entrevista a Bertrand Westphal, FLAMME (Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Éthique)*, numéro spécial n°1, Limoges, 2023, <https://www.unilim.fr/flamme/875>, consulté le 20/08/2023. Cette interview a d'abord été publiée dans *Pirandante*, n° 5, 2020, <https://pirandante.filosofia.uatx.mx/wp-content/uploads/2020/08/Entrevista-Bertrand.pdf>.

<sup>1464</sup> Voir à ce propos Corinne Mencé-Caster, *Pour une linguistique de l'intime. Habiter des langues (néo)-romanes, entre français, créole et espagnol*, Paris, Classiques Garnier, 2021.

<sup>1465</sup> Cette approche est par exemple approfondie par Arjun Appadurai dans *Après la colonisation. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005. Mettre dans biblio.

Jorge Luis Borges, et ce en contexte post-colonial et décolonial, il est apparu combien le labyrinthe, ses bifurcations et ses multifocalités ainsi que sa notion revisitée de centre, pouvait transcrire une forme de réécriture des identités multiples américaines et de ses hybridations nées en contexte de créolisation. Dans une démarche interdisciplinaire, entre un auteur franco-créolophone et une auteure hispanophone nous avons pu, par-delà les langues issues de la colonisation, comparer le traitement du labyrinthe mémoriel chez chacun d'eux. Car le labyrinthe « américanisé » n'est plus seulement géographique et scriptural, il est aussi haut lieu des douleurs mentales, des complexes des imaginaires, des hiérarchisations racialisées tenaces de ce monde longtemps qualifié de « Nouveau Monde » comme pour confirmer que l'Histoire, à l'instar de l'hybris du point zéro qu'évoque le philosophe colombien Santiago Castro-Gómez<sup>1466</sup>, commence (et se poursuit...) selon le point de vue de l'Ancien Monde.

Dans la première partie de notre recherche, nous avons proposé quelques critères de l'américanisation du mythe du labyrinthe en nous appuyant sur l'héritage laissé par « le Dieu du Labyrinthe », l'Argentin Jorge Luis Borges qui a ouvert de façon conceptuelle la voie aux revendications identitaires et mémorielles dans la zone américano-caraiïbe comme l'ont bien compris Édouard Glissant et Vincent Placolý. Nous avons ainsi rappelé de façon générale la place et l'évolution des mythes du labyrinthe dans les sociétés du point de vue iconographique et littéraire. De la Grèce à l'Égypte, en passant par divers pays d'Europe, nous avons relevé une dimension culturelle, symbolique et ontologique des diverses formes de labyrinthes au travers des siècles.

L'objectif commun à la construction architecturale de labyrinthes était de continuer à faire symboliquement exister un passé, une mémoire, un souvenir et à laisser une trace face à l'angoisse du temps et le « cancer de l'oubli »<sup>1467</sup>. En d'autres termes, le recours aux détours et aux bifurcations du labyrinthe permet de mettre en exergue les processus de conservation sélective de la mémoire, d'une culture et d'une Histoire choisies pour (re)penser la (re)construction de la mémoire afin de parvenir à un ressenti commun, à une identité collective, voire nationale. C'est pourquoi sont adjoints aux labyrinthes les mythes socio-culturels des origines. Nous l'avons vu, le labyrinthe s'adapte donc aux réalités et aux projections identitaires de chaque territoire. Derrière chaque forme de labyrinthe se dévoile en somme un imaginaire lié aux aléas des mémoires individuelles et collectives.

Conçu comme un lieu de défense d'une vision du monde, le labyrinthe est culturellement codifié. Et c'est ainsi que nous avons observé au XX<sup>e</sup> siècle une résurgence du mythe du labyrinthe grec, de telle sorte qu'il est devenu un haut lieu littéraire et scriptural, notamment par sa symbolique du fil d'Ariane (non retenue chez les auteurs de notre corpus) et/ou celle du Minotaure. Le labyrinthe présenté dans sa multiformité, devient le reflet d'une quête d'affirmation littéraire et identitaire, mais aussi un moyen de dire une réalité complexe et hybride. L'évolution des personnages mythiques du labyrinthe grec n'est donc pas anodine dans

---

<sup>1466</sup> Santiago Castro Gómez, « L'hybris du point zéro. Science, race et lumières en Nouvelle-Grenade (1750-1816). Introduction », *Revue d'Études décoloniales*, 2017, consulté le 20/08/2023, <https://uneboiteaoutils421009254.files.wordpress.com/2021/11/i.h.pdf>. À ajouter dans biblio.

<sup>1467</sup> *FV*, *op. cit.*, p. 129.

le monde américano-caraïbe qui développe des approches minotauriennes, entre Civilisation et Barbarie, entre humanité et animalité, entre pureté et hybridité, entre transparence et opacité...

À l'instar des constructeurs de labyrinthes qui souhaitaient fixer dans le temps le passé, il nous a semblé que les auteurs du monde américano-caraïbe contemporains cherchaient à aider leurs contemporains à assumer leur identité hétérogène, multiple, et à retracer les bifurcations et hybridations, les divers transferts culturels et mélanges biologiques au fondement de leur identité plurielle, souvent mal acceptée. Placolý a ainsi choisi un narrateur béké, un maître blanc, pour dire la nécessité de changer les rapports socio-ethniques à la Martinique.

Il a été alors important de définir la dimension culturelle de toute identité, qu'elle soit individuelle ou collective. Nous avons rappelé ainsi que la culture consciente est un rempart collectif et individuel qui rejoint la force accordée au sacré dans le mythe du labyrinthe. L'Altérité, perçue souvent comme menaçante, l'est moins lorsque nous acceptons de la voir en nous-même. Marquée par les contacts extérieurs, l'identité se construit donc dans le temps et selon les espaces et peut constamment changer en échangeant dirons-nous à la façon d'Édouard Glissant. L'identité personnelle et culturelle<sup>1468</sup> ne peut se figer, elle demeure liée aux expériences de nos quotidiens, marquée par nos héritages mémoriels.

Nous avons rappelé de ce fait l'aspect multiforme et multifocal ainsi que les variétés de la symbolique du labyrinthe qui rendent compte d'une réalité propre à chaque territoire et culture, par la réécriture d'une H/histoire et, ce faisant, d'une mémoire. Nous avons choisi Jorge Luis Borges comme point de regard de notre réflexion pour nous efforcer d'évaluer l'américanisation du labyrinthe dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle-début du XXI<sup>e</sup> siècle. Nous sommes partie du postulat que Borges a laissé un héritage dans le traitement du labyrinthe dans le monde américain, de sorte qu'il ouvrait ainsi la voie à divers dé/re/centrements post-modernes en terres américano-caraïbes.

Il ressort combien l'herméneutique borgésienne a constitué une rupture méta-narrative, ontologique et idéologique. Elle a en effet permis d'introduire un autre rapport au(x) monde(s) pré-établi(s) et ainsi de pouvoir penser un nouveau rapport entre dominants et dominés, maîtres et esclavagisés, métropoles et colonies. Comme l'indiquait Frantz Fanon, il s'agirait d'avoir les outils pour extirper le colon en chacun de nous<sup>1469</sup>...

En invitant à suspendre les catégories et les codes officiels et, par conséquent, les versions antérieures, non seulement littéraires mais aussi historiques, les rapports entre fiction et réalité, entre véracité et fausseté, etc., se voyaient à reconsidérer. La Littérature, le livre vient alors permettre de réécrire l'Histoire.

D'ailleurs, avec le développement des théories de la réception, le lecteur a eu désormais de plus en plus son mot à dire quant à toute « vérité » énoncée. La dimension expérimentale et très intellectualisée chez Borges prend une tournure d'application pratique chez nombre d'auteurs issus de ces régions américano-caraïbes longtemps dites périphériques. De façon quelque peu paradoxale, un auteur aussi pétri par l'écrit et l'europanisme que Borges aura su donner aux mondes américains (du sud...) des clés pratiques pour dire leur propre originalité, rechercher

---

<sup>1468</sup> Ralph Linton, *Le fondement culturel de la personnalité*, Paris, Dunod, 1995 (*The Cultural Background of Personality*, 1945).

<sup>1469</sup> Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*, op. cit.

les traces d'une oralité étouffée jusque-là, permettant ainsi de rendre compte d'origines et d'identités rhizomiques.

Le Tiers Autre, plutôt que le Tiers Monde, est une forme que Borges a su développer, notamment à partir de son approche originale du Minotaure comme nous avons essayé de le montrer dans cette étude. Ses constantes invitations à la bifurcation, son réseau théorique d'ouverture aux supputations multiples légitimèrent une nouvelle *epistémè* dotée non pas d'un seul centre, mais de plusieurs, ou remettant pour le moins en cause le centre existant et assurant une nouvelle conception de ce centre et par là même de l'entrée et de la sortie du labyrinthe en contexte américano-caraiïbe. Borges a ainsi ouvert la voie à la réécriture d'autres H/histoires jusque-là tues. Il a su tirer parti du caractère pluridimensionnel et polymorphe du labyrinthe, dirons-nous à partir de l'approche géocritique qui s'intéresse au rapport stratigraphique, polysensoriel et multifocal que les individus entretiennent avec leur espace et, de ce fait, il nous a invité à réfléchir aux égocentrismes « naturels » et à leurs limites. Car l'on se voit confronté au regard de l'Autre... La liberté de pensée est souvent contrainte à se mouler selon un modèle dominant. « Le Dieu du Labyrinthe » a d'ailleurs relevé « [...] l'importance de la mémoire et de l'oubli comme deux méthodes conjointes [qui] permettent de répondre à la question ontologique<sup>1470</sup> ». Il a mis, à sa manière, en garde contre toute forme de labyrinthe qui se répète à l'infini, soit par là même la répétition de traumatismes, de silences de l'historiographie, de tabous et de non-dits sociétaux. Son cosmopolitisme a invité à sortir de Soi – d'un Soi phagocyté par la pensée, la Bibliothèque de l'Autre –, à se décentrer afin de déchiffrer et détecter l'imaginaire labyrinthique de l'Autre pour mieux se reconstruire Soi. L'herméneutique borgésienne pousse ainsi à renouveler écriture et imaginaire, en annonçant les labyrinthes des revendications socio-politiques et identitaires de certains auteurs du monde américano-caraiïbe.

Dans la deuxième partie, nous avons procédé à la présentation approfondie des auteurs et des œuvres de notre corpus. Le choix de ces œuvres, à savoir, pour l'une, de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et, pour l'autre, du début du XXI<sup>e</sup> siècle, montre à la fois l'actualité, la profondeur et l'étendue de la crise identitaire dans la zone américano-caraiïbe depuis la colonisation européenne.

Nous nous sommes d'abord intéressée au parcours privé et public de Vincent Placolty et de Tatiana Lobo Wiehoff, à leurs engagements littéraires et idéologiques, afin de contextualiser les motifs de leur refus de la subalternisation. Ressort dès lors leur choix de (ré)écriture décoloniale de l'Histoire officielle de leur patrie/nation, qui vient en appui de leur combat politique et identitaire en faveur des dominés et des opprimés. Les auteurs de notre corpus ont lutté assurément afin que l'affirmation identitaire et littéraire américano-caraiïbe se dégage du modèle européen et plus largement occidental-capitaliste, et ce en valorisant la dimension américaine (du sud...) de leur inspiration. Comment ne pas penser par conséquent à la nouvelle *El Sur/Le Sud* de Borges où la phrase-clé : « La réalité aime les symétries et les légers anachronismes »<sup>1471</sup>, s'avère centrale dans un récit où le protagoniste Juan Dahlmann possède une origine et une culture doubles (soit une forme de Divers, d'hybridité) et qui voyage vers le

---

<sup>1470</sup> Kevin Woringer, *Le labyrinthe comme écriture de la perte dans l'Expérience intérieure*, Mémoire de master 2 en Langage, Lettres, Arts de spectacle, information et communication, parcours Critique et création, Claude Fintz (dir.), 2018-2019, p. 14, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02289786/document>, consulté le 20/09/2023.

<sup>1471</sup> « *A la realidad le gustan las simetrías y los leves anacronismos* ». Jorge Luis Borges, *Fictions, Ficciones*, Paris, Gallimard (Folio bilingue), 1994, p. 356.



Sud et dans le temps, et agit de façon spéculaire, comme un point de basculement pour inverser les regards<sup>1472</sup>. Rompre les linéarités officielles, rechercher d'autres voies... n'est-ce pas ce à quoi nous invitent Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ?

De sexes opposés et d'espaces linguistiques différents, cette étude comparative entre Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff nous a permis de montrer qu'au-delà des différences apparentes, ces écrivains ont tous les deux été sensibles à la question de la crise mémorielle et identitaire dans la zone américano-caraïbe.

Dès le seuil de leur œuvre au titre évocateur, les auteurs de notre corpus posent la question identitaire en nous proposant des œuvres multifocales, polyphoniques, polysensorielles et stratigraphiques visant à représenter à la fois l'hybridation des espaces réels et des imaginaires de la zone américano-caraïbe. Aussi, il nous a semblé que cette approche relevait de la géocritique et d'un positionnement post-moderne ainsi que des postures post-coloniales et décoloniales.

Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ont choisi un espace-temps-clé de leur écoumène culturel qui les relie à l'Argentin Jorge Luis Borges, en nous questionnant notamment sur leurs haut-lieux, tel que nous les concevons ou percevons au travers des moules identitaires transmis, dont ils remettent en cause les formatages. Nous avons ainsi montré que Jorge Luis Borges, Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff s'intéressent aux réalités identitaires nationales américaines (du sud...).

L'identité nationale de laquelle émerge leur identité personnelle et collective a été en effet construite selon le baromètre de l'imaginaire européen où la blancheur est magnifiée, que ce soit en Argentine, à la Martinique ou au Costa Rica. Nous avons voulu comprendre comment de cette Histoire officielle « blanchie », les auteurs de notre corpus, comme éclairés par les invitations borgésiennes au recentrement, ont su s'affirmer identitairement en réécrivant à leur tour le labyrinthe grec, en le mettant en phase avec un espace-temps américano-caraïbe, au point de renverser la mémoire collective fabriquée jusqu'alors par les dominants.

Dans le même temps, ce sont les grandes bifurcations de leur Histoire qu'ils relisent, entre réalité et fiction. Vincent Placolý a ainsi proposé pour sa part une réflexion sur la libération de l'esclavage en 1848 à la Martinique, via la voix narrative d'un diariste qui est un maître blanc. Ce dernier se rend compte des conflits d'intérêts qui structurent le système esclavagiste qu'il considère comme un labyrinthe. Dans cet espace labyrinthique, les Minotaures personnifiés des autorités coloniales, locales et nationales, mangent tant les chairs que les imaginaires. Vincent Placolý cherche à éveiller les consciences de ses contemporains par *Frères Volcans*, à mettre en avant la nécessité d'une reconstruction mémorielle dont il place les racines de la destruction à la fois dans l'esclavage et la révolution avortée de 1848.

---

<sup>1472</sup> Voir à cet égard l'analyse de Florence Léglise, « Espace, temps et mort dans *El Sur* de Jorge Luis Borges : construction spéculaire, labyrinthe de spéculations », *La realidad y el deseo. Toponymie du découvreur en Amérique espagnole*, Julien Roger, Marie Linda Ortega et Marina Mestre-Zaragoza (dir.), ENS Éditions, 2011, p. 257-268 (p. 257).

Le texte de Roland Suvelor proposé en hommage à Vincent Placolý pourrait s'appliquer alors aussi, une fois réécrit au féminin, à Tatiana Lobo Wiehoff qui n'avait pas hésité à mettre au féminin, dans son épigraphe, une citation de Conrad :

« *"Frères Volcans", qui paraît en 1983, [...] frappe d'abord comme étant l'œuvre de la distance. Distance dans le temps puisque l'action se passe en 1848, au moment de l'abolition de l'esclavage. Distance dans le choix même du personnage central : ce n'est plus un martiniquais ouvrier de couleur (indiens, nègres, mulâtres) mais un créole (blanc) censé être l'auteur du journal proposé au lecteur. Et le personnage a lui-même pris de la distance par rapport à sa position d'origine, à sa place "naturelle", dans le procès de production : ce descendant de colons a vendu son domaine, acheté une maison à Saint-Pierre et y vit servi par deux domestiques noirs, anciens esclaves qu'il a affranchis. [...] Et Placolý lui-même se distancie de "son" peuple, sans pour autant s'en dissocier : signe que dans son besoin de dire la vérité de ce peuple, et de ce monde, il a besoin de les éclairer d'un autre regard (...)*<sup>1473</sup>. »

Dans la Caraïbe continentale, Tatiana Lobo Wiehoff explore les conflits d'intérêts qui quadrillent la ville de San José en partant des conflits autour de l'indépendance de Cuba et en les articulant à la micro-histoire du meurtre de l'immigrée cubaine Sofía Medero.

Les auteurs de notre corpus enchâssent donc la grande Histoire dans la petite histoire individuelle, celle du maître blanc anonyme et celle de la Cubaine Sofía. Nous avons ainsi pu découvrir comment Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ont repensé l'Histoire officielle et ses répercussions, à des échelles variables, par le recours aux micro-histoires. L'insertion de ces micro-histoires issues de sociétés de tradition orale dans l'historiographie officielle, écrite par les vainqueurs comme l'a rappelé à sa façon Nathan Wachtel<sup>1474</sup>, est une manière de penser et panser les blessures identitaires. L'analyse de la fictionnalisation de l'Histoire, cette bifurcation entre vrai ou faux, nous a permis d'interroger et de mesurer plus amplement les troubles mémoriels, psychologiques et culturels issus du système labyrinthique colonial et patriarcal. Le mythe va au-delà du monde empirique et relève en effet aussi de la psychologie, de l'intime. Ces deux auteurs ne nous montrent-ils pas également que tout événement historique peut devenir un mythe de par sa symbolique importante pour une culture ?

Nous avons vu que Vincent Placolý et Tatiana Lobo Wiehoff ont inscrit leur texte dans un schéma visuel et mental qu'est le labyrinthe, en nous proposant la réécriture d'un pan de leur H/histoire. Cette réécriture sous le signe du labyrinthe et ses profondeurs met en exergue les structures identitaires invisibles des sociétés américano-caraïbes et inscrit les présences-histoires hiérarchisées des Subalternisé.e.s de ces sociétés.

Nous avons dès lors procédé à la caractérisation des labyrinthes placoliens et lobéens en suivant la méthode épistémo-géocritique afin de comprendre comment les labyrinthes physiques participent de fait à la représentation de labyrinthes identitaires et mentaux. En abordant le thème de l'errance, les auteurs de notre corpus proposent une solution de sortie, à l'intérieur des labyrinthes, en leur centre, où se trouve, selon le mythe grec, le Minotaure. Ce centre,

<sup>1473</sup> Roland Sulevor, « Vincent PLACOLY ou Le parcours inachevé », *Tranchées, op. cit.*, p. 15-16.

<sup>1474</sup> Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard (folio histoire), 1992 (1971).

renvoie symboliquement à Soi, au Moi, et ramène à la question : « Qui sommes-nous ? ». Cette solution d'un centre-sortie nous oblige à regarder en face l'horreur minotaurienne qui est nôtre et qui n'est plus seulement l'Autre, et donc à interroger les bifurcations des cultures américano-caraiïbes, les hybridations qui ont donné naissance à cette monstruosité aux diverses facettes.

La culture et le rapport à l'Autre sont alors au centre des interrogations. Chacun questionne son labyrinthe. À l'instar de Borges, ce sont donc des labyrinthes centripètes qui prédominent, s'opposant au labyrinthe grec de type centrifuge. De ce fait, les auteurs de notre corpus recentrent et revalorisent les histoires particulières dans l'historiographie officielle, ce qui permet d'en évaluer les conséquences collectives. Le passage à l'écrit des histoires singulières oubliées, dont les mémoires ont été amputées, (re)fixe dans la mémoire l'h/Histoire passée et présente afin que celle qui est à venir bifurque autrement. Les auteurs de notre corpus ont cherché ainsi à dépasser les apories identitaires et leurs souffrances psychiques. En s'efforçant de reconstruire une Histoire collective qui prenne en compte à la fois les dominants et les dominés, les vainqueurs et les vaincus, à la fois la transmission orale et la transmission écrite, et non plus la seule Histoire officielle écrite par l'Europe coloniale, il s'agit en somme de proposer un nouveau Livre (et même une nouvelle forme de Bibliothèque) identitaire, multifocal, pluridimensionnel, fort de créolisations diverses ; plus à même de dire la rhizomité des sociétés américano-caraiïbes et de leur permettre d'espérer ainsi un meilleur vivre-ensemble.

Il était en tous les cas important de passer par le mythe, en particulier le mythe grec du labyrinthe qui transcrit avec force des éléments de l'inconscient collectif, parfois plus tangibles que la réalité, pour montrer ces structures invisibles dans lesquelles ont été rebâties et réarticulées les identités personnelles et collectives. En ce sens, nous pouvons affirmer que les auteurs de notre corpus ont américanisé ou plutôt américano-caribéanisé le labyrinthe grec. Ce n'est ni un repli identitaire ni du nombrilisme, mais c'est au contraire à notre sens une invitation à un nouveau départ pour appréhender la relation à l'Autre et faire preuve de mondialité.

La troisième et dernière partie de notre étude nous a conduit à réfléchir comme Borges sur la correspondance du labyrinthe avec l'habitant du labyrinthe<sup>1475</sup>, à savoir le Minotaure. Nous avons vu que les auteurs de notre corpus en ont fait une figure mentale. Il importait de voir d'encore plus près cette crise identitaire évoquée en nous introduisant dans l'esprit du Minotaure, symbole de l'Altérité. Cela nous a conduit à réévaluer le poids de ce mythe comme (re)codification culturelle et identitaire.

Nous nous sommes interrogée sur la problématique de l'hybridation identitaire, « [...] devenue la forme paradigmatique de la postcolonialité » selon Jean-Loup Amselle<sup>1476</sup>. En quoi s'avère-t-elle questionnable alors que de ces contacts émerge une identité plurielle ? L'hybridation identitaire opérée en contexte post-colonial et décolonial en Martinique et au Costa Rica est présentée par les auteurs de notre corpus comme demeurant animalisante, subalternisante, toujours au service des intérêts politiques (des anciennes métropoles) et économiques (capitalistes). Les auteurs de notre corpus nous interpellent alors par rapport à une hybridation

---

<sup>1475</sup> Jorge Luis Borges, «Abenjacán Bojarí, muerto en su laberinto», *El Aleph, op. cit.*, p. 163, trad. par Roger Caillois, *Œuvres complètes*, Tome 1, p. 641 : « L'important est la correspondance de la maison monstrueuse avec l'habitant monstrueux. Le Minotaure justifie, et au-delà, l'existence du labyrinthe ».

<sup>1476</sup> *L'Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes, op. cit.*, p. 23.

négative qui se répéterait à l'infini, comme un labyrinthe sans issue, s'il n'y a pas de prise de conscience dans la zone américano-caraïbe.

Même si la dimension féministe est bien présente chez Tatiana Lobo Wiehoff, nous avons constaté l'absence d'Ariane malgré la présence de figures féminines dans les œuvres de notre corpus. C'est plutôt la symbolique du fil d'Ariane qui ressort davantage pour la recherche d'une mémoire moins éruptive, d'où la portée métalittéraire de ces œuvres.

Oui, le Livre est à l'œuvre... Les œuvres littéraires peuvent participer des (re)constructions mémorielles, laisser leur trace dans les mémoires lacunaires.

## Bibliographie

---

### I. Corpus

#### I.1. Corpus principal

-LOBO WIEHOFF Tatiana, *El año del laberinto*, San José, Farben, 2000.

-PLACOLY Vincent, *Frères volcans*, Caen, Passage(s) (coll. « Classiques francophones »), 2017 (1983).

#### I.2. Corpus secondaire

-BORGES Jorge Luis,

- *El Aleph*, Barcelone, Debolsillo (coll. Contemporánea), 2017 (1949), traduction française par CAILLOIS Roger et DURAND René, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 2010.

\*«El inmortal»

\*«Biografía de Tadeo Isidoro Cruz»

\*«La casa de Asterión»

\*«Abenjacán Bojarí, muerto en su laberinto»,

\*«Los dos reyes y los dos laberintos»

\*«El Aleph»

- *Ficciones*, *Ficciones*, Barcelone, Debolsillo (coll. Contemporánea), 2017 (1944), traduction française par CAILLOIS Roger et IBARRA Nestor, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 2010.

\*«Pierre Menard, autor del Quijote»

\*«La biblioteca de Babel»

\*«El jardín de senderos que se bifurcan»

\*«Funes el memorioso»

-LOBO WIEHOFF Tatiana,

\**Entre Dios y el Diablo*, San José, Editorial Costa Rica, 2015 (1993).

\**Parientes en venta: la esclavitud en la Colonia*, San José, Editorial Costa Rica, 2016 (2010).

-LOBO WIEHOFF Tatiana et MELÉNDEZ OBANDO Mauricio, *Negros y Blancos: Todo mezclado*, San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica, 1997.

-PLACOLY Vincent,

\**L'Eau-de-mort guildive*, Paris, Denoël (coll. Les lettres nouvelles), 1973.

\**La Vie et la Mort de Marcel Gonstran*, Caen, Passage(s) (coll. Classiques francophones), 2016 (1971).

\*« Sur une nouvelle de Jorge Luis Borges (ou comment la question de l'identité revient à résoudre le problème du temps de la littérature) », 1990, *Tranchées. Spécial Vincent Placolý*, Fort-de-France, publication du Groupe Révolution Socialiste, janvier 1993.

## **II. Tatiana Lobo Wiehoff**

### **II.1. Tatiana Lobo Wiehoff par elle-même**

-LOBO WIEHOFF Tatiana,

\*«El caballero del V Centenario», *Escena Informativo Teatral*, n° 12, 1989, p. 118-140.

\**Tiempo de claveles*, San José, Uruk Editores (coll. Sulayom), 2011, [https://www.academia.edu/8213074/TIEMPO\\_DE\\_CLAVELES](https://www.academia.edu/8213074/TIEMPO_DE_CLAVELES).

\**Asalto al paraíso*, San José, Editorial Costa Rica, 2015 (1992).

\**Calypso*, San José, Editorial Costa Rica, 2014 (1996).

\*«Abordar la historia desde la ficción literaria (o como destejer la bufanda)», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, spécialement dédié à l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff publiés en version papier en 2002, mis en ligne le 27/03/2013, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/article/view/1241>.

\**El corazón del silencio*, San José, Editorial Costa Rica, 2012 (2004),

\**Candelaria del azar*, Heredia, Farben, 2008.

\**El puente de Ismael*, Cartago, REA Ediciones, 2014.

### **II.2 Tatiana Lobo Wiehoff par les autres**

-ARGUEDAS Gabriela, «Entrevista Canal 15», *Palabra de mujer*, 2009, mis en ligne en 2014, [https://www.youtube.com/watch?v=NCur\\_nTNjt4](https://www.youtube.com/watch?v=NCur_nTNjt4).

-BOYER Emilie, *Altérités et identités : la représentation des autochtones dans neuf romans centraméricains contemporains (1985-2012)*, Thèse de doctorat en Langues, littératures et civilisations romanes sous la direction de Dante Barrientos Tecún, soutenue le 09/12/2022.

-BRENES MOLINA José Jacinto, «Entrevista a Tatiana Lobo: literatura y sociedad», *Revista Comunicación*, Cartago, edición especial Instituto Tecnológico de Costa Rica, vol. 12, noviembre 2002, 2002, [https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwj\\_n7eTm\\_76AhUR\\_xoKHdDWDPIQFnoECAkQAQ&url=http%3A%2F%2Fwww.redalyc.org%2Fpdf%2F166%2F16609801.pdf&usg=AOvVaw0J3F2U6cV2-ZU2hhKFobyI](https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&cad=rja&uact=8&ved=2ahUKEwj_n7eTm_76AhUR_xoKHdDWDPIQFnoECAkQAQ&url=http%3A%2F%2Fwww.redalyc.org%2Fpdf%2F166%2F16609801.pdf&usg=AOvVaw0J3F2U6cV2-ZU2hhKFobyI).

-CALVO Yadir, «Palabras sin miedo: Tatiana Lobo en sus artículos», *Revista Comunicación*, vol. 12, n° 23, spécialement dédié à l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff publiés en version papier en 2002, mis en ligne le 27/03/2013, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicación/issue/view/164>.

-CAMACHO-ALFARO Marianela, «Conversatorio con la escritora Tatiana Lobo», réalisé en 2020, mis en ligne le 5/12/2020, sur la chaîne YouTube de la Feria Internacional del Libro en Costa Rica, [https://www.youtube.com/watch?v=d-URDbwfe\\_0](https://www.youtube.com/watch?v=d-URDbwfe_0).

-CONTRERAS CASTRO Fernando, «Sofía Teófila de los Dolores llega viva al último día de su muerte», *Comunicación*, vol. 12, n° 13, p. 47-49. Publié en numérique en 2013, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/article/view/1232>.

-Costa Rica Country Club, «Club de Lectura recibe a escritora Tatiana Lobo», mis en ligne le 3/11/2015, <https://elcountry.cr/86-noticias/arte-y-cultura/1296-club-de-lectura-recibe-a-escritora-tatiana-lobo>.

-CUVARDIC GARCÍA Dorde, «Relecturas del golfo de la calle decimonónico en la novela contemporánea costarricense: el 'pinta' en *Candelaria del Azar* de Tatiana Lobo», in : Cécile Bertin-Elisabeth (dir.), *Les récits de la marginalité en Amérique*, Le Lamentin, Caraïbéditions, 2014, p. 143-171.

-*Escena*, revista de las artes, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/escena/index>.

-ESCUDOS Yacinta, «Tatiana Lobo – En busca de una pluma ganso», revue *Istmo*, mis en ligne le 15/08/2004, <http://istmo.denison.edu/n10/foro/lobo.html>.

-GONZÁLEZ MUÑOZ Irene, «Un asalto al discurso histórico. La práctica escritural de Tatiana Lobo», in : *Revista de Filología y Lingüística de la Universidad de Costa Rica*, n°1, vol. 38, 2014, p. 35-45, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/filyling/article/view/12196>.

-GRINBERG PLA Valeria,

\*«La novela histórica como un espacio alternativo para la (de)construcción de identidades: sobre *El año del laberinto* de Tatiana Lobo», *Revista Comunicación*, n° 23, vol. 12, <https://revistas.tec.ac.cr/index.php/comunicacion/article/view/1237/1141>, publié le 27/03/2013.

\*«Recordar y escribir para vivir. La recuperación (inter)subjetiva del pasado en *El corazón del silencio* de Tatiana Lobo y *Con Pasión Absoluta* de Carol Zardetto», *Las escrituras del yo. La construcción de la subjetividad en las literaturas centroamericanas*, revue *Istmo*, n° 16, enero-Junio 2008, [http://istmo.denison.edu/n16/articulos/grinberg\\_recordar.html](http://istmo.denison.edu/n16/articulos/grinberg_recordar.html).

\*«El laberinto como modelo narrativo en la novela *El año del laberinto* de Tatiana Lobo», *Cultura*, n° 86, 2002, p. 59-83.

-HERRERA BRENES Maureen (Archive Nationale du Costa Rica), «Entrevista con Tatiana Lobo Wiehoff, escritora», *Colección de voces*, Archive Nationale du Costa Rica, réalisée le 22/11/2016 à San José, mise en ligne en 2020, <https://www.youtube.com/watch?v=aqn3tsgmAnQ>.

-JUNCOS Carmen, «Entrevista Canal 13 - Primera parte» : <https://www.youtube.com/watch?v=Y5KvyBG7Y34> et «Entrevista Canal 13 - Segunda parte» : <https://www.youtube.com/watch?v=WxbJkSAPzLc&t=3s>, *Caleidoscopio*, R.N.TV. canal 13, 1993, mis en ligne en 2014.

-MEZA MÁRQUEZ Consuelo, «El desafío de Sofía a las construcciones culturales de feminidad en *El año del Laberinto*», *Revista Comunicación*, n° 12, 2002, p. 39-46.

-MONTERO TRIGUEROS Doris, «Los programadores de lectura: El título y el íncipit de *El año del laberinto*», *Káñina* (revista Artes y Letras), Universidad de Costa Rica, vol. 35, n° 1, 2011, p. 43-51, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/kanina/article/view/566/626>.

-ORELLANA Eugenio (fundador y director ejecutivo de ALEC, Asociación Latinoamericana de Escritores Cristianos), «Tatiana Lobo, la auténtica», mis en ligne le 17 mars 2008, <https://escritorescristianos.wordpress.com/2008/03/17/tatiana-lobo-la-autentica/>.

-PERKOWSKA Magdalena, «Dos escritoras centroamericanas ante la Historia: Las novelas posnacionales de Tatiana Lobo y Gloria Guardia», *Revista Canadiense de Estudios Hispánicos*, vol. 33, n° 3, 2009, p. 579-601, <http://www.jstor.org/stable/27764281>.

-QUESADA Uriel, «Crimen productivo y Nación en *El año del laberinto*», *Revista de filología y lingüística de la Universidad de Costa Rica*, San José, Universidad de Costa Rica, vol. 1, n° 31, 2006, p. 89-96, disponible sur : [https://www.academia.edu/1953207/Crimen\\_productivo\\_y\\_naci%C3%B3n\\_en\\_El\\_a%C3%B1o\\_del\\_laberinto](https://www.academia.edu/1953207/Crimen_productivo_y_naci%C3%B3n_en_El_a%C3%B1o_del_laberinto).

-ROBERT Brigitte, *Espaces et identités dans le roman féminin centre-américain contemporain (1980-2000)*, thèse en Lettres et Langues, sous la direction de Maryse Renaud, Université de Poitiers, 2005, <http://doczz.fr/doc/134092/université-de-poitiers-ufr-lettres-et-langues-thèse>.

-ROVINSKI Samuel, «De Escritor a Escritor - Primera parte» : <https://www.youtube.com/watch?v=IX9TKplZNms> et «De Escritor a Escritor - Segunda



parte» : <https://www.youtube.com/watch?v=0lsUrI7JO4w>, *De escritor a escritor*, El sistema nacional de radio y televisión cultural canal 13, 1998, mis en ligne en 2014.

-*Semanario Universidad*, <https://semanariouniversidad.com/nosotros/>.

-SINGER Deborah, «Discursos en movimiento: configuración del espacio caribeño en tres novelas de Tatiana Lobo», *Las culturas del caribe centroamericano*, in : *ISTMO* Revista virtual de estudios literarios y culturales centroamericanos, n° 21, Juillet-Décembre 2010, <http://istmo.denison.edu/n21/articulos/7.html>.

-STEYAERT Ashley, "How Tatiana Lobo Burst My Bubble", [https://www.vozdeguanacaste.com/i/archives/03\\_10/03\\_10\\_entertainment\\_07.html](https://www.vozdeguanacaste.com/i/archives/03_10/03_10_entertainment_07.html), mis en ligne possiblement en 2010.

-VÍQUEZ GUZMÁN Benedicto,

\*«La literatura centroamericana hoy Tatiana Lobo W un ejemplo costarricense », *El arte literario y su teoría*, mis en ligne le 6 avril 2012, <http://heredia-costarica.zonalibre.org/2012/04/-share27-benedicto-viquez-guzman.html>.

\*«Tatiana Lobo Wiehoff», mis en ligne le 12/11/2010, blog «Los novelistas costarricenses», <https://benevquez.typepad.com/blog/2010/11/tatiana-lobo-wiehoff.html>.

### III. Vincent Placolý

#### III.1. Vincent Placolý par lui-même

\**Une journée torride*, essais et nouvelles, Paris, La Brèche, 1991.

\*« Nouvelles tendances de la littérature de langue française », Revue *Casa de las Américas*, La Havane (1983).

\*« Parler langage », Réflexion sur l'étude des créoles », *Journal of Asian and African Studies* (Tokyo), n° 27, 1984.

\*« L'économie des Antilles françaises et le problème de la dette extérieure », La Havane, 1985.

\*« Pour une relecture de notre littérature à la recherche de notre identité caribéenne », Travaux de l'Association « French Caribbean Studies », Pointe-à-Pitre - Guadeloupe, mars 1985.

\*« N'importe où, hors du monde – L'esthétique romanesque de André Brink (Un instant dans le vent) ». *Tranchées* (Publication du Groupe Révolution Socialiste, Fort-de-France), février 1986.

\*« La création romanesque aux Antilles », Colloque international GRELCA, Université Antilles-Guyane, Schœlcher, mai 1987.

\*« Antillanité, Créolité américaine », Travaux de la « French Colonial Society », Pointe-à-Pitre, mai 1989.

\*« Existe-t-il une opinion publique aux Antilles ? », Rencontres du Club Presse/ Martinique, Fort-de-France, avril 1990.

\*« La représentation théâtrale », Festival caribéen du théâtre, CMAC, Fort-de-France, avril 1990.

\*« L'esthétique au temps de la dépendance », Paraboles à propos de *La Transgression des couleurs* de Roger Toumson (inédit), Fort-de-France, mai 1990.

\*« À propos du débat sur le créole », *Révolution Socialiste*, 14 octobre 1989.

\*« Un portrait de Jean-Jacques Dessalines », La Havane, 12-14 novembre 1991, *Tranchées Spécial*, Publication du Groupe Révolution Socialiste, Fort-de-France, janvier 1993.

\**Les Antilles dans l'impasse ? Des intellectuels antillais s'expliquent*, Édouard Glissant, Laurent Farrugia, Yves Leborgne, Vincent Placol, Roland Suvélor... [etc.], témoignages recueillis par Alain Brossat et Daniel Maragnès, Paris, Éditions caribéennes / L'Harmattan, 1981.

\**Quand passent les Senghor : Néo-colonialisme ou révolution ?*, en collaboration avec Philippe Pierre-Charles, supplément à *Révolution Socialiste*, n° 112, Fort-de-France, février 1976.

\**La fin douloureuse et tragique d'André Alier* (inédit), Postface : le créole, langue et théâtre, Paris, Publication Libération Antilles-Guyane L.A.G, 1969.

\**Dessalines ou la passion de l'indépendance*, La Havane, Casa de las Américas, 1983 ; *Dessalines*, Fort-de-France, Éd. L'Autre Mer, 1994.

\**Don Juan*, comédie en 3 actes. Adaptation du *Don Juan* de Molière et de Tirso de Molina pour le T.P.M (Théâtre Populaire Martiniquais), édition bilingue français-créole, Fort-de-France, Hatier-Antilles, 1984 ; Adaptation pour la télévision RFO, 1985.

\**Mambo*, Adaptation de *Master Harold* d'Athol Fugard pour la compagnie « Poutyi pa téat », Festival Caribéen de Théâtre, Fort-de-France, Imprimerie CMAC, 1986.

\**Scènes de la vie de Joséphine-Rose Tascher de la Pagerie*, pour la compagnie théâtrale Témat Lari et le Conseil Général, Fort-de-France, 1986.

\**Guanahani*, pour le Témat Lari et la ville de Schœlcher, Fort-de-France, 1988.

\**Pamélo ou la liberté* pour le Témat Lati, 7<sup>ème</sup> Festival caribéen de théâtre, CMAC, Fort-de-France, 1988.

\**Vivre ou mourir ou La mort de Mara*, pour la compagnie Témat Lari et le CMAC, Fort-de-France, 1988 ; Adaptation pour la télévision RFO-Martinique, 1989.

\**Massacre au bord de la mer de Tartane*, Adaptation du *Baroufle à Chioggia* de Goldoni pour le Centre Dramatique Régional au Festival Culturel de Fort-de-France, 1989 ; Adaptation pour la télévision RFO-Martinique, 1989.

\**La véritable histoire de Médard Aribot*, Production CMAC, Témat Lari et Association « Le Bel Age », Fort-de-France, avril 1990.

\**La fin douloureuse et tragique d'André Alier*, Opéra, Fort-de-France, 1990.

\**Colomb 92*, Adaptation de *El nuevo mundo descubierto por Colón, La découverte du nouveau monde* de Lope de Vega (1614), Fort-de-France, décembre 1991.

\**Les nuées ardentes : Saint-Pierre 1902*, Schoelcher, 1992.

### III.2. Vincent Placolý par les autres

-AUBIN Danielle, « Approche du roman historique antillais », *Présence Africaine*, Nouvelle série, n° 148 (4<sup>ème</sup> trimestre 1988), p. 30-43, <https://www.jstor.org/stable/24351795>.

-ARTHERON Axel et CHALI Jean-Georges, Vincent Placolý, *Un écrivain de la décolonisation*, Matoury, Ibis Rouge (coll. Espace outre-mer), 2014.

-BURTON Richard, "Obituary of Vincent Placolý", *The Independent Newspaper*, London, February 6, 1992.

-CHALI Jean-Georges, *Vincent Placolý, un créole américain*, Fort-de-France, Desnel (Anamnésis), 2008.

-COURNOT Michel, « Frères Volcans », au nom de tous les esclaves', *Le Monde*, 27/11/1998, [https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/11/27/freres-volcans-au-nom-de-tous-les-esclaves\\_3692401\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/1998/11/27/freres-volcans-au-nom-de-tous-les-esclaves_3692401_1819218.html).

-DÉSORMEAUX Émile, « Vincent Placolý : "une vermine bourrée d'esthétique" ? », *Inter-Antilles*, mercredi 4/mardi 10 décembre 1974, p. 13.

-EXILIS José, BEAUDRY Jann, VENANCE Virgil, MALASNE Guillaume, KALI, LEGER Willy, « Hommage à Vincent Placolý. Lecture mise en espace et en musique de « Frères volcans. Chronique de l'abolition de l'esclavage », 2018.

-GROGAN LYNCH Molly, « Frères Volcans de Vincent Placoly : un document sur l'histoire absente de 1848 à la Martinique », *Études littéraires africaines*, n° 26, 2008, p. 27-33, <https://doi.org/10.7202/1035120a>.

-KWATEH Adams et RABATHALY Rudy, « Inventer sans cesse un langage », entretien avec Vincent Placoly, réalisé pour le journal *France-Antilles*, 19/10/1991, p. 30.

-LÉPINE Édouard de, « A propos de Frères Volcans », in : *Dix semaines qui ébranlèrent la Martinique*, Paris, Éditions Servedit, Maisonneuve et Larose, 1999.

-MONRAPHA Julie,

\**Vox populi dans les œuvres dramatiques de Victor Hugo, Aimé Césaire et Vincent Placoly*, Thèse de doctorat en Littérature générale et comparée, sous la direction de Jean-Georges Chali, CRILLASH, soutenue le 20/05/2021.

\*« *Portrait d'un dictateur de Vincent Placoly : un éclairage sur l'année 1974 en Martinique* », p. 117-128, in : Cristina Cassina et Michela Nacci (dir.), *J'accuse... donc j'écris !*, revue *Suite française*, n° 5, 2022, <https://suitefrancaise.labcd.unipi.it/portrait-dun-dictateur-de-vincent-placoly-un-eclairage-sur-lannee-1974-en-martinique/>.

-PELLAN Élodie, « Vivre et tracer son archipélité. Le cas de Vincent Placoly », in : *Méditerranée-Caraïbe. Deux archipélités de pensées ?*, Cécile Bertin-Elisabeth et Franck Collin (dir.), Paris, Classiques Garnier (coll. Rencontres), 2022, p. 357-369.

-SEGUIN-CADICHE Daniel,

\**Le système des écritures dans l'œuvre de Vincent Placoly (structures, idéologies, symboliques)*, thèse en Littérature générale et comparée, sous la direction de Roger Toumson, Université Antilles-Guyane, 2000, <http://www.manioc.org/recherch/T16010>.

\**Vincent Placoly, romancier de l'identité américaine*, mémoire de D.E.A « Caraïbes-Amériques Latine et du Nord », sous la direction de Roger Toumson, Université Antilles-Guyane, 1995.

\**Vincent Placoly : "une explosion dans la cathédrale" ou Regards sur l'œuvre de Vincent Placoly*, Paris, L'Harmattan (coll. Critiques littéraires), 2002.

-PIEN Nicolas, « Le cas Vincent Placoly : l'Universel paradoxal », revue *Revel* (coll. Loxias-Colloques), mis en ligne le 15 avril 2019, <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1179>. Acte de colloque qui a fait l'objet d'une publication, Dominique Diard (dir.), *Polyphonies diverselles du Tout-Monde - Tout-Monde ou "multivers" dans la fiction caribéenne contemporaine*, Caen, Passage(s) (coll. Essais), 2019, mis en ligne le 15 avril 2019, <http://revel.unice.fr/symposia/actel/index.html?id=1179..>

-SOURIEAU Marie-Agnès, « Dramaturgie et histoire : la construction de *Dessalines*, de Vincent Placolý », *L'Annuaire théâtral*, n° 28, 2000 (numérique 2010), p 44-58, <https://doi.org/10.7202/041437ar>.

-ZIMRA Clarisse, « Second retour au pays natal : *Frères Volcans* de Vincent Placolý », p. 525-540, in : Régis Antoine (dir.), *Carrefour de Cultures*, Tübingen, Gunter Narr Verlag (éd.), 1993,

[https://books.google.fr/books?id=jbhzs5LhBuEC&pg=PA535&lpg=PA535&dq=abder+et+n%C3%A9morine&source=bl&ots=9UlbMwEA98&sig=ACfU3U3XI3ihoVUSQAAhOrJdGSa6GtsyxA&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjKt\\_XE443wAhWBYYUKHUtiADQQ6AEwD3oECA4QAw#v=onepage&q=abder%20et%20n%C3%A9morine&f=false](https://books.google.fr/books?id=jbhzs5LhBuEC&pg=PA535&lpg=PA535&dq=abder+et+n%C3%A9morine&source=bl&ots=9UlbMwEA98&sig=ACfU3U3XI3ihoVUSQAAhOrJdGSa6GtsyxA&hl=fr&sa=X&ved=2ahUKEwjKt_XE443wAhWBYYUKHUtiADQQ6AEwD3oECA4QAw#v=onepage&q=abder%20et%20n%C3%A9morine&f=false).

## IV. Labyrinthe(s) et mythe(s)

### IV.1. Labyrinthe(s)

#### IV.1.1 Ouvrages critiques sur l'évolution iconographique du labyrinthe :

-Académie de Nancy-Metz, *Ariane d'âge en âge*, [http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ariane\\_posterite15\\_17.htm](http://www4.ac-nancy-metz.fr/langues-anciennes/Ariane/fichiers/ariane_posterite15_17.htm).

-BARRIGÓN Carmen, «La figura de Pasífae: pervivencia de un mito», in : José María Maestre Maestre, Joaquín Pascual Barea, Luis Charlo Brea (dir.), *Humanismo y pervivencia del mundo clásico. Homenaje al profesor Antonio Fontán*, vol. 4, Alcañiz-Madrid-Cádiz-Cáceres-Zaragoza-Teruel, Instituto de Estudios Humanísticos-Ediciones del Laberinto-CSIC, 2002, p. 1799-1816.

-BERTHET Dominique (dir.), « Michel Rovelas, une approche de l'insularité », *Création et insularité*, Paris, L'Harmattan (coll. Les Arts d'ailleurs), 2020.

-Bibliothèque nationale de France, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b7703185z/f1.item.zoom>.

-BOADAS Sonia, «Los grabados de Virgil Solis: una fuente iconográfica para las comedias mitológicas de Lope de Vega», *Hispanc Review*, autumn 2016, p. 427-457.

-DÍEZ DEL CORRAL CORREDOIRA Pilar, *Ariadna, esposa y amante de Dionisio. Estudio iconográfico de la cerámica ática*, Thèse de doctorat, Santiago de Compostela, Universidad de Santiago de Compostela, 2007.

-FELDMANN Jean-Baptiste, « La constellation du Taureau dessinée dans la grotte de Lascaux ? », *Les Blogs de Futura*, mis en ligne le 29/10/2019.

Chantal Jègues-Wolkiewiez, *Sur les chemins étoilés de Lascaux*, Hyères, Éditions La Pierre Philosophale, 2012.

-LAUNAY Louis, « Notes sur Lemnos », *Revue Archéologique*, Presses Universitaires de France, Troisième Série, tome 27, juillet-août 1895, p. 305-325, <https://www.jstor.org/stable/41729729>.

-MASSON André, *Le Labyrinthe*, 1938, peinture, 120 x 61 cm, analyse extraite du catalogue *Collection art moderne - La collection du Centre Pompidou, Musée national d'art moderne*, sous la direction de Brigitte Leal, Paris, Centre Pompidou, 2007, <https://www.centrepompidou.fr/fr/ressources/oeuvre/oTXcLsz>.

-MATRICON-THOMAS Élodie, « Le fil d'Ariane et la traversée du Labyrinthe », in : *Gaia : revue interdisciplinaire sur la Grèce Archaique*, n° 17, 2014, p. 181-207, [www.persee.fr/doc/gaia\\_1287-3349\\_2014\\_num\\_17\\_1\\_1629](http://www.persee.fr/doc/gaia_1287-3349_2014_num_17_1_1629).

#### IV. 1.2. Ouvrages critiques sur le labyrinthe dans la littérature

-ARCHIBALD Samuel, GERVAIS Bertrand, PARENT Anne-Martine, *L'Imaginaire du labyrinthe*, Montréal, Figura n° 6 (Cahier Figura), 2002, <https://oic.uqam.ca/sites/oic.uqam.ca/files/documents/cf6-complet.pdf>.

-CAMPAN Hélène, *Formes et figures du labyrinthe dans la littérature espagnole du siècle d'or*, thèse en Langues et Littératures romanes : Espagnol, sous la direction de Maurice Molho, Paris-Sorbonne (Paris IV), 1993.

-CASTORIADIS Cornelius, *Les carrefours du labyrinthe*, Paris, Éd. du Seuil, 1978, [https://cras31.info/IMG/pdf/castoriadis c. - les carrefours du labyrinthe 1978 .pdf](https://cras31.info/IMG/pdf/castoriadis_c.-les_carrefours_du_labyrinthe_1978.pdf).

-CHANDANSON Muriel, *Les mythes dans l'œuvre romanesque de Manuel de Lope*, thèse en études ibériques, sous la direction de Philippe Merlo Morat, Université Louis Lumière Lyon 2, 2014.

-CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont/Jupiter (coll. Bouquins), 1982 (1969).

-DANCOURT Michèle, *Dédale et Icare : Métamorphoses d'un mythe*. Nouvelle édition [en ligne], Paris, CNRS Éditions (coll. « Art »), 2002, <http://books.openedition.org/editions-cnrs/4912>.

-EISSA OSORIO Julia Isabel, « Dérive et violence dans l'espace de la frontière dans *Laberinto* (2019) d'Eduardo Antonio Parra et *Ya no estoy aquí* (2019) de Fernando Frías de la Parra », *FLAMME* en ligne, n° 3, 2023, <https://www.unilim.fr/flamme/760>.

-FERNÁNDEZ URTASUN Rosa, «El mito de Ariadna en la poesía española contemporánea», *KLEOS*, n° 19, 2010, p. 397-411.

- FRATTINI Éric, *El laberinto de agua*, Barcelona, Espasa, 2009.
- FOUCAULT Michel, *Raymond Roussel*, Paris, Gallimard, 1963.
- GEHRKE Joachim, «Myth, History and Collective Identity: Uses of the Past in Ancient Greece and Beyond», in : Nino Luraghi (dir.), *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001.
- GIUSEPPE Lovito, « Le mythe du labyrinthe revisité par Eco théoricien et romancier à des fins cognitives et métaphoriques », *Cahiers d'études romanes*, vol. 1, n° 27, mis en ligne le 25/06/2014, p. 345-357, in : Perle Abbrugiati, *Mythes sans limites. La réécriture 6 – Figures mythologiques*, <https://journals.openedition.org/etudesromanes/4141>.
- HERNANDO MORATA, Isabel, «El laberinto de Creta en el teatro español del Siglo de Oro», in : Tatiana Alvarado Teodorika, Theodora Grigoriadou, Fernando García Romero, *Ecos y Resplandores Helenos en la Literatura Hispana. Siglos XVI-XXI*, La Paz-Madrid, Sociedad Boliviana de Estudios Clásicos-Sociedad Española de Estudios Clásicos, 2018, p. 241-259.
- IRWIN William, «Philosophy and the Philosophical, Literature and the Literary, Borges and the Labyrinthine», in : GRACIA Jorge J.E., GASCHÉ, KORSMEYER Carolyn (dir.), *Literary philosophers: Borges, Calvino, Eco*, New York, Routledge, 2002, p. 27-45, [https://books.google.cd/books?id=9VtJW\\_refa4C&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=true](https://books.google.cd/books?id=9VtJW_refa4C&printsec=frontcover&hl=fr#v=onepage&q&f=true).
- JAIMES Héctor, «Octavio Paz: el mito y la historia en *El laberinto de la soledad*», *Revista Iberoamericana*, vol. LXVII, n° 194-195, Enero-Junio 2001, p. 267-280, 10.5195/reviberoamer.2001.5906 ou [https://www.researchgate.net/publication/45385971\\_Octavio\\_Paz\\_el\\_mito\\_y\\_la\\_historia\\_en\\_El\\_laberinto\\_de\\_la\\_soledad/citation/download](https://www.researchgate.net/publication/45385971_Octavio_Paz_el_mito_y_la_historia_en_El_laberinto_de_la_soledad/citation/download).
- JACQUESSON François, « L'arbre et le labyrinthe », carnet *Caramel*, <https://caramel.hypotheses.org/6726>.
- KAPSHUTSCHENKO Ludmila, *El laberinto en la narrativa hispanoamericana contemporánea*, Londres, Tamesis Books, 1981.
- KRYSSINSKA Marie, *Rythmes pittoresques : mirages, symboles, femmes, contes, résurrections*, préface de J. H. Rosny (Joseph Henri Honoré Boex), « Ariane », Paris, Éditeur Alphonse Lemerre, 1890, 12/03/2008, sur Bibliothèque nationale de France, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1133531/f68.item>.
- LOUBIER Pierre, *Le Poète au labyrinthe, ville, errance, écriture*, Paris, ENS, 1998.
- MAPANGOU Dachary, *La fiction romanesque de la Postmodernité et ses labyrinthes : l'exemple des textes d'Alain Robbe-Grillet (France, 1922-2008), de Juan José Saer (Argentine, 1937-2005) et de Boubacar Boris Dios (Sénégal, 1946-)*, thèse en Littérature générale et

comparée sous la direction de Papa Samba Diop, Université Paris-Est Créteil Val de Marne, 2012.

-MASSONET Stéphane, *Les Labyrinthes de l'imaginaire dans l'œuvre de Roger Caillois*, Paris, L'Harmattan, 1998.

-PELLAN Élodie, *Le labyrinthe dans El Aleph et Ficciones de Jorge Luis Borges*, mémoire de master en Langues, littératures interculturelles et éthique du Divers, sous la direction de Cécile Bertin-Elisabeth, Université des Antilles (Pôle Martinique), soutenu le 15/06/2018.

\*« Du labyrinthe grec au labyrinthe insulaire américano-caraiïbe », in : Catherine Pelage, Françoise Morcillo et Mayumi Shimosakai (dir.), *Pensées insulaires. Aspirations socio-culturelles*, vol. 2, Orléans, Éditions Paradigme, 2023, p. 323-336.

-POIRIER Jacques,

\**Dans les labyrinthes du récit : romans minotaurés et romans dédaléens*, in : *Chances du roman, charmes du mythe : Versions et subversions du mythe dans la fiction francophone depuis 1950*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013, <http://books.openedition.org/psn/2134>.

\*« Perdre le fil : labyrinthes de la littérature française moderne », *Amaltea. Revista de Mitocrítica*, vol. 1, 2009, p. 215-226.

-MARTIN Frédéric, « Les labyrinthes de l'identité », *Lettres québécoises*, n° 97, 2000, p. 34-35, <https://id.erudit.org/iderudit/37364ac>.

-MÉNDEZ FILESI Marcos, *El laberinto. Historia y mito*, Barcelone, Alba, 2009, <https://pdfslide.net/documents/mendez-files-i-el-laberinto-historia-y-mito.html>.

-PERYRONIE André, «Labyrinthe», in : Pierre BRUNEL (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Paris, Éditions du Rocher, 1988.

-QUIJANO Aníbal, «El Laberinto de América Latina: ¿Hay otras salidas?», *Investigaciones Sociales*, vol. 9, n° 14, 2014, p. 155-178, <https://doi.org/10.15381/is.v9i14.8259>.

-ROGER-TAILLADE Nicole, « L'œuvre littéraire et le labyrinthe (*Le Château* de F. Kafka, *L'Aleph* de J.L. Borges, *L'Emploi du temps* de M. Butor) », in : *Littératures* 31, automne 1994, p. 129-156, [www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1994\\_num\\_31\\_1\\_1673](http://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1994_num_31_1_1673).

-ROUQUETTE Nadine, *Minotaure et labyrinthe, l'indicible et l'invisible : expression du mythe dans la littérature québécoise*, thèse en Littérature sous les directions de Gérard Peylet et Antony Soron, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, 2016, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01401265>.

-SANTARCANGELI Paolo, *Le livre du labyrinthe. Histoire d'un mythe et d'un symbole (II libro dei labirinti. Storia di un mito e di un simbolo)*, Paris, Gallimard, 1974 (1967).



- STANTON Anthony, «Estructura e imagen en *El laberinto de la soledad*», *L'Âge d'or*, n° 8, 2015, <http://journals.openedition.org/agedor/285>.
- UMBERTO Eco, *De l'arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe et l'interprétation (Dall'albero al labirinto. Studi storici sul segno e l'interpretazione)*, trad. française d'Hélène SAUVAGE, Paris, Éditions Grasset & Fasquelle (coll. « Le livre de poche-Biblio essais »), 2010 (2003).
- VEGA Lope de, *El laberinto de Creta*, in : *XVI Parte de las comedias*, Madrid, Gredos, 2017.
- WETZEL Marc, « Le labyrinthe », *Petit vocabulaire de l'imaginaire*, Paris, Quintette, 2000.
- WORINGER Kevin, Le labyrinthe comme écriture de la perte dans l'*Expérience intérieure*, Mémoire de master 2 en Langage, Lettres, Arts de spectacle, information et communication, parcours Critique et création, sous la direction de Claude Fintz, 2018-2019, <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02289786/document>.
- ZIOLKOWSKI Theodore, *Minos and the Moderns: Cretan Myth in Twentieth-century Literature and Art*, Oxford, Oxford University Press (coll. Classical Présences), 2008.

## IV.2 Le mythe du Minotaure

- ALVARADO TEODORIKA Tatiana, «El Minotauro y su transformación. Un recorrido desde el Siglo de Oro hasta el siglo XX. Desde la alegoría hasta la búsqueda ética», *Anagnórisis. Revista de investigación teatral*, n° 20, décembre 2019, p. 34-55, <https://www.anagnorisis.es/index.php?s=Minotauro&x=0&y=0>.
- DESNOS Robert, *Le Minotaure*, poème, (sans date).
- DÍEZ-PLATAS, Fátima,
- \*«Vulgando Minotaurum: la imagen de un monstruo escondido en los *Emblemas* de Alciato», in : Rafael García Mahiques y Vincent Francesc Zuriaga Senent (dir.), *Imagen y cultura. La interpretación de las imágenes como Historia cultural*, vol. 1, Valencia, Biblioteca Valenciana, p. 537-548, 2008.
- \*«El Minotauro: un híbrido singular», in : Alberto Bernabé y Jorge Pérez de Tudela (dir.), *Seres híbridos en la mitología griega*, Madrid,, Círculo de Bellas Artes, p. 73-112, 2012.
- D'HUMIÈRE Catherine, *Le monstre en son labyrinthe dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle en langues romanes*, Thèse de doctorat en Littérature comparée sous la direction d'Alain Montandon, soutenue en 2000.

-MERINO JÉREZ Luis, «Mito clásico y literatura contemporánea: el Minotauro en “La casa de Asterión” de Borges», *in* : José María Maestre Maestre, Joaquín Pascual Brea, Luis Charlo Brea (coords.), *Humanismo y pervivencia del mundo clásico. Homenaje al profesor Antonio Prieto*, IV, vol. 1, Alcañiz-Madrid, Instituto de Estudios Humanísticos, 2008, p. 495-510.

-PIROU Arnaud, « Lycanthropie », *Dictionnaire des mythes du fantastique*, Limoges, PULIM, 2003

-SIGANOS André,

\**Le Minotaure et son mythe*, Paris, PUF (coll. « Écriture »), 1993.

\*« Le mythe du Minotaure dans la littérature contemporaine », *in* : *Littératures*, n° 28, 1993. p. 7-30, [https://www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1993\\_num\\_28\\_1\\_1617](https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1993_num_28_1_1617).

#### **IV.2.1. Tératologie :**

-ANCET Pierre, « La perception des monstres hybrides : figures récurrentes de l’imaginaire et tératologie objective », *in* : Poirier Jacques, *L’Animal littéraire : des animaux et des mots*, Éditions Universitaires de Dijon, 2010, p. 211-227.

-FISCHER Jean-Louis, « Tératologie. Quand le monstre devient objet de science », *Revue de la BNF*, vol. 1, n° 56, 2018, p. 50-57, <https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2018-1-page-50.htm>.

#### **IV.3. Mythe(s) et imaginaire :**

-BOBLET Marie-Hélène (dir.), *Chances du roman, charmes du mythe : Versions et subversions du mythe dans la fiction francophone depuis 1950*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2013 (nouvelle édition), <http://books.openedition.org/psn/2106>.

-BORGES Jorge Luis, « Le livre comme mythe », *Le Débat*, 1982/5, n° 22, p. 118-126, <https://www.cairn.info/revue-le-debat-1982-5-page-118.htm>.

-CAILLOIS Roger, *L’homme et le sacré*, Paris, Gallimard (« Folio »), 1988 (1939).

-CASANOVA José, SANCHIS Marina, «España: de la Iglesia estatal a la separación de Iglesia y Estado», *Historia Social*, Fundación Instituto de Historia Social Stable, n° 35, 1999, p. 137-138, <https://www.jstor.org/stable/40340717>.

-CHEVREL Yves et DUMOULIE Camille (dir.), *Le mythe en littérature*, Paris, PUF, 2000.

- DETIENNE Marcel, *L'Invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981.
- DURAND, Gilbert,
- \**Figures mythiques et visages de l'œuvre. De la mythocritique à la mythanalyse*, Paris, Dunod, 1992 (1979).
- \**Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1992 (1969).
- \**L'imagination symbolique*, Paris, PUF (Quadrige), 1998 (1964).
- EIGELDINGER Marc, *Mythologie et intertextualité*, Genève, Slatkine, 1987.
- ÉLIADÉ Mircea,
- \*« Le temps et l'éternité dans la pensée indienne », in : Olga FRÖBE-KAPTEYN, *Eranos Jahrbuch 1951 : Band XX*, n° 19, Zürich, Rhein-Verlag, 1951, p. 247-282.
- \**Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 1957.
- \**Aspects du mythe*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 1963.
- FOWLER Robert, «*Mythos and logos*», *The Journal of Hellenic Studies*, n° 131, 2011, p. 45-66.
- GÉLY Véronique, « Pour une mythopoétique : quelques propositions sur les rapports entre mythe et fiction », [http://lettres-histoire-geo.ac-amiens.fr/IMG/pdf/POUR\\_UNE\\_MYTHOPOETIQUE.pdf](http://lettres-histoire-geo.ac-amiens.fr/IMG/pdf/POUR_UNE_MYTHOPOETIQUE.pdf).
- GERVAIS Bertrand *L'Imaginaire de la fin, logiques de l'imaginaire*, T. I, II et III, Montréal, Le Quartanier, 2007, 2008, 2009.
- GODELIER Maurice, *L'imaginé, l'imaginaire et le symbolique*, Paris, CNRS Éditions, 2015.
- GOMEZ Thomas, *L'invention de l'Amérique. Mythes et réalités de la conquête*, Paris, La Découverte, 1992.
- LEAVITT John, « Présentation : le mythe aujourd'hui », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 29, n° 2, 2005, p. 7-20, <https://doi.org/10.7202/011892ar>.
- LÉVI-STRAUSS Claude, "The Structural Study of Myth", in : "MYTH, a Symposium", *Journal of American Folklore*, vol. 78, n° 270, oct.-déc. 1955, p. 428-444.
- MALINOWSKI Bronislaw , "Myth in primitive psychology", *Magic, Science and Religion*, New York, Doubleday, 1955.
- MONNEYRON Frédéric, « Gilbert Durand et l'étude des mythes », *Sociétés*, vol.1, n° 123, 2014, p. 41-49, <https://www.cairn.info/revue-societes-2014-1-page-41.htm>.

-RAJOTTE Pierre, « Mythes, mythocritique et mythanalyse : théorie et parcours », *Romans de l'identité : la nouvelle génération*, in : *Nuit blanche*, Québec, n° 53, 30-32, septembre, octobre, novembre 1993, <https://www.erudit.org/fr/revues/nb/1993-n53-nb1105042/21494ac.pdf>.

-RAMNOUX Clémence, « Héraclite (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. av. J.-C.) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/heraclite/>.

-RIALLAND Ivonne, « Mythe et hypertextualité », *Fabula*, <https://www.fabula.org/ressources/atelier/?Hypertextualit%26eacute%3B>.

-SINEUX Pierre, *Qu'est-ce qu'un dieu Grec ?*, Paris, Klincksieck, 2006, p. 20-21.

-TOURRET Marc, « Qu'est-ce qu'un héros ? », *Inflexions*, vol. 1, n° 16, 2011, p. 95-103, <https://www.cairn.info/revue-inflexions-2011-1-page-95.htm>.

-VEYNE Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éd. du Seuil (« Des travaux »), 1983.

-WALTER Philippe, « Les enjeux passés et futurs de l'imaginaire », *Pratiques*, n° 151-152, p. 39-48, 2011, mis en ligne le 13/06/2014, <http://journals.openedition.org/pratiques/1769>.

## V) Jorge Luis Borges « Le Dieu du Labyrinthe »

### V.1. Borges par lui-même

-BORGES Jorge Luis,

\*«El gaucho y la literatura», 1946, in : *Hispanérica*, Saul Sosnowski (éd.), n° 138, Diciembre 2017, p. 47-59, <https://www.jstor.org/stable/44840750>.

\**Entretien avec André Camp suivi de neuf essais sur Borges*, Forcalquier, HB éditions, 1999 (1988).

\**Ficciones*, Barcelone, Debolsillo (coll. Contemporánea), 2017 (1944).

\**El Aleph*, Barcelone, Debolsillo (coll. Contemporánea), 2017 (1949).

\*« Le Rêve », *La rose profonde, Œuvres Complètes*, tome 2, Paris, Gallimard (La Pléiade), 2010.

\**Œuvres complètes (Obras completas)*, Tome 1 et 2, Paris, Gallimard (coll. Bibliothèque de la Pléiade), 2010.

\**Elogio de la sombra*, «Los Gauchos», *Obras Completas*, Buenos Aires, Emecé, Tomo II, 1969, p. 433

\*«Parábola de Cervantes y de Quijote», *El Hacedor*, Emecé, Buenos Aires, 1960.

## V.2. Borges par les autres

### \*\* Entretien

-BOUVIER-AJAMA Laurent, « Entretien avec Jorge Luis Borges (24 août 1899-14 juin 1986) », Buenos Aires, le 25 décembre 1982, p. 1-13, <https://www.electre.com/widgets/Interview%20Borges%201982f0140c70-f933-4c10-adb6-c11fcaeb3a7.pdf>.

-CHARBONNIER Georges, *Entretiens avec Jorge Luis Borges*, Paris, Gallimard, 1967.

-Entretien avec Jorge Luis Borges (24 août 1899-14 juin 1986), Propos recueillis par Laurent Bouvier-Ajam, Buenos Aires, 25 décembre 1982, p. 1 à 13, <https://www.electre.com/widgets/Interview%20Borges%201982f0140c70-f933-4c10-adb6-c11fcaeb3a7.pdf>.

-RODRÍGUEZ MONEGAL Emir, *Borges por él mismo [Borges par lui-même]*, traduction française par Françoise-Marie Rosset, Paris, Éd. du Seuil, 1970.

-ROFFE Reina, «Entrevista a Jorge Luis Borges», *Cuadernos Hispanoamericanos*, n° 585, marzo 1999, p. 7-18, <https://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmc737g6>.

### \*\* Borges, texte, esthétique et narratologie

-ALAZRAKI Jaime, «El texto como palimpsesto: Lectura intertextual de Borges», *Hispanic Review*, vol. 52, n° 3, 1984, p. 281–302, <https://doi.org/10.2307/474142>.

-BETTENCOURT Luis *et al.*, “The power of a good idea: Quantitative modeling of the spread of ideas from epidemiological models”, *Physica A*, n° 364, 2006, p. 513-536, <http://web.mit.edu/dikaiser/www/BAKC.PhysA.pdf>.

-BLANCO Mercedes, « Borges et l’aversion pour la psychanalyse », *Savoirs et clinique*, vol. 1, n° 6, 2005, p. 101-112, <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2005-1-page-101.htm>.

-DESPRÉS Elaine, *Encyclopédie, encyclopédisme et bibliothèque totale : la gestion des savoirs chez Jorge Luis Borges, Isaac Asimov et Bernard Werber*, mémoire de maîtrise en études littéraires sous la direction de Jean-François Chassay, Université du Québec, 2007, <https://archipel.uqam.ca/780/1/M10133.pdf>.

-FERRER Carolina, « L'épidémie Borges au grand écran », *Québec français*, n° 159, 2010, p. 37-41, <https://www.erudit.org › revues › 2010-n159-qf1504492>.

-GOFFMAN William et VAUN ARCHIE Newill, « Generalization of Epidemic Theory. An application to the Transmission of Ideas », *Nature*, n° 204, 1964.

-KORETZKY Carolina, « Un cauchemar de Borges », *La Cause freudienne*, 2011/2, n° 78, p. 235-241, <https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2011-2-page-235.htm>.

-LAFON Michel,

\**Borges ou la réécriture*, Paris, Éd. du Seuil, 1990.

\*« Éditer et lire Borges en France (1939-1970). Pour une poétique de la réception », *Les Cahiers de l'ILCEA*, 2015, n° 24, pages non précisées.

-LÉGLISE Florence, « Espace, temps et mort dans *El Sur* de Jorge Luis Borges : construction spéculaire, labyrinthe de spéculations », in : Carmen Val Julián, *La realidad y el deseo. Toponymie du découvreur en Amérique espagnole (1492-1520)*, Lyon, ENS Éditions, 2011, p. 257-268, <https://books.openedition.org/enseditions/1613?lang=fr>.

-OBALDIA Claire (de), *L'Esprit de l'essai, de Montaigne à Borges*, Paris, Éd. du Seuil, février 2005 pour la trad. française (1995).

-OTERO SUGDEN Leticia, *Paul Valéry et Jorge Luis Borges, deux écrivains à la recherche de leur identité : une lecture borgesienne de "Monsieur Teste" ?*, Thèse en Littérature française et comparée, sous la direction de Pierre Brunel, Université Paris-Sorbonne - Paris IV, 2009, <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-02919403>.

-MASSUH Gabriela, *Borges: una estética del silencio*, Belgrano, Córdoba (coll. Ensayos), 1980.

-MORENO BLANCO Juan,

\**Borges en francés*, Cali, Ediciones El Silencio, 2015.

\*« Borges depuis la France », *Revue Silène*, Centre de recherches en littérature et poétique comparées de Paris Ouest-Nanterre-La Défense, mis en ligne 07/06/2007, [http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=liv&livre\\_id=182](http://www.revue-silene.com/f/index.php?sp=liv&livre_id=182).

-MOUREY Jean-Pierre, « Le texte et sa fiction chez Jorge Luis Borges (Mirages et miroirs) », *Poétique*, Revue de théorie et d'analyse littéraires, n° 45, Paris, Éd. du Seuil, 1981, p. 67-78 (p.78), <https://www.borges.pitt.edu/sites/default/files/Texte.pdf>.

-PUPPO María Lucía, CÁMPORA Magdalena (*et al.*), *Dinámicas del espacio: reflexiones desde América Latina*, Buenos Aires, Fundación Universidad Católica Argentina, 2019, <https://repositorio.uca.edu.ar/handle/123456789/9060>.

-RÉDA Jacques, « Commentaire de l'Immortel de Jorge-Luis Borges », *Cahiers du Sud*, n° 370, février-mars 1963, p. 435-455.

-SAYEGH Majida, « Les labyrinthes borgésiens : Nature et caractéristiques », *European Scientific Journal*, ESJ, vol. n° 36, 2022, <https://doi.org/10.19044/esj.2022.v18n7p36>.

-SOUILLOT Florent, « Borges et Don Quichotte », *Revue de littérature comparée*, vol. 4, n° 320, 2006, p. 459-473, <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2006-4-page-459.htm>.

-TACOU Constantin (dir.), *Les Cahiers de l'Herne. J. Luis Borges*, n° 4, Paris, Éd. L'Herne, édité avec le concours du Centre National des Lettres, 1981.

-TORO Alfonso (de), *El siglo de Borges: homenaje a Jorge Luis Borges en su centenario*, vol. II, *Literatura, Ciencia, Filosofía*, Madrid, Iberoamericana Vervuert (coll. Teoría y crítica de la cultura y literatura 20), 1999.

-TREMBLAY Christian, *Définition de la thématique du réel merveilleux américain et son application dans des récits de Jorge Luis Borges et de Jacques Stephen Alexis*, mémoire pour le grade de maître ès arts (M.A.), Département des littératures, Faculté des lettres, Université Laval, mars 1999.

## **\*\* Borges et le labyrinthe**

-BELLO MARCANO Manuel, « Jorge Luis Borges et la dédalographie. Introduction fictionnelle à un archétype spatial », *Sociétés*, vol. 113, n° 3, 2011, p. 73-80, <https://www.cairn.info/revue-societes-2011-3-page-73.htm>.

-CHOUVIER Bernard, *Jorge Luis Borges, l'homme et le labyrinthe*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994.

-FARAG FAHIM Ishak, «*Libro y laberinto eran un solo objeto*». *Jorge Luis Borges, constructor de laberintos literarios*, thèse en Littérature espagnole et hispano-américaine sous la direction d'Eva Guerrero Guerrero, Université de Salamanque, 2011, <https://fr.scribd.com/document/151962470/FARAG-FAHIM-Libro-y-Laberinto-Eran-Un-Solo-Objeto>.

-FOREST Philippe, *Textes et labyrinthes : James Joyce, Franz Kafka, Edwin Muir, Jorge Luis Borges, Michel Butor, Alain Robbe-Grillet*, Mont-de-Marsan, InterUniversitaires, 1995.

### **\*\* Borges et contexte politique**

-BIANCIOTTI Hector et ENTHOVEN Jean-Paul , « Une heure de clair-obscur avec Jorge-Luis Borges », in : Nicole Muchnik, Carol Kehringer, Mona Ozouf (dir.), *De Sartre à Foucault. Vingt ans de grands entretiens dans* Le Nouvel Observateur, Vanves, Hachette Éducation (« Hors collection »), 1984, p. 159-168, <https://www.cairn.info/--9782010107375-page-159.htm>.

-LIMÓN Mariana, «La peligrosa amistad de Borges con Pinochet que le impidió ganar el Nobel», Think like a new man. Life and Style, mis en ligne le 27/04/2017, <https://lifeandstyle.expansion.mx/mundo/2017/04/20/la-peligrosa-amistad-de-borges-con-pinochet-que-le-impidio-ganar-el-nobel>.

### **V.3. Cosmopolitisme**

-ATTALA Daniel, DELGADO Sergio, LE MARC'HADOUR Rémi (dir.), *L'écrivain argentin et la tradition*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes (coll. Mondes hispanophones, n° 28), 2004.

-BERVEILLER Michel, *Le cosmopolitisme de Jorge Luis Borges*, thèse, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Lille III, Lille, 1973.

-ETIEMBLE René, « Un homme à tuer : Jorge Luis Borges, cosmopolite », *Les temps modernes*, n° 83, Paris, 1952, p. 512-526.

-MARTINS COELHO Leonor, MONIZ Ana Isabel, PINHEIRO Joaquim, SANTOS PINHEIRO Cristina et SOUSA Alcina (coordinateurs), *Viagem e cosmopolitismo: da ilha ao mundo*, Edições Húmus, Ribeirão, Sao Paulo, 2021, <https://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=8316942>.

-PSYCHIGER Delphine, *Borges, le poète, ou le miroir universel du monde*, thèse en Sciences sociales et Humanités sous la direction de Christian Manso, Université de Pau des pays de l'Adour, 2014.

-SISKIND Mariano, «El cosmopolitismo como problema político: Borges y el desafío de la modernidad», *Variaciones Borges*, n° 24, 2007, p. 75-92, <https://www.jstor.org/stable/24880415>.



#### V.4. Borges et le post-modernisme

-AIZENBERG Edna, «Borges, Postcolonial Precursor», *World Literature Today*, 1992, p. 21-26.

-ALAZRAKI Jaime, «Borges: entre la modernidad y la postmodernidad», *Revista Hispánica Moderna*, n° 41, 1988, p. 175-179.

-BLANCO Mercedes, «Borges et l'aversion pour la psychanalyse», *Savoirs et clinique*, 2005/1, n° 6, p. 101-112, <https://www.cairn.info/revue-savoirs-et-cliniques-2005-1-page-101.htm>.

-FLAMAND Éric, *Le nom et le savoir. Abrégé de culture borgésienne*, Paris, Noël Blandin Éditeur, 1985.

-FOKKEMA Douwe Wessel, *Literary History, Modernism, and Postmodernism*, Amsterdam, éd. John Benjamins, 1984, [https://edisciplinas.usp.br/pluginfile.php/5751708/mod\\_folder/content/0/%28Utrecht%20Publications%20in%20General%20and%20Comparative%20Literature%29%20Douwe%20W.%20Fokkema%20-%20Literary%20History%2C%20Modernism%2C%20and%20Postmodernism-John%20Benjamins%20Publishing%20Company%20%281984%29.pdf?forcedownload=1](https://edisciplinas.usp.br/pluginfile.php/5751708/mod_folder/content/0/%28Utrecht%20Publications%20in%20General%20and%20Comparative%20Literature%29%20Douwe%20W.%20Fokkema%20-%20Literary%20History%2C%20Modernism%2C%20and%20Postmodernism-John%20Benjamins%20Publishing%20Company%20%281984%29.pdf?forcedownload=1).

-JENSEN Julio, «Jorge Luis Borges, ¿moderno o postmoderno? Análisis del trasfondo vanguardista de la escritura borgésiana», *Revue Romane*, n° 36, 2001, p. 81-96.

-KASON Nancy, *Borges y la posmodernidad: un juego con espejos desplazantes*, México, Nacional Autónoma de México, 1994.

-KRYNSKI Wladimir, «Borges, Calvino, Eco: The Philosophies of metafiction», p.185-204, <https://www.borges.pitt.edu/sites/default/files/Krysinski%20Borges%2C%20Calvino%2C%20Eco.pdf>, in : Jorge J.E. Gracia, Carolyn Korsmeyer, Rodolphe Gasché (dir.), *Literary philosophers: Borges, Calvino, Eco*, New York, Routledge, 2002.

-LEFERE Robin, «Borges ante las nociones de 'modernidad' y de 'postmodernidad'», *Revista de Filología Hispánica*, n° 18, 2002, p. 51-62.

-PINA Cristina, «Borges y la posmodernidad», *Revista de Literaturas Modernas*, n° 29, 1999, p. 273-84.

-RISCO Antón, «Le Postmodernisme latino-américain», *Études littéraires*, vol. 27, n°1, été 1994, p. 63-76, <https://www.erudit.org/fr/revues/etudlitt/1994-v27-n1-etudlitt2252/501068ar/>.

### V.3. Histoire et politique en Argentine

-BUCHRUCKER Cristián, *Nacionalismo y peronismo: la Argentina en la crisis ideológica mundial (1927-1955)*, Buenos Aires, Editorial Sudamericana, 1987.

-HERNANDEZ ARREGUI Juan José, *Imperialismo y cultura. La política de la inteligencia argentina*, Buenos Aires, Editorial Amerindia, 1957.

-QUATTROCCHI-WOISSON Diana, *Un nationalisme de déracinés : l'Argentine, pays malade de sa mémoire*, Paris, Éditions du CNRS, 1992.

-NOVARO Marcos et PALERMO Vicente, *La dictadura militar, 1976-1983. Del golpe de Estado a la restauración democrática*, Buenos Aires, Paídos, 2003.

## VI) Identité(s) et culture(s)

### VI.1. Identité, culture et interculturel

-ABOU Sélim, *L'identité culturelle : relations interethniques et problème d'acculturation*, Paris, Anthropos, 1981.

-AKOUN André, « Société », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/societe>.

-BALIBAR Étienne et WALLERSTEIN Immanuel, *Race, nation, classe, les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 1988.

-BAYARD Jean-François, *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard, 1996.

-BELHABIB Assia, *Une poétique de l'interculturel. Entre littératures francophones d'ici et d'ailleurs*, conférence du Groupe d'Études en Littératures francophones, Paris-Est Créteil, 2011, <http://www.grelif.fr/wp-content/uploads/2011/03/Une-Poétique-de-linterculturel-entre-littératures-francophones-dici-et-dailleurs1.pdf>.

-BLUM Alain et FILIPPOVA Elena, « Territorialisation de l'ethnicité, ethnicisation du territoire. Le cas du système politique soviétique et russe », *L'Espace géographique*, vol. 35, n° 4, 2006, p. 317-327, <https://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2006-4-page-317.htm>.

-BRUNER Jérôme Seymour, *Car la culture donne forme à l'esprit, de la révolution cognitive à la psychologie culturelle*, Paris, Eshel, 1991.

-CAMILLERI Carmel,

\*« La construction identitaire : essai d'une vision d'ensemble », *Cahiers internationaux de Psychologie sociale*, vol. 9-10, p. 77-90, 1991.

\*« La psychologie, du culturel à l'interculturel », *Bulletin de psychologie*, Tome 48, n° 419, 1995, p. 236-242, [https://www.persee.fr/doc/bupsy\\_0007-4403\\_1995\\_num\\_48\\_419\\_14398](https://www.persee.fr/doc/bupsy_0007-4403_1995_num_48_419_14398).

-CAMILLERI Carmel, KASTERSZTEIN Joseph, LIPIANSKI Edmond-Marc, MALEWSKA-PEYRE Hanna, TABOADA-LEONETTI Isabelle, VASQUEZ Ana, *Stratégies identitaires*, Paris, PUF, 1990.

-CAMILLERI Carmel et VINSONNEAU Geneviève, *Psychologie et culture*, Paris, A. Colin, 1996.

-COLLINGWOOD Robin George, « Ce que « la civilisation » veut dire », *Cités*, vol. 12, n° 4, 2002, p. 149-185.

-COPET-ROUGIER Elisabeth et GUASARIAN Christian, « Anthropologie », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/anthropologie/>.

-COSLIN Pierre G. et VINSONNEAU Geneviève, « À propos des contacts de cultures », *Bulletin de Psychologie*, tome 48, n° 419, 1995, p. 233-235.

-CUCHE Denys, *La notion de culture dans les sciences sociales*, Paris, La Découverte (coll. Repères), 1996.

-DELEUZE Gilles et GUATTARI Félix, *Capitalisme et schizophrénie 2- Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit (coll. « Critique »), 1980.

-DEMORGON Jacques, « L'interculturel entre réception et invention. Contextes, médias, concepts », *Questions de communication*, n° 4, 2003, mis en ligne le 08/10/2015, <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/4538>.

-ERIKSON Erik Homburger, *Identity and the life cycle: a reissue*, New York, Norton, 1980.

-FERREOL Gilles et JUCQUOIS Guy (dir.), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris, Armand Colin, 2003.

HANNERZ Ulf, *Transnational connections*, Londres, New York, Routledge, 1996.

-KIMLICKA Will et MESURE Sylvie, (dir.), *Comprendre les identités culturelles*, Paris, PUF, 2000.

-LAVALLÉE Marguerite et KREWER Bernd, *Le concept de culture comme ancrage d'identité*, in : *Bulletin de l'A.R.I.C.*, n° 29, 1997, p. 34-50.

-LAVALLÉE Marguerite, OUELLET Fernand et LAROSE François (dir.), *Identité, culture et changement social*, Paris, L'Harmattan, 1991.

-LÉVI-STRAUSS Claude,

\**Race et histoire*, Paris, Denoël, 1987 (1952).

\*(dir.), *L'identité*, Paris, Grasset, 1977.

\**L'Identité, Séminaire interdisciplinaire*, Paris, PUF (« Quadrige Grands textes »), 2007 (1977).

-LINTON Ralph, *Le fondement culturel de la personnalité*, Paris, Dunod, 1995.

-MAALOUF Amin,

\**Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998.

\**Origines*, Paris, Grasset, 2004.

-MC CREADY William Charles (dir.), *Culture, Ethnicity and Identity*, New York, Academic, 1983.

-MELFORD Eliot Spiro, *Culture et nature humaine : essais théoriques*, Paris, PUF (coll. « Sociologies »), 1995.

-ORIOU Michel,

\*« L'Ordre des identités », *Revue européennes des migrations internationales*, vol. 1, n° 2, 1985, p. 171-185.

\*« Le statut épistémologique des théories de l'identité », *Bulletin de Psychologie*, tome 48, n° 419, 1995, p. 313-320.

-PAISANT C. et POLETTI M.-L. (dir.), *Construction et dynamique de l'identité culturelle*, Sèvres, CIEP, 1987.

-POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995.

-RICŒUR Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Éd. du Seuil (Coll. « 3 points essais »), 1990.

-ROEKENS Anne, « Les identités collectives, l'apport des sciences sociales », in : Laurence Van Ypersele (dir.), *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, PUF, 2006, p. 77-88.

-SAYAD Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles, De Boeck, 1992.

-VINSONNEAU Geneviève,

\**L'identité des jeunes en société inégalitaire : le cas des Maghrébins en France*, Paris, L'Harmattan, 1996.

\**Culture et Comportement*, Cursus, Paris, PUF, 1997.

\**Inégalités sociales et procédés identitaires*, Paris, A. Colin, 1999.

\**L'identité culturelle*, Paris, A. Colin, 2002.

\*« Le développement des notions de culture et d'identité : un itinéraire ambigu », *Carrefours de l'éducation*, vol. 2, n° 14, 2002, <https://www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2002-2.htm>.

## VI.2. Transferts culturels

-BERTIN-ELISABETH Cécile et COLLIN Franck (dir.), *Méditerranée-Caraïbe. Deux archipélités de pensées ?*, Paris, Classiques Garnier (coll. Rencontres), 2022.

-BONNIOL Jean-Luc, *Du transfert culturel au métissage*, <https://books.openedition.org/pur/89338?format=toc>.

-ESPAGNE Michel,

\*« La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, n° 1, 2013, <http://journals.openedition.org/rsl/219..>

\**Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999.

-ESPAGNE Michel et WERNER Michael (dir.), *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, 1988.

-ETTE Ottmar et MÜLLER Gesine (dir.), *Caleidoscopios coloniales. Transferencias culturales en el Caribe del siglo XIX. Kaléidoscopes coloniaux. Transferts culturels dans les Caraïbes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Madrid et Francfort-sur-le-Main, Iberoamericana et Vervuert, 2010, [https://publications.iai.spk-berlin.de/servlets/MCRFileNodeServlet/Document\\_derivate\\_00000117/BIA%20138%20Caleidoscopios%20coloniales.pdf;Caleidoscopios](https://publications.iai.spk-berlin.de/servlets/MCRFileNodeServlet/Document_derivate_00000117/BIA%20138%20Caleidoscopios%20coloniales.pdf;Caleidoscopios).

-GIN Pascal, GOYER Nicolas et MOSER Walter (dir.), *Transfert : Exploration d'un champ conceptuel*, Nouvelle édition, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2014 (généralisé le 06 février 2023), <http://books.openedition.org/uop/429>.

-LÜSEBRINK Hans-Jürgen,

\**Les transferts culturels : théorie, méthodes d'approche, questionnements*, in : *Transfert : Exploration d'un champ conceptuel*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2014, <http://books.openedition.org/uop/438>.

\*« Transferts culturels et légitimation postcoloniale du pouvoir – l'émergence de la presse et de la littérature haïtienne pendant le règne du roi Christophe en Haïti », in : Ottmar Ette et Gesine Müller (dir.), *Caleidoscopios coloniales. Transferencias culturales en el Caribe del siglo XIX. Kaléidoscopes coloniaux. Transferts culturels dans les Caraïbes au XIX<sup>e</sup> siècle*, Madrid et Francfort-sur-le-Main, Iberoamericana et Vervuert, 2010, p. 305-325.

-MOSER Walter, *Pour une grammaire du concept de « transfert » appliqué au culturel*, in : *Transfert : Exploration d'un champ conceptuel*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2014, <http://books.openedition.org/uop/440>.

-PAGEAUX Daniel-Henri,

\*« Une perspective d'études en littérature comparée : l'imagerie culturelle », *Synthesis*, n° 8, 1981, p. 169-185.

\*« De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in : Pierre Brunel (dir.), *Précis de littérature comparée*, Paris, P.U.F. (« Hors collection »), 1989, p. 133-161, <https://www.cairn.info/precis-de-litterature-comparee--9782130420712-page-133.htm>.

\*« Littérature comparée et comparaisons », SFLGC, "Bibliothèques comparatistes", 2005, <https://sflgc.org/bibliotheque/pageaux-daniel-henri-litterature-comparee-et-comparaisons/>.

\**Littératures et cultures en dialogue*, Paris, L'Harmattan, 2007.

### **VI.3. Identités en contexte**

#### **VI.3.1. La Caraïbe franco-créolophone**

-ARIEL DE VIDAS Anath, *Pour une histoire souterraine des Amériques : Jeux de mémoires-enjeux d'identités*, Mélanges offerts à Nathan Wachtel, Paris, L'Harmattan (coll. « Recherches Amériques latines »), 2008.

-BADIANE Mamadou, « Négritude, Antillanité et Créolité ou de l'éclatement de l'identité fixe », *The French Review*, Illinois, American Association of Teachers of French Stable, vol. 85, n° 5, April 2012, p. 837-847, <https://www.jstor.org/stable/23213976>.

-BERNABÉ Jean, CHAMOISEAU Patrick et CONFIANT Raphaël, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1993.

-BERTIN-ELISABETH Cécile, « Étudier Édouard Glissant aux Antilles ou la paradoxale aporie de l'origine », in : Dominique Aurélia (éd.), *Édouard Glissant, l'éclat et l'obscur*, Presses universitaires des Antilles (coll. Écrivains de la Caraïbe), 2020, p. 111-127, <https://www.cairn.info/edouard-glissant-l-eclat-et-l-obscur--9791095177067-page-111.htm>

-BERTIN-ELISABETH Cécile, CONFLON Patricia et MENCE-CASTER Corinne (dir.), *L'œuvre de Raphaël Confiant avant et après l'Éloge de la créolité*, Paris, Éditions SCITEP, 2023.

-BERTIN-ELISABETH Cécile et TRANCART Vinciane (dir.), « Mondes noirs : hommage à Paulette Nardal », revue *FLAMME*, mis en ligne le 2021, <https://www.unilim.fr/flamme/86>.

-BOURGEOIS Catherine, REYES-SANTOS Irmay, *et al.*, « Afrodescendencia en el Caribe. Una cuestión de identidad, de reconocimiento y de futuro », *Revista Estudios Sociales Investigación social que hace historia*, vol. XLI, n° 154, Santo Domingo, Centro Bono, 2013.

-CÉSAIRE Aimé,

\*« Le Siècle de l'identité », *France-Antilles, La Guadeloupe du XX<sup>e</sup> siècle, Cent ans de mémoire*, HS janvier 2000.

\**Discours sur le colonialisme suivi de Discours sur la Négritude*, Paris, Présence Africaine, 2004.

-CONFIANT Raphaël, *Aimé Césaire : une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, 1993.

-CONSTANT Isabelle, « Entretien avec Raphaël Confiant », *The French Review*, vol. 81, n°1, Carbondale, American Association of Teachers of French, 2007, p. 136-148, mis en ligne le 09/12/2016, <http://www.jstor.org/stable/25481035>.

-CONFLON GROS-DESIRS Patricia, *L'œuvre de Nicole Cage-Florentiny : de l'Antillanité à la Caribéanité via l'Hispanité, une poétique de la relation*, thèse en Langues et Littératures interculturelles et Éthique du Divers sous la direction de Cécile Bertin-Elisabeth, Université des Antilles, 2018.

-CRUZ RODRÍGUEZ José Manuel, « Antillanité et Créolité : Le travail sur la nomination pour bâtir une identité », *Nouvelles Études Francophones*, Lincoln, University of Nebraska Press, vol. 25, n° 1, 2010, p. 59-74.

-DIOUF Mamadou et ULBE Bosma (dir.), *Histoires et identités dans la Caraïbe*, Paris, Karthala, 2004.

-DUBESSET Éric, « Penser autrement l'identité régionale caribéenne », *Études caribéennes*, n° 21, Avril 2012, <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/5739>.

-Entretiens d'Oudinot, *Outre-mers, notre monde*, « Identités : un clavier, plusieurs touches », Paris, Autrement (coll. « Mutation »), n° 215, 2002, p. 33-47.

-FABRE Michel, « Négritude Africaine, Négritude Caraïbe », *Research in African Literatures*, vol. 4, n° 2, 1973, p. 223-25, <http://www.jstor.org/stable/3818903>.

-FANON Frantz, *Peau noire masques blancs*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Points), 1952.

-FONKOUA Romuald, « Aimé Césaire. La Chair des mots, une conscience noire du XX<sup>e</sup> siècle », *Cahiers d'Études Africaines*, vol. 48, n° 191, 2008, p. 399-411, <http://www.jstor.org/stable/40379934>.

-GLISSANT Édouard,

\**Traité du Tout-Monde, Poétique IV*, Paris, Gallimard, 1997.

\**La cohée du Lamentin, Poétique V*, Paris, Gallimard, 2005.

\**Philosophie de la Relation : poésie en étendue*, Paris, Gallimard, 2009

\*« Pensée archipélique » du Répertoire vidéo « Édouard Glissant, parole libre » sur le site officiel *Édouard Glissant, une pensée archipélique*, [www.edouardglissant.fr/repertoire.html](http://www.edouardglissant.fr/repertoire.html).

-GROLLEMUND Philippe *Fiertés de femme noire. Entretiens/Mémoires de Paulette Nardal* préfacé par Christiane Eda-Pierre, Paris, L'Harmattan, 2019.

-TOUMSON Roger, *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 1998.

-TRIAY Philippe, « Raphaël Confiant sur Aimé Césaire : "Une traversée paradoxale du siècle" [Interview] », La 1ere - le portail des Outre-mer, publié en ligne le 17/04/2018, <https://la1ere.francetvinfo.fr/raphael-confiant-aime-cesaire-traversee-paradoxale-de-siecle-interview-579581.html>.

### VI.3.2. Amérique-Caraïbe hispanophone

-LAVOU ZOUNGBO Victorien,

\*« Le noir ou le différé des consciences et pratiques discursives latino-américaines : ébauche d'une recherche à venir », in : Ahmed Ben Naoum *et al.*, *Les formes de reconnaissance de l'autre en question*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2004, <https://books.openedition.org/pupvd/28774>.

\**Les noirs et les discours identitaires latino-américains*, Perpignan, CRILAUP (Centre de recherches ibériques et latino-américaines de Perpignan) Presses universitaires de Perpignan (coll. « Marges »), 1997.

\*« Présence-histoire » et « Malheur généalogique » : scansion I », in : *Du « Migrant nu » au citoyen différé : « Présence-histoire » des Noirs en Amérique latine, discours et*



*représentations*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2003, <https://books.openedition.org/pupvd/27514>.

-MENESES COPETE Yeison, *El río sigue siendo el río. Children and intersectional resiliences : des/ombligamientos in the department of Chocó-Colombia, 1991-2020*, Thèse de doctorat en Études hispaniques et latinoaméricaines, sous la direction de Victorien Lavou Zougbo, Université de Perpignan, soutenue le 11/12/2020.

-OLIVERA GROTTI Gladys, *Aux abords de l'identité latino-américaine*, Paris, L'Harmattan, 2003.

-QUIJANO Aníbal, « 'Race' et colonialité du pouvoir », *Mouvements*, vol. 51, n° 3, 2007, p. 111-118, <https://www.cairn.info/revue-mouvements-2007-3-page-111.htm>.

## VII) Littérature américano-caribéenne

### VII.1 Dans la Caraïbe franco-créolophone

-BIONDI Carminella, « Le quatrième siècle d'Édouard Glissant ou le vertige de la mémoire », *Francofonia*, Printemps 1995, n° 28, Casa Editrice Leo S. Olschki s.r.l., p. 131-135, <https://www.jstor.org/stable/43016888>.

-CÉSAIRE, Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Revue *Volontés*, n° 20, 1939.

-CHAMOISEAU Patrick,

\**L'esclave vieil homme et le molosse*, Paris, Gallimard, 1997.

\**Un Dimanche au cachot*, Paris, Gallimard, 2007.

-CHANCÉ Dominique, *Histoire des littératures antillaises*, Paris, Ellipses, 2005.

-CONFIANT Raphaël, *L'insurrection de l'âme*, Le Lamentin, 2020.

-DASH Jean Michael, « Une Poétique du merveilleux : les relations littéraires entre l'Amérique Latine et La Caraïbe », communication au sixième congrès de la FIPF, Québec, 15-20 juillet, 1984.

-ETTE Ottmar et LUDWIG Ralph (dir.),

\*« Entretien avec Patrick Chamoiseau/Raphaël Confiant », *Littératures des Caraïbes Poésie de Tunisie*, in : *Lendemains* (revue), Marburg (Allemagne), vol. 17, n° 67, 1992, p. 6-16, [https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=2ahUKEwiMzs7Squ\\_2AhVJz4UKHVRDBpEQFnoECAwQAQ&url=https%3A%2F%2Fwww.uni-potsdam.de%2Ffileadmin%2Fprojects%2Fromanistik-](https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=2ahUKEwiMzs7Squ_2AhVJz4UKHVRDBpEQFnoECAwQAQ&url=https%3A%2F%2Fwww.uni-potsdam.de%2Ffileadmin%2Fprojects%2Fromanistik-)

ette%2Fdocs%2FDownload%2FLendemain\_Litt%25C3%25A9ratures\_carib%25C3%25A9ennes.pdf&usg=AOvVaw3bPfuWOekEhOnTkaKS0h1W.

\*« Littératures caribéennes - une mosaïque culturelle », *Littératures des Caraïbes Poésie de Tunisie*, in : *Lendemain* (revue), Marburg (Allemagne), vol. 17, n° 67, 1992, [https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=2ahUKEwjM8s\\_J6\\_r2AhWLz4UKHdm5BVMQFnoECAIQAAQ&url=https%3A%2F%2Fwww.uni-potsdam.de%2Ffileadmin%2Fprojects%2Fromanistik-ette%2Fdocs%2FDownload%2FLendemain\\_Litt%25C3%25A9ratures\\_carib%25C3%25A9ennes.pdf&usg=AOvVaw3bPfuWOekEhOnTkaKS0h1W](https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=2ahUKEwjM8s_J6_r2AhWLz4UKHdm5BVMQFnoECAIQAAQ&url=https%3A%2F%2Fwww.uni-potsdam.de%2Ffileadmin%2Fprojects%2Fromanistik-ette%2Fdocs%2FDownload%2FLendemain_Litt%25C3%25A9ratures_carib%25C3%25A9ennes.pdf&usg=AOvVaw3bPfuWOekEhOnTkaKS0h1W).

-HAZAËL-MASSIEUX Marie-Christine, « La langue, enjeu littéraire dans les écrits des auteurs antillais ? », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2003, n° 55. p. 155-176, [https://www.persee.fr/doc/caief\\_0571-5865\\_2003\\_num\\_55\\_1\\_1491](https://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_2003_num_55_1_1491).

-JOYAU, Auguste,

\**Panorama de la Littérature à la Martinique*, Morne-Rouge, Éditions des Horizons Caraïbes, 1977.

\**Romans antillais du XIX<sup>ème</sup> siècle*, Morne-Rouge, Éditions des Horizons Caraïbes, 1977.

-LUDWIG Ralph, « La littérature antillaise se porte extrêmement bien », *France-Antilles Guadeloupe*, 15/03/2022, propos recueillis par François-Xavier Guillerm, <http://fondaskreyol.org/article/litterature-antillaise-se-porte-extremement-bien>.

-LUDWIG Ralph et POULLET Hector, « Langues en contact et hétéroglossie littéraire : L'écriture de la créolité », <https://www.google.com/url?sa=t&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=2ahUKEwjb09LV-Pr2AhWOyYUKHf5VD2wQFnoECAYQAAQ&url=https%3A%2F%2Fwww.montraykreyol.org%2Fsites%2Fdefault%2Ffiles%2Fudwigpoulet12.pdf&usg=AOvVaw0QdPyoG5n8fQRghOFdSbkK>.

-MÉNIL René, *Antilles déjà jadis* précédé de *Tracées*, Paris, Jean Michel Place, 1999.

-SACRÉ Sébastien Richard Ghislain, *Spiritualité et réalisme merveilleux dans la littérature caribéenne francophone : la (re)construction d'une identité*, Thèse de Philosophie, Université de Toronto, 2010.

-SAINTON Jean-Pierre, « Entretien Jean-Pierre Sinton et Maryse Condé », en présence du mari de Maryse Condé, Richard Philcox, à Gordes, automne 2016, <http://maryse-conde.manioc.org/entretiens-jean-pierre-sinton-et-maryse-conde>.

-VOISSET Georges, *L'imaginaire de l'archipel*, Paris, Karthala, 2003.

-ZOBEL Joseph, *Diab'-là*, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1946.

## VII.2 Dans les mondes américano-caraïbes hispanophones

-AUBRUN Charles Vincent, *La cultura y la literatura iberoamericanas*, introducción por L. Monguió, in : *Bulletin Hispanique*, tome 61, n° 1, 1959, p. 111-116.

-CARPENTIER Alejo,

\**El Acoso*, Barcelona, Seix Barral, 1997.

\**El Reino de este mundo*, Barcelona, Seix Barral, 1994.

-FERRER Caroline, « Le merveilleux, le fantastique et le réalisme magique dans la littérature hispano-américaine : vision de la critique, vision des écrivains », p. 17-39, in : Schallum Pierre (dir.), *Phénoménologie du merveilleux*, actes de colloque, Québec, Les Presses de l'Université du Québec, 2012, <https://www.puq.ca/catalogue/livres/phenomenologie-merveilleux-2118.html>.

-GALLEGOS Rómulo, *Doña Bárbara*, Madrid, Cátedra, 1997 (1929).

-GARCÍA MÁRQUEZ Gabriel, *El general en su laberinto*, Barcelona, De bolsillo, 2003.

-GÓLCHER Ericka, « Reflexiones en torno a la identidad nacional costarricense », *Anuario de Estudios Centroamericanos*, vol. 19, n° 2, p. 91-102, 2012, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/anuario/article/view/2671>.

-LABRADOR RUIZ Enrique, *El laberinto de sí mismo*, prólogo de Elio Alba Buffill, New York, Senda Nueva de Ediciones, 1983 (1933).

-MENDOZA Eduardo, *El Laberinto de las aceitunas*, Barcelona, Seix Barral, 1991.

-MIGNOLO Walter,

\*«La lengua, la letra, el territorio (o la crisis de los estudios literarios coloniales)», *Litterature ans historiography in the new world, Dispositio*, vol. 11, n° 28/29, University of Michigan Ann Arbor, éd. Center for Latin American and Caribbean Studies, 1986, p. 136-160, <https://www.jstor.org/stable/41491294>.

-MURILLO Edwin, “Existentialism ‘avant la lettre’: the case of Enrique Labrador Ruiz’s ‘El laberinto de sí mismo’”, *Hispanófila*, n° 162, 2011, p. 61-78, [www.jstor.org/stable/43808620](http://www.jstor.org/stable/43808620).

-PAZ Octavio,

\**El laberinto de la soledad*, Madrid, Cátedra, edición de Enrico Mario Santí, 1993 (2011).

\*«El arquero, la flecha y el blanco», *Vuelta*, n° 117, août 1986.

-SAMPER Maria Elvira, « Gabriel Garca [sic] Marquez « Le général dans son Labyrinthe » : un livre vindicatif », *Nuit blanche*, vol. 38, 1989, p. 42-47, <https://www.erudit.org/fr/revues/nb/1989-n38-nb1090562/19737ac.pdf>.

### **VII.3. Ouvrages critiques sur le *boom* latino-américain**

-BEAUDRY Lucille, FERRER Carolina et PLEAU Jean-Christian (dir.), *Art et politique. La représentation en jeu*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2011, « Le boom du roman hispano-américain, le réalisme magique et le postmodernisme : des étiquettes et des livres », [https://www.academia.edu/44665003/Le boom du roman hispano am%C3%A9ricain le r%C3%A9alisme magique et le postmodernisme des %C3%A9tiquettes et des livres](https://www.academia.edu/44665003/Le_boom_du_roman_hispano_am%C3%A9ricain_le_r%C3%A9alisme_magique_et_le_postmodernisme_des_%C3%A9tiquettes_et_des_livres).

-DIEGO José Luis (de), «El 'boom' latinoamericano», *Trama & Texturas*, Madrid, Trama Editorial, n° 42, 2020, <https://www.jstor.org/stable/10.2307/26974863>.

-NEUSTADT Bob, «Borges y García Márquez: paralelismos narrativos», *Confluencia*, vol. 7, n° 1, University of Northern Colorado, 1991, <https://www.jstor.org/stable/27922063>.

-SANTANA-ACUÑA Álvaro, « Did a Revolution in Latin American Publishing Make *One Hundred Years of Solitude* the Success It Is Today? », *Literary Hub*, publié le 11/09/2020, <https://lithub.com/did-a-revolution-in-latin-american-publishing-make-one-hundred-years-of-solitude-the-success-it-is-today/>.

STUBBS BRUSHWOOD John, «Two Views of the Boom: North and South», *The Boom in Retrospect: A Reconsideration, Latin American Literary Review*, vol. 15, n° 29, 1987, p. 17, <https://www.jstor.org/stable/20119441>.

## **VIII) Histoire et mémoire**

### **VIII.1. Histoire(s) et mémoire(s) de la Martinique et des Antilles**

-ANDRIVON-MILTON Sabine, *La Martinique en 200 questions-réponses*, Saint-Denis, Orphie, 2019 (2011).

-*Antilla*, <https://antilla-martinique.com/>.

-ARMAND Nicolas, *Le Combat d'André Alier*, Fort-de-France (Martinique), Action, 1974.

- BEGOT Monique et ROTH Patrice, *Histoire Géographie Antilles Guyane Lycée*, Paris, Hatier International, 2006 (2001).
- BENÍTEZ ROJO Antonio, *La isla que se repite, el Caribe y la perspectiva posmoderna*, Guaynabo, Plaza Mayor, 2010.
- BERTIN Yvan, « Abolitions de l'esclavage », *Atlas Caraïbe*, <http://atlas-caraïbe.certic.unicaen.fr/fr/page-117.html>.
- BONNET Véronique, Compte rendu de Joël des Rosiers, *Théories caraïbes-Poétique du déracinement*, Montréal, éd. Triptyque, 1996, *Études littéraires africaines*, n°4, 1997, p. 92-93, <https://www.erudit.org/fr/revues/ela/1997-n4-ela03303/1042408ar.pdf>.
- BROSSAT Alain et MARAGNÈS Daniel (dir.), *Les Antilles dans l'impasse ?*, Paris, Éditions Caribéennes, 1981.
- CHAULEAU Liliane, *Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise*, tome 5, Pointe-à-Pitre, Gros Désormeaux (coll. Encyclopédie Antillaise), 1973.
- Collectivité territoriale de la Martinique, *Colloque en hommage à René Maran : Dénonciation du colonialisme*, 15 Janvier 2021, <https://www.collectivitedemartinique.mq/colloque-en-hommage-a-rene-maran-denonciation-du-colonialisme/>.
- COLLIER Timothy, *L'École coloniale : la formation des cadres de la France d'outre-mer, 1889-1959*, Aix-Marseille, Thèse de doctorat en Histoire du droit, décembre 2018, <https://www.theses.fr/2018AIXM0603>.
- COUSSEAU Vincent, *Population et anthroponymie en Martinique du XVII<sup>e</sup> s. à la première moitié du XIX<sup>e</sup> s. Étude d'une société coloniale à travers son système de dénomination personnel*, Thèse de doctorat d'histoire, sous la direction de Danielle BÉGOT, Université des Antilles et de la Guyane, soutenue le 3 décembre 2009.
- DAGHMI Fathallah, « Constructions identitaires et récits médiatiques », *Études caribéennes*, n° 7, Août 2007, <http://journals.openedition.org/etudescaribeennes/368>,
- DESSALLES Pierre, *La vie d'un colon à la Martinique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Édition originale présentée par Henri de Frémont et Léo Elisabeth, Courbevoie, 1984-1988.
- DEVI-VOISSET Renuga, Colloque : « La reconquête de l'identité indienne en Martinique : "un exemple de patrimonialisation par la mondialisation" », CRILLASH, Université des Antilles et de la Guyane, mis en ligne le 2011, <http://www.manioc.org/fichiers/V12151>.

-ELISABETH Léo, « Vichy aux Antilles et en Guyane : 1940-1943 », *Outre-mers : revue d'histoire*, n° 342-343, 2004, p. 145-173, [https://www.persee.fr/doc/outre\\_1631-0438\\_2004\\_num\\_91\\_342\\_4087](https://www.persee.fr/doc/outre_1631-0438_2004_num_91_342_4087).

-FARAUDIÈRE Yvette, *Histoire de l'école en Martinique. Nos maîtres d'école*, Paris, L'Harmattan (coll. Études/Antilles), 2021.

-LARA Oruno, *La littérature antillaise*, Paris, Librairie Le Progrès vulgarisateur, 1913.

-GLISSANT Édouard,

\**Le quatrième siècle*, Paris, Éd. du Seuil, 1964.

\**Le discours antillais*, Paris, Gallimard (« Folio essais »), 1997 (1981).

-HURBON Laënnec, *Le phénomène religieux dans la Caraïbe*, Paris, Karthala (coll. « Monde caribéen »), 2000 (1989).

-MAILLARD Bruno, RÉGENT Frédéric et GONFIER Gilda, *Libres et sans fers. Paroles d'esclaves français (Antilles-Réunion / XVIIIe et XIXe siècles)*, Paris, Fayard (histoire), 2015.

-MARAJO Eddie (dir.), *Historial. Le journal qui raconte l'histoire de la Caraïbe*, édition spéciale esclavage, n° 9, Open Soft System, Schoelcher, décembre 2022.

-MIGNON Jean-Marie, « L'éducation populaire et l'outre-mer », Jean-Marie Mignon (dir.), *Une histoire de l'éducation populaire ?*, Paris, La Découverte, « Alternatives sociales », 2007, p. 99-105, <https://www.cairn.info/une-histoire-de-l-education-populaire--9782707149053-page-99.htm>.

-MENCER-CASTER Corinne, *Pour une linguistique de l'intime. Habiter des langues (néo)romanes, entre français, créole et espagnol*, Paris, Classiques Garnier, 2021.

-MÉNIL René, LÉRO Étienne, MONNEROT Jules-Marcel, QUITMAN Maurice-Sabas et YOYOTTE Simone, *Légitime Défense*, textes recueillis par Geneviève Sézille-Ménil, 2020 (1932).

-MONZON Susana, « GALIBI ou KALINA », *Encyclopædia Universalis*, <https://www.universalis.fr/encyclopedie/galibi-kalina/>.

-Politiquemania. La base de données de la vie politique française, « Résultats de l'élection présidentielle de 1981 : Martinique », <https://www.politiquemania.com/presidentielles-1981-departement-martinique.html>.

-PRADEL Lucie, *Dons de mémoire de l'Afrique à la Caraïbe*, Paris, L'Harmattan, 2000.

-PROST Antoine, *Histoire générale de l'enseignement et de l'éducation en France, Depuis 1930*, Tome 4, Paris, Perrin, 2004.

-RÉGENT Frédéric, *La France et ses esclaves, de la colonisation aux abolitions (1620-1848)*, Paris, Librairie Arthème Fayard (coll. « Pluriel »), 2012 (2007).

-ROGERS Dominique, *Voix d'esclaves. Antilles, Guyane et Louisiane françaises, XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Karthala, 2015.

-SAINTON, Jean-Pierre (dir.), *Histoire et civilisation de la Caraïbe : Guadeloupe, Martinique, Petites Antilles*, Tome 1, Paris, Karthala, 2015.

-THÉRENTY Marie-Ève, « LA FABRIQUE DE L'ÉCRIVAIN NATIONAL (A.-M. Thiesse) Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/la-fabrique-de-l-ecrivain-national/>.

-SAINTON, Jean-Pierre (dir.), *Histoire et civilisation de la Caraïbe : Guadeloupe, Martinique, Petites Antilles*, Tome 1, Paris, Karthala, 2015.

## VIII.2 Histoire(s) et mémoire(s) du Costa Rica

-ACUÑA ORTEGA Víctor Hugo, «Mito de la nación costarricense», *Áncora, La nación*, Costa Rica, 8 de abril, n° 1-2, 2001.

-BALUTET Nicolas, « La nation costaricienne et les populations afro-descendantes : vers l'adoption du modèle multiculturaliste », *Revue électronique Naveg@mérica*, Asociación Española de Americanistas, n° 23, 2019, <https://revistas.um.es/navegamerica/article/view/397351/272151>.

-DEL CARMEN MAURO, María, *Imágenes limonenses y resistencia cultural, in : Puerto Limón (Costa Rica): Formas y prácticas de auto/representación: Apuestas imaginarias y políticas*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, p. 137-152, 2012, <http://books.openedition.org/pupvd/11028>.

-DUNCAN Quince,

\**Contra el Silencio. Afrodescendientes y Racismo en el Caribe Continental Hispánico*, San José, EUNED, 2001.

\*«Presencia y aportes de la africanía en Costa Rica», M. Martínez (Coord.), *Presencia africana en Centroamérica*, México, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes, 1993, p. 199-215.

-GOLCHER Erika, Reflexiones en torno a la identidad nacional costarricense. *Anuario De Estudios Centroamericanos*, 19(2), 2012, p. 91-102, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/anuario/article/view/2671/2622>.

-GUTIÉRREZ MANGEL Joaquín, *Cocorí*, Santiago (Chile), Editorial Rapa-Nui, 1947.

-HARPELLE Ronald N., *West Indians of Costa Rica: Race, Class, and the Integration of an Ethnic Minority*, McGill-Queen's University Press, 2001, <http://search.ebscohost.com/bu-services.univ-antilles.fr:5000/login.aspx?direct=true&db=nlebk&AN=405203&lang=fr&site=ehost-live>.

-LAVOU ZOUNGBO Victorien, « Les blancs de l'histoire : la fable des noirs du Costa Rica dans *Cocorí* », in : Quince Duncan Moodie et Victorien Lavou Zoungbo (dir.), *Puerto Limón (Costa Rica): Formas y prácticas de auto/representación: Apuestas imaginarias y políticas*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2012, p. 177-194, <http://books.openedition.org/pupvd/11043>.

-LOBO WIEHOFF Tatiana et MELÉNDEZ OBANDO Mauricio, *Negros y Blancos: Todo mezclado*, San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica, 1997.

-MELÉNDEZ Carlos, *Historia de Costa Rica*, San José, EUNED, 1997.

-MELÉNDEZ Carlos et DUNCAN Quince, *El negro en Costa Rica*, San José, Editorial Costa Rica, 1972.

-MARTY Marlène,

\**Compte rendu de thèse* : « *Manuels scolaires en Amérique centrale : pratiques et enjeux de représentations des Afro-descendants. L'exemple du Costa Rica (1980-2010)* », in : *Puerto Limón (Costa Rica): Formas y prácticas de auto/representación: Apuestas imaginarias y políticas*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2012 <http://books.openedition.org/pupvd/11068>, <https://doi.org/10.4000/books.pupvd.11068>.

\*« Enjeux de mémoires et « blancs de l'histoire » : multiculturalisme, métissage et figurations de race/s dans les manuels scolaires costariciens », in : Victorien Lavou Zoungbo et Marlène Marty (dir.), *Imaginaire racial et projections identitaires*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2009, p. 69-86, <http://books.openedition.org/pupvd/31749>.

\*« Logiques d'auto-identification, luttes politiques et cognitives des Afro-descendants : l'exemple de la tradition orale à travers les *anansis* in *Puerto Limón (Costa Rica)* », in : Quince Duncan Moodie et Victorien Lavou Zoungbo (dir.), *Puerto Limón (Costa Rica) : Formes et pratiques d'auto/représentation Enjeux imaginaires, culturels et politiques. Formas y prácticas de auto/representación: Apuestas imaginarias y políticas*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 2012, publication sur OpenEdition Books, 24/06/2020.

-MONTERO BARRANTES Francisco, *Elementos de historia de Costa Rica*, <https://books.google.co.cr/books?id=a2NDAAAIAAJ&printsec=frontcover#v=onepage&q&f=false>.



-OVARES Flora *et al.* *La casa paterna. Literatura Nación en Costa Rica*, San José, Editorial de la Universidad de Costa Rica, 1993.

-PARSONS James Jerome, «Keith and Costa Rica. A Biographical Study of Minor Cooper Keith», *Hispanic American Historical Review*, vol. 45, n° 2, 1965, p. 313-316, <https://doi.org/10.1215/00182168-45.2.313>.

-QUESADA SOTO Álvaro, «Nación y enajenación: modelos de identidad en la literatura costarricense», *Revista de filología y lingüística de la Universidad de Costa Rica*, San José, Universidad de Costa Rica, vol. 21, n° 2, 1995, p. 41-57, <https://revistas.ucr.ac.cr/index.php/filyling/article/download/20817/20955/>.

-RETRONEWS, site BNF <https://www-retronews-fr.ezproxy.unilim.fr/journal/l-economiste-francais/11-fevrier-1893/2297/4773510/7?from=%2Fsearch%23allTerms%3DCosta%2520Rica%26sort%3Dscore%26page%3D1%26searchIn%3Dweb-item%26total%3D53366&index=0>.

-REYES-QUIÑONES Edelmis et MATOS-GUERRA Alberto, «Con ternura de hijo quiere el cubano bueno a Costa Rica», *Temas de Nuestra América Revista de estudios latinoamericanos*, vol. 33, número extraordinario, 2017, p. 191-213, <https://doi.org/10.15359/tdna.33-e.10>.

-SOTO QUIRÓS Ronald, «Imaginando una nación de raza blanca en Costa Rica : 1821-1914», *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, n° 15, 2008, Publicado el 30 junio 2009, <http://journals.openedition.org/alhim/2930>.

### VIII.3 Histoire(s) et mémoire(s) de Cuba

-BATISTA Carlos, « À Cuba, 25 ans après, la page de la "période spéciale" est bien tournée », *Le Point*, le 01/09/2015 à 14h22 La Havane (Agence France-Presse), [https://www.lepoint.fr/monde/a-cuba-25-ans-apres-la-page-de-la-periode-speciale-est-bien-tournee-01-09-2015-1960994\\_24.php](https://www.lepoint.fr/monde/a-cuba-25-ans-apres-la-page-de-la-periode-speciale-est-bien-tournee-01-09-2015-1960994_24.php).

-BENÍTEZ ROJO Antonio, *La isla que se repite, el Caribe y la perspectiva posmoderna*, Guaynabo, Plaza Mayor, 2010.

-GÓMEZ DE AVELLANEDA, Gertrudis, «Al partir». *Cuba política*. Daniel Pedreira, 2010, <http://cubapolitical.blogspot.com/2010/03/al-partir-poema-de-gertrudis-gomez-de.html>.

### VIII.4. Historiographie et critique de l'Histoire

-*Bible de Yéhoshoua Ha Mashiah*, Évry-Courcouronnes, ANJC Productions, 2021 (2014), <https://www.bibledeyehoshouahamashiah.org/lire.html>.

-CERTEAU Michel (de), *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque des Histoires »), 1975.

-DOSSE François, « Michel de Certeau et l'écriture de l'histoire », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 2, n° 78, 2003, p. 145-156, <https://www.cairn.info/revue-vingtieme-siecle-revue-d-histoire-2003-2-page-145.htm>.

-JABLONKA Ivan, *L'histoire est une littérature contemporaine. Manifeste pour les sciences sociales*, Paris, Éd. du Seuil (« La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle »), 2017 (2014), <https://excerpts.numilog.com/books/9782757868911.pdf>.

-ORY Pascal, *Qu'est-ce qu'une nation ? Une histoire mondiale*, Paris, Gallimard (Bibliothèque des histoires), 2020.

-VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Éd. du Seuil, 1971.

-RICŒUR Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Éd. du Seuil, 1964.

-LURAGHI Nino (ed.), *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, Oxford, Oxford University Press, 2001.

-WHITFORD David M., « La disparition de Canaan : malédiction de Cham et justifications de l'esclavage à l'époque moderne », trad. de l'anglais (États-Unis) par Élise Trogrlic, *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 2, n° 68, 2021, p. 79-103, <https://www.cairn.info/revue-d-histoire-moderne-et-contemporaine-2021-2-page-79.htm>.

#### **VIII.4.1. Réécriture et micro-histoire**

-BERTIN-ELISABETH Cécile,

\*« À propos de la réécriture des mythes dans *Cubagua* de Enrique Bernardo Núñez », Paris, SAL, 2015, <https://lesateliersdusal.files.wordpress.com/2015/12/02-bertin.pdf>

\**Réécrire la littérature picaresque depuis l'Amérique hispanique. Une relecture des textes fondateurs*, Paris, Honoré Champion, 2012.

-BELLEMIN-NOËL Jean, *Le texte et l'avant-texte : les brouillons d'un poème de Milosz*, Paris, Larousse, 1972.

-COLLIN Franck (dir.), *Antiquités décentrées*, Paris, Garnier, 2021

-CHAMOISEAU Patrick, *L'Empreinte à Crusoé*, Paris, Gallimard, 2012.

-CHAPARRO AMAYA Adolfo, *Modernidades periféricas. Archivos para la historia conceptual de América Latina*, Barcelone, Herder, 2020.

-COMPAGNON Antoine, *La Seconde Main ou le Travail de la citation*, Paris, Éd. du Seuil, 1979.

-CONSTANT Isabelle, *Le Robinson antillais : De Daniel Defoe à Patrick Chamoiseau*, Paris, L'Harmattan, 2015.

-CORNEJO POLAR Antonio, *Escribir en el aire. Ensayos sobre la heterogeneidad sociocultural en las literaturas andinas*, Lima, Horizonte, 1994.

-DOMINO Maurice, « La réécriture du texte littéraire. Mythe et réécriture », *Semen*, 1983, n° 3, <http://semen.revues.org/5383>.

-ERNER Michael, ZIMMERMANN Bénédicte, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2003/1 (58<sup>e</sup> année), p. 7-36, <https://www.cairn.info/revue-Annales-2003-1-page-7.htm>.

-GENETTE Gérard,

\*« L'autre du même », *Figures IV*, Paris, Éd. du Seuil (coll. Poétique), 1999, p. 101-107.

\**Palimpsestes. La littérature au second degré*, Paris, Éd. du Seuil, 1982.

-GIGNOUX Anne-Claire, « De l'intertextualité à la réécriture », *Cahiers de Narratologie*, n° 13, 2006, <http://journals.openedition.org/narratologie/329>.

-GRENDI Edoardo, « Micro-analisi e storia sociale », *Quaderni storici*, n° 35, p. 506-520, 1977, trad. française par Pierre Savy : « Micro-analyse et histoire sociale », *Écrire l'histoire*, n° 3, 2009, p. 67-80, <https://journals.openedition.org/elh/944>.

-GINZBURG Carlo et PONI Carlo, « La micro-histoire », *Le Débat*, vol. 10, n° 17, décembre 1981, p. 133-136.

-HERRERO CECILIA Juan, *El mito como intertexto: la reescritura de los mitos en las obras literarias*, *Çédille – Revista de estudios franceses*, n° 2, 2006, p. 58-76.

-LEIDUAN Alessandro, « La réécriture postmoderne de l'Histoire ou le crépuscule de la praxis », in : *La réécriture de l'Histoire dans les romans de la postmodernité*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2015, <http://books.openedition.org/pup/9773>.

-MOLINIÉ Georges, « Problématique de la répétition », *Langue française*, n° 101, février 1994, p. 102-111.

-PARISOT Fabrice, « L'intertextualité dans *Concert Baroque* d'Alejo Carpentier : une mosaïque d'esthétiques variées », *Cahiers de Narratologie*, n° 13, 2006, <http://journals.openedition.org/narratologie/367>.

-PRAK-DERRINGTON Emmanuelle, « Récit, répétition, variation », *Cahiers d'études germaniques*, mis en ligne le 21/04/2009, n° 49, 2005, p. 55-65, <https://shs.hal.science/halshs-00377283/document#:~:text=Genette%2C%20qui%20a%20repris%20la,ce%20M%C3%AAme%20est%20d%C3%A9j%C3%A0%20Autre.>

-REVEL Jacques (dir.),

\**Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Gallimard/Seuil (coll. Hautes Études), 1996.

\*« L'histoire au ras du sol », préface de l'édition française du *Pouvoir au village. Histoire d'un exorciste dans le Piémont du XVIIe siècle* de Giovanni Levi, Paris, Gallimard, 1989.

\*« Microstoria », in : Christian Delacroix, François Dosse, Patrick Garcia et Nicolas Offenstadt (dir.), *Historiographies. Concepts et débats I*, t. 1, Paris, Gallimard (coll. Folio-histoire), 2010, p. 529-534.

-RIFFATERRE Michael,

\*« La trace de l'intertexte », « Approches actuelles de la littérature », *La Pensée*, n° 215, 1980, p. 4-18.

\**La Production du texte*, Paris, Éd. du Seuil, 1979 et « Sémiotique intertextuelle : l'interprétant », *Revue d'esthétique* n° 1-2, 1979.

-RISCO Enrique (del), *Elogio de la levedad. Mitos nacionales cubanos y sus reescrituras literarias en el siglo XX*, Madrid, Colibrí, 2008.

-RODRÍGUEZ MONEGAL Emir, « Texto e intertexto: los dos Borges », *Revista Iberoamericana*, Memoria del XIX Congreso del INLI, 1979, p. 307-313.

-THIBAUT SCHAEFER Jacqueline, « Récit mythique et transtextualité », *Mythe et création*, Pierre Cazier (éd.), Diffusion Presses universitaires de Lille, Presses universitaires du Septentrion, 1994.

## VIII.5. De la mémoire

-AUGÉ Marc, *Les formes de l'oubli*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 2001.

-BARRET-DUCROCQ Françoise (dir.), *Pourquoi se souvenir ?*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1999.

- GERBEAU Hubert, *Les esclaves noirs. Pour une histoire du silence*, Paris, Éditions Balland, 1970.
- NORA Pierre, « Introduction : Entre Mémoire et Histoire », in : *Les lieux de mémoire. Tome 1 : La République*, Paris, Gallimard, 1984.
- PELEN Jean-Noël, 1988, « Mémoires de la littérature orale. La dynamique discursive de la littérature orale – réflexions sur la notion d’ethnotexte », in : Actes du colloque : *Croire la mémoire ? Approches critiques de la mémoire orale*, Rencontres internationales, Saint-Pierre (Italie), 16-18 octobre 1986, Aoste, Musumecchi, p. 85-106.
- RICŒUR Paul, *La mémoire, l’histoire, l’oubli*, Paris, Éd. du Seuil, 2000.
- TODOROV Tzvetan, *Les abus de la mémoire*, Paris, Éditions Arléa-Le Seuil, 1995.
- VALERY Paul, *L’idée fixe ou Deux Hommes à la Mer*, Paris, Les laboratoires Martinet, 1932, <https://archive.org/details/ideefixeValery/page/n25/mode/2up?view=theater>.
- VAN YPERSELE Laurence (éd.), *Questions d’histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, Paris, P.U.F., 2006,
- ZEITOUN Charline, « À l’époque des zoos humains », CNRS Le journal, mis en ligne le 28/08/2015, <https://lejournel.cnrs.fr/articles/a-lepoque-des-zoos-humains>.

## IX) Colonial et colonialités

### IX. 1. Post-colonial

- APPDURAI Arjun, *Après la colonisation. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot, 2005.
- AMSELLE Jean-Loup, *L’Occident décroché. Enquête sur les postcolonialismes*, Paris, Stock (« Un ordre d’idées »), 2008.
- ASHCROFT Bill, GRIFFITHS Gareth, TIFFIN Helen, *Key Concepts in Post-Colonial Studies*, Taylor & Francis e-Library, 2007 (2000).
- BERGER Anne, « Traversées de frontières : postcolonialité et études de « genre » en Amérique », *Labyrinthe*, n° 24, 2006, mis en ligne juillet 2008, <http://journals.openedition.org/labyrinthe/1245>.
- CEBALLOS René, « Representación de la Historia en contexto postcolonial: el caso de la novela *transversalhistórica* », in : Alfonso de Toro y René Ceballos (Eds.), *Expresiones liminales en la narrativa latinoamericana del siglo xx. Estrategias postmodernas y postcoloniales*, Hildesheim, Georg Olms Verlag, 2007, p.135-150.

-DESSAU Adalberto, “*Civilización y barbarie*” en la novela latinoamericana, Centro Virtual Cervantes, Actas V, 2016 (1974), <http://www.cervantesvirtual.com/nd/ark:/59851/bmc3r2v1>.

-GONTARD Marc (dir.), « Postmodernisme et littérature », *Œuvres et Critiques, Revue internationale d'étude de la réception critique des oeuvres littéraires de langue française*, XXIII, I, *Le Postmodernisme en France*, Tübingen, Editions Günter Narr Verlag, 1998.

-MOURA Jean-Marc, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 2013, p. 156, [https://www.cairn.info/feuilleter.php?ID\\_ARTICLE=PUF\\_MOUR\\_2013\\_01\\_0041](https://www.cairn.info/feuilleter.php?ID_ARTICLE=PUF_MOUR_2013_01_0041).

-ROUGEMONT Denis (de), « Le rôle mondial des valeurs occidentales (octobre 1957) », *Occident*, Bruxelles, n° 4, octobre 1957, p. 39-42, <https://www.unige.ch/rougemont/articles/1957-1962/ddr195710occ#fned6>.

-SAÏD Edward Wadie, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 2005 (1980).

-SHOHAT Ella, « Notes sur le « post-colonial », in : Christine Verschuur, *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes*, *Cahiers Genre et Développement*, n°7, Genève, Paris, EFI/AFED, L'Harmattan, 2010, p. 55-72, <https://doi.org/10.4000/books.iheid.5862>

-SOMÉ Jessica, « Qu'est-ce que l'Occident ? », *Les Yeux du Monde. Actualité internationale et géopolitique*, mis en ligne le 9/10/2014, <https://les-yeux-du-monde.fr/ressources/19785-quest-ce-que-loccident/>.

-TAUBMANN Michel, « Ce que l'Occident a apporté au monde », *Revue internationale et stratégique*, vol. 75, n° 3, 2009, p. 119-122, <https://www.cairn.info/revue-internationale-et-strategique-2009-3-page-119.htm>.

-TORO, Alfonso (de), TORO Fernando (de), *El debate de la postcolonialidad en Latinoamérica*, Madrid, Iberoamericana, 1999.

### **\*\*Dominations mises en cause**

-AYRES TOMAZ Eduardo et NOLLEZ-GOLDBACH Raphaëlle (dir.), *Le postmodernisme et après ?*, Paris, éd. Kimé, 2010.

-BERTENS Johannes Willem et NATOLI Joseph Phillip, *Postmodernim: The key figures*, Malden/Oxford, Blackwell Publishers, 2002.

-DEFERT Daniel et EWALD François (dir.), *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, vol. 1 (4 volumes), 1994.

-FERRER Carolina, « Changement de paradigme, biais disciplinaire et virage idéologique : Postmodernité, postcolonialisme et globalisation », *Protée*, vol. 38, n° 3, 2010, p. 29-37, [id.erudit.org/iderudit/045614ar](http://id.erudit.org/iderudit/045614ar).

-FOKKEMA Douwe W., *Literary History. Modernism and Postmodernism*, Amsterdam, J. Benjamins, 1984.

-FOUCAULT Michel, *Les Mots et les Choses : une archéologie des sciences humaines*, Paris, Gallimard, 1990 (1966).

-JAUNAIT Alexandre et CHAUVIN Sébastien, « Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », *Revue française de science politique*, vol. 62, n° 1, 2012, p. 5-20.

-LYOTARD Jean-François, *La Condition post-moderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Les Éditions de Minuit (coll. Critique), 1979.

-TADIÉ Alexis, « Edward Said et Joseph Conrad : la critique de l'illusion coloniale », *Tumultes*, vol. 35, n°2, 2010, p. 67-80, <https://www.cairn.info/revue-tumultes-2010-2-page-67.htm>.

-WEBER Max, *La domination*, traduction française par Isabelle Kalinowski, Paris, La Découverte, 2013. Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975.

### **\*\*Subaltern Studies**

-GUHA Ranajit et SPIVAK Gayatri, *Selected Subaltern Studies*, New York/Oxford, Oxford University Press, 1988.

-HOARE George et SPERBER Nathan (éd.), *Introduction à Antonio Gramsci*, Paris, La Découverte (Repères), 2013.

-HUCHET Élise, « Faire entendre les subalternes », *Trajectoires*, n° 15, 2022, le 15 octobre 2023, <http://journals.openedition.org/trajectoires/7901>.

-KILANI Mondher, « Chapitre 19 - Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale. Une pensée à l'œuvre », in : *Anthropologie. Du local au global*, Mondher Kilani (dir.), Paris, A. Colin (« Collection U »), 2012, p. 244-258, <https://www.cairn.info/--9782200278212-page-244.htm>.

-L'ESTOILE Benoît (de), « Les voyages de Claude Lévi-Strauss : genèse d'un « intellectuel français » », *Idées économiques et sociales*, 2010/1, vol. 1, n° 159, 2010, p. 70-74, <https://www.cairn.info/revue-idees-economiques-et-sociales-2010-1-page-70.htm>.

-MERLE Isabelle, « Les *Subaltern Studies*. Retour sur les principes fondateurs d'un projet historiographique de l'Inde coloniale », *Genèses*, vol. 3, n° 56, 2004, p. 131-147, <https://www.cairn.info/revue-geneses-2004-3-page-131.htm>.

-POUCHEPADASS Jacques, « Les *Subaltern Studies* ou la critique postcoloniale de la modernité », *L'Homme*, n° 156, 2000, mis en ligne le 18 mai 2007, <https://journals.openedition.org/lhomme/75?file=1>.

-WACHTEL Nathan, *Le Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la Conquête espagnole 1530-1570*, Paris, Gallimard, 1971.

### **\*\*Structuralisme**

-MBEMBE Achille, MONGIN Olivier, LEMPEREUR Nathalie et SCHLEGEL Jean-Louis, « Qu'est-ce que la pensée postcoloniale ? », *Esprit*, 2006/12 (Décembre), p. 117-133, <https://www.cairn.info/revue-esprit-2006-12-page-117.htm>.

-PIAGET Jean, *Le structuralisme*, Paris, PUF (Quadrige), 2007 (1968).

-SIBEUD Emmanuelle, « Post-Colonial et Colonial Studies: enjeux et débats », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, vol. 51-4bis, n° 5, 2004, p. 87-95, <https://doi.org/10.3917/rhmc.515.0087>.

## **IX.2. Décolonial**

-BAUDRILLARD Jean, BRUNN Alain et LAGEIRA Jacinto, « MODERNITÉ », *Encyclopædia Universalis*, [https://www.universalis.fr/encyclopedie/modernite\\_](https://www.universalis.fr/encyclopedie/modernite_)

-BOIDIN Capucine et HURTADO LÓPEZ Fátima, « La philosophie de la libération et le courant décolonial », *Cahiers des Amériques latines*, n° 62, 2009, mis en ligne le 31 janvier 2013, <http://journals.openedition.org/cal/1506>.

-BONVALOT Anne-Laure, « Lumière sur le mouvement décolonial latino-américain », *Revue du crieur*, 2020, <https://hal.science/hal-02889298/document>.

-BOURGUIGNON-ROUGIER Claude, COLIN Philippe et GROSGOUEL Ramón (dir.), *Penser l'envers de la modernité : une anthologie de la pensée décoloniale latino-américaine*, Limoges, Pulim, 2014.

-CASTRO-GÓMEZ Santiago, « L'hybris du point zéro. Science, race et Lumières en Nouvelle-Grenade (1750-1816) », *Revue d'Études Décoloniales*, 2005, trad. française par Lissell Quiroz, <https://www.google.com/url?sa=i&rct=j&q=&esrc=s&source=web&cd=&ved=0CAIQw7AJahcKEwjo4qGrmqeAAxUAAAAAHQAAAAAQAg&url=http%3A%2F%2Fbiblioteca.clacso.edu.ar%2FColombia%2Fpensar->



puj%2F20180102042534%2Fhybris.pdf&psig=AOvVaw2Y0C3hAYjvpSronfTe9Djg&ust=1690300882288894&opi=89978449.

-COLIN Philippe, « La perspective décoloniale critique l'universalisme comme projet impérialiste », *Le Monde*, Propos recueillis par Séverine Kodjo-Grandvaux, mis en ligne le 26 juin 2023, [https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/06/26/la-perspective-decoloniale-critique-l-universalisme-comme-projet-imperialiste\\_6179223\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2023/06/26/la-perspective-decoloniale-critique-l-universalisme-comme-projet-imperialiste_6179223_3232.html).

-COLIN Philippe et QUIROZ Lissell, *Pensées décoloniales. Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, Paris, Zones, 2023.

-DUSSEL Enrique,

\**Ética de la liberación en la edad de la globalización y de la exclusión*, Madrid, Trotta, 1998.

\**1492, l'occultation de l'Autre*, trad. de l'espagnol par Christian Rudel, Paris, Les Éditions ouvrières, 1992.

-GLISSANT Édouard, *Introduction à une poétique du Divers*, Paris, Gallimard, 1996.

-GROSGOUEL Ramón, « Les implications des altérités épistémiques dans la redéfinition du capitalisme global. Transmodernité, pensée frontalière et colonialité globale », *Multitudes*, vol. 3, n° 26, 2006, p. 51-74, <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2006-3-page-51.htm>.

-KIRCHNER-BLANCHARD Catherine et LEFRANÇOIS Frédéric, « Décoloniser l'imaginaire esthétique : vers une écriture de nouveaux paradigmes caribéens », *Revue d'études décoloniales*, 2018, <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01972745/document>.

-MACKENBACH Werner. « Después de los pos-ismos: desde qué categorías pensamos las literaturas centroamericanas contemporáneas? », *Istmo*, Revista virtual de estudios literarios y culturales centroamericanos 8 (enero-junio 2004). 23 de marzo de 2007, [http://www.denison.edu/collaborations/istmo/no8/articulos/pos\\_ismos.html](http://www.denison.edu/collaborations/istmo/no8/articulos/pos_ismos.html).

-MARTÍNEZ-SAN MIGUEL Yolanda, « Colonialismo y decolonialidad archipelágica en el Caribe », Bogotá, *Tabula Rasa*, n° 29, 2018, p. 37-64, <https://doi.org/10.25058/20112742.n29.03>.

-MENCÉ-CASTER Corinne et Cécile BERTIN-ELISABETH, « Approches de la pensée décoloniale », *Archipelies*, n° 5, mai 2018, <https://www.archipelies.org/189>.

-Ministerio de Cultura del Ecuador, Seminario : « Filosofía política en América Latina Hoy » en la Universidad Andina de Simón Bolívar, Sede Ecuador, Doctorado en Estudios Culturales Latinoamericanos, Proyecto Doctorado Convenio Andrés Bello (DOCAB), « Enrique Dussel y otra mirada sobre la historia universal », partie 1 <https://www.youtube.com/watch?v=6GLzHSIGf4o> et partie 2 <https://www.youtube.com/watch?v=biRWKgzvWhQ>.

-PARIZET Sylvie, *Babel : ordre ou chaos ? Nouveaux enjeux du mythe dans les œuvres de la Modernité littéraire*, Grenoble, UGA Éditions (coll. « Ateliers Imagin »), 2010.

-QUIJANO Aníbal,

\*«Colonialidad y modernidad/racionalidad», in : Heraclio Bonilla (dir.), *Los conquistados: 1492 y la población indígena de las Américas*, Quito/Bogotá, Flacso-Tercer Mundo, 1992, p. 437-450.

\*« La colonialidad del poder y la experiencia cultural latinoamericana » in : Briceño-León R. et Heinz S. (dir.), *Pueblo, época y desarrollo : la sociología de América Latina*, Caracas, Nueva Sociedad, 1998.ZEA Leopold.

VERSHUUR Christine et DESTREMAU Blandine, « Féminismes décoloniaux, genre et développement. Histoire et récits des mouvements de femmes et des féminismes au Sud », *Revue tiers-Monde*, vol. 1, n° 209, 2012.

### **IX.3. Espace(s), temps et marronnage**

-ARBOLEDA QUIÑONEZ Santiago,

\*«Los afrocolombianos: entre la retórica del multiculturalismo y el fuego cruzado del destierro», *The Journal of Latin American and Caribbean Anthropology*, n° 12, issue 1, p. 213-222,  
<http://www.humanas.unal.edu.co/colantropos/files/8214/6993/3474/Los-afrocolombianos-.pdf>

\**Le han florecido nuevas estrellas al cielo : suficiencias íntimas y clandestinización del pensamiento afrocolombiano*, thèse en Etudes culturelles latinoaméricaines, sous la direction de Catherine Walsh, Universidad Andina Simón Bolívar Ecuador, 2011,  
<http://repositorio.uasb.edu.ec/bitstream/10644/2816/1/TD018-DECLA-Arboleda-Le%20han%20florecedo.pdf>.

-AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éd. du Seuil (coll. « Bibliothèque du XX<sup>e</sup> siècle »), 1992.

-BACHELARD Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 1957.

-BELUGUE Geneviève, *Le lieu dans l'œuvre romanesque d'Édouard Glissant*, Thèse de doctorat en Littérature française sous la direction de Jacques Chevrier, Paris IV-Sorbonne (Centre international d'études francophones), Année universitaire 1997-1998.

-BONTE Pierre et IZARD Michel, « Espace », *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1991.

-DOMINIC LARAMÉE François, « Les tournants géographiques, le numérique et la pratique historique » ? in : *Cahiers d'histoire*, vol. 35, n° 1, automne 2017, p. 149-173, <https://doi.org/10.7202/1041623ar>.

-FREMONT Armand, *La Région, espace vécu*, Paris, PUF, 1976.

-GROSS Noé, Sur les *hétérotopies* de Michel Foucault. *Le Foucauldien*, vol. 1, n° 6, 2020, <https://foucauldien.net/articles/10.16995/lefou.72/>.

-KOUMBA Jean Steiner, *Le roman et le mouvant : essai sur l'œuvre romanesque d'Édouard Glissant et Jean-Marie Gustave Le Clézio*, Thèse de doctorat en Littérature générale et comparée, sous la direction de Jean Bessière, Université Sorbonne Paris Cité, 2017.

-LOICHOT Valérie Irene, *Le temps dans les œuvres de Jorge Luis Borges, Édouard Glissant et Saint-John Perse*, Thèse de doctorat de Philosophie sous la direction de David Wills, Louisiana State University, 1996, [https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool\\_disstheses/6201?](https://digitalcommons.lsu.edu/gradschool_disstheses/6201?).

-PARISOT Fabrice, « L'espace de la ville dans la poétique d'Alejo Carpentier ou la valorisation des contextes urbains latino-américains », *Cahiers de Narratologie*, n° 7, 1996, <http://journals.openedition.org/narratologie/11780>.

-PAUL-LEVY Françoise et SEGAUD Marion *Anthropologie de l'espace*, Paris, Centre George

-PIMENTEL Luz Aurora, *El espacio en la ficción*. UNAM, Siglo XXI editores, 2021, [https://books.google.com/books?id=NCBdQ031wWwC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs\\_ge\\_summary\\_r&cad=0#v=onepage&q&f=false](https://books.google.com/books?id=NCBdQ031wWwC&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false).

-PRATT Mary Louise, "CODA: CONCEPT AND CHRONOTOPE", *Arts of Living on a Damaged Planet: Ghosts and Monsters of the Anthropocene*, edited by Anna Tsing et al., University of Minnesota Press, MINNEAPOLIS, LONDON, 2017, p. 169-176, [www.jstor.org/stable/10.5749/j.ctt1qft070.14](http://www.jstor.org/stable/10.5749/j.ctt1qft070.14).

-ROPARS-WUILLEUMIER Marie-Claire. *I. La règle du lieu*, in : *Écrire l'espace*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, 2002, p.119-131, <http://books.openedition.org/puv/1755>.

-SEBAI AMEZIANE Ibtissem, *La poétique de l'espace dans l'œuvre d'Édouard Glissant : La Martinique, un vaisseau fantôme*, Thèse de doctorat en Littératures française, francophones et comparée, sous la direction de Martine Mathieu-Job, Université Michel de Montaigne – Bordeaux III, 2014.

-SILENIEKS Juris, «The Martinican Chronotope in Edouard Glissant's Oeuvre, *World Literature Today*, vol. 63, n° 4, 1989, p. 632-636.

-ZUBIAURRE María Teresa, *El espacio en la novela realista*, FCE?, [https://redib.org/Record/oai\\_articulo1165660-mar%C3%ADa-teresa-zubiaurre-el-espacio-en-la-novela-realista-paisajes-miniaturas-perspectivas-fce-m%C3%A9xico-2000-436-pp](https://redib.org/Record/oai_articulo1165660-mar%C3%ADa-teresa-zubiaurre-el-espacio-en-la-novela-realista-paisajes-miniaturas-perspectivas-fce-m%C3%A9xico-2000-436-pp).

-ZUMTHOR Paul, *La mesure du monde. Représentations de l'espace au Moyen Âge*, Paris, Éd. du Seuil, 1993.

#### **IX4. Géocritique et épistémogéocritique**

-DOUDET Caroline, « Géocritique : théorie, méthodologie, pratique », *Acta fabula*, vol. 9, n° 5, Mai 2008, <http://www.fabula.org/revue/document4136.php>.

-EISSA OSORIO Julia Isabel Julia Isabel, *Entrevista a Bertrand Westphal, FLAMME (Fédérer Langues, Altérités, Marginalités, Médias, Éthique)*, numéro spécial n° 1, Limoges, 2023, <https://www.unilim.fr/flamme/875>.

-WESTPHAL Bertrand,

\**La Géocritique. Réel, fiction, espace*, Paris, Éditions de Minuit, 2007.

\**Le Monde Plausible. Espace, Lieu, Carte*, Paris, Éd. de Minuit, 2011.

-ZEKRI Khalid, « *La Géocritique. Réel, fiction, espace* », *Itinéraires*, n° 3, p. 169-173, 2012, <http://journals.openedition.org/itineraires/1024>.

#### **\* Épistémogéocritique :**

-ABADA MEDJO Jean Claude (dir.), *Épistémogéographies. Les fabriques de l'espace et du savoir dans la fiction*, Paris, L'Harmattan (coll. « Colloques & Rencontres »), 2019.

-PIERSSENS Michel, *Savoirs à l'œuvre. Essais d'épistémocritique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires de Lille (coll. « Problématiques »), 1990, [http://epistemocritique.org/IMG/pdf/Savoirs\\_a\\_l\\_oeuvre\\_-\\_texte.pdf](http://epistemocritique.org/IMG/pdf/Savoirs_a_l_oeuvre_-_texte.pdf).

#### **IX.5. Géopoétique et Écopoétique**

-BIGEARD Stéphane, *Dictionnaire de Géopoétique*, revu et augmenté 2015, <https://www.institut-geopoetique.org/fr/dictionnaire-de-geopoetique/152-acces-direct-au-dictionnaire>.

-BRUNET Roger, FERRAS Robert et THERY Hervé, *Les mots de la géographie*, Montpellier, Reclus, 1992.

-DRAGON Geneviève, « Troubles à la frontière », *Acta fabula*, vol. 17, n° 5, « Écopoétiques, un tour d'horizon ? », Dossier : *Écopoétiques, un tour d'horizon ?*, Octobre 2016, <http://www.fabula.org/acta/document9895.php>.

-FERDINAND Malcom, *Une écologie décoloniale. Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, Paris, Seuil, 2019.

-FUENTES Carlos, *Géographie du roman (Geografía de la novela)*, trad. ZINS Céline, Paris, Gallimard (coll. Arcades), 1997 (1993).

-VRIESE Hannes (de), « Écritures antillaises entre géopoétique et écopoétique : sur la nature des cataclysmes chez Patrick Chamoiseau et Daniel Maximin », *Revue critique de fiction française contemporaine*, <http://www.revue-critique-de-fiction-francaise-contemporaine.org/rcffc/article/view/fx11.03>.

-WHITE Kenneth, « Le grand champ de la poétique par Kenneth White », *La géopoétique*, <http://www.kennethwhite.org/geopoetique/>.

## **IX.6. Hybridation**

### **\*\* Le baroque**

-DUBOIS Gilbert, *Le Baroque, profondeurs de l'apparence*, Talence, PUB, 1993.

-GOYER Nicolas et MOSER Walter, *Résurgences baroques. Les trajectoires d'un processus transculturel*, Bruxelles, La Lettre volée (coll. Essais), 2001.

-MÁRQUEZ RODRÍGUEZ Alexis, *Lo Barroco y lo real maravilloso en la obra de Alejo Carpentier*, México, Siglo veintiuno, 1982.

-WALTER Moser, « Du baroque européen et colonial au baroque américain et postcolonial », in : Petra Schumm (dir.), *Barrocos y Modernos : nuevos caminos en la investigación del Barroco iberoamericano*, Francfort-sur-le-Main et Madrid, Vervuert et Iberoamericana, 1998, p. 67-8.

### **\*\* Hybridité**

-BERNARDOT Marc et THOMAS Hélène, « Notes sur l'hybridité », *REVUE Asylon(s)*, n° 13, Novembre 2014-Septembre 2016, Trans-concepts : lexique théorique du contemporain, <http://www.reseau-terra.eu/article1327.html>.

-CORNEJO POLAR Antonio, «Mestizaje e hibridez: los riesgos de las metáforas. Apuntes», *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, Lima, n° 47, 1998,

-GARCÍA CANCLINI Néstor, *Cultures hybrides. Stratégies pour entrer et sortir de la modernité* (*Culturas híbridas: Estrategias para entrar y salir de la modernidad*), trad. française de Francine Bertrand Conzález, Québec, Les Presses de l'Université Laval (coll. Américana), 2010,

<https://r.cantook.com/enqc/sample/aHR0cHM6Ly93d3cuZW50cmVwb3RudW1lcmlxdWUuY29tL3NhbXBsZS85MzY0NC93ZWJfcmlhZGVyX21hbmlmZXN0P2ZvcmlhdF9uYXR1cmU9cGRm>.

-DURAND Georges Durand et GARCÍA CANCLINI, « Cultures hybrides et stratégies communicationnelles », *Hermès La Revue*, CNRS Éditions, n°28, 2000, p. 71-81.

-HAESBAERT Rogerio, « Hybridité culturelle, « anthropophagie » identitaire et transterritorialité », *Géographie et cultures*, n° 78, 2011, mis en ligne le 25 février 2013, <http://journals.openedition.org/gc/607>.

-KRYNSKI Wladimir, *Sur quelques généalogies et formes de l'hybridité dans la littérature du XX<sup>e</sup> siècle*, in : *Le texte hybride*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2004, <http://books.openedition.org/psn/10058>.

-LOUVIOT Myriam, *Poétique de l'hybridité dans les littératures postcoloniales*, Thèse de doctorat, Université de Strasbourg, Strasbourg, 2010.

-VELASCO Fabiola, « Quelques notes sur des concepts pour penser l'Amérique Latine », mis en ligne le 04/04/2023 sur le blog Hibridaciones Fotografía e Hibridación Cultural, *Hypotheses*, <https://hibridaciones.hypotheses.org/tag/amerique-latine>.

## **\*\* Créolisation et transculturation**

-CORNEJO POLAR Antonio, «Mestizaje, transculturación y heterogeneidad», *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, Lima, n° 40, 1994, p. 368-371.

-MARRERO LEÓN Erelis, «Transculturación y estudios culturales. Breve aproximación al pensamiento de Fernando Ortiz», *Tabula Rasa*, Bogotá, Universidad Colegio Mayor de Cundinamarca, n° 19, 2013, p. 101-117, <https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=39630036005>.

-MASSÉ Raymond, « Créolisation et quête de reconnaissance », *L'Homme*, 2013, n° 207-208, <http://journals.openedition.org/lhomme/24690>, p. 135-157.

-ORTIZ FERNÁNDEZ Fernando, *Contrapunteo cubano del tabaco y del azúcar (Advertencia de sus contrastes agrarios, económicos, históricos y sociales, su etnografía y su transculturación)*, Habana, Consejo nacional de cultura, 1963 (1940).

-SEGALEN Victor, *Essai sur l'exotisme, une esthétique du divers*, Paris, Librairie générale française (coll. « Le Livre de poche »), 1986 (1955).

-TOUMSON Roger, *Mythologie du métissage*, Paris, PUF, 1998.

### **IX.7. Narratologie et réception**

-BARTHES Roland, *Essais critiques*, Paris, Éd. du Seuil, 1981 (1964).

-ECO Umberto,

\**De la littérature*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2003.

\**Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996.

-HAMON Philippe, *Du descriptif*, Paris, Hachette supérieur, 1994.

-IONESCO Eugène, *Notes et contre-notes*, Paris, Gallimard (coll. Folio Essais), 1966.

-ISER Wolfgang, *L'Acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, Mardaga, 1985 (1976).

-JAUSS Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

-LIMAT-LETELLIER Nathalie, « Historique du concept d'intertextualité », in : LIMAT-LETELLIER Nathalie et MIGUET-OLLAGNIER (dir), *L'intertextualité*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 1998, <http://books.openedition.org/pufc/4507>.

-RICŒUR Paul, *Temps et récit. Le temps raconté*, tome 3. Paris, Éd. du Seuil (Points essais), 1985.

-VASSEVIÈRE Jacques et TOURSEL Nadine, *Littérature : 140 textes théoriques et critiques*, Paris, Armand Colin (coll. Cursus Lettres), 2011 (3<sup>ème</sup> édition).

### **IX.8. Écrivain, écriture, engagement**

-CHAMOISEAU Patrick, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997.

-CHANCÉ Dominique, « De *Chronique des sept misères* à *Biblique des derniers gestes*, Patrick Chamoiseau est-il baroque? », *Modern Language Notes*, vol. 118, n° 4, sept. 2003, p. 867-894.

-JEANNERET Michel, *La biographie d'auteur, ennemie ou solidaire de l'œuvre ?* in : NAKAJI Yoshikazu (dir.), *L'Autre de l'œuvre*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (coll. L'Imaginaire du texte), p. 9-22, 2007, <https://books.openedition.org/puv/1546?lang=fr#ftn23>.

-RŒLENS Maurice, « Écriture et engagement », in : *Société et littérature antillaises aujourd'hui*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 1997, p. 117-140, <http://books.openedition.org/pupvd/8691>.

-THÉRENTY Marie-Ève, « LA FABRIQUE DE L'ÉCRIVAIN NATIONAL (A.-M. Thiesse) - Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/la-fabrique-de-l-ecrivain-national/>.

## **IX.9. Genre et société**

-VANY Romain, « Mauvais genres en bibliothèques publiques : quelle place pour le roman sentimental paralittéraire ? », Master Politique des Bibliothèques et de la Documentation, sous la direction de Bruno Péquignot, Lyon, ENSSIB, 2013, <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/64022-les-mauvais-genres-en-bibliothequespubliques-quelle-place-pour-le-roman-sentimental-paralitteraire.pdf>.

-BOURDIEU Pierre,

\*« Le Capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 31, Paris, janvier 1980, p. 2-3.

\*« Les intellectuels sont-ils hors-jeu ? » [1978], *Questions de sociologie* [1984], Paris, Éd. de Minuit, 2002.

-BOYER Alain-Michel, *La Paralittérature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

### **IX.9.1. Autobiographie**

-ALLET Natacha et Laurent JENNY, « L'autobiographie », *Méthodes et problèmes*, <https://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/autobiographie/ab035000.html>.

-AMIEL Henri-Frédéric (1987). *Du Journal intime*, éd. R. Jaccard, Bruxelles, Complexe, 1987.

-BARTHES Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Éd. du Seuil, 1984.

-BLANCHOT Maurice, *Le journal intime et le récit, Le livre à venir*, Paris, Gallimard, 1959.



- CORBIN Alain, *Coulisses*, in : Georges Duby et Philippe Ariès (dir), *Histoire de la vie privée*, Paris, Éd. du Seuil, tome 4, 1987.
- DIDIER Béatrice, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1976.
- GENETTE Gérard, « Le journal, l'antijournal », *Poétique*, n°47, 1981.
- GIRARD Alain, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1986.
- GUSDORF Georges, *Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1990.
- LEJEUNE Philippe,
- \**Cher Cahier. Témoignages sur le journal personnel*, Paris, Gallimard, 1989.
- \**La pratique du journal personnel. Enquête*, Cahiers de sémiotique textuelle, n° 17, Université de Paris X, 1990.
- \**Le Pacte autobiographique*, Paris, Éd. du Seuil, 1975.
- \**Les brouillons de soi*, Seuil, Éd. du Paris, 1998.
- LEJEUNE Philippe et BOGAERT Catherine, *Le journal intime. Histoire et anthologie*, Paris, Éditions Textuel, 2006.
- MARTY Éric, *L'écriture du Jour. Le Journal d'André Gide*, Paris, Éd. du Seuil, 1985.
- MENCÉ-CASTER Corinne, *Les récits du « je » dans la littérature caribéenne : entre autobiographie et ethnographie*, Manioc 2000, <http://www.manioc.org/research/HASH7edae2cc2f408babc1fca0>.
- PACHET Pierre, *Les baromètres de l'âme. Naissance du journal intime*, Paris, Hatier, 1990.
- PERROT Michelle, *Les femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998.
- ROUSSET Jean, *Le lecteur intime*, Paris, Corti, 1986.
- STAROBINSKI Jean, *L'œil vivant II. La relation critique*, Paris, Gallimard, 1970, <https://clg-monet-magny.ac-versailles.fr/IMG/pdf/Autobiographie.pdf>.

## IX.9.2 Histoire et roman, roman historique

- AÍNSA Fernando, *Reescribir el pasado. Historia y ficción en América Latina*, Mérida (Venezuela), Ediciones el otro, el mismo, 2003.

-BARTHES Roland, « Le discours de l'histoire », in : *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*, Paris, Seuil, 1984, p. 174-175.

-CICHOCKA Marta, *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique. Réinventions, relectures, écritures*, Paris, L'Harmattan, 2007.

-DAULER Clara, *Entre Hispanité et Caribéanité : les enjeux identitaires du roman historique*, thèse en Littérature et langue étrangère sous la direction de Cécile Bertin-Elisabeth, Université des Antilles, soutenue le 29/10/ 2018.

-DIDIER Sébastien, « La prosopographie, une méthode historique multiscalaire entre individuel et collectif », *Cahiers d'histoire*, vol. 35, n° 1, 2017, p. 59-84, <https://doi.org/10.7202/1041619a>.

-DOMENELLA Ana Rosa (ed.), *(Re)escribir la historia desde la novela del fin de siglo. Argentina, Caribe, México*. México, D.F., Porrúa, Uam-Iztapalapa, 2002.

-FLAHAULT François, HEINICH Nathalie et SCHAEFFER Jean-Marie, « Entretien avec Paul Veyne », *L'Homme*, juillet-septembre 2005, p. 175-176, <https://journals.openedition.org/lhomme/29548>.

-KOSELLECK Reinhart, *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990.

-GENGEMBRE Gérard, *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, 2006.

-GINZBURG Carlo,

\**Le fil et les traces*, Paris, Verdier, 2010.

\**Le fromage et les vers*, Paris, Champs Histoire, 2019 (1980).

-GRINBERG PLA Valeria et MACKENBACH Werner, « La (re)escritura de la historia en la narrativa centroamericana », *Hacia una historia de las literaturas centroamericanas. Literatura y compromiso político. Prácticas político-culturales y estéticas de la revolución*, vol. IV, Guatemala, F&G Editores, 2018, p. 341-379, [https://www.academia.edu/44349164/La\\_re\\_escritura\\_de\\_La\\_historia\\_en\\_la\\_narrativa\\_centroamericana](https://www.academia.edu/44349164/La_re_escritura_de_La_historia_en_la_narrativa_centroamericana).

-MACKENBACH Werner, « Historia como pretexto de literatura - la nueva novela histórica en Centroamérica », *Literaturas centroamericanas de hoy*, Karl Kohut et Werner Mackenbach (ed.), Madrid/Frankfurt, Iberoamericana/Vervuert, 2005, p.179-200.

-MARCHIO Julie, «De la “nueva novela histórica” a la “novela intrahistórica”: ¿Hacia una escritura femenina de la historia?», *Mesoamérica*, vol. 55, 2013, p. 113-121.

-NIQUE Christian, « La difficile question du roman national : « du dogmatisme au discernement », Séminaire « Dogmatisme et discernement », Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, vol. 52, 2021, [https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie\\_edition/sources/index.php?page=find\\_conferences&mode=modif&id=4567](https://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/academie_edition/sources/index.php?page=find_conferences&mode=modif&id=4567).

-NORA Pierre, « Histoire et roman : où passent les frontières? », *Présent, nation, mémoire*, Paris, Gallimard, 2011, p. 115-127.

-RICŒUR Paul, *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Éd. du Seuil, 1985.

-WHITE Hayden, *The Content of the Form. Narrative Discourse and Historical Representation*, Baltimore – Londres, The Johns Hopkins University Press, 1987, traduit par Jeffrey Andrew Barash, « Qu’est-ce que la “réalité” du passé historique ? Réflexions à partir de la théorie de l’histoire chez Paul Ricœur », *Le Télémaque*, vol. 51, n° 1, 2017, p. 89-106, <https://www.cairn.info/revue-le-telemaque-2017-1-page-89.htm>.

## X) Dictionnaires et encyclopédies et autres

-ALEXANDRE Charles, *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette, 1831 (1824).

-BAUD Pascal, BOURGEAT Serge et BRAS Catherine, *Dictionnaire de géographie*, Paris, Hatier (coll. Initial), 5<sup>e</sup> édition, 2013.

-CONFIANT Raphaël, *Dictionnaire créole martiniquais – français*, Saint-Denis, Orphie, édition revue et augmentée, 2022.

-CORZANI Jack, *Dictionnaire encyclopédique des Antilles et de la Guyane*, Tome 6, Fort-de-France, Martinique, Éditions Désormeaux, 1993.

-Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, <https://www.cnrtl.fr/>.

-DIDEROT Denis et D’ALEMBERT Jean, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/>, 1751.

-GAFFIOT Félix, *Dictionnaire Latin-Français*, Paris, Hachette, 1934, <https://www.lexilogos.com/latin/gaffiot.php?q=anima>.

## Index

---

- Abolition de l'esclavage de 1848 en  
Martinique, 19, 21, 23, 25, 26, 34, 38,  
145, 146, 173, 175, 177, 192, 193, 195,  
198, 203, 204, 205, 211, 212, 213, 224,  
225, 226, 227, 229, 230, 232, 234, 261,  
264, 265, 268, 285, 288, 290, 297, 299,  
300, 302, 343, 374, 399, 401, 402, 404,  
405, 406, 407, 409, 428, 432, 433, 443,  
470
- Allégorie, 60, 375, 379
- Altérité, 13, 15, 19, 34, 37, 74, 134, 154,  
162, 173, 179, 180, 181, 189, 197, 207,  
289, 340, 354, 362, 393, 395, 403, 404,  
420, 426, 430, 434, 458, 459
- Américanisation, 17, 45, 46, 47, 48, 89,  
167, 168, 411, 426, 429, 430, 434
- Américanité, 25, 42, 47, 48, 100, 129, 139,  
144, 147, 151, 152, 154, 155, 175, 180,  
260, 270, 426
- Américano-caraïbe, 11, 12, 15, 16, 18, 19,  
20, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 29, 30, 33, 34,  
36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48,  
65, 77, 79, 81, 83, 84, 89, 90, 91, 92,  
115, 120, 121, 123, 130, 137, 144, 148,  
155, 156, 158, 159, 160, 163, 166, 167,  
168, 169, 170, 171, 172, 189, 193, 203,  
237, 255, 256, 258, 266, 275, 284, 285,  
287, 289, 359, 360, 362, 363, 364, 367,  
369, 373, 374, 384, 385, 386, 387, 388,  
389, 390, 394, 400, 407, 409, 428, 429,  
430, 431, 432, 433, 434, 435, 447, 466,  
519
- Américano-caribéanisation, 434
- Amériques, 11, 14, 15, 16, 17, 20, 21, 22,  
25, 26, 27, 28, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36,  
37, 39, 42, 43, 44, 47, 48, 49, 50, 55, 57,  
63, 64, 67, 74, 76, 78, 82, 89, 90, 92, 93,  
94, 96, 97, 98, 100, 101, 103, 106, 107,  
119, 121, 122, 124, 125, 126, 127, 128,  
129, 130, 131, 136, 137, 138, 139, 140,  
142, 143, 144, 146, 150, 151, 152, 153,  
154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161,  
162, 166, 168, 174, 175, 176, 180, 181,  
182, 185, 189, 196, 197, 198, 201, 202,  
203, 220, 221, 247, 250, 257, 260, 270,  
278, 282, 288, 303, 316, 317, 319, 344,  
349, 350, 351, 353, 354, 355, 358, 366,  
367, 369, 371, 373, 374, 376, 377, 379,  
380, 387, 388, 393, 415, 417, 418, 420,  
426, 428, 429, 430, 432, 438, 439, 442,  
443, 450, 453, 454, 456, 461, 463, 464,  
467, 471, 472, 473, 476, 479, 480, 482,  
484, 485, 502, 503, 519
- Ariane, 9, 42, 52, 57, 58, 60, 61, 63, 67,  
68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 81, 118, 148,  
150, 160, 181, 189, 199, 214, 226, 239,  
254, 301, 304, 323, 324, 328, 332, 410,  
426, 429, 435, 444, 445, 446
- Autobiographie, 9, 87, 100, 108, 174, 215,  
221, 222, 223, 224, 225, 227, 232, 233,  
235, 236, 237, 240, 252, 253, 254, 275,  
301, 381, 395, 411, 487, 488
- Bibliothèque, 10, 33, 35, 42, 55, 73, 90,  
95, 101, 103, 107, 108, 109, 110, 111,  
112, 113, 114, 115, 117, 124, 136, 160,  
174, 200, 204, 207, 208, 212, 225, 226,  
232, 275, 276, 379, 394, 405, 407, 425,  
431, 434, 435, 444, 446, 451, 453, 473,  
481, 486
- Bifurcation, 12, 34, 63, 85, 89, 90, 95, 98,  
99, 102, 115, 167, 168, 169, 178, 197,  
203, 212, 217, 223, 237, 273, 312, 339,  
347, 360, 361, 409, 412, 431, 433
- Capitalisme, 8, 28, 30, 34, 92, 94, 127,  
130, 132, 143, 152, 157, 158, 170, 185,  
192, 193, 198, 285, 286, 287, 289, 290,  
291, 292, 293, 297, 299, 300, 301, 302,  
304, 306, 315, 316, 319, 327, 328, 330,  
339, 340, 344, 346, 347, 348, 349, 350,  
351, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 360,  
361, 372, 377, 381, 389, 393, 404, 420,  
425, 431, 434, 458, 480
- Caraïbes, 16, 24, 27, 30, 33, 42, 43, 45, 48,  
75, 82, 84, 90, 93, 94, 96, 100, 119, 121,  
122, 130, 134, 136, 145, 148, 150, 151,  
152, 154, 155, 157, 158, 162, 163, 168,  
173, 178, 180, 184, 188, 189, 196, 208,  
256, 259, 260, 264, 270, 307, 344, 369,  
428, 433, 443, 460, 461, 462, 463, 464,  
465, 468, 469, 470
- Centre, 12, 13, 15, 23, 30, 34, 40, 43, 54,  
55, 57, 58, 59, 66, 67, 72, 73, 82, 94,

103, 105, 106, 111, 114, 115, 116, 121, 122, 123, 124, 126, 128, 130, 133, 135, 136, 138, 139, 140, 144, 148, 152, 154, 156, 158, 168, 178, 181, 195, 211, 220, 221, 227, 243, 271, 279, 281, 283, 287, 296, 300, 331, 345, 346, 353, 359, 360, 361, 365, 366, 371, 377, 384, 394, 398, 419, 424, 426, 429, 431, 433, 434, 439, 442, 445, 453, 454, 463, 481, 482, 490, 519

Colonialité, 14, 28, 37, 39, 41, 42, 93, 122, 127, 143, 148, 156, 157, 158, 159, 167, 171, 210, 213, 244, 266, 269, 285, 289, 300, 301, 302, 353, 358, 359, 363, 372, 376, 402, 404, 409, 426, 428, 464, 476, 480

Conflit d'intérêt, 8, 92, 104, 148, 160, 206, 218, 219, 235, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 291, 293, 295, 297, 304, 305, 311, 312, 315, 316, 317, 322, 326, 328, 330, 331, 335, 339, 340, 346, 353, 359, 389, 395, 410, 420, 432, 433

Continent, 11, 16, 25, 27, 30, 34, 45, 48, 58, 76, 89, 94, 106, 129, 134, 139, 146, 147, 151, 152, 154, 163, 171, 174, 182, 195, 201, 219, 254, 260, 296, 304, 353, 359, 426, 428, 433

Cosmopolitisme, 75, 82, 90, 91, 101, 102, 116, 121, 122, 123, 124, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 144, 146, 148, 166, 193, 236, 284, 296, 345, 360, 371, 379, 384, 409, 428, 431, 455

Costa Rica, 8, 20, 24, 27, 82, 89, 96, 102, 162, 163, 164, 165, 168, 169, 170, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 191, 193, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 214, 218, 219, 220, 240, 244, 245, 246, 249, 252, 253, 254, 255, 257, 272, 274, 275, 276, 277, 278, 280, 282, 283, 284, 304, 306, 307, 308, 311, 312, 314, 316, 317, 319, 321, 323, 330, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 343, 344, 348, 349, 350, 351, 353, 355, 358, 359, 369, 383, 413, 420, 421, 423, 424, 425, 426, 432, 434, 436, 437, 438, 439, 470, 471, 472, 511, 512, 513, 514, 516, 517

Créolisation, 11, 13, 19, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 37, 38, 48, 90, 91, 96, 128, 131, 132, 146, 148, 154, 369, 427, 429, 434, 485

Cuba, 21, 27, 34, 89, 93, 136, 144, 155, 162, 168, 170, 180, 181, 200, 218, 219, 240, 241, 243, 244, 247, 248, 249, 252, 253, 254, 275, 277, 279, 280, 282, 306, 307, 308, 312, 314, 316, 317, 321, 329, 331, 335, 338, 341, 342, 347, 348, 351, 354, 359, 411, 412, 423, 426, 472, 502, 505

Culture, 3, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 30, 32, 33, 34, 37, 38, 39, 42, 52, 57, 58, 59, 60, 70, 72, 75, 76, 79, 81, 83, 86, 87, 90, 94, 95, 101, 105, 106, 114, 121, 122, 125, 126, 128, 129, 131, 132, 134, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 147, 148, 152, 157, 158, 161, 162, 163, 164, 166, 168, 176, 178, 179, 181, 182, 183, 184, 185, 188, 189, 190, 191, 197, 198, 200, 202, 206, 211, 224, 226, 235, 258, 262, 271, 274, 282, 285, 290, 300, 339, 341, 342, 343, 348, 355, 364, 366, 367, 371, 372, 373, 375, 376, 377, 378, 382, 383, 386, 388, 393, 394, 397, 404, 416, 424, 427, 428, 429, 430, 431, 433, 434, 444, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 485, 502, 503

Décolonial, 15, 29, 37, 45, 47, 89, 95, 100, 120, 122, 125, 126, 127, 129, 143, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 164, 167, 169, 191, 202, 210, 243, 266, 274, 287, 289, 360, 390, 429, 434, 479, 480, 481

Divers, 14, 18, 23, 27, 29, 30, 35, 36, 38, 47, 48, 83, 90, 105, 112, 113, 115, 116, 117, 121, 122, 126, 132, 145, 148, 150, 151, 153, 157, 189, 194, 236, 282, 283, 300, 369, 370, 372, 377, 382, 428, 431, 443, 447, 462, 477, 480

Écopoétique, 399, 483, 484

Écriture et Réécriture labyrinthiques, 3, 44, 45, 48, 55, 72, 82, 92, 97, 100, 107, 110, 117, 148, 155, 167, 168, 180, 189, 213, 350, 361, 422, 426

Errance, 30, 98, 135, 148, 161, 169, 178, 220, 349, 386, 389, 390, 394, 409, 433, 446

**Errance I**, 414

Esclavage, 16, 22, 25, 34, 44, 65, 95, 96, 143, 149, 165, 168, 169, 170, 173, 177, 188, 191, 192, 194, 198, 200, 201, 203, 204, 205, 206, 209, 211, 212, 213, 218, 224, 226, 227, 228, 235, 245, 256, 259,

260, 261, 262, 264, 265, 266, 267, 270, 288, 290, 291, 293, 294, 295, 302, 303, 342, 344, 357, 359, 372, 374, 390, 394, 397, 398, 400, 402, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 425, 428, 430, 432, 433, 442, 468, 469, 473

Espace, 1, 10, 11, 16, 18, 20, 22, 25, 28, 29, 31, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 50, 56, 66, 73, 75, 76, 77, 79, 83, 85, 88, 93, 99, 100, 104, 105, 106, 107, 109, 110, 111, 114, 115, 116, 117, 121, 124, 133, 136, 140, 144, 145, 147, 149, 151, 152, 155, 158, 160, 161, 163, 164, 166, 167, 168, 170, 174, 176, 179, 187, 196, 197, 199, 206, 207, 209, 210, 211, 216, 217, 220, 221, 236, 237, 238, 240, 242, 245, 246, 247, 250, 251, 254, 255, 260, 261, 273, 280, 281, 285, 287, 314, 340, 344, 345, 346, 348, 350, 353, 354, 356, 357, 358, 359, 360, 362, 365, 366, 367, 370, 374, 375, 377, 381, 382, 398, 411, 414, 417, 418, 421, 425, 430, 431, 432, 439, 442, 445, 453, 454, 457, 460, 481, 482, 483, 502, 519

Espace-temps, 10, 18, 29, 36, 43, 44, 85, 93, 99, 100, 104, 110, 115, 141, 155, 160, 166, 176, 217, 281, 284, 346, 354, 359, 370, 381, 432, 519

Espagne, 137, 138, 316, 318, 337, 338, 375

France, 4, 19, 22, 23, 25, 26, 34, 35, 38, 51, 53, 55, 61, 66, 73, 91, 96, 126, 129, 130, 140, 143, 144, 145, 146, 153, 154, 155, 170, 173, 174, 176, 178, 180, 194, 195, 204, 206, 207, 208, 210, 212, 226, 227, 228, 245, 246, 247, 258, 259, 262, 264, 265, 267, 287, 288, 289, 290, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 337, 342, 345, 349, 374, 376, 381, 382, 385, 398, 400, 402, 403, 405, 407, 408, 409, 437, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 453, 460, 462, 465, 467, 468, 470, 472, 477, 487, 490, 501, 502, 505, 509

Fraternité, 154, 173, 205, 206, 211, 212, 267, 390, 393, 400, 403, 404, 405, 407, 408, 409, 426

Frontière, 11, 79, 312, 315, 377, 390

Géocritique, 40, 41, 44, 103, 133, 164, 165, 170, 216, 236, 254, 255, 261, 340, 344, 350, 359, 363, 365, 431, 432, 433, 483

Guerre d'indépendance de Cuba, 27, 191, 203, 214, 216, 218, 219, 220, 240, 241, 247, 253, 272, 278, 279, 280, 306, 308, 310, 311, 312, 314, 316, 317, 321, 322, 323, 325, 335, 338, 348, 355, 359, 410, 413, 420, 423, 425, 428, 433

H/histoire, 17, 26, 36, 43, 44, 45, 85, 87, 88, 117, 122, 124, 142, 150, 167, 168, 170, 182, 196, 197, 201, 203, 217, 220, 253, 258, 271, 274, 284, 340, 358, 360, 361, 363, 387, 389, 422, 425, 426, 428, 430, 431, 432, 433, 434

Haut lieu, 44, 45, 47, 48, 56, 58, 89, 103, 107, 153, 166, 167, 173, 274, 344, 364, 373, 374, 378, 379, 388, 399, 403, 429, 519

Héros, 27, 28, 48, 62, 70, 73, 112, 154, 161, 165, 213, 248, 249, 278, 308, 310, 324, 351, 363, 371, 374, 375, 385, 389, 411, 426, 451, 512

Hybridité/Hybridation, 12, 13, 17, 27, 32, 33, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 49, 52, 57, 60, 65, 67, 76, 77, 80, 125, 136, 158, 221, 222, 223, 236, 255, 256, 259, 260, 271, 273, 283, 284, 285, 287, 295, 338, 340, 346, 348, 350, 354, 359, 360, 363, 364, 370, 371, 388, 389, 393, 397, 398, 403, 409, 410, 413, 415, 416, 420, 422, 425, 426, 428, 429, 430, 431, 432, 434, 449, 484, 485, 519

Identité collective, 179, 271, 284, 361, 378, 429, 459

Identité culturelle, 18, 19, 40, 77, 87, 136, 151, 166, 167, 182, 269, 271, 359, 382, 457, 458, 459, 460

Identité hybride, 40, 285, 394, 406

Identité individuelle, 19, 77, 362

Identité labyrinthique, 9, 11, 31, 43, 45, 84, 85, 87, 89, 167, 168, 183, 237, 240, 252, 254, 255, 275, 283, 284, 358, 410, 411, 425, 433, 519

Identité nationale, 87, 96, 258, 271, 272, 273, 283, 339, 340, 377, 382, 383, 425, 432

Île, 11, 16, 21, 24, 25, 27, 30, 41, 45, 52, 57, 58, 60, 65, 76, 89, 93, 94, 122, 134, 139, 140, 144, 146, 148, 151, 152, 154, 155, 171, 173, 175, 176, 177, 180, 184, 192, 196, 208, 219, 237, 240, 249, 254, 260, 270, 280, 289, 294, 295, 296, 303,

304, 307, 341, 344, 349, 351, 353, 358, 359, 399, 406, 411, 421, 422, 423, 428, 444, 447

Indépendance, 21, 27, 34, 44, 92, 94, 154, 162, 168, 169, 170, 175, 177, 181, 192, 193, 194, 196, 198, 218, 221, 249, 253, 259, 271, 274, 275, 279, 280, 306, 312, 314, 315, 319, 321, 351, 358, 361, 374, 382, 413, 441

Interculturalité, 18, 36, 39, 75, 91, 105, 114, 122, 126, 129, 132, 144, 146, 148, 151, 183, 202, 230, 377, 457, 458

Invisible, 10, 12, 15, 36, 47, 59, 61, 71, 72, 74, 76, 80, 81, 89, 95, 97, 102, 105, 106, 116, 143, 169, 196, 197, 201, 210, 248, 249, 252, 255, 267, 271, 279, 293, 297, 304, 309, 340, 346, 355, 360, 361, 364, 373, 375, 377, 379, 389, 394, 396, 404, 408, 433, 434, 447, 463

Labyrinthe, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 16, 17, 18, 20, 22, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 97, 100, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 120, 123, 124, 127, 131, 137, 144, 148, 149, 151, 153, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 180, 181, 185, 186, 187, 189, 190, 191, 193, 196, 197, 199, 200, 201, 202, 203, 205, 210, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 222, 223, 226, 227, 230, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 244, 247, 248, 251, 252, 253, 254, 255, 258, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 288, 295, 302, 304, 305, 306, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 316, 319, 320, 321, 323, 324, 328, 330, 331, 337, 338, 340, 341, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 363, 364, 377, 378, 379, 380, 384, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 394, 395, 396, 401, 403, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 412, 414, 415, 416, 418, 419, 420, 422, 423, 424, 425, 426, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 438, 439, 444, 445, 446, 447, 448, 451, 453, 454, 455, 466, 467, 476, 511, 513, 515, 516, 519

Labyrinthe mémoriel, 85, 163, 390, 406, 409, 410, 415, 419, 422, 426, 429, 431

Labyrinthe mental, 8, 44, 59, 81, 119, 151, 167, 213, 323, 338, 360, 390, 391, 394, 396, 431

Labyrinthe spatial, 10, 25, 59, 67, 76, 104, 106, 109, 136, 150, 168, 169, 208, 240, 247, 357, 358, 359, 362, 414, 417, 432

Labyrinthes borgésiens, 10, 27, 35, 41, 43, 55, 89, 90, 99, 103, 104, 105, 107, 116, 120, 123, 155, 166, 170, 284, 454, 519

Labyrinthisation, 93

Liberté, 11, 13, 17, 27, 54, 93, 94, 102, 105, 109, 118, 119, 120, 132, 134, 140, 151, 154, 155, 165, 176, 177, 195, 200, 205, 206, 210, 221, 224, 230, 231, 233, 234, 245, 246, 251, 258, 262, 264, 267, 290, 291, 300, 315, 316, 327, 350, 383, 387, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 415, 417, 426, 431, 442

Lieu, 10, 14, 15, 17, 20, 22, 28, 31, 37, 40, 41, 44, 47, 48, 50, 51, 52, 55, 56, 57, 58, 59, 67, 70, 74, 81, 83, 85, 86, 89, 91, 102, 104, 106, 107, 108, 109, 111, 114, 115, 121, 122, 124, 127, 130, 131, 133, 136, 137, 139, 141, 147, 148, 149, 153, 154, 156, 159, 160, 161, 162, 167, 169, 170, 171, 175, 179, 184, 188, 193, 194, 196, 198, 200, 203, 206, 207, 209, 222, 225, 237, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 249, 250, 251, 254, 260, 261, 267, 273, 275, 277, 278, 280, 284, 298, 299, 302, 307, 317, 319, 327, 328, 330, 336, 337, 338, 344, 346, 347, 354, 356, 357, 359, 360, 361, 363, 364, 366, 368, 369, 370, 373, 374, 381, 382, 386, 388, 390, 398, 399, 403, 411, 417, 418, 429, 432, 476, 481, 482

Marge, 13, 15, 19, 21, 28, 33, 44, 70, 82, 97, 99, 105, 117, 121, 122, 125, 127, 128, 129, 135, 147, 151, 158, 159, 164, 177, 181, 182, 184, 187, 188, 193, 221, 272, 274, 345, 346, 348, 353, 354, 356, 359, 377, 378, 394, 414, 426, 428, 430, 463, 503, 519

Martinique, 3, 8, 18, 21, 23, 24, 25, 28, 30, 79, 82, 89, 94, 116, 140, 141, 144, 145,

149, 150, 153, 154, 156, 168, 170, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 189, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 204, 206, 209, 212, 225, 226, 227, 228, 229, 232, 235, 237, 255, 256, 258, 261, 262, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 284, 285, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 301, 303, 304, 349, 359, 369, 374, 391, 395, 397, 398, 399, 400, 401, 403, 404, 406, 409, 424, 430, 432, 434, 441, 442, 443, 447, 465, 467, 468, 469, 470, 482, 490, 502, 507, 509

Mémoire, 13, 15, 16, 18, 23, 28, 31, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 48, 50, 55, 60, 66, 79, 80, 83, 85, 86, 88, 89, 90, 96, 99, 100, 104, 105, 108, 110, 111, 142, 144, 149, 150, 156, 164, 165, 166, 167, 168, 175, 177, 178, 179, 188, 190, 191, 193, 195, 196, 198, 199, 200, 201, 203, 212, 219, 220, 221, 222, 223, 225, 226, 234, 235, 240, 251, 254, 255, 256, 258, 259, 262, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 284, 288, 299, 340, 346, 358, 359, 360, 361, 363, 367, 374, 378, 380, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 399, 401, 406, 421, 422, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 434, 435, 443, 447, 448, 453, 454, 457, 459, 461, 462, 464, 467, 469, 470, 471, 472, 475, 476, 490, 502

Mémoire collective, 44, 46, 60, 88, 89, 142, 144, 164, 165, 168, 177, 190, 191, 195, 196, 201, 212, 220, 222, 235, 258, 274, 358, 360, 363, 374, 380, 385, 386, 387, 388, 424, 425, 426, 432

Métissage, 32, 37, 38, 39, 77, 78, 79, 80, 97, 128, 135, 161, 198, 199, 200, 201, 227, 390, 460, 463, 471, 486

Micro-histoire, 26, 27, 36, 43, 85, 99, 152, 177, 187, 193, 221, 252, 254, 255, 275, 276, 280, 283, 284, 376, 428, 433, 473, 474

Minotaure, 8, 12, 13, 15, 27, 37, 39, 40, 42, 43, 44, 46, 47, 50, 52, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 80, 82, 93, 106, 107, 112, 123, 124, 136, 151, 161, 166, 168, 169, 173, 189, 190, 197, 205, 225, 244, 290, 292, 301, 323, 324, 348, 353, 354, 359, 360, 363, 364, 377, 389, 390, 392, 393, 394, 397, 398, 403, 404, 406, 407, 409, 410, 412, 416, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 425, 426, 427, 428, 429, 431, 432, 433, 434, 447, 448, 449, 519

Minotaurisation, 209, 409

Modernité, 14, 112, 114, 125, 126, 127, 136, 143, 156, 157, 158, 164, 168, 188, 289, 350, 354, 358, 359, 372, 419, 481

Montagne / Volcan, 8, 9, 22, 23, 24, 25, 27, 40, 45, 70, 153, 154, 165, 168, 173, 175, 177, 179, 190, 191, 192, 194, 195, 196, 203, 204, 208, 213, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 229, 232, 235, 236, 255, 259, 260, 264, 265, 267, 269, 270, 274, 277, 280, 285, 286, 287, 289, 290, 291, 294, 297, 299, 301, 303, 304, 354, 373, 377, 390, 391, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 406, 409, 426, 432, 433, 436, 442, 443, 444, 519

Mythe, 9, 10, 11, 12, 17, 18, 20, 33, 34, 35, 36, 37, 41, 42, 43, 44, 45, 47, 48, 50, 51, 52, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 73, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 86, 87, 89, 90, 91, 92, 96, 97, 99, 100, 103, 105, 106, 108, 110, 111, 112, 114, 118, 119, 123, 125, 126, 127, 131, 132, 137, 140, 141, 147, 148, 150, 154, 155, 157, 158, 159, 161, 162, 163, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 173, 174, 175, 180, 188, 189, 190, 193, 196, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 208, 222, 257, 258, 259, 268, 269, 270, 272, 281, 284, 285, 310, 316, 328, 340, 348, 349, 350, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 393, 394, 396, 398, 399, 402, 403, 404, 406, 408, 409, 410, 413, 416, 417, 420, 424, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 461, 465, 471, 473, 474, 475, 480, 481, 487, 519

Mythification/remythification/démythification, 40, 44, 45, 89, 144, 278, 362, 363, 377, 383, 384, 389, 390, 399, 404, 409, 410, 424, 426

Occident, 11, 13, 17, 40, 86, 89, 108, 110, 113, 114, 115, 122, 125, 126, 127, 129, 131, 133, 135, 151, 158, 167, 183, 243, 262, 377, 389, 428, 434, 476, 477



Œuvre hybride, 106, 115, 221, 223

Oralité, 21, 32, 42, 86, 117, 146, 150, 182, 188, 191, 193, 237, 274, 275, 277, 281, 299, 364, 365, 375, 379, 411, 417, 433, 434, 471, 476

Palimpseste, 35, 84, 87, 88, 89, 90, 104, 108, 111, 119, 124, 146, 171, 221, 233, 259, 267, 281, 282, 284, 384, 386, 474

Politique, 11, 14, 15, 18, 19, 23, 27, 28, 30, 34, 35, 36, 37, 43, 49, 54, 59, 60, 67, 74, 75, 76, 77, 79, 81, 82, 86, 89, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 100, 101, 102, 107, 114, 117, 120, 121, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 145, 147, 152, 153, 155, 156, 157, 159, 161, 167, 168, 169, 171, 172, 173, 175, 176, 177, 178, 180, 184, 186, 188, 190, 191, 194, 197, 204, 205, 211, 216, 218, 220, 221, 224, 226, 227, 229, 232, 237, 240, 241, 243, 244, 245, 247, 248, 250, 251, 253, 254, 255, 262, 264, 271, 273, 277, 278, 280, 282, 283, 287, 288, 289, 290, 291, 293, 294, 295, 297, 299, 303, 304, 307, 308, 310, 312, 314, 315, 316, 317, 319, 321, 322, 323, 325, 326, 328, 329, 331, 337, 338, 339, 340, 347, 348, 349, 351, 354, 356, 358, 359, 366, 367, 369, 372, 375, 378, 382, 383, 385, 388, 389, 390, 399, 400, 404, 415, 420, 422, 423, 431, 434, 455, 457, 467, 469, 471, 478, 504

Post-moderne/Post-colonial, 14, 21, 26, 28, 29, 33, 34, 35, 36, 38, 40, 43, 44, 45, 47, 75, 76, 81, 89, 91, 93, 95, 107, 111, 115, 120, 121, 122, 125, 126, 127, 128, 129, 133, 134, 136, 143, 153, 155, 157, 158, 163, 166, 167, 168, 169, 191, 192, 221, 285, 361, 377, 389, 398, 406, 428, 429, 430, 432, 434, 456, 467, 474, 476, 477, 478, 484

Race/racisme, 8, 13, 15, 18, 77, 80, 92, 94, 96, 97, 126, 134, 143, 146, 158, 175, 182, 184, 198, 199, 200, 201, 202, 205, 206, 207, 209, 211, 213, 221, 227, 230, 231, 266, 269, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 296, 297, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 307, 316, 349, 351, 372, 376, 377, 389, 395, 397, 402, 407, 410, 429, 457, 459, 464, 471, 479

Réécriture, 17, 29, 31, 44, 45, 48, 50, 70, 85, 87, 97, 99, 100, 111, 119, 167, 168, 169, 170, 180, 189, 233, 274, 359, 360, 361, 362, 363, 379, 384, 385, 388, 424, 426, 473

Relation, 12, 18, 20, 28, 29, 30, 40, 42, 52, 57, 74, 75, 76, 83, 85, 88, 90, 94, 97, 100, 107, 121, 122, 127, 129, 132, 133, 134, 135, 140, 143, 144, 151, 152, 154, 155, 161, 163, 169, 170, 171, 174, 175, 183, 197, 206, 207, 211, 218, 221, 227, 230, 231, 245, 246, 261, 274, 280, 287, 311, 312, 315, 316, 324, 338, 347, 354, 358, 359, 366, 372, 381, 382, 383, 386, 387, 388, 393, 395, 409, 411, 416, 434, 457, 458, 460, 462, 463, 464, 488

Révolution, 14, 23, 25, 76, 91, 93, 102, 120, 142, 154, 155, 170, 175, 178, 192, 193, 194, 213, 232, 258, 261, 264, 266, 267, 294, 295, 299, 350, 374, 378, 381, 409, 432, 437, 440, 441, 457

Rhizome, 30, 88, 89, 116, 117, 146, 147, 216, 261, 370, 408, 409, 431

Roman vrai, 22, 23, 25, 26, 84, 99, 138, 164, 165, 200, 202, 203, 204, 221, 222, 224, 226, 230, 236, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 266, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 281, 283, 284, 325, 333, 361, 386, 399, 442, 486, 488, 489

Subalterne/Subalternisation, 11, 13, 15, 19, 20, 25, 30, 32, 65, 82, 83, 94, 100, 116, 121, 122, 124, 127, 133, 136, 138, 142, 148, 151, 154, 160, 170, 177, 190, 197, 203, 206, 207, 210, 211, 212, 217, 228, 232, 237, 244, 251, 253, 256, 272, 274, 276, 284, 285, 300, 302, 303, 304, 312, 327, 339, 340, 344, 346, 348, 349, 353, 357, 358, 359, 362, 372, 377, 386, 390, 393, 394, 396, 398, 401, 403, 404, 405, 406, 407, 409, 410, 414, 418, 426, 428, 430, 431, 434, 478, 479, 486

Symbole, 9, 10, 12, 13, 15, 18, 23, 25, 31, 32, 33, 35, 36, 37, 42, 43, 47, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 58, 59, 61, 63, 65, 67, 70, 71, 73, 74, 77, 84, 89, 90, 91, 92, 96, 97, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 114, 124, 125, 135, 140, 148, 150, 154, 160, 161, 162, 165, 166, 168, 169, 171, 177, 185, 188, 189, 191, 198, 206, 238, 243, 244, 279, 282, 326, 344, 351, 355, 357, 359, 373, 376, 378, 381, 384, 385, 387, 388,

402, 403, 404, 411, 418, 422, 429, 430,  
433, 434, 435, 443, 445, 446, 447, 450  
Temps, 3, 17, 18, 20, 25, 26, 28, 29, 31,  
34, 40, 41, 42, 45, 46, 47, 48, 50, 56, 63,  
64, 76, 83, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92,  
94, 99, 101, 102, 103, 105, 106, 109,  
110, 111, 112, 114, 116, 117, 118, 119,  
120, 124, 125, 127, 133, 134, 135, 139,  
142, 143, 150, 151, 153, 155, 157, 162,  
164, 167, 169, 170, 173, 176, 179, 181,  
189, 193, 203, 204, 206, 208, 209, 210,  
211, 212, 213, 217, 219, 226, 227, 228,  
230, 231, 232, 233, 234, 235, 238, 240,  
242, 243, 245, 248, 249, 251, 253, 260,  
261, 262, 271, 275, 277, 280, 281, 283,  
293, 295, 296, 301, 303, 306, 308, 323,  
329, 336, 341, 342, 344, 358, 359, 360,  
364, 365, 366, 368, 370, 371, 372, 374,  
377, 386, 390, 393, 395, 396, 402, 403,  
404, 405, 406, 407, 411, 413, 417, 420,

422, 425, 429, 430, 432, 433, 437, 441,  
447, 450, 453, 455, 481, 482, 486, 489,  
490, 502, 503, 504  
Tout-Monde, 19, 23, 29, 30, 35, 36, 83,  
116, 122, 130, 131, 132, 133, 134, 135,  
136, 142, 148, 153, 166, 193, 203, 367,  
369, 382, 384, 386, 388, 389, 428, 443,  
463  
Trace, 21, 36, 71, 72, 75, 88, 106, 171,  
222, 251, 252, 269, 357, 386, 387, 429,  
435, 475  
Universalisme, 11, 14, 15, 87, 113, 114,  
115, 116, 118, 122, 127, 132, 143, 166,  
193, 384, 480  
Visible, 12, 13, 15, 21, 27, 28, 47, 50, 67,  
71, 72, 76, 81, 82, 89, 90, 102, 106, 117,  
122, 143, 144, 158, 174, 185, 199, 214,  
231, 255, 267, 281, 285, 293, 297, 298,  
320, 321, 340, 346, 354, 360, 373, 377,  
379, 389, 390, 394, 396, 409

## Annexes

---

- Annexe 1. Vincent Placolý : "une vermine bourrée d'esthétique" ? Inter-Antilles du mercredi 4 au mardi 10 décembre 1974. .... 499**
- Annexe 2. Vincent Placolý : « Inventer sans cesse un langage », *France-Antilles* samedi 19 octobre 1991, p. 30. .... 500**
- Annexe 3. « Cuba, le voyage de la Toussaint », *France Antilles*, p. 20-21, qui daterait du 19/12/1990..... 504**
- Annexe 4. « Diffusion de l'instruction à la Martinique (vers 1896) » sexe masculin / sexe féminin, Liliane Chauleau, *Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise*, p. 288-289..... 506**
- Annexe 5. « Enseignement supérieur école de droit de Fort-de-France », Liliane Chauleau, *Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise*, p. 290. .... 508**
- Annexe 6. Photographie de famille, Tatiana Lobo Wiehoff, Chili, 1957. .... 509**
- Annexe 7. Échange de courriels avec l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff ..... 510**

Annexe 1. Vincent Placolý : "une vermine bourrée d'esthétique" ? Inter-Antilles du mercredi 4 au mardi 10 décembre 1974.

INTER ANTILLES - Mercredi 4 / Mardi 10 décembre - 1974 - 13

## histoire / culture / société

**CHRONIQUE ANTILLAISE**

# VINCENT PLACOLY: "une vermine bourrée d'esthétique" ?

*Quand on parle maintenant de littérature antillaise, on associe désormais Vincent Placolý aux plus grands noms. C'est que, son premier roman «La vie et la mort de Marcel Gonstran» et aussi son second «L'eau de mort guidive» ont donné de bonnes prémices. Placolý semble toujours s'exprimer en pesant ses mots, et un certain bonheur dans le choix des formules, une sensibilité. Indices d'une vie intérieure riche - ont suffi pour déjà assoir un renom.*

Cependant «L'eau de mort guidive» nous donne l'impression d'être un peu en deçà du premier roman.

Encore moins de transparence, Univers poétique artificiellement construit. Il y a, dans cette seconde œuvre de Placolý, quelque chose comme du pédantisme qui empêche de l'adhérer sans réserve. Roman que l'on peut qualifier d'engagé, Y sont décrites les misères des miséreux ; sœurs d'hommes xconvertibles en vol de francs, l'iniquité du système, l'explosion sociale pourvoyeuse de prisons.

Tout cela dans une atmosphère qui poursuit trouver son analogie dans le Ruxite de la veille de la Révolution d'Octobre. Même mystique révolutionnaire, même effervescence intellectuelle allant jusqu'à l'ivresse, même révolte. Précisément dans «Crime et châtiement» de Dostoïevski il y a cette scène où Raskolnikov, après avoir tué la vieille usurière et sa sœur, est travaillé par sa conscience. Il est en proie à la plus cruelle agitation. Son trouble, qu'il ne peut commander de cesser, se vulnérabilité devant cet inconnu qui vient le reconnaître et l'accuser, puis disparaît, lui donne la mesure du poids de sa chair et de sa faiblesse.

Après avoir revu en pensée les «hommes de bronze» Napoléon lancée lui il - il invoque les grands principes pour lesquels il a agi, parle de «pitié», de «bonheur universel», et estime que son meurtre est une pierre à l'édifice commun. Mais il ne peut empêcher ce cri : *« Eh ! je ne suis qu'une vermine bourrée d'esthétique ! »*

Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de proportion entre les desseins nobles et le cadavre de deux vieilles femmes. Parce que le sang, lui, est concret et que les idées sont des idées, il néglige la matérialité de son acte ; Peut-on aller au bonheur du monde par dessus des cadavres ? La boussole est-elle dans le bon sens ? Il seif cependant avoir transgressé la morale et fait fi d'un concubus établi par des millénaires : il a commis un meurtre.

Vincent Placolý  
L'eau de mort guidive

Éditions  
Fort-de-France  
IN

Vincent Placolý  
La vie et la mort de Marcel Gonstran

Comme Raskolnikov, Placolý est un intellectuel méfiant. Socialiste, il se donne pour tâche de préparer les Antilles à des jours meilleurs. Mais le décalage n'est-il pas le même entre le meurtre de la vieille usurière et les nobles idées qu'entre le prolétariat antillais et le roman placolien ? «La vie et la mort de Marcel Gonstran», «L'eau de mort guidive», auprès de la classe ouvrière antillaise quels monuments aristocratiques ! Des premiers au second, il y a la même distance qu'entre le cadavre et le médecin légiste.

Bien entendu, n'était l'engagement politique de Vincent Placolý, il serait moins passible de ces reproches. Après tout, dans notre société souffrante, on peut peut-être tolérer des esthètes. Mais celui qui s'engage et use de l'écrit doit savoir ce que peut lui la littérature. S'agit-il de lancer des bouteilles à la mer ou d'intéresser et d'assoier dans la transparence, qui n'est pas forcément de communisations (la Bible, livre profond et actuel en parfaitement lisible).

Alors pourquoi «L'eau de mort» davantage l'honneur antillais qui maintenant veut rapprocher son message à des millions qu'il reconnaît ? Pourquoi révoquer (et compléser) le lecteur moyen par tant de réthoriques ? Lui qui veut s'agglommer au lui essence des coupe ! Pour moi, Placolý se trompe et parle précisément comme

un certain d'une société occidentale évoluée quand il dit : «Ce n'est pas à l'écrivain de s'arranger pour que les gens comprennent. Rémunération du accommoder-vous de moi, je ne m'accomode pas de vous ?! y a en germe, dans ces espères de croyances, l'intérence la plus insupportable, la substance la plus dédaigneuse, et aussi l'aberration la plus totale.

» Pourquoi Placolý le sait. Il l'a dit à l'été en décembre 73 où, il y a deux mondes contradictoires, antinomiques où la communication est impossible ; c'est vrai, dans nos petits pays quel fossé d'incompréhension entre les hommes ! Nous devons donc veiller à ne pas aggraver les malentendus, et marcher sur la pointe des pieds. Traverser les classes sociales en laissant sa voiture pour prendre l'autobus. Regarder à plus de deux fois avant d'adopter la Menofides pour ne pas aggraver l'autui dénué. Et ne pas s'adresser à un auditoire populaire dans un langage difficile (il y a, il est vrai, une différence essentielle entre la difficulté du langage d'un Malraux et celui du nouveau roman).

Placolý tient du nouveau roman. Et voit au nous éloigné de la spontanéité, qui est in fin, et le moy-n de la libéralisation de l'homme. Ecoute encore Placolý : « Si les écrivains en France se connaissent, si la littérature tient une certaine place, c'est peut-être grâce à des romans comme «Les Misérables» de Victor Hugo, le lecteur moyen pouvait le lire et y voir immédiatement le rapport entre la littérature et la société, on n'a peut-être pas été capable de faire ce aux Antilles jusqu'à maintenant. Et pourquoi ne pas commencer à le faire ? Placolý a déjà montré qu'il pouvait camper, une atmosphère et intéresser. Des phrases comme : «Fort-de-France ville des mouches et du roussabond sur qui tombe selon les époques des bénédictions d'eau et des rages de vents» sont restées dans nos oreilles pour la justesse de leur timbre, et nous le montre à son affaire dans le commerce des bons auteurs. Alors, que de talents gâchés à composer des thèmes scolaires.

Émile Désormaux

### L'HISTOIRE CARAIBE CE MOIS-CI

## IL Y A 76 ANS, L'ESPAGNE CHASSEE DE LA CARAIBE

Ce mardi matin-là, le navire de guerre américain Maine se balançait doucement à son mouillage en rade de La Havane.

C'était au début de 1896, et, si l'on en croyait les journaux, le Maine était venu rendre à Cuba une visite de courtoisie. Mais ce point n'était pas ou tout certain : la visite d'un navire de guerre américain à Cuba, à cette date, était lourde de signification. Sa présence à La Havane donnait lieu à de nombreux commentaires.

En effet, quand le Maine était arrivé à La Havane, le peuple de Cuba était en plein soulèvement contre l'Espagne. Sous pression, depuis 50 ans, les Cubains avaient lancé révolte après révolte et s'étaient battus désespérément pour obtenir de l'Espagne leur indépendance. Ils faisaient maintenant un nouvel effort pour reconquer le joug du colonialisme espagnol, et le Gouvernement des États-Unis avait clairement indiqué que la sympathie du peuple américain était acquise aux insurgés.

C'est pourquoi l'arrivée du Maine à La Havane était un fait remarquable. Elle pouvait signifier que les États-Unis pourraient

prendre une part active à la lutte. Ceci était parfaitement possible. L'opinion publique américaine était terriblement anti-espagnole, et le Président des États-Unis avait déjà donné, à entendre que les forces US pourraient intervenir du côté des rebelles.

En même temps, le soulèvement était en train de tourner mal pour les Cubains. Deux de leurs jeunes chefs dynamiques avaient été tués. Le commandement était allé à un vieillard, qui, malgré la vaillance et la rigueur qu'il montrait au combat, perdait du terrain face à l'Armée Impériale Espagnole.

Si les Américains avaient l'intention d'intervenir c'était maintenant le bon moment. Des troupes débarquées de Maine pourraient restaurer la situation militaire en faveur des insurgés. La puissance de feu du Maine serait un atout appréciable, et, tandis que le navire était à l'ancre ce mardi matin-là dans la rade de La Havane, on pensait qu'il pouvait entrer en action à tout moment.

Mais rien de ceci n'arriva. Soudain, une terrible explosion jaillit des profondeurs du bâtiment. De la fumée, des débris et des corps

débriqués furent projetés en l'air. Sur le rivage des témoins virent avec horreur la coque sombre des hommes cependant que des bombes éperdues se jetaient à la mer et que la Maine claudrait et coulait.

Les conséquences de ce terrible désastre furent dramatiques. Les États-Unis accusèrent l'Espagne d'avoir saboté le Maine. Bientôt, les deux pays étaient en guerre. Lutte terriblement inégale. La flotte américaine détruisit une escadre espagnole dans le passage entre la Jamaïque et Cuba, ouvrit ainsi la route à l'Armée de terre US qui s'empara de Cuba puis continua son chemin pour aller occuper l'autre colonie espagnole de la Caraïbe : Porto-Rico.

Quelques mois plus tard tout était terminé. L'Espagne avait perdu ses deux derniers territoires du Nouveau Monde. Après 400 ans d'occupation coloniale Cuba obtenait son indépendance et Porto-Rico devenait possession américaine. Tout fut entériné par le Traité de Paris, traité signé en 1898, le 10 décembre, date de la première importance pour l'histoire caraïbe ce mois-ci.

ALISTER HUGHES.

**LITTÉRATURE**

## Vincent Placolý : « Inventer sans cesse un langage »

### Le temps du Penseur

*C'est avec étonnement que l'on retrouve Vincent Placolý toujours porteur de la puissance de la Pensée. Après un long silence au niveau de l'édition, deux ouvrages de cet écrivain majeur pour notre littérature contemporaine vont sortir en l'espace de quelques mois.*

*Son retour, c'est aussi à partir de lundi la reprise de l'émission télévisée «Césaire» avec pour premier sujet «Le livre, la lecture, mythologie et réalité». Placolý c'est à la fois le dieu, le mythe et la réalité. Son silence est paradoxalement la manifestation de son travail, de sa quête, de la création, de la Pensée.*

*Enfin, n'oublions pas une que nous ne pouvons pas oublier de la B.D. notre élanage sur les auteurs à ne pas rater. Parmi eux : «Sur la route de Selma», ville d'Alabama, symbole pour les noirs américains, un poème de départ de la compagnie de Martin Luther King. A lire impérativement!*

**France-Antilles :** Vincent Placolý, il y a près d'une vingtaine d'années que vous n'avez rien publié, pourquoi ce silence.

**Vincent Placolý :** Ecrire des romans, des œuvres en prose dans un pays comme le notre, c'est quelque chose qui prend beaucoup de temps. Quand j'ai commencé, c'était un peu le désert. En 1971, il n'y avait rien. Ce n'est qu'après que l'on a recommencé à écrire, Glissant n'écrivait plus, Césaire faisait du théâtre. Du point de vue de la langue romanesque, il y avait donc une espèce de vide, une impasse, il fallait donc créer une langue romanesque nouvelle. Dans l'écriture, c'est d'abord une question de langue avant le fond. C'est ce que j'ai essayé de faire dans mes premiers écrits.

En clair, il fallait sortir le personnage des campagnes pour le mettre en ville. Il y avait eu

nouvelle est plus capable de prendre le personnage en ville que le roman, c'est parce que la population urbaine des Antilles est hétéroclite, ce sont des personnages qui se côtoient donc, il vaut mieux les prendre personne par personne. Comme dirait Césaire, c'est une foule qui ne sait pas faire foule ; c'est la nouvelle qui permet le mieux d'appréhender cela. J'en ai écrit beaucoup.

**F-A :** On définit Placolý comme le partisan d'un monde et d'une écriture américaine aujourd'hui, après Césaire et Glissant on semble s'en éloigner au profit d'un monde francophone...

**V.P. :** Le problème est tout simplement mal posé par certains. Faire de Césaire et Glissant des écrivains non américains est une erreur fondamentale. Si on tombe dans cette erreur on aboutit à une impasse, on ne comprend plus rien. Césaire quand il a commencé à écrire, il cotoyait essentiellement des écrivains non européens, du moins en esprit. Quand Glissant a eu son prix Renaudot, il a fait paraître une série d'essais où il parlait de Faulkner et de Carpentier. Une certaine critique a amputé ces deux auteurs de leur dimension américaine.

**Mémoire littéraire**

Il faut savoir que nous étions jusqu'à Saint-Pierre un pays américain, je signale mais nous n'avons pas de mémoire, que dans toutes les lettres de bêtises de la Martinique les se concluent comme des Américains. La bêtise avait conscience d'appartenir à l'univers américain. La Martinique ayant perdu sa tête intellectuelle s'est tournée vers l'Europe, c'est un phénomène récent. Saint-John Perse n'est pas antillais, il est américain. D'autre part, je signale que les européens d'avant garde dont se réclament les écrivains antillais sont tous passés par les Etats-Unis et les Amériques.

**FA :** Vous accordez une grande importance à la mémoire littéraire...

**V.P. :** Absolument, un critique littéraire, c'est d'abord celui qui a d'abord un métrage littéraire historique et qui peut situer une œuvre dans un courant qui dépasse l'espace éphémère de quelques années.

Ainsi, on saurait que la négritude n'est pas née à Paris, elle est née en Amérique Latine, c'était un aspect de l'indigénisme. D'un côté Asturias revalorisait les cultures indiennes et d'un autre côté à Cuba, Ortiz revalorisait les cultures négres. Il y a eu une conjonction à Paris parce que c'était alors une grande capitale cultivée.

Il ne faut donc pas à mon avis poser le problème européen ou américain c'est un faux problème. La poésie de Césaire c'est une poésie américaine. Glissant se réclame de Faulkner et de Carpentier, il les avait lus, la structure du « Quatrième siècle », est une structure louisianaise.

**FA :** Les romans de la création font l'impasse de cette dimension américaine, sentent-ils l'absence à l'oubli?

**V.P. :** Ce sont des romans qui tentent d'ouvrir à un certain type de roman qui n'est pas



- Ecrire, ce n'est pas un métier facile -

qu'ils s'attachent à montrer le peuple des Antilles sous son aspect antillais avec une langue qui lui serait typique. Le risque qu'ils prennent, c'est que leurs œuvres deviennent des romans folkloriques et qu'ils se retrouvent à jouer aux strapontins de la littérature française qui elle, est considérée comme de la vraie littérature. S'ils ne se montrent pas vigilants, ils passeront peut-être dans les trappes de l'oubli.

**FA :** Pour vous, le langage est encore à inventer ?

**V.P. :** Pour moi, je pense qu'il faut encore revenir à la recherche d'un langage qui n'est pas encore donné, il faut créer un langage nouveau. Notre problème c'est que contrairement au Colombien ou au Trinidadien qui écrit nous avons le problème du français et du créole. Le Trinidadien qui écrit en anglais, il a lui deux niveaux, le niveau soutenu comme on dit, et le niveau populaire sans qu'il change de langue. Le problème de la création d'une langue ne se pose pas pour lui de la même façon. Nous, quand on passe au populaire, il y a le créole qui nous est donné. Le créole et le français sont des langues étrangères l'une à l'autre donc, il y a le problème de trouver une langue littéraire qui tiendrait compte de ce genre de problème. Les tenants de la création l'ont résolu à leur manière. Le risque que je vois sur la solution qu'ils ont trouvée c'est celui du dérapage vers une certaine forme de marginalisation.

D'autres, sont incapables de sortir du français classique et cela donne ce que l'on appelle le « doudouisme ».

**FA :** Il y a donc manifestement un besoin d'effort, de création, de contraintes, l'opposé de notre situation économique...

**V.P. :** La littérature c'est tout simplement le reflet de la mentalité des gens, nous sommes dans un pays pauvre, un pays qui est en train de perdre son âme quotidiennement, l'histoire passe et on nous fait comprendre que nous ne pouvons plus rien faire pour améliorer son cours. La littérature peut devenir un refuge, un lieu de résistance mais il faut y mettre la tête. Elle ne peut pas être un



- La poésie de Césaire, c'est une poésie américaine -

que je ne souhaiterais à personne, il est difficile. Il y a bien sûr les faiseurs de littérature mais nombre de talents vrais ont baissé les bras et capitulé. Ecrire, ce n'est pas un métier facile, c'est un exercice exigeant qui réserve peu de satisfaction. Celui qui se met à écrire profondément, devient un génie des mots, il faut toujours être vigilant à la recherche d'un langage nouveau puisque, tout est fait dans nos Antilles d'aujourd'hui pour contrecarrer la création.

**FA :** Est-ce à dire que notre création artistique en général s'est engouffrée dans la facilité ?

**V.P. :** Je dis que nous sommes encore sur les strapontins de l'histoire et certains chez nous s'y complaisent. Le système culturel antillais, ne s'est pas encore trouvé, il n'y a pas une volonté claire et nette de promouvoir la culture, il n'y a pas de permanence culturelle parce que l'on a fini par nous convaincre et c'est cela le plus triste, que nous sommes inférieurs aux autres. Beaucoup de nos créateurs l'ont intégré dans leur inconscient.

**FA :** C'est pour cela que chez vous, la création est un temps long ?

**V.P. :** Le temps psychologique est différent du temps matériel, c'est le temps de la création. Le temps romanesque, n'a rien à voir avec le temps matériel. Quand on s'engage dans un roman, on s'engage dans un temps psychologique. La vie quotidienne aux Antilles actuellement fait que le temps de création est limité au strict minimum. C'est encore là une des séquelles du colonialisme, c'est à dire réduire sinon nier, de toutes façons le temps de la création.

**FA :** Et le temps de l'action...

**V.P. :** On n'a fait d'une large fraction de notre société des individus irresponsables qui ne prennent aucun risque. L'action politique, le sens de l'injustice tout tend à disparaître ici. Depuis 15 ans on nous dit qu'il faut protéger la production locale, il suffit de regarder autour de soi... Il faut faire attention qu'on ne finisse par nous transformer en habitants isolés.

Entretien  
Adriana RWATHY  
Redy BABATIALY

X.A 19/10/91

**Retranscription de l'entretien : Vincent Placolý : « Inventer sans cesse un langage », *France-Antilles*, 19/10/1991, p. 30.**

**France-Antilles : Vincent Placolý, il y a près d'une vingtaine d'années que vous n'avez rien publié, pourquoi ce silence.**

**Vincent Placolý :** Ecrire des romans, des œuvres en prose dans un pays comme le notre [*sic*], c'est quelque chose qui prend beaucoup de temps. Quand j'ai commencé, c'était un peu le désert. En 1971, il n'y avait rien. Ce n'est qu'après que l'on a recommencé à écrire, Glissant n'écrivait plus, Césaire faisait du théâtre. Du point de vue de la langue romanesque, il y avait donc une espèce de vide, une [illisible] donc créer une langue romanesque nouvelle. Dans l'écriture, c'est d'abord une question de langue [illisible]. C'est ce que j'ai essayé de faire dans mes premiers écrits.

En clair, il fallait sortir le personnage des campagnes pour le mettre en ville. Il y avait eu l'âge d'or de la campagne : celle-ci était devenue mythologique et l'inspiration s'est tarie. Tout ceci fait que la langue avait condamnée à trouver, [illisible] à un [illisible] nouvelle est plus capable de prendre le personnage en ville que le roman, c'est parce que la population urbaine des Antilles est hétéroclite, ce sont des personnages qui se côtoient donc, il vaut mieux les prendre personne par personne. Comme dirait Césaire, c'est une foule qui ne sait pas faire foule ; c'est la nouvelle qui permet le mieux d'appréhender cela. J'en ai écrit beaucoup.

**F-A. : On définit Placolý comme partisan d'un monde et d'une écriture américaine aujourd'hui, après Césaire et Glissant on semble s'en éloigner au profit disons d'un monde francophone...**

**V.P. :** Le problème est tout simplement mal posé par certains. Faire de Césaire et Glissant des écrivains non américains est une erreur fondamentale. Si on tombe dans cette erreur on aboutit à une impasse, on ne comprend plus rien. Césaire quand il a commencé à écrire, il côtoyait essentiellement des écrivains non européens, du moins en esprit. Quand Glissant a eu son prix Renaudot, il a fait paraître une série d'essais où il parlait de Faulkner et de Carpentier. Une certaine critique a imputé ces deux auteurs de leur dimension américaine.

### **Mémoire littéraire**

Il faut savoir que nous étions jusqu'à Saint-Pierre un pays américain, je signale mais nous n'avons pas de mémoire, que dans toutes les lettres de békés de la Martinique ils se conçoivent comme des Américains. Le béké avait conscience d'appartenir à l'univers américain. La Martinique ayant perdu sa mère intellectuelle s'est tournée vers l'Europe, c'est un phénomène récent. Saint-John Perse n'est pas antillais. Il est américain. D'autre part, je signale que les européens d'avant-garde dont se réclament les écrivains antillais sont tous passés par les Etats-Unis et les Amériques.

**F-A : Vous accordez une grande importance à la mémoire littéraire...**

**V.P. :** Absolument, un critique littéraire, c'est d'abord celui qui a d'abord une mémoire littéraire historique et qui peut situer une œuvre dans un courant qui dépasse l'espace éphémère de quelques années.

Ainsi, on saurait que la négritude n'est pas née à Paris, elle est née en Amérique Latine, c'était un aspect de l'indigénisme. D'un côté Asturias revalorisait les cultures indiennes et d'un autre côté à Cuba, Ortiz revalorisait les cultures nègres. Il y a eu une conjonction à Paris, parce que c'était alors une grande capitale cultivée.

Il ne faut donc pas à mon avis poser le problème européen ou américain c'est un faux problème. La poésie de Césaire c'est une poésie américaine, Glissant se réclame de Faulkner et de Carpentier. Il les avait lus, la structure du « Quatrième siècle », est une structure faulknérienne.

**F-A : Les romans de la créolité font l'impasse de cette dimension américaine, sont-ils condamnés à l'oubli...**

**V.P. :** Ce sont des romans [illisible] qu'ils s'attachent à montrer le peuple des Antillais sous son aspect antillais avec une langue qui lui serait typique. Le risque qu'ils prennent, c'est que leur œuvres deviennent des romans folkloriques et qu'ils se retrouvent à jouer sur strapontins de la littérature française qui elle, est considérée comme de la vraie littérature. Ils ne se montrent pas vigilants, oui, ils passeront peut-être dans les trappes de l'oubli.

**F-A : Pour vous, le langage est encore à inventer ?**

**V.P. :** Pour moi, je pense qu'il faut encore revenir à la recherche d'un langage qui n'est pas encore donné. Il faut créer un langage nouveau. Notre problème c'est que contrairement au Colombien ou au Trinidadien qui écrit nous avons le problème du français et du créole. Le Trinidadien qui écrit en anglais, il a lui deux niveaux, le niveau soutenu comme on dit, et le niveau populaire sans qu'il change de langue. Le problème de la création d'une langue ne se pose pas pour lui de la même façon. Nous, quand on passe au populaire, il y a le créole qui nous est donné. Le créole et le français sont des langues étrangères l'une à l'autre donc, il y a le problème de trouver une langue littéraire qui tiendrait compte de ce genre de problème. Les tenants de la créolité l'ont résolu à leur manière. Le risque que je vois sur la solution c'est celui du dérapage vers une certaine forme de marginalisation.

D'autres sont incapables de sortir du français classique et cela donne ce que l'on appelle le « doudouisme ».

**F-A : Il y a donc manifestement un besoin d'effort, de création, de contrainte, l'opposé de notre situation économique...**

**V.P. :** La littérature c'est tout simplement le reflet de la mentalité des gens, nous sommes dans un pays pauvre, un pays qui est en train de perdre son âme quotidiennement, l'Histoire passe et on nous fait comprendre que nous ne pouvons plus rien faire pour arrêter son cours. La littérature peut donner un refuge, un [illisible] de résistance mais à tout y mettre les [illisible] que je ne souhaiterais à personne. Il est difficile. Il y a bien sûr les faiseurs de littérature mais nombre de talents vrais ont baissé les bras et capitulé. Écrire, ce n'est pas un métier facile, c'est un exercice ennuyeux qui réserve peu de satisfaction. Celui qui se met à écrire profondément, devient un galérien des mots. Il faut toujours être vigilant à la recherche d'un langage nouveau puisque, tout est fait dans nos Antilles d'aujourd'hui pour contrecarrer la création.

**F-A : Est-ce à dire que notre création artistique en générale s'est engouffrée dans la facilité ?**

**V.P. :** Je dis que nous sommes encore sur les strapontins de l'Histoire et certains chez nous s'y complaisent. Le système culturel antillais ne s'est pas encore trouvé. Il n'y a pas une volonté claire et nette de promouvoir la culture, il n'y a pas de permanence culturelle parce que l'on a fini par nous convaincre et c'est cela le plus triste, que nous sommes inférieurs aux autres. Beaucoup de nos créateurs l'ont intégré dans leur inconscient.

**F-A : C'est pour cela que chez vous, la création est un temps long ?**

**V.P. :** Le temps psychologique est différent du temps matériel, c'est le temps de la création. Le temps romanesque, n'a pas rien à voir avec le temps matériel. Quand on s'engage dans un roman, on s'engage dans un temps psychologique. La vie quotidienne aux Antilles actuellement fait que le temps de création

est limité au strict minimum. C'est encore là une des séquelles du colonialisme, c'est-à-dire [*sic*] réduire sinon nier, de toutes façons le temps de la création.

**F-A : Et le temps de l'action...**

**V.P. :** On n'a fait d'une large fraction de notre société des individus irresponsables qui ne prennent aucun risque. L'action politique, le sens de l'injustice tout tend à disparaître ici. Depuis 15 ans on nous dit qu'il faut protéger la production locale, il suffit de regarder autour de soi... Il faut faire attention qu'on ne finisse pas nous transformer en [illisible].

Entretien

Adams Kwateh

Rudy Rabathaly



# Cuba, le voyage de la Toussaint

par Vincent Placoly

26 octobre 90. Hôtel Plaza América. Caracas.

Un tas de petites maisons construites sans architecture aucune sur des hauteurs dominent une immensité de plaines, telle est la première vision que j'ai des faubourgs de Caracas. Et puis un ciel pesant, chargé de nuages légers, traversés par les fulgurances de métal du soleil couchant. Des montagnes, mieux, des impressions de montagnes couleur verdâtre que le ciel obscur. On se demande quelle race d'hommes a bien pu survivre dans ces montagnes-là.

En ville, le trafic est feutré; chacun choisit sa voie à toute vitesse; la circulation des voitures compose une sorte de ballet tout en surprises, qui, j'ai l'impression, m'effraie. De jeunes femmes, à l'allure dédaigneuse, roulent d'énormes américaines refaites avec une aisance incroyable. Beaucoup sont restées en route sur le bord de la route. Un camion de volailles est renversé. Le chauffeur de taxi m'adresse un commentaire popanard que je ne comprends pas très bien. Dans notre langue, il voulait dire, je pense, «mi poulas au pillage».

Au fond, le Vénézuélien de tous les jours nous ressemble. Il est habile et démonstratif; ils aiment à vivre leur vie rapidement, en usant de «chlapas», ce que nous appellerions dévotionnelles. Quant à la dévotion qu'ils entretiennent envers les tablés gargantuesques entre amis, le musique saïse et les femmes-catalogue, ils sont tout à fait nous.

Le Vénézuélien, le Cubain, le Porto-Ricain, le Colombien, le Brésilien, le Panaméen... ont eu à affronter les fortunes diverses, qu'ils ont su préserver autour d'un feu commun, celui de la croyance en l'éternité de leurs civilisations. Un horizon de granite peut conjurer ses pensées avec le sommet des montagnes de fumées. Surtout lorsque tombe la nuit, et qu'il ne reste de l'invisible ciel que des néons publicitaires. Se faufilant entre les automobiles, les besutes nocturnes s'en vont revivre sous l'écrit des lampadaires la brève immortalité de leur vie, aussi bien que l'idéal perdu de leur jeunesse.

25 octobre 90. Aéroport international Simon Bolívar (Caracas).

L'évolution rapide et incontrôlable (sauf aux techniciens) de la diffusion des messages a fini par aboutir à cette conséquence, désastreuse si le mouvement s'amplifie sur le même rythme: quand on parle aujourd'hui de communication, on pense immédiatement aux médias, aux télévisés, au fax, aux satellites intercontinentaux et autres réalisations électroniques de l'intelligence technologique.

Or, qu'on le veuille ou non, cette accumulation sans limites de données performantissimes n'a pas encore résolu le problème de la communication entre les hommes de notre monde.

Prenez un exemple. Dans l'avion de l'Aeropostal qui, de Caracas, nous emmène à la Havane, festoyait toute une panoplie de nations. Et quand je dis «festoyait» je n'exagère en aucune façon. Il faut avoir vu une fois l'ambiance de «fiesta» qui règne sur les vols intercontinentaux de l'Amérique Latine. Le couloir central toujours encombré de «machos» jactant, un verre à la main; hôtesses de l'air complaisantes, donnant ce que veut à qui le veut; une exagération de mangasilla et de boissons fortes (causant d'ailleurs d'interminables allées et venues aux toilettes), criaileries des enfants, énormes remontrances de leurs mères, le peu de cas que tout le monde fait aux annonces distillées dans le micro de bord. Dans l'avion, à deux rangées de sièges derrière moi, un homme apparemment respectable (cheveux blancs, costume bleu-pétrole), avait bu deux bouteilles de la grande réserve du rhum San Feresa. A l'atterrissage de l'avion, il en était encore à rechercher le numéro de son siège.

Et pourtant, tout ce petit monde a rempli son visa de tourisme dans le hall d'entrée de l'aéroport de la Havane, sous le regard amusé et bienveillant de la police des frontières cubaines. Il fut un temps en effet où le gouvernement dirigé par Fidel Castro ne faisait qu'entrebaïller les frontières du pays, il s'agissait essentiellement de raisons de sécurité, facilement compréhensibles, vu l'état de tension extrême qui régnait alors entre le régime castriste et ses ennemis. N'oublions pas la tuerie de l'aéroport de la Barbade, perpétrée contre une équipe de sportifs cubains. Seulement quelques décennies se sont écoulées depuis l'attentat, aujourd'hui resté inouï.

Contrairement à la voie tracée du troisième millénaire, qui voudrait que la surface du monde finisse par devenir tout entière la maison des hommes, le gouvernement français (du moins en ce qui concerne nos régions), semble avoir décidé d'évoluer à contre-courant.


Et nous voici en train de vivre la situation d'un homme dont la tête se situerait à des milliers de kilomètres de son corps. Les nouvelles règles de la Communauté ont rendu caduques toutes les formalités de circulation sur l'ensemble du territoire européen. Et ce qui vaut aussi pour la France vaut aussi pour les Antilles françaises; conséquence, l'Allemand n'est pas étranger à la Martinique, alors que le Saint-Lucien l'est. Comme me disait un employé de l'air à Cuba, «si franco français es mas vago».

L'on pourrait rétorquer qu'il est devenu nécessaire de protéger les départements français d'Amérique d'une immigration massive, peu qualifiée et proliférante; un processus qui aurait comme autre conséquence l'aggravation d'un chômage déjà trop important. Pour répondre à cette objection, nous nous contenterons de citer Françoise Giroud qui, dans un entretien (datant de 1988) avec l'écrivain allemand Günther Grass, disait ceci:


*Citation*  
 «Ce qui ne l'est pas, c'est la situation des immigrés. La France a toujours accueilli beaucoup de travailleurs étrangers, en particulier dans les mines, dans le bâtiment. Des Polonais, des Italiens, des Espagnols sont venus en masse. Ils se sont très bien intégrés. Il y a une forte colonie portugaise aujourd'hui, qui ne rencontre pas de problèmes particuliers. Les Asiatiques qui commencent à être nombreux, sont bien reçus par la population. C'est envers les Maghrébins que le rejet s'exprime, quand il s'exprime, quelquefois par des actes scandaleux. Parce qu'ils ne sont pas européens? Parce que leur peau est un peu plus sombre? Parce qu'ils ont une autre religion, une autre culture? Parce qu'ils ne souhaitent pas, profondément, s'intégrer à la société française mais plutôt, à la le pouvaient, réintégrer leur pays? Parce qu'il s'agit d'anciens colonisés auxquels on pardonne mal leur indépendance? Je ne sais pas. Le problème est d'autant plus sérieux que beaucoup de Maghrébins travaillent en France depuis longtemps, que leurs enfants y sont nés, qu'en conséquence ces enfants sont français et devraient impérativement être traités comme tels.»

(A suivre)


**La place de la révolution José Martí**



**Les grands ensembles de la Havane.**



**L'architecture espagnole très présente.**



Photos Félix ORESTILI

# Cuba, le voyage de la Toussaint ( Suite )

par Vincent Placol

Méditons bien l'opinion de Françoise Giroud. Quand je disais que nous avions la tête à l'extérieur de nous-mêmes, il nous arrive ceci que les textes qui régissent l'immigration caribéenne dans les Antilles françaises servent à renforcer l'idée bien évidemment fautive qu'un Dominicain (par exemple) véhicule une culture et des mœurs non européennes (nous sommes européens), qu'il est citoyen d'une nation indépendante (nous ne sommes pas indépendants), et que l'Espagnol, l'Anglais, l'Allemand, le Belge et peut-être bientôt le Turc sont, par nous, plus « assimilables » que lui et ses congénères. Première invraisemblance.

Deuxième invraisemblance, qui procède elle aussi d'un point de vue erroné. Les Etats-Unis d'Amérique sont encore plus que la France, en ce qui concerne leur immigration « naques ». C'est faux; disons que c'est mal poser le problème. D'abord, les courants de migrations humaines constituent l'un des fondements de la nation américaine. Deuxièmement, il est exceptionnel qu'une demande de visa touristique, formulée en bonne et due forme, soit refusée par les autorités américaines. Il suffit d'observer le kaléidoscope de peuples et de nations qui fait bourdonner, avec leurs langues, leurs attitudes et leurs comportements particuliers, les aéroports internationaux de San Juan et de Miami, qui constituent les deux portes d'entrée aux Etats-Unis pour la Caraïbe et l'Amérique Latine.

Troisième objection: la Caraïbe serait devenue, pour les départements français des Antilles, une pénière de travailleurs clandestins et de délinquants primaires, passibles automatiquement du « délit de sale gueule ».

Essayons d'examiner les choses cas par cas. D'abord sur le travail clandestin, l'ancienne propriété de l'industrie de la canne à sucre est encore redevable aux immigrés de la Caraïbe anglophone des sacrifices qu'ils ont pu supporter, imposés par les propriétaires. Une certaine industrie hôtelière, qui tend à développer sans un contrôle



Le Venezuela connaît une instabilité économique et sociale.

imposé, n'hésite pas à importer, taillable et corvéable à merci, une main-d'œuvre flottante que nous appellerions les nouveaux serfs de la Caraïbe moderne. Qu'y a-t-il de honteux, ou bien de dangereux dans le fait qu'un travailleur n'étant pas né ici, bénéficiant de papiers en règle, exerce dans notre pays une activité rétribuée, s'il accepte d'accomplir ses devoirs tout en se prévalant de ses droits, sans qu'il ait l'impression d'être constamment rejeté et humilié? Le métissage et le brassage des peuples et des civilisations ont parrainé la mise au monde des Antilles telles qu'elles sont devenues. Si nous ne considérons pas cela, nous prenons le risque d'exercer une sorte de xénophobie contre nous-mêmes, hélas.

La question qui se pose est de savoir si nous pouvons, encore aujourd'hui, aller contre l'ordre naturel des choses humaines. Si notre monde a l'air de vivre de partout en explosion possible, c'est que justement cet ordre naturel des choses qui nous concerne s'entête à vouloir se remettre à ses habitudes, contre la pesanteur des coutumes



Toute la fascination de l'autre Amérique.

importées. On ne peut pas demander à un homme de vivre sa vie dans des vêtements trop mal coupés pour lui, et qui lui enlèvent là, l'aise de sa respiration naturelle.

Je ne veux pas m'étendre sur le trafic international des narcotiques, qu'on appelle plus générale-

ment drogues. Ces termes véhiculent une telle charge de terreur, un sentiment tel d'impuissance absolue, que je pense qu'une certaine forme de discrétion peut en exorciser les effets. Il faut prouver que les petites Antilles soient devenues la connexion la plus importante du

trafic international des stupéfiants. Aucun pays du monde, qui possède des aéroports internationaux, des zones portuaires et autres marines, n'échappe aux filières des puissants narcotrafficants. D'ailleurs, n'est-il pas vrai qu'à l'origine des plus importantes saisies effectuées sur nos douanes, il s'est toujours agi de contacts organisés entre certains pays européens « sensibles » et les plus grands producteurs du Continent, Colombie en tête. Avancer donc ce type d'argument pour restreindre l'accès de nos pays aux frères de la Caraïbe proche, n'est qu'un prétexte et un subterfuge destiné à parer au plus pressé, ou (et je voudrais bien me tromper), un aveu déguisé d'incapacité à contrôler, sur l'espace de si petites îles, toutes les sortes de trafics qui s'y perpétuent depuis Lafitte, Morgan et nos modernes « smugglers » de l'île de Marie-Galante. Rappelons que le Mexique possède bien quelque 4.000km de côtes, et que la Mer Caraïbe est presque aussi vaste que l'Atlantique, du Venezuela à Cayo Largo, qui annonce l'arrivée à Cuba.

Mais nous sommes en présence d'un monde en soi, difficilement compréhensible et contrôlable lorsque l'on n'en possède pas les clés, à cause de l'extrême diversité de ses nations et l'inextricable entrelacs de ses coutumes.



Grandeur et diversité du monde caribbe.

**Annexe 4. « Diffusion de l'instruction à la Martinique (vers 1896) » sexe masculin / sexe féminin, Liliane Chauleau, *Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise*, p. 288-289.**

DIFFUSION DE L'INSTRUCTION A LA MARTINIQUE (VERS 1896)

Désignation des communes	SEXE MASCULIN														
	Enfants au-dessous de 14 ans			Célibataires au-dessous de 14 ans			Mariés			Veufs			Divorcés		
	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Sachant lire et écrire.	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Sachant lire et écrire.	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Sachant lire et écrire.	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Sachant lire et écrire.	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Sachant lire et écrire.
Fort-de-France	24	150	1,167	1,090	143	2,690	485	100	312	37	30	100	»	»	3
Schœlcher	239	2	62	295	3	154	46	2	61	1	»	6	»	»	»
Saint-Joseph	1,457	21	212	1,045	6	600	232	1	166	21	1	23	»	»	1
Lamentin	1,360	153	278	2,009	222	881	233	18	232	53	7	22	»	»	»
Saint-Esprit	654	22	218	877	13	482	268	9	113	32	5	33	»	»	»
Ducos	632	10	75	783	15	390	92	3	89	25	»	15	»	»	»
François	1,450	45	132	2,012	77	685	333	22	233	60	»	30	»	»	»
Rivière-Salée	723	8	107	1,551	10	322	130	9	65	26	8	10	1	»	»
Auses-d'Arlets	502	6	47	604	10	189	86	5	43	19	4	5	»	»	»
Diamant	328	4	59	389	4	184	62	2	44	20	»	11	»	»	»
Sainte-Luce	325	»	72	704	»	160	43	»	61	7	2	»	»	»	»
Trois-Îlets	287	13	197	905	24	105	95	9	43	12	10	14	»	»	»
Marin	699	8	110	526	3	441	174	1	154	23	1	26	»	»	»
Vauclin	597	17	482	1,031	7	643	216	1	174	23	»	15	»	»	»
Rivière-Pilote	1,200	11	56	1,130	9	335	308	12	175	59	1	22	»	»	»
Sainte-Anne	403	»	74	480	1	195	134	1	56	20	»	6	»	»	»
Saint-Pierre	1,768	132	1,319	2,450	121	3,217	350	26	824	74	8	118	1	»	2
Fonds-St-Denis	214	13	46	192	8	138	35	4	46	9	1	4	»	»	»
Morne-Rouge	512	26	142	561	15	384	122	8	113	16	3	8	»	»	»
Carbet	765	22	157	940	36	542	178	5	171	30	1	15	»	»	»
Case-Pilote	287	28	155	526	70	305	89	5	52	15	6	8	»	»	»
Prêcheur	624	2	134	773	3	38	141	3	91	18	1	15	1	»	»
Basse-Pointe	551	8	79	926	18	252	99	5	100	12	»	15	»	»	»
Ajoupa-Bouillon	239	14	56	317	3	173	84	»	55	21	»	6	»	»	»
Macouba	263	»	25	317	2	126	33	»	18	10	»	3	»	»	»
Grand'Rivière	181	17	24	205	5	107	37	1	20	9	»	4	»	»	»
Lorrain	992	34	144	1,027	24	475	261	6	202	63	2	21	»	»	1
Marigot	305	»	61	289	»	174	61	1	54	10	»	3	»	»	»
Trinité	893	59	94	1,543	96	574	189	5	117	26	»	10	1	»	»
Sainte-Marie	1,548	9	120	2,721	41	496	232	9	131	36	»	13	»	»	»
Gros-Morne	1,114	6	112	1,167	5	545	321	1	171	56	»	19	»	»	»
Robert	1,292	27	111	1,261	37	687	302	4	205	52	1	36	»	»	»
	23,028	867	6,127	30,646	1,031	16,959	5,411	278	4,391	895	92	636	4	»	8
	30,022			48,636 *			10,080			1,623			12		
	90,373														
	187,692														

SEXE FÉMININ

Enfants au-dessous de 14 ans		Célibataires au-dessus de 14 ans		Mariées		Veuves		Divorcées					
Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.	Ne sachant ni lire ni écrire.	Sachant lire seulement.				
979	102	1,115	3,023	127	2,275	602	33	258	420	38	149	1	»
220	1	54	272	2	126	50	1	54	45	1	11	»	»
1,291	34	157	1,408	30	392	293	27	89	93	2	43	»	»
1,371	123	292	2,023	177	652	321	18	151	203	6	49	»	»
760	23	129	897	33	495	203	21	96	119	15	32	»	»
653	13	71	818	33	197	122	16	54	98	6	25	»	»
1,528	48	127	1,973	117	592	387	36	158	191	19	57	»	»
690	10	92	1,098	7	315	133	12	81	68	5	20	»	»
472	6	41	549	33	134	113	11	27	52	10	11	»	»
337	4	41	419	11	149	77	4	28	54	2	8	»	»
315	6	71	471	2	105	28	1	66	11	1	33	»	»
389	10	109	665	29	205	95	8	35	59	6	13	»	»
731	8	127	623	31	398	225	8	97	104	1	39	»	»
616	21	497	1,093	27	608	246	11	137	148	2	48	»	»
1,308	13	77	1,262	50	343	347	20	138	173	10	33	»	»
462	»	62	448	»	174	130	»	58	73	»	14	»	»
1,999	199	1,446	4,499	349	4,308	400	44	822	390	31	480	»	2
179	3	41	174	10	133	50	6	29	28	2	4	»	»
465	7	134	472	53	391	115	14	95	92	4	50	»	»
754	35	123	957	39	503	206	13	140	117	7	60	1	»
304	38	103	499	45	169	80	14	43	47	8	16	»	»
633	9	122	702	10	222	157	3	79	68	3	31	1	»
540	21	54	817	27	219	105	7	82	75	6	21	»	»
238	14	60	367	8	115	97	3	37	42	3	7	»	»
242	1	47	287	2	97	27	»	22	44	1	12	»	»
170	10	19	221	13	80	25	1	32	21	1	7	»	»
1,001	33	87	1,060	37	451	291	25	155	172	6	30	»	»
305	1	64	374	4	115	78	1	30	41	1	14	»	»
921	39	94	1,286	122	487	211	9	118	89	7	44	»	»
1,487	15	152	2,409	38	499	311	7	124	158	1	47	»	»
1,167	11	113	1,288	22	452	354	12	138	195	»	43	»	»
1,204	32	116	1,427	46	501	324	13	157	171	7	43	»	»
23,731	890	5,837	33,814	1,534	15,902	6,203	399	3,630	3,661	212	1,494	3	2
30,458		51,250		10,232		5,367							12
				97,319									

Extr. de l'Annuaire de la Martinique. 1897.

**Annexe 5. « Enseignement supérieur école de droit de Fort-de-France », Liliane Chauleau, *Histoire antillaise. La Martinique et la Guadeloupe du XVII<sup>e</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Éléments d'Histoire Antillaise*, p. 290.**

290

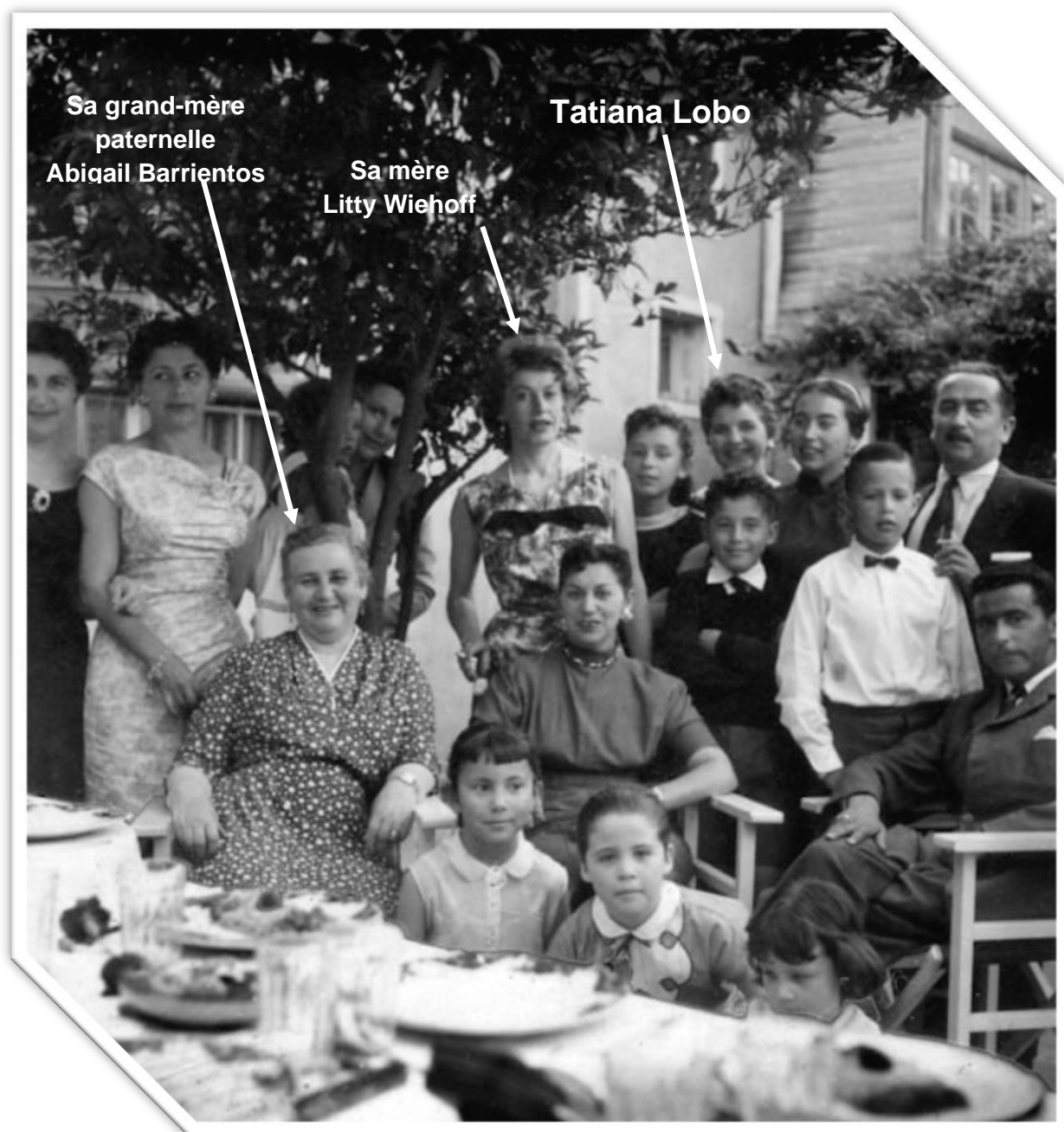
Années scolaires	Étudiants inscrits				Inscriptions délivrées				Certificats décernés							
	Martinique	Guadeloupe	Guyane	Total	Martinique	Guadeloupe	Guyane	Total	Baccalauréat		Licence	Capacité en droit		Études administratives		Totaux
									1 <sup>re</sup> année	2 <sup>e</sup> année		1 <sup>re</sup> année	2 <sup>e</sup> année	1 <sup>re</sup> année	2 <sup>e</sup> année	
1881-82	103	»	»	103	296	»	»	296	2	»	»	»	»	»	»	2
1882-83	57	2	»	39	99	7	»	106	9	3	»	4	»	1	1	18
1883-84	41	2	»	43	93	9	»	102	7	3	3	»	2	»	»	15
1884-85	39	5	1	43	115	12	3	130	8	9	6	2	1	»	»	26
1885-86	43	4	2	49	120	15	7	142	5	5	5	1	»	»	»	16
1886-87	39	6	1	46	97	19	1	117	7	6	4	2	2	»	»	21
1887-88	36	9	2	47	99	16	2	117	5	4	8	1	2	»	»	20
1888-89	40	12	»	52	107	42	»	149	9	6	4	1	»	»	»	20
1889-90	41	23	3	67	84	65	8	157	5	6	3	1	»	»	»	15
1890-91	45	18	9	62	78	49	30	157	11	4	4	»	»	»	»	19
1891-92	62	15	5	82	186	43	14	243	16	9	7	2	»	»	»	32
1892-93	57	20	3	80	161	67	11	239	17	8	9	2	»	»	»	36
1893-94	48	20	2	70	137	51	3	191	11	10	8	3	2	»	»	34
Totaux	621	134	28	783	1.672	395	79	2.146	112	73	61	17	9	1	1	274

Extr. de l'*Annuaire de la Martinique*. 1895



**Annexe 6. Photographie de famille, Tatiana Lobo Wiehoff, Chili, 1957.**

«Foto de 1957 en Santiago, Chile. La gordita risueña de flores es mi abuela paterna Abigail, rodeada de parte de su descendencia. La rubia del centro, de pie, es Litty, mi mamá.»  
Mis en ligne le 115/08/2021 sur :  
[https://www.facebook.com/photo/?fbid=10158777962546312&set=pob.686026311&locale=fr\\_FR](https://www.facebook.com/photo/?fbid=10158777962546312&set=pob.686026311&locale=fr_FR)



## **Annexe 7. Échange de courriels avec l'écrivaine Tatiana Lobo Wiehoff**

Avec la pandémie du Covid-19, nous n'avions pas pu échanger physiquement avec l'écrivaine. En revanche et à sa demande, nous avons communiqué par courriel. Les questions étaient libres mais structurées. Nous retranscrivons les passages les plus à propos.

**03/12/2021**

### **Questions d'Elodie Pellan :**

¿En qué país empezó a escribir?

¿Cuándo usted trabajaba en el archivo, en la biblioteca nacional, no le parecía como un laberinto?

¿Usted tiene un vínculo particular con la zona del Caribe?

¿Usted conoce Martinica y al escritor martiniqués Vincent Placolý nacido en 1946, y murió en 1992?

¿Podemos considerar Costa Rica como una periferia formando parte de América y del Caribe?

¿Podemos considerar que usted hizo política, no bajo la norma sino con sus propias reglas, su funcionamiento propio, es decir al escribir?

¿En qué año usted empieza a escribir esta obra?

¿Cuál es el nombre real de la famosa familia conocida en Costa Rica que sirve para la escritura de su novela? O sea ¿A qué persona real se refiere a Armando Medero y Sofía?

¿Qué piensa usted ahora del feminismo?

¿Su propia sensación del encierro ha podido impulsar una cierta escritura?

**10/12/2021**

### **Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff :**

Estimada Elodie.

Trataré de contestar sus preguntas en tramos, porque son muy extensas y mis ojos sufren cada vez más con el paso de los años. Ahora le envío mi autobiografía para seguir luego contestando sus preguntas. :

Nací en Pto. Montt, Chile austral. Mi padre era chileno, mi madre descendiente de colonos alemanes, agricultores, que llegaron al sur de Chile en 1850. navegando por el estrecho de Magallanes.. Estuve un año en la escuela alemana, luego en un colegio de monjas alemanas y

después en un liceo.. Luego mi madre, viuda, se trasladó. a Santiago donde estuve en otro liceo y después pasé 2 años en la Escuela de Teatro de la Universidad de Chile. Pero tuve que dejar mis estudios de teatro para comenzar a trabajar. Cuando tenía 24 años me fui a Alemania donde hice un poco de todo, oficina y tareas domésticas. Allá me casé con un costarricense y a finales de 1966 llegué a Costa Rica. Aquí nacieron mis dos hijas. Luego la familia se trasladó., por un doctorado en filología de mi marido, a España en tiempos de Franco, donde pasamos un par de años que yo aproveche para estudiar cerámica en la que entonces se llamaba Real Escuela de Cerámica de Madrid. Un par de años después , por un intercambio universitario de mi marido, viajamos a Rumanía donde vivimos durante un año, estando todavía vivo Ceaucescu. .

En Costa Rica he tenido la oportunidad de trabajar con el gobierno en las comunidades indígenas, y en otras cosas interesantes como terapia ocupacional para alcohólicos y varones encarcelados, y otros trabajos cuya variedad me permitió conocer muy bien el país. Mi primera novela , Asalto al Paraíso la escribí en una máquina de escribir portátil ,retirandome a una playa del Caribe donde no había luz eléctrica. En ese lugar, Puerto Viejo de Limón, compartí la vecindad con la población afrodescendiente, experiencia que luego me inspiró para escribir mi novela Calypso.

(Mañana continúo) .

**11/12/2021**

### **Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff :**

Bien, Elodie, continuemos con sus preguntas.

Aprendí a leer muy pequeña y soy una lectora voraz pero nunca pensé en ser escritora. Sucedió por una circunstancia muy especial en mi vida. Como le conté, tuve la suerte de trabajar con las comunidades indígenas de Costa Rica, en los años 70s del siglo pasado, y fue un descubrimiento que aumentó mis horizontes. Hice grandes amistades, en especial una mujer ya mayor, Adela, jefa de un clan bribri, una etnia de origen matriarcal. Cuando este trabajo se suspendió, quise retribuir la amistad y comencé a investigar para recuperar a un héroe indígena, Presbere, cabeza de una insurrección en contra los españoles en el siglo XVIII, desconocido, que no aparecía ni en los textos escolares. Los historiadores costarricenses ahn llegado al punto de ocultar la historia verdadera para cambiarla por un pasado bucólico donde conquistadores y conquistados vivían en armonía. De modo que cuando comienzo a investigar en el Archivo Nacional de Costa Rica, en manuscritos originales (tuve que tomar un curso de paleografía) me encontré con la historia verdadera y así pase 10 años leyendolas fuentes primarias para Asalto al Paraíso, Entre dios y el diablo, Mujeres de la colonia, y Parientes en Venta, la esclavitud africana durante la colonia. Debo decir que ninguno de estos libros forman parte de las lecturas del Ministerio de Educación a pesar del rigor de mi investigación

..



Y aquí llegamos al otro punto que a usted le interesa. Costa Rica me ha premiado pero no le ha dado suficiente divulgación a mis libros porque son escandalosos al revelar las verdades históricas, el verdadero pasado, violento y opresor que desdice al país pacífico. Tan cierto es esto que hasta la fecha los costarricenses desconocen el sistema esclavista colonial. .

(Continuará)

Tatiana. .

**20/12/2021**

### **Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff :**

Estimada Elodie,

-Desgraciadamente no tengo mucho tiempo para contestar todas sus preguntas pero intentaré, ahora, de responder . algunas, Otras, como el premio Ancora, lo puede encontrar en internet.

Como dije anteriormente, comenc+e a escribir en Costa Rica para descubrir la historia de las culturas originarias con mi libro Asalto al Paraíso, lo que me llevó a los archivos de la nación donde descubrí la verad histórica. Los archivos no son un laberinto, al contrario están perfectamente ordenados y catalogados.

-No hay eventos políticos ni ecológicos que me hayan marcado especialmente porque salí de Chile antes del golpe militar, pero el mayo 68 en París me impresióno profundamente.

- Mi vínculo con el Caribe parte desde mi llegada a Costa Rica en 1966.

-Desgraciadamente no conozco Martinica y me gustaría leer a Vincent PlaPlacoli. ni he leído al escritor Vincent Placoli.

-Costa Rica no es una periferia porque ningún país del continente Americano lo es. Pero es racista sin violencia y niega su verdadera historia.

-Todas mis novelas son críticas y algunas tocan directamente el tema político, .

-Traducciones Asalto al Paraíso al ingles y francés; Calypso al alemán. ;

-No recuerdo el Año que comencé a escribir El Año del Laberinto pero se publicó por primera vez en Colombia en junio de 2002.

Si falta algo, querida Elodie, me lo dice pero por favor que sea breve. Estoy contra el tiempo, con mucho trabajo.

Un abrazo,

Tatiana :

**20/12/2021**

### **Questions/Réponse d'Elodie Pellan :**

Buenos días, Doña Tatiana LOBO WIEHOFF,

Le agradezco mucho por el tiempo que usted ha tomado para contestar a mis preguntas en tratos, aunque tiene mucho trabajo. Me ayuda mucho. Gracias.

[...]

Gracias por darme la oportunidad de preguntarle últimas informaciones que me faltan. Esperando que yo no abuse de su paciencia, he seleccionado cuatro breves preguntas que me parecen importantes para aclarar mis interpretaciones y por las cuales desearía mucho que me responda por favor, Doña Tatiana. Espero que estas últimas preguntas sean cortas:

- ¿En su inmersión en la tribu bribri, usted ha notado algo laberíntico en su cultura?
- ¿Usted ha leído libros de Jorge Luis Borges?
- ¿A qué personas reales se refieren a Armando y Sofía Medero? Sé que sí, Pío Víquez un periodista existió.
- Usted ha revelado brevemente en una entrevista que es feminista. No entendí muy bien. ¿Cuál es su visión del feminismo?

Muchas gracias.

Un saludo muy cordial Doña Tatiana,

Élodie PELLAN.

**21/12/2021**

### **Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff :**

Aquí van mis respuestas:

- 1.- La cultura bribri es bastante coherente y transparente, aunque su mitología no es tan fácil de comprender para un occidental.
- 2- Sí, sus cuentos, pero el intelectualismo de Borges me resulta un poco pesado.
- 3.- Sofía Medero (nombre literario) es la bisabuela de un expresidente de Costa Rica ,
- 4.- Soy feminista porque creo en la igualdad real de las mujeres en la vida pública y privada.

Un abrazo,

Tatiana

### **Réponse d'Elodie Pellan :**

Buenos días, Doña Tatiana,

¡Bien recibido! Gracias por sus respuestas.

Un abrazo.

Élodie PELLAN.

### **Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff :**

Igualmente! y suerte con su trabajo

Tatiana

**04/02/2022**

### **Question/Réponse d'Elodie Pellan :**

Buenos días, Doña Tatiana Lobo Wiehoff,

Espero que todo esté bien para usted con lo de la Covid 19 y que haya podido hacer todo su trabajo.

Yo, bien; algunos problemas administrativos, pero bueno sigo progresando en mi tesis.

Si no le importaría y si me permite, querría volver a usted con la pregunta siguiente:

¿Qué usted piensa del laberinto?

Usted puede responder cuando pueda.

Le agradezco mucho.

¡Un saludo!

Élodie PELLAN.

**Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff :** Cuando me preguntas lo que pienso del laberinto te refieres a la novela o al laberinto como concepto?

**Réponse d'Elodie Pellan :** Si usted puede responderme a los dos, por favor.

**05/02/2022**

### **Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff :**

El laberinto es para mí una situación muy compleja donde cuesta mucho encontrar la salida que soluciona esa situación. O sea, una metáfora del Minotauro por el misterio.

### **Réponse d'Elodie Pellan :**

Hola Doña Tatiana, Vale, de acuerdo. O sea, si entiendo bien: ¿el laberinto para usted es una metáfora del Minotauro que está en una situación muy compleja respecto a su nacimiento misterioso, su natura híbrida misteriosa y su encierro, y por lo misterioso que sea el Minotauro, cuesta encontrar una salida, o sea una “explicación” a este misterio?

**08/02/2022**

**Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff :** Cualquier situación de la vida donde la salida es complicada. El Minotauro es el mito que representa esta situación de angustia y peligro.

**31/05/2022**

### **Réponse d'Elodie Pellan :**

Buenos días, Doña Tatiana,

Le escribo para tener noticias tuyas. Espero que esté bien en esta estación de lluvia. ¡Un grupo de futbolistas se fue el viernes pasado en Costa Rica para la liga de naciones! A lo mejor con la disminución de las restricciones respecto al covid-19 podré ir a Costa Rica. Lo espero. Le mantengo al tanto por si me voy. En Martinica los casos aumentan. A ver cómo evolucionarán las cosas.

[...] Me pregunto aun si usted fue amenazada o lo es por el gran trabajo que usted ha hecho, exhumando los dominados historias sabidas pero calladas.

En cuanto a mis lecturas, pienso leer *La casa paterna*.

Espero que todos sus proyectos puedan llevarse a cabo y sobre todo que esté bien.

¡Un abrazo desde Martinica y hasta pronto!

Élodie PELLAN.

**1 juin 2022**

### **Réponse de Tatiana Lobo Wiehoff**

Querida Elodie:

Me alegra mucho que su proyecto avance y que esté leyendo a Flora Ovares. A través de ella se le abren a usted, las puertas universitarias.

En cuanto a mis libros, al principio hubo mucha resistencia, pero ahora los publica y vende la ECR, estatal, con excelente recepción de los lectores. Incluso algunos están recomendados por el Ministerio de Educación.

La acelerada descomposición política y económica del país hace que la gente se vuelva más autocrítica.

Un abrazo,

Tatiana

**7 juin 2022**

**Réponse d'Elodie Pellan :**

Buenos días Doña Tatiana,

De verdad, sí he visto algunas de sus obras en la página de la ECR. Desafortunadamente, no todas como *Negros y blancos: todo mezclado* que aun no está disponible en ciertas páginas web. Un libro importante para cambiar las mentalidades que no está reeditado, eso me da pena y me revuelta. Por ejemplo, para el otro autor de mi corpus, encontrar sus libros es justamente laberíntico... no entiendo por qué; no conozco el sistema de una casa editorial aunque sé que ella puede ser como autoritaria y que detrás de ella podría existir una gran dimensión política y económica, pero me hago preguntas.

Pero globalmente, noto que sus libros están bastante difundidos. A propósito, he visto una traducción francesa, publicada en 2016, de *Asalto al paraíso*. ¡Súper!

Me alegro, por fin, que se aprecian el valor del trabajo. Waw el Ministerio de la Educación también, gran avance.

Sí, la gente vuelva más autocrítica ya que los hechos están. Me he enterado de que Costa Rica sufre de cybercriminalidad... espero que todo vaya mejorando respecto a eso con el nuevo presidente (que la prensa califica de anti-ecologista y pro economista).

¡Un abrazo Doña Tatiana!

Élodie.

**Décès le 23/02/2023.**



**Labyrinthe(s) et identité(s) : la quête d'une reconstruction mémorielle dans les mondes américano-caraïbes franco-créolophones et hispanophones. Le cas de « Frères Volcans » (1983) de Vincent Placolý et « El año del laberinto » (2000) de Tatiana Lobo Wiehoff au regard de l'approche borgésienne.**

---

Il s'agit d'explorer les stratégies développées par les écrivains américano-caraïbes pour repenser des identités hybrides, notamment en contexte de crise historique et identitaire. En partant de l'héritage du « Dieu du labyrinthe » : l'Argentin Jorge Luis BORGES, le labyrinthe est étudié comme un haut lieu littéraire et conceptuel dans le monde américano-caraïbe de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle à travers la comparaison de deux œuvres, l'une de la Costaricienne-chilienne Tatiana LOBO WIEHOFF : *El año del laberinto* (2000) et l'autre du Martiniquais Vincent PLACOLY, *Frères Volcans* (1983). Ils nous invitent à réfléchir à l'espace-temps et aux hybridations identitaires et à leur impact sur la de/re/construction des mémoires propres à cette zone longtemps marginalisée et toujours soumise aux colonialités de pouvoir, de savoir et de l'être. À partir d'une approche postcoloniale et décoloniale du mythe du labyrinthe, ces écrivains nous font découvrir les caractéristiques propres des labyrinthes américano-caraïbes et ainsi nous amènent à comprendre les dynamiques sociales et culturelles, individuelles et collectives attenantes. Le passage des labyrinthes spatiaux aux labyrinthes identitaires implique une réécriture du labyrinthe grec plus en phase avec la réalité des hiérarchisations (ethniques, genrées...) du monde américano-caraïbe et participe de la reconstruction mémorielle à partir de nœuds historiques, au fondement de ces nations et régions. Le questionnement de l'hybridation se fonde notamment sur la réécriture du mythe du Minotaure, en lien avec la recherche d'une sortie désormais par le centre, par Soi-même.

---

Mots-clés : Labyrinthe, identité, réécriture, Caraïbe hispanophone et franco-créolophone, mémoire, Post-colonial/Décolonial

**Labyrinth(s) and Identity(s): The Quest for Memory Reconstruction in American-Caribbean Franco-Creole and Hispanic Worlds. The Case of Frères Volcans (1983) by Vincent Placolý and El año del laberinto (2000) by Tatiana Lobo Wiehoff through a Borgesian Approach.**

The aim is to explore the strategies developed by American-Caribbean writers to rethink hybrid identities, particularly in the context of historical and identity crises. Starting with the heritage of Argentina's "God of the Labyrinth", Jorge Luis BORGES, the labyrinth is studied as a literary and conceptual realm of memory in the American-Caribbean world of the second half of the 20th century through a comparison of two works, one by Chilean-Costa Rican Tatiana LOBO WIEHOFF: *El año del laberinto* (2000) and the other by Martiniquan Vincent PLACOLY, *Frères Volcans* (1983). They invite us to reflect on space-time and hybridization of identities and their impact on the de/re/construction of memories specific to this long-marginalized zone, still subject to the colonialities of power, knowledge and being. Using a postcolonial and decolonial approach to the myth of the labyrinth, these writers help us to discover the specific characteristics of the American-Caribbean labyrinths, and thus to understand the social and cultural, individual and collective dynamics involved. The transition from spatial labyrinths to identities labyrinths implies a rewriting of the Greek labyrinth that is more in line with the reality of the hierarchizations (ethnic, gendered...) of the American-Caribbean world, and participates in the reconstruction of memory based on historical knots at the foundation of these nations and regions. The questioning of hybridization is based in particular on the rewriting of the myth of the Minotaur, in connection with the search for a way out through the centre, through oneself.

---

Keywords: Labyrinth, identity, rewriting, Spanish- and French-Creole speaking Caribbean, Post-colonial/Decolonial

